



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

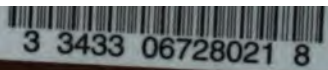
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



3 3433 06728021 8



George Bancroft



4.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

~~~~~  
HE—HO.  
~~~~~

1891

1892

1893

1894

1895

1896

1897

1898

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE, ANCIENNE ET MODERNE,

OU

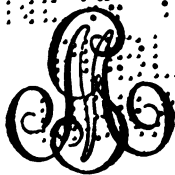
HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE
TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTièrement NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants; on ne doit, aux morts,
que la vérité. (*Volt., première Lettre sur OEdipe.*)

TOME VINGTIÈME.



A PARIS,

CHEZ L. G. MICHAUD, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DES BONS-ENFANTS, n°. 34.

—
1817.

Wm



NOV 23 1964
LIBRARY
YALE

SIGNATURES DES AUTEURS

DU VINGTIÈME VOLUME.

MM.

—T. BEUCHOT.
D. R. AMAR DURIVIER.
—T. ABEL REMUSAT.
G. BOURGOING.
—D. BERNHARD.
P. BEAUCHAMP.
A. BOCOUS.
46. BOISSONADE.
G. BEAULIEU.
CHAUMETON.
—U. CATTEAU-CALLEVILLE.
—E. CALABRE.
M. P. FILLET.
—A. CLAVIER.
—V—R. CUVIER.
—B—S. DUBOIS (Louis).
G—O DE GERANDO.
L. DE L'AULNAYE.
—E. DELANÈRE.
—M—T. DE MUGSET.
—A. DESPORTES-BOSCHERON.
—C. DUYAU.
—V—E. DÉVILLE.
—E—A. DEZOS DE LA ROQUETTE.
—A. ETRIÈS.
—E. FIÉVÉE.
—R. FOURNIER.
—A. FORTIS.
—CE. GENGE.
—D. GIRAUD.
F—E. FOURNIER fils.
—S. GUILLON (Aimé).
I. E—D. J. B. EMÉNARD.
—T. JONDOT.
—R. JOURDAIN.
LEFEBVRE-CAUCHY.
—TE. LASTETRIE.

MM.

L—E. LACRETELLE.
L—P—E. HIPPOLYTE DE LAPORTE.
L—P—R. LE PILEUR.
L—S—R. LA SALLE.
L—T—E. LETRONNE.
L—U. LEDRU.
L—Y. LÉCUY.
M. B—N. MALTE BRUN.
M—D. MICHAUD.
M—D j. MICHAUD jeune.
M—E. MONMERQUÉ.
M—N—D. MONOD.
M—ON. MARRON.
P—C—T. PICOT.
P—E. POCÉ.
P—N—T. PONCELET.
Q. Q. QUATREMIÈRE DE QUINCY.
R—D—E. RAUDET.
R. R. HAUL-ROCHETTE.
S—E. BÉARD, de Montpellier.
S—M—N. SAINT-MARTIN.
S—A. STAFFER.
S—S—L. SIMONDE-SIMONDI.
S—P—R. SAINT-PROSPER (DE).
ST. S—N. SAINT-SURIN.
S—V—S. SEVELINGES.
S—Y. SALABERRY.
T—D. TABARAUD.
T—N. TÔCHON.
U—I. USTÉRI.
U—O. BEUGNOT.
V—O. VANDERSBOURG.
V—E. VANNOU (Madame DE).
W—R. WALCKENAEER.
W—S. WEISS.
X—A. Revu par M. Suard.
Z. ANONYME.

ROY WEN
21084
VIA 9801

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

H

ALY. poète persan, originaire d'une famille turque du Djagataï, fut à Estéradad, et vint dans sa patrie à Herat, où il se fixa. Héritier d'un homme savant, ne le cède à aucun de ses contemporains : comme il les surpassa tous. Il a composé un recueil de Metsnéwy, dans lequel on distingue un morceau intitulé *et le derviche*, qui aurait fait honneur même à Saady. Il éprouva, à la fin de ses jours, un sort à-la-fois amer et cruel. Il passait parmi les *(Voy. ALI, le khalife)* pour être attaché à la doctrine des sunnytes; on n'empêcha pas Abid-Khan, d'Uzbek, de le faire mourir comme artisan de la secte des chytes, 36 de l'hég. (1529-30 de J.-C.)

J—N.

LD (WILLEBOLD), abbé de Reichenau, en Souabe, ordre de Prémontré, en cette qualité, prélat immédiat de l'empire, était né à Erolzeim, 24. Théologien profond et canonic distingué, il avait enseigné ces sciences avec applaudissement. Il mourut le 30 octobre 1789. Il est l'auteur de beaucoup d'ouvrages, dont les principaux sont : I. *Nemesis Norica, seu methodus corrigendi canonicos regulares premonstratenses*, Augsbourg, 1757, in-8°. II. *Jurudentia universalis, ex juribus canonico, civili, romano, germanico publico quàm privato, seu-*

dali et criminali collecta, lib. v, 1768-73. III. *Droits et prérogatives des prélatures immédiates du Saint-Empire*, Kempten, 1782-85, sans nom d'auteur. Ce livre obtint l'approbation générale. IV. On doit aux soins de l'abbé Held, l'impression, à ses frais, d'un ouvrage plein de recherches, et le fruit des veilles de Benoît Stadelhofer, aussi abbé de Roth et son prédécesseur, intitulé : *Historia imperialis et exempti collegii Rothensis in Suevia, ex monumentis domesticis et externis, potissimum partem ineditis, eruta*, Augsbourg, in-4°. L—Y.

HÉLE (THOMAS D'). Voy. DHÈLE.

HÉLÈNE (Ste.), mère de Constantin-le-Grand, naquit, selon Procope, vers l'an 247, au bourg de Drepane (1), dans la Bithynie, de parents pauvres et qui exerçaient, dit-on, une profession peu relevée (2). Constance-Chlore, simple officier dans les gardes prétoriennes, mais d'une naissance illustre, fut frappé de la beauté d'Hélène, et l'épousa. Quelques écrivains ne la nomment que sa con-

(1) Constantin changea le nom de Drepane en celui d'*Halatopolis*, qu'il donna également à une ville de la Palestine.

(2) Cette opinion est celle qui réunit le plus de partisans. Mais les auteurs anglais, Baronius et d'autres écrivains, font naître Ste. Hélène à York, ou plutôt à Colchester, en Angleterre, de parents illustres, et d'autres, dans le diocèse de Trèves. Valois le nouveau la fait descendre de la famille Julia. (Voy. les *Mém. de l'académ. des inscript.*, tom. II, les *Recherches* de Pini, et les *Vies des Saints* par Godefréd.)

cubine : mais ce mot, dans les anciens auteurs, n'a pas le sens qu'on lui attribue aujourd'hui ; et il prouve seulement qu'Hélène n'ayant point apporté de dot à son mari, ne jouissait pas des mêmes prérogatives que les autres dames romaines. Constance, ayant été créé César, fut obligé de la répudier, pour épouser Théodora, fille de Maximien - Hercule (Voy. CONSTANCE - CHLORE). Hélène se retira dans une province éloignée, vraisemblablement à Trèves, et elle y vécut dans la plus grande obscurité : mais dès que son fils Constantin fut parvenu à l'empire, il s'empressa de la rappeler à la cour, où elle fut reçue avec les plus grands honneurs. Elle renonça, à l'exemple de son fils, au culte des idoles, et embrassa la religion chrétienne, dont elle favorisa les progrès par tous les moyens qui étaient en son pouvoir. Son âge, sa prudence et sa douceur lui donnaient beaucoup d'empire sur l'esprit de Constantin ; mais elle n'usa jamais de cette autorité que pour réprimer l'humour colérique du monarque, ou pour adoucir le sort de ses peuples. Elle lui reprocha amèrement la cruauté dont il avait usé à l'égard de son fils Crispus ; et Constantin chercha à lui faire perdre le souvenir de cette faute irréparable, en redoublant pour elle de soins affectueux. Il l'avait déjà décorée du titre d'*Auguste* ; il fit frapper à son honneur des médailles d'or, avec cette inscription au revers : *Providentiæ Augg.* (1) Il lui laissa la libre disposition

(1) Il nous reste plusieurs médailles avec les légendes, *FLAVIA JULIA HELENA AVG.*, *FLAVIA HELENA AVG.*, *HELENA N. F.*, pour *nobilissima femina*, qui appartiennent à des princesses de la famille de Constantin. Ducange, Gailard, Banduri, Tanini, etc., ont essayé d'éclaircir auxquelles de ces princesses on doit attribuer ces monnaies ; car, outre Sainte Hélène, femme de Constance-Chlore, Constantin donna le nom d'Hélène à une fille qu'il eut de Fausta, et qui épousa Julien l'apostat. On croit

de ses trésors, dont elle employa partie à soulager les malheureux, à satisfaire sa piété, en procurant aux églises les objets nécessaires à la pratique du culte. Le concile de Nicée, rendu la paix à l'empire, Constantin voulut éterniser cette grande époque par la construction d'un temple au lieu même où fut accompli le mystère de la rédemption des hommes. Hélène, malgré son grand âge, se chargea avec joie d'exécuter cette pieuse résolution ; et, sans s'arrêter aux embarras ni aux difficultés de ce voyage de long cours, elle partit pour la Terre-Sainte en 325. Toute sa vie, disent les historiens, ne fut qu'une suite et une effusion continuelle de charités qu'elle répandit à pleins mains. Arrivée à Jérusalem, elle abattit les restes des temples des idoles, et jeter les fondements de l'église dédiée au vrai Dieu sur le Calvaire. En creusant, on découvrit des pièces de bois qu'on reconnut comme appartenant à la croix du Seigneur ; et Sainte Hélène s'empressa d'envoyer à Constantin. Elle demeura à Jérusalem pour voir achever l'édifice du St.-Sépulchre, et en fit construire deux autres, l'une sur la montagne des Oliviers, et l'autre à Bethléem, consacré par la naissance de J.-C. Il ne rejoignit son fils qu'en 327 ; parait que ce fut à Nicomédie qu'il mourut, peu de temps après, et ses bras, et entourée de ses propres enfants. Son corps fut, dit-on, transporté à Rome, et mis dans le tombeau des empereurs. Les Grecs assurent de leur côté, qu'elle fut inhumée à Constantinople.

ainsi, d'après un passage du Code Théodose, que l'épouse de Crispus portait ce nom, ce nom est moins certain. Les antiquaires qui veulent citer ce nom ne l'ont pas levé. Tous les documents qui font mention de cette princesse la médaille frappée en son honneur nous en ont donné la preuve. Les documents que nous avons ne sont pas précis pour établir à ce sujet une règle générale.

de; et les Vénitiens ajoutent la prise de cette ville par les un chanoine, nommé Ricard, transporter le corps à Venise : mais un prêtre du diocèse is, nommé Tergis, l'avait déjà é de Rome dès le ix^e. siècle, et dans l'abbaye d'Hautvilliers. ant les Romains soutiennent e possèdent encore, enfermée n tombeau de porphyre, dans d'*Ara-Celi*. Il serait assez : d'éclaircir ce point; et ce n'est le lieu de l'essayer. L'église la fête de Ste. Hélène le 18 août. Jean Pini (ou Pinus) a publié *recherches critiques* sur cette dans les *Acta sanctorum*. Elles accompagnées de sa *Vie*, par , moine de l'abbaye d'Hautville de l'*Histoire* de la translation corps dans cette abbaye; d'un il des miracles qu'elle y a opérés enfin de son *Office*. Flodoard aussi l'*Histoire* de la translation de cette sainte à Hautvilliers.

W—s.

HELGAUD (en latin *Helgaldus* *algaldus*), moine français du ^{xi}e siècle, au commencement duquel ^{il} était religieux à l'abbaye -Benoît-sur-Loire (ou Fleuri) 1004, à l'époque où Gosselin, dorel de Hugues Capet, succéda, e abbé, au savant Abbon. Helg jouissait d'une grande considération, puisqu'il fut bien accueilli à par le roi Robert, qui l'aimait ment. C'est à tort, suivant la de Ste. Palaye, qu'on a regardé ome comme le simple abrégé de l'histoire qu'il écrivit sous le suivant : *Epitome vitæ Roberti*. Cet abrégé n'est tel que dans le il est écrit d'un style diffus, et ne une foule de détails sans in- cependant il est utile à consul-

ter et curieux à lire, à cause des particularités qui y sont rapportées, et dont, pour la plupart, l'auteur avait été témoin oculaire. On a encore de lui une sorte d'histoire de la fondation de l'abbaye de St.-Benoît-sur-Loire, au vii^e. siècle. L'Abbrégé de la vie du roi Robert fut imprimé, pour la première fois, en 1577, avec la Vie de Louis IX, par Guillaume de Nangis; puis, en 1596, dans la Collection de Pithou, tom. 1; et, plus correctement, dans celle de Duchêne, tome iv, en 1641. Il y a lieu de croire que Vossius s'est trompé lorsque, sur la foi de Baronius, il attribue à Helgaud une Vie de l'abbé Abbon, mort au commencement du xi^e. siècle : les compilateurs si savants et si laborieux des Actes de l'ordre de St. Benoît n'auraient pas manqué d'en faire une mention expresse. Helgaud mourut le 28 ou le 29 août, probablement de l'année 1048.

D—B—s.

HELI, grand-prêtre des Juifs, descendait d'Itamar, le second fils d'Aaron. Il succéda à Samson, dans la souveraine judicature : mais il manquait de la fermeté nécessaire pour faire respecter son autorité par un peuple naturellement indocile ; les Livres saints nous apprennent que tout était alors dans la confusion, et que chacun, dans Israël, faisait ce qu'il jugeait à propos. Héli habitait Silo, ville de la tribu d'Ephraïm, où le Seigneur avait un temple. Son grand âge l'avait obligé de se reposer d'une partie de ses fonctions sur Ophni et Phinée, ses fils, tous deux honorés du sacerdoce. Il se tenait souvent près de la porte du temple, assis sur un siège élevé, d'où il rendait ses réponses à ceux qui venaient le consulter. Les fils d'Héli, abusant de sa faiblesse, dévotaient pour eux une partie de la chair des victimes destinées aux sa-

crifices, et introduisaient des femmes jusque dans l'intérieur du temple. Les chefs de famille lui portèrent des plaintes des désordres de ses enfants; mais ce père, trop tendre, les reprit doucement, et les engagea si faiblement à changer de conduite, qu'ils n'obéirent point. Dieu alors suscita un prophète qui se présenta devant Héli, et lui prédit les maux qui devaient fondre sur sa maison. Héli reçut cet avertissement avec soumission, disant : *Dieu est le Seigneur; qu'il fasse ce qui lui est agréable*. Bientôt après, ce père malheureux perdit la vue. Les Philistins, dont Dieu employait souvent le bras pour châtier son peuple, déclarèrent la guerre aux Israélites. Ceux-ci ayant été mis en fuite dans un premier combat, demandèrent que l'arche d'alliance fût amenée dans leur camp. Héli céda à leurs instances, et ordonna à ses fils d'accompagner l'arche sainte. Le lendemain une nouvelle bataille s'engagea; mais, contre leur attente, les Israélites furent encore vaincus. Ophni et Phinée furent tués, et l'arche resta au pouvoir des Philistins. Un homme échappé au massacre, les vêtements déchirés et la tête couverte de poussière, accourut à Silo annoncer cette triste nouvelle. Héli, entendant que l'arche de Dieu avait été prise, tomba de son siège à la renverse et se cassa la tête. Sa belle-fille, l'épouse de Phinée, mourut de douleur en mettant au monde un fils, qui fut nommé Ichabod. Héli était âgé de quatre-vingt-dix-huit ans, et il avait été juge d'Israël pendant quarante années. Les chronologistes placent sa mort à l'an 1150 avant J.-C. Le prophète Samuel lui succéda dans toutes ses dignités.

W—S.

HÉLINAND (DANS OU DAN), l'un de nos plus anciens poètes, né au **xii^e** siècle, à Pruneroi ou Prout-le-

Roi, dans le Beauvaisis, mais d'une famille originaire de Flandre, eut de son temps une très grande réputation. Alexandre de Paris, auteur contemporain, rapporte que Philippe-Auguste le fit venir à sa cour, et qu'après le repas, Hélinand chanta devant ce prince l'entreprise des Titans et leur défaite par Jupiter. C'est ainsi qu'Homère représente Phémios et Demodocus chantant à la table d'Alcinoüs et de Pénélope, et que Virgile nous montre Copas chantant à la table de Didon. Ce rapprochement si naturel entre les mœurs des temps héroïques et celles de nos pères a été fait par tous les écrivains de notre histoire littéraire. Hélinand, lassé du monde, embrassa la vie religieuse dans l'abbaye de Froimont. Il se livra pour lors à des études sérieuses, et se conduisit d'une manière si édifiante qu'il mérita l'estime des plus illustres personnages de son temps. Il mourut le 3 février 1223, suivant La Monnoye (1). De toutes les poésies qu'il avait composées, et qui étaient en grand nombre, on ne connaît plus que les *Vers de la mort*. Antoine Loisel les publia en 1594, in-8°, mais sur un manuscrit défectueux; il y manque dix stances, et beaucoup de vers dans les trente-neuf autres. Le manuscrit de St.-Victor est complet : chaque stance y est de dix vers de huit syllabes. L'éditeur a fait précéder ce poème d'une lettre au président Fauchet, dans laquelle il a réuni tout ce qu'il avait pu recueillir sur la personne d'Hélinand : il l'a refondue depuis dans ses *Mémoires sur Beauvais*. Le poème de la Mort est écrit d'un style très

(1) En 1227, suivant les nouv. édit. de la *Bibl. hist. de France*. Les auteurs du dernier *Dictionnaire universel* la placent à 1209; mais on sait qu'Hélinand vivait encore en 1212, et probablement en 1220, où il paraît qu'il prêcha au concile de Toulouze.

obscur, auquel les amateurs de l'ancien langage prêtent de la grace et de la naïveté. On a reproché à Hélinand les traits satiriques qu'il s'est permis contre la cour de Rome; mais les contemporains n'en étaient pas scandalisés, puisqu'on lisait ses vers avec édification dans les assemblées publiques; et les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* (tom. ix, pag. 174) pensent que cette raison aurait dû engager le chapitre général de Cîteaux à restreindre la défense faite aux moines d'exercer la poésie en langue vulgaire. Le plus important des autres ouvrages d'Hélinand est sa *Chronique universelle*. Le P. Teissier en a inséré la dernière partie, contenant les livres XLV à XLIX, et qui comprennent de 654 à 1204, dans le tome VII de sa *Bibliotheca Cisterciensis*. L'abbé de Longuerue faisait un très grand cas de cette chronique, et dit que ce qu'on en a publié est entouré de pièces de si peu de valeur que c'est la perle dans le fannier. La Monnoye pensait que si elle était imprimée en entier, on en trouverait la lecture fort divertissante. M. Brial trouve si peu d'ordre et de discernement dans les livres qui nous sont parvenus, qu'il ne regrette pas beaucoup la perte des autres (1). Le manuscrit original, qui était conservé à l'abbaye de Froidmont, a disparu. Il paraît que les quarante-quatre premiers livres n'existaient déjà plus du temps d'Alberic des Trois-Fontaines; et Vincent de Beauvais en attribue la perte à la négligence de Guériu, archevêque de Sens. Cependant, il est question d'un manuscrit de la bibliothèque Cottonienne, renfermant les seize premiers livres, depuis la

création jusqu'à Darius Nothus (1). Parmi les autres productions du même auteur, on cite encore vingt-huit *sermons*, dans lesquels il donna l'exemple d'entremêler des passages des auteurs profanes à ceux des livres saints; trois opuscules, conservés par Vincent de Beauvais, sous le nom de *Fleurs d'Hélinand*; une *Vie de St. Géréon*, et des autres martyrs de Cologne qui faisaient partie de la légion thébéenne, imprimée dans *Surius*; des *Corrections du cycle de Denis-le-Petit*, où il prouvait que cet auteur a placé la naissance de J.-C. vingt ans trop tard; un *Eloge de St. Bernard* (2); et un *Commentaire sur l'Apocalypse*. Hélinand avait, dit-on (*Histoire littéraire de France*, t. ix, pag. 184), une telle aversion pour Aristote, qu'il le mettait au rang des monstres de la nature. W—s.

HÉLIODORE, statuaire grec, est cité par Pline, parmi les plus habiles modelleurs qui excellaient à exécuter, en terre cuite, des athlètes, des guerriers, des chasseurs et des sacrificeurs. On peut estimer, d'après le nombre, le genre et la renommée de ces ouvrages, qu'il a dû vivre dans les beaux jours de la sculpture grecque. Du temps de Pline, on voyait à Rome, aux portiques d'Octavie, le chef-d'œuvre d'Héliodore : c'était un *Simplegma*, c'est-à-dire un groupe représentant une lutte de Pan et d'Olympe; ce morceau n'avait d'égal dans le monde entier, s'il en faut croire le même auteur, que le fameux *simplegma* de Céphissodore. (*Voy. CÉPHISSODORE.*) L—S—E.

HÉLIODORE, né à Emèse dans la Phénicie, florissait sous le règne de l'empereur Théodore et de ses fils. Il

(1) Notice sur la vie et les ouvrages d'Héliodore, par M. l'Institut le 3 mars 1815. (Exposé des travaux de la classe d'histoire, jusqu'au 30 juin 1815, pag. 54.)

(1) Oudin, *Conm. de Script. ecclésiast.*, t. III, col. 22.

(2) Mart. Gerbert, *Lier Italicum*, pag. 456.

était déjà chrétien lorsqu'il écrivit les *Ethiopiennes* ; car on y remarque beaucoup d'expressions empruntées des écrivains ecclésiastiques. Il fut, dans la suite, évêque de Tricca, ville de la Thessalie ; et il introduisit dans cette province la coutume de déposer les ecclésiastiques qui continueraient à vivre avec leurs épouses depuis leur ordination. Nicéphore Calliste raconte qu'un synode voulut obliger Héliodore à brûler lui-même son roman, ou bien à quitter son évêché, et qu'il prit ce dernier parti ; mais ce conte a déjà été réfuté par Bayle. Il ne nous reste de lui que ce roman intitulé, *Ethiopiennes*, ou les *Amours de Théagène et de Chariclée*, que d'habiles critiques placent au premier rang parmi les ouvrages que les Grecs nous ont laissés dans ce genre. Il est plein de détails très intéressants sur l'état de l'Égypte à cette époque ; et le style en est clair et naturel. Les meilleures éditions sont celles de Commelin, gr. lat., 1596, in-8° ; de Bourdelot, Paris, 1619, in-8°, avec des notes peu importantes ; de M. Mitscherlich, Strasbourg, 1806, in-8°, deux volumes, qui forment le 2° et le 3° de la collection des romans grecs : mais la meilleure de toutes est celle que M. Coray a publiée, Paris, 1804, in-8°, deux volumes. Le tome premier contient le texte, avec une préface en grec moderne, adressée à M. Alexandre Basili, qui a fait les frais de l'édition. Les notes, écrites en grec ancien, forment le second volume. La traduction du roman d'Héliodore est le premier ouvrage de notre célèbre Amyot. Elle parut d'abord à Paris, 1549, in-fol. Amyot revit ensuite le texte grec sur des manuscrits ; et l'exemplaire qu'il avait corrigé se conserve à la bibliothèque de Ste.-Geneviève. Il corrigea alors sa

traduction, dont il donna une nouvelle édition à Paris, 1559, in-fol. Elle a été réimprimée deux ou trois fois depuis ; et elle a ensuite été abandonnée pour des traductions plus modernes, qui ne la valent pas à beaucoup près. Elle est assez difficile à trouver maintenant ; et il serait à souhaiter qu'on la réimprimât avec des notes.

C—A.

HÉLIOGABALE, ou *Élagabale* (VARIUS-ANTONINUS), empereur romain, l'un des princes qui ont laissé la mémoire la plus odieuse, et dont le nom rappelle l'assemblage des vices les plus monstrueux, naquit à Antioche, vers l'an 204, d'un commerce criminel de Caracalla avec sa nièce Sémiamiel ou Sœmias. Son aïeule maternelle, Mœsa, le fit élever secrètement, et le plaça, à l'âge de cinq ans, dans le temple du soleil à Emèse, afin qu'il y fût instruit dans les lettres et les préceptes de la religion. Le mystère de sa naissance répandait un certain intérêt sur cet enfant ; et la protection de Mœsa lui fit obtenir le rang de grand-prêtre. Macrin, parvenu à l'empire par le meurtre de Caracalla, ne sut point ménager l'esprit des soldats, auxquels il devait son élévation. Sa trop grande sévérité excitait des plaintes dont le peuple attendait en silence les effets. L'ambitieuse Mœsa profita habilement de cette disposition des troupes : elle séduisit les chefs par des présents, et gagna les soldats en leur montrant, dans Héliogabale, le fils de Caracalla qu'ils regrettaient ; et il fut proclamé empereur par la légion campée autour d'Emèse. Héliogabale, on doit en convenir, parut un instant digne de ce choix : il n'hésita pas à se mettre à la tête de cette poignée d'hommes armés pour venger la mort de son père ; et il déploya un rare courage

dans le combat qu'il soutint, peu de jours après, contre Macrin, dont la suite honteuse lui assura la victoire et le trône du monde. Il écrivit alors au sénat une lettre pleine de modération, dans laquelle il promit de prendre pour modèle le sage Antonin, dont il se flattait de descendre; et telle était la vénération que l'on conservait à Rome pour ce nom auguste, qu'il suffit pour déterminer les suffrages du sénat en faveur d'un enfant inconnu, nourri dans un temple de l'Asie. Le nouvel empereur ne tarda pas à faire évanouir les espérances qu'il avait données. Il partit, il est vrai, de Syrie, pour se rendre à Rome; mais son voyage, interrompu par des fêtes ou par des jeux frivoles, dura plusieurs mois. Il s'arrêta l'hiver à Nicomédie, sous le prétexte que la rigueur de la saison l'incommoderait, et envoya cependant son portrait au sénat avec ordre de le placer sur l'autel de la victoire. Il s'était fait peindre revêtu de ses habits pontificaux, couvert de colliers et de riches bracelets, et la tête ornée d'une espèce de thiare où brillaient les pierres les plus précieuses. A cette vue, dit Gibbon, les patriciens avouèrent, en soupirant, que Rome, asservie par le luxe efféminé du despotisme oriental, éprouvait le dernier degré d'avilissement. Arrivé à Rome, son premier soin fut de témoigner sa reconnaissance au dieu Élagabale⁽¹⁾, pour la protection qu'il en avait reçue; et il fit élever, en son honneur, un temple magnifique sur le mont Palatin: il fit venir d'Émèse la pierre noire qu'on y adorait comme l'image du Dieu, la plaça avec respect sur un char attelé

de six chevaux blancs, et la conduisit lui-même au temple par un chemin couvert de poussière d'or. Il institua de nouvelles fêtes pour cette divinité, en choisit les prêtres parmi les principaux personnages de l'État, et consacra des sommes immenses aux frais des sacrifices. Son zèle ardent pour ce dieu Élagabale l'aveuglait tellement, qu'il voulut le déclarer le chef et le maître de toutes les autres divinités: il songea ensuite à lui trouver une compagne, et craignant que Pallas ne l'effrayât par son air guerrier, il se décida pour la lune, fit venir de Carthage l'image de la déesse et les dons qu'elle était supposée apporter à son époux, et ordonna que la cérémonie de leur mariage serait célébrée dans tout l'empire par des rejoissances publiques. Le jeune empereur joignait à ce caractère superstitieux toutes les passions de son âge, d'autant plus vives qu'elles étaient sans cesse exaltées par tous ceux qui l'entouraient. Sa mère elle-même lui donnait le honteux exemple de tous les désordres. Il lui décerna le titre de *Très illustre*, et établit un sénat de femmes, qu'elle présidait, et où l'on discutait, dans la forme des lois, tous les moyens de varier la volupté et de ranimer les desirs éteints par l'excès des jouissances. Il eut, pendant le peu de temps qu'il souilla le trône, trois épouses, et les renvoya l'une après l'autre, sous les prétextes les plus frivoles. (*Voy. Annia FAUSTINA*, tom. XIV, pag. 205.) L'une était une prêtresse de Vesta, qu'il avait enlevée de l'autel; et il s'excusait de ce sacrilège en disant que « rien ne convenait mieux que le mariage d'un prêtre et d'une vestale. » Mais bientôt, abjurant toute espèce de retenue, il poussa l'extravagance au point de vouloir changer de sexe; et il épousa,

(1) Élagabale; de deux mots syriaques, *Ela*, Dieu, *gabal*, forger, le Dieu formant ou plastique, dénomination juste et même heureuse pour le soleil. Gibbon, *Hist. de la décad. de l'empire romain* ch. VI, not. 52.)

dit-on , publiquement , un cocher du cirque , nommé Hiérocès , qui devint le dispensateur de toutes les grâces. Prodigue , sans aucun discernement , il mit à l'encan tous les emplois publics pour satisfaire à ses caprices , ou en revêtit des esclaves , les compagnons de ses debauches. L'habile Mœsa prévint aisément que les vices d'Héliogabale le précipiteraient du trône ; et profitant d'un moment favorable , elle le détermina à adopter son cousin Alexandre-Sévère , sur lequel il pourrait se reposer du soin des affaires , et à le créer César. Il se repentit de la complaisance qu'il avait eue , en voyant le peuple l'abandonner entièrement , et reporter toute son affection sur le prince que les Romains s'habituèrent à regarder comme leur libérateur ; mais il tenta vainement de le faire périr par le poison ou par le fer des assassins. Il se décida enfin à rendre un édit qui privait Alexandre de son rang , et des honneurs qui y étaient attachés. Le sénat garda le silence à la lecture de cet ordre ; mais les prétoriens , enflammés de colère , se rendirent au palais d'Héliogabale , qui ne les apaisa qu'en leur promettant de rétablir le jeune César dans ses dignités. Quelques jours après il crut pouvoir hasarder de faire répandre le bruit de la mort d'Alexandre. Mais aussitôt une nouvelle sédition éclata parmi les prétoriens : les mesures de rigueur qu'Héliogabale employa pour la calmer , ne fit que les irriter davantage ; ils se mirent à poursuivre l'empereur , et , l'ayant découvert caché sous un tas de fumier , ils le massacrèrent avec Soémias , sa mère. Son corps , après avoir été traîné dans les rues de Rome , fut jeté dans le Tibre. Le sénat dévota sa mémoire à l'infamie ; et , de l'illustre historien déjà cité , la postérité a ratifié

ce juste décret. L'époque de la mort d'Héliogabale a exercé la critique de plusieurs savants (1) ; mais on s'accorde assez généralement à la placer au 10 mars 222 : il était alors âgé de dix-huit ans , dont il en avait régné trois , neuf mois et quatre jours. Cette si grande jeunesse et ce règne si court laissent croire que les historiens ont exagéré le tableau de ses vices et de ses extravagances. Bizarre et recherché dans ses goûts , il employait , dit-on , des sommes excessives d'une manière ridicule. Il faisait servir , sur sa table , des pois mêlés à des grains d'or , des lentilles avec des petites pierres de la même couleur ; des fèves , avec de l'ambre ; du ris , avec des perles fines , et forçait à manger de ces mets , ses convives , gens de basse condition , qui payaient chèrement un pareil honneur. Un jour il remplissait la salle du festin de tant de fleurs , que ses hôtes périssaient étouffés ; une fois il y fit apporter une quantité prodigieuse de serpents ; souvent il y introduisait des lions , des ours apprivoisés , mais dont la vue subite suffisait pour glacer des spectateurs non prévenus. Il faisait asséoir ses convives sur des peaux gonflées de vent , et qui étant vidées tout-à-coup , les laissaient par terre en désordre. Il se plaisait principalement à confondre l'ordre des saisons et des jours. Il fit élever une montagne de neige dans ses jardins pendant l'été ; il affectait de ne paraître en public que le soir , recevait les compliments de ses courtisans à l'entrée de la nuit , et ne les renvoyait qu'au matin. Enfin , et cette idée est consolante pour l'humanité , il paraît qu'Héliogabale fut plutôt un fou puissant qu'un odieux scélérat. Sa Vie a été écrite par *Æl. Lam-*

(1) On se contentera de citer Pagi , Tillemont , Valescchi et Phil. de Torre.

Ant. Guevara en a donné une rec plus de détails ; elle a été ou plutôt imitée en français ègre. On peut consulter aussi : *abale ou Esquisse morale de olution romaine sous les em-* (par M. P. Chaussard), Pamiu , 1802 , in-8°. Les méde ce prince sont rares (1) ; et rs ont été le sujet des disserde l'abbé de Belley , d'Alex. Caponi , de Philippe de Torque d'Adria , de Virg. Valsect.

W—s.

ISENNE. (Voy. CRENNE).
H. (MAXIMILIEN), jésuite al , habile astronome , né le 15 20 à Schemnitz en Hongrie , tra de bonne heure passionné étude de l'astronomie et de la ue. Durant les années 1745 et il suppléa dans ses observa : P. Jos. François , astronome ervatoire des jésuites à Vienne ; it aussi un grand soin du mu physique expérimentale qui vtre créé dans cette capitale. Hell , la même année , une place uteur à l'école de Leutschau en

des médailles de ce prince en or , en en bronze : les premières sont les plus y prend le nom de Marcus-Aurelius-Aner qui les fait souvent confondre avec Caracalla qui portent ordinairement la grde. Felbel. Doct. num. vet.) indique signes auxquels on peut les distinguer ; raique des médailles est bien supérieure e-re théorie : l'habitude de voir et de ces monuments est , selon nous , le plus sûr. La ressemblance des médailles e avec celles d'Alexandre-Sévère , son un successeur , peut servir à les faire re , d'autant plus que la confusion des avec celles de Caracalla vient bien a similitude des légendes du côté de la de quelque ressemblance dans les traits... e est surtout remarquable par la prode-le-tes. Les noms de *Farius* , de *Dai-d'Avitus* , qu'on lui donne quelquefois , ont point sur ses médailles : *Nummias* e-ait femme de *Sextus-Varius-Marcel-* lques historiens prétendent qu'Elagabal de ce dernier , mais que *Musa* , son fi , a la mort de *Macrin* , répandre le si était fils de Caracalla , pour le présenlats comme un rejeton de la famille de

T—s.

Hongrie ; mais il la quitta l'année suivante , et revint à Vienne , où il étudia la théologie , et donna en même temps des leçons de mathématiques à plusieurs jeunes gentilshommes. Il reçut les ordres en 1751 ; et après avoir achevé la troisième année de son noviciat , il obtint le degré de docteur , et fut nommé professeur de mathématiques à l'école de Clausenburg en Transsylvanie. Quatre années après , le P. Hell fut appelé à Vienne ; il y occupa , pendant trente-six ans , la place d'astronome et de conservateur de l'observatoire qu'on y avait construit d'après ses dispositions : il fut également chargé d'enseigner la mécanique ; mais il ne donna que pendant une année des leçons de cette science. Dès 1757 il publia tous les ans sans interruption , jusqu'en 1786 , des éphémérides , qui forment un recueil estimé par les astronomes. Le comte de Bachoff , envoyé de Danemark à Vienne , pressa le P. Hell d'accepter une commission pour observer en Laponie le passage de Vénus sur le disque du soleil. Il partit effectivement le 28 avril 1768 , et ne fut de retour à Vienne que le 12 août 1760. Il faudrait avoir hiverné à 70° 25' de latitude pour savoir combien de souffrances entraîne un semblable voyage. On jugera de la multitude d'observations qui furent le fruit de cette expédition , lorsqu'on verra dans le Journal des savants de 1771 , pag. 499 , que le P. Hell annonçait sur ce voyage trois volumes in-fol. , dont le premier devait paraître à la fin de 1772 , et le dernier en 1774 ; mais ils n'ont point paru. Dans ces régions boréales si peu fréquentées et si peu connues , tout est intéressant ; et le P. Hell avait tout étudié : la géographie , l'histoire , le langage , les arts , la religion , la physique , l'aimant , l'histoire naturelle , les ma-

rées, les vents, les météores, la chaleur et le froid, le baromètre, la hauteur des montagnes et la pente des fleuves, tout avait exercé l'attention de cet habile observateur; et il annonçait des découvertes, ou du moins des choses toutes neuves sur chacun de ces objets. Il avait vu des rapports entre la langue des Lapons et celle de la Hongrie et de la Chine; il assurait avoir trouvé une loi dans les variations du baromètre, etc. Mais Triesnecker, habile astronome de Vienne, ne put obtenir d'en voir même les manuscrits: les héritiers lui refusèrent cette satisfaction. L'observation du P. Hell fut le résultat principal de ce voyage; elle réussit complètement: elle fut annoncée par le canon du château de Wardeohus comme un événement important, et elle s'est trouvée en effet une des cinq observations complètes faites à de grandes distances, et où l'éloignement de Vénus changeant le plus la durée du passage nous a fait connaître la véritable distance du soleil et de toutes les planètes à la terre; époque remarquable dans l'histoire de l'astronomie, à laquelle se trouvera lié à juste titre le nom du P. Hell, dont le voyage fut aussi fructueux, aussi curieux et aussi pénible que ceux de la mer du Sud, de la Californie et de la baie d'Hudson, entrepris à l'occasion de ce célèbre passage de Vénus sur le soleil. (Voyez CHAPPE, VIII, 65, et COOK, IX, 529.) Le P. Hell avait eu des relations avec Mesmer; et frappé des résultats que celui-ci annonçait avoir obtenus en se servant de pièces d'acier aimanté que ce père lui avait communiquées, il crut pouvoir attribuer à l'aimant même la propriété de guérir les maladies de nerfs, et publia cette opinion, que combattit l'auteur du *Magnétisme animal*, pré-

tendant que ce qu'il nommait ainsi par analogie était distinct des propriétés de l'aimant. Après avoir contribué pendant une longue carrière à étendre les connaissances en astronomie, le P. Hell mourut à Vienne le 14 avril 1792. Nous indiquerons ici les principaux ouvrages qu'il a publiés: I. *Elementa algebrae Joannis Crivellii magis illustrata, et novis demonstrationibus et problematibus aucta*, Vienne, 1745, in-8°. II. *Adjumentum memoriae manuale chronologico-genealogico-historicum*, Vienne, 1750, in-16; 6^e. édition, 1789, in-16. III. *Elementa arithmeticae numericae et litteralis*, 3^e. édition, ibid., 1763, in-8°. IV. *Ephemerides astronomicae ad meridianum Vindobonensem*, Vienne, 1757-1786, in-8°, avec gravure. Depuis 1769, le P. Pilgram, adjoint du P. Hell, avait soin de la rédaction de ces Ephémérides, qu'il a continuée après la mort du P. Hell jusqu'en 1793. L. A. Jungnitz a extrait de ce recueil les *Mémoires fournis par l'astronome Hell*, et les a publiés en allemand, Breslau et Hirschberg, 1791-1794, 4 vol. in-8°, avec gravure. V. *De la célébration de la Pâque*, Vienne, 1761, in-8°. VI. *Tabulae solares N. L. de la Caille, cum supplemento reliquarum tabularum*, ibid., 1763, in-8°. VII. *Tabulae lunares Tob. Mayer, cum supplemento reliquarum tabularum lunarium D. Cassini, de la Lande, et suis*, ibid. cod., in-8°. VIII. *De satellitibus Veneris*, ibid., 1765, in-8°. IX. *Observationes astronomicae ab anno 1717 ad annum 1752 factae et ab Augustin. Halberstein Peckini Sinarum tribunalis mathematici praeside et mandarino collectae; ad fidem authentographi Msti edidit*, ibid., 1768, in-4°. X.

ransitu Veneris ante discum die 3 jun., 1769. *Wardæhu-
i Finmarchia observata*, Co-
ague, 1770; Vienne, 1770, in-
ha trouve dans cette dissertation
ite des Ephémérides de Vienne

1772, les observations de plu-
s amateurs de l'astronomie sur
vénement remarquable, entre au-
celles faites par Messier, la Caille,
t, Zanotti, Poleni, Ximenez, le
inal de Luynes, etc., etc. XI.
*varallazi solis ex observationi-
transitibus Veneris anni* 1769,
ne, 1773, in-8°. Le P. Hell a
a prouver dans cet ouvrage que
rallaxe moyenne du soleil est de
70. La Lande a cru cependant
le était un peu moindre. XII.
*hodus astronomica, sine usu
transitis vel sectoris aut alte-
cujusvis instrumenti in gradus
sli divisi, item sine notitiâ re-
tionis ope solius tubi instructi
rometro filari singula secunda
cente, et in apto ad hunc usum
ro mobili applicati, elevationem
cujusvis loci in continente siti
ratissimam definire*, ibid.,
6, in-8°, et traduit en allemand
les *Mémoires sur diverses
nces*, Vienne, 1775, in-8°.
1. *De la véritable grandeur que
iamètre de la pleine lune ou du
il semble avoir à la vue simple*,
., in-8°. XIV. *Appendix ad
merides anni* 1777: *Auroræ
alis theoria novæ*, Vienne,
6, in-8°, avec cinq gravures. Il
a été publié que le premier vo-
t. XV. *Monumenta ære peren-
a inter astra ponenda, primum
m. Regi Angliæ Georgio III,
ra viro cel. F. W. Herschel*,
., 1789, in-8°; il y en a une
ction allemande par L. A. Jung-
ibid., 1789, in-8°. Le P. Hell

publia aussi, pour l'année 1776, plu-
sieurs almanachs, dont un dans le
genre de celui de Gotha, un pour la
noblesse, un autre pour les enfants,
sur la physique, sur la chronologie,
etc., etc. Schlichtegroll, dans son Né-
crologe pour l'année 1792, vol. 1,
pag. 282-303, a donné une notice très
détaillée sur la vie et les travaux de ce
savant astronome. — Un frère du P.
Hell, ingénieur mécanicien à Schem-
nitz, inventa, pour les mines de Hon-
grie, une espèce de siphon à épuiser
l'eau, décrit dans les Voyages de Jars
et dans les Mémoires de l'académie
des sciences en 1760 (Hist. pag. 160).
Cette machine est remarquable en ce
qu'elle élève l'eau à 96 pieds, en ne
dépensant que le double de la quan-
tité élevée, et présente d'autres cir-
constances curieuses. *Voy.* aussi le
Journal des savants de juillet 1771,
pag. 499. B—H—D:

HELLADIUS, grammairien égyptien,
natif d'Antinoë, florissait sous
Constantin-le-Grand, au commence-
ment du iv^e. siècle. Il composa, en
vers iambiques, une *Chrestomathie*,
dont il ne nous reste que des fragments
recueillis par Photius. A. Schott tra-
duisit ces fragments en latin: Meur-
sius les enrichit de notes; et ils furent
publiés après la mort de ce dernier, à
Utrecht, 1687, in-4°, et dans le 10^e.
tome des *Antiquités* de Gronovius.
Fabricius nous a donné, au tome ix
de sa *Bibliothèque grecque*, pag. 504,
une nomenclature curieuse des écri-
vains de l'antiquité cités dans ces
fragments. Helladius avait écrit plu-
sieurs autres ouvrages. Photius nous
a conservé les titres des suivants :
Athènes; *l'Egypte*; *la ville d'An-
tinoë*; *la Victoire*; *la Renommée*;
l'Exhortation. — HELLADIUS, gram-
mairien d'Alexandrie, vivait sous
Théodose-le-Jeune, vers le milieu du

v^e. siècle. Il composa un *Eloge* de cet empereur; une *Description des bains de Constantin*; un *Traité sur l'ambition*, et un *Lexique grec* des mots et des phrases spécialement usités dans la prose, dont Suidas s'est considérablement aidé pour composer le sien. Cet auteur est également cité par Socrate le scolastique. — HELLADIUS, évêque de Tarse, fut déposé dans le premier concile d'Ephèse; et St. Cyrille refusa de le comprendre dans l'amnistie. Il nous reste sept lettres de lui, recueillies par Chrétien Lupus. — HELLADIUS, évêque de Césarée, fut disciple et successeur de St. Basile, dont il écrivit la vie. Tillemont a signalé l'austérité de ses mœurs. — HELLADIUS, moine, puis archevêque de Tolède, fut auteur de divers ouvrages, et mourut le 18 février 615.

D. L.

HELLADIUS (ALEXANDRE), Grec de la Thessalie, vivait en 1722. Il s'est fait connaître par un ouvrage latin, assez curieux, sur l'état de l'Eglise grecque, et sur les raisons qui engagent les Grecs de notre temps à rejeter les traductions des Evangiles et des autres Ecrits canoniques faites en grec vulgaire. Il dédia son livre au czar; et l'on y voit même un portrait de ce prince, dessiné par l'auteur. Cet écrivain s'excuse, avec beaucoup de naïveté, des fautes de langage qui pourraient, dit-il, se rencontrer dans son traité: « Je ne suis pas né dans le Latium, ajoute-t-il; la langue latine et » est pour moi un idiome tout-à-fait » étranger. » Helladius habitait la ville d'Altorf, dans le territoire de Nuremberg; et ce fut là qu'il mit au jour le volume dont nous allons présenter une courte analyse. Il est composé de dix-neuf chapitres. Les deux premiers traitent des imprimeries des Grecs, et des livres qui sont sortis de leurs pres-

ses (1). Ces chapitres renferment des détails bibliographiques intéressants et qui font concevoir une grande admiration pour ce malheureux grec, qui, dans sa détresse, néglige rien pour acquérir une éducation qu'on lui fait payer sous le prix de la vie. Le 3^e., le 4^e., le 5^e. chapitres nous donnent une idée exacte de l'état des études et des progrès des sciences en Grèce à cette époque. Dans le 6^e. et le 7^e. l'auteur grec réfute un grand nombre de préjugés répandus contre les Grecs dans les villes les plus éclairées de l'Europe. Le 8^e. chapitre est consacré aux poètes grecs vulgaires. L'auteur cherche à prouver, par des extraits de leurs écrits, que la langue grecque n'est pas tombée dans les îles et sur les côtes de Grèce est presque barbare en comparaison de celle dont on fait usage sur le continent du même pays. Le 9^e. chapitre est consacré à la critique du style des versions grecques des Livres saints; le 10^e., à l'histoire d'une théologie assez raisonnée. Dans le 11^e., l'auteur s'écarte des bornes de la modération à l'égard de la nation germanique, qu'il attaque d'une manière expressive, de *dans ses banquets le meurtre et le carnage*. Les chapitres 12^e., 13^e., 14^e. renferment des observations sur le peu d'uniformité de la langue grecque moderne. Le 15^e. est un traité de critique très remarquable, où l'auteur considère la position où se trouve l'auteur: il est relatif à la vie de Maxime Calliopoliite, qui mourut en 1638, et à l'excommunication de l'empereur Michel Lucar, dont l'auteur cite une anecdote fort curieuse, en ce qu'elle prouve que ce patriarche n'était pas en communion grecque ou romaine.

(1) Voyez le *Journal des sçavants* de 1720 et suiv.

Le 16^e. chapitre contient la vie d'un personnage singulier, *Mytilène*. Enfin, les derniers chapitres de cet ouvrage sont employés à remplir son objet. Ils méritent d'être lus par les amateurs de la philologie sacrée. Le titre exact de cet ouvrage, tient tant de choses : *Status Ecclesie græcæ ; in quo cause exponuntur cur Græci in Novi-Testamenti editione barbarâ linguâ factas ac recusent : præterea additus sine status nonnullarum coniarum*, Altorf, 1714, in-12. Les controverses qui terminent cet ouvrage ne sont d'aucun intérêt. Mais il y a de remarquable dans ce sujet des Turcs, c'est que, qui n'avait pas craint de décrire un ouvrage à l'empereur de Russie, ne craint pas non plus de montrer, à l'occasion s'en présente, le grand mépris pour les mœurs et les usages de cette époque. Ce trait même honore l'écrivain ; mais il est l'éloge du prince d'une manière plus délicate et plus ingénieuse que la flatterie n'eût pu le faire à plus belle dédicace. G. F.—A. HELLANICUS, de Mytilène, dans l'île de Lesbos, naquit la première année de la LXXI^e. olympiade, l'an 529 avant J.-C. Il y avait peu de gens qui l'usage de la prose était ; car Phérécydes, de Samos, et Anaxagoras, de Milet, qui l'employèrent dans des ouvrages de philosophie, étaient contemporains d'Anaxagoras, qui mourut l'an 529 avant J.-C. Elle fut d'abord consacrée à l'histoire, c'est-à-dire, à recueillir les traditions populaires, vraies ou fausses, et les faits qui étaient attestés par des inscriptions ou par d'autres monuments. Hellanicus suivit l'exem-

ple de ses devanciers : ignorant, comme eux, l'art de tracer un plan et de se ménager des transitions, il avait traité séparément l'histoire de chaque peuple et de chaque ville. C'est pourquoi on trouve souvent cités dans les anciens, ses *Argoliques*, ses *Persiques*, ses *Lydiaques*, etc., qui n'étaient vraisemblablement que des parties détachées d'un même ouvrage : il avait traité les événements qui s'étaient passés depuis la guerre de Perse jusqu'à celle du Péloponnèse ; et c'est pour rectifier les erreurs dans lesquelles il était tombé, que Thucydide a placé, dans son premier livre, une digression qui mérite d'être étudiée avec soin. Les fragments d'Hellanicus ont été recueillis par Ch. Sturz, et imprimés à Leipzig, 1787, in-8°. C—A.

HELLOT (JEAN), né à Paris le 20 novembre 1685, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, qu'il allait embrasser, lorsque des notes sur la chimie, qu'il trouva dans les papiers du docteur Hellot, son aïeul, décidèrent sa vocation pour les sciences. Il se livra avec ardeur à l'étude de la chimie, et fit bientôt connaissance avec le savant Geoffroy, qui, en 1729, devint son parent. Un voyage qu'Hellot fit en Angleterre, pour perfectionner ses connaissances, lui fournit l'occasion de se lier avec plusieurs membres très instruits de la société royale de Londres, à laquelle il ne tarda pas à appartenir, ainsi qu'à l'académie des sciences, où, en 1735, il était entré en qualité d'adjoint-chimiste. Il ne fut pas étranger à la découverte que Duhamel et Gross firent du procédé par lequel on obtient l'éther, et que Froben, son auteur, avait soigneusement tenu secret. On lui doit plus particulièrement une belle analyse du zinc, sur lequel il donna deux Mémoires à l'académie en 1735. Il expliqua la

telle, qu'avant l'âge de vingt ans, il possédait une érudition des plus étendues, puisée dans les écrits des médecins grecs, latins et arabes, dont à vingt-deux ans il avait commenté la plupart des ouvrages. Un esprit inventif, une imagination active mais déréglée, un penchant irrésistible vers les idées paradoxales, devaient entraîner le jeune Van-Helmont dans une fausse direction : sa tête n'était point faite pour l'étude des sciences physiques par la voie de l'examen. Des lectures continuelles en firent un érudit ; mais le manque absolu de connaissances résultant d'observations pratiques, et la trempe même de son esprit, s'opposèrent à ce qu'il devînt jamais un vrai savant. En effet, amant du merveilleux, crédule jusqu'à la superstition, il s'infatuait d'hypothèses erronées et absurdes, qu'il défendait à l'aide d'une imagination féconde en images et d'une métaphysique vague et subtile. Ses professeurs, éblouis par ses qualités brillantes, le jugèrent bien plus favorablement que n'a fait la postérité ; car à peine avait-il achevé sa licence (1) qu'ils lui conférèrent la chaire de chirurgie dans l'université. Van-Helmont l'occupa pendant quelque temps, enseignant ce que, de son propre aveu, il ne savait point. La lecture des anciens lui avait fait remarquer l'in vraisemblance de plusieurs de leurs théories sur la nature et la cure des maladies ; le galénisme surtout lui semblait présenter de grands défauts en ce genre : il an-

suivre la médecine de préférence à toute autre carrière, sont écrites en flamand, mais avec une énergie remarquable. Elles existent encore dans la bibliothèque d'un arrière-neveu de Van-Helmont.

(1) C'est à tort que plusieurs biographes ont avancé que, dès cette époque, il avait été reçu docteur. L'assertion est controuvée : ce grade se donnait très rarement à Louvain, et long-temps après la licence, seulement à des hommes qui s'en étaient rendus dignes par leurs travaux dans l'université.

nonça le projet d'opérer une réforme ; elle l'aurait couvert de gloire s'il eût été assez raisonnable pour en choisir les éléments dans l'étude fidèle de la nature : l'on verra bientôt que les moyens qu'il employa, rendirent son entreprise ridicule plutôt qu'utile. Au moment où le jeune professeur allait commencer ses travaux réformateurs, il en fut détourné pour long-temps par un événement fort simple, mais qui n'en troubla pas moins toutes ses idées. Tourmenté par une gale qu'il n'avait pu guérir en suivant des recettes vantées dans les livres, et qu'il fit disparaître lorsqu'il eut employé le soufre, Van-Helmont se dégoûta tout-à-coup de la médecine, qu'il taxa de science incertaine, tandis qu'il n'aurait dû voir dans cet événement que l'ignorance de ses prédécesseurs. Dès-lors il abjura sa profession, jusqu'à témoigner un vif repentir d'avoir déroge pour ainsi dire à sa noblesse par le choix d'un tel état. Dans son dépit, l'ex-médecin résolut de quitter sa patrie, pour n'y plus rentrer : il fit don de ses biens à sa sœur ; et, pour mettre le comble à son mépris pour la médecine, il dissipa tout l'argent qu'il avait retiré de la vente de ses écrits. Après avoir erré pendant dix ans, Van-Helmont rencontra un empirique, sans lettres, qui lui donna quelques notions de chimie expérimentale : il prit goût pour cette science, avec son emportement ordinaire ; et à l'exemple de Paracelse qu'il choisit pour modèle, il se mit à chercher dans la chimie le remède universel. Quelques préparations médicales, obtenues en opérant sur les fossiles, les animaux et les végétaux, lui parurent renfermer les vertus suffisantes pour composer sa panacée. Ces succès rendirent à Van-Helmont son ancienne passion pour la médecine : mais c'était une médecine nou-

de toute de sa création; il s'intitule *dicus per ignem*, faisant allusion à la source d'où sortaient les flammes. Van - Helmont s'étant marié avec une demoiselle noble, se retira dans la petite ville d'Orde, à deux lieues de Bruxelles, renfermé dans son laboratoire, il s'occupa de ses travaux chimiques jusqu'à la fin de ses jours, se t d'avoir trouvé le moyen de gérer la vie et la santé; écrivant des folies extravagantes sur l'organe intellectuelle et physique du humain, sur les causes et le traitement de nos maladies. Van-Helmont ne connaissait point les principes fondamentaux de la chimie, science encore au berceau: il ignorait l'art de manipuler; en sorte qu'il ne noviciat dans ses expériences long, et qu'il y courut sous le risque de perdre la vie, au milieu des explosions, des expansions gazeuses qui s'opèrent inopinément pour l'ignorant qui, procédant à l'ord, ne les saurait prévoir. Ce ne finit cependant par devenir habile manipulateur, et découvrit le soufre *per campanum*, le vin de Paracelse, l'esprit de corcorf, celui de sang humain, le lait huileux, et beaucoup d'autres préparations chimiques, qui, seules, devaient remplacer les remèdes alchimiques. Ce fut l'époque où il se fit tâche de renverser les doctrines enseignées par les écoles. Plusieurs des idées de Van-Helmont étaient sans fondement; mais ce qu'il proposait pour tout, était moins raisonnable encore. Selon Van-Helmont, il existe en nous deux principes, ayant des degrés d'intelligence; ce sont des êtres vivants qu'il nomme, le premier *wirat*, et le second *archée*. Ces deux puissances se partagent l'empire

du corps humain; mais le duumvirat agit avec plus de despotisme et de pouvoir: il siège dans l'estomac et dans la rate, préside à toutes les actions de l'âme, dont la demeure est aussi dans l'estomac et la rate; le duumvirat résulte d'un accord, d'un concours d'action entre ces deux viscères, et se compose de l'intelligence ou force sensitive, et de l'intelligence propre à l'esprit immortel. Or, le duumvirat est en même temps l'âme et la matière. L'on voit que les idées les plus contradictoires, les plus absurdes, déshonorent ce système. Bientôt la religion est invoquée pour expliquer ces contradictions: « Nous avons, dit Van-Helmont, une âme brute qui préside aux actes de nos organes; cette âme est devenue mortelle depuis qu'Eve pécha: c'est l'archée. Le duumvirat, seul, recèle l'âme immortelle, et reçoit d'elle sa suprême intelligence. » A l'époque où vivait le médecin brabançon, les médecins se perdaient en spéculations sur le siège de l'âme, et cherchaient à expliquer ce qui est incontestablement au-dessus de l'entendement humain: Van-Helmont, qui ne connaissait ni la circulation du sang ni la propriété irritable de la fibre musculaire, trompé par les phénomènes qui en résultent, raisonne souvent en matérialiste, tout en croyant à la spiritualité de l'âme. Il refuse au cerveau l'honneur de donner asile à l'âme, parce que, selon lui, ce viscère ne contient point de sang: l'âme habite l'estomac; car, dès qu'on reçoit une mauvaise nouvelle, l'on perd l'appétit. Est-on affamé? l'on ne rêve que festins, parce que l'estomac médite sur le besoin qu'il éprouve. L'âme, divisée en deux puissances dans le duumvirat, partage son empire en deux: l'orifice supérieur de l'estomac est le siège de l'un, et le pylore ou la

rate (que l'auteur confond) est le chef-lieu de l'autre. Le premier gouverne despotiquement la tête, et préside au sommeil, à la veille, à la folie, au délire, etc.; le second régit le ventre, la vessie, l'utérus, la génération, etc. Est-on malade, si le médicament envoyé au duumvirat, est convenable, celui-ci le savoure, et le dirige vers l'organe lésé. Venons maintenant à l'archée : ce principe intelligent commande à la matière; il la modifie; il s'en enveloppe, pénètre dans les parties les plus intimes; il préside au goût, à l'odorat, à la digestion, à la nutrition et à la réparation : cet archée se passionne, s'irrite si les choses ne se sont point passées dans l'acte de l'assimilation des aliments, selon ses volontés; de là, les maladies contre lesquelles l'archée se met en défense. Les médicaments relèvent ou diminuent ses forces, selon la situation de l'archée. Indépendamment de cet être intelligent et fort; il existe, sous sa dépendance plusieurs petits archées, agents inférieurs, chargés du soin d'un département, dans lequel ils sont tenus de résider. Ainsi le cerveau, le foie, l'utérus, etc. ont leurs petits archées. Le chef suprême leur envoie ses ordres, auxquels ils sont tenus de se conformer : dans ce cas, la santé n'éprouve aucun trouble; mais la moindre désobéissance détruit l'harmonie de nos fonctions. Ainsi l'archée, tantôt intelligent comme l'ame, gouverne la matière, et tantôt imprévoyant comme celle-ci, est exposé aux mêmes vicissitudes. Tel est, en abrégé, le système de Van-Helmont, qui eut des partisans, des sectateurs après lui, mais que les modernes rangent parmi les rêveries. Ce médecin, pendant plus de 30 ans qu'il habita Valverde, ne quitta point son laboratoire; il assure cependant,

dans ses ouvrages, qu'il guérissait plusieurs milliers de malades par an. Il est à croire que ceux qui venaient le consulter dans son cabinet, ne souffraient que dans leur imagination. Van-Helmont, lorsqu'il annonça les merveilles opérées par sa chimie, y croyait de bonne foi; car c'était un homme d'honneur, qu'il faut bien se garder de confondre avec les charlatans : il ne voulait ni argent ni honneurs; il refusait le salaire qui lui était offert et pour ses conseils et pour ses préparations. Il ne voulut point accepter les offres brillantes des empereurs Rodolphe II, Mathias et Ferdinand II, qui, pour l'attirer à Vienne, lui proposaient des dignités et des richesses. Il préféra l'indépendance de son laboratoire. Toutefois, malgré la science qu'il croyait avoir, et la vertu de ses remèdes chimiques, Van-Helmont eut la douleur de ne pouvoir préserver quatre de ses enfants, ainsi que sa femme, moissonnés par des maladies diverses. Lui même, n'étant âgé que de soixante-sept ans, périt victime de sa doctrine, ayant refusé de se faire saigner dans une violente pleurésie. Lorsqu'il sentit approcher sa dernière heure, il remit tous ses manuscrits à son fils, François-Mercure, en lui recommandant de les réunir et de les faire imprimer s'il le jugeait utile. Le célèbre Elzevir fut chargé de l'impression du recueil des œuvres de Van-Helmont, sous ce titre : *Ortus medicinae, id est initia Physicæ inaudita, progressus medicinae novus, in morborum ultionem ad vitam longam*, Amsterdam, 1648, 1652, in-4°; Venise, 1651, in-4°. Cette même collection des œuvres de Van-Helmont a depuis été souvent réimprimée, sous le titre d'*Opera omnia*, et traduite, en hollandais, en français et en anglais. La ma-

leure édition est la seconde qui fut publiée par Elzevir, en 1652; la plupart des autres, celle de Venise surtout, sont infidèles et contiennent des additions étrangères à l'auteur. Nous ne donnons point ici la liste des ouvrages que publia Van-Helmont de son vivant, puisqu'ils sont tous compris dans le recueil de ses œuvres, et qu'ils n'ont pas été réimprimés séparément. Nous indiquerons seulement : I. *Februm doctrina inaudita*, Anvers, 1642, in-8°. II. *De magneticâ vulnerum naturali et legitimâ curatione*, contra Joh. Roberti, Soc. Jesu, Paris, 1621, in-8°. Un autre médecin, R. Goelénus, avait aussi fait un traité sur les guérisons magnétiques, et répondu au P. Roberti, qui l'avait combattu. La dispute était devenue très vive de part et d'autre : Van-Helmont, en soutenant avec ce médecin la réalité des guérisons magnétiques naturelles, prit parti contre le jésuite, qui niait les unes et attribuait les autres au démon : mais il crut pouvoir les expliquer plus naturellement encore que Goelénus, auquel il reprocha d'avoir confondu la sympathie avec le magnétisme, propriété occulte, appelée ainsi, dit-il, à cause de son analogie avec l'aimant, et en vertu de laquelle le monde visible est gouverné par le monde invisible. On voit combien ce système a d'analogie avec le mesmérisme. (Voy. Jacq. HOWELL, et ROBERTI.) Depuis long-temps les érudits seuls lisent les écrits de ce médecin, qui ne figurent dans les bibliothèques que comme un monument historique, utile aux professeurs, aux auteurs et surtout aux critiques. Van-Helmont, ne sachant garder en rien mesure, était insultant et dur envers ceux de ses confrères qui n'admettaient point sa théorie : il prenait auprès du public un ton d'enthousias-

me et d'inspiration, qui n'imposa que trop à ses contemporains. Il avait plus d'instruction et de talent que Paracelse, auquel on le comparait souvent. Après sa mort, il eut le sort de celui qu'il avait pris pour modèle : la postérité range l'un et l'autre dans la classe des visionnaires, et non dans celle des vrais savants. Van-Helmont a néanmoins rendu des services essentiels aux sciences physiques, comme l'a reconnu Cabanis; et l'on doit, en jugeant ses ouvrages, songer à l'époque où il les composait. F—r.

HELMONT (FRANÇOIS-MERCURE, baron VAN), fils du précédent, né dans la Belgique et probablement à Vilvorde en 1618, hérita du goût de son père pour les sciences occultes, et étudia aussi la médecine, mais d'une manière superficielle. Il s'appliqua davantage à la chimie, parce qu'elle lui donnait le moyen de passer pour le possesseur de recettes merveilleuses, et de se procurer par-là de l'argent et de la réputation, deux choses qu'il paraît avoir préférées de beaucoup à la science. Doué d'un esprit singulier et très-vif, il apprit dans sa jeunesse les procédés de tous les arts libéraux et de presque tous les métiers; aussi savait-il peindre, graver, tourner, et même faire de la toile et des souliers. Il se joignit à une caravane de Bohémiens pour connaître leur langue et leurs usages, et parcourut avec eux une partie de l'Europe. Il fut arrêté en Italie, sans doute pour avoir tenu quelques propos indiscrets, et jeté dans les cachots de l'inquisition. Rendu à la liberté, il vint en Allemagne, où il publia qu'il avait retrouvé la langue que tout homme parlait naturellement, avant la corruption de l'état social et alla jusqu'à prétendre qu'un muet de naissance en articulerait les caractères à

la première vue. On ne peut trop s'étonner que le célèbre Leibnitz ait ajouté foi à cette rêverie, et qu'il ait conservé de l'estime pour ce visionnaire, malgré la bizarrerie de ses idées. F. M. Van-Helmont se donnait le titre de *Chercheur*; et l'électrice d'Hanovre disait qu'il ne s'entendait pas lui-même. Il croyait ou feignait de croire à la métempsychose, à la panacée universelle, à la pierre philosophale; et comme ses libéralités, ses profusions mêmes, semblaient peu compatibles avec la médiocrité de sa fortune, on lui a supposé le secret de faire de l'or. Il mourut, en 1699, à l'âge de quatre-vingt-un ans, non à Cologne, comme le dit Moréri, mais à Cölln sur la Sprée, l'un des faubourgs de Berlin (1). La mort de cet homme, qui avait joué un rôle assez marquant, ne fut presque pas aperçue. Leibnitz, qui lui a supposé une magnifique épitaphe, se plaint qu'on l'eût sitôt et si facilement oublié. « Ce bon M. » Van-Helmont, dit-il, est délogé » sans trompette et sans carillon; » mais j'espère que sa cousine ne laissera pas de lui faire faire des obseques dans quelque église. S'il n'y » en avait pas d'autres, on pourrait » peut-être obtenir dispense à Wolfenbutel pour les faire dans la chapelle du jardin de Saltzdulen, où M. » le duc le voulait ensevelir vivant. » Van-Helmont publia les ouvrages que son père avait laissés en manuscrit, sous ce titre: *Opuscula medica inedita*, Amsterdam, Elzevir, 1648, in-4°. ; mais on lui reproche de n'avoir pas donné à cette édition tous les soins dont il était capable. (V. l'article précédent.) On a de lui : I. *Alphabeti*

verè naturalis hebraici brevissima delineatio quæ simul methodum suppedilat juxta quam qui surdi nati sunt, sic informari possunt, ut non alios saltem loquentes intelligant, sed et ipsi ad sermonis usum perveniant, Sulzbach, 1667, in-12 de 34 et 108 pages, avec 36 planches, dont les 35 premières représentent les mouvements de la langue dans la bouche, pour l'articulation de chaque consonne. C'est dans ce livre, dont il existe des traductions en allemand et en hollandais, qu'il cherche à prouver que l'hébreu est une langue si naturelle aux hommes, que les caractères en sont comme nés avec eux, puisque la forme de chaque lettre, dans l'alphabet hébreu, n'est, selon lui, que la représentation de la position des organes vocaux, nécessaire pour la prononcer. On a reproduit de nos jours, l'idée bizarre de chercher dans la langue hébraïque et dans la Genèse l'art de faire parler les sourds-muets. (Voy. l'article FABRE D'OLIVET dans la *Biographie des hommes vivants*.) II. *Opuscula philosophica quibus continentur principia philosophiæ antiquissimæ et recentissimæ, item philosophiæ vulgaris refutata; quibus subjecta sunt cæ problemata de revolutione animarum humanarum*, Amsterdam, 1690, in-12. C'est le recueil de la doctrine de Van-Helmont; et on peut juger, par le titre, de toutes les bizarreries qu'elle renferme. III. *Seder olam, sive ordo sæculorum, historica enarratio doctrinæ*, 1695, in-12 de 196 pages. Reimann (*Histor. atheismi*) dit qu'il n'a point paru, depuis l'invention de l'imprimerie, de livre aussi rempli d'absurdités, d'idées singulières et contraires à la foi. IV. *Quædam premeditata et considerate cogitationes super quatuor priora capita libri primi Moïsis, Ge-*

(1) Il y a encore d'autres variantes sur ce point. J. G. Wachtel pense que Van-Helmont mourut à Emmerich en décembre 1698; Foppens le fait mourir en Suisse.

neris nominati, Amsterdam, 1697, in-8°. rare. Dans l'avertissement, l'auteur annonce un autre ouvrage qui devait contenir ses réponses aux questions que lui avait adressées un jeune sourd-muet de naissance, qui, formé par la méthode de Conrad Amman (Voy. AMMAN), était parvenu à lire la Bible en hébreu, à l'aide de la version interlinéaire d'Arias Montanus. C'est, comme on le pense, un tissu d'idées paradoxales, indignes d'aucun examen sérieux. V. Plusieurs opuscules en allemand et en hollandais, dont l'un traite d'un *Remède souverain contre la peste*, un autre, de *l'Enfer*, etc. Dans quelques dictionnaires on a distingué F. Van-Helmont, d'un baron de même nom, *vrai illuminé*; mais il est certain que c'est le même personnage. (V., pour plus de détails, *l'Histoire de la folie humaine*, par Adelang, tom. iv, pag. 304-325. W—s.

HÉLOÏSE, ou *Louise*, était nièce de Fulbert, chanoine de Paris, aumônier du roi Henri I. Belle, mais surtout spirituelle, elle se livra avec ardeur à l'étude des sciences, et se fit un nom dans le monde, dès sa première jeunesse, par une érudition, rare chez les femmes, plus rare encore dans le temps où elle vécut. Elle possédait à-la-fois la science de la philosophie et les langues latine, grecque et hébraïque. Après avoir été maîtresse, ensuite femme d'Abailard, elle devint religieuse, puis prieure au couvent d'Argenteuil; enfin première abbesse du Paraclet, où elle mourut, le 17 mai 1164, âgée de soixante-trois ans, et vingt-deux ans après son mari. Le nom d'Héloïse réveille une foule de sentiments et de pensées; c'est un des personnages du XII^e. siècle, que nous connaissons le plus, mais non pas le mieux. La première

partie de sa vie, livrée aux égarements d'une passion ardente, l'accuse; la deuxième l'absout et l'honore: mais c'est à ses erreurs surtout qu'elle doit sa célébrité. Les gens du monde la voient comme une espèce de figure poétique; ils l'aiment et la jugent d'après des romans où il n'y a d'elle qu'un amour déjà condamné par la société, avant d'être devenu sacrilège dans le cloître, mais rien de ce qui fait le mérite de cet esprit distingué, et de ce grand caractère que sa vie révèle à qui l'a dépouillée des fictions. Défigurée par les poètes et les romanciers, elle l'est aussi par le critique Bayle, dont la mauvaise foi poursuit dans Héloïse le catholicisme et les cloîtres. On ne rapportera point ici l'histoire de ses amours et de ses malheurs (Voy. ABAILARD); mais ceux qui voudront la bien connaître chercheront dans ses lettres originales ce qui peut pallier ses fautes. On est prêt à pardonner les torts d'Héloïse à l'excès, même à la constance de son amour: on ne l'excuse point, mais on conçoit qu'égagée par la lecture des anciens philosophes, elle ait pu préférer la gloire de son amant à son propre honneur en refusant de l'épouser, lorsqu'on pense qu'elle sacrifiait, avec l'honneur, les intérêts mêmes de sa passion; lorsqu'on la voit marcher à l'autel, portant dans ses mains l'ordre qu'elle en a reçu d'Abailard, prononcer ses vœux dans l'éclat de la jeunesse et de la beauté, et se séparer du monde, parce que son époux n'y pouvait plus vivre, quoiqu'éclairée sur la défiance injurieuse de cet époux (on sait qu'Abailard exigea que la profession d'Héloïse précédât la sienne); lorsqu'on l'entend dire: « Dieu le sait, si tu t'étais précipité dans les flammes, je n'aurais pas hésité à t'y suivre; »

Ego autem (Deus scit) ad vulcania loca te properantem præcedere vel sequi pro jussu tuo minimè dubitarem (Epist. I); « car mon ame n'était point avec moi, mais avec toi; » *non enim mecum animus meus, sed tecum erat* (ibid.) Après la mort d'Abailard, Héloïse obtint de Pierre le vénérable, la translation du corps de son mari au Paraclet, et le reçut le 16 novembre 1142. Elle y vécut encore vingt-deux ans, mais sans aucune communication avec le monde: elle cessa d'écrire à ses amis; elle ne parla plus que pour prier et pour instruire, cessa même de prononcer le nom d'Abailard, et ne s'entretint du passé qu'avec Dieu seul. C'est alors qu'elle embrassa avec ardeur toutes les austérités de la règle de St.-Benoit: les *Constitutions* ou réglemens de vie qu'elle donna elle-même à ses religieuses, l'attestent d'une manière qui étonne l'imagination, et force d'avouer que si jamais l'amour n'a obtenu de plus grands efforts du cœur d'une femme, le repentir n'a jamais honoré la foi par une plus grande expiation. Adorée des saintes filles du Paraclet; objet de l'édification du monde, et de l'amitié de Pierre le vénérable; comblée des bienfaits des princes, bienfaits que les papes s'empressaient de confirmer, Héloïse mourut enfin après avoir rempli la tâche de la pénitence. Elle fut réunie à son mari, dans le tombeau, comme elle l'avait demandé: on crut dans le temps, et plusieurs savans assurèrent qu'Abailard ouvrit les bras pour la recevoir lorsqu'on voulut la déposer auprès de lui. (V. Bayle sur ce prétendu miracle.) Dans les translations diverses du monument qui renfermait les cendres de ces deux époux, on a respecté leur vœu, et on ne les a jamais séparés. Du Musée des monuments français, où elles

avaient été déposées lors de la spoliation des églises, ces dépouilles viennent d'être transférées au cimetière du P. la Chaise (mars 1817). Héloïse a mérité un nom parmi les femmes françaises qui ont écrit, par ses lettres latines, imprimées avec celles d'Abailard: la latinité en est élégante pour son siècle; le style en est animé, énergique: tout ce qui part du cœur y est véhément et naturel; mais un abus d'antithèses et d'oppositions trop soutenues déteint l'admiration de Sénèque et l'élève des écoles de ce temps: elle cite tour à tour les poètes latins et les Pères de l'Eglise, qu'elle possède également bien. C'est dans les deux premières lettres que se trouvent ces tableaux des combats entre la ferveur religieuse et les souvenirs d'un sentiment qu'elle réprouve; cette opposition de la paix du cloître avec l'agitation du cœur de la cénobite, dont Pope a tiré un parti si heureux dans sa fameuse épître d'Héloïse, tant de fois paraphrasée par des imitateurs. L'épître française de Colardeau est loin du mérite de l'original anglais; il affaiblit dans les plus beaux passages l'expression énergique de Pope; et cependant cette imitation poétique a fait en France la réputation de son auteur, dont elle est le meilleur ouvrage. La troisième lettre originale d'Héloïse n'est plus adressée à l'amant, mais à l'abbé de Saint-Gildas; elle n'est remplie que de projets d'institutions pour le Paraclet, et de discussions savantes sur les règles monastiques, appuyées des passages des SS. PP. V—z.

HELISHAM (RICHARD), médecin anglais du XVIII^e siècle, professeur de médecine et de philosophie naturelle à l'université de Dublin, est auteur d'un cours de leçons sur la philosophie naturelle, qui ont été publiées après sa mort par le docteur Bryan

Robinson, 1734, in-8°. Ces leçons sont au nombre de vingt-trois : la science y est présentée avec beaucoup de clarté. Elles ont joui long-temps d'une grande réputation, et n'ont perdu de leur prix que par l'effet des progrès qu'ont faits de nos jours les sciences physiques. Helsham fut intimement lié avec le docteur Swift. Il mourut le 1^{er} août 1738. L.

HELTAI (GASPAR), né en Transylvanie au xvi^e. siècle, et placé d'abord comme ministre protestant à Clausenbourg, établit une imprimerie dans cette ville ; il passa ensuite du côté des anti-trinitaires. Ses principaux ouvrages sont : I. Une *Traduction de la Bible*, en hongrois, Clauzenbourg, 1551 - 1561, 5 vol. in-4°. II. *Historia incliti Mathiæ Hunyadiæ regis Hungariæ*, ibid., 1565, in-fol. III. *Decretum tripartitum juris consuetudinarii regni Hungariæ*, en langue hongroise, ibid., 1574, in-4°. IV. Une *Chronique de Hongrie*, en hongrois, traduite, en grande partie, de l'ouvrage historique de Bonfinius, ib. 1575, in-fol. C—AU.

HELVÉTIUS (JEAN-FRÉDÉRIC), en allemand *Schweitzer*, naquit vers 1625, d'une famille noble de la principauté d'Anhalt, probablement originaire de la Suisse, ainsi que l'indique le nom allemand ci-dessus. Il fut premier médecin du prince d'Orange, et écrivit d'abord contre les poudres sympathiques de Digby (*V. K. Digby*, XI. 355) ; il donna depuis dans les chimères de l'alchimie. Dans son *Vitulus aureus*, il raconte lui-même ce qui lui arriva le 27 décembre 1666. Un inconnu lui montra trois morceaux d'une métalline couleur de soufre, extrêmement pesante, assurant qu'il y avait de quoi faire vingt tonnes d'or. Helvétius pria l'inconnu d'opérer sur-le-champ. Il fut refusé ; mais il avait,

avec l'ongle, détaché d'un des trois morceaux un très petit fragment. Lorsque l'inconnu fut sorti, Helvétius se mit au travail ; mais il eut beau avoir employé son fragment, il n'obtint qu'une espèce de vitrification. A quelque temps de là, l'inconnu revint, et Helvétius en obtint un grain de sa métalline ; mais il lui fut recommandé d'envelopper ce grain dans de la cire, pour le projeter sur du plomb en fusion, sans quoi la volatilité de la matière ferait évaporer le tout. Le médecin opéra sur six dragmes de plomb, qui devinrent de l'or extrêmement pur. Plusieurs autres essais furent faits, et donnèrent le même résultat. Lenglet Dufresnoy, dans son *Histoire de la philosophie hermétique*, tom. II, pag. 47, raconte le fait si gravement, qu'on serait tenté de croire qu'il y ajoutait foi lui-même. J.-Fr. Helvétius mourut le 29 août 1709. On a frappé en son honneur une médaille, dont le type est un Apollon, entouré des signes chimiques des métaux, ayant dans l'exergue : *Citò, tutè et jucundè*. On a de lui : I. *De alchymia opuscula complura veterum philosophorum*, 1650, in-4°. II. *Mors morborum*, 1661, in-8°. III. *Microscopium physiognomiæ medicum, id est tractatus de physiognomiâ*, 1664, in-4°. Une édition allemande avait paru en 1660. IV. *Vitulus aureus quem mundus adorât et orât, in quo tractatur de rarissimo naturæ miraculo transmutandi metalla*, 1667, in-12, inséré dans le *Musæum hermeticum reformatum et amplificatum* ; et encore dans la *Bibliotheca chymica* de Manget. V. *Distributorium medicum de omnium morborum acciden-tiumque in et externorum definitio-nibus ac curationibus*, 1670, in-12.

A. B—T.

HELVÉTIUS (ADRIEN), médecin

cin hollandais , fils du précédent , naquit vers l'an 1661 , d'une famille originaire du Palatinat , et dont le nom primitif était *Helvez* (1). Il fit ses études à Leyde , et ne les eut pas plutôt achevées , que Jean - Frédéric son père , parvenu aux places honorables de premier médecin des Etats-généraux et du prince d'Orange , l'envoya en France , sans dessein de l'y fixer , mais pour lui faire connaître les curiosités de la capitale , et lui faire débiter des poudres de sa composition , qu'il croyait capables de l'enrichir , dans un pays où tout ce qui est nouveau est souvent adopté avec empressement , et prôné avec enthousiasme. Le débit des poudres n'ayant pas eu cependant le succès que le jeune Helvétius s'en promettait , la nécessité le ramena près de son père , qui le renvoya de nouveau tenter la fortune avec d'autres poudres , selon lui plus éprouvées et plus efficaces , et qui néanmoins ne furent pas mieux accueillies. Sur ces entrefaites , livré à ses propres ressources , notre empirique fit connaissance avec un riche droguiste de Paris , alors affecté d'une maladie très grave , et que traitait Dafforty , médecin de la faculté. Délivré de sa maladie par les soins de ce dernier , le droguiste lui offrit par reconnaissance quelques livres de racine du Brésil , qu'il regardait comme quelque chose de fort précieux ; mais ce médecin , ignorant la vertu de cette racine , mit , par le peu d'estime qu'il en fit , le droguiste dans le cas de la céder au jeune Helvétius. Celui-ci , entreprenant et actif , ayant multiplié les expériences et cru reconnaître à cette substance une vertu spéciale contre la dysenterie ,

publia aussitôt sa découverte par de nombreuses affiches ; la ville et la cour retentirent bientôt du bruit de ses succès , et le ministre Colbert honora le jeune médecin de sa confiance et de sa protection. Dans ce même temps , le dauphin , fils de Louis XIV , ayant été attaqué de la dysenterie , Daquin , alors premier médecin , envoya chercher Helvétius , qui offrit de soumettre sa poudre à de nouvelles expériences dans les hôpitaux , et avoua même à Daquin que ce spécifique n'était autre que l'ipécacuanha , dont on ignorait encore l'usage. La réputation du remède gagnant de plus en plus , le P. Lachaise , confesseur de Louis XIV , engagea Helvétius à le communiquer au P. Beize , qui allait en mission , en lui promettant de lui en garder religieusement le secret. Helvétius y consentit dans des vues d'humanité auxquelles on ne peut trop applaudir ; et bientôt après , le P. Lachaise ayant parlé au roi lui-même des succès étonnants du remède , le médecin eut ordre de rendre son secret public , et reçut du roi une gratification de mille louis d'or. Dès - lors il ne fut plus parlé que du médecin hollandais : c'était à qui lui donnerait sa confiance ; et il fut successivement revêtu des titres d'écuyer , de conseiller du roi , de médecin-inspecteur-général des hôpitaux de la Flandre française , et de médecin du duc d'Orléans , régent du royaume. Au milieu de tous ces succès et de tous ces honneurs , Helvétius ne fut cependant pas exempt de quelques tribulations. La racine d'ipécacuanha avait paru en France en 1672. Un certain Legros , qui avait fait trois voyages en Amérique , en avait apporté une assez grande quantité. Craquel , apothicaire , en avait eu de lui ; mais , n'en connaissant pas la

(1) C'est ce qu'assure Hirsching , dans son *Dict. hist. littér. des personnages du dix-huitième siècle*, art. *HELVÉTIUS*, p. 48.

vertu, il s'était avisé d'en donner deux gros pour une dose, et l'avait par-là décréditée. Au moment où Helvétius s'empara de l'emploi de cette poudre, un nommé Garnier, que le désordre de ses affaires avait réduit à subsister à l'aide de quelques relations qu'il avait en Espagne, fut celui que choisit notre médecin pour lui procurer tout ce qui était arrivé de racines d'ipécacuanha en France. Cet homme, ainsi employé comme simple commissionnaire, osa prétendre que c'était à lui qu'on était redevable du nouveau remède. Il fut condamné au Châtelet et au Parlement de Paris par deux jugements extraordinaires. Helvétius enfin jouit paisiblement de sa réputation et des succès de son remède, et mourut à Paris le 20 février 1727, âgé de soixante-cinq ans. Si l'on en croit le P. Grisset dans son *Histoire des négociations qui précédèrent le traité d'Utrecht* (1), Adrien Helvétius aurait été employé dans ces négociations par M. de Chamillart, et s'en serait tiré avec toute la sagesse et la prudence d'un homme occupé toute sa vie du maniement des affaires. On a de ce médecin : I. *Remèdes contre les cours de ventre*, Paris, 1688, in-12. II. *Lettres sur la nature et la guérison du cancer*, 1691, in-4°, et 1706, in-12. L'extirpation est, selon l'auteur, le seul remède contre le cancer confirmé : dans les meilleurs topiques, il ne voit que des palliatifs. III. *Méthode pour guérir toutes sortes de fièvres sans rien prendre par la bouche*, Paris, 1694 et 1746, in-12; Amsterdam et Leipzig, 1694, in-8°, en latin. Il propose le vina pris en lavement. IV. *Traité des pertes de sang, avec leur re-*

mède spécifique, accompagné d'une Lettre sur la nature et la guérison du cancer, Paris, 1697 et 1706, in-12. Son spécifique n'est autre chose que la combinaison de deux parties d'alun et d'une de sang-dragon, connue dans la pharmacie sous la désignation d'alun teint de Mynsicht, ou pilules d'Helvétius. V. *Dissertation sur les bons effets de l'alun*, Paris, 1704, in-12. VI. *Mémoires instructifs de différents remèdes pour les armées du roi*, Paris, 1705, in-12. VII. *Traité des maladies les plus fréquentes, et des remèdes spécifiques pour les guérir*, Paris, 1705, 1707, in-12; 3^e édit., 1724, 2 vol. in-8°; 4^e édit., 1735. VIII. *Remèdes contre la peste*, Paris, 1721, in-12. C—L—E.

HELVETIUS (JEAN-CLAUDE-ADRIEN), fils du précédent, naquit à Paris le 18 juillet 1685. Elevé d'abord dans la maison paternelle, il fit ensuite ses études au collège des Quatre-Nations, où il se distingua, et passa de là sur les bancs de la faculté de médecine. Il y reçut le bonnet de docteur en 1708, à l'âge de vingt-deux ans, et se livra presque aussitôt à la pratique avec tant de succès, qu'un an après sa réception il fut appelé en consultation pour Louis XIV, dans la maladie à laquelle succomba ce monarque. En 1715, son père acheta, pour lui, une charge de médecin du roi par quartier; et dès-lors il se fit connaître si avantageusement à la cour, que Louis XV étant tombé dangereusement malade en 1719, Helvétius fut consulté; il donna des conseils qui obtinrent la préférence, et furent justifiés par le plus entier succès. Ayant proposé la saignée du pied, il fut d'abord senti de son avis; mais il sut l'appuyer de raisons si judicieuses, qu'il y ramena bientôt tous

(1. L. 630, 1767. in-12, pag. 125.

les consultants, et que la saignée faite produisit tous les bons effets qu'on en attendait. Il ne fallait sans doute pas moins de courage que d'habileté pour oser se charger de la responsabilité de l'événement dans une circonstance aussi importante : aussi, après ce succès, le duc d'Orléans, régent, accorda-t-il tant de confiance à Helvétius, qu'il ne voulut plus lui permettre de s'éloigner du jeune monarque ; et, lorsque la cour fut à Versailles, il engagea ce médecin à venir s'y fixer, en lui offrant une pension de dix mille francs, que celui-ci n'accepta qu'avec l'aveu de son père. Helvétius fut ensuite conseiller d'état, inspecteur-général des hôpitaux militaires de Flandre, et premier médecin de la reine Marie Leczinska, dont il possédait toute la confiance. Sa réputation le fit également nommer membre des académies des sciences de Paris, Londres, Berlin, Florence, et de l'institut de Bologne ; et en général l'on peut dire que recherché, comme son père, par la cour et la ville, il hérita de toute la considération dont jouissait ce dernier. Ce médecin était d'ailleurs aussi respectable par sa probité que par son savoir. La douceur de ses mœurs et la tranquillité de son ame étaient peintes sur son visage. Il mourut le 17 juillet 1755, âgé de soixante-dix ans moins un jour. Par suite de l'affection qu'il avait toujours eue pour la faculté de médecine de Paris, il lui légua tous ceux des livres de sa bibliothèque que cette compagnie n'avait pas dans la sienne. On connaît de lui les ouvrages suivans : I. *Idee générale de l'économie animale, et observations sur la petite vérole*, Paris, 1722, in-12 ; et 1725, in-12 ; Lyon, 1727, in-12 ; en anglais, 1725, in-8°. Dans cet ouvrage, après avoir établi des principes généraux hypothétiques, et même fort peu judicieux sur la théorie

des fièvres, qu'il fait dépendre de l'épaississement ou de la vicieuse fermentation du sang, il s'appuie sur ces raisonnements pour proposer différents moyens curatifs, tels que la saignée, le vomissement, la purgation. II. *Lettre au sujet de la critique de cet ouvrage* par M. Besse, Paris, 1725, in-8°. III. *Eclaircissements concernant la manière dont l'air agit sur le sang dans les poumons*, Paris, 1728, in-4°. Cet ouvrage est écrit contre Michlotti. L'auteur n'apporte aucun fait à l'appui de ses raisonnements ; et tout y repose, comme dans la plupart de ses ouvrages, sur des hypothèses plus ou moins hasardées. IV. *Principia physico-medica in tyronum medicinæ gratiam conscripta*, Paris, 1752, 2 vol. in-8° ; Francfort, 1755, 2 vol. in-4°. C—L—E.

HELVETIUS (CLAUDE-ADRIEN), auteur du fameux livre de *l'Esprit*, né à Paris en janvier 1715, était fils du précédent. Il étudia chez les jésuites, au collège de Louis-le-Grand, où, suivant Grimm et Chastellux, de fréquents rhumes de cerveau lui donnèrent long-temps une apparence de stupidité. Saint-Lambert aime mieux imputer la lenteur de ses progrès au despotisme de ses régentes. Lorsqu'il fut en rhétorique, le P. Porée découvrit en lui le germe d'un esprit observateur, dont il hâta le développement par des soins particuliers. La famille d'Helvétius, le destinant aux emplois de la finance, l'envoya chez son oncle maternel, M. d'Armancourt, directeur des fermes à Caen. A l'âge de vingt-trois ans, il obtint, par la protection de la reine (Marie Leczinska), une place de fermier-général, qui valait cent mille écus de rente. Le jeune financier, à son entrée dans le monde, cherchait partout le mérite malheureux, et le secourait avec une ingénieuse délica-

trasse. Il donna 5000 fr. de pension à Saurin; et, dans la suite, lorsque celui-ci voulut se marier, il lui en assura le capital (60,000 fr.). Il fit accepter aussi une pension de 2000 fr. à Marivaux, quoiqu'il eût à souffrir de son amour-propre irascible. Dans une discussion, ce dernier s'était emporté plus vivement qu'à l'ordinaire; lorsqu'il fut parti, son généreux ami se contenta de dire : « Comme je lui » aurais répondu, si je ne lui avais » pas l'obligation d'accepter mes bien- » tants ! » M. l'abbé Sabatier de Castres se met au nombre des pensionnaires d'Helvétius (Voy. *Les trois Siècles de la littérature*) : mais d'autres hommes connus ont eu la petitesse de dissimuler la reconnaissance qu'ils lui devaient. On sait que la compagnie des fermes envoyait dans les provinces les plus jeunes de ses membres, pour y surveiller le service des employés. Helvétius, en sa nouvelle qualité, parcourut successivement, pendant plusieurs années, la Champagne, la Bourgogne et la Guenne. Au lieu d'aggraver le régime fiscal, il en tempérant la rigueur. On dit même que, désapprouvant un droit établi sur les vins, il osa exciter plusieurs habitants de Bordeaux à s'y soustraire par la rébellion. Ce conseil imprudent ne fut pas suivi; mais on devine que cette manière de faire exécuter les ordonnances ne dut pas être goûtée de ses confrères, qui lui susciterent plus d'un désagrément. Dans ses tournées, quelques gens de lettres, entre autres Dumarsais, l'accompagnaient presque toujours. Il visitait Voltaire composant *Mahomet*, etc., etc., dans sa retraite de Cirey; Buffon préparant, à Montbar, les matériaux de *l'Histoire naturelle*; Montesquieu, dans sa terre de la Brède, méditant *l'Esprit des lois*.

Grimm tenait d'Helvétius lui-même les détails qu'il transmet sur sa vie privée, et que la décence nous défend de répéter. (*Correspondance*, 2^e partie, tome II.) S'il faut l'en croire, l'épicurien financier, étranger aux jouissances du cœur, se livrait à l'inconstance de ses goûts, et, pour les satisfaire dans toutes les classes de la société, il profitait également des dons de la nature et de la fortune. Sa figure, parfaitement régulière, où seaignaient la douceur et la bienveillance, lui valut beaucoup de ces liaisons passagères que, d'après nos mœurs, on nomme bonnes fortunes. Un soir, au foyer de la Comédie-Française, un homme dont la richesse était l'unique moyen de séduction, offrit six cents louis à M^{lle}. Gaussin, en parlant assez haut pour être entendu. « Monsieur, je vous en » donnerai deux cents si vous voulez » prendre ce visage-là, répondit l'actrice en montrant Helvétius. » Dans le tourbillon du monde, Helvétius était tellement avide de tous les genres de succès, qu'il rechercha les applaudissements publics, en dansant une fois, au théâtre de l'Opéra, sous le nom et le masque de Javillier (1). Il n'excellait pas moins dans l'escrime, et aspirait encore à la gloire des sciences et des lettres. Ses premiers efforts se dirigèrent vers les mathématiques, parce qu'il avait vu, dans le jardin des Tuileries, le géomètre Maupertuis entouré d'un cercle des dames les plus brillantes, malgré sa mine grotesque et ses vêtements bizarres. Ensuite, par des épitres philosophiques, par un poème sur le *Bonheur*, Helvétius voulut se montrer l'émule de Voltaire. On assure qu'il s'essaya, dans la tragédie, sur le sujet de la *Conjuration de Fiesque*. Enfin, le succès prodigieux de

(1) Avant Noverre, les danseurs de l'Opéra étaient masqués.

l'Esprit des lois, publié en 1748, lui fit concevoir le hardi projet d'élever un monument à côté de celui de Montesquieu. Dès-lors il résolut de vivre dans la solitude. Outre les fonds qu'il avait dû, comme fermier-général, avancer au gouvernement, il lui restait des sommes considérables : il acheta des terres. Mais il lui fallait une femme qui, dans la retraite, pût faire son bonheur et le partager. Son choix se fixa sur M^{lle}. de Lignville, élevée sous les yeux de sa tante M^{me}. de Graffigny. Elle sortait d'une des plus anciennes maisons de Lorraine, et joignait à une beauté remarquable une ame supérieure à sa mauvaise fortune. Avant de l'épouser, Helvétius quitta sa place, qu'il avait exercée pendant treize ans : il témoigna, pour s'en démettre, l'empressement qu'un autre aurait mis à se la procurer. « Vous n'êtes donc pas insatiable comme vos confrères, » lui dit l'austère Machault, contrôleur-général des finances. Simple dans ses manières, Helvétius réservait ses hommages à l'ascendant du mérite. Il faisait une cour assidue à Fontenelle; et c'est probablement à l'époque du mariage d'Helvétius, que le doyen des gens de lettres, presque centenaire, fit une de ces réponses charmantes qui lui étaient si familières. Il venait de dire mille choses aimables à la nouvelle mariée, lorsqu'il passa devant elle, sans l'apercevoir, pour se mettre à table : « Quel cas dois-je faire de toutes vos galanteries ? lui demanda M^{me}. Helvétius ; » vous passez devant moi sans me regarder. — Madame, répartit le vieillard, si je vous eusse regardée, je n'aurais pas passé. » Aussitôt après son mariage, en 1751, Helvétius partit pour sa terre de Voré, située dans le Perche, où régulièrement il séjourrait huit mois de l'année. Il conserva,

par un sentiment d'humanité, ses deux secrétaires, qui lui était devenus inutiles. L'un d'eux, l'ayant connu dès l'enfance, conservait avec lui le ton d'un pédagogue impérieux et chagrin. « Je n'ai pas tous les torts que me trouve Baudot ; mais j'en ai quelques-uns. Qui m'en parlera, si je ne le garde pas ? » telle était la seule réflexion que se permit l'indulgent protecteur. La composition de ses ouvrages, le bonheur de sa femme, celui de ses vassaux, l'occupaient entièrement. Un habile chirurgien était fixé, par lui, dans ses domaines, où l'on distribuait aux malades et aux infirmes des remèdes et des aliments. Il inspirait le goût de l'agriculture dans toutes ses terres ; mais il encourageait principalement l'industrie à Voré, parce qu'elle pouvait seule donner aux habitants l'aisance que refuse un terrain stérile. Après bien des tentatives infructueuses, il y fit prospérer une manufacture de bas au métier, qui n'existe plus. Ses fermiers essayaient-ils des pertes, il les dédommageait : s'élevait-il un procès, il se rendait médiateur entre les parties. La chasse était le seul droit dont il fut jaloux : il en aimait trop le plaisir pour souffrir patiemment que le gibier fût tué par d'autres ; mais il finissait par faire restituer aux braconniers le montant des amendes auxquelles ils avaient été condamnés. Un gentilhomme, M. de Vasconcelle, avait un petit bien chargé de redevances, pour lesquelles on le poursuivait depuis long-temps au nom du seigneur de Voré. En prenant possession de cette terre, non seulement Helvétius n'autorisa pas de nouvelles procédures ; mais il remit au débiteur une quittance générale, et lui fit accepter une pension de cent pistoles pour l'éducation de ses enfants. M. Andrieux, en 1802, a mis sur la scène ce trait de bienfai-

sance. (Voy. son article, *Biographie des hommes vivants*.) Helvétius n'avait encore rien publié, lorsqu'au mois d'août 1758, il donna, sans y mettre son nom, le livre de *l'Esprit*, in-4°, de 643 pages, avec cette épigraphe, qui en indique l'objet mieux que ne le fait un titre plus vague que piquant,

... Certe animi constet natura videndum,
Quid sentiat ratio, et quid vi quæque gerantur
In terra... (Locust., de *Rer. Natur.*, lib. I.)

Par déference pour son père, il avait acheté une charge à la cour. Croyant sans doute, au moyen de certaines précautions de style, s'être mis à l'abri des attaques, il porta l'assurance jusqu'à présenter son ouvrage à la famille royale. Ce singulier hommage fut agréé d'abord avec un intérêt que l'indignation remplaça presque aussitôt. Le dauphin, fils de Louis XV, manifesta le premier sa juste surprise. On vit ce prince éclairé sortir de son appartement, un exemplaire de *l'Esprit* à la main, disant à haute voix : « Je vais chez la reine, lui montrer les belles choses que fait imprimer son maître-d'hôtel (1). » Dès le 10 août, un arrêt du conseil d'état révoqua le privilège accordé le 12 mai, sur l'approbation du censeur Tercier, premier commis des affaires étrangères, et membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Effrayé de l'ouvrage qui le menaçait, vaincu par les larmes de sa mère, Helvétius rédigea, sous la forme d'une *Lettre au révérend père* *** (Berthier, ou, suivant Collé, le P. Pleix), *jésuite*, son ancien ami, une rétractation, ou plutôt une apologie, qui fut trouvée insuffisante. Il y joignit une seconde déclaration plus courte, énoncée en termes moins ambigus, et finissant ainsi : « Je n'ai voulu attaquer aucune

» des vérités du christianisme, que je
» professe sincèrement dans toute la
» rigueur de ses dogmes et de sa mo-
» rale, et auquel je fais gloire de sou-
» mettre toutes mes pensées, toutes
» mes opinions, et toutes les facultés
» de mon être, certain que tout ce
» qui n'est pas conforme à son esprit,
» ne peut l'être à la vérité. Voilà mes
» véritables sentiments ; j'ai vécu, je
» vivrai et je mourrai avec eux. » L'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, exilé dans le Périgord, signala son zèle contre le nouveau livre par un mandement daté du château de Laroque, le 22 novembre. D'autres prélats réunirent leurs voix à la sienne. Helvétius remit lui-même à l'avocat-général Joly de Fleury une troisième rétractation, plus positive que les deux précédentes. A la sollicitation de l'abbé de Chauvelin, l'impres- sion n'en fut pas ordonnée. (Voy. la *deuxième Lettre* d'Helvétius à ce conseiller.) Le magistrat reçut cette rétractation au parquet, le 22 janvier 1759, et prononça le lendemain son réquisitoire contre l'ouvrage, qu'il regardait comme *l'abrégé* des principes du *Dictionnaire encyclopédique* ; mais il usa d'un ménagement particulier envers la personne de l'auteur. « Si moins livré, dit-il, à des impres- » sions étrangères, il n'eût consulté » que les sentiments intimes de son » propre cœur, il n'aurait jamais don- » né le jour à cette production fu- » neste..... » La lettre apostolique de Clément XIII parut le 31 janvier ; et la faculté de théologie de Paris, dans sa censure du 9 avril, s'exprima de la manière suivante : « Nous avons choisi » le livre de *l'Esprit*, comme réunis- » sant toutes les sortes de poisons qui » se trouvent répandus dans dis- » serts livres modernes. » En effet, dans cette censure, divisée en quatre

(1) Voyez les *Mélanges de Littérature* publiés par M. Daurat, tom. I, pag. 30.)

des détails et des digressions. Sa diction, travaillée et correcte, est presque toujours claire, quelquefois agréable, sans avoir une physionomie distincte; mais l'élégance y dégénère souvent en ornements puérils (1). Voici un exemple frappant de cette afféterie, que Laharpe n'a pas relevée dans sa longue et solide réfutation. Au lieu de se borner à la proposition suivante, exprimée d'une manière précise : « L'absence du malheur est la seule félicité » dont jouissent les gens froids; » Helvétius gâte sa phrase, en voulant la rendre sensible par une image : « et l'espèce de raison qui les guide » sur la mer de la vie humaine, ne » leur en fait éviter les écueils qu'en » les écartant sans cesse de l'île fortunée du plaisir. » (*Discours IV, chap. XV*.) Dépourvu d'une imagination vive, il s'étudie à colorier des tableaux, et réussit particulièrement dans ceux où il peint la volupté. Afin de séduire la multitude des lecteurs, il prodigue, dans un sujet essentiellement grave, les figures, les mouvements, surtout les anecdotes frivoles, les histoires scandaleuses. Le P. Bettinelli assure que M^{me}. de Grassigny disait : « Croiriez-vous bien qu'une » grande partie de l'*Esprit*, et presque » que toutes les notes, ne sont que des » balayures de mon appartement ? » Un tel propos a fait croire que ce livre était un composé de conversations incohérentes. Nul doute que les principes n'en soient légèrement posés; mais, en partant de ces principes, sur lesquels l'auteur glisse avec intention,

(1) Suivant Grimm, on y reconnaît facilement « toutes les belles pages qui ne sont, qui ne peuvent être que de Diderot, » *Correspondance*, 3^e partie, tom. IV. Rien ne ressemble moins à la diction négligée, obscure, inégale, quelquefois égarée et rapide de ce dernier, que la diction fleurie, nette, uniforme et même un peu languissante de l'auteur de l'*Esprit*; on aperçoit à peine, dans cet ouvrage, quelques morceaux où l'on pourroit retrouver la manière de Diderot.

les conséquences qu'il en déduit forment un ensemble dont les parties s'enchaînent. Peu d'écrivains sont autant dominés par le penchant à généraliser les idées, penchant qui entraîne l'esprit à de vaines chimères, et qui conduit le génie seul à des vérités secondes. Certes, il faut être bien esclave d'un système adopté, pour ramener le dévouement de Regulus à l'intérêt personnel. Nous ne donnons pas ici le détail des ouvrages écrits pour et contre le livre de l'*Esprit*. (Voy. GAUCUAT, LAHARPE, C.-G. LEROY et LIGNAC.) (1) Helvétius avait fait tirer, pour ses amis, des exemplaires sans cartons; ce que prouve une lettre de M. l'abbé Morellet à Beccaria (sept. 1766). On y rencontre peu de changements. Au sujet des princes modérés, on substitue le nom de *Henri IV* à celui de *Louis XV*. (*Discours II, chap. VI*.) On met dans la bouche d'un despote des Indes cette formule : *Tel est mon bon plaisir*, au lieu de *telle est ma volonté*, etc., etc. A la première apparition de l'*Esprit*, Buffon dit de l'auteur, avec lequel il était étroitement lié : « Il aurait dû faire un livre » de moi, et un bail de plus dans » les feintes du roi. » Jean-Jacques, dont les paradoxes n'étaient pas ceux d'Helvétius, attaqua l'ouvrage de celui-ci, mais discontinua son entreprise en apprenant que l'auteur était poursuivi. Il existe un exemplaire de l'*Esprit* que Rousseau, pendant son séjour en Angleterre, vendit à Duten, avec toute sa bibliothèque, et sur les marges duquel sont des notes écrites de sa main. A la maxime dont on a si cruellement abusé : « Tout » devient légitime, et même ver-

(1) Un anonyme vient de publier une *Nouvelle réfutation du livre de l'Esprit*, Clermont-Ferrand, 1817, in-8°.

pour le salut public ; » il Le salut public n'est rien , particuliers ne sont en sû- raud tout fut pacifié , il eut e s'expliquer sur les sujets Helvétius , et il le fit sans livre ni l'auteur. Il com- bulités contre le pouvoir sation (*Nouvelle Héloïse* , ette III) ; et ce fut à lui qu'il mile , liv. IV) ce reproche : « Tu veux en vain t'avilir ; e dépose contre tes princi- cœur bienfaisant dément is ; et l'abus même de tes preuve leur excellence , en e toi. » Si les rétractations Helvétius s'humilieraient , il se ar le bruit que faisait son étrangers les plus éminents dignités ou par leurs lu- siraient d'être introduits philosophe dont le nom re- dans toute l'Europe. Pen- quatre mois d'hiver qu'il Paris , sa maison était , un semaine , leur rendez vous Ce fut vraisemblablement x jonir de toute sa célébrité , 24 il visita l'Angleterre , où accueillit avec distinction. L'an- nte , sur les instances de Fré- il partit pour la Prusse. Le le logea dans son palais , et sat ble. Il aimait la personne is , estimait son admirable ; mais son ouvrage ne le it pas (1). Une réception attendait également chez plu- inces d'Allemagne , surtout Telle était l'aveugle sécurité rains ; ils répandaient les grâ- x dont les écrits préparaient eint des trônes. A son re- es deux voyages , Helvétius

reprit son genre de vie ordinaire. Il employait ses matinées à méditer et à écrire : le reste du jour , il cherchait un relâchement. Sa complexion vigou- reuse semblait être le présage d'une longue carrière , lorsqu'il mourut à Paris , d'une goutte remontée , le 26 décembre 1771 , à l'âge de cinquante- six ans. Il laissa dans la douleur sa veuve , dont nous parlerons , et deux filles , qui se marièrent , l'aînée à M. le comte de Mann ; la plus jeune à M. le comte d'Andlau. Aussitôt après cette mort , le marquis de Chas- tellux publia l'*Eloge de Monsieur Helvétius* , sans date , sans nom d'auteur , d'imprimeur ni de lieu , in-8°. de 28 pages , d'un style obscur et diffus , où l'on n'apprend presque rien sur celui qui en est l'objet. Le *Bonheur* , poème en six chants , Londres , 1 vol. in-8°. , parut en 1772. Cet ouvrage posthume et non achevé n'offre que de faibles lueurs d'inspiration. La fiction en est commune ou plutôt nulle , la marche uniforme et traînante : les vers sont une prose sans couleur , peiblement assu- jétie à la rime ; il en est pourtant quel- ques-uns élégants , et d'autres remar- quables par la pensée et par une pré- cision didactique. Le poète , fidèle au système qu'il s'est créé , déclame contre tous les cultes , et place le bonheur dans un siècle de lumière , où l'on verra se lier l'intérêt de chacun à l'intérêt de tous. Quelques mois avant sa mort , Helvétius retoucha ce poème , qu'il avait abandonné depuis 25 ans. On l'a réimprimé long-temps après , avec des additions et de nombreuses corrections , qui l'ont rendu moins im- parfait , mais non plus attachant : la versification en est moins sèche ; il y a plus de liaison : le quatrième et le cin- quième chants , qui étaient deux épî- tres sur les arts et sur le plaisir , en sont retranchés ; et ces épîtres repa-

1. à d'Alembert , 24 mars 1765 , et 26

raissent sous leur véritable forme : il est douteux que ces corrections soient de l'auteur lui-même. En tête de ce poème du *Bonheur*, on a, *sur la vie et les ouvrages d'Helvétius*, un *Essai* de cent vingt pages, que les différents éditeurs ont inséré dans les œuvres de cet écrivain. Par un artifice employé fréquemment, on assurait l'avoir trouvé dans les papiers de Duclos. On ne saurait lire avec trop de défiance ce morceau méthodique et très spécieux, dont le but était de rabaisser nos institutions, et dans lequel on avance des faits évidemment supposés. Par exemple, on y affirme que lors du soulèvement général excité contre l'auteur de l'*Esprit*, un cardinal lui mandait : « On ne conçoit point à Rome la » sottise et la méchanceté des prêtres » français. » Grimm a l'inconséquence de présenter comme un modèle de sagesse ce long plaidoyer en faveur des opinions d'Helvétius, après avoir dit « qu'en écoutant raisonner ce philosophe, on pouvait être souvent » tenté de le prendre pour un homme » ivre qui parle au hasard. » Saint-Lambert s'est déclaré l'auteur de cette *Vie* d'Helvétius, qu'il a placée dans ses *Œuvres philosophiques*, « comme un hommage rendu à l'amitié » et au mérite. » Quoique le chantre des *Saisons* ait assisté aux désastres de la révolution, il n'a fait, dans cet *Essai*, aucun changement essentiel aux principes qu'il professait trente années auparavant. Il s'est contenté d'y supprimer quelques traits contre les grands, et de modifier les éloges donnés à la *verve* de son ami. Les ruines qui l'entouraient, obtiennent de lui néanmoins cet aveu, consigné dans une note : « Il y a des pré- » jugés, même religieux, nécessaires » à la conservation des empires. » En 1772, on vit paraître un autre ou-

vrage posthume d'Helvétius, pour titre : *De l'Homme, de ses cultés intellectuelles et de son éducation*, 2 vol. in-8°. ; produit digeste, partagée en dix sections qui est un commentaire de l'*E* mais on y trouve un style plus noble au sujet. L'auteur s'attache particulièrement à démontrer l'égalité des esprits, et la toute-puissance de l'éducation ; à cet égard, il invoque avec bonne foi l'autorité du judicieux Quintilien. Dans tout le cours de l'ouvrage il ne garde aucune mesure ; il s'attaque, contre la religion et contre les plus violents outrages. « Null » salutaire, dit-il en parlant » France, ne lui rendra la li- » berté c'est par la consommation qu'e- » llera : la conquête est le seul r- » à ses malheurs. » (*Préface*.) L'ouvrage s'était long-temps amoncelé dans les combats livrés à l'Eglise. La publication de l'ouvrage *De l'Homme* déclara aux rois ne l'aurait pas aussi divertissante, et se pour les nouvelles maximes refroidi sensiblement, même la publication de l'ouvrage *De l'Homme*. Aussi, malgré les éloges réitérés qu'il reçoit, en parle-t-il avec dédain n'y voit « que des paradoxes et » des lies complètes, à la tête desquels » faut placer la *république fran-* » Et cela s'appelle des philosophes » écrit-il à d'Alembert ? Oui, dit-il » goût de ceux que Lucien a persécutés (*Lettre du 7 janvier 1774*.) L'ouvrage fut dédié à l'impératrice de Russie Catherine II, par l'impératrice d'une seconde édition (le prince Lititzin), Londres (la Haye) 1777 ; *vrai sens du Système de la nature* ouvrage posthume de M. Helvétius. Londres, 1774, in-8°. de 95 pages passe pour être un écrit pseudo- Nous ne discuterons point à Helvétius des qualités personnelles, atteste

eux qui l'ont connu particulièrement. Nous n'attribuerons point ses faits aux calculs de l'ostentation : ces actes d'une libéralité facile à la débauche expient-ils des vices où l'on pervertit ses semences ? L'homme bienfaisant passe, rival dangereux reste. Comment concilier un cœur droit et bon avec une persévérance obstinée à proclamer les théories corruptrices qui ont entraîné la décadence des peuples de l'antiquité ? C'est par la soif de la célébrité qu'il nous semble possible de résoudre un tel problème. Quand les forces sont épuisées, quand elles ont perdu leur éclat des mains du génie, loin des routes battues, afin de se faire distinguer, et l'on tombe dans des écarts inconcevables. D'ailleurs Helvétius, sans être un auteur de premier ordre, traite avec tant de franchise certaines questions, il a tant de sagacité dans certains raisonnements, qu'il est difficile de se faire convaincre des sophismes qu'il tâche d'accréditer sur d'autres points, en se mettant à une espèce de hauteur. On voudrait se persuader pour l'honneur de sa mémoire, qu'il a fait un si grand nombre de choses de force qu'il fin de déployer sous les yeux la souplesse de son talent, sans prévoir les déplorables conséquences de sa témérité. Marmontel, qui avait vécu dans une intimité avec lui, raconte qu'il avait dans le cercle de M^{lle}. Geoffroy la tête encore fumante de son sommeil de la matinée, qu'il jetait sur le papier les difficultés dont il était tourmenté ; mais que, dans les moments où il n'était pas préoccupé de l'ambition littéraire, il se laissait aller au courant des entretiens, et qu'alors il se montrait naïvement simple. Marmontel ajoute que rien ne

ressemble moins au caractère ingénu d'Helvétius que *la singularité présumée et factice de ses écrits*. (Mémoires, livre vi.) On a souvent réimprimé les œuvres d'Helvétius. Les éditions les plus complètes ont paru en 1795 ; l'une chez Servière, 5 vol. in-8 ; l'autre chez P. Didot, quatorze vol. in-18. Les passages cartonnés du livre de l'*Esprit* y sont restitués. L'édition de Servière comprend les *Progrès de la raison dans la recherche du vrai*, morceau de 130 pages, inséré pour la première fois dans une édition de Londres, 2 vol. in-4°, 1777, et qui n'appartient pas à Helvétius, puisque le légataire de ses papiers, l'abbé Lefebvre de la Roche, lui a refusé place dans celle de Didot, à laquelle il a présidé. Cette dernière édition est augmentée de cent soixante *Pensées et réflexions* détachées, *extraites des manuscrits de l'auteur*, à la réputation duquel elles n'ajoutent rien. Vraisemblablement elles faisaient partie des matériaux de l'*Esprit* et de l'*Homme* ; ouvrages où la plupart de ces pensées se retrouvent en substance. Lefebvre de la Roche a donné, de plus, deux nouvelles lettres, qu'Helvétius lui avait adressées *sur la constitution d'Angleterre, et sur l'instruction du peuple*. Enfin, il prétend que la première édition de l'*Homme* a été faite, on ne sait comment, en Hollande (1772), sur une copie envoyée, en 1767, à un savant de Nuremberg, qui devait traduire ce livre et le faire paraître d'abord en allemand, afin d'éviter les persécutions de l'ancien despotisme. Il affirme que, depuis l'envoi de cette copie en Allemagne, l'auteur avait corrigé et perfectionné son travail ; que beaucoup de notes en ont été retranchées ou fondues dans le texte ; que des chapitres entiers ont été refaits ou supprimés. C'est avec ces changements

qui n'ont pourtant pas toute l'importance annoncée par l'éditeur, que Didot a imprimé le livre *De l'Homme*. Comment la première édition de cet ouvrage a-t-elle pu se faire sur une copie envoyée, en 1767, à Nuremberg? L'auteur, dans sa préface, parle d'événements arrivés au commencement de 1771. Une correspondance plus ou moins étendue se trouve dans presque toutes les éditions des œuvres d'Helvétius. Elle se compose en très grande partie de lettres de Voltaire, dont plusieurs sont pleines d'excellents conseils sur l'art des vers. On doit à M. François de Neufchâteau la connaissance d'une Épître sur l'orgueil et la paresse de l'esprit, dont Helvétius a soumis à l'auteur de la Henriade jusqu'à trois leçons successives. (*Le Conservateur*, tom. II.) Cette épître fut abandonnée; mais les meilleurs vers et les détails principaux en ont depuis été placés dans le poème du *Bonheur*. Le *Magasin encyclopédique* a publié (1814) une autre *Épître sur l'amour de l'étude*, à madame Duchastelet, par un élève de Voltaire, avec des notes du maître; et l'on annonce qu'on en ignore l'auteur. Cette ébauche informe d'une muse encore novice est certainement d'Helvétius. Il en est question dans trois ou quatre lettres de Voltaire, surtout dans la première du recueil. « Plutus, écrit-il, ne doit être que le valet de » chambre d'Apollon; le tarif est bien » tôt connu; mais une épître en vers est » un terrible ouvrage: je défie vos » quarante fermiers généraux de la » faire. M^{me}. Duchastelet vous remercie; allons, qu'un ouvrage qui lui » est adressé soit digne de vous et » d'elle. » (Cirey, 4 décembre 1738.) L'original de cette pièce est déposé à la bibliothèque du Roi. Les vers sont écrits, de la main d'Helvétius, sur le

recto des pages; et le verso est vert de remarques, où l'on rec l'écriture de Voltaire, et les trait lants qui lui échappaient, même ce qu'il rédigeait à la hâte. Quoi dernier n'ait cessé de prodiguer témoignages d'estime et d'amitié disciple, il ne lui pardonnai d'avoir dit: « M. de Crébillon » primera ses idées avec une » une chaleur, une énergie qui l » propres; M. de Fontenelle le » sentera avec un ordre, une ne » un tour qui lui sont particu » M. de Voltaire les rendra ave » imagination, une noblesse e » élégance continues. » (*De l'E* disc. IV, chap. V.) L'homme qu tendait à l'universalité des talen pouvait être flatté de ce parallè c'est probablement ce qui lui écrire à Marmontel, un mois a mort d'Helvétius: « Je n'ava » beaucoup à me louer de lui. » tre du 26 janv. 1772.) On lit da *Questions sur l'Encyclopédi* *Quisquis*), une critique super du livre de l'*Esprit*. Didot a j l'*Esprit des lois* (édition de 17 les notes qu'Helvétius avait écrit les marges de son exemplaire. teur de l'*Esprit* ne devait pas a dir à la circonspection de Montes dont le génie, mûri par l'expéri a voulu plutôt justifier les idées qu'en établir de nouvelles. Un systématique, accoutumée à ch un principe unique où il y en sieurs, ne pouvait guère admet balances compliquées des pouv médiatrices, et les combinaiso riées des divers gouvernemen 1792, la municipalité de Paris le nom d'Helvétius à la rue Ste. où il logeait, et qui a repris, en son ancien nom. — M^{me}. HELV née en 1719, au château de Ligi

en Lorraine, avait eu vingt-un frères ou sœurs. Après avoir perdu son mari, qu'elle aimait passionnément, et dont elle partageait les inclinations bienfaisantes, elle choisit le séjour d'Auteuil, où elle a toujours vécu. Turgot et Franklin voulurent l'épouser. Sa maison était un point de réunion pour les hommes les plus célèbres. Peu après son retour d'Égypte, Buonaparte vint, pour ainsi dire, y déposer les faisceaux consulaires. Se promenant dans son jardin avec l'ambitieux conquérant, M^{re}. Helvétius lui dit : « Vous ne savez pas combien on peut trouver de bonheur dans trois arpents de terre. » Elle est morte le 12 août 1800, au milieu d'amis qui demeuraient chez elle, et qu'elle n'oublia pas dans son testament. Entre autres dispositions, elle laissa la jouissance de sa maison à Le fevre de la Roche et à Cabanis. Le médecin Roussel (*Notice sur madame Helvétius*), la représente comme douée d'un beau naturel, qui n'empruntait rien à l'étude, et d'une bonté que ne dirigeait pas la réflexion. Obéissant aux impulsions subites de son ame, elle donnait sans mesure. Ses soins journaliers s'étendaient sur une foule d'animaux, chiens, chats, poules, serins, etc., etc. Un des *Conseils à ma fille*, par M. Bouilly, est intitulé : *Les oiseaux de madame Helvétius*. (Voy. CABANIS et CHAMFORT. ST.-S.—N.

HELVÉTIUS (JEAN), fils d'un négociant d'Amsterdam, qu'on croit avoir appartenu à la même famille que les précédents, dut le goût des lettres à sa première éducation et à l'exemple paternel. On assure qu'à l'âge de quatorze ans il s'était déjà familiarisé avec Demosthène. Ayant achevé ses études, il voyagea en Angleterre et en France. Après la mort de son père, il fut victime d'une confiance

mal placée, et perdit la presque-totalité de son patrimoine : la principale chose qu'il avait sauvée, sa bibliothèque, fut encore menacée depuis d'un semblable malheur. Des amis lui procurèrent une place, qui, bien qu'au-dessous de son mérite, le mettait désormais à l'abri des dangers qu'il avait courus. La culture des sciences et des lettres fit toutes les délices de sa vie. Il aimait passionnément la liberté, et il se plaisait à la chanter. Il faut le compter parmi les bons poètes latins de son temps. Dans l'élegie, Properce est bien plutôt son modèle qu'Ovide ou Tibulle. Dans l'ode il ne pouvait imiter qu'Horace. Ses idées étaient grandes, ses expressions et ses images hardies : quelquefois chez lui l'élévation nuit à la clarté. Comme jadis les titres de prophète et de poète étaient synonymes, on ne fut pas très étonné de quelques prédictions remarquables sur le sort de la Hollande et sur la révolution américaine, qu'offraient les vers d'Helvétius. Doué d'une profonde sensibilité, il faillit ne pas survivre à la mort d'un de ses amis (Van Hynlopen), qu'il célébra avec l'accent de la plus vive douleur. Petit et d'une complexion assez valétudinaire, il avait une voix de Stentor, qui, réunie à une action pleine de feu, donnait à ses vers, quand il les déclamaient, une force et une expression peu communes. Les sciences mathématiques et naturelles ne lui étaient rien moins qu'étrangères. Il est mort dans un âge peu avancé. Son ami, Laurent Van Santen a publié à Leyde, en 1782, *Helvetii poemata*, in-8°; ils sont partagés en *elegiaca* et *lyrica*. Son *Iter Britannicum*, antérieurement imprimé, en fait partie. Il a encore paru, depuis, deux cahiers d'*Anecdota Helvetiana*. Le recueil de Van Santen, intitulé *Deliciae poeticae*,

présente trois pièces d'Helvétius. Les éditions de classiques, publiées par des amis d'Helvétius (tel que Pierre Burman le second, Laurent Van-Sinten, Jérôme de Bosch), offrent de judicieuses corrections qu'il leur avait communiquées sur divers auteurs.

M—ON.

HELVICUS (CHRISTOPHE), célèbre philologue allemand, ne a Sprindlingen près de Francfort, le 26 décembre 1581, fit ses études à Marbourg, d'une manière si brillante qu'il fut reçu bachelier à quatorze ans. Il possédait déjà le latin, le grec et l'hébreu, et parlait ces trois langues avec une égale facilité. A quinze ans il avait composé un grand nombre de vers grecs (1), et jouissait de la réputation d'un savant; aussi Kiefeker lui a-t-il donné une place dans la *Biblioth. eruditor. præcocium*. Il est certain que, sans son extrême jeunesse, il aurait été retenu des-lors pour la première chaire vacante; mais on n'était point encore dans l'usage de nommer de si jeunes professeurs. Il ne se présenta qu'à dix-neuf ans pour prendre le grade de maître-ès-arts; il avait employé son temps à étudier la médecine et la théologie, et à se familiariser de plus en plus avec les beautés des auteurs anciens. En 1605, le landgrave de Hesse le chargea d'enseigner le grec et l'hébreu au collège qu'il venait de fonder à Giessen, et qui reçut, l'année suivante, le titre d'université. En 1610, il fut nommé à la chaire de théologie: ses talents étendaient sa réputation, et on lui offrit des emplois plus considérables; mais il les refusa tous par attachement pour ses élèves.

(1) Koenig, *Bibl. vet. et nova*, cite parmi les ouvrages en langue grecque qu'Helvicius avait composés alors, une traduction en vers des *Distiques* de Caton, à treize ans; *Tobie*, comédie en vers, à quinze ans, et un *Discours* sur la descente du Saint-Esprit, à dix-sept ans.

Il fut comblé des bontés du landgrave, et reçut des marques d'estime de plusieurs autres princes. Il mourut à Giessen, le 10 septembre 1617, âgé de trente-cinq ans. Son collègue Winckelman prononça son oraison funèbre, qu'il fit imprimer, avec d'autres pièces à sa louange, sous le titre de *Cypus memorialis*: ce recueil a eu une nouvelle édition en 1650. Helvicius était d'un caractère très aimable; il fut cher de ses confrères, et n'eut jamais aucune de ces querelles littéraires, alors si fréquentes entre les savants. Il préparait plusieurs ouvrages qu'une mort prématurée l'empêcha de terminer; et il en a publié quelques autres dont Paul Freher a donné une liste exacte dans son *Theatrum*. On se contentera de citer: I. Une *Grammaire générale*. Bayle souhaitait de pouvoir la comparer avec celle de Port-Royal. II. Des *Abrégés* de grammaires latine, grecque, hébraïque, chaldaïque, syriaque, et des *Lexiques* grec et latin. Ces ouvrages, composés d'après un système particulier à l'auteur, n'eurent que peu de succès. III. *Theatrum chronologicum, sive chronologia systema novum*, 1609, in-fol. Ces tables ont été très estimées. Jean Steuber en donna une nouvelle édition en 1618; et J. Bait. Schuppius, gendre d'Helvicius, une 3^e. en 1659. Elles avaient déjà été reproduites en Angleterre, avec des additions d'Edis, et elles l'ont été plusieurs fois depuis. Tann. Lefevre y a relevé quelques erreurs; et Lenglet reproche à Helvicius d'avoir trop suivi les prétendus historiens publiés par Anniius de Viterbe. IV. *Chronologia universalis ab origine mundi per quatuor sum. imper. ad ann. usque* 1612. Elle a été imprimée en 1618, in-4^e, par les soins de Steuber, et, en 1619, avec une continuation, par Schuppius. V. *Synopsis historiae uni-*

versalis, Giessen, 1612; Grypswald, 1637, in-4°. VI. Différents traités : *De dialecticis græcis* ; *De ratione carmina græca conscribendi* ; *De paraphrasi biblicorum chaldaicâ* ; et enfin une *Poétique hébraïque* dont l'impression était commencée et que l'auteur supprima par des motifs que Winckelman n'a point expliqués. On peut consulter, pour plus de détails, Freher, Bayle et les autres auteurs cités dans cet article. W—s.

HELVIDIUS, hérésiarque du iv^e. siècle, disciple d'Auxence, évêque de Milan, et arien, vivait sous le pape St-Damase. Il écrivit un traité où il prétendait prouver par l'Écriture sainte, qu'après la naissance du Sauveur, La Sainte-Vierge avait vécu en épouse avec Saint-Joseph, et qu'elle en avait eu des enfants que les saints livres appellent les frères du Seigneur. Helvidius soutenait en même temps, que la virginité n'avait rien de plus parfait que le mariage. La première erreur avait déjà eu cours en Orient, et y avait donné lieu à une secte d'hérétiques appelés *antidicomarianites*, laquelle trait son origine des apollinariens. Le livre d'Helvidius ne fit pas grande sensation, et parut d'abord à Saint-Jérôme ne mériter que du mépris ; cependant, à la prière de personnes pieuses, il se décida à l'examiner et le refuta : il montre que rien dans l'Écriture ne favorise cette opinion ; qu'au contraire tout y prouve que Marie demeura toujours vierge, et que St-Joseph ne fut que le gardien de sa virginité. Il fait l'éloge de cet état qu'il met fort au-dessus de celui du mariage, quoiqu'il ne blâme point ce dernier. St-Épiphane et Gennade ont parlé d'Helvidius et de l'erreur qu'il avait cherché à accréditer ; elle n'eut guère d'autre sectateur que Boscose, évêque de Sardaigne. L—x.

HELWIG (JEAN-OTTON), né en Thuringe en 1654, étudia la médecine aux universités de Iéna, d'Erfurt, d'Altorf et de Bâle. Il se fit recevoir docteur à Erfurt en 1675, et vécut pendant quelque temps à Amsterdam, puis s'embarqua pour Batavia, où, pendant plusieurs années, il étudia la médecine, et se livra à l'étude des curiosités de la nature. De retour en Europe, il visita l'Italie, le Portugal, la France, les Pays-Bas, l'Angleterre et le Danemark : il possédait presque toutes les langues de ces pays. L'électeur palatin le fit son conseiller, son premier médecin, et professeur à Heidelberg : Charles II, roi d'Angleterre, lui donna le titre de baronnet ; et le roi de Danemark, celui de son conseiller. Helwig se fixa ensuite à Bareuth, en Franconie, où il mourut en 1698. Il s'était beaucoup occupé de chimie, et de cette espèce de physique ou de cosmogonie que l'on appelle mosaïque ou hermétique. L'ouvrage qu'il a composé sur ce sujet singulier (*l'Introitus*, etc.), est un des plus curieux que l'on connaisse. Il y développe ses idées sur la formation des mixtes, et sur la substance unique et homogène dont il les croit composés. Il prétend même y reproduire aux yeux et aux autres sens une microcosmogonie ou formation d'un petit monde. On a de Helwig : 1. *Introitus in veram atque inauditam physicam*, Batavia, 1678 ; Hambourg, 1680, in-8° ; Heidelberg, 1680, in-12, augmenté de deux lettres, dont une aux frères de la Rose-Croix. Cet ouvrage, adressé à l'académie des curieux de la nature, a été traduit en français par Massiet de la Garde, Louviers, 1682, in-8°. 2. *Centrum nature concentratum, sive tractatus de regenerato salo nature quod appropriè vocant lapidem philosophorum*, Dantzic, 1682,

in-12. III. *Judicium de viribus hermeticis*, Amsterdam, 1685, in-12. IV. *Observatio de rebus variis Indicis*, dans les *Éphemer. natur. curios.* années 9 et 10. — Christophe HELWIG son frère, né en Thuringe en 1605, le suivit dans ses voyages; mais il revint en Europe en 1685. Il fut médecin à Teonstadt, puis se vint fixer à Erfurt, où il mourut en 1721. Il s'était livré particulièrement à la botanique, et il composa un grand nombre d'ouvrages sur cette science, la plupart en allemand, sous les pseudonymes de Valentin Krautermann, Gaspard Schroeder et Constant Alétophile Herzberger; les principaux traitent des *Exotica curiosa*, Francfort, 1711, in-8°; de l'Économie rurale et domestique; des animaux et de la médecine vétérinaire, de celle des pauvres, de la nielle, etc. On a encore de lui des dissertations particulières de *antimonio, cicuta et siluro*, Greifswald, 1708, in-4°; de *cretâ*, 1705, in-4°; de *rubricâ*, 1711, in-4°; de *studii botanici nobilitate, oratio*, Leipzig, 1696, in-4°; de *chærophyllo*, 1711, in-4°; de *quinquind Europeæorum* (l'écorce de frêne), 1712, in-4°; de *ligno brasiliensi*, 1709, in-4°. — HELWIG (Jean), né à Nuremberg en 1609, étudia la médecine, et se fit recevoir docteur à Padoue. Revenu dans sa patrie, il entra dans le collège des médecins, et exerça son art avec succès jusqu'en 1649 qu'il alla se fixer à Ratisbonne, où il mourut en 1674. On a de lui: *Alphabetum medicum*, Nuremberg, 1651, in-fol. IV. *Observationes physico-medice posthumæ*, Vienne, 1680, in-4°. D. L.

HELWIG (GEORGE-ANDRÉ), minéralogiste et botaniste, naquit en 1666 à Angerburg en Prusse, étudia la théologie dans les universités

de Kœnigsberg et de Iéna, et s'appliqua dans ses loisirs avec succès à l'étude de l'histoire naturelle. Après avoir voyagé en Allemagne et en Italie, il commença de donner à Iéna des leçons publiques qui furent fort applaudies; mais il fut obligé de les interrompre, et de se rendre à Angerburg pour y aider son père dans ses fonctions de ministre du saint Evangile. Il fut, en 1705, après la mort de son père, nommé pour lui succéder, devint prévôt et archiprêtre, et termina le 3 janvier 1748 sa longue carrière. Helwig a enrichi l'histoire naturelle d'observations intéressantes et en partie nouvelles. Il avait formé plusieurs herbiers très considérables, dont l'un se voit à la bibliothèque royale de Dresde, et un autre a été vendu à Pétersbourg. Nous citerons parmi ses ouvrages: I. *Flora quasimodogenita, seu enumeratio plantarum indigenarum in Prussia. quarum in herbariis hactenus editis Borussicis, aut nulla, aut superficialia facta est mentio, additis nonnullis iconibus, descriptionibus et observat., necnon annexo florilegio ad clima Prussiae accommodato; cum Præf. J. P. Breynii*, Dantzig, 1712, in-4°, avec 3 planches. La préface de Breyn traite des auteurs qui ont écrit sur l'histoire naturelle de la Prusse et de la Pologne, et rectifie quantité d'erreurs qui s'étaient glissées dans la *Flora Prussica*. On trouve dans le corps de l'ouvrage la figure de quelques plantes nouvelles. II. *Tractatus de lapidibus et fossilibus*, Kœnigsberg, 1717, in-4°. III. *Lithographia Angerburgica*, Kœnigsberg, 1717-1720, 2 vol. in-4°, avec beaucoup de planches. Le second volume de cet ouvrage, assez rare, traite des pétrifications des ré-

pres animal et végétal, d'autres fossiles qu'on a découverts dans le district d'Angerburg, et surtout de l'origine des pierres littéraires (qui offrent des lettres tracées naturellement) à l'occasion d'une semblable pierre qui représente les lettres latines L, V, R. On sait que l'imagination et quelquefois la supercherie aident assez souvent à ces sortes de jeux de la nature. IV. *Flora Campana, seu Pulsatilla cum suis speciebus et varietatibus*, Leipzig, 1719, in-4°, avec 12 planches. Ce petit ouvrage contient la description de quelques espèces nouvelles. V. *Supplementum Floræ Prussicæ*, Danzig, 1726, in-4°. Outre la description d'un grand nombre de mousses, on y trouve aussi celle de quelques plantes. Helwig a laissé en manuscrit, *Turnefortius Prussicus seu enumeratio plantarum in Prussia indigenarum*.

B—H—D.

HÉLYOT (PIERRE), savant religieux pieux, connu aussi sous le nom de P. *Hippolyte*, naquit à Paris en 1650 de parents moins distingués par l'ancienneté de leur famille que par leurs vertus héréditaires: Il embrassa la vie monastique à l'âge de vingt-trois ans dans le couvent du tiers ordre de S. François, fondé et dirigé par son oncle, Jérôme Hélyot, chanoine du St-Sépulchre. Ses supérieurs l'envoyèrent deux fois à Rome; et il profita de cette circonstance pour visiter l'Italie en homme curieux de son pays. De retour dans sa patrie, il fut choisi pour secrétaire par plusieurs provinciaux de son ordre; ce qui lui donna l'occasion de parcourir la France, et d'achever de recueillir les matériaux nécessaires pour le grand ouvrage dont il s'occupait: il travailla pendant vingt-cinq ans, en composant les quatre premiers vo-

lumes, et mourut pendant l'impression du cinquième, dans le couvent des Picpus, près de Paris, le 5 janvier 1716, âgé de cinquante-six ans. L'ouvrage du P. Hélyot est intitulé: *Histoire des ordres monastiques religieux et militaires, et des congrégations séculières de l'un et de l'autre sexe, qui ont été établis jusqu'à présent, contenant leur origine, fondation, progrès, événements considérables, leur décadence, suppression ou réforme, etc.*, Paris, 1714-21, 8 vol. in-4°. Les trois derniers sont du P. Maximil. Bullot, l'un de ses confrères (1). Cet ouvrage, le plus complet qu'on ait sur cette matière, est très estimé. Il a été abrégé sous le titre d'*Histoire du clergé régulier*, Amsterdam, 1716, 4 vol. in-8°, et d'*Histoire des ordres militaires*, ibid., 1721, 4 vol. in-8°; mais cet extrait, fait avec trop peu de soin, n'est recherché que pour les gravures dont il est orné. On a encore du P. Hélyot quelques ouvrages ascétiques, parmi lesquels on cite: *Le chrétien mourant*, Paris, 1705, in-12. W—s.

HÉMÉRÉ (CLAUDE), docteur en théologie, né à St.-Quentin, dans le XVI^e. siècle, acheva ses études à Paris, et y fut admis, en 1611, dans la maison de Sorbonne. Nommé, l'année suivante, principal du collège de sa ville natale, il en remplit les fonctions jusqu'en 1628, avec autant de zèle que de succès. Il obtint alors sa retraite, avec un canonicat; mais il ne tarda pas à se lasser d'un genre de vie qui convenait peu à son activité naturelle: il revint à Paris, et le cardinal de Richelieu s'intéressa pour qu'il pût y demeurer en conservant son béné-

(1) Le P. Bullot, mort à Paris en 1738, est encore auteur d'un *Commentaire sur les règles de S. François*.

fice. Il fut choisi, en 1638, pour remplir la place de bibliothécaire de Sorbonne. Il consacra le reste de sa vie à l'étude, et mourut en 1650, âgé d'environ soixante-dix ans. On a de lui : I. *Carthusianus, sive Iter ad sapientiam*, St.-Quentin, 1627, in-8°. C'est un choix des plus belles sentences des Pères grecs et latins, et des auteurs ascétiques les plus estimés. Il l'avait composé pour son frère, chartreux, et il le dédia au général de cet ordre. II. *Cerastes in semita*, Paris, 1632, in-8°. Quelques calvinistes étant venus s'établir à St.-Quentin, il publia ce poème dans le dessein de prévenir ses compatriotes contre leurs erreurs. III. *De scholis publicis, earumque magisteriis, Dissertatio pro regali ecclesiâ S. Quintini*, ibid., 1633, in-8°. IV. *De academiâ Parisiensi : Qualis primò fuit in insula ; et de episcoporum scholis liber*, ibid., 1637, in-4°. Dans l'épître dédicatoire au cardinal de Richelieu, il annonce que son intention était d'écrire l'histoire de la maison de Sorbonne, mais qu'il a renoncé à ce projet, et qu'il se propose de donner celle de la faculté de théologie de Paris, pour laquelle il a déjà rassemblé de nombreux matériaux. Ses notes passèrent à Egasse du Boulay, qui s'en servit pour son *Histoire de l'université de Paris*. V. *Augusta Viromanduorum vindicata et illustrata*, Paris, 1643, in-4°. Dans la première partie, il réfute Jacques Levasseur, chanoine de Noyon, qui place l'*Augusta Viromanduorum* au bourg de Vermand, et il prouve que St.-Quentin occupe l'emplacement de cette ancienne ville. La seconde partie contient l'histoire chronologique de St.-Quentin, depuis son origine jusqu'au xviii^e siècle. Cet ouvrage, dit Hordret, bon juge dans cette matière, est fait avec soin, très

précieux, mais trop sommaire, et dans une langue trop peu connue nos jours. (Voy. *Histoire des anciens de St.-Quentin*, pag. 9.

W—

HEMMERLIN. Voy. KEMPI MALLEOLUS.

HEMMINGFORD (GAUTIER historien anglais du xiv^e siècle, à Gisborough en 1347, était un moine régulier de l'abbaye de ce nom, près de Cleveland, dans le comté d'York. On a de lui une relation historique qui commence la conquête par les Normands, et au règne d'Edouard II, c'est-à-dire, de 1266 à 1308. Cette chronique est écrite avec soin et exactitude et d'un style passable pour le temps. Gale l'a publiée dans ses *Scriptores*, avec une Notice sur l'auteur ; et Th. Hearne en a donné une édition en 1731, Oxford, 2 in-8°.

X—

HEMERICOURT (JACQUES : gentilhomme liégeois, chevalier de St.-Jean de Jérusalem, n'était pas de la famille qui porte encore aujourd'hui ce nom, comme il est aisé de le voir par la manière dont il parle en plusieurs endroits de son *Miroir*. Son nom de famille était Tomboit. Il descendait, par les femmes, de la maison de Danmartin à Liège en 1333, il mourut le 1^{er} décembre 1403. Il a laissé deux ouvrages écrits en vieux français imprimés à Bruxelles en 1673 folio, avec une traduction française aussi obscure que l'est l'original. Le premier a pour titre : *Miroir de nobles de Hasbaye*. C'est un recueil de la généalogie de la noblesse de Liège. L'autre est intitulé : *Abrégé des guerres d'Avans et de Walons*. Cet auteur a encore laissé un *Trébuchet de la temporalité, et autre*.

nous Recueils. Cet ouvrage, qui traite du domaine temporel du prince-évêque de Liège, n'a point été imprimé. Hemricourt avait été successivement bachelier de Liège, secrétaire de la ville et maître. On voit, par ses écrits, qu'il avait une âme franche et vertueuse. M. l'abbé de Villeneuve a publié dans l'*Esprit des Journaux* de 1786 une Notice sur cet auteur et sur ses ouvrages. T—D.

HEMSKERK. V. HEEMSKERK.

HEMSTERHUY (TIDÈRE), l'un des plus savants hellénistes du XVIII^e siècle, naquit à Groningue le 1^{er} février 1685. Il montra dès l'enfance les dispositions les plus remarquables. A quatorze ans il était déjà entré à l'université, et il suivait les leçons des plus habiles professeurs, quand la plupart des jeunes gens de cet âge en sont encore aux éléments. Les mathématiques eurent pour lui un attrait singulier; et il s'éleva aux plus hautes spéculations de la géométrie avec un tel essor, que Jean Bernoulli qu'il avait pour professeur le regardant comme le premier de ses élèves. Après avoir passé quelques années à l'université de Groningue, il vint à Leyde, attiré principalement par la réputation de Périzonius, qui professait les belles-lettres, et surtout l'histoire ancienne, avec un éclat et un succès dont il n'y avait point encore d'exemple. Le jeune Hemsterhuys fit de rapides progrès dans l'étude de la littérature et des langues savantes; et sa réputation fut bientôt si grande, que les curateurs de l'université de Leyde le chargèrent de mettre en ordre les manuscrits de la bibliothèque. Cette marque de confiance faisait croire généralement que la chaire de grec qu'occupait Jacques Gronovius serait, si elle venait à vacquer, donnée à Hemsterhuys; mais il en fut autre-

ment : Gronovius mourut; et, par l'effet de certaines intrigues, il eut Havercamp pour successeur. L'athénée d'Amsterdam offrit, en 1705, à Hemsterhuys, la chaire de philosophie et de mathématiques. Ce professeur de vingt ans ne parut point au-dessous de ces fonctions difficiles. Broekhuys, Bergler et Kuster, vivaient alors à Amsterdam. Il se lia d'une étroite amitié avec eux : ce commerce décida sa vocation, et l'attacha pour toujours aux lettres savantes. Vers cette époque il fut invité à terminer l'édition de Pollux, que Léderlin avait commencée. Encouragé par Grævius, il accepta cette tâche laborieuse, et s'en acquitta d'une manière satisfaisante; mais deux lettres qu'il reçut de Bentley, vinrent altérer la joie de ce succès, en lui ouvrant les yeux sur les imperfections de son travail. Ce grand critique y corrigeait avec son talent accoutumé plusieurs passages de poètes comiques cités par Pollux, et contre lesquels avait échoué la sagacité du jeune éditeur. Hemsterhuys fut presque découragé. Pendant deux mois il n'ouvrit pas un livre grec; et il parlait partout, même dans sa chaire, des lettres de Bentley et du déplaisir qu'elles lui causaient. Mais il ne tarda pas à sentir qu'il n'y avait point de comparaison à établir entre un novice tel que lui, et le prince des critiques; que ses fautes n'avaient rien de honteux, et ne devaient pas lui faire perdre courage. Réconcilié bientôt avec lui-même et les lettres grecques, il résolut d'acquiescer, par de grands efforts, l'érudition qui lui manquait encore, et de prendre pour modèle le censeur même de ses premiers essais. Alors il se mit à lire tous les auteurs, commençant par le plus ancien, et s'avancant ainsi par degrés d'âge en âge jusqu'au plus moderne; et il les

lisait toujours la plume à la main, notant dans de vastes recueils et les choses et les mots, et les imitations et les passages corrompus, enfin tout ce qui lui semblait digne d'observation et mériter d'être retenu. C'est à cette méthode qu'il dut cette richesse de lecture, ce luxe de passages, qu'il a déployé quelquefois jusqu'à l'abus dans ses différentes productions. Hemsterhuys introduisit dans l'étude du grec une méthode fondée sur l'analogie, et par laquelle réduisant les termes à leurs éléments primitifs, il en déduisait avec autant de clarté que de simplicité, toutes les autres formes que prennent les mots innombrables de cette langue si étendue et si riche. Sa méthode fut développée par Valckenauer et Lennep, et adoptée dans toutes les écoles de la Hollande. Villouison la fit connaître en France, où elle fut froidement accueillie : elle l'a été plus froidement encore en Allemagne ; et les abus de ce système étymologique y ont été vivement critiqués. Mais Hemsterhuys a rendu aux écoles de son pays un service plus grand que celui de sa méthode. A l'époque où il entra dans la carrière littéraire, le grec était fort négligé. Grotius, les Gronove, les Heinsius, Grævius, héritant des principes de Joseph Scaliger, le restaurateur des lettres en Hollande, avaient partagé leur culte entre les Muses grecques et latines : mais ce zèle s'était ralenti ; et ce mot de Juste-Lipse, que la connaissance du grec fait honneur à un savant, mais ne lui est pas nécessaire, semblait être devenu la devise de presque tous les littérateurs de cette époque. Il fallait un autre Scaliger pour retener les Muses grecques près de s'enfuir. L'exemple d'Hemsterhuys produisit cette heureuse révolution. Comme lui, on voulut réunir

l'étude des deux langues, et le marcher de front ; et la Hollar dut la supériorité qu'elle obtint presque tout le dernier siècle manière de critique et de philologie. Cet homme si habile a peu été riche ; et, s'il faut en croire Heim, il aimait le plaisir ; voilà de raisons qu'il n'en faut point pour paresseux. Ses disciples et ses ont dit, pour l'excuser, qu'il ne pouvait s'arracher au charme de lire méditer, et que, quand il se décidait à prendre la plume, il ne lui était que jamais possible de satisfaire son propre goût, et de croire ce qu'il avait digne des yeux du public de lui : 1. La *Continuatio Pollux* de Léderlin, dont nous avons déjà parlé. Mécontent de ce travail dont Bentley lui avait si bien reproché le faible, il avait composé un nouveau Commentaire qu'il se proposait de donner à part, un commentaire immense, où il avait répandus les trésors de sa vaste lecture ; mais la mort en a empêché la publication. Un *Choix de Dialogues de Lucien* avec des notes. Il y en a plusieurs éditions ; la première est de 1720. Le mérite singulier de ce petit ouvrage fut cause que les Wetstein avaient le projet de donner les œuvres complètes de Lucien, desquelles Hemsterhuys en fût l'éditeur ; mais cette édition fut commencée en 1720 et 1737 on n'était encore parvenu qu'à un Dialogue des Sectes à l'encan, à-dire, à-peu-près au tiers de l'ouvrage. Cette lenteur sans mesure des Wetstein de chercher un successeur à Hemsterhuys ; et Reitz, aidé par lui, acheva médiocrement, mais promptement et sèchement ce que le premier avait commencé avec une exactitude admirable, bien qu'un peu stérile. Ce luxe de doctrine, cet

fusion savante, rendirent encore plus sensibles la maigreur et la nudité des nouveaux commentateurs : mais enfin ils terminèrent l'édition de Lucien ; et si elle est, pour l'interprétation, la meilleure qui ait été donnée, c'est aux notes d'Hemsterhuys qu'elle doit cet avantage. III. Le *Plutus d'Aristophane*, avec des notes (1744). Hemsterhuys en avait promis une seconde édition, avec un commentaire plus étendu ; mais elle n'a point paru. Le travail d'Hemsterhuys sur cette comédie est digne de sa réputation et de son talent. Il est juste toutefois d'observer qu'il a commis quelques erreurs légères, faute de connaître parfaitement les règles de la métrique. Sur ce point, il n'avait pas assez profité des conseils que Bentley lui avait donnés ; et cette ignorance ne porte pas sur certaines règles controversées de la versification lyrique : c'est dans la mesure facile et presque vulgaire des iambiques que l'illustre éditeur se trompe. M. Schaefer a réimprimé, il y a quelques années, ce volume d'Hemsterhuys, avec d'importantes additions. IV. Plusieurs *Harangues latines*, composées pour différentes solennités académiques. Valckenaer, le plus savant des disciples d'Hemsterhuys, en a rassemblé six dans un recueil publié en 1784. Comme il n'est pas fort aisé à rencontrer, surtout en France, l'on ne trouvera sûrement pas inutile que nous donnions les titres de ces discours : 1°. De Saint Paul ; 2°. De la supériorité de la langue grecque, prouvée par le génie et les mœurs des Grecs ; 3°. Qu'il faut faire tourner l'étude des lettres à la correction des mœurs ; 4°. Qu'il faut joindre l'étude des sciences mathématiques et de la philosophie à celle des lettres ; 5°. Eloge de Campege Vitringa fils ; 6°. Eloge

de George d'Arnauld. V. Des *Notes* sur Xénophon d'Ephèse, imprimées d'abord dans les *Observations mêlées* d'Amsterdam, et réimprimées par extrait dans la bonne édition que le baron de Locella a donnée de ce romancier. VI. La traduction latine des *Oiseaux d'Aristophane* dans l'édition de Kuster. VII. D'excellentes *Notes*, dans le Thomas Magister de Bernard, dans le Callimaque d'Ernesti, dans l'Hésychius d'Alberti, dans le Propertius de Burmann. A la fin du commentaire de Raphelius sur le Nouveau Testament, il y a trois pages de *Remarques* anonymes sur S. Chrysostome ; elles sont d'Hemsterhuis. Saxius, qui les indique, leur donne l'épithète de *præclaræ* : l'éloge pourra sembler un peu exagéré à ceux qui les liront. Hemsterhuys est mort le 7 avril 1766, à l'âge de 82 ans. Ses papiers et ses recueils, que l'on avait eu long-temps l'espoir de conserver, et dont la bibliothèque publique de Leyde devait s'enrichir, ont été dispersés, sans que l'on ait pu découvrir en quelles mains ils sont tombés. Son Eloge a été écrit en latin par Ruhnkensius : c'est un chef-d'œuvre de goût et de style.

B—ss.

HEMSTERHUY (FRANÇOIS), philosophe hollandais, hérita des qualités estimables et des profondes connaissances de son père ; il passa la plus grande partie de sa vie à la Haye, où un emploi modeste, en lui assurant l'indépendance, lui laissait des loisirs pour la méditation et le travail. Il les employa à la culture des beaux-arts, de la littérature ancienne et de la philosophie ; il vécut dans l'obscurité au sein de quelques amis choisis, ne connaissant d'autres passions que celle de l'étude. Sa vie fut exempte d'orages ; ses mœurs étaient douces, sa conversation pleine de charmes dans l'intimité :

goïsme, faisant suite à celle sur les *desirs*, et une de M. Jacobi au philosophe hollandais avec lequel il paraît que ce savant était uni par une étroite amitié.

D. G.—o.

HENAO (GABRIEL DE), jésuite espagnol, né à Valladolid en 1611, mort âgé de quatre-vingt-treize ans en février 1704, commença par se livrer à son goût pour la poésie, et se fit dans cette carrière une certaine réputation : il composa une infinité de pièces, dont quelques-unes seulement ont été imprimées. Mais bientôt les idées religieuses prirent chez lui le dessus; et, cédant à leur empire, il entra dans la compagnie de Jésus, et y fut professeur de philosophie et de théologie à l'université de Salamanque, dont il devint recteur. Il y enseigna la théologie positive pendant plus de cinquante ans; et il faisait encore sa classe tous les jours à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Ce fut là qu'il acquit une grande renommée, qui n'est pas même encore tombée aujourd'hui parmi ses compatriotes. Il est auteur d'un ouvrage tout-à-fait original, intitulé : *Empyrologia, sive philosophia christiana de empyreo cœlo duabus partibus*, in-fol., Léon, 1652. Outre cette *Philosophie chrétienne du ciel empyrée*, il a publié divers écrits de scolastique, estimés de son temps par les théologiens espagnols, tous écrits en latin, et dont le recueil forme onze volumes in-folio. Le seul que l'on consulte encore dans les pays étrangers, est son grand ouvrage sur les antiquités de la Biscaye : *Averiguaciones de las antigüedades de Cantabria, enderazadas principalmente a descubrir las de Guipuzcoa, Vizcaya y Alaba*, Salamanque, 1689-91, 2 vol. in-fol.

G.—D.

HÉNAULT (J.). Voyez HENNAULT.

HÉNAULT (CHARLES-JEAN FRANÇOIS), président au parlement de Paris, surintendant de la maison de la reine, et ensuite de madame la dauphine, naquit à Paris le 8 février 1685, et mourut, dans la même ville, le 24 novembre 1770. Malgré une constitution délicate, il a vécu quatre-vingt-cinq ans; et il a été, dans sa longue carrière, un des hommes les plus heureux de son temps. Il fit ses études à l'Oratoire, connut le grand Racine, et reçut des leçons et des conseils de Massillon. A peine avait-il terminé ses études, que son père, riche fermier-général, lui acheta la lieutenance des chasses et le gouvernement de Corbeil. Il parut à la cour, gai, spirituel, doux, conciliant, faisant de la musique, des vers faciles et des chansons ingénieuses : il fut remarqué, loué, fêté, et devint ce qu'on appelait alors dans le grand monde un homme à la mode. « D'assez grandes dames, dit son contemporain, le marquis d'Argenson, lui ont pardonné le défaut de noblesse, de beauté, et même de vigueur. » Il s'est toujours conduit, dans l'occasion, avec modestie; il fut surtout très répandu dans la société de la duchesse du Maine; et, tant que dura cette cour brillante et légère, il en fut un des principaux ornements. Cependant il paraît que, même dès le premier essor d'une jeunesse folâtre, il respecta toujours les convenances dans sa conduite, et la religion dans ses discours. Il eut beaucoup d'amis, et pas un seul ennemi. Il s'essaya de bonne heure dans la carrière littéraire; il obtint un prix à l'académie française; et en traitant une question proposée par l'académie des jeux floraux, il l'emporta sur La Motte. Il fit deux tragédies médiocres en vers, un drame historique en prose, des comédies, des poésies diverses, quelques disserta-

fut reçu de l'académie fran-
de celle des inscriptions et
tres, et aussi de celles de
le Berlin et de Stockholm. Il
une place distinguée dans la
e française par la composition
*Abregé chronologique de
de France*. Cet ouvrage
lu succès, et fut loué au-delà
écrite. L'auteur eut le bon es-
y tenir, d'y attacher toute sa
t de le perfectionner sans
s'occupa jusqu'à la fin de sa
soigner et a en multiplier les
Il en fit paraître lui de son
in-8°. et in-4°, et il le vit tra-
anglais, en italien, en alle-
même en chinois, si l'on en
de ses panégyristes (1). Il
baissé la magistrature : il fut
sident au parlement en 1706,
pense d'âge; ensuite président
mière chambre des enquêtes,
La reine le prit en affec-
douonna la charge de surinten-
sa mai-son, après la mort de
nard de Conbert, qui avait
te charge 300.000 fr. Le pré-
sénault fut assez délicat pour
ce bienfait de sa souveraine
veuve de son prédécesseur;
fit payer exactement, a titre
ion, la moitié des appointe-
le la place. Un jour, la reine
sez une duchesse, au moment
-ri écrivait au président; elle
bis du billet : « Devinez la
qui vous souhaite ce petit
ur. » Le président Hénault
la réponse le qui train sui-

renonça à toute occupation frivole; il
s'adonna entièrement à la dévotion et
à l'étude. « Mais sa piété, dit encore
» le marquis d'Argenson, était aussi
» exempte de fanatisme, de persécu-
» tion, d'aigreur et d'intrigue, que ses
» études, de pédanterie. » On trouve,
parmi les lettres de M^{re} du D^{ff} nt,
une lettre du président Hénault, pleine
d'esprit, de force et de raison, écrite
à l'âge de quatre-vingts ans, et adres-
sée à Voltaire. Il tâche d'y faire repen-
tir ce grand homme de ses honteuses
pasquinades contre la religion de son
pays (1). Voltaire, de son côté, mis-
sionnaire dans un sens opposé, s'est
efforcé d'attirer le président Hénault
dans le parti philosophique; il tâcha
en vain, dans ce but, de lui faire chan-
ger plusieurs passages de son *Abregé
chronologique* (2). Voltaire contri-
bua beaucoup, sous les rapports lit-
téraires, à la réputation du président
Hénault par les éloges qu'il lui donna :
il ménageait en lui le confident
de la reine, l'ami de plusieurs per-
sonnages puissants; et il lui adressa
différentes fois des vers, qui sont au
nombre des plus jolis qu'il ait faits :
il l'inscrivit, ainsi que Fontenelle,
de son vivant, au nombre des hom-
mes remarquables du siècle de Louis
XIV. Hénault avait épousé, en 1714,
la fille de M. Lebas de Montargis,
garde du trésor royal. Il vécut avec
elle dans la plus parfaite union, et
la perdit, en 1728, sans avoir eu
d'enfants; mais il traita comme les
siens propres ceux de sa sœur, la
comtesse de Jonsac, dont la posté-
rité s'allia aux plus illustres maisons
de France : ces brillantes alliances
contribuèrent encore à l'éclat dont les

«... traits par une main divine,
«... et que troubler et qu'embarrasser :
«... trop curieux, si mon cœur la devine;
«... être ingrats que ne deviner pas.

«... te au, le président Hénault

«... des inscriptions, t. 222 VIII, p. 342.

(1) Voyez, *Lettres de madame du Deffant*, la
vingt-troisième de celles qui sont adressées à
Voltaire t. IV, pag. xxi, p. m edii

(2) Voyez Voltaire, *Correspondances générales*,
lettre du 8 janvier 1752.

dernières années du président Hénault furent environnées. Sa maison était tenue par M^{me}. de Jonsac; et ce que Paris offrait de plus spirituel, de plus aimable, et de plus distingué par le rang et la naissance, attiré par le double attrait des plaisirs de la conversation et de la bonne chère, se rassemblait dans cette maison. C'est à cette dernière circonstance que Voltaire faisait allusion, lorsque, dans le commencement d'une épître, adressée au président, il disait :

Hénault, fameux par vos soupés,
Et par votre chronologie,
Par des vers au bon coin frappés,
Pleins de douceur et d'harmonie.

Le président Hénault fut piqué de ce qu'on paraissait faire entrer ses soupers pour quelque chose dans sa réputation; et Voltaire changea sur-le-champ ces vers. Cependant Hénault n'avait point paru offensé lorsque Voltaire traçait de lui ce portrait :

Les femmes l'ont pris fort souvent
Pour un ignorant agréable,
Les gens en us pour un savant,
Et le diên joufflu de la table
Pour un connaisseur très gourmand.
Qu'un bon estomac soit le prix
De son cœur, de son caractère,
De ses chansons, de ses écrits.
Il a tout; il a l'art de plaire,
L'art de nous donner du plaisir,
L'art si peu connu de jouir;
Mais il n'a rien s'il ne digère.

Ces vers sont dans une lettre particulière, adressée au président Hénault lui-même; et il ne trouvait pas que les convenances y fussent blessées comme dans un écrit public. Les dernières années d'Hénault furent douces et tranquilles, malgré quelques infirmités. La lettre que nous avons citée prouve qu'il conserva jusqu'à la fin toutes ses facultés. Terminons en donnant une liste complète et exacte de ses ouvrages. Il les a presque toujours publiés sans nom d'auteur, ou avec des noms d'auteurs supposés; et, à cet égard, sa destinée a été singulière : nos modernes bibliographes ne lui ont

pas disputé ceux qui portaient d'un autre, et qu'il n'avouait l'*Abbrégé chronologique*, le s'ait avoué, ils ont voulu l'attribuer à un écrivain utile, mais obscur Boudot. Palissot avait dit, d'note de ses *Mémoires de littérature* que l'abbé Boudot avait fourni à Hénault, le plan de l'*chronologique*, et avait eu part au ouvrage. Cette assertion, qui est une vérité et une erreur, a été répétée dans plusieurs dictionnaires de l'article Boudot, dans la *Biogr. universelle*, est allé prétendre que cet abbé était le père même l'exécuteur de ses projets. Le plan de l'ouvrage de Hénault était tout entier celui de Marcel (Voy. Guillelme) : mais cependant Hénault considérablement modifié ce plan est moins vaste et plus clair. Dans les préfaces, il n'a cessé de répéter son abrégé était en quelque sorte un résumé des conférences tenues par ou chez le chancelier d'Orléans les hommes les plus instruits de notre histoire; tels que Fonce Secousse, d'Aguesseau, dom Eusèbe. On sait aussi qu'Hénault se confia à Pierre Boudot pour l'aider dans ses recherches historiques; et il a employé pour la mise au net de son ouvrage : il serait donc tout simple qu'il eût trouvé dans les papiers de cet abbé une copie de l'abrégé par lui, sans qu'on dût inférer qu'il en fût l'auteur. L'esprit de l'ouvrage qui l'a dicté, l'esprit qui y règne, annoncent un homme bien différent. Le choix, la disposition et la rédaction des matériaux, le style, enfin tout ce qui constitue le mérite de l'auteur de l'*abrégé chronologique* est inc

blement du président Hénault; et ses contemporains n'ont jamais songé à le lui contester : cependant ils n'ignoraient pas qu'il se servait de l'abbé Boudot, et lui-même ne s'en cachait nullement. Dans une de ses lettres (cccviii), Voltaire, en transmettant au président plusieurs faits, sur notre histoire, à vérifier dans les manuscrits de la bibliothèque du Roi, lui proposa d'en charger l'abbé Boudot. « L'abbé Boudot, dit Grimm (1), employé à la Bibliothèque du Roi, aujourd'hui paralytique à force d'avoir gagné des indigestions chez le président, était spécialement chargé du département littéraire et historique. » Ces témoignages des contemporains suffisent pour déterminer le rang que l'abbé Boudot tenait dans le monde et dans la littérature, et la part qu'il a pu avoir dans la composition de l'*Abbrégé chronologique*. Il faut se garder de juger les hommes et les choses de ce temps par les seules plaisanteries de Grimm et de M^{me}. du Deffant; cependant, quoique tous deux donnent l'essor à leur esprit caustique pour jeter quelques ridicules sur le président, alors vieux et infirme, nulle part ils n'insinuent qu'il ne fût pas l'auteur des ouvrages qui portaient son nom. Ce ridicule, le plus grand de tous, ne leur eût point échappé : ils savaient, au contraire, que le président Hénault mettait volontiers sous le nom d'autrui les ouvrages qu'il composait; mais qu'il n'avait jamais été soupçonné de s'attribuer ceux des autres. 1. *Nouvel Abbrégé chronologique de l'histoire de France*, in-4°, 1708. C'est la dernière édition donnée par l'auteur, la seule bonne. Les précédentes avaient paru en 1744, 1746 et 1749. Celle de

1752 porte, sur le titre, 4^e. édition; mais ce n'est, ainsi que l'auteur le déclare dans une note, que la troisième, réimprimée, et réduite en un seul volume au lieu de deux, in-8°. et in-4°. On imprima, en 1756, un supplément pour la 3^e. et la 4^e. édition. *Idem*, 1756, in-4°, avec un semblable supplément. *Idem*, 1756, 2 vol. in-8°, 5^e. édition, dédié à la reine: Hénault a signé l'épître dédicatoire de cette édition; et c'est la première fois qu'il s'est nommé comme auteur de cet ouvrage. *Idem*, 1761, 2 vol. in-8°. *Idem*, 1765, 2 vol. in-8°. Ces deux dernières éditions ne paraissent être que des réimpressions, quoiqu'elles portent sur le titre, revue et corrigée; mais l'auteur fit de grands changements dans la huitième et dernière. Nous ne parlerons pas des éditions données dans l'étranger, des réimpressions faites en France depuis la mort de l'auteur (1), ni des nombreuses imitations auxquelles son ouvrage a servi de modèle. Resserrer dans l'espace d'un ou deux volumes les sommaires de notre histoire, puisés dans les monuments originaux; présenter, en quelques mots, les résultats de longues recherches et de discussions approfondies sur les points importants du droit public; éclaircir souvent, par une seule phrase, des doutes historiques qui ont demandé un long examen; surprendre agréablement son lecteur par des réflexions courtes et justes, qui le forcent à s'arrêter et à réfléchir; faire ressortir, par un trait rapide ou par une remarque ingénieuse, les mœurs particulières de chaque siècle, et les caractères des principaux personnages; offrir, de plus il y a d'autres d'entre eux, des por-

(1) Grimm, *Correspondance littéraire*, seconde partie, tom. 1, pag. 322.

(1) Pour la continuation jusqu'à Louis XVI, Voyez l'art. FANTIN-DURODART, dans la *Biographie des Hommes vivants*.

traits quelquefois dessinés avec vigueur, et toujours avec élégance et précision; choisir, avec un jugement exquis, parmi cette multitude de faits dont se compose notre histoire, les plus importants à connaître et à retenir; les ranger dans un ordre chronologique; disposer avec clarté, en tableaux synchroniques, les noms et les dates, de manière à les rendre plus faciles à consulter et à rappeler; tels sont les divers genres de mérite de cet abrégé. Ils suffisent sans doute pour en justifier le succès: mais on doit dire aussi que ce livre, aujourd'hui trop peu lu, trop déprécié, a été d'abord beaucoup trop loué. Indiquer un événement n'est point le raconter; un sommaire n'est point un récit, ni une table chronologique une histoire. Les véritables modèles des abrégés, ce sont, chez les modernes, le *Discours sur l'histoire universelle*, de Bossuet; et, chez les anciens, les ouvrages de Velléius Paterculus et de Florus. II. *Histoire critique de l'établissement des Français dans les Gaules, ouvrage inédit du président Hénault, imprimé sur le manuscrit original écrit de sa main*, 2 vol. in-8°, Paris, 1801. Il n'y a aucun avis ni préface d'éditeur. Nous avons été informés que le manuscrit de cet ouvrage était seulement annoté de la main du président Hénault, mais non pas écrit par lui. Il n'est peut-être pas de lui. Ni Lebeau, dans son *Eloge*, ni aucun contemporain, n'en ont fait mention. Cet ouvrage ne contient aucune recherche nouvelle, mais seulement l'analyse de celles de l'abbé Dubos sur ce sujet; on y compare le système de cet abbé à ceux de ses antagonistes, afin de lui donner tout l'avantage. Nous voyons, par un passage de ce livre (tom. I, pag. 168), que son auteur, quel qu'il soit, l'écri-

vait en 1738. A cette époque Hénault, en effet, était occupé de riches historiques, puisqu'il publia, après, son *Abrégé*. Il est possible qu'il ait fait cette œuvre pour se rendre compte de ses idées, mais il ne la destinait pas à l'impression. Il y a plus de véritable incertitude, sur cette matière, dans les pages in-4°, qui sont à la fin de la première race de son *Abrégé chronologique*, que dans les deux volumes de cette *Histoire critique*. Le nom du président Hénault a cependant recueilli les honneurs de la traduction de cette insignifiante production. III. *Lettre du président Hénault sur la décadence du Mercure de France*. (V. le recueil de Fontanieu, tom. CCCXLVIII, à la bibliothèque du Roi.) IV. *Lettres du président Hénault à Marmontel, au sujet d'un extrait de l'Abrégé de l'histoire de De Thou*, dans le *Mercure de France*, avril 1753. (Même recueil, tom. CCCXLV.) V. *Mémoire sur les abrégés chronologiques*, tom. I des *Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres*. C'est le mémoire que le président a fait pour l'académie des inscriptions. VI. *Cours qui a remporté le prix de la langue de l'académie française*, 1707, par Hénault, conseiller au parlement, Paris, Coignard, 1707, in-4°. VII. *Pièces de théâtre en vers et en prose*, 1770, in-8°. Recueil a été imprimé à petit nombre, et renferme: *Cornélie veuve François II*, la *Petite Maisie Jaloux de lui-même*, le *Réveil piminide*, le *Temple des chimères*. *Cornélie* avait déjà été imprimée en Angleterre à l'imprimerie particulière d'Horace Walpole (Strawberry-Lane). Cette pièce fut jouée sans succès au Théâtre-Français, en 1713,

le nom de Fuzelier. *François II*, drame historique en cinq actes et en prose, avait eu une première édition en 1747, in-8°, et une deuxième, augmentée de notes curieuses et instructives, en 1768, in-8°. Le premier titre est *Nouveau théâtre français*, titre que l'auteur cherche à justifier dans sa préface. Le *Réveil d'Épiménide* est fondé sur une idée ingénieuse, et eut beaucoup de succès. La musique du ballet intitulé *le Temple des chimères*, donné en 1760, fut composée par le duc de Nivernais; et Voltaire adressa sur ce sujet au président Hénault une épître en vers, qui se termine ainsi :

Vous célébrez les chimères :
Elles sont de tous les temps;
Elles nous sont nécessaires;
Nous sommes de vieux enfants,
Nos erreurs sont nos liaisons,
Et les vanités légères
Nous bercent en cheveux blancs.

Ces vers valaient seuls tout le ballet du président Hénault. VIII. *Marius*, tragédie en cinq actes, en vers, ne se trouve point dans le Recueil que nous venons de faire connaître : elle fut jouée, avec assez de succès, en 1715, et parut imprimée, en 1716, sous le nom de De Caux. Dans l'article de ce dernier auteur (tom. VII, p. 458) il est dit que Lebeau s'est trompé, en attribuant cette pièce au président Hénault, puisque celui-ci ne l'a point comprise dans son Recueil; mais il paraît que De Caux fit à la pièce de Hénault des changements assez considérables pour que le véritable auteur jureât à propos de l'abandonner à son prête-nom. On a retrouvé, dans les papiers du président Hénault, un manuscrit de la pièce de *Marius à Cyrthe*, tout entier de sa main : il diffère, en beaucoup d'endroits, de la pièce imprimée de Decaux : ceci confirme l'assertion du secrétaire perpétuel de l'Académie des belles-lettres, qui d'ail-

leurs a eu tous les moyens d'être bien informé : enfin, une note du président Hénault, en tête du manuscrit, et la préface dont il l'a accompagné, ne laissent aucun doute à cet égard. Ce manuscrit a été imprimé dans les *Œuvres inédites de M. le président Hénault*, Paris, 1806, in-8°. La plupart de ces œuvres n'étaient rien moins qu'inédites. Parmi les pièces de vers que renferme ce Recueil, nous en avons distingué une, intitulée *Prière à l'amour* (pag. 211), et qui commence par ces mots :

Si tu ne veux, dieu d'Amour, que j'en meure,
Va voir Iris, et vas-y promptement, etc.

La chanson, qui porte le même titre de *Prière à l'amour* (pag. 253), et qui commence par

Amour, ne me trompes-tu pas ?

Deux autres chansons du président Hénault, qui se trouvent pages 259 et 267 de ces œuvres inédites, et dont la première commence par ces mots :

Quoi ! vous parlez sans que rien vous arrête ?

et la seconde par

Il faut, quand on s'aime une fois,
S'aimer toute la vie,

ont été réimprimées bien des fois, et dans un grand nombre de recueils. En général, les diverses poésies du président Hénault sont habituellement faibles et incorrectes; mais on y trouve presque toujours ce qui manque souvent aux compositions plus travaillées des poètes de nos jours, de la facilité, du naturel et de la grâce. L'éditeur de ce recueil d'œuvres inédites a mis en tête une Notice sur la vie et les ouvrages du président Hénault, dans laquelle il lui attribue une *Vie du connétable de Luynes*, dont personne n'a entendu parler comme étant de cet auteur. Le même éditeur cite encore du président Hénault, une *Réponse à M. de Sainte-Albine, au sujet de la régence de Catherine de Médicis*; une *Leure*

sur les croisades, dans le *Journal de Verdun*; une dissertation sur cette question : *Pourquoi la langue française est-elle chaste, et que la langue latine ne l'est pas* (1)? Nous croyons que cet édit-ur des œuvres inédites, est l'auteur du *Précis de l'abrégé chronologique de l'histoire de France, augmenté de plusieurs pièces inédites du même auteur*, Paris, an xiii, in-12. Il est certain du moins que cet écrivain a été l'éditeur de l'ouvrage de *l'Etablissement des Français dans les Gaules*, dont nous avons parlé plus haut, et aussi celui des *Nouveaux Mémoires du maréchal de Bassompierre, recueillis par le président Hénault et imprimés sur le manuscrit de cet académicien*, Paris, Locard fils, an x, in-8°. L'auteur de l'art. BASSOMPIERRE, dans cette *Biogr. universelle*, tom. III, pag. 508, pense que ces Mémoires, où les noms sont défigurés, et qui fourmillent d'erreurs, sont supposés. Nous sommes de son avis; il n'y a rien dans les écrits des contemporains du président Hénault qui puisse faire penser qu'il se soit occupé d'un pareil ouvrage. Tous les bibliographes et auteurs de dictionnaires historiques disent aussi que le président Hénault a travaillé à l'*Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne et de Portugal*, de Macquer. Nous ignorons sur quelle autorité ils s'appuient. W—R.

HENCKEL. Voy. HENKEL.

HENDERSON (JOHN), célèbre acteur anglais, né à Londres en 1746, était d'une famille originaire d'Ecosse. Il fit d'abord des progrès si rapides dans le dessin, qu'il remporta le prix de la société des arts. La lecture de

Shakespeare fit naître et décida son goût pour le théâtre. Rebuté par Garrick et par Colman à cause de sa voix trop grêle, il redoubla ses efforts, et parut avec succès, en 1772, sur le théâtre de Bath. Ce ne fut qu'en 1777 qu'il fut admis aux théâtres de la capitale. Quelques années après, il attira une grande affluence aux spectacles de Hay-market, de Drury-Lane et de Covent-Garden. Il ne cessa d'obtenir les plus grands applaudissements sur ce dernier théâtre jusqu'à sa mort, arrivée le 3 novembre 1785. Il est l'auteur d'un très petit nombre de pièces de poésie; mais ces Essais font voir qu'il aurait pu faire davantage s'il s'était livré plus constamment à ce genre. T—D.

HENDERSON (JOHN), savant Irlandais, qui, sans avoir publié aucun ouvrage, a cependant laissé une très grande réputation littéraire, naquit en 1757 à Belle-Garance, près de Limerick. Il reçut sa première éducation parmi des méthodistes. A huit ans, il entendait le latin de manière à pouvoir l'enseigner à l'école de Kingswood; à douze ans, il professait le grec dans le collège de Trevecka, au pays de Galles. Le docteur Tucker, frappé de son mérite précoce, l'envoya étudier à ses dépens à l'université d'Oxford. Son érudition tenait du prodige, et s'étendait à tous les genres de connaissances, quoiqu'il se fût attaché avec plus de goût à la théologie, à la morale, à la chimie et à la médecine. Il y joignait un caractère essentiellement bon et généreux, et un esprit singulier, que rendait plus piquant encore l'originalité de ses habitudes. Il passait une partie du jour à fumer, et lisait en fumant; c'étaient ses deux grandes jouissances. Ses vêtements étaient faits d'une manière qu. lui

(1) Nous transcrivons en titre tel que l'éditeur nous le donne; et nous n'avons pas vérifié si les titres de l'académie de Nancy contiennent en effet sur la langue française une phrase si peu française.

toute particulière. Il ne portait de cravate, et, à l'âge de vingt-cinq ans, il laissait flotter ses cheveux comme ceux d'un enfant de six ou sept ans. Ce qui devait surtout faire ressortir ce genre de ridicule, c'était l'émarche grave et mesurée qui lui donnait l'air d'un homme affaibli par les maladies. Il se mettait ordinairement dans son lit au point du jour, levait dans l'après-midi. Souvent, au lieu de se coucher, après s'être déshabillé jusqu'à la ceinture, il se plaçait devant une pompe située près de sa chambre, et la faisait jouer sur la paroi supérieure de son corps jusqu'à ce qu'il fût complètement inondé : il se baignait ensuite la pompe sur sa tête, mettait la chemise sur lui, et se couchait dans cet état; c'est ce qu'il lui faisait prendre un excellent bain. On verra, à l'article de J. HOLLAND, que ce célèbre philanthrope avait une habitude, que les autres hommes n'essayeraient peut-être jamais d'acquiescer. Nous allons rapporter une anecdote qui pourra donner une idée de la formation du caractère d'Henderson. Un jour, étudiant d'un collège voisin du sien, et qui se piquait d'être un grand orateur, l'attaqua un jour sur un sujet qu'il avait choisi lui-même, et qu'il ne connaissait probablement pas encore assez : vaincu, et ne sachant que répondre, il s'imaginait de plus convaincant que de lancer une riposte remplie de vin au visage de son adversaire. Henderson, sans se déconcerter, se suya tranquillement, et avec plus de calme encore à ce moment-là, un logicien : « Ceci, Monsieur, est qu'une digression; examinons maintenant votre argument. » Pendant cette insulte grossière indignement les assistants qu'ils mirent en fuite, et se retirèrent à la porte. Il avait une sorte

d'éloquence froide et sententieuse; sa mémoire égalait celle qu'on a attribuée à Crichton et à Psalmanazar, et joignait de plus à sa richesse un ordre admirable. Il avait aussi un talent singulier pour imiter les dialectes des différents peuples, et les accents des différentes personnes, et il aurait pu, dit-on, se donner avec assurance pour natif de tel pays qu'il aurait voulu. Henderson montrait beaucoup de sagacité dans les jugements qu'il portait sur le moral des hommes d'après leur physionomie; c'était le genre de science dont il était le plus vain. On peut supposer, par tout ce qu'on rapporte de lui, qu'il avait beaucoup plus d'imagination et de mémoire que de jugement, surtout quand on sait qu'il croyait aux sciences occultes, et que sa bibliothèque était en partie composée de livres de magie et d'astrologie. On lui a reproché d'aimer un peu trop le vin; ce penchant, sans application continuelle, sa pipe et ses bains froids furent sans doute les causes éloignées de sa mort prématurée, arrivée à Oxford en 1788, dans la 32^e année de son âge. Il est fâcheux qu'on n'ait pu recueillir au moins des fragments des conversations d'Henderson; on en aurait formé un livre intéressant et utile. Un de ses élèves lui exprimant un jour le regret de ce qu'il n'avait pas fait jouir le public des richesses de son esprit, Henderson répondit : « L'ignorance fait plus d'écrivains vains que la science; un grand nombre de prétentions à l'originalité doivent être regardées comme nulles, à moins que les auteurs ne puissent convaincre leurs prédécesseurs de plagiat. Il faut penser lentement et écrire tard. » (*Gentleman's mag.*, avril 1789, par 295.) X—s.

HENEL (NICOLAS), historien silesien, naquit en 1581 à Neustadt,

dans la haute Silésie, étudia le droit à Breslau et à Iéna, voyagea ensuite en Allemagne, en Hollande, en France et en Italie, et reçut à Bâle le degré de docteur en droit. A son retour, Henel fut nommé vice-chancelier du duché de Munsterberg, conseiller impérial, et dans la suite syndic de la ville de Breslau. Il mourut le 23 juillet 1656. Il est auteur de plusieurs ouvrages historiques sur la Silésie; quelques-uns ont été publiés: I. *Silesiographia et Breslographia*, Francfort, 1613, in-4. Cet ouvrage fut froidement accueilli par le public. L'auteur composa dans la suite, *Silesiographia renovata et Breslographia renovata*, qui n'a pas été imprimée à part, mais qui se trouve insérée dans les *Scriptores rerum Silesiacarum*, publiés par Sommersberg. II. *Commentarius de veteribus JCtis, quorum legibus justitiæ Romanæ templum exstructum est*, Leipzig, 1641, in-8°; ibid., 1654, in-8°. Ce livre peut être regardé comme un recueil de panégyriques plutôt que comme un ouvrage utile aux recherches historiques. Le style en est trop affecté. III. *Otium Iatisslaviense, h. e. variarum observationum ac commentationum liber*, Iéna, 1658, in-8°. Cet ouvrage posthume fut publié par C. F. Henel, fils de l'auteur; on trouve dans ce même volume: *Epistola de studio juris, et auctarium seu dissertatio de primatu D. Petri, ac per hunc Pontificis Romani in Ecclesiâ Christi*. Les autres ouvrages de Henel, *Silesia togata; Genealogiæ omnium penè Silesiæ ducum; Adversaria Silesiaca*, etc., n'ont pas été livrés à l'impression.

B—H D.

HENGIS, fondateur du royaume de Kent dans la grande Bretagne, était, ainsi que son frère Horsa, cé-

lèbre chez les Saxons par sa val par l'antiquité de sa race que l'on sait remonter à Odin. Vers 4 Bretons, délaissés par les Romains, ne pouvaient défendre leur patrie contre les incursions des Ecossais, des Pictes. Suivant l'avis de Vortigir, roi, ils allèrent, de l'autre côté, demander du secours aux Saxons. Ceux-ci se félicitèrent d'être admis dans un pays que, depuis longtemps, ils brûlaient d'envahir. Hengiste se mit à leur tête; ils débarquèrent dans l'île de Thanet, à l'embouchure de la Tamise, marchèrent contre leurs ennemis des Bretons, et les défirent près de Stamford. La facilité avec laquelle ils avaient obtenu ce succès leur fit juger combien il leur serait aisé de soumettre les Bretons mêmes, qui n'avaient pu résister à d'aussi faibles ennemis. Hengiste et Horsa envoyèrent donc en Bretagne les plus séduisants de leurs soldats et la richesse de la Bretagne leur présentèrent comme immuable la conquête d'une nation qui avait, depuis long-temps, l'usage des armes, et dont les diverses tribus n'étaient pas unies entre elles. Ils eurent, en même temps, persuadé aux Bretons qu'il convenait de leur fournir des renforts de Saxe, pour résister plus efficacement à toutes les attaques de la part de leurs ennemis d'ailleurs. Quand les deux frères eurent obtenu ces renforts, quiconque était en ce pays, hommes, ils cherchèrent que les Bretons, sous prétexte qu'on ne leur payait pas leurs subsides et qu'on ne leur fournissait pas de provisions, bientôt ils levèrent tout à coup un masque, firent alliance avec les Pictes et les Ecossais, et en vint à bout de leurs hostilités contre les Bretons. Indignés prirent les armes, et déposèrent leur roi Vortigir, exé-

ses vices et devenu odieux depuis le funeste résultat de ses conseils, ils déférèrent le commandement à son fils Vortimer. On fit la guerre avec acharnement. Les annalistes saxons et bretons ne sont pas d'accord sur le parti qui fut généralement victorieux; mais les progrès constants des Saxons prouvent que l'avantage était ordinairement de leur côté. Hors fut tué dans un combat livré près d'Eglesford, aujourd'hui Ailsford. Hengist, resté seul chef, dévasta jusque aux coins de l'île les plus reculés: les édifices furent détruits, les prêtres égorgés sur les autels par les usurpateurs idolâtres. Les Bretons n'eurent d'autre ressource, pour échapper à la mort, que de se soumettre au joug du vainqueur: quelques-uns se réfugièrent dans l'Armorique, à laquelle ils donnèrent leur nom. Vortimer mourut; il eut pour successeur, Ambroise, né Breton, quoique d'origine romaine. Ce nouveau chef réussit à rallier les Bretons contre les Saxons, et à ranimer leur courage. Hengist conserva néanmoins le territoire qu'il avait conquis; et pour diviser les forces et l'attention des habitants du pays, il fit venir une nouvelle horde de Saxons, commandés par Octa et Ébissa, son frère et son neveu, qu'il établit dans le Northumbria. Pour lui il resta dans une partie plus méridionale, et fonda le royaume de Kent, qui comprenait le comté de ce nom et ceux de Middlesex, d'Essex, ainsi qu'une partie du Surrey. Il fixa sa résidence à Cantorbéry, et mourut vers 488, laissant à sa postérité les états qu'il avait acquis. Les succès d'Hengist encouragèrent d'autres chefs saxons à venir s'établir en Bretagne; ce qui donna lieu successivement à la fondation des différents royaumes connus sous le nom d'Hep-tarchie.

E—s.

HENISCH (GEORGE), né à Bartfelden en Hongrie, le 24 avril 1549, reçut à Bâle, en 1576, le bonnet de docteur en médecine; il s'établit, la même année à Augsbourg, en qualité de professeur de logique et de mathématiques, et y fut quatre fois doyen du collège de médecine. Il y fut nommé président du gymnase, et bibliothécaire de la ville après la mort de Jérôme Wolf, et il exerça ces fonctions jusqu'à sa mort, arrivée le 31 mai 1618. Outre une bonne édition d'*Arétée* de Cappadoce (Augsbourg, 1603, in-fol., grec.-lat.); une d'*Hésiode* (Bâle, 1580, in-8°, gr.-lat.), et une traduction latine du commentaire de Tzetzes sur ce poète (ibid. 1574, in-8°), il a publié: I. *Institutionum dialecticarum libri VII*, Augsbourg, 1590, in-8°. II. *Præceptionum rhetoricarum libri V*, etc., ibid., 1593, in-8°. III. *De numeratione multiplici, vetere et recenti*, ibid., 1605, in-8°. IV. *De asse et partibus ejus, opusculum*, ibid., 1606, in-8°. V. *Commentarius in Sphæram Procli; item Computus ecclesiasticus*, etc., ibid., 1609, in-4°. VI. *Arithmetica perfecta et demonstrata*, ibid., 1605, in-4°. VII. *Thesaurus linguæ et sapientiæ germanicæ, in quo vocabula omnia germanica..... cum suis synonymis, derivatis, phrasibus, compositis, epithetis, proverbiiis, antithetis continentur, et latinè ex optimis quibusque auctoribus redduntur; adjectæ sunt quoque dictionibus plerisque anglicæ, bohemicæ, gallicæ, græcæ, hebraicæ, hispanicæ, italicæ, polonicæ, pars prima*, ibid., 1616, in fol., de trois cent quarante pages: ouvrage très remarquable pour l'époque où il a paru, et capital pour l'histoire de la langue allemande; c'est ce qui nous a engagés à copier en eu-

tier ce titre qui est en latin, suivant l'usage du temps, quoique l'ouvrage soit en allemand. C'est dommage qu'il n'ait pas été terminé; car cette première partie, la seule qui ait paru, ne va que jusqu'à la lettre H. Il peut passer pour le premier dictionnaire raisonné et complet de la langue allemande; l'on n'avait auparavant que de courts et insignifiants vocabulaires, tels que celui de Josué Maaler, intitulé : *Die teutsche Spraach*, Zurich, 1561, in-4°, et le *Deutsche Dictionarius* de Simon Rhote, Augsbourg, 1571, in-8°. On peut voir une notice détaillée avec quelques échantillons du *Thesaurus* d'Henisch, au tome 1^{er}, pages 571-592 des *Mémoires* (Beytræge) pour l'histoire critique de la langue allemande, Leipzig, 1732, 4 vol. in-8°. VIII. Enfin l'on attribue à Henisch la première édition du *Catalogue des livres de la bibliothèque d'Augsbourg*, ibid., 1600, in-fol.; ouvrage bien imparfait sans doute, mais qui est peut-être le plus ancien catalogue complet d'une bibliothèque publique, quoiqu'on eût déjà imprimé le catalogue des manuscrits grecs de la même bibliothèque : Wolf en avait donné d'abord une première édition, en seize pages in-4°, et David Hoeschel en publia une nouvelle, Augsbourg, 1595, in-4°, de cinquante-neuf pages, contenant cxxi manuscrits. Conring en cite une troisième édition, sous la date de 1605; mais Brucker assure qu'elle n'a jamais existé. Le catalogue d'Hoeschel est ainsi demeuré le plus complet jusqu'en 1675, époque où Reiser publia son catalogue de tous les manuscrits (tant grecs que latins) de la bibliothèque d'Augsbourg. Quant au catalogue donné par Henisch, il devint si rare, que la plupart des auteurs qui en parlent,

ne le citent que sur l'indication de Reiser. (Voy. ERINGER.) — Adolphe-Guillaume HENISCH ou HEINICH, a publié à Helmstadt, en 1724, in-4°, une dissertation académique *De itineribus religiosis quorundam principum Guelphicorum in Palæstinam*, et une autre, *De itinere armato et curioso quorundam principum Guelphicorum in Palæstinam*.

C. M. P.

HENKE (HENRI-PHILIPPE-CORRAD), fameux théologien protestant, né, en 1752, à Hehlen dans le duché de Brunswick, perdit son père, annônier de la garnison de Helmstaedt, à l'âge de dix ou douze ans. Élevé à Helmstaedt, il ne se fit remarquer que lorsque le professeur Schirach l'eut associé à la rédaction de son journal latin. Nommé professeur en théologie à l'université de sa ville natale, il fut élevé à la première dignité ecclésiastique de son pays en 1786 (celle d'abbé du couvent de Königs-lutter), et fait vice président du consistoire de Helmstaedt. Il a publié un grand nombre d'ouvrages de théologie, d'exégèse sacrée et d'histoire ecclésiastique, sans renoncer à des recherches de philologie profane, pour lesquelles il eut toujours un penchant marqué. Sa franchise, son zèle exempt d'intolérance, l'originalité de ses vues et la précision énergique de son style, lui ont fait un nom parmi les théologiens allemands du XVIII^e siècle. Il a été rédacteur principal de quelques recueils périodiques, tels que le *Musée pour la science de la religion, l'exégèse, et l'histoire ecclésiastique*, Helmstaedt, 1793 - 1801; — les *Archives de l'histoire ecclésiastique des derniers temps*, Weimar, 1794-99; — *Annales de la religion*, 1800-02; — *Eusebia*, Helmstaedt, 1796 et 1800; ouvrages qui ont avancé les progrès

de plus d'une branche des sciences théologiques. Mais ses deux principales productions sont , une *Histoire de l'Eglise* , en 5 volumes in-8°, qui a eu plusieurs éditions , et dont l'abrégé , qu'il avait laissé incomplet , a été terminé par le savant J. S. Vater , 1810, in-8° ; et ses *Lineamenta institutionum fidei christianæ*, Edinburg, 1793, 1795, in-8°, ouvrage dont le but est d'éliminer de la théologie chrétienne toute doctrine étrangère aux théories de religion rationnelle accréditées dans les écoles philosophiques depuis les temps de Leibnitz et de Wolf. Dans la préface il s'élève contre ce qu'il appelle deux erreurs ou superstitions pernicieuses , la *Christolatrie* , ou l'adoration superstitieuse de J.-C. , et la *Bibliolatrie* , ou la vénération exagérée pour la lecture de l'Écriture-Sainte. Si Henke n'eût pas prêté serment sur les symboles de l'Eglise luthérienne , et pour de revenus ecclésiastiques considérables , conférés sous la condition tacite on expresse de fidélité aux dogmes adoptés par la majorité des fidèles de la confession d'Augsbourg , ou s'il avait , comme cela se fait en Angleterre , quand un changement d'opinion engage un ecclésiastique à se séparer de la communion dominante , renoncé à ses bénéfices pour se dévouer à ce qu'il croyait être la vérité , on pourrait , dans ce langage , reconnaître quelque courage et priser sa loyauté. Ce n'est pas ainsi qu'en avait agi ce Luther qu'il s'était proposé pour modèle. Il mourut d'épuisement , le 2 mai 1809 , à la suite d'un voyage qu'il avait fait à Paris , comme député des états de Brunswick. Il a laissé des cours d'exégèse de la Bible , dont la publication mettrait dans un plus grand jour la profonde connaissance qu'il avait des langues anciennes , et

l'esprit de critique qui le distinguait. Il a lui-même écrit sa vie : on la trouve , ainsi que son portrait , dans le *Magasin pour les ministres de l'Évangile* , par J. R. G. Beyer , tome x , page 106-112. —

HENKEL (JEAN-FRÉDÉRIC) , habile chimiste et minéralogiste saxon , naquit à Freiberg , en 1679. Il étudia d'abord la médecine et l'exerça pendant quelque temps ; mais il abandonna cette science , dans la suite , pour se livrer exclusivement à la chimie et à la minéralogie. Le roi Auguste II le nomma conseiller des mines ; et Henkel , dans cette fonction , se rendit utile à sa patrie de différentes manières. La manufacture de porcelaine , à Meissen , doit surtout à ses procédés chimiques la réputation dont elle a joui depuis plus d'un demi-siècle. Ce laborieux chimiste mourut le 26 janvier 1744. Il laissa une riche collection de fossiles et de minéraux , qui a été transportée à Petersbourg. Comme botaniste , Henkel a eu quelque réputation pour son talent dans l'analyse chimique des végétaux. Les principaux ouvrages qu'il a publiés , et qui tous se sont fait remarquer par l'esprit d'observation qu'on y trouve , sont : I. *Flora saturnizans* , ou *l'affinité du règne végétal et du règne minéral* , avec un appendix sur le *Kali geniculatum* , et une couleur qu'on en prépare , et qui ressemble à l'outremeur , Leipzig , 1722 , in-8° , avec 9 planches ; ibid. , 1755 , in-8° , avec fig. L'auteur cherche à y établir que la fermentation et la cristallisation sont les seules causes de la végétation , à-peu-près comme Tournefort croyait voir une végétation dans les stalactites de la grotte d'Antiparos. II. *Pyritologia* , ou *Histoire naturelle de la pyrite* , avec une préface sur l'utilité de l'exploitation des mines , surtout dans la Saxe élec-

torale, Leipzig, 1725, in-8°. avec 5 planches; ibid., 1754, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en français par le baron d'Holbach: on y a joint la *Flora saturniana* et les opuscules minéralogiques, Paris, 1760, deux parties in-4°. III. *Bethesda portuosa*, ou *Les eaux salutaires à la conservation d'une longue vie; surtout les eaux minérales de Lauchstaedt et celles de Freiberg, avec de nouvelles découvertes d'après l'histoire, la chimie et la médecine*, Freiberg, 1726, in-8°. Cet ouvrage est fort estimé. IV. *Opuscules minéralogiques et chimiques, avec une préface sur les sciences des mines, au profit de l'État, et avec des notes*; publiés par C. F. Zimmermann, du consentement de l'auteur. V. *Henkelius in mineralogid redivivus*, ou *Introduction à la minéralogie*; publié par J. E. Stephani, après la mort de l'auteur, Dresde, 1747, in-8°; ibid., 1759, in-8°. Cet ouvrage a également été traduit en français par le baron d'Holbach, Paris, 1756, 2 vol. in-12. Il traite principalement de la connaissance des eaux, des sucs terrestres, des sels, des terres, des pierres, des minéraux et des métaux, etc. Wallerius cite cet ouvrage pour sa nouvelle division des minéraux, et le nomme le précurseur d'un meilleur ordre systématique du règne minéral.

B—H—D.

HENKEL (JOACHIM-FRÉDÉRIC), habile chirurgien, né à Preussisch-Holland, le 4 mars 1712, reçut de son père les premières leçons de son art. A l'âge de dix-neuf ans, il continua ses études à Berlin, accepta, pour trois ans, la place de chirurgien de compagnie dans un régiment prussien, et s'y distingua tellement que le roi Frédéric Guillaume I l'envoya à Paris, comme pensionnaire, pour s'y per-

fectionner. Henkel y profita des leçons des plus célèbres médecins français, et s'appliqua surtout à l'étude de l'art des accouchements. Revenu à Berlin, après deux ans d'absence, il fut nommé par le roi, qui l'examina lui-même, chirurgien en chef d'un régiment de ses gardes. Après la première campagne de Frédéric II en Silésie, à laquelle il assista avec son régiment, Henkel donna des leçons publiques de chirurgie à Berlin: mais il n'avait pas fréquenté d'université allemande; il n'avait pas reçu le degré de docteur, et le préjugé regardant lui suscita beaucoup de contrariétés. Il soutint alors, en 1744, à Francfort-sur-l'Oder, sa thèse, *De cataractâ crystallinâ verâ*, et fut reçu docteur. Au retour de la seconde campagne de Silésie, il renonça entièrement à sa place de chirurgien en chef à l'armée, pour ôter à ses adversaires tous les moyens de le chicaner; et se devouant uniquement à la pratique et à l'enseignement, il forma, par ses leçons, beaucoup d'excellents chirurgiens. Henkel mourut à Berlin, le 1^{er} juillet 1779. Il acquit une grande réputation, car il était très heureux dans ses cures: l'art d'accoucher a été perfectionné par lui en Prusse; et on peut le regarder comme un des meilleurs observateurs en médecine et en chirurgie. Du reste sa manière d'écrire est des plus incorrectes, et annonce qu'il avait entièrement négligé les connaissances préliminaires les plus indispensables: mais tous ses ouvrages renferment des choses neuves et utiles. Il a publié tant en latin qu'en allemand: I. *De cataractâ crystallinâ verâ*, Francfort-sur-l'Oder, 1744, in-4°. II. *Recueil d'observations médicales et chirurgicales*, Berlin, 1747, 1763, huit numéros in-4°. III. *Observa-*

tions sur les accouchements difficiles, Berlin, 1751, in-4°. IV. *Instruction pour perfectionner la science des bandages*, ibid., 1756, in-8°; avec 14 planches; ibid., 1767, in-8°. V. *Dissertation sur les fractures et les entorses*, ibid., 1759, in-8°. avec fig. VI. *Dissertation sur l'art des accouchements*, ibid., 1761, in-8°, avec fig.; 3°. édition, ibid., 1774, in-8°. avec fig. Cet ouvrage est une traduction libre de celui de Roeder. VII. *De l'effet des médicaments extérieurs sur le corps humain, avec un appendix*, Berlin, 1765, in-8°. VIII. *Nouvelles observations médicales et chirurgicales*, Berlin et Stralsund, 1769-1772, 2 numéros in-8°. avec fig. IX. *Dissertations sur des opérations chirurgicales*, Berlin, 1770-1775, huit parties in-8°. avec fig. X. *Des accouchements dans lesquels l'enfant se présente par les pieds, et qui exigent beaucoup d'adresse de la part de l'accoucheur*, ibid., 1775, in-8°. B—H—D.

HENLEY (JOHN), plus connu sous le nom de l'orateur *Henley*, naquit en 1691, à Melton-Moubray, au comté de Leicester. Il acheva ses études à l'université de Cambridge, où il montra un esprit porté à la chicane, et la prétention de réformer entièrement le système de l'éducation académique. Appelé à diriger l'école de son pays natal, il la mit en réputation par sa méthode d'enseignement. Il entra ensuite dans les ordres; mais jaloux de déployer ses talents sur un grand théâtre, il abandonna sa cure et son école, et vint à Londres, déjà connu par un pème sur *Esther* et par une *Grammaire universelle*, où il donnait les éléments de dix langues différentes. Il publia successivement la traduction des *Lettres de Pluie*, de

quelques ouvrages de Vertot, etc. : mais sa principale occupation était de prêcher; il se vantait d'avoir considérablement perfectionné l'élocution et l'action oratoire. La foule, qui se pressait à ses sermons, était immense; ce qui fait dire à Pope :

Still break the benches, Henley! with thy strain
While Kennet, Hare and Gibson preach in vain.

(Continue, ô Henley ! d'attirer la foule par ton éloquence, tandis que Kennet, Hare et Gibson prêchent dans le désert.)

Mais son auditoire n'était guère composé d'abord que de gens des dernières classes du peuple : il ne se bornait pas à leur prêcher l'Evangile et la morale; ses sermons étaient en même temps des leçons bonnes ou mauvaises sur les arts et métiers. Les dimanches, il parlait sur des matières théologiques, et les mercredi sur toutes les sciences. Il avait, dit-on, réussi à attirer un nombreux concours de cordonniers, en annonçant qu'il leur enseignerait à faire une paire de souliers en quelques minutes : sa méthode se réduisait à couper les tiges des bottes pour en faire des souliers. La mode amena cependant par la suite à son oratoire les meilleures sociétés de la capitale : il distribuait à ses souscripteurs, au lieu de billets d'entrée, des médailles représentant une étoile qui se lève au midi, avec cette devise, *Ad summa*, et de l'autre côté, *Inveniam viam aut faciam*. « Chaque auditeur paye un sou. » Il mourut en 1756. Henley était l'auteur anonyme d'un journal hebdomadaire, intitulé *Le docteur Hyp*; ce n'est qu'un tissu de galimathias, pour lequel il recevait de sir Robert Walpole cent livres sterling par an. On a aussi de lui des *Mémoires* sur lui-même, où son amour-propre s'est mis à l'aise d'une manière assez originale. Il avait fait circuler à ce sujet, en octobre 1726, le billet

suivant : « Ayant été menacé, par différentes lettres anonymes, de la publication d'une histoire détaillée de ma vie et de mon caractère, si je ne fermais pas mon oratoire, j'avertis ici ceux qui ont formé ce projet d'écrire ma vie, de se hâter, sans quoi ils auront perdu leur temps, car je l'écris moi-même. » Il promettait, dans un de ses avertissements, de donner « une vue générale du beau monde, dès le temps qui précéda le déluge de Noé jusqu'à l'an 1729. » Henley, avec toutes ces belles promesses, ne fut qu'un fou ou un charlatan. Il avait une voix forte, un langage abondant, un air magistral, et surtout une imperturbable impudence. Ayant été appelé à comparaître devant le conseil privé, comme on lui rappelait nombre d'expressions injurieuses qu'il avait appliquées à des personnes en place, il répondit hardiment : « Milord, il faut que je vive. » Le lord Chesterfield lui dit : « Je ne vois aucune espèce de raison pour cela, et j'en vois plusieurs contre. » Cela fit rire : Henley, irrité, observa que le mot était bon, mais qu'il avait été dit auparavant. Hogarth, dans deux de ses caricatures, et Pope, dans sa *Dunciade*, ont donné à ce burlesque orateur une célébrité digne de lui. X—s.

HENLEY (ANTOINE), écrivain anglais, d'une bonne famille du Hampshire, étudia à Oxford, et vint ensuite à Londres, où, riche de tous les avantages que donnent l'esprit, l'éducation et la fortune, il se fit bientôt remarquer à la cour de Guillaume III, où il acquit une influence secrète sur les affaires de l'état; mais son indolence, son penchant à la galanterie, et son goût pour la littérature, l'éloignèrent des grandes places auxquelles il aurait pu s'élever facilement s'il avait eu plus d'ambition. Il se montra constamment le protecteur des lettres; et il

y a peu d'auteurs contemporains qui n'aient éprouvé sa générosité. Aussi était-il l'objet d'une foule de dédicaces, qu'il savait toutefois, en lui payant, apprécier à leur juste valeur. Après avoir mené d'abord une vie assez dissipée, il se maria dans un âge mûr, et, avec un caractère plus grave, siégea dans le parlement d'Angleterre comme représentant d'Andover, de Weymouth et de Melcombe-Régis au comté de Dorset : il mourut en 1711. Ant. Henley joignait à un esprit orné un goût délicat, non seulement en littérature, mais en musique, où son opinion donnait en quelque sorte le ton. Il connaissait parfaitement la théorie de cet art, chantait bien, et jouait de divers instruments. On a de lui quelques ouvrages publiés sous le voile de l'anonyme, des poèmes lyriques, et nombre de morceaux insérés dans le *Tatler* et dans le *Meddley*. Un de ses fils, Robert Henley, fut créé, en 1760, baron et garde du grand-sceau, grand-chancelier en 1761, et comte de Northington en 1764. X—s.

HENNEPIN (LOUIS), missionnaire récollet, était né en Flandre vers 1640. Son inclination pour les voyages le conduisit en Italie : il fut ensuite prédicateur à Hall en Hainaut, et passa dans un couvent de l'Artois, d'où on l'envoyait faire la quête en divers lieux, entre autres à Calais et à Dunkerque. Les récits des marins, qu'il eut occasion d'entendre, fortifièrent son goût pour les courses lointaines; aussi ce fut avec joie qu'il accepta la mission d'Hollande. Il revint par Maëstricht, accepta les fonctions d'aumônier de régiment, et les exerça même à la bataille de Senef. Après avoir affronté plus d'une fois les hasards de la guerre, il fut envoyé à la Rochelle, où il s'embarqua pour le Canada. Il arriva, en 1675, à Québec, et ne resta

point oisif : il prétend que ce fut durant le séjour qu'il fit au fort Frontenac ou Cataracoui, dont il avait fondé le couvent, qu'il conçut, par la lecture des voyages, le dessein de pénétrer par l'Ohio jusqu'à la mer, vers le cap des Florides. Il eut occasion de satisfaire ce desir, en recevant une invitation du provincial d'Artois d'accompagner Lasalle dans les découvertes que celui-ci allait entreprendre, avec l'autorisation du Roi. (*Voy. LASALLE.*) Ils partirent le 18 novembre 1678, et passèrent l'hiver près de Niagara. Hennepin retourna au fort Frontenac, y prendre deux autres religieux pour l'aider dans ses travaux : ils voyagèrent par les grands lacs du Canada jusqu'à Michilimakinac, où ils arrivèrent le 26 août 1679. Ce lieu était alors bien peu fréquenté ; ils entrèrent dans le lac Michigan, et gagnèrent la rivière des Illinois, sur les bords de laquelle ils bâtirent un fort. Divers contre-temps forcèrent Lasalle à retourner à Frontenac. Avant son départ, il détacha Hennepin, avec une autre personne, pour continuer la découverte du grand fleuve Meschasisipi, dont les sauvages leur avaient parlé. Hennepin partit le 28 février 1680 : il raconte qu'il descendit de la rivière des Illinois dans le Meschasisipi, et suivit le cours de celui-ci jusqu'à la mer ; qu'il le remonta ensuite jusqu'à un saut qu'il a décrit le premier, et qu'il nomme saut de Saint-Antoine ; qu'il fut pris par des sauvages, qui le promenèrent de côté et d'autre jusqu'au quarante-sixième degré de latitude. Après huit mois de séjour chez des peuples auxquels ses connaissances en chirurgie l'avaient rendu très précieux, il fut délivré par des Français arrivés du Canada. Il passa l'hiver à Michilimakinac, et fut de retour à Québec, le 5 avril 1682. Ramené en Europe, il y publia

la relation de ses courses. Il fut ensuite nommé gardien du couvent de Renty en Artois, refusa de retourner en Amérique, et, par suite de plusieurs désagréments, se retira en Hollande en 1697, avec la permission de ses supérieurs. Il s'était fait des protecteurs à la cour de Guillaume III. Ils parlèrent à ce prince du manuscrit d'Hennepin, qui apprit que son travail était agréé, et que l'on serait bien aise qu'il le publiât. Malgré cet accueil, il trouva des obstacles pour l'impression d'une nouvelle édition de son livre. Quoiqu'Hennepin eût pris l'habit séculier afin de parcourir la Hollande, il ne paraît pas qu'il ait renoncé à sa religion, ni à ses vœux ; car il joint toujours à sa signature la qualité de missionnaire récollet et notaire apostolique. On a de lui : 1. *Description de la Louisiane nouvellement découverte au sud-ouest de la nouvelle France, avec la carte du pays, les mœurs et la manière de vivre des sauvages*, Paris, 1683, un volume in-12^e, ibid., 1688 ; traduit en italien, Bologne, 1606, in-12 ; et en allemand, Nuremberg, 1689, in-12. Cette relation est dédiée à Louis XIV. Hennepin s'y montre adulateur, et se qualifie sujet du roi de France : elle contient les diverses courses de l'auteur, et devrait être intitulée voyage plutôt que description. Elle ne renferme rien sur la découverte du Meschasisipi ; de sorte qu'elle offre de l'obscurité dans la partie qui traite des aventures de l'auteur avant de remonter le fleuve. Étant en Hollande, il fit paraître une relation intitulée : 2. *Nouvelle découverte d'un très grand pays situé dans l'Amérique, entre le nouveau Mexique et la mer Glaciale*, etc. Utrecht, 1697, un vol. in-12, fig. ; Amsterdam, 1698 ; ibid., 1704, 1711, 1720, avec les Voyages

du sieur Laborde aux îles Caraïbes. Dans cet ouvrage, l'auteur donne le récit entier de ses courses, et explique les motifs qui l'ont empêché d'en parler avec un aussi grand détail dans le premier. Il ne voulait pas désobliger Lasalle, ni lui ravir de son vivant la gloire de la découverte du Meschasipi. Il publia la suite de ce livre sous ce titre: III. *Nouveau voyage dans un pays plus grand que l'Europe, entre la mer Glaciale et le nouveau Mexique, depuis 1679 jusqu'en 1682, avec les réflexions sur les entreprises au sieur Lasalle*, Utrecht, 1698, un volume in-12, fig.; traduction allemande, Brème, 1697, in-12, fig. Cet ouvrage et le précédent sont dédiés à Guillaume III, que le bon récollet flatte comme il avait flatté Louis XIV; il l'invite de même à faire prêcher la foi dans les nouveaux pays. C'est comme sujet du roi d'Espagne, et avec sa permission, qu'il se présente au roi d'Angleterre. Dans sa préface, il répond à ceux qui lui avaient fait des reproches de ce que, religieux de Saint François, il souhaitait qu'un roi protestant lui facilitât la promulgation de l'Evangile; à ceux qui avaient trouvé extraordinaire qu'il eût mis si peu de temps à descendre et à remonter le Mississipi, enfin à ceux qui avaient mis obstacle à l'impression de ce dernier ouvrage en disant aux libraires hollandais que ce n'était qu'une réimpression du premier, dont ils avaient vu une traduction flamande. Sa justification sur tous ces points, notamment sur le dernier, est très plausible: en effet, ce troisième ouvrage ne contient que la relation de l'entreprise de Lasalle, et la description des mœurs des sauvages. Ces trois productions d'Hennepin sont suite l'une à l'autre; elles présentent peu d'intérêt sous le rapport de la géographie, quoi-

que ce religieux soit le premier voyageur qui ait remonté si haut le Mississipi. Dans son second ouvrage, il parle d'une rivière venant de l'Occident, qui lui parut presque aussi grosse que le Meschasipi où elle tombe. Le tableau qu'il fait de la source, d'après les récits des sauvages, s'accorde parfaitement avec ce que l'on a su récemment sur les sources du Missouri. Hennepin est parfois crédule; mais il ne mérite pas tous les reproches que lui adresse Charlevoix. Ce dernier était sans doute choqué de la liberté avec laquelle le récollet parlait du peu de fruit qu'on pouvait espérer de la prédication de la foi aux sauvages; des accusations de cupidité, que l'auteur fait tomber sur les jésuites, et de son assertion que les Iroquois aimaient tendrement les religieux de Saint François, parce qu'ils les voyaient vivre en commun, et ne rien posséder en particulier. Le second ouvrage d'Hennepin se trouve dans le tome ix, et le troisième dans le tome v du *Recueil de voyages au nord*. On en a retranché les préfaces et les épîtres dédicatoires. Ce que les livres de ce missionnaire offrent de plus curieux, c'est le tableau de la vie des Sauvages: il les connaissait bien, ayant vécu plusieurs mois parmi eux. Quelques écrivains ont profité de son travail sans le citer. E—s.

HENNEQUIN (AYMAR), était originaire de Troyes, et issu d'une famille que Henri III appelait la race ingrate. Devenu évêque de Rennes par la protection des Guises, il se prêta docilement à toutes leurs vues, et ne négligea rien pour scouder leur ambition criminelle. Actif et factieux à une époque où le clergé oubliait trop ses devoirs, et méconnut l'esprit de l'Evangile, Hennequin se trouva en 1589 à ces barricades qui soulevèrent la ville de Rennes au duc de Mer-

Il contribua puissamment, par *anégryrique des deux Mar-* prononcé à Notre-Dame de à exalter l'esprit des fanatis- a faveur de la Ligue, et à les contre l'autorité du Roi. Peu ps après, et pour prix de son nement à un parti qui priva si emps la France de cet Hen- dont le nom a quelque chose loex et de si touchant pour les bles Français, Hennequin fut é président du conseil des qua- , formé par le duc de Maïenne. aussi désigné pour l'archevê- : Reims. Il mourut en 1596. vrages, peu nombreux, sont de- très rares : I. *Confessions de gustin*, trad. en français, Paris, ; Lyon, 1618, 1 vol. in-8°, nant seulement les dix premiers . II. *Brevis descriptio et intertio cœremoniarum in sacrificio* e, 1579, in-12, un volume, Da trouve dans trois Discours, aussi en latin, et qui suivent ce é, les principes séditieux que ne pas à adopter la Ligue: il y ape à Charles IX, qu'il préconise e auteur du massacre de la St- e'mi, ces paroles de S. Am- e au sujet de Théodose, auteur assacre de Thessalonique : *Vir a vix possumus invenire*. III. e *de Gerson, de l'Imitation de . J. C., nouvellement reveu, cor- et augmenté*, Paris, 1582, in- Cette traduction représente plus ious le texte de l'ancienne version oulouse sous le nom de Gerson; le a préparé les voies à celle de el Millac, dont une sœur épousa ière d'Aymar, René HENNEQUIN, re des requêtes. — HENNEQUIN ôme), autre frère d'Aymar, et, me lui, zèle ligueur, fut conseiller arlement de Paris; il avait publié

xx.

un recueil de Sonnets, intitulé : *Les Regrets sur les misères advenues par les guerres civiles de France*, Paris, Dupré, 1569, 1 vol. in-4°. Il occupa quelque temps le siège épiscopal de Soissons. D—B—s.

HENNEQUIN (Jatques), chanoine de Troyes, sa patrie, docteur et professeur de Sorbonne, était un des hommes les plus habiles de la faculté, bien supérieur aux Duval et aux Ysambert ses collègues. Le célèbre François Pithou disait qu'il tenait lieu de la Sorbonne entière. Il était lié avec le fameux Launoï, dont il partageait les sentiments sur les opinions théologiques. Le cardinal de Richelieu l'ayant appelé, avec plusieurs autres théologiens, pour avoir leur avis sur le mariage de Gaston d'Orléans, que l'Éminence voulait faire déclarer invalide; Hennequin, avant d'opiner, regarda derrière la tapisserie. Le cardinal étonné en demanda la raison : « C'est pour voir, dit le docteur, si nous sommes en sûreté. » Après cette précaution, il répondit, conformément à son sentiment sur le droit des souverains de mettre des empêchements dirimants, que le mariage était valide : « mais, que le roi, ajoutait-il, fasse du défaut de son consentement un empêchement dirimant pour la suite, et alors ces mariages seront nuls. » Hennequin avait formé une bibliothèque de dix à douze mille volumes bien choisis, qu'il légua à sa patrie, pour être rendue publique, en assurant une pension pour le bibliothécaire et pour l'achat de nouveaux livres (1). Il fonda des lits à l'hôpital de Troyes pour des incurables, et mourut dans cette ville en 1660, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Il fut enterré auprès de MM. Pithou. — Claude HEN-

(1) Voyez les détails de cette généreuse fondation dans le *Moréri* de 1739, tom. v, pag. 582.

NEQUIN, vicaire-général d'Albi, ensuite chanoine de l'église de Paris, était de la même famille que le précédent. Il a donné au public une édition de la *Vulgate*, avec des notes, des tables historiques, géographiques et chronologiques, 1731, 2 vol. in-fol.; un *Mémoire sur les libertés de l'Eglise gallicane*, in-12, 1714; des *Lettres* au cardinal de Rohan sur les affaires de la bulle *Unigenitus*, etc.

T—D.

HENNERT (CHARLES - GUILLAUME), écrivain allemand sur l'économie forestière, naquit à Berlin le 3 janvier 1739, et servit pendant la guerre de sept ans sous les ordres du prince Henri de Prusse, qui, à la paix, le fit son ingénieur au château de Reinsberg. En 1785 le roi de Prusse nomma Hennert inspecteur en chef des constructions du département de l'administration forestière, et, quelques années après, conseiller-privé de l'administration des forêts. Il mourut le 21 avril 1800, après avoir beaucoup contribué en Prusse à l'amélioration de cette partie de l'économie publique. Il a publié un assez grand nombre d'ouvrages sur cette matière et sur l'art militaire. Voici les plus estimés : I. *Dissertation sur la cavalerie dans les temps les plus anciens, d'après les récits d'Homère*, Berlin, 1774, in-8°. II. *Description du château de plaisance et du jardin du prince Henri de Prusse, à Reinsberg*, ibid., 1778, in-8°. III. *Mémoires sur la science forestière déduits de la géométrie appliquée*, Leipzig, 1783, in-8°, avec 11 planches. IV. *Indication succincte de quelques inventions géométriques dont l'application peut servir en différentes occasions aux forestiers chargés de l'administration des forêts mises en coupes réglées*,

Berlin, 1789, in-8°, avec gravures. V. *Mémoires pour servir à l'histoire des guerres de la ma Brandebourg sous l'électeur ric III, tirés principalement archives royales et d'autres écrits inédits, avec une carte de Bonn*, Berlin et Stettin, 1740. VI. *Instruction sur la tenue des forêts d'après les ordres du roi de Prusse*, Berlin, 1795, 2 vol. in-8°. VII. *Disquisition occasionnée dans les forêts prussiennes depuis 1791 jusqu'à présent par les chenilles et les cochenilles*, Leipzig, 1798, in-4°. VIII. *Tableau de l'administration forestière de la Prusse*, 8 planches; ibid., 1798, in-4°. Hennert est aussi l'éditeur de l'*Instruction succincte sur la manière de fortifier les places fortifiées*, 1783, in-8°; et il a placé, de ce manuel, des *Réflexions sur l'utilité des redoutes*. Il a eu la traduction française de l'*Histoire des dernières campagnes de Gêneral Adolphe en Allemagne*, par le comte de Francheville, Berlin, 1774°, de plusieurs Dissertations savantes; savoir : *Tableau des Empériaux et des Suédois sur les principaux événements de cette histoire*; *Tableau sur les batailles de Breitenfeld et de Lützen, avec les plans du terrain*. Différents ouvrages périodiques, tels que le *Journal de Berlin* et le *Journal militaire* ferment de cet auteur un grand nombre de Mémoires sur l'histoire militaire et sur des objets relatifs à l'économie forestière. B—1

HENNIGES (HENRI DE), d'état et publiciste célèbre, né le 15 septembre 1645, à Weissenau, dans les universités de Göttingue et d'Altorf, à l'étude du droit, e

a bientôt, non seulement par une grande connaissance du droit public et des traités existants alors, mais par sa facilité à employer son talent dans les affaires politiques. N'étant pas d'origine noble, sa naissance opposa d'abord bien des obstacles à son désir d'être placé dans la carrière diplomatique; mais il ne se laissa pas décourager. Henniges publia un ouvrage sur le pouvoir de l'électeur en matières ecclésiastiques, dans l'espérance d'être occupé au cabinet impérial de Vienne; il n'en recueillit pas le fruit qu'il avait attendu. Il avait publié, en 1673, ses *Observations sur Grotius*. Frédéric de Jéna, ministre de l'électeur de Brandebourg, frappé du mérite de cet ouvrage, voulut en devenir l'auteur; et, depuis ce moment, fut le protecteur de Henniges, lui trouva une de ses parentes, et le fit entrer, en 1678, au service de l'électeur Frédéric Guillaume, en qualité de secrétaire intime. L'année suivante, Henniges remplaça le secrétaire de la légation prussienne à Ratisbonne. Le ministre de la cour de Brandebourg auprès de la diète, le comte de Bernich, le recommanda à Frédéric, le futur premier roi de Prusse: celui-ci l'éleva, en très peu de temps, à la dignité de son second envoyé auprès de la diète, et lui conféra des titres de noblesse. Ce ministre assista, en 1711, comme second ambassadeur de la Prusse, au congrès de Carlsbad, où Charles VI fut élu empereur d'Allemagne; mais il ne fut admis qu'à une seule séance, étant le 26 août 1711. Quelques membres d'état ne furent pas fâchés de cet événement; car ils avaient cru que, par son adresse, Henniges aurait infailliblement réussi à régler les affaires. Il s'opposa, lors

de l'ouverture du congrès, au nonce Albani; celui-ci, non seulement exigeait pour lui la préséance sur les électeurs ecclésiastiques et cherchait à placer sur le trône impérial un prince vivant alors caché à Francfort, mais il voulut aussi plaider pour les électeurs de Cologne et de Bavière, qui avaient été mis au ban de l'empire. Ce ministre se faisait remarquer, malgré sa petite stature, par un air imposant, par une éloquence irrésistible, une grande perspicacité dans les conseils, et une application infatigable au travail. Il flatta, dans ses premiers ouvrages, la puissance de la cour de Vienne; mais, dès l'instant où il fut reçu au service de l'électeur de Brandebourg, il se déclara l'adversaire le plus impétueux des prétentions de l'empereur d'Allemagne. Henniges excita la haine du cabinet de Vienne, au point qu'en 1703 cette cour adressa une note à celle de Berlin, pour demander la punition de cet écrivain, pour avoir parlé d'une manière trop peu mesurée de la personne de l'empereur. La franchise de ce grand publiciste se montre surtout dans ses écrits sur le droit public d'Allemagne; on voit qu'il est là sur son terrain. Ses principaux ouvrages sont : 1. *Observationes politicae et morales in Hug. Grotii de jure belli et pacis libros III*, Sulzbach, 1673, in-8°. Henniges composa ces observations étant encore à l'université d'Altorf. A une époque où le droit naturel, plus justement nommé de nos jours, *droit de la raison*, occupait très peu les universités d'Allemagne, l'apparition d'un ouvrage sur cette matière devait nécessairement agiter les esprits. On vanta les connaissances, l'application et le jugement de son auteur; mais on l'attaqua, et sur le fond de ses principes, et sur la vivacité de son style. 11. *Liber de summa*

imperatoris romani potestate circa sacra, Nuremberg, 1676, in-8°. III. *De summa imperatoris romani potestate circa profana liber unus*, ibid., 1677, in-8°. Dans la préface, l'auteur fait en quelque sorte amende honorable d'avoir publié ses observations sur Grotius, à cause, dit-il, de sa *contentiosa et arrogans quædam judicii immoderataque libertas*. IV. *Discursus de suprematu adversus Cesarinum Furstenerium; Hyetopoli ad Istrum* (Ratisbonne), 1687, in-8°. Leibnitz (opp., tome vi, p. 354) attribue cet ouvrage anonyme à Henniges; il dit qu'il est écrit d'une manière fort élégante, et en bon latin. Quant au nom d'Hyetopolis, on trouve dans des chartes anciennes, que Ratisbonne est souvent nommée *Imbriopolis*, au lieu de Regensburg (ville de pluie), qui est la même chose qu'Hyetopolis. V. *Discursus de jure legationis statuum imperii*; Eleutheropoli (probablement aussi Ratisbonne), 1701, in-8°. Cet ouvrage fut publié sous le nom de *Justinus Presbenta*. Henniges avait choisi sans doute ce pseudonyme, afin de pouvoir dire librement sa façon de penser sur les deux premiers plénipotentiaires envoyés par Louis XIV à la diète de l'empire, et surtout sur le comte de Cressy. L'auteur n'a pas manqué son but; l'ouvrage fit quelque sensation : les Mémoires de Trévoux de 1702, juin, 446, renferment sur ce discours une critique très bien faite. VI. *Meditationum ad instrum. pacis Cæsareo-Suevicum specimina* x (sans nom d'auteur ni de lieu d'impression), 1703-1712, in-4°. Cet ouvrage, plus utile à la jurisprudence qu'à l'histoire, est d'un grand intérêt, et fournit des notices très remarquables. Le caractère diplomatique dont Henniges était revêtu, pouvait seul servir d'égide à

une critique aussi hardie que qu'on y trouve; et cependant pe fallut que ce livre ne fût supprimé même brûlé par la main du bou C'est surtout dans la préface que l'auteur juge avec une extrême franchise les différents commentateurs du de paix qui est l'objet de ses réflexes. Ces *Meditationes* sont une exacte du traité de Westphalie des notes remplies d'érudition traite avec une impartialité par les catholiques et les protestant jugement penche cependant toujours plus en faveur des états qu'en de l'empereur d'Allemagne). C le traité de Munster donna lieu ter presque toutes les questions droit public, le savant ouvrage Henniges sur cette matière a son auteur parmi les publicis premier ordre. Dans les *C select. Halens.*, on trouve du auteur *Observationes tres* 1) *re belli et pacis, statibus i competente*; 2) *de jure belli cis, statibus imperii, vi sup tatis, competente*; 3) *de jure fœderum statuum Imperii g nici*. Ce même recueil renferme *siderationes ad clausulam a pacis Rysvicensis*. Les archives les de Berlin conservent encore ministre un manuscrit en dix volumes, dans lequel il a traité l' de la diète de l'empire : il y a j index de 1662 jusqu'en 16 beaucoup de pièces justificatives : histoire s'étend ensuite sans ind qu'en 1711. La vie de ce homme d'état a été écrite en la J. S. Strehel, et publiée à An 1757-1758, in-4°. B—n.

HENNIN (HENRI-CHRIS docteur en médecine, mais connu sous ce rapport que érudit, naquit en Hollande

vi^e siècle. Il joignit l'enseignement de son art à la pratique, s'établit à Dussbourg, et ensuite à Utrecht, où il mourut en 1705. On a de lui : I. *Græcam linguam non esse pronuntiam secundum accentus dissertatio paradoxa*, Utrecht, 1684, in-8°. Il cherche à y prouver que les accents n'étant d'aucune utilité dans les langues parlées, on n'a dû les inventer pour la langue grecque, que lorsqu'elle a cessé d'être vulgaire ; et que l'usage des accents ayant été arbitraire, la prononciation qu'ils déterminent ne peut qu'être fautive. Vosius a soutenu cette opinion ; mais Joh. Rod. Wetstein, dans une lettre à Magliabecchi, en a démontré la fausseté par différents passages des anciens auteurs, et entre autres du traité de Denis de Thrace, *De accentibus*. II. La traduct. latine de l'*histoire des grands chemins de l'empire romain*, avec les remarques critiques et des notes extraites des manuscrits de Bergier, dans le 2^e. volume du *Thésaur. antiquit. Romanarum* de Grævius. III. Une édition très estimée des *satires* de Juvénal avec des notes, Utrecht, 1685, in-4°. Elle a été réimprimée à celle des *satires* de Perse, donnée par Casanbon, et reproduite avec un nouveau frontispice, Leyde, 1695. IV. Une bonne édition des *Épistoles itineraires* de Jacq. Tollius, Amsterdam, 1700, in-4°, enrichie d'une préface et de notes suivantes (*Voy. TOLLIUS*). On lui attribue encore : *Historia augusta imperator. romanorum. à Cæsare ad Josephum imp. ex J.-P. Lotichii et J.-J. Hottmanni Tetrastichis*, Amsterdam, 1710, in-fol., fig. W—s.

HENNIN (PIERRE-MICHEL), diplomate, né à Paris vers 1750, obtint très jeune un emploi dans le département des affaires étrangères. Il ac-

compagna M. le comte de Broglie dans son ambassade de Pologne, et se fit bientôt connaître par sa prudence et sa capacité. Il mérita la confiance entière de l'ambassadeur, et obtint même celle du roi Louis XV, qui lui adressa plusieurs fois des instructions écrites de sa main. Il fut désigné, en 1761, pour tenir la plume au congrès qui devait s'assembler à Augsbourg, et fut nommé, en 1764, ministre résident en Pologne. Il passa, deux ans après, à Genève, avec le même titre, réussit, par un esprit conciliant, à pacifier les troubles qui désolaient cette ville, et obtint l'estime des deux partis. Il profita de son séjour dans le voisinage de Ferney, pour voir Voltaire, et resta en correspondance avec cet homme célèbre dont il admirait le génie, sans partager toutes ses opinions. Appelé au poste important de premier commis des affaires étrangères et de secrétaire du conseil d'état et du cabinet du roi, il le remplit avec distinction jusqu'à l'entrée de Dumouriez au ministère (15 avril 1792). Ses talents et sa probité lui avaient mérité la bienveillance de l'infortuné Louis XVI, qui l'honora de sa confiance. Il fut nommé, en 1794, membre de la commission administrative : mais M. de L'vivichurnois ayant été arrêté, (*Voy. BROTIER*, VI, 59), on trouva, dans ses papiers, une note portant qu'en cas de rétablissement de la monarchie, Hennin serait proposé pour la place de ministre des affaires étrangères ; il n'en fallut pas davantage pour le faire éloigner de tous les emplois. Il mourut à Paris, le 5 juillet 1807. C'était un homme très aimable, et qui réunissait des connaissances fort étendues en histoire, en géographie et en antiquités. Il savait presque toutes les langues de l'Europe, était, depuis 1785, membre de l'aca-

démie royale des inscriptions et belles-lettres, et fut aussi des sociétés des antiquaires de Cortone et de Cassel, et de l'académie celtique, pour laquelle il a composé, avec M. Fortia d'Urban, deux rapports qui ont été imprimés plusieurs fois, et dont il a été le principal rédacteur. Il a laissé en manuscrit plusieurs ouvrages importants, parmi lesquels on cite, une *Bibliographie des voyages* en onze volumes in-4°. une *Grammaire* et un *Dictionnaire polyglottes*, et un poème intitulé, *l'Illusion*, dont il avait déjà composé soixante chants, et qu'il se proposait d'étendre jusqu'à cent : c'est, dit-on, une suite de tableaux et d'épisodes applicables en partie aux événements de la révolution, quoique subordonnés à une action principale entièrement imaginaire. — Un autre HENNING, frère du précédent, né à Paris le 28 août 1728, remplissait, en 1790, les fonctions de procureur du Roi à Versailles, et jouissait de l'estime générale : il n'en fut pas moins destitué de ses fonctions, et mourut à Paris le 5 juillet 1801. W—s.

HENNINGES (JÉRÔME), savant généalogiste saxon, né à Lunebourg, dans le xvi^e. siècle, eut pour professeur le célèbre Melanchthon, et, après avoir terminé ses études, revint dans sa patrie, où il fut promu au saint ministère. Il s'appliqua avec beaucoup de zèle à la recherche des antiquités historiques, et mit au jour le résultat de ses travaux dans un ouvrage intitulé : *Theatrum genealogicum ostentans omnes omnium ætatum familias : monarchiarum, regum, ducum, marchionum, principum, comitum atque illustrium heroum et heroïnarum : item philosophorum, oratorum, historicorum, quotquot à condito mundo usque ad hæc nostra tempora vixerunt*, etc., Magdebourg,

1598, 4 vol. in-fol., fig. Il avait publié séparément les différentes parties qui composent cet immense ouvrage ; mais l'édition qu'on vient de publier est la plus belle et la plus complète (1). Deburne et Dav. Clém ont donné chacun une description très-détaillée. Pour avoir la collection entière des généalogies d'Henning il faut joindre à cet ouvrage : *Genealogiæ aliquot familiarum nobilium in Saxoniâ, quæ vel à comitibus à baronibus ortæ, quosdam principum, quosdam episcopalem potestatem adeptos produxerunt*, Magdebourg, 1590, in-fol. Cette rareté est ornée de gravures en cuivre de Goltzius et d'autres habiles artistes. Elle est, en outre, augmentée de notes intéressantes : c'est donc avec raison qu'on la préfère à celle qui avait paru à Uetzen en 1587. Les critiques ne sont pas d'accord sur le mérite des ouvrages d'Henninges : quelques-uns l'ont loué avec excès, tandis que d'autres l'ont beaucoup trop rabais. Il doit convenir, pour être juste, que son érudition était immense, et que ses erreurs sont excusables à une époque où la critique historique était dans l'enfance. Il mourut le 28 août 1597. — HENNINGES DE JESS a composé un Dictionnaire de la langue des Vénètes, peuple slave du pays de Lunebourg. Eccard souhaitait la publication de cet ouvrage, mais dont le manuscrit se trouvait dans la bibliothèque de Wolfenbüttel. W—

(1) Deburne indique, dans la *Bibliographie*, n^o 5071, comme supplément nécessaire à *Theatrum genealogicum*, un autre ouvrage intitulé : *Genealogia imperatorum, etc., dynastiarum, quæ circa Saxoniam tam superiori quàm inferiori ætate prævaluerunt*, (Ulrichsbach), 1587, in-fol. Mais ces ouvrages sont une partie du quatrième volume de *Theatrum*. L'erreur de Deburne est d'autant plus piquante, qu'il avait sous les yeux le recueil même : il est moins surprenant qu'elle ait été répétée par la plupart des bibliographes postérieurs.

HENNINGS (JEAN-CHRISTOPHE),
 professeur et bibliographe, na-
 quit en 1708, à Ploen, dans le Hols-
 tein. Il voyagea dans la France et dans
 la Hollande, après avoir terminé ses
 études à Iéna et à Strasbourg. En
 1738, Hennings fut nommé profes-
 seur de physique et de métaphysique
 à l'université de Kiel, et bibliothé-
 caire dans la même année. Il obtint,
 en 1763, la démission de ses emplois
 académiques, et fit ensuite un voya-
 ge en Angleterre; mais il revint à
 Kiel, et mourut vers l'an 1764. On
 ne sait pas l'époque précise de sa
 mort; mais on prétend que ses re-
 cherches de la pierre philosophale l'ont
 occasionnée. On le trouva un matin
 mort dans son lit, après avoir touché
 sa pension la veille : un soldat, qui lui
 avait servi d'aide dans ses travaux
 chimiques, fut soupçonné d'être son
 assassin. Ce professeur a publié :
 I. *Specimen planetographiæ physi-
 cæ, inquirens præcipue, an planetæ
 sint habitabiles?* Kiel, 1738, in-4°. II.
*De existentia Dei ex pudoris af-
 fectus demonstrata*, ibid., 1742,
 in-4°. III. *Oratio de artium mecha-
 nicarum constitutione et dignitate*,
 ibid., 1751, in-4°. IV. *Inusitata
 eodemque optima honestioris juven-
 tutis erudiendæ methodus, tum in
 reliquis studiis scholasticis, tum præ-
 cipue in lingua latinâ*, ibid., 1752,
 in-4°. V. *De logicæ scientiæ ad exem-
 plar arithmetices instituendæ ratio-
 ne*, ibid., 1752, in-4°. VI. *Biblio-
 theca seu notitia librorum rariorum,
 Latinæ et linguis cognatis, Italicæ,
 Hispanicæ, Gallicæ, etc. Item Græ-
 cæ, nec non Hebrææ, Arabicæ, Per-
 sicæ, Ethiopicæ, Armenicæ, etc.
 scriptorum, in primis in usum eo-
 rum qui peregrinas adeunt biblio-
 thecas, ordine alphabetico instructa,
 in quæ aliorum labores partim emen-*

*dantur, partim non contemnendo
 numero augmentur*, Kiel, 1766, in-8°. Il n'a été publié que le premier vo-
 lume de cet ouvrage intéressant, après
 la mort de l'auteur, par J.-H. Schulze.
 Ce volume finit avec l'article *Contardi*.
 Hennings avait fourni des notes nom-
 breuses à P.-F. Arpe, pour son *His-
 toire de la cour du duc de Schleswig-
 Holstein Gottorp*, etc., Francfort et
 Leipzig, 1774, in-4°. Ce profes-
 seur a laissé, en outre, en manus-
 crit : *Athenæ Cimbricæ, sive profes-
 sorum, quotquot hucusque in acade-
 miâ Kiloniensi vixerunt, vitæ ac
 scripta, præmissâ succinctâ factorum
 hujus academiciæ historiâ, juxta pu-
 blicorum monumentorum fidem deli-
 neatæ*. B—H—D.

HENNUYER (JEAN LE), fameux
 évêque de Lisieux, né en 1497 à St.-
 Quentin, suivant les uns, et, suivant
 d'autres, dans le diocèse de Laon.
 C'est à tort qu'on a prétendu qu'il avait
 été religieux de l'ordre de St. Domi-
 nique, aux Jacobins du grand couvent
 de Paris (1). Le Hennuyer fit ses études
 au collège de Navarre, où il reçut, en
 1550, le grade de docteur. Il fut ré-
 pétiteur du dauphin qui depuis devint
 Henri II : il fut précepteur d'Antoine
 de Bourbon, père de Henri IV; et des
 princes Charles de Bourbon et Charles
 de Lorraine, promu depuis au cardina-
 lat. En 1540, il obtint, au collège
 de Navarre, la chaire de théologie,
 qu'il conserva jusqu'en 1556. Il se
 faisait depuis long-temps remarquer
 à la cour comme directeur de la cons-
 cience de Diane de Poitiers, mai-
 tresse de Henri II, et ensuite de la
 fameuse Catherine de Médicis. Le
 1^{er} juillet 1553, Henri II l'avait

(1) Voyez les détails de cette discussion et l'in-
 dication des pièces auxquelles elle a donné lieu,
 dans le long article consacré à Hennuyer, dans la
Moréri de 1759.

nommé son premier aumônier, charge qu'il conserva sous François II, sous Charles IX et sous Henri III, jusqu'en 1575. Au mois de février 1557, le roi donna l'évêché de Lodève à Le Hennuyer, qui n'y était pas encore installé, lorsque, par une bulle du 29 janvier 1560, il fut transféré à celui de Lisieux, où il avait été nommé par François II en 1559, et dont il prit possession le 11 janvier 1561. Adversaire violent des calvinistes, il fit très vivement un acte d'opposition au célèbre édit du 17 janvier 1562, qui leur était favorable. C'est cette opposition que l'on a confondue mal à propos avec les événements de 1572, pour attribuer à Le Hennuyer l'honneur d'avoir sauvé les protestants de son diocèse, du massacre de la St.-Barthélemi, ordonné par Charles IX. Claude Héméré, dans son Histoire latine de St.-Quentin, en 1643, et, deux ans après, le P. Antoine Mallet, dans son Histoire des hommes illustres du couvent de St.-Jacques, sont les premiers qui aient parlé de la prétendue opposition de l'évêque de Lisieux aux ordres de la cour, transmis par Livarot, lieutenant pour le roi à Lisieux, lequel le pressait de s'unir à lui pour le massacre des huguenots. Telle est la fable qui a été depuis si fréquemment répétée, et qui a fourni à L. Séb. Mercier le sujet d'un drame. On a répété, sans examen, ce qu'en confondant MDLXXII avec MDLXII, avait avancé Héméré, historien sans critique et sans réputation, éloigné du temps et des lieux où a dû se passer l'action héroïque dont il parle. Les historiens contemporains, qui seuls mériteraient confiance, n'en ont rien dit; l'épithète très détaillée de Le Hennuyer n'en parle point; nul monument, aucun écrit, ne l'attestent à Lisieux. Le caractère connu du prélat; sa violence contre les protestants,

en 1562; ses titres d'aumônier de Charles IX et de confesseur de Catherine de Médicis, qu'il occupa plusieurs années encore après Barthélemi; les reproches de *maceté jusqu'au bout* qui lui furent adressés, deux ans après la St.-Barthélemi par le calviniste Villemadon; que-certitude de sa présence à Lisieux, où sa place d'aumônier devait l'appeler et le retenir à cette époque qu'Amyot, son collègue, se trouvait en 1572, à Auxerre, où il faisait construire sa cathédrale; le silence des registres de l'hôtel de ville de Lisieux, qui, depuis le 9 mai 1570, ne mentionne pas la présence de l'évêque de son diocèse, et qui attestent qu'il n'était pas Livarot, mais Gui de Champ de Fumichon, qui était gouverneur pour le roi, et que ce n'était pas lui, ainsi qu'aux mesures de défense de Tannequi Le Veneur de Launay et des officiers municipaux, protestants de Lisieux durent l'attribuer: tous ces motifs prouvent l'évidence qu'il n'est pas vrai que Le Hennuyer se soit opposé au massacre des huguenots à l'époque de la St.-Barthélemi. Aussi les savants bénédictins qui ont rédigé l'histoire des évêques de Lisieux, dans la *christiana*, en 1759 (tom. x), n'ont pas des matériaux et des renseignements qu'ils reçurent de l'évêché et de quelques chanoines instruits, n'ont aucune foi aux récits de Héméré et de Mallet. Dès 1746, l'abbé de La Motte avait, dans le *Mercurius de* la ville de Lisieux, l'action héroïque de Le Hennuyer attribuée à Jean Le Hennuyer, en faveur des huguenots de Lisieux. » Ainsi il faut reléguer l'action héroïque parmi les merveilles qui sont, sans examen, répétées de siècle en siècle, et qui font de l'histoire comme disait Fontenelle, un

de fables convenues. Le Hennuyer mourut à Lisieux en 1578, le 12 mars, et non le 12 août, comme le disent quelques biographes. D—s.

HENOCH. Voy. ENOCH.

HENRI I^{er}, dit l'*Oiseleur* à cause de sa passion pour la chasse, roi de la Germanie ou de l'Allemagne, est généralement compté au nombre des empereurs, quoiqu'il n'en ait jamais eu le titre (1). Il naquit en 876, et était fils d'Othon l'*Illustre*, duc de Saxe, qui refusa, dit-on, le trône à raison de son âge, et fit élire Conrad, son ennemi, mais dont il appréciait la valeur. Ce trait de magnanimité, si étouffant dans un pareil siècle, n'empêcha pas Conrad de faire la guerre au jeune Henri, et de le dépouiller d'une partie de ses états : mais il reconnut ses torts à son égard, et le désigna, en mourant, pour son successeur, au préjudice de son propre frère. Rien n'est moins certain, et, on ose le dire, moins vraisemblable que toutes ces circonstances, quoique rapportées par des auteurs presque contemporains. Henri fut nommé roi d'Allemagne en 919; et l'on doit remarquer que les députés des principales villes eurent part à son élection. Ces députés ne donnèrent point leurs suffrages, comme les évêques et les seigneurs; mais ils approuvèrent, par leurs acclamations, le choix fait en leur présence. Eberhard, frère de Conrad, envoya à Henri la lance, le manteau, le diadème et l'épée des anciens rois; et ces ornements, dont l'histoire d'Allemagne fait ici mention pour la première fois, ont été, dit-on, toujours conservés depuis à Nuremberg. Henri prouva sa reconnaissance à Eberhard, en lui ac-

cordant l'investiture du duché de Franconie et du palatinat du Rhin. Les premières années du règne de Henri n'offrent presque aucun événement important. Il soutient une courte guerre contre Arnoul le *Mauvais*, duc de Bavière, et la termine en lui faisant de légères concessions. Le sort de la Lorraine était encore indécis; et cette belle province n'appartenait ni à l'Allemagne ni à la France. Henri s'en empara, en 925, sur le duc Gislebert, à qui les rois de France l'avaient donnée, et la lui rendit en le mariant à sa fille Gerberge, sous la condition que son gendre relèverait de l'Empire. Henri tenta ensuite de policer ses états; il obligea ses grands vassaux à entretenir des corps de milices, destinés à maintenir la tranquillité publique, et à protéger les voyageurs, que les plus petits seigneurs se croyaient en droit de rançonner. Avant lui, les villes n'étaient que des bourgades défendues par quelques fossés : il les fit environner de murs garnis de tours et de boulevards; et comme les grands en redoutaient le séjour, il sut les y attirer, en attachant aux charges municipales des privilèges capables d'exciter leur ambition. On y établit des magasins, où les cultivateurs devaient apporter le tiers de leurs récoltes, pour faire subsister les armées en temps de guerre. C'est ainsi qu'il bâtit Brandebourg, Sleswig, Meissen, Gotha, Erfurt, Goslar, etc.; et enfin il établit, sous le nom de margraves ou marquis, des gouverneurs chargés spécialement de s'opposer aux nouvelles invasions des barbares. Les Slaves et les Vandales recommencèrent bientôt leurs agressions; mais ils furent repoussés partout. Ce succès déterminait Henri à s'affranchir du tribut que son prédécesseur s'était soumis de payer aux Huns. On dit que leurs envoyés étant venus réclamer

(1) Dans ses diplômes, il prend quelquefois le titre d'*aug. cat. Romanorum*, et dans d'autres de *aug. cat. Orientalis Rom.* Mais on ne le trouve pas eu il prit même le titre de *roi de Germanie*.

l'exécution du traité, il leur fit présenter un chien galeux, auquel on avait coupé la queue et les oreilles. Cette insulte saignante amena une nouvelle guerre; mais Henri, qui y était préparé, défit les Huns près de Mersbourg, en 933, et les chassa de toute l'Autriche. Pour les tenir en respect, il fit alors fortifier quelques villes, et les peupla en levant le neuvième des hommes de la province. Il tourna ensuite ses armes contre les Danois, les vainquit, et leur fit embrasser le christianisme. Après avoir assuré la tranquillité de l'Allemagne, il se disposait à passer en Italie, pour se faire couronner empereur, lorsqu'il mourut à Himmeln, en Saxe, le 2 juillet 936, âgé de 60 ans. Son corps fut transporté dans l'abbaye de Quedlinbourg. C'est du règne de ce prince que date la civilisation de l'Allemagne, dont, avant lui, les habitants n'étaient guère moins barbares que leurs voisins. Il disciplina le premier ses armées; favorisa les arts et le commerce, en accordant des privilèges aux villes; régla la tenue des assemblées publiques; fonda des maisons religieuses, et les chargea d'élever les enfants des militaires morts sans fortune. On voit qu'il fut le premier qui forma des chapitres de chanoinesses, pour y réunir les filles nobles dont les familles avaient été détruites ou ruinées par la guerre. Quelques auteurs lui attribuent aussi l'institution des tournois, qu'il établit, dit-on, à Göttingue, en 934, après avoir défait les Hongrois à Mersbourg (1). Redouté de ses voisins, il fut chéri de ses peuples pour sa douceur et son amour de la justice. Enfin l'histoire ne lui reproche que son goût

excessif pour les plaisirs, et sa trop grande vivacité; mais, malgré ces défauts, il mérite d'être mis au rang des grands rois. Il avait épousé Hatburge, fille d'un comte de Mersbourg, qu'il enleva du couvent où elle s'était retirée après la mort de son premier mari: il s'en sépara ensuite, pressé par l'évêque d'Halberstadt, qui le menaçait de l'excommunier, et il se remaria à Mechtilde, fille d'un comte de Ringelheim. Il eut de sa première femme un fils, nommé Tancard, tué à Mersbourg en 939; et, de la seconde, Gerberge, mariée à Giselbert, duc de Lorraine, et ensuite à Louis IV, d'Outremer, roi de France; Othon-le-Grand, qui lui succéda; Henri, duc de Bavière; Brunon, archevêque de Cologne, puis duc de Lorraine; et Aduide ou Hatwine, mariée à Hugues-le-Grand, comte de Paris, et mère de Hugues Capet, tige de la maison de France. Les événements du règne de Henri I^{er} ont été recueillis par Dithmar, Witikind et Jean-Conrad Dieteric. On a aussi sa *Vie*, par un anonyme, dans le *Thesaurus* de Canisius, tom. III; *De Henrico aucupe liber singularis*, par Nicolas-Henri Gundling, Halle, 1711, in-4°; et *Henricus aucups, historia anceps*, ibid., 1713, in-4°. Ces différents ouvrages sont estimés. W—s.

HENRI II, dit le *Boiteux* ou le *Saint*, arrière-petit-fils du précédent, né en 972, se distingua parmi les prétendants à l'empire, après la mort d'Othon III, son cousin. Il était duc de Bavière. Eckard, marquis de Thuringe, le plus opiniâtre de ses rivaux, ayant été assassiné, Henri se rendit à la tête d'une armée à Maïence, et s'y fit sacrer le 19 juillet 1003: il déclara aussitôt ennemi de l'empire Hermann, duc de Souabe, l'un de ses compétiteurs; et les autres princes effrayés,

(1) Pfeffel attribue l'institution des tournois à Geoffroi de Preuilly, qui vivait en France au onzième siècle, mais qui ne fit probablement que rédiger les règles qu'on y observa depuis.

se hâtèrent de lui prêter serment d'obéissance. Il renouela la cérémonie de son sacre à Aix-la-Chapelle; épousa Cunégonde, fille de Sigefroi, premier comte de Luxembourg, et la fit couronner à Paderborn, où il reçut de nouveau les hommages de ses vassaux. Pendant ce temps-là, Arduin, marquis d'Ivrée, se révolte, se fait élire roi d'Italie, et prend le titre de César. Henri envoie contre lui des troupes : mais elles sont battues dans le Tyrol ; et, retenu en Allemagne par la crainte que lui donnent les succès des Polonais, il est forcé d'ajourner sa vengeance. Boleslas, roi de Pologne, s'était emparé de la Bohême, de la Misnie et de la Lusace. Trop faible pour les lui reprendre, Henri consent à lui laisser ces provinces, à la seule condition d'en rendre hommage ; et, ne pouvant l'y amener, il se borne à gager ses partisans pour l'empêcher de tenter de nouvelles conquêtes. Étienne, roi de Hongrie, était occupé à faire la guerre à quelques-uns de ses sujets qui avaient pris les armes pour s'opposer aux progrès du christianisme. Henri, se voyant tranquille de ce côté, passa dans l'Italie en 1005, et Arduin s'enfuit à son approche. Il se fait couronner roi des Lombards, dans la cathédrale de Pavie. Quelques seigneurs veulent profiter du tumulte des fêtes pour l'assassiner : le complot est découvert ; il en fait punir les auteurs, et se hâte de revenir en Allemagne. Il vole au secours des Bohémiens qui tentaient de secouer le joug des Polonais, et les aide à expulser leurs ennemis. Othon, dernier duc de Lorraine de la race de Charlemagne, étant mort en 1008, Henri donne l'investiture de ce duché à Godefroi, comte des Ardennes : le duc de Bavière veut s'y opposer ; mais il est dépourvu lui-même de ses états. Cependant les Polonais con-

tinuent à inquiéter Henri ; et en 1011, ils remportent sur ses troupes de grands avantages. (V. BOLESLAS-LE-GRAND, V, 46.) Fatigué de cet état d'agitations, il fait vœu d'embrasser l'état ecclésiastique, et, pour s'en relever, fonde à Strasbourg un canonical dont le titulaire est appelé le *Roi des chanoines*. Il termine enfin la guerre avec les Polonais et rend le calme à la Bohême ; mais des chagrins cuisants troublent sa paix intérieure : son épouse, accusée publiquement d'adultère, est obligée de se justifier par l'épreuve du feu. (Voy. CUNÉGONDE, tom. X, pag. 355.) Arduin, après le départ de Henri, s'était ressaisi du pouvoir en Italie. Henri y rentre, en 1013, avec une armée, et Arduin prend une seconde fois la fuite. (Voyez ARDUIN, III, 393.) Henri se transporte à Rome, et y est couronné avec l'impératrice Cunégonde, le 24 février 1014. On rapporte que le pape Benoît VIII, étant allé recevoir l'empereur à l'entrée de la Basilique de St.-Pierre, lui dit : « Voulez-vous garder à moi et à mes » successeurs, la fidélité en toutes » choses ? » et qu'Henri lui fit cette promesse. Il confirma en effet les donations de ses prédécesseurs au Saint-Siège. Après avoir achevé de soumettre la Lombardie, il retourna en Allemagne, en passant par la France, se fit agréer à la communauté de Cluni, et voulut ensuite se faire moine à l'abbaye de St.-Vannes de Verdun. Mais l'abbé l'en empêcha, en lui disant : « Les moines doivent obéissance à leur abbé ; eh bien je vous ordonne de rester empereur. » Des guerres en Bohême, ou sur les frontières de Pologne, occupent Henri pendant plusieurs années. Il était maître de toute la haute Italie ; mais les Sarrasins continuaient de ravager la Calabre et la

Pouille : en 1021, ils poussèrent leurs incursions jusque dans la Toscane. L'empereur y rentra l'année suivante, à la prière du pape, obtint quelques avantages dans la Pouille, et se hâta de repasser les Alpes, sans avoir rien terminé. Il eut, en 1023, une entrevue avec Robert, roi de France, entre Sédan et Mouzon. Henri vint trouver Robert dans son camp, sans escorte. C'était, dit Voltaire, plutôt une visite d'amis qu'une conférence de rois ; exemple peu imité. L'objet de cette entrevue était de cimenter la paix entre l'Etat et l'Eglise. Il parcourut ensuite ses états d'Allemagne, qui étaient en paix. Sentant sa fin approcher, il s'y prépara en chrétien, et mourut au château de Grone, près d'Halberstad, le 14 juillet 1024, âgé de cinquante-deux ans. Son corps fut inhumé dans la cathédrale de Bamberg, qu'il avait fondée et richement dotée. En lui finit la branche des empereurs de la maison de Saxe. C'était un prince faible, défaut qu'excuse la douceur de son caractère ; mais il chercha constamment à améliorer le sort des peuples : il établit des monastères et des abbayes qui devinrent autant de pépinières de savants hommes et de vertueux prélats. Enfin on ne peut guère lui reprocher que son excessive déférence aux volontés des papes, qui affaiblit l'autorité impériale et amena de grands désordres. L'Eglise a mis Henri au rang des saints ; et elle célèbre sa fête le 14 juillet. On peut consulter sur le règne de ce prince, les historiens cités dans l'article précédent. Sa Vie, attribuée à Adébold, évêque d'Utrecht, a été insérée dans le *Thesaurus monument.* de Camsius, avec des notes de Basnage ; et elle a été réimprimée dans les *Acta sanctorum*, volume de juillet, avec une introduction et un appendix accom-

pagné de gravures représentant le chef du St. empereur, son manteau, et différentes reliques précieuses, dont il avait enrichi l'église de Bamberg. Conrad II, dit le *Salique*, fut son successeur. W—s.

HENRI III, dit le *Noir*, empereur d'Allemagne, succéda, en 1039, à Conrad II, son frère, qui l'avait fait élire et sacrer roi des Romains. Il fut sacré une seconde fois par l'archevêque de Cologne, et reconnu sans opposition. Les premières années de son règne furent troublées par la révolte des Bohémiens : il les vainquit en 1042, et fit prisonnier leur roi Vladislav. L'année suivante, il rétablit sur le trône de Hongrie, Pierre, qui en avait été chassé par ses sujets. Ayant pacifié l'Allemagne et pris des mesures pour en assurer la tranquillité, il passa en Italie où tout était en confusion. Il assembla dans Sutri, un concile qui déposa Grégoire VI, comme simoniaque, et fit élire à sa place Suidger, évêque de Bamberg, son chancelier. Le nouveau pape, qui prit le nom de Clément II, couronna Henri, et Agnès, sa femme, le jour de Noël 1046. Henri donna l'investiture de la Calabre, de la Pouille et d'une partie du Beneventin aux princes normands, et il revint ensuite en Allemagne. Clément mourut en 1048 ; et Henri désigna pour son successeur Damase II : à Damase succéda, l'année suivante, Léon IX ; et c'est encore Henri qui le met en possession de son siège. Jamais empereur n'avait joui d'une semblable autorité dans Rome. Les Hongrois se révoltent de nouveau contre leur roi Pierre ; ils lui crevèrent les yeux, et refusent de se reconnaître vassaux de l'empire. Henri leur fait la guerre ; mais ce n'est pas avec le même succès que la première fois : il ne peut la terminer qu'en donnant

sa fille en mariage à André, qu'ils avaient élu roi à la place de Pierre. (*Voy. André*, roi de Hongrie.) Henri prend, en 1053, la défense de l'évêque de Ratisbonne contre le duc de Bavière, dépouille ce prince de ses états, et les donne à son fils Henri, âgé de trois ans, qu'il fait reconnaître roi des Romains : il cherche à assurer le pouvoir dans les mains de cet enfant, passe en Saxe pour repousser les agressions des Saxes, et meurt dans le château de Butfeld (sur les confins de la Saxe et de la Thuringe), le 5 octobre 1056, âgé de trente-neuf ans. Il avait été marié à Marguerite, fille de Canut, roi d'Angleterre, puis à Agnès, fille de Guillaume, duc d'Aquitaine et de Poitou, laquelle épousa ensuite Geofroi Martel, comte d'Anjou. W—s.

HENRI IV, empereur d'Allemagne, n'avait que six ans lorsqu'il succéda, en 1056, à son père *Henri-le-Noir*. La diète donne à Agnès d'Aquitaine, l'administration des affaires publiques, pendant la minorité de son fils : mais une partie de l'Allemagne est bientôt agitée par des troubles. Des hommes ennemis de toute dépendance se trouvaient humiliés d'obéir à une femme étrangère. Othon, margrave de Saxe, lève le premier l'étendard de la révolte ; mais il est tué dans un combat. Les Polonais, devenus si redoutables à leurs voisins, ravagent la Bohême, et obligent André, roi de Hongrie, à chercher un asile à Ratisbonne. Au milieu de ces désordres, l'impératrice Agnès maintient avec peine son autorité : elle fut accusée de se laisser gouverner par l'évêque d'Angsbourg, son ministre ; et, sous ce prétexte, les oncles de Henri lui enlèvent son fils en 1061. Le pape Nicolas II meurt, et Henri désigne, pour son successeur, l'évêque de Par-

me : mais l'archidiacre Hildebrand, appuyé par les Normands, fait élire Alexandre II, sans la participation de l'empereur, et le maintient malgré lui. A peine échappé à la tutelle de ses oncles les ducs de Saxe et de Bavière, Henri est obligé de leur faire la guerre ; et, aidé du reste de l'Allemagne, il obtient des succès contre eux. Il met Othon de Bavière au ban de l'empire, et donne ses états à Guelphe, fils d'Azon, marquis d'Italie : il fait construire des forts dans la Saxe, pour en maintenir les habitants ; mais il a l'imprudence d'en confier la garde à ce même Othon, qu'il avait dépouillé, et qui ne se servit de son pouvoir que pour favoriser les mécontents. La corruption des mœurs de l'empereur Henri excita les murmures de ses sujets ; et la fameuse querelle touchant les investitures des bénéfices ne tarda pas à le brouiller avec le Saint-Siège. Les Saxons se révoltent en 1073, reprochant à l'empereur ses débauches et la licence de ses troupes, l'accusant de vendre les bénéfices à son profit : ils choisissent le pape pour juge. Henri, loin de repousser de pareilles prétentions, écrit, de son côté, à Grégoire VII, pour le prier d'excommunier les Saxons comme sacrilèges. Il se décide enfin à reprendre les armes contre eux, les défait à Hohenbourg en Thuringe, et les oblige d'accepter les conditions qu'il voudra leur imposer. Le pape cite l'empereur victorieux à son tribunal, et lui enjoint de se justifier. Henri assemble une diète à Worms (1076), et la consulte sur la conduite qu'il doit tenir avec le chef de l'Eglise. Un cardinal, nommé Hugues, fait un long discours pour démontrer que le pape s'est rendu coupable en se constituant le juge de son souverain ; et la déposition du pontife est prononcée à la majorité des voix.

(*Voy.* GRÉGOIRE VII, tom. XVIII, pag. 393 et suiv.) Mais Grégoire, loin de se laisser intimider, excommunie l'empereur, dont il délie les sujets du serment de fidélité; la plupart même de ceux qui l'avaient déposé, le supplient de se rendre à Augsbourg pour y juger ce prince définitivement. Le malheureux Henri, voulant prévenir cette humiliation, passe en Italie, suivi d'un petit nombre de serviteurs fidèles, et arrive, dans le mois de janvier 1077, au château de Canossa sur l'Apennin, où le pape était alors avec la comtesse Mathilde. (*Voy.* MATHILDE.) Il demoura trois jours dans la cour du château, exposé aux injures de l'air et sans prendre de nourriture jusqu'au soir. Le quatrième jour il fut admis devant le pape, lui baisa les pieds, et jura de se soumettre à sa décision. A ce prix, le pape lui donna l'absolution. Mais les seigneurs lombards, indignés de l'outrage fait à la majesté royale dans la personne de Henri, le menacent de se choisir un autre maître, s'il ne rompt ce honteux traité. Il accepte donc leurs secours; mais, pendant qu'on arme pour lui en Italie, les seigneurs allemands élisent empereur Rodolphe, duc de Souabe. Henri repasse en Allemagne en 1078, lève une armée, et marche contre son rival qui se défend avec vigueur. La plupart des provinces de l'empire sont ravagées tour à tour par les deux partis. Tandis qu'on se bat en Allemagne avec une fureur égale de part et d'autre, Grégoire VII, échappé aux Lombards qui le bloquaient dans Canossa, envoie à Rodolphe une couronne d'or et une bulle qui appelait la malédiction du ciel sur les armes de son ennemi. Henri lui répond, en faisant déposer une seconde fois le pontife par les évêques allemands assemblés à Brixen.

C'était une cérémonie aussi déplacée qu'inutile. Mais enfin, malgré l'arrêt du pape, Rodolphe fut tué à la bataille de Wolkshcim près de Gera; et Henri, vainqueur, entra en Italie, en 1081, conduisant avec lui l'évêque Guibert, qu'il avait fait élire pape. A son approche, Grégoire VII s'enferme dans Rome, d'où il lui propose de le couronner s'il se soumet à demander l'absolution. Henri assiège Rome, s'en empare, et bloque le château St.-Ange où le pape s'était retiré. Il continuait cependant de traiter avec Grégoire; il se lasse bientôt de la lenteur des négociations, installe son anti-pape Guibert, et reçoit de sa main la couronne impériale. L'arrivée de Robert Guiscard au secours de Grégoire, força Henri de s'éloigner de Rome: mais il y revint en 1085; et après y avoir fait reconnaître son autorité, il se hâta, comme tous ses prédécesseurs, de retourner en Allemagne. Les Saxons venaient d'élire empereur Hermann, comte de Luxembourg. Henri bat les Saxons, soumet la Thuringe; mais la Bavière et une partie de la Souabe lui résistent avec succès: ses armées n'étaient pas assez nombreuses, et on le voit toujours obligé de recourir à la voie des négociations. A force de promesses, il parvint à gagner les principaux partisans de Hermann, auquel il pardonna dès qu'il fut malheureux, et qui mourut ignoré dans ses terres. Les Saxons, lassés enfin d'une guerre dont ils soutenaient tout le poids depuis vingt ans, s'abandonnent à la générosité de Henri; et il rentre aussitôt en Italie, où la comtesse Mathilde, sa cousine, lui suscitait des ennemis par zèle pour les intérêts du St.-Siège. Mais ensuite, dès qu'il en est reparti, son fils Conrad, qu'il avait fait élire roi des Romains, se révolte, et, avec les sommes qu'il reçoit de Mathilde, lève

des troupes pour assurer l'indépendance de l'Italie. Le pape Urbain II approuve les projets de ce fils criminel, et excommunie l'empereur. Sa nouvelle épouse, Adelaïde de Russie, s'enfuit secrètement, et demande justice contre lui au concile de Plaisance. Le malheureux Henri assemble, en 1097, une diète à Aix-la-Chapelle; et après y avoir exposé la juste douleur qu'il ressent de la trahison de Conrad, demande que Henri, son second fils, soit élu, à sa place, roi des Romains. Il ne conservait plus d'autorité en Italie; mais l'Allemagne était tranquille. Il fait plusieurs réglemens pour le maintien du bon ordre; et, dans le dessein de se réconcilier avec le pape, il annonce le projet d'aller rejoindre les croisés dans la Terre-Sainte. Mais comme il ne pressait pas les préparatifs de son départ, les légats du pape pègnoient le jeune Henri, le relèvent de l'excommunication qu'il avait encourue pour avoir promis d'être fidèle à son père, et indiquent un concile pour régler les affaires de l'Allemagne. L'empereur écrit à son fils, espérant le ramener à son devoir par la douceur: mais ce jeune ambitieux lève une armée, fortifie son parti du marquis d'Autriche, du duc de Bohême et des mécontents toujours nombreux. Cependant une nouvelle diète est convoquée à Maïence. L'empereur s'y rend le premier et presque sans escorte. Son fils vient l'y trouver, lui demande pardon, les larmes aux yeux, et l'ayant attiré hors de la ville, le fait arrêter et enfermer dans le château de Bingenheim. La diète se déclare pour le fils perfide, contre le père malheureux. On arrache à celui-ci les ornemens impériaux, et l'usurpateur en est solennellement revêtu. Henri s'évade de la prison, se retire à Cologne et ensuite à Liège, d'où il écrit à son

filz pour le supplier de lui laisser ce dernier asile. « Laissez-moi, lui dit-il, rester à Liège, sinon en empeur, du moins en réfugié ! Qu'il ne soit pas dit à ma honte, ou plutôt à la nôtre, que je suis obligé d'errer dans le temps de Pâques. » Le jeune Henri, insensible à cette humble prière, tente d'enlever son père, et, irrité d'avoir échoué dans ce dessein, n'en poursuit qu'avec plus de rigueur ceux qu'on soupçonnait de lui demeurer attachés. Henri IV, accablé de douleurs, mourut à Liège, le 7 août 1106, appelant les vengeances du ciel sur la tête de son fils coupable. Son corps fut exhumé par ordre de ce fils dénaturé, et porté à Spire, où il resta encore près de deux ans dans une cave, privé de sépulture, comme excommunié. Henri, prince d'un caractère faible, accorda trop de confiance à d'indignes ministres, qui, afin d'accroître leur pouvoir, favorisèrent son goût pour la dissipation et les plaisirs. Il était brave, commandait ses armées en personne; et l'on a dit qu'il s'était trouvé à soixante-six combats, dont il sortit toujours victorieux lorsqu'il ne fut pas trahi. Mais les circonstances dans lesquelles il a vécu, ne lui permirent pas d'exécuter les projets qu'il avait conçus pour améliorer le sort de l'Allemagne. Les recueils de Renber, d'Urstitius, de Goldast et de Freber, contiennent un grand nombre de pièces intéressantes sur son règne. Sa vie a été écrite par plusieurs auteurs, entre autres, Jean Aventinus (Augsbourg, 1518, in-4°), qui publia, à la suite, un choix de ses lettres. W—s.

HENRI V, empereur d'Allemagne, se fit couronner à Maïence en 1106, en protestant qu'il rendrait l'empire à son père, si celui-ci prouvait son obéissance au pape; c'était joindre l'hypo-

crisie à l'ambition : mais à peine fut-il affermi sur le trône, qu'il cessa de montrer la même déférence à la cour de Rome. Un synode, composé d'évêques, ses partisans, annula les décisions des conciles de Guastalla et de Châlons, touchant les investitures, et le maintint dans le droit de nommer aux bénéfices, principal sujet des querelles des papes et des empereurs. Il fit ensuite la guerre aux Hongrois et aux Polonais, sans but comme sans beaucoup de succès. En 1111, il épousa Mathilde, fille de Henri I^{er}, roi d'Angleterre, qui lui apporta une riche dot; et à l'exemple de ses prédécesseurs, il passa en Italie pour être couronné des mains du pape (Pascal II). Il se fait précéder par des ambassadeurs, soutenus d'une armée, et promet au souverain pontife de renoncer aux investitures et à tout droit sur les domaines de l'Eglise. Le pape, de son côté, s'oblige à lui faire restituer tous les fiefs de l'empire, possédés par des ecclésiastiques. Les évêques protestent contre cet accord; et Henri, lassé de tant de contestations, déclare qu'il veut être couronné sans condition. Il fait arrêter Pascal II à l'issue de la messe, et le garde à vue dans son palais. Cet attentat excite un soulèvement général; on se bat, on s'égorge dans les rues de Rome : mais les Allemands, supérieurs en nombre, obtiennent un triomphe facile sur une populace indisciplinée; et le pape, resté prisonnier, consent à tout ce qu'exige l'empereur. Au bout de deux mois, Henri reconduit en triomphe ce pontife qui le couronne le 15 avril 1112, dans la basilique de Saint-Pierre, et l'admet à la communion. (Voy. PASCAL II.) Après la cérémonie, l'empereur se jette aux pieds du pape, lui demande la permission de donner la sépulture à son père, et retourne en

Allemagne, sans avoir assuré son autorité en Italie. Avec un pouvoir presque sans bornes, les empereurs manquaient des forces nécessaires pour se faire respecter; et les seigneurs profitaient toujours de leur éloignement pour se révolter. Lothaire, duc de Saxe, avait pris les armes pour s'affranchir des droits qu'il payait au fief impérial; et tandis que Henri, aidé du duc de Souabe, porte la guerre en Saxe, le pape casse l'accord qu'il avait fait avec lui, et l'excommunie : toute l'Allemagne est soulevée. L'évêque de Wurtzbourg et l'archevêque de Maïence appuient les révoltés; Henri, battu sur quelques points, victorieux sur d'autres, emploie deux ans à pacifier ses états. Il repasse les Alpes en 1116, pour se mettre en possession des biens que la comtesse Mathilde avait légués au Saint-Siège. Il entre dans Rome en vainqueur, force le pape à fuir dans la Pouille; et, concevant des doutes sur la validité de son couronnement, il se fait sacrer une seconde fois, par Bourdin, archevêque de Braga. Il veut ensuite soumettre les villes de Toscane qui refusaient de le reconnaître; mais dès qu'il est sorti de Rome, le pape y revient, et meurt au milieu de ces dissensions. Les cardinaux élisent pour son successeur Gélase II; et Henri lui oppose l'archevêque Bourdin, qui prend le nom de Grégoire VIII. Gélase assemble à Vienne un concile qui renouvelle les anathèmes lancés contre l'empereur; et Calixte II, qui lui succède, fait confirmer l'excommunication par le concile de Reims. Henri signe la paix, en 1122, avec les princes allemands, en leur rendant les biens dont il les avait dépouillés, et avec l'Eglise, en renonçant à nommer aux bénéfices. Il ne se réserva que le droit d'accorder l'investiture aux sujets pré-

par les chapitres. Ce fut une irréparable à l'autorité impé- de nouveaux troubles éclatent en Bohême, en Hongrie, en et en Hollande. Pour occuper eux au dehors, Henri déclare re à la France, sous le prétexte avait accordé un asile aux papes et ses querelles avec la cour de Il se rend à Utrecht; mais il y qué de la maladie contagieuse solait l'Europe: il mourut, le 1125, avec la réputation, dit e, d'un fils dénaturé, d'un hy- sans religion, d'un voisin in- d'un mauvais maître. C'est du le ce prince que date l'affermis- des seigneurs des grands fiefs droit de souveraineté. Il fut le empereur de la maison de nie; et la couronne d'Allema- riée quelques instants par Lo- II, passa ensuite dans la mai- Souabe. Gerhard, abbé de rberg, a écrit la *Vie* de Hen- lle a été publiée avec celle de re, par Gretser, Ingolstadt, in-4°. Les recueils cités dans cédents articles, contiennent rs pièces sur son règne.

W—s.

HENRI VI, empereur d'Allemagne, successeur de Frédéric Barbe-, naquit en 1165, fut élu roi mains à l'âge de quatre ans, et a, l'an 1190, à son père, dont la mort en même temps que e Guillaume II, roi de Sicile, de Constance sa femme (*Voy. suivez*, XIX, 136). Après quel- expéditions en Allemagne, il m Italie à la tête d'une armée, couronner empereur, avec sa , le 15 avril 1191, par le pape III, auquel, suivant ses con- is, il céda ses droits sur la ville de um (*V. CÉLÉSTIN III*, tom. VII,

pag. 498). Henri conduisit ensuite son armée dans les Deux-Siciles, pour faire valoir ses droits sur ce royaume dont Tancrede, fils naturel de Guillaume, s'était emparé. Il eut d'abord quelque succès, et se rendit maître de plusieurs places; mais il échoua devant Naples, et retourna en Allemagne. A cette époque, Richard Cœur-de-lion, qui revenait de la croisade, était tombé entre les mains de Léopold, duc d'Autriche. Henri contraignit Léopold à lui remettre son illustre prisonnier, et tint celui-ci dans les fers malgré les réclamations du pape Célestin: il brava, pendant plus d'un an, les plaintes de plusieurs princes chrétiens, et les menaces du pape, qui lança contre lui les foudres de l'église. Henri VI se décida enfin à rendre la liberté à Richard, après qu'on lui eut payé une rançon considérable. La somme qu'il reçut, fut employée aux frais d'une nouvelle expédition qu'il fit dans le royaume de Naples et de Sicile. Il fut couronné à Palerme, le 13 octobre 1194 (*Voy. GUILLAUME III*, XIX, 136), et reçut, dans cette ville, un ambassadeur de l'empereur de Constantinople, qui, dans la crainte de voir les Allemands envahir la Grèce, consentit à lui payer des tributs considérables. Revenu en Allemagne, Henri prit la croix dans une diète rassemblée à Worms, et prêcha lui-même la croisade: à son exemple, un grand nombre d'Allemands firent le serment d'aller combattre les infidèles. Il partit à la tête de quarante mille croisés; mais il s'arrêta en Sicile pour achever la conquête de ce malheureux pays. Dans cette guerre, l'empereur repandit partout la terreur par ses cruautés encore plus que par ses victoires. On frémit en lisant dans les vieilles chroniques, et surtout dans Nicéas, le récit des supplices que Henri VI

avait lui-même inventés. Tant de barbaries révoltèrent la noblesse de Sicile et l'impératrice Constance, qui fut accusée d'avoir conspiré contre son époux et de l'avoir empoisonné. Henri mourut à Messine, le 28 septembre 1197, à l'âge de trente-deux ans. Les histoires contemporaines le représentent comme un prince cruel, ambitieux et perfide. Il était d'un caractère grave et austère, ne connaissant d'autre plaisir que celui de la chasse : il avait le projet de rendre la couronne impériale héréditaire, de régner sur l'Italie, et d'affaiblir l'autorité des papes ; mais il ne vécut point assez long-temps pour accomplir de si grands desseins. A sa mort, l'Allemagne et l'Italie furent remplies de troubles ; il eut pour successeur son fils Frédéric II. M—D.

HENRI VII, fils aîné du duc de Luxembourg, fut élu empereur d'Allemagne le 29 novembre 1308, après un interrègne de sept mois. On doit observer qu'il fut le premier empereur nommé par les seuls électeurs grands officiers de la couronne. Ce fut l'électeur palatin, qui, en vertu du pouvoir que lui avaient conféré les autres électeurs, proclama *Henri Roi des Romains, futur Empereur, protecteur de l'Eglise romaine et universelle, et défenseur des veuves et des orphelins*. Il avait pour concurrent Charles de Valois : le pape Clément V, Français de nation, avait promis à ce dernier d'appuyer ses projets ; mais il pressa au contraire l'élection de son rival. Henri fit d'abord rechercher et punir les assassins d'Albert 1^{er}, son précesseur. L'instigateur du crime, Jean, duc de Souabe, fut mis au ban de l'empire ; et Rodolphe de Varth, l'un de ses complices, périt par le supplice de la roue, nouvellement inventé. Henri fait élire ensuite Jean, son fils aîné, roi de

Bohême, et l'établit son vicaire en Allemagne, pour le temps que durerait l'expédition qu'il mènerait en Italie. Il passe les Alpes à la tête d'une armée, et vainqueur à Milan pour y couronner le roi de Lombardie. Les ennemis mis avaient caché l'ancienne tour de fer qui servait à cette ville, et il en fit faire une nouvelle. Il obligea l'archevêque à l'accompagner dans la cathédrale. Une révolte générale éclate bientôt après en Lombardie : l'empereur fait son chancelier Turriani, qui le chef ; soumet par la force Crémone, Lodi, Brescia ; la dernière rébellion les au qui résistaient encore, et Rome, dont Robert, roi de Sicile, lui fait fermer les portes. Les villes de l'état de l'Eglise se soulevèrent secrètement. Robert, le roi de Naples, et les ducs de Calabre, protestent de leur fidélité ; cependant est obligé d'assiéger de nouveau les chefs d'un autre quartier ; qu'au milieu du tumulte, qu'on appelle le tumulte de St. Jean de Latran, cardinalaux. Il s'éloigne aussitôt, assiège inutilement Florence, au ban de l'empire le roi de Sicile reste tranquille dans ses états, et permet, par un arrêt du pape, qu'inutile, d'assassiner ces habitants de Florence et de Livourne, qui persistent dans leur rébellion. Cependant cinquante Génois et des Pisans, se joignent aux intelligences dans la Pouille pour lever de nouvelles troupes en Allemagne : mais, tandis qu'il est occupé à la conquête de Naples, il est surpris à Bonconvento par les Français, le 24 août 1313, à cinquante-un ans. Un moi

Montepulciano, fut accusé d'avoir empoisonné dans du vin. Trente ans après, les docteurs de Jean, roi de France, lettres qui les déclaraient coupables de ce crime, très difficile à prouver. Le pape Clément VII annula sa sentence contre lui. Après un interrègne de six ans, la majorité des électeurs élut empereur Louis V, duc de Bavière. L'histoire de Henri VII a été écrite par Marsilius Ficinus, Venise, 1636, insérée dans le tome X des *Scriptores*, par Muratori; sa *Vie*, par Vicerius, fait partie des *Œuvres* publiées par Rubens et Ursinus; on peut encore consulter: *Nitardi Relatio de itinere* I, imper. ab anno 1510 dans les *Script.* de Muratori, et Mart. Diffenbach *artis genere ex quo Henricus*, Francfort, 1685, insérée dans le tome I^{er} des *Script.* de W—s.

Henri, surnommé *Raspon*, landgrave, était fils de Henri et de Sophie, fille d'Othon IV, duc de Bavière. Il régna sur les états, par la mort de son oncle, seigneurie de Hesse et le Rhin, et se trouva ainsi prince des plus puissants de l'Allemagne. Plein de valeur et de courage, il parut à Innocent IV pour servir ses projets; et le pape, après avoir déposé l'empereur Frédéric au concile de Lyon, ordonna d'élever Henri à sa place. Les seigneurs refusèrent d'assister à son sacre, qui se tint, en 1288, à Boppard, près de Wurtzbourg; les évêques y parurent, et lui donnèrent le titre de roi des Romains

à Henri, que ses adversaires nommèrent par dérision le *roi des prêtres*. Henri s'occupa cependant de soutenir sa nouvelle dignité; il marcha contre Conrad, fils et successeur légitime de Frédéric, le battit près de Francfort, et se rendit maître d'une partie de l'Allemagne. Enfié de ce premier succès, il poursuivit son ennemi dans la Souabe, et commença le siège d'Ulme, que la rigueur de l'hiver l'obligea de lever. Henri mourut au commencement de 1292, d'un coup de flèche qu'il avait reçu devant cette ville, ou bien, suivant d'autres historiens, d'une maladie causée par le froid et les fatigues. Il avait eu trois femmes, dont il ne laissa point d'enfants. Ses états furent divisés entre les différentes branches de sa maison, dont l'aînée prit le titre de *Hesse*. W—s.

HENRI DE HAINAULT, frère de Baudouin de Flandres, empereur de Constantinople, né à Valenciennes l'an 1174, suivit les croisades à l'expédition de Constantinople dans l'année 1202. Après la défaite d'Andrinople (Voyez BAUDOUIN, tome III, page 545), il fut élu régent de l'empire latin, fondé par les croisés, et monta sur le trône impérial, lorsqu'on se fut assuré de la mort de Baudouin. Pendant tout le cours de son règne, il s'occupa de repousser les attaques des Bulgares, et celles de Lascaris, empereur de Nicée. Les historiens contemporains ont loué sa bravoure et sa prudence: il fit de sages règlements pour l'empire, et rendit à ses sujets quelques jours de calme et de prospérité. Il régna dix ans, et mourut empoisonné en 1216. Il n'eut point d'enfants, et laissa la couronne impériale à la famille de Courtenai. (V. PIERRE de Courtenai.) M—D.

HENRI I^{er}, roi de France, fils de Robert et de la reine Constance,

monta sur le trône au mois de juillet 1031 : ce ne fut pas sans éprouver beaucoup de difficultés. Sa mère, femme impérieuse, avare, incapable de faire céder ses préventions à la sûreté de sa famille, s'était opposée pendant le règne de Robert à ce qu'il associât Henri à la couronne ; elle voulait obtenir cette faveur pour un autre de ses fils, qui portait aussi le nom de Robert. L'intérêt de l'Etat l'emporta sur sa volonté ; mais les événements prouvèrent qu'elle n'avait pas renoncé à ses projets. A peine le roi fut-il mort, qu'un parti puissant, soutenu par Constance, prit les armes contre Henri, qui se vit réduit à chercher son salut dans la fuite. Il se réfugia près de ce duc de Normandie connu dans l'histoire sous le nom de Robert-le-Diable, prince rempli de vertus, mais prompt à apaiser une révolte, ayant pour principe de ne jamais traiter avec des rebelles armés. C'est sans doute à cette sévérité qu'il doit le singulier surnom que les Normands lui donnèrent : aussi vit-on plusieurs nobles de sa cour, contraints à s'éloigner de leur patrie, se rendre célèbres dans la Pouille et dans la Calabre, et finir par attirer en Italie ces aventuriers normands, dont les chefs se sont acquis une gloire qui égale celle des plus grands rois. Robert-le-Diable, protecteur du roi Henri, fit une guerre si vive au parti de la reine Constance, que cette princesse fut bientôt réduite à demander la paix : elle l'obtint, à condition de se tenir éloignée de la cour, et se retira à Melun, où elle mourut l'année suivante, trop tard pour le repos de la France ; car Eudes, autre frère du roi, profita de la chaleur qui régnait encore dans les esprits pour se révolter à son tour : il fut vaincu, fait prisonnier, envoyé à Orléans, et Henri se

trouva enfin paisible sur le trône. Pour s'attacher si bien, en faveur duquel l'ancestrité avait pris les armes le duché de Bourgogne : est issue la première race des ducs de Bourgogne. Eudes si heureux ; il obtint sa part sans apanage. Henri veuf de Mathilde, nièce de Conrad ; il n'en avait : on doute même si avait été accompli. Ses lui ayant représenté que se multiplieraient tant la cession au trône ne serait, à l'âge de trente-neuf sentit à contracter de nouveaux engagements ; et, pour évacuer avec l'Eglise sur parenté, il épousa Anne, rodislas ou Jaroslaw, de la neuvième année de ce eut un fils nommé Philippe, succéda. La puissance de Normandie était alors comparable que celle des rois moins par l'étendue des gouvernaient, que parce qu'ils conservaient ces du Nord, dont ils les rappelaient sans ce unité de pouvoir totale en France depuis le triomphe vernement féodal. Robert après avoir aidé Henri à partir élevés contre l'autorité, forma le double en pèlerinage à Jérusalem donner pour successeur neuf ans, qu'il avait eu geois de Falaise : il assembla ses états, écouta leurs vœux, persista dans ses tous les seigneurs jurèrent de reconnaître, et fendre cet enfant, connu

: Guillaume-le-Bâtard, et sous celui de Guillaume-ant. Robert n'eut à Ni- il revenait de son pèleri- : nouvelle ne fut pas plutôt en Normandie, que les ré- lèrent de toutes parts. Hen- nit promis de protéger le Haume, crut pouvoir faire eonnaissance aux intérêts one, et profiter de ces di- ar reconquérir une des plus vinces de son royaume: mais ra des obstacles qui ralén- démarches; et les ministres ucyant su intéresser la gloi- i la défense de leur prince, nt d'abord avec courage. Ja- ie de la grande réputation me, il devint son ennemi, lui guerre, et perdit les droits futeur sans en être dédom- la victoire. Henri eut pres- ur les armes à la main: ce 'en combattant qu'un mo- faisait respecter à cette épo- avait assistance à ses vas- orsqu'il négligeait de les se- 'exposait à s'en voir aban- on tour: c'est ainsi que les ite de Champagne refusèrent e au roi, qui n'avait point ur père dans une guerre t pour son propre compte ur. Henri fut obligé de les poor les ramener à l'obéis- prince, voyant sa santé s'af- it devoir associer au trône e Philippe, qui n'avait alors n; il le fit sacrer à Reims : ses pressentiments ne le : pas; car il mourut le 4 , dans la 55^e. année de son io^e. de son règne. Il laissa ur royaume, et la tutelle s fils, Philippe, Hugues, et i mourut fort jeune, à Bau-

douin, comte de Flandre, époux de sa sœur, sentant bien que la reine Anne, sans domaine et sans alliance en France, y serait sans autorité. Anne se retira à Senlis avec le projet de vivre dans un monastère; mais elle accorda sa main à Raoul de Péronne, comte de Crépi: étant devenue veuve une seconde fois, elle retourna dans son pays. Henri a laissé la réputation d'un roi juste, brave et pieux: fils d'un père excommunié, il évita soigneusement toute contestation avec la cour de Rome, et ne lui céda qu'autant que l'exigeait l'esprit de son siècle. Son successeur (Philippe 1^{er}.) ne fut ni aussi prudent ni aussi heureux. F—K.

HENRI II, roi de France, fils de François 1^{er}. et de Claude de France, né à St.-Germain-en-Laye le 31 mars 1518, parvint à la couronne le 31 mars 1547, à l'âge de vingt-neuf ans, et fut sacré à Reims le 25 juillet suivant. La duchesse d'Etampes, dont le crédit s'était soutenu jusqu'à la mort de François 1^{er}., n'avait pas dissimulé la haine que lui inspirait Diane de Poitiers, maîtresse de Henri II. Celle-ci s'en vengea lorsque son amant devint roi. Il se fit un grand changement à la cour; les ministres qui étaient en place furent renvoyés; on rappela ceux qui étaient tombés en disgrâce sous le règne précédent. La précipitation qu'on mit dans ces mutations, a été remarquée par tous les historiens, parce qu'elle offre une occasion d'accuser le monarque de s'être montré trop soumis aux desirs de la duchesse de Valentinois. Il est incontestable cependant qu'en général les affaires furent conduites avec plus d'ordre, de suite et de vigueur. Henri II, après son couronnement, alla visiter la plupart des provinces de son royaume, afin de connaître par lui-

même les abus auxquels il fallait remédier, et les ressources qu'il pourrait avoir pour lutter contre l'ascendant de Charles-Quint, alors dans tout l'éclat de la prospérité. Brave, aimé de la noblesse, Henri récompensait généreusement, ne se permettait aucune raillerie lorsqu'il était en gaité, aucune parole offensante lorsqu'il était mécontent. Aussi fut-il toujours servi avec zèle; et, quoiqu'on lui ait reproché d'accorder sa confiance avec trop de facilité, il resta toujours le maître entre les Guise et les Montmorenci, qu'il sut employer avec un égal succès. François I^{er}. avait introduit les femmes à la cour : Henri suivit l'exemple de son père; et cet usage s'établit dans toutes les cours de l'Europe. C'est aussi de cette époque que datent les mémoires particuliers, les anecdotes politiques, et l'habitude prise par les plus graves historiens d'attribuer les plus hautes résolutions à de petites intrigues; sans réfléchir que les femmes, naturellement portées à exagérer leur influence dans les affaires d'état, se donnent volontiers pour les uniques moteurs des entreprises dans lesquelles elles croient avoir eu quelque part. En l'année 1548, il y eut en Guienne des révoltes, qui furent apaisées avec beaucoup de fermeté. L'année suivante, Henri déclara la guerre aux Anglais, qui refusaient de rendre Boulogne, ainsi qu'ils en étaient convenus par le dernier traité fait avec François I^{er}. La paix fut bientôt rétablie entre les deux royaumes, et Boulogne revint à la France. En 1551, il s'élève entre le pape et le roi des discussions sur les duchés de Parme et de Plaisance : les hostilités commencent en Italie; le pape réclame l'assistance de l'empereur Charles-Quint. Le roi défend, par un édit, d'envoyer de l'argent à la Rome pour les bulles, et

porte en même temps une loi contre les luthériens. Brissac l'honneur des armes françaises le Piémont; le maréchal de T se conduit avec habileté dans mesan : mais, comme il n'y a de guerre solennellement déclaré l'empereur et le roi, il s'Italie une suspension d'armes. Les pensées se tournent vers l'agne, où les princes protestaient de former une ligue fendre leurs libertés. Henri s'hautement déclaré le protecteur che à leur secours, et prend Metz et Verdun en 1552; mais appris que les impériaux étaient en Champagne, où ils faisaient de grands ravages, il revient pas, les attaque, les chasse poursuit jusque dans le d Luxembourg. Les princes profitant de l'humiliation qu Charles-Quint par la prise villes impériales, et du des qu'il montre d'en tirer avantage font la paix avec lui sans le tement du roi, qui reste seul du poids de la guerre. Charles tête d'une armée nombreuse, Lorraine, et assiège Metz; fortifications étaient en mauvais mais François de Lorraine Guise, qui venait d'être nommé mandant de l'armée française jeté dans la ville, accompagné de la noblesse : par son courtoisie, sa prudence, il ruine l'empereur, le force à lever et, pour qu'il ne manque sa gloire, devient le protecteur des soldats allemands qui avaient été obligés d'abandonner retirant. L'empereur, croyant la honte de sa défaite, pille la ville de Têrou et détruit de manière à n'en

faible dédommagement, qui mit la colère des princes belliqueux en souillant leur gloire. Cette barbarie de Charles-Quint, vengeance des Français, qui mit le Brabant, le Hainaut, le Luxembourg, et formèrent, en 1554, de Renji. Les impériaux livrés près des murs de cette ville, un sanglant, dans lequel ils périrent : cependant le siège fut mis sur cette bataille, Henri cherchant à combattre personnellement Charles-Quint, qui l'évita, étant affaibli par l'âge et les infirmités, refusant de se mesurer avec un jeune et rempli de vigueur. Les Français n'étaient pas aussi nombreux en Italie, quoique Montluc mirer son courage dans la défense de Sienna ; mais ce courage était sans utilité depuis la perte de Scandeville, d'autant plus qu'il était difficile d'attendre des secours de France. L'épuisement des puissances ennemies aurait amené la paix, s'il avait été possible de concilier des intérêts qui embrassaient une partie de l'Europe. Dans l'impossibilité réciproque de continuer la guerre avec quelque succès, on conclut, pour cinq ans, une trêve, qui fut signée à Vaucelles le 5 février 1556, et qui ne fut que le pape, qui l'avait proposée, sans espérance qu'elle serait refusée par lui. La même année, Charles-Quint abdiqua l'empire en faveur de son fils Ferdinand, déjà roi des Romains ; il remit la souveraineté de ses États à Philippe II, son fils, et se retira dans un couvent de la province d'Estramadure, où il mourut le 21 septembre 1558. Les historiens, voulant d'expliquer les motifs de son abdication, ont trop oublié le mauvais état de la santé de ce prince, n'ayant plus la force nécessaire

pour gouverner tant d'états séparés, sentait fort bien qu'il ne lui restait pas assez de temps à vivre pour rendre la paix à l'Europe. Quoique la trêve eût été signée pour cinq ans, le 5 février 1556, la guerre recommença dès l'année 1557, Philippe II étant secondé en Italie par les Farnèse et par le duc de Toscane, et en Picardie par Marie, reine d'Angleterre, son épouse. Le duc de Guise, le héros de la France, avait le commandement de l'armée d'Italie, qui n'était guère qu'un titre ; mais on comptait sur les ressources qu'il saurait s'y procurer. L'armée destinée à protéger la Picardie fut confiée au vieux connétable de Montmorency, spécialement chargé de dégager la ville de St.-Quentin, assiégée par Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, l'un des plus grands capitaines de son siècle, et défendue par l'amiral de Coligni. Montmorency fit tant de fautes que sa défaite fut prévue par son armée, même avant qu'il sût lui-même s'il accepterait le combat. Aussi la bataille de St.-Quentin, livrée le 10 août 1557, fut-elle si fatale à la France, que Charles-Quint, en l'apprenant, demanda si les Espagnols étaient à Paris. L'infanterie française fut entièrement écrasée ; l'élite de la noblesse, détruite ; le duc d'Enghien, blessé à mort ; le connétable, l'amiral de Coligni, le comte de Montpensier et le maréchal de St.-André, furent au nombre des prisonniers : les vainqueurs ne perdirent pas cent hommes. La consternation fut si grande en France, que les maux qu'on appréhendait rendirent insensible à la grandeur des pertes qu'on venait de faire. Le roi ordonna au duc de Guise de quitter l'Italie, de revenir sans aucun délai : le duc arriva, et l'espérance renaît avec lui, nommé lieutenant-général du royaume ; sa réputation lui créa une armée ; la

noblesse se dispute l'honneur de marcher sous ses ordres; les notables, assemblés par Henri II, accordent l'argent nécessaire; en un mot, la nation entière se ranime au nom du général chargé de la venger. Le duc de Guise marche en Picardie, trompe les ennemis par des marches savantes, fait le siège de Calais avec tant d'activité qu'il s'en rend maître en huit jours, et reunit à la France, le 8 janvier 1558, une ville qui en était séparée depuis deux cent-dix ans qu'Édouard III l'avait prise sur Philippe de Valois. On ne peut exprimer la joie que cette nouvelle répandit dans le royaume, et l'étonnement qu'elle causa en Europe. Le duc de Guise ne se ralentit pas; il assiége Guines, qu'il prend, et se dirige sur la forteresse de Ham, dont la garnison s'enfuit à son approche. Ainsi, en moins d'un mois, et dans la saison la plus rigoureuse, il chasse entièrement les Anglais. Depuis cette époque, l'Angleterre, renonçant aux conquêtes sur le continent, chercha sa prospérité dans le commerce; et sa marine s'accrut sans cesse, tandis que la marine française déclina, parce que sa principale destination était alors de s'opposer au débarquement des Anglais. Le duc de Guise, devenu l'idole des Français, ajoutait à sa gloire par la prise de Thionville : Brissac se soutenait en Piémont; le duc de Nevers prenait Charlemont; et le maréchal de Thermes Dunkerque, mais celui-ci perdit peu après la bataille de Gravelines, le 13 juillet 1558. Le roi de France et le roi d'Espagne étaient également fatigués d'une guerre dans laquelle les avantages et les pertes se balançaient trop pour qu'aucun des deux pût dicter la loi. Ils convinrent d'abord d'une suspension d'armes; et, après de longues négociations, souvent interrompues, la paix fut signée à Cateau-

Cambresis, le 3 avril 1559 : la France avait conclu son traité particulier. La France gagna Calais, Metz et Verdun. L'opinion par les Guise, qui avaient besoin que les hostilités continuassent pour entre les Montmorenci, a prévalu; la plupart des historiens qui ont écrit la paix de Cateau-Cambresis l'appellent *heureuse paix*, parce qu'elle empêcha l'Espagne et la France de se rendre prochainement les places que l'Espagne avait prises, et que le duc de Savoie obtint la restitution de ses états; mais que les victoires des Français n'étaient pas assez décisives pour contraindre l'Espagne à des sacrifices, il ne faut pas oublier que les rois ont des intérêts que celui d'acquiescer. Henri II ne voulait pas risquer de tomber dans la dépendance du duc de Guise. Après l'avoir élevé pour soutenir l'autorité de l'État, il avait besoin de pour lui faire sentir sa sujétion qu'il prouva en lui refusant ce que le duc sollicitait comme son droit injuste de la lui refuser. La paix fut aussi nécessaire au roi pour ses finances, et surveiller les finances, qui prêtaient l'autorité de la religion nouvelle à ceux qui venaient exciter des troubles dans l'État. Heureusement pour la France, le duc de Guise, auquel on n'a pas rendu justice, fut blessé à mort au siège de Montgommeri, capitaine de la garde écossaise, dans un tournoi donné rue St. Antoine (1), pour célébrer les mariages arrêtés à Cateau-Cambresis, entre Philippe II et

(1) Ce tournoi, où il reçut le coup de pique qui le tua, ne fut pas le dernier, comme le disent plusieurs auteurs, puisqu'il s'en donna un en 1571, le-Roi, à l'occasion des noces de Charles IX et de Catherine de Médicis, à Clermont - la - Marche, où Charles IX fut tué par le duc de Guise. Maisienne ou d'Amboise, lorsqu'il y alla comme ambassadeur, fut tué par le duc de Guise, contre l'ordre d'Henri III, contre les huguenots.

beds, fille du roi, entre Marguerite, sa sœur, et le duc de Savoie. Montgomeri, ayant rompu sa lance, oubia d'en jeter le tronçon; il en frappa si rudement Henri, contre lequel il courait, qu'il lui creva l'œil droit. Ce prince mourut de sa blessure, le 10 juillet 1559, dans la 41^e. année de son âge, et la 13^e. de son règne. Comme il était le second fils de François I^{er}. qui désirait s'acquérir des alliés en Italie, on lui avait fait épouser Catherine de Médicis, parente du pape Clément VI; après être restée dix ans sans avoir d'enfants, elle en eut dix dans le même nombre d'années; il en restait quatre fils et trois filles à la mort de Henri II : trois fils régnèrent successivement (Voyez François II, CHARLES IX et HENRI III); tous moururent sans laisser d'enfants : ainsi s'éteignit la branche des Valois, et la couronne passa dans la maison de Bourbon.

F—x.

HENRI III, roi de France, troisième fils de Henri II et de Catherine de Médicis, né à Fontainebleau le 19 septembre 1551, parvint à la couronne par la mort de son frère Charles IX, arrivée le 31 mai 1574, et fut sacré à Reims le 12 février 1575. On peut douter que l'ambitieuse et intrigante Catherine de Médicis ait jamais aimé ses enfants : aussi attribue-t-on la préférence qu'elle accordait à Henri III, lorsqu'il n'était que duc d'Anjou, au dessein qu'elle méditait de l'opposer à Charles IX, si ce monarque tentait de secouer le joug qu'elle lui avait imposé. Le duc d'Anjou n'avait que dix-huit ans, lorsque sa mère lui fit donner le commandement de l'armée destinée à soumettre les huguenots : la réputation qu'il acquit par les victoires de Jarnac et de Montcontour, fut assez grande pour fixer les regards des Polonais, qui l'élurent roi en 1573. Charles IX étant mort

peu de temps après, la régence fut confiée à Catherine de Médicis jusqu'à l'arrivée du nouveau roi de France. Les Polonais, avertis par le prince de Condé, chef du parti des huguenots, firent tous leurs efforts pour retenir le roi. Henri III fut obligé de dissimuler l'impatience qu'il avait de les quitter; et, la nuit du 18 au 19 juin 1574, il s'enfuit, faiblement accompagné. Peu s'en fallut qu'il ne fût arrêté en chemin. Rien n'est plus singulier que l'empressement d'un souverain à quitter des sujets qui veulent le retenir malgré lui, pour venir gouverner un peuple divisé en deux factions dont aucune n'était sincèrement dévouée à l'autorité royale : car la guerre civile continuait dans toutes les provinces de France; et comme la régente était généralement méprisée, chaque seigneur semblait vouloir profiter des troubles publics pour assurer son indépendance. Après avoir couru plusieurs dangers, Henri III arriva à Vienne, où il fut reçu avec amitié : à Venise on lui rendit les plus grands honneurs. Partout on lui conseilla d'employer la douceur pour pacifier les troubles de son royaume; et l'on croit que telle était son intention lorsqu'il entra en France. Il trouva son conseil divisé en deux partis; l'un désirait la paix avec les calvinistes; l'autre voulait les réduire par les armes. Catherine de Médicis, plus propre à l'intrigue qu'habile à gouverner, et ne pouvant dominer qu'au milieu des divisions, appuya le parti qui voulait recourir à la force : la guerre fut décidée. Cette résolution n'était pas mauvaise, si elle eût été soutenue avec courage et persévérance, et si le roi s'était mis lui-même à la tête de ses armées; mais, par une inconséquence qu'on ne peut excuser, le même prince qui avait cherché la gloire, n'étant que duc

d'Anjou, s'enferme dans son palais, lorsque la sûreté de sa couronne exigeait impérieusement qu'il prît le commandement de ses troupes : dès-lors la guerre contre les Huguenots ne fut qu'un nouveau moyen de fortune pour les favoris ; et l'on vit se former à la cour plus d'intrigues et de cabales, plus de projets désastreux pour l'autorité royale, qu'on n'aurait pu en compter dans le parti des rebelles. Ce règne a été appelé avec raison le règne des favoris. Catherine de Médicis les appuya d'abord, dans l'espérance qu'ils se contenteraient de partager les plaisirs du roi, et qu'ils la laisseraient exercer l'autorité ; mais aussitôt qu'elle s'aperçut que son fils s'éloignait d'elle, elle recommença ses intrigues avec les huguenots afin de se rendre nécessaire : ainsi, après avoir contribué à décider la guerre contre eux, elle les servit avant même que les armées qu'on devait leur opposer fussent levées. Aucune démarche ne reste longtemps secrète dans les jours de factions. La conduite de la reine-mère répandit la terreur parmi les catholiques. Les Guise profitèrent de cette disposition des esprits pour préparer la réunion des différentes ligue qui, depuis long-temps, s'étaient formées dans les provinces ; et tandis que tout s'apprêtait pour renverser la monarchie, quel que fût le parti qui triomphât, le roi ne pensait qu'à épouser la princesse de Condé, dont il était devenu amoureux, prétendant faire rompre le mariage qu'elle avait contracté avec un prince du sang, sous prétexte que ce prince était héétique. La mort de la princesse de Condé n'empêcha ce nouveau scandale que pour livrer Henri à une douleur si fastueuse et si peu soutenue, que le peuple commença à perdre l'espérance qu'il avait conçue du nouveau règne. Le 15 février 1575,

il épousa Louise, fille du comte de Vaudemont de la maison de Lorraine ; alliance condamnable en politique, puisqu'elle rapprochait de nouveau les Guise de la maison royale. Le duc d'Alençon, frère du roi, mécontent du crédit dont jouissaient les favoris Qué-lus, Maugiron, Saint-Maigrin, Saint-Luc, Joyeuse et d'Épernon, de plus naturellement ennemi du repos, sans avoir une tête assez forte pour diriger sûrement son activité, se retira de la cour. Il avait désiré, en vain, qu'on lui confiât le commandement d'une armée ; et c'est pour cela qu'il détestait particulièrement le duc de Guise, qui, à la tête d'un petit corps de troupes, s'opposait à la jonction des Alle-mands, que les princes protestants envoyaient au prince de Condé. (*Voy. Henri de Guise.*) Le duc, victorieux, fut blessé au visage dans un combat près de Château-Thierry : il en acquit le surnom de *Balafré*, qui était loin de lui être désagréable, puisque cette blessure rappelait celle que son père avait reçue à Vassi, et ne servait qu'à le rendre plus cher aux catholiques. Le roi de Navarre, si célèbre sous le nom de Henri IV, était retenu à la cour depuis le massacre de la St.-Barthélemi : la surveillance, à son égard, était d'autant moins rigoureuse, qu'on le voyait engagé dans des intrigues d'amour. Mais la gloire se fit entendre : il s'échappa en l'année 1576 ; et les mécontents se trouvèrent fort affaiblis par sa présence, car ils eurent dès-lors trois chefs, qui prétendaient également à les diriger, le prince de Condé, le duc d'Alençon, et le roi de Navarre. Henri III, qui n'avait pas su profiter de son avènement au trône pour ramener les rebelles, loin de tirer parti de leurs divisions pour les sou-mettre, se laissa entraîner dans des négociations, qui se terminèrent, au

mois de mai 1576, par un nouvel édit de pacification, si favorable aux huguenots, qu'ils en conçurent eux-mêmes des alarmes, et que les catholiques prirent enfin la terrible résolution de sauver la religion de l'Etat, indépendamment des projets ultérieurs de la cour. Toutes les ligues des catholiques se confondirent dans une ligue générale dont Paris fut le centre et régla tous les mouvements : le pape la soutint dans la crainte de voir la France rompre l'unité de l'Eglise ; et l'Espagne, pour empêcher les nouveaux religionnaires français de s'unir au parti que dans les Pays-Bas on appelait les *gueux*. Les princes et les grands se servirent des opinions religieuses comme d'un moyen politique : les peuples seuls combattirent de bonne foi pour défendre leur croyance ; et ce qui mérite d'être remarqué dans ces sanglants débats, c'est que la force aveugle, mais persévérante des peuples, atteignit le but marqué, tandis que les vastes projets des grands politiques furent trompés par l'événement : l'Espagne perdit les Pays-Bas, et ne put dominer la France ; les Guise sauvèrent la religion catholique, et ruinèrent leur maison ; et Henri IV ne parvint à la couronne qui lui était due, qu'en embrassant la religion au nom de laquelle on voulait le détronner. Les huguenots, forts du traité de pacification qu'ils venaient de dicter, avaient insisté sur la convocation des états-généraux dans l'espérance de s'y montrer triomphants. L'assemblée fut réunie à Blois, et s'ouvrit à la fin de 1576 ; mais les catholiques avaient repris un tel ascendant, depuis la *Sainte-Union*, que le roi, prévoyant qu'ils lui demanderaient hautement d'approuver la ligue qu'ils avaient formée, prit la résolution de s'en déclarer lui-même le chef :

politique excellente, s'il s'était montré lui-même à la tête des armées, et s'il avait su profiter de l'exaltation naturelle aux partis pour tout entraîner. C'est ce que fit Henri IV, lorsque les huguenots quittèrent l'assemblée de Blois, où l'on adoptait contre eux des mesures sévères : le chancelier qui régnait dans ce parti, fut le moyen qu'il employa pour s'en faire déclarer le chef ; et l'on ne voit pas qu'il en soit devenu l'esclave. Mais Henri III voulait à-la-fois être le chef des catholiques, proscrire les calvinistes, et jouir en repos dans son palais de tous les plaisirs qui flattaient son imagination déréglée : ce n'était pas le moyen de déconcerter la politique du duc de Guise ; c'était au contraire prendre les livrées de sa faction, et se mettre dans sa dépendance. La cour leva deux armées : l'une fut confiée au duc d'Alençon, devenu duc d'Anjou ; l'autre au duc de Maienne, frère du *balafre*. Il ne se fit rien de considérable, quoique la division se mit dans le parti des huguenots : mais elle régnait aussi dans le parti du roi, qui, de même que son frère, ne pouvait cacher la jalousie que lui inspirait le duc de Guise, jalousie que les favoris entretenaient avec d'autant plus de soin qu'ils la partageaient ; et dès l'année 1577, on signa à Bergerac un nouveau traité, qu'on ne se mit guère en peine de faire exécuter. C'est alors que les huguenots formèrent le plan d'une république fédérative, dans l'intention de ne plus dépendre des caprices de leurs chefs, comme les catholiques avaient formé la ligue pour se soustraire aux irrésolutions de la cour. Le duc d'Anjou, malgré les ordres du roi, partit pour les Pays-Bas, où il était appelé par les habitants qui, voulant secouer la domination espagnole, lui promettaient de le reconnaître pour

souverain ; promesse qu'ils n'avaient pas l'intention de tenir. Cette désobéissance qu'osa se permettre le duc d'Anjou fit tort à Henri III dans l'esprit des Français ; et les prodigalités, l'amour du roi pour ses favoris, sa dévotion minutieuse , et toute en pratiques extérieures , son libertinage qui allait souvent jusqu'au scandale , ses amusements frivoles , le ridicule de ses ajustements effeminés , achevèrent de le rendre , pour ses sujets , un objet de mépris : car le peuple , qui ne juge les rois que par leurs actions publiques , ignorait tout ce qu'il y avait d'ailleurs de grand et de généreux dans l'ame de ce prince : « caractère d'esprit in- » compréhensible , dit M. de Thou ; » en certaines choses au - dessus de » sa dignité , en d'autres au-dessous » même de l'enfance. » Sur la fin de l'année 1578 , Henri créa l'ordre du Saint-Esprit , en mémoire de ce qu'il avait été élu roi de Pologne et était parvenu au trône de France le jour de la Pentecôte : mais cette institution cachait le projet sage de réunir les grands de tous les partis par le serment auquel s'engageraient les chevaliers de l'ordre. Les bonnes intentions manquaient moins à ce monarque que la persévérance nécessaire pour en obtenir un résultat. Le roi de Navarre ayant repris les armes , sous prétexte qu'on n'observait pas les conditions accordées à son parti , le duc d'Anjou fit signer un nouveau traité en 1580 , dans l'espérance qu'on lui laisserait lever des troupes pour aller défendre le parti qu'il servait , ou plutôt qui se servait de lui dans les Pays-Bas ; en effet , cette paix dura près de cinq ans , soit que le nombre des guerriers emmenés par le duc d'Anjou eût diminué les moyens et affaibli la manie de recourir sans cesse aux armes , soit que les maladies pestilen-

tielles qui ravageaient la France eussent frappé les esprits de terreur. Le duc d'Anjou , trahi dans les Pays-Bas , obligé de fuir d'un pays qu'il croyait gouverner , revint dans le sien cacher sa honte et son dépit , et mourut sans s'être marié , le 10 juin 1584. Sa mort fixa l'attention des partis sur la succession au trône. Henri III n'ayant pas d'enfants , les huguenots voyaient dans le roi de Navarre l'héritier présomptif de la couronne : les catholiques ne purent voir en lui qu'un hérétique armé pour renverser la religion de l'Etat. Le duc de Guise saisit l'occasion pour se déclarer chef de la ligue , et pour traiter avec l'Espagne : dans le fonds de sa pensée , il conçut dès-lors l'espérance de monter sur le trône , quoiqu'il parût appuyer les projets de Catherine de Médicis en faveur de la branche aînée de Lorraine. On a peine à concevoir comment , au milieu de tant d'intrigues et de troubles , la France jouissait au-dehors de la plus haute considération ; mais le fait est digne d'être remarqué. Les jalousies réciproques des partis et les divisions dans chacun d'eux avaient beaucoup affaibli les hostilités : la cour paraissait elle-même ne pas attendre de grands avantages de ces dispositions , et n'en appréhender aucune suite fâcheuse , puisqu'elle continuait à dépenser en fêtes scandaleuses un argent si nécessaire à l'entretien des armées. Ce ne fut qu'en 1587 que la guerre civile prit un caractère sérieux. Henri IV gagna , le 20 octobre , la bataille de Coutras , dans laquelle le duc de Joyeuse fut tué ; mais loin de profiter de sa victoire , il retourna en Béarn , attiré par l'amour : aussi le succès qu'il obtint tourna-t-il contre lui , en révélant aux chefs de la ligue ce qu'ils devaient appréhender de ses talents militaires. Paris appela le

duc de Guise, qui, de son côté, reçut de Henri III l'ordre formel d'en peser entré dans la capitale. Le duc ne tint aucun compte de cette défense, et fut accueilli par les Parisiens avec une joie impossible à décrire : suivi d'une foule qui augmentait sans cesse, il alla au Louvre présenter ses respects au roi. On se contraignait également des deux côtés, dans la crainte de faire éclater la guerre civile : mais Henri III ayant fait venir des troupes le lendemain 12 mai 1588, avec l'intention de se saisir des principales places de la ville, le peuple tendit des chaînes, et chassa les soldats de tous les postes ; c'est ce qu'on appelle la *journee des barricades*. Le duc de Guise pouvait en ce moment s'emparer de la personne du roi : il se laissa séduire par Catherine de Médicis, toujours prête à négocier ; et tandis qu'elle l'arrêtait par des propositions qui n'ont jamais été connues, Henri III quittait Paris à la hâte ; il suivait vers Chartres, d'où il se rendit à Rouen. C'est dans cette ville que sa mère lui fit signer l'édit de réunion, qui avait pour but d'éloigner de la couronne tout prince protestant, et qui semblait remettre en faveur le duc de Guise, comme s'il était possible qu'une pareille offense fût oubliée par celui qui l'avait faite, et par celui qui l'avait reçue. Le roi connut alors dans quelle affreuse situation l'avait conduit la politique de Catherine de Médicis ; et l'on croit qu'il ne consentit à signer l'édit de réunion que pour mieux assurer le dessein formé de se défaire des ennemis de sa maison. Il se rendit à Blois, où il convoqua les états-généraux, dont l'ouverture eut lieu le 10 octobre 1588 ; le duc de Guise s'y présenta malgré les avertissements secrets qu'il avait reçus : le roi et lui communierent au même autel, prenant ainsi la religion à témoin de la sincé-

rité de leur réconciliation ; mais le parjure était égal des deux côtés. Le duc fut assassiné le 23 décembre, et le cardinal son frère le lendemain, par ordre de Henri III, qui n'était plus assez puissant pour faire condamner juridiquement un sujet, lorsque ce sujet aspirait à le priver de la couronne. Cette action violente ne fut pas même justifiée par le succès : car la plupart des seigneurs de la maison de Lorraine échappèrent à l'ordre qui avait été donné de les arrêter ; et la ville de Paris, en apprenant la mort du duc de Guise, leva l'étendard de la révolte, et proscrivit son roi auquel elle ne donna plus que le nom de Henri de Valois : exemple qui fut imité par les principales villes du royaume. Catherine de Médicis, depuis long-temps odieuse à tous les partis, mourut à l'âge de soixante-douze ans, le 5 janvier 1589 : dans l'effervescence où étaient les esprits, la perte de cette princesse fut à peine remarquée. On savait que Henri III venait enfin de se rapprocher du roi de Navarre : en voyant la couronne défendue par les huguenots, les catholiques ne se firent point illusion sur le sort qui leur était réservé. Paris surtout, redoutant la réunion des deux armées royales qui s'avançaient victorieuses, rappela le duc de Maïenne, généralement reconnu pour chef de la ligue, depuis l'assassinat du duc de Guise son frère, et auquel on donna le titre de lieutenant-général de l'état royal et couronne de France. Maïenne était trop honnête homme pour former une faction ; mais il avait toute la prudence nécessaire pour conduire une faction formée. Les événements, bien plus que son caractère, l'ayant décidé à prendre les armes contre la maison royale, il mit dès-lors sa probité à ne point manquer à son parti : mais s'il

par Amyot ; et ce beau livre , inutilement entrepris pour élever l'ame des fils de Henri II , développa les grandes qualités d'un autre prince que la Providence appelait à régner sur les Français. Les protestants , fatigués d'une paix dans laquelle ils étaient décimés , avaient renouvelé leurs agressions. La seconde guerre civile n'eut que de faibles résultats. Au commencement de la troisième , les protestants avaient été surpris : le prince de Condé , heureux d'avoir pu gagner la Rochelle , y languissait sans secours , et ne savait comment soudoyer un parti dont la valeur et la fureur même étaient enchainées par le dénuement. La reine de Navarre descendit des Pyrénées avec son fils , protégée par une escorte de deux cents gentilshommes , et portant avec elle un trésor , prix de ses domaines engagés et de ses bijoux vendus. Le prince de Condé reconnut son chef dans le fils de son frère aîné. Cet acte de déférence de la part de ce prince ambitieux , n'était point un sacrifice réel , puisque le jeune Henri , âgé de quatorze ans , ne pouvait rien régler par lui-même. On reprit l'espérance , on marcha ; et l'on ne rencontra que trop tôt , dans les plaines de Jarnac , l'armée royale commandée par le duc d'Anjou , frère du roi. Cette armée était remplie d'une noblesse ardente , d'officiers éprouvés , et surpassait , presque de moitié , celle des protestants. Le prince de Béarn ne put obtenir de son oncle la permission de combattre. Il vit le prince de Condé , le bras en écharpe et la jambe fracassée , donner le signal d'une troisième charge : il eut la douleur de ne pouvoir s'élancer avec lui , et bientôt ce de l'apprendre la mort ou plutôt le meurtre d'un prince dont la valeur avait été aussi brillante que fatale à sa patrie. Le duc d'Anjou pro-

fit mal de sa victoire. Coligni et la reine de Navarre réunirent leurs efforts pour lui en ravir les fruits. L'armée protestante , qui n'avait perdu que le champ de bataille , s'anima d'une nouvelle ardeur , quand la reine de Navarre entra dans le camp , suivie du prince de Béarn et du jeune prince de Condé , et prononçant ces mots : « Voi- » là , mes amis , deux nouveaux chefs » que Dieu vous donne , et deux or- » phelins que je vous confie. » Coligni devint , pour le jeune Henri , un nouvel instituteur et un nouveau père. La brave Lanoue lui enseignait , par son exemple , toutes les vertus du chevalier. Tout paraissait désespéré pour les protestants après la bataille de Montcontour : ils avaient à rougir de ce combat mal engagé et si mal soutenu ; et la perte énorme qu'ils avaient essuyée , semblait avoir dissous leur parti. En quelques mois , Coligni parvint à les rendre maîtres du tiers du royaume. Il marchait sur Paris ; une maladie grave le força de quitter le commandement. Henri , auquel il le confia , prouvait toute occasion combien il avait profité à l'école de ce grand capitaine. Coligni , rendu à l'armée , permit au jeune prince de se livrer à toute son ardeur dans le combat d'Arnay-le-Duc , et Bourbon contribua beaucoup à la victoire. On parla de paix. Les protestants obtinrent d'immenses avantages. La cour ne semblait plus occupée qu'à leur complaire : il s'agissait d'attirer tous leurs chefs à Paris. Charles IX , qui avait si long-temps tremblé devant Philippe II , se montrait résolu à lui ravir les Pays-Bas , armés depuis plusieurs années contre son oppression. On faisait des préparatifs par terre et par mer ; les généraux étaient nommés : Coligni ne sortait point encore de la Rochelle. La cour proposa le ma-

rinced de Béarn avec Mar-
sœur du roi. La reine de
rendit à la cour; et Charles
t avec une déférence filiale.
vit l'exemple de la reine, et
li avec la plus tendre véné-
lui promettait toute la puis-
premier ministre. Les pro-
fnoaient dans la capitale, où
avaient été si souvent mises
reine de Navarre gémissait
du sacrifice que comman-
naix générale. Les mœurs
r révoltaient son austérité.
le revenait de fuir des em-
ur les noces prochaines de
elle fut atteinte subitement
ladie violente, et succomba
le cinq jours, aux douleurs
ignés (1572). Des bruits
nnement se répandirent :
fusa d'y croire. Le nouveau
varre, navré de la plus pro-
leur, n'obtint que peu de
tr s'y livrer. On continuait
ratifs de son mariage. La
nce en fut peu commune;
en furent sinistres. On avait
un bizarre tournoi, dans
ari se présentait pour dis-
trée du Paradis, et était re-
ans l'Enfer : Mercure et l'A-
aient l'en délivrer. De quelle
e prince ne fut-il pas péné-
il apprit, trois jours après,
ral de Coligni, revenant à
oncil, avait été blessé dan-
ent d'un coup d'arquebuse !
es protestants s'assemblèrent
de Navarre. Plusieurs d'entre
ient de quitter en armes une
out leur annonçait un mas-
ochain. Les plus magna-
rent les plus confiants : ils
é témoins de l'alarme du roi,
onnut cet attentat ; on com-
des poursuites rigoureuses

contre les meurtriers. Toutefois le
calme des Guises paraissait suspect.
Le lendemain, les seigneurs protes-
tants étaient réunis au Louvre auprès
de Bourbon, et proposaient des avis
divers. Un coup de pistolet, et, bientôt
après, le son du tocsin, frappent leurs
oreilles. Des gardes viennent saisir le
roi de Navarre et le prince de Condé.
On les enferme : leurs compagnons
sont massacrés dans le palais du roi.
Henri entendait les gémissements, les
cris d'horreur de ses amis mourants,
et s'attendait à partager leur sort,
lorsqu'au point du jour il est con-
duit, avec son cousin, devant Charles
IX. L'aspect de ce monarque était
terrible : agité de toutes les convul-
sions du crime, il leur raconta, d'un
air de triomphe, tous les massacres
exécutés par ses ordres, leur apprit,
avec un rire féroce, la mort de Coligni,
que la veille ils l'avaient vu tous
deux presser dans ses bras. « Je veux,
» ajouta le roi, qu'il ne reste plus en
» France aucun rebelle, aucun héré-
» tique : ma bonté, un reste de pitié
» pour votre âge, me force à vous
» épargner ; mais il faut rentrer, sur-
» le-champ, dans le sein de l'Eglise,
» ou mourir. » Les deux princes cé-
dèrent à la force, mais ne songèrent
qu'au moyen d'échapper aux bour-
reaux de leurs amis. Charles IX,
après la Saint-Barthélemi, était ef-
frayé de sa cour, de ses complices
et de lui-même. La vue du roi de Na-
varre semblait lui rendre quelque
calme ; il en était réduit à se féliciter
de n'avoir pas commis un fratricide.
Quelquefois il entraînait ce prince
dans des débauches et des courses
nocturnes, par lesquelles il cherchait
à s'étourdir. D'un autre côté, Cathe-
rine de Médicis tendait au jeune Bour-
bon tous les pièges de la corruption
dont elle tenait école. Elle voulait avi-

lir celui dont elle n'avait pu résoudre ou obtenir la mort. Henri ménageait ses tyrans ; mais il méditait sa fuite, et il était venu à bout d'engager dans ses projets le duc d'Alençon, troisième frère du roi. La cour était à St.-Germain. Un officier, nommé Guitri, dévoué au roi de Navarre, se tenait prêt, avec cinquante hommes, à recevoir dans la forêt les deux princes fugitifs ; mais le duc d'Alençon, effrayé de cette entreprise hardie, vint lui-même, auprès de sa mère, se rendre le dénonciateur de tous ses compagnons. Les deux princes sont arrêtés, ramenés à Paris, et gardés à vue dans leur appartement, dont on fait une prison. La cruauté de Charles IX était assouvie : atteint d'une langueur mortelle, en proie à la défiance, et surtout aux remords, il gémit de ce qu'on ne le laissait pas mourir en paix. Deux compagnons du duc d'Alençon, Lamalle et Coconas, eurent la tête tranchée. Le procès du roi de Navarre s'instruisit : un parlement que la terreur avait forcé de remercier le roi à la suite des massacres de la St.-Barthélemi, était chargé de juger un prince qu'on s'étonnait d'avoir épargné. Le chancelier Birague se présenta pour l'interroger, accompagné de plusieurs commissaires. « Je suis » roi, leur répondit Henri, je n'ai » rien à vous répondre : je ne souil- » lerai point le nom de roi en su- » bissant un interrogatoire ; mes amis » ont été égorgés sous mes yeux. » J'ai voulu fuir, je n'ai point de » complices ; je donne des ordres à » mes serviteurs ; je ne séduis, je » ne trahis personne ; continuez vos » procédures, je n'y prends aucune » part. Le parlement de Paris doit ré- » fléchir avant d'instruire le procès » d'un roi. » Birague, Italien pervers, qui avait conseillé la Saint-Barthé-

lemi, fut ébranlé par ce inattendue. Catherine de rut incertaine. Cependant IX mourait en rendant tous les pores ; il ne donnait aucun ordre. On fut surpris demander, à ses derniers moments, le prince qu'il tenait dans Henri, qui s'attendait à des fureurs du monarque, fin de s'entendre adresser des paroles pleines d'amitié. Il lui confiait ses derniers intérêts les plus chers, et le laissait livré à ce qu'il voulait à la reine d'ordonner de ce qu'il voulait. Il mourut le 30 mai 1574, d'Anjou, fameux par les défaites de Jarnac et de Montcontour du trône de France, occupé du trône électif de la Pologne. De Médicis, une troisième fois épargna le roi de Navarre. La cruauté n'était point assez affaiblie qu'elle osât se permettre de par le meurtre juridique de protestants avaient repris l'indignation leur redonnait force qu'un effroyable massacre en avait fait perdre. Une paix que Charles IX lui-même forcé de signer avec eux, eut freinte. Henri III s'échappa un déserteur, de la Pologne élu sur la foi de sa renommée, marqua son long voyage par galités et les caprices extrêmes allaient remplir tout son règne. La reine-mère vint le trouver de Beauvoisin, frontière en Dauphiné ; elle était avertie du roi de Navarre, et du duc d'Alençon, qui, malgré son repentir encore prisonnier. Catherine pour eux : le roi, qui leur d'abord un accueil sévère, embrassa, et voulut le

r avec eux. Le roi de Navarre, mais surveillé avec soin, n'osait renoncer à tous projets. Henri III, qui semblait lui en avoir fait, fit pourtant, un jour, la plus insidieuse et la plus s'élait persuadé que le duc avait voulu l'empoisonner : il se plaignit au roi de Navarre de conjurer de tuer ce prince, et lui offrit ses gardes pour l'aider dans cette œuvre même, et lui offrit ses protestants croyaient Henri sur eux ; ses amis les plus fissaient de la mollesse à l'apparaissait s'abandonner. Une Aubigné, l'un de ses gentilshommes, l'entendit soupirer, en réciter quelques versets d'un psaume que David déplore la dispersion de ses amis. D'Aubigné, racontant à ces paroles, qu'Henri sentait l'amertume de sa position, ridaux de son lit, et lui tint alors le plus véhément pour l'enlever la fuite. Henri se plaignait d'être mal jugé par ses amis, et ap- D'Aubigné, qu'il touchait au point de tenter encore une fois sa vie. En effet plusieurs seigneurs, jaloux des préférences que Henri III accordait aux huguenots, avaient promis au roi de Navarre de l'aider, et même de l'accompagner dans sa fuite. Fervant l'un d'eux, ayant commis une erreur, fut trahi par sa maîtresse. Le Bourbon était sorti de Paris à la suite d'une partie de chasse, et était allé à St.-Germain les gen- darmes qui devaient venir le rejoindre le soir, le roi, averti du complot, interrogea sévèrement Fer- dont il tira beaucoup d'aveux.

Cependant, ce seigneur, que le roi laissait libre, donna l'alarme à ses compagnons ; et dans cette même nuit, ils partirent pour St.-Germain. Le roi de Navarre avait auprès de lui deux gentilshommes, dont la reine-mère avait fait ses surveillants : on proposait de les tuer ; Henri s'opposait fortement à ce meurtre, et les chargea d'aller annoncer au roi qu'il se mettait en route pour se justifier. Débarrassé de ses deux surveillants, il s'échappa ; sa troupe le suit. Comme il était arrivé à Poissy, un bateau, qui avait été commandé, se fit long-temps attendre. L'irrésolution et bientôt le repentir se manifestèrent dans la troupe : Henri déclara qu'il mourrait plutôt que de revenir sur ses pas. Le bateau se présente : après avoir traversé la Seine, on s'enfonça dans une forêt épaisse ; le surlendemain on gagne Alençon, ville de l'apanage du frère du roi, et l'on s'y crut en sûreté. Le duc d'Alençon ne tarda pas à s'évader lui-même : une partie de la noblesse se prononça pour lui. A la faveur de ces nouveaux troubles, Henri passa d'Alençon à la Rochelle, et il rentra parmi ses frères les protestants. Il lui tardait de reconquérir le Béarn ; à peine y parut-il, suivi de quelques gentilshommes, que ses anciens sujets volèrent au-devant de leur prince chéri, et lui aidèrent à conquérir par les armes une partie de la Guienne. Cependant la reine-mère négociait avec son fils rebelle. Henri III et son frère signèrent une paix honteuse. Le duc d'Alençon, tout occupé de ses avantages personnels, avait peu stipulé ceux du roi de Navarre. Cette paix avait rendu Henri III méprisable à ses sujets. Henri de Guise se mit à la tête des catholiques mécontents. Les états de Blois, qui s'assemblèrent, devinrent les organes de ses plaintes et les instruments

de son ambition. On prêta de nouveaux serments de haine et d'extermination contre les protestants : la ligue se forma. Henri III crut avoir fait tout ce que la politique a de plus habile, en se déclarant chef de cette ligue, afin d'en ravir l'empire au duc de Guise : mais il obéit à une partie de ses sujets armée contre l'autre ; et lorsqu'il essaya de briser le joug qu'il s'était imposé, ses sujets le traitèrent comme un rebelle. Le roi de Navarre n'avait plus à compter que sur ses propres forces ; elles consistaient dans le secours de quatre à cinq cents gentilshommes ou soldats, les uns catholiques, les autres protestants. Il maintint leur union, excita leur zèle ; et par la rapidité de ses courses, par l'audace de ses attaques, il prévint les grands préparatifs qui se formaient contre lui. Jamais il ne consultait le nombre de ses ennemis. Il chargeait le premier, à la tête d'un escadron, qui faisait presque toute son armée, épargnait les villes soumises, et celles même qui lui avaient opposé une longue résistance. Il y eut un jour un soulèvement général contre lui dans une ville où il entra en vainqueur ; on criait de tous côtés : *Tirez au panache blanc*. Bourbon, qui avait tenu tête à cette multitude, fut secouru par un renfort. Comme il s'agissait de punir les séditeux, il crut exercer une vengeance assez sévère en faisant pendre un seul homme. La corde cassa : « Grâce, » dit-il, à ceux que le gibet épargne ! » A la fin de la campagne il occupait beaucoup plus de villes qu'au commencement. Henri III d'ailleurs ménageait pour la première fois son beau-frère, parce qu'il craignait de donner trop d'avantages au duc de Guise. Il paraissait s'être enfin convaincu de la nécessité d'accorder à ses sujets la liberté de conscience. Une paix, qui fut suivie

de l'édit de Poitiers, aurait terminé le long cours des guerres de religion, si l'Espagne et le duc de Guise eussent pu consentir, l'un à laisser du repos à la France, et l'autre à laisser du repos à son roi. Bourbon qui voyait combien Henri III était obéi, crut devoir rester sous ses ordres. Catherine de Médicis, pour lui faire poser, vint le chercher son camp auprès de Nérac : elle venait avec elle un essaim de jeunes belles personnes, dont elle embellissait la coquetterie, les faiblesses, les dissolutions au gré de sa politique. Elles réussirent à détacher du roi de Navarre plusieurs des seigneurs catholiques qui s'étaient voués à sa fortune, tels que Fervaques, Lavardin et autres. L'une de ces dames obtint un grand succès, en séduisant un gouverneur de la Réole, qui eut cheté de livrer ce fort à Catherine de Médicis. Bourbon en apprit la nouvelle au milieu d'un bal que lui donnait la reine-mère. Il se garda bien de montrer aucune émotion ; mais sortant du bal, il appela ses plus intimes gentilshommes, et vint à la tête s'emparer, dans cette même ville, de la ville de Flamarens. La guerre ralluma : Henri conçut une entreprise audacieuse, celle de surprendre la ville de Cahors, défendue par une garnison, et par Vezins, gouverneur aussi vigilant qu'intrepide. Après avoir fait faire à sa troupe une marche de plusieurs lieues par un soleil brûlant, il se cacha en embuscade sous des noyers, et attend que la nuit favorisât son entreprise. Il fit sauter une des portes par le moyen d'un pétard ; il entra dans la ville lui septième : un détachement de sept cents hommes le suivit, et d'une autre de même force garde la campagne, pour empêcher les secours de recevoir la place. Le bruit

on a donné l'alarme au gou-
sa troupe est sous les ar-
habitants de Cahors sont
les pierres et les tuiles sur
flants. Vezins est tué, après
ané la mort à plusieurs com-
du roi. La défense continue ;
rait : Bourbon n'a emporté
able partie de la ville. On le
se retirer : « Point de re-
s'écrite-t-il. » Les pieds écor-
ouvert de contusions, il com-
sé à des bontiques. On lui ap-
s'un renfort arrive à la gar-
n le conjure encore une fois
rer : « Non, dit-il, ma retraite
cette ville, sera celle de mon
rs de mon corps. » La troupe
it au secours de Cahors, est
dispersée ; mais il faut faire
non plus de chaque rue,
haque maison. Enfin, ce n'est
cinquième nuit que Cahors
ise. Cette conquête avait de
nce ; mais c'était sur-tout la
dont elle avait été opérée qui
puissance de Henri. On n'a-
is entendu parler d'une telle
on de courage, même en
même au milieu des guerres
Le maréchal de Biron, le
alors le plus renommé,
gé de combattre le roi de
Henri montra, dans une
ivante, toute l'étendue de ses
militaires. Guise n'attribuait
a de l'armée royale qu'à la fai-
à la trahison du roi. Il avait
pris, mais en méditant un
ible : un manifeste, où la re-
se couvrait du voile du fana-
léclairait le plan de la ligue.
pagne et la Picardie étaient
levées. Henri III tremblait
ris, et n'osait appeler le roi
rrer à son secours. Habitué à
pla encore une fois sous le

duc de Guise, et se fit l'allié de son
plus mortel ennemi. Quand Bourbon
connut le traité de Nemours, qui
renfermait les conditions de cette al-
liance, il désespéra pour la pre-
mière fois de sa fortune. A la suite
d'une rêverie où il était resté immo-
bile, la tête appuyée sur les mains, la
moitié de sa barbe avait blanchi. Un
rayon d'espoir se présente à lui : le
maréchal de Montmorency, gouver-
neur du Languedoc, a la générosité
d'appuyer un prince qui va être as-
saili par une armée de quatre-vingt-
mille combattants. Henri vient le trou-
ver par des sentiers détournés, con-
certe avec lui ses mesures ; et tous
deux, sans rien écrire, se donnent la
foi de chevalier. Le pape Sixte-Quint
s'est décidé à lancer contre le roi de
Navarre une bulle d'excommunication.
Désormais il n'y aura plus de frein à
la fureur dont les catholiques sont ani-
més contre lui. Bourbon ne néglige
rien pour faire tête à l'orage : il veut
dessiller les yeux d'un monarque faible
et d'un peuple frénétique. Ses mani-
festes, ses lettres au roi, à la noblesse,
au tiers-état, sont animés de cette
éloquence du cœur, dont l'art ne peut
égaler ni remplacer l'effet. Afin d'éviter
l'effusion du sang qui doit suivre ce
grand choc, il envoie un cartel au duc
de Guise, qui refuse de répondre à
cette sommation de l'honneur. Quel-
ques gentilshommes sont restés autour
de lui ; mais il n'a rien pour les sol-
der. La belle Corisande, qu'il aimait
alors de la passion la plus tendre, en-
gage ses domaines pour le secourir.
(Voy. GUISE, XIX, 74.) Rosni en-
treprend le voyage le plus périlleux,
pour vendre ses bois de haute-futaie,
et en apporter le prix à son maître,
déjà son ami. Quarante mille hommes
sous le commandement du duc de
Maienne, frère du duc de Guise, vien-

nent investir le roi de Navarre, qui n'en a pas plus de quatre mille sous les armes ; une autre partie de l'armée catholique presse le prince de Condé dans le Maine ; une troisième partie attaque Montmorenci dans le Languedoc. Henri voyait le duc de Maïenne procéder lentement dans ses attaques : il crut pouvoir se rendre dans le Béarn auprès de la comtesse de Guiche. Maïenne en fut instruit, fit une diligence inaccoutumée, et peu s'en fallut qu'il ne cernât le roi de Navarre dans le château de la comtesse, aux environs de Pau. Henri, un peu confus de sa faute, n'est point étourdi de son danger ; il s'évade lui troisième : D'Aubeterre, jeune officier, qui aperçut ce prince passant une rivière à gué, feignit de ne pas le reconnaître, et dirigea sa troupe d'un autre côté ; enfin Henri a pu gagner Nérac, sa ville principale. On l'y assiège ; il sent l'impossibilité de s'y défendre long-temps : il redouble d'audace, tente des sorties, tient les assiégeants en haleine, se montre une nuit sur le rempart, à la lueur des flambeaux, et paraît disposé à faire une sortie nouvelle. Les assiégeants portent leurs forces sur le point menacé ; mais, pendant ce temps, Henri sort par une autre porte, enlève avec ses troupes les lignes peu épaissies des ennemis, bat plusieurs détachements dans la campagne, et arrive à Ste.-Foi, où il a donné rendez-vous à tous les siens. Son armée s'élève à trois mille hommes et se croit invincible. Il reprend en une nuit des villes qui ont coûté trois mois de siège à Maïenne ; puis, changeant de marche, il se dirige vers le Poitou, pour s'appuyer sur la Rochelle : il assiège Fontenai. Les magistrats de cette ville, après avoir soutenu un terrible assaut, demandent à parler au roi de Navarre. Henri dicte les articles de la

capitulation. « Pourquoi écrire
» les magistrats ? La parole d'
» Navarre suffit. » Les princ
testants d'Allemagne s'étaient
devoir de secourir ce prince bell
Henri III, réveillé un momer
létargie, part pour s'opposer
vasion de ses frontières. Joyeu
de ses favoris, est chargé d'all
battre le roi de Navarre. Boub
che à sa rencontre : deux armé
liques les suivaient par derrière.
position dans la plaine de C
auprès du confluent de l'Is
la Dronne. Joyeuse est transj
joie en apprenant que Henri a
combat ; il rassemblait autou
l'élite des maisons les plus ill
les plus opulentes. L'or brill
son camp : on ne voyait que
le camp de Bourbon. Deux pr
sang étaient à ses côtés ; l'un
de Condé, l'autre le comte de S
tous deux fils du héros tué à
Avant la bataille, Henri s'ad
ses deux cousins : « Il n'est pa
» ici de longues paroles, leu
» souvenez-vous que vous ête
» bons, et vive Dieu ! je vous u
» que je suis votre aîné. — I
» répartit Condé, nous vo
» trérons que vous avez de l
» dets. » A huit heures du ma
non tire ; Joyeuse avait dispos
tillerie sur un terrain peu fa
celle du roi de Navarre, qui c
en trois canons, fit de gra
vages dans les rangs ennemis.
ordonne la charge ; ses jeune
gnons déploient une valeur h
l'avant-garde des protestants
parvient à se rallier. Le ro
varre s'élance avec ses deux
il aperçoit Joyeuse, et court
galop à sa rencontre : « Écart
» crie-t-il à ses compagnons,
» fustiguez pas ; je veux paraî

les a main un drapeau. Joyeuse le cette charge, ne peut se dé- a retraite. L'un de ses frères ses côtés. Emporté dans la t séparé des siens, il reçoit le rtei. La victoire est certaine : e sang, s'écrie Henri; ils sont i, ils sont Français : recevez is à merci. » La fureur des 'arrête. Artillerie, drapeaux, tout restait au pouvoir des urs. Henri vint le soir souper au de Coutras : les cadavres x Joyeuse étaient exposés elqu'un osa plaisanter sur leur : « Silence, Messieurs, lit Henri avec sévérité; ce mo- est celui des larmes, même es vainqueurs. » Il ordonna que tes fussent portés au roi; et, se coucher, il lui écrivit une ont voici le début : « Sire, seigneur et frère, remerciez j'ai battu vos ennemis et votre » (1587). L'indiscipline se a pour la première fois dans de Henri, après la victoire de . Des gentilshommes, haras- tiques, reprirent le chemin de âteaux. Henri ne put venir nt de l'armée protestante, qui it vers lui à travers la Cham- et la Bourgogne. Le duc de attit en deux rencontres cette trangère, qui, consumée par la e rendit à discrétion. Mais la de Coutras établit solidement ans plusieurs provinces de t du Midi. Tout l'effort de la it maintenant dirigé contre l. Guise, aidé d'une populace , l'assiégea dans le Louvre : le es s'échappa, en abandonnant fs de la ligue la capitale et ses es. Pour préparer sa vengeance t une réconciliation avec le duc , entretint sa présomption et

sa sécurité, et le fit assassiner , en 1588, au château de Blois, pendant la tenue des états. (V. GUISE, XIX, 195.) Ce meurtre, suivi de celui du cardinal de Guise, souleva tout le royaume. A peine sept villes restaient-elles fidèles au roi de France. La nécessité le força de recourir au roi de Navarre, qui, par la mort du duc d'Alençon, était l'héritier présomptif de la couronne. L'entrevue des deux monarques eut lieu au château du Plessis-lès-Tours : la cordialité, l'enjouement et la confiance héroïque de Bourbon relevèrent l'âme abattue de Henri III. Bientôt on n'entendit plus parler que des exploits et des conquêtes de l'armée des deux rois. Crillon, Lanoue, d'Aumont, le maréchal de Biron, Châtillon fils de Coligni, réunis maintenant sous les mêmes étendards, combattirent avec une valeur digne de celle de Bourbon. Les deux rois marchèrent sur Paris; et déjà ils menaçaient cette ville, des hauteurs de St.-Cloud, lorsqu'un moine fanatique enfonça, dans le cœur de Henri III, un couteau dont on croit que l'avait armé la duchesse de Montpensier, sœur du duc de Guise (1^{re} août 1589). Les feux de joie allumés par les Parisiens à la nouvelle de cet attentat, firent connaître à Bourbon, devenu roi de France par la mort de Henri III, qu'il lui faudrait livrer autant de combats pour conquérir sa couronne, qu'il en avait soutenu pour défendre sa liberté. Les catholiques royalistes qui formaient la moitié de son armée, hésitaient à le reconnaître. Givry donna le signal de l'obéissance. « Ah ! Sire, s'écria-t-il en tombant aux » genoux du roi, vous êtes le roi des » braves, et il n'y a que les poltrons » qui vous quitteront. » Ces mots décidèrent plusieurs de ces nobles; mais d'autres se retirèrent. Il n'était plus temps de penser au siège de Paris.

Cette ville, livrée au plus sombre délire, semblait toute peuplée de Jacques Cléments. Aidée de l'or de l'Espagne, elle fournit bientôt au duc de Maïenne une armée puissante, qui se mit en campagne. Henri s'était dirigé vers Dieppe, pour y attendre un secours qui lui était envoyé par Elisabeth, reine d'Angleterre. L'armée de Maïenne était de trente-deux mille hommes : Henri n'en avait que trois mille ; il fit halte, et accepta le combat. Sa petite armée occupait des retranchements autour du château d'Arques, qu'il avait fait fortifier avec soin, et que défendait le maréchal de Biron, devenu l'un de ses plus zélés partisans. Maïenne, qui pouvait se confier au nombre, avait encore appelé la ruse à son secours. Des soldats allemands soldés par la ligue, quoiqu'ils fussent protestants, avaient pénétré dans le camp de Henri comme déserteurs. Bientôt ils tombèrent sur ceux qui les recevaient en amis. On eut le temps de les exterminer avant que Maïenne se présentât pour seconder leur attaque. Un brouillard épais avait gêné les mouvements des deux armées : dès qu'il fut dissipé, Henri se retira un peu sur le flanc, pour attirer l'armée de Maïenne sous le feu des batteries du château. Pendant que Biron foudroyait l'armée de la ligue, Henri en rompaît les lignes par des attaques furieuses. La victoire fut complète. Le soir de cette journée il écrivit ces mots à Crillon : « Pends-
» toi, brave Crillon, nous avons com-
» battu à Arques, et tu n'y étais pas.
» Adieu, brave Crillon, je vous aime à
» tort et à travers. » Le roi se rendit à Dieppe, et entra dans ce port au moment où l'on y signalait les voiles de la flotte anglaise. Sa petite armée fut ainsi accrue de cinq mille hommes. Reprenant bientôt l'offensive, il reconquirit le duc de Maïenne jusque sous

les murs de Paris, observa ce et désespéra de l'emporter avec mille hommes ; mais pour y la terreur de son nom, il perdit troupes légères de faire une in qui les mena jusqu'au Pont Neuf. Diverses sièges occupèrent Hen ne pouvons le suivre dans ce prises secondaires, où il déploya même bravoure et la même que dans les actions importantes armée espagnole, commandée par le comte d'Egmont, avait ranimé les espérances de la ligue. Maïenne, encore une fois défié par Henri, armées se rencontrèrent dans la ville d'Ivry, sur les bords de l'Eure, prêt à faire sonner la charge, soldats : « Mes compagnons :
» êtes Français, voici l'ennemi
» perdez vos enseignes, ne pe
» de vue mon panache ; vous
» toujours dans le chemin d
» neur. » Il avait, la veille, par un mot dur, un de ses officiers, le colonel Schomberg, vint à lui, en présence de toute l'armée : « Colonel, lui dit-il, ne
» dans l'occasion ; il peut se f
» j'y meure : il ne serait pas ju
» j'emportasse l'honneur d'un
» gentilhomme comme vous ;
» re donc que je vous reconnais
» un homme de bien, et incapable
» faire une lâcheté : embrassez-
» — Ah ! Sire, répondit Schomberg.
» Votre Majesté m'avait blessé :
» mais elle me tue aujourd'hui :
» m'impose l'obligation de mourir
» son service. » Ce brave officier parvint à la parole ; il commença le choc, fut couvert de blessures. Le roi s'engagea corps à corps. Henri sa main l'écuyer du comte d'Egmont, et, presque au même moment, le général flamand tomba sous les coups. Un accident compromi

toire. Un cornette revenait blessé ; à son panache on le prit pour le roi : l'armée saisie de douleur ne retrouvait plus son courage. Henri, instruit de la méprise qui faisait plier les siens, s'écria d'une voix forte : « Tournez vos visages, je suis plein de vie ; soyez pleins d'honneur. » Une réserve amenée par Biron rétablit le combat, et rendit la victoire décisive. Le roi criait dans les rangs : « Epargnez les Français (1590). » Mais les prédicateurs de Paris réparaient bientôt l'effet des défaites de Maienne, et fournissaient des aliments toujours nouveaux au fanatisme. L'ambassadeur d'Espagne, le légat du pape, les princes lorrains, les *Seize*, magistrats sanguinaires formés par l'anarchie, une foule de délateurs, opprimaient la ville rebelle, et défendaient le repentir sous peine de mort. Henri IV, après sa victoire d'Ivry, avait cru devoir s'assurer de toutes les villes qui servaient à l'approvisionnement de la capitale. Mais, pendant qu'il exécutait cette entreprise, le duc de Nemours, gouverneur de Paris, avait donné à la défense de cette ville l'aspect le plus formidable : soixante-quinze canons en bordaient les remparts ; la rivière était fermée par d'énormes chaînes. Les moines étaient devenus des combattants ; ils paraissaient en armes aux processions ; on courait du sermon au rempart. La famine commençait à se faire sentir à ces furieux, lorsque Henri se présenta sur les hauteurs de Montmartre. Le duc de Nemours se hâta de faire sortir les bouches inutiles. Henri avait d'abord résolu de ne point recevoir cette foule de malheureux, que la ville rejetait ; mais, à l'aspect de leur misère : « Qu'on les laisse passer, dit-il ; il y a pour eux des vivres dans mon camp. » Les jardins des faubourgs four-

la ville : Henri a résolu d'emporter les faubourgs dans une seule nuit. Son armée, presque toute composée de protestants, reçoit cet ordre avec joie ; elle croit qu'il lui sera permis de pénétrer dans le centre de Paris, et s'apprête à venger les massacres de la St-Barthélemy. Dix corps d'armée ont commencé l'attaque à-la-fois. Les bombes pleuvent de tous côtés : les Parisiens furieux, mais interdits, ne savent où porter la défense. Les dix faubourgs sont enlevés. On venait annoncer successivement au roi la nouvelle de ces succès. Il contemplait, du haut de l'abbaye de Montmartre, un spectacle qui navrait son cœur. D'épais tourbillons de flamme lui faisaient craindre la destruction de Paris ; il tremblait pour la ville assiégée. En vain on le conjura de profiter de la terreur des habitants pour emporter Paris dans un assaut général : il préféra un succès incomplet à un succès qui l'eût vengé trop cruellement. Après la prise des faubourgs, il n'y eut plus de terme à la misère et aux souffrances des Parisiens. On fut obligé de chercher un aliment dans les ossements des morts. Cette exécrable pâture coûta la vie à quinze mille personnes. Les hôpitaux ne servaient qu'à donner une mort plus prompte. Le seuil des églises était jonché de cadavres. Henri IV versait des larmes en apprenant les progrès de la famine : *Faudra-t-il donc, disait-il, que ce soit moi qui les nourrisse ! Il ne faut point que Paris soit un cimetière ; je ne veux point régner sur des morts.* Il sollicitait pour son peuple auprès du duc de Nemours, et ce gouverneur restait insensible. La pitié se fit sentir au cœur de Gondi, archevêque de Paris. Il vint se présenter dans le camp du roi : il le trouva entouré d'une noblesse nombreuse. Comme il

avait peine à percer la foule : *Cette noblesse*, dit Henri, *me presse bien autrement, un jour de bataille*. Malheureusement l'archevêque arrivait sans aucun pouvoir de traiter avec un prince hérétique. Cette conférence n'eut d'autre résultat que de montrer la belle ame du roi : *Je ressemble*, dit-il, *à la vraie mère de Salomon; j'aimerais mieux n'avoir point de Paris, que de l'avoir, déchiré en lambeaux*. Il relâcha la rigueur de ses ordres, et laissa entrer dans Paris, d'abord quelques charrettes de vivres, ensuite des convois. Ce genre de magnanimité, sans exemple dans l'histoire, fit une profonde impression sur le cœur des Parisiens : mais ce n'était point encore l'instant où ils pouvaient s'abandonner à leurs sentiments. Farnèse, prince de Parme, le plus heureux et le plus habile des généraux de Philippe II, s'avança de la Flandre avec une forte armée, pour secourir Paris. Henri leva le siège pour marcher à sa rencontre. Le prince de Parme sut éviter le combat; il surprit la vigilance d'un des lieutenants du roi, se jeta sur Lagni, protégea l'arrivée d'un long train de bateaux qui venait sur la Marne, et entra en libérateur dans la ville assiégée (1590). Après ce revers, que Henri ne pouvait imputer qu'à sa clémence, il fut forcé de revenir à des entreprises partielles, qui exerçaient son armée sans augmenter beaucoup sa puissance. Il négociait au-dedans et au-dehors, grossissait son parti des gens de bien qui avaient tardé à le rejoindre, montrait aux catholiques le plus grand respect pour leur culte, trouvait dans sa pauvreté les moyens de récompenser ses plus fidèles serviteurs, ne perdait rien de sa gaieté, n'oubliait la prudence que pour la gloire ou pour l'amour, s'informait du ca-

ractère de chacun de ses ennemis, lançait par l'amitié d'Elisabeth d'Angleterre, la haine aussi persécuté qu'atroce de Philippe II, et gagna sa cause quelques prélats et quelques curés, qui ne concevaient pas de scandales, l'anarchie et les crimes que la ligue fussent prescrits par religion. Jamais il n'avait réuni plus de forces que pour le siège de Rouen; cette fois s'élevait à quatre mille hommes, parmi lesquels il y avait cinq mille Anglais, sous le commandement du valeureux comte de Villars, gouverneur de la ville. Il opposa la plus habile résistance aux efforts de cette armée. La bataille de quelques forts importants arrêta la soumission prochaine de la Normandie; mais le roi ne put que le prince de Parme arrêter avec la plus grande diligence pour délivrer Paris comme il avait déjà délivré Paris. Il laisse la conduite du siège au duc d'Alençon, et va chercher le prince de Parme, qui marchait à la tête de trente mille hommes. Le roi n'avait avec lui que sept mille. Comme il se bouchait d'Aumale, il apprit qu'une armée espagnole n'était pas loin; il ne voulut pas abandonner à d'autrui le soin d'aller la reconnaître. Il plaça six cents hommes dans une embuscade, en laissa trois cents dans le fort d'Aumale, et vint, avec cent cavaliers, braver trente mille combattants. La marche était embarrassée par un grand nombre d'équipages. Il osa l'avant-garde; il est bientôt percé et s'en félicite pour le succès de sa stratagème militaire : mais les six cents hommes qu'il avait placés en embuscade s'étaient repliés sur le fort d'Aumale. Henri bat en retraite, combattant toujours, repasse le fort d'Aumale, reçoit une blessure, et

tre point de la mêlée, et il est enfin dégagé par les siens. Henri, pour la première fois, se reprocha son excessive bravoure. Il avait l'habitude d'appeler ce combat *l'erreur d'Aumale*. Pendant ce temps, Biron, chargé du siège de Rouen, éprouvait une défaite. Villars, dans une sortie, avait détruit les travaux des assiégeants, et encloué leurs caïons. Henri voit entrer le prince de Parme dans la ville, et se contente de dire : *Nous verrons comment il en sortira*. Il se retire vers la mer, et prend des villes en passant. Le prince de Parme, qui ne peut endurer cet affront, se met en marche pour reprendre Caudebec. Henri manœuvre avec tant d'habileté, qu'il parvient en peu de jours à couper aux Espagnols toute communication avec Rouen. Il tombe sur leur avant-garde, commandée par le duc de Goise, et lui fait éprouver une sanglante défaite. Il engage une autre action auprès d'Yvetot, contre le prince de Parme. Celui-ci, vivement attaqué dans un bois qui couvrait toute sa position, s'y défend avec autant d'habileté que de valeur ; néanmoins il est obligé de céder à l'impétuosité des royalistes. En se retirant, Farnèse reçoit une blessure dangereuse ; mais, dans la nuit même qui suivit sa défaite, il parvint à faire passer toute son armée sur deux ponts de bateaux formés à la hâte, et il regagna la Flandre. On ne sut qui l'on devait le plus admirer de Henri IV, qui avait réduit à une telle extrémité une armée si puissante, ou du prince de Parme, qui avait pu sortir d'un tel danger (1592). Cependant un nouveau cours de choses se préparait. Philippe II avait trahi l'orgueil de ses prétentions : il osait réclamer le trône de France pour l'infante née de son mariage avec l'infortunée Isabelle, sœur des trois derniers rois de France.

Plusieurs des seigneurs de la ligue se souvinrent alors qu'ils étaient Français. Maïenne secondait secrètement leur opposition. Il avait perdu de son crédit sur le peuple en réprimant les Seize au milieu de leurs attentats. La ligue renfermait dans son sein d'autres éléments de discorde, qui se développèrent au milieu d'une assemblée des états généraux formés par les rebelles. Ce fut alors que le roi manifesta le projet de rentrer dans le sein de l'église catholique ; il avait réussi à convaincre les protestants qu'en quittant leur religion, il userait toujours de son pouvoir pour leur assurer la liberté de conscience. Cette résolution jeta un nouveau trouble dans l'assemblée des états. Les Espagnols ne purent empêcher que des conférences ne s'ouvrirent à Surène, entre les commissaires du roi et des prélats jusqu'à dévoués à la ligue. Henri annonça que son abjuration solennelle serait reçue à St.-Denis. Plusieurs curés de Paris eurent le courage de s'y trouver, malgré les menaces de la ligue. La plus grande partie des habitants suivirent cet exemple. La plaine de St.-Denis offrit un tableau de paix et de cordialité, dont on n'avait pas joui depuis plus de quarante ans. Les Parisiens oublièrent leurs malheurs, et désavouèrent les crimes de leur ville. Tous ceux qui voyaient, qui entendaient Henri IV, l'aimaient et croyaient l'avoir toujours aimé. Cependant quelques chefs de la ligue étaient encore assez aveugles et assez barbares pour vouloir faire supporter aux Parisiens les horreurs d'un nouveau siège. Henri bloquait cette capitale, mais en montrant plus que jamais les ménagements d'un père : il avait déjà su engager dans ses intérêts Brissac, gouverneur de Paris, la plupart des échevins, et tout

ce qui restait du parlement. Ces nouveaux royalistes dissimulèrent leur zèle pour le rendre plus utile au roi : mais les Espagnols étaient vivement alarmés. Le 22 mars avait été choisi pour l'entrée du roi à Paris. Le prévôt des marchands L'Huillier, et les échevins Lauglois, Nérét et Beaurepaire, rassemblant autour d'eux leurs parents et leurs amis, parvinrent, pendant la nuit, à chasser les Espagnols de leurs corps-de-garde, et à s'emparer des portes St-Denis et Saint-Honoré. Le roi leur avait donné, par quelques fusées, le signal de son arrivée. Il entre dans le moment où la ville était encore livrée au plus profond sommeil ; son armée s'avance dans le plus bel ordre ; les Parisiens, à leur réveil, sont frappés de stupeur. L'habitude de la crainte fait que les plus fidèles n'osent encore s'abandonner à toute leur joie ; mais bientôt on apprend que le roi et tous ceux qui le suivent, répètent ces mots : *Pardon général* ; la foule devient immense autour de lui ; l'air retentit des cris de *Vive le roi* ! on le suit à l'église Notre-Dame. Il a peine à s'ouvrir un passage au milieu de son peuple qui le bénit : « Laissez-les tous s'avancer », dit-il ; ils sont affamés de voir un roi. Les Espagnols n'avaient osé opposer de la résistance que dans un seul poste : une de leurs compagnies avait été taillée en pièces. Le roi fit signifier au duc de Feria, leur chef, qu'il était libre de se retirer à Laon, auprès du duc de Mayenne. Ils sortirent : les ligueurs les plus féroces se cachèrent dans leurs rangs ; d'autres suivirent le cardinal légat (1594). Henri, maître de sa capitale, ne l'était point encore de tout son royaume. Des négociations que Rosni suivit avec Villars, gouverneur de Rouen, lui soumièrent cette ville et

toute la Normandie. La Picardie fit de grands obstacles ; May demeurait, soutenu par l'artagnole des Pays-Bas. Le 10 l'assiéger à Laon ; Mayenne s'en sortit : mais pendant que pressait le siège de cette ville, May revint sur ses pas avec une artagnole, et eut recours à mille ruses pour porter du secours en place. Henri, aussi actif que s'eu à commencer sa renommée, trois fois les Espagnols, s'empara de Laon, puis d'Amiens, et de toute la Picardie. La Champagne était à soumettre. Cette province devenue comme un apanage maison de Guise. Henri IV, à la magnanimité, le jour même son entrée à Paris, de faire marier la duchesse de Montpensier. Il traita, avec les plus grands égards, la veuve du duc de Guise, tuée avec celle-ci engagea son fils à se soumettre au roi, qui lui offrait les conditions plus favorables. La Champagne d'elle-même dans le devoir ; le roi n'en tint pas moins toutes les conditions du traité qu'il avait conclu avec la maison de Guise. Plusieurs de ce genre, faits avec divers gouverneurs de provinces ou de cités accroissaient beaucoup la dette du trésor. Les malheurs du peuple furent pas moins allégés. Henri imposait gaiement les privations les plus dures. Son équipage était celui d'un pauvre gentilhomme ; toutes ses paroles et ses actions étaient celles d'un grand roi. Quelque temps après son entrée dans Paris, plusieurs religieux refusaient de réciter pour lui les prières nominales et publiques. Quand on lui parlait de les leur imposer, il dit Henri : « Il faut attendre », dit Henri : « encore fâchés. » Le crime d'un et atroce fanatisme faillit d'

ais le prince qui les rendit, à la raison, à l'honneur. Septembre 1594, vers sept soir, le roi, au milieu de recevait deux gentilshommes ent, à ses pieds, abjurer leurs. Comme il se baissait embrasser, il se sentit frapper, d'un coup de cou- lui cassa une dent. On démentôt que l'assassin était un me de dix-huit ans. Celui-ci n crime, et déclara qu'il ait Jean Chatel, qu'il était marchand de draps de t qu'il avait fait ses études Jésuites. Deux de ces pères ravement compromis dans on du procès. Le parle- Paris prononça l'expulsion société hors du royaume. tel fut condamné au sup- régicides. (*Voy. CHATEL.*) s auparavant, un autre scén- misme Jean Barrière, avait même crime; mais il fut ar- gé d'après la déposition d'un in, son confesseur. Phi- encore secondé par plusieurs le Français rebelles, conti- guerre, comme entraîné par e du mal. Au commence- l'année 1595, une armée es- descendait des Alpes, entrait ranche-Comté, et se prépa- nêtrer dans la Bourgogne. ovence était encore sous le ligueurs. Maïenne, qui en verneur, y commandait en ri se mit en marche pour mbattre l'armée espagnole. n arrivée, trois villes impor- Beaune, Autun et Dijon, de secourir le joug de la une conspiration généreuse. des succès animèrent Henri. dut pas laisser aux troupes

de Maïenne le temps de se replier sur l'armée espagnole; il les poursuivit à la tête de cent cinquante chevaux et d'un même nombre d'arquebusiers: mais le connétable de Castille, général des Espagnols, avait marché au secours de Maïenne. Le roi, arrivé au village de Fontaine-Française, découvrit des troupes qui se formaient sur les hauteurs. La retraite lui paraissait dangereuse; une compagnie qu'il avait envoyée à la découverte, revenait en désordre, vivement chargée par les cavaliers espagnols. Le roi avait à ses côtés le second maréchal de Biron, qui avait succédé au titre, à la renommée et au courage de son père. Il lui donne la moitié de sa cavalerie, s'élance avec le reste: tous deux étaient sans casque; les officiers et les soldats n'étaient qu'imparfaitement armés. Henri, avec quatre-vingts chevaux, attaque trois gros escadrons, rompt le premier, et passe à travers le second pour aller culbuter le troisième. Biron, quoique blessé, obtient les mêmes succès. Henri poursuit les Espagnols; mais, arrivé au pied d'une colline, il voit se déployer quinze mille hommes d'infanterie: il se retire sans souffrir que l'ennemi l'approche de trop près, regagne, au petit pas, le village de Fontaine-Française, et a le bonheur d'y rencontrer deux mille Français qui étaient accourus au bruit de son danger. Le connétable de Castille, étourdi du merveilleux exploit qui venait de s'accomplir sous ses yeux, n'osa engager une action générale. La soumission de la Bourgogne, et la conquête d'une partie de la Franche-Comté, furent le fruit du combat de Fontaine-Française (1595): mais les lieutenants de Henri n'avaient point été heureux dans la Picardie. Le comte de Fuentes les avait complètement battus auprès de Dour-

Montmélian, qu'on avait crue imprévisible ; et bientôt la Savoie presque toute entière devint sa conquête. Fidèle à sa magnanimité, il parla de paix, lorsqu'il pouvait porter sa vengeance jusque sur le Piémont : mais il se fit céder par le duc de Savoie, la Bresse, le Bugey, et le pays de Gex. Peu de temps après, sa conduite fut encore plus généreuse envers le duc de Bouillon, qui lui devait tout : il entra dans Sedan, plutôt pour humilier ce prince que pour le punir, et lui rendit sa principauté. Il faut mettre, au rang des titres de gloire de Henri IV, les harangues aussi familières qu'éloquentes qu'il prononça dans diverses occasions, et qui produisirent autant d'effet que ses plus brillants exploits. Tout bon Français doit savoir par cœur celle qu'il prononça dans l'assemblée des notables de Rouen. Plusieurs de ses réponses au parlement de Paris, au clergé, à différents seigneurs, ont le même caractère de franchise et d'énergie. Ses lettres brillent d'esprit, de sentiment, et de cette fleur de chevalerie, le seul genre de grâce dont les anciens ne nous aient laissé aucun modèle. Il aimait les savants, conversait avec eux, moins comme un protecteur que comme un ami. Le peuple français répète et répètera toujours avec idolâtrie la chanson que ce roi si sensible composa pour Gabrielle. Nul des héros les plus vintés n'eut autant d'occasions d'exercer sa clémence ; nul ne rendit plus aimable une si haute vertu. Il avait coutume de dire : « La satisfaction qu'on tire » de la vengeance ne dure qu'un moment ; mais celle qu'on tire de la clémence est éternelle. » Il dit un jour au maréchal d'Estrées, en lui montrant un de ses gardes-du-corps : « Voila le soldat qui me blessa, à la journée d'Aumale. Un bon roi, ajouta-

» t-il, est comme un habile pharmacien » qui compose d'excellents antidotes » avec des poisons. » Dès sa jeunesse Henri avait visité les chaumières ; et il ne s'abstint de ce plaisir, ni dans ses plus rudes traverses, ni dans ses prospérités. A une époque où Philippe II et la ligue l'environnaient d'assassins, on lui représentait le danger d'entrer sans escorte chez les paysans : « Je n'ai jamais entendu » dire, reprit-il, qu'aucun roi ait été » assassiné dans une chaumière. » Mais, à mesure que nous rapportons des anecdotes et des paroles si connues, nous sentons que la richesse des matériaux vient accabler le biographe ; nous devons d'ailleurs éviter des répétitions qui seraient importunes dans ce dictionnaire, et respecter la tâche de nos collaborateurs qui ont eu ou qui auront le bonheur de parler de Henri IV, en traçant le portrait de ses plus illustres contemporains, de ses amis, de ses ennemis, des femmes qu'il aimait. Nous devons nous partager l'intérêt qui est attaché à ce grand nom, comme un patrimoine commun. L'on a vu, ou l'on verra, dans plusieurs articles, l'amitié affectueuse que montra et cultiva Henri ; sa reconnaissance pour Duplessis-Mornai, qui se dévoua noblement à lui dans toutes ses traverses, l'aide de la sage sévérité de ses conseils, du puissant secours de sa plume, de la vigueur de son bras ; sa tendresse pour Givri, pour Saint-Luc ; la rançon qu'il payait, pendant sa plus grande détresse, pour délivrer Lanoue ; sa déférence pour le premier des Biron ; tous ses efforts pour arracher le fils de ce héros à de coupables intrigues ; les mots tendres et magnanimes, par lesquels il tâcha d'exciter en lui un repentir sincère ; les grâces dont il le combla, même

renier crime; les nouvelles instances qu'il lui fit à l'instant, avant de le livrer à la rigueur des magistrats (*V. les scènes touchantes avec ses paisibles entretiens à la force de caractère avec le roi défendit Rosni du fait et des caprices d'une idée de ces deux amis, réconciliations si cordiales, sublime : « Relevez-vous, on croirait que je vous parle. (Foy. SULLY.) Les amours sont exposés, ou le seront, ces articles de cette biographie. ESSARTS; ESTRÉES, tome 406; GUERCHEVILLE, VERNEUIL.) Cette partie de sa vie, quoiqu'elle inspire quelque intérêt, n'est pas sans intérêt répétée avec le même. Henri ne connut point son premier amour, le et méprisable Marguerite; mais il la vengea noblement; affront cruel que lui fit son frère: il lui procura, petite cour de Nérac, mille fois elle abusa; et lorsqu'elle eut osé de s'armer contre lui, elle de clémence, mais voir s'abstenir d'un trop loin. Depuis, il parut tout entier pour elle une pitié quelque tendresse. Sa passion la comtesse de Guiche eut le caractère le plus cher: amour infidèle, lorsqu'il perdit ses charmes, il se dédommagea par tous les moyens; mais elle ne voulut accepter. Il aimait, dix ans, d'Estrées, tenta beaucoup de périlleuses pour la voir, était sous la surveillance*

d'un père, en fit la confidente de toutes ses pensées, goûta toujours auprès d'elle l'oubli de ses plus rudes traverses, eut le bonheur de la trouver bonne et simple, lorsqu'elle partagea sa prospérité; il honora en elle la mère de ses enfants, et se résolut à braver les conseils de la politique, les murmures de sa cour, et la censure de ses amis, pour l'élever au rang de son épouse et de reine. La mort vint frapper Gabrielle, duchesse de Beaufort, lorsque son amant allait combler tous ses vœux. Les regrets de Henri IV furent déchirants; mais il connut trop tôt l'artificieuse Henriette d'Entragues. Cette femme, qui était à la fois coquette, hypocrite, infidèle, jalouse et vindicative, fit connaître à Henri toutes les tortures d'un amour suranné et d'un lien adultère. Il épousa, en 1600, Marie de Mélicis, nièce du grand-duc de Toscane. Cette princesse ne sut point lui faire oublier ses penchants infidèles, et ne les lui pardonna jamais. Henri IV, après avoir pardonné à Henriette d'Entragues, qui fut deux fois coupable du crime de haute-trahison, eut le malheur de connaître encore l'amour. Après avoir uni la fille du connétable de Montmorency au prince de Condé, il troubla la tranquillité de son parent par les soins d'une galante et trop empressée. L'éclat que fit le prince de Condé, en quittant la cour et en se retirant avec sa femme à Bruxelles, fournit des prétextes aux ennemis de la France et du roi, pour déclamer une guerre que des griefs légitimes allaient faire entreprendre à Henri IV: il avait ménagé, pour cette grande entreprise, un trésor considérable, une belle armée; il en avait préparé le succès par les plus grands ressorts que la politique ait jamais mis en jeu; enfin elle devait être suivie des plus heureux ré-

un homme aussi accrédité dans l'esprit du peuple que l'était S. Anselme, archevêque de Cantorbéry. Il ne négligea rien d'abord pour gagner son affection, et il y réussit; mais, dès qu'il se vit affermi sur le trône, il renouvela la grande affaire des investitures, qui fut conduite avec beaucoup d'adresse du côté du roi, et avec beaucoup de fermeté du côté du primat. Enfin la crainte d'exciter de trop grands troubles obligea Henri de terminer la querelle par un accommodement, d'après lequel il se désistait du droit de conférer les bénéfices par l'anneau et par la crosse, et conservait celui d'exiger des prélats l'hommage prescrit par les lois féodales pour tous les vassaux. Ce prince mourut d'une indigestion de lampiroies à St.-Denis-le-Forment en Normandie, comme il se disposait à repasser la mer pour châtier les Gallois rebelles, le 1^{er}. décembre 1155, dans la 67^e. année de son âge. Sa figure était mâle, son air gracieux, ses yeux sereins et pénétrants. L'affabilité de ses manières tempérerait ce que sa dignité pouvait avoir de trop imposant. Quoiqu'il se permit souvent des saillies de gaieté, jamais elles ne passaient les bornes de la prudence. Il s'était acquis le surnom de *Beau-Clerc*, c'est-à-dire, de savant, par ses progrès dans la littérature, et par la protection qu'il accordait aux sciences. Il aima passionnément les femmes, et eut treize enfants naturels. La chasse était son amusement favori; et il usa d'une grande rigueur contre ceux qui empiétaient sur les forêts royales. L'action de tuer un cerf était punie comme le meurtre d'un homme. Le plus grand mérite du gouvernement de ce monarque fut la profonde tranquillité qu'il établit et qu'il maintint dans tous ses états, ayant

su contenir les barons tieux, et rendre inutiles des dispositions, toute de ses voisins inquiète nistration fût sévère de grands abus : les faux-monnayeurs furent avec rigueur : il réprima du droit de pourvoyait sistaient à obliger les fermains de fournir à la visions et des voitures voyageait; droit qui vexations sans nombre aussi l'uniformité des sures en Angleterre. C nom de Henri I^{er}., un pas de lui, mais qui est faire connaître les moenlà. A son avènement à l'avait accordé à Londres qui semble avoir été u vers la corporation de Hume fait de ce prince Lord Lyttelton, dans s*ri II*, l'a parfaitement imputation. Henri n'eut Mathilde son épouse, colin, roi d'Ecosse, qu' laume Adeling), qui naufrage en 1120, et thilde), veuve sans en pereur Henri V, remat Plantagenet, comte d'A Henri I^{er}. tenta vainement mettre sa couronne. Il cesseur son neveu, Etienne (*Voy. ETIENNE*, XIII

HENRI II, roi d'Angleterre, tit-fils de Henri I^{er}., 1135, possédait, du chef Geoffroi Plantagenet, le jou, la Touraine, la partie du Berri; des mère Mathilde, le duché; enfin de ceux de son nord d'Aquitaine, la Guienne.

Limonge, l'Auvergne, le Périgord, l'Angoumois et le Limousin, et qui par leur étendue, leur fertilité, formaient la monarchie française, lorsqu'il monta sur le trône d'Angleterre le 1^{er} décembre 1154, après la mort de Louis de Blois, qui avait délaissé ce trône la mère de Henri. Le père de celui-ci fut un grand roi pour tous les Anglais. Le commencement de son règne fut signalé par des réformes utiles. Il renversa presque entièrement le pouvoir féodal des barons et du clergé; il révoqua les immenses privilèges qu'ils avaient arrachés à la loi de ses prédécesseurs. Il fit démolir les châteaux fortifiés qu'ils avaient élevés de tous côtés, et qui leur servaient d'asile aux assassins, aux brigands et à tous les criminels. Il renvoya les troupes étrangères appelées aux croisades, et qui commettaient de grands déordres : il reprit tout ce qui avait été aliéné des domaines de la couronne; publia des lois fortes pour rendre le peuple indépendant des seigneurs; donna aux villes des franchises par lesquelles leurs privilèges et leur liberté des citoyens étaient assurés. Enfin le peuple sortit de l'esclavage et commença à tenir un rang dans l'Etat. Aussitôt que Henri fut devenu le possesseur de sa couronne, il envoya à main armée les prétendants de son frère Geoffroi sur l'Angleterre et le Maine, et annexa la Bretagne, ces vastes états, sous prétexte de tuteur à son 3^e fils, enlevant, qu'il avait marié avec la fille de ce duché, fille de Constance, mort sans postérité masculine. En 1159 il porta la guerre dans le sud de la France, sur lequel il se fit des droits du côté de sa femme, la fille de Guillaume IV, et

héritière de la maison de Poitiers : mais pendant qu'il assiégeait la capitale, le roi de France, Louis VII, força un quartier du camp anglais, entra dans la ville avec un corps d'élite; de sorte que Henri, déconcerté par ce secours imprévu, fit dire au monarque français que le respect qu'il avait pour son seigneur l'empêchait de continuer l'attaque d'une ville défendue par lui en personne, politesse forcée dont on ne sut aucun gré à celui qui la faisait. Depuis cette époque, ce ne fut qu'une alternative de paix et de guerre entre les deux princes; et leurs Etats, victimes de leur folle ambition, devinrent tour-à-tour des théâtres d'horreur et de désolation. Henri voulut étendre ses réformes sur les privilèges du clergé. Un homicide commis par un clerc sur le père d'une fille qu'il avait séduite, lui en fournit une belle occasion. Thomas Becket, qui, de chancelier du royaume, venait d'être fait archevêque de Cantorbéry, se contenta d'infliger au coupable les peines canoniques, et de le priver de son bénéfice, refusant de le remettre entre les mains des magistrats, et soutenant qu'un prêtre ne pouvait être puni de mort. Le roi furieux convoqua, au mois de janvier 1164, à Clarendon, une assemblée générale des prélats et des premiers personnages du royaume. On y arrêta une convention en seize articles, qui parmi d'autres dispositions, confirmait, sous le nom de coutumes du royaume, des abus notoires, et des injustices contre lesquelles S. Anselme et les archevêques de Cantorbéry ses successeurs s'étaient souvent élevés. Becket fut celui qui fit le plus de difficultés pour y souscrire; cependant il se laissa enfin gagner par les sollicitations des barons et des prélats : mais il se sa-

pentit bientôt de sa complaisance, qu'il regarda comme une faiblesse; et le pape Alexandre III ayant refusé de ratifier ces articles, le primate rétracta son serment. Alors Henri ne consulte plus que sa passion. Il convoque une nouvelle assemblée à Northampton. Becket, accusé d'avoir malversé pendant qu'il était chancelier, y est cité. Le prélat n'y paraît que pour déclarer aux pairs qu'il ne les reconnaît point comme étant ses juges, et pour les menacer d'une excommunication. Il ne laissa pas néanmoins d'être condamné par le tribunal, qui était entièrement dévoué aux intérêts du prince. Becket se sauve en France, où il est protégé spécialement par Louis-le-Jeune, et il fait casser par le pape la sentence de Northampton. Henri de son côté, craignant un interdit général pour son royaume, défend, sous les peines les plus sévères, de recevoir aucun rescrit venant de Rome, suspend le paiement du denier de S. Pierre, menace de se réunir avec l'empereur Barberousse, alors en guerre avec le St.-Siège, et de reconnaître l'antipape Pascal III. Le prélat, revêtu du titre de légat en Angleterre, abroge, du fond de sa retraite, les constitutions de Clarendon, excommunique les ministres de son propre mouvement, et menace le roi lui-même des foudres ecclésiastiques. Mais enfin, après neuf ans de guerre, la crainte, non de l'anathème en lui-même, mais de ses suites, contraignit Henri à solliciter un accommodement dont tout l'avantage paraissait être du côté de Becket. Ce n'était qu'une paix plâtrée. A peine l'inflexible prélat eut-il mis le pied en Angleterre, qu'il fit notifier une sentence d'excommunication à l'archevêque d'York, qui, pendant son exil et au préjudice des

droits de son siège, avait jeune Henri, puis aux évêques de Londres et de Salisbury qui assisté; enfin aux officiers qui avaient pillé les biens de Cantorbéry. Le roi, à cette vue, ne se contenta plus. « Qu'il se s'écrit-il dans un mouvement de colère, aucun de mes serviteurs ne vengera-t-il d'un prélat rebelle qui trouble le royaume? » Aussitôt que les hommes passent la mer, assassiner le pontife dans son Cantorbéry avant que l'interdit fût déposé par le roi aussitôt qu'il eût été instruit de leur dessein, les atteindre et retenir leur. On ne voit pas qu'on ait puni des meurtriers; mais le roi, que anglais, chargé seul, de la honte et de la peur de cet assassinat, s'humilia près du souverain pontife pour tourner l'interdit général qu'il avait point d'être lancé sur son royaume. Il fut obligé de jurer, sur les Evangiles, qu'il n'avait point trempé dans ce meurtre: d'entretenir, pendant un an, six cents chevaliers du Temple en Palestine, et de se croiser pour trois ans. Il abrogea la loi de Clarendon, permit les élections au Saint-Siège, s'obligea à restituer les usurpations dont jouissait l'église de Cantorbéry, reçut l'absolution qu'après avoir payé une partie des formes de la sentence publique. Enfin on le vit quelques années après, entrer dans l'église de Cantorbéry, se prosterner devant la chaise de saint Augustin, et il avait fait un martyr, et la discipline de la main. Pour prix de sa soumission, Alexandre confirma en sa

d'Adrien IV, en vertu de la-
 Henri s'était rendu maître de
 de. Pendant le cours de cette
 querelle, il s'était vu forcé à la
 e Montmirail (dans le Maine),
 de des conséquences était, quoi-
 it pris souvent par serment l'en-
 ont contraire, de rendre homma-
 mis VII pour les domaines qu'il
 ait au-delà de la mer. Henri,
 -là toujours heureux, tomba
 ément dans l'infortune. Tout
 ra contre lui, sa femme, ses
 s, ses vassaux, les rois ses voi-
 trois de ses fils cherchèrent, à
 citation d'Éléonore, à se rendre
 endants dans les états qui leur
 t assignés pour héritage, après
 t de son père. Ils étaient soule-
 ur les rois de France et d'Ecosse,
 tout par les barons, qui, irrités
 ein mis à leur licence sous le
 roement ferme et vigilant de
 , préféraient d'avoir pour maî-
 le jeunes princes sans expé-
 : , indolents et prodigues. Le
 rque fit face à tout : il passa
 ance, soumit la Bretagne, rem-
 plusieurs avantages sur ses en-
 s, contraignit Louis VII à une re-
 honteuse, reprit les villes et les
 aux qu'on lui avait enlevés. Pen-
 ce temps-là, Richard de Lucy,
 ommandait pour lui en Angle-
 , battait le comte de Leicester, et
 an prisonnier. Le roi d'Ecosse,
 u et pris aussi, fut obligé de
 connaître son vassal ; tous les
 ts de Henri, repoussés dans
 tentatives, et trop faibles pour
 sistre r, vinrent se jeter à ses ge-
 : enfin le roi de France, forcé
 atter le siège de Rouen, et d'é-
 r la Normandie, accéda à une
 dont tous les partis parurent con-
 . Dans toute cette guerre, Henri
 une rare prudence, soutenue de

toutes les grandes qualités qui font
 les héros, se montra véritablement
 digne du trône qu'on lui disputait. Il
 profita du loisir que lui procurait la
 paix, pour s'occuper de la police de
 ses états. Il ordonna l'amputation de
 la main droite et du pied droit pour
 les meurtriers, les voleurs et les in-
 cendiaires. Il établit des assises, c'est-
 à-dire, confia l'exercice de la justice à
 des jurés; institution qui avait existé
 en France dès la première race. Les
 causes importantes, et surtout les cau-
 ses criminelles, y étaient décidées par
 l'avis et le serment de douze person-
 nes. L'objet principal du roi était de
 faire tomber, autant qu'il était en lui,
 les épreuves superstitieuses par l'eau,
 par le feu et par les duels. Six siècles
 et plus n'ont pas détruit l'institution
 de Henri II, c'est-à-dire, les assises
 ambulantes, consacrées par un as-
 sentiment général, non moins que par
 le temps. Il divisa l'Angleterre en
 quatre départements, dans chacun
 desquels il établit de ces juges ambu-
 lants, dont les fonctions tendaient à
 diminuer la tyrannie des seigneurs.
 De nouvelles conspirations, formées
 au sein de sa famille, vinrent le trou-
 bler au milieu de ces nobles occu-
 pations. Ses enfants, appuyés par Phi-
 lippe - Auguste, roi de France, fu-
 rent plus heureux que dans leur pre-
 mière révolte; et ce prince, accoutumé
 jusqu'alors à faire la loi dans presque
 tous les traités, se vit contraint, par
 l'ascendant que prit son jeune et re-
 doutable concurrent, d'accepter toutes
 les conditions rigoureuses qu'on vou-
 lut lui imposer. Il consentit au mariage
 de son fils aîné Richard, avec Alix,
 fille du monarque français, et per-
 mit à ce fils de recevoir le serment
 de fidélité de tous ses sujets des pro-
 vinces françaises. Enfin il paya vingt
 mille marcs d'argent à son adversaire,

pour les frais de la guerre. Le chagrin que lui causa ce revers, et surtout la douleur qu'il conçut en voyant sur la liste des seigneurs qui avaient conspiré contre lui, le nom du prince Jean Sans-Terre, son fils bien-aimé, lui causèrent une fièvre violente qui le conduisit au tombeau, à Chinon, dans la 61^e. année de son âge, et la 34^e. de son règne, le 6 juillet 1189. La reine Eléonore de Guienne, qu'il avait épousée le 18 mai 1152 (*V. ELÉONORE*), lui avait donné cinq fils et trois filles; son deuxième fils, Richard Cœur-de-lion, lui succéda. On rapporte que Richard, s'étant rendu à Fontevrault, où le roi avait ordonné sa sépulture, à l'approche du fils, le corps du malheureux père jeta du sang par la bouche et par le nez, et que ce sang rejaillit sur le nouveau souverain. A ce spectacle, Richard fondit en larmes, et maudit sa rébellion. Telle fut la fin déplorable du premier roi d'Angleterre de la race des Plantagenets, du plus illustre des rois français qui aient régné sur nos voisins, du plus puissant et aussi d'un des plus célèbres monarques de l'histoire britannique toute entière, enfin du prince le plus distingué de son temps par ses talents guerriers et politiques. Plusieurs écrivains nous ont conservé le testament de Henri II : il est en français; et peut-être n'avons-nous dans notre langue aucun monument de ce genre, qui soit plus ancien. La physiognomie de ce prince était vive et ouverte, sa conversation douce et amusante, son élocution aisée et persuasive. Il cultiva ses talents naturels par l'étude, plus qu'aucun prince de son temps. Sa cour était l'asile des savants; il les chérissait, s'entretenait souvent avec eux, et savait apprécier leur mérite. Il faisait lui-même des vers avec succès, surtout en langue provençale.

Ses affections, ainsi que ses inimitiés étaient ardentes et durables. Sa loyauté, son expérience de l'ingratitude et de la infidélité des hommes ne détruisaient pas la sensibilité de son cœur. L'amour et l'ambition furent la source de tous ses malheurs. Il souilla sa main d'adultères, et peut-être d'inceste pour n'avoir pas su régner sur lui-même, il perdit, à la fin de ses jours, l'empire que lui assurait la supériorité de ses forces et de ses talents. Le prince introduisit l'usage de faire tributuer les tenanciers militaires, d'argent, à la place de leurs personnes. Il leva le premier des impôts sur les biens mobiliers de ses sujets nobles et roturiers, et entretenait une force armée permanente, soldée, et indépendante du service militaire de ses vassaux. Il adoucit les rigueurs des lois forestières, abolit l'usage barbare de confisquer les vaisseaux naufragés sur la côte, et confirma la charte des franchises accordées par Henri I^{er}. Vie de ce prince a été écrite en anglais par lord Lyttelton. M. Pastoret, dans l'*Histoire littéraire de France* (t. XIV), a donné sur Henri II une excellente notice. T—

HENRI III, roi d'Angleterre, né en 1207, succéda, le 18 octobre 1272, à son père Jean Sans-Terre. Le royaume était en proie à toutes les horreurs d'une guerre civile, excitée par l'ambition du feu roi, dont les vassaux avaient forcé les Anglais de déférer la couronne au prince Louis, fils de Philippe-Auguste, roi de France. (*V. LOUIS VIII.*) Henri, âgé seulement de dix ans, se maintint sur le trône contre la faction ennemie, par sa sagesse et la valeur du comte de Pembroke, constamment fidèle à son père, et qui fut décapité du royaume pendant la minorité du nouveau roi. Le commencement

ne fut signalé par la confirmation de fameuses chartes que les Anglais regardent comme le *palladium* de leur liberté, et qui furent alors rééditées à-peu-près dans la forme où elles sont conservées jusqu'aujourd'hui, malgré les atteintes qu'elles ont subies en divers temps. La mort de Henri, arrivée en 1219, fut suivie d'une guerre contre Louis VIII, roi de France; mais cette guerre n'amena aucun événement remarquable. Le roi d'Angleterre, ayant fait d'innu-merables tentatives pour appuyer son beau-frère, Hugues X, comte de la Marche, et refusait l'hommage au comte de France, frère de S. Louis, et pour recouvrer la Normandie, perdit, en 1217, la bataille de Taillebourg (*Voy. de France* IX); ce qui l'obligea de borner ses prétentions en France, à la partie de la Gascogne, située au-delà de la Garonne. Il ne fut pas plus heureux dans sa conquête de la Sicile, dont le pape avait donné la souveraineté: il ne réussit de cette entreprise, qui lui coûta de grandes dépenses, que du mépris et de nouveaux embarras. Tant de revers joints à son incapacité pour le gouvernement, le firent mépriser dans le mépris de ses sujets. Il se voyait s'être lié avec la cour de France pour asservir son peuple (1). Une guerre venait naître des vexations nouvelles. Tandis qu'un légat venait, sous ses auspices, exercer en Angleterre une juridiction odieuse, il extorquait à son tour de ses sujets des sommes immenses pour les flatter à ses flatteurs, aux suppôts de son despotisme, qui occupaient toutes les places de l'admini-

nistration au préjudice des naturels du pays. L'indignation enflammait les esprits: l'on vit bientôt se former une association composée des barons les plus factieux, et dans laquelle entra le comte de Londres. Le chef en était Simon de Montfort, comte de Leicester, fils cadet de ce fameux Simon de Montfort, le fléau des Albigeois. Les deux partis prirent les armes. Après avoir accepté les articles connus sous le nom de *Statuts* ou *Expédients d'Oxford*, qui avaient été dressés en 1258, et en avoir juré l'exécution, Henri déclara, en 1261, à son parlement, qu'il ne les observera plus: les barons se soulèvent de nouveau; et le comte de Leicester entre dans Londres en vainqueur. Saint Louis, choisi pour arbitre, rend (21 janvier 1264) la sentence la plus impartiale, confirme la grande charte et celle des forêts, les regardant comme le droit commun des Anglais et le rempart de leur liberté; mais il annule les statuts d'Oxford, comme extorqués par la violence, et anéantissant la prérogative royale. Cet arrêt fut rejeté par les barons. Le roi fut vaincu à la bataille de Lewes, et fait prisonnier avec son frère et son fils. L'audacieux Leicester, maître de la famille royale, renversa la constitution de l'état, et, concentrant en lui seul toute la puissance civile et militaire, donna une autre forme au gouvernement. Il réclama la sanction du peuple, pour confirmer sa nouvelle constitution. Ce triumvirat de pouvoirs des barons, du clergé et du peuple, contrebalança l'autorité du roi et celle du pape. On créa un parlement, dans lequel devaient entrer quatre chevaliers de chaque province, qui représenteraient le peuple; et l'on fit signer le tout au monarque prisonnier. Telle fut néanmoins l'origine de la chambre des

(1) Le roi exigeait le vingtième de tous les revenus ecclésiastiques, les trois dixièmes de tous les bénéfices laïcs, et le tiers de ceux dont les titulaires mouraient sans héritier. Une grande partie des bénéfices en Angleterre étaient alors possédés par des étrangers.

communes : formée au sein des orages , et par une cabale de factieux , elle est devenue , sous un gouvernement plus régulier , une des parties les plus puissantes de la constitution nationale , après avoir renversé l'aristocratie féodale , incompatible avec la liberté civile. Cependant l'autorité dont jouissait Leicester , excita la jalousie des grands ; et l'abus qu'il faisait de son pouvoir mécontenta le peuple. Le comte de Gloucester abandonna son parti , et favorisa l'évasion d'Edonard , fils du roi. Ce jeune prince ramasse promptement une petite armée , fond sur le fils de Leicester , qui accourait , avec les siens , au secours de son père , les taille en pièces , et revient rapidement sur ce dernier , qu'il enveloppe par un stratagème. Le chef des factieux , forcé d'en venir aux mains , perd la bataille d'Evesham (4 août 1265), et périt dans le combat. Henri , délivré de la main de ses ennemis , usa modérément de la victoire. Il n'y eut pas une seule goutte de sang versée sur l'échafaud , pas un seul acte de proscription , excepté contre la maison de Montfort. Les barons factieux et rebelles rentrèrent dans le devoir sans perdre leurs biens : la douceur du monarque et la prudence de son fils rétablirent ainsi peu à peu l'ordre dans l'état. Ce prince mourut paisiblement à Londres en 1272 , dans la 64^e. année de son âge , et la 56^e. de son règne , le plus long de tous ceux dont il est parlé dans les annales d'Angleterre. C'était un prince modéré , humain , indulgent , pieux , assidu au culte public. On rapporte , à ce sujet , que discutant un jour avec Saint Louis , lequel était préférable , d'assister au sermon ou à la messe : *J'aime mieux , dit-il , m'entretenir une heure avec un ami , que d'entendre vingt discours bien soignés à sa*

louange. Mais il était sans vigueur , sans activité , sans politique , aussi incapable de conduire une guerre que de maintenir la paix. Esclave de ses favoris , il recevait toutes les impressions qu'ils avaient intérêt de lui donner. On estimait peu son amitié , parce qu'elle n'était ni fondée sur un choix réfléchi , ni cultivée avec constance. Les malheurs de son règne vinrent surtout de ses profusions envers ses courtisans , de son attachement pour les étrangers , de l'inconséquence de sa conduite , de l'impétuosité de son ressentiment , du prompt oubli de ses griefs , et de son retour soudain de la colère à l'amitié. Sous ce prince , l'autorité excessive des shérifs fut restreinte ; on fit une loi pour défendre de saisir les bestiaux et les instruments de labourage. L'usure , portée jusqu'à cinquante pour cent , servit de prétexte à de violentes persécutions contre les Juifs , seuls propriétaires de tout l'argent du royaume. On leur fit payer , en 1241 , vingt mille marcs d'argent , dont le juif Aaron , d'York , paya à lui seul quatre mille. En 1250 , Henri les opprima de nouveau ; et le même Aaron lui donna , pour sa part , trente mille marcs. Londres et la cour même regorgeaient de voleurs , qui étaient d'intelligence avec les officiers de justice. Deux marchands étrangers se plaignirent au roi d'avoir été dépouillés par des brigands qu'ils voyaient journellement auprès de lui. Le roi , furieux , fit arrêter les coupables , qui alléguèrent que , ne recevant aucun gage de sa Majesté , il fallait bien qu'ils volassent pour se soutenir. Hume observe que , sous ce règne , la noblesse dédaignant sa langue maternelle , ne se servait familièrement que de la langue française. Henri III avait épousé , en 1226 , Eléonore de Provence , qui amena à

sa cour un grand nombre de Provençaux et d'autres étrangers, et qui mourut en 1291. Il eut pour successeur son fils aîné Edouard, dit *aux longues jambes* (Voy. *EDOUARD I^{er}*, tome XII, page 487.) T—D.

HENRI IV, roi d'Angleterre, le 13^e. depuis la conquête, et le premier Plantagenet de la branche de Lancastre, naquit en 1567. Il eut pour père Jean de Gand, duc de Lancastre, troisième fils d'Edouard III. Il porta, dans sa jeunesse, le nom de comte de Derby. On le vit, dès l'âge de vingt ans, prendre une part très active à la rébellion qui troubla les commencements du règne de Richard II. Le calme étant rétabli en Angleterre, Henri alla servir en Lithuanie contre les idolâtres, et s'y distingua par des actions brillantes : à son retour, il fut créé duc d'Hereford. Loin d'avoir conservé l'esprit de sédition qui régnaît alors jusque dans la famille royale, Henri se montra sujet si dévoué, qu'il courut lui-même révéler à Richard un entretien secret où le duc de Norfolk s'était exprimé librement sur la personne de ce prince. L'accusé donna un démenti à son dénonciateur ; et le roi ordonna le jugement par combat singulier : mais au moment où les deux champions parurent dans la lice, le monarque leur signifia de sortir sur l'heure du royaume ; le duc de Norfolk pour la vie ; le prince seulement pour dix ans. Henri témoigna une soumission si profonde, que Richard lui promit de le rappeler beaucoup plutôt. Il lui fit même délivrer des lettres-patentes, qui lui assuraient la jouissance immédiate de toute succession qui pourrait lui échouer pendant son absence. Henri se retira en France à la cour de Charles VI (1398) ; il y rechercha la main de la fille du duc de

Berri, oncle du roi. Ce projet d'alliance alarma Richard : il s'y opposa fortement, et saisit bientôt l'occasion de punir son cousin de l'avoir conçu, dans l'espoir de se rendre indépendant. Le duc de Lancastre mourut ; son titre et ses biens étaient solennellement garantis à son fils. Le duc d'Hereford fait revendiquer ses droits : son procureur est saisi et condamné comme traître, l'héritage entier confisqué au profit du roi, et le bannissement du prince déclaré perpétuel. Cette sentence inique ne fit que hâter son retour. Richard II venait de passer en Irlande pour y combattre les rebelles. Les mécontents résolurent de profiter de son absence : ils font agir l'archevêque de Cantorbéry, qui était aussi exilé en France. A son instigation Henri s'embarque à Nantes (ou, selon quelques auteurs, à Vannes) avec une suite de soixante personnes seulement (4 juillet 1399). Il descend à Ravenspur, dans l'Yorkshire ; il jure solennellement qu'il ne vient que pour réclamer le duché de Lancastre. En peu de jours, il se voit à la tête d'une armée de 60,000 hommes, et il ne change point de langage. Le duc d'York, auquel Richard avait laissé la régence en s'éloignant, lève des troupes comme s'il eût voulu s'opposer à l'invasion de son neveu : mais ces troupes passent sous les drapeaux du duc de Lancastre ; et, de ce moment, Henri est maître du royaume. Il se porte rapidement sur Bristol ; trois des principaux ministres de Richard s'y étaient renfermés : il les force de se rendre ; et les sacrifiant à la fureur populaire, il leur fait trancher la tête sans aucune forme de procès. Le roi repassa promptement en Angleterre ; mais une partie de son armée l'abandonna. Le duc de Lancastre n'osa cependant

point encore employer la force contre son souverain ; il eut recours aux protestations les plus perfides pour l'engager à se livrer à sa foi. Richard eut l'imprudence d'y croire : Henri le conduisit en triomphe à Londres, et l'enferma dans la Tour. C'est au nom de ce roi captif, qu'il convoqua un nouveau parlement. Il ne s'agissait plus de savoir si Henri s'emparait de la couronne, mais comment il colorerait cet attentat. Forcé d'abdiquer, Richard remit à son ambitieux cousin les attributs de la royauté avec un écrit signé de sa main, par lequel il se reconnaissait indigne de régner. Enhardi par cette avilissante faiblesse, le duc de Lancastre fait dresser par son parlement un acte d'accusation formelle contre le monarque légitime. Bientôt, dans une séance des deux chambres réunies, la déposition de Richard II est prononcée, et le trône déclaré vacant. A ces mots, le duc se lève ; trace le signe de la croix sur son front et sur sa poitrine ; puis invoquant audacieusement le nom du Rédempteur à l'instant où il se souillait du plus noir forfait, il prononce un discours que les chroniques ont conservé dans le vieux style du temps. Il y réclamait la couronne d'Angleterre, *comme descendant en droite ligne du bon roi Henri III* (1). Pour comprendre le sens de ces paroles, il faut savoir que, d'après une tradition populaire, Edmond, comte de Lancastre, dit le *Bossu*, était fils aîné de Henri III, mais que sa difformité avait fait préférer à lui son frère cadet, qui régna sous le nom d'Edouard 1^{er}. Or, Henri descendant directement de cet Edmond par sa mère, Blanche de Lancastre, cette fable le rendait l'héritier légi-

time de la monarchie. Le parlement sentait l'invalidité et même le ridicule d'un tel titre. En admettant même comme légale la déposition de Richard II, sa couronne était dévolue, de droit, à Edmond Mortimer, comte de la Marche, qui descendait du second fils d'Edouard III, tandis que le duc de Lancastre ne descendait que du troisième. Déjà même, le comte de la Marche avait été déclaré solennellement héritier présomptif du trône, dans le cas où Richard mourrait sans enfants. Mais l'usurpation était consommée par le fait ; et, cédant à la violence, les infidèles représentants de la nation anglaise, proclamèrent roi Henri de Lancastre sous le nom de Henri IV (30 septembre 1399) ; lâche trahison qui devait être expiée par ces longues et cruelles guerres, où les deux roses firent couler le sang de quatre-vingts princes de la maison royale, et couvrirent l'Angleterre de dévastation et de carnage. Tous les germes de dissension fermentaient autour du nouveau monarque. Placé entre deux rivaux dont les noms seuls l'épouvantaient, il résolut de se délivrer de l'un et de l'autre. L'enfance du jeune comte de Mortimer, qui n'avait que sept ans, ne put le préserver d'une captivité rigoureuse. Richard II, en tombant du trône, n'avait demandé que la vie : il ne put l'obtenir. Le fer des assassins selon quelques versions, un bourreau plus cruel, selon d'autres, la faim, termina les jours de ce malheureux prince. Henri se flatta vainement de régner désormais sans obstacle : usurpateur et républicain, il n'était vu qu'avec horreur par ceux-mêmes qui avaient abandonné le souverain légitime. Les seigneurs les plus distingués du royaume l'accablèrent, en plein parlement, des noms trop

(1) *Als I that am descendit by right line of the blode coming fro the gode king Henry the third.*

rités de parjures et de traîtres, et ils conspirèrent. Henri fut contraint d'être enlevé à Windsor, corps de cinq cents gentilshommes à cheval. Il s'enfuit à London et rassembla la milice de cette ville. Il fit quelques uns des chefs de conjuration, et leur fit trancher sans jugement; leurs corps, par quartiers, servirent de trophée à son horrible triomphe. Il craignait que les mécontents ne sentent un puissant appui auprès de la reine Isabelle, veuve de Philippe II, était fille de Charles VI, de France. Henri s'empressa de réparer le mécontentement de ce prince. Il lui fit demander la main de son fils, à peine sorti de l'enfance. Charles refusa d'unir sa fille au meurtrier de son époux. Henri dissimula son humiliation, et vint à la reine en France avec les plus grands honneurs; il obtint le rétablissement de la trêve conclue entre ces deux couronnes: ses forces eurent à peine à repousser les péripéties qui se renouaient dans l'intérieur. Les Gallois et les Ecossais franchirent leurs frontières: Henri envoya le comte de Northumberland pour s'opposer à leurs progrès; mais le comte ne vint pas lui-même et marcha sur ses traces. Il est attaqué d'un cheval soulevé, son fils Percy, connu dans l'histoire sous le nom de *Chaud éperon*, le tue. Henri prend le commandement en personne, et publie une manifeste contre Henri IV, qu'il appelle plus que Henri de Lancastre, et qu'il reproche tous ses parents et ses nombreux attentats. Henri se rend à sa rencontre: la plaine de Tewkesbury devient le théâtre d'une des plus sanglantes batailles dont l'histoire britannique aient conservé le souvenir. L'acharnement y fut si ter-

rible, que plus de 2000 gentilshommes demeurèrent sur la place. L'usurpateur, pressentant que les coups des royalistes se dirigeraient sur sa personne, avait fait prendre à plusieurs de ses gardes une armure absolument semblable à la sienne: la plupart de ces hommes furent tués. La mort du jeune Percy, assassiné pendant l'action, par une main inconnue, livra la victoire à Henri (21 juillet 1403). Il en usa lâchement; il fit déterrer le corps de son vaillant adversaire, et ordonna que ses membres fussent exposés sur les grands chemins: des prisonniers de guerre furent décapités, et leurs têtes plantées sur les ponts de Londres. A peine cette insurrection était-elle étouffée, qu'une autre éclata avec une nouvelle force. Brûlant de venger la mort de son fils, le comte de Northumberland rallia à sa cause l'archevêque d'York et plusieurs seigneurs qui avaient aussi des injures personnelles à punir. Ils rassemblèrent en peu de jours, une puissante armée: l'infâme perfidie du comte de Westmoreland, qui commandait les troupes de Henri, fit tomber les principaux conjurés en son pouvoir. Le grand-juge refusa de procéder contre l'archevêque: l'usurpateur fit exécuter ce prélat sur-le-champ; ce fut le premier exemple en Angleterre du supplice capital infligé à un évêque. Le hasard, à la même époque, mit entre les mains de Henri, le jeune prince Jacques, héritier de la couronne d'Ecosse: il le garda en otage pour prévenir toute attaque de ce côté. Le calme sembla renaître après ces violentes secousses. Henri en profita pour porter son attention au-dehors. Il n'ignorait pas quelles étaient les dispositions de la cour de France à son égard. Le duc d'Orléans, frère

de Charles VI, lui avait envoyé un défi, dans lequel il le flétrissait des noms de traître, d'usurpateur et d'assassin de son roi légitime. Henri résolut de conjurer l'orage, en fomentant la division entre les ducs d'Orléans et de Bourgogne, qui se disputaient le suprême pouvoir pendant la maladie du roi: il sentait d'ailleurs de quelle importance il était pour lui de fournir un aliment à l'esprit inquiet de ses peuples. Il envoya quelques troupes au duc de Bourgogne (1411): mais recevant bientôt après des propositions plus avantageuses de la part du duc d'Orléans, il fit passer sous les drapeaux de celui-ci un corps plus considérable. La réconciliation momentanée des deux princes français ne permit pas à Henri de recueillir le fruit de sa politique. Quoiqu'il fût encore dans toute la force de l'âge, une maladie incurable le menaçait déjà d'une fin prochaine: c'était la lèpre selon quelques auteurs, ou, selon d'autres, une espèce d'épilepsie, dont les violentes attaques lui faisaient perdre quelquefois l'usage des sens. Réduit à l'inactivité, il cherchait à se rendre populaire en laissant au parlement une liberté et un pouvoir dont ce corps avait rarement joui sous ses prédécesseurs. Sa condescendance avait d'ailleurs un but caché. Il voulait amener les représentants de la nation à fixer la couronne sur sa tête et sur celle de ses héritiers mâles. Cette exclusion tacite des femmes devait introduire la loi salique dans la monarchie anglaise. Henri croyait avoir trouvé par-là le moyen le plus efficace d'annuler les prétentions de la branche de Mortimer, qui tirait son origine d'une petite-fille d'Edouard III. Il eut la douleur d'échouer dans cette tentative; et il n'osa pas même proposer de résolution particulière contre les héri-

tiers légitimes du trône, dans la de rappeler leurs droits à ceux qui pouvaient les avoir mis en oubli. Cependant les jours de l'usurpateur s'éteignaient dans les souffrances et l'amertume: les peuples virent en lui l'objet des vengeances et de la haine, et lui-même paraît n'avoir pu se résigner à la triste destinée qui l'attendait. Combattu à-la-fois par les douleurs du corps et par l'ambition, il passa une partie de ses journées à faire des prières, et l'autre à ourdir de nouvelles trames. Comme s'il eût appréhendé tout instant qu'un rival ne vint lui enlever cette couronne qui lui avait coûté tant de crimes, il l'avait fait placer sur le chevet de son lit. Une des symboles auxquelles il était sujet, s'étant prolongée au-delà du terme ordinaire, le prince de Galles son fils s'empara de la couronne, et l'emporta. Henri revenant à lui, s'en aperçut, et dans un accès de désespoir le prince ne put calmer qu'en tant entre les mains de son père le signe extérieur d'un pouvoir qui lui échappait. Frappé de la malédiction qui lui avait été faite en sa jeunesse qu'il mourrait à Jérusalem, il fit vœu de prendre la croix, et de combattre les Musulmans, si Dieu rendait la santé. Peu de temps après pendant qu'il priait devant la statue de S. Edouard, il fut frappé subitement d'apoplexie qu'on n'eut le temps de le porter dans l'appartement du abbé de Westminster. On qu'il demanda où il était, et qu'ignorant lui ayant répondu que la terre où on l'avait déposé était Jérusalem, il déclara que la prière était accomplie (1). Il fit appeler le prince de Galles, lui adressa

(1) Shakespeare a consacré ces deux actes dans la tragédie qui porte le nom de *Le Moyen King Henry the fourth*, part. II et. 4.

où il ne dissimula point les scrupules qu'il emportait au tombeau, et dans la 46^e. année de son âge, 157^e. de son règne (20 mars). Henri IV est souvent appelé l'histoire d'Angleterre Henri de Brooke, du lieu de sa naissance. Il eut été marié deux fois ; la première, à Marie de Bohun, fille du duc de Hereford ; la seconde, à Jeanne, fille du roi de Navarre, et veuve du duc de Bretagne. Il eut six enfants du premier mariage : l'aîné succéda sous le nom de Henri V.

S—v—s.

HENRI V, quatorzième roi d'Angleterre depuis la conquête, fils aîné de Henri IV et de Marie de Bohun, né en 1388, onze ans avant l'usurpation de son père, qui n'était encore duc de Hereford. Selon l'usage du pays, on le nommait Henri de Monmouth, parce qu'il était né dans cette ville. Il reçut à l'université d'Oxford la meilleure éducation que l'on pût lui donner alors. Ses qualités brillantes se développèrent de bonne heure. Dès l'âge de quinze ans, il s'était converti de la religion de sa mère dans la journée de Shrewsbury, où il avait reçu une blessure au visage. Quatre ans plus tard, il avait combattu en chef contre les Gallois révoltés, et remporté deux victoires sur le prince Glendwr. Henri IV, son père, irrité de cette sombre inquiétude qui était le premier supplice des usurpateurs, ne pouvant sans jalousie le jeune prince profiter de la faveur populaire que lui-même n'avait jamais obtenue. Il l'éloigna brusquement des armées et des conseils. Réduit à l'oisiveté, le prince de France chercha des distractions. Son caractère ardent lui fit préférer celles qui lui offraient la société d'une jeunesse vaillante et livrée à tous les excès de temps grossiers. Passant les jours à s'enivrer dans les tavernes, les nuits

à courir les rues, à battre les passants et à casser les vitres, l'héritier de la couronne se dégradait jusqu'à se faire un jeu de dévaliser les voyageurs sur les grands chemins, et quelquefois de voler les voleurs mêmes (1). Il trouvait surtout plaisant de dresser des embuscades aux receveurs des revenus du roi, son père, et de leur enlever l'argent qu'ils lui apportaient. Ce fut au plus fort de cette vie de désordres que lui arriva une aventure (2) que les Anglais aiment encore à se rappeler. (V. GASCOIGNE.) Les dérèglements du jeune prince ne lui avaient point fait perdre l'amour des peuples. Son avènement au trône (20 mars 1413) excita une joie d'autant plus vive, que son père était généralement haï et méprisé. Il sembla qu'un seul jour eût suffi pour opérer dans le nouveau monarque un changement total. Il ne s'attacha pas seulement à effacer le souvenir de ses erreurs : il se fit un devoir de réparer les nombreuses injustices que la politique ombrageuse de son père lui avait fait commettre. Il rassembla les compagnons de ses folles débauches, les exhorta à renoncer à la vie dissolue dont il avait eu le malheur de leur donner l'exemple ; et, après leur avoir laissé des marques de sa générosité, il leur défendit de paraître en sa présence jusqu'à ce qu'ils eussent recouvré l'estime de la nation (3). Le grand-juge Gascoigne fut mandé à la cour ; il craignait la vengeance du nouveau roi : il reçut des félicitations publiques sur sa fermeté, et l'assurance d'une bienveillance spéciale. Henri V, sans

(1) Shakespeare a retracé tous ces détails de la jeunesse de Henri V. Voyez particulièrement, *King Henry the fourth*, part. I, act. II, sc. 2. M. Alexandre Duval a aussi mis sur le Théâtre-Français *La jeunesse de Henri V*.

(2) Cette aventure a fourni encore à Shakespeare une très belle scène de son *Henri IV*, part. II, act. V, sc. 12.

(3) Voyez pareillement Shakespeare, *Henry the fourth*, part. II, act. V, sc. 6.

croire offenser la mémoire de son père, voulut, du moins, rendre à celle de Richard II les tardifs hommages qui lui étaient dus. Il lui fit faire des obsèques magnifiques, et honora, par des récompenses, les sujets qui étaient demeurés fidèles à ce prince infortuné. Au lieu de poursuivre le système de rigueur adopté par son père, il traita le comte de la Marche avec tant d'égards et de générosité, que ce jeune prince, oubliant, en quelque sorte, qu'il était l'héritier légitime du trône, n'éleva jamais une seule prétention qui pût troubler la tranquillité de ce règne. Enfin, les personnages qui avaient le plus contribué à l'usurpation de Henri IV, et qui en avaient arraché de scandaleuses récompenses, furent chassés par son propre fils, pour faire place à des hommes d'une conduite irréprochable. Ces heureux débuts concilièrent à Henri V les diverses opinions politiques : il eut besoin de toute sa vigueur pour détourner le péril dont le menaçaient les opinions religieuses. Les partisans de l'hérésarque Wickliffe, que l'on nommait les *Lollards*, menaçaient de renouveler les troubles qui avaient éclaté avec tant de violence dans les premières années du règne de Richard II. Henri manda lord Cobham, leur chef, et tâcha, par le raisonnement et la douceur, de le ramener à la foi catholique. Tous ses efforts furent vains : le lord fut envoyé à la Tour, et condamné comme hérétique. Mais la veille du jour fixé pour son exécution, il brisa ses fers, rassembla son parti, et forma le projet d'enlever le roi. Henri attend que les conjurés soient réunis : il fond sur eux à la tête de ses gardes, saisit les plus coupables, et les fait pendre à l'instant même. La tranquillité se rétablit aussitôt ; et la secte des *Lollards*, déconcertée par cet événement, perdit toute

son influence. Cette conspiration donna lieu au jeune roi de se rappeler le conseil que lui avait donné son père au lit de la mort, de chercher dans des expéditions guerrières un aliment à l'agitation générale des esprits. L'occasion ne pouvait être plus favorable à ce plan : la démenée de Charles VI livrait la France aux déchirements de deux factions rivales. Résolu d'en profiter, Henri commença par envoyer à Paris des ambassadeurs chargés de prendre une connaissance exacte de l'état des choses : leur mission ostensible était de proposer une alliance, qui devait avoir pour base le mariage du roi d'Angleterre avec la princesse Catherine, fille du roi de France. Mais cette offre était accompagnée de demandes exorbitantes d'argent et de territoire, tant pour la dot de la princesse que pour le reste de la rançon du roi Jean. La cour de France rejeta ces propositions, et en fit d'autres que Henri rejeta également (1). Il rassembla aussitôt des troupes et des vaisseaux à Southampton, en invitant la noblesse anglaise à venir se ranger sous l'étendard royal. Il était sur le point de s'embarquer, lorsqu'il découvrit une conspiration de la nature la plus alarmante. Le comte de Cambridge, frère du duc d'York, ayant épousé Anne Mortimer, sœur du comte de la Marche, entreprit de faire valoir les droits de la branche légitime. Il fut arrêté et jugé, presque sans forme de procès, avec les principaux chefs de son parti. Henri V reprit aussitôt son projet, passa la mer avec quinze cents bâtiments, et débarqua (21 août 1415) sur la plage où,

1 Quelques historiens rapportent que le duc de Bourgogne (Louis, mort en 1413) envoya par dérision, à Henri V, un tonneau de balles de piume, et que Henri lui répondit qu'il lui demandait d'autres balles si fortes, que les portes de Paris seraient d'insuffisantes raquettes pour les renvoyer. Hume démontre l'absurdité de ce conte populaire.

le suivant, fut bâti le Har-
 rée. Son armée consis-
 mille hommes d'armes et
 e mille fantassins, dont la
 ient archers ; ce qui com-
 forcé d'environ cinquante
 mants. Il se porta sur Har-
 é de la résistance de cette
 , on s'était jetée la noblesse
 idie, il en chassa les habi-
 la repeupler d'Anglais. Les
 ce siège, et la chaleur ex-
 e de la saison, avaient tel-
 ibli l'armée anglaise, que
 pable de tenter aucune en-
 érieure, prit la résolution
 la mer. Mais ses transports
 u mouiller sur une côte ou-
 l fallait aller s'embarquer à
 endant une armée française
 e mille hommes d'armes et
 e mille fantassins s'avancait,
 ères du connétable d'Albret.
 t de tenir tête à des forces
 uables, le roi d'Angleterre
 endre Harfleur, si l'on vou-
 user gagner Calais : sa pro-
 e rejetée. Il résolut alors de
 sur la Somme, à marches
 ans le dessein de passer cette
 is Abbeville, au gué de Blar-
 , dont avait si heureusement
 leonard III ; pour échapper à
 le Valois. Mais, voyant ce
 du par la noblesse de Picar-
 es sur l'autre rive, il remonta
 , dans l'espérance de trouver
 étaient tous rompus : Henri
 fin à effectuer son passage
 ome et St.-Quentin. Mais, à
 il traversé la petite rivière de
 à Wangy, qu'il aperçut, des
 toute l'armée française rai-
 tait dans la plaine d'Azin-
 tentive à lui fermer tous les
 il fallait donc se faire jour l'é-
 ain, ou mettre bas les armes.

Dans cette cruelle extrémité, Henri
 hasarda de nouvelles propositions : il
 essuya un nouveau refus. Sa position
 était absolument la même que celle
 d'Edouard III à Crèty, et du Prince
 Noir à Poitiers : il n'eut plus qu'à
 de constance et d'intrépidité. Il devait
 craindre d'être enveloppé par les forces
 supérieures qu'il avait en tête : le con-
 nétable d'Albret le sauva de ce péril,
 en choisissant pour champ de bataille
 un espace resserré entre un bois et une
 rivière. Henri, profitant de l'avantage
 du terrain, fit, en outre, couvrir son
 front de hautes pallasades (1). Protégés
 par cet abri, ses archers attendirent la
 gendarmerie française ; et l'accueillirent
 d'une grêle de flèches : le désordre
 ne tarda point à se mettre dans cette
 cavalerie ; elle se rejeta sur la seconde
 ligne, et la confusion devint générale
 dans l'armée française. Ses chefs firent
 des prodiges de valeur pour rétablir le
 combat. Dix-huit chevaliers, qui s'é-
 taient engagés par serment à tout braver
 pour s'emparer de la personne du
 roi d'Angleterre, pénétrèrent, en ef-
 fet, jusqu'à lui ; et l'un d'eux lui dé-
 chargea sa hache d'armes sur la tête,
 avec tant de violence, qu'il le fit tom-
 ber à la renverse. A peine Henri était-
 il remis à cheval, que le duc d'Alen-
 çon, prince du sang de France, s'élança
 sur lui, et, en se nommant, abattit de
 son premier coup la couronne d'or qui
 surmontait le casque du roi : Henri
 blessa le duc d'un revers, et ses gardes
 l'achevèrent sans pitié. Six princes
 du sang, le connétable, l'archevêque
 de Sens, qui étaient même temps cham-
 celier, enfin l'élite de la noblesse fran-
 çaise, virent ainsi chercher une mort
 glorieuse, mais inutile. Le reste, en-

(1) Ces pallasades se formaient à l'instant des
 longs pieux ferrés que portaient toujours les ar-
 chers anglais, comme les soldats romains por-
 taient le pieu du camp.

veloppé de toutes parts, fut contraint de se rendre. Henri vit au nombre de ses prisonniers les ducs d'Orléans et de Bourbon, et les comtes d'Eu, de Vendôme et de Richemont. C'est ainsi que la fortune le tira de la situation désespérée où l'avait conduit son imprudence. Sans prétendre méconnaître la valeur qu'il déploya dans cette journée mémorable (25 octobre 1415), l'on ne peut s'empêcher d'observer que les Français, ayant tous les éléments de la victoire entre les mains, perdirent la bataille d'Azincourt par les mêmes causes qui leur avaient fait perdre celles de Crécy et de Poitiers, et qui devaient, un siècle plus tard, produire des résultats non moins désastreux à la journée de Pavie : un courage fougueux et l'absence de toute discipline (1). Aux fautes que commirent les Français à Azincourt, on doit en ajouter une autre, qui porte également l'empreinte du caractère national, mais dont la source est trop noble pour être passée sous silence : ils avaient une artillerie formidable; et ils refusèrent de s'en servir, parce que leurs ennemis n'en avaient pas (2). Henri V ternit l'éclat de son triomphe par une barbarie qui contraste horriblement avec la délicatesse chevaleresque dont se piquaient ses adversaires. Le combat cessait déjà sur tous les points, lorsque quelques gentilshommes de Picardie, qui accouraient à la tête de leurs vassaux, tombèrent sur les bagages de

(1) On pourrait ajouter ici la bataille de Dettingen, perdue en 1743 contre les Anglais, commandés de même par leur roi, et pareillement menacés d'une ruine inévitable. L'impétuosité et l'incoordination firent avorter les mesures les mieux combinées.

(2) Loin de convenir de ce fait, quelques écrivains anglais, pour augmenter la surprise de leurs lecteurs, ne se sont pas contentés d'affirmer que l'armée de France était douze ou quinze fois plus nombreuse que celle d'Angleterre, ils prétendent qu'attaqués d'une violente dysenterie, les soldats de Henri V furent obligés de combattre nus de la ceinture en bas.

l'armée anglaise. A cette nuit le roi donna l'ordre de massacrer les prisonniers de guerre qui sous la garde du corps de réserve observé que les trois principales batailles de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt offrent, dans leurs circonstances et leurs détails, une ressemblance singulière : on doit remarquer que les suites en furent à-peu-près les mêmes. Au lieu de poursuivre les vainqueurs qui pouvaient les mener dans la capitale de leur ennemi, les vainqueurs ne cherchèrent qu'à fêter de leur délivrance pour per promptement. C'est ce que Henri V : il se hâta de gagner l'Angleterre même, où il se fit par les prisonniers de distinction avaient survécu au massacre après il conclut une trêve de dix ans avec le roi de France. La pénurie que continuait le trésor des dans ces temps où aucun état n'avait encore d'un système de finances régulier, explique suffisamment la conduite politique et militaire qu'on, par exemple, que Henri V lui-même, se voyait réduit, à l'année, à mettre en gage ses piéces et jusqu'à sa couronne, pour procurer les moyens d'entrer en campagne ? Les revenus fixes du domaine montaient qu'à 55,000 liv. et les charges de l'état s'élevaient à 100,000 liv. que restait-il pour l'extraordinaire ? Henri, du moins, ne resta pas pendant cette suspension d'armes. L'empereur Sigismond, qui venait de voyager en Angleterre, à cette occasion l'excita à profiter des dissensions intestines auxquelles la France était livrée. Non content de négocier avec le duc de Bourgogne, lui donna un rendez-vous à Oubliant son origine, et aveuglé par la haine, le prince français s'a-

maître pour légitime roi Henri de Lancastre, qui, comme roi légitime d'Angleterre, par un traité secret, lui fit hommage-lige lorsqu'il fut la conquête qu'il méditait. Tous ses préparatifs furent passés la mer, et débarqués à la côte de Normandie, à Pont-l'Évêque (1^{er} août) d'un grand nombre de places de cette province au dépourvu, ou par des traîtres, se rendirent à la résistance. Cherbourg et Caen furent les seules qui résistèrent à l'extrémité. Le dauphin fut obligé de négocier. Le cardinal d'Amboise d'amener Henri à des conditions plus modérées : « Ne craignez rien », répondit Henri, que je conduirai, comme par la France est sans roi ; j'ai de l'expérience sur ce royaume : dans la dernière confusion, on ne songe à me résister ; je n'ai qu'une preuve plus que l'Être qui dispose des rois, de placer la couronne sur ma tête. » L'ambassadeur feignit néanmoins de prêter à un accommodement, mais ne put montrer beaucoup de succès en se bornant à réclamer la cession à Édouard III par Breteuil, et y ajoutant la main de la princesse fille de Charles VI, devait lui faire la paix. Le dauphin, de sa part, avait à sa réconciliation de Bourgogne. Mais, au moment où Henri pouvait craindre de voir ces factions qui divisaient le royaume se réunir contre l'ennemi, l'assassinat du duc sur le pont de Meung ralluma la guerre avec une nouvelle furie. Dès cet

instant, Henri sentit tous ses avantages, et revint à ses anciennes prétentions. La trop fameuse Isabelle de Bavière, et le nouveau duc de Bourgogne, recherchaient également son appui. Il ne dissimula plus que le prix qu'il y mettait n'était rien moins que la couronne de France. L'infâme traité de Troyes, qui la lui livrait, fut conclu avec autant de facilité que s'il se fût agi seulement de la cession d'une ville frontière. On le fit signer, pour la forme, à l'infortuné Charles VI ; comme si le nom d'un prince frappé de démence pouvait consacrer la plus horrible violation des droits de la nature et des lois fondamentales de l'état ! (21 mai 1420.) Quelques jours après, Henri accomplit la première condition de ce traité : il épousa la princesse Catherine. À ses titres, il ajouta celui de *filz très aimé du roi de France*, tandis que l'héritier légitime n'était plus nommé que le *soi-disant dauphin* (1). Ce jeune prince appela aussitôt à Dieu et à son épée de cet acte inique ; et l'élite de la noblesse française jura de s'ensevelir avec lui sous les ruines de la monarchie, plutôt que de se soumettre au joug de l'Anglais. De toutes parts on courut aux armes. Dès le lendemain de son mariage, Henri se mit en campagne, trainant à sa suite son malheureux beau-père, dans l'espoir de légitimer sa cause aux yeux des peuples. Sens et Montereau se rendirent presque sans résistance ; mais Melun soutint un siège de quatre mois.

(1) Il existe encore des monnaies portant au H d'un côté, avec la légende *Sic nomen Domini benedictum*, et de l'autre, *Henricus Francorum rex*. Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que ces monnaies furent frappées en Normandie, en vertu d'une ordonnance datée du 18 avril 1420, un mois par conséquent avant la signature du traité de Troyes. D'autres pièces représentaient un ange saluant la Vierge, et étaient, pour cela, appelées *saluts*. Les ducs de France et d'Angleterre y étaient accolés, et elles avaient pour légende celle qui, dans ces derniers temps, se lisait sur les louis d'or : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat*.

Henri se fit voir enfin dans la capitale du royaume. L'arrogance et la dureté de ses manières le rendirent bientôt odieux à une nation accoutumée à un traitement plus doux de la part de ses souverains français. Les Parisiens n'entendirent pas sans indignation un prince étranger reprocher à un maréchal de France (Lisle-Adam), de se vêtir trop simplement, et donner ordre de le conduire à la Bastille, parce qu'en lui parlant il avait osé le *regarder au visage*. Le faste révoltant que l'usurpateur étalait au Louvre, pendant que le roi légitime manquait du nécessaire, acheva d'aliéner tous les cœurs. Henri et Catherine paraissaient dans de somptueux festins, la couronne en tête; mais le peuple, privé des distributions qui avaient lieu en pareilles circonstances, s'éloignait avec douleur, en regrettant ses anciens maîtres. Pour consommer, par la sanction apparente des lois, ce qu'avaient opéré la trahison et la violence, un lit de justice, composé d'hommes vendus, ratifia le traité de Troyes (23 décembre 1420). On ne sait sur quels fondements, des historiens, parmi lesquels on est étonné de trouver Rapin-Thoiras et Hume, se sont permis de qualifier d'états-généraux cette assemblée de factieux. La nation française ne devait pas être accusée aussi légèrement d'avoir participé à l'exécration trahison qui livrait le trône de St.-Louis à une race étrangère. Mais Henri, amené au cœur de la France par ses alliés, sentit qu'il n'en était pas encore maître. Il laissa le duc d'Exeter, son oncle, à Paris, et repassa en Angleterre pour rassembler de nouvelles forces. Elles lui devenaient nécessaires : les Ecossais, guidés par une saine politique, avaient volé au secours d'une puissance dont la constante amitié les avait tant de fois protégés contre l'ambition de l'Angleterre.

Le duc de Clarence, frère de Henri s'était porté sur l'Anjou, pour mettre cette province : il rencontra corps écossais à Baugé, l'attaqua battu et tué. Henri accourut à la fois pour prévenir les suites de ce fait. Plusieurs places tenaient pour le dauphin : Meaux se donna huit mois entiers; mais d'autres dont les gouverneurs étaient gouvirent leurs portes, et le duc se vit enfin réduit à se retirer dans la Loire. La naissance d'un fils, reine Catherine accoucha à Winchester, vint mettre le comble aux prospérités de Henri V : il voulut que cet événement fût célébré avec la même pompe qu'à Londres. Mais, au moment où il semblait devoir atteindre le des félicités humaines, une maladie insupportable vint l'arrêter au milieu de sa course. Frappé d'une maladie (tuberculose) pour laquelle la chirurgie du siècle n'avait point de remède, il partit pour le château de Vincennes, et approcha la mort avec calme. Il laissa au duc de Bedford, l'aîné des frères, la régence de France; de Gloucester, le second, celle d'Irlande, et au comte de Warwick la garde de son fils. Il recommanda particulièrement que l'on ne rendât aucun service aux princes français prisonniers, qu'après la majorité du roi, et que l'on ne consentît jamais aucune paix avec la France, à moins que la cession perpétuelle de la Normandie n'en fût la condition préalable. Après avoir déclaré ses dernières volontés, il ne s'occupa plus que de ses devoirs spirituels. Un chapelain récitait au pied de son lit les paroles de la pénitence. A ces paroles, le roi se leva et dit : *Ut edificentur muri Jerusalem*, Henri s'écria que son intention avait toujours été d'aller défendre la cité sainte, dès qu'il aurait ac-

conquête de la France. Il expira dans la 34^e. année son âge, et la 10^e. de son règne, (31 août 1422). Le peuple dissuit en France, qu'il avait été frappé du mal dont il mourut, pour avoir osé s'asseoir sur le trône de St.-Louis. Son corps, avant d'être transporté en Angleterre, fut exposé à St.-Denis. La reine lui fit ériger un superbe monument à Westminster; mais peu de temps après sa mort, cette princesse, fille d'un roi de France, et veuve d'un roi d'Angleterre, épousa un noble gallois, nommé Owen Tudor (1). Dans toutes les oraisons funèbres qui furent prononcées en l'honneur de Henri V, on le mit au-dessus d'Alexandre et de César. Cet éloge est d'une exagération ridicule: les dissensions des Français, et l'assistance même que lui prêtèrent des princes et des grands de cette nation, avaient préparé les triomphes du monarque anglais. De toutes les places qu'il assiégea, aucune ne fut secourue par une armée, et plusieurs s'arrêtèrent pendant des campagnes entières. Ce n'est pas, au reste, que l'on puisse méconnaître la valeur et l'habileté qu'il déploya en diverses occasions. La franchise de son caractère, les avantages extérieurs dont la nature l'avait doté, et l'éclat de ses conquêtes, le rendirent l'idole de la nation anglaise. Son fils, âgé de neuf mois, lui succéda sous le nom de Henri VI.

S—v—s.

HENRI VI, quinzième roi d'Angleterre, depuis la conquête, était fils du précédent. Lorsque, proscrit et rebelle, le duc de Lancastre avait osé

prendre les armes contre Richard II son souverain légitime, quel délire d'ambition ou quel calcul politique eût jamais pu lui faire espérer que, vingt-trois ans après, son petit-fils occuperait à-la-fois les trônes de France et d'Angleterre? Henri V était mort, le 31 août 1422; et, quelques semaines plus tard, Charles VI, son beau-père, avait terminé sa malheureuse existence. Henri laissait un fils unique, né à Windsor, le 6 décembre 1421, de son mariage avec Catherine de France. La nature et la loi appelaient le dauphin Charles à succéder au roi son père; mais sa capitale et ses plus belles provinces étaient au pouvoir des Anglais. Le duc de Bedford, institué régent de France par Henri V, son frère, s'arme de l'infame traité de Troyes, et fait proclamer Henri VI à Paris, comme à Londres. Les Parisiens sont forcés d'envoyer des députés jusque sur les bords de la Tamise, pour déposer leur hommage aux pieds de l'enfant-roi. Le grand sceau de France est rompu: le nouveau porte les armes des deux royaumes, et Henri VI tenant un sceptre de chaque main. Pendant que l'éducation de ce faible héritier de deux monarchies était abandonnée au cardinal de Winchester, son grand oncle, le duc de Bedford mettait tous ses soins à lui conserver les conquêtes dont l'administration lui était confiée. L'entrevue qu'il eut à Amiens avec les ducs de Bourgogne et de Bretagne, resserra les liens qui attachaient ces princes à la cause de l'Angleterre. Mais celle du dauphin, qui avait pris le titre de Charles VII, n'était pas encore perdue, tant qu'il lui restait des places et des troupes fidèles. Aussi le duc de Bedford ne tarda-t-il pas à sentir la nécessité de reprendre avec vigueur les opérations militaires qu'a-

(1) Quelques disproportionnés que fût assurément ce mariage, on ne sait sur quel fondement le prétendant Monselet s'est permis de dire qu'Owen-Tudor étoit « un homme inconnu, qui n'avait d'autre semblance ni d'autre titre que d'être un homme obscur (oit, etc. » (V. *yes Abrégé chron.*, année 1422). Monselet dit, au contraire, que Tudor passait pour descendre des anciens souverains du pays de Galles: *Said to be descended from the ancient Princes of that country.*

vait suspendues la mort de Henri V. La victoire remportée par le comte de Salisbury, à Crevant, près Auxerre (1425), fut suivie d'avantages qui conduisirent l'armée anglaise jusque sur la Loire. Le duc de Bedford s'était chargé de soumettre les villes de Picardie et de Normandie qui tenaient encore pour Charles VII. Il venait de réduire Ivry, lorsqu'un corps de Français et d'Ecosais se présenta pour délivrer la place. Le connétable de France se vengea de cette perte par la prise de Verneuil. Le duc de Bedford vint lui présenter la bataille sous les murs de cette ville : elle fut terrible ; les Français et les Ecosais la perdirent avec l'élite de leurs guerriers (27 août 1424). Les suites de cette journée désastreuse semblaient devoir entraîner la ruine totale de Charles VII : un incident étrange le tira tout-à-coup de cette situation désespérée. Jacqueline, duchesse de Brabant, cédant à la haine qu'elle portait à son époux, s'enfuit en Angleterre, et se mit sous la protection du duc de Gloucester, l'un des oncles de Henri VI. Séduit par les charmes de la princesse et par l'offre des comtés de Hainaut et de Hollande, qui lui appartenaient en propre, le duc de Gloucester accepte sa main, et se dispose à prendre possession de ses nouveaux états. Le duc de Bourgogne, cousin du duc de Brabant, regarde comme personnel l'outrage fait à ce prince. On arme de part et d'autre avec une égale animosité : les renforts destinés pour la France sont dirigés sur les Pays-Bas. Le duc de Bedford essaie en vain d'intervenir comme médiateur dans cette querelle. Au lieu de poursuivre les avantages que lui promettait sa victoire de Verneuil, il est obligé de passer en Angleterre. Le duc de Bourgogne,

profondément blessé, commence à prendre en dégoût l'alliance des Anglais, et à se souvenir qu'il est issu du sang royal de France. Dans le même temps, Charles VII fait offrir l'épée de connétable au comte de Richemont, frère du duc de Bretagne. Le comte, flatté de ce choix, détache son frère du parti anglais. En revenant à Paris, le duc de Bedford trouva qu'il avait perdu ses deux principaux alliés. Sa présence rétablit cependant ses affaires : il foudroya à l'improviste sur le duc de Bretagne, et le contraignit à reprendre ses premiers liens. Encouragé par ce succès, il résolut de terminer la guerre par un coup d'éclat. La prise d'Orléans lui parut devoir décider, en sa faveur, du sort de la monarchie française. D'après les mêmes motifs, Charles VII attachait une égale importance à la conservation de cette place : mais malgré tous ses efforts pour la délivrer, malgré la résistance héroïque de la garnison, elle allait succomber, lorsque survint une des révolutions les plus extraordinaires dont les annales du monde aient conservé la mémoire. Une jeune fille paraît, l'étendard des lys à la main. A son aspect tout change de face (*Voyez JEANNE d'Arc*). L'Anglais fuit partout devant elle. Guidé par l'héroïne, le fils de St. Louis marche en triomphe jusqu'à Reims ; il y reçoit, selon l'antique usage, l'huile sainte qui avait consacré tous ses aïeux. Pour contrebalancer l'effet de cette imposante cérémonie sur l'esprit des peuples, le duc de Bedford se hâta de faire amener le jeune Henri, son neveu, à Paris. Les Français virent avec indignation un prince étranger sacré comme Roi de France, dans l'église de Notre-Dame (17 décembre 1430). Un autre événement releva les espérances

des Anglais : Jeanne d'Arc fut livrée entre leurs mains. Mais la prise de cette fille héroïque leur causa moins de joie, que leur exécration barbare envers elle n'excita d'horreur contre eux. Le fantôme de roi qu'ils voulaient donner à la France, fut reconduit en Angleterre ; et le duc de Bedford, malgré des talents peu communs, se vit bientôt réduit à disputer quelques lambeaux du territoire de cette vaste monarchie, dont il avait médité la conquête. Une révolution politique, plus alarmante pour lui que des défaites, lui fit enfin entrevoir le terme où allaient aboutir tant d'efforts. C'était au duc de Bourgogne que l'Angleterre avait dû ses principaux succès ; et ce prince, tout-à-coup, abjurant une chance aussi contraire à son honneur qu'à ses intérêts, scella sa réconciliation sincère avec Charles VII par le traité d'Arras (1435). Après avoir désarmé cet ennemi redoutable, Charles en avait encore deux à combattre : le duc de Bedford, et sa propre mère, l'implacable Isabeau de Bavière. Le traité d'Arras parut être le signal de leur mort : ils cessèrent tous deux d'exister, à peu de jours de distance. Le duc de Gloucester et le cardinal de Winchester, occupés à se disputer le pouvoir, au nom du roi mineur, jetaient à peine un regard sur ce qui se passait en France. Le duc d'York y fut enfin envoyé. Il trouva la capitale volontairement rentrée sous l'autorité du roi légitime : il s'assura par ses yeux de l'inutilité de plus longs efforts. Le comte de Suffolk fut autorisé à signer une trêve de vingt-deux mois. Il était secrètement chargé d'une négociation plus délicate : au projet de détrôner la maison de France, avait succédé celui de s'allier avec elle ; tant les circonstances étaient changées ! L'ambassadeur d'Angle-

terre demanda pour son maître la main de Marguerite d'Anjou, nièce de la Reine de France, et issue comme elle d'un frère de Charles V. Cette princesse, parée de tous les charmes de son sexe, annonçait déjà cette élévation et cette énergie de caractère qui l'ont placée au rang des grands hommes de ce siècle. Le mariage se fit à Tours, par procureur : Marguerite passa en Angleterre quelques mois après ; et elle fut couronnée en arrivant (mai 1444). Un instant lui suffit pour pénétrer la profonde nullité de son époux, et quelques jours pour s'emparer entièrement de son esprit. Assuré de la protection de la reine, le parti qui l'avait élevée au trône jura la perte du duc de Gloucester. Les premiers coups furent portés à sa femme : on l'accusa de sorcellerie ; on prétendit qu'elle attentait aux jours du roi par des conjurations magiques. Condamnée à faire amende honorable et à terminer sa vie dans une prison, elle parut encore recevoir une grâce. Les complices qu'on lui avait donnés, périrent par la main du bourreau. Le duc ne devait plus s'attendre à aucun ménagement : en effet, sa qualité d'oncle du roi n'empêcha point qu'il ne fût cité devant le parlement, comme traître et conspirateur. Il fut traîné dans un cachot ; et le lendemain on l'y trouva mort. Son corps fut exposé : il ne portait aucune marque de violence ; mais plusieurs exemples, notamment celui d'Edouard II, ouvraient un champ libre à toutes les conjectures. On n'osa point charger la reine de ce crime ; mais la cession du Maine à la France, qui était une des conditions secrètes du mariage, lui aliéna presque tous les esprits. Le mécontentement devint plus général et plus vif, lorsque l'on vit Charles

VII, à l'expiration de la trêve, reconquérir non seulement toute la Normandie, mais encore la Guienne que l'Angleterre possédait depuis trois siècles. A ces sujets d'affliction se joignirent bientôt des maux plus réels : le moment était arrivé où les Anglais allaient porter la peine, trop juste quoique trop tardive, de la légèreté coupable avec laquelle ils avaient laissé violer, sous Richard II, l'ordre de la succession légitime de leurs souverains. Un prétendant à la couronne se leva : c'était Richard, duc d'York. Il descendait du second fils d'Édouard III ; Henri VI ne descendait que du troisième. C'est à ce point, assurément très simple et très clair, que se réduisent les manifestes et les écrits innombrables publiés, de part et d'autre, dans le cours des sanglants démêlés de ces deux branches rivales. Le duc d'York portait sur son écu une rose blanche, Henri VI une rose rouge : de là, les noms que l'on donna aux deux partis, dont les querelles allaient inonder l'Angleterre du sang de ses princes et de ses peuples. A ses titres personnels, à l'ascendant de ses hautes qualités et de son caractère, le duc d'York joignait le poids des alliances qu'il avait contractées par son mariage avec les plus puissantes familles du royaume. Il avait épousé une fille de Ralph Nevil, comte de Westmoreland ; elle avait pour neveu ce célèbre comte de Warwick, auquel les événements firent donner le surnom de *Faiseur de rois* (*King-Maker*). Le duc de Suffolk, premier ministre, s'était rendu odieux à toute la haute noblesse par son arrogance, son despotisme, et surtout par le meurtre du duc de Gloucester. Il crut conjurer l'orage qui se formait contre lui, en affectant de le braver ; et il demanda d'être jugé par la chambre des

pairs. Le roi, craignant que son favori ne succombât, imagina, pour le sauver, de l'exiler du royaume. Mais les ennemis du ministre, persuadés qu'il reparaitrait bientôt plus puissant que jamais, le firent arrêter et décapiter, sur mer, comme il cherchait à passer en France. Aucune poursuite ne fut dirigée contre les auteurs de cet attentat : l'audace des mécontents s'en accrut. Un Irlandais de basse extraction, appelé Jean Cade, osa prendre le nom de Jean Mortimer, issu de la branche aînée de la famille royale. Vingt mille hommes du comté de Kent se joignent à lui. Il bat les premières troupes qu'on lui oppose, et marche sur Londres. Le roi se retire à son approche : la capitale ouvre ses portes au vainqueur. Mais le gouverneur de la Tour saisit une occasion favorable pour fondre sur les rebelles. Cade, dont la tête avait été mise à prix, est tué ; et tout rentre dans l'ordre (1450). La cour se persuade que le duc d'York, qui se trouvait alors en Irlande, n'était pas étranger à cette insurrection : elle voulut, mais en vain, s'opposer à son retour en Angleterre. Le prince, voyant ses titres devenus dangereux pour le roi, sentit qu'ils étaient devenus dangereux pour lui-même, et que le soin de sa propre sûreté lui faisait une loi de tout hasarder. Sa présence suffit pour rallier tous ses partisans. Le parlement demanda au roi l'éloignement et même l'exil de ses ministres. Bientôt le duc d'York lui-même, à la tête de dix mille hommes, s'avança pour appuyer cette demande. Trouvant les portes de Londres fermées, il se replia sur le comté de Kent. Henri VI l'y suivit avec une armée supérieure en nombre, et dans laquelle on voyait avec surprise plusieurs amis du duc d'York, particulièrement les comtes

Salisbury et de Warwick, qui vit qu'ils ne pouvaient que crever de médiocrité, ou, au besoin, les prétentions nocives. On convint d'une entrevue : fut au moment de se repentir de sa confiance. Il vivait retiré dans les manoirs du pays de Galles, faiblesse naturelle de Henri VI, et dans une imbecillité totale la reine, abandonnée à elle-même, regarda, comme un coup de politique, d'investir le duc d'un pouvoir légal, au lieu du pouvoir arbitraire qu'il travaillait à lui enlever. Elle le fit déclarer tuteur du royaume (1454); et, le jour même, elle envoya à la Tour de Londres Somerset, son premier ministre, qui était odieux au prince. Quelques semaines s'étaient à peine écoulées, que Somerset reprenait tout l'éclat de la faveur. Le duc de York, furieux, se réfugia encore dans le pays de Galles, et y leva des troupes. Le roi, ou plutôt la reine, rassemblée ses forces. Les deux armées se rencontrèrent à Saint-Albans, Hertfordshire : c'est là que fut versé le premier sang dans cette longue et cruelle guerre. La défaite de Henri VI fut entière : lui-même, blessé d'une flèche, tomba entre les mains de son rival (31 mai 1455). Le duc de York le traita non seulement avec pitié ; il consentit même à lui laisser les dehors de la royauté, et se contenta de son premier titre de prince. Mais la sœur Marguerite d'Anjou ne se sentait pas disposée à ployer devant un maître ; elle profita de la présence absente du protecteur, et d'un esprit lucide de son époux, pour le faire paraître au parlement. Il y déclara, de sa propre bouche, qu'il se trouvait en état de reprendre les rênes du gouvernement. Le duc d'York, à

son retour, ne manifesta aucun ressentiment de ce coup d'état ; mais les choses étaient trop avancées pour que la confiance pût se rétablir entre les deux partis. Le duc se retira à Coventry : le duc d'York et le comte de Warwick furent invités à s'y rendre. Ils eurent, en route, l'avis secret que cette invitation couvrait un piège. Le prince regagna aussitôt le pays de Galles ; et Warwick partit pour Calais, dont il était gouverneur. L'archevêque de Cantorbéry et d'autres grands s'interposèrent pour prévenir une rupture ouverte. On convint, de part et d'autre, de se réunir à Londres. Les chefs des deux roses y parurent avec des suites si nombreuses, qu'elles formaient de véritables armées. On se prodigua toutes les marques d'une réconciliation sincère ; mais il ne fallait qu'une étincelle pour produire une nouvelle explosion. Une rixe entre deux valets, l'un de la maison du roi, l'autre de celle du comte de Warwick, amena un combat général. Le comte, personnellement menacé dans cette émeute, passa de nouveau à Calais ; et, des deux côtés, on courut aux armes. Le comte de Salisbury ouvrit la campagne par la bataille de Blore-Heath (1), qu'il gagna sur lord Audley, dont les forces étaient très supérieures (25 septembre 1459). Il marcha sur Ludlow, où il avait donné rendez-vous au comte de Warwick, son fils. Au moment de faire sa jonction, le comte fut abandonné par sir André Trollop, qui commandait les vétérans tirés de la garnison de Calais. Cette défection répandit une telle alarme parmi les Yorkistes, qu'ils se débandèrent sans coup férir. Le prince passa en Irlande ; et Warwick regagna encore son gouvernement de

(1) Près Drayton, dans le Shropshire.

d Tudor, issu du second : Catherine de France, veuve (1). De cette union naquit, Henri Tudor, comte de t. Le comte de Pembroke, lui fit faire ses premières les drapeaux de Henri VI, inglants démêlés de ce prince ard IV. Après la bataille de ry, qui porta les derniers a branche de Lancastre, le hemont se retira, avec son ans le pays de Galles, ber- a famille. Édouard, ne rep- as son triomphe comme tant qu'il n'aurait pas en oir le dernier héritier des as de la Rose rouge, essaya enlever. Le comte de Pem- our dérober son neveu aux s du vainqueur, résolut de ire en France à la cour de l. Ils comptaient traverser gne : le duc, qui négociait c Édouard IV, sentit l'im- de tels otages. Il les retint, onna la ville de Vannes pour 1471). En effet, le roi d'An- ne tarda point à demander i livrât le comte de Riche- e duc de Bretagne s'y refusa, omit, moyennant une forte, de le surveiller rigoureuse- inq ans plus tard, Édouard la sa demande, en assurant i intention était de marier le ome avec une de ses filles, éconcilier, par cette union, branches d'York et de Lau- Le duc n'eut pas plutôt con- remettre son prisonnier entre is des ambassadeurs anglais, ignant de l'envoyer à la mort, elivrer au moment où le comte e embarqué à St.-Malo. Les

révolutions rapides qui se succédèrent en Angleterre, avaient placé la couronne sur la tête de Richard III. Un des seigneurs qui avaient favorisé son usurpation, le duc de Buckingham, irrité de ne pas recevoir le prix qu'il avait mis à ses services, résolut de lui arracher le sceptre, et de le faire passer à l'héritier des Lancastres. La comtesse de Richemont, mère du jeune prince, déterminâ, facilement la reine, veuve d'Édouard IV, à promettre la main de sa fille à celui qui devait la venger de son plus cruel ennemi. Il était impossible de rien entreprendre sans le duc de Buckingham : un traité secret l'associa au succès de l'entreprise. Mais le soupçonieux Richard découvrit la conjuration : le duc fut aussitôt immolé à sa vengeance. Cependant le comte de Richemont avait mis à la voile, de St.-Malo, avec quarante bâtiments portant cinq mille hommes, que le duc de Bretagne lui avait fournis (8 octobre 1485). La tempête dispersa sa flotte; le vaisseau qu'il montait, fut poussé sur la côte de Cornouailles. La voyant couverte de gens armés, il reprit le large, et gagna un port de Normandie. Il y apprit le supplice du duc de Buckingham, et retourna aussitôt en Bretagne. Une foule d'Anglais de distinction vinrent l'y joindre. Il jura solennellement dans la cathédrale de Rennes d'épouser une des filles d'Édouard IV; et tous les assistants le reconnurent pour roi d'Angleterre. Richard, vivement alarmé, ne négligea rien pour corrompre le favori du duc de Bretagne. Il était sur le point de recueillir le fruit de cette intrigue, lorsque le comte de Richemont fut secrètement averti de songer à sa sûreté. Il demanda un sauf-conduit au roi de France Charles VIII, et se réfugia précipi-

vo la note sur ce mariage, à la fin de
tome V, pag. 133.

tamment à la cour de ce prince, qui était alors à Langeais en Touraine. Charles, à peine sorti de l'enfance, lui fit un très bon accueil. Mais Anne de Beaujeu, sa sœur, régente du royaume, ne jugea pas à propos d'accorder immédiatement au comte de Richemont les secours qu'il implorait. Il obtint cependant la permission de suivre le roi à Paris. La mort du jeune prince de Galles, fils de Richard III, vint encore accroître ses espérances. Elles furent portées au comble, quand il vit la cour de France se décider enfin à soutenir sa cause. Mais ce fut dans ce moment qu'il faillit la trahir lui-même, en travaillant à former une autre union que celle qui avait été projetée par la plus saine politique. De mauvais conseils l'avaient induit à demander la fille d'un de ses compatriotes du pays de Galles : heureusement, son messager trouva les passages trop bien gardés, et ne put parvenir à s'acquitter de sa commission. Tout étant prêt pour le départ, Richemont mit à la voile; et, après une navigation de six jours (depuis Harfleur), il prit terre à Milford-Haven, dans la principauté de Galles (6 août 1485). Quoique ses forces ne consistassent qu'en deux mille Français, dès le lendemain, il marcha sur Shrewsbury pour y passer la Saverne, avant que Richard eût rassemblé ses forces. Partout les habitants le recevaient avec joie : les grands propriétaires, les commandants des milices, se rangeaient sous ses drapeaux. Richard III s'était posté à Nottingham pour observer ses mouvements. Il y attendait un corps considérable, dont il avait imprudemment confié le commandement à l'un des hommes qu'il devait le plus redouter, lord Stanley, qui avait épousé la comtesse de Richemont, mère

du prétendant. Les deux rivaux ne tardèrent point à se trouver en présence dans la plaine de Bosworth, entre Leicester et Coventry (1). L'armée de Richemont n'était que de six mille hommes : celle de Richard s'élevait à plus du double ; mais au moment où l'action s'engagea, lord Stanley, qui avait calculé ses mouvements, se déclara ouvertement pour son beau-fils. Richard, furieux et désespéré, chercha son rival dans la mêlée. Richemont ne montrait pas le même empressement à le joindre : cependant ils allaient se rencontrer et vider leur querelle corps à corps, lorsque Richard fut enveloppé et percé de coups. Son armée fut mise dans une déroute complète. Stanley détacha la couronne qui surmontait son casque, et la posa sur la tête de Richemont, en criant : *Vive le roi Henri !* Ce cri fut répété par toute l'armée ; et c'est de ce jour que date le règne de Henri VII (22 août 1485). C'est de ce jour aussi que date le terme de cette longue et cruelle guerre des deux Roses, qui, pendant plus de trente ans, inonda l'Angleterre du sang de ses princes et de sa première noblesse. Le nouveau roi marcha sur Londres, mais sans précipitation. Il affecta même d'écarter de son entrée dans la capitale, toute apparence de triomphe guerrier. On remarqua qu'il traversa la ville dans un chariot couvert, s'étudiant en tout à conserver les dehors d'un prince qui vient ressaisir son héritage légitime. Il est cependant vrai que les droits du comte de Richemont, sous quelque point de vue qu'on les envisageât, ne pouvaient soutenir un

(1) Quelques historiens, et même Rapin-Thoiras, rapportent gravement que, la veille de la bataille, le comte de Richemont s'était si complètement égaré, en rêvant à ses affaires, qu'il se vit forcé de passer la nuit dans un village, n'osant pas même demander où il était ; qu'heureusement, le lendemain, il retrouva son armée.

xamen. Son union avec
se de la maison d'York,
lé à ses partisans mêmes
nent nécessaire aux titres
qu'il cherchait à faire va-
une fois sur le trône, il
le devoir qu'à lui-même;
ce motif, qu'il refusa de
vant son couronnement,
nents solennels qu'il avait
avec la princesse Élisabeth,
ard IV. La même politique
ne convoquer le parlement
il ne pouvait plus être
de rechercher l'appui de
se fit couronner, le 30
1485, par l'archevêque de
; et le parlement s'assem-
ovembre. On s'y abstint
union très scabreuse sur
le nouveau monarque; un
en termes assez vagues,
de *Substitution de la cou-
tail of the crown*), dé-
e était dévolue au roi Hen-
sa postérité. Richard III,
premier nom de duc de
et tons ses principaux ad-
orent déclarés traîtres; la
de leurs biens offrit une
ie à Henri, dont l'avarice
sion dominante. Sur les sol-
du parlement, le roi se dé-
fin à épouser la princesse
d'York (18 janvier 1486).
ublique donna aux fêtes du
beaucoup plus d'éclat que n'en
celles du couronnement.
it apercevoir dans ces dé-
ons une preuve de l'amour
nglais conservaient encore
ison d'York: il en conçut un
it, qui ne s'effaça jamais de
La reine, quoique douée
és les plus aimables, l'ép-
première: il ne la traita
res une extrême froideur.

Affectant de ne lui savoir aucun gré
des avantages politiques qu'il devait
retirer de son alliance, il recourut à
tous les moyens de se créer des droits
personnels. Telle fut la bulle extraor-
dinaire qu'il sollicita et obtint du pape
Innocent VIII. Intervenant dans le
temporel, avec une autorité que les
pontifes romains s'étaient à peine ar-
rogée dans les siècles de leur toute-
puissance, le pape confirmait l'acte
du parlement qui avait décerné la
couronne à Henri VII; il fulminait
l'excommunication contre quiconque
oserait s'élever contre ce prince ou
sa postérité. Cette bulle (1), publiée
avec la plus grande solennité, n'em-
pêcha point qu'à cette époque même
il n'éclatât une violente insurrection
dans les provinces de l'Ouest. Henri
opposa aux rebelles le duc de Bed-
ford, son oncle, et les désarma en
leur offrant une amnistie, dont les
chefs furent seuls exceptés. Un d'eux
fut pris et exécuté; les autres s'en-
fuirent sur le continent. La joie que
le roi ressentit de ce succès, fut aug-
mentée par la naissance d'un fils, qu'il
nomma Arthur, en mémoire du sa-
meux monarque breton, dont il pré-
tendait que la maison de Tudor tirait
son origine. Un événement extraordi-
naire renouvela bientôt ses alarmes:
un prêtre d'Oxford, appelé Richard
Simon, conçut le hardi projet de sus-
citer un compétiteur au nouveau sou-
verain. Lambert Simnel, âgé de
quinze ans, et simple fils d'un bon-
langer, lui parut propre à ressusciter
le duc d'York, frère d'Édouard V,
et immolé avec ce jeune prince dans la
Tour de Londres. Le bruit se répandit,
au même instant, que le comte
de Warwick, fils du duc de Clarence,
et seul héritier de la maison d'York,

(1) Datée du mois d'avril 1486.

s'était échappé de la Tour, où Henri l'avait fait enfermer dès le lendemain de la bataille de Bosworth. Simon changea aussitôt de plan : il fit passer Lambert Simnel en Irlande, sous le nom du comte de Warwick. Soit conviction, soit haine pour Henri VII, la ville de Dublin toute entière, le gouverneur et le chancelier eux-mêmes, s'empressèrent de proclamer le jeune aventurier sous le nom d'Édouard VI. Dans sa première fureur, Henri fit arrêter la reine-douairière, sa belle-mère : il la regardait comme l'auteur de ce complot. Pour le déjouer, il eut recours à un moyen plus judicieux : il ordonna que le véritable comte de Warwick fût tiré de la Tour, et conduit en procession dans les rues de Londres jusqu'à St.-Paul, pour être exposé à la vue du peuple. Cet expédient produisit son effet en Angleterre ; mais les Irlandais soutinrent que Henri n'avait fait paraître qu'un Warwick supposé. Bientôt Simnel trouva d'autres protections au-dehors : Marguerite, duchesse de Bourgogne, sœur d'Édouard IV, ne fit aucune difficulté de reconnaître son prétendu neveu. Elle lui envoya un corps de troupes en Irlande ; et l'invasion de l'Angleterre fut aussitôt résolue. Henri, de son côté, prépara ses moyens de défense. Pour se rendre les peuples favorables, il entreprit un pèlerinage solennel à Notre-Dame de Walsingham, célèbre par ses miracles ; et il marcha au-devant de l'ennemi, qui avait débarqué dans le comté de Lancastre. Il le rencontra à Stoke : la victoire fut long-temps disputée ; elle se décida enfin pour Henri VII (6 juin 1487). Simnel et son tuteur tombèrent en son pouvoir. Simon, comme prêtre, ne fut puni que de la perte de sa liberté. Quant au prétendu comte de Warwick, dédaigné par

son vainqueur, il fut envoyé dans les cuisines. Des recherches rigoureuses firent découvrir un grand nombre de partisans des rebelles. Le roi tira la vengeance qui était le plus son goût : les amendes énormes qu'il les condamna, remplit son trésor. Maître chez lui, et moins croyant l'être, Henri V ses regards au-dehors. Il négocia l'alliance avec l'Écosse ; et il s'immiscia dans les démêlés du roi de France, duc de Bretagne. Il se montra si habile à employer le prétexte de guerres imminentes, pour obtenir d'abord des subsides, qu'il trouva bientôt un moyen d'appliquer à son particulier. Le mari ignora l'existence de Bretagne avec Charles VI l'importante acquisition qui en résultait pour ce prince, excitèrent telle la jalousie de Henri, qu'il ne put porter en France, une guerre terrible que celles qu'y avaient Édouard III et Henri V. Le roi autorisa à lever ces taxes arbitraires connues sous le nom de *bénévolences*, taxes si communes que Richard III y avait recouru volontairement. C'était une coupure entre les mains d'un roi aussi avide que Henri. Son conseiller, Moiton, s'armait, envers les contribuables, d'un dilemme qui nommait sa *fourche* ou sa *bénédiction*. Aux gens qui avaient un grand bien, il disait : « Votre devoir prouve votre richesse ; » et à ceux qui vivaient modérément : « Votre économie doit vous avoir procuré de grosses épargnes ; » et les uns et les autres étaient imputoyablement condamnés. Henri VII, à la tête d'une armée nombreuse, débarqua, le 6 mai 1492, à Calais : il investit la ville de Boulogne. Mais il y avait déjà des négociations entamées : on vit

es ambassadeurs, revenant étrangères, et annonçant à que le roi comptait vainement la coopération de ses alliés. Henri lui-même se fit publier par tous les grands autour de lui, une paix qui de ses vœux secrets. On apaisa : il fut promptement le Charles VIII acquitterait contractées par la reine enronne d'Angleterre, lorsqu'il était encore que duchesse de et Henri se rembarqua surplus satisfait de ce traité us brillante campagne. C'est me l'observe Bacon, que ce re vendait la guerre à ses paix à ses ennemis. L'insut générale en Angleterre. e époque même que parut un régent duc de Lancastre. Un de Tournai, nommé Perkin, dont les traits offraient une ressemblance avec ceux IV, frappe les regards de e de Bourgogne : elle entre-sibilité de renouveler, avec cès, l'aventure de Lambert Perkin est dressé à jouer le rone duc d'York, que l'on derechef, avoir échappé au de son frère Edouard V. Il é à Cork, en Irlande : il promet où Henri VII porte ses France ; il se rend à la cour s VIII, et reçoit, de ce prince, un accueil digne du nom qu'il a raité d'Étapes ne permettant ni-disant duc d'York de pro- séjour à Paris, il passe dans Bas. Sa tante, la duchesse de e, lui fait subir l'examen le reux. Elle feint de ne pouvoir r à le reconnaître, et elle ne héritier légitime de la cou- Angleterre. Plusieurs lords se

rendent en Flandre pour en convaincre leurs yeux : leur rapport est conforme à celui de la duchesse. Henri, de son côté, envoie des espions, et parvient à découvrir la vérité. Plusieurs personnages de marque qui s'étaient prononcés pour Perkin, sont jetés dans les fers, et traînés au supplice. William Stanley, frère du beau-père du roi, n'est pas même épargné. On pensa généralement que son véritable crime était une immense fortune, et la possession du plus beau mobilier du royaume, que Henri confisqua à son profit. Perkin, ou plutôt la duchesse de Bourgogne, qui le faisait agir, jugea qu'il était temps d'éclater. Après une tentative infructueuse sur la côte de Kent, il passa en Irlande, et de là en Écosse (1495). Il réussit, dans ce dernier pays, au-delà de ses espérances. Le roi Jacques IV lui fit épouser Catherine Gordon, jeune personne alliée à la famille royale, et douée d'autant de vertus que de charmes ; et bientôt il mit un corps de troupes sous ses ordres, pour reconquérir le trône d'Angleterre. Ses efforts furent vains ; et Henri s'avança lui-même pour tirer vengeance du roi d'Écosse. Des mécontents du comté de Cornouailles profitèrent de son éloignement pour se porter sur Londres. Henri fit rétrograder une partie de son armée : les rebelles furent défaits, à la bataille de Blackheath (22 juin 1497). Leurs chefs, qui étaient un maréchal-serrant et un avocat, furent exécutés sur-le-champ. Après quelques hostilités insignifiantes sur les frontières d'Écosse, Henri fit proposer la paix à Jacques IV : il n'exigeait de lui d'autre gage de réconciliation, que de lui livrer Perkin. Jacques parut révolté de l'idée de trahir un infortuné, qui s'était jeté dans ses bras. Henri se réduisit alors à lui demander d'engager le prétendu prince

à se retirer volontairement. Perkin pria le roi Jacques de le faire transporter en Irlande, avec sa femme; ce qui lui fut accordé. Quelques-uns des aventuriers qui l'accompagnaient, lui persuadèrent que les habitants du comté de Cornouailles étaient disposés à s'insurger de nouveau à son approche. Il les crut, passa en Angleterre, rassembla quelques milliers de paysans, et, pour la première fois, prit le titre de Richard IV. Il avait déjà investi Exeter, lorsque les troupes royales marchèrent contre lui. Ses bandes se dispersèrent. Resté presque seul, il se réfugia dans le monastère de Beaulieu, où il espérait jouir du droit d'asile. Sa femme, qui ne put l'y suivre, fut prise et conduite au roi. Henri respecta sa naissance; il parut même touché de sa rare beauté et de ses malheurs. Il l'envoya auprès de la reine, et lui assigna une pension. Par allusion à son innocence et aux charmes de sa figure, on lui donna à la cour le nom de *Rose blanche*, que son mari avait reçu autrefois de la duchesse de Bourgogne. Empressé d'avoir Perkin en son pouvoir, mais craignant de heurter l'opinion en violant les privilèges de l'Eglise, Henri lui fit offrir la vie s'il voulait se livrer entre ses mains. Perkin accepta, et fut conduit à Londres. On le promena sur un cheval, dans les principaux quartiers, pour le faire voir au peuple. Le roi ne voulut point qu'on l'aménât en sa présence, et se contenta de le regarder d'une fenêtre. Au bout de quelques mois, Perkin parvint à s'évader de la Tour; mais ayant vainement cherché à passer sur le continent, il se réfugia dans le couvent de Shene (1). Le prieur de ce

monastère obtint encore, pour grâce de la vie; mais il fut mis à mort, et forcé de lire à haute voix sa confession de ses impostures. Arrivé à la Tour, il fut bientôt accusé d'avoir tramé l'assassinat du roi. L'infortuné comte de Warwick, qui, depuis long-temps, languissait dans les fers, fut enveloppé dans l'accusation. La voix publique, chargée trop de vraisemblance, chargea Richard VII d'avoir, lui-même, initié toute l'histoire de ce complot. Il avait l'avantage de se défaire, d'un coup, de deux concurrents, dont l'un semblait plus redoutable qu'il ne voulait en convenir, et dont l'autre, de son propre aveu, était le seul et l'unique héritier d'une maison vaillante. Un nouvel indice vint donner contre Henri. A peine cette affaire éclatée, qu'un moine fit paraître un second comte de Warwick: c'était le fils d'un cordonnier. Il parut évident que le but de cette jonglerie était de prouver que l'existence seule de l'héritier de la maison d'York suffirait pour troubler les troubles. Perkin fut pendu, et le malheureux prince eut la tête tranchée (1499). En lui périt le rejeton mâle de la dynastie des Plantagenets. Sa mort excita une émotion générale: elle redoubla, dans Henri, pour excuser cette barbarie, le prétexte qu'il y avait été contraint par son allié, Ferdinand-le-Catholique, qui refusait, disait-il, de céder sa fille Catherine au prince d'Espagne, tant qu'il existerait un descendant de la maison d'York. Cette union complit l'année suivante: le prince Arthur n'y survécut que peu de temps. Ne pouvant se résoudre à renoncer à son droit, le roi conçut aussitôt l'idée de faire épouser à la jeune veuve un second fils Henri. (*Voy. CATALUNNE D'ARAGON*, tome VII, page

(1) C'est à Shene, près Londres, résidence favorite de Henri VII, que ce prince fit construire le palais et le parc auxquels il donna le nom de Richmond, en mémoire du titre qu'il avait porté dans sa jeunesse.

(III.) A ce mariage, des-
 la source des plus grands
 , en succéda un autre, qui
 nportants résultats : ce fut
 arguerite, fille aînée de
 avec Jacques IV, roi d'E-
 Anglais témoignèrent la
 ette alliance ne les fit pas-
 sous la domination des
 leur annonça que le con-
 trait, et l'événement a jus-
 tique. Il était parvenu, à
 , au plus haut degré de sa
 tous ses ennemis domesti-
 abattus ; et il était en paix
 ts voisins. Son avarice,
 par l'âge, et enhardie par
 n complète de ses peuples,
 tes les bornes de la justice
 la honte. Deux avocats,
 Dudley, qu'il avait élevés
 ministres, furent les dignes
 de ses exactions et de ses
 it homme qui avait du bien,
 à se voir jeter en prison,
 rme judiciaire, et condam-
 nement à d'énormes amen-
 remonter jusqu'au règne des
 romains les plus diffamés
 e, pour trouver l'exemple
 oyables extorsions. Le roi
 éme un registre secret du
 cor. fusions, et de la vente
 e tout genre. Ses serviteurs
 voués n'étaient pas à l'abri
 ur de ses lois fiscales ou
 s. On en cite un trait remar-
 comte d'Oxford était l'hom-
 aissait estimer et affection-
 . Henri accepta, un jour,
 : lui donna ce seigneur dans
 de Henningham. Le com-
 alier plus de magnificence,
 rendre des habits de livrée
 assaux. C'est ce que défen-
 expresse, afin de diminuer
 de influence des seigneurs

sur les habitants de leurs terres. Le roi
 demanda au comte si cette foule de gens
 composaient sa suite ordinaire : le fa-
 vori ne vit aucun danger à répondre
 qu'il ne les avait réunis et habillés que
 pour se faire honneur dans une cir-
 constance aus i flattense pour lui. « Mi-
 » lord, s'erna brusquement le roi,
 » je suis sans doute très sensible à la
 » réception que vous m'avez faite ; mais
 » je ne puis souffrir que, sous mes
 » yeux, on viole ainsi mes propres
 » lois ; mon procureur-général vous
 » dira deux mots. » Le comte fut pour-
 suivi, et bientôt amené à payer 15,000
 marcs, par accommodement. Attentif
 à profiter de toutes les occasions, Henri
 sut tirer parti d'un événement inatten-
 du, pour satisfaire à-la-fois sa cupi-
 dité et sa vengeance. La tempête jeta
 sur les côtes d'Angleterre l'archiduc
 Philippe, qui se rendait des Pays-Bas
 en Espagne, pour succéder à sa mère,
 Isabelle de Castille (janvier 1506).
 Henri lui fit un brillant accueil, mais
 ne lui laissa reprendre sa route qu'a-
 près l'avoir forcé de signer un traité de
 commerce, qui était entièrement à son
 avantage. Le duc de Suffolk, mécon-
 tent de quelques procédés du roi, s'é-
 tait réfugié en Flandre : Henri contrai-
 gnit Philippe à lui écrire, pour l'enga-
 ger à repasser en Angleterre, avec l'as-
 surance qu'il n'avait rien à redouter.
 Dès qu'il parut, il fut conduit à la Tour
 de Londres, par ordre du roi : son crime
 était de descendre de la maison d'York
 par sa mère. Le déclin rapide de la
 santé de Henri, l'avait rendu plus om-
 brageux que jamais. Il lui échappa,
 un jour, de manifester la crainte que
 le prince de Galles, son fils, ne vou-
 lût pas attendre sa mort pour monter
 sur le trône, et ne le réclamât comme
 l'héritage de sa mère. La goutte, dont
 le roi était attaqué, dégénéra en pbthi-
 sie : il sentit que sa fin s'approchait ;

et le cri de sa conscience commençait à se faire entendre. Effrayé lui-même du tableau de ses rapines, il ordonna, par son testament, de tardives restitutions. Il se flatta de désarmer le ciel, en fondant des messes et des prières. Il expira, enfin, dans le château de Richemont, le 22 avril 1509, dans la cinquante-deuxième année de son âge, et la vingt-quatrième de son règne. Son trésor, déposé dans des caves dont lui seul avait les clés, se trouva monter à plus de 1,800,000 l. sterl., en espèces, somme prodigieuse pour le temps. En récapitulant la vie de ce prince, on a peine à concevoir ce qui a pu lui mériter, de la part de quelques historiens, le titre de *Salomon de l'Angleterre*. S—v—s.

HENRI VIII, roi d'Angleterre, le vingtième depuis la conquête, est, de tous ceux qui ont gouverné ce pays, celui dont le règne forme l'époque la plus remarquable. C'est ce prince qui a transmis à ses successeurs le titre de *défenseur de la foi*, qu'il avait reçu du pape; et c'est lui qui a changé la foi en Angleterre. Il combattit les réformateurs; et c'est lui qui a introduit la réformation dans ses états. Jaloux à l'excès des droits et des honneurs de la couronne, c'est lui qui, le premier, viola le respect dû aux têtes couronnées, en faisant périr deux reines sur l'échafaud. Enfin, il fit voir sur le trône ce qui, peut-être, ne s'est jamais vu dans les conditions privées: il fut le mari de six femmes. Henri VIII naquit le 28 juin 1491; il était le second des trois fils de Henri VII et d'Elisabeth d'York, fille d'Edouard IV. Il succéda à son père le 22 avril 1509. Son avènement au trône excita des transports de joie dans toutes les classes de la nation, rebutée par l'avarice et la sévérité du feu roi. Un prince de dix-huit ans, de la fi-

gure et de la taille les plus grandes, d'une grâce et d'un peu communes dans tous les du corps, n'eut qu'à se moi devenir l'idole du peuple. Il blait sourire au jeune monar nissant sur sa tête les droits roses si long-temps rivales, plus de mouvements intérieurs douter. Les trésors entassés père lui offraient d'immenses sources, et l'avantage inappréciable de se voir dans l'indépendance gard du parlement. Au-delà du royaume jouissait d'une paix. Un seul objet menaçait de la il fixa toute l'attention de son conseil. Henri, n'ayant que douze ans, avait été fiancé à d'Aragon, veuve de son frère Arthur, prince de Galles, 1502, après quelques mois de mariage. Le pape Jules II avait aux sollicitations de Henri dispenses nécessaires pour la alliance inusitée. Ce monarque, naturellement avare, répugnait à rendre les 100,000 l. qu'il avait reçus pour la dot de sa belle-fille, et à partager ses droits sur l'autre moitié: il en encore que la princesse, en riant, ne portât à un nouveau jouissance du tiers des revenus principauté de Galles et de Cornouailles, qui lui avait été pour son douaire. Mais, le jour que le jeune prince eut atteint l'âge de majorité (27 juin 1505), le roi lui fit signer une protestation d'un engagement dont on eût dit qu'il n'avait pu connaître. Cet acte, quoi qu'on ait allégué, ne fut dicté par aucune conscience: l'intérêt pécuniaire dirigea encore Henri VII. Il força Ferdinand-le-Catholi-

serine, à renoncer au douaire
 lle, dans le cas où le prince de
 mourrait sans enfants. Au reste,
 meuse protestation, qui fit tant
 it dans la suite, fut alors tenue
 dément secrète. Henri VIII
 ne parut ne s'en inquiéter nul-
 , lorsque des raisons politiques
 haute importance, et les rares
 de Catherine d'Aragon, l'eurent
 inué en sa faveur. Il l'épousa
 en 1509, et la fit couronner
 es jours après avec une pompe
 rdinaire. Rien ne manquait plus
 bonheur. Il voyait les princi-
 pautés du continent recher-
 ou alliance : il renouvela tous
 ités conclus par le feu roi, et
 rticulièrement à Louis XII, roi
 uce, paix et amitié pour tout le
 de sa vie. C'est alors que com-
 à paraître sur la scène un hom-
 joua un rôle si important pen-
 a majeure partie de ce règne, le
 cardinal Wolsey. Fils d'un
 er d'Ipswich, introduit d'abord
 e simple aumônier auprès du roi,
 ui fallut que peu de mois pour
 ir un si grand crédit sur l'esprit
 prince, qu'il devint le membre
 is influent du conseil-privé, et
 avec raison, considéré comme
 er ministre. Quoique plus âgé
 enri, il se faisait une étude par-
 re de flatter et de servir les
 ants naturels de ce prince pour
 ce et les plaisirs de tout genre.
 ournois, les danses, les festins
 succédaient tous les jours, eu-
 nientôt dissipé les richesses amas-
 or Henri VII. Retiré dans son
 ur, le jeune monarque se livrait
 ôt passionné qu'il avait pour la
 ue; mais plus souvent il était
 iné au jeu par les compagnons de
 loisirs, qui ne rougissaient pas
 oyer la fraude pour s'enrichir

aux dépens de leur maître : il s'en
 aperçut trop tard, et les bannit de sa
 présence. Les intrigues de la politique
 et le bruit des armes l'arrachèrent
 bientôt à cette vie peu honorable. Le
 pape Jules II avait amené les Français
 en Italie par la ligue de Cambrai : il
 voulut presque aussitôt en former une
 autre pour les en chasser. Il ne négli-
 gea rien pour captiver l'amitié de Henri;
 il lui envoya une rose d'or, ointe de
 saint-crème et parfumée de musc. En-
 fin, il lui fit insinuer par Ferdinand,
 son beau-père, que son dévouement
 aux intérêts du Saint-Siège serait ré-
 compensé du titre de *roi très chrétien*,
 dont Louis XII allait être dépoillé.
 Henri, comme on l'a vu, avait juré
 une amitié éternelle à ce prince : il crut
 concilier ses devoirs envers lui avec
 les vœux secrets de son ambition, en
 dépêchant un héraut à Paris pour le
 conjurer de ne point persévérer dans
 la guerre impie qu'il faisait au pape.
 Cette démarche n'ayant eu aucun suc-
 cès, un second message révéla que des
 motifs très temporels n'étaient point
 étrangers à cette exhortation religieuse.
 Henri demandait la restitution de la
 Normandie, de la Guienne, de l'Anjou
 et du Maine, comme faisant partie du
 domaine de la couronne d'Angleterre.
 C'était déclarer la guerre : aussi éclata-
 t-elle. Mais, au lieu de porter ses
 forces en France, où la possession de
 Calais lui rendait une invasion facile,
 Henri se laissa persuader d'envoyer
 une armée en Espagne, pour agir de
 concert avec le roi Ferdinand : ce der-
 nier flattait son genre de la prompte
 conquête de Baïonne, qui devait le
 conduire à celle de la Guienne. Mais
 le marquis de Dorset, général des
 troupes anglaises, ne tarda pas à s'a-
 percevoir que Ferdinand ne l'avait
 attiré que pour l'aider à conquérir la
 Navarre : il refusa de prendre part à

cette entreprise, et rembarqua son armée. Un combat naval qui eut lieu cette même année (1512), peut donner une juste idée de la marine militaire de ce siècle. La flotte de France et celle d'Angleterre étaient à-peu-près de quarante vaisseaux chacune : le plus gros était l'amiral anglais, bâtiment de 100 tonneaux ; il accrocha l'amiral français, qui prit feu : tous deux périrent. De part et d'autre, on resta en suspens, comme frappé d'épouvante. Bientôt après, les Français demeurèrent maîtres de la mer, et firent une descente dans le comté de Surrey. La campagne suivante fut plus active. Henri VIII passa lui-même sur le continent, après avoir établi la reine Catherine régente pour le temps de son absence. Il assiégea Téronanne ; gagna, sans peine comme sans gloire, la bataille de Guinegate, ou des *Éperons*, sur les Français qui étaient accourus pour faire lever le siège, prit la ville, et la mit au pouvoir de l'empereur Maximilien, qui la fit raser. Ce monarque servait dans l'armée anglaise en qualité de volontaire, et recevait une solde de cent écus par jour. De Téronanne, Henri marcha sur Tournai, qui appartenait alors à la France. Il est remarquable que, dans la sommation, il prit son prétendu titre de *roi très chrétien* ; et il l'est plus encore, que c'est à ce même titre que la place se rendit à lui. Wolsey, qui suivait son maître, se fit donner le riche évêché de Tournai. Les armes de Henri n'avaient pas été moins heureuses dans son propre pays. Jacques IV, roi d'Ecosse, pour opérer une diversion en faveur de la France, dont il était le fidèle allié, était entré en Angleterre à la tête d'une puissante armée. Ayant rencontré les Anglais à Flowdenfield, il engagea la bataille, et la perdit avec la vie. Henri VIII en reçut l'im-

portante nouvelle le jour même de la reddition de Tournai. Il tint une cour splendide dans cette ville. L'archiduchesse Marguerite, gouvernante des Pays-Bas, vint lui rendre visite : elle était accompagnée de son neveu l'archiduc Charles, depuis si fameux sous le nom de Charles-Quint. Le roi d'Angleterre ne reprit le chemin de ses états qu'après avoir signé divers traités, dont le but était de donner une nouvelle activité à la coalition contre la France. Dans celui qui fut conclu avec l'empereur, Henri promettait à l'archiduc Charles la main de sa sœur Marie. Il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était joué par ses astucieux alliés. Le pape Léon X, qui avait succédé à Jules II, décerna au roi d'Angleterre le titre de *champion de l'Eglise*, et lui envoya une épée et une toque bénites. Mais déjà le Saint-Père avait secrètement fait sa paix avec Louis XII. Le roi d'Espagne avait imité cet exemple ; et l'empereur, rompant tout-à-coup ses engagements personnels avec Henri, fit demander au roi de France la princesse Renée, sa fille, pour le jeune archiduc Charles. En apprenant cette dernière nouvelle, Henri laissa éclater sa fureur. Le duc de Longueville, qui avait été fait prisonnier à la journée des *éperons*, profita habilement de la conjoncture pour lui rappeler l'amitié qu'il avait vouée jadis à son souverain. La négociation fut conduite si rapidement, qu'en cinq jours la paix avec la France, et le mariage de Louis XII avec la princesse Marie furent irrévocablement arrêtés (7 août 1514). Peu de temps après, Marie, fut conduite en France ; mais Louis ne survécut que trois mois à cette union. François I^{er} lui succéda : Henri renouvela les traités conclus avec son prédécesseur. Wolsey, qui de jour en jour devenait plus puis-

nisait cette occasion de se rendre à un nouveau monarque français avait besoin de son crédit à la Rome pour obtenir le chapeau cardinalal, qui manquait à son ambition, et il le dut, en effet, à ses bons offices. Mais le monarque faisait en même temps, auprès du St-Siège, une démarche, qui, de la reconnaissance fit passer le ministre anglais à des sentiments tout opposés. François, par la persuasion que le rétablissement d'un évêque français à Tournai pouvait amener plus promptement la solution de cette ville, demanda des secours pour le prélat qui venait d'être élu à ce siège. Le cardinal, furieux de perdre une si riche proie, jura de ne rien faire. La victoire éclatante de la France, à Marignan (sept. 1515), fournit le prétexte d'alarmer son roi sur les desseins ultérieurs d'un jeune et belliqueux. Naturellement porté, par une jalousie secrète, à l'animosité de son favori, le roi se décida à faire une guerre à François. Il offrit des subsides considérables à l'empereur Maximilien, qui, selon son usage, prit l'argent et ne fit rien. Quelques lettres, des présents d'un grand roi amenèrent Wolsey à des sentiments plus pacifiques envers la France; mais il revint aussitôt à ses premiers sentiments d'alliance avec François I^{er}. Il fit un traité, dont les principales dispositions réglaient l'union future de la France et de l'Espagne, sa fille, avec le roi de France, la restitution de Tournai, la prochaine entrevue des deux rois. En attendant du succès de cette négociation, Henri accumula tant de pourboires réunis sur la tête de Wolsey que ce ministre, né si impérieux, ne pouvait plus que les dehors de la royauté. Le mort de l'empereur Maximilien

étant devenue le signal de la longue et sanglante rivalité qui éclata entre François I^{er} et Charles-Quint, le premier de ces monarques redoubla d'efforts pour s'assurer l'alliance de l'Angleterre. Henri répondit à ses avances par une égale courtoisie : il voulut être le parrain du second fils de François (qui fut depuis Henri II). Enfin, dans leur impatience extrême de lier une amitié personnelle, les deux rois jurèrent de ne point faire leur barbe jusqu'à ce que l'entrevue promise eût été effectuée. Charles, jaloux de cet empressement mutuel, imagina de prévenir son rival. Il débarqua presque à l'improviste à Douvres. Henri alla au-devant de l'empereur, et le ramena à Cantorbéry pour le présenter à la reine Catherine d'Aragon, sa tante. En offrant en perspective la tiare au cardinal Wolsey, Charles l'attira secrètement dans ses intérêts ; mais il eut le chagrin d'observer que sa visite ne servirait qu'à hâter celle de Henri VIII à François I^{er}. En effet, le roi d'Angleterre passa sur le continent en même temps que lui, et descendit à Calais, avec la reine et toute la cour. Ce fut entre Ardres et Guines (7 juin 1520) qu'eut lieu sa première entrevue avec le roi de France. Les seigneurs des deux nations y déployèrent à l'envi une si grande magnificence, que les peuples étonnés donnèrent à cette brillante réunion le nom de *Camp du drapeau d'or*. Pendant dix-sept jours, les fêtes se succédèrent sans interruption. Les deux rois jouèrent ensemble : plus adroit et plus agile, François fit faire un *merveilleux saut* à son adversaire, qui, dans le moment, ne put dissimuler un secret dépit. La grâce et la délicatesse présidèrent d'ailleurs à tous leurs discours, à tous leurs procédés. Henri, lisant au monarque

français le dernier traité qu'ils venaient de conclure, s'arrêta tout-à-coup dans l'énumération de ses titres, et eut l'attention d'omettre celui de *roi de France*, usité dans le protocole ordinaire. François I^{er}. témoigna, par un sourire, que cette politesse ne lui avait point échappé. Se mettant au-dessus des formalités prescrites par le cérémonial ou la méfiance, les deux princes allèrent plusieurs fois, sans gardes, se livrer à la bonne foi l'un de l'autre, et ne se séparèrent qu'après avoir reçu réciproquement des présents d'une haute valeur, gages de l'amitié qu'ils s'étaient jurée : elle survécut peu à ces protestations mutuelles. Charles Quint, au lieu de prendre part à la réunion des deux rois, était resté dans le voisinage à les observer. Henri ne voulut point repasser dans son île, sans rendre à l'empereur la visite qu'il en avait reçue le mois précédent. Il alla le trouver à Gravelines, et le ramena à Calais, où il ne négligea rien pour donner à cette nouvelle entrevue autant d'éclat qu'à la précédente. Mais peu sensible au plaisir, Charles ne s'occupa que du soin de supplanter son rival dans l'esprit de Wolsey, dont il savait apprécier tout le pouvoir : il y réussit. La guerre ayant bientôt éclaté entre le roi de France et l'empereur, Henri intervint dans cette querelle, bien moins comme médiateur que comme allié de Charles Quint. Mais des discussions d'une nature bien différente vinrent absorber toute son attention. Luther avait levé l'étendard de la révolte contre le Saint-Siège : sa doctrine commençait à se répandre. Henri VIII, qui avait la prétention d'être un des premiers théologiens de la chrétienté, fut indigné du mépris avec lequel le sectaire allemand parlait de saint Thomas-d'Aquin, son auteur favori. Il se

fit gloire de descendre dans la composa un ouvrage intitulé : *tem sacramentis, contra M. Lutherum, heresiarchon, per isimum principem Henricum*. Le livre fut présenté au pape consistoire : Léon X le comp écrivit de saint Jérôme et de sa gustin. Un bref, souscrit par sept cardinaux, déclara au roi le titre de *défenseur d* (1521). Henri, pénétré de reconnaissance, n'osa refuser à Léon X dans la ligue secrète que ce pape de tramer avec l'empereur le roi de France. Charles-Quint foud voyage en Angleterre pter le moment des hostilités. qui, précédemment, lui avait sa sœur, et l'avait donnée, e mois après, à Louis XII, lui cette fois, sa fille, déjà eng dauphin de France. Une de ses de ce traité est remarquab qu'elle donne à-la-fois la me l'esprit du siècle et de l'influe cessive du cardinal Wolsey. I monarques le prenant égaleme juge de leur loyauté, se soumise à l'excommunication plairait de lancer en qualigat. Henri fit attaquer aussitôt l et l'Ecosse. La magnificence dinaire des fêtes qu'il avait successivement à François I Charles-Quint, avait épuisé sor : mais ne pouvant justifi nouvelle guerre, il n'osa dema subsides au parlement. Il eut à ces taxes arbitraires, si im ment nommées *benévolence* : qu'elles n'étaient réellement emprunts forcés. Pour que p ne pût échapper à cette contr le roi ordonna un dénombreméral, et l'estimation rigoureuse propriétés de chaque individu

s furent taxés au dixième de venus, et les ecclésiastiques auquelque considérables que fussent les sommes extorquées par cette voie, une flotte et deux armées à entretenir les eurent promptement absorbées. Henri se vit réduit à convoquer un parlement. Wolsey y fit personnellement paraître une personne, demander 800,000 sterling : un morne silence lui fit connaître quelle était la disposition des esprits. Furieux de cette déception inattendue, le roi manda à ses chefs les plus influents de l'opinion : « Oh ! oh ! l'ami, lui dit-il, n'ait-il pas aperçut ; vos gens ne vendent pas à bas prix, ne leur laissez pas laisser passer mon » Puis, mettant la main sur la tête du député, qui, selon l'étiquette, se prosternait devant lui : « Que malheur se fasse demain, ajouta-t-il, demain cette tête est à bas ! » Le jour suivant, les subsides furent levés. Les troupes anglaises, renforcées d'Espagnols et d'Allemands, envahirent la Picardie, et s'avancèrent jusqu'à onze lieues de Paris, à l'approche de l'armée de Veudôme, les alliés battirent en retraite. Mécontent de l'empereur qui l'avait joué deux fois successivement, en faisant donner à Henri VI et à Clément VII la tiare qu'il avait promise, le cardinal changea de nouveau d'affection et se fit changer à son maître. Il obtint sa réconciliation avec France, lorsque la fatale journée de Tewkesbury (30 mai 1471) mit ce monarque au tombeau de Charles-Quint. Henri fut affecté d'un événement qui le rendait sans rival, et l'Europe en équilibre ; mais, dans le prochain hiver, on le vit s'abaisser à solliciter : il ordonna des réjouissances à Londres. Une politique habile et mieux entendue le porta

bientôt à reprendre le rôle qui convenait à sa gloire et à ses intérêts. Il entra en négociation avec la régente de France : il exigea d'elle la promesse de ne consentir à aucun démembrement de la monarchie, pour la rançon du roi son fils. Il écrivit, de sa main, une longue lettre à l'empereur, pour lui demander la délivrance de son auguste prisonnier à des conditions équitables. Cette démarche ne produisit aucun effet sur l'âme hypocrite et froide de Charles-Quint : mais François I^{er}, en fut sensiblement touché. A peine eut-il reconquis sa liberté, que, de Bâtonne, il adressa au roi d'Angleterre des protestations de reconnaissance et d'amitié. Dans ces dispositions réciproques, une convention fut conclue sans peine (8 août 1526). Henri s'obligea à n'entrer dans aucune relation avec l'empereur, avant que celui-ci n'eût rendu les deux fils de France qui étaient en otage entre ses mains. Le cardinal Wolsey passa lui-même en France, pour se concerter avec le roi, qui daigna aller au-devant de lui jusqu'à Amiens. Il fut stipulé que le duc d'Orléans, second fils de François, épouserait la princesse Marie, qui avait été promise au dauphin son frère. Par une seconde convention qui suivit de près la première, Henri VIII se désista de toutes les prétentions que, depuis Edouard III, les rois d'Angleterre s'attribuaient sur la couronne de France. Un prétexte plausible s'offrit aux deux monarques pour éclater ouvertement contre l'empereur. Charles tenait en captivité, à Rome même, le pape Clément VII. Après avoir rempli une partie des conditions rigoureuses qui lui avaient été imposées, le pontife trouva le moyen de s'évader. Il implora l'assistance des rois de France et d'Angleterre. Henri sentit combien

la circonstance était favorable pour l'accomplissement d'un projet de la nature la plus délicate : la dissolution de son mariage avec Catherine d'Aragon. Il serait difficile d'assigner d'une manière certaine le temps auquel germa dans son esprit la première idée de ce divorce, devenu, par ses immenses résultats, une des plus grandes époques de l'histoire moderne : les historiens sont aussi peu d'accord sur sa date précise que sur ses causes réelles. Les uns prétendent que Henri ne conçut le dessein de répudier Catherine qu'après avoir vu la célèbre Anne Boleyn (1) en 1527 ; les autres soutiennent que, plusieurs années auparavant, le cardinal Wolsey, pour se venger de Charles-Quint, avait suggéré à son maître de renvoyer la reine Catherine, tante de ce monarque, pour épouser la duchesse douairière d'Alençon, sœur de François 1^{er}. Mais la date même où Anne Boleyn revint, de la cour de France à celle d'Angleterre, n'est point parfaitement avérée. Les seuls faits qui le soient, c'est que, dans une lettre adressée, en 1524, à Simon Grynaeus, Henri lui confesse que des doutes sur la légalité de son mariage l'ont déterminé à s'abstenir de toute cohabitation avec la reine ; c'est que la réponse du doyen de Saint-Paul à une consultation du roi sur la possibilité du divorce, est datée de 1526 ; c'est enfin que la mission du secrétaire Knight à Rome, pour l'obtenir du pape, eut lieu en 1527. Si l'on suppose, avec quelques auteurs, que cette démarche précéda de plusieurs mois l'apparition d'Anne Boleyn à la cour de Catherine d'Aragon, du moins est-on obligé d'accorder

aux autres que la résolution n'éclata, avec toute la violence caractéristique, que lorsque la passion s'enflamma pour Anne Boleyn, irritée par la résistance insidieuse de cette jeune personne lui opposée à se servir de tous les moyens pour rompre des chaînes qu'il devenues odieuses, il eut recouru à l'arme la plus puissante pour braver la religion. Mais, la reine avait conservé sa beauté, son don de lui plaire, sa conscience demeurée fort tranquille, puis huit ans d'union n'avaient été blâmés par aucune plainte. Tous les scrupules arrivèrent et tout-à-coup il se souvint d'un savant archevêque de Cantuar, Warham, parlant à Henri plein conseil, avait déclaré irrégulier le mariage du beau-frère et de la sœur ; il se rappelle la prière qu'on lui avait fait signer dans sa jeunesse ; il lui revient à la mémoire lorsqu'il proposa sa fille Marie au roi de France, l'évêque de Cambray, ambassadeur de ce monarque, élevé des doutes sur la légitimité de la jeune princesse. Il n'hésita point à attribuer la mort prématurée de ses deux fils à la malédiction du ciel, et s'alarme enfin de voir le trône sans héritier mâle. L'évêque de Bath, son confesseur, excité par le cardinal, achève de semer l'inquiétude dans son âme. Henri lui-même consulte le jurisconsulte de prédilection ; et dans saint Thomas d'Aquin le pape ne peut point donner de secours contre le droit divin : or, que défendant les mariages, celui qu'il a contracté avec Catherine ? Il en conclut que les dispenses qu'il a obtenues sont nulles. Il compose un mémoire théologique, et l'expédie à Clément VII. Il eût

(1) Les auteurs français la nomment communément *Anne de Boulen* ; mais il existe encore des lettres de sa main, signées *Boleyn*, comme on l'a écrit ici.

que Henri VIII, s'armant contre le pape des lois de Moïse, et citant contre le lévitique, qui interdit le mariage du beau-frère et de la belle-sœur (1), on ne lui eût pas objecté le précepte (2) qui ordonne d'épouser la veuve de son frère, lorsqu'il est sans enfants, ce qui était précisément le cas de Henri lui-même, à l'égard de Catherine d'Aragon. Les conseillers de la reine ne négligèrent aucun argument qui leur fournissait l'avantage de combattre, à armes égales, le théologien couronné. Clément VII, pressé en deux sens opposés, par le roi d'Angleterre qu'il aimait, et par l'empereur qu'il craignait, promettait, se rétractait, tentait, dans l'espoir que la passion pour Anne Boleyn serait éteinte à la fin de cette longue et fatigante odyssée. Un de ses artifices avait été de nommer les cardinaux Wolsey et Campeggio, ses légats à latere, juges de ce grand procès, avec l'insinuation secrète au dernier de traîner l'affaire en longueur; mais ce furent les longueurs mêmes qui irritèrent l'opinion naturelle de Henri. Il fut le jour auquel il voulait que la reine et lui comparussent en personne devant les légats (21 juin 1529). La scène indécente était préparée pour perdre Catherine : elle tourna cependant à sa gloire. Sa noble fermeté triompha de la malice de ses ennemis, et réduisit son injuste époux au silence. (Voyez CATHERINE D'ARAGON.) Il n'avait plus que la ressource à employer; il y eut recours : la pauvre reine fut reléguée dans un bateau près de Duustable. Henri se fit de nouveau, solliciter le pape; Clément VII venait de se réconcilier avec Charles-Quint; et, sur

ses instances, il évoqua l'affaire à Rome. Le roi, furieux, et encore aggravié par Anne Boleyn, rendit son favori responsable de la fatale issue d'une affaire dont il avait dû prendre la principale direction. Frappé d'une disgrâce soudaine et complète, Wolsey fut dépouillé de ses immenses richesses, et mourut, peu de temps après, dans les remords et le désespoir. Un théologien, dont le hasard avait procuré la connaissance au roi, et qui depuis joua un grand rôle dans l'histoire de la réformation, Cranmer, commence à cette époque à paraître sur la scène. Par son conseil, Henri consulte, sur son mariage, les principales universités de l'Europe. La plupart, et notamment toutes celles de France, sont favorables à ses vœux. Il transmet l'ensemble de leurs décisions au parlement, et le charge d'instruire l'affaire de son divorce, que l'on appelait à juste titre : *l'affaire importante du roi*. Craignant la résistance du clergé, il cherche à l'affaiblir, ou plutôt à l'humilier. Il avait solennellement reconnu dans le cardinal Wolsey, et même sollicité pour lui, les pouvoirs de légat; et il déclara coupable tout ecclésiastique qui s'y était soumis : c'était condamner le clergé en masse. Il ne laissa désarmer sa colère que par le don d'une somme considérable. C'est de ce moment que Henri VIII, toujours de plus en plus aigri par les réponses évasives de la cour de Rome, commença réellement à porter la main à l'encensoir. Sans annoncer hautement le projet trop manifeste d'un schisme, il se fit décerner le titre de *protecteur et chef suprême de l'Eglise d'Angleterre*. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que l'on parvint à insérer dans l'acte cette restriction : *autant que la loi du Christ le per-*

met. Le roi ne voulait pas cependant qu'on le soupçonnât de chercher à toucher au dogme. La preuve de son orthodoxie coûta la vie à trois luthériens, qui furent brûlés cette même année (1531). Il ne faisait pas une tentative pour hâter la répudiation de Catherine, qu'il ne sentît la nécessité de prévenir le ressentiment de Charles-Quint, et de se rapprocher de François I^{er}. Les deux rois eurent à Calais et à Boulogne (1532) plusieurs entrevues presque aussi brillantes que celles qui avaient eu lieu douze ans auparavant. Henri, à la demande de son royal ami, avait amené l'objet de sa passion sous le nouveau titre de marquise de Pembroke. Le galant François I^{er} fut présent à la belle Anglaise d'un superbe diamant, et lui promit d'accélérer, par ses instances à la cour de Rome, le moment où il pourrait la saluer comme reine. Henri ne négligea rien pour exciter son allié à suivre son exemple, et à se déclarer chef suprême de l'Eglise gallicane. Il remit entre ses mains le jeune comte de Richemont, son fils naturel, en témoignant le désir qu'il fût élevé à la cour de France. Henri, à son retour, épousa secrètement sa maîtresse; mais, quelques mois après, sa grossesse ne permit plus de tenir cette union cachée. Le roi se trouvait donc avoir deux femmes; et Rome faisait encore attendre sa décision. Cranmer, nouvellement élevé à l'archevêché de Cantorbéry, s'offrit à trancher la difficulté. Le 25 mai 1535, il prononce, en qualité de primat d'Angleterre, la sentence qui déclarait nul et non avenue le mariage de Henri VIII avec Catherine d'Aragon. Cinq jours après, une autre sentence reconnaît Anne Boleyn pour épouse et reine légitime. Henri la fait aussitôt couronner avec une pompe extraordinaire. Indigné

de l'audace avec laquelle l'archevêque de Cantorbéry avait empiété sur ses droits, le pape casse ses décisions, et menace Henri de l'excommunication, si, avant un terme, il n'a point tout remis sur l'autel. Pour toute réponse, Henri déclare princesses de Galles Elisabeth qu'Anne Boleyn venait de lui donner. Marie, fille de Catherine d'Aragon, était enveloppée dans la condamnation de sa mère. François, dans l'intervalle, s'était rendu à Rome, auprès de Clément VII, qui avait accompagné sa nièce, Catherine de Médicis. A la prière du roi de France, le souverain pontife se laisse persuader que Henri VIII comble Rome par procureur, et s'engage par écrit, à se soumettre aux décisions du S. Siège. De son côté, il promettait de faire juger ce procès, à Cambrai, par une commission qui ne serait point suspecte au roi d'Angleterre. François se rend promptement à Londres. Jean Leclerc, évêque de Paris, pour Henri d'accepter cette proposition du Bellay, avec la même confiance qu'il passe de Londres à Rome; mais, n'est chargé que d'une promesse verbale. Clément insiste pour qu'il produise une promesse écrite; et le terme auquel cet acte authentique doit lui être remis. Ce terme s'écoule et rien ne paraît. Le bruit court à Rome qu'on vient de publier un libelle infame contre le pape apostolique, et qu'on y a joint la présence du roi lui-même, et un indécent dirigée contre le pape et les cardinaux. L'évêque de Paris obtient un délai de six jours, et il l'obtient : la sentence est prononcée (23 mars 1534); l'union de Henri VIII avec Catherine d'Aragon est déclarée valide; il est sommé

re sous peine d'excommunication, deux jours après, arrivent une forme toutes les pièces que attendait ; le courier avait été le par un accident. Combien de ce sujet, s'est-on récrié sur la fa- qui donne souvent aux causes les égères les résultats les plus gra- Mais l'exemple est-il bien choisi ? ès le caractère impétueux et obs- e Henri VIII, pense-t-on que la ission tardive du pape de con- des desirs déjà satisfaits, l'eût é au point de renoncer tout - à - à l'accroissement de puissance et hesse, dont il est impossible de naître le plan dans toute sa uite antérieure ? Déjà dans les ns précédentes du parlement, ontent du titre de chef suprême gglise anglicane, n'avait-il pas ment établi sa suprématie et dé- xelle du pape, en abolissant les les et toute red'vance quelcon- payée jusqu'à la chambre olique ; en soumettant les monas- à la seule inspection de ses com- ires ; en déclarant enfin que l'on ait, sans hérésie, combattre et l'autorité du S. Siège ? Tandis e qu'il expédiait à Rome ce cou- tant attendu, le parlement, à nstigation, n'avait-il point passé eurs actes directement contraires commodément que le roi sem- desirer ? Les faits et les dates suf- t pleinement pour révéler sa pen- Le 30 mars, et conséquemment t qu'il fût possible de savoir à lres ce qui s'était passé à Rome le u même mois, la session du parle- t était déjà close ; les sentences du at Craumer contre Catherine d'A- n et en faveur d'Anne Boleyn so- ellement confirmées, et les enfants on à naître de ce second mariage nous seuls héritiers légitimes du

trône. Il restait donc peu de chose à faire pour consommer le schisme, lorsque Henri reçut la nouvelle de sa condamnation. La mort de Clément VII, qui la suivit d'assez près, l'élection du cardinal Farnèse (Paul III) qui lui avait toujours été favorable, lui offraient de nouvelles chances de succès : il les dédaigna toutes, et convoqua au-sitôt le parlement, qui, se piquant d'aller au-devant de ses vœux, s'empressa d'annexer à la couronne la plénitude des droits tant spirituels que temporels, jusqu'alors inhérents à la papauté. Une proclamation du roi défendit de donner désormais à l'évêque de Rome le nom de Pape, et ordonna de l'effacer de tous les livres. Devenu souverain pontife d'une nouvelle Église, Henri VIII ne voulait cependant pas être considéré comme fondateur d'une religion nouvelle. C'est de ce principe que dérivèrent les nombreuses contradictions que présente sa conduite depuis l'époque du schisme. Se croyant maître absolu des esprits comme il l'était des personnes, il changea la discipline et ne permit pas que l'on changeât le dogme. A ses yeux, ce fut un crime capital de croire au pape ; c'en fut un de croire à Luther. Que l'on se figure l'incertitude cruelle où flottaient continuellement ses sujets et ses ministres eux-mêmes ! Le vénérable évêque Fisher, le célèbre chancelier Thomas More, tous deux invinciblement attachés à la religion de leurs pères, payent de leur tête le refus de prêter le serment de suprématie. Dans le même temps, des protestants sont traînés au supplice pour s'être élevés contre les sacrements de l'Église romaine. Plein de la plus haute estime pour ses propres connaissances théologiques, aveuglé par les perpétuelles adulations de ses favoris, enhardi

par la lâche souplesse du parlement, Henri prétendit être et fut en effet l'unique arbitre de la foi, le régulateur suprême des consciences. L'histoire n'offre pas un autre exemple d'un despotisme aussi absolu. Personne, sans le braver, n'y résista avec plus de courage et de dignité que l'infortunée Catherine d'Aragon ; elle mourut sans avoir voulu reconnaître aucun des actes qui la dépouillaient de ses titres de reine et d'épouse légitime (1536). Les adieux touchants et la mort de cette vertueuse princesse parurent produire quelque impression sur le cœur de Henri ; mais Anne Boleyn ne prit pas même la peine de dissimuler sa joie d'un événement qui lui laissait le trône sans partage. Pour mieux s'y affermir, et se ménager un appui au-dehors, elle avait conçu le projet de marier sa fille Elisabeth, à peine sortie du berceau, avec le duc d'Angoulême, troisième fils du roi de France. Henri avait consenti à en faire la proposition à François I^{er}, dans l'espoir de l'attacher plus fortement à sa cause. Il recevait, à la même époque, des avances de Charles-Quint. Ce monarque s'était persuadé que la mort de la reine Catherine, sa tante, devait écarter désormais tout obstacle à un rapprochement sincère entre lui et son ancien allié, le roi d'Angleterre : il porta sa pensée plus loin ; il lui offrit de le réconcilier avec le pape. Le moment n'était point favorable : Henri négociait alors avec les princes protestants de la ligue de Smalkalde ; et il méditait l'accomplissement d'un projet qui, loin de le ramener sous les lois du S. Siège, devait consumer à jamais la rupture. Aux honneurs de chef suprême de l'Eglise d'Angleterre, il voulut joindre les profits que ce titre lui offrait. Les richesses du clergé ten-

taient sa cupidité : mais, par un de ménagement pour les esprits résolut de procéder avec mesure. Il prit d'abord que les monastères de la classe inférieure ; et, avant même de prononcer leur spoliation, il fit de la faire approuver par l'assemblée publique. Thomas Cromwell, ministre d'état, avait été nommé vicaire général du roi ; il envoya des commissaires dans les couvents des deux sexes, et de la plus grande publicité à leurs rapports. Les écrivains protestants eux-mêmes, et notamment Hume, ne dissimulèrent pas que ce fut l'envie de plaire au roi, et non la vérité, qui dicta une partie de ces relations monstrueuses. Il n'y a point d'infamies, pour lesquelles on ne se soit dévoué sous le ciel, dont ne se soient accusés les moines et les religieux. On prétendit que tous demandaient leur liberté ; mais on employa la violence pour les arracher de leurs monastères. Docile aux instructions qui leur furent remises, le parlement se d'abord à supprimer les monastères dont le revenu était au-dessus de 200 livres sterling, et confisqua leurs biens au profit de la couronne. On trouva trois cent soixante-sept mille livres de la totalité de leurs rentes annuelles, et le roi en tira 100,000. L'établissement d'une nouvelle commission, nommée déguisement, *court de l'augmentation du revenu du roi*, fit assés sentir les desseins ultérieurs du monarque. Après avoir obtenu des chambres tout ce qu'il avait d'elles, il prononça (14 avril) la dissolution de ce parlement ; moins mémorable à cause des innovations dont il fut l'instrument qu'à raison de sa longue durée : formé depuis six ans ; ce qui n'est point d'exemple encore dans le

la monarchie. Quelques jours de ce corps dégradé aurait trouvé occasion éclatante de donner au nouveau témoignage de son enservissement à toutes ses vo-
 Anne Boleyn, fille d'honneur reine Catherine, lui avait enlevé pour et sa couronne : par un requête les peuples regardèrent une vengeance céleste, Jeanne d'Albany, fille d'honneur de la reine, occupa tout-à-coup sa place la couche royale et sur le trône avait favorisé de toute son énergie l'élévation d'une puissance mystique inconnue jusqu'alors ; et cette même puissance qui tous ses nœuds avec le monarque poursuit sa mémoire jusqu'à l'enfant né de cette union. Au milieu d'un tournoi où Henri présidait elle, il se lève et s'éloigne furtivement. Dès le lendemain, la reine est conduite à la Tour, accusée d'adultère, d'inceste, de complot contre son époux. Une commission présidée par son oncle, le duc de Norfolk, la condamne à être brûlée ou décapitée, *selon le bon plaisir du roi*. Dix-sept jours la virent monter sur le trône à l'échafaud, où Henri donna le premier exemple de tentative sacrilège contre la majesté royale. Rien ne put fléchir le despote tyrannique : on montre encore, dans le château de Richemont, l'endroit où il fut et reçut l'affreux signal qui annonçait que la tête qu'il avait enlevée de ses mains roulait aux pieds du bourreau (19 mai 1536). Sans doute avant été coupable de trahison, d'artifices, de légèreté ; son meurtrier se chargea lui-même de sa justification. Le lendemain de sa mort, encore tout couvert de sang, pour ainsi dire, de son sang, on la jeta dans le puits de la Tour.

(Voy. Anne de BOULEN.) Comme s'il eût été dans son plan d'ajouter la dérision à la cruauté, il voulut revêtir des formes légales les actes les plus violents de sa tyrannie. Un nouveau parlement fut convoqué : Henri, dans le discours qu'il y prononça, se fit un mérite auprès de ses peuples de ce qu'après deux mariages aussi malheureux, il avait daigné consentir à un troisième. L'orateur de la chambre des communes le compara, pour la justice et la prudence, à Salomon ; pour la force et le courage, à Samson ; pour la beauté et la grâce, à Absalon. L'archevêque Cranmer avait prononcé le divorce d'Anne Boleyn, lorsque déjà elle n'existait plus ; il avait déclaré bâtarde sa fille Elisabeth : le parlement donna à ces actes force de loi. La couronne fut dévolue aux enfants à naître de Jeanne Seymour, ou de toute autre femme que le roi pourrait épouser dans la suite. A défaut d'enfants, on lui conféra le pouvoir inouï de désigner son successeur par testament ou par lettres-patentes. En apprenant la mort tragique d'Anne Boleyn, le pape Paul III conçut l'espoir de ramener Henri VIII dans le giron de l'Eglise. Henri ne répondit à ses avances qu'en faisant mettre au rang des crimes de haute trahison tout écrit, tout discours, tendant à rétablir en Angleterre l'autorité de l'évêque de Rome. Ce fait vient encore à l'appui des conjectures qui portent à penser que, séduit par tous les avantages attachés à sa suprématie religieuse, Henri VIII avait médité à loisir sa rupture avec le pape : il dissimula jusqu'à ce qu'il en eût trouvé le prétexte, le saisit avidement dès qu'il s'offrit, et, dès qu'il eut atteint le but, refusa sans détour de revenir sur ses pas. En effet, comme pour mieux braver le souverain pontife, à l'instant

même où celui-ci lui ouvrait les bras, Henri manifesta ouvertement l'intention d'élever autel contre autel. Il semblait faire gloire, jusque là, de sa vénération pour les dogmes fondamentaux, et tout-à-coup il convoque le clergé; il lui impose une nouvelle profession de foi: il révolte les catholiques en réduisant les sept sacrements à trois; il irrite les protestants en leur ordonnant de croire à la présence réelle. Le mécontentement des premiers ne tarda pas à éclater. Le spectacle d'une multitude de religieux chassés de leurs cloîtres et errants dans les campagnes pénétra les peuples de pitié et d'indignation: de nombreux rassemblements, ou plutôt des armées d'insurgés, marchèrent sur Londres pour demander vengeance des outrages faits à l'antique religion du pays. Henri sut employer à propos la fermeté pour réprimer la révolte, et l'adresse pour calmer les esprits. Un événement long-temps attendu vint combler ses vœux: la reine lui donna un fils. Cet enfant fut reçu par la nation comme le gage de la tranquillité publique, sans cesse compromise par l'incertitude de la succession au trône, depuis la loi qui en excluait comme illégitimes les princesses nées des deux premiers mariages. Mais un revers cruel troubla bientôt la joie de Henri: Jeanne Seymour ne survécut que douze jours à la naissance de son fils (24 octobre 1537). Devenu plus puissant que jamais par la soumission des catholiques, Henri VIII prit une résolution qui satisfaisait à-la-fois sa vengeance, sa politique et sa cupidité. L'entière destruction des monastères lui parut le moyen le plus sûr et le plus prompt d'enlever aux mécontents leurs dernières ressources, et d'augmenter les siennes. Ici, comme dans la première opération, la rapacité se

couvrit encore d'un zèle spécieux pour l'intérêt des mœurs et de la religion même: on prit grand soin de diffamer d'abord ceux que l'on voulait ruiner; on répandit avec profusion de nouveaux tableaux des débordements et des turpitudes que l'on prétendait avoir découverts dans les cloîtres. Par la séduction, on amena quelques riches prélats à renoncer à leurs abbayes; par la menace, on en força d'autres à faire l'abandon volontaire de leurs revenus. En vain des voix courageuses s'élevèrent pour obtenir, au nom de l'humanité et de la morale, la conservation de quelques couvents de femmes: Henri fut inflexible, et la spoliation totale. Pour prévenir les murmures du peuple, on imagina de lui faire un divertissement de ce qui aurait pu exciter sa compassion ou blesser sa pitié. On exposa, sur la place publique, des images de saints, des crucifix à ressort qui avaient servi, disait-on, à opérer des miracles. Par une dérision barbare, une grande statue de la Vierge fut employée à brûler le père Forest, ancien confesseur de la reine Catherine d'Aragon, que l'on accusait d'avoir nié la suprématie du roi. Les reliques des saints, après avoir été dépouillées de leurs richesses, furent jetées au feu. La plus célèbre de toutes, la chaise de Saint-Thomas de Cantorbéry, qui était depuis près de quatre siècles l'objet de la vénération de l'Angleterre, fut mise en pièces. Le roi en fit arracher un diamant d'une grande valeur, qui était une offrande de Louis VII, roi de France, et il ne rougit pas de le porter au doigt: le saint lui-même fut cité devant le roi en son conseil, jugé et condamné comme traître; son nom fut effacé du calendrier, ses os brûlés, ses cendres jetées au vent. Les habitants des cam

ont un grand nombre tenait à aux conditions les plus basses, les terres appartenant à des abbayes et aux monastères éclatèrent leurs plaintes. Pour apaiser, on leur donna le moyen de cet accroissement, le roi se verrait l'avenir, de les exempter de toute espèce de taxe ou d'impôt. Henri ne tarda point à s'apercevoir qu'on lui avait singulièrement baissé la valeur de ces biens. On les vendit au quart du revenu territorial du royaume entier, qui était, à cette époque, de quatre millions. Il fut prouvé qu'ils ne s'élevaient qu'au vingtième de cette somme. Henri crut que le meilleur moyen de se faire pardonner ses rapines était d'intéresser au partage de ses biens ceux dont il redoutait la censure. Il donna en pur don des terres et des bâtiments; il vendit à vil prix des terres et des bâtiments, dont la décade rendait à l'acquéreur le triple de la somme payée. Il se fit si loin la prodigalité en ce qu'il donna le revenu entier d'une terre à une femme, pour la récompenser d'avoir fait un pudding. Charles-Quint, politique profond, en apprenant cet excès de violence et d'iniquité, s'écria : « Mon frère Henri a tué la poule d'or. » L'événement prouva la justesse de cette comparaison : l'état ne profita en rien des rapines du clergé. Tombées dans les mains, elles n'aboutirent qu'à l'inversement de l'ordre et à la corruption des mœurs. Enflés de richesses soudaines, les individus se livrèrent à des vices et à des vœux sortirent de la vulgarité à être révérents, sinon de grands seigneurs, du moins de riches seigneurs opulents. Séduit

par l'appât du gain, l'homme faible étouffa le cri de sa conscience : il devint d'abord le complice, et, bientôt après, l'apologiste du crime. Henri avait déployé la force pour bouleverser le temporel de l'Eglise, dont il s'était déclaré le chef et le protecteur : il crut que le moment était arrivé où le spirituel devait être également réglé par sa toute-puissance. Cent fois il avait appelé du souverain pontife à un concile général; ce concile est indiqué à Mantoue : le roi décline son autorité, parce que la convocation en est faite par le pape. Malheur cependant à quiconque eût paru douter de son orthodoxie ! Un pauvre maître-d'école de Londres, nommé Lambert, en fit la cruelle expérience. Cet homme, imbu des opinions de la réforme, était accusé d'avoir nié la présence réelle, dogme auquel Henri VIII resta toujours invinciblement attaché. Cité devant l'archevêque Cranmer, Lambert en appelle au roi. Henri saisit avidement l'occasion de déployer les profondes connaissances théologiques dont il était aussi vain que des attributs mêmes de la royauté. Il assemble, dans le plus grand appareil, les prélats et les pairs du royaume à Westminster. Il monte sur son trône; Lambert est introduit seul et sans défenseur : le roi entre en lice avec ce malheureux. La controverse durait depuis cinq heures : Henri la termine brusquement, en demandant à son antagoniste s'il veut vivre ou mourir. Lambert a le courage de choisir la mort : il est envoyé au bûcher. Quelques jours après, cinq anabaptistes hollandais sont exposés sur la place publique avec des fagots attachés sur le dos : on y met le feu, et ces malheureux périssent dans ce nouveau supplice (28 juin 1539). Le parlement, de plus en plus servile,

consacre cette effroyable intolérance par le bill des *six articles*, que l'horreur générale flétrit aussitôt du nom de *Statut de sang* (*Bloody bill*), sous lequel on le distingue encore. Les écrivains protestants avouent que jamais l'inquisition elle-même ne pousa si loin l'injustice et la barbarie. La loi condamnait au feu quiconque nierait la transsubstantiation ou la nécessité de la messe; elle ne l'admettait pas même à se rétracter. Le même supplice attendait ceux qui proposeraient le mariage des prêtres. La confession auriculaire, l'approche des sacrements à certaines époques de l'année, étaient ordonnées, sous peine de fortes amendes et d'emprisonnement illimité. La puissance temporelle du roi fut augmentée dans la même proportion que sa puissance spirituelle. Ses simples proclamations furent assimilées aux actes du parlement; et, par-là, le parlement lui-même se reconnaissait désormais tout-à-fait inutile. N'ayant plus de vœux politiques à former, Henri s'occupa de son bonheur personnel. Depuis deux ans il était veuf: quelques regrets qu'il eût accordés à Jeanne Seymour, peu de jours après sa mort il avait songé à la remplacer. Il avait jeté les yeux, d'abord, sur la duchesse douairière de Milan, nièce de Charles-Quint. Cette union éprouvait des difficultés: son amitié pour François I^{er}. lui fit désirer une princesse française. Il demanda la duchesse douairière de Longueville, fille du duc de Guise, que le rapport de ses émissaires lui avait dépeinte sous les couleurs les plus séduisantes. François lui fit dire qu'elle était promise au roi d'Écosse, et lui offrit Marie de Bourbon, fille du duc de Vendôme, que ce même monarque avait déjà refusée. Ce fut, pour Henri, un prétexte de la refuser aussi. Il pria enfin son *bon frère*

de lui amener à Calais les deux princesses de Guise, avec leurs beautés de la cour de France, qu'il pût faire un choix. La galanterie de François I^{er} sée de cette proposition: qu'il portait trop de respect pour les conduire au mariage *gal de palefrois et haque* mas Cromwell profita de ce pour tourner les pensées de vers Anne de Clèves, qui avait épousé l'électeur de de la ligue protestante. Il termina sans peine à ce la vue d'un portrait flatté, peint par le célèbre Impatient d'en contempler il alla *incognito*, au-de-princesse jusqu'à Rocheste va grande et forte, telle qu'il rait, mais totalement de beauté et de grâces. Furent ses espérances déçues, il c'était une *grosse cavale*. Son dégoût pour elle augmen qu'il s'aperçut qu'elle ne le bas-allemand (1), et qu'il n'avait pas la musique. Il fit d le conseil, s'il ne renvoyait la princesse à sa famille. La riter les princes protestants à conclure le mariage (6) car Cromwell s'étant hasarde main des noces, à lui de était plus content de sa nou il lui répondit avec un re qu'elle lui déplaisait mort ne dissimula même pas qu'il trompé sur un point qui avait une importance extrême fit néanmoins effort sur pendant les premiers mois pas laisser éclater son

(1) *Plattdeutsch*: ce dialecte toute la Basse-Allemagne, le peuple et même de la petite bou

l'attention était d'ailleurs absorbée par les affaires publiques. Au renouvellement général des législatives, un ordre religieux était resté intact. de St.-Jean de Jérusalem, commençait à nommer l'ordre, était souverain : il avait rendu chaque jour d'éminents services à la chrétienté ; mais il était spoliation des biens qu'il possédait en Angleterre fut résolue. Le roi se prêta, sans résistance, à cette nouvelle iniquité. Mais il se conduisit beaucoup moins complaisant, le roi, dans la même session, à faire la demande d'un subside considérable. Prodiges des plus débauchés, prodiges même de la part des citoyens, les communes furent fort avares d'argent. Elles ne manifestèrent leur surprise d'enlever au roi le trésor de la pénurie, après de si riches contributions ; mais, chez ce prince, en tout, l'esprit de profusion et d'avidité de rapine. Son aversion pour la reine augmentait de jour en jour, et en fin toute retenue, fut de se défaire à-la-fois de la reine et de la cause importante, et du ministre qu'elle lui avait donnée. Une lettre écrite le poussait à ce parti. Il était devenu amoureux de la Howard, nièce du duc de Norfolk, comme l'était la malheureuse Cromwell. Le duc haïssait Cromwell et se fit donner l'ordre de le tuer. Peu de jours auparavant, la reine des pairs avait déclaré ce duc digne d'être le *vicar-général de l'univers* : tout-à-coup elle se ravisa, sans même l'avoir admis à se défendre, coupable d'hérésie et de trahison. Le roi fut humblement supplié de permettre au parlement de discuter la validité de son

mariage. On rappela, comme une découverte importante, que la reine, dans son enfance, avait été promise au duc de Lorraine, encore enfant lui-même ; et, à cet argument, Henri en ajouta deux autres plus bizarres encore : il prétendit qu'en épousant Anne de Clèves, il n'y avait point consenti dans son for intérieur, et que, d'ailleurs, il n'avait pas jugé à propos de consommer le mariage. Consultée par son chef suprême, la nouvelle Eglise n'hésita pas à prononcer le divorce ; et le parlement s'empressa de ratifier cette décision (12 juillet 1540). La reine, fort heureusement pour elle, était du caractère le plus apathique : elle eût payé de sa vie la moindre résistance. Elle n'en fit aucune, et parut très satisfaite du titre de sœur adoptive du roi, et d'une pension de trois mille livres sterling. Loin de vouloir retourner dans son pays, où elle aurait eu trop à rougir de son affront, elle demanda qu'il lui fût permis de terminer ses jours en Angleterre. Elle survécut dix ans à Henri VIII. Trois semaines après la sentence de divorce, Catherine Howard fut déclarée reine : le roi l'avait déjà épousée en secret. Dirigée par les conseils du duc de Norfolk, son oncle, qui penchait intérieurement pour l'ancienne religion de l'État, elle anima son époux contre les réformateurs. Les six articles du *Statut de sang* leur furent appliqués dans toute leur rigueur. Cette cruelle persécution des protestants fit dire avec justice que la potence attendait ceux qui étaient pour le pape, et le bûcher ceux qui étaient contre lui. Henri faisait parade de cette impartialité tyrannique. Six malheureux furent traînés au supplice sur la claie, pour leurs opinions religieuses : sur chaque claie, on avait en soin d'ag-

coupler un catholique et un luthérien. La vieille comtesse de Salisbury, issue du sang royal et la dernière des Plantagenets, fut exécutée, ou plutôt massacrée sur l'échafaud, où elle refusa opiniâtrément de présenter sa tête au coup mortel. Son crime était d'être la mère du célèbre cardinal Pole, qui s'était expatrié pour combattre sans relâche la doctrine de la réforme et du schisme. Les affaires politiques détournèrent, un instant, l'attention que, par goût, Henri eût voulu donner exclusivement aux affaires ecclésiastiques. Le voyage de Charles-Quint en France lui avait inspiré beaucoup de jalousie. Des confidences indiscrettes de François I^{er} à l'empereur, et dont ce prince abusait lâchement, aigrirent si vivement Henri, qu'il songea dès-lors à faire la guerre à son ancien allié. Il était dans des dispositions non moins hostiles envers Jacques V, roi d'Écosse, son neveu. Il lui avait proposé une entrevue à York, et s'était déjà transporté dans cette ville, lorsqu'il apprit que Jacques refusait de s'y rendre. Cet outrage fut suivi d'un second, qui l'irrita plus violemment encore. Henri avait envoyé en présent, à son neveu, des livres magnifiquement reliés. Le roi d'Écosse reconnut que c'étaient des ouvrages hétérodoxes, et les jeta aussitôt au feu, en disant : « Il vaut mieux » que ces livres soient perdus que de » me perdre moi-même. » Au moment où Henri VIII s'apprêtait à tirer vengeance de ces insultes, il en reçut une, en particulier, qui alluma dans son âme une rage d'autant plus terrible qu'il était loin de s'y attendre. Il était si enchanté de sa nouvelle compagnie, qu'il avait demandé à son aumônier une formule de prière expresse, pour rendre grâces au ciel de la félicité conjugale dont il

jouissait. A son retour, le primat Cranmer lui remontra le contenu de lettres d'importations que lui avait faites Lascelles. Cet homme accusait d'avoir mené une vie dissolue d'être devenue l'épouse du puyant du témoignage de qui avait servi la vieille comtesse de Norfolk, à l'époque même où elle s'était chargée de l'éducation de Catherine Howard. Il non des gens de la maison (Mannoc), que la jeune avait honorés de ses faveurs. Confondu de surprise, il traita d'abord ce récit de folie. Il ordonna toutefois au chancelier de faire d'exactes informations sur les faits confirmés de Lascelles, mais à même à croire que Catherine Howard n'avait pas été plus réservée de sa vie au trône. Elle nia le dernier grief; mais elle confirma les autres. Les fautes de son père, Derham et Mannoc avouées de côté, tout ce qui les concernait entrèrent dans des détails compromettants la complicité de la reine, femme devenue exécrable à la nation, depuis qu'elle avait été elle-même pour accusateur mari et de l'infortunée Anne sa belle-sœur. Henri VI portait de fureur, assembla le conseil, instrument ordinaire de ses vengeances. Un bill d'attournement fut lancé contre la reine, contre sa famille, toutes ses connaissances, et le crime de ces personnes était point averti le roi de la conduite antérieure de Catherine Howard, me si c'était à des parents de telles turpitudes! Mais de la justice et de la pudeur des franchises depuis long-tem-

rendit une loi, dont l'infamie et le ridicule étaient égaux. Dans la législation d'un peuple civilisé. Cette loi déclarait la haute trahison tout homme qui, sans la connaissance d'une garnison de la reine, n'en avertirait immédiatement le roi, et toute femme épousant un roi d'Angleterre, tant plus vierge, n'en ferait pas déclaration sincère. Le lendemain, la reine et lady Rochefort eurent la tête tranchée à la Tour de Londres (12 février 1542). Le roi ne put faire grâce de la vie à la reine de Norfolk, dont le forfait consistait à être la grand-mère de Catherine, et il se fit solennellement rejeter cet acte de clémence. Le lendemain venait d'ajouter aux titres ennemis l'Irlande en royaume, mais il s'était montré peu disposé à accorder une demande de subsides. Le roi, qui avait besoin d'argent pour la guerre au roi d'Écosse, dont il voulait se venger, reprit le dessein des extorsions. Les biens des évêques, des chapitres, des collèges, les hôpitaux même, en un mot toutes les fondations pieuses qu'un reste de liberté avait sauvées de ses premiers rois, devinrent sa proie, ou plutôt le spectacle des spéculateurs avides qui profitaient de l'embarras des finances pour faire adjuger à vil prix. D'autre part, la partie saine de la nation vit avec horreur d'acquisitions avec horreur et se fit un devoir de consister à n'y prendre aucune part. De tant de rapines et du sang des reines, Henri VIII fit offrir au roi d'Écosse de resserrer les nœuds d'ancienne amitié. Ses avances reçues avec une extrême froideur, François pénétra sans peine dans l'esprit des seigneurs qui étaient suggérés par la crainte et courut l'Écosse. Henri me-

naçait cette antique alliée de la France d'une invasion qui se réduisit à l'incendie de quelques villages. La mort de Jacques V ramena bientôt la paix : il laissait ses états à une fille unique encore au berceau, qui fut depuis si célèbre sous le nom de Marie Stuart. Henri crut voir l'occasion de réunir les deux couronnes ; et il se hâta de conclure un traité, dont la première clause était l'union future du prince de Galles avec la jeune reine. Cette courte guerre terminée, Henri revint à ses occupations favorites : la théologie et la controverse. Il avait fait traduire la Bible en langue vulgaire : chaque église en possédait un exemplaire enchaîné sur un pupitre, afin que tout individu eût la faculté d'en prendre lecture. Une nouvelle loi révoqua cette permission, et défendit de plus, à tout sujet non noble, d'avoir chez lui une Bible anglaise. Le roi se chargea lui-même de fournir aux fidèles de son culte les lectures qui devaient guider leur croyance. Il publia un livre intitulé : *L'Instruction du chrétien* (*Institution of a christian man*). Les points de doctrine les plus délicats, tels que le libre-arbitre, les bonnes-œuvres, la grâce, étaient réglés dans cet ouvrage. Les sacrements qui, peu d'années auparavant, avaient été réduits à trois, y étaient rétablis au nombre de sept. Henri, alors même qu'il faisait de ses opinions personnelles autant d'articles de foi pour sa nation, ne voulait pas se laisser lier les mains par ses propres décisions. Bientôt, en effet, mécontent de ce livre, qui devait être la pierre angulaire de l'Église anglicane, il traça un nouveau modèle d'orthodoxie, sous le titre de *Science du chrétien* (*Erudition of a christian man*). Ces deux traités s'accordaient, du moins, sur un

article : celui de l'obéissance passive ; et l'auteur prenait, lui-même, des mesures pour que la pratique en fût rigoureusement observée. Le roi se chargea aussi de revoir le Missel : mais il n'y fit guère d'autre changement que d'en effacer le nom du pape, toutes les fois qu'il l'y rencontrait. La haine qu'il portait au Saint-Siège s'était tellement accrue, qu'il fit un crime au roi de France de ne pas s'en être encore séparé, conformément à la promesse qu'il prétendait avoir reçue de ce monarque, dans leur dernière entrevue. Pour un prince du caractère de Henri VIII, ce motif avait peut-être plus de poids encore que les avantages politiques dont le flattaient les astucieuses insinuations de Charles-Quint. Il entra donc, avec chaleur, dans tous les projets de l'implacable rival de François I^{er}. Leur traité d'alliance, conclu à Londres, le 11 février 1543, ne tendait à rien moins qu'à détrôner ce prince, et à démembrer la France. Au moment où l'on supposait que Henri allait passer la mer, pour se mettre à la tête de l'armée qui devait, disait-il, le conduire à Paris, on fut fort étonné de lui voir prendre une sixième femme (12 juillet 1543). Son choix était tombé sur Catherine Parr, veuve de lord Latimer. Ainsi se vérifia la prédiction qui avait été faite, par raillerie, que le roi serait réduit à épouser une veuve, depuis que ses propres lois l'avaient rendu un galant trop dangereux pour les jeunes filles. Ce nouveau mariage lui parut exiger un nouvel acte du parlement pour régler l'ordre d'hérédité. Les dispositions en étaient peu favorables à Catherine Parr : il fut aisé de voir qu'elle n'était point portée au trône par une de ces passions violentes qui avaient causé l'élévation et la chute de quelques-unes des reines qui l'y avaient

précédée. Les princesses Elisabeth, plusieurs fois déjà illégitimes, furent rappelées à la ligne de succession. Mais la justice était encore empreinte des principes despotiques de Henri. Ses filles n'étaient rien qu'autant qu'elles se soumettaient sans réserve aux conditions qu'il leur imposait. Il n'y avait pas un empire moins absolu que sur sa propre famille qu'il faisait déclarer nulles les dettes résultant de ses emprunts, il exigeait de nouveau. Un vieil alderman de Londres osa s'y refuser, le roi le fit emprisonner, et l'envoya comme fantassin, et l'envoya l'armée en Écosse. Un autre prisonnier, et n'obtint sa liberté qu'en payant une double taxe. Sous prétexte d'empêcher l'exportation d'or, Henri éleva le prix à 45 schellings l'once à 48, et de 3 schellings 9 pence, à 4 schellings. Il fit battre une monnaie d'or, et lui donna un cours. Toutes ces exactions étaient par la nécessité de faire face à une double guerre. Une flotte de cents voiles débarqua dix mille hommes à Leith, en Écosse, sous le commandement du comte d'Herford. Il brûla Edimbourg, saccagea le pays, et se rembarqua presque aussitôt. Cette expédition exaspéra les Écossais, et rompit l'union entre la reine Marie Stuart et les Galles. Aussi disait-on d'Angleterre en avait trop, c'était pour conclure une trêve trop peu si c'était pour opérer la conquête. Le motif véritable de cette armée, était de diriger la totalité de l'effort contre la France, afin de l'exécution, contre cette puis-

, le plan de démembrement entre Henri et Charles-Quint, selon ce plan, devait se en marche de Calais ; le second, atières de la Belgique ; et, tous unis, se porter droit sur Paris, at mille hommes, laissant toutes es-fortes derrière eux. En contre, après avoir déferé la ré- à la reine, Henri traversa la e dans un vaisseau dont les étaient de drap d'or, et prit Calais, avec l'élite de la no- anglaise (1544). La plus grande des forces de François I^{er}. était se contre les Impériaux, qui t envahi la Champagne. Rien ablait devoir s'opposer aux pro- le Henri : mais, au lieu de mar- en avant, il divisa son armée en corps, et investit à-la-fois Mon- et Boulogne. Il commandait en nne ce dernier siège. On doit lui xer une politique assez étendue avoir réfléchi, à temps, que la de la France allait mettre la mo- nie universelle entre les mains de ntieux Charles-Quint. Ce prince, fet, fit presser son allié de mar- sur Paris : Henri répondit qu'il ouvrait abandonner avec honneur es commencés. Irrité de se voir , Charles signe brusquement la à Crépy, et rappelle le corps de pes dont il avait renforcé l'armée isse. Henri renonce à prendre treuil, et réunit tous ses efforts re Boulogne. Les habitants, qui irait presque seuls la garnison de place, opposaient, depuis deux une résistance héroïque. Mais ils geivent, un matin, sur les hau- s qui dominent la ville, une batte- formidable, qui les menaçait d'une re destruction : ils acceptent une talation honorable. Cette artillerie ut composée que de canons de

bois : on les conserve encore à la Tour de Londres, en mémoire du strata- gème de Henri VIII. Tel fut, au res- te, tout le fruit qu'il recueillit de cette expédition gigantesque. François I^{er}., dans la campagne suivante, fit mena- cer, à son tour, les côtes d'Angleterre. Une flotte française de deux cents vais- seaux débarqua des troupes dans l'île de Wight, et même dans le comté de Sussex. Henri VIII témoigna, le premier, le désir de terminer cette guerre. Sa corpulence, qui devenait énorme, ses forces qui déclinaient chaque jour, lui faisaient éprouver le besoin du repos. Il conclut, le même jour (7 juin 1546), la paix avec la France et l'Écosse. Il ordonna une pro- cession solennelle, en actions de grâ- ces. Toutes les églises furent invi- tées à se parer de ce qu'elles possé- daient de plus précieux, en orne- ments et en argenterie. Le lendemain même, le roi fit saisir toutes ces ri- chesses, et ordonna qu'elles fussent déposées dans son trésor, sans en donner d'autre raison que sa volonté. Il n'en alléguait pas non plus d'au- tre, pour les innovations qu'il conti- nuait à introduire dans la liturgie, sans daigner même consulter le clergé. Il décida que la messe serait toujours célébrée en latin, mais que les litanies seraient récitées en langue vulgaire. Violant ses propres lois, qui defen- daient de rappeler le pontife romain à la mémoire des peuples, sous quelque prétexte que ce fût, il ajouta un ver- set à ces litanies anglaises, pour prier le ciel de préserver l'Angleterre de la *tyrannie de l'évêque de Rome* : et ty- rannissant lui-même les consciences avec plus de violence que jamais, il osa prétendre que ses ordonnances religieuses eussent non seulement la force des lois, mais l'autorité même de la révélation. Le primat Cranmer

l'excitait sourdement à ces actes despotiques : il se hâtait de profiter de l'absence de son rival, Gardiner, évêque de Winchester, qui était alors en mission auprès de l'empereur. Gardiner conservait un penchant secret pour le catholicisme ; et, souvent aussi, ses avis influèrent sur les décisions théologiques de Henri. Il est donc peu étonnant de voir le roi-pontife si fréquemment en contradiction avec lui-même. Dans le moment où il travaillait à consolider les fondements de sa nouvelle église, il vengeait encore cruellement l'ancienne, des outrages faits au premier de ses mystères. Il livra aux flammes des individus de diverses conditions, qui avaient nié la présence réelle dans l'eucharistie. De ce nombre était une jeune femme, nommée Anne Askew, que sa beauté et ses qualités aimables ne purent sauver de la plus barbare torture (*V. ASKEW*). Elle avait vécu dans l'intimité de la reine Catherine Parr ; et elle pouvait la perdre par une seule déposition. Cette infortunée garda un silence héroïque : mais Catherine ne tarda pas à courir un nouveau danger. Dans les conversations que le roi se plaisait à avoir journellement avec elle, et toujours sur des matières de controverse, elle s'était hasardée à manifester des sentiments favorables à la doctrine de Luther. Henri se courrouça d'autant plus vivement de cette hardiesse, que, depuis quelque temps, les douleurs de l'hydropisie, et d'un ulcère qui s'était ouvert à l'une de ses jambes, rendaient son humeur plus irritable que jamais. Aigri encore par les conseils du chancelier Wriothesley, auquel il avait fait part de son mécontentement, il lui enjoignit de dresser un acte d'accusation contre la reine. Le roi n'en donna aucune connaissance à la princesse ; mais elle eut le

bonheur d'être avec elle. Elle se rendit sur-le-champ au point de rendez-vous redoutable époux au point de reprendre l'entretien de la veille. En mots, elle se déclara tenir une discussion reconnue pour le plus du siècle, ajoutant ainsi elle osait quelque chose c'était pour faire naître de s'instruire elle-même cet aveu, Henri l'époux, et lui promettait contre tous ses ennemis le chancelier se présentait des, pour exécuter conduire la reine à l'autel devant de lui, et soit, prodigue au point du royaume les nom d'imbécille et de bête (*beast*). Ce dénouement fondit tout le parti. Le duc de Norfolk parut le chef. Il n'y avait plus puissant à la cour successivement époux nièces ; et le duc de Norfolk naturel du roi, était marié avec l'une de ses sœurs. Le coup Norfolk est arrivé le comte de Surrey. d'un mérite accompli lacre de jugement, capable d'avoir à son côté des suspects d'entretien d'une suspecte. On lui la tête. Celle du duc également tomber : fixé le jour de sa mort devait lui survivre marqué, ce fut le roi (janvier 1547). Depuis toute sa cour observait rapidement de sa personne, pas même sa

en avenir, de peur d'encourir la capitale portée contre ceux qui tentent la mort du roi. Un seul du conseil eut ce courage. Montra de la résignation, et la qu'on lui envoyait l'archevêque. Il avait perdu la parole à l'arrivée de ce prélat. Crâmer se à témoigner, par un signe, courait dans la foi chrétienne : lui serra la main, et il expira même instant. Il était dans la fleur de son âge, et la 58^e. de son. Il fut enterré à Windsor, tombeau qu'il s'était fait préconformément à sa volonté, on a pres de lui le corps de Jeanne d'Arc, celle de toutes ses femmes était le plus aimée. Il avait fait ament, un mois avant sa mort. Ses articles de cet acte sont rebelles par ce caractère de con-ou et de bizarrerie, qui s'était manifesté dans la conduite de lui. Par exemple, il fondait des perpétuelles pour racheter son purgatoire, lui qui avait aboli les fondations de ce genre faites propres ancêtres. François I^{er}. est assez digne de remarque) a qu'il fût célébré, à Notre-Dame de Paris, un service solennel pour Henri III, tandis que Marie, la propre Henri. lorsqu'elle parvint au défendit que l'on priât Dieu pour lui, parce qu'il était mort excommunié. Henri VIII, dans le cours de sa vie, se montre sous tant d'aspects que le seul moyen de se former de ce caractère indéfinissable est de récapituler ses principales , et de les opposer les unes aux autres. Quelquefois on le trouvera sincère, désintéressé, magnanime, souvent injuste, opiniâtre, vide, implacable. Né avec de l'esprit, il avait cherché à le cultiver :

il était aussi versé qu'on pouvait l'être à cette époque dans la littérature ancienne ; il savait assez bien la musique pour composer des morceaux qui furent exécutés dans sa chapelle. Il aurait pu être aimable, et on ne l'approchait qu'en tremblant. Dans la bizarrerie de ses caprices, un de ses grands plaisirs était d'inquiéter les personnes mêmes qui jouissaient de ses bonnes grâces. Sous le prétexte le plus frivole, il les menaçait de toute sa colère, et les mandait en sa présence pour les accabler de reproches et de sarcasmes. Tout-à-coup, éclatant de rire, il leur remettait le brevet d'une place éminente ou un présent d'une grande valeur. Par une manie semblable, il écrivait des lettres foudroyantes à des hommes qui se croyaient inconnus de leur souverain ; et, après les avoir tenus quelques jours dans de mortelles angoisses, il leur dépêchait un second courrier avec la nouvelle d'une faveur qu'ils n'avaient point sollicitée. Cette récréation fantasque mériterait à peine d'être rappelée, si elle n'expliquait jusqu'à un certain point le cruel plaisir que goûtait Henri VIII à se jouer de la crédulité des esprits dans les matières les plus graves. Après douze ans d'essais pour réformer et régler la croyance de ses sujets, dans quel dédale de lois contradictoires ne laissait-il pas flotter les opinions ! A sa mort les Anglais ignoraient encore à quel culte ils devaient se vouer. L'antique religion de l'état, d'une part ; de l'autre, toutes les sectes nées de la réformation, partageaient et troublaient les consciences. Chacun examinait, chacun raisonnait ; tous les partis n'étaient d'accord que sur un point : l'intolérance envers les autres. Qui croirait, néanmoins, que l'auteur de tant de dissensions, de spoliations et de vio-

lences, ne fut jamais pour ses peuples un objet de haine ou d'horreur? Dans sa jeunesse, les dehors brillants de Henri VIII avaient captivé la multitude : lorsqu'elle cessa de l'aimer, la crainte la retint dans le respect. On pourrait même supposer, si l'on s'en rapportait aux actes publics de cette époque, que jamais la mort du meilleur roi ne causa plus de larmes et de regrets. La vénération servile des peuples de l'Asie n'emploie pas des expressions plus emphatiques et des formes plus basses. A l'exemple de la malheureuse Anne Boleyn montant à l'échafaud, les premiers corps de l'état, les plus humbles sujets, prodiguaient sans cesse les titres de *doux et de clément* (*gentle and merciful*) à un tyran fanatique, qui avait fait périr soixante-douze mille hommes dans les supplices, pour les forcer à croire ou à ne point croire. Et il ne faut pas s'imaginer que son despotisme ne se déployât qu'en fait de matières religieuses : aucun homme, aucune profession, aucune opinion, ne pouvait s'y soustraire. Il s'était élevé, dans l'université d'Oxford, deux partis divisés de sentiment sur la prononciation du grec. Henri se fait soumettre la question, et se décide en faveur de l'un de ces partis. Les peines du fouet, de la dégradation et du bannissement furent portées contre les étudiants et les professeurs mêmes, qui auraient l'audace de prononcer le grec autrement que le roi. Lorsqu'il rendait une ordonnance de police, il ne s'en rapportait pas, pour l'exécution, aux agents de son autorité. Au moyen d'un déguisement, il pénétrait lui-même dans les tavernes et les réduits les plus obscurs. On voit encore, à la Tour de Londres, la canne à dard qu'il portait, pour sa sûreté, dans ces courses nocturnes : la hauteur et la

grosseur de cette arme donnent grande idée de sa taille et de sa force. Henri VIII eut pour successeur le roi qui lui avait donné Jeanne Seymour (Voy. EDOUARD VI). —

HENRI II, roi de Castille (1), rarement connu sous le nom de roi de Transtamare, naquit à Séville le 13 janvier 1333. Il était fils naturel d'Alphonse XI et de dona Eleonor Guzman. Don Roderic Alvarez Asturies, seigneur puissant, et fils de dona Eleonore, l'adopta, communiqua une haine implacable contre son frère l'infant don Pedro, faisant envisager comme le seul moyen de l'obtenir qu'il eût à vaincre pour monter sur le trône. Par la mort d'Alphonse XI (1350), don Pedro et successeur de ce monarque, fut proclamé roi de Castille (1). **PIERRE**, dit le *Cruel*, don Henri songea qu'à se soustraire au ressentiment de son frère qu'il savait très irrité contre dona Eleonor Guzman. Mais, contre son attente, Pedro l'appela à la cour, le reçut avec bienveillance, et lui permit de venir avec dona Eleonore, retenue dans le palais de Séville. La bonne intelligence qui régnait entre les deux frères fut interrompue que par le mariage de don Henri avec dona Jeanne de Navarre, qu'il conclut à l'insu et contre l'aveu du roi. S'étant retiré en France, il fut encore rappelé par Pedro, qui lui rendit sa bienveillance et le nomma comte de Transtamare. Ce prince, dont la sévérité exorbitante lui mérita le surnom de *cruel*, montra de clémence qu'en faveur

(1) On n'a pas cru devoir donner d'autre nom à Henri II, fils d'Alphonse III de Castille (ou Léon), dit le *Noble* (Voy. ALPHONSE, I^{er} et prédécesseur du saint roi Ferdinand), jeune prince, né en 1294, mourut le 9 juin d'une fièvre qui lui tomba sur la tête; et l'année de son règne ne furent signalées que par les intrigues de la régence. (Voy. BIAIS IV, 229.)

tre don Henri. L'effet il ne
 jamais saisir au e des nom-
 s occasions où il ait pu se
 asser d'un rival aussi dange-
 et dont la haine contre lui ne
 qu'augmenter. La mort violente
 a Eléonore, mère de don Henri,
 à ce dernier de raison ou de
 te; mais son principal but était
 frayer un chemin au trône. Il
 pour cet effet plusieurs mécon-
 , répandit ses largesses, se jo-
 un duc d'Albuquerque, ennemi
 i, et entra avec lui à main ar-
 ans les terres de Castille. Ha-
 profiter de tous les avantages,
 nada qu'il ne commettait ces
 ins que pour défendre la reine
 Marie, mère de don Pedro, que
 ince avait éloignée de la cour lors-
 avait pris les rênes de l'Etat.
 Henri remporta une victoire si-
 ie sur les royalistes; mais, con-
 t ensuite de se retirer, il se ré-
 en Portugal. Allié tantôt avec
 marque portugais, tantôt avec
 n d'Aragon, les flattant tour-à-
 de l'espoir d'obtenir la couronne
 astille, il fit avec leur secours
 fréquentes incursions dans ce
 , en gagnant toujours de nou-
 x partisans, en même temps qu'il
 ait à plusieurs reprises de se rac-
 moder avec le roi don Pedro.
 aragon ayant déclaré formellement
 erre à la Castille, don Henri se
 ra sous les drapeaux du mo-
 que aragonais. Il fut alors procla-
 raire à l'Etat et à la patrie. Ses
 : frères (fils d'Alphonse XI et
 ona Eléonore de Guzman) et plu-
 rs seigneurs castillans quittèrent
 parti. Les troupes d'Aragon fu-
 battues; et don Henri se sauva
 France, où il prit à sa solde plu-
 rs ces grandes compagnies
 désolaient ce royaume. Ayant ré-

clamé le secours de Charles V dit le
Sage, ce roi lui donna pour géné-
 raux le fameux Du Guesclin et Jean
 I^{er}, comte de la Marche, cousin de
 la reine dona Blanche, que le roi de
 Castille avait répudiée. Portant par-
 tout le fer et la flamme, don Henri
 parvint jusqu'à Burgos, où il se fit
 proclamer roi (1366). Pendant ce
 temps, le prince de Galles (surnommé
 le prince *Noir*), venu au secours
 de don Pedro, lui livre bataille,
 et le met en déroute. De retour en
 France, Henri sollicite de nouveaux
 secours. Le pape Urbain V lui ac-
 corde également des troupes et des
 subsides. Il rentre en Espagne à la
 tête d'une puissante armée, avec le
 connétable Du Guesclin et le comte de
 la Marche. Plusieurs villes se ran-
 gent sous son obéissance. Il prend To-
 lède, entre triomphant dans Madrid,
 et défait l'armée de son frère don
 Pedro (1369), qu'il va assiéger dans
 la ville de Montiel. De crainte qu'il ne
 lui échappe, il fait élever une haute
 muraille autour de la place assiégée.
 Dans ce conflit, le roi don Pedro fait
 offrir à Du Guesclin une forte somme
 d'argent et cinq grandes villes s'il
 veut favoriser son évasion. Fidèle à
 don Henri, le connétable lui commu-
 nique ces propositions. Ce prince lui
 promet une double récompense, à con-
 dition qu'il attirerait don Pedro dans
 sa propre tente, sous prétexte de le
 sauver, et qu'il l'en avertirait aussitôt.
 Du Guesclin voulait se refuser à
 un procédé si indigne de lui; mais
 plusieurs seigneurs français lui per-
 suadant que c'était-là le seul moyen de
 terminer la guerre, Du Guesclin céda
 enfin à leurs sollicitations. A peine
 don Pedro fut dans la tente du con-
 nétable, que don Henri y courut pour
 assouvir sa vengeance. Les deux frères
 s'élancèrent l'un contre l'autre comme

deux lions furieux. Tous deux tombèrent par terre. Don Pedro, plus adroit et plus vigoureux, allait enfoncer sa dague dans le cœur de don Henri, lorsque (si l'on en croit le témoignage de plusieurs historiens) un illustre partisan de ce dernier fit changer don Pedro de position, en disant : « Quoi que je fasse il restera toujours un roi » (*Ni quito ni pongo rei*). Don Henri alors, aidé de ses gens, porta plusieurs coups à son frère, qui expira sur-le-champ (23 mars 1368). Henri récompensa libéralement Du Guesclin, les seigneurs et l'armée française qui l'avaient placé sur le trône, où il devint l'idole de ses sujets. Il rendit à ses Etats le calme et l'abondance, réforma les abus, établit de sages lois, ôta aux Juifs l'administration des finances dont ils s'étaient en quelque sorte emparés depuis long-temps, et se distingua surtout par sa clémence. Il remporta plusieurs victoires sur les rois de Portugal, d'Aragon et de Navarre, et fit sur eux d'importantes conquêtes. Toujours reconnaissant envers la France, il punit, par la voie des armes, Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, de s'être détaché des intérêts de la première : il donna au duc d'Anjou de puissants secours, avec lesquels ce prince se trouva en état de vaincre les Anglais qui l'avaient attaqué, et il envoyait une flotte au roi Charles-le-Sage pour l'aider à se rendre maître de la Rochelle. Après un règne de onze ans, il mourut le 29 mai 1379. Henri ne fut jamais si grand qu'au lit de la mort. Il reconnut alors ses torts envers son frère et son roi. Parmi plusieurs conseils qu'il donna à son fils et successeur don Jean 1^{er}, on cite ces paroles remarquables : « Mon fils, soyez toujours fidèle à la France ; nous lui devons tout. Ré-

» compensez généreusement
» Castillans qui nous ont p'
» trône ; mais attirez auprès
» par des présents et des c
» amis de mon frère don I
» sont là les sujets les plu
» ils ont suivi le parti le plu

HENRI III, roi de Cast nomme l'*Infirme*, naquit à 1379, et n'avait que onze an succéda à son père Jean I octobre 1390. Sa minorité mières années de son règ très-orageuses. Il eut surt coup à souffrir de la part d vêque de Tolède (son prem tre), du duc de Benavente et de Gijon ses deux grands on sa tante l'infante dona Leon princesse avait quitté so (Charles III, roi de Nava venir en Espagne, où elle plusieurs villes et un reven rable. Tandis que l'archevêq lède et les autres seigneurs s saient des trésors de l'éta manquait du nécessaire, qu'arrivant un soir de la c demandant qu'on lui servit per, on lui répondit qu'on n' à lui présenter. Un gentilhor lui était attaché, reprit alo » est bien cruel, Sire, lor: » chevéque de Tolède, vos » votre tante, vivent dans l'a » et le luxe, que vous n'ay » pas ce qui ne manque » dernier de vos sujets ; et » puis plusieurs mois, pour » curer des vivres, on se so » traint de mettre en gage vos » les plus précieux ! » Soit q fût véritable, soit que par voulu donner une leçon au m il sut en profiter, et, tirar doigt un anneau précieux, i

qu'on le vendit, et que de l'argent qui en proviendrait on apprêtât le lendemain un somptueux banquet, auquel seraient invités l'archevêque, ses deux oncles et les grands de sa cour. Il fut ponctuellement obéi. Le lendemain, aussitôt que le ministre et les autres conviés se furent mis à table, ils se virent entourés par les gardes du monarque, qui leur dit, d'un ton sévère, qu'ils allaient subir la prison et la mort, s'ils ne le déclaraient pas majeur et en état de régner, et s'ils ne rendaient compte à l'instant des trésors du royaume qui étaient dans leurs mains. Ne pouvant échapper au juste courroux du roi, l'archevêque et les princes du sang proclamèrent sa majorité, et lui remirent des sommes considérables : mais ils devinrent ses plus dangereux ennemis. Cependant l'archevêque de Tolède fut le premier avec lequel le roi se réconcilia. Le duc de Benavente, et le comte de Gijon, ayant armé leurs nombreux vassaux, déployèrent pendant long-temps l'étendard de la révolte. La reine de Navarre était aussi dans leur parti. C'est en vain que le roi, son neveu, à sa pension de 300 mille maravedis (près de 2200 livres, somme considérable dans ces temps-là), avait ajouté 10,000 maravedis de plus. Le comte de Gijon ravageait la Castille, tandis que le duc la parcourait d'un autre côté, forçant les administrateurs à lui livrer les revenus de l'état. Henri les vainquit, et leur pardonna deux fois ; mais, voyant que sa clémence ne faisait que les rendre plus insolents, il les attaqua de nouveau, les fit prisonniers, et fit enfermer le duc de Benavente dans la tour de Ségovie : voulant néanmoins avoir égard, envers le comte Gijon, à sa qualité de premier prince du sang, il eut l'équité de

choisir (en 1395) Charles VI, roi de France, comme arbitre, pour décider entre lui et le comte. Charles VI, d'après l'avis de son conseil, condamna ce dernier à perdre ses états, comme rebelle à son souverain. Henri cependant lui laissa un vaste domaine, où le comte se retira. La reine de Navarre, cernée dans une de ses places-fortes par les troupes de Castille, implora la clémence de son neveu : elle l'obtint aisément, à condition qu'elle retournerait auprès du roi son mari. Pendant que Henri III s'occupait à faire rentrer dans le devoir des parents et des sujets rebelles, d'autres chagrins vinrent encore le tourmenter. L'église était divisée par un schisme scandaleux : Benoît XIII et Boniface VIII prétendaient également au siège de St.-Pierre. En vain le roi de Castille avait envoyé plusieurs fois des ambassadeurs pour engager Benoît à faire une cession que désiraient la plupart des princes chrétiens. Il crut, en attendant, pouvoir régler dans ses états la forme à suivre dans le gouvernement ecclésiastique. Boniface, fort irrité de cette mesure, déclara Henri schismatique, déchu du trône, etc., etc. Une telle condamnation affecta beaucoup le roi, qui était très religieux : mais il en fut dédommagé par l'amour de ses sujets, qui n'eurent aucun égard à cet injuste anathème ; et le légat qui l'avait apportée, fut contraint de partir aussitôt. Pour terminer le schisme, Henri, d'accord avec les autres souverains, reconnut Benoît XIII en 1403. Malgré tous les troubles qui avaient agité son royaume, il avait su conserver la paix avec ses voisins. La trêve que son père avait conclue avec les Portugais, durait encore, lorsque ces derniers, sans aucune déclaration de guerre, attaquèrent et prirent Badajoz. Mais le roi de Castille tira ven-

geance de cette perfide agression ; il battit les Portugais par terre et par mer, et porta la terreur au-delà de leurs frontières ; ses galères détruisirent leur escadre, et il les força à demander la paix. A peine fut-elle signée, qu'un fléau non moins terrible que la guerre vint (en 1401) affliger l'Espagne. La peste désolait la plupart de ses provinces ; et la Castille resta presque dépeuplée. Ce fut à cette occasion que, contre les anciennes lois du royaume, il permit aux veuves de se remarier dans l'année même de la mort de leurs maris. Quelques années après, voyant ses états en paix avec toute l'Europe, et jouissant de la plus parfaite tranquillité, Henri III ne pensa plus qu'à réprimer les corsaires africains qui faisaient de fréquentes incursions sur les côtes de l'Andalousie. Sa flotte prit terre à Tetouan : les Castillans emportèrent la ville d'assaut, la démolirent presque entièrement, et s'en retournèrent chargés de butin. Pendant ce temps, Henri III se distingua surtout par le soin qu'il mit à faire exécuter la plus exacte justice ; ses historiens en rapportent plusieurs exemples : nous n'en citerons qu'un seul. Un puissant seigneur castillan (*rico - hombre*), après avoir fait enlever une fille noble, l'avait outragée et retenue dans son château. Les plaintes des parents parvinrent aux oreilles du roi de Castille. Il part aussitôt de Madrid, arrive dans le château du gentilhomme, interroge les parties, acquiert toutes les preuves du crime de ce dernier, qui, déjà marié, ne pouvait être l'époux de la demoiselle qu'il avait déshonorée. Le roi, après l'avoir obligé d'assigner à celle-ci une riche dot, le condamna à perdre la tête par la main des bourreaux. Les Juifs, devenus insolents en proportion de leurs richesses, étaient accu-

sés de troubler la tranquillité ; que. Henri leur défendit l'usure, les peines les plus sévères, et le traignit de porter sur leur habsigne qui les distinguât des chrétiens. Il en agit de même à l'égard des cubines des ecclésiastiques : ellevaient avoir sur leur tête un morceau de drap de couleur d'écarlate, qu'on ne les confondit pas avec les femmes honnêtes. L'activité, l'ardeur de cet excellent monarque, ne lui faisaient rien oublier, et il pourvut à tout. Il fit rebâtir le palais de Tolédo, que ses successeurs ont conservé jusqu'à Ferdinand VI. Il fit détruire celui du Pardo, qui existe encore de nos jours, et embellit la capitale par de nouvelles rues, de somptueux édifices et de belles places. Son attachement à la religion lui fit concevoir l'espérance de venir à chasser les Mahométans d'Espagne ; et, à cet effet, il déclara la guerre au roi de Grenade : mais sa faible santé déclinant de plus en plus chaque jour, il tomba dans un épuisement total, et mourut le 4 décembre 1406, à l'âge de vingt-neuf ans, après en avoir régné dix-huit, à sa majorité. Il laissa, pour tuteur de son fils don Jean, la reine Isabelle épouse, et son frère l'infant don Alphonse (depuis Ferdinand IV). Juste, et l'un des plus grands rois qu'ait eus l'Aragon. On crut assez généralement que Henri III était d'un poison lent, qui lui avait été donné, dit-on, par un médecin. « La mélancolie que lui causai-je », indispositions, dit Ferreras, « aient un peu son humeur et son caractère ; mais il montra tout un beaucoup de pitié : extrême ami de la justice, tendre père de ses sujets, il ne laissa jamais échapper l'occasion de récompenser ce

taient. Il affermit la tranquillité de son royaume; et sans accablés ses sujets d'impôts, il amassa un trésor considérable, unique dans la vue de déraciner, dans les états, la secte de Mahomet. La mort causa un deuil général dans toute l'Espagne. » Lopes de Bealmon, contemporain de Henri III, dans la *Chronique* de ce roi; mais il étend que jusqu'à l'an 1396. Les Maldonado la continua; et Gonzales en donna une continuation 1525. B—s.

HENRI IV, roi de Castille, né à Madrid en 1423, eut une jeunesse dissipée, et se signala par ses vices, et à lui inspirer les sciences et des lettres, dont il fut quelque sorte le restaurateur en Espagne. (V. JEAN II.) Ennemi de l'instruction, entouré de favoris et de maîtresses, le prince Henri, toujours avec les mécontents et les ennemis soupçonnés qu'après le moment pourrait monter sur un trône était indigne d'occuper, et où il arriva, à la mort de son père, arrivée en 1464, qu'une incapacité presque absolue, une indolence insurmontable, des habitudes vicieuses, et une prodigieuse inconsidérée qui ruinait l'état en tant ses sujets. Quelques brillantes qualités, un courage chevaleresque, des talents militaires, ne pouvaient valoir de tels défauts. Tant que vécurent quelques anciens amis de son père, que son incapacité même le fit de garder auprès de lui, il put se respecter, et conserver la paix à l'intérieur de son royaume. C'est leurs conseils qu'aussitôt après son couronnement, il s'empressa de révoquer le traité d'alliance avec la

France; qu'il prolongea avec le roi de Navarre la trêve signée du vivant de son père, et qu'il se procura aussi l'alliance du roi d'Aragon. Mais, dans cette même occasion, il eut l'imprudence d'indisposer contre lui un des plus puissants seigneurs, le célèbre marquis de Villena, en conférant à l'un de ses favoris, Michel Luc, homme de basse naissance, la grande-maîtrise de St. Jacques, qui, de droit, revenait au marquis. Ce furent ces extravagances qui, dans la suite, donnèrent lieu à ses altercations avec les grands, et furent cause de tous les troubles qui désolèrent son règne. La trêve avec la Navarre allait expirer: le même souverain, Jean II, régnait alors dans ce royaume et dans l'Aragon. Henri IV lui déclara la guerre, sous prétexte de faire rendre la liberté au prince don Carlos, fiancé avec l'infante dona Isabelle, sa sœur, et qui était retenu prisonnier par son père, le roi d'Aragon, contre lequel il s'était révolté. Le roi de Castille entre avec une forte armée dans la Navarre, s'empare de plusieurs places, et envoie en même temps des troupes aux Catalans qui s'étaient aussi soulevés en faveur de don Carlos. La mort de ce malheureux prince, en 1461, aurait dû mettre un terme à la guerre; mais elle ne continua qu'avec plus de fureur. Les Catalans ayant perdu le prince qu'ils avaient tant aimé, et voulant se soustraire à la domination des Aragonais, proclamèrent Henri souverain de la Catalogne. Il n'osa cependant pas prendre le titre de roi d'Aragon et de Valence, que les mécontents de ces deux royaumes le pressaient d'accepter, parce qu'en même temps la France, tout en désapprouvant ce projet, offrait sa médiation pour terminer les différends qui régnaient entre les deux rois. Henri

accepta la médiation de la France, et fit sa paix avec le roi d'Aragon. Mais une guerre bien plus cruelle lui était réservée dans ses propres états. Ses mauvais procédés, la faveur dont il honorait ses favoris, avaient éloigné de sa cour presque tous les grands de son royaume. Ils n'attendaient qu'une occasion pour éclater : elle se présenta. Le roi de Castille, après avoir répudié Blanche de Navarre (en 1454) sous des prétextes spécieux, avait épousé, en secondes nocces, Jeanne de Portugal, sœur du souverain de ce royaume, princesse dont la galanterie scandaleuse ne cédait en rien aux mœurs dépravées de son époux. Quelque temps après son mariage, elle accoucha d'une fille, l'infante dona Jeanne, qu'il déclara son héritière : mais les principaux seigneurs refusèrent toujours de la reconnaître pour telle, persuadés, comme ils le disaient, que le roi était impuissant ; et ils répandaient, au sujet de la naissance de l'infante, des bruits dénués peut-être de fondement. On disait, entre autres choses, que le roi, desirant avoir un successeur à quelque prix que ce fût, avait lui-même introduit, dans le lit de sa femme, Bertrand de la Cueva, jeune seigneur, qui était à-la-fois son favori et l'amant de la reine, et que, de ce commerce, était née l'infante dona Jeanne. Henri insista pour que cette princesse fût reconnue comme héritière immédiate de sa couronne, en même temps qu'il la fiança au duc de Guienne, frère de Louis XI. Pour dissiper les bruits injurieux ou ridicules répandus contre lui, il se soumit à l'examen des médecins : mais leur rapport, bien que conforme à ses desirs, ne satisfît point les grands, tous disposés à la révolte. Bientôt, ayant à leur tête l'archevêque de Tolède (depuis long-temps ennemi

du roi), ces mêmes seigneurs guèrent contre leur monarque, la Castille en insurrection, et dèrent aussitôt à la déposition de ri IV, qui eut lieu en 1465. On c à cet effet, un vaste théâtre da plaines d'Avila : une statue colo assise sur un trône couvert de voiles de deuil et avec tous les butes de la royauté, fut élevée : théâtre. La sentence de dépositi prononcée à la statue. L'arche de Tolède lui ôta la couronne, t tre prêlat l'épée, un autre le sc et un jeune frère de Henri, n Alphonse, fut proclamé roi. L'a vèque et ceux de son parti déclai Henri impuissant, dans le temp était environné de maîtresses, e noncèrent que la princesse J était bâtarde et née d'adultère. l n'eut pas plutôt appris, à Salama la nouvelle de sa déchéance, qu' sembla à la hâte une armée, et m contre les conjurés. C'est alors guerre civile devint plus ach Pendant trois ans, les conjurés e l'avantage. Ce fut en vain que chercha, par tous les moyens poss à les ramener à leur devoir. Outr répugnance à reconnaître l'infant Jeanne, ils protestaient qu'ils n'e ai més que pour le bien du royaui les lois étaient sans vigueur, le sans récompense, et les malfa impunis. L'infant don Alphonse, avaient voulu élever au trône, mort dans ces entrefaites, les co jetèrent les yeux sur l'infante Isabelle, sœur du roi, qui, à l' dix-sept ans, faisait paraître les des qualités qui devaient la mett jour, au rang des plus grandes cesses. Ils la déclarèrent héritière royaume de Castille : mais, qu instances qu'on lui fit, elle ne pas accepter la couronne du viv

Celui-ci, harcelé de toutes
rit enfin contraint d'en ve-
rcommodement avec les re-
principaux articles furent,
maîtrait Isabelle pour son
se réservant le pouvoir de
un époux, et qu'il éloigne-
cour, la reine et sa fille
ne : les seigneurs jurèrent,
té, de rentrer dans l'obéis-
roi promit tout ce qu'on vou-
ne sanctionna rien par au-
lité publique. Le calme pa-
tabli, Henri se décida à ma-
r, dona Isabelle, avec le duc
mais cette princesse le refu-
gneurs, d'après son consen-
vaient déjà négocié en secret
age avec l'infant d'Aragon,
mand (V. FERDINAND le Ca-
: ils leur avaient même pro-
ntrevue où les parties étaient
s entièrement d'accord sur
conditions. Ce mariage eut
en 1463. Le roi Henri en fut
ient irrité : il voulait en pu-
ur ; mais elle était déjà dans
e son époux. Quelque temps
e réconcilia avec elle et son
e ; mais il ne consentit ja-
reconnaître, publiquement,
belle, pour héritière de sa
. Henri IV aimait naturelle-
uerre, où il allait toujours ac-
i de ses favoris et de ses mai-
avait demandé à Calixte III
, contre les Maures de Gre-
e croisade, que ce pape lui
ordée. Cette guerre, qui dura
ix ans, n'avait produit aucun
remarquable pour les armées
s. Cependant, résolu de la
, il avait réuni une puissante
rsque, se trouvant à Ségovie,
i d'une violente maladie, qui,
de quelques mois, le condui-
abeau, le 20 décembre 1474,

après un règne orageux de vingt ans.
Avant de mourir, il déclara qu'il lais-
sait, pour son héritière, l'infante do-
na Jeanne ; mais, par le vœu de la na-
tion, ce fut Isabelle qui monta sur le
trône. (V. ISABELLE de Castille.) Mal-
gré les vices auxquels il était livré,
Henri IV donna, parfois, des exem-
ples de piété : il fonda des églises, et
dota des établissements religieux. On
louerait en lui quelques actes de jus-
tice, s'il n'eût plus souvent encore exer-
cé des actes de vengeance et de rigueur.
Parmi les premiers, on raconte que se
trouvant à Léon, un gentilhomme ga-
licien vint se plaindre d'un seigneur
qui s'était emparé, par violence, de son
château. Le monarque, ayant constaté
le fait, fit arrêter l'usurpateur, et lui
fit trancher la tête. On cite, en même
temps, le fait suivant, comme un de
ses actes de vengeance. Dona Cathe-
rine de Sandoval, sa maîtresse, s'é-
tant abandonnée à un jeune homme,
le roi fit, publiquement, couper la tête
à ce dernier, dans la ville de Medina-
del-Campo. Ne voulant pas répandre
le sang de la comtesse, il résolut de
l'enfermer pour toujours, en la nom-
mant abbesse du monastère de Ste.-
Marie de las Dueñas. A cet effet, il fit
enlever de force l'ancienne abbesse de
ce monastère, femme d'une vertu exem-
plaire, et mit à sa place la comtesse
de Sandoval. L'archevêque de Tolède
tenta vainement de s'opposer à cet acte
de violence : le roi fut sourd à toutes
ses remontrances ; aussi le prélat, com-
me on l'a vu, figura le premier à la tête
des rebelles. Henriquez del Castillo,
le P. de la Croix, et Alphonse de Pa-
lerme, ont écrit la *Chronique* de
Henri IV ; mais leurs ouvrages n'ont
jamais été imprimés. Les flatteries des
deux premiers auteurs, et les invectives
du troisième, semblent également éloi-
gnées de la sévère impartialité qui con-

vient à l'histoire. On doit à Ferreras ce que l'on sait de plus exact sur la vie de ce monarque. B—s.

HENRI de Bourgogne, tige de la première branche des rois de Portugal, était petit-fils de Robert I^{er}, duc de Bourgogne (1), et neveu de Henri I^{er}, roi de France. Il naquit vers 1035, et passa, vers 1060, en Espagne, attiré, dit-on, par la renommée du Cid, le plus grand capitaine de son siècle. Il signala sa valeur dans plusieurs combats, et, après la mort de Ferdinand, roi de Castille, resta attaché à son fils Alphonse VI, qui le récompensa de ses services, en lui accordant, en 1072, la main de D. Thérèse, sa fille naturelle. Il obtint, par ce mariage, le gouvernement de Porto, et du pays entre Douro et Minho, qu'il avait conquis sur les Maures, et dont il fut fait comte souverain, en 1098. Henri mit tous ses soins à faire fleurir la religion dans ses états ; il remplaça les évêques dans les sièges dont ils avaient été chassés par les Musulmans, reconstruisit plusieurs églises, et les pourvut de tous les objets nécessaires à la majesté du culte. Après avoir pris des mesures contre les nouvelles tentatives des Maures, il s'embarqua, vers 1103, pour aller rejoindre, dans la Palestine, son cousin Renaud, comte de Bourgogne ; et il rapporta, des lieux saints, de précieuses

reliques, dont il enrichit l'église de Braga. Il eut constamment la main pour attaquer l'ennemi ou pour repousser leurs attaques, et il mourut au siège d'Aveiro, le 1112, vivement regretté de ses sujets. Henri était brave, religieux, et vaillant. Il récompensa magnifiquement tous les services qui lui furent rendus, et s'attacha, par-là, un grand nombre de chevaliers, qui l'aidèrent dans ses entreprises. Il avait gagné de nombreuses tailles rangées sur les murs de sa ville, et avait envahi plusieurs de leurs possessions importantes, et contribué à l'expulsion de toute l'Espagne. Il avait fait la guerre bien fait ; qu'il avait de belles manières agréables, et savait concilier la bravoure les droits de l'humanité. Ses exploits firent le sujet de l'histoire de Henri, comte d'Ericeira. Son portrait est gravé par Corn. Galle, et une ancienne peinture sur verre, qui représente Alphonse a été le premier roi de Portugal.

HENRI (Le cardinal) fils d'Emanuel, roi de Portugal, naquit à Lisbonne le 31 janvier 1500. Destiné à l'état ecclésiastique, il s'appliqua avec ardeur à l'étude de la philosophie et des langues, et parvint à un grand progrès. Non encore l'âge de quatorze ans, nommé vicaire du couvent de la Croix à Coimbra, il fut élu évêque de Beja, en 1532, de l'archevêché de Braga, en 1540, au cardinalat, en 1546, par Alphonse, son frère, duc de Bragança, et évêque d'Evora, érigé pour lui en archevêché. Plein de zèle pour la réforme des mœurs et de la discipline, il ne put se voir obligé de consentir à l'établissement de l'inquisition dans son diocèse, ce redoutable tribunal étendit son pouvoir sur tout le royaume.

(1) Un manuscrit de l'abbaye de Fleury-sur-Loire, publié pour la première fois dans les *Hist. francorum* de P. Pithou, établit d'une manière incontestable l'origine du comte Henri, et prouve qu'il descendait, par son père, des ducs, et par sa mère, des comtes de Bourgogne. Gollut (*Mém. hist. de la répub. séquan.*, p. 305) s'appuyant de l'autorité de plusieurs historiens espagnols, lui donne pour père Guillaume II, comte de Bourgogne ; et le P. DuRAND a cherché à faire prévaloir cette opinion dans une lettre insérée au *Mercure* d'avril 1758. (*Voy. DuRAND.*) L'examen impartial des différentes raisons alléguées par le P. DuRAND, ne nous a nullement convaincus de la solidité de ses assertions ; mais comme l'anonyme de Fleury donne pour mère à Henri, Sibille, fille de Guillaume II, comte de Bourgogne, il est possible qu'il soit né à Besançon, et que dans sa jeunesse il ait porté le titre de comte de cette ville.

an, son frère, tenta de le faire sage; mais il ne put y réussir, et n'obtint en dédommagement que quelques bénéfices et de légat pour le Portugal. Les lui décernèrent la régence pendant la minorité de dom Sébastien, mais il parut n'accepter le pouvoir avec une extrême répugnance, et prudemment, et s'empressa de se mettre entre les mains du jeune roi, mais il regretta la cour, dès qu'il fut quittée, et chercha par ses intrigues à y conserver son crédit. Ce roi le refusa la régence que lui Sébastien avant son départ pour l'expédition d'Afrique (*Voy. ALPHONSE*, roi de Portugal); mais, à l'approche de sa mort, il se hâta de venir à Lisbonne, et s'y fit proclamer roi le 28 août 1578. Son âge ne donnant lieu de présumer qu'il ne durerait pas long-temps le trône, les princes qui y prétendaient, cessèrent de faire valoir leurs droits. Henri, indifférent sur les troubles menaçaient le royaume, sembla ne ressaisir le pouvoir que pour se venger. Il écarta des trônes, et bannit de Lisbonne les favoris de Sébastien, sous le prétexte qu'ils auraient dû s'opposer à ses projets, et ne leur permit pas d'employer un seul mot pour leur défense.

Cependant les États le supplièrent de désigner son successeur; mais il répondit qu'auparavant il voulait examiner les droits des prétendants; mais il resta dans la même position, penchant tantôt pour la maison de Bragance, tantôt pour Philippe II, et cherchant ensuite à porter l'un et l'autre, en sollicitant la cour de Rome la permission de se marier. Sur ces entrefaites il tomba malade, et mourut dans le palais d'Almeyren le 31 jan-

vier 1580, jour anniversaire de sa naissance, à l'âge de soixante-huit ans. Philippe II lui succéda, contre le vœu des Portugais, qui auraient préféré dom Antoine, prieur de Crato, neveu de Henri. (*Voy. ANTOINE* de Crato, tom. II, pag. 279.) Henri, qui a laissé l'idée d'un prince faible et capricieux, avait montré les vertus et les qualités d'un grand prélat. Il réforma les mœurs trop relâchées des ecclésiastiques, établit des écoles et des hospices pour les pauvres, protégea les lettres, fonda l'université d'Evora, et des collèges à Coimbre et à Lisbonne. Il engagea le jésuite Mafseï à écrire l'histoire des conquêtes des Portugais dans les Indes, et encouragea les utiles travaux de plusieurs savants. Il composa lui-même plusieurs ouvrages, la plupart ascétiques, parmi lesquels on se contentera de citer des *Méditations* (en portugais) sur les mystères de la Vie du Sauveur, Evora, s. d., in-8°. Cette première édition est très rare. Le célèbre P. Louis de Grenade en a donné une nouvelle, précédée de l'éloge du royal auteur, Lisbonne, 1574, in-8°; et ces *Méditations* ont été traduites en latin par le P. Ant. de Serra, dominicain, Louvain, 1575, in-12, et plus élégamment par les jésuites du collège d'Evora, Lisbonne, 1576, in-8°. On trouvera les titres des autres productions du cardinal Henri dans la *Bibliothèque curieuse* de David Clément, tom. IX, pag. 401 et suiv.

W—s.

HENRI DE PORTUGAL, duc de Visco, né en 1394, était le 4^e. fils de Jean I^{er}, roi de Portugal, qui l'avait épousé de Philippine de Lancastre, sœur de Henri IV, roi d'Angleterre. A l'esprit guerrier ce prince joignait la culture des arts et des sciences, alors mépri-

sés des personnes de son rang ; il s'appliqua, avec un goût particulier, à l'étude de la géographie. Les leçons des plus habiles maîtres et les relations des voyageurs lui procurèrent bientôt assez de connaissance du globe pour apercevoir la probabilité de découvrir de nouvelles contrées en naviguant le long de la côte d'Afrique. Au retour de l'expédition de Tanger, où il s'était signalé sous les yeux de son père, il se retira de la cour, fixa sa résidence à Sagres, près du cap St.-Vincent, où la vue de l'Océan portait continuellement ses pensées vers son projet favori. Quelques-uns des plus savants hommes de son pays l'avaient accompagné dans sa retraite, et l'aidaient dans ses recherches. Il consulta les Maures de Barbarie et les Juifs de Portugal ; il attira à son service d'habiles navigateurs : sa probité, son affabilité, son respect pour la religion et son zèle pour la gloire de son pays, donnaient un nouvel éclat à ses talents. Gonzalez Zarco et Tristan Vas s'élevèrent, par ses instructions, au large du cap Bojador, qui était regardé comme une barrière impossible à franchir, et découvrirent l'île appelée aujourd'hui Porto-Santo. L'année suivante, 1419, les mêmes officiers découvrirent Madère, où le prince, outre les semences, les plantes et les animaux domestiques communs en Europe, fit transporter des plants de vigne de Cypre, et des cannes de sucre de Sicile. Ces deux objets y prospérèrent rapidement, et devinrent bientôt des articles considérables de commerce. Le cap Bojador fut doublé en 1434 (V. GILIANEZ), et de nouvelles tentatives conduisirent les navigateurs du prince Henri dans la rivière du Sénégal et dans plusieurs autres contrées, les Açores, les îles du cap Verd : mais la mort de dom Henri, ar-

rivée en 1463, fit éprouver une funeste à la passion pour les découvertes. On conjecture que ce vaste génie lui avait fait concevoir l'idée de pénétrer jusqu'aux orientales. On attribue à ce prince l'invention des cartes plates, le premier pas qu'on ait fait vers la construction des cartes marines.

HENRI DE CHAMPAGNE, naquit en 1181. Après avoir institué son fils Thibaut son héritier universel de Champagne, il se rendit en Palestine pendant la troisième croisade, et se distingua au siège de Jérusalem ou de St.-Jean d'Acre. Cœur-de-lion, qui était son fils, lui fit épouser Isabelle, veuve de Conrad, marquis de Tyr : son mariage et le consentement des seigneurs des barons l'élevèrent au trône de Jérusalem. Il mourut dans la quatrième croisade (l'an 1197) : il s'était fait une fenêtre de son palais pour défilier les troupes qui marchaient vers Jaffa : la fenêtre se ferma tout-à-coup, et l'entraîna dans la mort. Isabelle sa veuve épousa le roi de Chypre, qui fut après de Jérusalem.

HENRI. V. BAVIÈRE, BARRON, CONDÉ, GUISE. HARCOURT, LORRAINE, et NEMOURS.

HENRI DE BOURGOGNE, nommé le *Grand*, fut le premier propriétaire de cette province des Bourguignons dans laquelle remonte à l'an 413 ; ces peuples d'origine germanique, formèrent entre le Rhin et la Saône, le royaume de Bourgogne (V. FÉLIX) : Clovis le rendit tributaire. Les fils de ce conquérant, après avoir partagé ses états, s'étendirent en Gaule par l'entière réduction de la race des Bourguignons, qui

en duché de Bourgogne et dit, et en comté de Bourgogne supérieure : l'un eurent réunis à l'empire de se. La Bourgogne eut des lords bénéficiaires ou amonite propriétaires. Henri-le-Blanc dit Hugues-le-Blanc dit et frère de Hugues Capet, été 22 ans duc de Bourgogne à volonté, comme son père et Othon son pro-eut enfin en propriété ce it en que par commission. Hugues Capet, devenu roi en 987, lui donna le duché gne en propre héritage, le gne des plus grands hon-si qu'il s'exprime dans une nous a été conservée. Plu-ens monuments nous ap-que le duché de Bourgogne à peu-près la même éten-chute de la monarchie. s contemporains, qui par-ri-le-Grand, ne rapportent ice aucune de ces actions, ni de ces exploits qui jus-titre de *Grand* qu'ils lui et qu'on explique par le rand - duc que lui conféra ipet. Du reste, on représen-ri-le-Grand, ou grand-duc, prince occupé à maintenir lre, à corriger les abus, à onheur de ses sujets. La de Saint Benigne fait l'é-s mœurs, de son caractère iété. Il mourut, en 1002, château de Pouillé-sur-Suo-sant qu'un fils naturel, et optif, né du premier maria-femme Gerberge, veuve t, roi des Lombards, nom-Guillaume, et auquel le roi sputa et enleva la Bourgo-s une guerre de dix-huit

ans. Otto-Guillaume ayant fait depuis son accommodement avec Robert, eut le comté de Dijon pour sa vie, et fut le premier comte propriétaire de la Bourgogne supérieure. B—P.

HENRI, ou plutôt Frédéric-Henri-Louis, prince de Prusse, né à Berlin, le 18 janvier 1726, était le troisième fils de Frédéric-Guillaume I^{er}, et fut élevé, jusqu'à la mort de son père qu'il perdit à l'âge de quinze ans, selon les goûts et le caractère de ce prince grossier et bizarre, dont il était tendrement aimé. Toute l'affection de Frédéric-Guillaume I^{er}, en s'éloignant de l'ainé de ses fils, s'était portée sur les deux autres; et l'on sait qu'il voulut plusieurs fois le priver, en leur faveur, de ses droits à la couronne. (*Voy. Frédéric*, XV, 568.) Cette préférence sema dans la famille de funestes germes de division; et, lorsque Frédéric fut monté sur le trône, il parut se souvenir quelquefois d'une injustice dont il aurait eu tort d'accuser ses frères. Le prince Henri se livra dès sa plus tendre jeunesse à l'étude de la guerre; et il était déjà très versé dans la théorie de cet art difficile, à l'âge où son frère aîné n'avait encore montré que de l'éloignement pour tout ce qui tient aux armes. Il fit sa première campagne, comme colonel, en 1742, et se trouva à la bataille de Czaslau. La paix qui fut conclue bientôt après, ne lui permit pas d'acquérir beaucoup d'expérience; mais elle le rendit à ses études théoriques. La guerre s'étant rallumée en 1744, il s'efforça de se montrer digne de marcher sur les traces de son frère, et servit à ses côtés comme l'un de ses aides-de-camp. Chargé de la défense de Tabor, il y repoussa les attaques de Nadasty, et se distingua d'une manière encore plus remarquable à la bataille de Hohen-

Friedberg, où Frédéric sut déployer ses grands principes de tactique avec tant de supériorité. Cette guerre ne fut encore, pour le prince Henri, qu'une occasion d'appliquer à la pratique les résultats de ses études ; et la paix de Dresde lui ayant bientôt permis de les reprendre, il se préparait à devenir un des plus profonds tacticiens de son siècle. Frédéric II ayant exigé, à cette époque, qu'il vint demeurer à Potsdam, ce fut dans la société des savants et des gens de lettres réunis par le roi dans ce séjour, que le jeune prince forma son goût, et acquit toutes les connaissances qui l'ont distingué. La sévérité dont Frédéric usait alors envers lui, contribua même à son instruction, en l'éloignant de toutes les occasions de dissipation, et en le forçant à ne s'occuper que de choses utiles. Le prince Henri resta pendant six ans dans cette situation ; et il ne jouit de quelque indépendance qu'après l'union qu'il contracta, en 1752, avec une princesse de Hesse-Cassel : il obtint alors le château de Reinsberg, déjà illustré par la résidence de Frédéric ; et ce monarque lui fit bâtir un palais à Berlin. Comme son frère, et peut-être par les mêmes motifs, le prince Henri avait peu de penchant pour le mariage ; mais il saisit avec empressement cette occasion de se soustraire au joug du roi. Son existence prit une nouvelle face ; libre de suivre ses goûts, il se livra sans relâche à l'étude de l'art militaire : uni de la plus tendre amitié avec son frère le prince royal, il faisait la guerre avec lui par correspondance. Supposant deux armées en présence, chacun des deux princes se chargeait de régler les mouvements de l'une d'elles, et les indiquait par des plans qu'il envoyait à son adversaire, le-

quel lui adressait à son tour son de défense. On ne peut douter de telles occupations n'aient fort contribué à donner au prince cette connaissance profonde de la stratégie qu'il déploya ensuite avec éclat. Dès la première année de la guerre de sept ans (1756), il manda une brigade sous les ordres du roi son frère. Placé à l'aile droite de l'armée prussienne, à la bataille de Prague, il y détermina la victoire en chargeant à la tête de ses troupes la plus grande valeur. Après la défaite de la bataille de Kollin, il dirigea la retraite d'un corps d'armée, et fut heureux ou peut-être plus habile que son frère le prince royal. La grâce de celui-ci l'affligea vivement, et il n'est que trop vrai qu'il ne put jamais pardonner au roi la sévérité montrée par lui dans cette circonstance. (V. FRÉDÉRIC II, XV, page 577.) Trop fier pour dissimuler, le prince donna un libre essor à son mécontentement ; et de là vinrent la méfiance et l'aigreur qui se mêlèrent si souvent aux relations des frères. Cependant le roi, qui avait parmi ses meilleurs généraux, et dont les affaires devenaient de jour en jour plus embarrassées, continua d'employer le prince Henri, et lui confia les postes les plus importants. A la bataille de Rosbach, celui-ci commandait une division d'infanterie, qui eut une grande part à la victoire ; et il y reçut une blessure grave. Les égards qu'il eut dans cette occasion pour les officiers français tombés au pouvoir des Prussiens touchèrent vivement cette nation renommée, en s'empressant d'en faire honneur, prépara l'acte de la paix que le prince Henri reçut ensuite à Paris. Après la bataille de Rosbach, ce prince commanda à

de troupes que son frère partant pour la Silésie. Cette année, que l'on porta l'année 1758) à vingt-cinq mille fut chargée de couvrir toute l'opération des états prussiens de cette époque difficile véritablement la gloire de roi. Employant tour à tour la défense, il n'essuya pas de revers, et remporta plusieurs succès ; il tint pendant quatre ans les efforts de trois armées, et, par ses marches et de ses défenses, parvint à garantir de l'invasion un pays ouvert, et d'où les prussiens tiraient toutes leurs forces. Après la défaite de Mollath, le prince Henri se trouva en état de porter des secours à son frère ; il lui amena fort à propos de sept mille hommes : il se plaça en suite son arrière-garde de ses plus belles troupes, et, quoiqu'il fût obligé de reculer pour délivrer Dresde, il fit le maréchal Daun. La campagne de l'année suivante avait été encore plus glorieuse pour le prince Henri. Après avoir fait dans une expédition rare les magasins que l'ennemi avait en Bohême, il poursuivit jusqu'à la fin l'armée d'empire que commandait le duc de Deux-Ponts, et l'emmena en Lusace pour contenir les Français, et se trouver à portée de les combattre, qui, au moment de la bataille de Kunnersdorf, se trouvèrent dans une situation si désespérée, qu'ils firent un testament et nommèrent le prince Henri régent du royaume. Cette bataille devait achever la guerre ; néanmoins elle n'eut pas de suites funestes ; et l'habileté du prince Henri fut connue par les succès qu'il avait en tête,

n'y contribua pas moins que la méintelligence des alliés : cependant il ne put empêcher que la place de Dresde ne tombât en leur pouvoir. Séparé alors de toute communication avec le roi, et forcé de combattre plus de quatre-vingt mille hommes avec un corps de vingt-cinq mille, il réussit à porter le théâtre de la guerre en Saxe. Déjà, par les marches les plus habiles, il avait forcé le maréchal Daun à se retirer en Bohême, lorsque la capitulation du général Finck changea la face des affaires, et vint réveiller dans l'esprit du prince Henri un mécontentement excité dès longtemps par plusieurs circonstances, et surtout par les malheurs du prince de Prusse. Ce mécontentement éclata alors avec trop de violence sans doute ; et l'on ne doit pas dissimuler que, depuis cette époque, le frère de Frédéric laissa trop souvent apercevoir un esprit d'improbation et d'humeur, que la gloire et les succès du grand roi ont rendu encore plus injuste. Cependant la campagne de 1760, où les armées prussiennes se virent pressées par de si nombreux ennemis, où le génie de Frédéric se montra avec tant d'éclat, fit aussi le plus grand honneur au prince Henri. Chargé, cette fois, de couvrir le nord de la Prusse avec une armée de moitié moins nombreuse que celle des ennemis, il vint à bout, par des marches habiles, de contenir les Russes, d'empêcher leur jonction avec les Autrichiens, et il délivra Breslau, que ceux-ci tenaient assiégé ; puis il porta au roi des secours, que l'état fâcheux de ses affaires rendit bien précieux. Il éprouva cependant encore, à cette époque, de la part de son frère, des sujets de mécontentement si vifs, qu'il se retira à Glogau, sous prétexte de maladie, et qu'il y vécut, pendant plusieurs mois, dans un éloignement

absolu. Ce ne fut qu'au commencement de la campagne suivante (1761), que le besoin de sauver la monarchie, rapprocha les deux frères. Ils eurent alors de longues conférences à Leipzig ; et ce fut là qu'ils convinrent de partager l'armée en deux corps, dont l'un, sous les ordres du roi, dut occuper la rive droite de l'Elbe, et couvrir la Silésie ; et l'autre, sous les ordres du prince Henri, contenir le maréchal Daun sur la rive gauche du même fleuve. Ce fut dans cette position, que ce prince mit le sceau à sa gloire militaire. Avec quarante mille hommes de nouvelles levées, non seulement il empêcha Daun, qui en avait soixante mille, de pénétrer en Saxe, mais il le mit encore dans l'impossibilité de se réunir à Laudon ; il éloigna, en même temps, les Français du cœur de la Prusse, et fit de telles dispositions, que nulle part ses ennemis ne purent le prendre au dépourvu. Les affaires de Frédéric II s'étaient améliorées, au commencement de 1762, l'armée du prince Henri fut portée à trente-cinq mille hommes, et il put reprendre l'offensive. Ce fut alors qu'il acheva d'éloigner les Autrichiens de la Saxe, et qu'il poussa des partis en Bohême et jusqu'en Franconie. Cependant, pressé ensuite lui-même par leurs différents corps, qui s'étaient réunis, il éprouva quelques échecs, et fut obligé d'évacuer le camp de Freyberg. Mais, ainsi que Frédéric, tirant de ses revers une nouvelle énergie, il prit une revanche éclatante à Freyberg, le 29 octobre 1762. Ses dispositions furent si bien prises, que le prince de Stolberg, qui lui était opposé, n'eut connaissance de ses projets qu'en les voyant exécuter. Les Impériaux, attaqués à l'improviste, dans une forte position, avec un ordre et une précision admirables, perdirent huit mille hommes

et trente pièces de canon ; et il rallièrent que le lendemain, lorsque le prince Albert de Saxe leur eut un renfort considérable, dans un moment où le prince Henri recevait un secours que le roi venait de voyer. Cette circonstance a été blâmée par quelques personnes, une occasion de blâmer l'empressement avec lequel il avait attaqué, avant d'avoir un renfort ; et on lui a reproché d'avoir pas voulu partager la gloire de cette entreprise avec le prince halt, aide-de-camp du roi, que lui envoyait pour le diriger. tant de preuves de valeur et de confiance, le prince Henri ne devait pas s'attendre à un pareil affront ; mais s'il fut animé, dans cette circonstance, par un sentiment propre et de mécontentement fort excusable, il est bien sûr qu'il ne fit rien qu'avec la conviction plus entière de vaincre, et de terminer la guerre par un coup d'éclat. La paix en effet signée, quatre mois après la bataille de Hubertsbourg. Frédéric traita alors, le prince Henri avec beaucoup d'égards, et lui donna une garnison de quatre hussards, qui pendant ces jours restée attachée à sa personne. Si ce monarque a fait éprouver à son frère quelques mortifications si dures, personne au fond ne lui rendait plus de justice. Il le plaça, pendant la guerre, dans les postes les plus importants, et il l'employa dans les circonstances les plus difficiles. Voici comment il en parle, dans son Histoire de la guerre de sept ans : « Il serait superflu de faire le panégyrique de S. A. R. I » bel éloge qu'on puisse en faire » de rapporter ses actions. Les ennemis y remarqueront aisément que ce mélange de bonheur et de prudence

diessent si rare, qui réunissent le plus de perfection que la nature puisse accorder pour former un grand homme de guerre. » Ces témoignages ne sont pas les seuls que Frédéric donna à son frère : il eut toujours pour ce prince, en public, beaucoup d'égards et de prévenances. Il tint avec lui, pendant tout son règne, une correspondance suivie, et manda, dans toutes les occasions importantes, des avis qu'il eût quel que tort de ne pas suivre. Chacun, on le vit sortir de sa réserve, pour célébrer, avec beaucoup d'appareil, le jour de la naissance du jeune Henri. Cette solennité était la grande fête de sa cour ; et c'était le jour où le roi se montrait dans le palais royal de la royauté. Il faisait à son frère un cadeau de 60,000 francs ; on voyait au banquet un service massif, qui ne sortait du trésor que cette seule fois dans l'année. Cette fête, les deux princes se voyaient ensemble : tandis que Frédéric était retenu dans son palais de Sans-Souci, Henri vivait, à Reinsberg, à peu près de la même manière. La princesse Sophie ne n'y habita que peu de temps seulement. Des torts vrais ou supposés, et furent exagérés par de perfides flatteurs, amenèrent une séparation, qui fut irrévocable. La culture des lettres et des arts remplissait tous les moments du prince. Les leçons de Voltaire et de quelques autres avaient formé son goût pour la langue et la littérature française ; et les répétitions qu'il avait faites, dans sa jeunesse, de ses chefs-d'œuvre dramatiques, lui avaient inspiré une véritable passion pour le théâtre allemand. Il fit construire à Reinsberg une salle de spectacle ; et toute sa maison fut employée à y jouer des espèces de farces, dont il composait quelque-

fois lui-même les paroles. C'est pendant qu'il vécut ainsi, loin de tout projet d'ambition, que les Polonais pensèrent à l'élever sur le trône, et qu'ils en firent deux fois la demande à son frère : mais celui-ci ne reçut qu'avec indifférence une telle proposition ; et les intrigues de la Russie obligèrent bientôt les Polonais à reconnaître un autre souverain. Les affaires de ce royaume furent alors très-près d'occasionner une guerre sanglante entre l'Autriche, la Prusse et la Russie ; et Frédéric, qui, dans ce moment, voulait, par-dessus tout, épargner à ses peuples une telle calamité, envoya son frère à Pétersbourg, afin de la prévenir. Le succès de sa mission fut encore plus complet que Frédéric ne l'avait espéré : non seulement le prince Henri éloigna de Catherine II toute idée de guerre ; il détermina encore, avec cette princesse, les bases du premier partage de la Pologne ; et Frédéric, qui n'avait pu croire à un tel résultat, lui dit à son retour : « Ah ! mon frère, vous aviez raison ; un dieu vous inspire. » Les sentiments d'estime et de confiance que le prince Henri avait fait naître dans l'esprit de la Czarine pendant son séjour auprès d'elle, établirent entre eux des relations, qu'ils entretenirent constamment depuis ; et elles ont beaucoup contribué à l'union qui n'a pas cessé d'exister entre les deux puissances. Cette union fut alors habilement cimentée par le mariage du fils de Catherine avec une princesse de Wurtemberg, nièce du prince Henri. Le jeune grand-duc vint avec lui à Berlin ; et ce fut dans cette capitale que se firent les fiançailles, d'une manière très-solennelle. Le repos dont le prince Henri jouit, après ce succès de négociations, fut interrompu par la guerre de la succession de Bavière, où il se vit opposé au maréchal de Laudon. Le

général prussien , réuni aux Saxons , pénétra en Bohême , et , trompant son adversaire par des manœuvres habiles , parvint à faire vivre son armée , pendant toute cette guerre , aux dépens de l'ennemi . A peine avait-il repris ses loisirs pacifiques à Reinsberg , que les justes alarmes causées à la cour de Berlin par l'ambition de Joseph II , obligèrent le prince Henri à se rendre à Versailles , où son frère l'envoya pour déjouer les projets de l'Autriche . Ce voyage eut un grand éclat : la gloire du prince Henri , et le souvenir des égards qu'il avait eus pour les militaires français , lui avaient valu l'accueil le plus flatteur ; et l'on se rappelle encore , dans ce pays , les fêtes qui lui furent données , autant que la politesse et l'affabilité qu'il montra dans toutes les occasions . Louis XVI , qui sentait tous les avantages que devait trouver la France dans une alliance de la Prusse , lui témoigna beaucoup d'intérêt ; et les ministres Calonne et Vergennes , qui semblaient pénétrés des mêmes sentiments , assurèrent le prince prussien que le roi allait , lui-même , écrire à Joseph II , pour se plaindre de ses prétentions sur la Hollande ; et que , si ces représentations n'étaient pas écoutées , il prendrait un parti décisif . La lettre fut même communiquée au prince Henri : mais on différa de l'envoyer ; et l'influence de la reine fit , dit-on , bientôt renoncer à des projets évidemment utiles aux deux puissances , et qui , en fixant à propos l'attention des Français , leur eussent , peut-être , épargné les horribles malheurs qui les ont accablés depuis . Le prince prussien quitta la France , comblé de nombreux témoignages d'estime et d'admiration , mais sans autres résultats que des promesses sur lesquelles l'indécision trop connue de Louis XVI ne

permettait guère de compter . Après son retour , il vit expirer son frère ; et cherchant son impatience d'obtenir un gouvernement , plus de Frédéric ne lui en avait donné l'espoir fut bientôt déçu . Le roi prit de l'ombrage pour les plus faits pour le diriger , dont il entoura le comte de Reinsberg , ennemi particulier de Henri , dut bientôt faire sauter , qu'il devait renoncer à la tutelle sur laquelle il avait compté long - temps . Son neveu ne put éprouver d'autres chagrins , en mettant au conseil-d'état un projet de succession qui pouvait donner une grande partie de son royaume , mais qui fut jugée en sa faveur , et priva , dans le même temps , par une ordonnance , des droits que le roi lui avait assurés sur le duché de Schwedt ; enfin , pour comble à ses offenses , le roi le rappela à la cour , et traita d'une distinction particulière , le comte de Kalkreuth , que Frédéric avait éloigné à cause de ses liaisons avec le prince Henri . Ce dernier , tout plus d'autre parti à prendre , se retira à Reinsberg ; et ce fut là , en retraite , qu'observant la marche des affaires , il dut s'applaudir de plus , de n'y avoir aucune modification , gignant bientôt de se voir des mortifications encore . Il songea à quitter entièrement la Prusse : conduit par le comte de Reinsberg , l'accueil qu'il avait reçu et conçu l'idée de se fixer dans la capitale , et se rendit une deuxième fois à Paris vers la fin de 1788 . Au lieu de l'ouverture des états généraux et des premiers symptômes de révolution . Venu dans cette capitale , y chercher le repos , il se

ment trompé dans son attente, il y éprouva un chagrin cuisant : ce fut la publication qui parut alors, sous le titre de *histoire secrète de la cour* de cet ouvrage, dans lequel le prince Henri est présenté sous des traits fort exagérés, eut le succès ; et, ce qui dut affliger le prince, c'est que de Mirabeau, qu'il avait ses bontés, en était l'auteur. Ces circonstances le déterminèrent à retourner en Prusse ; et peine revenu, que la révolution française éclata avec toutes ses conséquences. Comme on devait s'y attendre, la révolution politique que suivit dans ces circonstances la cour de Berlin fut approuvée par ce prince, et expliqua hautement dans ses écrits ; et des opinions, qu'il attribuait à sa situation, furent taxées de démocratisme. Une lettre qu'il écrivit en 1793, au comte de Gribeauval, fut interceptée et publiée par les chefs du parti républicain, et l'on ne put douter de sa façon de penser à cet égard : on l'exagéra et l'on donna des motifs à son fait qui eût paru tout autre, si l'on eût mieux connu la position du prince Henri. Les armées françaises eurent des succès importants. Elles menaçaient la Prusse, et la puissance de cette puissance devenait pour elle plus critique. Aussi la mauvaise fortune qu'il éprouva lorsqu'il était le triompher, le roi pensa qu'on ne pouvait le tirer ; et connaissant, à l'égard des bonnes dispositions de la révolution française, il s'éloigna pour sa

personne, le traita avec respect et amitié, et le chargea de diriger une négociation, dont la paix de Bâle fut le résultat. Frédéric - Guillaume II ne vécut que deux ans après cet événement. Le prince Henri ne pouvait regretter son neveu ; mais il était trop avancé en âge, et trop accoutumé aux douces habitudes de la retraite, pour vouloir jouer, sous le nouveau règne, le rôle qu'il avait tant ambitionné au commencement de l'autre. Cette fois il fut assez sage pour se contenter du respect et de la déférence que Frédéric-Guillaume III lui témoignait. Il passa ainsi, au milieu de la considération publique et des respects du souverain, les cinq dernières années de sa vie, et mourut, le 3 août 1802, à Reinsberg, âgé de soixante-seize ans. Il fut inhumé au-dessous de la pyramide que, quelques années auparavant, il avait élevée à la gloire des armées prussiennes. Ce prince était d'une petite taille, et très mal proportionné ; sa figure était repoussante ; de grands yeux bleus, très animés, mais durs et de travers, lui donnaient un air effrayant au premier aspect : mais, dès qu'on l'avait entendu, l'esprit et la grâce de sa conversation faisaient oublier les défauts extérieurs de sa personne. Il était d'une complexion délicate ; mais son extrême sobriété l'avait fortifié et mis en état de résister à toutes les fatigues. La Vie de ce prince a été écrite par plusieurs auteurs allemands, et il en a paru une en français, sous le titre de *Vie privée, politique et militaire, du prince Henri de Prusse*, etc., Paris, 1809, in-8°. On attribue cet écrit à M. de Bouillé. (Voy. ce nom dans la *Biographie des hommes vivants*.) Le colonel Schmettau, géographe prussien, a publié une carte, en quatre feuilles, des campagnes du prince Henri en Bohême et en

mert les a données en vingt feuilles, avec un très grand détail, son échelle étant double de celle de la carte de France de Cassini. M. Guyton, frère du chimiste, a publié la *Vie privée d'un homme célèbre*, ou *Détails des loisirs du prince Henri de Prusse dans sa retraite de Reinsberg*, à Véropolis, 1784, in-8°. et in-18°. On a attribué cet ouvrage à Mirabeau. Le comte de la Roche-Aimon, adjudant du prince Henri, a publié : *Introduction à l'étude de l'art de la guerre*, Weimar, 1802, quatre vol. in-8°. Le *Magasin encyclopédique*, VIII^e. année, tome 1^{er}, page 211, dit que cet ouvrage est presque entièrement de la plume du prince Henri; mais, dans le vol. III, p. 201, on rectifie cette erreur.

M—D. J.

HENRI DE LIVONIE, premier historien de ce pays, vivait au commencement du treizième siècle, et accompagna Philippe, évêque de Ratzebourg, dans son voyage en Italie. On croit qu'il était prêtre, ou religieux. On a de lui des *Annales*, de 1184 à 1225, dont l'original doit exister dans les archives de Suède. Jean-Daniel Gruber, en ayant eu une copie, les fit imprimer sous ce titre : *Origines Livoniæ sacræ et civiles*, Francf. 1740, in-fol.; et Jean-Gottfr. Arndt en publia une traduction allemande, Halle, 1747, in-fol.

C—AU.

HENRI. Voy. ALKMAR, BUCHE, GAND, HUNTINGDON, KALKAR, SETTIMELLO, SUSON et SUZE.

HENRIET (ISRAËL), dessinateur, graveur et marchand d'estampes, naquit à Nanci en 1608. Claude Henriet, son père, né à Châlons, était peintre sur verre. Ce fut lui qui peignit les vitraux de la cathédrale de cette ville, qu'on estimait assez, autant pour le dessin que pour le coloris. Le jeune Henriet, ayant reçu de

son père, établi alors à premiers éléments du de peinture, et desirant voir tit pour Rome, où il se mit sous la direction d'Antoine Tempe alors en réputation. Ayant contrée pour venir à Paris, essayé de graver, la facilité conquit pour cet art le désir de consacrer entièrement. Long-temps, d'amitié avec chargea du débit de ses estriets fut choisi pour enseigner au roi Louis XIV, alors jeune, à décider beaucoup de seigneurs à suivre l'exemple du prince, tribuna ainsi à propager le goût des arts. Henriet a plusieurs sujets d'après ses dessins, lesquels on voit qu'il a copiés le genre de Callot; il a copié différents ouvrages qu'on ne peut distinguer l'original. On doit citer, les sujets de l'histoire de la Ligue, que plusieurs peignent à Callot. Henriet mourut, en 1661; il eut pour fils Israël Sylvestre, son neveu, qui laissa ses dessins et ses gravures, ainsi que ce qu'il a écrit d'ouvrages de Callot et de ses enfants d'Israël Sylvestre, successivement maîtres à des écoles de France.

HENRIETTE-MARIE DE FRANCE, reine d'Angleterre, naquit à Paris en 1609. Elle fut témoin de plusieurs catastrophes pendant sa vie, et la durée presque entière de son existence, justifie le nom qu'elle-même se donna de veuve. En 1625, elle épousa Jacques Stuart, alors prince de Galles, connu par les attentats, et qui mourut en Europe, qui lui

me et la vie. Louis XIII, é de la princesse, n'avait con-
 le mariage qu'à condition que
 accorderait une dispense pour
 ence de religion. La jeune reine
 pas encore seize ans ; douée de
 up de grâces extérieures , cette
 Henri-le-Grand avait un cœur
 passait sa naissance (dit Bos-
 Douce, familière, agréable au-
 que ferme et vigoureuse... jamais
 douté de sa parole, ni désespé-
 sa clémence. » Elle était surtout
 d'amour pour la religion de
 être. Aux termes des conven-
 trimoniales, Henriette devait
 une liberté complète, relative-
 l'exercice du culte catholique.
 ait emmené avec elle le Père
 nommé son confesseur, et
 frères de la congrégation de
 re, dont il était le fondateur :
 ntôt les favoris du roi, enne-
 religion que cette princesse
 ait, et craignant l'ascend int
 pouvait prendre sur l'esprit de
 ux, persuadèrent au monarque
 er les ecclésiastiques français
 les officiers catholiques de la
 Elle-même éprouva plus d'un
 genre de contradictions et de
 (Voyez BUCKINGHAM), quoi-
 possédait, autant qu'elle le mé-
 l'affection de son époux. La
 si affligea Londres en ce temps-
 na occasion à Henriette d'exer-
 grandes charités, qu'elle ré-
 indistinctement sur les pro-
 comme sur les catholiques :
 si l'on ne fit que suspendre les
 de l'animosité à laquelle elle
 butte. On emprisonna un
 nombre de catholiques sous ses
 malgré ses ordres et malgré les
 es que Louis XIII fit faire à ce
 ar son ambassadeur. La reine
 : même temps fut soumise à

une épreuve non moins pénible, puis-
 qu'elle vit l'Angleterre armée contre
 sa patrie et sa religion, à la sollicitation
 des protestants de France, rebelles en-
 vers leur souverain, qui appelèrent à
 leur aide les Anglais : mais ceux-ci fu-
 rent défaits dans une descente qu'ils
 tentèrent à l'île de Rhé. Bientôt elle eut
 la satisfaction de pouvoir contribuer à
 terminer cette guerre, Louis XIII ayant
 envoyé à sa sœur les prisonniers et
 l'artillerie dont son armée s'était ren-
 due maîtresse. La paix, avec la Fran-
 ce, fut conclue à Suze par l'entre-
 mise des Vénitiens. Enfin, après
 dix-huit mois de souffrances, sup-
 portées avec patience et courage,
 Henriette trouva le moyen de désa-
 buser le roi son époux des préven-
 tions qu'on lui avait inspirées contre
 elle, et de le rendre sensible aux
 mauvais traitements qu'avaient reçus
 les officiers de sa maison qu'elle con-
 servait encore. Elle profita de quel-
 ques années de tranquillité, et de la
 confiance de Charles I^{er}, pour proté-
 ger et étendre la foi catholique. Elle
 fut bien secondée dans ce dessein
 par des religieux de Saint-François
 qu'elle avait fait venir de France à la
 place des prêtres de l'Oratoire. Elle
 ordonna pour eux la construction d'un
 hospice auprès de son palais de Som-
 merset; et la chapelle de cet hospice,
 monument de sa munificence royale,
 fut desservie avec autant de solennité
 qu'elle aurait pu l'être dans un état
 catholique. Mais bientôt le feu des dis-
 cordes civiles et religieuses se rallu-
 ma avec fureur ; on se révolta en
 Ecosse et dans la Grande-Bretagne;
 et le roi eut à combattre ses propres
 sujets. On rejetait sur la reine tout ce
 qui se passait : on l'accusait d'avoir
 abusé de la tendresse et de l'estime de
 son époux, pour le faire changer de
 croyance et détruire celle de l'état. Elle

ne répondit aux outrages que par des bienfaits, fit constamment preuve de bonté, en même temps que de sagesse et de fermeté. Dans tout le cours de cette guerre malheureuse, il y eut quelques intervalles de calme et de soumission ; mais les esprits s'aggravaient de plus en plus contre le roi et la reine. Enfin les rebelles, augmentant chaque jour d'audace et de puissance, Charles I^{er} fut obligé de quitter Londres, et de se séparer de sa femme. Il fut convenu que, sous prétexte de conduire en Hollande la princesse royale sa fille aînée, mariée depuis peu à Guillaume prince d'Orange, Henriette irait chercher des secours d'armes et d'argent. Une furieuse tempête l'assailit à son retour, et la mit dans un péril extrême, pendant la durée duquel elle montra la plus grande intrépidité, se tenant sur le tillac de son vaisseau, pour encourager l'équipage, et disant avec un air de sérénité, que les reines ne se noyaient pas. Après avoir perdu deux vaisseaux et une partie de ce qu'elle apportait, elle se trouva rejetée sur les côtes de Hollande, d'où, au bout de quinze jours, elle se commit encore aux hasards de la mer et à la rigueur de l'hiver. Elle arriva enfin en Angleterre ; mais ses ennemis ayant été avertis de son débarquement, elle fut canonnée dans la maison où elle était retirée : échappée, comme par miracle, à la mort, elle défendit de poursuivre l'auteur de cet attentat. Dans cette occasion, comme dans toutes celles qui suivirent pendant une année presque entière, elle montra un courage supérieur à son sexe et à sa fortune, un zèle ardent pour la cause du roi son époux, enfin une générosité et une clémence qui plusieurs fois enlevèrent des partisans à la cause des rebelles. Devenue grosse depuis son retour de Hollande, elle sentit, en voyant

son terme approcher, qu'il y avait nécessité absolue pour elle de quitter le roi, qu'elle accompagnait partout, et qu'elle secondait de tous ses moyens. Ils se dirent un tendre adieu, qu'ils ne croyaient ni l'un ni l'autre devoir être le dernier. Henriette chercha un refuge à Exeter, et s'y trouva réduite à une telle extrémité, que, pour faire ses couches, elle eut besoin qu'Anne d'Autriche lui envoyât sa sage-femme, et jusqu'aux moindres choses qui lui étaient indispensables. Elle en reçut vingt mille pistoles ; mais elle fit aussitôt passer cette somme au roi son époux. Cependant la reine accoucha, le 16 juin 1644, de sa fille Henriette, depuis duchesse d'Orléans. Se voyant l'objet particulier de la haine des parlementaires, et menacée par l'approche de l'armée révoltée que commandait le comte d'Essex, elle eut à peine le temps de se rétablir ; et, au bout de dix-sept jours, elle entreprit de passer secrètement en France, laissant la jeune princesse entre les mains de la comtesse de Morton sa gouvernante. Elle ne faisait que changer de péril ; car s'étant dérobée, non sans peine, aux recherches des soldats qui en voulaient à sa vie, il lui fallut, pour regagner sa terre natale, se confier de nouveau à une mer orageuse, qui même ne la mit pas à l'abri de la fureur de ses ennemis. Poursuivie à coups de canon jusque sur les côtes de France, après avoir perdu un vaisseau pendant la tempête qui cette fois encore l'avait surprise, elle aborda enfin dans sa patrie ; et là d'autres calamités l'attendaient. Elle y fut accueillie avec les honneurs dus à une grande reine du sang de France ; et de plus elle éprouva d'abord l'affection qu'on ne pouvait refuser à la fille de Henri IV : mais elle n'était occupée que du déplorable état du roi son

s enfants, et du royaume. Elle ne songeait qu'à les elle y intéresse tous les l'Europe: son zèle et ses vois de vaisseaux, d'hom- nt, rien ne devait avoir le e avait espéré. Entière- par des sacrifices si mul- u'éprouva que des cha- privations au milieu de ondeurs, révoltés contre ale, y étaient assiégés du roi: elle fut souvent eux jusque dans le Lou- demeurait; et elle s'y ient dépourvue, qu'il lui urs fois de manquer du u point que cette maiheu- vit réduite à demander, e disait elle-même, *une* parlement, afin de pou- r. Elle était dans cette n, lorsqu'elle reçut la 'assassinat de Charles I^{er}. e roi « clément, jusqu'à e s'en repentir », a dit lame de Motteville vint la nd très bon compte dans s de l'impression produite par un coup si terrible, es paroles remarquables bargée par Henriette de a Anne d'Autriche, au anglante catastrophe du 149. Dès — lors la veuve e dut s'assurer une re- cher ses douleurs et son lle se retira six mois une maison de Chaillot, u de lettres-patentes, un i Visitation fut fondé sous u elle donna l'exemple vertus. Un de ses prin- s fut de faire instruire et principalement le roi is la foi catholique: mais civils et la guerre de la

fronde n'étaient pas encore finis. Le roi de France et toute la famille royale, retirés à Saint-Germain, res- sentaient eux mêmes les effets de la détresse générale. La reine d'Angle- terre était donc, dans sa pénible re- traite, encore en butte à la fureur du peuple, mutiné contre Louis XIV et sa mère, auxquels elle se montrait tou- jours fidèle: souvent aussi elle était exposée à toutes les extrémités de l'indigence. La nécessité de se sous- traire avec ses religieuses aux émeutes populaires, lui fit prendre le parti de retourner au Louvre; et ce fut alors qu'elle eut plus que jamais, elle et son fils (Charles II), à supporter tous les genres d'outrages de la part des sédi- tieux. La disette que la guerre civile entraînait avec elle, jointe à l'absence du roi et de sa mère, eut une telle in- fluence sur la position d'Henriette, que le cardinal de Retz, étant allé la voir cinq ou six jours avant le départ du roi, la trouva dans la chambre de sa fille, depuis duchesse d'Orléans; et elle lui dit: « Vous voyez, je viens » tenir compagnie à Henriette; la pau- » vre enfant n'a pu se lever aujour- » d'hui faute de feu. » La postérité aura peine à croire (observe le cardinal) que la petite-fille de Henri IV ait manqué d'un fagot pour se lever, au mois de janvier, dans le Louvre! Enfin la guerre étant terminée, la reine d'Angleterre revint de Saint-Germain, où elle s'était décidée à sui- vre la cour, et se réunit à ses reli- gieuses, qui avaient beaucoup souf- fert de son absence. Ses affaires se ré- tablirent successivement par le calme dont jouissait alors le royaume de France; et elle donna de grands exem- ples de charité, s'imposant elle-même des mortifications secrètes, quoique sa santé fût très affaiblie par des souf- frances presque habituelles. Elle sem-

blait destinée à passer par toutes sortes de peines; car Dieu permit encore, en 1657, qu'elle éprouvât, de la part de Cromwell, une humiliation bien pénible. La France avait été contrainte de conclure un traité avec cet usurpateur, devenu maître de l'Angleterre, sous le titre de *protecteur*. La reine, pour tirer parti de ses propres malheurs, et décharger, autant qu'elle le pouvait, la France, des secours pécuniaires qu'elle en recevait, pria le cardinal Mazarin qui négligeait de lui faire payer sa pension (lui à qui quatre millions suffisaient à peine pour sa dépense personnelle), d'écrire, au nom de son maître, à celui qui gouvernait alors le royaume de Charles I^{er}, afin d'en obtenir, du moins, le paiement de son douaire: mais cet odieux tyran répondit sans ménagement, qu'il n'accorderait pas ce qu'Henriette demandait, parce qu'elle n'avait jamais été reconnue comme reine d'Angleterre. Ainsi elle resta dans sa pauvreté, et avec la honte d'avoir été, toute fille de France qu'elle était, traitée de concubine par l'assassin de son mari. Lorsqu'enfin, tout étant rentré dans l'ordre à Paris, la famille royale y fut de retour, l'Angleterre se vit délivrée de la tyrannie de Cromwell, par sa mort, arrivée en 1658. « Dieu, qui avait rendu inutiles tant d'entreprises et tant d'efforts, parce qu'il attendait l'heure qu'il avait marquée, alla, quand elle fut arrivée, prendre, comme par la main, le roi, fils de Henriette, pour le conduire à son trône.... A la fin, Charles II est reconnu, et l'injure des rois est vengée. » Nous n'avons cru pouvoir mieux faire que de citer ici Bossuet. La reine parvint donc, après tant de revers, à jouir de quelques jours sereins. Le désir de voir son fils tranquille possesseur de

sa couronne, la détermina à entreprendre le voyage où elle reçut à son passage les témoignages de la joie et d'un peuple qui, douze ans avant, demandait la tête de sa reine: mais les honneurs que rendait à Londres ne lui firent oublier la mort tragique de ses époux. Ses souvenirs, ses chagrins, et surtout ces enfants moins disposés à embrasser la religion qu'elle avait choisie, décidèrent à retourner à l'époque du mariage avec l'infante de Portugal, encore une fois les états généraux, mais des raisons de santé tout-à-la-fois lui firent passer ses jours dans cette même Chaillot, qu'elle chérissait. Elle y vécut paisiblement pendant six années, et allait seule aux beaux jours de l'automne à la maison de campagne près Paris. Ce fut là qu'elle mourut presque subitement le 10 mai 1669, à l'âge de près de 40 ans. Elle avait demandé à être enterrée dans l'église du couvent de Chaillot; mais on ne voulut que son corps fût porté à Saint-Denis: son corps fut donc déposé au monastère dont elle avait été la fondatrice. Après cette translation, on plaça, en présence de Louis XIV et de Madame, l'oraison funèbre qu'elle avait trouvée en tête de la colonne à-la-fois notre litte religieuse. *Indépendamment de Henriette-Mariette, reine d'Angleterre*, journal de sa vie, par C., Paris, Querout, net, 1693, in-8°, il y a son funèbre de cette

Fanre, évêque d'Amiens, 70, in-4°. Celle de Bossuet (évêque de Condom), Paris, -4°, a été souvent réimprimée des notices sur Henriette de dans le Recueil des oraisons de ce grand orateur. Enfin il a une par Jean-François de l'Oratoire, Paris, 1670,

L—P—E.

RIETTE - ANNE d'Angleterre, duchesse d'Orléans, fille de 1^{er}, naquit au milieu des et des guerres civiles, le 16 44, à Exeter, où Henriette de sa mère s'était réfugiée. Elle eut à peine dix-sept jours, quand fut obligée de chercher un refuge en France. La jeune princesse vit les mains de la comtesse de Montau, sa gouvernante, qui par deux ans après, à la sous-ventilation factieux, et la ramena aussitôt à sa mère. Cette reine infortunée mourut dans le monastère de Chaillot, aussitôt qu'elle eut connu la mort tragique du roi ; et là, dépouillée de toutes les richesses de la terre, elle ne s'occupait que de l'éducation de sa fille-ci, instruite par le malheur, et au fond de son âme les sentiments de sa naissance, qu'elle puisait dans une éducation rapprochée des rangs orléans, une douceur et une aménité l'ont rendue l'une des princesses les plus aimables dont la cour de France conserve le souvenir. Sa rigueur même qu'elle apprit à elle-même l'humilité chrétienne, en la table, aux jours de fêtes solennelles, les dames de la Visitation, Anne d'Autriche et la reine d'Angleterre parurent désirer, pendant quelque temps, que Louis XIV épousât Henriette pour épouse ; mais

le roi la trouvait trop jeune, et il rejeta cette idée. Peu de mois après le traité des Pyrénées, la reine mère fit la demande d'Henriette pour Philippe de France, son second fils. La reine d'Angleterre y consentit ; mais avant de former cette union, elle voulut passer la mer avec sa fille, et se rendre auprès de Charles II, pour le féliciter de son rétablissement sur le trône de ses pères. Au bout de quelques semaines, pressée par les instances répétées de Monsieur, la reine s'embarqua pour revenir en France : un gros temps l'obligea de rentrer dans le port. La jeune Henriette, déjà souffrante, avait à peine remis le pied sur le vaisseau, que la rougeole se déclara. On mit à la voile aussitôt que son état le permit ; et les princesses vinrent aborder au Havre ; d'où elles se rendirent à Paris. Monsieur alla au-devant de sa future épouse avec empressement, et continua, jusqu'à son mariage, à lui rendre des devoirs « auxquels, dit M^{me}. de la Fayette, » il ne manquait que de l'amour ; » mais, continue-t-elle, le miracle d'enflammer le cœur de ce prince n'était réservé à aucune femme du monde. » Les époux furent unis, le 31 mars 1661, dans la chapelle du Palais-royal, sans aucun appareil, parce qu'on était en carême. Henriette, qui était toujours restée auprès de la reine sa mère, et s'était peu livrée à la société, étonna tout le monde par l'agrément d'un esprit cultivé et le charme inexprimable de sa conversation. Une extrême affabilité, les grâces de la première jeunesse, animées par l'enjouement, en faisaient le plus bel ornement de la jeune cour de Louis XIV, et y rappelaient le souvenir de l'intéressante Marie Stuart, bis-aïeule d'Henriette. Mais si ces qualités brillantes lui gagnèrent les cœurs,

elle éprouva aussi tout le danger qui les accompagne, quand elles ne sont pas dirigées par le jugement et l'expérience. Alors régnait dans la haute société cette mode d'une froide galanterie, dont tous les romans et les poésies médiocres de ce temps sont empreints, et qui était devenue tellement usuelle, qu'elle avait pris la place de la simple politesse. C'est principalement à cette cause qu'il faut attribuer la liaison de Madame avec le comte de Guiche. Ce jeune seigneur, l'un des mieux faits et des plus recherchés de la cour, dont le style comme le langage étaient calqués sur ceux des héros de la Calprenède et de Scudéri, était alors dans les bonnes grâces de Monsieur. Le prince le présenta à sa nouvelle épouse, en la priant de lui accorder sa bienveillance, et de l'admettre dans sa société particulière. Le comte ne put voir froidement tant d'agréments réunis : de l'admiration, de ce profond dévouement qu'inspire la vue d'une princesse que l'on sert encore plus par affection que par devoir, il passa bientôt à un sentiment plus tendre, mais moins respectueux. M^{lle}. de Montalais, l'une des filles d'honneur de Madame, ne tarda pas à pénétrer ce qui se passait dans l'âme de M. de Guiche : loin de le désabuser, elle prit intérêt à sa passion ; elle alla même jusqu'à se charger de mettre sous les yeux de la duchesse les lettres qu'il lui confiait. Madame refusa d'abord de les lire ; mais, vaincue par les supplications de Montalais, elle lui permit d'y répondre, écrivit bientôt elle-même, et, entraînée par un desir immodéré de plaire, elle eut l'imprudence d'accorder au comte plusieurs entrevues. Monsieur, en ayant des soupçons, pria le roi d'éloigner M. de Guiche : celui-ci reçut aussitôt l'ordre de se

rendre en Pologne, et Montalais fut renvoyée. Voilà l'histoire peut-être recuie sur cette intrigue ; et croire que Madame n'aurait cherché que beaucoup de la conséquence. Peu de temps après son mariage, Monsieur et Madame allèrent à Fontainebleau. Ce fut là que le comte d'Henriette fut aperçu par le roi, et que, peut-être, de ne l'avoir pas élevée à la place de son royaume. Mais de la société de sa belle-sœur, il ne fut pas insensible ; qui flattait son amour, et dès lors ce changement fut très-verbalement interprété. Mais craignit que la reine n'embrasât, et fit des représailles : le duc d'Orléans, jaloux, se plaignit au roi. Quelques personnes osèrent alors convenir entre le roi, que celui-ci se fût attaché à M^{lle}. de la Vallée, l'une des filles d'honneur de Madame, que cette passion ne fût simulée dans ses comtes, soit qu'elle fût la suite d'une inclination, elle eut bientôt toutes les autres dans le même état. On a répété, d'après Voltaire, que l'incrédule qui régnait entre le roi et le comte, avait donné lieu à de la galanterie, dont le comte était l'âme et le comte qu'aucune des deux parties n'en doutât. Ce fait mal connu. Daugeau était absent pendant le peu de temps de cette liaison : il passa avec Madame, aussitôt après le départ de M. de Guiche (Voy. DANGEAU Choisi, dans une partie

Mémoires , dit positivement et entre le roi et M^{lle}. de la re, que cette singulière correspondance eut lieu. Plus tendre que elle, La Vallière ne savait pas s'exprimer tout ce qu'elle sentait ; elle priait Dangeau de venir à la cour, et était loin de soupçonner qu'il fût l'auteur de la lettre à laquelle elle était si embarrassée de répondre. Elle avait une commune ambition, et l'eussent des mêmes goûts, avaient les grands rapports entre Madame de Soissons. Elles flattées toutes les deux d'obtenir M^{lle}. de la Vallière, beaucoup d'influence sur le roi ; mais cette personne, toute entière à son devoir, était restée étrangère aux intrigues : aussi sa perte fut résolue, et tous les efforts furent pour lui faire préférer la Motte-Houdancour, fille cadette de ce nom, en qui l'on trouva plus de soumission, et on l'aurait élevée au rang de comtesse.

Le comte de Guiche parla de cette démarche, et excita la comtesse de Soissons. Tous deux supposèrent une pagnole, écrite à la reine de France par le roi son père, pour l'indiquer la liaison de Louis XIV avec la demoiselle de la Vallière. Cette lettre fut remise au roi ; et il s'en était ouvert à quelques-uns de ceux qui l'approchaient. Mais Vardes, consulté à son tour, dirigea les soupçons de son côté sur la duchesse de Navailles, dont la vertu austère de comtesse rendait vraisemblable ; et put se soustraire à sa disgrâce. Lorsque M^{me}. de Motteville pensa qu'elle y trouverait enveloppée. Ce ne fut qu'en 1694, qu'une nouvelle lettre fut connue au roi les vrais

auteurs de la lettre. Le comte de Guiche, obligé de s'expatrier, avait chargé Vardes d'entretenir Madame de la Vallière dans les sentiments favorables qu'elle lui portait. Celui-ci, honoré des bontés de la princesse, admis même dans sa confiance, conçut le projet de perdre son ami dans l'esprit d'Henriette, et de la tenir dans sa dépendance, en se constituant le dépositaire obligé des lettres du comte. Cette dangereuse correspondance avait été confiée à M^{lle}. de Montalais. Vardes représenta à Madame l'importance dont il était pour elle de retirer un tel dépôt, et de l'aneantir ; puis, quand il s'en vit possesseur, il refusa de s'en dessaisir. Les entretiens particuliers qu'entraînaient ces négociations, excitèrent la jalousie de la comtesse de Soissons : elle crut que Madame cherchait à lui enlever son amant, et elle ne mit plus de bornes à son ressentiment. Les choses en étaient là, quand Vardes rencontra le chevalier de Lorraine, et eut avec lui une conversation que ses suites ont rendue importante. Après qu'ils se furent loués réciproquement, et, entre autres, sur le bon goût de leurs ajustements, Vardes fit les honneurs de sa personne ; il reconnut qu'il ne lui appartenait plus de prétendre aux succès de la première jeunesse : « Mais » pour vous, dit-il au chevalier, » vous êtes d'âge et d'état à tout entreprendre ; jetez le mouchoir, et » il n'y a point de dame à la cour » qui ne le relève. » Le chevalier de Lorraine répéta cette conversation au marquis de Villeroy, l'ennemi de Vardes, qui courut aussitôt chez Madame, et lui rapporta que Vardes avait dit au chevalier, « qu'il avait » tort de s'amuser aux soubrettes, et » que, fait comme il était, il devait » s'adresser à la maîtresse ; que même

« il y aurait plus de facilités. » Henriette, indignée, en instruisit aussitôt le roi, et Vardes fut mis à la Bastille. Outrée de la disgrâce de son amant, la comtesse de Soissons se répandit en discours injurieux contre Madame ; et elle poussa l'animosité jusqu'à faire connaître à Louis XIV le secret de la correspondance de la duchesse d'Orléans avec le comte de Guiche. Réduite à cette extrémité, Henriette avoua franchement ses torts à son beau-frère ; mais elle lui révéla, en même temps, le dangereux mystère de la lettre espagnole. Le roi, indigné d'avoir été joué par un homme qu'il admettait dans sa familiarité, fit conduire Vardes à la citadelle de Montpellier ; et le comte de Soissons fut renvoyé, ainsi que sa femme, dans son gouvernement de Champagne. Si Madame était sans cesse agitée au-dehors par ces intrigues de cour, elle ne trouvait pas plus de calme dans l'intérieur de sa maison. Cette princesse, douée de toutes les qualités qui peuvent le plus attacher un mari, n'avait pu réussir à se faire aimer de Monsieur. Le chevalier de Lorraine, successeur du comte de Guiche dans la faveur du prince, le gouvernait despotiquement. Madame se plaignait souvent : lasse enfin de l'inutilité constante de ses plaintes, elle eut recours au roi, et le chevalier reçut l'ordre de se rendre en exil. Monsieur en conçut un chagrin mortel ; il se jeta aux pieds du roi, et voyant qu'il ne pouvait rien obtenir, il se résigna en apparence : mais ce fut pour s'en venger sur Madame, en l'abreuvant d'amertumes. Daniel de Cosnac, évêque de Valence, premier aumônier de Monsieur, s'était montré attaché aux intérêts de la princesse ; il avait même eu le courage de faire des représentations, qui avaient déplu. Monsieur

lui fit éprouver des réitérés, que le prélat se retira de la cour. I moins d'entretenir la dance avec Madame : tint envers cette prin et généreuse ; son c jusqu'à s'exposer pou grace assurée. (*Voy.* C que Madame avait fait de la part qu'elle avai espagnole, avait singu di celui-ci pour elle ; durait encore, lorsqu politique rapprocha l belle-sœur. Il méditai ruine de la Hollande, parvenir qu'en détacl de la triple alliance qu puissance l'Angleterre marquis de Croissy a à Londres ; on l'y ava mais rien ne se ter connaissant l'intimité. Madame et son frère son entremise, il obt cilement ce qu'il de donc ses bonnes grâc et lui communiqua so tée de l'importance. Madame consentit à mais elle refusa posit aucun rapport avec L. manières dures l'ava fut convenu que ce suppléé par le marécl mais l'exclusion de qu'apparente ; consu dirigeait tout sans être exigé que le secret d fût caché à son frère : pas eu de peine à le pendant Monsieur ce du secret. (*Voy.* T étant préparé, le vo fut annoncé : son moi de faire voir à la reir

de l'héritage de cette princesse, Louis XIV venait de réunir à la cour. Quand la cour fut à Calais, elle passa à Douvres, sous le prétexte de rendre visite à son frère, et elle était transportée de son côté. On place cette entrevue à Canterbury; c'est une erreur démentie par tous les autres historiens. On n'a pris le soin de faire accompagner Madame par M^{lle}. de Kéroual, jolie Bretonne, qui plut à Charles, devint par la suite duchesse de Portsmouth, et contribua, dit-on, à la conclusion du traité. Au bout de dix jours, Madame revint en France, comblée d'honneurs, apportant un traité sur lequel reposait le sort de plusieurs États. « La confiance de deux si grands rois », disait Bossuet, l'élevait au comble de la grandeur et de la gloire », lorsque, le dimanche 29 juin 1670, retentit tout-à-coup dans Saint-Cloud ce cri : *Madame se meurt, Madame est morte* ; cri que nos neveux répéteront tant que nos chefs-d'œuvre seront admirés. La princesse se plaignait d'un mal de côté et d'une douleur dans l'estomac. A sept heures du soir, elle demanda un verre d'eau de chicorée, qu'elle prenait depuis quelques jours. A peine l'eut-elle bu, qu'elle ressentit dans le côté une douleur violente qui lui arracha des cris perçants. Le mal, loin de se calmer par les remèdes, devenait d'instant en instant plus alarmant. Madame ne cessait de s'écrier qu'elle était plus malade que l'on ne pensait ; qu'elle allait mourir, et qu'il fallait lui aller chercher son confesseur. Elle embrassa Monsieur, qui était devant son lit, et lui dit avec douceur : « Hélas ! Monsieur, vous ne m'aimez plus, il y a long-temps ; mais cela est injuste, je ne vous ai jamais manqué. » Elle ordonna de faire l'examen de l'eau

de chicorée, assurant qu'elle était empoisonnée ; et elle rétracta cet ordre quelques instants après. Des contre-poisons lui furent administrés. Bientôt le curé de St.-Cloud survint : Madame se confessa, sans permettre à l'une de ses femmes-de-chambre, qui soutenait ses oreillers, de se retirer. Le roi, averti, arriva de Versailles à onze heures du soir ; il conféra avec les médecins, dit adieu à sa belle-sœur en pleurant, et se retira consterné. M^{me}. de la Fayette fit appeler M. Feuillet, chanoine de St.-Cloud, qui exhorta la princesse à la mort avec une énergie austère qui, pour les lecteurs attendris, semble de la dureté. Bossuet accourt de Paris, et parle de Dieu et de l'éternité, avec ce profond sentiment qui anime tous ses discours. Le zèle de ces deux hommes apostoliques ne fut pas perdu. Madame vit la mort en chrétienne ; elle accepta ses souffrances avec résignation, et expira à trois heures du matin : elle avait à peine vingt-six ans. On lui vit conserver, jusque dans les bras de la mort, son caractère de grâce et d'amabilité ; aussi n'oublia-t-elle pas M. de Condom dans ce dernier moment ; et elle donna l'ordre de lui remettre, quand elle ne serait plus, une bague d'émeraude. Bossuet fait allusion à ce dernier souvenir de Madame, dans son oraison funèbre, l'un des plus beaux modèles de l'éloquence de la chaire. Cette mort produisit une surprise que l'on n'essayera pas de peindre ; et, encore aujourd'hui, l'on se demande quelle a pu en être la cause. Il y aurait de la témérité à prétendre résoudre ce problème historique : on se contentera d'exposer ici des doutes. Les médecins qui firent l'ouverture du corps, en présence de l'amateur d'Angleterre, déclarèrent la mort avoir été naturelle. Vall

premier médecin du roi, donna, par écrit, un avis qui a été conservé : il dit que, depuis long-temps, il avait une très mauvaise opinion de la santé de Madame ; qu'à l'ouverture de son corps, il avait reconnu que le foie et le poulmon étaient entièrement corrompus, tandis que le cœur et l'estomac avaient conservé toute leur intégrité. Les historiens français et anglais ont, pour la plupart, adopté l'opinion de ce médecin. D'un autre côté, la France avait un grand intérêt à établir qu'il n'y avait pas eu de poison : on redoutait, à Versailles, une rupture avec Charles II ; et il serait possible que de grandes vues politiques eussent eu de l'influence sur les rapports des médecins. On voit dans la correspondance de M. de Montaigu, ambassadeur d'Angleterre, avec sa cour, qu'il demanda à Madame, au lit de la mort, si elle se croyait empoisonnée, et que M. Feuillet prévint la réponse de la princesse, en lui disant de n'accuser personne, et d'offrir à Dieu sa mort en sacrifice. M^{me}. de la Fayette, témoin de cette horrible scène, penche pour le poison. La princesse palatine de Bavière, seconde femme de Monsieur, qui avait recueilli tout ce que l'on savait à la cour sur cette mort, fortifie singulièrement ces doutes : elle affirme qu'il n'est que trop vrai que Madame Henriette a été empoisonnée ; et le assure même que cette princesse avait trois trous dans l'estomac. Son récit s'accorde presque en tout avec celui du duc de Saint-Simon. Mais, si ce crime paraît trop certain, qui doit-on en accuser ? On éprouve un soulagement, en voyant Saint-Simon et tous les contemporains écarter et démentir les bruits qui avaient circulé dans le peuple, à l'égard d'une personne auguste ; et l'on s'accorde généralement à n'ac-

cuser de ce forfait. que le de Lorraine. Retiré à Rome, supportait impatiemment sa Deux officiers de la maison sieur, ses amis ou plutôt s pagnons de débauche, sou ardemment son retour, au dame était le seul obstacle. que le chevalier leur envoy son subtil, par le nommé et que l'un de ces hommes je son dans l'eau de chicorée, o frotta le gobelet qui devait la princesse. Madame de Basure, dans ses lettres, que, compenser Morelli, on le pl la maison en qualité de premie d'hôtel, et que, peu de temp on lui fit vendre sa charge. » » dit cette princesse, de l'es » me un démon : mais il e » foi ni loi ; et il mourut co » athée. » Le marquis d'Arge conte cette anecdote un peu ment, mais il ne rapporte qu dire ; et la princesse palatine, femme de Monsieur, dit ce qu' Une lettre de M. de Montaigu sa cour, dans le temps du r chevalier de Lorraine, accus ce chevalier. « Si Madame a » poisonnée, dit-il, toute la » le regarde comme son en » neur. » (V. Oeuvres de la Paris, 1805, tome III, pag Voltaire traite de fable popo bruit qui s'était répandu que valier de Lorraine était l'a crime ; mais il ne faut pas ou les Mémoires de Saint-Simon de la princesse de Bavière r imprimés que long-temps a mort. M. Crauford, dans ses sur la littérature française, quelques considérations sur le de la mort d'Henriette. Il per que cette princesse a été en

il disculpe le chevalier de Voie l'analyse de son système dans Saint-Simon, i, la nuit qui suivit la mort ne, fit amener devant lui premier maître-d'hôtel de la, et lui promit le pardon, onnant, sous peine de mort, la vérité. Cet homme avoua inement, ajoutant que chevalier de Lorraine qui avait poison à Beuvron et à d'Eff- XIV, redoublant les paroles menaces, demanda si en avait été instruit? Sur e negative que cet homme lui, le roi parut soulagé d'un ids, et le fit mettre en li, dit-on, si Louis XIV a con- le du chevalier de Lorraine, lui aurait-il permis, au mois 1672, de revenir à la cour, int maréchal-de-camp, ainsi voit dans une lettre de M^{me}. e, du 12 février 1672? Cette n'est pas sans réponse. Ceux taient le crime n'auront dit que ce qu'il était nécessaire, pour aider à son exécution : en connaître que les auteurs s. Saint Simon dit d'ailleurs cet homme lui même qui, ups après, a raconté cette à M. Joly de Fleury, pro- fénéral au parlement de Paris. as possible qu'en la révélant, il confondu, et ce qu'il sa- l'origine, et ce que des cons- partiticières lui avaient ap- us? Et en supposant que Vait su que le chevalier de fût le coupable, nous dirons place, que le roi ne devait ser pénétrer qu'il en eût au- naissance, et qu'il était indis- qu'il traitât ext rieurement le de Lorraine, d'Effiat et de

Beuvron, comme s'il avait ignoré cet affreux secret. Autrement, il aurait semblé participer au crime en ne le punissant pas. Le roi avait besoin du chevalier de Lorraine pour contenir et gouverner Monsieur; et c'est à cette seule cause que le retour du chevalier doit être attribué. M^{me}. de la Fayette nous a laissé une histoire d'Henriette d'Angleterre; il ne faut y chercher l'exactitude de l'histoire, que dans les détails de la dernière maladie: elle ne quitta pas Madame, un seul instant; et elle rend compte de tout ce qui se passa. Bossuet prononça, à St.-Denis, l'oraison funèbre de Madame, le 21 août 1670. M. Feuillet, chanoine de St.-Cloud, qui assista la princesse, a aussi composé pour elle une oraison funèbre: il l'a fait précéder de la relation de sa mort. Ce discours a été imprimé à Paris en 1686. M—É.

HENRION (NICOLAS), né à Troyes le 6 décembre 1663, entra d'abord dans la congrégation de la Doctrine chrétienne par déference pour le P. Gauthereau, son oncle, qui en était général: il professa quelque temps; et ayant perdu, par la mort de son oncle, le peu de vocation qu'il pouvait avoir pour l'état religieux, il se fit relever de ses engagements, et s'empressa de se marier, afin de s'attacher irrévocablement pour cette fois au monde, qu'on avait voulu lui faire quitter. Il embrassa quelque temps la profession d'avocat, et l'abandonna pour se livrer au goût ou plutôt à la passion qu'il avait conçue pour les médailles et les pierres gravées. L'ex-avocat comme l'ex-doctrinaire ne fut guère plus fidèle à ses médailles qu'il ne l'avait été à sa chaire et à ses causes: il acquérait avec ardeur ces pièces curieuses, et s'en défaisait avec empressement. Cependant, tout en se

séparant de ses médailles, il ne s'attacha que plus fortement à la numismatique : c'était le moyen de prévenir le dégoût de la possession, auquel il paraissait disposé. Sa réputation d'homme savant dans cette partie si importante pour l'histoire, lui ouvrit les portes de l'académie des inscriptions, en 1701. Il y fit lecture d'une foule de dissertations, dont on trouve seulement des extraits dans la collection de cette savante société, tels que l'ébauche d'un *Nouveau système sur les médailles samaritaines*, qui présente des vues neuves, etc. L'auteur de son Éloge, dans l'histoire de l'académie des inscriptions, s'exprime ainsi dans un passage que se sont approprié, sans en indiquer la source, M. Chaudon, dans son *Nouveau Dictionnaire historique*, et Desessarts, dans ses *Siècles littéraires* : « M. Hen-
 » rion avait entrepris un immense
 » travail sur les poids et les mesures
 » des anciens,..... Pour en donner à
 » l'académie un avant-goût précieux,
 » il y apporta, en 1718, une espè-
 » ce de table ou d'échelle chronolo-
 » gique de la différence des tailles hu-
 » maines, depuis la création du mon-
 » de jusqu'à Jésus-Christ; il y assigne
 » à Adam cent vingt-trois pieds neuf
 » pouces de haut, et à Eve, cent dix-
 » huit pieds neuf pouces trois quarts :
 » d'où il établit une règle de propor-
 » tion entre les tailles masculines et
 » les tailles féminines, en raison de
 » vingt-cinq à vingt-quatre : mais il
 » ravit bientôt à la nature cette ma-
 » jestueuse grandeur. Selon lui, Noé
 » avait déjà vingt pieds de moins qu'A-
 » dam ; Abraham n'en avait plus que
 » vingt-sept à vingt-huit; Moïse fut ré-
 » duit à treize; Hercule à dix; Alexan-
 » dre n'en avait guère que six ; Jules-
 » César n'en avait pas cinq ; et quoi-
 » qu'il y ait long-temps que les hom-

mes ne se mesurent plus
 » si la Providence n'avait
 » pendre les suites d'un si
 » abaissement, à peine os
 » aujourd'hui nous compte
 » à cet égard, entre les pl
 » rables insectes de la ter
 » graphie tient essentielle
 » taille des hommes; les
 » toujours été, comme ils
 » ront toujours, la prem
 » des espaces de longueur
 » vent sous leurs pieds. Ai
 » rion joignit une nouvell
 » dimensions géographiq
 » miers arpentiers de l'ur
 » des tailles humaines de
 » nons de parler; et ces
 » qui ont un merveilleux
 » tre elles, sont probab
 » ce qu'on verra jamais
 » quatre volumes in-folio
 » flattait. » Henrion con
 » langues orientales; il fut
 » 1705, professeur de syr-
 » lège de France. Il paraît
 » pas tout-à-fait perdu de
 » avait acquis en jurispruc
 » fut, en 1710, agrégé à
 » droit. Il eut une dispu
 » avec Gencbrier, au suje
 » reur à qui l'on pouvait
 » épouser la *Magna Urb*
 » hasard lui avait procuré
 » qui entraît dans la suite
 » pire. (Voy. GENE BRIEN.
 » de ce procès ont été r
 » Bernard, dans ses *Nou*
 » république des lettres,
 » vier et août. Les révéri
 » sur les poids et les mes-
 » ciens, paraissent lui av
 » vie : il se livrait à ce tra-
 » telle ardeur, qu'il y épui
 » et mourut à l'âge de 57
 » juin 1720.

HENRIOT (FRANÇO

Nanterre près Paris, de renommée, fut un de ces fous, sortis de la fange par le prodige monstrueux, tout-à-coup, et sans s'en rendre eux-mêmes, les dominants de la nation la plus puissante et civilisée de l'Europe. Henriot, Jean sortit de son village, eut pour maître un procureur général de Paris, qui le chassa pour ses méfaits. Échappé à qu'il avait méritée, il demeura aux barrières de la campagne, dans la nuit du 12 juillet 1789, les révolutionnaires le feu à ces barrières Henriot imagina qu'il était plus et surtout qu'il serait plus utile, de se joindre aux braves de les combattre, et il se passa avec eux le poste qu'il gérait de défendre; ce que firent plusieurs de ses camarades. On commença cette première opération républicaine, qu'on peut considérer comme le prélude de toutes celles qui suivirent, s'exécuta sans résistance fut ainsi que ce brigand, le nom qui doit rester à sa mémoire, commença sa carrière populaire jusqu'au 10 août 1792, il fut dans la foule anarchique aux émeutes et aux insurrections et vécut des bénéfices que tiraient ses exploits en ce temps mais lorsqu'après l'entière destruction du trône, les chefs en sous la populace se trouvèrent au premier rang par l'affreux et qui venait de s'opérer, se mit à la tête des hordes qui, dans les journées des 2 septembre, épouvantèrent l'humanité par leurs horribles assassinats. Ils du temps l'ont accusé d'avaulièrement dirigé ceux qui

eurent lieu dans la maison des Carmes, que les révolutionnaires venaient de transformer en prison. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans la section du Jardin du Roi, nommée depuis section du Jardin des Plantes, et bientôt des Sans-culottes, il fit délivrer, sur la caisse de la commune, plusieurs mandats aux bourreaux qui avaient égorgé les prêtres qu'on avait réunis au séminaire de Saint-Firmin. Il se servit, en cette occasion, d'une formule qui mérite d'être remarquée: « Je demande, dit-il, qu'il » soit délivré des mandats pour les » sommes de..... aux citoyens NN., » qui, dans la journée du 2 septembre, ont travaillé au décès des prêtres de Saint-Firmin. » Après de tels exploits, la terreur plaça naturellement Henriot à la tête des rassemblements tumultueux des pétitionnaires dont on avait besoin pour compléter la révolution, et *travailler la marchandise*, suivant le langage horriblement dérisoire de ce temps-là. Ce fut Henriot qui parvint à faire accorder les honneurs funèbres au Polonais Lazouski, l'un des héros du 10 août, et l'un des chefs assassins des prisonniers d'Orléans massacrés à Versailles. Henriot était tellement sanguinaire, que le fameux Carrier, dont les habitants des rives de la Loire ne prononceraient jamais le nom qu'avec effroi, fut traité par lui comme un modéré. Le procureur auvergnat (Voy. CARRIER) qui faisait en même temps la guerre aux Vendéens comme révoltés, et aux Girondins, sous la dénomination de fédéralistes, avait envoyé à Paris quarante-deux Nantais censés appartenir à cette faction: mais c'étaient eux qui avaient défendu Nantes avec le plus d'énergie et de succès contre les royalistes; et Carrier n'avait pas osé

les précipiter dans le fleuve avec leurs adversaires : seulement en donnant l'ordre officiel et public de les conduire dans la capitale, il avait chargé secrètement ses collègues, Hentz et Francastel, qui se trouvaient à Angers, d'exécuter l'opération que la politique l'avait empêché de faire à Nantes ; mais ceux-ci refusèrent d'obéir, et les prisonniers partirent. En arrivant à Paris, ils furent jetés dans les cachots de la conciergerie. Henriot, qui était alors chef de la force armée, et l'un des hommes les plus influents de la capitale, trouva que Carrier n'était pas à la hauteur des circonstances. « Ce Carrier est un B..... », dit-il ; « je les aurais tous fait fusiller. » Et les siens et lui résolurent de réparer la faute du représentant : ils firent répandre dans le public que les quatre-vingt-quatorze étaient des brigands de la Vendée, qui allaient être fusillés au Champ-de-Mars. Informés, par les gardiens de la prison, de ce qu'on disait d'eux, les prétendus Vendéens, qui avaient combattu les véritables, demandèrent aux prisonniers de Paris, qui partageaient leurs cachots, s'il n'y avait pas moyen d'instruire le public de ce qu'ils étaient et de leur conduite à Nantes. L'un de ces prisonniers leur indiqua l'entrepreneur d'un journal très répandu, avec lequel il avait des relations. Celui-ci publia une notice qu'ils lui adressèrent ; et la faction d'Henriot, ou plutôt celle de Robespierre, dont il n'était que l'écho, n'osa pas faire assassiner, comme des Vendéens, ceux qui s'en étaient montrés les ennemis les plus redoutables. Au lieu d'être fusillés, ils furent retirés de la conciergerie, et envoyés dans une maison de santé. L'histoire de ces quatre-vingt-quatorze Nantes rappelle une des époques les plus remarquables de la révolution. Re-

venons à Henriot : on a beaucoup disserté sur les événements du mai 1793, catastrophe qui, dans cette Convention, déjà si criée dans un chaos d'anarchie doctrinales d'aucun peuple n'ont fourni d'exemples. Eh bien ! tout à Henriot qu'appartient l'honneur de cette journée : sans les qualités qu'il prit et l'audace qu'il montra, est à croire que ceux qui avaient jeté ce bouleversement n'auraient réussi. La Commune, qui était le centre des opérations, le nommant mandant provisoire de la gendarmerie nationale, ou plutôt des rassemblements populaires auxquels on donnait ce nom ; car il n'y avait point de gendarmerie nationale, chacun ayant pris pour son nom son poste : les chefs de ce temps agissaient sans titre ; ils disaient à qui voulait tendre, quels étaient leurs principes, ne cachaient même pas leur nom à l'heure, qu'ils avaient choisi pour les mettre à exécution. Le 10 août, au jour naissant, Henriot, accompagné des bandits qui formaient son état-major, se rendit à la terre-plain du Pont-Neuf, où se trouvait aujourd'hui la statue d'Henri IV, et fit tirer, en signe d'alarme, une grosse pièce d'artillerie qu'on avait placée. A ce formidable appel, les rassemblements en armes s'étant réunis sur la place de Grève, Henriot se plaça à leur tête, et fit entourer les séances de la Convention. C'est à cet appel, ceux de ses membres qui étaient des montagnards, tant en minorité, commencèrent à invectiver, à menacer, à faire par les habitués des tribunes, de la Gironde qu'ils voulaient écraser. Il serait difficile d'imaginer un tumulte plus épouvantable que celui qui eut lieu dans cette circon-

ablée, ignorant ou feignant d'être la véritable cause du rassemblement qui l'assiégeait, sortit de la précédée de son président, esquivant sa présence inspirerait le respect à ce peuple dont elle avait éteint les passions et semblé effrayer les intérêts avec tant de charmes. Il n'en fut rien. A peine le préput-il faire entendre quelques mots : Henriot, par ses regards, ses gestes, sut maintenir les indécidables dans une immobilité parfaite. Le peuple n'est pas levé, dit-il, ne peut entendre des phrases ; ce sont des victimes qu'il lui faut.... Allons, canonniers, ajouta-t-il ; à vos pièces.... Les canonniers obéirent ; la Convention épouvantée se vit se retirer et de proscrire vingt-deux de ses membres. Ce ne fut que le troisième jour de l'insurrection, que la lutte se termina. GUADER. Dans cette circon-

Henriot était l'agent le plus sûr de Robespierre, dont il servit la justice jusqu'à ses derniers moments ; il fut chargé de proscrire Danton, Hebert et autres révolutionnaires qu'il envoya au supplice. Après le 31 mai, il fut définitivement nommé commandant de la garde nationale, et d'élection, dans les différenciations, mais au milieu du tumulte de l'opposition assez violente de la Convention, le petit nombre d'honnêtes hommes ne fréquentaient encore ces dans les assemblées : il avait pour lui tout un homme estimable, mais il était si effrayé, que la terreur empêchait de le nommer. Jusqu'au 9 thermidor, juillet 1794, Henriot fut le chef de tous les assassinats politiques, commis par le tribunal révolutionnaire de Paris. Le malheur, lorsqu'une révolution est en train, qui s'opère, allant enfin y

mettre un terme, Henriot faisait conduire à l'échafaud quarante à cinquante infortunés, la plupart habitants de la capitale : malgré les réclamations qui sur le chemin du supplice s'élevaient hautement en leur faveur, il força le passage, et le sacrifice fut consommé. De retour de cette expédition sanglante, il courut au secours de Robespierre, déjà proscrit, mais que ses partisans avaient enlevé et conduit à la commune. L'atroce commandant, furieux et déjà hors de lui-même, cria, *Aux armes ! Vive Robespierre !* et épuisa tous ses efforts pour entraîner les gens armés qu'il rencontrait : il ne put y parvenir. Cinq gendarmes l'arrêtrèrent, et le conduisirent garotté aux comités de la Convention. Au milieu du désordre inséparable d'une pareille scène, Coffinhal, l'un des présidents du tribunal révolutionnaire, arriva jusqu'à lui, coupa les cordes qui le liaient, et le fit évader. Henriot, libre, sauta sur le premier cheval qui se trouva sous sa main, et rencontrant une compagnie de canonniers, leur ordonna de pointer leurs pièces contre la Convention, et ils obéirent. Cependant il n'osa point ordonner le commandement de *feu* : quelque violents que fussent ces canonniers, il crut voir qu'ils n'étaient point disposés à tirer. Un parti plus puissant que le sien se formait rapidement : la terreur le saisit à son tour ; et il s'enfuit, avec ses canonniers, à la maison commune où était Robespierre : mais alors il avait perdu la tête ; il chancelait sur son cheval, et paraissait dans un état d'ivresse : il ne prit aucune des mesures qui pouvaient sauver son parti, dans cette difficile circonstance. Coffinhal, voyant qu'il n'était bon à rien, le saisit au milieu du corps, et le jeta dans l'é-

goût de l'hôtel-de-ville , où il fut ramassé , et on le conduisit le lendemain à l'échafaud avec son patron Robespierre. Ainsi périt , à 35 ans , un des hommes les plus vils et les plus atroces de la révolution. B—v.

HENRIQUES DE ABREU (PIERRE) , curé de St.-Pierre de Farinhapodre , dans le diocèse de Coïmbre , naquit à Evora de Alcobaça , l'*Eburobritium* des Romains. Il était très versé dans l'érudition sacrée et profane. On a de lui : *A vida* , etc. , c'est-à-dire , *La vie et le martyre de Ste.-Quiterie et de ses huit sœurs , proto-martyres de l'Espagne* , Coïmbre , 1651 , in-4°. Barbosa , dans sa *Bibliothèque* , dit que cet ouvrage est écrit avec critique. Henriques y a joint une Dissertation sur l'ancienne ville de Cinania. Nous savons qu'il a laissé manuscrite une Histoire de Coïmbre , et nous ne croyons pas qu'elle ait encore été publiée. B—ss.

HENRIQUEZ. Le nombre de ceux qui , par-delà les Pyrénées , ont attaché quelque illustration au nom de Henriquez , est très considérable. Comme la renommée de la plupart n'est guère sortie de la péninsule , nous avons cru devoir faire un choix parmi ces homonymes , et ne présenter au lecteur que les personnages suivants. — François HENRIQUEZ , Portugais , a publié un voyage en Chine , rempli de détails intéressants. — Henri HENRIQUEZ , jésuite portugais , l'un des premiers compagnons de S. Ignace , fut envoyé aux Indes pour y travailler à la conversion des infidèles ; il consacra quarante-trois ans à ces pieux travaux. Pendant cette longue mission , il acquit une grande connaissance des langues ou dialectes des différentes contrées où le porta son zèle apostolique ; et il en a publié des grammaires et des vocabu-

lares , qui sont bons à cons autres ouvrages sont du genre tique ; il a donné des Vies d'et particulièrement une Vie de Vierge. On conserve précieusement un exemplaire de ce dernier dans la bibliothèque du Vatican. Henriquez a laissé aussi beaucoup de manuscrits sur ce qu'il avait vu dans les Indes. Son livre le plus remarquable est celui qu'il composa au milieu de ses courses , sans secours d'aucune espèce , au milieu de contrées peuplées , peu civilisées ; il est *Contra fabulas ethnicorum les fables des païens*. On eût dit de l'érudition que sa seule lecture lui a donné les moyens d'y parvenir. Henri Henriquez mourut en l'âge de quatre-vingts ans. — Le comte Henri HENRIQUEZ , portugais , et contemporain de Louis XIV , céda , quitta la société pour l'ordre de S. Dominique , passa ensuite de cet ordre à celui de Malte , et en Italie en 1608 , âgé de douze ans. Il se signala par ses vers de Molina , donna battit la doctrine dans un grand nombre d'écrits ; il a laissé une *Somme de Théologie* en 3 vol. in-fol. , et d'autres ouvrages scolastiques écrits en latin. Feliciano HENRIQUEZ DE GUZMÁN quit à Séville en 1600 , et gagna par son rare savoir. Le de cette dame se composa de drames , d'Eglogues , d'Épigrammes. Son ouvrage le plus estimé est une tragi-comédie en vers , intitulée *jardines y campos sabeos* d'abord imprimée in-4°. à en 1621 , chez Jacques Carlier , ensuite à Paris en 1627 , chez HENRIQUEZ DE SALAS

e, embrassa l'état ecclésiastique fut élevé à la dignité de cardinal. Il a publié un grand nombre d'ouvrages de théologie, parmi lesquels on cite avec éloge une *Instruction pour les prêtres*, et une *re de cas de conscience, avec additions et annotations par le Violello*. Ces deux ouvrages parurent en 1619. Du temps régnait Henriquez de Salas, directeur anonymes sur les affaires ne firent beaucoup de bruit : on les lui attribue assez dement.

G—D.

HENRIQUEZ (HENRI), né en , dans le territoire d'Otrante, famille napolitaine distinguée, avoir fait à Lecce des études qui lui valurent d'entrer dans la carrière ecclésiastique, fut chargé de plusieurs missions importantes dans l'état de Naples, et reçut, entre autres, la mission de pacifier les troubles qui agitaient la république de Saint-Marin. Sa conduite conciliante lui mérita l'approbation des cardinaux, réunis en conclave après la mort de Clément VIII. Envoyé en Espagne à la sollicitation de Philippe V, il y exerça la mission pendant dix années, et fut ensuite au cardinalat par Benoît XIV. Une légation le fit aller dans la Rome, où il protégea les lettres et les sciences. Il établit une chaire d'histoire ancienne, et une autre de philosophie morale, à Ravenne. Les jésuites furent sous sa protection ; et l'un d'eux publia un drame à sa louange.

P. Carrara, théatin, composa l'oraison funèbre de ce cardinal, mort en 1706. Outre une *Épique* à la mémoire de Clément XII, et un *Discours* sur la restauration de l'académie de Rome, on a du cardinal Henriquez une *action* italienne estimée, de *l'Incarnation de Jésus-Christ*, avec le

latin en regard, des citations en notes, des réflexions sommaires traduites du français, et une Préface qui donne l'indication d'une trentaine de versions en italien, et contient une notice de la Contestation sur l'auteur de ce livre, dans laquelle le sage traducteur ne prend point de parti, Rome, 1754 et 1755, 3 vol. in-8°. sous la même pagination ; réimprimée, sans le texte, à Venise, 1775, 1782, in-12. On a prétendu que cette traduction était d'un jésuite, et que les pères de la société en avaient fait hommage au cardinal Henriquez, en le priant d'y attacher son nom, soit pour mieux la recommander, soit plutôt pour se recommander eux-mêmes : mais c'est-là une assertion sans preuve ; et le ton noble et impartial de la préface, ne permet pas de douter que la traduction qu'elle annonce ne soit le fruit des veilles de ce docte et studieux prélat. G—CE.

HENRY-LE-MÉNESTREL, ou l'AVEUGLE HARRY, ancien poète écossais, qu'on suppose né vers 1550, et qui perdit la vue de très bonne heure, a composé un poème intitulé, *Actis et deidis of shyrr William Wallace*, où il célèbre ce héros qui avait été mis à mort en 1505. Comme ouvrage historique, on y trouve beaucoup d'erreurs ; mais la poésie en est riche et brillante d'images. On le regarde néanmoins comme fort inférieur au *Bruce*, de Barbour. Le seul manuscrit connu du Wallace, daté de 1488, et sur lequel il a été imprimé un grand nombre de fois, est conservé à la bibliothèque des avocats à Edinbourg. La première édition est celle d'Edinbourg, 1570 ; la meilleure est celle de Perth, donnée par les Morrison, 1790, trois volumes in-12.

L.

HENRY (FRANÇOIS) naquit à Lyon en 1615 : il plaida pendant plu-

sièurs années au parlerment de Paris, avec un succès qui lui acquit la réputation d'un avocat distingué; mais la faiblesse de sa santé l'ayant forcé de renoncer à cette carrière, il se livra entièrement à son goût pour les sciences, et avec tant d'ardeur, qu'il fut bientôt connu, parmi les savants, comme physicien, naturaliste, géomètre, astronome et philologue. Le moment où Henry parut dans le monde savant, fut cette époque si remarquable dans la marche de l'esprit humain où Descartes, s'élevant par la force et la hardiesse de son génie, au-dessus de la sphère des idées consacrées par un respect universel et l'autorité de tant de siècles, osa combattre la doctrine d'Aristote. Déjà les ouvrages de Descartes commençaient à opérer, dans les sciences et les idées métaphysiques, cette grande révolution qui entraîna la chute du règne du prince des philosophes; et cette lutte mémorable, souvent animée par la chaleur de l'esprit de parti, ayant donné l'essor aux talents, et fait naître un grand nombre d'hommes et d'écrivains d'un mérite supérieur, c'est parmi eux que Henry se montra, comme ami, comme conseil, et surtout comme collaborateur et éditeur d'un grand nombre d'ouvrages: aimant la gloire des sciences sans en rechercher la renommée, il contribua à leur progrès en communiquant ses idées, ses recherches, et en donnant même ses ouvrages à d'autres écrivains. Il entreprit, avec le savant hollandais Boot, une histoire naturelle, qui fut interrompue par la mort prématurée de ce dernier; il travailla beaucoup, avec Montmor, à l'édition des œuvres de Gassendi, en six volumes in-fol., imprimée à Lyon en 1658, dans laquelle il recueillit et classa tous les ouvrages imprimés ou manuscrits de

ce philosophe, et mit en ordre, si précieuses pour l'histoire des sciences; il fit le même travail ouvrages chimiques de Paracelse, c'est par ses soins que l'on en eut une nouvelle édition à Genève en 1685. Il refondit en entier les ouvrages de Jean-Baptiste Morin, sur l'astrologie, et en fit un traité absolu nouveau: le manuscrit de cet ouvrage connu de plusieurs savants, est égaré; et, suivant le témoignage de Moréri, on doit regretter qu'il ne soit perdu pour le public. Henry fut l'historien de Varillas plusieurs fois intéressants. Il était simple et modeste dans ses mœurs, et tellement attaché à sa piété, qu'il fut souvent méprisé par des théologiens sur des questions de morale les plus délicates. Il mourut à Paris en 1686. F.

HENRY (MATHEU), théologien anglais non-conformiste, né en 1654, joignait la connaissance des langues savantes, et surtout de l'hébreu, à celle de la théologie et de la jurisprudence. Frappé d'apoplexie pendant un voyage, il mourut à Nantwich le 1714. On a de lui, outre des sermons: I. *Discours concerné la nature du schisme*, 1689. II. *M. Philippe Henry* (père de l'anglais) l'un des premiers non-conformistes en 1696, et appelé par ses adhérents *le bon, le céleste M. Henry*. Cette vie, publiée d'abord en 1701, a reparu avec des notes dans *les Ecclesiastical Biography* du docteur Wordsworth. III. *Catechisme sur l'Ecriture*, 1702. IV. *Hymnes pour la famille*, 1702. V. *Le compendium du communiant*, 1704. VI. *Discours contre le vice et l'immoralité*, 1705. VII. *Méthode de prier*, 1710. VIII. *Directions pour la communication journalière avec Dieu*, 1712. IX. *Expositions de la*

mes in-folio. Sa *Vie* a été W. Tong, 1716. X—s. [(Bouzar), hi rien écos- l'un fermier, né en 1718 mté de Stirling, acheva ses l'université d'Edinbourg, ltre de l'école de grammaire et entra dans l'église presby- l'Ecosse, où il fut choisi, comme modérateur de l'as- fédérale. Il mourut en ao- 790, sans laisser d'enfants; sa bibliothèque aux magis- àmlithgow, avec les clauses propres à remplir son but, pondre l'instruction dans les t. On lui doit une *Histoire* vre, composée sur un plan st réel, en six volumes in- ts successivement en 1771, 77, 1781, 1785 et 1793; ne va que jusqu'à la mort III. Dès que cet ouvrage pa- attaqué en Ecosse, particu- par son compatriote Gil- rt (Voy. STUART): mais les anglais se montrèrent plus ou plutôt plus justes; car e est aujourd'hui universel- connu, et l'auteur eut l'a- le jour lui-même de son suc- i une idée de son plan: à ériode, il traite, dans sept distincts, 1°. l'histoire civile e de la Grande-Bretagne;— ire de la religion;—3°. l'his- constitution, du gouverne- s lois, et des cours de justice ;—4°. l'histoire des scien- savants, et des principaux aents d'instruction publique; 'histoire des arts;—6°. du commerce, de la ma- monnaies, etc.;—et 7°. des mœurs, des coutu- Un pareil plan étend la tã- istorien, et le force néces-

sairement à plus de régularité et de recherches. L'ouvrage a été continué en 1796, par James Patu Andrews, qui l'a poussé jusqu'au règne de Jac- ques 1^{er}; et on l'a réimprimé avec cette continuation, en quelque vo- lumes in-8°. Londres, 1799. Le tra- vail d'Andrews (qui ne comprend que deux volumes de cette édition); est moins estimé que celui du docteur Henry; mais les anecdotes dont il est semé, en rendent la lecture plus amusante. La traduction française, par MM. Boulard et Cantwell, Paris, 1789-96, six volumes in-4°, fig., ne comprend pas la continuation, mais renferme quelques pièces addi- tionnelles, notamment (tome v) un *Mémorial de l'histoire d'Angleterre, jusqu'à George 1^{er}*, par P.-F. Ma- lingre, employé à la bibliothèque na- tionale: cette petite pièce, de trois cent soixante vers, n'est pas sans mérite. X—s.

HENRY (DAVID), Écossais, né près d'Aberdeen en 1710, vint à Londres à l'âge de quatorze ans, im- prima des journaux de province à Reading et à Winchester, et, ayant épousé la fille d'Edw. Cave (l'entre- preneur du *Gentleman's magazine*), eut, pendant plus de cinquante ans, part à la direction de cet ouvrage pe- riodique, très précieux pour l'histoire de la littérature anglaise, et surtout pour la biographie. Outre les articles qu'il y a insérés, on a de lui les ou- vrages suivants: I. *Vingt discours abrégés de Tillotson*, imprimés pour la quatrième fois en 1779. II. *Le par- fait fermier anglais, ou Système pratique d'agriculture*, 1772. Cet ouvrage n'était pas une pure compila- tion, l'auteur s'étant occupé de l'a- griculture dans une ferme qui lui ap- partenait. III. *Tableau historique de tous les voyages autour du monde,*

1774, quatre volumes in-4°. Il y ajouta, depuis, deux volumes, comprenant les voyages du capitaine Cook. David Henry mourut à Levis-ham, le 5 juin 1792. X—s.

HENRYS (CLAUDE), jurisconsulte, naquit à Montbrison, en 1615 : après avoir montré d'heureuses dispositions, et beaucoup d'ardeur, et d'application dans ses études, qu'il fit à Lyon, il développa au barreau un talent qui annonçait d'avance la célébrité à laquelle il s'éleva. Appelé à la place d'avocat du roi au présidial de Montbrison, il l'exerça pendant près de dix années; et s'y étant distingué par les talents et les vertus qui recommandent un magistrat, il reçut un témoignage particulier de considération du roi, qui, en supprimant le présidial, lui conserva néanmoins la même place au bailliage, quoiqu'elle fût occupée : il dut sans doute cette faveur au chancelier Seguier, qui l'honorait de son estime. A cette époque, l'on voyait naître les idées dont le développement produisit dans la suite de si grandes vues, et ouvrit la voie aux sciences et aux lettres, dont les progrès imprimèrent un caractère de grandeur à ce beau siècle de notre histoire. Le chancelier Seguier, frappé des graves inconvénients de la diversité et de la contrariété dans la jurisprudence des parlements, conçut le projet de la rendre uniforme. Il appela auprès de lui les plus célèbres jurisconsultes; et Henrys fut un de ceux qui coopérèrent à l'exécution de cette vaste entreprise. La disgrâce du chancelier fit abandonner ce travail, qui occupa successivement deux grands magistrats et plusieurs jurisconsultes. Le président de Lamoignon en présenta les bases dans les arrêtés qui portent son nom; l'avocat Auzaniet, qui les donna au public, développa le projet de cette réforme dans

la préface de son commentaire de coutume de Paris. Ensuite Bretonnier, l'un des auteurs de Henrys, y fit les conseils et sous le chancelier d'Aguesseau magistrat, dont le but était de continuer la législation et d'en rendre l'exécution la gloire d'exécuter un projet dans les ordonnances, les testaments, les institutions : et c'était sans beaucoup; car aucun ne put empêcher de ce projet l'unité d'une France, que leur on ne vit que plusieurs auteurs, sur les autres. Les écrits de ceux de Henrys et de ses consultants qui se sont vus, prouvent au quel point ils étaient pour que la législation, étendue, de justice et de la puissance, sa modification devait être la même et mesurée de la même et de l'autorité. Le fondement versé dans de l'histoire et de la loi fut souvent consulté par de France et des pays des questions de la puissance. Le droit romain loi de la province de l'objet principal de ses sans doute ce qui lui donna l'opinion erronée que les lois maient le droit commun opinion qui fut développée par son comment. un recueil d'arrêts, remarque de savant sur les questions de controverse de son temps édition de ses œuvres

de en 1638, fut bientôt seconde, qui fut épuisée le temps, et d'une troisième la mort de l'auteur. En achetant chargea l'un des x de l'auteur d'en donner la première édition ; elle ne 1708, avec les observations, en quatre volumes. Terrasson, avocat ravaila à une nouvelle parut en 1738; on en fit en 1772 : ces deux derrières différentes, et ont et tomber les premières. s de Henrys sont remarquables par la profondeur et la solidité, la méthode, l'application aux autorités. Henrys composa un ouvrage, intitulé : *les lois, ou Parallèle des actions et humaines de Jésus-Christ*, simple et austère dans sa doctrine, d'une piété édifiante, et d'un désintéressement, que l'ombre prodigieuse de ses succès dans sa profession, il ne laissa pas échapper son patrimoine à ses besoins en 1662. Le souvenir de sa vertu subsiste encore chez les habitants de sa province ; il est de plusieurs oraisons funéraires. F—s.

LENIUS (GODEFROI), cé-
graphe, naquit à Venrad,
né de Guelure, le 21 jan-

Après avoir terminé ses études de Bois-le-Duc, il est jésuite, et professa les mathématiques à Courtrai, et dans d'autres villes de Flandre, avec beaucoup de succès. Il était très habile dans la langue grecque; et l'on assure qu'il laissait plusieurs jours sans traduire du grec en latin. Le pape, son ancien maître, le

choisit, en 1635, pour l'aider dans la rédaction des *Acta sanctorum*; et ils publièrent ensemble les cinq premiers volumes de cette importante collection, comprenant les mois de janvier et de février. Henschenius se rendit ensuite à Rome, sur l'invitation du pape Alexandre VII; et il y passa près de trois années, uniquement occupé de fouiller les bibliothèques, et d'en extraire les pièces utiles à son entreprise. De retour à Auvers, en 1661, il disposa les matériaux qu'il avait rapportés de son voyage; et il venait de mettre sous presse le premier volume du mois de mars, lorsque Bollandus mourut (Voy. BOLLANDUS). Alors on lui donna pour collaborateur le P. Papebroch, homme laborieux et érudit, mais que ses querelles avec les carmes et d'autres ordres religieux ont fait plus connaître que ses utiles travaux (Voy. PAPEBROCH.) Ils terminèrent les trois volumes de mars et les trois d'avril; mais un incendie ayant détruit l'atelier de J. Blaeu, à Amsterdam, dans la nuit du 23 février 1671, les trois volumes d'avril ne parurent qu'en 1675, à Auvers, chez Michel Knobæert. Les matériaux se multipliant par les recherches des deux infatigables collaborateurs, ils divisèrent le mois de mai en six volumes, dont les trois premiers furent publiés en 1680. Le grand âge d'Henschenius ne ralentissait point son ardeur; et il continuait de se livrer avec tout le zèle dont il était capable à l'examen des pièces qui devaient entrer dans le volume suivant, lorsqu'il mourut, presque subitement, à Auvers, le 22 septembre 1681, dans sa 82^e année. Le P. Papebroch a fait précéder de l'*Éloge* d'Henschenius le septième volume des *Acta sanctorum* du mois de mai. Outre la part qu'il a eue aux quatorze premiers volumes de ce pré-

cieux Recueil, on a encore d'Henschenius : 1°. *Exegesis historica seu Diatriba de episcopatu Tungrensi et Trajectensi*. Anvers, 1653, in-4°; et réimprimé par Papebroch, dans le septième volume des *Acta sanctorum*, du mois de mai; — 2°. *De tribus Dagobertis Francorum regibus Diatriba*, ibid. 1655, in-4°; et dans le même recueil, III°. vol. d'avril; — 3°. *Différentes Dissertations*, dont on trouvera les titres dans la *Bibl. Belgica* de Foppens, et dans la *Table de la Bibl. historique de France*. Henschenius est de plus l'un des éditeurs du recueil intitulé: *Imago primi Sæculi Soc. Jesu*, Anvers, 1640, in-fol. W—s.

HENSLE (PHILIPPE-GABRIEL), médecin distingué, sur-tout pour ses recherches savantes sur les maladies de la peau, naquit à Oldenswort, dans le duché de Sleswig, le 11 décembre 1733. Après avoir exercé la médecine à Altona et à Pinneberg, il fut nommé premier médecin du roi de Danemark, en 1775; et il enseigna, depuis 1789, la médecine à l'université de Kiel, où il mourut le 31 décembre 1805. Hensler contribua beaucoup à propager l'inoculation de la petite vérole, et prouva aux antagonistes de cette nouvelle découverte, que la petite vérole enlevait le dixième, quelquefois même le quart des sujets qu'elle atteignait; tandis que par l'inoculation il n'en mourait que le quatre-centième. Nous indiquerons de ses ouvrages : I. *Tentaminum et observationum de morbo varioloso saturo*, Gœttingue, 1762, in-4°. II. *Lettres sur l'inoculation, dédiées au parlement de Paris*, Altona, 1765-1766, 2 vol. in-8°. Sprengel, dans son *Histoire de la médecine*, fait beaucoup d'éloges de ce livre. III. *Indication des principaux secours dans les cas de mort appa-*

rente, Altona 1770, in-8° 1780, in-8°. IV. *Histoire gine de la maladie vénère Europe, vers la fin du xv* Altona, 1783, in-8°. V. *Avis sur l'emploi des blés qui n'ont teint leur maturité, ou qui n'ont pas assez séchés*; ibid., 1784. *des établissements pour les* Hambourg, 1785, in-4°. *l'origine de la maladie vénère dans les Indes occidentales* 1789, in-8°; ibid., 1791. VIII. *De la lèpre qui, dans l'âge, régnait dans l'Occident* 1790, in-8°; ibid., 1794. Cet ouvrage est fort estimé. y décrit différentes maladies de la peau, qui ont de l'affinité avec la lèpre, comme le *spedaculi* qui afflige fréquemment la gè; et l'*elephantiasis*, comme les régions du tropique. Il *ques mots sur la Pharmacie Londres et d'autres ouvrages pharmacie*, Hambourg, 1799. *herpète seu formicæ veteri venereæ non prorsus expellitur* 1801, in-8°. On attribue en savant médecin un ouvrage rieux : *L'Anaxagore de l'Occident sur la génération de l'homme*, 1769, in-8° : mais quelques bibliographes allemands l'attribuent à Justi. La vie de Hensler a été latin par le professeur Heinrich publiée à Kiel; 1806, in-4° son portrait, à la tête du tome la Bibliothèque allemande selle. B—

HENZI ou HENTZY (S) de Berne, fut capitaine au des gardes du duc de Modetour dans sa patrie, il s'occupait de mathématiques et de poésie tement avec d'autres bourgeois, il demanda, en 1744

le Berne, quelques chanoines les élections, sous le régime représentatif. Les signataires de cette pétition bannis pour un temps ins long. Le bannissement fut de cinq ans; il les passa et, où, fidèle aux muses, ils numéros de la *Messa-Pinde*, composa des comédies, etc. Revenu à Berne, apporter de vive force ce qu'il put obtenir par les remontrances, la conjuration eut lieu, dans l'ancien d'anciennes limites, mettre fin à l'aristocratie, et de changer sa nature. Le complot fut découvert; des chefs furent arrêtés, et la mort. Quelques-uns le conseil se prononcèrent, et ne furent point; Henzi se trouva parmi les condamnés. Il fut décapité le 16 juillet jusqu'à son dernier moment en grand courage. Lessing, héros d'une de ses tragédies, dans son *Histoire du*, pages 216 et suiv., raconte comme le premier des grands dans ce genre de son fils, Rodolphe HENZI, né en 1731, et mourut à en 1803, gouverneur des derniers prince d'Orange. Il fut pris, avec son compatriote l'éditeur d'un grand et bel ouvrage sous le titre de *Vues remarquables des montagnes de la Suisse, et colorées d'après nature, description*, grand in-fol., 1785, qui consiste en quatorze planches, dessinées par Wolf et autres peintres, gravées à Janinet et Descourties, et en couleur. — La mère de Henzi, en quittant la Suisse, après

la mort de son mari, conjura son fils d'en venger la mémoire. Il la vengea, en rendant des services à un grand nombre de ses compatriotes. U—1.

HENZNER (PAUL), jurisconsulte et voyageur allemand, naquit, en 1558, à Crossen, en Silésie, et mourut à Oels, le 1^{er} janvier 1623. Il avait accompagné un jeune comte Rhediger à l'université de Strasbourg. Il lui servit ensuite de Mentor, dans ses voyages en Europe; et, de retour en Silésie, il en publia la relation sous ce titre : *Itinerarium Germaniæ, Galliæ, Italiæ (annis 1596-1600)*, Nuremberg, 1612, in-4°. On voit, par la préface, que l'intention d'Henznér était que son livre pût servir de guide à ceux qui voudraient faire le même voyage que lui. Il est un peu minutieux; on y trouve beaucoup de choses empruntées d'ailleurs; mais il est écrit purement et avec une élégance remarquable; et l'on y rencontre des particularités curieuses: c'est ce qui lui a valu l'avantage d'être souvent réimprimé. L'édition de Nuremberg de 1629 contient, de plus, en latin, trois pièces relatives aux voyages en général, et à la manière de les faire avec fruit. La partie de l'ouvrage d'Henznér la mieux traitée, est celle qui concerne l'Angleterre. Les littérateurs de ce pays en ont été si contents qu'ils l'ont plusieurs fois fait réimprimer séparément, et traduire dans leur langue. On trouve un de ces extraits dans un recueil intitulé : *Fugitive pieces*, 1761, 2 vol. in-12, publié par Dodsley; et le portrait de la reine Elisabeth, tiré de cet ouvrage, a été inséré dans le tome xvii du *Monthly review*, année 1757. Henznér avait vu à Paris l'homme ayant une corne de bélier au front, dont il est fait mention dans les Mémoires du temps. E—3.

HEPBURN (JACQUES-BONAVENTURE), philologue écossais, né en 1573, à Hamstocks, dans le comté de Haddington, fut élevé à l'université de St.-André. Ayant embrassé la religion catholique romaine, il visita la France et l'Italie, et voyagea ensuite dans diverses contrées de l'Orient. A son retour en Europe, il entra dans un couvent de minimes près d'Avignon, qu'il quitta pour passer dans le monastère de la Ste.-Trinité, du même ordre, à Rome. Le pape Paul V le nomma gardien des livres et manuscrits orientaux du Vatican; emploi qu'il conserva six ans. On croit qu'il mourut à Venise, en 1621. Il savait, à ce qu'on a prétendu, soixante-douze langues différentes; ce qui paraît difficile à croire. On cite de lui : *Dictionnaire hébreu et chaldéen*, et *Grammaire arabe*, Rome, 1591, in-4°, et des traductions inédites de manuscrits hébreux. Z.

HÉPHÉSTION, que l'amitié d'Alexandre a rendu si célèbre, était fils d'Amyntor, de la ville de Pella, et sans doute de l'une des principales familles de la Macédoine; car il fut un des sept officiers attachés à Alexandre sous le nom de gardes-du-corps, et dont les fonctions répondaient à celles d'aides-de-camp. Il était en outre le favori d'Alexandre; ce prince le regardait comme un autre lui-même, ainsi qu'il le dit à la mère de Darius, qui craignait de l'avoir offensé en prenant Héphestion pour le roi. L'amitié n'avait cependant point aveuglé Alexandre sur les talents d'Héphestion; et il ne lui confia aucun commandement important avant que l'empire perse eût été entièrement abattu : mais la victoire d'Arbèle et la mort de Darius l'ayant rendu maître de l'Asie, il envoya Héphestion dans la Sogdiane pour y fonder quel-

ques villes. Bientôt après, avec Perdiccas, à la tête d'une troupe qui devait se retirer de l'Indus, et faire les préparatifs nécessaires pour le passage de l'Indus. Après la bataille contre Porus, la paix conclue avec ce prince, Héphestion resta dans le pays avec une armée, pour soumettre un peuple nommé également Porus, et les peuples situés entre l'Hydaspe et le Gange. Au retour de l'Inde, Alexandre s'étant réuni sur l'Hydaspe avec ses troupes, pour gagner l'Indus, Héphestion eut le commandement de l'armée qui devait suivre par terre. Après une marche depuis l'Indus jusqu'à la C B Alexandre, ayant gagné les défilés, quelques troupes légères, Héphestion de ramener le reste de l'armée en Perse. Lorsque ce prince put amalgamer les vaincus avec les Macédoniens, par le mariage des princesses avec des femmes de leur pays, il leur donna l'exemple en lui-même Roxane, fille de l'Indus, il fit épouser à Héphestion la sœur de cette princesse. Héphestion mourut peu de temps après (avant Jésus-Christ), à la suite de fêtes et des sacrifices qui furent offerts à Ecbatane, pour rendre aux dieux de la protection accordée aux armes macédoniennes. Alexandre, inconscient de cette mort, demeura huit jours sans vouloir prendre nourriture, ni parler à personne. Les historiens prétendent même que la douleur l'avait porté à des excès dignes de lui : mais Arrien en doute. Alexandre fit traîner à Babylone le corps de son ami, et donna d'employer dix mille

inquante-quatre millions) à laction d'un bûcher : mais qu'indore de Sicile donne la des- de ce bûcher, et que plusieurs aient cherché à l'expliquer, voyons qu'il n'a jamais été érisandre fut en effet surpris par t, avant d'avoir pu célébrer éraïlles d'Héphestion ; car les et les musiciens qu'il avait air de toutes parts, pour les il voulait célébrer à cette oc- furent employés pour ses pro- éraïlles.

C—n. HESTION, grammairien d'A- ie, vivait vers l'an 150 après fut, à ce que l'on croit, un des ours d'Ælius - Verus, qui fut ur avec Marc-Aurèle. Il nous e loi un traité intitulé, *Enchi- de metris*, qui est à-peu-près nous avons de plus complet e matière. Ce traité a été im- usieurs fois avec des Scholies s, qui pourraient encore être itées d'après les manuscrits. L'é- le Turnèbe, Paris, 1555, in- st remarquable par sa beauté. peu de cas de celle qu'a don- nelius de Pauw, Utrecht, in-4°. La meilleure est celle rd, 1810, in-8°. avec les ucs de M. Gaisford, qui y a s extraits qui nous restent de *estomathie* de Proclus. C—n. HACLÉONAS, né en 626, était l'empereur Héraclius et de Mar- nièce. Son père, en mourant, a à Constantin, qu'il avait eu remier mariage, et les désigna cesseurs à l'empire. L'ambitieuse e, irritée du peu d'égards que ontèrent les grands de l'état, donna Constantin, dans l'espoir overner plus facilement sous le e son fils. Héracléonas, par ce , devint seul empereur d'Orient

en 641, quatre mois après la mort de son père. Trop jeune ou trop fai- ble pour retenir le pouvoir, il en fit l'abandon à sa mère, qui s'en servit pour satisfaire son désir de ven- geance. Elle écarter des emplois tous ceux dont elle redoutait les lumières ou la probité, et fit exiler le grand trésorier Philagre, chéri de toute l'ar- mée. A cette nouvelle, les gardes du palais se révoltèrent, et contraignirent Héracléonas à s'associer Constans, fils du malheureux Constantin. Quel- ques jours après, une nouvelle émeute éclata ; Héracléonas fut arrêté avec sa mère : les soldats furieux se portè- rent, envers les deux prisonniers, à toute sorte d'excès : Martine eut la langue arrachée ; on coupa le nez à son fils ; et un décret du sénat les condamna tous deux à un bannisse- ment perpétuel. L'histoire ne nous ap- prend plus rien d'Héracléonas, dont on plaindra le sort, si l'on réfléchit qu'il n'avait alors que quinze ans ; qu'il était innocent des excès odieux reprochés à sa mère, et qu'il n'avait occupé le trône seul que deux mois. Constans II, son neveu, lui succéda.

W—s.

HÉRACLIDE DE PONT, d'une famille riche d'Héraclée, étant venu en Grèce pour se livrer à l'étude de la philosophie, fut l'un des auditeurs de Speusippe ; suivant Suidas, ce fut de Platon lui-même. Il s'attacha ensuite à Aristote ; et Diogène Laërce le range parmi les philosophes péripatéticiens. A l'exemple de ces derniers, il se piquait d'une grande variété de connaissances ; il écrivit sur toute sorte de matières, et composa même des tragédies qu'il publia sous le nom de Thespis. Il était toujours vêtu avec beaucoup d'élégance ; ce qui fit que les Athéniens changèrent son sur- nom de Ποντικός, le Pontique, en

celui de Πομπικός, le *Pompeux*. Diogène Laërce dit qu'il avait élevé un serpent domestique à l'insu de tout le monde, et que, lorsqu'il se vit près de mourir, il pria ses amis de cacher son corps, et de laisser paraître ce serpent à la place, pour qu'on crût qu'il était devenu immortel; mais la ruse fut découverte. Suivant d'autres, ajoute le même auteur, les Héracléotes, pressés par la famine, envoyèrent consulter l'oracle de Delphes: Héraclide corrompit la Pythie; et elle répondit, d'après ses ordres, que, pour faire cesser la famine, il fallait décerner une couronne d'or à Héraclide, et lui rendre, lorsqu'il serait mort, les honneurs héroïques. On l'invita en conséquence à venir sur le théâtre pour être couronné; mais à peine y eut-il paru, qu'il fut frappé d'apoplexie. La Pythie, qui s'était laissé corrompre, fut mordue par un des serpents qu'on nourrissait dans l'autre où était le trépied, et elle expira sur-le-champ: mais il y a peu de foi à ajouter à ces deux contes qui se contredisent. Il nous reste quelques extraits de son *Traité des constitutions de divers états*, qui était, à ce que croit M. Coray, un abrégé du grand ouvrage d'Aristote sur cette matière. Ces extraits, plusieurs fois imprimés à la suite des *Histoires diverses* d'Élien, et dans d'autres collections, ont été donnés séparément, avec une traduction latine, une traduction allemande et des notes, par M. Koehler, Halle, 1804, in-8°. La meilleure édition est celle qui se trouve à la suite d'Élien, dans le *Prodrome* ou le premier volume de la *Bibliothèque grecque* de M. Coray, Paris, 1805, in-8°. Nous avons aussi, sous le nom d'Héraclide, un traité des *Allégories d'Homère*. Il n'est point du précédent; c'est un extrait de la

doctrine des Stoïciens et tière. La dernière édition est celle de Gœttingue, 1808, avec une traduction et des notes de M. Schow. On a une meilleure de M. Hase, sous le nom de la bibliothèque du Roi, 1810, un manuscrit de cet ouvrage qui n'est pas imprimé.

HERACLIDÈS, architecte, vivait sous le règne de Philippe, roi de Macédoine, et de Persée. Lorsque ce prince se fit la guerre avec les Rhodiens, Héraclide lui promit de détruire leur ville, s'il réussissait; mais, lorsqu'il fut parvenu au port, et qu'il vit le roi et de se réfugier à Tarente dans cette ville, il trouva le moyen d'incendier tous les vaisseaux qui étaient dans le port. Héraclide, autre Héraclides, peintre, vivait sous le règne de Persée, qui commença par peindre des vaisseaux. Après la mort de Persée, il se retira dans son pays, où il continua d'exercer sa profession. Héraclides est-il le même que le premier; mais il y a beaucoup de différence. Héraclides, né dans la ville de Tarente, fut sculpteur, et dont parle Laërce.

HERACLITE d'Éphèse, philosophe, vivait dans la soixante-neuvième année de son âge. Il était fils de Blyson, et nommément Blyson, Bauson, et même Héracion. Le nom de philosophe est devenu, dans le temps, le prototype de tous les chagrins qui, trop vivement par le tableau des misères de la vie, expriment leur sensibilité par des larmes, de même que l'homme moqueur riant sans cesse. Cependant rien n'est si commun que le caractère qu'on donne à Héraclite. On ne s'en est point de maître par

lot qu'à lui-même ses connaissances. Il paraît certains qu'il suivit les leçons de Xenophane, et qu'il eut une particulière des dogmes de Pythagore. Le père d'Héraclite fut un des premiers citoyens. A sa mort, Héraclite se désintéressa de la magistrature en faveur de son frère, pour se livrer entièrement aux spéculations philosophiques. Il avait une humeur caustique et peu sociable. On le surprit un jour en train de jouer avec des osselets. « Ephésiens, dit-il à ceux qui le regardaient, je préfère ce frivole amusement au soin pénible de me rendre ingrats tels que vous. » Il ne voulait pas leur pardonner d'avoir tué son ami Hermodote. Du reste, il ne point à la portée du vulgaire affecta toujours beaucoup d'obscurité dans ses écrits; ce qui lui valut le surnom de *Ténébreux* (ὀφθαλμοφανής). Son ouvrage le plus estimé est un *Traité de la nature*. En l'envoyant à Socrate, pour l'examiner, celui-ci répondit qu'il n'en avait pu comprendre rien; mais que, le plus souvent, il était intelligible. La réputation du philosophe d'Ephèse en vint à Socrate, à l'appeler à sa cour; mais Héraclite refusa cette invitation. Son caractère sauvage le porta même à se retirer du commerce des hommes, et à se retirer dans les montagnes, où il se livrait à l'étude d'herbes et de racines. L'eau. Si l'on en croit quelques-unes des publications sous son nom, l'usage d'impureté l'obligea de quitter Ephèse. La mauvaise santé altéra bientôt sa constitution; il devint hydropique. Sentant sa maladie s'aggraver, il redescendit à Ephèse, et consulta énigmatique-

ment les médecins, en leur demandant s'ils pouvaient rendre serein un temps pluvieux. N'ayant reçu d'eux aucune réponse satisfaisante, il prit le parti de s'envelopper dans du fumier, et périt ainsi dans sa soixante-troisième année. D'autres disent qu'il fut dévoré par des chiens. Ariston et Hippobote le font guérir de son hydropisie, et croient sa mort postérieure. Héraclite, quoique placé quelquefois parmi les philosophes de l'école d'Élée, fut le créateur de son système, et le fondateur d'une école particulière, qui ne lui survécut pas longtemps, et dont le disciple le plus célèbre fut Hippocrate. Héraclite regardait le feu comme principe et fin de toutes choses; et ce feu, suivant lui, était une matière subtile, éternelle, inaltérable, agitée d'un mouvement continu; car, suivant Héraclite, le repos n'est qu'apparent et relatif dans la nature. Les parties les moins subtiles du feu produisirent l'air, celui-ci l'eau, celle-ci la terre. Le philosophe d'Ephèse admettait également la conversion alternativement descendante et ascendante des éléments. La rarefaction occasionne celle-ci; la condensation donne naissance à l'autre (ὁδὸς ἀντίθετος). L'âme est une substance ignée, une exhalaison (ἀναθυμίασις). En général, Héraclite était matérialiste, et n'admettait que des corps. Rien ne se produit de rien, disait-il; et rien n'existe réellement que ce qui tombe sous les sens. Le mouvement est essentiel à la matière. C'est du choc des contraires, de l'attraction et de la répulsion, que toutes choses prennent naissance, conformément à l'expression des poètes qui font la Discorde mère de tous les êtres. Ces deux forces, en effet, produisent l'aggrégation et la disagrégation ou dissolution. Tous

est changement dans la nature ; la mort n'est qu'une mutation de forme. L'univers présente l'image d'un torrent rapide, dans lequel chaque goutte d'eau coule , se presse , se confond avec les autres , et passe sans que le torrent paraisse changer. Cependant il n'est pas exactement le même pendant deux instants consécutifs. Si le feu est le principe unique, universel, si toutes choses naissent de lui et se résolvent en lui , il s'ensuit qu'il est Dieu. Sa plus pure émanation est la raison divine, intelligente, disséminée partout. Nous la recevons par aspiration. La continuité ou la cessation de son influence produisent la mémoire ou l'oubli. De même que le philosophe de Genève, Héraclite, misantrope comme lui, comme lui fortement affecté des misères humaines, ne devant , ainsi que lui , ses méditations qu'à ses propres efforts , faisait peu de cas du savoir , et surtout de ces connaissances multipliées dont nous sommes si vains. Qu'est-ce que l'homme, s'écriait-il ? Son savoir n'est qu'ignorance ; sa grandeur , que bassesse ; sa force , qu'infirmités ; son plaisir que douleur. L'unique connaissance qui nous soit utile est celle de nous-mêmes. La sagesse est la plus importante des vérités : le premier des préceptes est la modération. On doit courir au-devant d'une injure comme on court au feu , parce qu'elle allume inopinément un incendie. Le but de l'homme est d'être heureux ; et la science importe peu à son bonheur. Le *Traité* d'Héraclite sur la nature, était divisé en trois parties : physique, politique , théologie. Il fut écrit en prose ionienne, et déposé par son auteur dans le temple de Diane. Ce fut Cratès qui le publia : Antisthène d'Héraclée, Cléanthe du Pont , Héraclide de la même contrée , Sphoerus le

Stoïque, Parnias d'Héraclée dore le grammairien, le comme Il fut mis en vers grecs par Sc Il ne nous reste de cet ouvrage des fragments, qui ont été publiés par Henri - Étienne avec d'autres dans le recueil intitulé : *Poëlosophica* , Paris , 1573 , il trouve en outre , dans les six *Lettres* attribuées à Héraclée deux à Darius. Eichard Lubrich a donné une édition *græco - latin* fragments et des lettres , R 1601 , in-8°. La version est Outre les biographies des philosophes, que l'on peut consulter Héraclite , tels que Stanley , nous avons : I. *De principiorum naturalium ex mente Heracleti physici exercitatio* , I 1697. II. *De rerum naturalium ex mente Heracleti physici exercitatio* , Leipzig , 1702.—Ou dans l'antiquité douze autres auteurs : l'un , natif d'Halicar naëse , poète élégiaque , cité par Socrate ; un autre , philosophe péripatéticien dont parle Plutarque ; un , pyrrhonien ; un autre , père de Théophraste d'Acharnes ; un , natif de Mitylène qui écrivit l'histoire de la Macédoine ; HÉRACLITE de Tyr , philosophe démoïcien , favori d'Antiochus par Cicéron ; HÉRACLITE de Sicyone qui composa un *Traité des mœurs* dont parle Plutarque ; un , pyrrhonien ; un autre , conducteur de chars , natif de Périnée , cité par Suidas ; un , philosophe péripatéticien , natif de Mitylène , dont parle Eustathe ; enfin , un écrivain de ce nom , cité par Eu

I
HÉRACLIUS , empereur d'Orient , fils du patrice Héraclius , ex gouverneur d'Afrique , était originaire de la Cappadoce , et naquit v

75. Quoique d'une valeur éprouvée dans plusieurs combats, il n'avait jamais commandé une armée avant de parvenir au trône. Tout l'empire avait les yeux fixés sur son père, autrefois la terreur des Perses, et attendait en lui un vengeur ; mais déprimé, par la vieillesse, des grandeurs humaines, il résolut de laisser à son fils, âgé de trente-cinq ans, la gloire d'enlever, les armes à la main, la puissance suprême dont le tyran Phocas faisait un si affreux usage. Les Romains, pleurant la perte de leur liberté, gémissaient des malheurs de la guerre, des horribles débauches et des cruautés d'un monstre aussi lâche que sanguinaire (V. PHOCAS). Depuis deux années, Crispe, gendre du tyran, sollicitait Héraclius de venir délivrer sa patrie d'un joug insupportable. L'an 610, le gouverneur d'Afrique, cédant à ses instances répétées, envoya, sous le commandement de son fils, une flotte dont tous les bâtiments arborèrent pour enseigne l'image de la Sainte-Vierge. Nicéas, cousin-germain d'Héraclius-le-jeune, prit avec des troupes la route de terre. La convention faite, au rapport de certains écrivains peu judicieux, que celui des deux généraux qui le premier arriverait, recevrait la couronne impériale, est donc un conte ridicule, puisqu'il fallait douze jours au plus de navigation à Héraclius pour se rendre au Bosphore, et qu'il fallait plus de deux mois à Nicéas pour atteindre les bords de ce canal. Le 3 octobre, la flotte parut devant Constantinople ; et à l'instant Crispe se déclara contre Phocas. Après une action des plus sanglantes où périt l'élite des soldats et des gardes du tyran, celui-ci se cacha dans la ville : il fut découvert, saisi, depouillé de la pourpre, couvert d'une méchante casaque

noire, présenté en spectacle à toute l'armée, chargé d'imprécations, et conduit devant Héraclius qui lui dit : » Malheureux ! est-ce donc ainsi que tu as gouverné l'empire ? — » Gouverne-le mieux », répondit l'assassin de Maurice. Le vainqueur courroucé s'emporta au point de frapper, de terrasser lui-même l'usurpateur, auquel on coupa les pieds, les mains, et qu'on décapita (le 5 octobre 610), à la vue d'un peuple immense. La multitude, extrême dans ses passions, promena dans les rues, comme autant de trophées, les membres de Phocas, brûla son cadavre, se jeta sur les créatures, sur les parents de l'usurpateur, et les égorga sans pitié. Le 7 octobre (ou suivant le plus grand nombre des écrivains le 5), Héraclius se fit couronner empereur, et, le jour même, épousa Eudoxie. Le nouveau monarque récompensa magnifiquement Nicéas, pour lequel il eut toujours de l'estime et de la tendresse, aussi bien que Crispe, auquel il ne conserva pas long-temps des sentiments de reconnaissance : il les investit tous les deux des plus éminentes dignités. Le tyran n'existait plus ; mais la Providence n'était pas apaisée : elle poursuivait ces soldats parjures et rebelles qui avaient trahi l'infortuné Maurice, et qui, au mépris de leurs serments, avaient livré l'empire au brigandage. Ils tombèrent presque tous sous le fer des Perses ; et l'histoire nous fait observer que deux seulement échappèrent à la vengeance céleste. Les événements les plus désastreux composent le lugubre tableau des onze premières années du règne d'Héraclius. La peste, la famine, des tremblements de terre, dépeuplèrent les plus belles provinces de l'Asie. Les Perses en Orient, les Abares, les Bulgares, les Esclavons en Occident,

couvrirent de cendres et de ruines les pays de la domination romaine. A toutes ces calamités se joignirent les ravages d'une *lèpre inconnue jusqu'alors* (1). Ce fléau s'étendit au loin sa désastreuse influence. Héraclius, enchaîné par la douleur, étourdi de ce spectacle de désolation, resta d'abord immobile, sans porter remède à tant de maux réunis. A son avènement au trône, le gouvernement était dans la désorganisation la plus complète. Il s'agissait de recréer une armée, de la discipliner, de rétablir la morale, de ranimer la confiance des peuples désespérés : ces heureux changements ne pouvaient être l'ouvrage d'une ou de deux années. Les Perses continuant leurs courses meurtrières, inondant l'Asie de leurs troupes, saccagèrent Damas, et désolèrent la Syrie, ainsi que la Palestine : une de leurs armées vint camper sous les murs de Chalcedoine en face de Constantinople. Héraclius, toujours irrésolu, toujours engourdi, ne savait comment conjurer cet épouvantable orage. Les rigueurs de la famine se firent si vivement sentir dans la capitale, que l'empereur se vit contraint d'abolir les distributions gratuites de pain, fondées par le grand Constantin; abolition qui faillit exciter une révolte générale : mais les habitants finirent par se résigner à leur misérable sort.

(1) Nous empruntons les expressions de Lebeau. Elle n'était pourtant pas inconnue. Il s'agit ici de la petite-vérole. Cette espèce de lèpre, née entre les deux tropiques, avait été apportée, deux siècles auparavant, en Arabie par les Abyssins, et de proche en proche s'était répandue jusqu'en Occident. Les Lombards, dans leurs incursions, portèrent cette contagion en Bourgogne, l'année même de la naissance de Mahomet. Des médecins arabes, Aaron d'Alexandrie, contemporain d'Héraclius, et Rhazes, mort l'an 813 (Voy. Aaron et Rhazes), sont les premiers hommes de l'art qui aient décrit les symptômes et les progrès de cette maladie, et qui y aient cherché des moyens curatifs. Les malades, jusqu'alors, s'étaient soumis aveuglément à une sorte de fatalité; et les médecins n'avaient combattu le mal qu'avec des pratiques de superstition.

Ils chérissaient un souverain aussi à plaindre qu'eux - même subirent religieusement une déesse si cruelle pour toutes les contrées de l'Orient que les historiens appelèrent ce siècle *le siècle d'anges et des fléaux*. Héraclius posait néanmoins à se retirer, que, lorsque, touché des larmes de ses sujets, il abandonna ce prestige. Les Perses, déterminés à verser l'empire, lui portaient jour des coups mortels. Vaincu, Héraclius descendit aux suppliques, les plus honteuses pour obtenir la paix. Le fier Cosroès voulait que les Romains, abjurant Jésus Christ, fussent le soleil. L'excès de l'orgueil et du malheur éleva inopinément au dessus de lui-même : la prise de Jérusalem, le massacre ou de la dispersion des habitants, et surtout l'enlèvement de la sainte-croix, lui rendirent tout leur orgueil, et le métamorphosèrent en un autre homme. Tous les corps firent les plus généreux sacrifices, le clergé permit au souverain de se servir de l'or et de l'argent des églises, puisqu'ils devaient être employés à conquérir les lieux saints. Afin de diminuer le nombre des troupes, Héraclius enrôla sous ses étendards les Croates, une foule de Kéens, de Huns, habitués aux armes, se faisaient un jeu de la guerre. Le parti de Constantinople le 622, s'arrêta quelques mois, l'Asie - mineure, fortifiant le soldat par des simulacres de guerre, par de fréquentes évolutions propres à le tenir en haleine, à le tenir dans les rangs une exacte discipline; et il réussit en ce dessein. L'armée s'ébranla le même mois, de l'année à jamais mé-

ité de Mahomet à Yatreb (un 16 juillet : (la ville, depuis ce, prit le nom de *Médina* et-à-dire, ville du prophète) six campagnes consécutives, l'infatigable Héraclius se constamment le premier à le dernier dans la retraite, et la valeur naturelle des de hardies et de savantes es, par la rapidité de ses t de ses contre-marches, se t au besoin et bravant les s du climat. Plus d'une fois sa lance les champions en-ostèrent le défi, et ne se ins admirer par son huma-rs les vaincus que par son e valeur : il défit complète-ros en personne, à Gan-ird'hui Tauris, entra dans , éteignit le feu perpétuel, le Pyrée où brûlait ce feu le là pénétra dans le centre se, tandis que les Abares, de son absence, assiégeaient ople par terre et par mer. e du prince s'était heuieu-muniqué aux sujets, qui ent les barbares, et les con-t de lever le siège. Sarbar, : Cosroës, pour obliger l'em-revenir défendre cette gran-raversa l'Asie, campa une is devant Chalcédoine, bien ire une diversion capable de éraclius tout le fruit de ses Ce souverain n'en poursui-ins sa marche triomphante : ne nouvelle bataille sur les Zab, où il reçut plusieurs , s'empara des trésors du ennemi, et s'approcha de , capitale de toute la Perse. ait peut-être réussi dans a du projet qu'il méditait, ieux, le farouche Cosroës

n'eut pas cruellement offensé ce gé-né-ral, qui se vengea de son maître par une révolution concertée avec les grands du royaume. Le monarque des Perses, ayant été précipité du trône, fut mis à mort par son fils et son horrible successeur Siroës. Aussitôt le parricide conclut la paix avec l'em-pereur, lui rendit les prisonniers, les provinces conquises sous le règne précédent, et lui remit la croix sainte. Héraclius retourne à Constantinople au mois d'octobre 628 : monté dans un char attelé de quatre éléphants, tenant entre ses mains le signe vénérable de la rédemption des hommes, le succes-seur de Phocas triomphe avec le même faste que les généraux de l'ancienne Rome. Après avoir satisfait son or-gueil, il repasse en Asie, va droit à Jérusalem, y fait une entrée solen-nelle, et porte lui-même, sur ses épaules, la croix du Sauveur jusqu'au sommet du Calvaire : pieux événe-ment, dont cet empereur voulut transmettre le souvenir, en instituant, le 14 septembre, la fête dite de l'Exaltation de la Sainte-Croix. Ce fut la dernière action remarquable d'Héraclius, qui, dès ce moment, s'éva-nouit à nos yeux, avec tous les pres-tiges de sa gloire militaire. Jamais prince ne justifia davantage la vérité de cette pensée de Tite-Live, que la prospérité fatigue l'ame même des sa-ges. Il resta cinq années en Orient, plongé dans la mollesse. Son héroïs-me et toutes ses qualités s'éteignirent entièrement, au milieu des subtiles erreurs du *monothélisme*, qui con-sistait à n'admettre en Jésus-Christ qu'une seule volonté en deux natures ; hérésie que le pape Jean IV condam-na, dans un concile tenu à Rome. L'an 632, le victorieux Héraclius, devenu chef de secte, publia le fameux édit, appelé *ecthèse* (ou exposition de foi),

rédigé par Sergius, patriarche de Constantinople ; édit qui favorisait les monothélites, et qui pourtant déplut aux deux partis , de même que dans la suite des âges, *l'interim* de Charles-Quint ne put concilier entre eux les catholiques et les protestants, ni les réduire au silence, but que s'était proposé cet empereur d'Allemagne. Au lieu d'entasser arguments sur arguments, de tenir des synodes ; au lieu de semer de nouveaux germes de discorde parmi ses sujets, Héraclius aurait dû s'occuper du soin beaucoup plus important d'arrêter un torrent qui menaçait d'engloutir l'univers. Les Musulmans subjuguèrent des provinces entières, pendant qu'il discutait la question abstruse des deux natures. De toutes parts, le croissant était substitué à la croix ; et l'on voyait des généraux eux-mêmes embrasser l'islamisme. Les infidèles, commandés par Caled, surnommé *l'épée de Dieu*, dispersaient devant eux les chrétiens comme un vil troupeau. Aux cris de *frappez, frappez, Paradis, Paradis*, proférés dans les batailles par cet habile et vaillant chef de fanatiques, les troupes romaines, saisies d'épouvante, tombaient, presque sans opposer de résistance, sous le cimeterre des Arabes, ou cherchaient leur salut dans la fuite. Ce fut ainsi que les Musulmans vainquirent leurs ennemis, aux journées d'Ainadin, de Damas, de Césarée et d'Yarmouck, qui coûtèrent cent mille hommes à l'armée impériale, tant tués que blessés. Les vainqueurs eurent l'insolence de sommer Héraclius et tout son peuple de reconnaître *Dieu et Mahomet son prophète*. Le faible empereur fuyait de ville en ville, à l'approche des conquérants, et redoutait de se mesurer contre de tels adversaires. Il se contenta d'aller enlever la sainte-croix de

Jérusalem ; et, malgré les rations, les prières des princi- ciers, il reprit lâchement l de Constantinople. Au ra Théophanes et de Suidas queur des Perses ne pour trembler, envisager les fl mer : il repassa dans la ville au moyen d'un pont de bateaux truit à grands frais sur le l et que l'on garnit de hautes et d'un épais feuillage, afin rober ce spectacle : pusillanité dans les annales des peuples inégalités et quelle faiblesse caractère de cet empereur sopotamie, la Syrie, la tombées au pouvoir des Mus Bosra, Damas, Palmyre, Emèse, etc., enlevées d'as ne fut capable d'émouvoir Il sortit néanmoins un mon léthargie : apprenant la p partie de l'Egypte, il ir gagner Amrou, lieutenant Omar, et chargea Cyrus, d'Alexandrie, de l'engager i de ce fertile pays. Le général man, pour toute réponse, gociateur, en lui montrant lonne : « Vois-tu cette é » lonue ? nous sortirons d » quand tu l'auras avalée. y resta effectivement ; et, « dévoré cette injurieuse h Héraclius retomba dans ses accoutumées. En Occident ne conservait plus qu'une sa grandeur : les Romains d'être expulsés de leurs p en Espagne par Sisebut et tilla, rois des Visigoths. était la première contrée « mains avaient conquise a l'Italie : ce fut aussi la co retiurent le plus long-tem domination. Les province

nes, soumises à l'empire, l'énumération d'exarchat de , furent le théâtre des scènes tragiques. L'exarque Léon son successeur Éléuthère, eut de se rendre indépendants, massacrés. Ariovald, roi lombarde, aux dépens des Romains et sut tirer parti de tous ces, en bornant à d'étroites limites un petit état, faible reste de la race de leurs ancêtres. Héraclius, tant enfin sous le poids des chagrins domestiques, atteinte d'hydropisie qui le rendit impuissant monstrueux, expira le 22 juin 641, après un règne de 21 ans. Jamais homme ne différa de lui-même que cet embaillant capitaine à son avènement au trône; timide, incertain, les onze premières années de son règne; héros au milieu; le plus et le plus lâche des souverains, les dernières années de sa vie. Les loix d'Héraclius en Perse, ne sont à proprement parler, profitables aux Musulmans, en ce qu'il a conservé ce royaume, dont les forces de l'empire romain avaient arrêté le progrès du mal. S'il eût paru à la tête des Romains, sa présence eût donné de l'énergie. De pauvres monastères, attachés au christianisme monothéiste, prouvèrent, en opposant du courage au courage, que les Romains n'étaient pas invincibles.

J—D—T.

HERACLIUS II (CONSTANTINUS), empereur d'Orient, indiqué mal-à-propos par quelques historiens, sous le nom de Constantin III, était fils d'Héraclius et d'Eudocie, sa première femme, et naquit à Constantinople en 613, en mourant, lui laissant le trône, ainsi qu'à son frère Héracléon.

cléon; mais l'impératrice Martine, femme ambitieuse, mère de ce dernier, voulut s'emparer de l'autorité, et retenir les deux jeunes princes sous sa tutelle. Le peuple et les sénateurs refusèrent de reconnaître Martine pour leur souveraine, et finirent même par proclamer seul auguste Héraclius-Constantin, dont la valeur s'était signalée contre les Sarrasins, pendant le règne de son père, et dont les belles qualités promettaient à l'empire des jours heureux : mais ce prince, au milieu d'une cour livrée aux erreurs du monothélisme, se montra sans ménagement opposé à cette hérésie, et s'attira la haine des hommes les plus puissants. De ce nombre était le patriarche Pyrrus, lié secrètement avec l'impératrice Martine. Héraclius-Constantin ne régna que depuis trois mois, lorsqu'une maladie lente et inconnue le consuma et le conduisit au tombeau. Il mourut, le 22 juin 641, cent trois jours après être monté sur le trône. On crut que le poison avait hâté sa fin, et les soupçons tombèrent sur Martine et sur le patriarche : la joie que montra l'impératrice et les mouvements qu'elle se donna pour faire couronner Héracléon, fortifièrent peu à peu ces bruits. Le sénat et le peuple parlèrent de venger Héraclius-Constantin. Valentin, homme rusé et entreprenant, sous prétexte de servir les jeunes enfants de ce prince, souleva une partie de l'armée, et s'empara de Chalcédoine. Pyrrus, effrayé, abandonna la tiare, et se sauva en Afrique. Martine se flatta que le sceptre de son fils la mettrait à l'abri de l'orage; mais le sénat fit couper le nez à ce prince, et la langue à sa mère, et les exila tous deux. Ils moururent dans l'obscurité : Héracléon n'avait que seize ans lorsqu'il fut détrôné. Depuis le grand Cons,

tantin, il est rarement fait mention, sur les médailles, de la dignité de consul; et Héraclius Constantinus est le dernier empereur qui prenne ce titre sur les siennes. L—S—E.

HERAULT (RENÉ), d'une ancienne famille de Normandie, naquit à Rouen en 1691. Il fut successivement avocat du roi au Châtelet, procureur-général du grand-conseil, maître des requêtes, intendant de Tours, lieutenant-général de police, enfin intendant de Paris et conseiller d'état. C'était un homme d'un mérite distingué, qui se signala par son esprit de justice et son intégrité dans chacun des emplois qu'il remplit. Il a été surtout connu comme lieutenant de police, montrant dans cette place une utile sévérité pour l'exécution des lois et de tout ce qui tient à l'ordre public. Il fut dans le cas d'user, envers les jansénistes, d'une rigueur quelquefois peut-être excessive; mais il ne faisait qu'obéir à des ordres supérieurs. Il s'était trouvé en opposition avec ce parti dès le temps de son intendance de Tours, et d'autant plus qu'il avait un frère jésuite. En conséquence, il ne fut pas ménagé dans les *Nouvelles ecclésiastiques*, espèce de journal qui paraissait chaque semaine depuis 1724, et qui fut lacéré et brûlé par la main du bourreau, en vertu d'un arrêt du parlement rendu au mois de février 1731 (*Voyez GUENIA*). M. Hérault était souvent, par les devoirs de sa place, obligé de faire lui-même ou d'ordonner des perquisitions dans Paris et les environs, pour découvrir les auteurs, imprimeurs et distributeurs de ces feuilles, protégées sous main, dit-on, par un assez grand nombre de membres du parlement eux-mêmes. Elles sortaient d'une presse portative que l'on employait, tantôt dans une cave, et tan-

tôt dans une autre (1), quelquefois la propre maison du lieutenant. On introduisait de ces feuilles dans son appartement; et, temps en temps, lorsqu'il venait faire une visite pour connaître du délit et les coupables, il avait les *Nouvelles ecclésiastiques* fraîchement imprimées, qu'on jetées dans son carrosse, sans qu'il atteindrait les auteurs de cette espièglerie. Il signala encore son admission par les mesures qu'il prit, vis-à-vis des folies ou impostures des miracles, réels ou prétendus, sur la tombe du diacre. C'était l'occasion. Marié, en secondes noces, à mademoiselle Moreau de Sechelles, fille du contrôleur-général des finances, il en eut un fils, colonel du régiment de Rouergue, tué à la bataille de Minden, et qui fut père du fameux Hérault de Sechelles. Hérault mourut à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, le 2 août 1740; et l'on dit qu'il ne manqua pas de répéter qu'il avait passé les derniers moments de sa maladie dans des angoisses terribles, parlant sans cesse de la bonté de Dieu qui le frappait, mais posant sans se reprocher ses poursuites contre les jansénistes. L—P—

HERAULT DE SEHEL (MARIE-JEAN), petit-fils du précédent, naquit à Paris en 1760. Il présenta dans la carrière de la sculpture les avantages réunis de la sagesse, de la fortune, d'un caractère heureux, et de quelques dons de l'esprit. Il débuta, comme il convenait à ses pareils, par être attaché au Roi au Châtelet, et se créa une réputation, dans une place où ne faisait ordinairement que l'indifférence.

(1) L'invention de ces imprimeries secrètes fut due à une madame Théodon, femme du directeur général des académies royales de peinture et de sculpture à Rome, morte en 1739.

es gens du monde accouru-
ur la première fois, à ce tri-
our entendre le jeune magis-
endant un précepteur contre
de son élève, une mère
contre l'abandon d'une fille
, etc., etc. On trouvait pi-
contraste des principes aus-
la justice, dans la bouche
me de vingt ans, doué d'un
uchant, et paré de toutes les
son âge. Le bruit s'en répan-
à la cour; M. de Séchelles
che parent de la duchesse de
, chez laquelle il eut occasion
ésenté à la reine: cette prin-
naturellement bienveillante, le
sa protection; il en ressent-
pleinement les effets, par sa no-
à la première place d'avocat-
au parlement, qui vint à va-
acé sur un théâtre plus élevé,
tint pas l'éclat de son début;
ou soupçonnait qu'il avait dû à
secours étrangers la supérieo-
es pludoyers au Châtelet: il
t péniblement sa renommée,
lle fut attaquée par une con-
redoutable. Du parquet de la
aides, était monté à celui du
nt un homme de l'âge de Hér-
de Séchelles, mais qui semblait
pu en partage le don des ancien-
ars, austère, pieux, modeste,
nt à ses fonctions d'avocat-gé-
ie assiduité sans distraction,
facilité désespérante. (*Voyez*
x, dans la *Biogr. des Hom-*
ants.) M. Hérault sembla se
à l'arrivée de M. Dambray,
ter avec lui: mais la partie n'é-
gale, et il fallut céder au nou-
les admirations du bureau,
il valait mieux encore l'estime
. Ce moment dérida de la car-
deux rivaux. Hérault selan-
celle de la révolution, où il

espérait trouver des succès plus fa-
ciles, et qui n'en étaient que plus
dangereux. Nommé d'abord commis-
saire du Roi près le tribunal de cas-
sation, il en remplit les fonctions avec
négligence, et seulement comme un
moyen d'arriver à l'assemblée légis-
lative, où il fut, en effet, nommé par
le département de Paris (1). Il s'y pré-
senta avec d'assez bonnes dispositions,
mais avec le préjugé qu'il devait
être le premier, partout où il avait
le bonheur de ne pas rencontrer
M. Dambray. Cette vanité, quoique
contrariée à chaque pas, ne cessait de
l'égarer, et lui fit abandonner, tour-à-
tour, dans l'assemblée législative, le
parti des Feuillants et celui de la Gi-
ronde, pour devenir, sans oser se
l'avouer à lui-même ou aux autres,
sinon le chef, au moins le plus mar-
quant des jacobins du bas étage. C'est
de cette place qu'on l'entendit harceler
sans relâche les ministres; poursuivre
les prêtres, les émigrés; demander la
guerre à grands cris: c'est à lui qu'on
doit le premier décret organique de la
terreur, la loi qui attribue aux muni-
cipalités la police de sûreté, et confie
le pouvoir de juger les personnes à
des corps qui n'avaient été institués
que pour administrer les choses. Il
n'était pas resté étranger aux mou-
vements qui avaient amené le 10
août, si l'on en juge par son rap-
port sur la nécessité de déclarer à
cette époque la patrie en danger, et
par sa déclamation contre le juge de
paix Larivière, qui avait courageuse-
ment poursuivi Chabot et Bazire, pre-
miers auteurs du mouvement. Par une
conséquence de la bonne foi de son
parti, Hérault ne manqua pas d'attri-
buer les désastres du 10 août aux

(1) Hérault de Séchelles avait pris les armes le
14 juillet 1789, et il eut dans cette journée deux
hommes tués à ses côtés.

royalistes, et de réclamer l'établissement d'un tribunal spécial pour en faire justice. C'est sur son rapport que le tribunal extraordinaire du 17 août, précurseur de tous les autres, fut établi. Vainement il avait jusqu'à la sollicité la présidence de l'assemblée. Il l'obtint enfin le 1^{er} septembre : il occupait le fauteuil dans la nuit du 2 ; et il put entendre le récit des massacres, et presque les cris des victimes sans en être troublé, et sans songer à interrompre, pour y mettre ordre, quelques discussions insignifiantes, dont l'assemblée, glacée de frayeur, avait l'air de s'occuper. Hérault de Séchelles fut réelu à la Convention, et obtint même les suffrages des jacobins les plus ardents pour la place de maire de Paris. Nommé président de cette assemblée le 2 novembre, il céda le fauteuil à M. Grégoire, et partit, le 16, pour une mission dans le Mont-Blanc, dont le prétexte était de travailler à quelque organisation, et le but d'entamer des négociations de paix qu'on croyait possibles avec les puissances étrangères. Sa mission durait encore à l'époque du procès du Roi : il ne vota donc pas dans cet étrange procès ; mais il y prit la part la plus déplorable qu'on pût y prendre de loin : il écrivit, avec Jagot et Simond, ses collègues, une lettre à la Convention, où ils déclaraient que Louis, qu'ils qualifiaient de parjure, devait être condamné. (*Voy. l'article GRÉGOIRE, dans la Biographie des hommes vivants.*) De retour à la Convention, après une mission dont l'issue était facile à prévoir, Hérault de Séchelles se trouva nécessairement au milieu du parti exagéré contre lequel celui de la Gironde ne luttait déjà plus qu'avec son éloquence, pour toujours impuissante. Lorsque les Vergniaud, les Gensonné,

les Condorcet, trop tard ce s'épuisaient pour rappeler à l'aux lois une populace rendue par l'impunité de ses premiers Hérault répondait froidement : « force du peuple et la raison » même chose. » Il appuya de pouvoir la catastrophe du 31 toujours prêt pour les plu fonctions, il se chargea de pr Convention, lorsqu'à travers nes, moitié ridicules et moitié ces, elle prononça l'arrestation membres les plus distingués, qui expièrent bientôt après, chafaud, le malheur de leurs nes et l'abus de leurs rares Les services qu'Hérault de Séchelles avait rendus au 31 mai, lui donnèrent enfin du relief : en même temps la Convention proscrivait un de ses membres qu'elle accusait d'avoir entravé le travail de la Convention, elle annonçait qu'elle ne devait dévouer de toutes ses forces. fut adjoint au comité de salut public pour présenter les bases de la nouvelle constitution, et fit à ce sujet de nombreux rapports qui contiennent les genres de délire dont la Convention était susceptible : c'est lui qui rédigea ce code de nivellement et d'égalité, qu'on appelait la constitution de 1793, et qui cependant ne devait que passer de ses mains d'écrit ; tant on redoutait alors que le désordre cédât le moins du tout à l'apparence de la règle. Tous réunis des députés de tous les départements pour accepter cette constitution, déjà sous la clef : une séance fut indiquée pour le 1793 ; et Hérault de Séchelles fut élu, pour cette époque, président de la Convention, et par conséquent de la fête. Elle devait commencer de l'aurore : sa première scène

réunion du peuple à la nation, et du doyen des députés, pour boire dans la coupe de l'eau qui s'épanchait des flots de la Nature, représentée par une figure colossale, élevée sur les débris de la Bastille. Cette fête fut le rapprochement d'un général du parlement de plus jeune et le plus élégant traits de son temps, et du plus vieux et le plus sale des Jacobins de la rue Saint-Hérault s'écriait, en tenant embrassé, et la coupe en sa main, Nature, reçois l'expression de mon serment éternel de France et de tes lois, et que cette eau qui jaillit de tes mamelles, et que cette boisson pure qui abreuve les hommes humains, consacre ta coupe de la fraternité et de la pitié, les serments que te fait ce jour, en ce jour le plus beau clair le soleil, depuis qu'il s'est levé dans l'immensité de l'univers. Le président de la fête parcourut cinq ou six stations différentes, pour placer des mortiers, et faire entendre à cette force, qu'il faut relire, et qu'il faut fuir l'idée du vertige, et fuir l'idée du bouffon, qui égare les hommes revêtus de la puissance. Le président frémit de ces honneurs, auxquels il était étranger. Il pardonna ni au moins, ni au plus. Cependant, et pour te faire la constitution, si solennellement acceptée, on créa le gouvernement à l'appel révolutionnaire, et l'atrocité et le plus puissant effraya la terre. Hérault prit une place dans le salut public; et précurseur de l'orateur d'affreux célébrité, pendant les premiers mois à Paris, pour y annoncer des vic-

toires ou des défaites, et toujours pour proposer des mesures atterbées. La plus signalée fut le désarmement des suspects, l'annulation de leurs passeports, la faculté donnée au comité de surveillance de les arrêter, et la défense de les mettre en liberté. Hérault quitta le comité de salut public au mois de septembre 1793, pour une mission dans le Haut-Rhin, où l'on redoutait les progrès des ennemis; il y organisa la terreur qui seule, selon lui, pouvait consolider la république. Il y créa un tribunal spécial révolutionnaire, pour mettre le pays à la raison. « J'ai semé, » écrivait-il, quelques guillotines sur » ma route; et je vois que cela pro- » duit déjà un excellent effet. » C'était là le terme des succès d'Hérault de Séchelles : depuis, il ne fit que déchoir. Au mois de novembre suivant, il fut dénoncé comme ex-noble, comme entretenant des liaisons suspectes avec ses pareils, comme enfin conservant, dans son costume et ses manières, quelque chose qui contrastait avec la nudité du sans-culotisme. Robespierre permit qu'il fût défendu par Couthon : le moment de la perte n'était pas encore arrivé. De retour à la Convention, il se présenta à la tribune, défiguré de son mieux; il se justifia des accusations précédentes, et ajouta : « Si, avoir été jeté par le ha- » sard de la naissance dans une caste » que Lepelletier et moi nous n'avons » cessé de combattre et de mépriser, » est un crime qui me reste à expier, » je prie l'assemblée d'accepter ma » démission de membre du comité de » salut public. » L'assemblée ordonna l'impression de son discours, et refusa sa démission. Mais, tandis qu'il parlait, Robespierre lui avait lancé des regards farouches; et, depuis lors, l'infortuné, qui se sentait saisi, ne se débattait plus que faiblement sous les

serres du vautour. Robespierre eut la cruauté de se jeter de lui pendant deux mois; enfin, le 19 mars 1794, il le fit jeter dans la maison d'arrêt du Luxembourg sous quelques misérables prétextes, comme d'avoir caché un émigré, et entretenu des relations avec un nommé Proly, espèce d'aventurier, dont il n'était plus dès long-temps question. Conduit à la prison, et désormais dispensé de cruautés qui n'étaient pas apparemment dans son caractère, il reprit son humeur enjouée et ses manières aimables (1). Il revint à ses goûts littéraires, et prépara l'édition d'un ouvrage intitulé: *Théorie de l'ambition*. Il supportait ainsi sa captivité mieux sans doute qu'il n'avait soutenu ses périlleuses dignités, lorsque Robespierre l'enveloppa, comme par hasard, dans la conjuration de Danton et de Camille Desmoulins, etc. Traduit avec eux devant le tribunal révolutionnaire, Hérault partagea leur jactance et cette basse ironie, déplacée partout, mais qui semble monstrueuse dans ces solennités du malheur. On avait demandé à Camille Desmoulins son âge; il avait répondu: *trente-trois ans, l'âge du sans-culotte Jésus*. On demandait à Hérault de Séchelles ses noms de baptême; il répondit, pour ne pas rester en arrière de son compagnon: « Je m'appelle Marie-Jean, » noms peu saillants même parmi les « saints. » Mais l'ironie, la raison, la sagesse ou l'audace, étaient également impuissantes pour les sauver de la mort. Hérault entendit son jugement sans émotion, et montra le même courage que ses compagnons d'infortune. Il conserva son sang-froid jusqu'aux

pieds de l'échafaud; on le route, parler affectueusement ses collègues, et s'interrompre pour luer des personnes qu'il rec Descendu de la charrette, son tour de monter à l'échafaud arrivé, il s'approcha de Desmoulins et lui donna un dernier adieu » tez donc, lui dit cet homme » farouche, nos têtes auront » de se baiser dans le panier » fut la fin de Hérault de Séchelles dut ses fautes et ses malheurs à sa célébrité précocce. On lui avait une réputation fort au-dessus de sa conduite, et même de celui qu'il avait voulu acquiescer; car il avait peu d'été l'esprit, et manquait entièrement de sensibilité: il n'eût ni la force de tenir cette réputation, ni la lâcheté d'y renoncer. Placé ainsi entre la puissance et la prétention, dit de degré en degré pour l'admiration de ses admirateurs, et jusqu'aux rangs des jacobins, où l'attendaient fin misérable. Moins favorisé des qualités extérieures, même dans le grand monde, il avait connu les tourments de l'envie et le ressentiment des prétentions; il eût pu devenir un grand bien et un sage magistrat. n'eût-il pas échappé d'avance aux faux de la révolution; mais il eût trouvé le martyr sur son chemin, il a subi le supplice. On connaît ses ouvrages suivants: I. *Suger, abbé de Saint-Denis*, in-8°. II. *Visite à Buffon*, in-8°. Cette production a été publiée en l'an ix (1802), sous le titre *Voyage à Montbar*, avec des notes assez curieuses (Voyez B. 241). L'éditeur (M. Solvey) divers écrits du même auteur, qui avaient été recueillis après sa mort, dans des feuilles p

(1) Au milieu du sang et des pleurs qui inondèrent la France en 1793, Hérault de Séchelles s'occupait encore de galanterie et de vers, auxquels la jeune et belle épouse de Camille Desmoulins ne fut pas insensible. (*Biograph. mod.*, Leipzig, 1807, 4 vol. in-8°, II, 431.)

dans le premier volume du *Encyclopédie*, 1795. En e : 1°. *Réflexions sur la* et sur *Thomas* (1). — *sur la conversation, trou-* e *portefeuille d'un homme* qui a *vécu avec plusieurs* *siècles*. — 3°. *Isthanase Auger*, lu à la slique de la société des s, le 25 mars 1790. — *Pensées et anecdotes*. Ces ts n'offrent rien de remar- y reconnaît l'espèce d'esprit yficiel et manière qui était 'auteur. Ici Hérault de Sé- fait que gâter les jugements at dans la société sur les es contemporains dont il *Détails sur la société d'Ol-*, 1790. IV. *Théorie de*. Cet ouvrage, le plus im- tous ceux qui sont sortis de est nne espèce de recueil es ou absurdes, ou criminel- nées dans un style obscur que. L'auteur abjure toute orale, pour ne voir dans la 'un mouvement de machi- 'entrechoquent, se dépla- e détruisent : on sent aisé- cette production n'est encore ide jactance; et l'auteur, qui as fait illusion à lui-même, faire à personne. La *Théo-* mbition a été publiée pour la fois, en 1802, in-8°, par barthélemi Salgues, qui y a ques notes de sa façon (2).

1. *Réflexions sur la declamation*, Hé- el es rapporte qu'il avait pris des le- mation de Mlle. Clairon. Il raconte m ere entrevue : « Avez-vous de la -elle la première fois que je la vis? -pris de la question, et d'ailleurs ne p que dire, je répondis : J'en ai t le moule, mademoiselle. — Eh it vu en ce faire une. » quelques-uns des écrits précédents, *Théorie de l'ambition*, soit dans les

V. Enfin le *Rapport sur la constitu-* tion de 1795 a été publié la même année dans un livre in-24, qui a pour titre : *Constitution du peuple fran-* cais; précédée du rapport de Hérault de Séchelles, et d'idées préliminaires attribuées à Alexandre Tournon, au- teur des Révolutions de Paris, guillo- tiné le 22 messidor an II. U—O.

HERBELOT (BARTHÉLEMI D'), né à Paris le 14 décembre 1625, eut à peine achevé ses études qu'il s'a- donna à la littérature orientale, et ac- quit successivement la connaissance de l'arabe, de l'hébreu, des dialectes qui s'y rattachent, et du persan. Poussé par le désir de se perfectionner dans les langues orientales, il parcourut l'Italie, vint à Rome, où il mérita l'estime et l'amitié des cardinaux Bar- berini et Grimaldi, d'Holstenius et d'Allatius; et, à son retour à Paris, il reçut une pension de la munificence du surintendant Fouquet. Après la disgrâce de ce ministre, il obtint la charge de secrétaire-interprète du roi pour les langues orientales. Au bout de quelques années, il fit un second voyage en Italie, et recueillit partout sur son passage les témoignages les plus flatteurs de l'estime que lui por- taient les personnages les plus distin- gués par leur rang ou par leur savoir. Ferdinand II, grand-duc de Toscane, qu'il rencontra à Livourne, lui fit promettre de venir à Florence. Lors de l'arrivée de D'Herbelot dans cette

Notes sur la conversation, l'on reconnaît les idées, le style, le tour d'esprit de l'auteur de la *Balance naturelle* (Antoine Lasalle). Cet écri- vain, aussi singulier que peu connu, était lié avec Hérault de Séchelles, alors avocat-général, au- quel il lui sa *Balance naturelle*, et qui fit les frais de l'édition. L'auteur la lui dedica et lui con- fia, depuis, divers cahiers de sa d'ensée, restés entre les mains et parmi les papiers de Hérault de Séchelles. Pour juger si ces écrits posthumes peu- vent être attribués à ce dernier, il suffit de lire les chapitres de la *Conversation active* et la *Théorie du charlatanisme*, dans la *Mécanique morale* du même Lasalle. G—es.

ville, un secrétaire d'état vint audevant de lui, et le conduisit dans le palais du prince, où un appartement richement décoré, une table servie avec délicatesse, et un carrosse à la livrée du grand-duc lui étaient destinés. Vers ce même temps, on vendit à Florence une bibliothèque où se trouvaient plusieurs manuscrits en langues orientales : Ferdinand chargea D'Herbelot de l'examiner, de mettre à part les meilleurs articles, et d'en indiquer la valeur. Le choix ayant été fait, le grand-duc acheta les livres indiqués, et en fit présent à D'Herbelot, comme à la personne qui pouvait en faire le meilleur usage. Malgré ce généreux traitement, ce savant orientaliste revint en France, où l'appelaient les vives instances de Colbert. Le roi l'entretint plusieurs fois, le gratifia d'une pension, et, à la mort de Pierre d'Avèrque, le nomma pour remplir la chaire de langue syriaque au Collège-royal. D'Herbelot mourut à Paris le 8 décembre 1695, succombant à une courte maladie. On lui doit la *Bibliothèque orientale*, ou *Dictionnaire universel, contenant généralement tout ce qui regarde la connaissance des peuples de l'Orient*, Paris, 1697, in-fol. D'Herbelot consacra une grande partie de sa vie à rassembler les matériaux de ce grand ouvrage, mais n'eut point la satisfaction de le publier. Ce fut Galland qui le mit en ordre, et en soigna l'impression. La *Bibliothèque orientale*, considérée dans ses détails, est, pour le XVIII^e siècle, ce que fut, pour le XVII^e., l'Histoire des Huns, avec cette différence que D'Herbelot fraya la route, et fut souvent copié par de Guignes. L'un et l'autre de ces célèbres orientalistes eurent une érudition prodigieuse; et l'on a peine à se persuader que la vie de l'homme le plus laborieux

ait suffi pour rassembler les contenus dans ce recueil. (réfléchisse au nombre de ch arabes, turques ou persanes *Bibliothèque orientale* offre traits; à l'immense étendue de graphie de Hadjy Khalfa (P nom) dont elle offre la tr abrégée; aux connaissances res nécessaires dans une se entreprise, et l'on se formera de l'érudition, de la persévérance l'activité de D'Herbelot. A la on peut lui reprocher le de critique, et l'absence de l'har de la concordance qui devrait dans cet ouvrage, entre les parties dont il se compose. mort surprit l'auteur avant l son travail; et, d'ailleurs, adopté un plan trop vaste pou sectionner dans tous ses déta tâche eût dû être celle de ses éditeurs (1); mais ils se sont à l'addition ou bien au dévelop de quelques articles, sans cor cune erreur de fait ou de dat la littérature orientale attend qu'un homme habile, exami critique tous les articles de bliothèque, les mette en ac uns avec les autres, et fass raitre les fautes que le ter signalées. D'Herbelot avait divers autres ouvrages, doi n'a vu le jour, tels qu'une

(1) L'édition de La Haye, 1727-29-32 in-4°, est enrichie des corrections de Schultens et de Reiske, et d'un 2 par le P. Visselot et A. Galland. Les plus remarquables de ce supplément se toire de la grande Tartarie, et la tri monument de Si-gan-fou, avec une p etc. (*Flyes Kiacna*.) Ce supplément imprimé in-fol. en 1780, pour faire suite de Maastricht, 1776, qui n'est qu'une impression de l'ancienne. On a aussi un petit nombre d'exemplaires des additions. L'édition que Desmarest a donné 6 vol. in-8°, offre seulement un abrégé des gens du monde qui cherchent les plutôt que l'érudition.

« Dictionnaire arabe, persan en 3 vol. in-fol. Pendant sa vie à Florence, il avait écrit, un catalogue des manuscrits de la Bibliothèque palatine. L'ouvrage, qui ne contient que la première partie des manuscrits de la Bibliothèque, a été traduit en français par Renaudot, et on le trouve dans le tome II des *Aménités* de Schelhorn. J—N.

HERAY (NICOLAS DE), seigneur d'Essars, gentilhomme privé du roi, et lieutenant en pays et gouvernement de Picardie. M. de Brissac, grand-maître de l'artillerie, a écrit toutes les particularités que l'on a de sa vie. On croit qu'il est né en 1552. On a de lui : I. *Le livre d'Amadis de Gaule*, nouvellement d'espagnol en français, 1540, in-fol. Il traduisit les livres suivants : ce fut, en 1548, qu'il vit le jour. On doit à de Bullion la traduction du livre (Voy. G. BOILEAU, V, 2). Les livres suivants furent traduits par lui (Voyez GOHORRY, XVII, 603, et G. AUBERT de Poinville III, page 3); Gohorry qu'éditeur du 15^e, dont la vie est d'Antoine Tyron. Les livres 8^e. à 21^e. furent traduits par l'abbé de Chappuis, VIII, 603, est là que finit l'ouvrage. Il existe de ces vingt-un livres une impression dans le format in-8, anonyme a composé des livres 23 et 24, imprimés in-8, notés comme traduits de l'espagnol. Un extrait des vingt-un livres est sous le titre de *Treasure of Amadis de Gaule*, 1 vol. in-16; 1605, 2 vol. in-

16. II. *Le premier livre de la Chronique du très vaillant et redouté dom Florès de Grèce*, 1552, in-folio. Il annonce avoir mis cet ouvrage en français, d'après un vieux manuscrit; la mort l'empêcha de publier un second livre qu'il avait promis.

III. *Les sept livres de Flavius Josephus*, traduits en français. Nicéron ne cite qu'une édition qu'il date de 1557, in-folio : ce serait donc un ouvrage posthume. IV. *L'Orloge des princes*, traduit de l'espagnol. (Voy. Ant. de GUEVARA, tom. XIX, pag. 59.) Nicéron, d'après Lacroix du Maine et Duverdière, parle de trois autres opuscules d'Herberay, qui ne méritent pas d'être mentionnés.

A. B—T.

HERBERSTEIN (SIGISMOND), baron DE, diplomate et historien allemand, naquit, en 1486, à Vippach en Styrie. Il étudia d'abord la jurisprudence, embrassa ensuite l'état militaire, et se distingua dans la guerre contre les Turcs. L'empereur le nomma commandant de toute la cavalerie de la Styrie, le créa chevalier, et lui conféra la dignité de conseiller aulique. Herberstein fut honoré de diverses missions : en 1516, on l'envoya en Danemark pour essayer de détourner Christian II de sa folle passion pour Dyveke : en 1516 et en 1526, il alla comme ambassadeur en Russie, et plus tard à Constantinople; enfin il parcourut la plus grande partie de l'Europe. Ses travaux furent récompensés par la dignité de conseiller privé et celle de président de la chambre des finances d'Autriche. Il renonça à la vie publique en 1553, et mourut en 1566. On a de lui : *Rerum Moscoviticarum commentarii quibus Russiae ac metropolis ejus descriptio, chorographica tabula, religionis indicatio, modus*

exciendi et tractandi oratores , itineraria in Moscoviam duo et alia quædam continentur, Bâle, 1556, in-fol., avec des figures en bois et des cartes grossièrement dessinées ; ibid., 1571 ; Anvers, 1557, in-8°. Ce livre a été traduit en allemand sous différents titres, Vienne, 1557 ; ibid., 1618, in-fol. avec figures ; Bâle, 1563, in-fol. avec fig. ; Francfort, 1579, in-fol. avec fig. ; et en italien, Venise, 1558, in-4°. Tous les auteurs qui ont écrit sur la Russie, conviennent que l'ouvrage d'Herberstein est le meilleur sur les temps anciens de cet État. On reconnaît que ce diplomate était un observateur judicieux, et qu'il ne négligeait rien pour s'instruire, de sorte que l'on peut encore le consulter avec fruit. On trouve des extraits de son livre dans le *Poloniæ historiæ corpus* de J. Pisterius, dans le tome III du recueil d'Alexandre Gaguin, intitulé, *Rerum Polonicarum*, et dans le tome III de Ramusio. Il est tout entier dans le *Rerum Moscoviticarum autores varii*, Francfort, 1600, 1 volume in-folio. Canus a commis une singulière méprise dans la table de ses *Mémoires sur les Grands et Petits Voyages*, en faisant deux personnages de S. Herberstan et de S. Herberstein. Il a été induit en erreur par la manière dont le nom de cet auteur est écrit dans le recueil de Ramusio. Ce savant bibliographe observe d'ailleurs, avec raison, que l'on ne peut pas dire que les extraits qui se trouvent dans la dixième partie des *Petits Voyages* soient réellement la copie de ce que le baron de Herberstein avait écrit. E—s.

HERBERSTEIN (CHARLES, comte DE), évêque de Laybach en Carniole, naquit en 1722, et fut nommé évêque à la fin de 1772. Le commencement de son épiscopat n'offrit rien de re-

marquable ; et il fut peu que lui jusqu'à l'avènement de Joseph II au trône. Mais alors il se fit connaître par sa complaisance à seconder toutes les vues de ce prince pour les réformes ecclésiastiques, soit qu'en cela il se conformât à d'anciens préjugés, soit qu'il fut excité par le désir de faire sa cour. Ce qui est certain, c'est qu'il se montra des plus ardents à seconder toutes les innovations. Il prit sous sa protection les livres et la doctrine des nouveaux canonistes qui se trouvaient alors avec tant de zèle à propager l'enseignement en Allemagne, les plaintes ayant été portées contre ce sujet, l'empereur rendit, le 25 novembre 1781, un décret qui le blâmait au contraire de son zèle, et le soumettait aux autres évêques comme à un modèle. M. de Herberstein se sentait le devoir de mériter de plus en plus les éloges. Dans une lettre pastorale adressée, en 1782, au clergé fidèle de son diocèse, il se proposait d'exposer, d'après la tradition, les maximes des princes, ceux des évêques, et du pape ; car c'était dans cet ordre qu'il les plaçait. La part du prince dans cette distribution de pouvoir est fort mince ; mais en revanche celle du prince est très étendue. M. de Herberstein, entre autres, exalte les décrets de Joseph II sur les matières ecclésiastiques. Non seulement il approuve que ce prince ait supprimé plusieurs ordres religieux, mais il fait même le procès à cette suppression en général, et il s'étonne qu'on ait prétendu ajouter une nouvelle secte à celle de l'Évangile, si la profession religieuse n'était que la pratique des conseils évangéliques, et comme si un état qui avait été à l'Église depuis quinze siècles de grands exemples de vertus et de sainteté, eût dû être peint par un

à son peuple , des mêmes abus lesquelles le représentent tant et les incrédules. Aussi mépris et d'ironie avec lequel parlait des ordres reparut-il doublement déplacé bouche. La lettre pastorale fit donc à-la-fois , et ses colères et tous ceux qui s'intéressaient à religion , et surtout Pie VI , sentir à l'évêque , dans son Vienne , en 1782. Ce fut une raison de plus pour lui de protéger un prélat qui si bien par ses actions et Ayant résolu de joindre à ses changements une nouvelle érection des évêchés de ses diocèses , il imagina de faire de Laybach une métropole , dans l'intention assez récompenser le dévouement de Herberstein. Le pape ne se point à la mesure en elle-même mais il désirait qu'elle fût difficile à la mort de cet évêque , méritait pas à ses yeux une telle honneur. Pie VI s'en expliqua ainsi dans un bref du 7 janvier 1786 à Rome , et y spécifia quelques-uns de ces griefs qu'il avait à reprocher à l'évêque de Laybach. Celui-ci par un mémoire apologetique où il cherchait à se disculper sur trois points. Ce mémoire fut envoyé à Rome avec une lettre de l'empereur , qui renfermait de nombreuses instances. Il s'ensuivit une négociation à laquelle la mort de l'évêque finit. Ce prélat était attaqué , d'une hydrophobie ; il s'y joignit une fièvre qui l'enleva le 7 octobre 1786. La gazette de la cour fit un éloge de ses vertus et de son caractère ; mais nous n'attribuons pas à ce prélat un nouveau Testament en langue qu'il publia en 1786 , et qu'il

se contenta d'adopter pour son diocèse. Cette traduction ne fut pas généralement approuvée ; et l'on reprocha aussi à l'évêque d'avoir répandu dans ces pays les écrits des appelants français. Il fit les pauvres ses légataires , concurremment avec l'école normale de Laybach. P—e—r.

HERBERT , prieur de l'abbaye de Fécamp , né en Normandie aux environs de la petite ville d'Exmes , que l'on appelle quelquefois mais improprement Hièmes , fut un des prélats que la Normandie donna à l'Angleterre , depuis que Guillaume-le-Conquérant eut soumis cette île à la puissance des armes normandes. Ce fut en 1087 , qu'appelé en Angleterre , il fut nommé abbé de Ramsay , puis , en 1091 , évêque de Tethford. On a prétendu que ce fut à prix d'argent qu'il acheta ce siège , dont , par pénitence , il voulut se démettre entre les mains du pape , qui le confirma dans sa place. Herbert transféra , depuis , son siège à Norwich , et y fonda un monastère d'hommes. Il assista , en 1102 , au concile de Londres. L'Histoire littéraire de France lui attribue : I. Un livre *Contre les mauvais prêtres*. II. Dix-huit *Sermons*. III. Un *Traité de la durée des temps*. IV. Un *Traité de la fin du monde*. V. Plusieurs *Lettres* écrites en latin , comme ses autres ouvrages. Herbert mourut vers 1119. D—e—s.

HERBERT (WILLIAM) , comte de Pembroke , né , en 1580 , à Wiltton dans le Wiltshire , d'une famille ancienne et illustre , fut également distingué par son caractère aimable et généreux , et par ses talents en plusieurs genres. Il encouragea les lettres et récompensa les savants. Il fut décoré de l'ordre de la Jarretière en 1604 , et fut successivement gouverneur de Portsmouth , chancelier de l'université

d'Oxford, et intendant de la maison du roi. Il mourut subitement le 10 avril 1631. Clarendon a fait de lui un portrait très favorable, et ne lui reproche qu'un goût excessif pour le plaisir. On a de lui des Poésies, imprimées en 1660, in-8°. La Bibliothèque Bodléienne d'Oxford lui a dû le don de deux cent quarante-deux manuscrits grecs, qu'il avait achetés en Italie. C'est de lui que le collège de Pembroke a pris son nom. L.

HERBERT DE CHERBURY (Lord ÉDOUARD), célèbre déiste anglais, naquit, en 1581, au château de Montgomery, dans le pays de Galles. Après avoir fait, à l'université d'Oxford, d'aussi bonnes études qu'elles pouvaient l'être dans ce temps-là, il parcourut plusieurs contrées de l'Europe, et acquit dans ses voyages des connaissances très étendues et très variées. De retour dans sa patrie, il s'y fit remarquer par sa bravoure autant que par ses lumières. Doué de beaucoup d'avantages extérieurs, il était chéri des belles, comme des savants et des braves : il fut présenté à la reine Élisabeth, en 1600, et reçu chevalier du Bain à l'avènement de Jacques I^{er}, qui le combla de faveurs et lui confia divers emplois importants. En 1608, il entreprit un voyage en France, où il apporta les idées de chevalerie dont il s'était pénétré en Angleterre, mais surtout cette excessive délicatesse sur le point d'honneur, qui, dans un siècle où les duels étaient si fort à la mode, devait ouvrir un vaste champ à son courage. Sa réputation sous ce rapport, et ses manières distinguées, lui méritèrent plusieurs amis, parmi lesquels Henri de Montmorency, connétable de France et père du duc de ce nom, décapité à Toulouse : ce qui valait mieux encore, il fut bien traité par Henri IV, et

fit sa cour à la reine Marguerite peut-être, ainsi qu'il le dit dans ses *Mémoires*, *toute bonne*, comme à bien. Revenu dans ses foyers au bout de l'année, il les quitta de nouveau en 1610, pour aller servir dans les charges du siège de Julie Maurice, prince d'Orange ; montra une valeur, poussée parfois jusqu'à la témérité : il vint ser ses lauriers auprès de la reine, qui lui donna de nouveaux titres d'émulation guerrière ; en 1614, il repartit pour faire, sur les ordres du même prince d'Orange, une seconde campagne contre les Espagnols, qui étaient commandés par le marquis de Spinola. Il entra ensuite en voyage en Italie. C'était, à son retour, par la volonté du duc de Savoie, ce prince confia d'une mission de confiance à Herbert, celui-ci fut chargé de conduire en Piémont mille hommes que devaient aller convertir les protestants de Lanais mais la reine-mère, Marie de Médicis, avait défendu, par un édit, la levée de troupes en France. Herbert, ambassadeur à Turin, le marquis de Rambouillet (père de Julie de Médicis), ayant donné avis des intentions d'Herbert, celui-ci fut arrêté mais on le mit bientôt après en liberté. Regardant cet emprisonnement comme une insulte personnelle, en duel le gouverneur de la ville, il fallut que le duc de Montmorency, gouverneur du Languedoc, mit pour accommoder le duc de Savoie. Ne pouvant remplir ses engagements avec le duc de Savoie, Herbert joindre Maurice de Nassau ; passant en Angleterre, il se fit à de nouveaux exploits, lors de la révolte, nommé, par le roi Jacques I^{er}, ambassadeur extraordinaire à

de la mission parente de
der l'alliance re les deux
des voisines : il fit à Paris
la plus magnifique, et par-
la Touraine, où était la cour.

regretter que, dans sa vie
ar lui-même, il parle aussi
ement de ses travaux diplo-
s; mais il s'explique d'une
piquante, et même avec
p de sagacité politique, sur le
de Louis XIII et de Luynes,
vi. Le tableau qu'il trace de
de France et de ses mœurs à
oque, s'accorde avec tout ce
s en apprennent l'histoire et
noires du temps : il présente
plus d'intérêt, qu'Edouard
avait vécu avec les personna-
gais les plus marquants, hom-
place, savants ou guerriers.
monie du renouvellement de
e ayant eu lieu, il ne résida
Paris que comme ambassadeur
re; et son occupation prin-
fut de déjouer les menées de
ne, qui visitait à la monarchie
ntale. Tant qu'il ne fut ques-
e de maintenir le bon accord
s deux nations, sa tâche lui
scile à remplir; mais lorsqu'il
ordre d'intervenir comme mé-
entre le roi de France et ses
rotestants, il éprouva, de la
duc de Luynes, des difficul-
ne hauteur, une rudesse mê-
l n'était pas dans son caractère,
ement peu flexible, de sup-

Il se rendit auprès de Louis
ui était occupé en ce moment
de St.-Jean-d'Angely; et il
ara que, si l'on refusait les bons
lu roi d'Angleterre, ce souve-
nit décidé à prendre tous les
d'empêcher la ruine et l'ex-
totale du parti protestant. Le
bert déplut au connétable de

Luynes, qui parvint à rendre sa mis-
sion inutile. Il avait offensé ce favori
de manière à ne pouvoir se le faire par-
donner : il se rendit à Cognac auprès
du roi, dont il reçut un accueil plus
favorable. Comme le maréchal de St.-
Géran lui représentait que Luynes ne
le laisserait pas tranquille dans cette
ville : « Je me crois en sûreté, répon-
» dit Herbert, partout où j'ai mon
» épée à mon côté. » Mais le conné-
table envoya son propre frère, comme
ambassadeur en Angleterre, pour se
plaindre de lord Herbert; et celui-ci fut
rappelé. Le roi Jacques le fit repartir
pour la France, après la mort de Luy-
nes, en lui donnant des pouvoirs plus
étendus, et beaucoup de preuves de
la confiance qu'il avait dans ses talents
et sa fidélité : cependant, lorsqu'il
fut question de terminer les négocia-
tions entamées pour le mariage du
prince de Galles avec Henriette de
France, sœur de Louis XIII, Her-
bert fut obligé d'en laisser la conduite
au comte de Carlisle et à lord Holland,
nommés ambassadeurs extraordinai-
res. Il fut, en 1625, créé pair d'Ir-
lande, sous le nom de baron de Castle-
Island; et, en 1631, baron d'An-
gleterre, avec le titre de lord Herbert
de Cherbury. Il paraît qu'après la
mort du duc de Buckingham son
ami, il quitta la cour. Il est impos-
sible de douter qu'au commencement
des guerres civiles, il ne se soit rangé
du parti opposé à Charles I^{er}., malgré
les faveurs qu'il avait reçues de Jac-
ques I^{er}.; puisque le château de Mont-
gommery ayant été démoli par les
troupes du roi, le parlement crut lui
devoir une pension pour le dédom-
mager comme propriétaire. Nous ne
voyons pourtant pas, dans les Mé-
moires d'Herbert, qu'il ait pris une
part active à ces guerres. Il mourut
à Londres le 20 août 1648 : son

épitaphe, qu'on voit dans l'église de St. - Gille - des - Champs , le désigne principalement , ainsi qu'il l'avait demandé , comme auteur du livre *De la vérité*, dont nous allons parler. On a de lui : I. *De veritate, prout distinguitur à revelatione, à verisimili, à falso, cui operi additi sunt duo alii tractatus, primus de causis errorum, alter de religione laïci*, imprimé, pour la première fois, à Paris, en 1624; réimprimé à Londres, en 1633 et 1645, et répandu ensuite dans toute l'Europe. Le but de ce livre, auquel il mit la dernière main pendant sa seconde ambassade en France, et qu'il se crut autorisé à publier, ayant pour lui les suffrages de Grotius et de Tilenus (Daniel Tileners), est de prouver la suffisance, l'universalité et la perfection absolue de la religion naturelle, en rejetant toute révélation comme inutile. Herbert semble être un des premiers qui aient réduit le déisme en système; ce qui lui a valu la première place dans l'ouvrage de Leland, intitulé : *Vie des écrivains déistes*. Christian Kortholt l'a mis sur une même ligne avec Hobbes et Spinoza, dans sa dissertation *De tribus impostoribus magnis, Edvardo Herbert, Thomá Hobbes, et Benedicto Spinosa, liber.*, Kiel, 1680. Le système d'Herbert fut réfuté par divers théologiens anglais; mais l'ouvrage le plus complet, en ce genre, est le traité posthume d'Halyburton sur l'*Insuffisance de la religion naturelle*. Locke a également attaqué plusieurs parties de ce même système, dans l'*Essai sur l'entendement humain* et dans le *Christianisme raisonnable*. En France, il trouva un redoutable adversaire dans le célèbre Gassendi. On peut voir encore l'analyse et la réfutation de ce système dans l'*Histoire*

critique du philosophisme a par M. Tabaraud, qui a soussigné plusieurs des jugements énoncés dans cet article sur les productions philosophiques d'Herbert. Le déisme qu'il professait est, au fond, moins digne que celui de beaucoup venus après lui. Il reconnaît même un Être suprême, créateur, conservateur, dont la providence s'occupe au gouvernement moral du monde; car, quoique Herbert ne se rangeait pas au rang des athées, à côté de Hobbes et de Spinoza, il admet la nécessité de la prière, de l'action de grâce, de diverses autres pratiques de culte, lesquelles la créature entretient avec son créateur des relations qui attestent sa dépendance de la Divinité. Il commande l'accomplissement des préceptes du Décalogue, qui contiennent les grands principes de la morale naturelle. Il veut qu'on ait recours à la pitié divine, par une douleur des fautes commises. Le dogme important de l'immortalité de l'âme, lié essentiellement avec des peines et des récompenses dans l'état futur, est établi de la manière la plus formelle dans les ouvrages de lord Herbert. Sous tous ces rapports son système philosophique a peu de valeur; il est mieux lié et moins contradictoire que la plupart de ceux du XVIII^e siècle. Quand il eut composé son livre *De Veritate*, il hésita longtemps, même après avoir consulté Grotius et Tileners, à le publier; tant les principes lui en paraissaient à lui-même nouveaux et extraordinaires. Dans un récit dignes, où l'on a rapporté ses visions miraculeuses, il raconte un jour il invoqua Dieu, pour savoir s'il pouvait faire imprimer son livre; à la fin de sa prière il entendit une voix qui lui dit : « Tu es digne de publier ton ouvrage. »

tant plus sensibles dans les dernières éditions, il est probable que ces œuvres sont l'ouvrage des perqui se chargèrent de réimprimer le livre. Les observations d'Herbert en quelque sorte noyées au milieu de ces additions. Il paraît d'ailleurs très véridique : on a toujours été sa relation comme une des vraies ; et avant que celle de Charlevoix parût, elle passait pour la plus exacte sur ce qui concernait la Perse. Elle a été traduite en hollandais, Amsterdam, 1658, in-4°, fig. ; et en français sous ce titre : *Relation du Voyage de Perse et des Indes orientales, avec les relations arrivées au royaume de l'an 1647, traduites du flamand de Jérémie Van Vliet*, Paris, 1663, in-4°. Wicquefort, auteur de cette version, reproche avec raison au traducteur flamand d'avoir surpris et souvent mutilé son original : on s'aperçoit que lui-même a commis des erreurs de date. Peut-être ses erreurs sont-elles dans l'original, qui doit être rare ; car c'est dans l'original la traduction française qui est fautive, même par les auteurs étrangers.

II. *Threnodia Carolina, contenant une Relation historique des dernières années de la vie et du règne de Charles I^{er}*, Londres, 1649. On y trouve dans le plus grand détail tous les faits et discours du roi pendant son premier emprisonnement jusqu'à sa mort. Ce livre a été réimprimé avec beaucoup de soin par Nicolson à Londres, en 1815. Cet éditeur a précédé d'une préface, et y a joint un morceau intitulé : *Relation particulière des funérailles du roi, insérée dans une lettre de sir T. Herbert à Dugdale*. Herbert donna une Relation séparée des derniers moments de Charles I^{er}. Wood

l'a insérée dans le 2^e. volume de son *Athenæ Oxonienses*. Herbert, pour complaire à son ami J. de Laet, traduisit en anglais plusieurs livres de son histoire des Indes. Il aida Dugdale à recueillir les matériaux du 3^e. volume de son *Monasticon Anglicum*. Peu de temps avant sa mort, il fit don de plusieurs manuscrits à la bibliothèque publique d'Oxford et à celle de la cathédrale d'York. Le *Musæum Ashmoleanum* conserve plusieurs recueils faits par Herbert. E—s.

HERBERT (WILLIAM), Anglais particulièrement instruit sur les antiquités typographiques, naquit, en 1718, à Hitchin, dans le comté de Hertford. Après avoir exercé, sans succès, l'état de marchand bonnetier, et formé quelques entreprises infructueuses, il partit, en qualité de commis-caissier, sur un bâtiment de la compagnie des Indes ; mais, arrivé à Tellichery, quelques circonstances de la guerre qui se poursuivait alors avec les Français, le détachèrent du bâtiment, et l'obligèrent à faire à pied un long voyage : ce ne fut qu'au bout d'un an qu'il rejoignit le navire, au fort St.-David. Herbert ayant eu par-là occasion de voir beaucoup de pays, exécuta des plans des divers établissements ; ce qui lui valut une gratification de la compagnie des Indes. Il s'établit ensuite à Londres, comme graveur de cartes géographiques, et marchand d'estampes ; et il acquit de l'aisance dans cette nouvelle situation. Son goût dominant le portait vers l'étude des antiquités typographiques ; et il commença à rassembler des matériaux pour une nouvelle édition qu'il projetait, des Antiquités typographiques par Ames, dont il avait acheté le manuscrit autographe, enrichi de notes. Retiré à Cheshunt dans sa province natale, il ne s'occupa plus guère

que de cet objet. Le premier volume de la nouvelle édition d'Ames, considérablement augmentée, parut, en 1785, in-4°, et fut suivi de deux autres en 1786 et 1790. L'accueil que ce travail précieux reçut du public, n'empêcha pas l'auteur de reconnaître qu'il pouvait encore être perfectionné; et il en préparait une édition ultérieure, lorsqu'il mourut, le 18 mars 1795. Son caractère était estimable, quoiqu'un peu singulier. Il eut beaucoup de part à un manuel intitulé : *New Directory for the east Indies*, in-4°; et on lui doit une édition de *l'Histoire du comté de Gloucester*, par Atkins, 1769, ouvrage qui était devenu très rare. L.

HERBERT (N. baron DE), diplomate distingué qui, par son mérite seul, fut élevé aux fonctions d'inter-nonce autrichien auprès de la Porte-Ottomane, était fils d'un officier supérieur qui avait servi dans l'armée autrichienne, lors de la guerre de Bosnie, en 1737. Ce dernier eut le malheur d'être fait prisonnier, à la suite de la bataille près Banjaluka, perdue par le prince de Hildburghausen, et d'être retenu dans les faubourgs de Constantinople ainsi que sa femme et beaucoup d'autres officiers autrichiens, pris comme lui avec leurs femmes et leurs enfants. Les prisonniers furent alors assez mal traités par les Turcs. Quelques années après la conclusion de la paix entre l'Autriche et la Porte, le père François, jésuite, homme sort instruit, fut envoyé, par la cour de Vienne, comme chapelain de la légation autrichienne, à Constantinople. Ses talents, et surtout ses connaissances en physique, gagnèrent à ce religieux l'esime des Musulmans : le grand-seigneur lui-même lui témoigna beaucoup de considération. Il sollicita de ce prince, dans un moment

favorable, l'affranchissement de quelques enfants chrétiens : sa demande lui fut accordée; quatre garçons furent mis à sa disposition; l'un était Herbert. Le père François, quatre enfants chez lui, en eut comme un père, les instruisit, enseigna sur-tout les langues orientales : il avait l'intention de le pour son ordre. Le noviciat éminé, deux de ces enfants prirent l'habit religieux. Les deux autres, parmi lesquels trouva Herbert, témoignèrent goût pour les emplois civils. Le comte de Kaunitz, chancelier d'état, l'en fit son lecteur; mais, peu de temps après, le jeune Herbert fut attaché à la légation autrichienne à Constantinople, en qualité de secrétaire-interprète. Il fut élevé, par son souverain, au rang de secrétaire de légation. Quelques années plus tard, aux fonctions éminentes de ministre et d'inter-nonce auprès de la Porte. Il repartit pendant un grand nombre d'années pour cet emploi à la satisfaction de sa patrie et mourut en 1802. B—H—

HERBIN (AUGUSTE - FRANÇOIS JULIEN), orientaliste, naquit le 15 mars 1783, et fut un des premiers élèves qui s'attachèrent à l'étude des langues orientales. Il fit de rapides progrès; en sortant à l'âge de seize ans, il entreprit la grammaire arabe, qui parut sous le titre : *Développements des principes de la langue arabe moderne, d'un Recueil de phrases, de traditions interlinéaires, de proverbes, et d'un essai de calligraphie orientale*, avec onze planches, in-4°, Paris, 1803. Ce volume fut suivi de fragments des Mille Nuits, et d'un Dictionnaire arabe-français et français-arabe. Si la critique peut trouver quelques erreurs :

latant, parti du côté même où
 tait le plus serein : il le prit
 pour le signe de l'approbation.
 Était-ce un phénomène naturel
 à cet instant, ou bien une de
 ces auxuelles se livrent quel-
 les hommes mêmes qui, pour
 astraits au joug des vérités les
 ontestables, se vantent d'avoir
 celui des préjugés ? Les im-
 eatures d'Herbert avaient pro-
 ent fatigué sa tête, et mis un
 ésondre dans ses idées, quand
 entendre la voix de Dieu qui
 tait de publier l'ouvrage en
 I. II. *De religione Gentio-
 rrorumque apud eas causis*,
 lam, 1633, in-4°, et 1700,
 traduit en anglais et publié en
 Il y remonte aux causes qui
 pu et dû égarer les prêtres et
 du paganisme dans leurs no-
 r l'Être suprême. III. *De re-
 laici*, dissertation qui se trouve
 dition in-4°, du livre *de la*
 Londres, 1645, et dont le
 le démontrer que les laïcs sont
 etat d'acquiescer une connais-
 atisfaisante de la vraie révéla-
 u milieu des différentes sectes
 antent de la posséder, et dont
 interprète ce don céleste à sa
 . IV. *De expeditione Buc-
 ni ducis in Rheam insulam*,
 1638. Ce dernier ouvrage
 me on voit, publié après la
 Herbert, qui eut lieu en 1648.
 aire de la vie et du règne de
 III, in-folio. Sous le rapport
 mposition, elle est regardée
 un des bons morceaux d'his-
 rits en anglais ; on en estime
 la partie militaire et politique ;
 y remarque une extrême par-
 our ce monarque ; et c'est plu-
 apologie qu'un tableau tracé
 sement. Le style de cet auteur

est nerveux, et exempt de la recher-
 che et de la pédanterie qui dominaient
 dans la littérature à l'époque où il a
 écrit. Une collection de ses poèmes,
 publiée par son fils en 1665, paraît
 n'avoir produit que peu de sensation.
 VI. *Life of lord Herbert, by himself* :
 ces Mémoires ne vont pas plus loin que
 son retour définitif de l'ambassade de
 France. Outre l'avantage dont nous
 avons parlé d'offrir une peinture fidèle
 des mœurs du temps, et de bien faire
 connaître surtout l'intérieur de l'An-
 gleterre sous plusieurs règnes, en
 fournissant un témoignage souvent
 très singulier du peu de police qu'il y
 avait alors dans ce pays, la *Vie d'Her-
 bert écrite par lui même* donne l'idée
 d'un caractère peu commun : celui de
 son auteur. Sa franchise, sa droiture,
 l'exaltation de ses principes d'hon-
 neur, sa conduite pendant les missions
 dont il fut honoré, jettent un intérêt
 très vif sur ses récits ; on le voit réunir
 tous les contrastes, selon qu'il se laisse
 entraîner par son imagination ou par
 son tempérament, ou bien que la rai-
 son reprend l'empire sur lui. Il se
 montre vain, pointilleux, querelleur,
 mais généreux, brave et désintéressé :
 enfin, quoiqu'on puisse le soupçonner
 de partialité dans le portrait qu'il a
 tracé de lui-même, on ne peut douter
 qu'il n'ait joui d'une grande esti-
 me parmi ses contemporains. Le ma-
 nuscrit de ses Mémoires, oublié pen-
 dant plus de cent ans, au château de
 Lympore, dans le comté de Montgom-
 mery, devenu le chef-lieu de la famille
 Herbert, fut découvert vers 1750, et
 revint le jour par les soins d'Horace
 Walpole, qui en fut l'éditeur.

I.—F.—E.

HERBERT (Sir THOMAS), voya-
 geur et écrivain anglais, était né à
 York vers le commencement du xvi^e.
 siècle. Son parent, William Her-

Copenhague, 1668, in-4°. IV. *Dissertationes duæ de admirandis mundi cataractis suprâ et subterraneis, earum que principio, elementorum circulatione, ubi eadem occasione æstus maris reflui vera ac genuina causa asseritur; necnon terrestri ac primigenio paradiso locus situsque verus in Palestinâ restituitur, intabulâ chorographica ostenditur, et contra Utopios, Indianos, Mesopotamios, aliosque asseritur*, Copenh., 1670; Amsterdam, 1678, in-4°. Ce titre est si détaillé qu'il suffit pour donner une idée de toutes les choses curieuses que renferme cet ouvrage; c'est celui qui fait le plus d'honneur à Herbinus, et qui a le plus contribué à étendre sa réputation hors de son pays. V. *Religiosæ Kijovienses cryptæ, sive Kijovia subterranea*, Iéna, 1675, in-8°. Ce sont des Recherches sur la religion des anciens habitants de la Moscovie; elles sont extraites de la Chronique esclavonne de Létopis Nestor ou Nestorova. (Voy. NESTOR.) W—s.

HERBST (JEAN-FRÉDÉRIC-GUILAUME), naturaliste allemand, et entomologiste distingué, né le 1^{er} novembre 1743, à Pétershagen, dans la principauté de Minden, fut d'abord instituteur à Berlin, et devint, quelques années après, aumônier d'un régiment d'infanterie prussienne. Herbst fut nommé successivement et avec distinction au ministère de la chaire dans différentes églises de Berlin. Il ne se fit pas moins remarquer comme naturaliste. Il fut membre de la direction de la Société des amis de l'histoire naturelle à Berlin, de l'académie royale de Bavière à Burghausen, et de la Société économique à Postdam. Il entretenait une correspondance très suivie dans les différentes parties du monde, et entreprit fréquemment des voyages en Allemagne, en Fran-

ce, dans les Pays-Bas, et en Danemark, pour éten connaissances en histoire naturelle. Il avait aussi formé une collection de insectes et de crustacés protestants le placent, comme leur Spalding. Il mourut le 5 bre 1807. Nous ne citerons que différents Recueils de ses sermons ont été publiés. Nous nous contentons d'indiquer ses ouvrages : I. *Essai sur l'histoire naturelle des écrevisses des crabes*, à Zurich et ensuite à Lin, 1782-1804, 3 vol. in-8°. gravures coloriées. II. *Introduction succincte à la connaissance des insectes*, Berlin et Stralsund, 1783, 3 vol. in-8°. avec 144 gravures. Cet ouvrage forme aussi les tomes VII et VIII de l'*Histoire naturelle du règne animal*, par Borowski. *Caractères des zoophytes*, par Pallas, traduits du latin par C. Koenig, et publiés par Herbst, 1787, 2 vol. in-4°. IV. *Introduction succincte à la connaissance des vers*, Berlin, 1787-1788, in-8°. avec 81 fig. color. V. *Histoire naturelle des scarabées*, ibid., 1795, 6 vol. in-8°. avec 109 couleurs : le premier volume par C. G. Jablonsky; Herbst est des cinq derniers. VI. *Système naturel des papillons*, ibid., 1783, sept vol. in-8°, avec 180 gravures lumineuses. VII. *Système naturel des insectes aptères*, 1797-1800, cahiers in-4°, avec figures en couleur. Tous ces ouvrages ont été réunis sous le titre de *Système naturel des insectes connus, tant en Europe qu'exotiques*. Berlin, 1783, in-8°, avec figures. VIII. *Harpe, avec une instructi-*

r de cet instrument, Berlin, 8°. Ce savant naturaliste est traducteur du XVIII^e. et du *Magasin des Voyages*, traduit des langues, Berlin, 1799-1800, 8°. Mémoires de différentes avantures, dont Herbst était, et d'autres ouvrages périodiques ont été également enrichis par plusieurs dissertations d'un intérêt. Nous indiquerons seulement *Sur quelques espèces rares*: elle se trouve Mémoires de la société des hist. natur. (1805), vol. IV, 20. On voit le portrait de cet auteur dans le 1^{er} vol. de son *Histoire*. B—H—D.

HEGEN (JEAN), littérateur, naquit à Nuremberg en 1712, où il enseigna la théologie aux universités de Jena, et fut, depuis, chargé successivement du différentes paroisses dans sa ville natale. Il enseigna aussi l'hébreu 1742. Herdegen était déjà, sous le nom d'*Amarante*, d'une société littéraire qu'on l'*Ordre des bergers et des bergères*. Cette société le nomma son secrétaire en 1752. Ce fut le 15 février 1750. quelques dissertations et poèmes de circonstance en latin, et une *Notice sur l'Ordre des bergers et bergères*, établie sur la Pegnitz, son origine jusqu'à la censure de son existence, par lui-même, membre de cette société à Nuremberg, 1744, in-8°. fig. Il a reparu sous ce titre : *Authentiques des sociétés savantes, pour la perfectionnement des lettres*, etc. B—H—D.

HERDER (JEAN-GODEFROI DE), l'un des hommes les plus distingués à tous égards, que l'Allemagne s'honore d'avoir produits dans la seconde moitié du XVIII^e. siècle, s'est illustré également comme écrivain, comme érudit, comme historien, comme moraliste, et a relevé l'éclat de son talent par la direction de ses travaux comme par le mérite de son caractère. Digne émule des Mendelsolin et des Lessing, en tendant au même but, il s'est ouvert une plus vaste carrière. A une époque où la philosophie était accusée d'affaiblir les croyances utiles et les sentiments généreux, où les doctrines de l'intérêt personnel et les arguments du scepticisme n'ont en effet trouvé que trop de sectateurs, où une dialectique subtile, une métaphysique obscure, n'ont que trop souvent obtenu quelque succès dans les écoles, l'Allemagne a vu revivre dans Herder un disciple de Platon, inspiré par l'amour de l'humanité et par l'amour de la vertu; se dévouant à servir cette double cause avec le noble enthousiasme qui en est digne; rallumant le feu sacré dans les cœurs; éloquent dans sa philosophie, poète même dans son érudition; étonnant à-la-fois par l'immense étendue de ses recherches, et par la jeunesse d'âme et d'imagination qu'il conserva toujours; ramenant tous ses travaux à une seule et haute pensée, et cette pensée à un sentiment moral. Herder dut tout à lui-même, et son génie triompha des obstacles dont l'avait environné la fortune. Il naquit à Mohrungen, petite ville de la Prusse orientale, le 25 août 1744, d'une famille pauvre et obscure. Son père était un simple maître d'école. Les autres ont dit un boucher ou boulanger; homme pieux, mais ignorant d'ailleurs, celui-ci ne permit à son fils d'autre lecture que celle de la Bible, et du livre de

chant usité à l'église; mais le jeune homme, attiré déjà vers l'étude, se procurait des livres en secret, grim-pait sur un arbre pour les dévorer sans être aperçu, et se liait aux branches avec une courroie, pour lire avec plus de tranquillité. Un prédicateur, nommé Trescho, se l'attacha comme copiste, parce qu'il lui voyait un beau caractère d'écriture. Réduit à une condition presque servile, et naturellement timide, le jeune Herder n'osait se montrer tel qu'il était; mais diverses circonstances révélèrent ce secret malgré lui. Trescho reconnut avec surprise, dans son serviteur, un sujet d'une grande espérance, en fit son élève, l'associa à ses propres enfants dans les leçons de latin et de grec qu'il lui donnait, et lui vit faire les plus rapides progrès. Un médecin russe, qui logeait momentanément chez le prédicateur, s'intéressant vivement au jeune homme aussi laborieux qu'infortuné, desira l'emmener à Saint-Petersbourg, pour lui faire apprendre la chirurgie; mais arrivé à Königsberg, Herder y fut connu et apprécié de quelques hommes qui voulurent le conserver à sa patrie et aux études littéraires: on le retint. Il embrassa l'état ecclésiastique et l'étude de la théologie; il entra dans le collège de Frédéric, s'y chargea de quelques pensionnaires, et y remplit quelques chaires. Il suivait pendant ce temps les cours de l'université: là, il devint le disciple de Kant, dont il devait un jour être l'adversaire; il mérita sa confiance, et reçut de lui des leçons particulières. On le vit explorer avec une inconcevable ardeur toutes les branches des connaissances humaines. Il avait à peine dix-neuf ans, lorsque son *Chant à Cyrus*, publié à l'occasion du rappel de quelques illustres exilés de Sibérie, commença à le faire connaître. L'année suivante, il

fut appelé à Riga pour y remplir les fonctions de précepteur de l'archevêque, et de directeur de l'école d'instituteur de l'école cathédrale. Dar évangélique, son éloquence toucha les cœurs: au milieu de ses sermons, il sut communiquer à l'esprit le mouvement dont il était même entraîné. Déjà son talent s'exerçait dans de nombreux fragments dont il n'était fait, mais dont la publication attirait sur lui l'attention de l'empereur. En 1768, on lui offrit, par la fonction d'inspecteur d'école à St.-Pierre à St.-Petersbourg, l'occasion de voyager à travers les hommes: une offre favorable se présenta; il accepta. En Allemagne et en France le jeune Herder fut reçu avec une grande faveur. En Holstein Eutin: il rencontra à Strasbourg, et s'unir à une étroite amitié. En 1770, il fut nommé par le comte Guillaume de Lippe, prédicateur surintendant et conseiller à Buckebourg. C'est alors qu'il, se développant sur un vaste et mieux suivi, le premier rang des écrivains allemands. En 1775, il se rendit à Berlin, pour y occuper une chaire dans laquelle il venait d'être nommé. La mortification inattendue de son arrivée; et il y échangea un singulier bonheur. Sa nomination avait point été confirmée par le roi, et avait conçu des doutes sur la validité de ses sentiments. Il subit préalablement l'épreuve d'une conférence, ou plutôt d'un examen dans lequel l'originalité de son caractère se manifesta. Quelques embarras même où l'épreuve devait le conduire à midi une destitution. Le duc de Saxe-Wei-

des lettres, l'avait institué intendant-général et consistorial, en même temps teur de la cour : là, dans ne Athènes de l'Allemagne, dépendance et les loisirs à ses grands travaux ; il se i aux premiers littérateurs ps. Il s'acquitta envers le protecteur, en contribuant nt à fonder, dans le duché eimar, des établissements réa un séminaire d'institution perfectionna les diverses e l'éducation publique, in- usieurs réformes dans la li- digea lui-même un nouveau

En 1789, il fut nommé ent du consistoire, et supé- iastique. En 1791, l'élec- rière lui envoya des lettres : pour lui et sa postérité. Il dernières années dans le des hommes les plus dis- cerné du public, honoré famille ducale, et mourut bre 1803. La physionomie était noble et imposante, sa uieuse : il souffrit, pendant es années de sa vie, d'une ma- euse, qui ne ralentit cepen- n activité. Une piété ardente ais exempté de superstition ; illaue tendre et inépuisa- les hommes, un enthous- airé pour tout ce qui est i, formaient le fonds de son Il était doué d'un esprit se- imagination vive ; la modes- plicité ornaient son caract- ait cependant pas étranger le succès, soit dans l'opi- même auprès des grands ; ation de ses sentiments, la me de ses manières, de son e son extérieur, en parais- r ce succès, le garantissaient

de toute prétention affectée. Il y a dans sa vie, comme l'un des chefs du culte de son pays, quelque chose qui rap- pelle Fénélon ; Herder est, à plusieurs égards, le Fénélon de l'Allemagne et du culte réformé. Au moment de sa mort, il traçait une hymne à Dieu (insérée avec la traduction française, dans les Archives littéraires, Paris, 1804, tome II, page 28) : il ne put l'achever, et l'on trouva sa plume à côté du vers où elle était interrom- pue. Il fut bon époux, bon père, ami dévoué et fidèle ; son cœur fut constamment ouvert aux malheureux. Les divisions que de nouveaux sys- tèmes ont introduites en Allemagne parmi les hommes de lettres et les savants, l'opinion particulière qu'a- dopta Herder dans ces discussions, les écrits polémiques qu'il publia contre quelques-uns des chefs ou des partisans des sectes nouvelles, l'a- mertume à laquelle il se laissa quel- quefois entraîner, contre ses disposi- tions naturelles, dans quelques-uns de ses écrits, ont pu faire momentanément méconnaître à des esprits pré- venus toute la part de gloire qui lui appartient, toute la reconnaissance qui lui est due. Du moins un monu- ment digne de lui a été élevé à sa mé- moire par Heyne, et Jean et George de Müller. Ils ont été les éditeurs de la collection choisie de ses œuvres, pu- bliée après sa mort, mais sur les in- dications qu'il avait données à ses il- lustres amis. On a distribué cette col- lection en trois parties principales, imprimées toutes trois chez Cotta, à Tubingue, en 1805 et années sui- vantes. La première comprend celles de ses productions, qui sont relatives à la littérature et aux beaux-arts, pu- bliées en partie par Heyne ; ce que nous en avons sous les yeux, se com- pose de dix volumes in-8° ; ce sont

seus des directions et des pour les élèves en théologie et prédicateurs, les premières de lettres, les secondes sous de feuilles périodiques. Ses ont un caractère particulier ble inspiré par les Dialogues lon sur l'éloquence : Herder a la méthode aride et minuts divisions et des sous-divi- l s'abandonne aux réflexions entiments que son texte lui il mérite avec ses auditeurs : t calme, sans gestes et pres- inflexions, respirait le même ette simplicité à laquelle la e son organe et de sa figure, mière large et imposante, t quelque chose d'auguste, autorité vraiment digne de évangélique. Les ouvrages s dans cette collection fu- iés, par Herder, de son vi- quelques-uns avaient eu éditions. La plupart des s furent également mis au essivement dans divers re- journaux littéraires. Nous outre de lui plusieurs disser- atiques sur des sujets de litté- on relatifs aux beaux arts. *St core* (Lubeck, 1755, 1766) itation des poëtes lyriques en latin par le jésuite Valdi- cim dans le cours du XVII^e. tie de quelques recherches genre de composition. *Sen- tiale Raison et expérience* lumes in-8°, Leipzig, 1799, nique de la philosophie de dont il attaque les consé- plutôt qu'il n'en discute sé- ut les principes. *St. Cilli-* 1797, 1800, un volume m- essentiellement aussi une cri- systeme de Kant sur l'Esche- *Adriastea*, ouvrage médi-

que (Leipzig, 1801 à 1803, cinq vo- lumes in-8°.), offre une suite de mé- langes sur la littérature, la philosophie et la morale. Ses *Lettres sur les pro- grès de l'humanité*, en dix cahiers (Riga, 1793 à 1797, 1 vol. in-8°.), sont comme une effusion noble du sen- timent qui remplissait son cœur et ani- mait tous ses travaux; là, sous une for- me variée, avec une sorte d'abandon, il sème les sujets qu'il traite des plus utiles méditations, parcourt l'histoire, cherchant à marquer ou les progrès que l'humanité a obtenus, ou les mouve- ments rétrogrades qu'elle a pu subir; il exploite surtout les siècles moder- nes, s'enquérant avec une tendre sol- licitude des destinées de notre nature, et saisissant avec joie tout ce qui en relève les espérances. Cet infatigable écrivain a contribué à plusieurs autres productions périodiques, et à diverses éditions dont il a fourni les préfaces; on le retrouve partout dans l'histoire littéraire de son temps. Sa correspon- dance avec Lessing est imprimée dans le 29^e. volume des œuvres de ce der- nier. Nous ne saurions hasarder ici des jugemens détaillés sur des travaux dont la sphère est aussi étendue, dont les objets ont été si variés. Les théolo- giens ont pu reprocher à Herder de s'éloigner quelquefois, dans ses inter- prétations, de la rigueur de la tradi- tion et du dogme; mais les amis de la religion lui doivent une juste recon- naissance pour avoir relevé le mérite littéraire des ouvrages qu'elle a con- sacrés. Les érudits ont pu le blâmer d'avoir quelquefois mêlé de brillantes hypothèses à ses recherches sur les monuments de l'antiquité; mais les amis des lettres lui auront gré d'avoir rajoint un grand nombre de ces mo- numents, et les érudits eux-mêmes doivent lui rendre grâces d'avoir or- né de fleurs les routes ardues dans

lesquelles ils s'exercent. Les philosophes ont pu trouver peu de profondeur dans ses vues sur la philosophie rationnelle, et les partisans des nouveaux systèmes s'en sont naturellement prévalu contre l'autorité des censures qu'Herder avait faites de ces systèmes : mais les observateurs impartiaux n'ont pu s'empêcher de remarquer que ces censures, si elles n'étaient pas justifiées par une solide réfutation, étaient inspirées cependant par une respectable appréhension des conséquences, et, à ce qu'on assure, par des expériences particulières, recueillies par leur auteur dans les examens dont ses fonctions l'avaient chargé. Il y a d'ailleurs une philosophie pratique, celle qui intéresse le bonheur du commun des hommes, celle qui peut descendre jusqu'à eux : Herder doit siéger à jamais parmi les écrivains qui lui ont rendu les plus éminents services ; il lui a rendu le premier de tous, en la ramenant sans cesse aux inspirations de la vertu. Ceux qui ne cherchent et ne voient dans l'histoire que la date des événements, ne sauraient comprendre le mérite et même l'objet des travaux de ce penseur pour lequel l'érudition était un moyen et non un but : mais ceux qui concevant l'histoire dans toute sa dignité, dans toute l'étendue de ses applications, comme la grande et générale expérience établie sur la plus noble partie de la création, assigneront à Herder un nom immortel. Non seulement il conçut, dans toute sa grandeur, l'idée de considérer l'histoire comme un tableau vivant des desseins de la Providence sur la société humaine, comme un témoignage lumineux de la destinée donnée à notre nature, comme une révélation anticipée de l'avenir ; mais il esquaissa même dans des traits rapides l'exécution de cette haute pensée. Il y versa

une abondance de vues, une chaleur de sentiment, une richesse de philanthropie permises de parler ainsi, qui toujours reconnaît comme le premier guide par les penseurs dévoueront à suivre cette carrière, presque neuve, il faut venir. C'est donc sous le poids de son influence que cet écrivain et ces hommes, que cet homme et ces idées, doit être surtout cette influence sera tout lumineuse et bienfaisante ; nous qu'elle soit étendue (1). — Son fils aîné, Guilelmus HERDER, né à Jena en 1774, est mort le 9 mai 1821 à Weimar, où il était médecin, spécialement voué aux accouchements, sur lequel il a publié, en 1797, une Dissertation, et, en 1803, un ouvrage considérable en allemand.

HEREDIA (PIERRE-MICHEL) né à Valadolid en décembre 1659, premier médecin de Philippe IV mourut, à la cour de ce roi, le 2 février 1659. Pierre Barga, son disciple, et professeur de médecine à Alcalá, publia ses œuvres parurent à Léon, 1665, 4 tomes in-fol. ; Anvers, 1690, même édition. Dans son premier volume, il expose la doctrine d'Avicenne ; on s'aperçoit dans le second qu'il était revenu à celle d'Hippocrate ; il rappelle toutes les histoires de la médecine et rapporte son livre des maladies épidémiques. Heredia était très expéditif, ses cures, qui furent presque toutes

(1) On trouve deux Notices sur Herder dans les *Archives littéraires*, publiées à Paris, tom. 1 et 11. Dans le *Grube* allemand le Tableau de son esprit est intitulé *Karakteristik Herders*, Leipzig.

HER (MATHURIN), né, en 1518, il près Conneré, province du Poitou, étudia les sciences médicales à l'université de Paris, y fut docteur, et vint se fixer au Mans où il exerça la médecine, jusqu'à sa mort arrivée en 1585. Il a traduit en français : I. *La vraie description de la guerre et de Troie, anciennement dénommée Darès Phrygien ; ensemble une harangue de Menelaüs, et la répétition d'Hélène ; plus six discours et épitaphes d'Hécube*, Paris, Nivelles, 1553, C'est la plus ancienne traduction française de cet ouvrage. (Voyez l'art. I.) II. *Les problèmes d'Aphrodisee, excellent et philosophe, avec annotations et autres problèmes de même*, Paris, 1555, in-8°. III. *Le dialogue de Platon, traitant de l'immortalité de l'âme, avec les plus notables sentences recueillies de ses disciples*, Paris, 1559, in-8°. I. — V. THILIERI D'. F. HÉLRY. HÉRICOURT (LOUIS DE), savant ecclésiastique et le plus célèbre canoniste français, naquit à Soissons en 1601 d'une ancienne famille de Picardie. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire, fut reçu avocat au parlement de Paris en 1612, et mourut à Paris le 18 octobre 1751. Il a une grande étendue de connaissances, une modeste sincérité de front, une âme honnête et intéressée dont on a peu de notions. Les principaux ouvrages qu'il a écrits sont : I. *Lois ecclésiastiques de France, mises dans leur ordre naturel*, publiées, pour la première fois, en 1719, puis en 2 vol. in-4°, fort estimé surtout pour les matières bénéficiales, subtils et citations postérieures, des

corrections forcées qui causèrent beaucoup de chagrin à l'auteur. Il reparut avec des changements considérables, dans les éditions de 1729 et 1743, données par l'auteur, et dans celle de 1756, qui est de Jouy. Pinault en a publié une nouvelle, en 1771, beaucoup plus commode, à cause de la table des matières qui est faite avec soin, et des citations marginales ; elle est accompagnée des notes de Piales et de Mey. Il marque d'ailleurs les changements apportés aux décisions de D'Héricourt par les nouvelles lois et la nouvelle jurisprudence ; il rappelle certains textes des anciennes éditions, qu'on était fâché de ne pas trouver dans les dernières. Mais il les combat aussi quelquefois, par ses notes, entre autres, sur les droits des prêtres dans les conciles. L'auteur avait présenté, comme des lois, plusieurs prétentions des papes et du clergé, contraires à nos maximes ; et l'éditeur rapporte, sans aucune observation, des pièces dont il serait peut-être d'ingénu d'adopter aveuglément les conséquences. II. *Traité de la vente des immeubles par décret*, in-4°, 1727. III. *La Coutume de Vermandois*, avec les commentaires de divers auteurs, des observations et une préface, 1728, 2 vol. IV. *Abrégé de la discipline de l'Eglise*, du P. Thomassin, in-4°. V. *Oeuvres posthumes*, 1759, 4 vol. in-12. C'est un recueil de consultations savantes. On y trouve certains endroits où l'auteur développe ou modifie diverses maximes de ses Lois ecclésiastiques. L'édition de 1744, des *Lois civiles de Domat*, est augmentée d'un 3^e. et d'un 4^e. livre du Droit public, par Héricourt. Il avait travaillé au *Journal des Savants*, depuis le 8 février 1714 jusqu'au 21 janvier 1756. — Julien D'HÉRICOURT, grand-père du savant

canoniste, donna lieu à l'établissement de l'académie de Soissons; par les conférences des gens de lettres qu'il rassemblait chez lui. Il était conseiller au présidial de cette ville, et membre de l'académie des *Ricovrati* de Padoue. On a de lui quelques ouvrages, entre autres : *De academiâ Suessionensi, cum epistolis ad familiares*, Montauban, 1688, in 8°. Il mourut en 1705. T—D.

HERISSANT (FRANÇOIS-DAVID), né à Rouen le 29 septembre 1714, eut de bonne heure du goût pour la médecine. Ses parents le destinaient à la jurisprudence : à leur insu, il suivait des cours d'anatomie, de botanique, de chimie. A la prière de Winslow, il eut enfin la liberté de suivre son penchant, et fut reçu docteur en 1742, et nommé, en 1748, associé de l'académie des sciences, à laquelle il avait précédemment communiqué quelques mémoires. Il mourut le 21 août 1771 (d'après Éloy); mais seulement, en 1775, si l'on en croit les *Mémoires biographiques et littéraires* de Ph. J. Et. V. Guilbert, 1812, 2 volumes in-8°. — Louis-Antoine-Prosper **HÉRISANT**, né à Paris le 27 juillet 1745, de la même famille que le précédent, était fils de Jean-Thomas Hérissant, libraire qui joignait le goût des lettres à l'exercice de sa profession : il se destina aussi à la médecine, et promettait d'être un sujet distingué; mais il n'était que bachelier de la faculté, lorsqu'il mourut à vingt-quatre ans, le 10 août 1769, après avoir publié : I. *Éloge de Gonthier d'Andernach*, couronné par la faculté de médecine de Paris (Foy. GONTHER, XVIII, 85). II. *Typographia, carmen*, 1764, in-4°. (V. J. B. G. GILLET, XVII, 580.) Il avait concouru pour l'*Éloge* de Ducange, proposé, en 1765, par

l'académie d'Amiens; so obtint l'accessit; il a été Amiens, en 1764, in-11, nom supposé. L'auteur av à la seconde édition de la *Bibliothèque de la France*. VRET (J. ELONG.) Il s'était tout ce qui regarde l'*Histoire*, et se proposait de travailler à part, après l'avoté. Coquereau en fut l'éditeur d'un autre ouvrage par Coquereau). — Louis-Thérissant, frère du précédent, juin 1745, fit ses études de Beauvais, et se destinait à l'avocat, qu'il abandonna en 1771, lors du parlement. Il alla en Allemagne suivre de droit public, et, en 1771, en son absence, notaire de légation à la diète de bonne; il eut, en 1779, conseiller de légation, et chargé d'affaires. Il revint en 1791, et vécut dans le milieu de Paris. Il y le 20 mars 1811. L. Thérissant possédait le grec, le latin, l'italien, et avait beaucoup de connaissances en littérature; mais il a laissé plus de manuscrits que des ouvrages ainsi que son frère, coopéra à l'édition de la *Bibliothèque de la France*; c'est lui qui rédigea le chapitre concernant les bénéfices de l'Église de France, présenté, dans un ordre méthodique, le catalogue de ces bénéfices aux libertés de l'Église gallicane. Il acheva et publia la *thèque de société* que Charbonnet avait abandonnée après en avoir écrit six volumes environ; on croit qu'il en a écrit un volume et demi de l'édition de Chamfort). La *Description du bourg de Char-*

historiques la villa
 , qui sont parues *Vou-*
lanches sur la France,
 volumes in-12, sont de L.
 unt, éditeur de ce recueil.
 ier avait entrepris une *Ga-*
païse (Voy. GAUTIER, tom.
 .603). Il y renonça, après
 té les deux premières li-
 et céda son privilège à J.
 Hérissant, qui a porté l'ou-
 vres volumes in-4°. ou pe-
 . L. Th. Hérissant y a four-
 ges du duc d'Orléans, ré-
 comte de Caylus, et de G.
 de Fleury. *L'Éloge histo-*
Philippe, duc d'Orléans, a été
 part avec beaucoup d'aug-
 , 1778, in-8°. On peut,
 nres travaux de L. Th. Hé-
 consulter le *Dictionnaire*
ges anonymes par M. Bar-
Notice du même biblio-
la vie et les ouvrages de
Hérissant, imprimée dans
in encyclopédique de no-
 312, et tirée à part. Le ca-
 sa bibliothèque, vendue en
 1813, in-8°. de 115 pages,
 ssez d'articles curieux pour
 être conservé par les ama-
 a Bibliographie. (Voy. aussi
 COLUMELLE, GUIBAL.)

A. B—T.

HER (L'). Voy. L'HERITIER.
 ICIUS (DAVID), poète,
 , médecin, philosophe, et,
 s tout, astrologue, naquit
 a Misnie, le 28 décembre
 u favorisé de la fortune, il
 u éducation qu'aux secours
 ses parents, ressources aux-
 ajoutait en chantant et fai-
 ers pour de l'argent. Il passa
 temps dans l'université de
 rg, se rendit ensuite à Leip-
 à Rostoch, où il donna des

leçons. Le duc de Mecklembourg le
 nomma principal du collège de Gus-
 trow. Il remplit ces fonctions pen-
 dant deux ans, exerçant en même
 temps la médecine, et faisant des horo-
 scopes. Il habita ensuite Prentslow,
 avec le titre de physicien, puis An-
 clam. En 1584, il publia, pour la
 première fois, des éphémérides, con-
 sacrées principalement à la prédiction
 des mutations de temps : elles eurent
 le plus grand succès, et furent tra-
 duites en latin, en polonais, en da-
 nois, en suédois. Durant toute sa vie,
 c'est-à-dire pendant cinquante-deux
 ans encore, il continua de débiter
 ses hasardeuses prédictions. Herlicius
 devint, en 1585, professeur de ma-
 thématiques à l'université de Grips-
 wald. Il se fit recevoir docteur en
 1598, professa la physique à Star-
 gard, puis à Lubeck, et revint à Star-
 gard, où il mourut le 15 août 1636,
 sans avoir eu d'autre infirmité qu'un
 peu d'affaiblissement dans la vue. Il
 avait perdu, l'année précédente, tous
 ses papiers dans un incendie. Herli-
 cius fut un homme pieux ; il était lu-
 thérien. Il priait, jeûnait, faisait des
 aumônes. Il apportait à toutes ses ac-
 tions une prudente lenteur. Il disait
 que le chien goulé fait des petits
 aveugles. Il eut d'illustres amis, tels
 que Pierre Crüger, Adrien Mélius,
 Antoine Helvic, Burmeister. Il fut
 marié deux fois, et ne fut pas heureux
 dans sa première union. Quoiqu'il ait
 dressé plus de douze cents thèmes, il
 eût préféré ne pas faire métier de l'as-
 trologie : mais il craignait de manquer,
 et dépensait d'ailleurs beaucoup avec
 les femmes. Ses meilleures pratiques
 pour les horoscopes, étaient les Hon-
 grois et les Bohémiens. Il ménagait
 ses yeux, et se faisait aider dans ses
 travaux. Il craignait de compromettre
 la certitude de l'astrologie, et refu-

sait de faire , même pour de l'argent , l'horoscope de ceux qui ne pouvaient assigner au juste l'heure de leur naissance. D'après ses principes , la queue du Dragon , dans la première maison , indique les indigents et les bossus ; la conjonction de Vénus et de Jupiter , dans la huitième maison , promet soixante-dix ans d'une vie heureuse ; la grande étoile de l'astérisme du Verseau , dans la même maison , dénote que l'on sera célèbre après sa mort. Herlicius avait prédit la ruine de l'empire des Turcs pour la fin du xvi^e. siècle : cette prédiction fut plus chrétienne que véritable. Il faisait peu de cas de la chiromancie. Comme médecin , il estimait particulièrement Fernel , Mercurialis , Montan , et prisait beaucoup l'or potable de Marseille Ficin. Sa devise était : *Medicè vivere est modicè bibere*. Laurent Eischstad , son disciple et son collaborateur , a écrit sa vie : elle se trouve dans les *Memoriæ medicorum sui ævi* de Henning Witten , Francfort , 1676 , in-8^o. , page 73. On y trouve aussi le catalogue de ses ouvrages , parmi lesquels il nous suffira d'indiquer : I. *De curationibus gravidarum , puerperarum et infantium* , Amsterdam , 1584 , in-8^o. ; 1602 , in-4^o. ; et 1618 , in-8^o. , en allemand. II. *Discursus historico - physicus de iride lunari* , 1609. III. *Tractatus geographicus de distantis locorum arithmetice supplendis*. IV. *Operis mirabilium tomus primus* , Nuremberg , 1614 , in-4^o. Cet ouvrage n'a pas été continué. V. *Carmina* , Stetin , 1606 , in-8^o. VI. *De raptu Pauli in tertium cælum*. VII. *Exercitationes philosophicæ de lacrymis , risu , saliva , sudore et sternutatione* , in-4^o. VIII. *Orationes* , Gripswald , in-8^o. IX. *De maculis lunæ ; de dysenteria ; de pluviis cruentis et prodigiosis ;*

de fulmine ; Disticha Iurum ; un ouvrage sur les R etc. Herlicius avait composé un grand *Calendrier* ecclésiastique , et astrologique détruit dans l'incendie que nous avons parlé. Adelung a consacré un assez long article à Herlicius dans son *Histoire des folies*

HERLUISON (PIERRE) , né à Troyes le 4 novembre 1750 , mourut près de cette ville , à Tin-ès-Vignes , le 19 janvier 1825. Cet ecclésiastique avait été à l'école militaire de Brienne , bibliothécaire de l'école d'Aube , puis de la ville de Troyes , où il lut à la société littéraire de Troyes et fit imprimer dans le journal de Troyes , quelques discours sur le *Charlatanisme* , la *Régénération* . Plusieurs de ces opuscules se trouvent dans les Mémoires de cet homme dont il était président ; ainsi que de Grosley , un *Éloge* de Pierre Pithou , tous deux triotes , et un *Discours sur la dévotion et la mauvaise humeur* . Ses écrits sont plus remarquables par la sagesse des vues et la pureté que par l'élégance , l'espérance du style. On en peut citer tant d'un ouvrage plus dans lequel il n'avait cependant son nom : c'est *La théologie ciliée avec le patriotisme* , 1790 , un volume in - 12 , édition augmentée , Paris , 1791 , 2 vol. in - 12. L'objet d'établir , d'après l'Eglise , ce paradoxe que les nations ont le droit de le gouvernement qui leur doctrine conforme à celle de Rousseau avait professée , trait que Voltaire lui - a

Herluison revint, dans la plus saine idée : choisi en un discours public sur la 9 thermidor, il saisit cette pour rappeler ses concitoyens principes de la morale, politique et de la religion. Le qu'il montra dans cette circonstance, lui attira une honorable mention. Il publia aussi, sans le *fanatisme du libertinage*, ou *Lettres sur le célibat des ministres de l'Église*, Paris, 1792, un volume in-8°. En 1801, dans son *Anthologia*, Paris, 1811, deux volumes, a donné plusieurs pièces latines, composées par Herluison, toutes fort méritantes au-dessous de sa prose. Ses goûts et modeste ecclésiastique, il a des mœurs les plus douces : mais sans effort à ceux qui l'avaient persécuté pendant les crises de la révolution. Malgré le déclin de sa santé, il se char-gea de la bibliothèque de l'Aube, composée d'environ 3,000 volumes, et formée, en partie, de celle des Pithou, qu'il conservait au collège de l'Oratoire et surtout de la belle collection de l'abbé Bouhier, qui fut transférée à Clairvaux à Troyes. Il a plusieurs ouvrages en manuscrits, qu'un *Cours développé de théologie*, un *Traité sur la religion*, le dernier a été publié (par M. de la religion), sous ce titre : *De la religion, ou de la nécessité des canons et de l'authenticité de la révélation* (ouvrage posthume), 1813, ce traité roule principalement sur les prophéties et sur les miracles : ces choses sont solides et les raisonnements sont clairs et précis. D—B—S.

MANFROI. V. HERMENFROI.

HERMANN, surnommé *Contract* à cause de la contraction de ses membres, était fils d'un comte de Wehringen, et naquit l'an 1013. Si la nature l'affligea sous le rapport des qualités physiques, elle le combla des dons de l'intelligence et du génie. Malgré la faiblesse de sa constitution, il s'adonna avec ardeur à l'étude, dès ses plus jeunes années ; il acquit rapidement les connaissances cultivées de son temps, et s'éleva même, par la force de son entendement, au-dessus des plus savants hommes de son siècle. Les sciences mathématiques fixèrent surtout son attention, et il excella dans l'astronomie, la musique, la géométrie. Suivant la coutume du temps, il embrassa la vie monastique pour suivre avec plus de liberté son penchant pour l'étude, entra dans l'ordre de S. Benoît, et habita successivement les monastères de St.-Gall et de Reichenau, dont il devint abbé, et dans lequel il mourut en 1054. On a trop légèrement attribué à Hermann la connaissance du grec et de l'arabe, et quelques traductions d'ouvrages d'Aristote, faites sur des versions arabes. Il est possible qu'il ait su la première de ces langues, dont la connaissance s'était conservée dans plusieurs abbayes d'Allemagne. Quant à la seconde, l'erreur générale des biographes à cet égard vient de ce qu'ils ont confondu Hermann-Contract avec Hermann l'Allemand (Voy. l'article suivant), quoique ces deux personnages aient vécu à deux siècles de distance l'un de l'autre. Notre savant religieux n'avait point voyagé : aucun historien du temps n'a parlé de ses connaissances en arabe, quoique la chose fût digne de remarque. Le seul moyen qui existât à cette époque pour étudier un idiome dont on n'avait ni grammaire, ni diction-

naire, ni manuscrits, était d'aller l'apprendre en Espagne, où les Maures cultivaient les sciences avec succès. Or l'auteur de la longue note sur Hermann-Contract, publiée par Muratori (*Antiq. Italiæ, tom. III*), eût-il omis un fait si rare dans l'éloge de cet abbé? Trithème donne la nomenclature des écrits composés par Hermann; quelques-uns d'entre eux ont été imprimés : I. *Chronicon de sex ætatibus mundi*. Cette chronique que l'auteur a conduite jusqu'à sa mort, a été continuée par Berthold de Constance; elle a été publiée la première fois à Bâle en 1529, puis en 1536 par J. Sichard. On la trouve reproduite, d'après de nouveaux manuscrits, dans les diverses éditions des collections de Pistorius et d'Urstius. Canisius s'étant procuré un manuscrit plus correct, l'a fait réimprimer dans le tome I des *Lect. Ant.*, d'où les éditeurs de la *Bibliothèque des Pères* l'ont tirée pour l'insérer dans ce grand ouvrage, tome XI de l'édition de Cologne, et tome XVIII de celle de Lyon. On la trouve aussi dans le tome XI de la Collection des historiens des Gaules : mais la meilleure édition est celle qu'Émile Usse- mann en a donnée avec de nouvelles notes, St.-Blaise, 1790, 2 vol. in-4°. II. *Opuscula musica*; on les trouve, avec des échantillons de la manière de noter la musique à cette époque, dans le tome II des *Autores musicæ sacræ*, publiés par le savant abbé de St.-Blaise (*Voy. GERBERT.*) III. *De compositione sive mensurâ astrolabii*. IV. *De ejus utilitate*. Ces deux Traités se lisent dans le tome III du *Thes. Anecd.* de Pez. D'après le nombre infini de mots arabes qu'on y reconnaît, il n'est point douteux que l'auteur n'ait eu sous les yeux de pareils traités traduits de l'arabe; mais

on ne doit pas tirer de cette c- tance une induction en faveur de la connaissance de cette langue huée à Hermann. D'abord, pl- arabisants de ces siècles reculé porté le nom d'Herrmann, il se- rait que la propriété n'en a- point à notre bénédictin. En lieu, l'auteur ne dit point qu'il duit ces traités, mais que, la étant obscure, il les a composés les meilleures sources. Rien n- posait à ce qu'on eût alors d- sions latines d'ouvrages ara nous devons en croire quelq- toriens, Hermann-Contract sei- teur des proses *Salve Regina. Redemptoris mater*; etc. L' littéraire du moyen âge est en- peu connue pour qu'on puisse cer sur ces attributions. On des détails plus amples sur l- les ouvrages d'Herrmann dans publiée par Muratori, et pr- ment indiquée. *Voyez aussi viris illustribus Augiæ div Metzler De viris illustribus S- lensibus.* J

HERMANN, dit l'*Allema* ducteur laborieux, quoique- ment oublié par les biographe- vers le milieu du XIII^e. siècle. (par les prologues, ou les note de ses versions, qu'il se trouva- lède vers 1240; qu'il y acquit naissance de l'arabe, et s'y- même à traduire divers ouvr- cette langue en latin : il est d'une version de l'*Ethique*, de- tique et de la *Rhétorique d'A* faite d'après l'arabe, et imp- Venise, en 1483, in-fol., soins de Nicoletti; les deux traités en 1481, in-fol. La p- de ces traductions a été faite en la seconde en 1256; la troisième 1240 à 1256. Elles sont loin

re et complet d'Aristote. La *Poétique* et de la *Rhétique* offre qu'un abrégé des deux d'Aristote, fait par Avicenne, us et Averroës, et accompagné de ces philologistes de la Bibliothèque du Roi possesseurs de ces versions, Introduction à la *Poétique* *Rhetorique*, dont Hermann us, quoiqu'on ne la lui ait attribuée. Hermann peut aussi être dénommé le traducteur de ces versions d'Aristote, relatifs à la Poétique et de leurs commentateurs ne les scolastiques connaissant employaient d'après des traductions arabes latines; car il s'occupe de la philosophie rationnelle Bicon parle avec peu de ce traducteur, et lui reconnaît avoir coopéré que faiblement versions qui portent son nom, lesquelles furent faites, selon les Sarrasins d'Espagne à son service. L'auteur de cet ouvrage le premier, parle avec détail de Hermann, dans ses *Recherches sur les versions latines d'Aristote*. J—N.

HERMANN Dalmate, ou natif de Dalmatie, accompagna Robert de Renesse ses voyages en Europe, en Asie, au commencement du dix-huitième siècle; ils se fixèrent tous deux en France, où ils perfectionnèrent leurs connaissances parmi les Maures, alors comme les dépositaires de ces sciences. L'un et l'autre s'adonnaient à l'étude de l'astronomie et de la médecine, dans un lieu que les maures désignent que sous le nom de *Al-Buhār*, lorsque Pierre le Vénérable, connu, et les engagea à traduire l'Alcoran; ce qu'ils firent avec un arabe ou d'un juif converti, Maître Pierre. C'est cette tra-

duction qui a été publiée à Bâle, en 1545 (*Voy. Bibliander*), et qu'on a tantôt attribuée à Hermann, et tantôt à Robert: il est vrai que l'épître dédicatoire porte le nom de celui-ci; mais rien n'empêche de croire qu'Hermann y ait contribué. Il paraît aussi être l'auteur du petit traité *De statu Sarracenorum*, qui accompagne ordinairement cette version de l'Alcoran. La Bibliothèque du roi possède, parmi ses manuscrits latins, une version du Planisphère de Ptolémée, faite de l'arabe, dont l'auteur se nomme *Hermannus secundus*. En lisant le prologue avec attention, nous nous sommes convaincus que cet Hermann est le même que le personnage objet de cet article: en effet, il parle de ses travaux et de Robert de Retines qu'il appelle *illustris socius*. Il y parle aussi de son maître Thierry, qu'il appelle: *Theodorice diligentissime præceptor*. Cette traduction fut achevée à Toulouse en 1143. Ces renseignements prouvent l'erreur des bibliographes qui attribuent cette version du Planisphère à un certain Rodolphe de Bruges: elle a été publiée par Waider; mais nous n'avons jamais pu l'examiner. J—N.

HERMANN (PAUL), célèbre botaniste, né en 1646 à Halle en Saxe, étudia la médecine à Leipzig, voyagea ensuite en Italie, et reçut à Padoue, en 1670, le bonnet de docteur. La compagnie hollandaise l'engagea comme médecin pour les Indes orientales; il y résida pendant huit ans, et surtout à Ceylan. Il employa son séjour dans ces régions à recueillir des notions importantes pour l'histoire naturelle, et principalement pour la botanique. En 1679, il revint en Europe, et fut alors nommé professeur de botanique à l'université de Leyde, et en même temps conservateur du jardin botanique. Il double le nombre des

plantes qu'on avait cultivées jusqu'alors dans ce jardin, et forma un nouveau système botanique, en suivant, en partie celui de Morison, et en partie celui de Ray. Il divisa en vingt-cinq classes les cinq mille six cents plantes connues de son temps. Sa méthode fut d'abord publiée par Zumbach, dans sa *Floræ Lugduno-Batavæ flores*; Leyde, 1690, in-8°. La seconde partie, intitulée, *Flora altera*, Leyde, in-8°, n'était corrigée que jusqu'à la treizième classe, lorsque Hermann mourut, le 29 janvier 1695. Son système, qui est très compliqué, ne se fonde pas uniquement sur la considération du fruit. Il a eu peu de succès. Rudbek l'a suivi dans sa *Dissertatio de fundamentalibus plantarum notitiis*, Utrecht, 1690, in-4°. Mais les méthodes de Rivinus et de Tournefort, qui parurent vers la même époque, le firent promptement abandonner. Linné, dans son *Classes plantarum*, a donné une esquisse du système de Hermann. Les ouvrages de ce botaniste se font remarquer par la beauté et l'exactitude des dessins gravés, et par les descriptions de plusieurs plantes nouvelles découvertes dans les différentes parties du monde. On connaît encore de Paul Hermann : I. *Horti academici Lugd. Batavi catalogus, exhibens plantarum nomina, quibus ab anno 1681 ad 1686, hortus fuit instructus, ut et plurimarum descriptiones et icones*, Leyde, 1687, in-8°. Cet ouvrage fut réimprimé sous ce titre : *Index plantarum quæ in horto Leidensi aluntur*, Leyde, 1720, in-8°. et Boerhaave ajoute à cette édition l'Histoire du jardin botanique de Leyde. (Voy. BOERHAAVE, tome IV, p. 663.) II. *Paradisus Batavus, continens plus centum plantas ære incisas et descriptionibus illustratas : acc. Catalogus plantarum quas pro*

tomis nondum editis delineaverat. Opus posthumum, auct. Guil. Sherardi, Leyde, 1698, in-8°. Une seconde de ce magnifique ouvrage fut pu bliée de la veuve de Hermann Sherard, Leyde, 1705, in *Musei Indici Catalogus*, 1711, in-8°. Ce catalogue in cluit différents animaux, insectes et minéraux que Hermann cueillis dans ses voyages à des-Indes. IV. *Lapis lydius medicæ*, Leyde, 1704, in *Cynosura materiæ medicæ, vis et succincta methodus simplicium medicamentorum parandi nova, ab interna constitutione desumpta, iussu et auct. J. S. Henningeri*, bourg, 1710, in-4°. J. Bæ donnâ une troisième édition BOECLER, tom. IV, p. 648). catalogues publiés par Osbe rton, tels que : *Descriptio et usus medicinalium plantarum*; *Litteræ medicinales*; *Miscellanea botanica*; *lectiones de materiâ medicâ*. Ce laborieux naturaliste lèguant beaucoup de manuscrits, grand nombre de plantes de J. Burmann devint propriétaire des dernières, qui lui servirent à composer le *Thesaurus Zeylanicus*, Amsterdam, 1737 (V. BURMANN, tom. V, p. 350). Ces mêmes herbiers de Leyde, dans la suite, la propriété de J. Burmann, qui, d'après eux, composa le *Zeylanica* : ils sont aujourd'hui dans la riche bibliothèque de l'illustre J. Banks. Hermann avait composé un *Catalogue des plantes du Cap de Bonne-Espérance*; mais il n'a pas été publié. Quatre espèces de vaccins, dans les régions équ

e nom de *Hermannia*, célèbre botaniste. B—H—D. NN (JACQUES), savant sieu, né à Bâle le 16 juillet destiné par ses parents à la théologie; il sut régler l'emploi de son temps de manière à pouvoir donner des leçons au célèbre Bernoulli au saint ministère, il n'en continua pas moins à étudier les mathématiques avec ardeur. Il se rangea parmi les partisans du calcul intégral, Leibnitz venait d'établir les bases de ce calcul, en 1700, contre Newton, qui y était opposé, il le fit connaître avantageusement et obtint la protection de Leibnitz. Il fut nommé membre honoraire de l'académie de Berlin, l'année de sa création. Hermann vint ensuite en France, en Hollande et en Allemagne. A la recommandation de Leibnitz, il obtint, en 1707, la chaire de mathématiques de l'université de Padoue; et il la remplit pendant plusieurs années avec tant de succès, que la différence de religion, il le des témoignages d'estime de ses supérieurs. Il fit agréer le fils de son oncle pour le remplacer, et fut nommé à Francfort-sur-l'Oder, où il fut toujours attentif à ses intérêts et à procurer une nouvelle école de grands avantages. C'est par le désir du czar Pierre-le-Grand, qu'il fut nommé, en 1724, à Pétersbourg, pour enseigner les mathématiques au czar; il fut récompensé de ses services par une pension de 200 roubles, et en 1751, la permission de retourner dans sa patrie. Il prit possession de la chaire de morale, à laquelle les membres de l'académie l'avaient nommé pendant son absence: mais la décadence de sa santé ne lui permit pas de continuer long-temps ce

nouveau cours; il tomba malade, et mourut d'une fièvre ardente, le 11 juillet 1753, âgé de cinquante-cinq ans. Il était membre des académies de Bologne, de Berlin et de Pétersbourg; et, peu de jours avant sa mort, il reçut un diplôme d'associé de l'académie des sciences de Paris. Son principal ouvrage est intitulé : *De phoronomiâ sive de viribus et motibus corporum solidorum et fluidorum*, Amsterd., 1716, in-4°. Son dessein était de le faire suivre d'un *Traité de dynamique*, d'après les principes de Leibnitz; mais l'ouvrage de D'Alembert sur cette matière doit empêcher d'en regretter la perte. Hermann a eu part à l'*Abregé de mathématiques*, publié par Delisle, Pétersbourg, 1728; et on a de lui un grand nombre de *Dissertations* sur cette science, dans le *Giornal. de' letterati d'Italia*, dans le *Journal helvétique*, dans les *Acta eruditorum* de Leipzig, dans les *Mémoires* de l'académie de Berlin, et ceux de St.-Petersbourg. On en trouvera la liste à la suite de son *Éloge* dans le *Mercure suisse*, oct. 1733, dans le *Dictionn. de Chaussepé*, et enfin dans les *Athenæ Rauricæ*.

W—s.

HERMANN (JEAN), professeur de Strasbourg, savant naturaliste, naquit, en 1758, à Barr, bailliage appartenant à la ville de Strasbourg, où son père, citoyen de cette ville, était ministre du culte luthérien. Il fut envoyé, en 1746, au gymnase protestant de Strasbourg; sa première instruction fut d'assez longue durée, à cause de la faiblesse de sa santé: inscrit, en 1753, parmi les élèves de l'université, il se livra, avec une égale ardeur, à l'étude des sciences et à celle des lettres, et acquit à un degré peu commun l'art d'écrire en latin avec pureté. On a de lui des épi-

grammes latines, remarquables par l'élégance autant que par l'esprit; et il a prononcé, en quelques occasions, dans la même langue, des harangues éloquentes. Il a fait aussi des recherches curieuses sur l'ancien langage allemand; mais, s'étant voué à la médecine, son étude de prédilection devint la botanique, d'où il fut conduit aux autres branches de l'histoire naturelle. Ayant soutenu, en 1762, deux thèses académiques (sur le cardamome et sur la rose), il vint en 1763, dans l'intervalle de la fin de ses cours et de sa réception au doctorat, passer quelques mois à Paris, où il commença à recueillir des matériaux pour son cabinet; et, peu de temps après son retour, il ouvrit, à Strasbourg, des leçons publiques. Son maître, le chimiste Spielman, qui lui montra toujours la plus grande amitié, parvint à le faire nommer, en 1768, par le sénat académique, professeur extraordinaire de médecine à l'université; et, dix ans après, Hermann obtint une chaire ordinaire de philosophie, d'où il passa, en 1782, à la chaire de pathologie, et enfin, en 1784, à celle de botanique, de chimie et de matière médicale, la seule qui fût conforme à ses goûts : mais le manque de fortune l'avait obligé de prendre les premières places qui s'étaient offertes. L'université de Strasbourg était alors très florissante, et fréquentée par un grand nombre de jeunes gens de tous les pays, et principalement d'Allemagne et du Nord. La plupart suivaient les leçons d'Hermann, et beaucoup d'entre eux, devenus depuis des hommes très considérables, conservèrent de l'attachement pour lui. Suivant l'usage des universités d'Allemagne, il publiait, chaque année, des programmes ou des thèses sur quelque sujet relatif aux sciences qu'il enseignait.

Les principaux de ces petits ouvrages digés par lui, ou par ses élèves, sont : en 1770, des dents des animaux; en 1771, des affinités des animaux; en 1772, le renard volant d'Aristote, le taguan ou grand écureuil de Buffon; sur le phatagien d'Herpès; le pangolin de Buffon; en 1773, le jardin botanique de Strasbourg; une défense d'éléphant, si depuis long-temps dans la capitale de cette ville, et que le peuple pour une corne de boeuf; en 1774, sur les vertus médicales des reptiles; en 1789, sur le pendant le même temps, il a écrit d'autres écrits dans les actes des académies ou dans les ouvrages scientifiques : tels sont entre autres un Mémoire couronné à Paris, en 1773, sur les insectes voraces des livres et les arches; Description du phoque à vent; celle d'un nouveau genre de son, *sternoptix diaphana*; plusieurs coquilles, madrepores, etc., descriptions qui ont servi pour la plupart, dans l'histoire naturelle allemande, à l'ouvrage intitulé *Naturforscher* (le Naturaliste), par Buffon et de Schlegel; les quadrupèdes, de Schlegel; les tortues, d'Esper sur les zébrés, etc.; des extraits fort amples de la bibliothèque physico-économique de Bekmann; mais son principal ouvrage est le développement de ses idées sur les rapports des animaux, intitulé *bula affinitatum animalium commentario illustrata*, en 4°. Strasbourg, 1785. Cet ouvrage, objet de faire voir que les animaux ne doivent pas être placés dans une seule classe ou dans une

mais que chaque espèce d'une partie de son organisme, rapports marqués avec nombreuses d'autres genres, classes souvent éloignées; cherche à représenter une es rapports sur un grand des lignes, croisées en s, joignent ensemble les i offrent ces sortes de res- . Cette idée est suivie avec de sagacité dans le texte, par des observations exactes, marques ingénieuses. De- ort d'Hermann, son gen-ammer, a donné au public, re d'*Observationes zoolothumæ, pars prima* (un 1841), Strasbourg et Paris, recueil des notes que ce sa-raliste avait laissées sur les qu'il avait eu occasion d'ob- l s'y trouve beaucoup de ns d'espèces, dont plusieurs relles, et une infinité de re-ntéressantes sur leurs mœurs, nisation ou leur nomenclammoins ce recueil doit être précaution, parce que l'au-ant loin des grands cabinets, as tous les moyens de com-qui lui auraient été néces-et qu'il était enclin, comme naturalistes dans la même po- multiplier les espèces. Il endant formé, par ses soins s, et avec une assiduité infan-e collection assez riche pour ulier : elle a été, depuis sa quise et rendue publique par :Strasbourg. On a aussi trou-es papiers, de nombreuses ob-s relatives à l'histoire du glo-ène des vues cosmogoniques ères, qui n'ont pas encore été . Il croyait que la terre avait uée par une comète; et cette

idée lui fournissait des explications de plusieurs phénomènes. Il pensait que les anciens n'avaient pas ignoré la composition de la poudre à canon; et il avait préparé, pour développer cette opinion, un mémoire qui est également demeuré manuscrit. Vivant presque entièrement pour la science, Hermann entretenait, avec la plupart de ceux qui la cultivent, une correspondance très étendue. Ses cours, ses lettres, les matériaux qu'il fournissait volontiers à tous ceux qui les lui demandaient, l'occupèrent plus que ses ouvrages. Excepté son séjour à Paris dans sa jeunesse, et quelques courses en Alsace, il ne fit que deux voyages, l'un et l'autre en Suisse, en 1772 et 1791. Sa vie privée ne fut troublée que par la perte d'un fils unique, enlevé en 1795 par la contagion d'un hôpital militaire, où il avait été obligé de servir comme médecin. Ce jeune homme, Jean-Frédéric HERMANN, était né en 1768. Formé sous les yeux de son père, il avait déjà publié, l'année d'avant sa mort, une bonne thèse sur l'ostéologie comparée. Il a laissé, sur les insectes sans ailes, un ouvrage qui fut couronné en 1790 par la société d'histoire naturelle de Paris, et qui a paru en 1804, aussi par les soins de M. Hammer, sous le titre de *Mémoire aptérologique*, un vol. in-fol., avec huit planches enluminées, d'après les dessins de l'auteur. Une *Histoire des araignées d'Alsace*, qui devait faire suite à ce Mémoire, et dont M. Walckenaer a donné une Notice dans le *Magasin encyclopédique*, est restée manuscrite. Ces travaux, excellents pour le temps, prouvent combien la douleur d'Hermann le père, sur la perte d'un tel fils, était fondée : elle fit la désolation de ses dernières années, et le rendit ennemi implacable de la révolution, et de tout ce qui

s'y rapportait. Il n'en avait pas été personnellement maltraité; la Convention le plaça, en 1795, dans la première classe des citoyens qui devaient avoir part aux rémunérations nationales. Il fut nommé, la même année, professeur à l'école centrale du Bas-Rhin et à l'école de médecine de Strasbourg, et, l'année suivante, correspondant de l'Institut pour la section de zoologie. Néanmoins il a décoché plusieurs de ses épigrammes contre la France révolutionnaire. Nous ne citerons que celle-ci :

Quis nobis nunc esse neget Saturnia regna ?
Nonne vorat gastos Gallia dura suos ?

Excepté sur ce point, Hermann était d'une humeur égale et douce, qui ne s'altéra pas pendant une maladie longue et douloureuse, terminée par la mort, le 4 octobre 1800. M. Lauth, son collègue à la faculté de médecine, a publié sa Vie en latin, in-8°, Strasbourg, 1801; et le présent article est extrait en partie de cet ouvrage : mais nous avons aussi emprunté quelques détails de mémoires manuscrits qui nous ont été remis par son frère, M. Hermann, doyen de la faculté de droit de Strasbourg. C—v—x.

HERMANT (GODEFROI), docteur en théologie, chanoine de Beauvais sa patrie, et recteur de l'université, naquit en 1617, et mourut à Paris en 1690. Voltaire a eu tort de dire qu'il n'avait fait que des ouvrages polémiques. Il est vrai que sa plume s'est beaucoup exercée sur des discussions théologiques, qui n'avaient guère que l'intérêt du moment. On a oublié sa défense du livre *De la fréquente communion* d'Arnauld, et ses *Apologies* pour l'université contre les jésuites qui demandaient à être admis dans ce corps ; mais il a laissé beaucoup d'autres écrits, dont Bayle et les auteurs de l'Histoire ecclésiastique don-

nent la liste, tels que le Saint-Athanase, de Saint-Sauveur; Saint-Gregoire de Nazianze; Chrysostome, de Saint-Amant; des Traductions de quelques des Pères de l'Eglise, de l'aut principal, suivant le jugement de l'abbé Sabatier de Castres, et la diffusion. Du reste, Hermant un homme fort instruit dans et dans la discipline ecclésiastique en général dans l'histoire ancienne moderne. Il n'était pas maître dans les langues grecque et il avait travaillé avec Le Janséon de la Bible polyglotte (dont le texte grec avait été sous ses soins.

HERMANT (JEAN), ecclésiastique du diocèse de Baieux, naquit en 1650, et fut pourvu de l'abbaye de Maltot, même diocèse, en 1680. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, les uns de piété, les autres relatifs à l'histoire : I. Des sermons sur les évangiles de tous les siècles de l'année ; d'autres mystères, et des panégyriques saints. II. Un *Pédagogue chrétien*. III. Quelques autres livres de spiritualité. III. Une *Traduction du bon d'Obstraët*, théologien flandais, peu suspect, deux volumes in-8°. Une *Histoire des conciles*, in-8°, avec une préface, quoiqu'elle ait eu plusieurs éditions. V. Une *Histoire de la formation des ordres religieux congrégations régulières et des de l'Eglise*, Rouen, 1681, in-12; réfutée par un religieux qui croit être le père Hélyot. VI. *La toire des religions ou ordres de l'Eglise, et des chevalerie*, Rouen, 1688, in-8°. VII. Enfin l'*Histoire des hérésies et des autres erreurs qui ont régné dans l'Eglise*. Il n'y était point

ménisme : cette omission, fut pas sans intention, fit pendant quelque temps, n de l'ouvrage. Il eut trois es deux premières en trois -12 ; la troisième, augmen- sme d'Angleterre, sous le eligion anglicane, quatre 1-12, Rouen, 1717. Her- préparé une *Bibliothèque* u diocèse de Baïeux, divisée rticles. Il ne donna que la contenant l'histoire des évé- ens et autres personnages ues qui avaient en quel- ité, Caen, 1705, in-4°. critique moderne (1), l'his- conciles d'Hermant est su-, fautive et mal écrite : ses oires sont insipides ; en un -st qu'un compilateur igno- mauvais goût. Ce jugement, nt sévère, paraît devoir adouci. On serait peut-être , en représentant Hermant écrivain médiocre et incoi- laborieux, et à qui l'on doit lque gré de ses recherches. us, sans être d'un mérite gué, peuvent offrir des se- ux que leurs fonctions obli- ter souvent en chaire. Her- rut en octobre 1725. I.—Y. AS(Str.), chrétien des pre- es, disciple des apôtres, et St. Paul, si, comme on a le croire, et comme le dre Origène, Eusèbe et St. est le même Hermas que St. aluer de sa part (2). Her- toute apparence, était laïc, s Grecs le donnent comme Philippes en Macédoine, hilippopolis en Thrace :

d'autres veulent qu'il ait été prêtre. Quoique Grec d'origine, il habitait l'Italie, et vraisemblablement la ville de Rome. Il était marié, et avait des enfants, qui lui causèrent des chagrins par leur mauvaise conduite ; mais il eut la consolation de les ramener à la vertu. Hermas est célèbre par un livre qui est intitulé *Le Pasteur*, parce que c'est un ange qui y parle sous la figure d'un pasteur. Ce livre est en forme de dialogue, et divisé en trois parties, sous les titres de *Visions*, de *Précip- tes* et de *Similitudes*. Dans les visions, Hermas nous apprend qu'une femme âgée lui apparut, à diverses repri- ses, et lui remit un livre mystérieux qu'elle lui commanda de transcrire, et dont le sens lui fut révélé : dans le reste de l'ouvrage, l'ange donne à Hermas différentes instructions, et l'exhorte à la pénitence, au mépris du monde, aux aumônes, et aux bonnes-œuvres. Les anciens Pères ont donné au livre d'Hermas beau- coup d'éloges, et une autorité presque égale à celle des livres canoniques. Ils s'en servent même souvent pour la réfutation des hérésies. Clément d'A- lexandrie en regarde les révélations comme divines ; et Origène en parle comme d'un ouvrage inspiré de Dieu. Ce sentiment, néanmoins, n'est pas universel. Saint Prosper semble avoir fait moins d'estime du livre du *Pas- teur*, surtout relativement à certaines maximes dont Cassien avait abusé ; et le concile de Rome, tenu sous le pape Gélase, ne paraît pas favorable à ce livre sous le rapport de l'auto- rité, comme n'ayant point été reçu de l'Eglise latine, à laquelle il était in- connu. On doit avouer, au fond, que tout n'y est pas également exact : mais c'est un des plus précieux et des plus anciens monuments des traditions ec- clésiastiques ; et il contient des choses

10th. d'un homme de goût, tom. III,

Rom., ch. XVI, v. 14.

très remarquables sur la foi, sur la discipline des premiers temps, et sur les mœurs primitives des chrétiens. Il fut écrit sous le pontificat de Saint Clément, et avant la persécution de Domitien; c'est-à-dire vers l'an 92 de J.-C. Sur la foi de quelques pontificaux, le livre du *Pasteur* a été attribué à Saint Herme, frère de Pie I, pape en 142. Une simple observation renverse ce système. Les pontificaux disent que le livre d'Herme avait rapport à la célébration de la Pâque; et dans celui d'Hermas, il n'est nullement question de cette célébration. Le livre du *Pasteur* était écrit en grec: il ne nous en reste qu'une traduction latine faite dans des temps fort reculés, et que, par la confrontation des passages qu'en ont cités les auteurs anciens, on a lieu de croire fidèle. Cotelier l'a insérée dans son *Recueil des monuments des Pères qui ont vécu dans les temps apostoliques*, Paris, 1672; traduit en français, ibid., 1717. Il y en a une édition d'Oxford, revue, avec des notes, 1685, in-12. Le style du *Pasteur* est simple, sans figures et sans ornements. Le martyrologe romain marque au 9 mai, la fête de St. Hermas, dont il fait l'éloge. Les Grecs la célèbrent le 8 mars et le 5 octobre.

L.—Y.

HERMENEGILDE, prince des Visigoths, fils du roi Leuvigilde, fut associé au trône d'Espagne avec son frère Recarede, en 573. Il était Arien; mais ayant épousé Ingonde, fille de Sigebert roi de France, il embrassa, à sa persuasion, la foi catholique. Ce changement occasionna de grands troubles dans l'état. Hermenegilde, à qui son père avait cédé l'Andalousie, pour l'accoutumer à régner par lui-même, enleva son épouse de la cour, et la conduisit dans ses états

pour la mettre à couvert de l'et de la persécution de la sunthe, qui la traitait avec pour la forcer d'embrasser d'Arius. Leuvigilde rappela Tolède; mais ce prince, au béir, fit un traité avec les prit deux fois les armes c père. Le roi l'ayant vaincu sonnier, le menaça de toute s'il ne revenait à la doctrine Hermenegilde lui répondit » prêt à vous rendre le so » vous m'avez donné. Je so » même à perdre la vie plutôt » bandonner la vérité. Je co » jusqu'au dernier soupir, » que je vous dois; mais i » juste qu'un père ait plus d » sur son fils, que Dieu » science. » Cette réponse t le roi de fureur; il fit » fils dans une rude prison. voya, le 4 avril 586, un év et Sisebert, son capitaine d pour lui proposer cette en native, ou de renoncer à catholique, ou de se rese mort. Hermenegilde ne b un instant: il présenta sa t bert, qui ne rougit pas d'e diense fonction de bourreau fils de son roi. La fermeté deur d'ame qui signalent le moments de la vie d'Her ont fait oublier qu'il avait armes contre son père, se patrie. L'Eglise l'a mis : des martyrs, et honore s le 13 avril.

HERMENFROI, fils roi de Thuringe, partage deux frères, Bertaire et f royaume que leur laissa son les conseils de sa femme: A nièce de Théodoric, roi goths, il assassina Bertaire

es Etats. Il hésitait à dé-
 mander à son autre frère, lorsque, pour
 entièrement, l'ambitieuse
 ne recourut à un étrange
 elle ne fit plus servir, sur la
 son époux, que la moitié des
 naïres. Nécontent de cette
 e, il s'en plaignit; elle lui
 alors : « Vous n'avez que la
 d'un royaume ; votre table
 t être servie qu'à moitié. »
 , soutenu par Thierri, roi
 il devint maître de toutes
 sions de Balderic, et refusa
 e les partager avec son al-
 ne il en était convenu. Ce-
 rité de sa perfidie, en tira
 e. En l'année 528, accom-
 Clotaire, il attaqua Hermen-
 le défit dans le canton ap-
 urd'hui Eichfeld. En 550,
 solu de son royaume, il le
 lui-même ou le fit précipi-
 t des murailles de Tolbiac
 ch, dans un fossé où il ex-
 rès sa mort Amalbergue se
 ses enfants auprès de Théo-
 rère. St. P—r.

HERGARDE. Voy. ERMEN-

HERMENRIC. Voy. ERMERIC.
 HERMESIANAX, poète grec, dis-
 Philète, vécut sous les règnes
 de Philippe et d'Alexandre-le-Grand.
 tants de Colophon, sa ville
 il érigeant une statue. Il écri-
 livres d'élégies, adressées à
 esse Lacontium. Athénée en a
 rès de cent vers du 3^e. livre.
 on les a fait imprimer à Lon-
 84, in-8^e. de 130 pages,
Conjectura in Athenæum ;
 ut une élégante version latine
 avec beaucoup de corrections
 reuses. Ce fragment, qui est
 pre à nous faire regretter ce
 t perdu, a aussi exercé la

docte critique de Ruhnken dans son
Epist. crit. 11, pag. 597 et suiv., à la
 suite de *Callim. Hymn. in Corerem*.
 Van Santen a traduit ce fragment en
 vers latins, sous le titre de *Tentamen*
Hermesianactium (*Poematum*, pag.
 115-199).—Colophon a eu un athlète
 célèbre du même nom. T—r.

HERMIAS, personnage célèbre,
 s'éleva, de la condition la plus bas-
 se, jusqu'au trône, et, par les ta-
 lents et les vertus qu'il y déploya,
 ne se montra point indigne d'une si
 haute fortune. Il naquit en Bithynie,
 et fut d'abord esclave, soit qu'il
 fût né dans l'esclavage, soit qu'il y
 fût tombé par accident. Il passa suc-
 cessivement au pouvoir de différentes
 personnes. Il était de l'intérêt des
 maîtres de développer les talents de
 leurs esclaves, par une éducation
 soignée. Hermias sut mettre à profit
 celle qu'on lui donna. Le dernier de
 ses maîtres fut Eubulus, riche ban-
 quier qui habitait Assos et Atarne,
 ville d'un petit canton de Mysie, au-
 quel cette dernière ville donnait son
 nom. Eubulus, appréciant les dispo-
 sitions de son esclave, lui permit d'al-
 ler prendre les leçons de Platon et
 d'Aristote. Celui-ci conçut pour Her-
 mias le plus vif attachement et lui pro-
 digua ses soins. Cependant Eubulus,
 profitant de la puissance que lui assu-
 raient ses richesses, conspira contre
 le roi des Perses, alors souverain de
 l'Atarnée, et tenta de secouer le joug
 de ce prince. Hermias, instruit de
 son dessein, quitta l'école d'Aristote
 pour voler auprès de lui, et le se-
 conder dans son entreprise. Cet évé-
 nement se rapporte à la 116^e. olym-
 piade. Eubulus ayant vu réussir ses
 projets, et étant resté paisible posses-
 seur de cette contrée, accorda toute sa
 confiance à Hermias, qui la justifia
 par sa conduite et par la sagesse de

très remarquables sur la foi, sur la discipline des premiers temps, et sur les mœurs primitives des chrétiens. Il fut écrit sous le pontificat de Saint Clément, et avant la persécution de Domitien; c'est-à-dire vers l'an 92 de J.-C. Sur la foi de quelques pontificaux, le livre du *Pasteur* a été attribué à Saint Herme, frère de Pie I, pape en 142. Une simple observation renverse ce système. Les pontificaux disent que le livre d'Herme avait rapport à la célébration de la Pâque; et dans celui d'Hermas, il n'est nullement question de cette célébration. Le livre du *Pasteur* était écrit en grec: il ne nous en reste qu'une traduction latine faite dans des temps fort reculés, et que, par la confrontation des passages qu'en ont cités les auteurs anciens, on a lieu de croire fidèle. Cotelier l'a insérée dans son *Recueil des monuments des Pères qui ont vécu dans les temps apostoliques*, Paris, 1672; traduit en français, ibid., 1717. Il y en a une édition d'Oxford, revue, avec des notes, 1685, in-12. Le style du *Pasteur* est simple, sans figures et sans ornements. Le martyrologe romain marque au 9 mai, la fête de St. Hermas, dont il fait l'éloge. Les Grecs la célèbrent le 8 mars et le 5 octobre.

L.—Y.

HERMENEGILDE, prince des Visigoths, fils du roi Leuvigilde, fut associé au trône d'Espagne avec son frère Recarede, en 575. Il était Arien; mais ayant épousé Ingonde, fille de Sigebert roi de France, il embrassa, à sa persuasion, la foi catholique. Ce changement occasionna de grands troubles dans l'état. Hermenegilde, à qui son père avait cédé l'Andalousie, pour l'accoutumer à régner par lui-même, enleva son épouse de la cour, et la conduisit dans ses états

pour la mettre à couvert de la persécution de la sainte, qui la traitait avec pour la forcer d'embrasser d'Arius. Leuvigilde rappela Tolède; mais ce prince, au béir, fit un traité avec les prit deux fois les armes contre père. Le roi l'ayant vaincu et sonnier, le menaça de toute s'il ne revenait à la doctrine. Hermenegilde lui répondit: » prêt à vous rendre le ser » vous m'avez donné. Je suis » même à perdre la vie plutôt » bandonner la vérité. Je cours » jusqu'au dernier soupir, » que je vous dois; mais il » juste qu'un père ait plus d' » sur son fils, que Dieu e » science. » Cette réponse tira le roi de fureur; il fit mettre son fils dans une rude prison. Il vint, le 4 avril 586, un évêque et Sisebert, son capitaine de pour lui proposer cette cruelle alternative, ou de renoncer à la catholique, ou de se résigner à la mort. Hermenegilde ne balança un instant: il présenta sa tête à Sisebert, qui ne rougit pas d'en faire la digne fonction de bourreau sur le corps de son fils. La fermeté et la pureté d'âme qui signalent les moments de la vie d'Herme ont fait oublier qu'il avait combattu avec les armes contre son père, son pays, sa patrie. L'Eglise l'a mis au nombre des martyrs, et honore sa mémoire le 15 avril.

HERMENFROI, fils du roi de Thuringe, partagea avec deux frères, Bertaire et Balthazar, le royaume que leur père leur laissa sous les conseils de sa femme. Anse, nièce de Théodoric, roi des Goths, l'assassina Bertaire

Etats. Il hésitait à dé-
 sautrer son frère, lorsque, pour
 entièrement, l'ambitieux
 e recourut à un étrange
 e ne fit plus servir, sur la
 e époux, que la moitié des
 aires. Mécontent de cette
 , il s'en plaignit; elle lui
 ors : « Vous n'avez que la
 'un royaume; votre table
 être servie qu'à moitié. »
 soutenu par Thierry, roi
 il devint maître de toutes
 ions de Balderic, et refusa
 les partager avec son al-
 e il en était convenu. Ce-
 té de sa perfidie, en tira
 . En l'année 528, accom-
 pagné de son frère, il attaqua Hermen-
 e défit dans le canton ap-
 pr'd'hui Eichsfeld. En 550,
 volu de son royaume, il le
 ui-même ou le fit précipi-
 t des murailles de Tolbiac
 h, dans un fossé où il ex-
 is sa mort Amalbergue se
 ses enfants auprès de Théo-
 ère. St. P.—R.

ENGARDE. Voy. ERMEN-

ENRIC. Voy. ERMERIC.
 ESIANAX, poète grec, dis-
 tincte, vécut sous les règnes
 pe et d'Alexandre-le-Grand.
 ents de Colophon, sa ville
 érèrent une statue. Il écri-
 vres d'élégies, adressées à
 sse Leontium. Athénée en a
 is de cent vers du 3^e. livre.
 n les a fait imprimer à Lon-
 34, in - 8^e. de 150 pages,
Conjecturae in Athenaeum;
 t une élégante version latine
 avec beaucoup de corrections
 euses. Ce fragment, qui est
 ore à nous faire regretter ce
 perdu, a aussi exercé la

docte critique de Ruhnken dans son
Epist. crit. II, pag. 597 et suiv., à la
 suite de *Callim. Hymn. in Corerem*.
 Van Santen a traduit ce fragment en
 vers latins, sous le titre de *Tentamen*
Hermesianactium (Poematum), pag.
 195-199).—Colophon a eu un athlète
 célèbre du même nom. T—D.

HERMIAS, personnage célèbre,
 s'éleva, de la condition la plus bas-
 se, jusqu'au trône, et, par les ta-
 lents et les vertus qu'il y déploya,
 ne se montra point indigne d'une si
 haute fortune. Il naquit en Bithynie,
 et fut d'abord esclave, soit qu'il
 fût né dans l'esclavage, soit qu'il y
 fût tombé par accident. Il passa suc-
 cessivement au pouvoir de différentes
 personnes. Il était de l'intérêt des
 maîtres de développer les talents de
 leurs esclaves, par une éducation
 soignée. Hermias sut mettre à profit
 celle qu'on lui donna. Le dernier de
 ses maîtres fut Eubulus, riche ban-
 quier qui habitait Assos et Atarne,
 ville d'un petit canton de Mysie, au-
 quel cette dernière ville donnait son
 nom. Eubulus, appréciant les dispo-
 sitions de son esclave, lui permit d'al-
 ler prendre les leçons de Platon et
 d'Aristote. Celui-ci conçut pour Her-
 mias le plus vif attachement et lui pro-
 digua ses soins. Cependant Eubulus,
 profitant de la puissance que lui assu-
 raient ses richesses, conspira contre
 le roi des Perses, alors souverain de
 l'Atarnée, et tenta de secouer le joug
 de ce prince. Hermias, instruit de
 son dessein, quitta l'école d'Aristote
 pour voler auprès de lui, et le se-
 conder dans son entreprise. Cet évé-
 nement se rapporte à la 116^e. olym-
 piade. Eubulus ayant vu réussir ses
 projets, et étant resté paisible posses-
 seur de cette contrée, accorda toute sa
 confiance à Hermias, qui la justifia
 par sa conduite et par la sagesse de

son administration. Eubulus mourut : Hermias lui succéda , et conserva ses états sans aucun trouble pendant plusieurs années. Ses vertus ne se démentirent point sur le trône : il se distinguait par sa douceur. On rapporte cependant qu'ayant été fait eunuque dans son enfance , il ne pouvait souffrir qu'on parlât devant lui de tout instrument qui aurait pu lui rappeler sa disgrâce. Son amour pour les lettres est attesté par Aristote , qui , après la mort de Platon , vint chercher un asile à sa cour , et qui a célébré la gloire de son disciple , dans une pièce de vers de la plus grande beauté. C'est une hymne en l'honneur de la vertu , que Diogène Laërce , Athenée et Stobée nous ont conservée et qui a été traduite plusieurs fois en français. Il paraît qu'Hermias payait un tribut au roi de Perse , et que , comme il avait voulu se soustraire à cette redevance , le roi donna à Mentor de Rhodes l'ordre de le faire rentrer dans le devoir. Mentor eut recours à l'artifice : il promit à Hermias de fléchir le roi en sa faveur , et de lui procurer sa grâce à des conditions avantageuses. Sous prétexte de régler ces conditions , il l'attira à une entrevue , s'empara de sa personne , et l'envoya au roi , qui le fit mettre à mort , l'an 345 avant J.-C. Hermias laissa une sœur nommée Pythias ; elle restait sans secours : Aristote l'épousa et en eut un fils. (V. ARISTOTE.) Ce philosophe érigea en l'honneur d'Hermias un cénotaphe , qu'on voyait à Atarne : il lui consacra aussi une statue à Delphes , et l'orna d'une inscription en vers , qui rappelait sa fin tragique.

SI — D.

HERMIAS , philosophe platonicien , disciple de Syrianus , florissait au v^e. siècle. Il était natif d'Alexandrie , et épousa Edesia , l'une des plus belles

femmes de cette ville , dont il monius et Héliodore. Il avait médiocre et une mémoire propre et sa morale était exquise. Lui et sa femme égalaient sa beauté : regardait son bien comme le moins des pauvres , et se livrait entièrement à l'éducation de ses enfants qu'elle confia dans la suite à de Proclus , quand elle fut veuve. — HERMIAS , philosophe , qui vivait au second siècle , est auteur d'un ouvrage intitulé *μὲν τῶν ἔξω φιλοσόφων* (qu'Houteville ne craint pas d'égal de Lucien. Il y traite des principales choses , de l'âme , de Dieu , et vivement les opinions des sages. Les éditions de cet ouvrage sont : 1^o. Bâle , 1555 , in-8^o avec une version latine de J. Gesnero ; 2^o. Zurich , 1560 , in-fol. ; 3^o. Paris , 1624 , in-8^o sous le titre d'*Auctarium Ducaeanum* de Jean du Duc , qui l'a enrichi de 4^o. A la fin de presque toutes les éditions de Saint-Justin ; 5^o. à la fin de l'*Tatien* de Thomas Gale , avec de lui et de Wilh. Worth , 1700 , in-8^o.

HERMILLY (VAQUETTE) , écrivain estimable , naquit à Paris en 1705 , d'une famille originaire de la Bretagne , et qui a produit plusieurs hommes de mérite , entre autres le général Gribenval. Après avoir terminé ses études avec distinction , se fit recevoir au séminaire de Saint-Nicolas de la rue de la Harpe , et se consacra à l'étude de la langue et de la littérature française ; et , de retour en France , il ne négligea rien pour inspirer aux compatriotes le désir de con-

les plus remarquables de . Peu favorisé des dons de il fut, quelque temps, faire une ressource de sa ses talents lui procurèrent des amis puissants. Il fut pecteur de l'Ecole militaire royal; et il commençait à sancer lorsqu'il mourut d'Paris, en 1778, âgé de eize ans. D'Hermilly était l'académie royale de Ma-de lui des traductions : I. *re générale d'Espagne*, as, Paris, 1742 et années dix volumes in-4°. avec des sertations; elle est estimée ERERAS). II. Du *Théâtre* P. Feyjoo, ibid., 1745 ivantes, douze volumes in-ut pas le même succès, le sujet n'était pas d'un ingénéral, et que d'ailleurs éjà de bons ouvrages dans enre. III. De la *Lusiade* s, Paris, 1776, 2 vol. in-aru sous le nom de La-i en a retouché le style. *tation sur les tragédies es-suivie d'une analyse de tragédie de don August. oy Luyando*, ibid., 1754, es in-12. D'Hermilly y a rtes notices sur les princi-ins espagnols. Il se plaint, face, de ce qu'en France on rs presque jusqu'au nom hommes qu'a produits l'Es-orqu'on veut les connaît, notre *Moreri* est ordi-t la source où l'on va pui-le monde sait combien cet est forci de fautes de toute . . . » V. *Jugement im-ormes de bref, tendantes à certains édits du duc de*

Parme, et à lui disputer, sous ce prétexte, la souveraineté temporelle, traduit de l'espagnol de Campomanès, Paris, 1770, 2 vol. in-12. VI. *L'Histoire du royaume de Majorque et de Minorque.*, Maëstricht, 1777, in-4°.; elle est estimée, et on la réunit ordinairement à l'histoire de Ferreras: D'Hermilly l'a fait précéder du catalogue raisonné des ouvrages dont il s'est servi. Il a eu part, avec Hurtault, à la Bibliographie parisienne (1770, 6 part. in-8°.), et à l'Iconologie historique et généalogique des souverains de l'Europe: enfin il a traduit quelques *Nouvelles* de Quedo, et il a donné une édition espagnole des OEuvres choisies de cet auteur. Il a laissé en manuscrit un poème *De la création de l'homme* en quatre chants, traduit de l'espagnol, un *Abrégé de l'histoire de Pologne*, et les premiers livres d'une *Histoire de Philippe V, roi d'Espagne*. On trouve une lettre contenant quelques particularités sur D'Hermilly, dans l'*Année littéraire*, 1784, tome VII, page 142.

W—s.

HERMINIER (NICOLAS L.) Voyez LHERMINIER.

HERMITE. Voyez ERMITE et LHERMITE.

HERMODORE ou HERMODUS, architecte et ingénieur, né à Salamine, vivait à Rome, 104 ans avant J.-C. Métellus le chargea de construire les portiques qui régnaient autour du temple de Jupiter-Stator. Il éleva aussi le temple de Mars dans le cirque de Flaminius. Il est probable que c'est le même Hermodore que cite Cicéron comme ayant été très habile dans la construction de tous les ouvrages qui appartiennent aux ports de mer.

I.—S—z.

HERMOGÈNE, architecte grec, était d'Alabanda, ville de Carie: on

ignore dans quel temps il a vécu ; mais Vitruve le cite comme un des plus célèbres architectes de l'antiquité, et comme ayant contribué, par ses découvertes, ses préceptes et ses ouvrages, aux progrès de son art. Ce fut lui qui inventa l'ordonnance pseudodiptère : c'est celle des temples qui ont huit colonnes à leurs faces, et quinze à leurs côtés sur un seul rang. Il construisit sur ce principe, dans la ville de Magnésie, un temple de Diane d'ordre dorique : il éleva aussi à Tros un temple monoptère dédié à Bacchus ; et il publia, sur ces monuments, un ouvrage qui subsistait encore au siècle d'Auguste. Il soutenait, avec Tarchesius et Pytheus, anciens architectes grecs, que l'ordre dorique ne devait jamais être employé dans les édifices sacrés. — Il y eut aussi un statuaire du même nom, né à Cythère, dont on voyait à Corinthe un Apollon de bronze et une Vénus. L—S—Z.

HERMOGÈNE, rhéteur célèbre, né à Tarse en Cilicie, offre un exemple extraordinaire d'un esprit précoce, qui, tel qu'un météore brillant, n'eut qu'une bien courte durée. A l'âge de quinze ans, sa facilité à prononcer des discours improvisés, l'avait déjà rendu assez célèbre pour que l'empereur Marc-Aurèle voulût aller l'entendre. A dix-sept ans, il publia sa rhétorique, et, dans les années suivantes, quatre livres de l'invention oratoire, deux des divers caractères du discours, un traité de la méthode oratoire, et enfin des exercices de rhétorique (*Progymnasmata*) pour les commençants. A vingt-cinq ans, il perdit entièrement la mémoire, et devint absolument stupide. Il vécut néanmoins jusqu'à un âge fort avancé, mais n'étant plus qu'une ombre de lui-même et hors d'état de professer. Ses ouvrages sur la rhétorique sont

fort estimés ; et quelques auteurs donnent le premier rang en ce genre, après Aristote. Les trois premiers ouvrages ont d'abord été dans le recueil des rhéteurs publié par Alde, Venise, 15 fol. ; le second volume du même, imprimé en 1509, et très rare, contient les commentaires de divers auteurs sur les ouvrages d'Hermogène. Les ouvrages de ce rhéteur ont ensuite été imprimés avec Aphthonius et Longin, soins de Fr. Portus, Genève, 1570, in-8°. Ces éditions sont toutes grecques : il y a une traduction latine dans la suivante, qui est la plus estimée, *Hermogenis ars oratoria, commentarius Gasp. Auberii*, 1614, in-8°. Les *Progymnasmata* ont été publiés pour la première fois par M. Heercu, dans le recueil, *Bibliothek der alten li* et réimprimés avec les notes de George Veesenmeyer, Nuremberg, 1812, petit in-8°.

HERMOGÈNES ou **HEINRICH NIEN**, célèbre jurisconsulte, dans le quatrième siècle, sous les empereurs Honorius et Théodose. Les particularités de sa vie sont peu connues ; et la ressemblance des noms a fait confondre avec Eugène l'empereur, qui vivait sous Dioclétien, quelques autres personnages. On a formé un recueil des *constitutions* de cet empereur, divisé en six livres. L'ouvrage faisait suite au code de Théodose ou Grégorien, égalé par P. Pithou en 1616, le premier qui a publié les *fragments*, qui ont été servis dans son *Recueil des lois des anciens jurisconsultes*, 1572 ; ils ont été réimprimés correctement, et avec des notes, dans la *Jurisprudentia vetus an*

, par Schulting, 1717, in-4°. SCHULTING.) Le savant espagnol y Monsalvo a publié un *entaire* très estimé sur le code génien (*Voy. FINESTRES*, tom. page 544). Cujas ne faisait pas cas de ce recueil ; mais Ant. in, Jacques Godefroy et Gilles le citent avec éloge. On a à son erreur, à Hermogénien, un *du digeste*, et un traité *De mmissis*, qu'on sait être d'Ul-
W—s.

ERMOLAUS, fils de Sopolis, amille distinguée de Macédoine, des jeunes gens attachés au personnel d'Alexandre ; leurs se répondaient à celles de pa- ant un jour à la classe avec le voit approcher un sanglier, lui se trait, et le jette à bas. Alexan- rité de ce qu'il l'avait prévenu, châtier ignominieusement en se des autres pages, et lui ôta val. Indigné de cet affront, le comme résolut de s'en venger. nunka son projet à quelques- ses amis ; et ils devaient tuer pendant son sommeil. Le jour même arrêté ; mais le hasard vou- Alexandre passât toute la nuit à et ne rentrât que le matin. Le min, leur conspiration fut dé- te, comme on peut le voir à : MARICLÈS. Hermolaüs convint t, et fut, sur-le-champ, mis à avec ses complices, l'an 328 .C. Le philosophe Callisthènes, traitledisciple, fut accusé d'avoir dans cette conjuration (*Voyez THÈNES*). C—R.

ERMOLAUS. *Voy. BARBARO*, II, pages 328 et 330.

ERMON, sculpteur, né à Tré- doit être rangé parmi les au- ristes grecs : on voyait de lui, de ville, une statue donnée par

Anliscus, et deux statues de bois, représentant les Dioscures ; elles ornaient un temple que Pausanias regarde comme le plus ancien qui existât dans la Grèce. Hermon fit encore pour Elis le trésor des Epidamniens : il fut aidé, dans cet ouvrage, par son frère Lacharès, et par son père Pyrrhus, sculpteur, dont Plinè cite quelques ouvrages. Il n'est pas certain que l'Hermon, auquel on attribue l'invention des masques scéniques, soit le même que le sculpteur. L—S—R.

HERMONDAVILLE (HERNAT), médecin et chirurgien français, vivait au commencement du xiv^e. siècle. Il avait d'abord enseigné la chirurgie à la faculté de médecine de Montpellier, où il fut le maître de Gui-de-Chauliac. Elève de Théodoric et de Lanfranc, il propaga la doctrine de ces deux grands chirurgiens, vint ensuite à Paris, et s'associa au collège de chirurgie que venait de fonder J. Pitard, premier chirurgien de Saint-Louis. Il jouit, dans la capitale, d'une grande réputation, et fut médecin de Philippe-le-Bel. Il pratiquait donc à la fois la chirurgie et la médecine. Il fallait bien qu'il fût médecin pour avoir enseigné à l'université de Montpellier ; mais il est indubitable qu'il exerça la chirurgie à Paris, puisque son nom se trouve dans l'*Index funereus chirurgorum Parisiensium*, ab anno 1315 ad annum 1529. Il composa même, sur cet art, l'ouvrage le plus complet qui eût encore paru : ce livre a servi de modèle à Gui-de-Chauliac, qui le cite fréquemment comme autorité, et place l'auteur parmi les plus grands chirurgiens. Il ne nous reste plus rien des livres d'Hermondaville, que les fragments qu'en a extraits Gui-de-Chauliac. Eloy assure qu'il en existait, en 1778, un manuscrit in-folio dans la bibliothèque

de la Sorbonne, ainsi que dans celle du Roi : cette assertion n'est pas fondée. F—R.

HERNANDEZ (FRANÇOIS), médecin et naturaliste espagnol, fut envoyé, par Philippe II, dans ses possessions de l'Amérique septentrionale, pour y faire des observations, et en décrire les productions. Le roi lui alloua une somme considérable pour son voyage; et, de son côté, Hernandez n'épargna rien pour se bien acquitter de la commission qui lui était confiée. On ne connaît aucune particularité sur sa vie : on ignore même la date de sa mort; et tout fait présumer qu'il ne vécut pas assez longtemps pour publier en Europe le fruit de ses travaux. Ses papiers furent achetés par François Cési, fondateur et président perpétuel de l'académie Lyncéenne, qui fit paraître l'ouvrage suivant : *Nova plantarum, animalium et mineralium Mexicanorum historia à Francisco Hernandez medico in Indiis præstantissimo primum compilata; dein à Nardo Antonio Reccho in volumen digesta*, à Johanne Ferentio, Johanne Fabro, et Fabio Columnâ lyncæis, notis et additionibus longè doctissimis illustrata, Rome, 1651, un volume in-folio, fig. Hernandez a des droits à notre reconnaissance, pour avoir le premier ouvert aux naturalistes européens les trésors des trois règnes dans le nouveau Monde, trésors qui, jusqu'alors, étaient bien peu connus. Ses descriptions sont trop succinctes pour la botanique; il s'étend davantage sur les vertus des plantes, et donne leurs noms mexicains. Les huit premiers livres sont consacrés aux plantes, les autres à l'histoire des animaux et des minéraux, dont Recchi n'a publié qu'un extrait qu'il a traduit en latin. Les col-

laborateurs de Recchi ont enrichi le livre de notes pour classer les plantes, et les rapprocher des autres connus en Europe. Hernandez payé 60,000 ducats les dessins de son livre : ils périrent par un incendie à l'Escorial, avec son manuscrit. Les nombreuses figures qui accompagnent son ouvrage ne répondent pas à l'idée que l'on se forme de s'en faire, d'après que l'auteur y avait employé. Le style du livre est loin de ce qu'on devait attendre des soins extraordinaires consacrés à la réunion des matériaux qui servent à le composer. Quelques figures du livre d'Hernandez sont si étranges, que l'on a quelquefois l'exacitude en doute; mais les figures modernes l'ont plus que justifié sur ce point. L'ouvrage d'Hernandez avait paru d'abord, en espagnol, sous le nom de *Nova plantarum, animalium et mineralium Mexicanorum historia*, à Francisco Hernandez medico, in-4°. Il est traduit en latin par Nardo Antonio Recchi, sous le nom de *Nova plantarum, animalium et mineralium Mexicanorum historia*, à Francisco Hernandez medico, in-4°. Il est dédié à Hernandez, mais sans son approbation. On a donné le nom d'*Hernandezia* à un genre de la famille des *Ericaceæ*. Il comprend des arbres de la région chaude, qui ont de l'affinité avec le *Myrica*.

HERNANDEZ (PHILIPPE), écrivain espagnol, mais natif de France, mourut, en 1782, âgé de cinquante ans. C'était un homme d'un caractère enjoué : il s'adonna particulièrement à l'étude des langues vivantes, possédait vingt-six, y compris les idiomes. Il fut employé au service des affaires étrangères, et ex-

te du roi. Hernandez fit un r en Russie, dont la langue aussi familière que la sienne red'une nombreuse famille, tous ses enfants par une chère lui : I. *Voyage aux Indes* ;, traduit de l'anglais de se, Londres, 1758, in-12. : est superficiel, mais cur y trouve des détails piquants yadères. II. *Description de lité de Paris*, Paris, 1759, *Aventures de Roderic Ram* unites de l'anglais de Tobie Londres, 1761, in-12, imes, en société avec de : c'est à tort qu'au frontispice aduction on indique Fielding uteur du roman. IV. Her contribué, pour la partie an *Journal étranger*, depuis ju'en 1779. D. L.

ANDEZ - VELASCO (Le BRÉGOIRE) naquit à Tolède, née 1550, d'une famille an illustre. On a peu de détails ; et on ne sait point l'époque ri : il fut prêtre et docteur en . Hernandez de Velasco a trars : I. La première et la qua *glogues de Virgile*. II. *L'É* nière, imprimée en différentes i Madrid, Tolède, Alcala, t Saragosse ; avec le treizième l'aflet, appelé *Supplément de* , les vers attribués à l'empe iste, et la lettre de Pythagore. eue de Sannazar, *De partu* , imprimé plusieurs fois à Madrid et Séville. On regarde tion de l'épopée de Virgile, : meilleur ouvrage de l'auteur . Hernandez reçut de grands : ses contemporains. Cepen e traduction si vantée, et ha ient ampoulée, n'est quelque ne pâle et languissante imi-

tation du chef - d'œuvre de la poésie latine. On y trouve, néanmoins, des morceaux qui réunissent l'élégance et la facilité à une scrupuleuse exactitude. Au reste, c'est quelque chose d'avoir conservé sa réputation, après avoir achevé une pareille entreprise. Hernandez connaissait à fond les auteurs qu'il essaya de traduire ; et la facilité du langage poétique de sa nation favorisa son travail. Il a, pour ainsi dire, *espagnolisé* beaucoup d'expressions tirées du latin. Son autorité ou son exemple les a consacrés ; et, malgré ces innovations, plus ou moins heureuses, on ne l'a pas accusé d'avoir fait du tort à sa propre langue. C'est un de ces littérateurs estimables qui eurent le goût du beau, plutôt que le génie de la création, et dont la muse timide chercha toujours un appui capable de la soutenir. Il est compté parmi cette foule d'esprits éclairés qui ranimèrent en Espagne l'étude des bons modèles. J. B. E—D.

HERODE LE GRAND, roi de Judée, l'un des princes les plus cruels qui aient souillé le trône, naquit vers l'an de Rome 680, et soixante-douze ans avant Jésus-Christ. Il était originaire d'Ascalon, et fils d'Antipater, qui était parvenu, à force d'intrigues, à la place de premier ministre du faible Hyrcan. Antipater, ayant rendu d'importants services à César, en fut récompensé par le gouvernement de la Judée, qu'il partagea entre ses deux fils Phasaël et Hérode. Celui-ci eut la Galilée, et il commença par la purger des brigands qui l'infestaient. Accusé cependant d'avoir excédé son pouvoir en condamnant des sujets d'Hyrcan, il fut obligé de comparaître devant le fameux sanhédrin, pour y rendre compte de sa conduite. Il vint à Jérusalem, accompagné de gardes ; et les excuses qu'il donna, n'ayant point

satisfait ses juges, il prévint leur arrêt, en se retirant auprès de Sextus-César, gouverneur de la Syrie, duquel il s'était ménagé la protection. Hérode, indifférent aux grandes querelles qui divisaient alors l'empire romain, ne cherchait, dans le triomphe d'un parti, que les moyens d'arriver à son but. Après la mort de César, il s'était attaché à Cassius; et il servit ensuite Antoine avec un zèle qui lui mérita sa faveur. Cependant Antigone, fils d'Aristobule, continuait à disputer à Hyrcan, son oncle, le vain titre de roi de la Judée. Repoussé de la Galilée par Hérode, il met les Parthes dans ses intérêts, et, avec leur secours, pénètre dans Jérusalem. Il se saisit d'Hyrcan, et de Phasaël, qui se brise la tête contre une muraille pour éviter une mort honteuse : mais Hérode lui échappe, s'enfuit sous un déguisement en Egypte, et de là se rend à Rome pour implorer l'appui d'Antoine, alors tout-puissant. Antoine le fait déclarer par le sénat roi de Judée, et lui fournit des troupes pour chasser les Parthes et Antigone. Tandis qu'Hérode pousse le siège de Jérusalem, il épouse Mariamne, nièce d'Antigone, et petite-fille d'Hyrcan, afin de fortifier par cette alliance ses droits au trône que les Romains venaient de lui donner. Jérusalem fut prise au bout de quarante jours, et saccagée : la fortune présentait à Hérode une occasion de se venger de ses ennemis, et il ne la laissa point échapper. Tous les membres du grand sanhédrin qui l'avait jugé, furent massacrés, excepté un seul dont l'opinion lui avait été favorable. Jamais prince ne fit couler plus de sang pour affermir son autorité. Il avait nommé grand-prêtre Aristobule, son beau-frère, âgé de dix-sept ans; mais informé, peu après, que ce jeune homme conservait des partisans, il le fit noyer dans le

Jourdain. A la demande d'Antoine, il déclara la guerre aux Arabes, porta sur eux une victoire suivie de revers non moins nombreux. Apprenant que, dans ce temps, Hyrcan avait reçu un message du roi des Arabes, il le fit sans respect pour son grand âge, son ancienne dignité. Ce nouveau message ajouta à l'éloignement que son absence déjà pour lui. Cependant Actium venait d'assurer la victoire à Auguste; et il pouvait nourrir de justes doutes contre les partisans d'Antoine. Hérode, alarmé, marche à la rencontre d'Antoine; mais, avant de partir, il doit d'abord d'étrangler Mariamne, s'il vient pas. Arrivé à Rhodes, il se présente à l'audience de l'empereur; mais, au lieu de la diadème; et, loin de s'excuser de son délit pour Antoine, il s'en fait à la bienveillance du vainqueur. Auguste fut touché de son discours, et confirma dans la possession de la Judée, à laquelle il réunit plusieurs villes qui en avaient été démembrées. Hérode, à son retour, le persuada de des soupçons qu'on lui avait fait connaître contre elle; et, peu après, empoisonner : mais son amour pour cette épouse chérie s'étant ralenti, elle tomba dans une noire mélancolie, et mourut, plusieurs mois, de ville poursuivie par des remords. Hérode, enfin à Jérusalem, il fit périr dans le temple, mère de Mariamne, sous prétexte qu'elle avait tenté d'exciter à la sédition pendant son absence. Hérode fit construire un théâtre et un cirque, et donna des jeux quinquennaux en l'honneur d'Auguste. Ces fêtes, conformes à la loi des Juifs, donnèrent lieu à des plaintes et à des soulèvements qui furent étouffés par de nouvelles

endant Hérode montra les
un bon roi dans la famine
la Judée, vingt-cinq ans
us-Christ. Il fit fondre ses
sa vaisselle, vendit ses meu-
lus précieux, et acheta en
sez de grains pour ramener
ce dans ses états. Ce fut
ns doute, que la reconnais-
décerna le nom de *grand*,
conservé la postérité, moins
e ses fureurs que de sa magni-
lle se rendit à Rome, seize
t Jésus-Christ, pour visiter
fils de Mariamne, Alexandre
sule, qui y étaient élevés sous
d'Auguste. Il fut accompagné
oyage par Nicolas de Damas,
be ingénieux, mais courti-
se il profita de son crédit sur
ar, pour en obtenir de nou-
antages. Il avait appelé près
i fils nommé Antipater, qu'il
avant son mariage, de Doris,
le basse condition; celui-ci ne
voir sans jalousie l'affection
le portait aux enfants de Ma-
et il résolut de les perdre
a esprit: ils se justifièrent ai-
des crimes qu'on leur impu-
is Hérode, craignant qu'ils ne
sent à venger la mort de leur
aisit le premier prétexte pour
ler des plaintes qui n'avaient
é trouvées fondées. Auguste
a à faire examiner leur con-
te les juges ayant eu la lâcheté
éclairer coupables, il fit étran-
deux fils. Ce fut alors qu'Ant-
le mot célèbre, « qu'il valait
être le cochon que le fils
ode. » Ce ne fut donc point
ue ses fils auraient été compris
massacre des enfants mis à
nivant l'évangéliste, par l'or-
lérode, à l'occasion de la nais-
Jésus-Christ; fait mentionné

par Macrobe en même temps que le
mot d'Auguste (*Voy. Jésus-Christ*).
Antipater, voyant ses droits au trône
établis par la mort de ses frères, songea
à s'en assurer la possession par un
nouveau crime. Il fit part de son pro-
jet à la femme de Phéroras, son oncle;
et elle se chargea d'empoisonner Hé-
rode, tandis qu'il irait à Rome atten-
dre l'issue du complot. Cette femme
ayant fait l'essai du poison sur son
mari, les soupçons d'Hérode s'éveil-
lèrent, et il intercepta une lettre d'An-
tipater qui lui apprit le plan odieux
qu'il avait formé. Il dissimula jusqu'au
retour d'Antipater; et l'ayant fait arrê-
ter, il instruisit Auguste de son crime.
Hérode était malade depuis quelques
mois: le bruit de sa mort, annoncée
par les Pharisiens, s'étant répandu,
quelques docteurs de la loi abattirent
l'aigle d'or qu'il avait placé au-dessus
de la porte du Temple, ce qui était une
profanation. A cette nouvelle, Hérode
sentit renaître toutes ses fureurs; il fit
arrêter les auteurs de cette sédition, et
ils furent brûlés vifs. Cependant sa
maladie empirait de jour en jour: les
médecins lui conseillèrent l'usage des
bains, qui, loin de calmer ses dou-
leurs, les augmentèrent encore; il se
fit transporter à Jéricho, où il reçut
une lettre d'Auguste, qui le laissait libre
de faire punir son fils: cette lettre le
calma un peu; mais, au bout de quel-
ques instants, les douleurs devinrent
tellement insupportables, qu'il voulut
se tuer avec un couteau laissé à sa dis-
position. Mais Achiab, son neveu,
qui se trouva présent, lui arrêta le
bras. Antipater, apprenant que son
père était à l'extrémité, tenta de sor-
tir de sa prison; mais Hérode donna
sur-le-champ l'ordre de l'étrangler.
Il ne survécut que cinq jours à ce der-
nier acte de cruauté, et mourut le 28
mars, l'an de Rome 750, quatre ans

avant l'ère vulgaire, et un an après la naissance de Jésus-Christ. (*Voy. JÉSUS-CRIST.*) Comme il prévoyait que la fin de son règne serait un sujet de joie à tous les Juifs auxquels il était odieux, il avait imaginé de réunir les principaux de la nation dans l'Hippodrome, et de les y faire égorger après sa mort, afin d'obliger ses ennemis eux-mêmes à la pleurer; mais cet ordre sanguinaire ne fut point exécuté. Archelaüs, l'aîné de ses fils, qu'il avait nommé son successeur par son testament, lui fit faire des funérailles magnifiques (*Voy. ARCHELAÛS*, tome II, p. 373). « Ce monstre, dit Voltaire, » composé d'artifice et de barbarie, » qui joignait toujours la peau du » nard à celle du lion, était pourtant » voluptueux, et aimait la gloire. Il » voulait plaire à Auguste son maître, » et même aux Juifs qu'il tyrannise, » sait ». On ne peut se faire une idée juste de sa magnificence, qu'en lisant Josèphe. Il embellit et fortifia la ville de Samarie, à laquelle il donna le nom de *Sébasté*, mot grec qui a la même signification qu'*Auguste*: il construisit sur l'emplacement de la tour de Straton, une ville qu'il appela *Césarée*, en l'honneur de l'empereur; fit revêtir le bassin du port en marbre blanc; y bâtit un théâtre, un cirque, et un temple dédié à Auguste; il éleva deux palais à Jérusalem, l'un sur la montagne de Sion; l'autre à soixante stades de la ville, qui prit le nom d'*Hérodion*. Il entreprit, pour flatter les Juifs, la reconstruction du temple de Jérusalem; mais le plan qu'il avait adopté, était si vaste et si magnifique, qu'avec quelque diligence qu'on y travaillât, il ne put le voir achever. Ce temple fut détruit par Titus soixante-quatorze ans après sa fondation. Enfin Hérode ne se borna pas à étaler son luxe et ses richesses dans la Judée, il pen-

sionna des poètes à Rome, tribuer des prix aux jeux olympiques. L'histoire de ce prince a été traitée d'un grand nombre de qui se sont appliqués surtout d'une manière précise l'époque de sa mort. Le meilleur morceau sur ce point si important de biographie, est un *Mémoire* de Cellarius a publié une *Histoire* en latin, Leipzig, 1712 dans laquelle il s'est attaché les paradoxes du P. Hardouin à éclaircir les difficultés qui restent sur l'origine de ce

HÉRODE - ANTIPAS, mort de son père, obtint la Galilée, avec le titre de roi. Il s'occupa d'abord de ses états à l'abri des invasions de murailles Saphoris, sa capitale, et fortifia Bérith qu'il nomma *Juliade*, en l'honneur de Julie, fille d'Auguste. Il tint dans la faveur de Tibère donna le nom de Tibériade, à la ville de ce prince, à une île bâtie sur les bords du lac de Genezareth, et qu'il rendit l'une des plus importantes de la Galilée. Il épousa la fille d'Aréas, roi de Judée, mais il la répudia pour épouser Cléopâtre, sa nièce, dont la beauté le séduisit. Aréas, irrité de l'affaire, déclara la guerre à Hérode et remporta sur lui plusieurs victoires. Hérode recourut alors à la protection de Tibère; ce prince prit l'ordre à Vitellius, son lieutenant en Judée, de marcher contre Hérode, et de lui envoyer leur secours. Hérode mourut sur son trône; et Vitellius, qui avait été nommé à son lieu, négligea d'exécuter

regum. Cependant Agrippa, s'étant, ayant été nommé, Hérodius, jalouse de la : accordée à son frère sur engagea Hérode à solliciter. Il céda aux instances me qu'il chérissait tendre et rendit avec elle à la cour ; mais Agrippa, ayant été u motif de son voyage, fit sitôt un affranchi avec une r l'empereur, dans laquelle onçait qu'Hérode était prêt ter contre les Romains. Cassa de colère à la lecture de e, se borna à demander à il était vrai qu'il eût dans ses des armes pour soixante- : combattants : sur sa ré- imnative, il lui ôta la Galilé- réunit au royaume d'Agrip- xila à Lyon. Hérodius, qui é ses malheurs, demanda : à les partager. Ils obtin- out de quelques années, la n de passer en Espagne; et ururent tous les deux dans é. C'est Hérode-Antipas qui, inde de sa femme, fit périr n - Baptiste. Ce fut devant ilate renvoya J.-C. comme son sujet. (Voy. JEAN-BAP- JÉSUS-CHRIST.) On a de ce s médailles qui ont souvent critique des savants. Noris *Epistola ad Ant. Pagi de rodus-Antipæ*, dans les ad- son ouvrage *De anno et gyro-Macedonis*; et Rigord *ertation historique sur une d'Hérode Antipas*, Paris, -40. Le Bret a inséré, dans ire de juin 1740, des *Re- sur les différentes Dissert- publiées touchant les mé- l'Hérode-Antipas*. — Hé- ni de Chalcis, petit-fils de

Hérode-le-Grand, dut à l'amitié de son frère Agrippa la protection de l'empereur Claude, qui érigea pour lui la Chalcide en royaume. Ce bon frère lui donna une nouvelle preuve de sa tendresse en lui accordant en mariage sa fille Bérénice, princesse célèbre par sa rare beauté. Après la mort d'Agrippa, Hérode continua de jouir de la faveur de Claude, qui l'établit surveillant du temple de Jérusalem, et lui laissa le droit de nommer à la grande sacristie, place si importante chez les Juifs. Il mourut l'an 47 de l'ère vulgaire, laissant trois fils, dont aucun ne lui succéda, la Chalcide ayant été réunie aux états d'Agrippa II. W—s.

HÉRODES-ATTICUS. Voy. ATTICUS, II, 618.

HÉRODIEN, historien célèbre, appartient à la Grèce par la langue dans laquelle il a écrit; mais on ignore, du reste, sa naissance et sa patrie. Il vécut au troisième siècle de notre ère; et, d'après son propre témoignage, prolongea sa carrière pendant la plus grande partie de ce siècle : il remplit des fonctions honorables, soit au service des empereurs, soit à celui de l'État (V. livre I, c. 4 de son Histoire). La modération qui brille partout dans ses écrits, semble indiquer que sa vie fut paisible comme son caractère; et nous pouvons conjecturer, d'après un aveu qu'il fait au commencement de son livre, que ce fut, dans un âge avancé, et au sein d'une agréable retraite, que, recueillant les souvenirs de sa longue vie, et les fruits précieux de son expérience, il écrivit l'histoire des empereurs dont il avait vu le règne et approché la personne. Cette histoire, divisée en huit livres, commence à la mort de Marc-Aurèle, et s'étend jusqu'à l'avènement de Gordien III à l'empire, renfermant ainsi,

depuis l'an 180 jusqu'à l'an 238 de l'ère vulgaire, un espace de cinquante-huit années, sous dix-sept princes, qui régnèrent successivement ou conjointement. On voit, par-là, quelle est l'importance de cette partie de l'histoire romaine, dont il est le plus grave et presque l'unique témoin, puisque les auteurs de l'*Histoire Auguste*, qui ont écrit longtemps après lui, ne font guère que le copier, ou, lorsqu'ils s'écartent de ses récits, méritent en général beaucoup moins de confiance. C'est un témoignage que lui rend Jules-Capitolin lui-même, chap. 12 de sa *Vie d'Albinus*, où il invite ses lecteurs, curieux de détails plus approfondis, à les chercher dans Marius Maximus, ou dans Hérodien, qui, ajoute-t-il, se distinguent également par leur exactitude et leur fidélité (*qui ad fidem pleraque dixerunt*). C'est cependant sur la foi de ce même Capitolin, que la plupart des critiques modernes ont adopté une opinion bien moins avantageuse pour le caractère et la véracité d'Hérodien. Il prétend ailleurs (*Vie des deux Maximins*, ch. 13), qu'Hérodien, en haine d'Alexandre Sévère, s'est montré plus favorable qu'il n'aurait dû envers Maximin, successeur de ce prince. Ce reproche, grave en soi-même, est toutefois modifié par la manière dont il est exprimé; et les mots *quantum videmus*, semblent indiquer la défiance que Jules-Capitolin, ordinairement moins circonspect et moins timide, avait ici de son propre jugement. La partialité d'Hérodien consisterait dans le récit peu honorable pour Alexandre Sévère, qu'il nous a laissé des deux expéditions de ce prince contre les Perses et contre les Germains; et il est certain qu'à ne juger que d'après le récit absolument contraire de Jules-Capitolin, on devra accuser le pre-

mier d'avoir trahi la vérité entre deux relations différencées. même événement, il serait condamner l'une, unique foi de l'autre. L'hommage général à la véracité d'Hé Jules-Capitolin, devait naïvement affaiblir l'effet du reproche qu'il lui adresse, sur un différent essentiellement et le caractère de modération dans tout l'ouvrage d'Hé particulièrement dans les *Alexandre Sévère et de* attaquées par Capitolin, était motif de plus pour faire balance en sa faveur. Tel est pris, sur cette question, le que Isaac Casaubon. Hérodien manqué de défenseurs, qui rent plus vivement encore et, notamment le docte Bo la préface d'une édition qu'il cet auteur, en 1644, et les notes dont cette édition accompagnée. Ce sentiment prévaloir sur celui de B dans un livre autrefois très jour d'hui fort peu lu, *De notis*, c. 4, déclare, tranchant qui lui est ordinaire, *rodien n'avait aucun souci de la vérité*. Un autre beaucoup plus instruit, beaucoup plus réservé dans ses opinions, Gérard Jean Vossius, aussi qu'Hérodien, *général de la vérité, manque à dans ce qu'il rapporte d'Alexandre Sévère et de Maximin*. Sans favorables au caractère d'Hérodien ont encore été ex plus d'étendue et de délicatesse Lamoignon - le - V. *ments des principaux* œuvres, tome 1, p. 332 in-fol., Paris, 1656), et

ngault, dans la préface qu'il a devant de sa traduction en. Tout ce qu'on peut alléguer de la véracité d'Hérodien donc depuis long-temps mais on peut néanmoins lui reprocher des défauts graves et réels ; le rhéteur dans les harangues dont il a semé son histoire, et paru à un judicieux critique, et (*Histoire des empereurs*, not. 2, sur Macrin), l'ouvrage de l'auteur lui-même, plutôt que des personnages auxquels il les attribue ; un manque d'ordre et de netteté dans la composition générale de l'ouvrage, défaut qui résulte principalement de l'omission des dates, et de la négligence apportée par l'auteur pour les années par les conséquences de beaucoup de détails inutiles et même nécessaires à l'intelligence des faits, et, entre autres, de l'absence de rapport à la géographie : dans ce genre qu'offre l'ouvrage d'Hérodien, sont tellement erronées ou insuffisantes, que le critique précédemment ne balance à croire et à déclarer que cette œuvre lui était presque entièrement étrangère. En général, il semble qu'Hérodien ait beaucoup trop songé à l'agrément de l'ouvrage par les ornements de la rhétorique, tellement manquée, qu'elle en devient fatigante. Photius, qui, dans sa *Bibliothèque*, cod. 99, donne beaucoup d'éloges à sa manière de narrer, n'a pas eu sur tout le soin qu'il faut de visiter certaines locutions ambiguës puisées dans les sources du rhétorisme, qui donnaient au récit un air de roideur et d'ostentation ; et même, en même temps, l'application non heureuse avec laquelle il avait employé ces expressions communes et familières qui ôtent toute

idée d'art et d'étude. Ces louanges doivent s'entendre avec quelques restrictions : la diction d'Hérodien est quelquefois plus recherchée qu'élégante ; et son grec est généralement plus fleuri qu'il n'est pur. Mais Photius passe toutes les bornes de l'éloge, lorsqu'il ajoute que la narration de cet auteur ne se charge jamais de détails superflus ou inutiles, et qu'en même temps il n'omet aucune circonstance nécessaire. C'est précisément dans des redondances déplacées, et dans des omissions de choses essentielles, que consistent les plus graves défauts de l'histoire d'Hérodien. Malgré ces taches, qu'un goût plus sévère que celui de Photius découvre sans peine dans cet ouvrage, on ne doit pas moins le regarder comme l'une des productions les plus précieuses de la littérature grecque des bas siècles ; et par les défauts, aussi bien que par les qualités du style, cet ouvrage ressemble beaucoup à celui de Quinte-Curce, avec lequel Hérodien a de plus le rapport de l'obscurité commune, qui couvre l'existence de l'un et de l'autre. — On a long-temps, faute de notions suffisantes, confondu notre historien avec un autre Hérodien, grammairien de profession, natif d'Alexandrie (*V. l'article suivant*). Cette erreur, accréditée, sur la foi de Gessner et de Sigonius, par Sylburge, un des premiers et des plus savants éditeurs d'Hérodien, a été partagée par Lamoignon-le-Vayer, et même par l'abbé Mongault, quoique le docte et exact Fabricius eût démontré (*Bibliothec. græc.*, tom. VII, p. 11,) par le simple calcul des temps, que l'identité des deux personnages était inadmissible ; et que Tillemont (*Histoire des empereurs*, tom. II, page 176, Marc - Aurèle, art. 54) eût encore insisté sur cette difficulté chronologique. Il est certain,

en effet, que le grammairien du nom d'Hérodien, qui fut en faveur auprès de Marc-Aurèle, mort l'an 180 de notre ère, ne saurait guère être le même que celui qui termina son histoire, cinquante-huit ans après cette époque, c'est-à-dire en l'an 238 de la même ère. Mais un passage d'Hérodien, auquel les critiques ne semblent pas avoir fait assez d'attention, ajoute encore plus de force à cette objection, en donnant plus d'étendue à la vie d'Hérodien : il dit lui-même (liv. II, chap. 49), qu'il s'est proposé d'écrire l'histoire des *soixante-dix* années dont il a été le témoin, et qu'il commence à la mort de Marc-Aurèle. Son ouvrage devait donc, dans son plan primitif, embrasser tout l'espace qui s'étend de l'an 180 à l'an 250 de notre ère : ainsi ce n'est point seulement par cinquante-huit années, mais bien par soixante-dix, qu'Hérodien, à l'époque où il entreprit d'écrire son livre, était séparé de celle de la mort de Marc-Aurèle ; ce qui rend encore plus impossible, ou du moins plus difficile, le synchronisme prétendu du monarque et de l'historien. Ce passage d'Hérodien nous apprend en outre, que son plan, tel qu'il l'avait d'abord conçu, comprenait douze années de plus qu'il n'en a traité dans son histoire, telle qu'elle nous est parvenue. On peut donc, par une seconde induction aussi probable que la première, conjecturer qu'Hérodien fut interrompu par la mort, dans la composition de son ouvrage, ou du moins qu'il laissa imparfaite l'histoire des douze dernières années qui lui restaient à décrire pour la conduire jusqu'à l'époque qu'il s'était lui-même assignée comme terme de son travail. L'histoire d'Hérodien a été traduite, avant d'avoir été imprimée en original : la traduc-

tion latine d'Ange Politien, de la même année, 1493, deux à Rome et à Bologne, in-8^e première édition grecque d'Estienne des Aldes, en 1503. L'édition grecque et latine par Henri Estienne, Paris, 1544, est celle qui a servi de texte à toutes les éditions suivantes, dont il est par conséquent inutile de faire ici l'énumération ; on trouvera d'ailleurs la liste de ces éditions dans le catalogue de Henri Estienne. Cette édition de Henri Estienne est remarquable encore par de nombreuses corrections et additions faites à la version latine de Politien, regardée à juste titre comme chef-d'œuvre de la latinité, mais non comme un modèle de pureté et de fidélité. (*Voy. sur son ouvrage in suum examen interpret.*) Ses notes correctives ou supplémentaires sont imprimées à la fin, dans un plus petit texte ; et l'exécution typographique de cette édition, sous tous les rapports, de la précision dont jouissent les premières éditions d'Estienne. Le texte d'Hérodien, tel qu'il est contenu dans son histoire, est devenu, dans ces dernières éditions, des principaux objets de la critique allemande. L'édition de T. G. Schwan, *cum notis variorum*, Bonn, 1805, en 5 volumes publiés entre 1805 et 1807, est peut-être celle qui a porté au plus haut degré l'abondance, tant et si justement chérie à l'érudition germanique, qu'elle étouffe le sens et le texte, sous un amas de notes souvent superflues. L'édition de G. H. Schwan, Leipzig, 1791, in-8^e, commande par un choix judicieux de éclaircissements utiles ; mais en allemand, ont le défaut de tendre trop le mérite et

tion dans la langue de la Grèce ont été rédigés. L'édition que, de M. Volf, Halle, 8°. , est celle où le texte paraît le plus près de sa pureté. Quant aux traductions françaises, nous n'avons à citer que celle de l'abbé Monodée en 1700, in-8°. , et en 1745, in-12 : les versions l'avaient précédée, plutôt que françaises, et que le laborieux a pris la peine d'insérer déjà oubliées avant la sienne, dans laquelle est du temps (Voy. le *Journal* savants, année 1700, 19) connurent le double mérite d'élocution élégante, jointe à un fidèle du texte, et qui a usqu'à nos jours cette honoration.

R. — R.

DIEN, que Priscien appelle *auctor artis grammaticæ*, ou célèbre Apollonius Dyscolus, naquit à Alexandrie dans le siècle de l'ère chrétienne. Tout ce que nous savons aujourd'hui de lui est qu'il s'établit à Rome, et qu'il fut employé par l'empereur Marc-Antoine à la rédaction d'une grammaire générale, dont nous n'avons que des abrégés inédits. Ses fragments contenus dans un volume des Grammairiens, et un autre fragment à la suite des *De Pauw*, et un petit nombre de chiffres, qui se trouvent dans le *Treasure* de H. Eschschol, il nous reste d'Hérodotus le traité de la propriété et du langage, intitulé *Philetæque* Pierson a donné avec un traité du barbarisme et me publié à la suite d'Ambrase Valckenauer, qui ne connaît le nom de l'auteur (Villécouvert plus tard dans un

manuscrit de Venise); deux traités, l'un des figures, et l'autre des différentes espèces de vers, dans les *Anecdota* de Villoison; enfin des fragments sur les fautes de langage et sur l'accentuation, dans l'ouvrage de M. Hermann *De emendandâ ratione grammaticæ græcæ*. Ses *Epimérismes*, ou *Partitions*, sont encore manuscrits. Un savant anglais, M. Barker, nous en promet une édition. Au reste, il paraît que les *Epimérismes* sont faussement attribués à Hérodotus. Feu M. Bast, qui connaissait si bien cette partie de la littérature grecque, les cite dans sa Lettre critique, sous le nom du Pseudo-Hérodotus. Nous finirons en engageant le lecteur à consulter quelques remarques de M. Bast insérées dans le Répertoire de M. Schoell, pag. 67 et 414; et, pour les autres ouvrages d'Hérodotus, perdus ou encore inédits, nous le renvoyons à la Bibliothèque de Fabricius. B—ss.

HÉRODOTE, célèbre historien grec, naquit à Halicarnasse en Carie, l'an quatrième de la 73^e. olympiade, 484 avant notre ère. Si, par le titre de *Père de l'histoire*, qu'on est convenu de lui donner, on entend que ce fut lui qui, pour nous servir de la pensée de Cicéron, orna ou perfectionna l'histoire, *Historiam ornavit*, rien n'est plus juste que cette qualification. Mais Hérodotus ne fut pas le créateur du genre historique. Avant lui, une foule d'autres auteurs s'étaient exercés, et même avec succès, dans cette carrière difficile. On peut en voir une liste assez nombreuse dans Denys d'Halicarnasse : nous nous contenterons de citer ceux qui ont conservé jusqu'à nos jours un reste de célébrité, tels que Xanthus de Lydie, Hécateé de Milet, Phérécyde, Acusilaüs, Hellanicus de Lesbos, et Charon de Lampsaque. Ces

deux derniers , aussi bien que Denys de Milet , avaient même traité , en grande partie , le sujet que choisit depuis Hérodote ; et Denys d'Halicarnasse observe que cette concurrence , loin d'effrayer et de décourager son inexpérience , ne servit qu'à enflammer son émulation et à développer son talent. Hérodote avait puisé de bonne heure le goût des lettres dans la direction de ses premières études et dans les exemples mêmes de sa famille. Neveu du célèbre poète épique Panyasis , à qui plusieurs critiques de l'antiquité assignent le premier rang après Homère , les rayons de cette gloire poétique éclairèrent le berceau d'Hérodote. Plus tard , les ouvrages des auteurs dont nous avons parlé , éveillèrent son génie naissant. En les lisant , il conçut le desir de visiter les pays dont le tableau s'offrait à son imagination sous des couleurs si agréables ; et l'état de sa fortune lui permit de satisfaire un goût qui distinguait alors les sages de son pays. Il est douteux qu'avant d'entreprendre ses longs voyages , il eût formé le plan ou seulement conçu l'idée de l'ouvrage dans lequel il en déposa les fruits ; et l'on peut , sans craindre de porter atteinte à son mérite , abandonner une question assez indifférente en elle-même. Il est également incertain s'il visita la Grèce et les îles qui l'environnent , avant de s'engager dans les régions plus éloignées et moins connues de l'Orient. Peut-être est-il plus naturel , pour tracer une carte exacte de ses voyages , de supposer qu'une curiosité plus vive l'entraîna d'abord vers les pays qui , moins fréquentés de ses compatriotes , semblaient lui promettre une plus ample moisson d'observations nouvelles. Quoi qu'il en soit , l'Égypte , si renommée dans tous les temps pour

la sagesse de ses institutions avoir été l'un des premiers plus constants objets de sa curiosité et de ses recherches. (rendu long - temps inaccessible aux étrangers par la politique ombrageuse de ses souverains , et par les mœurs inhospitalières de ses habitants.) S'était récemment ouvert aux regards des Grecs ; et quoiqu'à leurs avides regards une presque entièrement neuve , depuis , une foule innombrable de voyageurs l'ait parcouru et décrit en toute langue , on qu'il n'est aucun écrivain , soit antique , soit moderne , qui nous en ait donné une description aussi exacte et aussi curieuse. Il ne se borna pas à la connaissance des lieux : les coutumes du sol , les mœurs , les usages , la religion des peuples , l'historie des derniers princes avant la conquête des Perses , et plusieurs particularités intéressantes sur cette conquête même , furent autant de notes tout-à-fait neuves , ou plus exactement rapportées de son voyage ; et le second livre de son histoire sacré tout entier à la description de cette contrée fameuse , est après tant de siècles , la plus complète et la plus précise qu'il soit possible de puiser pour la connaissance de son ancienne histoire et de ses anciennes localités. De là il passa dans la Libye , qui est la voisine , et sur laquelle il recueillit une foule de renseignements nouveaux pour ses compatriotes et curieux pour nous. La description exacte qu'il nous a donnée de cette contrée depuis les frontières de l'Égypte jusqu'au détroit de Gibraltar , est trop conforme aux relations des voyageurs les plus anciens , et en particulier à celle

, pour qu'il soit permis de l'Hérodote eût composé la près des données étrangères. r à Tyr est attesté par lui-visita les côtes de la Palestine, sur les colonnes qu'y élever Sésostris, l'emblème érisait l'antique lâcheté de ses. De là, il se rendit à Baby-: alors si opulente et si magni-: auteurs savants modernes, autres, Desvignoles, doutent, ai, qu'Hérodote ait jamais n Assyrie. Mais nous pen-: en examinant avec soin les passages de sa description one, on sera convaincu qu'un oculte a pu seul retracer, ant de précision, les singula-: cette grande ville et les mœurs habitants : tel était aussi le nt de l'illustre auteur des *Re-: et dissertations sur Héro-: M.* le président Boubier. La : fut le dernier pays de l'Asie courut Hérodote. Parvenu au isin des Scythes, de ces peu-: en connus alors dans la Grèce aient primitivement peuplée, ra dans leurs solitudes immen-: les voies qu'avaient récem-: uvertes les colonies grecques Euxin, et jusqu'aux limites, gnées sans doute, que la civi-: n'avait pu franchir. Il passa ez les Gètes, dans la Thrace, doine; enfin il descendit, par dans la Grèce, qui était à-la-: terme et l'objet de ses longs et de ses pénibles recherches. ur dans sa patrie, Hérodote ait à y jouir de la considéra-: à ses travaux, et du repos né-: pour les communiquer à son ne fut trompé que dans l'une espérances. Un de ces tyrans avait alors si fréquemment

au sein des républiques grecques, Lygdamis, avait usurpé dans Halicar-nasse l'autorité suprême; et le sang des plus nobles citoyens, entre autres, de Panyasis, avait cimenté sa puissance. Hérodote, trop digne d'attirer sa haine, chercha un asile à Samos; et ce fut probablement dans cette douce retraite qu'il mit en ordre tous les matériaux recueillis dans ses voyages, qu'il forma le plan de son histoire, et qu'il en composa les premiers livres. Suidas, à qui nous devons quelques particularités sur la vie d'Hérodote, prétend, avec assez de vraisemblance, que ce fut son séjour à Samos qui lui fit préférer le dialecte ionique, dans lequel il écrivait son histoire (1), au dialecte dorien qu'on parlait dans sa patrie. L'étude n'absorbait pas tellement ses pensées, que les souvenirs de sa patrie opprimée et les desirs d'une vengeance légitime ne vinsent souvent interrompre ses méditations. Tourmenté de ces idées, il conçut le projet de chasser le tyran, communiqua ce dessein aux autres victimes de la tyrannie; et lorsque son complot généreux fut assez bien lié dans toutes ses parties, il reparut en libérateur dans Halicar-nasse, qui naguère l'avait vu partir en proscrit. Mais, par une étrange fatalité, la liberté qu'il avait rendue à son pays lui devint encore plus

(1) Il existe, sous le nom d'un Hérodote, un glossaire d'Hippocrate, qui se trouve assez commodément, avec ses œuvres de ce père de la médecine, dans Daniel Leclerc, d'avis son *Histoire de la médecine*, part. II, liv. IV, sect. 11, col. 2, b. Il n'est pas tout à fait attribuer ce glossaire à un médecin du nom d'Hérodote, et originaire de la Lydie, ou bien à quelque grammairien. Le fait est que ce glossaire porte le nom d'Hérodote, parce qu'il s'applique aux œuvres de cet historien, non moins qu'à celles d'Hippocrate, l'un et l'autre ayant écrit dans le dialecte ionique. Originellement, ce vocabulaire avait été rédigé, non point dans l'ordre alphabétique, mais dans celui des ouvrages d'Hérodote; et l'on croit qu'il serait possible d'en rétablir le texte primitif au moyen d'un manuscrit dont parle Montcaucon, *Biblioth. Coblin*, part. 484. Voyez Adr. Heringa, *Observ. crit.* (Leemward, 1749, in-8°.), pag. 2 et 3. M. on.

funeste que le despotisme même dont il l'avait délivré. Les nobles qui étaient entrés dans la conspiration d'Hérodote, n'avaient voulu, en renversant le tyran, que se substituer à sa place. Ils établirent une aristocratie plus dure, plus oppressive que le gouvernement arbitraire qu'on venait d'abolir; et le peuple, au lieu d'un seul maître, dont il pouvait du moins attendre la paix en respectant ses volontés, se vit en proie à une foule de petits tyrans, dont il fallait sans cesse assouvir l'avidité et redouter les caprices. Hérodote, devenu bientôt odieux au peuple, qui le regardait comme l'auteur de ses disgrâces, et aux nobles, dont il refusait d'être le complice, dit à sa patrie, aussi ingrate que malheureuse, un éternel adieu, et s'embarqua pour la Grèce. On y célébrait alors la 81^e. olympiade; et l'on sait quel immense concours de citoyens de tout âge et de toute condition cette solennité brillante attirait de toutes les parties de la Grèce dans le gymnase d'Olympie. Hérodote lut, devant cette multitude assemblée, le commencement de son histoire, et les morceaux les plus propres à exalter l'enthousiasme et à flatter l'orgueil de ses compatriotes. Son succès fut complet. Des applaudissements universels et des transports inexprimables éclatèrent à ce tableau si vrai, si animé, si touchant, de la lutte des Grecs contre les Perses, et du triomphe de la liberté sur le despotisme. En un instant, Hérodote devint l'honneur et l'entretien de toute la Grèce. Son nom, jusqu'alors inconnu, fut bientôt dans toutes les bouches; et, depuis ce jour, il ne put faire un pas, sans être partout accompagné et suivi de ce murmure flatteur : *Le voilà*. L'effet de cette première lecture d'Hérodote ne se borna point à ces impressions

profondes répandues chez le peuple. Le jeune Thucydide âgé de quinze ans, assistait des jeux olympiques; des larmes coulèrent de ses yeux contemplant l'homme sur lequel étaient fixés tous les regards. Hérodote aperçut : il osa prédire à cet enfant la brillante destinée qu'il lui réservait; et la Grèce dut à ces paroles d'un grand homme un grand homme de plus. Encore les applaudissements qu'il avait mérités, Hérodote employa les douze années suivantes à continuer et à peaufiner son ouvrage. Ce fut alors qu'il voyagea dans toutes les contrées de la Grèce, qu'il n'avait fait, jusque-là, que parcourir. Il recueillit avec attention les archives des divers peuples, recueillit à la même les traditions locales des événements, et vérifia sur les monuments originaux les généalogies des plus illustres familles. Il est qu'en se transportant ainsi dans divers peuples de la Grèce, dans leurs assemblées publiques, dans leurs conseils, dans leurs morceaux de son histoire, il cherchait à convaincre chacun d'eux, en doute dans l'intention de recevoir de frivoles applaudissements, l'espoir d'obtenir des renseignements utiles. Cependant, le rhétoricien Chrysostome prétend, dans un discours adressé aux Corinthiens, qu'Hérodote récita d'abord à son peuple une description de la bataille de Salamine, conçue en des termes très honorables pour la valéthienne, et qu'ayant demandé la récompense qui lui fut refusée, depuis, un autre récit pour le même peuple. Si une accusation était fondée, elle prouverait pour rendre à jamais méprisable le nom et le caractère d'Hérodote.

assertion d'un rhéteur assez modeste, tel que Dion Chrysostome, dans le langage duquel on découvre à chaque page tant de faits contouvés et de noms systématiques, de quelle autorité pourrait-elle être pour flétrir la réputation d'un écrivain qui ne craignait pas d'appeler la Grèce entière à son témoignage de sa véracité, sur des faits presque contemporains, dont les témoins oculaires et même quelques-uns des principaux acteurs avaient pu se rencontrer avec l'historien qui les a décrits ? Douze ans après la lecture faite aux olympiques, Hérodote lut, à la fête des Panathénées de l'an 444 avant notre ère, son ouvrage, qui était probablement terminé à cette époque. Les Grecs ne bornèrent pas leur reconnaissance à des louanges stériles : ils furent présents d'une somme de dix talents (54,000 livres de notre monnaie), à l'écrivain qui avait si bien mis en lumière les hauts faits de leur nation ; un événement eut assez d'éclat pour en être inséré dans la Chronique de Hérodote. Tant d'honneurs et de bien-être auraient dû fixer Hérodote chez lui, le peuple qui se montrait si sensible à ses talents. Cependant, entraîné par cette curiosité insatiable qu'il avait promené sa jeunesse parmi les nations diverses, il se joignit à une colonie que les Athéniens envoyèrent quelques années après en Italie, à Thurium, ville bâtie près des ruines antiques de Sybaris. On suppose une cause de son émigration ; et nous ne pouvons plus bas que le second motif qui nous paraît moins vraisemblable que le premier. Quoi qu'il en soit, il fixa irrévocablement sa demeure à Thurium ; ou, s'il en sortit, ce ne fut, selon la conjecture de M. Niebuhr, que pour faire quelques excursions dans les villes voisines. Le séjour qu'il fit à Thurium, fut

cause que plusieurs auteurs de l'antiquité le crurent originaire de cette ville ; et il suffit pour expliquer le surnom d'*Hérodote de Thurium*, que lui donnaient Strabon, Aristote et une foule d'autres écrivains, au témoignage de Plutarque. Peut-être aussi, mécontent, comme il devait l'être, d'Halicarnasse, sa patrie, qui avait méconnu son mérite et proscrit sa personne, ne fut-il pas fâché de substituer lui-même, au nom de cette ville ingrate, celui de sa patrie adoptive ; ou du moins laissa-t-il accroître, par son silence, la méprise qui s'établit à cet égard. Le loisir dont il jouit à Thurium pendant le reste de ses jours, lui permit de retoucher son histoire, et d'y faire des additions considérables. C'est là le seul sens raisonnable dont soient susceptibles ces paroles de Plin : *Historiam condidit Thuriis in Italia* ; paroles qui ont cependant induit plus d'un savant en erreur. Les critiques modernes qui se sont occupés avec le plus de soin et de succès d'éclaircir les ouvrages d'Hérodote, Bouhier, Wesseling et Larcher, ont remarqué les faits qui, postérieurs par leur date à celle du passage de cet écrivain en Italie, doivent nécessairement avoir été ajoutés par lui dans le texte de sa composition primitive. L'un de ces événements, qui appartient très certainement à l'année 408 avant notre ère, nous apprend, en même temps, qu'Hérodote, en l'écrivant, avait au moins soixante-dix-sept ans ; et c'est le seul indice qui nous autorise à croire qu'il ne termina sa carrière que dans un âge avancé : du reste, on ignore les particularités de sa vieillesse et de sa fin. Il est probable qu'il mourut à Thurium, puisque cette présomption si naturelle est appuyée du témoignage de Suidas. D'autres auteurs, dont, il

est vrai, le même Suidas nous laisse ignorer les noms, et, par conséquent, l'autorité, le faisaient mourir à Pella en Macédoine. On voyait aussi, près d'une des portes d'Athènes, parmi les monuments de la famille de Cimon, un tombeau d'Hérodote; mais ce tombeau, érigé par la reconnaissance des Athéniens à la mémoire d'un homme qui les avait célébrés dans ses écrits, n'était probablement qu'un cénotaphe; et c'est aussi le sentiment du savant Dodwell. Quant aux autres particularités de la vie d'Hérodote, nous les ignorons complètement, à l'exception de celle-ci, qui se lit dans Photius. Un certain Thevsalien, nommé Plésirrhoüs, faiseur d'hymnes de son métier, fut tendrement aimé d'Hérodote, qui, par son testament, l'institua son héritier. C'était ce Plésirrhoüs qui avait écrit le *proème* ou exposition de son histoire. Il eût manqué quelque chose à la gloire d'Hérodote, si l'envie ne l'eût point attaquée. On se doute bien qu'un homme dont les ouvrages avaient excité tant d'admiration et recueilli tant d'éloges, dut être de bonne heure en butte aux traits satiriques et empoisonnés des écrivains médiocres de son temps; et Dion Chrysostome, qui ne craignit pas, au bout de cinq siècles, de se rendre l'écho de l'une de ces calomnies, nous prouve combien elles durent être nombreuses dans le siècle d'Hérodote. Le nom de l'un de ses plus violents détracteurs s'est conservé jusqu'à nous, et méritait de partager la triste célébrité de celui de Zoïle; mais, par un hasard singulier, c'est sur le monument même de l'illustre écrivain dont il n'avait pu obscurcir la renommée, c'est dans l'építaphe (1) consacrée à la mémoire d'Hé-

rodote, que le nom de son ennemi s'est sauvé du mépris siècle, pour recueillir le mépris nôtre. Il s'appelait Momus; ne savons de lui rien autre chose, non que, par ses *morsures* (c'est l'expression originale de l'inscription) contraignit Hérodote à fuir; mais qu'il avait illustrée par ses écrits. Heureusement, pour l'honneur de l'humanité, on peut douter qu'il ait exercé une aussi fâcheuse influence sur la destinée d'un grand homme. D'autres auteurs également inconnus, un Caystrius, un Polion cités par Strabon, et un Phryre, cherchèrent à sortir de l'obscurité en déchirant les écrits d'Hérodote: l'un d'eux l'accusa d'avoir emprunté des morceaux de la description de l'Égypte à Hérodote; l'autre avait composé un ouvrage spécial sur les *plagiats d'Hérodote*. Ces reproches ne méritent aucune réponse de notre part; car ils n'en obtinrent aucune dans le siècle où ils furent produits. Nous savons quel jugement portait sur ce traité composé par Harpocrate, et sur *les mensonges d'Hérodote*; il ne nous reste que le titre de Suidas. Les mêmes accusations adressées lativement à l'Égypte, se trouvent dans le livre de Manéthon, le moine de Joseph: mais les auteurs, et surtout le dernier, ne se taisaient eux-mêmes rien moins que de reproches sur cet article; probable que si leurs critiques parvenues jusqu'à nous, elles se seraient tournées à leur confusion plu-

le sens très difficile à saisir. La leçon de M. Bruch dans ses *Analektes*, et par dans son *Anthologie grecque*, signifie *critiques amères*, sans désignation d'auteur. Nous avons préféré la leçon qui fait de Momus le nom propre; et c'est celle que M. Laroche dans sa traduction.

(1) Cette építaphe nous a été conservée par Etienne de Byzance et par le scholiaste d'Aristophane, mais avec des altérations qui en rendent

Hérodote. On éprouve un sens plus pénible à la lecture d'un Plutarque, rempli des plaines plus amères et des reproches plus vifs contre le caractère et la vie d'Hérodote; et ce n'est pas une surprise mêlée de chagrin, on trouve, parmi les œuvres du bon Plutarque, ce traité, *De la malignité d'Hérodote*, qui paraît avoir beaucoup trop à Lamoignon - le - Vayer (Voy. *gement des principaux historiens*). Tous les reproches graves, condamnés cette longue invective ont originairement réfutés par les critiques modernes, surtout par l'abbé de Saint-Pierre, dans trois mémoires qui sont du Recueil de l'académie des lettres, et par M. Larcher dans les mêmes dont il a accompagné l'édition du traité de Plutarque. Aux faits d'une moindre importance, il est assez indifférent que Hérodote ne soient pas du avis; et, dans le doute, l'auteur de ce dernier, comme plus voisin des événements et plus à portée de les juger, sera toujours supérieure. Quels purent être les motifs d'une partialité si indigne d'un philosophe et si affligeante surtout dans un ouvrage tel que Plutarque? Il est probable, pour la mémoire d'Hérodote, que soit Plutarque lui-même s'en soit mis dans la confidence de ses amis. Il a voulu, dit-il, au commencement de sa diatribe, venger l'honneur de ses compatriotes, dont l'histoire avait été représentée par Hérodote sous des couleurs peu favorables. Ainsi, c'est ici le patriotisme qui a gâté la philosophie, et les intérêts de la vérité ont été sacrifiés à la vanité nationale. L'Histoire d'Hérodote, le monument le plus précieux, peut-être que nous ait transmis

l'antiquité, est assurément un de ceux que le temps a le mieux respectés, du moins dans son ensemble; car il a souffert, dans les détails, les altérations inséparables de la condition même de ces sortes d'ouvrages, que des mains ignorantes défiguraient sans cesse en les reproduisant. Cette histoire est divisée en neuf livres, à chacun desquels furent de bonne heure attachés, par une faveur alors unique, les noms des neuf filles de Mnemosyne. On a pu juger, par les nombreux voyages qu'entreprit Hérodote avant d'écrire son ouvrage, par les laborieuses recherches dans lesquelles il dut s'engager pour en recueillir les matériaux, par le soin qu'il mit à consulter les archives, les inscriptions, les monuments de toute espèce que la Grèce et les contrées étrangères offraient à son infatigable curiosité, on a pu juger, disons-nous, quelle haute idée il s'était faite des devoirs d'un historien, et combien l'obligation d'être sincère et véridique lui paraissait plus rigoureuse encore que celle d'être agréable et disert. C'est ainsi, pour n'en rapporter qu'un seul exemple, qu'il se transporta successivement à Héliopolis et à Thèbes dans la haute Égypte, pour voir si les prêtres de ces deux villes s'accorderaient, dans leurs récits, avec les prêtres de Memphis, bien qu'il n'eût eu aucun juste sujet de se défier de la véracité de ceux-ci. Les particularités utiles, ou même simplement curieuses, concernant les mœurs, les productions, les localités d'un pays, n'échappèrent jamais à son attention; et lorsqu'il recueillit quelque tradition peu croyable, quelque fait dont l'authenticité lui semblait suspecte à lui-même, il eut soin encore de nous les transmettre fidèlement, tout en exprimant ses scrupules et ses doutes. Cepen-

dant on n'a pas craint de le taxer, à ce sujet, d'une excessive crédulité, tandis qu'on ne lui devait que des éloges pour le soin qu'il avait pris de conserver à la mémoire une foule de traditions qui, toutes fausses et merveilleuses qu'elles sont, caractérisent très bien le génie des anciens peuples. La faveur éclatante dont avait joui son ouvrage à sa naissance, rendit peut-être les siècles suivants moins justes à son égard. Les écrits de Ctésias sur l'Inde et la Perse furent préférés aux siens, quoique déjà, du temps d'Aristote, on commençât à revenir de ce ridicule engouement : mais il fut une époque dans l'antiquité où il était du bon ton de se moquer des contes du vieil Hérodote ; où les esprits les mieux faits pour l'apprécier, se laissaient entraîner au torrent de l'opinion populaire. C'est ainsi que Strabon et les plus habiles géographes lui reprochaient la forme isolée qu'il avait donnée à la mer Caspienne, tandis que les observations modernes ont démontré la justesse de l'opinion d'Hérodote, et ont frappé à son tour de ridicule celle qui, pendant plusieurs siècles, avait prévalu sur la sienne et en faisait un golfe de l'Océan septentrional. Il en est arrivé de même de presque toutes les parties de la science et de l'histoire qu'Hérodote avait traitées dans son ouvrage. Le temps a remis à leur véritable place les écrits de ce grand homme et les moqueries de ses critiques. L'aveu de Boerhaave, qui reconnaissait que, dans les sciences naturelles, les opinions d'Hérodote se trouvaient presque toujours conformes aux meilleures observations (*Hodiernæ observationes probant ferè omnia magni viri dicta*), et l'aveu si précieux dans la bouche d'un savant tel que Boerhaave, a été répété par tous les critiques et tous les

voyageurs les plus judicieux de plusieurs siècles ; et il est peu de jours que quelque découverte nouvelle ne reconnaisse quelque ancienne dans les écrits d'Hérodote. On mieux encore les obligations à ses que nous avons à ses écrits, on verra réunies, dans une énumération, toutes les connaissances qui s'y trouvent renfermées à lui, et à lui seul, que nous l'histoire de l'origine et des progrès de la monarchie des Perses, et des Mèdes qui avaient précédé celle-ci dans la domination de l'Asie, et de celle des Assyriens ancienne encore et non moins que les deux autres. L'origine du royaume de Lydie, sa destruction par Cyrus, et les diverses expéditions de ce conquérant fameux ; la conquête de l'Égypte par Cambyse, et la description la plus détaillée et la plus exacte qu'on ait jamais faite de ce royaume singulier, de ses lois, de ses institutions et de ses arts ; les révolutions nombreuses des successeurs de Darius et surtout l'expédition de Darius contre les Scythes, laquelle conduit à une description moins exacte que celle de l'Égypte, mais aussi plus instructive et aussi fidèle, de ce pays du nord de l'Asie et de ses royaumes connus de son temps ; pour ne s'attacher qu'aux principaux traits de ce magnifique exorde, qui sert de préparation à l'histoire de la guerre des Perses contre les Grecs. Cette guerre, elle-même, si intéressante en grands événements et en caractères, dans le cours de laquelle se déployèrent, avec tant d'éclat, les vices et les talents de ces peuples les plus célèbres de l'ancien monde : voilà tout ce qui entre dans la composition de ce tableau, l'un des plus vastes

ordonnés que le génie humain concevoir. Quant au mérite de l'âge, considéré sous le rapport et de l'exécution, il ne nous est plus difficile de l'apprécier, nous n'aurons qu'à répéter ce que depuis long-temps porté par les habiles critiques de l'antiquité : entre eux sur-tout, Hermotyle, Denys d'Halicarnasse, qui ont fait une étude approfondie des beautés de la diction de cet écrivain, ont tenté de trouver des expressions nouvelles pour peindre toute l'admiration qu'ils avaient conçue pour un génie qu'ils appellent le plus homérique des écrivains grecs : c'était, par ce mot, en faire le plus magnifique éloge. Dans une *Lettre adressée à Pompée*, Denys d'Halicarnasse a consacré longuement au plaisir de comparer entre eux les deux plus grands historiens de la Grèce, Hérodote et Thucydide. L'avantage, dans l'un et l'autre, reste évidemment à Hérodote sous le rapport du sujet, de la narration et de la conduite; et dans l'appréciation des anciens auteurs, c'est Denys d'Halicarnasse, qui les a comparés l'un à l'autre, sous le rapport des qualités de la narration et du style, semble aussi pencher en faveur d'Hérodote, quoiqu'il paraisse s'être éclairé sur le talent de son rival. Quant à nous, pour qui le charme de l'élocution brillante, harmonieuse et facile n'est pas entièrement étranger, nous, qui placés à une si grande distance des temps et des lieux décrits par Hérodote, pouvons du moins en apprécier le mérite d'un style plein de noblesse et de grâces, de simplicité et de force, nous ne pouvons nous résister à ces éloges. Il s'est souvent rencontré, de loin en loin, de grands hommes, à la vérité plus recommandables par le savoir que par le

goût, tels que Photius, qui ont cru trouver du désordre dans la narration d'Hérodote, qui lui ont reproché des digressions étrangères à son sujet, et qui même ont été jusqu'à lui refuser toute idée de plan et de méthode dans la disposition et l'ordonnance des diverses parties de son ouvrage. M. Larcher a cru devoir répondre à ces reproches, et c'est en exposant le plan de son auteur, que ce savant a cherché à le justifier : il n'y avait pas, en effet, un meilleur moyen de réfutation. Quiconque, en lisant attentivement l'ouvrage d'Hérodote, ne sera pas frappé de la marche à-la-fois simple et majestueuse de cet ouvrage, de la proportion exacte et de la distribution judicieuse de toutes les parties, de l'ordre avec lequel les repos sont ménagés à l'attention du lecteur, et des formes dramatiques employées partout pour la réveiller; cet homme, disons-nous, est incapable de se former à lui-même l'idée d'une composition vaste et régulière. Outre la grande histoire d'Hérodote, il nous est encore parvenu, sous son nom, une *Vie d'Homère*, que les critiques modernes sont assez généralement convenus de ne point attribuer à cet écrivain, quoiqu'elle paraisse aussi généralement avoir eu cours dans l'antiquité, comme venant de sa main. Les raisons qui ont déterminé les critiques à déclarer cet ouvrage apocryphe, sont quelques termes et quelques locutions des bas-siècles, qui s'y sont glissés sans doute à une époque postérieure à celle où il fut composé. L'opinion de M. Larcher est que ces termes vicieux et ces locutions récentes ont pu passer de la marge dans le texte, par l'ignorance ou l'inattention des copistes; et une foule d'exemples du même genre pourraient, s'il en était besoin, justifier cette conjecture. Du reste, M. Lar-

chier pense, et nous sommes entièrement de cet avis, que cet ouvrage est d'un auteur ancien, et qu'il respire le bon goût de la saine antiquité. Nous ne voyons pas, d'après cela, pour quoi on refuserait encore de le reconnaître comme étant une production de l'auteur dont il porte le nom. Le président Boubier, qui avait fait une étude approfondie des écrits d'Hérodote, ne fait aucune difficulté de lui attribuer cette *Vie*, qu'il regarde seulement comme un ouvrage de sa jeunesse, et comme une espèce d'essai. Nous ajouterons seulement que cette *Vie d'Homère*, de quelque main qu'elle soit sortie, nous a paru le recueil le plus complet des traditions les plus anciennes, concernant la vie et les ouvrages de ce poète célèbre. La meilleure édition est celle qui a été donnée par M. Reynolds, 1 vol. in-4°, Eton, 1752, accompagnée de notes. M. Larcher l'a traduite pour la première fois en français, et l'a ajoutée à sa traduction d'Hérodote. Il paraît qu'Hérodote avait composé d'autres ouvrages, notamment une *Histoire d'Assyrie*, qu'il cite deux fois lui-même dans le premier livre de son Histoire grecque (c. 106 et 184), et à laquelle il renvoie pour les détails du siège de Ninive. Le sentiment des critiques modernes, tels que Vossius le père et Fabricius, est que cet autre ouvrage n'a jamais paru, et n'a peut-être jamais existé que dans la pensée de l'auteur. Cependant un passage d'Aristote semblerait prouver que ce dernier en avait eu connaissance, puisqu'il en cite un fait qui ne pourrait se trouver que là, et qu'on chercherait vainement ailleurs. On sait aussi qu'Isaac Vossius avait laissé un recueil manuscrit de passages d'Hérodote, cités par divers auteurs, et qui ne se rencontrent nulle part dans l'ouvrage qui nous est resté de lui. Le

président Boubier a recueilli quelques-uns de ces passages des lexicographes ou grammairistes des bas siècles, tels qu'Étienne de Cece, Cédreus, Suidas, et l'auteur de la Chronique Pascale. Il penche pour l'opinion que cette histoire avait été en cours dans l'antiquité. D'un autre côté, le savant et judicieux M. Seling a fourni de nouvelles preuves à l'appui de l'opinion contraire. En effet, bien peu vraisemblablement écrit d'un auteur aussi illustre qu'Hérodote, et sur un sujet aussi important que l'ancienne histoire d'Assyrie, il n'aurait été mentionné que dans un ouvrage attribué, faussement peut-être, à Hérodote, et dans les compilations de quelques Grecs du moyen âge. On voit donc là un point de critique sur lequel il est permis de suspendre son jugement. Suidas fait encore mention d'un *Abrégé de l'Histoire d'Assyrie* par Théopompe de Chios; mais on peut douter, avec Vossius, que ce fût là le célèbre historien Thucydide, qui eût écrit cet abrégé, et qui n'est connu d'ailleurs. Nous ne nous arrêtons pas sur les éditions et les traductions d'Hérodote. La notice qui serait trop longue à donner sur cet auteur, qu'il n'est peut-être pas nécessaire de connaître, depuis la renaissance des lettres et le renouvellement des études, ait autant occupé les érudits et les amateurs, et fourni d'aussi nombreux matériaux à la critique. Tous les auteurs qui se sont appliqués avec succès à des recherches sur l'antiquité, ont dû nécessairement recourir à valloir sur les écrits d'Hérodote, comme sur une base fondée et une pareille nomenclature serait presque celle de toutes les antiquités et savants modernes. L'an 1474, où parut, à Venise, le premier *princeps*, par les soins

Collection latine de Laurent Valla, jusqu'à l'année 1816, époque où nous vivons, et où le savant M. Schweighœuser, de Strasbourg, vient de publier en 6 vol. in-8°. une édition d'Hérodote, revue et corrigée dans toutes les parties, et digne, par la pureté du style, et par l'élégance de son exécution typographique, de faire suite à la belle collection grecque de Deux-Ponts. Nous ne pouvons cependant passer sous silence l'excellente édition donnée par Wesseling, Amsterdam, 3 vol. in-fol., 1763, la meilleure sans contredit, et la seule qui soit demeurée classique de toutes celles qui avaient paru jusqu'alors: peut-être même doit-on la regarder comme le chef-d'œuvre de l'érudition en ce genre, et comme un modèle accompli pour toutes les éditions futures des anciens auteurs. Quant aux critiques qui se sont attachés avec le plus de soin, d'étendue et de succès, à éclaircir et à commenter Hérodote, il ne serait pas non plus permis d'omettre les noms du président Bouchier et du major Reunell. Le premier, dans ses *Recherches et dissertations sur Hérodote*, publiées à Dijon, en 1746, un volume in-4°, a eu principalement en vue de composer un système chronologique d'Hérodote; et il est peu des grandes questions historiques, traitées dans l'auteur original, qu'il n'ait discutées et souvent résolues avec beaucoup de savoir et de sagacité. Le second, que l'Angleterre a surnommé son *D'Anville*, par une qualification aussi honorable pour le pays qui l'a fournie que pour celui qui l'a reçue, s'est principalement occupé d'éclaircir tout ce qui a rapport à la géographie ancienne dans les écrits d'Hérodote; son ouvrage, dans lequel la critique a cependant relevé quelques défauts graves, est intitulé: *Examen et explication*

du système géographique d'Hérodote, comparé avec les systèmes des autres anciens auteurs, et avec la géographie moderne. Un des plus beaux monuments qui aient été élevés à la gloire d'Hérodote, c'est la traduction française qu'en a donnée le savant M. Larcher, quoique cette traduction soit loin d'être toujours irréprochable. Mais elle est accompagnée de *Notes critiques et philologiques*, qui éclaircissent heureusement plusieurs difficultés du texte original; d'une *Table géographique*, où toutes les notions de ce genre, contenues dans Hérodote, sont recueillies et éclaircies, et d'une *Chronologie complète d'Hérodote*, laquelle est réduite en un système général, discuté dans tous ses détails avec une grande érudition. Il a paru deux éditions de la traduction de M. Larcher; la première en 1786, chez Nyon, en sept volumes in-8°.; la seconde en 1802, neuf volumes, chez Debure et Barrois: cette édition nouvelle contient des rectifications importantes relatives à la chronologie d'Hérodote.

R.—R.

HEROLD (JEAN-BASILE), écrivain laborieux et fécond, naquit, en 1511, à Hoechstædt (1), dans la Souabe; et c'est du nom grec de sa patrie, qu'il s'est appelé quelquefois *Acropolitanus*. Après avoir terminé ses études, il se rendit à Bâle en 1539, et, quelque temps après, fut élevé au saint ministère: il fut pourvu d'une cure dans le voisinage de cette ville, et continua de travailler avec tant d'ardeur, qu'il faisait rouler seul les presses de plusieurs imprimeurs. Les magistrats de Bâle le récompensèrent des services qu'il avait rendus aux lettres, en lui accordant le droit de bourgeois-

(1) Ville sur le Danube, célèbre par la défaite qu'y eut le maréchal Tallard en 1704. Ce nom signifie, en allemand, *haute ville*; et les livres français le défigurent souvent en écrivant *Hochstett*.

sie; et c'est depuis ce temps, qu'il joignit à son nom celui de Basile ou Basilus (1). Hérold vivait encore en 1581; mais on ignore la date précise de sa mort. On trouvera la liste de ses ouvrages dans l'*Epitome* de la bibliothèque de Gesner. Les principaux sont: I. *Philopseudes, sive declamatio pro Erasmo contra dialogum famosum anonymi cujusdam medici*, Bâle, 1541, in-4°. : c'est une réponse au livre qu'Orteusio Landi avait publié contre Erasme, sous le nom de *Philalethes* (Voyez LANDI). II. *D. Eugyppii abbatis, thesaurus ex sancti Augustini operibus editus*, ibid., 1542, deux tomes in-fol.; rare. Hérold a fait précéder cet ouvrage d'une vie d'Eugyppius, et y a joint plusieurs *index* très utiles. III. *Pannoniæ chronologia*, à la suite de l'*Histoire de Hongrie*, par Boufinius, 1543. IV. *Orthodoxographia theologiæ sacrosanctæ ac sincerioris fidei doctores, numero LXXVI ecclesiæ columnæ luminæ clarissima*, græc. lat., ibid., 1555, in-folio, très rare. V. *Hæreseologia seu syntagma veterum theologorum tam græcorum quàm latinorum, numero XVIIII, qui grassatas in ecclesiæ hæreses confutarunt*, ibid., 1556, in-folio. Ce recueil n'est pas moins rare, ni moins estimé que le précédent. VI. *Princeps juventutis sive panegyricus Ferdinando archiduci Austriæ dicatus, cum historiâ Turcici belli, anno 1556*: l'histoire de la guerre contre les Turcs a été réimprimée dans le deuxième volume des *Script. rer. German.* de Schærdius. VII. *Leges antiquæ Germanorum*, Bâle, 1557, in-folio;

(1) Kœnig (*Bibl. vetus et nova*), n'ayant pas su cette particularité, a fait deux auteurs de Jean et de Jean-Basile Hérold. Cette faute a été copiée et même augmentée dans la nouvelle édition de la *Bibl. hist. de France*, puisqu'on y distingue non seulement Jean de Jean Basile Hérold, mais encore Jean Hérold de Jean Hérolden.

collection très rare et recherchée par les savants, parce qu'elle contient des morceaux omis par Lindenbroch. Le recueil est cependant plus étendu et plus estimé. VIII. *De Geographiæ veteris veræ locis antiquissimis de Romanorum in Rhætia stationibus, et hinc ortorum vicorum atque municipiorum superstitionum originibus*, Bâle, 1558, in-8°, très rare. On le trouve dans le premier volume des *Script. Schærd.* IX. *Belli sacri continet libri sex* (de 1185-1521), à la suite de l'*Histoire* de Guillaume de Bâle, 1560, 1569, in-fol. Hérold a encore publié les *Chroniques* de Scotus, celles de Martinus, etc. On lui doit une édition des *œuvres latines* de Pétrus de Bâle, 1581, in-fol. (Voyez FÉLIX.) Il a traduit en allemand les *Œconomiques* d'Aristote et Plutarque, plusieurs *Opuscula* de Plutarque, l'*Andrienne* de Terence, la *Grammaire*, et quelques ouvrages d'Erasme, le *Principe de l'Art militaire* de Machiavel, il avait commencé la traduction de l'*Histoire des quadrupèdes* de Gesner.

HÉRON (dit l'*Ancien*), mécanicien, élève de Ctésibius, à Alexandrie vers la 164^{me} année avant J. C., environ 120 ans avant se rendit célèbre par ses grandes naissances en mécanique et en mathématiques, par l'application qu'il en fit dans un grand nombre de machines qu'il inventa, et par les ouvrages dans lesquels il en donna la description et le détail. Il avait écrit trois livres sur les différentes puissances mécaniques, mais on ne les trouve plus. On ne faisait toutes dériver du levier, il indiquait les diverses combinaisons de ces puissances. Pappus et Goliut ont rapporté fréquemment un traité de Héron

trouvait la fa- ma-
 himble, qui s'vait à en-
 vroids énormes: il paraît
 beaucoup d'analogie avec
 moins était-elle pareille-
 sée de roues dentées en-
 as des pignons. Héron
 rut l'étonnement de ses
 ins par ses clepsydres à
 omates et ses machines à
 'on en sait, prouve que le
 ron avait devancé les con-
 qu'on a acquises depuis
 ip de parties de la physi-
 , sans avoir pénétré dans
 relative à l'élasticité de
 était pas mépris en en cal-
 éultats. Il excellait aussi
 nésie; et il est cité dans
 pour beaucoup d'idées in-
 l nous reste de Héron un
 machines à vent, intitulé
 en *Pneumatica*, un frag-
 s automates, et un traité
pyraeca, imprimé dans les
 ci *veteres*: Bern. Baldi a
 ité en latin avec des com-
 à la suite d'une vie de Hé-
 nguement détaillée, Augs-
 6, in-4°. (Voy. BALDI,
 L—S—E.

autre mathématicien, flo-
 andrie au commencement
 . Un passage de la Vie de
 Marinus (§. 9) nous ap-
 avait en ce philosophe
 mais le silence que Pro-
 ur son compte, dans ses
 ivrages, où il ne cite jamais
 'Ancien, prouve que le se-
 n'avait rien produit de re-
 en mathématiques, et que
 se bornait, comme le fait
 rinus, à en bien enseigner
 . On lui attribue un ouvrage
 d'Arithmétique, que cite
 n *Archimed.*, pag. 160,

Opp. Archim., Oxford, 1792). Il est
 également auteur d'un traité complet
 de géodésie, que le même Eutocius
 cite sous le nom de *métriques*; traité
 perdu, mais dont il reste des extraits
 et des fragments qui suffisent pour
 donner une idée du plan et de la dis-
 tribution des matières qu'on y avait
 comprises. C'est parmi ces fragments
 que se trouvent ceux qui concernent le
Système métrique égyptien, dont une
 partie a été publiée par le P. Mont-
 faucon, dans ses *Anecdota græca*,
 et qu'on a, jusqu'à présent, mais à
 tort, attribué au troisième Héron,
 proprement appelé Héron le Jeune.
 — Celui-ci est auteur de deux petits
 traités, intitulés, l'un *de Géodasid*,
 et l'autre *de Machinis bellicis*, tous
 deux publiés en latin par François Ba-
 roci (Venise, 1572), d'après un ma-
 nuscrit de la bibliothèque de S. Salva-
 tore à Bologne: le texte grec est en-
 core inédit. Du reste, le 1^{er}. traité n'a
 presque aucun rapport avec la géodé-
 sie, malgré son titre, et n'offre aucun
 intérêt, à l'exception du chapitre où
 Héron parle de la longitude d'Aldeba-
 ran, de Régulus et d'Arcturus, d'où il
 résulte qu'il florissait vers l'an 623
 de J.-C.: on lui attribue aussi deux
 fragments relatifs à l'art militaire, im-
 primés parmi les *Mathematici vete-
 res*, et un autre, publié par Conrad
 Dasypodius.

L—T—Z.

HÉRON (ROBERT), écrivain écos-
 sais du XVIII^e. siècle, montra de
 bonne heure du goût et de l'aptitude
 pour tous les genres d'instruction: le
 manque de fortune l'obligea, dès l'âge
 de onze ans, de se livrer à l'éducation
 de plusieurs de ses condisciples à l'u-
 niversité d'Edimbourg. Le docteur
 Blair le distingua et l'encouragea. Des-
 tiné d'abord à la carrière ecclésiasti-
 que, il préféra ensuite se borner à
 cultiver la littérature et les sciences,

soit en faisant des cours publics, soit en composant des ouvrages de différents genres. Il donna, en 1792, des contes arabes, traduits du français, quatre volumes in-12, et une traduction des Voyages de Niebuhr en Arabie, deux volumes in-8°. Dans l'automne de la même année, il fit un voyage dans les comtés occidentaux de l'Ecosse, et il en publia la relation, quelques mois après, sous le titre d'*Observations faites pendant un voyage*, etc., 1793, deux volumes in-8°. On y trouve de l'instruction, des vues ingénieuses et philanthropiques sur l'éducation et sur d'autres sujets importants, des peintures vraies de mœurs, et surtout d'excellents principes de morale et d'une religion tolérante; mais on y trouve peu de méthode; et son style, simple et naturel, est souvent négligé, comme dans tous ses ouvrages; tort qu'il rejetait sur l'impatience des libraires, que la rapidité de son travail aurait cependant dû satisfaire. Ces productions eurent du succès, malgré la défaveur qu'avait jetée sur le nom de l'auteur la publication d'un volume de *Lettres sur la littérature*, in-8°, données en 1786, sous le nom de Robert Héron (par M. Pinkerton), qui s'est plu à défendre avec esprit des paradoxes insoutenables contre les auteurs classiques. On a supposé toutefois que le choix de ce pseudonyme avait été l'effet du hasard. Une seconde édition du Voyage en Ecosse parut en 1799, Perth, deux volumes in-8°, avec une carte et des gravures. Héron donna, en 1794 (Perth, in-8°), le premier volume d'une *Histoire générale d'Ecosse, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1748*, précédée d'une préface étendue, où le mérite de divers historiens anglais est bien apprécié. Le sixième et dernier volume de cette

histoire parut en 1799. L'avantageuses d'un libraire dirent Héron à se rendre à Le 1799. Il y fut attaché à plusieurs, spécialement pour la politique et le rapport des déboursés; genre de travail cellait. Il coopéra aussi à divers périodiques, littéraires et politiques, et continua de donner des écrits originaux et des traductions d'ouvrages importants. La place d'un des sous-secrétaires lui procura la direction d'un journal, en français, à Londres, traitement considérable. Héron, en 1805, la rédaction de *Neptune*; en 1806, il abandonna deux journaux pour en entreprendre un nouveau, qui ne réussit pas. *Lettre à W. Wilberforce*, publiée en 1806, où il se montra logiste de la traite des nègres, tira de sévères critiques. Censures, jointes à des embarras financiers, eurent un effet funeste, dès long-temps miné par son travail sédentaire de douze heures par jour. Mis en prison, il y composa, par un contraste, un petit ouvrage *Douceurs de la vie* (*The comforts of life*), dont la première édition fut enlevée en une semaine, et la deuxième n'eut guère moins de succès. Tombé dangereusement mal, il adressa, de sa prison, aux amis du fonds littéraire, une exposition, bien faite pour prouver l'importance et l'intérêt, et que M. de La Harpe inséra dans ses *Calamités de la vie*. Cet exposé est daté du 1807. Héron mourut, le 15 avril, dans un hospice de Londres. Nous citerons encore, parmi ses productions, deux traductions de *l'Épique de Fourcroy*, d'après la

ième édition ; et celle de *phie chimique*, Londres, 18° ; des traductions des *Savary sur la Grèce*, et de *Dumouriez à Paris*. Extrait de l'ouvrage de *un sur la solitude*. Il a écrit en français. On lui doit l'édition des *Lettres de Judas* des notes et des éclaircissements historiques et critiques, où il est lettres au célèbre *Dun-* mais lord *Asbhurton*), et sans bien cette opinion. L. *HIL.E.*, célèbre médecin, grand anatomiste de l'antiquité à *Calcédoine* en *Bithy-* quelques-uns, et à *Carthage* le témoignage de *Galien*, 109°. olympiade, ou trois mille-quatre ans avant J.-C. la famille des *Aclépiades*, de *Praxagoras* de *Cos*. Le *Hérophile* s'était altéré dans la science, parce que des auteurs de diverses, en l'écrivant selon l'usage propre à chaque nation avaient défiguré l'orthographe : les uns l'appelaient *Éri-* autres *Héropyle*, plusieurs *Hérophile*. Les historiens et médecins ont s'accordent pour attribuer à la gloire d'avoir fondé l'anatomie. Le premier des spéculations de l'organisation humaine, et la pratique. Tous les témoignages apprennent aussi qu'*Hérophile*, nul n'avait disséqué les humains. *Celse* et *Tertullien* que *Ptolémée Logus*, qui a permis de disséquer des criminels vivants, sur lesquels il fit diverses expériences anatomiques. *Tertullien* six cents le nombre des vices auxquelles *Hérophile* eut le

barbare courage de s'exercer. Aussi disait-il que cet anatomiste fameux avait haï l'homme, bien qu'il eût été avide de le connaître. Plusieurs écrivains modernes ont essayé de justifier *Hérophile*, ainsi que le médecin *Erasistrate*, qui vint après lui, de l'accusation d'avoir eu la férocité d'expérimenter sur l'homme vivant. *Hérophile*, ainsi qu'*Erasistrate*, ne sont pas les seuls auxquels l'on reproche d'avoir donné ces affreux exemples de cruauté. *Mondini*, le premier des modernes qui ait renouvelé l'art de disséquer des cadavres humains ; et, après lui, *André Vesale* et d'autres anatomistes de la même époque, ont aussi été publiquement accusés, par leurs contemporains d'avoir disséqué des criminels vivants. Quoiqu'il en soit, et quels qu'aient été les moyens employés par *Hérophile*, il est certain qu'il enrichit l'anatomie de nombreuses découvertes : il décrivit avec une grande exactitude les organes de l'œil ; il reconnut par la dissection la plupart des membranes de cet organe, et leur donna des noms qui sont restés : tels sont ceux de *retine*, d'*arachnoïde*, etc. *Hérophile* opéra, le premier, la cataracte par l'extraction du cristallin. C'est à lui que les physiologistes durent la connaissance exacte des nerfs du cerveau. Il démontra que ces nerfs président exclusivement à ceux des mouvements de notre corps qui dépendent de notre volonté. *Hérophile* regardait le cerveau comme l'origine des nerfs ; ce qui prouve qu'il disséquait avec une grande habileté. Cette opinion est admise par les anatomistes modernes, qui, plus qu'*Hérophile*, savent que la moelle épinière donne naissance à un ordre spécial de nerfs, qui déterminent les mouvements involontaires du corps humain. Parmi les nom-

breuses découvertes d'Hérophile, il convient de faire mention de celle des pulsations artérielles. Ce médecin imagina, sur le pouls, une doctrine fort ingénieuse. Jusque-là, cette partie importante de la physiologie avait été inconnue. On a reproché à Hérophile d'avoir poussé les choses trop loin, dans sa théorie sur le pouls, et d'en avoir rendu l'étude impossible pour quiconque n'est pas à-la-fois musicien et géomètre : car il distingue dans le pouls un rythme en quelque sorte musical, soumis à des calculs au moyen desquels il serait possible de reconnaître une cadence et une mesure relatives à l'âge, au sexe, au tempérament, etc. de chaque individu. Peut-être les anciens, Galien surtout, ont-ils trop légèrement réprouvé la doctrine dont il est question. De nos jours, d'habiles médecins, et particulièrement l'Espagnol Solano, et notre Boreau, ont été plus loin qu'Hérophile, en prenant toutefois une direction plus médicale. L'expérience, pour qui sait observer, justifie leur théorie fondée sur des lois invariables. Hérophile est le premier qui ait eu l'idée d'ouvrir des cadavres afin d'étudier la nature et le siège de la maladie à laquelle ils avaient succombé : il convient donc de lui attribuer, d'après le témoignage de Pline, l'invention de l'anatomie pathologique, science long-temps négligée, et dont Morgagni est, en quelque sorte, le restaurateur. Hérophile jouissait, dans l'antiquité, d'une haute réputation : Cicéron, Pline, Plutarque, Celse, parlent de lui avec de grands éloges. Galien lui rend justice sous le rapport de ses travaux anatomiques ; mais il ne lui pardonne point d'avoir adressé quelques reproches à Hippocrate au sujet du peu d'attention que ce grand homme avait donné au pouls : aussi Galien laisse-t-il aper-

cevoir sa prévention, par avec laquelle il critique ces notions d'Hérophile. Ce me de la secte des dogmatiques d'entre eux, il n'est l'emploi des médicaments un usage peut-être immo l'aurait fait taxer d'empirisme l'étendue de son savoir. On ne d'avoir pensé que toutes les opérations du corps résultent de cette opinion était celle de Praxagoras. Hérophile cultive la médecine, dont il fit d'heureuses applications à l'art de guérir. Il a conservé la réputation de médecin et d'habile chirurgien ses découvertes ainsi que ses descriptions exactes de parties, auxquelles il a donné des noms précis, qui l'ont immortalisé. Fallope disait encore de lui au xvi^e siècle, que contre Hérophile en anatomie, c'était l'Evangile. Du temps d'Diodore de Cronos, médecin, avait mis à la mode l'usage d'expliquer par les subtilités de la lecture. Il prétendait qu'il n'y avait point de mouvement dans le bras, S'étant disloqué le bras, il le montra à Hérophile, afin qu'il le redressât. Celui-ci, voulant prouver à son frère la fausseté de son système, répondit en parodiant sa diphthongue : « Ou l'os de votre bras se remue, dans le lieu où il se trouve, ou s'est remué dans le lieu où il n'est pas : or, suivant vos principes, il ne peut s'être remué d'abord dans l'autre lieu ; donc il est disloqué. » Diodore confiant pria son confrère de ne pas non d'après les règles de la médecine mais d'après celles de la médecine expérimentale ; ce qu'il fit à Hérophile avait beaucoup é

sur diverses parties de l'art des ouvrages : jusqu'en 1750.

Depuis il en a paru, à de quelques fragments connus quelques-uns sont rapportés à Sextus-Empiricus, St. Épiphane à Hérophile un traité des considérations comme médecine. Nous savons seulement qu'il poète, sur la respiration, le ingénieuse, mais qui se de l'ignorance où il était de ion du sang. Selon lui, la s'opère par quatre mouvements distincts; savoir : deux de t deux de diastole. Cette l'exposée dans le *Pseudo-De phys. philos. decret.*, c. 22. Hérophile eut un bre de disciples, qui prores doctrines et les transurs élèves : plusieurs d'ensont rendus célèbres; tels us, Sérapion, Apollonius, Héraclide de Tarente, le s *Herophiliens* connus, et nviron un siècle avant l'ère l'est cependant certain que trophilienne subsistait enmpis de Galien. F—n.

INSCHWAND (JEAN-FRÉ-édécin qui eut de la célé- es succès, naquit à Morat, à Berne, en 1766. Il fit ses rasbourg, à Léna, à Halle et à il fut reçu docteur en 1787: on art à Londres, à Paris et ne. Le duc de Saxe-Gotha, il, le nomma son médecin; 14, il devint médecin ordi- roi de Pologne, Stanislas- qui lui conféra des lettres e. Depuis 1779, il vécut sa *Médecine domestique*, à Berne, 1788; est le ge qu'il ait publié. Le sys-

cifique contre le ténin (ver solitaire), qu'il reçut d'abord d'un empirique en Suisse, et qu'il modifia lui-même, contribua long-temps à sa réputation. Les principaux ingrédients de ce remède sont la gomme-gutte et la racine de fougère. U—s.

HERRERA (GABRIEL-ALFONSE), agronome du xvi^e. siècle, a long-temps été regardé comme le Columelle de l'Espagne moderne. Il nous est resté peu de notions sur sa vie. Nous savons qu'il naquit à Talavera, qu'il fut professeur à l'université de Salamanque, et qu'entraîné par son goût pour l'économie rurale, il se livra de bonne heure à la lecture des auteurs anciens qui ont traité de l'agriculture; source unique où l'on pût alors puiser des connaissances de ce genre. La réputation qu'il acquit comme agronome parmi ses compatriotes, engagea le cardinal Ximénès à lui donner l'ordre de composer un traité complet d'agriculture, en langage vulgaire, afin que les Espagnols, qui avaient perdu le souvenir des utiles ouvrages des Maures (Voy. l'un XL AWAM), et qui étaient encore très ignorants en économie rurale, eussent un traité qu'ils pussent lire, et afin que l'agriculture ne se détériorât pas de plus en plus. Herrera reçut avec plaisir l'ordre du cardinal, « Étant » naturellement affectionné aux tra- » vaux des champs, dit-il, et regar- » dant comme une obligation d'être » utile, je considère moins les diffi- » cultés de ce travail que l'avantage » qu'il peut procurer à mes compa- » triotes; et je crois n'avoir pas sur- » mé une petite entreprise en écrivant » le premier sur cette matière. » Son ouvrage intitulé, *Agriculture générale où l'on traite des travaux des champs, de l'éducation des animaux, des propriétés des plantes,*

etc., a eu plusieurs éditions en espagnol, et une traduction italienne (par Mambrino Roseo da Fabriano), imprimée en 1557, in-4°. Les plus anciennes éditions sont celles de Tolède, 1520, 1546, 1551, in-fol., sous le titre de *Libro de agriculturá*, etc. La dernière, imprimée à Madrid, chez Sancha, 1777, in-fol., est intitulée: *Agricultura general, que trata de la Labranza*, etc. L'auteur a composé son travail, en compilant, chez les anciens, et surtout dans Cresceuzi, les préceptes et les méthodes d'agriculture qui pouvaient être utiles à ses compatriotes. Il disait qu'en agriculture, comme dans les autres entreprises, il fallait trois choses: *Pouvoir, savoir, et vouloir.*

L—IE.

HERRERA (FERDINAND DE), poète espagnol, naquit à Séville, vers l'an 1516. Très versé dans les langues grecque, latine, italienne et française, il passait encore pour un profond théologien: néanmoins il s'appliqua de préférence à la poésie, et il fut le premier des quatre poètes espagnols qui obtinrent le surnom de *divin*. Quoiqu'il eût embrassé, à 50 ans, l'état ecclésiastique, tous ses vers sont adressés à une dame distinguée de l'Andalousie, qu'il célèbre sous les noms d'*Estelle*, *Éliodore*, *Aglaé*, etc.: mais son amour était aussi pur et aussi platonique que celui de Pétrarque, qu'il tâcha d'imiter dans ses compositions, tout en suivant les traces de Boëce et de Garcilaso. Herrera mourut dans sa patrie vers l'an 1595. Le recueil de ses poésies (*Obras de Herrera*, Séville, 1582, 1619, 1 vol.) contient des sonnets, des chansons, des élégies, etc., remplis de verve, de grâce et d'expression; mais son style manque parfois de correction, défaut qui au-

rait dû empêcher de lui pardonner un peu trop libéralement, de *divin*. Parmi ses chansons, marque celle qui commence *Sí, tú que en tarde buelo*, encore de lui: I. *Relación de la guerra de Cypre y batallas de S. Pedro*, Séville, 1572, 1 vol. II. *Vida y muerte de Thomas de Torquemada*, ibid., 1592, 1 vol., traduit de Stapleton. III. Une édition de *Poésies* de Garcilaso de la Vega, des notes intéressantes, Séville, in-8°. D'après les notices qu'on a laissées les contemporains, et notamment Antoine Herrera, auteur avait publié plusieurs (qui ne sont pas parvenus); tels que la *Bataille de Géants dans les champs Phrygiens*, le *Rapt de Proserpine*, l'*Épique*, etc. Mais la perte qui est à regretter, est celle de son ouvrage contenant l'*Histoire d'Espagne jusqu'à Charles V*, qu'Herrera avait terminée.

HERRERA (ANTOINE), espagnol, avait pris ce nom de celui de sa mère; son père était Tordesillas. Il naquit en 1516, d'abord secrétaire de Vespasien Gonzalez, vice-roi de Naples. Philippe II le nomma historiographe des Indes et de l'Afrique, et lui accorda une pension de 100000 réaux. Herrera fut, peu de temps avant sa mort, élevé au poste de grand écuyer d'état; il mourut à Madrid, le 1625. On a de lui, en espagnol, l'*Histoire générale des royaumes de Castille et de Léon, et des îles et des terres de la mer Océane*, 1492 à l'an 1554, Madrid, 1615, 4 vol. in-folio; ibid., 1730, 5 vol. in-folio, avec des notes. Cette édition, donnée par

, a été revue non seulement par les historiens originaux qui de la découverte et de la conquête de l'Amérique, mais encore par les archives de la couronne d'Espagne a fait plus; il a donné une suite à Herrera. L'édition de 1728, 4 vol. in-folio, est la meilleure. Cet ouvrage, divisé en livres, comprend, comme on par le titre, une période de soixante ans. Quoique Herrera fût pas sorti d'Europe, les matériaux qu'il eut à sa disposition le mirent à portée d'écrire avec exactitude l'histoire de la découverte de l'Amérique et de tout ce qui a été cet événement mémorable. Il se fût à lui-même le témoignage d'avoir travaillé avec une ardeur insatiable à découvrir la vérité: la critique ne l'a jamais contredit. « De tous les auteurs espagnols, dit Robertson, Herrera est celui qui nous a donné le récit le plus exact et le plus circonstancié de la conquête du Mexique et des autres événements d'Amérique. Le soin et l'attention avec lesquels il a consulté non seulement les livres, mais les papiers originaux et les actes publics qui pouvaient jeter quelque lumière sur l'objet de ses recherches, surtout l'impartialité et la candeur qu'il a mises dans ses jugements, rendent ses ouvrages fort précieuses. On pourrait même à juste titre le placer parmi les meilleurs historiens de sa nation, sans l'ordre chronologique trop scrupuleux qu'il a voulu observer dans les événements du Nouveau-Monde; ce qui rend son ouvrage si diffus, si obscur, si défectueux, que ce n'est qu'au moyen d'un travail pénible qu'on rassemble les diverses circonstances d'un fait. Au reste, il indique les sources

où il a puisé pour composer son recueil. » On lui reproche aussi de l'affectation à déguiser quelques faits odieux de ses compatriotes, un peu d'amour pour le merveilleux, (c'était le goût du temps) et de l'enflure dans le style. Comme son ouvrage offre une mine de faits inépuisable, les écrivains qui ont traité le même sujet après lui, l'ont pris pour modèle et pour guide. Nicolas de la Coste entreprit de traduire Herrera en français: la mort le saisit, quand il eut achevé la seconde décade. Cette version, qui n'est pas mauvaise, est en 3 vol. in-4°, Paris, 1660-1671. Le troisième volume fut publié, après la mort de la Coste, par sa veuve. Il y en a aussi une traduction anglaise, par Jean Stevens, Londres, 1725-1726, 6 vol. in-8°. II. *Description des Indes occidentales*, Madrid, 1601, in-fol., cartes: elle se trouve à la fin du second volume de la première édition de l'ouvrage précédent. Herrera publia ce livre pour servir d'introduction à son grand ouvrage. G. Van Baerl le traduisit en latin, et l'inséra dans un recueil qu'il fit imprimer sous ce titre: *Novus Orbis, sive Descriptio Indiæ occidentalis; accesserunt et aliorum Indiæ occidentalis descriptiones*, etc., Amsterdam, 1622, in-fol., cartes. La traduction française de ce recueil est intitulée: *Description des Indes occidentales, qu'on appelle aujourd'hui Nouveau-Monde*, etc., traduit d'espagnol en français, Amsterdam et Paris, 1622, in-fol., cartes. Cette description, purement géographique embrasse toute l'Amérique ainsi que les Philippines, les îles de l'Asie, etc., la nouvelle Guinée, les îles de Salomon et les îles des Larr et se termine par une notice sur le gouvernement des Indes; elle est

faite. « De Bry, dit Camus, a tiré de » la collection de Baerl la traduction » de la Description d'Herrera, pour » l'insérer dans la XII^e. partie de ses » Grands Voyages ; il a exactement » copié le texte et les cartes ; le texte » est même réimprimé page pour » page. » III. *Histoire de ce qui s'est passé en Angleterre et en Écosse pendant quarante-quatre ans qu'a vécu Marie Stuart, reine d'Écosse*, Lisbonne, 1590, in-12. IV. *Cinq livres de l'histoire de Portugal et de la conquête des îles Açores dans les années 1581 et 1583*, Madrid, 1591, in-4°. V. *Histoire des affaires de France depuis l'an 1585 jusqu'à la fin de l'an 1594*, Madrid, 1598, in-4°. VI. *Histoire du Monde, sous le règne de Philippe II, depuis l'an 1584 jusqu'à l'an 1598*, Valladolid, 1606, 3 vol. in-fol.; Madrid, 1613, 3 vol. in-fol. VII. *Traité, Relation et Discours historique des mouvements de l'Aragon, arrivés dans les années 1591 et 1592*, Madrid, 1612, in-4°. VIII. *Commentaire sur les gestes des Espagnols, des Français et des Vénitiens, en Italie, et des autres républiques, princes et capitaines italiens fameux, depuis l'an 1285 jusqu'à l'an 1559*, Madrid, 1624, in-fol. Quelques-uns de ces ouvrages sont devenus rares : tous sont écrits purement ; la plupart sont bons, mais aucun n'égale l'Histoire des Indes.

E—s.

HERRERA (FRANÇOIS), peintre espagnol, naquit à Séville en 1576. Il étudia sous Louis Fernandez, artiste alors très renommé. Herrera fut le premier qui s'écarta de ce style gêné et timide que conservaient depuis long-temps les peintres andalous ; et, se formant un style à lui, il établit une nouvelle école que tous s'em-

pressèrent d'imiter, et son élève le célèbre Diego. Peu de peintres ont travaillé avec autant de rapidité : aussi a-t-il un grand nombre de tableaux pas difficile sur les moyens de l'exécution ; il dessinait souvent roseaux, et peignait avec de sauts que cela diminuait le mérite de ses ouvrages. L'apreté de son style éloignait de son atelier les amateurs ; lorsqu'il restait seul, ce qu'il faisait fréquemment, c'était, dit-on, à la servante, à laquelle il avait communiqué quelques notions de peinture, qu'il laissait ses tableaux. Herrera était aussi habile graveur en bois ; on l'accusa d'avoir cédé à la mode de fabriquer de la fausse sculpture. S'étant réfugié dans le couvent des Jésuites, il y peignit un *S. Ignace*. Le roi Philippe II, en l'honneur de ses voyages, ayant admiré ce tableau, voulut en faire un autre, et lui accorda son retour dans sa famille. Herrera n'avait jamais pu dompter son caractère, se vit bien donné, non seulement par ses amis, mais aussi par sa femme. Le cadet, François, son fils, son argent, et s'enfuit à Rome (l'article suivant). Herrera, seul, vint à Madrid, où il mourut en 1636. Les meilleurs ouvrages d'Herrera sont disséminés en divers lieux ; dans les églises de Séville. Herrera établit sa réputation, fut son *universel*, qu'on voit dans St. Bernard de la même ville. Herrera excellait dans les *bodegones* ou tableaux représentant de la volaille et des poissons. Herrera peignit un grand nombre d'ouvrages qui ont presque tous paru à l'étranger. Le dernier, à Séville, fut acheté en 1800

publiques (se font
née à Madrid), | un Au-
le paya 2400 p res,
tableau fit d | e di-
lans le grand genre, le style
se rapproche de ceux du
de l'Espagnolet, des Car-
- Son fils, François HER-
le jeune, né en 1622, fut
architecte. Ayant quitté la
aternelle, il continua ses
lome, où il se distingua par
ouvrages, et notamment par
té à peindre les poissons ;
ntira le surnom de *Lo Spa-*
r pesci. Quand il eut ap-
r un tableau qu'il entreprit,
ut S. François, lui mérita
tion à la place de second
de l'académie de peinture
is cette ville en 1660, sous
u du célèbre Murillo. Na-
t orgueilleux, et ayant hé-
actère de son père, il in-
urillo contre lui, et trans-
atelier à Madrid. Herrera
oup de talent pour la pein-
que : aussi Philippe IV l'em-
is différents ouvrages, et le
service, en lui donnant de
luments. En 1672, Her-
dit à Saragosse, pour le-
ans de l'église de la Vierge
ier : mais il abandonna bien-
sion d'architecte, pour
n'avait pas de grandes dis-
et, de retour à Madrid, il
a entièrement à la pein-
compte, à Séville, parmi
es les plus remarquables,
ncois ; et à Madrid un
ut Ferrier prêchant au
ne belle Cène, et les fres-
es dans les églises de St.-
des Récollets et d'Atocha.
ut un bon peintre du se-

cond ordre ; et l'on admirait son co-
loris et la grâce de ses figures : mais
son caractère tyrannique lui faisait
beaucoup d'ennemis ; il s'en vengeait
par des satires, genre auquel il
exerçait souvent son pinceau. On
cite, entre autres, le trait suivant. Un
seigneur distingué de la cour l'avait
chargé de choisir dans une vente pu-
blique les tableaux qui lui sembleraient
les meilleurs. Herrera exécuta fidèle-
ment la commission, et en rendit
compte au seigneur. Ce dernier es-
pendant, s'étant rendu sur les lieux,
n'eut aucun égard au choix de Her-
rera, et acheta des tableaux fort in-
férieurs. L'artiste, piqué de ce manque
de confiance et d'égards, peignit aussitôt
un tableau où il représenta un
beau jardin orné des fleurs les plus
rares ; et il plaça au milieu un grand
singé, tenant dans sa main une tête
de chardon. Il allait lui-même pré-
senter ce tableau au seigneur dont
il avait fait une satire si expressive
et si amère ; mais, chemin faisant, il
rencontra un de ses amis intimes, qui
ayant appris le sujet de son voyage,
et en prévoyant les conséquences, lui
arracha le tableau des mains et le dé-
chira. Herrera n'en put sauver que le
singé. On dit que, dans la suite, il le
vendit à un quaker, et que le singé se
trouve encore aujourd'hui en Angle-
terre, tenant sa tête de chardon à la
main. — Il y eut d'autres artistes renom-
més du nom d'Herrera, tels que Jean
et Pierre, peintres, Antoine, sculpteur,
qui florissaient vers le milieu du
xvii^e. siècle : Sébastien, peintre,
sculpteur, et surtout architecte dis-
tingué, mourut à Madrid en 1671.

H—e.

HERIGOTT (MARQUARD), ou
Jean-Jacques, comme il fut appelé
avant de prendre l'habit religieux,
bénédictin célèbre par ses ouvrages

sances profondes en diplomatique , naquit à Fribourg en Brisgau , le 9 octobre 1694. Herrgott montra de bonne heure une grande application : à l'âge de quinze ans , il avait déjà terminé ses études , et il accepta une place d'instituteur à Strasbourg. Il conduisit ses élèves à Paris , où il suivit leur éducation pendant deux années. A vingt ans , il prit l'habit de St. Benoît dans le monastère de St. Blaise. Il se fit bientôt chérir par son affabilité , et surtout par le zèle qu'il déploya dans ses recherches , pour mettre au jour les monuments diplomatiques du moyen âge , qu'il trouva dans la riche bibliothèque de son couvent. Herrgott fut nommé grand-sommelier , et dans la suite député des états de la haute Autriche près de la cour impériale à Vienne. Son érudition lui mérita les bonnes grâces de l'empereur Charles VI et de l'impératrice Marie-Thérèse. Herrgott fut nommé conseiller impérial et historiographe en 1756 , et on lui fournit tous les secours nécessaires pour ses savantes recherches sur les monuments historiques de la maison de Habsbourg. Le prince abbé de St. Blaise le nomma son conseiller intime , vicaire et prévôt à Kretzingen. Ce savant religieux mourut à Vienne le 9 octobre 1762 , après avoir acquis une grande réputation par les ouvrages suivans : I. *Vetus disciplina monastica , seu collectio auctorum ordinis S. Benedicti , maximam partem ineditorum , qui de monasticâ disciplina tractarunt* , Paris , 1726 , in-4°. II. *Genealogia diplomatica augustæ gentis Habsburgicæ , quæ continentur vera gentis hujus exordia , antiquitates , propagationes , possessiones et prærogative , chartis ac diplomatibus* , n°. CMLIV , maximam partem hactenus ineditis asserta ;

adjectis sigillis aliisque monæri incisis , mappa item topographica et indicibus locupletati. Vienne , 1757-1758 , 2 volu folio , avec une carte de la Suisse , planches et beaucoup de vignettes. L'histoire de la maison de Habsbourg avait été écrite avec beaucoup d'exactitude jusqu'à l'époque où Herrgott , après avoir étudié tout ce qui avait été publié sur l'histoire de l'ancienne Germanie et de la Bourgogne , prit d'écrire une nouvelle histoire de la maison de Habsbourg , et rassembler ses matériaux dans les archives , inscriptions et monuments. Le comte de Sinzendorf et le baron de Stein , deux gentilhommes de Charles VI , distingués par leurs lumières , firent part de cette prise historique à l'empereur , qui approuva le plan , et combla le moment , de ses faveurs , l'honneur de sa maison. Herrgott vint à Vienne par ses fonctions de député des états du Brisgau , que deux religieux de l'abbaye de St. Blaise (Stanislas Wülbz et Gump.) , munis de lettres du prince , fussent chargés de porter à la Suisse , d'examiner les archives , chancelleries des princes et de recueillir et même des collections de chartes , de copier les chartes et titres importants , et de dessiner les sceaux. Telle fut l'origine de cet ouvrage , qui présente à l'histoire double avantage d'être écrite avec une grande circonspection , et d'être imprimée avec le plus grand soin. Herrgott a divisé le premier volume de son ouvrage en six livres , précédés de huit dissertations préliminaires. Le premier livre traite de la géographie du comté de Habsbourg. Les cinq autres donnent la généalogie de la maison de Habsbourg.

de l'Ethico ou Adalric, premier duc de l'Alemannie. Les deux divisions du tome II contiennent les diplômes, chartes et autres monuments de l'antiquité, qui, dès l'an 501 jusqu'à 1771, ont quelque rapport à l'histoire de la maison de Habsbourg.

III. *Monumenta Augustæ domus Austriacæ, tomus primus, sigilla veterum, insignia, etc. ; cum auctario diplomatum Austriacorum*, Vienne, 1750, in folio avec 25 planches. Herrgott avait employé douze ans à recueillir les matériaux de cet ouvrage, dans lequel il examine avec le plus grand détail les armoiries, les sceaux et toutes les marques de dignité des archiducs d'Autriche, depuis Ernest I de la maison de Babenberg jusqu'à Maximilien I, fils de l'empereur Frédéric le pacifique. Les soins de l'auteur, le papier, l'exécution typographique et les gravures, répondent à la magnificence du souverain qui avait donné à Herrgott d'entreprendre ce travail. Il le continua sous ce titre : IV. *Numotheca principum Austriæ, ex gazis aulæ Cæsareæ potissimum instructa, et aliunde aucta, quæ à primâ ætate qui in Austria cusa fuit moneta, sub Babenbergicæ stirpis Marchionibus, ad usque Habsburgicæ gentis principes, lineæ Hispano-Austriacæ, hujusque masculum ultimum, Carolum II regem Hispan. numos cujuscunque formæ et metalli ; præcipuè tamen mnemonicos atque iconicos qui vel horum jussu, vel eorum gratiâ, ab aliis percussi vel fusi fuerint, typis æneis expressos, deducit. Pars prima et secunda tomi secundi Monument. Aug. dom. Austriacæ*, Fribourg, 1752-1753, in-folio, avec 92 planches. L'auteur y suit l'ordre chronologique. Herrgott publia ensuite, toujours comme continuation de son

grand ouvrage, la description d'un autre genre de monuments, sous ce titre : V. *Pinacotheca principum Austriæ in qua marchionum, ducum archiducumque Austriæ utriusque sexus, simulacra, statuae, analogis pha ceteraque, sculpta, cælata, pictave monumenta, tabulis æneis incisa referuntur et commentariis illustrantur*, Vienne, 1760, in-fol. avec 13 planches dans la première partie, et 98 dans la deuxième. Après quelques dissertations préliminaires, l'auteur a placé un *Auctarium diplomaticum*, composé de 82 chartes, la plupart inédites, et dont la plus ancienne est de 1280. La seconde partie renferme les portraits des princes de Habsbourg, suivis de ceux des princes autrichiens, dont la série se termine à Ferdinand IV, roi des Romains, et à son frère Charles-Joseph. Un quatrième volume de l'histoire des monuments était déjà en partie achevé par Herrgott et par Heer, quand l'incendie de 1768, qui consuma les édifices du monastère de St-Blaise, devora aussi ce précieux manuscrit. Le prince abbé, Martin Gerbert, composa de nouveau ce quatrième volume, et le publia sous le titre de *Taphographia principum Austriæ*, etc. (Voy. GERBERT, tom. XVII, pag. 179.) Un cinquième volume devait suivre celui-ci sous ce titre : *Inscriptiones Aug. domus Austriacæ, ex templis, foris, palatiis, sepulcris, cryptis, signis æneis, saxeis, aliisque monumentis, necnon scriptoribus fide dignis, ubivis ferè gentium collectæ* ; mais ce travail n'a pas été achevé. Nous ajoutons seulement que la *Description des monuments de la maison de Habsbourg* est le guide le plus sûr pour l'historien qui veut répandre quelques lumières sur l'histoire au

peu obscure des princes de cette maison.
B—H—D.

HERRLIBERGER (DAVID) naquit à Zurich en 1697, et y mourut en 1777. Graveur habile et industrieux, après avoir reçu ses premières instructions du peintre et graveur Melchior Fuessli, il se rendit à Augsbourg, et ensuite à Amsterdam, où il se perfectionna sous Bernard Picart, qui le distingua, et pour lequel il a beaucoup travaillé. Il voyagea en France et en Angleterre, et revint en 1729 dans sa patrie. Il publia un grand ouvrage, *Nouvelle description topographique de la Suisse*, qui parut depuis 1754 jusqu'en 1773, en 3 vol., formant 53 cahiers, lesquels renferment 323 planches. Il a eu des coopérateurs, tant pour les planches que pour le texte, dont les différentes parties sont d'un mérite inégal. La traduction française, commencée par M. Mottet, à Neufchatel, n'a pas été terminée. La *Topographie particulière des Alpes*, commencée par Herriberger en 1774, est l'édition augmentée d'une section de son grand ouvrage : la suite n'en a point paru. Il a publié quelques cahiers d'un *Panthéon suisse*, renfermant les portraits et les éloges des Suisses célèbres; les *Cris de Zurich et de Bâle*; un grand nombre d'autres gravures, et une édition de l'ouvrage de Picart sur les *Cérémonies religieuses* : il a imité parfaitement la manière de ce graveur.
U—1.

HERSAN (MARC-ANTOINE), l'un des professeurs les plus distingués de l'université de Paris, naquit à Compiègne en 1652 : il enseigna les humanités et ensuite la rhétorique au collège du Plessis, avec un zèle et un succès extraordinaires. Ses confrères le désignèrent plusieurs fois, malgré sa jeunesse, pour la place de recteur ;

mais il fut impossible de l'envoyer à l'accepter. Il fut le célèbre Rollin, qu'il détacha ses conseils à entrer dans le monde de l'enseignement, que son père devait parcourir d'une manière brillante. Invité à se charger de la chaire de l'abbé de Louvois, de sa chaire, et eut la gloire d'être remplacé par Rollin. Il conserva toujours l'amitié la plus chère et lui résigna, en 1697, sa place de professeur adjoint au Collège de France. Alors il se retira dans sa patrie, où il s'y consacra entièrement à l'éducation de pauvres enfants. « Il le » tir une école, dit Rollin. » un maître pour leur instruction. » leur en tenait lieu lui-même. » s'occupait souvent à leurs leçons. » avait presque toujours » des élèves à sa table ; il en avait » plusieurs ; il leur distribuait » dans des temps marqués » des récompenses pour les » bons. » sa plus douce consolation » était de penser qu'après sa mort » ses enfants seraient pour lui » une prière que Gerson avait » faite par son testament à ceux » qu'il » avait pris soin. » (Voy. tome XVII, page 226.) Herriberger fut à Compiègne au mois de mai 1724, âgé de soixante-douze ans, et mourut, ajoute Rollin, le 10 mai 1724, mourir pauvre, en quelque lieu milieu des pauvres ; ce qui prouve de bien ayant à peine suffi pour son blissement de sœurs de lui, destinées à instruire les jeunes gens et à prendre soin des pauvres. Cet illustre professeur a écrit peu d'ouvrages ; mais ils sont remarquables par la pureté de la langue, la noblesse des sentiments, et par le goût de l'antiquité qui se voit dans les bons auteurs du

I. Ce sont : I. *L'Oraison du chancelier L...ier* (en vers, 1686, in-4°. Elle a été traduite en français par Bonavit, Sorbonne (Voy. le *Dictionnaire des anonymes*, n°. 10370), par Bosquillon, de l'académie des inscriptions, ibid., 1688, in-4°. chef-d'œuvre d'éloquence et de sentiment : elle a été réimprimée sous le titre *Selectæ orationes*, publiées par...er, 1728, in-12. II. Des sermons, dans les *Selecta carminum* par le même éditeur : les pièces d'Hersan sont autant de sermons, chacune dans son genre. *Sermones edificantes sur la mort, propres paroles de l'Écriture et des saints Pères*, Paris, in-12. IV. *Le Cantique de David, après le passage de la mer Rouge*, expliqué selon les règles de la rhétorique, Paris, 1700, in-12, dans le 2^e volume du *Traité des Hésan* avait encore une *Rhétorique*, où il avait tout ce qu'il y a de plus utile aux anciens ; mais, malpropre pour son maître, Rollin la trouve trop longue, et paraît plus utile de recourir à elle. On terminera cet ar-
 ticle par le portrait que Rollin a tracé du bienfaiteur : « Je puis dire, sans flatterie, que personne n'a jamais eu plus de talent que lui pour tirer les bons endroits des auteurs pour donner de l'émulation à ses gens ; mais il était en même temps estimable par les qualités de son cœur. Bonté, simplicité, modestie, portée presque jusqu'à l'extrême intérêt pour les autres, mépris des richesses, générosité... c'était-là son caractère. » W—s.

AN (JACQUES-FRANÇOIS),
 né à Chambois, près Ar-

gentau, en 1758. Il commença d'excellentes études à Caen, et se livra surtout avec ardeur à celles qui ont pour objet l'art de guérir. Il fit à Paris de rapides progrès dans cette science si importante ; et, de retour à Caen en 1784, il y fut admis dans la faculté de médecine. Sa thèse de docteur-régent fut justement remarquée, à cause des vues importantes qu'elle offrait sur *l'hydropisie de la poitrine*, et de l'emploi de la paracenthèse qu'il conseillait comme pouvant, dans certains cas qu'il déterminait, procurer une guérison complète. Il obtint à Caen, en 1786, la chaire de clinique. La mort prématurée de son épouse, qu'il aimait tendrement, accéléra beaucoup la fin de sa carrière. Il succomba à ses chagrins le 5 décembre 1809, à peine âgé de cinquante ans. Son Éloge, prononcé à la société de médecine de Caen, par le docteur Desbordes, médecin fort instruit, a été imprimé (Caen, in-12, de vingt-trois pages).

D—s—s.

HERSENT (CHARLES), chancelier de l'église de Metz, naquit à Paris vers la fin du XVI^e siècle. Les biographes le qualifient de docteur en théologie, titre qu'il ne prend dans aucun de ses ouvrages, à la tête desquels il ne manque jamais d'étaler tous ceux qui pouvaient lui appartenir. Il entra, en 1615, dans la congrégation de l'Oratoire, nouvellement établie, et se fit une grande réputation comme prédicateur. Ses succès, en ce genre, lui enflèrent le cœur, et lui donnèrent des prétentions, qui, jointes à son caractère naturellement hautain et impétueux, le rendirent d'une société difficile à ses confrères. Il leur causait d'ailleurs beaucoup d'inquiétudes par ses emportements en chaire contre les moines. Furieux d'avoir manqué un prieuré que M. Miron, évêque d'Angers,

avait fait unir au collège de l'Oratoire de cette ville , il sortit de la congrégation, et se déchaîna contre elle dans les deux libelles suivans: *Avis touchant les prêtres de l'Oratoire, par un prêtre qui a demeuré quelque temps avec eux*, 1626, in-12. — *Articles concernant la congrégation de l'Oratoire en France*. Dans l'épître dédicatoire à l'assemblée du clergé, de 1626, il dénonçait le père de Bérulle, comme chef d'une nouvelle secte qu'on devait s'empreser de proscrire. L'auteur y avait déguisé son nom sous ceux de Philippe Morel et de Jacques Lefevre. Le mauvais effet que ces deux écrits produisirent contre lui, dans le public, le portèrent à en publier un troisième sous ce titre : *Jugement sur la Congrégation de l'Oratoire de Jésus, par un prêtre qui en est sorti depuis peu de temps*, Paris, 1626. C'est une ample rétractation de toutes les calomnies contenues dans les deux précédents, où l'on voit néanmoins qu'il conservait de la rancune, pour la privation du bénéfice dont il avait été frustré. L'oraison funèbre de la duchesse de Lavalette, qu'il prononça l'année suivante à Metz, lui valut la dignité de chancelier de la cathédrale de cette ville, que lui donna l'évêque, frère de la duchesse. Il publia, en 1632, un *Traité de la souveraineté du roi à Metz, pays Messin*, etc., contre les prétentions de l'Empire et du duc de Lorraine, et contre les maximes des habitans de Metz, qui ne voulaient reconnaître d'autre titre au roi que celui de protecteur de leur ville. Comme Hersent s'y intitule lui-même, *très révérend père*, Richard Simon en a conclu qu'il était rentré dans l'Oratoire, d'où il fut exclu de nouveau en 1634, par le P. de Condren, à cause de ses sorties accoutumées contre les moines. D'autres croient que

toutes ses tentatives pour avoir été inutiles. A l'époque mêlée de la cour de France à Rome, Hersent composa son ouvrage, *Optati Galli de schismate, ad ill. et rev. e primates, archiep., ep. lilneticus*. Ce livre est daté du 1^{er} janvier 1640; il est très rare. On en donna une contrefaçon, qu'on distingue de l'originale à la page 7, ligne 16, où on lit *superiore priorum*; et à l'arrêti duquel on a douze pages, et seulement dans la contrefaçon. L'ouvrage, dont il envoya un nombre d'exemplaires à Rome, d'alarmer le public, sur le point que le cardinal de Richelieu fit déclarer patriarche de Constantinople, sur la publication du traité *des de l'Eglise gallicane*, était alors ouvertement censuré qu'en avait faite le cardinal de Richelieu, où l'on proposait de réduire les mariages, qui sentaient comme contraire au concile de Trente, etc. Ce livre fut censuré par les évêques réunis à Paris, ayant été l'archevêque de la capitale, faux, scandaleux, plein de fautes, et fut condamné, par le parlement, à être brûlé, comme plus à exciter qu'à prévenir le scandale. Le cardinal de Richelieu y fit quatre réponses, dont la première fut celle d'Isaac Habert, sous le titre de *De consensu hierarchie et civilis*. C'était attacher trop d'importance à un ouvrage assez plus mal raisonné encore, dans des lieux communs, surchargés de passages entassés les uns sur les autres, sans aucune liaison. L'auteur, pour prévenir les

et du cardinal de Richelieu, à être découvert, s'em-
chantier la palinodie par un
il est fait mention parmi
scris du chancelier Séguier,
titre : *Optati Galli libellus
ia ad ill. ecclesiae Gall.*
; etc. Le huitième article de
actation contient une ample
on du cardinal ministre sur
tions au patriarcat de Fraun-
un voyage qu'Hersent fit à
1645, il présenta au pape
X un mémoire apologétique
énus, contre la bulle d'Ur-
L. Ce mémoire, qui a été in-
le journal de Saint-Amour,
: *Superbullas Urbani VIII
Jansenium admonitiones
Innocentio X.* Cinq ans
prêcha, dans l'église de St.-
la même ville, le panégyri-
se saint roi, où il entre-
re la défense de la doc-
Bains et de Jansénius, ré-
condamnée; il le fit imprimer
vec l'approbation du maître
palais, et une épître dedica-
ième pape : mais le tribunal
sition l'ayant cité à compa-
se sauva promptement en-
se qui n'empêcha pas ce tri-
e condamner son discours,
munier sa personne. Cet
urbulent termina sa carrière
u de Largone, en Bretagne,
60. Outre les ouvrages dont
a parlé, il est l'auteur des
: I. *Caroli Hersentii presby-*
-, in *D. Dionysii Areopagi-*
ystica theologia librum ap-
interpretatio, notæ, com-
periphrasis, Paris, 1626,
s notes et commentaires sont
d'un discours préliminaire,
à l'apologie de la Théologie
: II. *La pastorale sainte,*

ou *Paraphrase du cantique des can-*
tiques, selon la lettre, et selon le
sens allégorique et mystique, Paris,
1635, in-8°. Dans l'introduction, il
réfute ceux qui entendent ce livre du
mariage de Salomon avec la fille du
roi d'Égypte; il n'y voit que l'union de
Jésus-Christ avec son église, même
dans le sens que la lettre présente à
l'esprit : malgré la diffusion de cette
paraphrase, elle contient d'assez bon-
nes choses. III. *Le sacré monument*
dédié à la mémoire de Louis-le-
juste, Paris, 1643, in-8° : ce sont
trois oraisons funèbres de Louis XIII,
prononcées dans trois différentes égli-
ses de Paris. On y retrouve tout le
mauvais goût des orateurs de cette
époque. Hermant lui attribue un *Traité*
de la fréquente communion et du lé-
gitime usage de la pénitence, Paris,
1644, in-4°, dans lequel l'auteur
pretend que M. Arnauld et les jésuites
sont tombés dans des excès opposés,
et où il se flatte d'avoir été suscité de
Dieu pour concilier les deux partis.
Gabriel Martin, dans le catalogue im-
primé de la bibliothèque de M. Dufay,
avance, sur le seul fondement de
quelques lettres initiales de nom et
de prénom, qu'Hersent est auteur
d'une traduction française du *Mars*
gallicus, de Jansénius, évêque d'Y-
pres, imprimée en 1637, sous le ti-
tre de *Mars français*. Enfin Vigneul
Marville dit que les cinq volumes
d'instructions chrétiennes de M. de
Singlin, ne sont que des abrégés des
sermons de Charles Hersent. T—D.

HERT ou HERTIUS (JEAN-NICO-
LAS), publiciste estimé, du XVII^e siè-
cle, naquit, en 1652, à Oberklees,
près de Giessen. Dès sa première
jeunesse, il se distingua par une ap-
plication extraordinaire : depuis 1667
jusqu'en 1676, il étudia le droit dans
différentes universités d'Allemagne, et

l'enseigne ensuite dans sa ville natale. Il fut reçu docteur à Giessen en 1686, et nommé successivement professeur de droit public, doyen de la faculté de jurisprudence, assesseur du tribunal de la révision générale en Hesse, inspecteur du fisc académique, enfin chancelier de l'université de Giessen, et conseiller du landgrave de Hesse. Hert avait un attachement particulier pour sa patrie ; il refusa les offres les plus brillantes de Louis XIV, du roi de Suède, et de l'université de Leipzig. Peu de jours avant sa mort, qui arriva le 19 septembre 1710, il avait reçu du roi de Prusse l'offre de la place de chancelier de l'université de Halle, avec le titre de conseiller effectif. Hert écrit en très bon latin ; et quand la matière qu'il se propose de traiter, lui paraît trop sèche ou trop abstraite, il la relève par quelques réflexions littéraires qui ne sont pas sans mérite. Ses ouvrages les plus estimés sont : I. *Elementa prudentiæ civilis, ad fundamenta solidioris doctrinæ jacienda*, Giessen, 1689, in-8°. II. *Tractatus jur. publ. de statu imperii R. G. jure reformandi juxta temporum seriem, compositionis scilicet Passavianæ et pacis Westphalicæ*, Giessen, 1710, in-folio ; *ibid.*, 1726, in-folio (en allemand et sans nom). J. C. Koch en a publié une nouvelle édition, Giessen, 1771, in-4°. Cet ouvrage, en faveur de la religion protestante, contre l'auteur d'un livre intitulé *Vindiciæ juris reformandi*, qui avait embrassé la religion catholique, acquit à Hert la bienveillance des souverains protestants. III. *De fide diplomatum Germaniæ imperatorum et regum*, *ibid.*, 1699, in-4°. Cette production de Hert fut très bien accueillie : on y trouve des observations sur les chartes des rois et des empereurs d'Alle-

magne. Baring l'a insérée dans la seconde édition de sa *Clavis dactica*, pages 325-368 ; et on l'a imprimée plusieurs fois. IV. *Insulationibus, legibus atque in specialibus rom. Germaniæ perii rebus publicis*, Giessen, in-4°. V. *De notitiâ veteris Germaniæ populorum*, *ibid.*, 1709. L'auteur démontre, dans cette dissertation, l'origine du droit public allemand. VI. *Notitia veteris corum regni, usque ad excess dovici Pii*, *ibid.*, 1710, in-4°. L'auteur très érudit. VII. *Paræmias germanici Epidipnis*, *ibid.*, in-4°. VIII. *Commentation que opuscula de selectis et rarioribus argumentis ex jurisprudentiâ civili, publicâ, feudali et rom.*, fort, 1700-1713, deux volumes in-4°. *ibid.*, 1737, deux volumes in-4°. La dernière édition de ce recueil, publiée par J.-J. Hombergk, a des notes marginales très curieuses tirées des manuscrits de l'auteur, un grand nombre de suppléments. *Responsa et consilia cum de rebus nonnullis, tam propriis facultatis juridicæ nomine, rata*, Francfort, 1729-1730, deux volumes in-fol. Ce recueil, après la mort de Hert, par sa renferme des consultations sur les branches de la jurisprudence. D'après le jugement du célèbre juriste Pütter, celles qui traitent des questions du droit public sont les plus dignes de son grand mérite. Il est remarquable que l'université de Giessen n'a cédé à aucun éloge la mémoire de son chancelier. Jugler, dans ses *Philosophies des jurisconsultes*, a donné la Vie de Hert au cinquième volume, pages 131-152 ; et on y trouve une Notice détaillée de ses ouvrages. B—A

ou HERTZIUS),
 allemand, né vers
 près d'Erfurt, le 15
 1713, s'appliqua successi-
 vement au droit et à la théologie,
 exerça diverses fonctions dans l'en-
 seignement jusqu'en 1685, où il fut
 professeur d'évangélisme de Bo-
 len. Schneeburg. Il a publié
théologie germanique ou No-
 vivimus, etc. (en latin), Er-
 furt, in-fol.; ib., 1679, 1700,
 ouvrage, qui est bon et as-
 sez divisé en quatre parties.
 Il contient l'indication des
 auteurs qui ont traité de l'Allemagne,
 et, de ses productions na-
 turelles : l'origine de ses habitants,
 les noms qu'ils ont portés,
 les langues, de leurs mœurs,
 les lois qu'ils ont régies, etc. : la se-
 conde partie est la liste des histoires gé-
 nérales de l'Allemagne depuis les temps
 calés ; la troisième, celle
 des particularités des empe-
 reurs Charlemagne ; et enfin
 le catalogue des his-
 toires ou provinces. L'ou-
 vertz a précédé la *Biblio-*
thèque de France, et peut en
 être l'itée. On cite encore de
manuscripta seu Biblio-
manuscripta sciographia, Leipzig,
 in-4. C'est un abrégé de
 l'ouvrage. Il. *De victimis*
insertatio. W—s.

(MARC). Voy. HERZ.

HERZ (Ewald-Frédé-
 ric), ministre d'état de
 Prusse, roi de Prusse, naquit, en
 1717, en Poméranie, d'une
 famille noble, mais pauvre.
 Il s'était distingué, en qualité
 de professeur au roi de Sar-
 denne (1750), où l'on voya au
 de Sietin, où, à l'âge de
 18 ans, il composa, en la-

tin, une assez bonne *Histoire gé-*
néalogique des premiers empereurs
d'Autriche. Hertzberg continua ses
 études à l'université de Halle, et s'ap-
 pliqua surtout au droit public. Avant
 de quitter cette université, il com-
 posa une dissertation, très détaillée,
Sur le droit public des états de
Brandebourg : mais le cabinet de
 Berlin en détendit l'impression. Il fut
 obligé de choisir un autre sujet pour
 sa thèse. C'est peut-être à cette con-
 trariété qu'il faut attribuer l'énergie
 avec laquelle le comte de Hertzberg,
 devenu ministre, protégea la liberté
 de la presse. Après avoir terminé ses
 études à Halle, il fut employé au mi-
 nistère des relations extérieures à
 Berlin, et dans les archives secrètes.
 Frédéric II distingua son intelligence,
 et se servit de lui pour prendre des
 extraits de plusieurs titres dont il
 avait besoin pour ses *Mémoires de*
Brandebourg. Le roi fut si content
 de ce travail, qu'il chargea Hertz-
 berg d'écrire un *Mémoire sur l'état*
militaire des électeurs de Brande-
bourg ; et il l'en récompensa en le
 nommant, en 1747, conseiller de
 légation. Dans cette même année,
 Hertzberg s'occupa d'une *Réfutation*
de l'Histoire des fautes politiques
commises par les puissances euro-
péennes à l'égard des familles de
Bourbon et de Brandebourg ; et
 l'année suivante il composa, en fran-
 çais, un *Mémoire contre l'Angleterre*,
 concernant la *libre navigation du*
panillon prussien. Des raisons d'état
 empêchèrent la publication de ces
 deux écrits. Les archives du royaume
 avaient été emballées en 1745 : Hertz-
 berg reçut, en 1750, l'ordre de les
 faire sortir des caisses et de les mettre
 en ordre : ce fut surtout cette occupa-
 tion qui lui permit d'étudier à fond
 l'histoire politique et les secrets de la

russe). En 1779, Hertzberg part très active aux dis- : la Prusse, comme alliée , eut avec l'Autriche, au cession de Bavière (V. AUGUSTE dans la *Biographies*, volume III). Le :schen, qui termina cette : encore l'ouvrage de ce et quand l'empereur Jo- : 1784, tenta de s'empa- :rière par d'autres moyens,

Union des princes du re l'Autriche fut concer- par Frédéric II, le prince et le ministre Hertzberg : publia même, à ce sujet, Mémoires qui déplurent la maison d'Autriche. Ce : qui, à la même époque, : particulièrement à apaiser : en Belgique. Le rétablis- : stadhouder en Hollande, : de la puissance française : vances, furent son ouvra- : id le cabinet de Versailles : départ de la princesse d'O- : tzburg rédigea, par ordre : II, un Mémoire dans le- : ce demandait une prompte , qu'il obtint. Ce succès fut : latta le plus le comte de Frédéric II appela cet an- : ur auprès de lui dans ses : ements ; et Frédéric-Guil- : en montant sur le trône, : le marques de faveur et de : ce : il lui conféra la déco- : Aigle-noir, l'éleva à la di- : omte, le nomma curateur : ie des sciences, et le con- : ses fonctions de ministre : ns extérieures. Le comte : rg rétablit alors, par ses : ranquillité en Hollande, et : samment sur le maintien : re en Europe. Le congrès

de Reichenbach, en 1790, fut le ré- sultat de ses travaux. Ce ministre ne pouvait jamais se consoler de ce qu'à cette époque on n'avait pas exécuté en totalité son projet de traité, qu'il se plaisait à considérer comme le chef- d'œuvre de la diplomatie. Son mé- contentement fut encore augmenté par la nomination de deux nouveaux mi- nistres ; et son amour-propre, irrité de voir ainsi borner son activité, l'en- gagea, en juillet 1791, à demander sa démission, ou du moins la fa- culité d'être débarrassé entièrement des soins du ministère. Le roi ne lui ac- corda que la dernière partie de sa de- mande, et lui refusa également l'aban- don que le ministre voulut faire de toute espèce de traitement. Le comte de Hertzberg continua d'assister aux séances du conseil d'état ; mais il ne prit aucune part aux affaires, et s'oc- cupa uniquement des travaux de l'a- cadémie, de la culture des vers à soie, qu'il avait introduite en Prusse, et de l'économie rurale, qu'il perfec- tionna par des essais faits en grand dans sa terre de Beitz. Voulant écrire l'*Histoire du règne de Frédéric II*, il sollicita du roi, son successeur, la permission d'en puiser les maté- riaux dans les archives secrètes : il l'obtint ; mais on lui suscita tant de difficultés, qu'il fut obligé d'abandon- ner son projet. Cependant pour té- moigner sa reconnaissance aux mœurs du grand Frédéric, il proposa à ses compatriotes, en Poméranie, d'éle- ver par souscription, à Stettin, un monument à ce prince ; et lui-même y contribua pour mille thalers. Cette belle statue pédestre, exécutée en marbre par Schadow, fut consacrée solennellement le 10 octobre 1793 ; et le comte de Hertzberg pronon- ça, dans cette occasion, l'éloge de Frédéric-le-Grand avec toute l'effu-

sion d'un cœur reconnaissant. Quoique sa santé eût souvent été altérée par l'excès du travail, sa vie régulière et une grande sobriété prolongèrent sa carrière jusqu'à l'âge de soixante-neuf ans : il mourut, le 27 mai 1795, après avoir servi la Prusse pendant un demi-siècle. La physionomie du comte de Hertzberg annonçait un profond penseur : il ne donnait, au reste, aucune attention à son maintien ni à son extérieur, et n'avait ni les manières, ni le langage, ni le costume d'un homme de cour. Une seule fois, il se présenta devant Frédéric II avec un habit de velours magnifique ; et c'était uniquement pour faire plaisir à ce monarque, parce que ce velours avait été fabriqué en Prusse, de la soie produite sur les terres du comte. Sa société intime se composait en général des gens de lettres et des savants les plus distingués qui se trouvaient à Berlin. A une érudition profonde il réunissait une facilité extraordinaire à traiter les affaires : il avait surtout une grande prédilection pour l'étude de l'histoire ; les nombreux discours qu'il a prononcés à l'académie de Berlin, et qui ont pour objet des recherches historiques, en fournissent la preuve. Le comte de Hertzberg avait la conviction intime qu'une publicité absolue est la meilleure garantie de toute administration politique ; et tout en blâmant ceux qui abusaient de la liberté de la presse, il la protégea de tout son pouvoir. Il exprima cette opinion de la manière la plus énergique dans le discours qu'il prononça devant l'académie, le jour que Frédéric-Guillaume II monta sur le trône. Les qualités brillantes du comte de Hertzberg ne purent faire entièrement oublier son extrême susceptibilité, sa vanité et son entêtement : ces défauts se firent surtout

sentir dans les dernières sa vie. Rien ne peignit mieux de ce ministre, qu'une lettre qu'il écrivit au roi Guillaume II, en juillet 1815, ont été publiées dans les *d'état*, par Hæberlin, n°. au sujet du nouveau partage. « J'avoue, dit-il, « mes idées, c'est la plus grande politique que les trois puissances puissent faire, et surtout « Le titre dont les trois puissances servent, pour partager la terre, est si odieux et si décrié « toujours un tort infini à la « des trois souverains, et « noms en seront flétris à jamais « l'histoire ; et j'avoue que « prends pas comment la « avec leur religion et la « science. » Après avoir « le danger qui pouvait résulter « Prusse de la guerre contre « il conseilla au roi d'entamer « ciations de paix avec la « française et de se faire médier « elle et les puissances coalisées « réponse de Frédéric-Guillaume II « en date du 20 juillet 1795 « quoi attérer le comte de « « Il fut un temps, écrivit-il « ministre, où vous remplissiez « devoir en me soumettant « mon sur les affaires que « à votre zèle. Aujourd'hui « carrière diplomatique es « vous eussiez tenu compte « création qui m'eût épargné « seils, dont je ne fais cas « que je les demande, « lettre fut un coup de foudre « ministre prussien ; et sa « sensiblement altérée. La « germanique, et surtout le « nement de la langue allemande « négligée sous le règne de F

comte de Hertzberg, mais, malgré sa prédilection française et pour l'instruction publique actionnée par ses soins éroisés : enfin tout ce qui a fleuri la monarchie autrichienne de le trouver difficile de ses moments et . Ses ouvrages les plus ont été mentionnés dans le siècle. Nous ne donnerons tion de ses nombreux es, ni des discours qu'il l'académie des sciences , la majeure partie de ses a été traduite en allemande Dohm (P. Dohm , *les vivants* , tome II). suédoise , danoise , polonaise , ont été également de bonnes traductions uns des discours académiques de Hertzberg. Ceux ires politiques qui n'ont us, ont été déposés dans secrètes à Berlin ; les é réunis et réimprimés *Recueil des déductions, déclarations, traités et écrits publics* , qui s et publiés pour la cour par le ministre d'état Hertzberg, depuis le commencement de la guerre de sept ans , 1789-1795 , 3 tomes ; — et sous le titre *Politiques* , publiées par Berlin , 1795 , 5 volumes de ses discours académiques traitent tous d'objets historiques et ont été également réunis *Huit dissertations que de Hertzberg a lues devant l'Académie des sciences de Berlin pour l'anniversaire du*

roi Frédéric II , dans les années 1780-1787 , Berlin , 1787 , in-8°. La Vie de ce ministre a été écrite par Mursinna, Schlichtegroll , Baur , etc. Nous renvoyons surtout à celle dont le savant publiciste E. L. Posselt est l'auteur ; elle a été publiée en allemand sous ce titre : *Ewald Frédéric , comte de Hertzberg , avec des extraits de sa correspondance sur les affaires politiques du temps* , Tübingue , 1798 , in-8°. B—m—d.

HERVAGIUS. Voy. HRAVAGIUS.

HERVÉ (DANIEL), prêtre de l'Oratoire, né à St.-Père, dans le duché de Retz, au diocèse de Nantes, entra dans la congrégation en 1642, âgé de vingt-un ans. Il s'y livra à l'étude des sciences profanes et sacrées, professa la philosophie et la théologie dans plusieurs collèges, remplit avec distinction divers autres emplois, et mourut à Rouen le 7 juillet 1694. On a de lui : I. *La Vie chrétienne de la vénérable sœur Marie de l'Incarnation* (M^{me}. Acairie), fondatrice des Carmélites en France, etc., Paris, 1666, in-8°. Cette Vie, composée d'après les mémoires que les Carmélites avaient fournis à l'auteur, est plutôt un panégyrique qu'une histoire ; les faits y sont noyés dans un déluge de réflexions et de moralités qui en rendent la lecture fastidieuse. II. Une *Harangue* prononcée en 1667 en présence des jurats de Bordeaux, avec lesquels le P. Hervé était allé négocier l'acquisition du collège de Guienne, que la ville avait offert dès 1639 à la congrégation de l'Oratoire. III. *Apocalypsis beati Joannis apostoli explanatio historica*, Lyon, 1684, in-4°. C'est le meilleur ouvrage du P. Hervé. Il y fait un heureux emploi de l'histoire ecclésiastique et profane, pour établir son

système, qui consiste à expliquer les vingt premiers chapitres de ce livre mystérieux par les événements arrivés dans l'empire romain et dans celui des Ottomans. IV. *Paraphrase de la messe*, Lyon, 1683, in-12. V. *Sermons sur les Evangiles de tous les dimanches de l'année*, Rouen, 1692, 2 vol. in-8°. Il y a plus de solidité que d'éloquence dans ces discours. La préface contient les avis que le P. de Bérulle donnait à ses disciples sur la manière d'annoncer la parole de Dieu. Le P. Hervé avait fait beaucoup de recherches pour écrire l'histoire du cardinal de Bérulle. L'ouvrage que l'on conservait dans les archives du secrétariat de l'Oratoire, était composé sur d'excellents mémoires; mais cette Vie a les mêmes défauts que celle de M^{me}. Acaïrie. Il existait de lui, dans la bibliothèque de l'Oratoire de Rouen, une explication française, en manuscrit, des prophéties d'Osée et de Joël. La mort le surprit travaillant à la réfutation du *Traité de la Pâque*, du P. Lami, son confrère et son ami.

T—D.

HERVET (GENTIAN), savant et laborieux théologien, naquit en 1499 à Olivet, près d'Orléans. Il s'appliqua fort jeune à l'étude des belles-lettres; et comme il était assez mal partagé des dons de la fortune, après avoir terminé ses cours, il se chargea de l'éducation de Claude de Laubespain, depuis secrétaire d'état. Pendant son séjour à Paris, il se lia avec un Anglais nommé Thomas Lupset; et ils publièrent ensemble les œuvres de Galien, trad. en latin par Th. Lynacre. Il suivit son ami en Angleterre; et par son crédit il y fut placé comme précepteur du frère cadet du célèbre cardinal Polus: il accompagna son élève à Rome, et il y passa

plusieurs années dans la cour du cardinal, occupé à traduire différents ouvrages des Pères, et à faire connaître en France, son mérite par ses leçons pour enseigner les humanités au collège de Bordeaux, le plus célèbre de tout le royaume. Il fut employé à cet emploi que peu de temps après son second voyage à Rome, et par le consentement du cardinal de Lorraine, il occupa la place de secrétaire du cardinal Marcel Cervin. Il suivit le cardinal au concile de Trente, et donna plusieurs discours, *Sur la sainteté du mariage*, dit-on, l'assemblée des évêques sur les unions clandestines. Il portait l'habit ecclésiastique; mais il se détermina qu'à l'âge de sept ans à entrer dans les ordres, et fut nommé pasteur, l'évêque d'Orléans voulut aussitôt d'une cure, et en fit ensuite son grand-vicaire. Il fut élu un des théologiens catholiques pour assister, en 1564, au colloque de Poissy: mais il ne parut point; et Théod. de Bèze, savaire, dit qu'il fit prudemment qu'il manquait de dialectique. Il tourna au concile de Trente, et fut nommé cardinal de Lorraine; et, à la session, ce prélat le pourvut du canonicat de l'église de Rouen. Il mourut en cette ville, le 15 septembre 1584, âgé de quatre-vingt-cinq ans, et fut inhumé dans la nef de la cathédrale, avec l'épave honorable. Nicéron a fait une liste de ses nombreux ouvrages. Ses Mémoires, tom. xvii, par le savant Huet loue ses traditions des Pères; et Sirmont a servi celle de Théodore de Bèze: mais l'auteur échoue dans la traduction qu'il avait entreprise des Basiliques; et Fabrot la trouve pleine de contre-sens qu'il dé-

ni être d'aucune utilité
 avail. (Voy. FABROT ,
 pag. 76.) Après la ver-
 doret, on peut encore ci-
 les Œuvres de Clément
 , qui n'est cependant
 de fautes, au jugement
 Bourge; celles des Ques-
 andre Aphrodisée, et du
 e de Jean le grammair-
 traité d'Aristote *De ani-*
 fin du Traité de Sextus
adversus mathematicos.
 traductions françaises fai-
 rvet, elles sont oubliées:
 rieux recherchent encore
 a donnée du Concile de
 me, 1564, in-8°; ibid.,
 16, ou Paris, 1584, in-
 qu'on trouve dans ces
 mes une note qui apprend
 arдинаux s'opposèrent à la
 on du concile. Toutes les
 ductions d'Hervet sont du
 mique, et la plupart diri-
 e les calvinistes, qui, par
 ont cherché à rabaisser son
 tant qu'ils l'ont pu. Outre
 ires de Nicéron, on peut
 sur Hervet les *Eloges des*
 par Teissier, et les *Notes*
 nove dans la nouvelle édi-
Bibliothèque de Lacroix-
W—s.

EY (JAMES), théologien
 né à Hardingsstone dans le
 Northampton, en 1714,
 Oxford, obtint quelques
 ecclésiastiques de peu de va-
 lesquels il trouvait cepen-
 oyen de faire beaucoup de
 l'avait chargé une personne
 diverses étoffes pour vêtir
 sts qu'il nourrissait, évitant
 l'être connu pour leur bien-
 mourut, le 25 décembre
 de quarante-cinq ans,

dans sa cure de Weston-Favell, ne
 laissant que fort peu d'argent, qu'il
 destina encore à habiller quelques
 pauvres. Hervey était un homme ins-
 truit, un prédicateur éloquent, et d'une
 sensibilité douce, que l'on retrouve
 dans tout ce qui est sorti de sa plume.
 Quoiqu'il eût du talent pour la poé-
 sie, les ouvrages qui ont fait sa ré-
 putation, sont écrits en prose; ce
 qui les distingue des *Nuits d'Young*,
 avec lesquels ils ont quelque rapport:
 la touche en est plus faible; ils sont,
 d'ailleurs, ornés de tout le charme
 d'un style harmonieux et élégant. En
 voici les titres: I. *Méditations et*
contemplations, contenant des mé-
ditations au milieu des tombeaux ;
des réflexions sur un jardin de
fleurs, et un discours sur la Créa-
tion, 1746, in-8°. Il donna aux
 pauvres les sept cents livres sterling
 que lui valut d'abord cet ouvrage, en
 disant que, puisque la Providence
 avait béni ses efforts, il se croyait tenu
 de soulager ses semblables. II. *Con-*
templations sur la nuit et les cieux
étoilés, suivies d'un morceau sur
l'hiver, 1747, in-8°. Ce livre a été
 mis en vers blancs anglais par M.
 Newcombe, à l'imitation des *Nuits*
d'Young. III. *Remarques sur les*
lettres de lord Bolingbroke, sur
l'étude et l'utilité de l'histoire, en
tant qu'elles ont rapport à l'histoire
de l'Ancien- Testament, ou Let-
tre à une dame de qualité, 1755,
 in-8°. IV. *Theron et Aspasia,*
 ou *Suite de dialogues et de lettres*
sur les sujets les plus importants,
 1755, 3 volumes in-8°. Plusieurs
 écrivains ont vivement attaqué et cen-
 suré l'opinion que l'auteur exprime
 dans ces dialogues, sur la justice at-
 tribuée à J.-C. V. *Des Sermons*,
 imprimés après sa mort, pour la troi-
 sième fois, en 1759. VI. Une édition

des *Méditations de Jenks*, avec une préface, 1757. VII. Une préface au *Mémorial religieux* (*Pious memoirs*) de Burnham, 1753, in-8°. VIII. Onze *Lettres à Wesley*. IX. *Lettres à lady Francoise Shirley*, 1782, in-8°. Les *Méditations* ont eu un grand nombre d'éditions ; la 21^e. est de 1781 : elles ont été élégamment réimprimées en 1808, avec plusieurs autres de ses ouvrages, en 3 vol. in-8°, ornés de 17 jolies gravures. Le Tourneur en a donné une traduction française. On a imprimé à Londres, en 1781, *The beauties of Hervey*, 1 vol. in-8°. Le recueil de ses œuvres forme 6 volumes in-8°. Le colonel Burgess a publié, pour la première fois, en 1811, des *Lettres élégantes, intéressantes et évangeliques* (de J. Hervey), etc., Londres, in-8°. M. Baour de Lormian a mis avec succès, en vers français, plusieurs morceaux des *Méditations* d'Hervey. On voit, dans le *Voyage aux Hébrides* par Boswell, que le docteur Johnson faisait très peu de cas des *Méditations* d'Hervey, et s'amusait à les tourner en ridicule. Il affectait d'en réciter des passages d'une manière naïve, pour divertir ses amis, et en faisait des parodies très plaisantes. Boswell a conservé, entre autres, une *Méditation faite sur un boudin*. On trouve aussi dans le *Massachusetts's Magazine*, journal américain (octobre 1796), un article sur le même sujet, intitulé *Sensibilité burlesque*, écrit dans le même esprit de dénigrement.

L.

HERVILLY (LOUIS-CHARLES, comte d'), né à Paris, en 1755, servit d'abord dans le régiment du roi infanterie. Il passa, dans l'année 1779, en Amérique, comme sous-lieutenant au régiment de la marine, se distingua dans cette campagne, et ob-

tint, à son retour, un brevet. Peu de temps après, fit le régiment de Rohan le commandait à Rennes et, par son excellent caractère, concilia l'estime de toute la Bretagne. Il se signala par la courageuse résistance aux efforts que firent les républicains, pour s'emparer de son régiment. Il fut choisi pour colonel de la compagnie qu'on forma la garde consulaire du roi, et fut nommé à ce camp l'année suivante. Pendant tout ce temps un zèle infatigable ; et dans la nuit du 20 juin 1792, il partagea avec le comte de Mouchy l'honneur de la sûreté de Louis XVI, qui fut pas non plus le 10 août. La famille royale à l'Assemblée nationale, chargé par le roi de porter l'ordre de cesser leur feu, fut assez heureux pour échapper au massacre, il revint à son logis du logographe. Il fut conduit au Temple, légalement passé en Angleterre. L'autorisation de lever une compagnie française. Commandant, la première division du corps destinée à opérer une descente en Bretagne, il débarqua, le 27 août, douze ou quinze cents hommes, portée de Carnac, marée basse, et y établit son camp. Il s'empara de deux canons du fort Penhièvre, dont la garnison à servir le roi forma une compagnie de chasseurs, géant que si, une fois mis en campagne, l'armée républicaine, se désertaient pas, il pour sur leur fidélité. Les nouvelles montrèrent de la bravoure, n'eut aucun reproche à leur

t été pris , furent-ils fusillés et de ceux qui commandaient des de la Convention , tandis que d'autres soldats prisonniers ont grâce devant ces mêmes dants. On a répété souvent que du fort Penhièvre fut con- 29 juin , aux soldats pris l'Hervilly ; mais , en réalité , la deuxième compagnie de rs qui resta dans ce fort. Les chefs de corps qui faisaient l'expédition , et nommé-comte de Puisaye , qui pré- bre commandant en chef de catholique et royale de Bre- taient tous d'avis de marcher t : mais M. d'Hervilly , qui ntière disposition de tout ce pouvait à la solde du gouver- anglais , objecta qu'il attendait forts , que son artillerie était obreuse , que les chevaux ent pour la trainer , qu'enfin y avait pas devoir s'éloigner de tion de l'escadre , en voyant que les paysans bretons , an- lleurs d'un fort bon esprit , aucune expérience militaire. moins écouté les conseils de la e , et profité de ce que les for- néral Hoche n'étaient encore pt à huit mille hommes , le l'Hervilly aurait pu se réunir ps considérable de chouans , né dans la province ; il au- vé en Bretagne , par des se- hommes et de vivres , les d'assurer sa position ; enfin ble qu'il serait resté maître nements de cette campagne. ermina , le 5 juillet , à aban- Carnac , et à rentrer dans la e de Quiberon. Il ordon- ot une reconnaissance géné- s'assurer de la position des ins. Dans la nuit du 6 , il fit

sortir sa troupe du fort Penhièvre. Au point du jour , il répondit avec ses deux pièces à un feu de mous- queterie et de canon ; mais l'avantage resta à l'ennemi. Déjà le général Hoche , dont la troupe se grossissait de jour en jour , et qui s'était retranché , oc- cupait les hauteurs de Sainte-Barbe : par ce moyen , il tenait la petite armée royale bloquée dans la pres- qu'île , où s'étaient réfugiés une mul- titude de royalistes. Le 11 , on fit une sortie : un petit camp de républicains , placé en avant de ce poste de Sainte- Barbe , fut surpris. Ceux qui le dé- fendaient furent tués ou faits prison- niers. Les royalistes s'avançaient en bon ordre et ne s'attendaient pas à être attaqués , lorsqu'on entendit tout- à-coup battre la retraite par ordre de M. d'Hervilly. La prise du petit camp avait donné du cœur à sa troupe , composée d'émigrés , et de chouans ; mais quelques obus lancés par les ré- publicains avaient mis parmi elle un peu de confusion. Le 14 , on fut infor- mé de l'arrivée d'un convoi composé de mille hommes , qui étaient com- mandés par M. de Sombreuil. On a beaucoup reproché à M. d'Hervilly d'avoir empêché le débarquement de cette deuxième division ; et on a pré- tendu qu'il n'avait cédé qu'au désir d'avoir seul tout l'honneur de la ba- taille qu'il était résolu de livrer , le 16 , aux républicains retranchés sur les hauteurs de Sainte-Barbe : mais , avant de mourir à Londres , il a dit plusieurs fois qu'il ne s'était décidé à brusquer l'attaque , et à se priver du renfort venu d'Angleterre , que dans l'espoir de surprendre les troupes de Hoche. Le poste de Sainte- Barbe étant séparé du fort de Quibe- ron par une langue de terre très étroite , on ne pouvait y marcher au- trement que M. d'Hervilly en donna

l'ordre. Il y avait à ce poste, très fort et très difficile à aborder, à travers deux lieues de falaises, seize à dix-huit mille hommes, une artillerie formidable, enfin tout ce qui devait rendre douteux le succès : on le tenta. Les troupes furent dirigées en trois colonnes. On avait fait embarquer, dans un des ports de la presqu'île, des chouans commandés par le comte de Vauban, qui, après un grand détour sur mer, étaient descendus à terre, et devaient venir prendre l'ennemi par derrière, tandis que les troupes de ligne l'attaqueraient en avant. Hoche se serait ainsi trouvé entre deux feux. Il avait été convenu que des fusées, tirées par le corps que conduisait M. de Vauban, donneraient des signaux, le premier pour annoncer le débarquement ; le deuxième pour faire connaître le moment où il serait arrivé derrière les républicains. Ces deux signaux furent donnés ; mais non pas un troisième qui devait avoir lieu dans le cas où cette troupe de M. de Vauban serait obligée de se rembarquer. Les chouans qui étaient sous les ordres de ce chef, lâchèrent pied aussitôt qu'ils eurent reçu le feu de l'ennemi, et ils regagnèrent la mer. Cette défection attira sur M. d'Hervilly toutes les forces des républicains, tandis qu'il les croyaient attaquées sur leurs derrières. Les colonnes de droite, composées des régiments de la Marine et de Durenay, se dirigeant mal, le général envoya un aide-de-camp, pour les empêcher de s'exposer au feu d'une batterie masquée ; mais cet aide-de-camp est tué en portant l'ordre : les deux colonnes, celle du régiment de la marine, sont écrasées par le feu de la batterie ; les deux régiments se trouvent dans un extrême désordre. Ils traversent, en se sauvant, la colonne de gauche, et se jettent dans la mer. On a dit que le feu

terrible de l'ennemi avait fait la tête à M. d'Hervilly, et donna la retraite avant que : ment de Royal-Louis eût éprouvé la moindre perte. A la vérité, beaucoup moins souffert que les autres ; mais déjà plusieurs des soldats étaient tués, blessés, prisonniers, lorsque cette colonne commandée. La colonne de gauche formait ce régiment, se rangea le plus grand ordre, et sauva de l'armée. Les royalistes, par le nombre, perdirent beaucoup de monde, et laissèrent sur le champ de bataille, trois cents morts, plusieurs pièces de canon. M. d'Hervilly se morellement, en cherchant à lier les deux colonnes des deux, fit conduire au camp, ne pouvant donner des ordres tout le long de la ligne, et ne quitta le parapet pour aller se faire panser qu'après son régiment eût effectué sa retraite en bon ordre. Le 21, informé de la prise du fort de Quiberon, et n'ayant plus rien, il retourna à la mer, nécessaire pour monter à cheval et rendre à la mer, où une frégate le reçut et le conduisit en Angleterre. On a cherché à rejeter, sur le commandant, le tort de la très grande intelligence qui éclata entre lui et Puisaye, dès le premier jour du débarquement. Le fait est que la petite armée était persuadée que le comte d'Hervilly avait seul le commandement, et que M. de Puisaye donna pas le moindre ordre pendant la journée où l'on marcha à Quiberon. Du reste, on a prétendu que d'Hervilly ne connaissait pas la guerre qu'il fallait faire dans un port où il était débarqué. La crainte de partager l'autorité, l'empêcha encore, de seconder ou de seconder les généraux royalistes de l'intérieur.

nommément de la reprise de Landevan, dont le comte de Tintehiac et le comte Duclot, arrivés en Bretagne, lui, s'étaient emparés, les paysans qu'ils avaient d'Hervilly n'avait fait, dire, que leur montrer un duc de régiment de la marine avait retiré deux pièces qu'il venait à peine de leur la vérité, il était difficile commandant se dégarait de la portion du peu d'artillerie. Ce fut un malheur pour voir pas la confiance des il ne pouvait l'avoir, puis-tait pas connu. Quand ils ne les faisait pas soutenir après débarquées, leur mérit se changea bientôt en l'accusa de vouloir établir tion injuste de solde et de ses troupes et les roya-abandon du poste de Ste-t obligés, le 7 juillet, de is la presque de Quiberon fut certain qu'il ne sur-à ses blessures, on cher-porter sur lui tous les torts d'une campagne. Peut-ments militaires n'étaient-ils orthonnés à sa bravoure; manquait-il du sang-froid commandement général, in qu'à Quiberon, il avait le ge de faire la guerre pour re fois, et qu'il commit faute; mais on ne peut assez yauté, son dévouement abaye pour laquelle il mourut, le 14 novembre 1795, regretté de tous ceux qui l'a-connu I.—P.—E.

AGEN (JEAN), en latin, s, typographe renommé avait épousé la veuve de

l'imprimeur Froben; il fut lié avec le célèbre Erasme, et mourut de la peste en 1564. Parmi les ouvrages qu'il a donnés, on distingue la collection précieuse et rare des *Scriptores rerum Germanicarum*, imprimée en 1532. — Son fils Gaspard, mort en 1577, fut professeur de jurisprudence à Bâle. U—1.

HÉRY (THIERRY DE), le même que plusieurs écrivains du temps désignent sous le nom de THEODORIC (de son prénom *Theodoricus*), fut un de nos plus grands chirurgiens: il naquit à Paris, au commencement du xvi^e. siècle, et y mourut le 12 mai 1599 (1). Né avec les plus heureuses dispositions pour les sciences, Héry s'adonna d'abord à l'étude de la chirurgie au collège de St.-Côme et St.-Damien de Paris, fondé par St. Louis. Devenu habile chirurgien, il se mit à étudier la médecine sous le professeur Houlier, qui brillait dans l'université de Paris. Dès que Héry voulut se livrer à la pratique, il y obtint des succès, qui le placèrent au rang des plus grands maîtres. Le traitement de la maladie syphilitique lui parut mériter tous ses soins: cette maladie ravageait la France depuis plusieurs années; et l'ignorance de ceux qui prétendaient la guérir, ne faisait que l'aggraver. « Les misérables qui en étaient affectés, dit Quesnay, étaient abandonnés à la pourriture; ils ne trouvaient qu'un surcroît de maux dans les mains qui les traitaient. » François 1^{er}, qui sut apprécier le mérite et les talents de Héry, l'envoya en Italie à la suite de ses troupes. Ce fut la première fois

(1) Ambroise Paré dit, dans la préface du dix-huitième livre de ses Œuvres, que Héry mourut avant 1583. Cette assertion, qui n'est appuyée sur aucun fait, ne peut être mise en balance avec le témoignage du savant Devaux, consigné dans l'*Index funereus chirurgorum Parisiensium*, etc.

qu'on vit un chirurgien attaché au service des armées. Auparavant, ceux des médecins ou des chirurgiens qui s'y trouvaient, s'y rendaient à la suite de quelques grands personnages. François I^{er} est le véritable fondateur des *Officiers de santé militaires*. Arrivé en Italie, Héry trouva l'armée infectée de syphilis : il s'appliqua, avec un zèle infatigable, au traitement de cette cruelle maladie. Il fit, sur les lieux, la recherche des documents laissés par les premiers médecins qui avaient traité cette affection, lors de son invasion en Europe, encore récente à cette époque. La bataille de Pavie ayant mis un terme à cette guerre, Héry voyait cesser sa mission ; mais toujours attaché au projet qu'il avait d'acquérir les connaissances propres à combattre avec succès la syphilis, il se réfugia dans la ville de Rome, et là, parvint à s'introduire dans l'hôpital de Saint-Jacques-le-Majeur, où l'on traitait un très grand nombre d'individus affectés de cette maladie. Il y étudia avec autant de zèle que de sagacité, la méthode inventée par Bérenger de Carpi : c'était l'usage du mercure en frictions. Renfermé dans cet asile de la douleur, Héry put observer à loisir, la marche, les phénomènes et les déguisements de la syphilis : il reconnut que le mercure en est le seul antidote, et que tous les autres remèdes sont impuissants pour la guérir. Carpi administrait son remède sans méthode et sans distinction ; l'art était à son origine, sous ce rapport : Héry lui fit faire d'immenses progrès ; et lorsqu'il quitta l'hôpital de St.-Jacques, où il était venu pour s'instruire, il y laissa d'utiles préceptes, et le disciple y fut honoré comme un maître. De retour à Paris, où la renommée l'avait fait connaître d'avance comme possédant

une méthode rare pour guérir une maladie désastreuse, Héry fut accueilli avec enthousiasme comme le sauveur futur de ses concitoyens. On accourut, pour le consulter, de toutes les parties du royaume. Les accidents les plus graves, les plus rebelles, cédaient aux soins de cet habile praticien. Il fut récompensé de ses efforts par les dons de la fortune : la somme s'élevait à cinquante mille écus ; ce qui équivaldrait à plus d'un million de nos jours. On dit qu'étant allé à l'église de Saint-Denis pour y visiter la sépulture de nos rois, il voulut voir d'abord le tombeau de Charles VIII. Il s'arrêta silencieusement devant ce monument ; puis il s'agenouilla comme s'il eût été devant un objet de vénération. Le religieux qui l'accompagnait, le prenant pour un homme d'un esprit borné, crut qu'il rendait aux restes de Charles VIII le culte que l'on rend aux saints, et voulut le désabuser. « Non, répondit Héry, je n'invoque pas le prince, » je ne lui demande rien : mais il a » apporté en France une maladie » qui m'a comblé de richesses ; et, » pour un si grand bienfait, je lui » rends des prières que j'adresse à » Dieu, pour le salut de son âme. » Héry ne voulut point dérober à ses successeurs les procédés qui lui avaient si bien réussi dans le traitement de la syphilis ; c'est dans cet esprit qu'il composa l'excellent traité qui nous reste de lui, et qui est intitulé : *La Méthode curative de la maladie vénérienne, vulgairement appelée grosse-verole, et de la diversité de ses symptômes, composée par Thierry de Héry, lieutenant du premier barbier-chirurgien du roi, Paris, 1552, 1569, 1654, in-8°. On remarque que cet ouvrage vraiment original est le premier qui ait été écrit*

çais sur la syphilis. L'auteur borne point à indiquer les médicatives appropriées aux diases : il décrit tous les accidents yphilis, toutes les formes que cette affreuse maladie, et trace hode à suivre dans chaque cir-
 nce. Ce traité, qui est écrit avec ion et netteté, est encore lu, de nos jours, avec un grand t, par ceux qui veulent étudier ablement l'histoire de la syphi-
 t la doctrine qui est enseignée le livre de Héry, est celle que suivons encore, à quelques per-
 nements près, qui sont dus aux ts que l'art fait chaque jour.

F—A.

RZ (MARC), Israélite, pro-
 r royal de philosophie à Berlin,
 ivé et enseigné, d'une manière
 quable, la physique expériment-
 : la philosophie. Né, le 17 jan-
 747, d'un père qui n'était qu'un
 e maître d'école, il eut à lutter
 : la pauvreté, et contre les pré-
 ons attachées au culte qu'il pro-
 t. Il triompha de tous les obsta-
 ar une ardeur infatigable pour
 rvail, qu'alimentait l'amour de
 anité, et que fécondaient un ta-
 bile, une pénétration vive, une
 e habitude de méditation. Il sut
 er, soit comme médecin, soit
 e savant, une considération per-
 lle, qui rejaillit sur ses co-réli-
 aires. Il fut le disciple de Kant
 mi de Mendelssohn. En 1777,
 e Kant, bien éloigné d'avoir
 u la renommée dont il devait
 ar la suite, commençait à poser
 ses de son édifice philosophique,
 , dans des cours publics qu'il
 t à Berlin, et où étaient admis-
 s personnes de toutes conditions,
 oppa, avec une clarté qui n'a pas
 rs été l'attribut de ce système,

et avec un singulier succès, les vues
 principales du métaphysicien de
 Koenigsberg, quoique sans adopter
 secrètement toutes les doctrines de son
 ancien professeur. Par la suite Herz
 s'affligea de voir succéder à la philo-
 sophie kantienne proprement dite, des
 doctrines qui lui paraissaient oiseuses
 ou funestes. Son principal ouvrage
 est une *Recherche sur le vertige*, im-
 primée en 1786, dont la première
 partie considère ce phénomène sous
 le rapport psychologique, et la deuxiè-
 me sous le rapport médical. Ses *Re-
 cherches sur les causes de la diffé-
 rence des goûts*, et ses *Lettres aux
 médecins*, ont eu deux éditions. Il a
 publié, en 1787, son *Cours de physi-
 que expérimentale*. En 1787 et 1788,
 il combattit, dans le journal hébraï-
 que le *Collecteur*, l'abus des inhu-
 mations précipitées, que la supersti-
 tion maintenait parmi les israélites. Il
 est mort le 19 janvier 1803, con-
 seiller et médecin privé du prince de
 Waldeck. La médecine était la seule
 profession libérale que les lois de sa
 patrie permissent aux Israélites. Il s'y
 rendit célèbre par la pratique en même
 temps que par ses travaux théoriques :
 il ne s'y distingua pas moins par la
 noblesse, la moralité de son caractè-
 re, et par son désintéressement.

D. G—O.

HESER (GEORGE), jésuite alle-
 mand, né, en 1609, au diocèse de
 Passau, exerça dans sa société, avec
 quelque distinction, le ministère de la
 chaire, joint à l'enseignement de l'élo-
 quence et de la philosophie : mais c'est
 surtout comme bibliographe et comme
 critique qu'il s'est fait connaître, lors
 de la fameuse contestation élevée sur
 l'auteur de l'*Imitation de J.-C.* au
 xvii^e siècle. Néanmoins Dupin, dans
 sa *Bibliothèque ecclésiastique*, ne
 fait aucune mention de cet écrivain,

quoiqu'il nomme, avec éloges, Thomas Carré, bénédictin anglais, auteur du *Kempis à se ipso restitutus*, où se trouvent beaucoup de citations et de documents rapportés sur l'autorité même d'Héser. Les jésuites flamands Rosweyde et Bollandus avaient réuni, en faveur du pieux chanoine régulier Kempis, plusieurs indices tirés de manuscrits et d'auteurs anciens, de la même classe et du même pays. Héser poussa plus loin ses vues : il produisit, dans sa *Dioptra Kempensis*, Ingolstadt, 1650, in-12, une longue suite de témoignages, plus ou moins spécieux, d'écrivains de tous les ordres et de toutes les contrées. Le savant Naudé, qui correspondait avec lui, et qui, bien que partie intéressée dans la cause (*Voyez* FRONTEAU), n'en était pas moins bon juge en bibliographie, atteste les soins presque incroyables avec lesquels Héser, outre les manuscrits et les éditions nombreuses, fruits de ses recherches, avait recueilli les décisions et les suffrages d'une centaine d'auteurs graves, que l'éditeur appelait le jugement des *Centumvirs*. Cependant, à cette nuée de témoins, qui ne faisait qu'ajouter aux anciens titres des noms nouveaux, le docteur Launoy opposa une autre centurie de témoignages, qu'un abbé de bénédictins allemand se proposait de mettre au jour, et qui devaient être tirés uniquement des manuscrits et des éditions anciennes de l'*Imitation*, sous le nom de Gersen (ou plutôt Gerson). Le Père Héser alors, dans un second ouvrage, sous le titre d'*Hecatompilos*, s'efforça aussi de porter de son côté, jusqu'à cent, le nombre, soit de manuscrits, soit d'éditions anciennes et même modernes, qui s'appuyaient d'un nom différent. Mais l'ouvrage du bénédictin n'ayant point paru, celui du jésuite est égale-

ment resté inédit. Le zèle ardent et dévotieux d'Héser ne s'en allait pas : il publia plusieurs ouvrages apologétiques pour Kempis; la plupart sous des titres extraordinaires, quoiqu'ils fussent écrits d'un style aisé et même trivial. Naudé, qu'il seconda vivement, en réimprima quelques-uns, ou y mit des préfaces. On en peut voir la liste dans le *Catalogue des ouvrages sur la Contestation*, à la suite de la *Dissertation* de M. Barbier sur les traductions françaises de l'*Imitation*. Nous ajouterons à cette liste, pour la compléter, l'*Obeliscus Kempensis auctori librorum de Imitatione Christi positus, curante G. Hesero*, Munich, 1669. Cette production de l'enthousiasme du jésuite donne à - la fois, dans le titre, un nouveau lieu d'impression ou de séjour, et une époque ultérieure de la vie d'Héser. De même, ses *Mantissæ Gersenianæ, seu ampla Responsio ad ea quæ coram archiepiscopo Parisiensi in favorem causæ Gersenis acta sunt*, annoncent que l'auteur vivait encore en 1674, date de la publication de ces *Acta*, en tête de la *Dissertation* de D. Delsau. Le témoignage positif de Sotwel prouve qu'il a même survécu à cette époque. Cette réponse volumineuse d'Héser, demeurée manuscrite chez les chanoines réguliers de Diessen en Bavière, n'a point été perdue : elle est devenue, ainsi que l'*Hecatompilos*, l'arsenal d'où Enssébe Amort, en s'annonçant sous le titre d'*Heserus redivivus*, a tiré une grande partie des armes dont il s'est servi avec succès contre les nouveaux gersenistes allemands, français et italiens, au XVIII^e. siècle; ce qui prouve, par le fait, qu'Héser était meilleur dialecticien dans l'attaque, qu'il n'a été bon argumentateur dans la défense. A cet égard, il se montre plutôt panégy-

l'avocat. Outre l'*Obeliscus* *sis*, ses *Septuaginta palmæ* ont un volume d'éloges, constant à la gloire de l'ouvrage de Kempis; car il a eu la sagesse de laisser subsister le nom d'obélisque dans les passages qu'il a copiés de Saint-Ignace de Loyola, de Bellarmin. Ce même obélisque lui a fait extraire du livre de l'imitation, une *Theologica Summa*, publiée à Augsbourg en 1726: c'est encore un extrait de ceux du même genre. Mais ces compilations, dont une seule ample pourrait tenir lieu, de mérite, et deviennent surtout, quand on a le livre même, fort court. Les titres littéraires plus réels du P. Héser sont: *Lexicon Germanico - Theologicum*, où ce critique montre, avec que les idiotismes de l'imitation d'italicisraes par Cajetan n'ont, sont de véritables germanes (*germanissimi germanis*), ou qu'on doive reconnaître que ces locutions semblables sont des imitations bibliques, et que beaucoup de manières de parler, comme l'ornement, forment des gallicismes. La partie bibliographique de l'*Obeliscus* *tra Kempensis*, où l'auteur est un érudit qui ait donné la connaissance détaillée et généralement exacte de l'abondance d'éditions de l'*Imitation* du *xvi^e* et *xvii^e* siècles, et d'un nombre de traductions du même ouvrage, publiées dans les différentes parties du monde.

G—CE. HÉSIODE, ancien poète grec, sur lequel on n'a que fort peu de renseignements. Il nous apprend seulement qu'il étoit fils d'un pauvre père, pressé par la pauvreté et surchargé de famille, quitta de Cumes, pour venir s'établir à Ascra, petit bourg, aux envi-

rons de l'Hélicon. L'opinion jusqu'ici la plus généralement adoptée, est qu'Homère et Hésiode furent contemporains: mais, quoique cette opinion ait en sa faveur l'autorité de noms très importants en matière de critique littéraire, les preuves dont on l'appuie ne sont pas toujours satisfaisantes. On a parlé d'un prix remporté par Hésiode dans sa lutte prétendue avec Homère. Hésiode, ajoute-t-on, fait mention lui-même de la lutte dans laquelle il disputa et obtint le prix de la poésie aux funérailles d'Amphidamas, roi ou premier magistrat de Chalcis: il consacra aux Muses le trépied qui lui fut adjugé, comme vainqueur de ses rivaux; et Diou Chrysostome rapporte l'inscription dans laquelle Hésiode désigne expressément Homère pour l'antagoniste vaincu par lui dans cette circonstance. Dion a parlé sur l'autorité de Varrou, qui trouvait, dans cette même épigramme, une preuve sans réplique de la co-existence d'Hésiode et d'Homère. Mais, comme l'observe judicieusement Scaliger, n'est-il pas plus vraisemblable que cette inscription fut l'ouvrage de quelques admirateurs passionnés du vieillard d'Ascra, qui voulurent constater ainsi la supériorité qu'ils lui accordaient sur le chantre d'Achille? Le passage indiqué, et qui se trouve dans le poème *Des Travaux et des Jours* (livre 1, vers 652), parle, il est vrai, d'une victoire remportée dans un combat poétique; mais il ne fait point connaître l'adversaire opposé au vainqueur: et qui peut douter que la gloire de triompher d'un rival tel qu'Homère, n'eût inspiré à Hésiode l'orgueil bien légitime de rehausser l'éclat de sa victoire, en nommant son concurrent (1)? Qui nous garantit

(1) Diogène Laërce et Thomas Magister nomment Cercops le concurrent d'Hésiode.

d'ailleurs l'authenticité de ces vers , que Brucka a rejetés comme suspects, ainsi qu'un grand nombre d'autres ? Qui nous répondra même que ce poème , tel qu'il nous est parvenu , soit bien , dans sa totalité , celui qu'Hésiode avait écrit sur l'agriculture pratique et la morale ? Quant au récit du *combat d'Hésiode et d'Homère* , reproduit par Barnès à la tête de son Homère , et par Robinson à la suite de son Hésiode , dans la supposition même où l'on ignorerait que cet ouvrage est postérieur au règne d'Andrien , serait-il donc si difficile d'y reconnaître un de ces sujets que les sophistes et les rhéteurs donnaient à traiter à leurs disciples , comme nos maîtres de rhétorique leur donnent aujourd'hui des matières de composition ? Il est donc possible , mais rien ne démontre qu'Hésiode ait vécu du temps d'Homère : Aulu-Gelle , Sénèque et Pausanias , nous apprennent que cette question avait longtemps occupé les savants et les grammairiens. Les uns allèguent en leur faveur l'extrême simplicité des poèmes d'Hésiode , qui semblent appartenir , selon eux , à une époque plus reculée que celle d'Homère ; ils citent un passage (*Op. et D.* , vers 72) , qui indiquerait , d'une manière positive , qu'Hésiode vivait environ cent ans après la prise de Troie. On trouve d'ailleurs dans Homère , disent-ils encore , un assez grand nombre de vers , imités , pour ne pas dire littéralement copiés d'Hésiode ; comme si les vers en question ne pouvaient pas s'être également introduits des poèmes d'Homère dans ceux d'Hésiode ? comme si les rhapsodes qui allaient récitant de ville en ville les ouvrages de ces deux grands poètes , ne pouvaient pas , ne devaient pas même les avoir souvent confondus , dans ces es-

pèces d'improvisations où le moire pouvait souvent les tromper et bien plus facilement encore qui recueillaient , d'après eux , morceaux détachés ? Les partisans de l'opinion contraire remarquent qu'Hésiode nomme le Nil (1) , tandis qu'Homère n'appelle jamais ce même fleuve qu'*Ægyptus* , comme l'observe Lathie. Les athlètes sont nus dans Homère ; et Homère leur donne une tunique ; or on sait que cette ancienne coutume cessa d'avoir lieu , et qu'un certain Orsippe fut vaincu , s'être embarrassé dans sa ceinture qui se délia pendant le combat. La prosodie de certains mots , chez Homère , et employée par Hésiode , telle qu'elle l'a constamment été depuis , est encore un motif en faveur de ceux qui le croient bien postérieur au père de la poésie. La question reste donc indécise entre les philologues. Ce sera à la grande autorité , sans doute , qu'on se fera à Oxford : mais on ne perd de son poids la preuve qu'en tire , lorsqu'il faut , pour par- venir à un résultat , supposer des poètes antérieurs , et leur en substituer d'autres qui n'ont jamais existé : nombreux ouvrages attribués à Hésiode , trois seulement sont parvenus jusqu'à nous , ce sont : *Les travaux et les jours* ; — *Le bouclier d'Achille* ; — et *La Théogonie*. Le premier de ces poèmes en est aussi le plus ancien (2). L'honneur d'avoir lu

(1) *Théog.* 338.

(2) Hésiode composa ce poème pour l'usage de son frère Persès qu'il voulait détourner de l'oisiveté. Dans l'édition de 1633 , l'ouvrage est divisé en trois parties , savoir : *Les Travaux* , deux livres , et *Les Jours* , en un livre et demi. La première partie , composée de six vers , qu'on recueille de sentences et maximes ; la deuxième , à des peintures vives , joint à des préceptes superficiels sur l'agriculture , ceux de chaque saison , quelques idées sur la justice , sur la construction des vaisseaux. Dans la troisième , qui n'a que six vers

de première de ses admirables; la description des cinq surtout la fable de Pandore, l'ouvrage au rang des plus sents que nous ait faits l'aus Béotiens en conservant nent un exemplaire, qu'ils t à Pausanias : il était trace illes de plomb, et commen- zième vers de nos éditions leçon que Brunck a suivie édition). Aristote, Platon, Cicéron, parlent fré- et toujours avec éloge, de d'Hésiode; la morale, en le plus souvent très pure, n'est jamais au-dessus ni ous du sujet; il est cons- ous, facile, harmonieux. dit Quintilien, ne s'élève ment; et son principal mé- ome écrivain, consiste te médiocrité soutenue. nt, qui porte sur l'écrivain l, sans s'appliquer exclu- au poème des *Travaux et*, ne semblerait-il pas prou- e poème seul était reconnu ussi grand maître, un aussi e Quintilien, aurait-il pu iode ne s'élève point, lors- e, par exemple, dans sa e, la guerre des dieux contre lorsqu'il décrit le *Bouclier*, et son combat avec Cyc- eux qui ont placé leur au- d'Homère lui-même, pour du style et la magnificence ssion : et Quintilien eût-il n faire la remarque ? C'est ces deux derniers ouvrages, *lier* surtout, ont fréquem- isputés à Hésiode : Apollo- bliothécaire, Athénée, l'a-

un recueil d'observations fausses
et de pratiques superstitieuses sou-
bles du paganisme. D-M-T.

thénien Mégacles, Apollonius de Rhodé et Stésichore, le lui accordent sans balancer : mais Joseph Scaliger, Hrusius et Vossius repoussent jusqu'à l'idée qu'il en puisse être l'auteur. Le savant, mais trop présomptueux d'Orville, n'y voit qu'une espèce de *centon*, où, sur 480 vers, Homère a le droit d'en revendiquer plus de cent, il y relève, de plus, une quarantaine de termes ou de locutions servilement empruntés des hymnes attribués à Homère. Quant à la *Théogonie*, Pausanias est le seul qui, sur la foi des Béotiens, ait élevé quelques doutes à cet égard : doutes savamment discutés par Hurler, qui ne fait d'ailleurs que se ranger de l'avis de Pythagore, d'Hérodote, d'Aristote, et de tous les mythologues anciens et modernes. Si le germe des *Georgiques*, si habilement développé par le génie de Virgile, se trouvait dans le poème des *Jours*, on peut dire également que la *Théogonie* renfermait celui des *Métamorphoses*. Ainsi Rome se trouve redevable à Hésiode de deux des ouvrages qui ont le plus contribué à la gloire des lettres latines. On attribue encore à Hésiode : I. Quatre et même cinq livres des *Héroïdes*, qui avaient pour objet l'éloge des héros nés du commerce des dieux avec de simples mortelles. Le *Bouclier* faisait, suivant les uns, partie de cette espèce de catalogue, et en était le quatrième livre : mais Suidas et Tzetzés sont d'un avis différent. II. La *Mélampodie*, ou *Sur le devin Mélampe* : Athénée parle avec éloge du 5^e. livre de ce poème. III. La *grande année astronomique*. IV. *Éloge funèbre de Batrachus*, jeune homme aimé d'Hésiode. V. L'*Épithalame de Thétis et de Pélée*. Tzetzés en cite les deux premiers vers dans son commentaire de Lycophron. VI. Le *Tour de la terre* :

Strabon en parle , livre VII. VII. *La Descente de Thésée aux enfers*. VIII. *La divination*. IX. *Les grands travaux*. X. Enfin les *Noces de Ceyx*, dont Athenée et Plutarque font mention. Il ne reste de ces différents poèmes que les titres et quelques citations éparses dans les auteurs que nous avons indiqués : mais l'impression a fréquemment reproduit , réunis ou détachés, les trois grands ouvrages qui ont fondé la réputation d'Hésiode. *Les Travaux et les Jours* furent publiés pour la première fois à Milan , 1493 , in-fol. , par les soins de Démétrius Chalcondyle , avec Isocrate et Théocrite : mais comme le poème d'Hésiode ne se trouvait pas dans tous les exemplaires , on regarda longtemps comme édition *princeps* , celle d'Alde Manuce , Venise , 1495 , in-fol. , qui renferme , avec plusieurs autres petits poèmes gnómiques , la *Théogonie* d'Hésiode et le *Bouclier d'Hercule*. Le seizième siècle vit paraître un assez grand nombre d'éditions d'Hésiode , parmi lesquelles il faut distinguer celle de Victor Trincavelli , imprimée à Venise chez Zanetti , in-4° , 1557. C'est la première qui présente les trois poèmes d'Hésiode réunis , et accompagnés des scholies grecques de Proclus , de Jean Tzetzés et de Moschopule : elle est d'ailleurs très correcte , et d'une belle exécution typographique. Celle de Bâle , 1542 , in-8° , est avec la version latine de Valla , et les scholies de Tzetzés. Celle de Henri Estienne , Paris , 1566 , in-fol. , est la première où la critique du texte ait appelé l'attention de l'éditeur : elle est devenue la base de la plupart des suivantes. Oporinus donna à Bâle , en 1574 , in-8° , les *Oeuvres d'Hésiode* , avec une version latine des scholies de Tzetzés. Celle de Spondanus , grecque et latine , la Rochelle ,

1592 , petit in-8° , est une édition excellente. Le XVIII^e. siècle a vu l'*Hésiode* de Daniel Heinsius , 1603 , in-4° . Cette édition , tant de titres recommandans , est devenue excessivement rare : mais ce qu'elle renferme de précieux se retrouve dans celle d'Amsterdam , 1701 , in-8° , qui de plus les *Lectiones Hesiodicæ* de Grævius et l'*Index* de Pasor. L'érudition , les recherches et la collation des manuscrits fait beaucoup pour Hésiode ne devait rien encore au luxe typographique , lorsque Thom. I. publia sa belle édition à Oxford , grand in-4° . De nouveaux manuscrits furent consultés pour la *Théogonie* et les *Travaux et les Jours*. I. ajouta ses propres observations , de Guyet , un clerc ; une Dissertation sur la vie , les ouvrages et d'Hésiode ; et le *Combat d'Atter et d'Hésiode* , avec une nouvelle traduction latine et les notes de I. Cette édition , en un mot , est à désirer que les scholies grecques aussi gagnassent-elle beaucoup de mains de Lœsner , qui la refit , avec d'importantes corrections , Leipzig , 1778 , in-8° . Nous avons parlé déjà de celle de page 150 de son Recueil d'ouvrages gnómiques , Strasbourg , 1778 , in-8° . Un savant et ingénieux éditeur se proposait pour établir son texte , d'utiliser d'Hésiode de la bibliothèque du Roi , et d'un autre de St. Louis ; mais n'avait point encore été ce qu'il eût été à désirer que son travail embrassât les trois poèmes attribués à Hésiode , au lieu de se borner à ceux des *Travaux* , qu'il a heureusement corrigés dans plusieurs endroits , purgé de plus de cinquante

tes suspects. L'année suivante (1755), Bodoni fit paraître à Paris des ouvrages d'Hésiode, avec un vers latin de Bergna, de Raguse : traduction élégante, mais en général et qui ne méritait pas un typographe. Nous ne oublions l'édition publiée en 1792, in-8°, avec la traduction allemande de Hartmann, et celle de Wachler, ni celle accompagnée d'une traduction, *In terza rima*, Florentin, grand in-4° : elle ne est le poème des *Travaux*, avec un discours préliminaire longues notes, qui n'ont qu'on ne retrouve ailleurs. Nous terminons, en terminant cette notice, que M. Heinrich ne au *Specimen* qu'il nous a son édition du *Bouclier* et que M. Thiersch réalise son édition d'Hésiode. Ses nombreuses traductions existent en vers latins des ce poète, il a été traduit, par Ant. Bâif, Paris, 1759 ; — par le Gras, ibid., 1759 ; — par Bergier, dans *des dieux du paganisme*, 2 volumes in-12 ; — par, 1785, in-12 ; et par 1796, deux volumes in-12, les Anglais, par Chaplins, 1618, in-4° ; par, avec des notes critiques, ibid., 1728, in-4°, et par C.-A. Elton, 1751 ; — en vers italiens, par Venise, 1744 ; la seulement, et les *Travaux* de Brazzuolo, Padoue, 1750. Δ—D—A.

Foy. Enus.

ILT (JAN), poète fran-

çais du xviii^e siècle, était fils d'un boulanger de Paris. La date de sa naissance est ignorée ; et les biographes écrivent son nom de différentes manières. Ami de Chapelain, il reçut avec lui les leçons du philosophe Gassendi. On croit que, par la protection de Fouquet, il obtint d'abord dans le Forez une recette des tailles, qu'il ne garda pas long-temps. Voici ce qu'Hesnault nous apprend lui-même dans une élogue de six cents vers que nous a conservée le *Furestiriana*, 1696, in-12. Étant sans place, il alla tenter la fortune dans les Pays-Bas, en Hollande, en Angleterre, etc. ; il espérait se fixer à Messine, lorsque des changements survenus dans le gouvernement de la Sicile le contraignirent de la quitter ; de retour en France, il fut pourvu (dans le Bourbonnais, dit-on), d'un nouvel emploi qu'il perdit encore ; il ne lui restait plus que l'appui du surintendant, dont la disgrâce éclata bientôt après. Tout le monde sait qu'Hesnault fit alors contre Colbert, ennemi de Fouquet, un sonnet plein d'énergie. Il voulut inutilement le supprimer ; en apprenant la réponse si noble du ministre qu'il avait outragé. (Foy. Courcier). L'opinion de Goujet nous semble peu fondée lorsqu'il dit que ce sonnet, sans contredit l'un des plus remarquables que nous ayons en notre langue, pourrait être d'un nommé Mathurin Hénaut, rimeur très obscur, condamné, en 1661, pour des vers satiriques. À neuf années de bannissement. En 1670, Jean Hesnault publia un volume in-12 de 264 pages, intitulé : *Ouvrages divers, contenant la Consolation à Olimpe sur la mort d'Alcimedon ; l'imitation de quelques chœurs de Sénèque le tragique ; Lettres en vers et en prose ; le Bail d'un cœur ; divers Sonnets*

et autres pièces, par le sieur D. H***, Paris, Claude Barbin. La *Consolation à Olinpe* est en prose: cette dissertation d'un véritable élève d'Epicure, contient plus d'un tiers du volume; et c'est mal-à-propos qu'on l'a comprise dans les OEuvres de St.-Evremond. Les morceaux imités de Sénèque sont les chœurs des second et quatrième actes de la *Troade*, et du second acte de *Thyeste*: le plus souvent deux vers latins sont paraphrasés en huit ou dix vers français. Les trois lettres galantes à *Iris*, celles à *Lucrèce* et à *Sapho* présentent les développements d'une morale peu sévère; le *Bail du cœur de Cloris* est d'une grande licence. Parmi les sonnets on trouve, même en latin, celui de *l'Avorton* (1), que l'on cite toujours, quoiqu'il soit irrégulier et surchargé d'antithèses. On voudrait y rencontrer également le sonnet sur les *Douceurs de la vie privée* (2): il n'offre pas des idées ingénieuses comme le premier; mais il serait le plus intéressant du recueil. Bayle, à l'article *Hesnault*, s'exprime ainsi: « C'était » un homme d'esprit et d'érudition, » aimant le plaisir avec raffinement...; » mais... il se piquait d'athéisme...; » il avait composé trois différents systèmes de la mortalité de l'ame, et » avait fait le voyage de la Hollande » exprès pour voir Spinoza.... » A la mort....., il se convertit.... » Son confesseur fut obligé de l'em-

(1) La plupart des Dictionnaires prétendent, d'après l'auteur du *Siècle de Louis XIV* (chap. 26), que ce sonnet a été fait à l'occasion d'une fille d'honneur de la reine. C'est une inadvertance de Voltaire, puisqu'il rapporte à l'année 1673 l'aventure trop connue de Mlle. de Guérchi, qu'il ne nomme pas. (On peut voir dans le *Nouveau siècle de Louis XIV*, les suites affreuses de cette aventure pour laquelle, aux douze filles d'honneur on substitua douze dames du palais) ce sonnet se trouvait déjà imprimé en 1670.

(2) Il est inséré dans la *Biblioth. franc. de Goujet*, tom. XVIII, et dans les *Annales poétiques*, tom. XXIV.

» pêcher de recevoir le » milieu de sa chambre » au col... Il a montré à » houlrières tout ce qu'il » croyait savoir: on prétend » paraît dans les ouvrages » d'ame ». Nous sommes » garder comme incontestablement avancés par Bayle; mais nous » étonnés que l'abbé Goujet sans y opposer aucune preuve détruise. Il est certain » professe ouvertement le » dans ses propres ouvrages imitant ou traduisant les » semble choisir de prédilection droits analogues à cette » n'est pas moins évident qu'elle » vrée au désordre des pas » sit à ses projets de fortune M^{me}. Des houlrières, il sera » lui supposer les opinions » dont elle fut l'écolière. (J. LIÈRES.) Elle termine à la » du ruisseau par les trois » vants :

Nous irons reporter la vie infortunée
Que le hasard nous a donné
Dans le sein du néant d'où nous sommes

Mais ces vers doivent-ils dans un sens rigoureux que, lorsque les principes de la femme respectable sont leurs les plus sages et les plus voques? Suivant Titon-l'époque de la mort d'Hesne pas plus connue que sa naissance (*Parnasse français* près un nécrologe manuscrit Monnoye, il mourut à Paris). Ce dernier éditeur se trompant que la « traduction » en vers français du sonnet de Lucrèce, par Hesne: » jamais été vue qu'en 1714.) Cette *Invocation*

ses meilleures traductions en 17^m. siècle, avait été mise au jour dans un autre *Recueil curieuses et nouvelles*. Elle vée par les amis du traducteur s'était long-temps exercée de Lucrèce, et qui, par le de conscience, sacrifiait travail, sur l'étendue duquel ils d'accord. Si l'on en croit Boileau regardait notre homme l'un des hommes qui ne le mieux un vers. Pour d'en avoir parlé avec mépris sa 9^e. *Satire*, ainsi que le chant du *Lutrin*, il disait avait placé d'abord Boursault, Perrault ; que s'étant reconvertisseux, il avait successivement pris leurs noms, et substitué (1701) Hesnault, hors d'état de se servir, puisqu'il n'existait plus. Ouvrage dont nous avons fait mention commencement de cet article, *tiriana* donne, sous le nom d'élégie de 400 vers. et plusieurs fois, avec de justes divers fragments de ces deux Les vers et même la prose de l'un ont du nombre, de la grâce et de la précision. Il avait un talent, mais trop de subtilité. D'ailleurs la facilité négligée décele souvent l'écrivain peu laborieux, qui ne peut beaucoup mieux faire.

S. S.—N.

HESS (JEAN-RODOLPHE), né à Zurich, né en 1646, y mourut en 1695. Il a continué la culture de son canton, commencée par J. J. Düringer et Haller, jusqu'en 1695, ses volumes in-folio ; et il a laissé de nombreux manuscrits relatifs à l'histoire de la Suisse. Il a bien mérité de sa ville par un legs de six mille florins pour l'établissement d'une chaire de droit de la Suisse : malheureuse-

ment il s'est mépris dans sa fondation, en stipulant que les membres de sa famille auraient la préférence entre les candidats. Cette clause fâcheuse a fait que cette chaire, après avoir été illustrée par les Bodmer et les Fuesli, est devenue, depuis nombre d'années l'héritage stérile de la famille. — Félix Hess, né à Zurich en 1742, mort dans la même ville en 1768, avait fait d'excellentes études, et se distingua autant par les qualités aimables de son caractère, que par ses talents et ses connaissances. Il fut fort lié avec le célèbre Lavater. Mort très jeune, il n'a publié que quelques traités de théologie et de philosophie, en allemand. U—1.

HESS (Louis), né à Zurich en 1760, y mourut en 1800. Fils d'un boucher, il exerça l'état de son père : ses talents en peinture s'annoncèrent de très bonne heure ; et le genre du paysage fut celui auquel il s'appliqua, et dans lequel il a excellé. C'est dans la société de Salomon Gessner, que son goût se forma, et qu'il acquit les principes de l'art pour lequel d'ailleurs il n'eut point de maître. Son métier l'obligeait à de fréquentes excursions dans les montagnes de la Suisse, pour chercher et acheter son bétail ; et ce fut ainsi, par l'habitude d'observer les sites pittoresques, qu'il devint le peintre le plus vrai des paysages suisses. En 1794, il fit, à pied, le voyage de Rome : son séjour en Italie, quoique assez court, contribua néanmoins à perfectionner son talent, et à rendre son coloris plus pur et plus suave. Ses tableaux sont nombreux ; et ils surpassent tout ce que l'on connaît dans leur genre, pour la vérité du dessin, pour le choix et le goût qui règnent dans la composition, pour l'harmonie et la variété des sites qui caractérisent parfaite-

ment les différentes régions des montagnes et des Alpes, pour la vérité du coloris et surtout pour la transparence et le ton des eaux, qui sont délicieux dans tous ces ouvrages. On les recherchait beaucoup; et ils sont répandus en France, en Angleterre, en Allemagne, en Danemark et en Russie. Il en est resté un nombre considérable dans la patrie du peintre; et ce qu'il y en a de plus parfait se conserve chez sa veuve à Zurich. Dans ses dernières années, Hess a gravé, avec succès, plusieurs de ses dessins. (*Louis Hess, Peintre de paysages*, par L.-H. Meyer à Zurich, en 1800, in-8°.) U—1.

HESSE (PHILIPPE, landgrave de), dit le *Magnanime*, fils de Guillaume II, naquit en 1504; il n'avait que cinq ans lorsqu'il eut le malheur de perdre son père. Il lui succéda sous la tutelle d'Anne de Mecklenbourg, sa mère, princesse d'un rare mérite, mais qui, malgré ses efforts, ne put garantir ses états des incursions de François de Sickingen, gentilhomme du Palatinat. Elle recourut à la voie de la négociation, consentant à payer à son ennemi une somme de 55,000 écus pour les frais, et à lui accorder en outre l'indemnité qui faisait le prétexte de la guerre. Sickingen n'en continua pas moins d'inquiéter la Hesse: mais le comte landgrave, ayant atteint sa majorité en 1518, sut le forcer à respecter ses frontières. Instruit, en 1522, que Sickingen faisait le siège de la ville de Trèves, il se mit à sa poursuite, et, aide de l'électeur palatin, le força de renoncer pour toujours à ses brigandages. Il reprit les armes en 1525, pour repousser les anabaptistes, qui envahissaient ses états, et, les ayant enfermés dans Fulde, il les contraignit à se rendre à discrétion. Il se réunit aux autres électeurs, pour achever d'exterminer ces sectaires dange-

reux, et contribua à la prise en chef (*Voy. Thomas Muncz*) déclara, en 1526, pour les du luthéranisme, et se joignit au duc de Saxe, pour demander la liberté de conscience l'opposition qu'il avait eue par des princes catholiques, finit de fournir des troupes Turcs, donnant pour motif que le christianisme est un qui doit tout souffrir, c'est-à-dire son esprit que d'employer pour réduire ses ennemis. En 1530, la profession de foi sous le nom de confession bourgeoise, et se lia avec les protestants par le traité de Hagenberg, mis au ban de l'empire soutenu par François I^{er}, blâmé dans les états dont on l'avait dépouillé. Philippe avait épousé en 1523, Christine, fille du duc de Saxe: mais comme il était sans intelligence avec sa femme, il s'adressa aux théologiens de la communion, qui l'autorisèrent une nouvelle union sans cérémonie; et, d'après cette sanction, il se maria, en 1530, à Margarete, fille d'un pauvre gentilhomme avec laquelle il vivait, depuis ce moment, en concubinage. Il se distingua dans la guerre des protestants contre Charles Quint, concert avec l'électeur de Saxe, par la prise de Dillingen et de Donauwörth en 1546; mais, déclaré rebelle, il fut obligé de se soumettre aux conditions qu'il imposa le vainqueur. L'empereur, engagé à respecter sa liberté, substitua d'un mot (1),

(1) L'acte portait qu'il s'exprimerait en latin; mais au mot *discrète*, en allemand, Granvelle avait substitué *owige* (pour

ogea cette clause ; et il fut onnier pendant quatre ans **ANNEVILLE**, XVIII, 316). de Muhlberg avait anéanti **Smalkalde** ; et Philippe ne entreprendre en faveur des d'Allemagne : mais il fait qu'il put, ceux de France ; **Dandelot** à lever des trou- prince de Condé. Philippe u courage d'un grand capi- ame élevée et un esprit pé- protégea les lettres, et fon- tité de Marbourg. Il mou- mars 1567, et eut pour son fils **Guillaume IV**.

W—s.

(**GUILLAUME IV**, land- , dit le *Sage*, fils du précé- ut de l'empereur l'investi- plus grande partie des états ossédés son père, et ob- rivilege d'y instituer des , dont les jugements, en ile, ne pourraient pas être la révision de la chambre Il gouverna ses sujets avec et douceur, sut les maintenir aix, et favorisa leur goût iences et les arts. **Guillaume** i-même l'astronomie avec va, en 1561, un observa- sel ; et il y fit des observa- int trompues, sans aucun lant dix-sept ans. Il associa es travaux **Christ. Rothman**, thématicien, et **Juste Byrge**, structeur d'instruments as- es. **Grégoire XIII** l'enga- ne bulle, en 1582, à adop- veau calendrier ; mais irrité anchant qu'avait pris le pa- écrivant, le landgrave dé- te à rejeter, sans examen, tier. **Guillaume** mourut, le

ble remis au landgrave, qui l'avait marqué cette différence.

25 août 1592, âgé de 60 ans. Le résul- tat de ses travaux astronomiques a été publié, par **Willebr. Snellius**, sous ce titre : *Cœli et siderum in eo erran- tium observationes Hassiacæ*, Leyde, 1628, in-4°. ; et ce Recueil, que **Lalande** juge très important, a été inséré dans l'*Historia cœlestis* d'**Alb. Cur- tius** ou **Lucius Barretus**. On y distingue un catalogue des étoiles fixes, dressé par le landgrave d'après la méthode la plus généralement employée aujourd'hui. Ce prince était en correspondance avec **Tycho-Brahé** ; et l'on a publié quelques- unes de ses *Lettres* dans la première *Centurie* de celles de ce célèbre astro- nome, dont il fut le protecteur const- tant, et sur lequel il appela l'attention de son souverain, **Frédéric**, roi de Danemark. **Guillaume** eut pour suc- cesseur son fils **Maurice**, prince très instruit, mais dont la vie fut troublée par des querelles religieuses, et qui éprouva presque autant de disgrâces pour avoir renoncé au luthéranisme en passant au calvinisme, que son aïeul pour l'avoir embrassé. En mars 1627, il abdiqua sa couronne en fa- veur de son fils **Guillaume V**, dit le *Constant* ; et il mourut le 16 mars 1632.

W—s.

HESSE-CASSEL. (**CHARLES**, land- grave DE), second fils de **Guillaume VI**, né le 3 août 1654, succéda en 1670 à son frère **Guillaume**, mort sans avoir été marié. Peu sensible à la gloire militaire, il se borna à faire respecter ses Etats par ses voisins, et employa toutes les sommes dont il pouvait disposer, à encourager la culture des arts utiles. Il attira dans ses Etats des hommes à talent, les y retint par ses bienfaits, et procura à la ville de Cassel de nombreux éta- blissements d'instruction ou d'utilité publique. Ce prince fut enlevé à ses sujets, qui le pleurèrent comme un

père, le 23 mars 1730. Il avait eu plusieurs enfants de son mariage avec Marie-Amélie, princesse de Courlande. Son fils aîné, Frédéric 1^{er}, roi de Suède, lui succéda. (V. FRÉDÉRIC 1^{er}.) W—s.

HESSE - DARMSTADT (LOUIS, premier landgrave DE), petit-fils de Philippe-le-Magnanime, naquit le 24 septembre 1577. Son attachement à la maison d'Autriche lui mérita le surnom de *Fidèle*. Les alliés de l'électeur Palatin n'ayant pu l'engager à entrer dans la ligue contre l'empereur, ravagèrent ses Etats en 1622, et, l'ayant arrêté avec son fils, les livrèrent à l'électeur, qui les retint prisonniers dans l'espoir d'obtenir une paix plus avantageuse. Les circonstances ayant obligé ce prince à se confier lui-même à la générosité de l'empereur, il rendit la liberté au landgrave. Louis fut indemnisé des pertes que lui avait occasionnées la guerre, par le don des Etats confisqués sur son oncle Maurice. Il prit possession de Marbourg en 1624; remplaça les professeurs calvinistes de l'université par d'autres de la confession d'Augsbourg, et signala son zèle pour la croyance luthérienne. Il mourut le 27 juillet 1626, laissant plusieurs enfants de son mariage avec Catherine, fille de l'électeur de Brandebourg. W—s.

HESSE - RHINFELS (ERNEST, landgrave DE), petit-fils de Guillaume-le-Sage, et le plus jeune des fils de Maurice, naquit le 8 décembre 1625, et parvint à être rétabli dans la possession d'une partie des Etats de son père. Il épousa en 1647 Marie-Eléonore, fille de Philippe-Reinhardt, comte de Solms. Le ressentiment qu'il conservait de la sévérité dont l'empereur avait usé envers son père, l'engagea à se réunir

aux mécontents : mais il n'eut que des revers, et fut fait prisonnier à la bataille de Geiseke par le maréchal Lamboy. Pendant sa détention, eut des doutes sur les priu ligieux dans lesquels on l'avait engagé, et, s'étant fait instruire de la religion catholique, il aussitôt qu'il fut libre, de rentrer dans le sein de l'Eglise romaine. En 1689, il épousa la bas-officier dont la société agréable. Sa ville capitale fut prise par les Français en 1692; ne put être prise. Ernest mourut le 10 août de l'année suivante, à soixante-dix ans. — ERNEST-ROLD, son petit-fils, mort le 10 septembre 1731 à quarante-neuf ans, laissa deux fils qui lui succédèrent, et trois filles, dont l'une épousa le prince de Piémont, de Sardaigne, Charles-Emanuel, et une autre à Louis-Henri, Condé.

HESSE (ERNEST CARRÉ), des plus célèbres virtuoses de l'époque, naquit à Gros-Thuringe le 14 avril 1668. Ses études musicales à Leipzig puis à Eisenach, et s'attachant à la grave de Darmstadt, qui le nomma conseiller de guerre. Ce prince le fit venir à Giessen, Hesse, dans l'université de cette ville pour de jurisprudence, genre d'étude qu'il n'aimait pas. On a vu rarement pratiquer des disciples du dieu de l'harpe. En 1698, Hesse obtint la permission de faire un voyage à Paris, pour perfectionner dans la pratique instrument favori. Il reçut de nombreux leçons de M. Forquerai; mais, comme les maîtres étaient ennemis, il fut obligé de prendre, auprès de deux, un nom emprunté.

pondit également bien à leurs soins ; chacun s'orgueillissait de son élève : enfin , à l'occasion d'un concert public , ils se portèrent un défi ; et l'on peut juger de leur surprise lorsqu'il se trouva que les deux élèves que l'on voulait mettre aux prises n'étaient qu'un seul et même homme. Hesse éleva tous les suffrages , et dans son exécution fit connaître tour-à-tour la manière de chacun de ses maîtres. Il quitta Paris ensuite , puis visita l'Angleterre , la Hollande et l'Italie , où il se perfectionna dans la composition. A son retour il passa par Vienne , où l'empereur lui fit présent d'une chaîne d'or , et le nomma bientôt après son maître de chapelle. En 1719 Hesse parut à Dresde aux fêtes données pour le mariage du prince électoral. Il se retira depuis à Darmstadt , où il mourut le 16 mai 1767 , âgé de quatre-vingt-neuf ans. On a de lui beaucoup de *Motets*, d'*Oratorio*, et autres compositions sacrées , qu'il écrivit pendant qu'il était maître de chapelle , ainsi qu'un grand nombre de *Sonatas* pour la *viola di gamba*. — HESSE (Jeanne-Elisabeth Doebrecht), femme du précédent , fut une des plus célèbres cantatrices de son temps. Après avoir brillé d'abord au théâtre de Leipzig , avec ses deux sœurs , Simonetti et Ludwig , elle épousa Hesse , en 1715 , à la cour de Darmstadt , et , par ses soins , acquit un tel degré de perfection , qu'elle était désirée dans toutes les cours de l'Allemagne. Elle en fit long-temps les délices , et mourut à Darmstadt. D. L.

HESSELINK (GÉRARD), théologien anabaptiste hollandais , né à Groningue en 1755 , mort à Amsterdam en 1811 , après avoir fait de bonnes études dans sa ville natale , à Lingén et à Amsterdam , publia , en prenant ses degrés en philosophie à

Lingén , en 1778 , une dissertation intéressante *De Montibus ignivomis ac terre motibus, eorumque cognitione*. Nommé professeur de théologie au séminaire des anabaptistes , à Amsterdam , en 1786 , il prit possession de sa chaire par un Discours latin , où il recherchait la cause qui fit rejeter la doctrine évangélique , tant par les juifs que par les gentils , à l'époque de la première prédication de l'Evangile. Il fut appelé à la chaire de philosophie , dans le même séminaire , en 1800. On a de lui , outre les discours dont nous venons de parler , trois Mémoires théologiques , couronnés par la société Tyliérienne de Harlem , et insérés dans ses recueils. Ces mémoires sont en hollandais , ainsi que la plupart des autres productions de Hesselink , dont nous allons parler encore : I. Un Mémoire couronné par la société théologique de la Haye , et inséré dans ses recueils , *Sur le sacerdoce de J.-C. , tel qu'il nous est représenté dans l'Épître aux Hébreux*. II. Plusieurs Mémoires de physique , ou d'histoire naturelle , imprimés , soit séparément , soit dans divers recueils. III. Un *Dictionnaire herméneutique du Nouveau-Testament* , en 2 vol. in-8°. IV. Un *Mémoire* sur le rythme et la prosodie de la langue hollandaise , comparés avec le rythme et la prosodie des anciens. Plus de sagesse que d'originalité caractérise en général les productions de Hesselink , empreintes , au surplus , de cet esprit de tolérance qui distingue aujourd'hui la communion à laquelle il appartenait. M—on.

HESSELIUS (FRANÇOIS), philosophe hollandais , né à Rotterdam , en 1680 , y fut nommé , en 1702 , professeur d'éloquence et d'histoire. Il obtint , en 1708 , un des canonicats sécularisés du chapitre de Notre-

Dame, à Utrecht, où il mourut en 1746. Il a donné : 1°. une édition d'*Ennius* (Voy. ENNIUS), Amsterdam, 1707, in-4°; — 2°. une de *Vibius Sequester, de fluminibus*, etc., Rotterdam, 1711, in-8°; — 3°. une des *Inscriptions* recueillies par Gudin, Leeuward, 1731, in-folio. Saxius juge qu'on aurait pu mettre plus de soin et d'exactitude à ce dernier travail. M—ON.

HESSELIUS (ANDRÉ), pasteur de la colonie suédoise établie en Amérique, était né en 1677, dans la paroisse de Skedvi. L'évêque de Skara, Jesper Swedberg, père du fameux Swedenborg, l'engagea, en 1711, à se rendre en Amérique, pour être à la tête de l'église suédoise. Cette église était composée des Suédois qui avaient passé en Amérique, sous le règne de Christine, pour s'établir le long du fleuve Delaware, en Pensylvanie. Hesselius s'embarqua en Angleterre, et arriva au lieu de sa destination, dans le mois de mai 1717. Il commença aussitôt ses fonctions; et tel fut le zèle avec lequel il les remplissait, qu'il trouva le temps d'instruire les Indiens, et de recueillir un grand nombre d'objets d'histoire naturelle, dont il envoya les plus intéressants en Suède. Pendant ses excursions, il rencontra une communauté de disciples de Labadie, nommés Labadistes, qui avaient formé des établissements en Amérique: il s'entretint avec eux, et entreprit de les faire rentrer dans le sein de l'église protestante. La plupart renoncèrent aux opinions fanatiques de leur fondateur, et se réunirent aux anglicans, dont ils étaient voisins. Hesselius fut rappelé en Suède en 1723: il s'embarqua sur un vaisseau anglais, et arriva à Londres; mais une tempête violente, survenue pendant le trajet, lui

fit perdre ses livres, ses notions et tous ses effets. On le cura cependant à Londres les moyens de passer en Suède, où il obtint la place de pasteur en Dalécarlie d'aller prendre possession de la place, il eut une audience de la reine de Suède, en présence du sénat; et il remit, sur l'état de la colonie suédoise en Amérique, une relation qui fut imprimée. André Hesselius mourut en 1753, laissant, en manuscrit, le *Journal des observations* qu'il avait recueillies en Amérique. Il avait un frère, Jean Hesselius, docteur en médecine, membre de l'académie des sciences de Stockholm en 1752, et qui s'était appliqué avec succès à l'histoire naturelle. On a de lui des recherches très intéressantes sur les productions du règne végétal de la Suède, et sur la manière de les rendre utiles. Il découvrit, près de Hielmar, une carrière de marbre avec des veines rouges, un cabinet de beaux qu'on trouve dans le Nord, une collection de serpents et de lézards, d'autres reptiles, que son frère avait envoyés d'Amérique, est dans son cabinet d'histoire naturelle de l'université d'Upsal. C

HESSELS (JEAN), que l'on a appelé Pallavicini, dans son *Histoire du concile de Trente*, a mal-à-propos confondu Jean Hesselius, avec Jean Hesses, à cause de l'identité des prénoms, et de la similitude des noms, et parce que l'un appartenait à la savante université de théologie de Louvain, et l'autre à Louvain en 1522; et qu'il y mourut d'apoplexie en 1552, ou plus vraisemblablement en 1553. Hesses eut beaucoup de réputation et composa un grand nombre

polémique et de théologie, et autres, que des *Commentaires* sur l'évangile de St.-sur la 1^{re} épître à Timothée, de St.-Pierre, et les moniques de St.-Jean, 1 vol. Le meilleur ouvrage est un me, également en latin, 1595, in-4°. Ce catéchisme, plus étendu que le titre ne annonce, est un traité comologie dogmatique et moderne. Grande partie des ouvrages d'Augustin. Le style de Heslair, mais d'usage : il approfondit, avec assez de jugement, les qu'il traite, occupé du s que de la forme, et de la lus que des tours de phrases nt à la rendre. D—B—A.

US. Voy. EOBANUS.
CHIOS, lexicographe grec, whose est inconnue, nous in dictionnaire compilé d'aglossaires qui avaient été r l'intelligence des anciens grecs. On y trouve donc les ns les moins usités qui se nient dans les poètes, les oraphilosophes, les médecins oriens; celles qui étaient par-à quelques peuples, comme s, les Lacons, etc.; les ters dans les sacrifices, les di-, la gymnastique, etc.; enfin, qui sortent de l'usage ordila langue. Il n'a fait que les r ordre alphabétique; et il peu de critique, qu'il s'est euse tromper par des fautes s, et a forgé des expressions, qui n'avaient jamais existé. ut voir des exemples dans la e Ruhkenius sur le second e l'édition que nous indiquetôt. Il paraît que nous n'at cet ouvrage dans son état

primitif, et que les copistes y ont ajouté. d'après d'autres lexiques, les expressions les moins usités des *Sep-tante* et du *Nouveau-Testament*. Il n'en parle point dans sa préface, qui paraît bien de lui, malgré l'opinion de Valckenauer: d'ailleurs elles sortent, pour la plupart, de l'ordre alphabétique qu'il avait suivi. Il a aussi été fréquemment altéré par les copistes, et même par le premier éditeur. Malgré tous ces défauts, ce lexique est très important, non seulement pour l'explication des auteurs qui nous restent, mais encore pour la découverte de beaucoup d'usages de l'antiquité. La première édition d'Hésychius est celle d'Alde, 1514, in-folio, par les soins de Marc Musurus. Depuis ce temps, il a été l'objet des travaux d'un grand nombre de savants. Leurs observations ont toutes été recueillies dans l'édition commencée par Jean Alberti, et terminée par David Ruhkenius, en deux volumes in-fol., dont le premier a paru à Leyde en 1746, et le second en 1766. Le seul manuscrit que l'on connaisse de cet auteur, est celui qui se conserve dans la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise, et d'après lequel Musurus l'a fait imprimer pour la première fois. Souvent l'éditeur n'a pas su lire les abréviations: il lui est aussi arrivé quelquefois de corriger ce qu'il n'entendait pas. Ce manuscrit avait donc besoin d'être collationné de nouveau. C'est ce qu'a fait M. Schow, savant danois, dont le travail a paru sous le titre suivant: *Hesychii Lexicon ex codice mss. bibliothecæ D. Marci restitutum*, Leipzig, 1792, in-8°. Le savant Bast trouvait que cette collation laissait encore beaucoup à désirer; et il croyait que certaines abréviations avaient été mal lues par M. Schow.

HÉSYCHIUS, surnommé *Illustrius*, né à Milet, vivait dans le sixième siècle de notre ère. Il nous reste de lui quelques extraits de sa Chronique ; et un *Abrégé des vies des philosophes*, par ordre alphabétique, qui est tiré en grande partie de *Diogène-Laërce*. Ces deux ouvrages ont été réunis par Meursius, qui y a ajouté des notes et une traduction latine, Leyde, 1613, in-8°. Les *Extraits sur les origines de Constantinople* ont été réimprimés dans la Byzantine. — HÉSYCHIUS, de Milet, autre écrivain grec, n'est connu que par l'ouvrage suivant, qui parut en grec avec une traduction latine : *Hesychii Milesii de his qui eruditionis famâ claruere liber, interprete Hadriano Junio*, Anvers, 1572, 1 vol. in-8°. Cet ouvrage est fort médiocre, et de peu d'intérêt. On ignore à quelle époque vivait l'auteur. C—A.

HEUMANN (CHRISTOPHE-AUGUSTE), né à Alstadt, dans le duché de Saxe-Weimar, le 5 août 1681, annonça, dès sa première jeunesse, une égale disposition pour les lettres et pour les sciences. Il eut pour professeurs Schneider, Gleitsmann, Treuner et Struvius. Ses connaissances en philologie, en philosophie et en théologie, lui acquirent une immense réputation. En 1713, il fut nommé inspecteur du séminaire de Iéna, et obtint, depuis, la place de professeur de théologie en l'université de Gœttingue. Il donna, en 1758, sa démission de cette place, ne voulant pas enseigner, sur la Ste. Cène, un dogme qu'il regardait comme une erreur ; mais il conserva cependant son rang, ses titres et le traitement. Il mourut le 1^{er} mai 1764. On a de lui beaucoup d'ouvrages ; il suffira de citer : I. *De Libris anonymis ac pseudonymis Schediasma complectens observationes generales et spicilegium ad*

Vincenti Placcii Theatrum morum et pseudonymorum 1711, in-8°. Leclerc parle av de ce livre dans le tome xx *Bibliothèque choisie*, tout en manquant contre quelques erreurs concernant. Mylius a publié *Notes* sur l'ouvrage d'Heumannsa *Bibliotheca anonymorum et pseudonymorum*. Reimann a ajouté quelques corrections, pour *diasma*, dans son *Catalog theologicæ* (1). II. *Dissertacæ de Pilatino litterario*, Gœttingue, 1721, in-4°. III. *Pæpistolæ miscellaneæ ad li simos ævi nostri viros*, Halle 32, trois volumes in-8°. I *loge dissertationum*, 1745-8°. V. *Nova Sylloge dissertationum*, 1752-54, in-8°. Dans l'ouvrage et dans les deux pré Heumann éclaircit beaucoup sages d'auteurs anciens grecs. VI. *Dissertatio exhibens historiarie fragmenta aliquot* in-4°. VII. Des éditions de I. des *Eloges de Sainte-Marthe Antiquitates academicæ* del etc., etc. (Voy. CONRING. I LACTANCE et SAINTE-MARTH *Conspectus reipublicæ litterariæ ad historiam litterariam* 1726, 1732, 1735, 1746, 1763, in-8°. Dans la première édition, il donne les nombreux ouvrages ou liste qu'il a continuée dans les de trois éditions suivantes.

(1) Quelques bibliographes ont avé l'ius avait donné, en 1740, une nou du *Schediasma* d'Heumann. Mylius 1740, un vol. in-fol. intitulé : *Bibliothecæ anonymorum et pseudonymorum descriptio 4000 scriptores... complectens, ad et continuandum V. Placcii theatrum... et Ch. Aug. Heumannii Schediasmæ*. La suppression, dans quelques, des mots *ad supplendum* et co aura induit en erreur ceux qui n'auraient lu.

ont été reproduites dans la 1^{re} édition donnée par Jérémie Eyring, Hanovre, 1791-97, 2 volumes petit in-8°. C'était déjà un ouvrage très estimé, dès la seconde. Stolle disait, dès-lors, qu'il ne savait pas de livre d'histoire lit-qu'il lui préférât. Les soins de et ceux de J. N. Eyring en ont fait un livre très commode et très utile aujourd'hui : c'est une excellente introduction à l'histoire littéraire; on ne saurait trop en recommander l'usage. Heumann et Eyring montraient qu'ils possédaient le talent de raconter beaucoup de choses dans un petit espace. Malheureusement l'édition d'Eyring n'a pas été achevée. On n'a publié ni la deuxième ni le second volume ni la table de l'ouvrage, il faut toujours attendre l'édition de 1763. La vie d'Heumann a été écrite en allemand par André Cassius, 1768, in-4°, 64 pag. On y trouve la liste de ses ouvrages de cet érudit; on y trouve aussi la *Memoria anni* de Heyne, Göttingue, in-fol., qui a été réimprimée en 1768, dans la *Biographia selecta* de M. Mursinna, tom. 1, p. 131-132. Voy. DENYS le jeune, XI, 107; GLEICHMANN, XVII, 507; N. ENDLING, XIX, 208, et G. E.) — HEUMANN (Jean), professeur de jurisprudence à Altorf, né en 1711, mort en 1760, a publié des dissertations sur le droit et la diplomatie, et entre autres : I. *Commentatio de re diplomatica imperatorum ac regum germanorum, inde ab aevi magni temporibus*, 1745, in-4°. II. *Opuscula quibus varia germanici itemque historica et critica argumenta explicantur*, in-4°. III. *Exercitationes universi præcipuè germanici*

ex genuinis fontibus restituti, 1749, in-4°. IV. *De re diplomatica imperatricum augustarum ac reginarum Italiae*, 1749, in-4°. V. *Commentatio de re diplomatica imperatorum ac regum germanorum inde à Ludovici germanici temporibus*, 1753, in-4°. VI. *Commentatio de fontibus et œconomia legum civilium*, 1754, in-4°, etc. etc. A. B.—r.

HEURNIUS (JEAN), en hollandais *Van Heurn*, naquit à Utrecht en 1543; d'une ancienne et illustre famille; mais M. Portal (Hist. de l'anat. et de la chir.) le dit fils d'un marchand de vin. Après avoir montré peu d'aptitude pour les sciences jusqu'à l'âge de quinze ans, quoiqu'il étudiât avec beaucoup de zèle, il déploya des dispositions et des talents extraordinaires pour la médecine, dès qu'il s'y adonna. Il s'y appliqua, dans sa patrie et à Paris, sous le savant Duret, et ensuite sous les professeurs les plus célèbres de l'Italie: l'un d'eux voulut lui céder sa chaire, et lui donner sa fille en mariage. La jalousie des rivaux de Heurnius l'obligea de quitter précipitamment ce pays. A son retour à Utrecht, on lui proposa plusieurs charges, qui l'eussent éloigné de la profession de la médecine, et il y fut quelque temps échevin; mais son penchant l'emporta, et il devint médecin du comte d'Égmond et de Noircarmes, gouverneur de la province d'Utrecht pour les Espagnols. Cela le fit échapper aux dangers universels, durant les troubles. Ayant guéri ce seigneur d'une jaunisse dont personne n'avait pu démêler la cause, il acquit une réputation qui le fit nommer professeur à Leyde, en 1581, et médecin de Maurice de Nassau: elle augmenta, lorsqu'il eut guéri la sœur de ce stadhouder, la princesse Emilie, qui voulait se laisser mourir de faim par amour pour le prince Emanuel de

relles et l'économie rurale, de Naples; de l'académie impériale Joséphine de Vienne. Parmi les écrits qu'il a publiés, les uns lui appartiennent exclusivement; il a été le traducteur ou l'éditeur des autres : I. *Précis sur le tétanos des adultes*, Paris, 1792, in-8°. Cet opuscule renferme des vues très judicieuses sur les caractères du tétanos, et sur le traitement, presque toujours infructueux; de cette terrible névrose.

II. *Rapport de la Commission medico-chirurgicale instituée à Milan, ou Résultats des observations et expériences sur l'inoculation de la vaccine*; traduit de l'italien avec des notes, Paris, 1802, in-8°. Cette traduction, enrichie de justes et savantes réflexions, est dédiée à la respectable sœur Agathe Boissy par son élève reconnaissant.

III. *De la nature des fièvres et de la meilleure méthode de les traiter*; ouvrage du docteur Giannini, traduit de l'italien avec des notes et des additions, Paris, 1808, 2 vol. in-8°. Les observations du traducteur rehaussent singulièrement le mérite de l'original; elles se distinguent par une érudition choisie et par la pureté du style: on y trouve des renseignements précieux sur l'emploi thérapeutique de l'eau froide, sur la contagion, sur l'exercice de la médecine militaire. IV. *Notice sur Manne* (chirurgien de la marine), Berlin, 1808, in-8°. de 27 pages. V. *Instruction sur la culture et la récolte de la betterave, sur la manière d'en extraire économiquement le sucre et le syrop*, par G. F. Achard; traduite de l'allemand par Copin, Paris, 1811, 1812, in-8°, fig. Éditeur de cette traduction, Heurteloup y a joint une préface et des notes utiles. Divers recueils périodiques, et sur-tout le Journal de la société de médecine de Paris, contiennent des Mémoires inté-

ressants de cet illustre chirurgien. Il était collaborateur du Dictionnaire des sciences médicales, auquel il a fourni les articles *Abcès*, *Acrochordon*. Il avait traduit le bel ouvrage de Scarpa sur l'anévrisme, et se proposait de le publier avec toute la magnificence de l'original. Enfin, il laisse manuscrits de nombreux matériaux, et notamment un *Traité complet des tumeurs*, auquel il s'occupait à mettre la dernière main. Le docteur Sédillot a prononcé, sur la tombe de N. Heurteloup, un discours (biographique) qu'il a inséré dans son journal, et dont plusieurs exemplaires ont été tirés séparément. C.

HEUSINGER (JEAN-MICHEL), né à Sundhausen, près de Gotha, le 24 août 1690, s'est fait un nom estimable parmi les philologues. Après avoir été recteur de l'école de Laubach, et professeur à Gotha, il passa, en 1730, à Eisenach; avec le titre de directeur du gymnase, et il conserva cette place jusqu'à sa mort, arrivée le 24 février 1751. Ses principaux ouvrages sont : I. Une édition très utile des *Césars* de Julien (Gotha, 1736), qui avait été commencée par Liébe, et qu'il termina. II. Une édition d'*Esopé* (Eisenach, 1741). Les notes de Heusinger ont été réimprimées, plus d'une fois, et récemment dans l'édition d'*Esopé* donnée, en 1810, par M. Schzer. Le docteur Coray en a parlé avec éloge dans son excellent recueil de Fables grecques. III. Une édition de *Cornélius Népos* (Eisenach, 1747). Il avait déjà, quelques années auparavant, publié des *Remarques* sur cet auteur, à l'occasion de l'édition trop estimée de Van Staveren; et il avait critiqué assez vivement les notes du savant hollandais, qui lui répondit avec aigreur dans le sixième volume des *Novæ observationes miscellaneæ* de D'Orville. Heusinger fit une répli-

On trouve dans le second des *Selecta scholastica* de 1713; et enfin il donna cette édition de Cornélius Népos, où il y a des observations excellentes, et le succès pourtant n'a pas grand. Pour l'histoire de cette œuvre, on peut consulter l'art. Cornélius Népos dans l'*Onomasticon* de Saxius. IV. Deux livres *lationes*, dans lesquels sont ou expliqués beaucoup de des écrivains grecs et latins. Parut en 1751, après la mort de son père. Ce fut son fils qui en fut l'auteur: il se nommait Frédéric. Comme il avait, en 1744, pu une dissertation sur une médaille romaine, et il promettait de dignement le nom de son père, mais il mourut fort jeune, et ne put remplir les espérances qu'il avait fait concevoir. Il avait le titre de conseiller et secrétaire du duc de Saxe-Gotha, et avait, pendant quelque temps, dirigé le gymnase d'Eisenach. Michel Heusinger, ses ouvrages dont nous venons de parler, et, de plus, composé une collection de dissertations, dont un grand nombre ont été recueillies par Töpfer. C'est trop long d'en donner les titres; nous suffira d'indiquer celles qui ont été de la lumière du vif-argent; les citations du matin dans l'antiquité; de la rareté et du prix des manuscrits avant l'imprimerie; de l'usage des études militaires et littéraires; la bibliothèque du gymnase d'Eisenach. On trouve encore à Heusinger des éditions de l'Histoire de Cicéron, par Valerius, et de l'*Hellenologia* de Valerius. Il a joint à ce dernier ouvrage de Gotha, 1755, in-8°. des additions, des remarques importantes de l'auteur. Deux ans avant sa mort, il avait publié un *Speci-*

men d'une nouvelle édition des Offices de Cicéron. Ses papiers passèrent à son neveu, de qui nous parlerons dans l'article suivant. C'est à ce neveu qu'appartient l'édition du traité de Plutarque sur la manière d'élever les enfants, que l'exact Saxius attribue mal à propos à Michel Heusinger.

B—ss.

HEUSINGER (JACQUES - FRÉDÉRIC), neveu du précédent, naquit, le 11 avril 1718, à Useborn, dans la Wetteravie. Il reçut sa première éducation littéraire à Gotha, dans la maison et sous les yeux de son oncle, qui l'aimait avec toute la tendresse d'un père. De Gotha, il se rendit à l'université de Jéna, où il se distingua beaucoup. Son dessein était même de s'y fixer; mais il fut séduit par l'offre d'une place de co-recteur dans le gymnase de Wolfenbüttel, et surtout par l'espérance de pouvoir vivre au milieu de la riche bibliothèque de cette ville. De co-recteur, il devint recteur en chef, lorsqu'en 1759 Dommerich résigna cette place pour celle de professeur à Helmstadt. Le premier ouvrage d'Heusinger parut à Jéna, en 1745. C'est une dissertation dans laquelle il décrit un manuscrit grec de la bibliothèque de l'université de Jéna. Ce manuscrit, très moderne, contient l'*Ajax* et l'*Electre* de Sophocle, avec des scholies, alors inédites. Heusinger en discute les principales variantes, et publie quelques-unes de ces scholies. Depuis, ce manuscrit a été examiné de nouveau par M. Purgold, qui, en 1802, en a donné toutes les variantes et toutes les scholies, et, chose assez singulière! sans se douter le moins du monde qu'il eût été précédé par Heusinger. Un critique anonyme avait proposé, dans une gazette d'Altona, sur quatre passages de l'Evangile, des conjectures aussi har-

dies qu'inutiles : Heusinger le réfuta dans une petite dissertation, publiée en 1746. Trois ans après, il fit paraître une édition fort recommandable du *Traité De l'éducation des enfants*, que l'on attribue vulgairement à Plutarque. Il faisait espérer, à la fin de sa préface, qu'il travaillerait sur d'autres ouvrages de Plutarque; mais un programme de peu d'étendue sur le *traité De la différence entre l'ami et le flatteur*, est tout ce qu'il a publié sur cet auteur. Les manuscrits de Wolfenbützel lui offrirent un *Traité inédit de Metris*, par Mallius Theodorus : il le fit imprimer en 1755; et, en 1766, il en donna une seconde édition considérablement améliorée. Il y joignit des fragments du commentaire de Pompeius sur Donat, et quelques opuscules métriques d'un assez faible intérêt. Le volume est terminé par deux courts fragments de Cornélius Népos, qu'il avait trouvés dans un manuscrit de Wolfenbützel, et publiés déjà en 1759: il les reproduisait accompagnés d'éclaircissements nouveaux, et d'une réfutation très satisfaisante, à ce qu'il nous a paru, des arguments de Klotz, qui en avait attaqué la latinité. L'Essai de corrections sur Callimaque, que Heusinger publia en 1766, est peu connu et apparemment fort rare; car M. Blomfield, le dernier éditeur de Callimaque, n'a pu se le procurer. Au reste, il nous semble qu'à défaut de l'édition originale, il aurait dû, d'après l'indication de la Bibliothèque grecque, recourir à l'année 1768 des *Novae Acta eruditorum*, où cet Essai a été réimprimé. Ce journal ne doit pas être fort difficile à rencontrer. Le meilleur titre d'Heusinger à la réputation de critique et de philologue, est son édition des *Offices* de Cicéron. Il la commença vers 1754, d'après

l'intention de compléter le texte de son oncle avait commencé. La bibliothèque de Wolfenbützel lui fournit de nombreux secours; il y joignit avec attention des premières et des grammairiens qui ont écrit sur les paroles de Cicéron : enfin, il ne voulut négliger aucun des moyens qui se présentaient la critique et l'établissement de la manière la plus exacte et la mieux latine le texte des *Offices*, que la multiplicité des lectures rend quelquefois problématique. Ces recherches se multiplièrent tellement, qu'il était parvenu à mettre en état de voir le jour cette édition même l'année où Conrad, encore fort jeune, se fit publier de la publie; et il fit paraître à Brunswick, en 1783, le résultat de son long-temps attendu de son oncle. Pour la cette édition est un chef-d'œuvre, est difficile de porter plus loin le travail de deux Heusinger, la connaissance de la langue et de ses subtilités, et impossible de ne pas être dans les recherches plus minutieuses, si l'on peut s'exprimer plus de soin et de diligence dans la face du jeune Conrad est si digne, par le goût pur de la latinité, et la justesse des observations de servir d'introduction à ce lent travail. Un éditeur qui a fait le texte de tous les ouvrages d'avec cette merveilleuse exactitude, ferait un honneur infini, et si s'il est possible, à la gloire de ce grand écrivain : mais une pareille entreprise semble au-dessus de l'homme.

HEUSSEN (HUGO VAN), pro-vicaire d'Utrecht la Haye, d'une famille catholique, 26 janvier 1654. Après sa

nnées dans la congrégation re, il revint en Hollande, à Leyde, où on le fit pasteur d'une église et un presbiter chez lui que M. de Neerburghe de Castorie, et vicaire en Hollande, demeura ca. La retraite des Français jusqu'à sa mort : en récompense le désigna, en mourir son successeur, et le chapitre l'élut en effet; mais prouva point ce choix. On a Heussen fort lié avec Armand Janséistes de France; et que les chanoines d'Utrecht eurent d'autres sujets. Ils en eurent trois, entre lesquels Codde fut choisi et sacré archevêque Sébastien. Celui-ci ayant été Rome, en 1700, pour rendre de sa conduite, laissa, en des pouvoirs de pro-vicaire Heussen, qui prenait aussi les grands-vicaires et de doyen de l'Utrecht. Quand Codde eut rendu du vicariat, puis déposé l'écrit du pape, Van Heussen dit-on, le Père Quesnel, s'il devait obéir; et la réponse qu'on ne devait pas prendre interdite, et que la connaissance appartenait aux évêques. En conséquence, Van Heussen continua de se regarder pro-vicaire, et refusa de recevoir à qui Clément XI accorda le titre. Il promit des intelligences qu'il eut les Etats, pour faire chasser quiconque tenta d'y avoir juridiction; et, fort de l'appui du souverain protestant, il brava les chefs de l'Eglise. Ce fut que le jansénisme se fortifia en Hollande. Quesnel, Fouillou, et autres appelants, y rési-

daient, et y propagèrent l'esprit de parti. Van Heussen mourut le 14 février 1729, laissant les ouvrages suivants : I. *Batavia sacra*, Bruxelles et Utrecht, 1714, in-folio. II. *Historia episcoporum federati Belgii*, Leyde, 1729, deux volumes in-fol.; traduits tous les deux en hollandais par Van Rhyin. Il écrivit aussi un traité de controverse contre Michel Læffius; ce traité, écrit en hollandais, est intitulé : *Hand-en-Huisboek der Katholyken*; et il a été réimprimé plusieurs fois sous différents noms. P—C—T.

HEVELIUS (JEAN), célèbre astronome, naquit à Dantzic le 28 janvier 1611, et mourut le 28 janvier 1687, âgé de soixante-seize ans et quatre heures (1). Son premier maître fut P. Kruger, qui l'engagea à se donner tout entier à l'astronomie. Hévélius avait reçu le jour de parents honnêtes et riches; il était d'une forte complexion et doué d'une vue perçante. Pendant cinquante ans il se livra au travail des observations, bien plus pénible en ce temps qu'il ne peut l'être aujourd'hui qu'on a des instruments beaucoup moins grands, plus faciles à manier, et placés pour la plupart dans le plan du méridien. Il reçut des encouragements des rois de France, d'Angleterre et de Pologne : Colbert l'avait mis sur la liste des étrangers célèbres à qui Louis XIV faisait des pensions. Son observatoire fut visité par des

(1) Les Français qui étoient en correspondance avec lui l'appelaient *Hewel*. C'est encore le nom que lui donnaient aujourd'hui les auteurs allemands. Dans tous ses livres, et dans le plus grand de ses lettres autographes, il a pris le nom d'*Hevelius*; il a quelquefois signé *Hoeffelius*. Les lettres qui lui ont été adressées, portent pour suscription, *Hewelcken*, *Hewelchen*, *Hewelcke*, *Hewelke*, *Hewelqu*, et *Hewelché*. Il est probable que son nom véritable étoit *Hewel*. Dans son épitaphe, on fait remarquer une grande ressemblance entre ce nom et le nom grec du soleil : la syllabe *chen*, *quid*, *ché*, pourroit être une addition qu'on fait quelquefois aux substantifs allemands, et qui varie suivant les pays.

rois , des princes et des savants de tous les pays. Il avait fait une étude particulière du dessin , de la gravure et de plusieurs arts mécaniques. Lui-même il construisit la plupart de ses instruments et plusieurs de ses lunettes. Il avait dans sa maison une imprimerie , en sorte qu'il put faire paraître plusieurs de ses ouvrages sans emprunter aucun secours étranger. Il entretenait habituellement un artiste et un imprimeur , par lesquels il se faisait aider dans ses observations. Plusieurs moururent dans la force de l'âge , et quand il venait de terminer leur éducation astronomique. Sa femme les remplaça souvent ; et , pendant dix années entières , elle le seconda dans toutes ses observations avec un zèle , une patience et une dextérité qu'il n'avait trouvés dans aucun de ses collaborateurs. Elle est représentée observant avec lui , à son grand sextant , dans deux planches de sa *Machine céleste*. Devenue veuve , elle fit paraître les deux derniers ouvrages de son mari , le *Prodromus astronomicus* , et le *Firmamentum Sobescianum* , qu'elle dédia au roi de Pologne , Jean III (Sobieski). L'épître dédicatoire est signée , *Elisabetha Hevelii vidua* (1). Tant de travaux astronomiques n'empêchèrent pas Hevelius de remplir avec assiduité et distinction les emplois civils auxquels il était appelé par son état , sa fortune et la considération dont il jouissait parmi ses concitoyens. Il fut dix fois consul et orateur applaudi , six fois prêteur , sans qu'aucun de ses jugemens ait été réformé. C'est ce que nous lisons dans son épitaphe composée par son ami Schmieden. En

(1) Elle se nommait Elisabeth Koopmann , et n'avait que seize ans lorsqu'Hevelius l'épousa . le 4 février 1663 , un an après avoir perdu sa première femme , Catharina Rebuschke , qu'il avait épousée en 1635.

septembre 1679 , un affe consuma , en son absence , ses maisons contiguës sur lesquelles il avait établi son observatoire , en peu d'heures , plus précieux , son instruments , la plupart d'écrits , et l'édition presque de la seconde partie de sa *Leste* , volume de 1286 pages lequel il avait consigné toutes ses observations astronomiques . Il sauva que deux exemplaires avait donné cinq au relieur . Il avait envoyé déjà il avait voulu faire honneur aux plus distingués , sonnages de marque d'argent reçu quelque témoignage . On voit ce qui a rendu si célèbre de la *Machine céleste* . complet , avec la *Selenographie* volumes reliés en maroquin planches enluminées en couleur , de la main d'Hevelius vendus , le 7 janvier 1700 , cent florins de Dantzic , ou cinq ducats . Les amateurs jusqu'à cent ducats le seigneur tout seul . Les *Éphémérides* Zach , desquelles nous tirons (tom. 1 , pag. 239) , nous une note de quelques exemplaires core subsistants . Lalande une liste plus détaillée de ce qu'il a légué à l'Institut . compte trente-quatre , de Paris , dans les bibliothèques de Ste.-Geneviève , de l'Observatoire , enfin de divers particuliers : le réminé en Angleterre , en Hollande et en Allemagne à trente mille thalers la Hevelius éprouva dans ce M. de Zach ajoute que le da Louis XIV réparaient

usé d'un duplicata de la lettre. Hévélius écrivait à Hévélius, de
 im, le 28 décembre 1679, et
 trois mois après l'incendie.
 serve une copie à la biblio-
 i Boi. A la première nou-
 rée en France, le célèbre
 s'exprimait en ces termes
 lettre au résident Pels : « Si
 ds princes étaient touchés
 que compassion de la ruine
 l'ornement de l'Europe, et
 ortune arrivée à M. Hévé-
 contribueraient de quelque
 lui le consoleraient. Il aurait
 de quelques patrons dans
 rs, qui représentassent qu'il
 avantageux aux princes, pour
 putation et pour leur gloire,
 venir au malheur de ce cé-
 ersonnage ; mais des parti-
 comme je suis, qui n'ont
 ces dans les cours, écri-
 our néant et sans fruit, etc. »
 n nous dit qu'Hévélius sup-
 malheur avec beaucoup de
 e que cet astronome regret-
 is, c'étaient les Notes qu'il
 joindre à son Catalogue d'é-
 it aus après, il écrivait qu'il
 it encore songer sans ver-
 rmes. Il ne se laissa pour-
 battre ; et dans sa vieillesse,
 ença ce travail, malgré les
 t les embarras *que des mé-*
it-il, lui ont suscités. Il ne
 pas plus clairement ; et l'on
 çonner qu'au nombre de ces
 , il rangeait quelques au-
 avaient écrit que, depuis
 ou des lunettes aux instru-
 ronomiques, avec l'espoir
 une précision soixante fois
 de, on ne devait plus te-
 compte de ce qu'on avait
 avec de simples pinnules.
 ention nouvelle, quoiqu'un

peu exagérée, devait inquiéter Hé-
 vélius, qui n'avait pas connu d'autres
 moyens ; et l'on conçoit la peine qu'il
 se donne en plusieurs endroits de ses
 ouvrages, pour écarter une asser-
 tion si embarrassante et si spécieuse.
 C'était pourtant supposer que les ob-
 servations d'Hévélius n'étaient sûres
 qu'à une minute près, et qu'avec les
 lunettes on allait infailliblement ob-
 server à la seconde. On déprimait trop
 Hévélius, et l'on exaltait trop les pre-
 miers instruments à lunettes. Il s'en
 fallait encore de beaucoup qu'ils assu-
 rassent la précision que l'on s'en pro-
 mettait. Hévélius avait perfectionné
 les sextants, les quarts-de-cercles et
 les pinnules. Il avait adopté l'inven-
 tion récente du vernier ; ses grands
 instruments étaient plus aisés à ma-
 nier et mieux entendus que ceux de
 Tycho. Les distances d'étoiles qu'il
 nous a laissées, soutiennent assez bien
 la comparaison avec celles de Flam-
 steed, qui se servait de lunettes : elles
 s'accordent entre elles communément
 à 5" ou 10" près ; et si l'on y trouve
 des erreurs d'une minute, quand on
 les compare avec celles qui se dé-
 duisent des catalogues modernes, ces
 erreurs viennent de la réfraction qu'il
 supposait trop faible ou même nulle ;
 elles viennent aussi en partie de l'a-
 berration et de la nutation, ignorées de
 Flamsteed, aussi bien que d'Hévélius ;
 on pourrait corriger ces erreurs : alors
 ses distances seraient certainement
 moins inexactes ; et peut-être, en
 quelques occasions, donneraient-elles
 quelque lumière sur les mouvements
 propres de certaines étoiles. Venu
 après Tycho, il avait surpassé ce grand
 astronome, dans l'art d'observer. Il
 était calculateur plus infatigable et
 moins confiant. Il ne se reposait en
 aucune occasion sur ses élèves, et
 n'adoptait aucun de leurs calculs

sans l'avoir soigneusement vérifié. On ne fait plus guère usage de ses observations, ni de son catalogue, quoique fort supérieur à celui de Tycho. Mais il n'en est pas moins certain qu'il fut un astronome du premier ordre, non pas si l'on veut par le génie qui ouvre des routes nouvelles, mais par l'habileté, le soin, la patience, la dextérité, les talents et les connaissances. Il mérita la considération dont il jouit long-temps sans contradiction : il aurait mérité que les jouissances qu'il y trouvait n'eussent pas été un peu troublées dans ses derniers jours. Ses ouvrages imprimés sont : I. *Selenographia*, Dautzig, 1647, in-folio de près de 600 pages. C'est une description de la lune, avec des planches nombreuses, qui en représentent toutes les phases, les vallées et les montagnes, auxquelles il a donné des noms tirés de l'ancienne géographie. Riccioli a changé ces noms, très peu connus pour la plupart, et les a remplacés par ceux des astronomes et des savants les plus célèbres. II. *Lettres à Eichstadt, sur une éclipse de lune*, 1647; — *à Gassendi et à Boulliau, sur une éclipse de soleil*, 1649; — *à Riccioli, sur la libration de la lune*. Il avait déjà traité ce sujet dans sa *Selenographie*; mais il n'avait alors qu'une idée très imparfaite de ces phénomènes, qu'il n'avait pu observer assez long-temps. Il avait, depuis, fait deux pas importants dans cette théorie encore assez nouvelle. Il avait reconnu que la libration en longitude doit être égale à la somme des inégalités; il disait qu'il en devait être de même de la libration en latitude; mais il n'avait aucune idée de l'équateur lunaire, ni de son inclinaison, ni par conséquent de ses nœuds et de leur coïncidence constante avec

les nœuds de l'orbite. III. *P. Nucerius, sur les éclipses*. IV. *De nativâ Saturni facie*. N'ayant encore observé cette qu'avec des lunettes de douze pieds, il n'avait pu reconnaître son vrai aspect. Il croyait Saturne accablé de deux autres globes disposés de temps à autre, quand ils devaient paraître devant, l'autre derrière la planète; il paraissait alors toute ronde. Il avait bien vu que ces phénomènes se reproduisaient tous les quatorze ans, c'est-à-dire quand Saturne revenait à ses nœuds. C'est tout ce qu'il avait pu faire avec les instruments de son temps; il s'occupait alors; et sa théorie était encore plus incomplète que tous ses prédécesseurs. V. *Riccioli in sole visus*, 1662. De Riccioli, qui le premier avait observé Mercure sur le soleil, avec un télescope; mais il n'avait eu cet avantage que comme les Ephémérides différaient de quatre à cinq jours sur le temps du phénomène. Riccioli eut la patience de passer plusieurs jours entiers à sa lunette, pour ne pas manquer l'observation. Il indiqua le lieu enfin, au jour indiqué. A sa dissertation il joignit d'Horrox sur le passage de Vénus, observé pour la première fois. Il y ajouta quelques notes. VI. *Historia miræ stellæ in colloce*. C'est l'histoire des apparitions périodiques de cette étonnante, qui a conservé son nom. VII. *Prodromus descriptionis cometæ, Manti dromi cometici*, 1665 et 1666, in-folio. VIII. *Cometographia*, in-folio de 800 pages: dédié à l'Académie. XIV. On y trouve l'histoire et les observations de toutes les comètes, un grand nombre de calculs, et la théorie en partie nouvelle.

raite à - peu - près rectiligne partie qu'on observe ; mais voyait plus véritablement parabolique ou même hyperbolique. Il ne suivait aucune règle pour calculer ces choses : il ne dit pas que le soleil s'éloigne ; il se contente de nous dire que la concavité regarde le IX. *Machina cœlestis*, pars 1673. C'est la description de lunettes, de ses instruments et de la manière dont il travaillait ses lunettes. Quelques-unes de ses lunettes énormes : la plus longue était de quarante pieds. Il enseignait à suspendre, de les mouler, de les diriger et d'en prévenir l'ion. X. *Epistola de cometa* 672 ; — *Id. anni* 1677. Cette lettre, in-4°. de 4 pages, est extrêmement rare ; et Lalande n'en compte que deux exemplaires, le sien, de Scheibel à Breslau. XI. *Machina cœlestis, pars posterior*, 1679. Il nous donne, plus haut, l'histoire de ce volume. XII. *Annus clinicus sive observationum quinquaginta nonus*, 1685. C'est un traité de sa Machine céleste et à l'usage de l'étoile Mira. — Ouvrages mes : XIII. *Prodromus astronomiae*, 1690. Ce volume contient son catalogue d'étoiles, avec une introduction dans laquelle il expose la manière dont il l'a composé et calculé. *Uranographia seu firmamentorum obsecianum*, 1690. Ce sont des cartes célestes sur lesquelles il a tracé toutes les étoiles par longitudes, latitudes, ascensions droites et déclinaisons. Il se proposait de publier des *Nouveaux globes célestes* ; — la Cinquantième année *observations* ; — une *Astrologie avec des tables nouvelles de les planètes* ; — quelques *Opuscules* ; — les *Lettres*

qu'il avait reçues des savants les plus distingués de son temps, et douze volumes de celles qu'il leur avait écrites lui-même. Ce qui restait de ses manuscrits, et toutes ses lettres, ont été achetées par Delisle, lorsqu'il passait à Dantzig pour aller en Russie. On les conserve à l'Observatoire royal de Paris. On a publié un extrait de sa correspondance, sous ce titre : *Excerpta ex litteris illustrium et clariss. virorum ad Jo. Hevelium perscriptis, judicia de rebus astronomicis ejusdemque scriptis exhibentia, studio Joh. Eriici Olhoffii secretarii*, Dantzig, 1683, in-4°. Hévélius a inventé le polémoscope, lunette coudée, pour voir à la guerre, sans être vu, et par dessus une muraille. Montucla, dans ses *Récréations mathématiques*, a décrit cette invention, dont on n'a pas fait grand usage, mais dont on a depuis su tirer un parti fort avantageux en astronomie, pour faciliter les observations au zénith, et pour les vérifications de divers instruments. On peut consulter, sur ce laborieux astronome, la Dissertation allemande d'Ephraïm-Philippe Blech, professeur de médecine et d'histoire naturelle, Dantzig, 1787, in-4°. , et surtout l'Opuscule publié dans la même langue par Charles-Benjamin Lengnisch, intitulé : *Hevelius, ou Anecdotes et Notices sur l'histoire de ce grand homme*, ibid., 1780, in-8°. D—L—X.

HÉVIN (PIERRE), avocat au parlement de Bretagne, naquit à Rennes en 1621. Son père, nommé aussi Pierre, était docteur en droit ; il avait été reçu de l'académie des *humoristes* de Rome, où il s'était lié avec Jean Barclay, l'auteur de l'*Argenis*. Ce fils fut reçu avocat à l'âge de dix-neuf ans. Il ne parut pas d'abord annoncer tout ce qu'il devait être un jour :

les travaux approfondis de ses premières études lui avaient donné une sorte de pesanteur, qui nuisit, pendant quelque temps, au développement de ses talents ; mais bientôt l'exercice du barreau le montra tel qu'il était, et on le vit allier l'éloquence à la profondeur. Il venait quelquefois à Paris, et y était recherché par tout ce que le barreau avait de plus distingué. C'est dans un de ces voyages, qu'il découvrit une ancienne traduction de l'*Assise* du comte Geoffroi, découverte qu'il mit à profit par la suite, et qui, jointe aux autres connaissances qu'il puisa dans l'étude des écrivains et des monuments du moyen âge, lui servit de guide dans l'étude approfondie des anciennes coutumes, et des chartes de la Bretagne. Ses immenses travaux ne l'empêchaient pas d'entretenir une correspondance suivie avec les magistrats les plus éclairés et les plus célèbres avocats du royaume. M. de Pontchartrain l'honorait d'une estime toute particulière. Après plus de quarante ans de travaux, Hévin mourut le 15 octobre 1692. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont voici le détail : I. *Arrêts du parlement de Bretagne*, de Frain, troisième édition, augmentée d'annotations, plaidoyers et arrêts, Rennes, 1684, deux volumes in-4°. Cette édition est enrichie de recherches importantes ; on y trouve un trait curieux de la vie d'Henri IV, relatif au sieur de la Sicaudais, Breton. L'auteur y relève une méprise de Mezerai, relativement à Saint-Malo : il y entre aussi dans l'examen de la décrétaie d'Honorius III, qui défend d'enseigner le droit civil à Paris. II. *Consultations et observations sur la coutume de Bretagne*, Rennes, 1736 et 1745, in-4°. Ce sont des œuvres posthumes de l'auteur, publiées par son petit-fils,

conseiller au parlement de Rennes. Quelques consultations du fils, avocat au même parlement, sont jointes à ce volume. III. *Consultations et observations concernant les matières féodales, par rapport à la coutume de Bretagne*, Rennes, in-4°. Ce volume contient la consultation de l'auteur, et des vices qui lui sont étrangers. *Coutumes générales de Breuses locaux de la même province, avec les procès-verbaux de deux réformations, et des notes*, in-4°, 1744. Il avait en 1693, à Rennes, une in-16, donnée par Hévin, de ces coutumes avec les particuliers. On a eu outre dans l'histoire de François Varillas, édition de 1685, une lettre de Hévin, dans laquelle il réfute l'Histoire romanesque par Varillas, de la comtesse de Châteaubriant. On fait preuve d'un jugement sûr et critique saine ; il va seulement loin, quand il veut prouver que la comtesse de Châteaubriant n'était pas maîtresse de François I^{er}. On trouve dans le *Journal des savants*, une dissertation de Hévin sur les monstres, et une autre sur la couverture, faite à Vaunnes, de mille médailles : ce trésor avait été caché vers l'an 260 de J. C. qu'il ne s'y est trouvé aucune d'une date postérieure ; les anciennes sont du temps de C.

HÉVIN (PRUDENT) naquit en 1715 : fils d'un chirurgien, suivit la même carrière, pour laquelle il avait la vocation la plus décidée. Il avait fait d'excellentes études, et fut admis à l'hôpital de la charité, où il remplit successivement la

et celle de chirurgien-major. En 1737, il fut reçu maître au collège de Saint-Jacques. A l'époque de l'établissement de l'académie royale de chirurgie, il se désigna dans la place de secrétaire pour les correspondances. Peu de temps après, il fut nommé professeur royal de thérapeutique aux écoles de chirurgie. Dans la rédaction de ses leçons, qui étaient le résumé de la doctrine de Quesnay son beau-père, et le résultat de près de soixante ans de travaux, on voyait constater l'ordre, la précision et la clarté. Peu de personnes ont réuni, à un plus haut degré, les talents nécessaires pour enseigner. Sa réputation le fit connaître à la cour, Louis XV vint pour soigner la santé de Monsieur le dauphin. Quelques années après, Monsieur le dauphin le nomma son premier chirurgien. En 1770, il obtint le même titre auprès de Madame. Pendant quarante-cinq ans, il exerça, avec la plus grande distinction et avec une modestie rare, ces différents emplois. En 1780, Hévin publia un *Cours de pathologie et de thérapeutique chirurgicales*, qu'il rédigea sur les manuscrits de Simon, son confrère et son ami. L'édition ayant été promptement épuisée, il y fit des additions considérables; et, quatre ans après, il en donna une seconde sous son nom, en deux volumes in-8°, réimprimés en 1793. Cet ouvrage est le fruit de la pratique, de l'observation, et surtout de la lecture bien méditée des vrais maîtres de l'art. Hévin a donné, à l'académie royale de chirurgie, plusieurs Mémoires, dont une partie est insérée dans la collection de cette société. Il y en a trois principaux, à la tête desquels est un *Précis d'observations sur les corps étrangers, arrêtés dans l'œsophage ou*

la trachée-artère. Ces mémoires sont rédigés avec beaucoup de netteté et dans l'ordre le plus méthodique. Les académies de Lyon et de Stockholm avaient admis Hévin parmi leurs membres. Ayant fixé, en 1768, son séjour à Paris, il fut nommé, la même année, vice-directeur de l'académie royale de chirurgie. Il commençait à remplir les fonctions de cette place, lorsque sa mauvaise santé le força de les suspendre. Son état empira de jour en jour; et, le 3 décembre 1789, cet habile praticien termina sa laborieuse carrière. D—v—L.

HEWSON (WILLIAM), anatomiste anglais, né en 1739 à Hexham en Northumberland, reçut de son père, chirurgien et apothicaire en vogue, les premières notions de l'art de guérir. Étant venu à Londres en 1759, il y suivit les cours des deux frères John et William Hunter, qui distinguèrent bientôt son mérite, et lui confièrent la direction de leur salle de dissection, et quelquefois la répétition des leçons d'anatomie. Il fit, sur les propriétés du sang, des observations et des expériences particulières, dont il publia les résultats en 1771. Ses découvertes sur le système lymphatique des oiseaux et des poissons, dont il communiqua l'exposé à la société royale, lui méritèrent la médaille fondée par Copley. Cette compagnie l'admit depuis dans son sein. Il donna, en 1772, une deuxième édition de son précédent écrit, sous le titre de *Recherches expérimentales*, in-8°. Il en publia, en 1774, la deuxième partie qui traite du *Système lymphatique*. Les cours d'anatomie qu'il faisait pour son propre compte, depuis 1770, étaient fort fréquentés; et ses succès comme praticien, augmentaient chaque jour, lorsqu'une fièvre, qui était la suite d'une blessure reçue

en disséquant le cadavre d'un sujet mort de maladie, l'enleva le 1^{er} mai 1774, à l'âge de trente-cinq ans. Le chirurgien et professeur Magnus Falconar, qui, pendant une longue intimité avec Hewson, avait acquis, par la conversation, et en répétant ses expériences, une connaissance parfaite des idées que son ami n'avait pas eu le temps de publier, composa, pour ainsi dire de ses réminiscences, un ouvrage qu'il fit paraître, en 1777, Londres, in-8°, sous le titre de *Recherches expérimentales*, 5^e. partie, etc., formant la dernière des Observations de feu M. W. Hewson, avec quatre planches. Cet ouvrage est divisé en cinq chapitres, dont le premier seulement avait déjà paru dans les *Transactions philosophiques* (vol. LXIII^e, deuxième partie). Hewson a découvert principalement que les particules du sang se composent de deux parties distinctes, une vésicule rouge ronde, mais plate et solide, de la forme d'une pièce de monnaie; laquelle contient, dans son centre, une particule petite et solide. Il pense que le système lymphatique et ses appendices, où il comprend le thymus et la rate, sont le laboratoire, ou les organes dont se sert la nature pour fabriquer les particules du sang, etc. Plusieurs de ses écrits, épars dans les 23^e, 24^e, 25^e. et 28^e. volumes des *Transactions philosophiques*, années 1763-1775, ont été ensuite réunis. Z.

HEYNE (CHRÉTIEN-GOTTLÖB) naquit, le 25 septembre 1729, dans un faubourg de la petite ville de Chemnitz, en Saxe, où s'étaient réfugiés ses parents, en abandonnant la Silésie, leur terre natale, d'où quelques persécutions religieuses les avaient éloignés. Le métier de tisserand, que le père exerçait, ne procurait que de faibles moyens de subsistance à sa fa-

mille; et, comme on le pense bien, la mesure qu'elle s'accroissait, la misère y augmentait. Heyne vit souvent, dans son enfance, couler les pleurs de sa mère, qui ne pouvait lui donner de pain. Souvent il essuya de cruels refus de la part des marchands auxquels il portait les produits de l'industrie paternelle. Ces épreuves révoltèrent son cœur, mais ne l'endurcirent jamais. Peut-être dut-il à leur rigueur cette force et cette longanimité qui ont depuis signalé son caractère. Quoique destiné, en naissant, à exercer la profession de son père, le jeune Heyne avait annoncé, dès ses premières années, un penchant décidé et des dispositions extraordinaires pour l'étude. Elles furent remarquées par quelques citoyens plus aisés du voisinage, qui lui fournirent les moyens de les cultiver. Envoyé, de bonne heure, à une petite école du faubourg de Chemnitz, il fit de si rapides progrès, qu'à peine âgé de dix ans, il était employé, comme sous-maître, à enseigner aux autres enfants; ce qui allégeait les frais de l'école. Il avait donc dès-lors besoin, pour lui-même, d'une instruction plus étendue; mais le chef de l'école demandait trois sous par semaine, pour l'admettre à ses leçons de latin. Cette contribution excédait les facultés de son père; et le plus illustre interprète de Virgile n'eût jamais connu la langue du poète latin, si la bienfaisance d'un parrain du jeune Heyne ne se fût chargée d'acquitter la somme demandée. Il faut voir, dans l'écrit original de Heyne, comment il exprime la joie que lui fit éprouver ce nouveau bienfait; elle fut extrême: mais le même embarras revint au bout de deux ans. Le maître d'école n'avait plus rien à apprendre à son élève. Le moment était arrivé, pour celui-ci, de choisir un état. Il n'avait d'autre de-
vis

continuer ses études : le père voulut qu'il prit un métier. La situation plus favorable aux desirs du fils. Mais, pour passer de l'école au monde, il fallait payer un florin par trimestre, se procurer un habit bleu, et des livres. Voudrait-elle de quoi suffire à l'élève ? Heureusement pour lui, il avait, selon l'usage d'Allemagne, plusieurs parrains. Le second était un ecclésiastique assez riche. Sur le rapport avantageux de son élève, il se chargea de le faire entrer son filleul au collège. Il se crut alors au comble du bonheur : toutefois ce bonheur ne fut pas de longue durée. Le nouveau patron était un écrivain joignant un peu d'avancement à la bienfaisance : la plus grande récompense fut apportée dans les dépenses qu'il fallait lui faire pour la suite et le cours de ses études scolastiques. Heyne fut souvent à emprunter les livres nécessaires pour les copier. D'un côté, le protecteur avait une idée de ses propres talents ; il se considérait comme poète, et il n'était que versificateur. Naturellement il dirigeait l'esprit de son filleul, d'après le goût de son maître, et d'après les seules d'une vanité ridicule. Il le faisait à faire, comme lui, des vers sur tous les sujets, et dans les sortes de mètres, lui proposait pour modèles, non les poètes anciens de l'ancienne Rome, mais les versificateurs modernes qui ont pu moins torturer la latinité. Il eut encore le bonheur d'échapper aux dangers de cette tutelle. Il que, malgré son courage et en des dispositions qu'il pouvait il aurait fini par devenir stupide dans cette galère. Un habitant l'en tira, et lui inspira confiance en lui-même, qui devait faire sortir de l'espèce de ser-

vage où son esprit se serait abîmé : La Saxe était en guerre avec l'Autriche. Un pédant, qui visitait alors le collège, proposa aux écoliers de tirer l'anagramme du mot *Austria* : Heyne seul, au grand étonnement des maîtres et des élèves, la trouva dans *Vastari*. Ce petit triomphe lui fit une réputation, et releva ses espérances. Quelque temps après, il fut choisi pour donner des leçons à un fils de famille. L'accès que cet emploi lui procura dans une maison de gens du monde, commença à polir ses mœurs. L'amour qu'il conçut pour la sœur de son élève, et qu'il tint dans de justes bornes, fut pour lui le meilleur maître de politesse. Cet amour le rendit poète, et, il faut le dire, mauvais poète. A cette époque, il composa un sixième acte pour une tragédie de collège ; et il fit, pour être placée dans la boule d'un clocher, une inscription latine, qui commençait par *Stia viator*. Mais bientôt il abandonna, pour n'y plus revenir, la fausse route où une direction vicieuse l'avait fait entrer. Quand il se fut muni de toute l'instruction qu'il pouvait puiser à l'école de Chemnitz, son émulation croissant avec ses facultés, il résolut d'aller continuer ses études à Leipzig, pour y profiter des leçons de quelques professeurs habiles qui illustraient l'université de cette ville. Il s'y rendit en 1743, ayant pour toute ressource deux florins, et les promesses du parrain qui devait lui continuer ses bienfaits ; mais les secours de ce bienfaiteur, toujours insuffisants, se faisaient long-temps attendre, et arrivaient accompagnés de reproches et de remontrances. Heyne manquait de livres et d'argent ; il aurait même manqué de pain sans la générosité d'une servante de la maison où il demeurait. « Ce qui soutenait son courage, dit-il,

n'était ni l'ambition, ni la présomption, ni l'espérance de prendre un jour sa place parmi les savants. » Ce qui l'aiguillonnait sans cesse, c'était le sentiment de l'humiliation de sa position; c'était la honte de cette gaucherie que lui donnait dans le monde le manque d'une bonne éducation; c'était surtout la ferme résolution de lutter contre la fortune. Il voulait voir si, jeté par elle dans la pousière, il ne parviendrait pas à se relever. Aussi, son ardeur pour l'étude croissait à mesure que diminuaient les secours de son avare bienfaiteur. Pendant six mois, il ne donnait par semaine que deux nuits au sommeil; et toutefois le parrain lui adressait ses lettres, à *M. Heyne, étudiant négligent à Leipzig*. La détresse de Heyne était au comble, lorsque le professeur Christius lui proposa une place de précepteur, chez un gentilhomme du pays de Magdebourg. Peu de gens auraient hésité: Heyne réfléchit. D'un côté, il vit un commencement d'aisance, mais aussi l'interruption des études qu'il voulait finir; de l'autre, l'espoir de terminer ses études, mais la misère: ce fut la misère qu'il choisit. Un pareil choix méritait sans doute une récompense. Au bout de quelques semaines, Heyne reçut le prix de sa noble résolution. Le professeur Christius lui procura, à Leipzig même, et dans une maison française, une place semblable à celle qu'il avait refusée. La dernière année qu'il passa à l'université, devint ainsi pour lui plus supportable que les précédentes; il sut mettre à profit les ressources de sa nouvelle position. Les leçons d'Ernesti lui firent entrevoir ce que pouvait devenir l'interprétation des auteurs classiques, et lui révélèrent les secrets de cette haute critique des anciens, et surtout des poètes latins,

pour lesquels, depuis le commencement de ses études, il avait toujours eu un attrait particulier. Il acquit, dans les cours de Bach, une connaissance du droit romain plus que suffisante pour un homme qui ne se proposait point de faire sa principale étude de la jurisprudence, et dans ceux de Christius, mais plus encore dans des entretiens particuliers avec ce savant, qui l'admettait dans sa familiarité, les premières notions de l'art antique, science dont il devait un jour reculer les limites. Il avait conçu un attachement solide pour ces trois professeurs: jamais depuis il ne prononçait leur nom qu'avec l'accent d'une vive reconnaissance. Cependant, au milieu de la savante université de Leipzig, comme dans le modeste collège de Chemnitz, il dut encore ses progrès moins à ses maîtres qu'à lui-même. Son application à l'étude lui fut plus profitable que leurs doctes leçons; mais cette application pensa lui devenir funeste. Des veilles trop longues et trop fréquentes lui causèrent une maladie grave, qui le mit dans le plus grand danger. Il n'y échappa qu'après avoir entièrement épuisé ses faibles ressources; et ce fut pour tomber dans un dénuement plus grand que celui qu'il éprouva, lorsque, quatre ans auparavant, il était arrivé à Leipzig, sans autre perspective que celle de la profession d'avocat ou d'instituteur particulier. Il balançait dans le choix; et ses amis partageaient son incertitude, lorsqu'un nouveau hasard décida de sa vocation. Le ministre de l'église française réformée, vint à mourir. Heyne, qui l'aimait, déplora sa mort avec beaucoup de sensibilité dans une élégie latine. L'église française fit imprimer cette élégie avec le plus grand luxe typographique. Le luxe de l'édition, plus

re que le mérite du poème, l'attention du fameux comte de qui gouvernait alors la Saxe et le vain. Tout le monde sait que le ministre saxon aimait la science. Il témoigna le désir de l'auteur dont on imprimait si facilement les ouvrages. Tous les Heyne crurent sa fortune et le pressèrent d'aller à Dresde. Ils pour subvenir aux frais du voyage il vit le ministre, en fut accablé et reçut de ces promesses vaines dont on connaît la valeur à la fin. On parla de le placer auprès du comte en qualité de secrétaire, avec un traitement de 500, de 400, de 300 rixdalers on n'en fit rien. Une place de secrétaire le fit vivre pendant quelques années puis il la perdit. Réduit à vendre ses livres, il allait succomber sous le poids de l'infortune, lorsqu'enfin, à la sollicitation, on parvint à le placer en qualité de copiste, dans la bibliothèque du comte de Brühl, avec un traitement d'honoraires. Un traitement modique suffisait à peine pour lui éviter de mourir de faim. Quoiqu'il en soit, dans l'histoire de sa vie, on ne trouve ce faible secours comme la seule faveur qu'il ait obtenue de la cour (c'était vers la fin de 1753), encore dix ans à lutter contre l'habitude, dès sa naissance, à la privation, il n'avait pas l'idée de l'aisance : vivre et étudier son seul besoin, sa seule loi. Quand il n'aurait eu que du pain pourvu qu'il fût au milieu des livres il se serait encore trouvé dans la même situation. Toutefois il sut augmenter ses ressources par quelques travaux eut d'abord recours aux traductions ; un mauvais roman français, *dat parvenu*, lui valut 20 écus (environ 80 francs) : la traduction du roman grec de *Chariton* l'oc-

cupa d'une manière plus conforme à ses goûts. Il eut de sa première édition de *Tibulle*, en différents paiements, une centaine d'écus qui acquittèrent ses dettes à Leipzig. Il donna son *Epictète* en 1756 ; et la philosophie de ce stoïcien, dont il eut, dans ce travail, l'avantage de s'appliquer les leçons, lui fut plus utile encore que ses honoraires : elle fortifia son âme contre les malheurs dont il devait être bientôt assailli. Cependant les livres ne furent pas toujours, pendant le séjour de Heyne à Dresde, l'unique objet de ses études : les nombreux monuments de l'art antique, que la capitale de la Saxe offrait à son admiration, ne pouvaient manquer de réveiller en lui le premier sentiment du beau ; que lui avaient inspiré les leçons de *Christius* ; ce sentiment, fortifié par la vue des monuments mêmes et par la méditation, ne tarda pas à se développer avec encore plus de vivacité, par les liaisons qu'un égal amour de l'étude, et des goûts à peu près semblables, firent naître entre Heyne et un émule de son âge, avec lequel il avait fait connaissance à la bibliothèque de Dresde. Parmi les personnes que le désir de s'instruire conduisait chaque jour à cette bibliothèque, un jeune homme avait fixé particulièrement son attention : studieux, pauvre, inconnu comme lui, combien de titres pour exciter son intérêt ! Ce jeune homme était Winckelmann : pour lui la bibliothèque s'ouvrait toujours trop tard et se fermait trop tôt. Son assiduité ; les demandes multipliées de livres de différents genres, son insatiable curiosité, fatiguaient les gardes ; et, par un effet contraire, lui concilièrent l'estime de Heyne. La conformité de penchants, de fortune, d'espérances, eut bientôt fait naître la confiance, et formé entre eux une sorte d'intimité : ils se communiquaient leurs

travaux, leurs pensées, leurs projets, et les lumières qu'ils acquéraient chacun par leurs études particulières. Ainsi le sort s'était plu à rapprocher, dans leur jeunesse, deux hommes destinés à occuper, un jour, un des premiers rangs dans la république des lettres. La fortune sembla sourire un instant à Heyne : l'éducation du prince Maurice de Brühl lui fut confiée. On doubla son traitement de copiste dans l'été de 1756 : mais ses fonctions d'instituteur furent à-peu-près gratuites; et l'invasion de la Saxe par les Prussiens, non seulement l'empêcha de jouir de l'amélioration de sa place, mais détruisit à-la-fois et la place et la bibliothèque dont elle dépendait. La guerre de sept ans fut l'époque la plus orageuse de la vie de Heyne : obligé de quitter Dresde, presque aussi pauvre que lorsqu'il y était entré, il erra longtemps à l'aventure. Arrivé enfin à Wittenberg, il y fut accueilli dans une famille respectable, où il fit connaissance avec Thérèse Weiss, jeune personne intéressante et d'un mérite distingué. Il se sentit entraîné vers elle par un charme irrésistible, et un charme pareil avait agi sur elle; mais leur tendresse mutuelle ne servait qu'à les rendre malheureux : ils professaient une religion différente, et leurs âmes pieuses ne pouvaient se résoudre à renoncer à la foi de leurs pères. Dans cette situation pénible, la guerre obligea Heyne de fuir une seconde fois, et le chassa de Wittenberg : il ne revint à Dresde que pour en voir commencer le bombardement. L'incendie de cette ville lui fit perdre le peu de fruits de sa constante économie : son mobilier fut détruit; et, ce qui ne l'affecta pas d'une manière moins sensible, il vit envelopper dans le même désastre tous les effets que Thérèse lui avait confiés, lorsqu'il partit de Wittenberg. Ce coup, qui

devait les abattre, sembla au contraire les relever. Le courage de l'amour porta, dans le cœur de Thérèse, les scrupules de la religion : elle brassa la religion de Heyne ; et craignirent plus des'unir au milieu des ravages de la guerre, tous deux biens, sans ressources, si ce n'était pas cependant une bien précieuse cette foi dans la Providence, qui tient les cœurs vertueux. Cette foi fut pas trompée : des amis qui s'attachèrent à leur sort, procurèrent à Heyne une retraite dans la Lusace chez Leoben, où il passa quelques années avec son épouse, plus occupé de la ministration des biens de son état que de ses travaux littéraires. Ils furent encore poursuivis, d'un asile, par la guerre : l'armée prussienne s'y était portée; et des Prussiens déguisés en cosaques, avaient envahi la terre et le château qui lui servait de retraite. Tous les effets précieux furent cachés et confiés à la garde de Heyne et de sa femme, dans la ferme qu'ils habitaient. La ferme présenta d'esprit de Thérèse, présenta aux soldats avec son sein maternel, rendirent la recherche fructueuse; ainsi Heyne eut la satisfaction d'acquitter envers son bien la dette de la reconnaissance : la paix survint. C'est ici que se terminent les malheurs de Heyne; il recommence, en quelque sorte, pour une nouvelle vie. Il lui fut permis de revenir à Dresde, où Lippert le chargea de rédiger le texte latin du troisième volume de sa *Dactyliothèque* au commencement de l'année 1767 fut appelé à l'université de Göttingue. Cet événement, le plus important de sa vie, mérite qu'on en rappelle les circonstances. C'est une chose remarquable que cette émulation qui alors, et qui existe encore aujour-

souverains de l'Allemagne, ceux de ceux qui doivent à des chaires de leurs universités à qui s'attachent les savants recommandables et les plus des ministres, dans ces occasions, ne sont point avoués de leurs souverains : dont nous parlons, le baron Hauser, premier ministre de l'empereur et curateur de l'université de Vienne, malgré son penchant à se chercher à conserver et à briller le lustre de l'établissement et des soins. Parmi les hommes qui ornaient le plus alors, on eut le célèbre Jean-Mathias Gesner, professeur d'éloquence, et qui aux fonctions de sa chaire de bibliothécaire, de président de la société philologique, et de membre de la société royale. (*V. J. M. XVII, 247.*) Il mourut en 1762 : le ministre confia provisoirement diverses fonctions à d'autres, afin de se réserver le droit de lui trouver un successeur. Il s'adressa d'abord au céleste : celui-ci ne put lui désigner un sujet en Allemagne, et lui recommanda qui enseignait à la bien Saxius établi à Utrecht. Hauser fit écrire au premier, de quitter la Hollande, mais il instruit qu'Ernesti du mérite, osa proposer celui-ci au quoique son nom fût à peine connu au monde savant. Mais Ruhschalt du petit nombre de ceux qui ont déjà su apprécier l'éditeur de la Bible et d'Epictète. Le ministre n'espérant d'en croire le professeur, et son choix fut bien. Ce ne fut pas sans quelque peine qu'on parvint à découvrir la retraite de l'homme plus modeste, dont la réputation nais-

sante s'était, si l'on peut dire, éteinte dans un silence de sept années, qu'il avait employées presque uniquement en travaux étrangers à la gloire littéraire. On vint à bout, cependant, de lui faire connaître le choix du ministre. Un premier retard fut occasionné par le désir que l'on eut de constater son orthodoxie : Heyne lui-même pensa faire manquer toute l'affaire, par l'admirable candeur avec laquelle il prétendit qu'il lui fallait un délai de quelque temps pour se remettre au courant de ses études. Heureusement, le ministre ne s'arrêta point à une objection que d'autres auraient pu regarder comme un aveu de l'impuissance. Si, comme administrateur économe, il essaya d'épargner une faible somme sur le traitement que Heyne lui demandait, si même il lui causa, par cette manière de le marchander, une mortification assez sensible, l'homme d'état prit bientôt le dessus sur l'homme de finances, et Heyne fut enfin établi dans la chaire que venait d'illustrer Gesner. A la vérité, il ne lui succéda pas tout de suite, ni sans difficulté, dans toutes ses places : un traitement, d'abord assez modique, ne procura point, dans les premières années, au nouveau professeur, toute l'aisance à laquelle il avait droit : mais, du moins, il se trouva dès-lors à l'abri des caprices de la fortune ; et, dès ce moment, son bien-être et sa considération ne firent qu'augmenter. Cette époque de la vie de Heyne (nous parlons des premières années qui suivirent son arrivée à Göttingue) fut très-heureuse sans doute, en comparaison de celles dont nous avons fait connaître les vicissitudes : elle ne fut cependant exempte ni de contradictions ni de chagrins. Il ne laissa pas d'essayer quelques changements pour s'établir dans son poste, et il fut loin d'obtenir d'abord la pleine

confiance du ministre dont il dépendait : mais ces contrariétés, en exerçant sa patience et son courage , ne firent que mieux briller la force et la beauté de son caractère. Appelé , en 1767, à Cassel , pour y prendre l'inspection du Musée, il refusa cette place avantageuse, et n'obtint du gouvernement de Hanovre qu'un faible dédommagement. On ne voulait même le lui accorder qu'en lui faisant signer un engagement qui répugnait à sa délicatesse. Ce fut enfin par un mélange heureux de désintéressement et de courage qu'il sut concilier ce qu'il devait à la dignité d'homme de lettres, et à sa reconnaissance envers son bienfaiteur. Trois ans après (en 1770), on lui offrit, de Berlin, une place honorable avec des appointements doubles des siens, et l'assurance d'une pension de 500 écus pour sa veuve. Il refusa de nouveau. Le gouvernement hanovrien borna à 200 écus la pension qu'il assurait à sa femme après lui : Heyne n'en resta pas moins dévoué à l'université de Göttingue. En 1775, il perdit l'épouse qui avait partagé toutes ses peines, et qui eût bien mérité de jouir plus longtemps de ses succès. Les consolations de la religion lui firent d'abord supporter cette perte : le temps en adoucit peu à peu l'amertume ; enfin, il trouva dans un second mariage, fruit d'un sentiment moins passionné, ce bonheur tranquille qui l'accompagna pendant le reste de sa vie. C'est de ce moment qu'il peut être permis de considérer à loisir le simple particulier cultivant les lettres dans son cabinet, et ensuite l'homme public que ses talents, plus encore que ses places, avaient mis à la tête d'une des premières universités de l'Allemagne et de la plupart des établissemens qui en dépendaient. L'examen raisonné des ouvrages de Heyne serait, à lui seul, un

ouvrage dont un extrait mériterait trouver place ici : il faudrait contenir de réunir dans ces traits principaux qui caractérisent le mérite, et, après avoir indiqué la méthode qu'il sut donner à ses exposés, exposer succinctement les résultats les plus importants. Ce qui caractérise Heyne de ses prédécesseurs, c'est la critique et comme professeur de méthode, on peut dire qu'il a introduite dans l'interprétation des auteurs classiques et des gravains de l'antiquité. Avant lui, on interprétait comme en Hollande, c'est-à-dire, l'interprétation littérale des mots, et tout ce qui n'appartient qu'à la philologie, principalement occupé les critiques. Le petit nombre de ceux qui s'étaient écartés de cette routine étaient bornés à l'éclaircir quelques points d'antiquité. Heyne, au contraire, a voulu rassembler tous leurs travaux étalés sur un vernis de pédantisme, et en faire sortir point de la poussière, et n'étaient connus que comme des logues de profession. Il est au contraire, ayant commencé l'antiquité par les poètes, et par les poètes, jours, de préférence, le côté de l'antiquité : il avait étudié l'antiquité plutôt encore sous le rapport du goût, que sous celui de la grammaire, et il s'attachait à trouver leurs beautés dans les difficultés à résoudre ; il mettait le prix à découvrir le sens et le passage, qu'à en redresser seulement la leçon. Il fut loin, de négliger l'érudition dans les commentaires ; mais cette érudition en quelque sorte, sa partie. L'étude de la mythologie est plus utile de celle des poètes ; Heyne a conduit un nouveau système : il

rents *mythes*, les traditions populaires ; et une fois qu'il était pour la plupart des choses froides et stériles nomen- clées par ses recherches, il se livra à l'histoire des institutions, de leurs usages. Il sépara, d'avec les autres, les choses qui ont été en- fin imaginées des poètes, des fables qui lui parurent fausses, des faits ou des vérités qu'il s'attacha particulière- ment à séparer, dans chacune de ces différentes altérations qu'elles ont subies, à démêler le récit original, au milieu des ad- vers changements que les choses ont éprouvés en passant par des usages divers, et en traversant des siècles ; à rechercher, jusque dans les traditions successives et men- dées, l'esprit de fiction, la généra- tion, peut dire, des déviations de l'esprit humain. En recherchant les sources de la my- thologie, il rencontra fréquemment des choses méconnues jusqu'alors, des usages et de faits antérieurs appelés historiques ; il y découvrit des événements réels, cachés sous le voile de l'allégorie. Il résulta de ses recherches une série de faits, dégagés des nuages qui les avaient couverts, priment les caractères frappants de la vérité et de la évidence. Ainsi se dissipa le flambeau d'une érudition superficielle, les prestiges de cette érudition systématique, que chaque siècle inventait et expliquait à sa manière ; qui trop long-temps séduisit les esprits frivoles, par l'es- time attachée à tout ce qui n'était surmonté dans les com- munes des deux éditions d'A- dèle Heyne a établi les

principes et développé les preuves de sa nouvelle doctrine. Il en avait déjà jeté les fondements long-temps auparavant, dans un mémoire où il examinait, avec beaucoup de sa- gacité, les causes de la corruption de l'histoire poétique. Il compléta, par la suite, ce travail dans plusieurs autres mémoires aussi doctes que lu- mineux, où il traite son sujet de ma- nière à satisfaire tous les bons esprits. Peut-être, dans ses notes sur Apol- lodore, n'a-t-il pas assez distingué ou séparé la critique des mots, de la cri- tique des choses ; ce qui fait que ces notes n'offrent pas l'ordre, la clarté et l'ensemble qu'on admire dans celles dont il a enrichi presque toutes les autres éditions d'auteurs anciens. Tout était lié dans les études de Heyne. Ses recherches mythologiques auraient été incomplètes, s'il n'avait su joindre à celles qui ont l'archéologie pour ob- jet, et celles qui se rapportent à l'his- toire comme à la critique de l'art. On se souvient qu'il avait pris, à Dresde, le goût de cette dernière sorte d'é- tude, et que ses entretiens avec Win- ckelmann avaient dès-lors fortifié en lui l'amour de ce genre de connais- sances. Tous deux, ayant suivi des routes différentes, se retrouvèrent pla- cés, vers la fin de leur carrière, à la tête des plus célèbres antiquaires. Heyne, doué d'une imagination moins active, mais d'un esprit plus sérieux et plus réfléchi, et que les probabi- lités ou les conjectures les plus sédui- santes ne pouvaient satisfaire, consi- dera les monuments de l'art sous un autre point de vue que Winckelmann. Il appliqua constamment à leur expli- cation la connaissance des textes et des écrivains anciens. Il suppléa sou- vent, par les secours de l'érudition et par la sagacité de sa critique, à la vue des monuments eux-mêmes.

En appréciant les ouvrages de l'art, Winckelmann s'était plus d'une fois laissé tromper par des données infidèles : Heyne établit presque tous ses jugemens sur des notions positives. Il est constamment exact et vrai, quand Winckelmann n'est quelquefois qu'ingénieux et brillant. Tous les deux ont exercé sur leur siècle une influence également puissante. Mais lorsque l'autorité de l'un est déjà contestée, celle de l'autre ne peut qu'es accroître. Un des plus importants services de Heyne est d'avoir combattu et rectifié les opinions de Winckelmann *Sur les époques de l'art*, et d'avoir montré que les causes données par lui aux progrès et aux succès du génie des Grecs étaient imaginaires. Quoique ses travaux sur les antiquités étrusques aient été bien surpassés depuis par ceux du docte abbé Lanzi, on ne peut lui contester l'honneur d'avoir été le premier qui ait répandu quelques lumières sur les idées religieuses et sur le système mythologique des anciens habitants de l'Étrurie. L'explication des monumens dont l'Anthologie grecque nous a conservé des notices ou même de simples mentions, et dont la plupart des antiquaires avaient méconnu l'existence ou négligé l'étude, les nouvelles descriptions qu'il a données des Images de Philstrate, et des Statues de Callistrate, sont encore une partie ou nouvelle ou singulièrement perfectionnée, dont il a enrichi l'histoire de l'art. Mais l'érudition et la critique de Heyne ne se sont montrées nulle part avec plus d'avantage et d'utilité, que dans la nombreuse suite de mémoires où il s'est proposé d'examiner les vicissitudes des arts et de leurs monumens dans Byzance. Cette partie presque entièrement omise par Winckelmann, dont l'aspect des arts

dégénérés éteignait l'imagination, fourni à Heyne une abondance de documens intéressans l'histoire de l'art, surtout à l'époque de sa décadence. Les résultats de ses travaux de cet homme célèbre, ce qu'on appelle l'antiquité, sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de faire autre chose que citer. Dans son édition de Tacite, surtout dans celle de Virgile, il regarde comme son chef-d'œuvre le mérite fut moins d'avoir donné de nouvelles leçons nouvelles, que d'avoir employé les meilleures ; car il est difficile de faire, entre plusieurs, un choix approuvé par le goût, que de les trouver les manuscrits ou dans les éditions anciennes. Dans son édition de Virgile et dans celle d'Homère, il s'est efforcé, on ne sait par quelle suite, de suivre un autre système. Au lieu que estimables à beaucoup, ces éditions ont-elles eu un succès différent. Mais si, dans l'édition de Virgile, il est resté un peu de doute, Valckenaer, à Brunck, et à d'autres critiques célèbres, pour le fondateur des vues, pour la sagacité des corrections ; il a su du moins servir du défaut dont les doctes travaux ne sont pas exempts, et particulièrement la témérité qui leur fait trop substituer leurs propres idées des anciens. Son édition de Virgile trouva des contradicteurs, et des attaques dont on verra le souvenir. Les fameuses leçons mythologiques de Voss portèrent un coup assez sensible. On dans cette attaque, dirigée par Wolf, de lui ravir cette souveraineté dont il jouissait depuis longtemps et sans contradicteurs.

eurs de détail , relevées
 à sévérité que de justice ,
 à sa réputation , et ne
 qu'un instant son repos .
 ut aussi une grande part
 ades de Heyne . On lui
 luction , ou plutôt une re-
 ste de l'histoire universelle
 et Gray . Il serait trop
 connaître les améliorations
 cet ouvrage lui est rede-
 qui est plus intéressant
 c'est que Heyne étudia
 acienne , principalement
 apport avec la politique ,
 crvit comme d'un flam-
 à éclairer les événements
 moderne , et qu'au mi-
 volutions dont l'Europe a
 re pendant les vingt der-
 es de sa vie , il saisit plus
 ion d'instruire le présent ,
 er l'avenir , par les leçons
 ples du passé . C'est parti-
 dans ses dissertations aca-
 qu'il a consigné ses opi-
 s vues en ce genre . Sa po-
 caractère d'homme de
 i permettaient pas d'influer
 sur ses contemporains . Il a
 re à la jeunesse studieuse
 rait , la voix calme de la
 son zèle n'a point été sans
 tre bien que lui a dû l'uni-
 Gœttingue , c'est de n'avoir
 ublée par cet esprit de secte
 que , qui a produit tant d'a-
 nas l'Allemagne . Heyne n'a
 pris goût aux subtilités de
 sique . Le système de Wolf
 as séduit dans sa jeunesse .
 ms sa vieillesse à l'entraîne-
 mni de Kant et de ses suc-
 Il employa son influence à
 le Gœttingue tout ce qui
 mettre en vogue ces dis-
 crivent sans doute à aigui-

ser l'esprit et peuvent sans incon-
 vénient exercer des têtes mûres ,
 mais dont l'effort peut être aussi d'en-
 gendrer le désordre et même le délire
 dans les têtes des jeunes gens . Ceci
 nous conduit naturellement à parler
 des travaux et de l'influence de Heyne ,
 considéré dans l'espèce de rôle public
 qu'il eut à soutenir . Si nous l'envisa-
 geons comme professeur , nous re-
 marquerons l'efficacité que ses prin-
 cipes littéraires durent nécessairement
 tirer d'un enseignement oral prolongé
 pendant un demi-siècle . A la vérité ,
 ses cours n'eurent d'abord qu'un pe-
 tit nombre d'auditeurs , parce qu'alors
 les études philologiques étaient négligées ;
 mais le nombre s'en accrût
 bientôt . Il monta jusqu'à quatre-vingt
 et cent personnes , qui toutes quita-
 rèrent l'université pour répandre au-
 dehors les avantages de sa méthode .
 Outre sa place de professeur , Heyne
 occupait celle de directeur du sémi-
 naire philologique ; espèce d'école
 normale destinée à former des insti-
 tuteurs . Il avait une affection particu-
 lière pour cet établissement , qui con-
 tribua beaucoup à la propagation de
 sa doctrine . La société royale de Gœt-
 tingue , dont il était membre et secré-
 taire perpétuel , n'eut pas moins à se
 louer de son zèle . Il remplit exacte-
 ment son devoir d'académicien , en
 fournissant chaque année un Mémoire
 au Recueil de cette société ; et , comme
 secrétaire , il lui rendit le service de re-
 prendre l'impression arriérée de ce
 même Recueil , que des difficultés com-
 merciales avaient interrompue . Ce fut
 encore en cette qualité , que Heyne en-
 tint la correspondance de sa société
 avec les principales académies de l'Eu-
 rope , et surtout avec celles de Paris ,
 dont il appréciait mieux que personne
 le mérite et l'utilité . Il s'occupait , en
 même temps , de donner aux travaux

de la société de Gœttingue une direction ferme et invariable ; et jamais il ne cessa d'entretenir la liaison établie par les fondateurs entre les travaux de cette académie, la rédaction des annonces littéraires de Gœttingue, et l'administration de la bibliothèque. Ce dernier établissement était en quelque sorte la base des autres. Une bibliothèque est le premier meuble d'une société savante. Les annonces littéraires avaient eu pour principal objet de juger et de faire connaître les ouvrages qui entraient dans la bibliothèque. Jusqu'à son dernier jour, Heyne fut un des plus assidus collaborateurs de ce journal, auquel il sut donner et conserver ce ton de décence et cette impartialité, qui devraient régner dans tous les journaux : jamais il n'y admit la satire sous quelque déguisement que ce fût, ni les éloges que trop souvent les auteurs se donnent à eux-mêmes. Nous serions entraînés trop loin si nous voulions rendre un compte détaillé des travaux de Heyne comme bibliothécaire : il faut lire, dans sa Vie composée par M. de Heeren, son gendre (1), la manière dont il y établit l'ordre par la tenue de plusieurs catalogues qui se contrôlaient mutuellement. Il suffira de dire ici que lorsque l'administration de la bibliothèque lui fut confiée, on y comptait de 50 à 60 mille volumes, et qu'à sa mort, sans avoir égard aux accroissements extraordinaires qu'elle avait reçus par la réunion de quelques autres bibliothèques, le nombre des volumes se montait à 200,000 au moins. Ajoutons que Heyne avait contribué personnellement à cette augmentation : il donnait à la bibliothèque tous les livres qu'il recevait en présent ; et M. de Heeren ne croit pas exagérer, en les

portant à 50,000 volumes. Il réussit à conquérir la confiance des ministres qui se succédèrent cinquante ans, dans le des affaires de l'université. Cette confiance s'étendit même à tout ce qui concernait l'instruction publique, et il ne fut que sans restriction, le distributeur des places et des grâces, internes : il fut le réformateur par la suppression de plusieurs des établissements. L'Université de Gœttingue lui témoigna la confiance que les ministres lui en firent ; elle le chargea de réformer les écoles. Heyne ne dédaigna cette modeste mission ; et il obtint pour sa zèle une récompense flatteuse : il fut nommé magistrat de Gœttingue et exempt de sa maison de tout impôt. Si nous venons récapituler ici tous les travaux qui remplissaient la vie de cet illustre, ses cours publics, ses leçons particulières, la composition de nombreux ouvrages, ses fonctions de ministre, une correspondance immense, son biographe évalue à mille ans ; on aurait peine à concevoir comment il faisait pour y suffire. La naissance de son caractère d'esprit peut seule l'expliquer : la persévérance, un emploi sage de son temps, les moindres parties de son temps en quelque sorte doublées par la rapidité de sa vie. Si ce n'était connu de toute l'Europe, on pourrait à rappeler ici comme dans ses dernières années, il fut le plus doux de son temps et de ses travaux, par la confiance spéciale dont il eut le bonheur de faire jouir l'université de Gœttingue d'abord quand les troupes envahirent le Hanovre, et lorsque la province où Gœttingue fut réunie au royaume de Westphalie. Au milieu du

1) C - G. Heyne biographisch dargestellt, Gœttingue, 1813, in-8°.

jour des Musées me
ode. Après que les traités
bli la paix, ces bienfaits
inrent accroître sa prospé-
la vérité, cette institution
vable à la solidité des prin-
Icyme y avait établis, à l'é-
réputation, au mérite dis-
grand nombre de mem-
pouvaient être considérés
nt son ouvrage. Un nou-
p serait ouvert à l'historien
s'il pouvait, d'après les ren-
ts donnés par son gendre,
ans les détails de sa vie pri-
river au milieu de ses amis
mille, jusqu'à la fin de sa
un petit nombre de traits,
à M. de Heeren, termine-
on portrait : « Heyne, dit-
artenait à ce petit nombre
es qui gagnent à être con-
s défauts frappaient vive-
s premier abord ; mais ils
ssaient à mesure qu'on fai-
e lui plus intimement con-
e. Le fonds de son tempé-
comme de son caractère était
même vivacité ; ses impres-
sion fortes et promptes : lors-
renait intérêt à quelque
c'était toujours avec cha-
ms doute une aussi grande

ne pouvait pas toujours
empe d'inconvénients. Il
tait quelquefois ; et peut-être
pesait-il pas scrupuleuse-
outes ses paroles : mais la
le son caractère n'était pas
grande que sa vivacité, et sa
était pas de longue durée....
le distinguait particulière-
c'était un mélange singu-
force et de délicatesse. Son
s'était formé par les con-
s et les souffrances. Si l'ad-
n'eût pas été l'école de sa

jeunesse, on peut croire qu'il ne
serait jamais devenu ce qu'il a été.
Il conserva toujours un souvenir
très vif de ce qu'il avait souffert ;
aussi quiconque souffrait, pouvait
être sûr de l'intéresser. Ses senti-
ments se peignaient alors sur son
visage, et ils ne restaient jamais sté-
riles. Je ne puis parler que d'une
manière générale de tout ce qu'il a
fait pour des malheureux, qui sou-
vent même lui étaient inconnus. Sou-
vent il allait au-delà de ses moyens ;
et toujours il recommandait le si-
lence.... Jamais le malheureux ne
le quittait sans quelque consolation ;
mais il ne se bornait pas à des con-
seils : il agissait lui-même lorsqu'il
pouvait être utile ; et rarement son
activité demeurait sans effet. Cette
vivacité d'esprit dont on a parlé, se
montrait encore en lui dans la con-
versation. Dès qu'il croyait pou-
voir profiter d'un entretien, il cau-
sait également avec le savant, et
avec celui qui ne l'était pas, avec
les hommes de toute sorte de pro-
fession. Jamais il ne lui venait à
l'esprit de leur apprendre quelque
chose ; car il était exempt de cette
manie de se croire instruit sur tout,
manie qui n'est guère celle que des
esprits bornés. Il écoutait volontiers ;
mais, pour obtenir son attention,
il fallait un entretien solide. Il ne
possédait point l'art de parler sur
rien. Les conversations frivoles lui
causaient un mortel ennui ; et il
n'était pas en son pouvoir de le dis-
simuler.... La réputation de Heyne,
toujours croissante depuis le milieu
de sa carrière, l'avait successivement
fait adopter par la plupart des sociétés
savantes de l'Europe. Comblé de toutes
les distinctions, de tous les honneurs
qu'on peut obtenir par les lettres, il
parvint à une extrême vieillesse, en-

vironné de la considération publique, et du respect dû à ses talents ainsi qu'à son âge, sans avoir éprouvé les infirmités et la caducité qui sont le partage de la vieillesse. Le jour où il eut ses quatre-vingts ans révolus (le 25 septembre 1809), devint une fête pour la ville de Göttingue, et fut célébré avec une solennité touchante. Non seulement l'université en corps, professeurs et étudiants, mais toutes les autorités et les citoyens de tous les ordres, allèrent en pompe offrir leurs félicitations et leurs hommages au célèbre octogénaire, dont ils avaient presque tous été les élèves. Rien n'annonçait alors, que le terme fatal où devaient aboutir tant de travaux et tant d'honneurs fût prochain. On n'aperçut encore dans Heyne, pendant les trois années suivantes, aucun symptôme d'affaiblissement. Son esprit était aussi présent, aussi vif, son travail aussi assidu, sa conversation aussi animée, sa correspondance aussi active, que dans les meilleures années de sa vie. Il enseignait, il écrivait, il composait avec la même facilité et le même succès. On aimait à se persuader que la mort l'oublierait encore long-temps, lorsqu'une attaque d'apoplexie vint l'enlever, pendant son sommeil, le 14 juillet 1812, à ses amis, à sa famille et aux lettres (1).

Quando ullum invenient parem?

Q. Q.

(1) Nous ne donnerons pas ici le détail des nombreuses productions de Heyne; on en trouvera la liste dans Meuser et autres bibliographes allemands. Son premier ouvrage est sa thèse *De jure praedictorio*, qu'il soutint sous Bech, à Leipzig, en 1752. Ses leçons à la société royale de Göttingue, se trouvent dans la collection de cette académie. Ses programmes et ses dissertations, comme professeur, depuis 1763 jusqu'à 1801, ont été réunis sous le titre d'*Opuscula academica*, Göttingue, 1787-1802, 5 vol. in-8^{vo}, renferment 116 pièces rangées chronologiquement et augmentées de quelques notes. Son *Evodore de Sicile*, Deux-Ponts, 1761, in-8^{vo}, a l'avantage d'offrir tous les fragments de cet auteur mis à leur place. On lui doit un grand nombre d'Elges, et de No-

HEYNS (PIERRE), poète graphique flamand du xvi^e. si de la réputation en son temps son *Miroir du monde*, un poème en langue flamande, et telus. — Son fils Zacharie né en 1570, imprimeur et poète fut de beaucoup supérieur. Il un recueil d'*Emblèmes* en 1601 où l'on trouve de l'imagination dont le style est recommandé le temps. M

HEYWOOD (JOHN), un anciens poètes dramatiques naquit à Londres suivant les selon d'autres à North-Min de St.-Alban, au comté de Il étudia à Oxford; mais s'être vif et enjoué ne pouvait commodément à la discipline de cette université, il en sortit heure, et vint résider dans natal. Il se lia avec plusieurs d'esprit, notamment avec sir More, et fut successivement auprès de Henri VIII, reine Marie, qui étant sur mort, s'amusaient encore, de ses saillies; mais sa bonne foi avec la vie de cette. Etant connu pour un zélé catholique il jugea prudent de s'exiler le règne d'Elizabeth. Il mourut en 1565. Heywood d'instruction solide, et il fut tôt versificateur que poète avait du talent pour la musicale et instrumentale, et poète talent plus important encore siècle où il vivait, celui de bons mots (*jester*). On a de Pièces de théâtre, un *Dialers*, contenant tous les j

titres biographiques, parmi lesquelles nous citerons seulement celles d'Houman, de Michaelis et de Winckelmann. Cette épitaphe a été traduite en français par G. Brak, 1781, in-8^{vo}.

100 *Epigrammes*; et un
 tulé l'*Araignée et le Mou-
 rabole*, 1556, in-4°. Sur
 : page de ce dernier ou-
 n'a aujourd'hui d'autre mé-
 tre très rare, on trouve le
 pied de l'auteur, portant
 d suspendu à sa ceinture.
 e chacun des 77 chapitres
 on voit également un por-
 représente, tantôt debout,
 s devant un livre ouvert
 ble, près d'une fenêtre ta-
 toiles d'araignée. — John
 eut deux fils, Ellis et Jasper,
 jésuites et hommes d'es-
 remier voyagea en France
 e, résida quelque temps à
 ons la protection du car-
 , et mourut à Louvain vers
 a de lui un ouvrage italien
Moro, in-8°, Florence,
 er Heywood, né à Lon-
 155, prit l'habit de jésuite
 e pape Grégoire XIII l'en-
 1581 en Angleterre, où il
 provincial de son ordre. Il
 Naples le 9 janvier 1598.
 a traduction de trois Tra-
 iénèque, et des *Poésies et
 iverses*; quelques-unes ont
 es dans le *Paradis des
 boisies*, 1573, in-4°. L.
 OOD (THOMAS), auteur et
 lais, vécut sous les règnes
 1, de Jacques et de Char-
 et composa un très grand
 ouvrages, dont une partie
 ue, mais sans beaucoup de
 pour la littérature, à en
 eux qui se sont conservés.
 pendant de l'instruction, et
 eurs langues anciennes et
 On cite, parmi ses ouvrages,
 re pièces de théâtre (il en
 osé deux cent vingt); la *Dé-
 omédien*; une *Histoire gé-*

nérale des femmes; des traductions de
 Lucien, d'Érasme, et d'autres auteurs
 latins et italiens. L.

HEYWOOD (ELISA), fille d'un
 petit marchand de Londres, née dans
 cette ville vers 1693, et morte le 25
 février 1756, a composé un plus
 grand nombre de romans peut-être,
 qu'aucun autre auteur de sa nation. Sa
 plume était sa seule ressource pour
 subsister avec sa famille. Les premiers
 romans qu'elle donna au public, furent
 calqués sur l'*Atlantis* de mistress Man-
 ley. Sa *Cour d'Arimanie*, et sa *Nou-
 velle Utopie* surtout, se font remar-
 quer par une extrême licence, qui four-
 nit à Pope, qu'elle avait sans doute au-
 trement offensé, un prétexte pour pré-
 senter dans la *Dunciade* cet ouvrage
 comme un des prix à remporter dans
 les jeux ouverts en l'honneur de la
 sottise; ce qui était un peu dur et
 même injuste: car, si les premiers ro-
 mans d'Élisa Heywood méritent des
 reproches, ce n'est point pour le dé-
 faut d'esprit. Quoi qu'il en soit, le trait
 satirique de Pope eut un meilleur ef-
 fet qu'il n'arrive ordinairement: car,
 dès ce moment, elle consacra sa plume
 à des productions plus estimables. On
 distingue, parmi ses derniers ouvra-
 ges: I. *Le spectateur féminin*, quatre
 volumes. II. *Épître pour les dames*,
 deux volumes. III. *L'heureux enfant-
 trouvé*, un volume. IV. *Aventures de
 la nature*, un volume. V. *Histoire de
 Betsey Thoughtless*, quatre volu-
 mes. VI. *Jenny et Jemmy Jessamy*,
 trois volumes. VII. *L'espion invis-
 ble*, deux volumes. VIII. *Le mari et
 la femme*, et un pamphlet intitulé:
Présent à une servante (tous in-
 12). L.

HJÆRNE (URBAIN), médecin et
 physicien, né en Suède, dans l'année
 1641, étudia la médecine à Upsal,
 sous le savant Rudbek, et acquit, peu

après, l'amitié du comte de Tott, qui lui fournit les moyens d'étendre ses connaissances par des voyages. Il alla d'abord à Londres, où il devint membre de la société royale, et ensuite à Paris, où il s'appliqua, pendant deux années, avec un grand zèle, à l'anatomie, à la physique et à la chimie. Lorsqu'il retourna en Suède, ses vastes connaissances furent appréciées dans ce pays, et il y devint l'oracle des savants. Deux autres voyages, qu'il fit en Allemagne, eurent pour but la connaissance des mines. Hiærne, ayant étudié avec soin les découvertes et les procédés des Allemands, fut en état de donner des avis utiles sur l'exploitation des mines de Suède, et fut nommé vice-président du conseil dirigeant cette partie. Il était en même temps à la tête du conseil de médecine, et premier médecin du roi. Il avait proposé l'établissement d'un laboratoire de chimie; il en obtint la direction, et fit connaître en Suède les découvertes des plus habiles chimistes de l'étranger. Il mourut dans un âge très avancé, en 1724. Parmi ses ouvrages, il faut distinguer *Acta laboratorii chymici*, Stockholm, 1706; *Oryctographia Suecana*, ibid., 1716, et le *Traité* qu'il publia, l'année 1679, en suédois, sur les eaux minérales de Medevi, dont il avait fait la découverte. C—A V.

HICKES (GEORGE), savant philologue, et habile antiquaire anglais, naquit, en 1642, à Newsham, dans la partie septentrionale de l'Yorkshire. Il fit de brillantes études à l'université d'Oxford, y reçut le degré de maître ès-arts, et fut agrégé, en cette qualité, à l'université de Cambridge, jalouse de compter parmi ses membres un jeune homme d'un si rare mérite. Il entra ensuite dans les ordres sacrés, et remplit, pendant sept ans, les fonctions de

maître ou de lecteur au collège de Lincoln, avec autant de zèle que de succès. L'excès du travail ayant nui à sa santé, on lui conseilla de se retirer pour la rétablir. Il passa en France, en 1673, avec le chevalier de la Roche, son élève; et, après l'avoir accompagné dans les provinces méridionales du royaume, Hickes revint en Angleterre, où il demeura, près d'un an, avec une société des hommes les plus distingués de son temps. Ce fut à cette époque qu'il se lia d'une étroite amitié avec Henri Jones, qui lui prédit la révocation de l'édit de Nantes, et l'expulsion des Stuarts du trône d'Angleterre. De retour en Angleterre, en 1675, il y prit ses degrés en théologie, et fut pourvu aussitôt de la place de recteur de l'église St. Andrew. Il accepta ensuite le titre de seigneur de Lauderdale en Ecosse. Les succès de son ministère lui fournirent bientôt de prouver son zèle pour la religion régnante. Il fut envoyé à La Haye, en 1678, pour chercher à être admis au conseil des ministres sur les plans des réformes; mais il s'acquitta de cette commission avec beaucoup de prudence, et ne fut pas étonné de son zèle par divers motifs. La révolution de 1688, par laquelle Jacques II fut déposé, et Justel, ayant précipité du trône le faible et malheureux Jacques II, refusa de prêter le serment de fidélité à son successeur, par-là, toutes ses prébendes furent supprimées, sur la porte de l'église de St. Andrew, une protestation fut lue contre l'acte qui le déposait, et il revint à Londres, où il demeura pendant quelques années, et fut député vers Jacques II, par les catholiques dissidents, pour régler tout avec ce prince, les affaires de l'église, passa en France malgré les obstacles, et parvint enfin à son but d'une manière satisfaisante.

il était chargé. De retour en France, il fut sacré, dans une assemblée de prélats, évêque suffragant d'York : il se dévoua dès ce moment à un courage héroïque, aux fonctions qu'il avait acceptées combattit sans relâche, par ses discours et par ses écrits, les adversaires de la cause royale. Hickes ne fermât de caractère exalté, incapable de se relâcher des principes qu'il avait adoptés ; et il courut les plus grands dangers, quand-chancelier lord Sommers, malgré ses talents, n'avait décliné l'inquiétude en aucune manière mourut le 25 décembre 1715, âgé de soixante-quatorze ans, et fut inhumé dans le cimetière de West-Minster. Hickes a publié un très grand nombre d'écrits sur des matières théologiques ; mais, comme ils offrent peu d'intérêt aujourd'hui, on renvoie les lecteurs au dictionnaire de Chaufepié, où l'on trouveront la liste détaillée. Les ouvrages suivants ont contribué, avec tous les autres, à répandre le nom de Hickes hors de l'Angleterre, à assurer la place distinguée qu'il occupe parmi les hommes les plus savants de son temps : I. *Institutiones grammaticæ anglo-saxonice et mænicæ ; accessere grammaticæ rudimenta Runolphi Jonæ in dictionario islandico*, etc., 1689, in-4°. C'est le premier ouvrage dans lequel les règles de la langue anglo-saxonne ont été présentées d'une manière méthodique. Il établit, dans sa préface, l'ordre de la langue, le saxon, etc., dérivé du mæso-gothique ; et l'islandais, suédois, le danois, etc., du gothique. Il donne aussi les rapports de ces langues avec le latin et le françois. Ce travail est terminé par l'*Éty-*

mologicon britannicum, d'Edouard Bernard, morceau curieux où l'on trouve, par ordre alphabétique, environ 900 mots anglais avec leurs étymologies correspondantes dans la persan, l'arménien et les langues slaves. II. *Antiquæ literaturæ septentrionalis libri duo, quorum primus Hickesii linguarum veterum septentrionalium thesaurum grammatico-criticum et archæologicum ; ejusdem de antiquæ literaturæ septentrionalis utilitate dissertationem epistolarem et Andr. Fountaine numismata saxonica et dano-saxonica complectitur* (Voyez ANDR. FOUNTAINE, tome XV, page 351) ; *alter continet Humphredi Wanleii librorum veterum septentrionalium qui in Angliæ biblioth. extant catalogum historico-criticum*, etc., Oxford, 1703, 1705, deux volumes ; grand in-fol., fig. Ce magnifique ouvrage est le plus complet qu'on ait encore sur les anciennes langues du Nord. On en trouvera une bonne analyse dans les *Acta eruditor. Lips.*, mars 1706. Il a été abrégé par Guill. Wotton, Londres, 1708, in-8° ; et cet abrégé a été traduit en anglais par Maur. Shelton, Londres, 1735, in-4°. On en a extrait : *Grammatica anglo-saxonica*, Oxford, 1711, in-8°. M. Pougens a publié un précis du Trésor de Hickes, sous ce titre : *Essai sur les antiquités du Nord, et les anciennes langues septentrionales*, juillet, 1797, in-8°. de 47 pag. ; id., 2^e édition, augmentée d'une *Notice d'ouvrages choisis sur les religions, l'histoire et les divers idiomes des anciens peuples du Nord*, Paris, 1799, in-8°. C'est un fragment d'une histoire philosophique des langues anciennes et modernes, que M. Pougens se proposait de publier à la tête d'un grand *Dictionnaire étymologique et raisonné de la langue*

française dont il s'occupait depuis vingt ans.

W—s.

HIDER-ALY. Voy. HYDER-ALY.

HIELMSTIERNE (HENRI DE), savant danois, né dans la bourgeoisie, s'éleva par son mérite aux plus hautes dignités ; il fut grand justicier du tribunal suprême, président de l'académie des sciences, etc., etc. Il consacra tous les loisirs de sa vie à l'étude de l'histoire du Nord : il n'a presque rien écrit ; mais ses conseils et ses secours ont été d'une grande utilité à tous les historiens danois. Il s'est immortalisé par la fondation d'un magnifique muséum public, qui est un des ornements de la ville de Copenhague, et qui est composé d'une bibliothèque, d'une collection de médailles, de tableaux, de cartes, etc. Il a paru un *Catalogue de la bibliothèque de Hielmstierne*, plein de recherches érudites, par M. Suhm, 3 vol. in-4°, 1782. Hielmstierne, né en 1715, mourut le 19 juillet 1780.

M. B—n.

HIÉROCLÈS. Les personnages qui ont porté ce nom dans l'antiquité, sont très nombreux. Fabricius en compte jusqu'à quinze ; et il ne se flatte pas de n'en avoir omis aucun (Voy. *Bibl. gr.*, tome 1^{er}, page 466, note). On se bornera ici à citer les plus connus. Hiéroclès, né à Alabande, en Carie, et son frère Ménécès, passaient pour les deux premiers orateurs de l'Asie : leur style, au jugement de Cicéron, était fort éloigné de la perfection et de la noble régularité de celui des Grecs ; mais il était abondant et fleuri (Voy. Cicéron, *De oratore*, lib. II, cap. 23, et *Brutus*, cap. 69). — HIÉROCLÈS, écrivain postérieur à Strabon, et dont Etienne de Byzance cite un ouvrage intitulé : *Philistorici* ou les *Amateurs de l'histoire*. Les fragments, qui en restent, suffisent pour faire juger que

c'était un recueil de fables. — CLÈS, philosophe stoicien, né à Larium, ville de Carie. Il avait la profession d'athlète avant d'appliquer à l'étude : c'était, dit-on, un homme grave et saint. On rapporte quelques-unes de ses maximes, qu'il avait recueillies de son maître de Taurus, son disciple. (Aulugelle, lib. IX, cap. 7.) — HIÉROCLÈS, jurisconsulte, adressa à l'empereur Valérien, sous le nom de Gaius Bassus, philosophe de Carie, un Traité de médecine vétérinaire en grec, qui a été traduit en latin par Jean Ruel ou Ruellius, et en français par Jean Massé, Champenois, sous ce titre : *L'Art vétérinaire ou maréchallerie d'Hiéroclès, en trois livres*, Paris, 1565. — HIÉROCLÈS, grammairien du 1^{er} siècle ; on a de lui, sous le nom de Synecdemus ou le *Compagnon de voyage*, une Notice sur l'empire de Constantinople. Holstenius dit que cet ouvrage dans une bibliothèque de Rome ; il a été publié par Jean de Wesseling, dans son édition de *Vetera Romanorum itinera*. Un HIÉROCLÈS, confondu que l'on a avec le philosophe de ce nom, parlait plus bas, mais que l'on a prouvé lui être postérieur, a écrit un recueil de contes, ou de naïves fables, du genre de celles que Tabouart a publiées sous le nom de Gaulart (Voyez TABOUBART). Un recueil d'Hiéroclès a été traduit en latin par un anonyme, et publié sous ce titre : *Facetiæ de priscorum philosophorum dictis et factis, nunc primum editæ, grec.* Lyon, 1605, in-8°. très rare. Monnoye a traduit un de ces contes en français (Voyez le *Mémoire*, tome 1^{er}, page 129). Dacier a traduit quelques-uns dans

lès le philosophe ; et l'on en d'autres dans la Réponse marquée sur le Poggiana (*Bibl.*, ann. 1722, tome IV).

W—s.

HIÉROCLÈS DE BITHYNIE fut pal auteur de la violente persécution qui souffrirent les chrétiens au commencement du IV^e siècle, sous le Dèce. Il avait d'abord des fonctions de juge à Nicotie, obtint ensuite, pour prix de sa barbarie, la charge importante de gouverneur d'Alexandrie. Il ne se contenta pas de verser le sang des disciples de Jésus-Christ : il leur adressa des lettres intitulées, *Philaletès* ou *de la vérité*, dans lesquelles il prétendait démontrer que les Écritures étaient pleines de contradictions, que les miracles du Sauveur ont été inventés par ceux d'Apolonius de Tyane. Son ouvrage a été réfuté victorieusement par Eusèbe ; et c'est en partie pour répondre, que Lactance a composé un beau traité des *Institutions*.

M. de Châteaubriand a fait de Hiéroclès un des personnages de son roman des *Martyrs* ; et il a mis dans son discours qu'on doit reconnaître l'analyse fidèle des objections des sophistes de tous les siècles contre la sainteté du christianisme. (Voyez les *Martyrs*, liv. I.) Nous n'avons point laissé à cet écrivain le titre de philosophe, qui ne lui est donné par aucun auteur ; et l'on verra que c'est par erreur que quelques critiques ont confondu ce cruel ennemi des chrétiens avec le philosophe Hiéroclès, qui lui est supérieur d'un siècle. W—s.

HIÉROCLÈS, célèbre philosophe grec, avait une école florissante à Alexandrie au commencement du IV^e siècle. Damascius dit qu'il parlait avec facilité et d'élégance,

que ses auditeurs ravis croyaient voir revivre en lui ce Platon dont il était un si éloquent interprète. Aux qualités les plus brillantes de l'esprit, il joignait une grandeur d'âme et une fermeté peu communes. Dans un voyage qu'il fit à Byzance, il encourut, par quelques mots indiscrets, la disgrâce des gouverneurs de la ville. Il fut amené devant leur tribunal, et condamné à être déchiré de coups de fouet. La douleur ne lui arracha pas une plainte : l'exécution finie, il recueillit du sang qui coulait de ses plaies, et le jeta au visage du juge, en prononçant un vers d'Homère, dont voici le sens : « Achève ton horrible repas, et bois ce vin, puisque tu t'es rassasié de la chair humaine. » Le plus illustre de ses disciples fut Théodose, dont Damascius vante la pénétration et l'art pour deviner les plus secrètes pensées du cœur. Hiéroclès cherchait à prouver qu'Aristote et Platon avaient la même doctrine sur les points les plus importants. Dans un de ses ouvrages, il s'applique à concilier le dogme de la Providence avec la liberté de l'homme : mais les raisons qu'il emploie, tirées de la préexistence des âmes, ne sont rien moins que satisfaisantes. Dacier regarde Hiéroclès comme l'auteur des ouvrages suivants : 1. *De providentiâ et fato, deque liberi arbitrii cum divinâ gubernatione convenientiâ commentarius*. Ce Traité était divisé en sept livres ; mais il n'en reste que les fragments conservés dans la Bibliothèque de Photius. Ces fragments ont été traduits en latin par Lilio Giraldi, Londres, 1673, et par Fréd. Morel, Paris, 1597, in-8°. L'exemplaire de cette traduction que possède la bibliothèque du Roi est enrichi de notes manuscrites de Mervier. Si, comme on l'a dit, ses raisonnements en faveur du libre ar-

bière sont assez faibles, il y réfute solidement les philosophes qui soutenaient l'éternité de la matière, et prouve contre eux que l'univers a été créé de rien; idée qu'il n'avait point puisée dans Platon, comme il l'assure, mais dans les livres des Pères de l'Eglise. II. Des *Economiques*, à l'imitation de celles de Xénophon, et un *Traité des Maximes des philosophes*. Stobée a conservé des fragments de ces deux ouvrages. III. Des *Commentaires sur les vers dorés de Pythagore*. C'est le seul des écrits d'Héroclès qui nous soit parvenu entier. Il a d'abord été publié en latin par J. Aurispa, Sicilien, Padoue, 1474; Rome, 1475, in-4°. : ces deux éditions sont également rares et recherchées des curieux; — en grec, avec une nouvelle traduction latine de Jean Courtier, Paris, 1583, in-12; Londres, 1673, in-8°. Cette édition comprend tous les ouvrages d'Héroclès. L'éditeur a conservé la traduction de Courtier et celle de Lilio Giraldi; il y a joint les notes de Théodore Marcile sur les vers dorés, et celles de Méric Casaubon sur le Commentaire d'Héroclès: les prolegomènes sont du savant Pearson; — Cambridge, 1709, in-8°.; cette édition, due à Needham, fait partie de la collection des *Variorum*; — Londres, 1742, in-8°. : celle-ci ne comprend que le Commentaire d'Héroclès; elle a été revue par R. W. (Rob. Waren, ou Alsten, suivant M. Barbier, Dictionnaire des anonymes), et quelques personnes l'ajoutent à la collection *Variorum*. L'ouvrage d'Héroclès a été traduit en français sur la version d'Aurispa, par Guill. Rhéginus ou Regnaud, sous ce titre : *Institution divine contre les athéistes*, Lyon, 1560, in-8°. , très rare; et par Dacier, Paris, 1706, 2 vol. in-

12, bonne édition, et dans la *Bibliothèque des anciens philosophes*, — en italien, par Dardi Bembo, Venise, 1604, in-4°.; — en anglais par un anonyme, Glasgow, Foulis, 1756, in-12. On nous pardonnera la longueur de ces détails en faveur de l'importance de l'ouvrage, qu'on peut regarder comme un Recueil complet de la doctrine pythagoricienne. La beauté des pensées s'y trouve réunie à l'élégance du style. Ceux, dit le savant Leclerc, qui peuvent lire ce Commentaire en grec, y trouvent des agréments inimitables et des expressions si énergiques qu'on ne les peut traduire en aucune langue. Héroclès avait encore composé des *Commentaires sur le Gorgias de Platon*, et un *Traité de la justice*, dont Dacier regrette particulièrement la perte. Voyez la *Vie d'Héroclès* en tête de sa traduction des *Commentaires*.

W—s.

HIÉRON I^{er}. était frère et successeur de Gélon, qui, après lui avoir cédé le gouvernement de Géla, sa patrie, lorsqu'il parvint au trône de Syracuse, lui laissa, en mourant (l'an 478 avant J.-C.), un sceptre qu'il avait, pour ainsi dire, rendu légitime par ses vertus. (Voyez GÉLON.) Le règne d'Hiéron, moins glorieux peut-être que le précédent, a cependant brillé d'un éclat tout particulier, par l'encouragement libéral que les lettres ont reçu pendant sa durée. Si quelques historiens ont trop exalté les vertus de ce prince, d'autres aussi ont trop exagéré ses vices. Le souvenir de son prédécesseur, qui avait laissé une mémoire vénérée, a sans doute fait ressortir davantage les défauts d'Hiéron, qui, dans les premiers jours de son règne, fut regardé, suivant quelques historiens, plutôt comme un tyran que comme un roi légitime. Le respect,

s, que l'on portait à son frère, mal le mécontentement de ses Il faut avouer qu'Hiéron a mérité, à cette époque, une sa reproches qu'on lui adresse : or la grandeur, corrompu par ric, et surtout soupçonneux à il ne s'entoura d'abord que parut de mercenaires, crai- de difficile rencontrer un rival plus vertueux ou rôle que lui. Son frère Polizèle mit particulièrement ombrage : a prince chéri du peuple, qui it à le comparer à Gélou. Hié- quiet, se croyant mal affermi rône, ne voyait dans son frère nemi de sa puissance, dont il se débarrasser. La guerre qui entre les Crotoniates et les Sy- lui fournit un prétexte pour son projet à exécution. En t à ce frère le commandement upes envoyées au secours de t, il espérait que le sort des ar- a délivrerait bientôt; mais Po- qui pénétra ses vues, refusa sion, et chercha un refuge à de Théron, roi d'Agrigente, sa-père. L'asile qu'il reçut, ex- mécontentement d'Hiéron : une éclata entre les deux souve- et ce fut cependant Hiéron qui aina, en rendant à son ennemi rice dont celui-ci fut reconnais- es habitants d'Himéra étaient nés par Trasydée, fils de Thé- atigués des vexations qu'ils aient sous ce prince, ils propo- à Hiéron de lui livrer leur e roi de Syracuse, loin de pro- cet avantage, en instruisit t, qui ne voulut pas se montrer généreux, et qui lui offrit de fin, par une paix durable, aux ds qui existaient entre eux. reçut des mains du roi d'Agrি-

gente sa sœur en mariage; et Polizèle rentra dans les honnes grâces de son frère. Hiéron eut peu d'occasions de faire paraître ses talents militaires : cependant il termina heureusement toutes les guerres qu'il fut forcé d'entreprendre. Il chassa les habitants de Naxos et de Catane, peupla ces deux villes d'une nouvelle colonie, donna à cette dernière le nom d'Étna, et prit lui-même celui d'*Étneus*, comme fondateur, prétendant par-là aux honneurs héroïques qu'on accordait à ceux qui fondaient une ville dont la population s'élevait à dix mille habitants. Peu de temps après la mort d'Hiéron, les Catauéens se rendirent maîtres de leur ancienne patrie, et en chassèrent les habitants qu'on y avait transportés : ceux-ci allèrent fonder près de là une autre ville du nom d'Étna, et Catane reprit le sien. Trasydée, fils de Théron, ne conserva point, à la mort de son père, les rapports d'amitié qu'il avait avec Syracuse : il faisait peser, sur les Agrigentins, le même joug dont il avait accablé Himéra. Au lieu de profiter des excellents conseils que lui donnait Hiéron, il s'en offensa, et leva une armée pour marcher contre Syracuse ; mais Hiéron le gagna de vitesse. Trasydée fut entièrement défait, et Agrigente recouvra ainsi sa liberté. Si quelques taches ont obscurci les premières années du règne d'Hiéron, il faut l'attribuer à l'incertitude inquisite, inséparable alors du rang où il se trouvait placé : ce prince a bien racheté ses premières fautes par les belles actions qui ont illustré sa vie. Nous remarquons qu'il se plut à secourir ses alliés dans leurs guerres, et surtout à protéger les plus faibles. Il donna aux habitants de Cumès des secours contre les Tyrrhéniens; mais ce qui le place au rang des grands

princes, c'est la protection spéciale qu'il accorda aux sciences, et l'accueil qu'il fit à ceux qui les cultivaient. Une longue maladie qu'essuya Hiéron, fut la cause du changement qui s'opéra en lui. Ne pouvant s'occuper des soins de la royauté, et ayant besoin de chercher des délasséments, il les trouva dans la société de gens instruits, qu'il rassembla autour de lui pendant sa convalescence. Hiéron apprit alors à connaître le charme des lettres; il ne cessa de les honorer le reste de sa vie, et reforma, par leur culture, les défauts qu'il avait apportés sur le trône. Sa cour était le rendez-vous des hommes les plus célèbres de son temps : il dut à leur fréquentation des manières plus nobles et une conduite plus sage. Nommer Simonide et Pindare comme ses courtisans les plus assidus, c'est montrer quel discernement il savait mettre dans le choix de ses amis. Eschyle, quittant la Grèce, jaloux des premiers succès de Sophocle, vint finir ses jours auprès d'Hiéron. Bacchylides et Epicharme étaient admis dans sa familiarité. Le poète Simonide surtout avait un grand empire sur l'esprit de ce prince, et ne s'en servit jamais que pour lui inspirer des sentiments dignes d'un souverain. Xénophon, dans son Dialogue sur la condition des rois, n'aurait pas mis, dans la bouche du prince, et de son interlocuteur Simonide, des paroles qui auraient été contraires à leurs actions; et le titre d'Hiéron, qu'il donne à son livre, est le plus bel éloge qu'on puisse faire de ce monarque. Si nous en croyons Eschyle et Pindare, peu de rois pourraient lui être comparés. Suivant le premier, il vécut avec ses trois frères dans un accord parfait; ce qui semble en contradiction avec sa conduite à l'égard de Polixène; mais tout s'explique, si l'on entend que cela fut

ainsi, depuis leur réconciliation. Plus prompt à donner que ceux qui demandaient n'étaient empressés à recevoir, il ne mettait point de bornes à sa munificence; et c'était sa réputation de générosité qui avait attiré Simonide à sa cour, si l'on en croit la malignité, qui accusait ce poète d'aimer passionnément l'argent. Hiéron fut plusieurs fois vainqueur aux jeux de la Grèce. Pindare a célébré ses victoires; et plusieurs odes nous ont transmis les louanges dont il l'a comblé. Il est difficile que l'exagération n'accompagne pas les éloges qu'on donne à un roi, et surtout à un roi vainqueur; mais on peut croire que Pindare ne fut pas uniquement poète dans cette occasion, puisque d'autres aussi ont rendu hommage aux belles qualités de ce prince. Thémistocle, plus sévère envers Hiéron, voulut qu'on lui interdît l'entrée aux jeux olympiques parce qu'il avait, comme son frère Gélon, refusé des secours aux Grecs attaqués par les Perses. (*Voy. GÉLON*.) « Il n'était pas juste, disait-il, que celui qui n'avait rien fait pour la Grèce, participât à ses jeux. » Hiéron mourut à Catane, où il reçut les honneurs héroïques (l'an 467 avant J.-C.), laissant la couronne, qu'il avait portée onze ans, à Trasibule son frère, qui ne sut pas la conserver; car il fut chassé de la ville avant d'avoir achevé la première année de son règne. Parmi les médailles qui nous ont transmis les traits d'Hiéron, on distingue éminemment un beau médaillon d'argent, qui de la collection du cardinal Durini, a passé dans le cabinet de M. Henin à Paris. Il a été publié par M. Avelino, savant napolitain, qui l'a fait graver dans son journal numismatique du mois de mai 1808 (page 36). Comme nous avons des médailles de deux princes du même nom (Hiéron I^{er}. et Hié-

, qui ont régné à des époques
les, et tous les deux sur le
Syracuse, on s'est long-temps
sur les monuments de ce gen-
ppartiennent à chacun d'eux.

qui a traité cette question, l'a
avec sa sagacité ordinaire ; et
ont, dans son Iconographie
, en adoptant l'opinion de ce
ntiquaire, lui a donné de nou-
l'éveloppemens qui la forti-
'un et l'autre semblent avoir
d'une manière positive, que
ailles d'Hieron I^{er}. loin d'être
emps, ne sont qu'une restitu-
Hieron II, qui prétendait des-
de la famille de Gélon, et qui,
nant des médailles à ses ancê-
isait rejaillir sur lui une por-
l'honneur qu'il rendait à leur
e. Le revers des médailles de
I^{er}. fait sans doute allusion à
sires aux jeux de la Grèce ; et
tôt comme héros que comme
que sa tête s'y trouve repré-
(Voyez GÉLON). M. Visconti
re encore que les beaux mé-
d'argent de la reine Philistis,
nous est presque connue que
médailles, ont été frappés à la
poque, et qu'ils sont également
tation d'Hieron II. Il est porté
que Philistis était fille de Gélon,
'est de cette princesse qu'Hie-
tendait descendre ; car Gélon
nt laissé d'enfant mâle. Le re-
s médaillons de Philistis a vrai-
lement aussi rapport aux jeux
ques, où ses parents furent si
vainqueurs. T—N.

RON II fut, ainsi que le pré-
roi de Syracuse, et régna en-
deux siècles après lui. Hiéron
n père prétendait descendre
mille de Gélon ; et comme il
ce fils d'une femme qui n'é-
d'une condition libre, il le

sit exposer lors de sa naissance, crai-
gnant que cet enfant ne déshonorât
sa noblesse : mais, suivant Justin, des
abeilles en prirent soin, et le nour-
rèrent pendant plusieurs jours. Les
aruspices consultés déclarèrent que
c'était un présage de sa grandeur fu-
ture. Hiéroclès alors le reprit chez lui,
soigna son éducation, et le traita de-
puis comme son fils. Hiéron profita des
soins qui lui furent donnés, et montra
de grandes dispositions et beaucoup
d'adresse dans les exercices militaires.
Il se fit distinguer par Pyrrhus roi d'É-
pire, qui était alors maître de la Sicile,
et qui, en abandonnant cette île, n'y
laissa que désordre et anarchie. Les
Syracusains, qui avaient reconnu d'é-
minentes qualités dans Hiéron, lui
décernèrent le commandement ; et il
ne lui fut pas difficile ensuite de par-
venir à la royauté. Pour se faire des
partisans, il avait cru devoir s'al-
lier à l'une des familles de Syracuse
les plus considérables, en épousant
la fille de Leptine. C'est sous le règne
d'Hieron que commença la première
guerre punique : d'abord allié des Car-
thaginois, et battu dans un premier
combat par le consul Appius Claudius,
qui était venu au secours des Mamerti-
tins, il ne tarda pas à s'apercevoir
qu'il était plus avantageux pour lui
de se ranger du côté des Romains.
Il reconnut bien que les succès des
Carthaginois, victorieux en Sicile, ne
lui seraient d'aucun avantage ; et il ne
vit, dans ce peuple, qu'un voisin dan-
gereux. Pour éloigner la guerre de ses
états, il laissa les Romains aux prises
avec Carthage, et envoya aux con-
suls Otacilius et Valerius, des ambas-
sadeurs pour leur proposer un traité
de paix et d'alliance. Depuis cette
époque, il ne fut que le témoin des
querelles des deux peuples rivaux.
Quoiqu'il se montrât plus favorable

aux Romains , en leur envoyant des provisions de toute espèce pendant la première guerre punique , Hiéron ne refusa point aux Carthaginois les secours qu'ils réclamèrent dans la guerre des esclaves , et sut adroitement se concilier, suivant la politique qui le dirigeait, l'amitié des uns et des autres. Pendant l'intervalle de paix assez long qui sépara la deuxième guerre punique de la première, il s'occupa du soin de son gouvernement. Il établit des lois sages , dont Cicéron vante l'équité , et ne travailla qu'au bonheur de son peuple. Les encouragements qu'il sut donner à l'agriculture, l'enrichirent, et doublèrent les revenus de l'État. Il conserva la foi promise à ses alliés ; et lorsque les Romains, battus par Annibal , furent entièrement défaits près du lac de Trasimène, Hiéron montra qu'il ne s'attachait pas seulement à eux quand ils étaient victorieux. Il envoya des ambassadeurs leur offrir des vivres, des hommes et des armes, et leur fit présent d'une Victoire d'or de trois cent vingt livres pesant, qu'ils reçurent comme un présage de succès. Cette attention délicate (1) cimentait l'alliance entre Syracuse et Rome, dont Hiéron fut toujours l'ami le plus sûr ; et la perte de la bataille de Cannes , qui fut suivie de la défection de tous les alliés de Rome , n'ébranla point sa fidélité. Hiéron ne s'occupait pas seulement de faire élever des temples et des palais ; il fit encore fabriquer des machines de guerre de toute espèce : il les dut au génie du grand géomètre qui illustra son règne, et qu'il se plaisait à encourager (Voy. ARCHIMÈDE). Dans l'intention de surpasser la magnificence des autres

rois, il voulut faire bâtir un palais qui n'eût jamais eu d'égal. A nous a conservé la description galère merveilleuse, qui fut construite par les soins d'Archimède. Elle avait vingt rangs de rames ; et l'empereur était disposé de manière à toutes les commodités de la vie, tous les agréments du luxe recherché. Les appartements ornés avec le plus grand soin ; et les pierres précieuses enluminées les parois. Les pavés composés de pierres rapportées de différents pays, représentaient l'Iliade, l'Épique, le Gymnase, bibliothèque, arsenaux, viviers, magasins, commodités, tours, bâtiments pour la défense de cette immense cité. Rien n'était oublié : on y trouvait même des galeries ornées de statues de toute espèce, formant des allées ombragées par des berceaux de lierre de vigne. C'était une ville flottante sur la mer s'étonnait de porter. Cette énorme machine fut achevée, on ne trouva, dans toute la Sicile, aucun port qui pût la contenir. Hiéron résolut alors d'en faire présent au roi Ptolémée ; et comme l'Égypte manquait de blé, il prit cette occasion d'en charger ce navire, et l'envoya pour Alexandrie, accompagné de plusieurs autres bâtiments changeant le nom de Syracusain en celui d'Alexandrin. Les Rhodiens reçurent de ce prince cent talents, après le tremblement de terre qui renversa leur ville. Hiéron eut un fils nommé Gélon, qui eut pour épouse Néréide fille de Pyrrhus : il eut le bonheur de voir que ce prince, malgré sa vieillesse, ne partageait pas les sentiments d'amitié qu'il portait aux Romains, et qu'il s'était déclaré ennemi de Carthage. La mort prématurée d'Hiéron, a laissé, chez qu

(1) Les Romains, suivant la remarque de Valère Maxime, étaient trop avertis pour recevoir de l'or monnayé.

ns, l'opinion que son père pouvait avancer. Hiéron mourut lui-même peu de temps après son fils, quatre-vingt-dix ans, l'an 214 -C., laissant à son petit-fils Hiéron la couronne qu'il avait eue et qu'il avait portée cinquante ans. On lui compte néanmoins e-dix ans de règne, en y comptant le temps où il fut premier at de Syracuse. T—N.

RONYME, petit fils et successeur du précédent, n'avait que ans lorsqu'il perdit son aïeul. craignait bien en mourant roi enfant n'eût pas la force enir la monarchie au point de où il l'avait élevée; et il eut un t la pensée de rendre la liberté use; mais il en fut détourné deux filles, Damarate et Hé-tantes du jeune prince, qui nient de régner sous son nom. otinrent donc que la couronne it à leur neveu; mais Hiéron un conseil de quinze tuteurs, ngagea, en mourant, à ne pas nner l'alliance des Romains. écautions d'Hiéron furent inu- s tuteurs furent écartés par les es d'Andranodore l'un d'eux, la jeune prince, et Hiéronyme é capable de régner. Il prit les du gouvernement, rompit les conclus avec Rome pour s'allier iage, et tint une conduite toute ie à celle de ses ancêtres. Ils'a- insi le cœur de ses sujets, qui rèrent contre lui et le mirent à Le peuple se porta ensuite à sorte d'excès. On extermina ment toute la famille royale; es d'Hiéron et celles de Gé-on fils, furent impitoyablement rées : ce fut sous de tels aus- que Syracuse recouvra la liber- s médailles d'Hiéronyme sont

les premières qui nous offrent le portrait d'un roi sur la monnaie; la tête de ce prince y est ornée du diadème, chose que n'avaient jamais eue ses prédécesseurs. Mais ce ne fut pas seulement en cela qu'il dédaigna de les imiter; Tite-Live lui reproche son luxe, son orgueil, sa cruauté et même ses débauches. Il faut convenir alors qu'il avait le cœur corrompu quand il commença de régner; car il ne resta sur le trône qu'environ quinze mois. T—N.

HIÉRONYME est un théologien grec, dont l'époque est incertaine, mais que l'on peut placer entre le IV^e. et le VIII^e. siècle. Il nous reste de lui deux dialogues : l'un, *Sur la grâce divine dans le baptême*; l'autre, *Sur la Trinité*. Ces deux opuscules ont été plusieurs fois réimprimés : Frédéric Morel en a été le premier éditeur; ensuite est venu Daum, puis Fabricius, qui les a insérés dans le huitième volume de sa Bibliothèque grecque; enfin Carpzow, qui en a donné lui seul trois éditions (*Voy. CARPZOV*, VII, 189, 2). On ne comprend pas du tout la cause d'un tel succès; mais, on l'a dit depuis long-temps : Il y a une destinée pour les livres. B—ss.

HIGDEN (RALPH), ancien historien anglais, moine - bénédictin de St.-Werberg, au comté de Chester, mourut en 1363, presque centenaire. On a de lui, un ouvrage intitulé : *Radulphi Higdeni polychronici libri VII, ex anglico in latinum conversi, à Johanne Trevisa, et editi curâ Gulielmi Caxtoni*, 1482, in-fol. Le D. Gale en publia, dans ses *Quindecim scriptores*, etc., la partie relative aux Bretons et aux Saxons. Tout l'ouvrage, excepté le VII^e. livre, n'est qu'une compilation, mais faite avec assez de goût : il s'étend depuis Adam jusqu'en 1357. Caxton y a ajouté un huitième

livre. On appelle vulgairement l'ouvrage de Higden , le *Polychronicon* : il est souvent consulté , et cité comme une autorité par les historiens anglais. L.

HIGGONS (SIR THOMAS), auteur anglais, né, dans le Shropshire vers 1624, fut élu membre du parlement pour Malmesbury en 1658, et pour New - Windsor en 1661. Au retour d'un voyage sur le continent, ayant informé le roi d'Angleterre de l'activité extraordinaire avec laquelle on travaillait alors dans les ports de France à équiper une marine, il fut sévèrement réprimandé pour s'être mêlé de choses qui ne le regardaient point. Cependant les événements justifient la sagesse de ses avis : il obtint une pension de 500 liv. st. par an, et environ 4000 liv. de présents. Il fut ensuite créé chevalier, et chargé de diverses commissions en Saxe et à Vienne. Il mourut subitement, frappé d'une attaque d'apoplexie, le 24 novembre 1691, au tribunal du banc du roi, où il avait été appelé comme témoin. On a de lui : I. *Panegyrique du roi*, 1660, in-fol. II. *L'Oraison funèbre* de sa première femme, veuve de Robert, comte d'Essex, 1656; on lit ces mots dans l'épithaphe de cette dame : *Oratione funebri à marito ipso, more prisco, laudata fuit*. III. *Histoire du pacha Isouf*, 1684. IV. La traduction anglaise de l'ouvrage intitulé le *Triomphe de Venise*. L.

HIGGONS (BEVIL), fils cadet du précédent, historien et poète anglais, se signala surtout, à-la-fois, par un grand amour de la vérité, et par un invariable attachement à la dynastie des Stuarts. Il était né à Kezo, en 1670. Affligé de l'inutilité des efforts de Jacques II pour se maintenir sur le trône de ses pères, Higgons l'accompagna en France, en 1688 : son dé-

vouement et sa conversation vive et enjouée l'y firent admettre l'intimité de ce prince. Il ne co pas médiocrement à le consol ses infortunes, et resta près jusqu'à sa mort, arrivée en 1702. Alors il retourna en Angleterre signé à se soumettre au gouvernement de la nouvelle dynastie, mais éteindre au fond de son cœur timents qu'il avait voués à la dente. Il commença par y donner tragédie intitulée le *Généreux querant*, dans laquelle il avait but de se concilier l'indulgence de Guillaume. Elle fut représentée au théâtre de Drury-lane, et il y retourna en 1702. Les tales connaissances d'Higgons le firent en qualité de professeur à l'université d'Oxford, d'où il passa même qualité, à celle de Cambridge. Au milieu de ses occupations d'enseignement, il composa et publia plusieurs petits poèmes. Le fameux Burnet, si passionnément attaché à Guillaume, ayant publié son des dernières révolutions de la terre, dans laquelle il traitait de la déposition de Charles II, qui avait bienfaiteur, Higgons lui répondit un volume de *Remarques historiques et critiques*, dont il se fit deux éditions : la seconde in-8°, est de 1702. Il donna, la même année, un *Abrégé de l'histoire d'Angleterre, accompagnée de remarques politiques et historiques*, etc. L'ouvrage était d'autant plus intéressant surtout en ce qui concerne des Stuarts, que l'auteur avait travaillé sur des Mémoires jusqu'alors ignorés du public. La découverte n'avait été faite que trente-six ans après la révolution. Cette histoire est nécessaire pour connaître les fautes qui occu-

chute de la précédente dynastie fut fait et publié à la Haye, 9, une traduction qui a pour *brégé de l'histoire d'Angleterre avec des réflexions politiques sur les règnes des rois, irrégulières, leurs mœurs, leurs actions au trône, et tous les événements remarquables, à la révolution de 1688 in-ment, tiré des Mémoires et manuscrits les plus authentiques, de l'anglais, par M. L. B.* chez T. Johnston, in-8°. de 1758. L'épigraphie de ce précieux : invite elle seule à lire plus ièrement les règnes de Charles I^{er} et de Jacques II ; elle dans ces trois mots de *Viriscite justitiam moniti*. Liant es de la chute de Jacques au e son prédécesseur, l'auteur es 358 et suivantes : « Charles nit ses amis et obligeait ses nis. En voulant, par là, rar une espèce d'hommes, que bienfaits ne pouvaient renconnaissants, il négligea ceux cane injure n'aurait pu conlre à en avoir du ressentiment. » Tout le reste de ce pas- extrêmement remarquable. Par sésuivi des faits il fait voir que système adopté par Charles II, der de bienfaits ses ennemis égliger ses amis, qui avait en- ruine de sa dynastie. G—N.

T (ERNEST-GUILLAUME), tin, et bon philologue, était de naissance, et, après avoir collentes études sous Hemster-esseling et Valckenaer, fut ap-rectorat de l'école latine d'Alk-ans la poésie latine, il ma-ec un talent tout particulier, trochaïque. C'est dans ce u'il a traduit la Complainte

de Bion *Sur la mort d'Adonis*, et celle de Moschus *Sur la mort de Bion*. que Valckenaer a imprimées dans les *Theocriti, Bionis et Moschi carmina bucolica*, Campen, 1779, in-8°. Ces mêmes traductions se trouvent, avec quelques corrections essentielles, dans les *Deliciae poeticae* de Van-Santen, pages 260-271. Ce recueil offre six autres pièces de Higt, dont l'une est une traduction en vers trochaïques de la belle ode hollandaise de Guillaume de Haren, *Sur les vicissitudes de la vie humaine* (Voyez HAREN, tom. XIX, pag. 417). Un semblable recueil, publié par Van-Kooten, présente, dans le cinquième fascicule, deux pièces de Higt, pages 125-132, et encore une dans le huitième fascicule, pages 232-235. Higt avait publié en 1758 : *Carmen trochaicum in reditum veris*, Alkmaer, in-4°. ; et il est étonnant que ce charmant poème n'ait été placé ni dans l'un ni dans l'autre des recueils dont nous venons de parler. P. Burman le second, dans sa *Mantissa observationum*, à la fin du 2^e. volume de son *Anthologia latine*, produit un assez grand nombre d'ingénieuses conjectures de Higt. Nous connaissons aussi de lui quelques poésies en langue frisonne. Il mourut dans la force de l'âge ; mais nous avons inutilement recherché l'époque précise de sa mort, aussi bien que celle de sa naissance. Valckenaer dit de lui, dans la préface de l'ouvrage que nous avons cité : *Poëta, græcè et latine perdoctus. mediæ ætate, nobis omnibus flebilis occidit.* M—ON.

HIGUERA (JÉRÔME ROMAIN), jésuite, est l'auteur (1) de toutes les

(1) Les Chroniques de Fl. Dextro, de Julien Pierre ou Péres de Toledo, de Maximo, de S. Beaulieu, d'Helouan et de Luitprand.

fausses chroniques publiées en Espagne dans le XVII^e. siècle ; et à ce titre il mérite d'être plus connu. Né à Tolède en 1558, il embrassa l'état ecclésiastique, et ne tarda pas à être pourvu de la chaire de philosophie du collège de cette ville. Ses succès inspirèrent de la jalousie aux jésuites ; et ils ne négligèrent rien pour s'acquérir un sujet dont les talents pouvaient répandre un nouvel éclat sur l'ordre entier. Higuera résista long-temps à leurs sollicitations ; et ce ne fut qu'en 1690, à l'âge de plus de cinquante ans, qu'il se détermina à entrer dans la société. Il était très habile dans les langues, et dans la connaissance de l'antiquité. Le silence des historiens sur l'établissement de la religion chrétienne en Espagne, lui causa des regrets ; et il résolut d'y suppléer, en composant des chroniques, à l'aide des traditions populaires et des monuments échappés aux ravages des barbares. Afin de donner plus de poids à ses récits, il attribua la principale de ses chroniques à Flavius Dexter, cité par S. Jérôme comme auteur d'une chronique, dont on pouvait supposer la découverte récente. Un seul point l'embarrassait encore ; c'était la production du manuscrit original, dans le cas où elle serait demandée. Il mit donc dans sa confidence Torialba, l'un de ses confrères ; et celui-ci, étant parti pour l'Allemagne quelque temps après, ne manqua pas d'annoncer qu'il venait de trouver l'ouvrage de Dexter qu'on croyait perdu, et d'en envoyer des copies en Espagne. Higuera en reçut une des premiers ; mais, pour détourner les soupçons de connivence, il se contenta d'éclaircir différents passages du texte par des notes, et adressa son travail à Fr. Elvar, le laissant le maître de le publier s'il le jugeait convenable. Hi-

guera mourut à Tolède le 13 octobre 1611, et fut par conséquent ger aux disputes qu'occasionna l'édition de son ouvrage. (V. DEXTER, tom. XI, p. 271.) Pl critiques désintéressés en son l'authenticité ; et c'est la preuve avait eu l'art de prendre les son style et de garder les conventions propres à tromper les hommes exercés. On trouva parmi les écrits d'Higuera plusieurs autres notes sur les *chroniques* de Jul. Pierre o de Tolède, et de Luitprand de et des recherches sur quatre principales familles de Tolède. Sur Luitprand ont été publiées suite de la chronique, et on y un autre ouvrage d'Higuera, le *Dypticon Toletanum seu tab letanæ episcoporum ejusd. se vers*, 1640, in-fol. V

HILAIRE, ou HILARIUS pape le 12 novembre 461. originaire de Sardaigne, et se nommait Crispin. Il succéda S. Léon, qui l'avait fait son diacre et son légat au second d'Ephèse. Il y soutint avec force contre les Eutychéens, les intérêts de la religion et de l'église et ceux du pape. Il fut évêque de Constantinople, ne put néanmoins sauver des persécutions de Dioscore. Flavien fut à la liberté d'Hilaire fut également persécuté : celui-ci fut obligé de se retirer à Ephèse. Son zèle fut apprécié de S. Léon, et lui mérita l'honneur de lui succéder au St-Siège. Le pontificat d'Hilaire n'est remarquable par aucun événement important. La France régnait Childéric, n'était pas encore chrétienne : l'empire d'Occident était à sa fin. Hilaire remplissait tous ses devoirs, par son autorité était nécessaire. Il p

étiques avec courage, en sollicitant contre eux la puissance séculière. Il enrichit des églises et des monastères que les Vandales avaient pillés. Il eutretint partout la sévérité des règles et la discipline. Mamers, évêque de Vienne, avait été l'évêque de Die, qui n'était de sa juridiction. Cette affaire amenée dans un concile. L'ordonnance fut réformée, et S. Mamers reçut une simple admonition. On ignore pourquoi Alletz, dans sa *Vie des saints*, accuse Hilaire de prévention à l'égard de S. Mamers. L'avis contraire de Fleury est bien mieux motivé. Hilaire mourut le 17 novembre 467, cinq ans et dix mois de pontificat. Il eut pour successeur Simpli-

D—s.

LAIRE (SAINT), évêque de Poitiers, docteur de l'Eglise, naquit dans une ville vers le commencement du sixième siècle, de parents distingués par leur naissance, mais engagés dans les erreurs du paganisme. Il fit de grands progrès dans l'étude des belles-lettres, et fut très florissant dans les Gaules. Par la lecture des livres sacrés, maître les chrétiens, il lia commerce avec eux, se fit instruire de la doctrine et ne tarda pas à se convertir. Il fut marié; et sa conversion entraîna celle de sa femme et de sa fille. Son érudition, une conduite irréprochable, un mérite universellement reconnu, fixèrent sur lui les vœux de tout le peuple, qui l'élevèrent à l'épiscopat, environ l'an 550 ou 55, quoiqu'il fût encore engagé dans les liens du mariage. Il se montra digne de cette haute dignité par son zèle et par sa vigilance. Dès l'an 555, il adressa une requête à l'empereur Constance, pour mettre un terme à la persécution souffraient les catholiques de la Gaule des Ariens. Ces hérétiques triom-

phèrent, l'année suivante, au concile de Béziers, malgré ses efforts; et, comme il avait dénoncé les fauteurs qu'ils avaient parmi les évêques courtisans, on le fit reléguer en Phrygie, avec Rodane, évêque de Toulouse. Du fond de son exil, il ne cessa de soutenir ceux des évêques des Gaules qui tenaient pour la foi catholique, par ses lettres et par divers traités qu'il leur adressa, où il défendait les points attaqués, et expliquait les diverses professions de foi qui couraient partout; usant cependant de condescendance envers ceux des Orientaux qui, sans être parfaitement d'accord avec les orthodoxes, se rapprochaient d'eux pour le fonds, et ne se trompaient que sur la manière de s'exprimer. Appelé au concile de Séleucie, en 359, il défendit seul, avec quelques évêques d'Egypte, la consubstantialité du Verbe contre les demi-ariens et les anoméens, qui composaient plus des deux tiers de l'assemblée. De là, il se rendit à la cour de l'empereur, qui était le centre de l'arianisme: il y opposa, aux blasphèmes des hérétiques, une confession publique de la divinité du Verbe. Ce fut dans cette occasion qu'il présenta une seconde requête pour obtenir une conférence réglée avec Saturnin d'Arles, auteur de son exil, afin de le confondre, et pour disputer publiquement avec les partisans des conciles de Rimini et de Séleucie. Ses adversaires, redoutant son éloquence, le firent renvoyer dans les Gaules comme perturbateur du repos public; mais, avant de partir, il composa son *Invective* contre Constance, ouvrage écrit d'un style vif, véhément, excusé cependant par les circonstances, où les édicts de ce prince jetaient la terreur dans les cœurs de tous les catholiques: il contient des vérités dures, sans laisser néanmoins

échapper rien qui pût porter atteinte à la soumission qu'il devait à l'empereur comme sujet. De retour , après quatre ans d'exil, dans sa ville épiscopale, où il fut reçu, suivant l'expression de S. Jérôme, comme un vainqueur qui revient triomphant du combat, il assembla plusieurs conciles, et fit rétracter la plupart des évêques des Gaules qui avaient souscrit au formulaire de Rimini. Il passa ensuite en Italie, où il démasqua et confondit l'insidieux Auxence, tout-puissant anprès de l'empereur Valentinien, et, pour prix de sa fermeté, reçut ordre de se retirer dans son diocèse. Cet invincible défenseur de la foi de Nicée, titre que lui donnent Socrate et Sozomène, mourut, suivant Saint Jérôme, en 368. Saint Hilaire joignait à un naturel doux, paisible, insinuant, toute la vigueur nécessaire dans les circonstances pour s'opposer aux hérésies, et toute la prudence qu'exigeaient les conjonctures délicates où il se trouvait. Il est aussi modéré dans son *Livre des synodes*, qu'il est véhément et impétueux dans son *Invective* contre Constance. Aussi a-t-il mérité les plus grands éloges de Jérôme, des Augustin, et de tous les illustres défenseurs de la foi qui sont venus après lui. Ses ouvrages sont : I. Un *Commentaire sur Saint Mathieu*, le plus ancien de tous ceux qui nous restent des Pères latins sur cet évangéliste. La préface en est perdue. II. Ses deux *Requêtes* à l'empereur Constance, et son *Invective* contre ce prince. La première requête ne nous est pas parvenue dans son entier ; la seconde a été célèbre dans l'antiquité. III. Le *Traité des Synodes*. IV. Les *Douze livres de la Trinité*. V. Des *Fragments* d'un ouvrage contre Ursace et Valens, et d'un autre grand traité sur l'arianisme en Occident. VI. Un *Commen-*

taire sur les psaumes, dont nous n'avons qu'une partie. Il y suit la méthode d'Origène, chez lequel il a beaucoup puisé, sans le citer, sans doute à cause des préjugés qu'on avait alors contre lui. On doit plutôt y chercher à s'instruire des vérités de la religion, qu'à y découvrir le sens littéral des livres saints. Plusieurs de ses ouvrages sont perdus ; on lui en a attribué d'autres qui ne sont pas de lui. Son style est serré, précis, nerveux ; ses expressions sont nobles et énergiques : il y a beaucoup d'ordre dans ses écrits, de force dans ses raisonnements, de justesse dans ses pensées, d'esprit dans le tour qu'il leur donne. Sa critique est sévère, mais juste, ses descriptions sont vives et pathétiques, ses figures, fréquentes et placées à-propos. L'impétuosité de son éloquence l'a fait appeler, par S. Jérôme, le Rhône de l'éloquence latine. On trouve cependant chez lui de l'enflure, de l'obscurité, des périodes trop longues, des expressions qui ne sont point latines, et des tours peu conformes aux règles de la grammaire. Pour bien l'entendre, il faut avoir un grand usage des termes théologiques des Grecs, qu'il transporta le premier dans la langue latine. Il avait quelque teinture de l'hébreu, savait le grec, et connaissait parfaitement les auteurs profanes. Il est le premier des Latins qui ait pris la défense de la consubstantialité du Verbe. L'édition de ses ouvrages, publiée in-fol. à Paris, en 1544, chez la veuve Charlotte Guillard, par Louis le Mire, la plus correcte et la plus exacte de toutes celles qui eussent paru jusqu'alors, est extrêmement rare. La meilleure est celle de dom Constant, Paris, 1693, in-fol., précédée d'une longue préface, et accompagnée de savantes notes, où l'on traite de tout ce qui peut avoir rapport à la personne,

ria et à la doctrine de saint
Le marquis de Maffei l'a pu-
nouveau à Vérone, en 1730,
quelques nouveaux fragments et
ap de variantes. L'édition de
bourg, 1781 - 1788, 4 vo-
in-8°, due à Fr. Oberthier,
tie de la collection des Pères
imprimée dans cette ville. Dom
e et dom Durand ont publié,
dixième tome de l'*Amplissima*
io, l'explication de trois psau-
lécouverte depuis les éditions
ures.

T—D.

HILAIRE (SAINT), évêque d'Ar-
quit au commencement du v.
d'une famille illustre de l'an-
Belgique, sur les confins de la
ie et de la Champagne. Son
on répondit à l'état de ses pa-
il fit des progrès rapides et
dans l'étude des belles-lettres,
quence et de la philosophie. Sa
ce et ses talents ouvraient de-
i la carrière des honneurs; et il
osait à la suivre, lorsque saint
it, son parent, premier abbé de
, accourut du fond de sa soli-
our l'arracher aux séductions du
et l'emmena avec lui dans ce
monastère. Sous un si habile
, Hilaire se forma, en peu de
dans la pratique des vertus re-
s, et dans la connaissance des
sacrées. Le saint abbé ayant été
en 427, sur le siège épiscopal
, son disciple le suivit dans cette
mais le goût de celui-ci pour la
e, le rappela bientôt après dans
ert, d'où il ne revint, au bout de
ns, que pour recevoir les der-
sours de son illustre maître.
t qu'on le désignait pour rem-
siège vacant, il s'enfuit promp-
dans sa retraite. Il fallut que
et Cassius, qui connaissait son
, l'en fit arracher par force,

pour l'obliger de se rendre aux vœux
unanimés du clergé et du peuple de la
ville d'Arles. Quoiqu'à peine âgé de
vingt-neuf ans, son début dans l'épis-
copat n'eut rien qui se ressentît de sa
jeunesse. Son premier soin fut de
s'entourer d'une congrégation de pré-
tres et de religieux pour le seconder
dans l'exercice des fonctions pasto-
rales. Elle fut la pépinière d'où sorti-
rent un grand nombre d'évêques, qui,
formés par ses exemples, et instruits
par ses leçons, rendirent son nom cé-
lèbre dans les Gaules. Son éloquence
douce et persuasive attirait une foule
d'auditeurs aux fréquentes instructions
qu'il faisait au peuple de son diocèse.
Sa charité ne le cédait point à son
zèle : le travail des mains lui fournis-
sait de quoi pourvoir aux besoins des
pauvres. Il vendit, dans certaines cir-
constances, l'argenterie des églises,
et même jusqu'aux vases sacrés, pour
racheter les captifs dont les conquêtes
des Romains avaient prodigieusement
multiplié le nombre, et pour soulager
ceux qu'il ne pouvait rendre à la li-
berté. Les démêlés qu'il eut avec St.
Léon, forment une époque mémorable
dans l'histoire de l'église gallicane. Cé-
lidoine, évêque d'une ville qu'on croit
être Besançon, convaincu d'avoir épou-
sé une veuve avant son ordination, et
d'avoir, étant magistrat, prononcé des
arrêts de mort, deux défauts qui ex-
cluaient de l'épiscopat, fut déposé dans
un concile, présidé par St. Hilaire, au-
quel assistèrent St. Eucher de Lyon,
St. Germain d'Auxerre, et d'autres
évêques également recommandables
par leur mérite. Au lieu de descendre
de son siège, il courut à Rome pour
réclamer l'autorité du pape S. Léon,
contre le jugement qui le condamnait.
Hilaire l'y suivit : il fut fort étonné d'y
voir admis à la célébration des saints
mystères un évêque déposé par tant

de respectables prélats, selon toutes les formes canoniques. Saint Léon, surpris par les artifices de Céldoine, plus offensé encore de ce que saint Hilaire refusait de reconnaître le droit d'appel à Rome, qui n'était pas encore reçu dans les églises en-deçà des Alpes, accueillit très mal les humbles représentations du saint évêque, et ne voulut point écouter ses raisons. Céldoine fut rétabli sur son siège; et saint Hilaire, pour mettre sa personne en sûreté, n'eut d'autre moyen que de se soustraire à la vigilance des gardes qu'on lui avait donnés, et de regagner promptement son diocèse en traversant les Alpes à pied, au milieu de la saison la plus rigoureuse de l'année. A peine fut-il arrivé dans sa ville épiscopale, qu'il s'occupa des moyens de calmer l'esprit de saint Léon, et de dissiper ses préventions. Il lui députa les prêtres Ravennius, Nectaire et Constance, les membres les plus distingués de son clergé. Il s'adressa à Auxilaire, son ami, ancien préfet des Gaules, et qui l'était alors d'Italie. Mais le pontife ayant exigé que saint Hilaire renoncât à la discipline des églises des Gaules sur les appels à Rome, et qu'il souscrivît au rétablissement de Céldoine, la négociation fut sans effet. Le mauvais accueil que S. Hilaire avait reçu à Rome, enhardit les ennemis que son zèle lui avait faits: parmi eux était le préfet des Gaules, qui ne pouvait lui pardonner de l'avoir repoussé de l'église, à cause de ses injustices. On accusa saint Hilaire de parcourir les provinces avec un appareil militaire, pour se rendre maître des élections, et placer sur les sièges vacants des hommes inconnus, en rejetant ceux que les vœux du peuple y appelaient. C'est ainsi qu'on représentait les escortes que le patrice Aëtius, dont il était singulièrement ré-

vé, lui donnait pour le protéger ses courses apostoliques, à travers des pays habités par des barbares troublés par la guerre. Peut-être qu'obligé par sa dignité, de paraître aux élections, il ne s'arrêta pas jours à ceux que portaient des indiscrets, et qu'il usa de toute l'autorité de son ministère pour leur ôter des sujets dont la capacité et leur vertu lui étaient parfaitement connues, et que leur humilité ou la cabale éloignait. Saint Léon accueillit ces accusations ainsi que celle d'avoir ordonné un évêque de Lodève en la place de Projecte, encore vivant dont ne parle point l'auteur contemporain de la Vie de saint Hilaire qui ne nous est connu que par la dénonciation de ses ennemis. C'est à cette occasion que le pontife écrivit aux évêques de la province viennoise une lettre fulminante qui prouve, d'après Iulien, jusqu'à quel point on calomnie S. Hilaire auprès du pape. Le pape ne pen de soin que S. Léon avait pour se précautionner contre la prise des calomnieurs. Le pape, sans avoir entendu l'accusé, ni entendu de sa part, le dépouilla de toutes les prérogatives de son siège de ses droits de métropolitain, transféra à Léonce de Fréjus, déclara séparé de sa communion. Saint Léon, prévoyant que sa détermination éprouverait de grandes contestations dans les Gaules, où l'on ne connaissait point dans le pape le droit de juger un métropolitain en première instance, où d'ailleurs Hilaire était généralement aimé et respecté, tint, pour rendre son jugement exécutoire, ce fameux rescrit de l'empereur Valentinien III, qu'on regardait généralement comme le fondement de la puissance des pontifes romains sur les églises en-deçà des Alpes.

e, voyant ainsi les deux puissances réunies contre lui, jugea de ne contenir dans un silence respectueux, et n'en conserva pas moins l'indépendance de ses collègues, et l'étendue de la juridiction dont il était revêtu. Mais enfin ses abstinences, ses longues veilles, ses travaux pénibles auxquels il se livrait fréquents voyages qu'il faisait toujours à pied, épuisèrent ses forces : il mourut saintement comme il avait toujours vécu, le 5 mai 449, auquel l'Eglise célèbre sa mémoire. On avait une telle opinion de sa sainteté, que sa perte fut sensée à ses ennemis mêmes de sa foi et de sa personne. Les juifs assistèrent à ses funérailles, et mêlèrent des chants lugubres à ceux des chrétiens. Son corps fut transporté à Léon, où l'on voit encore aujourd'hui l'épithèque que saint Honorat de Marseille avait composée pour être mise sur sa tombe. Quelques auteurs ont cru que saint Léon, touché des éminences de saint Hilaire était revenu de ses préventions contre lui, parce que, dans sa lettre aux évêques de Provence sur la promotion de Ravennius, qui lui succéda, il appelle un évêque de sainte mémoire. Mais on voit, par une lettre postérieure, adressée à ceux de la province, qu'il conservait encore le même ressentiment; car il y persiste à user d'une excessive présomption. Saint Honorat de Marseille, qui pendant la vie du saint évêque d'Arles était en état de haine avec lui, et même après la mort des deux adversaires, n'ose pas porter un jugement sur leurs contestations; mais son opinion, en faveur de saint Hilaire, n'est pas difficile à deviner. On voit son biographe le représenter en butte à des ennemis nombreux et puissants, le louer de ne s'être

pas laissé ébranler par leurs menaces, d'avoir persisté constamment à instruire de la vérité ceux qui désiraient la connaître, d'avoir toujours triomphé de ceux qui tentèrent d'entrer en controverse avec lui, d'avoir résisté constamment aux puissances plutôt que d'admettre à sa communion ce fameux Céldoine, qui avait été déposé par les plus grands et les plus saints évêques des Gaules, etc. Des savants distingués parmi les modernes, tels que Tillemont et l'éditeur des œuvres de saint Léon, nous en ont donné d'amples apologies. Baronius, dont le témoignage doit être ici d'un grand poids, se déclare ouvertement pour son innocence. Papebrock, qui incline davantage pour S. Léon, réduit toute la faute de S. Hilaire à n'avoir pas voulu admettre l'appel des conciles des Gaules au pontife romain. Mais il ne paraît pas persuadé des excès imputés à ce dernier, et sur lesquels le premier s'en était laissé trop facilement imposer par ses ennemis dans la chaleur de la dispute. On trouve, dans le second tome des Bollandistes, sa défense contre ceux qui l'accusent de semi-pélagianisme. On a attribué à saint Hilaire divers ouvrages qui ne sont point de lui. Les seuls qui lui appartiennent véritablement, ont été recueillis par le Père Quesnel, dans l'appendix de son édition des œuvres de saint Léon. Ce sont quelques opuscules dont le plus curieux est l'Eloge funèbre de S. Honorat d'Arles, son prédécesseur, que l'on regarde comme un des plus beaux monuments de l'antiquité ecclésiastique en ce genre, pour l'élégance du style, les grâces de l'éloquence et la douceur des sentiments; il a été traduit en français par M. Dufossé. T—D.

HILARION (St.), célèbre instituteur de la vie monastique en Palestine, naquit, vers l'an 292, à Tabathe

avant sa mort, arrivée en 1134. Quelques écrivains ont le titre de *saint* ; lui de *vénéral*. Il n'a place dans les martyrologes on ne doit pas moins le nommer un des plus illustres du siècle, de même qu'il les meilleurs écrivains. Il est d'œuvres douces et affables, obligeant, une tendre charité, un zèle ardent pour le maintien de la foi, pour l'instruction de son peuple, et un grand talent. Quoique d'un caractère timide, il montrait une vigueur vraiment au milieu des contrariétés de sa vie, sans jamais branler par les promesses du malin. Les ouvrages d'Hildebrand : I. Dans des *Lettres* sont sur divers sujets de morale ; les autres sur des dogmes et de discipline, et la classe qui contient des traités de politesse : elles sont écrites en latin, d'un style net, clair et laconique ; on voit la vaste érudition de l'auteur dans la lettre sur les décrets de la cour de Rome, que l'on lui a attribuée, n'est pas (Voyez *Hist. litt.*, tom. I. *Sermons* solides, insérés d'un style clair et fait trop surchargés de paraphrase, qu'il tourne tout en allégorie suivant le siècle. Il prêchait quelquefois en vulgaire ; mais il réussit à parler latin. III. Des sermons dont le principal est un *théologique*, composé d'une méthode et de principes que l'on voit les premiers

traits de la forme scolastique. IV. Des *Poésies* sur toutes sortes de sujets, parmi lesquelles on distingue son poème *De ornatu mundi*, commençant par ces mots, *Erige, Clio stilum*, et la fameuse épigramme sur un hermaphrodite, qui a été traduite en vers grecs par Politien, et en vers français par Ménage. Cette partie des ouvrages d'Hildebrand, quoique toutes les pièces n'en soient pas également belles, prouve qu'il était infiniment au-dessus des autres poètes de son siècle. La plupart sont rimées suivant le goût du temps. On lui a attribué plusieurs ouvrages qui ne lui appartiennent pas ; et tous ceux qui sont de lui, n'ont pas encore été tirés de la poussière des bibliothèques. L'édition la plus complète de ses œuvres est celle de D. Beaugendre, Paris, 1708, in-fol., à laquelle il faut ajouter quelques autres pièces publiées par Baluze et par Muratori. Ce savant prélat était très versé dans la lecture des Pères : il s'explique de la manière la plus claire et la plus précise sur les dogmes, spécialement sur la grâce, sur la distinction des deux alliances, sur la présence réelle, etc. T—n.

HILDEBRAND, roi des Lombards en Italie, régna de 736 à 744. Neveu du roi Luitprand, il fut associé par les Lombards, en 736, à ce prince atteint d'une grave maladie, et qui paraissait sur le point de mourir. Luitprand guérit cependant ; mais il accepta son neveu pour collègue. Pendant neuf ans encore, les deux princes régnèrent ensemble ; du reste autant Luitprand se faisait chérir du peuple par sa grandeur d'âme et sa sagesse, autant Hildebrand se rendait odieux par ses vices et son orgueil : aussi son oncle étant mort au commencement de l'année 744, les Lombards se lassèrent bientôt de lui obéir ; ils le

dépôsèrent vers le mois de septembre de la même année, et lui substituèrent Rachis, duc de Frioul. S. S.—i.

HILDEBRAND. *Voy.* GRÉGOIRE VII.

HILDEBRAND, le jeune, écrivain du douzième siècle, est l'auteur du *Libellus de contemplatione*, qu'Edmond Martène a publié dans le tome neuvième de ses *Monumenta vetera*. C'est lui aussi qui a composé un *Commentaire sur S. Mathieu*, manuscrit faisant partie de la bibliothèque de Lambeth, et que l'on a quelquefois attribué à Grégoire VII, qui, avant sa papauté, s'appelait Hildebrand. Mais l'auteur ne croit pas qu'on doive condamner à mort les hérétiques : il pense que S. Pierre ne reçut pas une plus grande part de puissance qui, au contraire, fut partagée également entre tous les apôtres ; il dit que l'Église n'est pas bâtie sur S. Pierre, mais sur Jésus-Christ : il compare les ordres des moines aux pharisiens, et les censure en plusieurs points ; il demande aussi que les prières se fassent en langue vulgaire. Ce ne sont pas là, comme on sait, les sentiments de Grégoire VII : mais un argument sans réplique qui prouve que ce pape n'est pas l'auteur de ces commentaires, c'est qu'on y cite S. Bernard, abbé de Clairvaux, qui ne vit le jour qu'en 1091 ; et Grégoire VII était mort en 1085. On ignore l'époque de la mort d'Hildebrand le jeune. A. B.—T.

HILDEBRAND (JOACHIM), savant théologien luthérien, naquit à Walkenried, le 10 novembre 1625. Son père, recteur du gymnase de Wolfenbütel, prit soin de son éducation ; et le jeune Hildebrand fit, sous cet habile maître, des progrès si rapides, qu'à quatorze ans il composait des vers grecs et latins, sur toute sorte de sujets, avec une égale

facilité. Il apprit ensuite l'hébreu, le syriaque, et suivit les cours de l'université de Léna avec beaucoup de distinction. Il présenta, à l'âge de neuf ans, à Christophe Preibisch, chef des poètes lauréats, un ouvrage en cinq langues, dont le sujet était la vie de l'homme et les quatre éléments. Cet ouvrage, supérieur par son style et par le fond des idées, qu'il était possible d'attendre d'un jeune homme, réunit les suffrages de tous les juges, et lui mérita la couronne poétique. Il se rendit ensuite à Wolfenbütel, où il donna des leçons de grec et de lettres avec succès. En 1644, il fut nommé professeur de théologie à l'université de cette ville, et chargé spécialement d'enseigner les sciences ecclésiastiques. Il passa même titre à Wolfenbütel, et fut enfin surintendant des églises de Lunebourg, et mourut le 25 octobre 1691. Il a la plupart de ses ouvrages pleins de science et d'érudition. On se contentera des suivans : I. *Oratio de institutione academice Julice*, Halle, 1658, in-4° ; ce discours a été traduit dans le 11^e vol. des *Script. germanici*, par Henr. Meibomius. II. *Histor. scholarum internos*, par G. God. Kenfelltadt, 1743, in-8°. III. *De veterum christianorum libellis*, 1661, in-4°. On trouve un fort étendu de cette dissertation dans la *Bibl. germ.*, 1720, tom. 1^{er}. IV. *De veterum concionibus dissert.* 1661, in-4°. V. *Augusta Cæsaris ni Augusti et Augusti Duciwic., totius Europæ principis collecta*, ib., 1662, in-4°. On trouve un parallèle entre Auguste et de Brunswick : Hildebrand

ces de leur goût pour les du soin qu'ils ont pris d'établir des bibliothèques publiques. On a placé Hildebrand dans *rudil. puerorum*. On peut pour plus de détails G. Henr. *Elog. quorund. theolog.* : Henr. Gripping, *Memor. rarissimor.*, et enfin Jean Einem, *Commentar. de scriptis J. Hildebrandi*, — Frédéric HILDEBRAND, et poète lauréat, né à ied, mort le 21 décembre l'âge de soixante-un ans, la vie entière aux pénibles de l'enseignement, dans diles de Misnie. Nous n'indie ses ouvrages que son *Syntoriæ universalis ad annum 583, cum Mantissâ seu mnemonicis*, Leipzig, 1685, — ses *Epistolarum quinque ibid.*, 1673, in-12., réim- n 1715; — et ses *Antiquitates ex Rosino*, Iena, 1653, in-ent réimprimées. W—s.

ILGARDE (STE.), née dans de Maience sur la fin du e, mena d'abord pendant années la vie de recluse, la, près de Binghen sur le monastère du mont St.-Rut elle fut la première abn n'y recevait que des per- un certain rang, et d'une libre, afin d'éviter les jalou- ie se forment que trop sou- is les monastères les plus re celles qui sont d'une nais- p disproportionnée. Elle eut as qui la mirent en très gran- lération, mais qui trouvèrent : gens peu crédules. Ce fut siper tous les doutes, que le e Trèves, en 1147, fit exa- s visions, et que le pape

Eugène III en autorisa la publication (*F. EUGÈNE III*, XII, 477) : elles sont écrites d'un style vif et figuré. La dernière édition est de Cologne, 1628. Cette sainte était en relation de lettres avec les plus grands personnages de son temps : ce commerce épistolaire est imprimé dans la *Bibliothèque des Pères*, édit. de 1677, et dans la grande collection de D. Martène. Ces lettres roulent sur toute sorte de sujets de mysticité, de morale et de théologie. On a encore d'Hildegarde un commentaire sur la règle de S. Benoît, où elle soutient que ce saint patriarche n'a point défendu la viande légère à ses religieux, mais seulement celle qui est trop substantielle. Toutes ses œuvres ont paru à Cologne, 1566, in-4°. Elle est un des premiers auteurs qui aient expliqué l'Écriture dans des sens mystiques. On a réimprimé plusieurs fois son recueil de remèdes pour diverses maladies. Elle mourut en 1178. T—n.

HILDEGONDE (STE.), de l'ordre de Cîteaux, naquit au XII^e. siècle à Nuitz, dans le diocèse de Cologne, de parents riches et nobles, mais moins distingués par les avantages de la naissance et de la fortune que par leur piété. N'ayant point d'enfants héritiers de leurs grands biens, ils en demandaient au ciel avec de vives instances. La mère de Ste. Hildegonde mit au monde deux filles jumelles qui furent placées dans un couvent pour y être élevées dans la pratique des vertus chrétiennes. Agnès, la plus jeune, prit le voile, et se consacra au Seigneur; et Hildegonde sortit du cloître pour donner des soins à son père, devenu veuf. Celui-ci voulant accomplir le vœu qu'il avait fait de visiter les lieux saints, emmena avec lui sa fille, à laquelle il fit prendre des habits d'homme et le nom de

du public. Une mésintelligence s'étant élevée entre le lord chambellan et lui, il quitta la direction des deux théâtres, continua de composer des tragédies et des poèmes qui ne réussirent que médiocrement, et fit des projets d'économie publique qui n'eurent point de succès. On trouve entre autres, parmi les manuscrits de la bibliothèque Harléienne, une lettre qu'il écrivait, le 12 avril 1714, au lord trésorier, *Sur un projet par lequel la nation devait gagner un million par an* : le ministre jugea sans doute que l'auteur avait perdu son temps. Hill entreprit, en 1715, de faire, avec des faïnes, une huile aussi douce que l'huile d'olives, et obtint même une patente pour cet objet, qui l'occupait pendant trois ans, sans résultat positif. Il mourut, le 8 février 1750, au moment même du tremblement de terre qui eut lieu cette année; et il fut enterré dans le grand cloître de l'abbaye de Westminster. Ses ouvrages en prose et en vers sont assez nombreux : on y trouve du génie, mais encore plus d'affectation dans la pensée et dans l'expression; aussi sont-ils assez peu goûtés du public. Nous citerons cependant encore : I. Sa tragédie de *La fatale vision*, ou *La chute de Siam*, 1716. II. *L'Étoile du Nord, sur les exploits de Pierre-le-Grand*, 1718; poème pour lequel il reçut, plusieurs années après, une médaille d'or de l'impératrice Catherine. III. *Le Progrès de l'esprit*, ou *Avertissement d'un auteur célèbre*, poème dirigé contre Pope, qui l'avait attaqué dans la *Dunciade*. IV. *Mérope*, tragédie imitée de Voltaire : ce fut le dernier ouvrage d'Aaron Hill, qui semble y prophétiser sa fin prochaine. Plusieurs de ses productions furent publiées, après sa mort, en 4 volumes in-8°. Ses œuvres dra-

matiques, y compris quelques-uns de Shakespeare, mises au goût d'érudition, et des traductions de la Bible, forment deux volumes in-8°. Sa traduction de *Zaïre*, sous le nom de *Zara*, est écrite d'un style simple que ne sont la plupart des traductions anglaises. « J'ai lu la *Zaïre* » anglaise, dit Voltaire : elle m'a paru » chantée plus qu'elle n'a flatté » l'amour-propre. Comment » Anglais tendres, naturels ! » est donc ce M. Hill ? » Cepe-
 le traducteur, pour se conformer au goût national, s'est quelquefois écarté de son modèle, mais d'une manière peu judicieuse : par exemple Orosmane annonce à *Zaïre* qu'il l'oublie : celle-ci se roule par terre, ce qui n'émeut point son amour, qui néanmoins, l'instant d'après, est touché de ses larmes, et lui dit comme dans la tragédie française : *Zaïre, vous pleurez !* Voltaire ne sert qu'il devait dire au contraire : *Zaïre, vous vous roulez par terre*. On a publié quelques lettres qu'il avait adressées à Richard Savage, qui donnent, dit-on, une idée juste et plus frappante encore du caractère de ce poète malheureux, sa vie écrite par le docteur Jobson. La publication de quelques-unes de ses lettres de Aaron Hill, dans la correspondance de Richardson, a un peu rabaisé l'opinion favorable qu'on avait eue de son goût et de son caractère.

HILL (Sir JOHN), écrivain anglais, né vers 1716, exerça d'abord la profession d'apothicaire à Westminster; il fut ensuite chargé de la direction des jardins des plantes de Richmond et du lord Petre, et consacra ses occupations pour se faire connaître comme acteur sur les théâtres Hay-Market et de Covent-Ga-

, et fut obligé de reprendre sa profession. Ses recherches botaniques lui procurèrent la notice de Martin Folkes et de Baker, membres distingués de la société royale, qui eurent pitié de lui et lui témoignèrent beaucoup d'intérêt. L'accueil que reçut du roi en 1746, la traduction qu'il fit par souscription, du petit Théophraste *Sur les pierres précieuses*, l'encouragea à se vouer à l'étude des lettres : il publia un grand nombre d'ouvrages qui eurent beaucoup de succès eut une influence fâcheuse sur son caractère, timide et modeste qu'il était, et insensiblement présomptueux et d'ailleurs. Hill prit un équipage, se mit à la mode, et s'insinua dans les cercles du meilleur ton. Il publia deux ouvrages périodiques : *the magazine* et *l'Inspector*, et il sut donner une grande vogue en insérant une foule de récits romanesques et d'aventures particulières qu'il recueillait dans les sociétés de tous les lieux d'amusement ; ce qui ne fit que confirmer la morgue de son caractère et attira plusieurs affaires déplorables, et lui valut, un jour, entre autres humiliations, une volée de cannes que lui donna dans une assemblée publique de Renselagh, un homme irlandais, qui crut se voir ridiculiser dans un des N^{os} de *the Inspector*. Parmi les guerres de plaisir qu'il se trouva engagé, on peut citer une station qu'il eut avec la société à laquelle il s'était inutilement présenté comme candidat. Il publia, à la fin de sa vie, une *Dissertation sur les sociétés royales*, qui fut suivie d'une suite d'ouvrages de la société, en un volume in-4^o, particulièrement dirigée contre ses premiers ennemis Martin Folkes et Baker,

et précédée d'une dédicace injurieuse pour le premier. Cette conduite le discrédita dans l'esprit du public ; et le succès de ses ouvrages en souffrit tellement, qu'il fut obligé de chercher d'autres ressources pour soutenir le train qu'il avait pris dans le monde. Il se mit à composer des remèdes, tels que des teintures de valériane et de bardane, et un baume pectoral de miel, qui obtinrent de la vogue et lui valurent beaucoup d'argent. On ne l'appela plus alors que *Bardana Hill*. Il publia, quelque temps après, sous la protection du comte de Bute, un magnifique ouvrage intitulé : *Système de botanique*, en 26 volumes in-folio. Le roi de Suède, à qui il avait envoyé une jolie collection de quelques-uns de ses ouvrages, le créa chevalier de son ordre de *Vasa* ; et c'est alors qu'il prit le titre de sir John Hill. Il mourut de la goutte, le 22 novembre 1775. Ce que nous avons dit de sa vie, peint assez son caractère. Quant à ses ouvrages, on y reconnaît un homme d'esprit, de savoir et de talent, abusant de sa facilité et écrivant avec trop de précipitation. Il a traité une grande diversité de sujets, mais il est tombé dans beaucoup d'inexactitudes. Nous ne citerons que quelques-uns de ses ouvrages : I. Un *Traité sur Dieu et la nature*, contre Bolingbroke, in-4^o. II. *Histoire naturelle générale*, en 3 volumes in-folio. III. *Supplément au Dictionnaire de Chambers* (avec Lewis Scott). IV. *Herbier anglais* (*British herbal*). V. *Histoire de M. Lovell* (roman qu'il a donné comme sa propre histoire). VI. *Les Aventures d'une créole*. VII. *La Vie de lady Frail*. VIII. *Histoire navale d'Angleterre*, in-folio. Parmi les ouvrages auxquels il n'a pas mis son nom, nous ne pouvons omettre

un opusculé de la classe de ce qu'on appelle *Livres singuliers* ; il a été traduit en français (par Moët), sous ce titre : *Lucina sine concubitu*, ou *Lucine affranchie des lois du concours* ; lettre adressée à la société royale de Londres, dans laquelle on prouve, par une évidence incontestable, tirée de la raison et de la pratique, qu'une femme peut concevoir et accoucher sans avoir de commerce avec aucun homme : traduite sur la 4^e. édition anglaise d'Ab. Johnson, Londres, 1750, in-8^o. de 72 pages. Richard Roe en publia une espèce de parodie, traduite en français par Decombes, et intitulée : *Concubitus sine Lucina*, ou *Le plaisir sans peine* ; réponse à la lettre précédente, 1750. On trouve un extrait de ces deux plaisanteries dans la *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savants de l'Europe*, tome xxxxvi, page 153. Son *Inspecteur*, en 2 volumes in-12, Londres, 1755, et ses autres essais, sont ce qu'il a fait de mieux : mais on y trouve peu d'idées originales ; et ses ouvrages en général ne sont pas de ceux qu'on aime à relire. Sa vanité a'lait jusqu'à l'ingénuité. « Mes » ennemis, disait-il dans un de ses » ouvrages, ne peuvent me pardon- » ner d'accaparer, à moi tout seul, le » sourire et la bienveillance de tout » ce qu'il y a d'agréable, de spiri- » tuel et d'élégant dans le beau monde. » Voici un trait qui peint en même temps la malice de sir John Hill, et la simplicité de quelques savants. Lors que les papiers publics anglais étaient remplis de relations des cures merveilleuses dues à l'usage de l'eau de gondron (Voy. BERKELEY), le secrétaire de la société royale de Londres reçut une lettre d'un soi-disant médecin de province, lequel mandait qu'un matelot, qui avait eu la jambe

cassée, avait été confié à se ayant d'abord rapproché les céties, en les assujettissant au d'une corde, il avait arrosé d'eau de gondron ; l'effet, d'en avait été tel, que peu de joice matelot se servait de sa jamme avant l'accident. Cette lettre dans une séance de la société lieu à une discussion très sérieuse occupait encore les esprits de savants, lorsque, par une lettre, le médecin informa l de l'oubli d'une circonstance cure : c'est que *la jambe du était une jambe de bois*. La terie fit beaucoup rire aux de la Société ; et c'est ainsi que Hill geait du dépit de n'avoir p admis.

HILLEL, célèbre docteur qui vivait environ cent ans J. - C., est regardé comme des traditionnaires. Il eut un article de grandes disputes avec maï ; elles finirent par un grachaque chef de parti érigea t pour faire prévaloir sa doctrine schisme s'est perpétué dans tion. Les rabbins donnent l d'éloges au savoir et aux vertel, et ils attribuent des m ses nombreux disciples. — que les Juifs comparent à Mo Esdras, parce qu'il vécut, se cent vingt ans, comme le j et qu'il vint de Babylone c dernier, fut fait président hédrin à Jérusalem, environ t avant J.-C. ; dignité qui se long-temps dans sa famille. l'appellent *le saint* : ils disent fit un très grand nombre ples ; et ils estimaient beau ancien exemplaire de la Bible prétendaient venir de lui, et nous reste que des copies fait

HILLEL, arrière-petit-fils saint, s'est rendu célèbre de dix-neuf ans, qui, au pt intercalation, concidit le soleil avec celui de la lune. Il a été en usage jusqu'à la fin du 12^e siècle sous Alphonse, roi de Castille, qui introduisit encore en l'usage de compter les années à la création du monde ; les Juifs dataient auparavant des événements mémorables, comme la sortie d'Egypte, la loi de Moïse, etc. Il était très actif d'Occident. Origène disait souvent, et le rene très habile. Nous apprenons d'Epiphane qu'il se convertit au christianisme au lit de la mort de Tibérius, au commencement du 1^{er} siècle. T—D.

R (MATHIEU), savant surnommé le *Bochart* ne, naquit à Stuttgart en 1646, et était fils du premier conseil de régence de Wurtemberg. Après avoir terminé ses études, il prit le grade de maître-ès-lettres à l'université de Tübingue, et fut professeur suppléant, puis se démit pour aller exercer de diacre à Herrenhausen, puis fut chargé de l'enseignement à l'université d'Altenbourg, et revint en Wurtemberg pour remplir la chaire de grec et d'hébreu, et fut professeur ordinaire des langues orientales, et professeur extraordinaire de théologie. Ses talents se firent répandre un nouvel université ; aussi furent nommés de la manière la plus honorable. Nommé principal du collège de Tübingue, et inspecteur d'une école du Wurtemberg, il fut désigné abbé de Heilbrunn,

puis de Koenigsbrunn, place importante et lucrative. Il mourut dans cette abbaye le 5 février 1725, âgé de soixante-dix-neuf ans. On a de lui : I. *Institutiones linguae sanctae* ; cette grammaire a été souvent réimprimée : l'édition la plus récente est celle de Tübingue, 1760, in-8°. II. *Lexicon latino-hebraicum*, 1685. III. *Onomasticum sacrum*, Tübingue, 1706, in-4°. Cet ouvrage a été traduit en allemand par l'auteur : il a été réimprimé à la suite des *Bibles* en cinq colonnes de Wauermann. IV. *Syntagmata hermeneutica quibus loca S. Scripturae plurima ex hebraico textu novè explicantur*, ibid., 1711, in-4°. Ce volume renferme quatorze Dissertations, dont plusieurs avaient paru séparément ; elles sont intéressantes, et sont estimées des protestants. V. *De arcanis kerib et ketrib*, ibid., 1692, in-8°. L'auteur y examine les différentes opinions des orientalistes sur l'accentuation et la ponctuation des Hébreux, et prouve l'authenticité des deux lectures (textuelle et marginale) des saintes Ecritures. VI. *Hieroglyphicon sive Commentarius in loca sacrae Scripturae quae plantarum faciunt mentionem*, Utrecht, 1725, in-4°. Cet ouvrage, qu'on doit regarder comme le pendant de l'*Hieroglyphicon* de Bochart, est rare et recherché : il ne parut qu'après la mort de Hilber, par les soins de Salomon Fister, son gendre, qui y ajouta une préface, dans laquelle il a donné des détails sur la vie de l'auteur. Hilber a laissé en manuscrit plusieurs ouvrages, entre autres le *Thesaurus linguae sanctae hermeneuticus* : il a réuni sous ce titre l'explication de toutes les difficultés de la langue hébraïque ; et les savants en ont long-temps désiré la publication. — Louis-Henri Hil-

LER a publié à Ulm (1682, in-8°.) *Mysterium artis steganographiæ novissimum, in gratiam collegii naturæ curiosorum, modum omnes epistolas et alia scripta incognita in omnibus linguis solvendi complexens*, Ulm, 1682, in-8°. de 478 pag. sans la préface et l'errata de 6 pag. qui termine le volume. Cette multitude de fautes aura vraisemblablement contribué au peu de succès de ce Traité, qui est beaucoup plus ample et aussi exact que l'*Ars deciffratoria*, mais moins méthodique. (V. BREITHAUPF.) Il ne s'adapte spécialement qu'au latin, à l'allemand, au français et à l'italien, et seulement aux chiffres à clef simple, ou dont l'alphabet n'est pas variable. L'auteur eut pour collaborateur dans ce travail Christian Schorer, habile calculateur; et il en avait donné un premier aperçu dans son *Opusculum steganographicum*, publié à Tubingue en 1675.

W—s.

HILTON (WALTER ou GAUTIER), célèbre ascétique anglais, vivait sous le roi Henri VI, vers 1440. Suivant Pits (*De illustr. Angliæ scriptor.*), il habitait la chartreuse fondée par Henri V, aux bords de la Tamise, près Schen, sous le nom de monastère de Bethléem. Plusieurs de ses ouvrages, à la tête desquels il est qualifié du titre de docteur, et qui se recommandent par la piété autant que par la doctrine, l'ont fait regarder en Angleterre comme l'un des meilleurs maîtres de la vie spirituelle. Des écrivains critiques ont même cru pouvoir revendiquer en sa faveur l'*Imitation de Jésus-Christ*, attribuée dans plusieurs manuscrits anciens à un chartreux. Parmi ses nombreuses productions, dont on trouve la liste dans le *Theatrum chronologicum* de Morozzi, son *Guido de la perfection*, publié

par M. A. Woodhead (Londres) est le plus connu. Le catalogue de Bernard donne plus spécialement la désignation locale des ouvrages restés manuscrits dans les bibliothèques. Nous désignerons ici ceux qui peuvent être l'objet de quelques remarques, de discussion particulière : I. *Le trince contra tribulationes tentationes*. On le trouve avec diverses instructions adressées à Charles duc d'Orléans, frère du comte d'Angoulême : l'une de ces est du confesseur de Charles, l'autre, d'un docteur de la cour du prince : elles font partie d'un recueil manuscrit, inséré à la bibliothèque de France, et provenant de la bibliothèque de Blois. II. *D ecclesiasticis, liber unus*, chant, dit Pits, ainsi que l'indiquent les mots, *Qui sequitur ambulat in tenebris*, et décrit dans différentes bibliothèques d'Angleterre. Henri Wharton dans ses *controverses*, Londres, avait fait, du livre de son confrère un titre pour lui attribuer au droit qu'au chanoine régulier, puis l'*Imitation de Jésus-Christ*, qu'à l'article du religieux dans l'*Appendix* à l'Histoire de Guillaume Cave (Genève). Wharton ne fasse aucune mention de l'auteur chartreux. C'est pourtant néanmoins sur cette reproduction en 1710 par Lee en tête de sa version des œuvres de Kempis, qu'un graphiste allemand, Woldebrandt dans ses *Conjectures* sur l'*Imitation* (*Apparat. litter.* sans dire un seul mot des chartreux du Rhin Henri Hilton ce nom), soutient que le

celesiastica d'Hilton est le ne de l'*Imitation*, transcrit par Kempis, qui, selon réuni aux opusculs ascéd- divers auteurs, et a dé- out du titre *De Imitatione*. Le fait est que, bien avant que, on trouve déjà des re- blables; que celui de Kem- te aucun titre, et que le plus fre celui de *Consolationes*. Il est vrai qu'un manuscrit *ition*, venant des Chartreux, et que nous avons eu sous porte précisément l'inscrip- lière de *Musica ecclesiast-* s ce manuscrit anonyme est livres, tandis que l'ouvrage n'a qu'un seul livre. C'est e la similitude du titre, née ment de celle des premiers texte, qui aura fait confon- écrivains différents, et at- *Imitation* à l'auteur anglais.

G—CE.

RIUS naquit, dans le iv^e. notre ère, à Prusias en Bithy- ninias, son père, professait la e. Il quitta sa patrie de bonne : vint écouter les leçons des sophistes d'Athènes, et ap- d'eux à pouvoir un jour leur le prix de la parole. Quand il r assez puisé aux sources de ce, il voyagea, afin, dit-il tyle poétique, de porter aux trées les semences de l'atti- parcourut successivement, Lacédémone, Nicomédie, nt, devant un auditoire x, des panégyriques et des ions. L'éloquence n'était plus et frivole. On ne cherchait j'aux oreilles; et les sophis- ut, de ville en ville, donner iscutations, tout comme an- nos acteurs et nos musiciens.

Après ses voyages, Himérius se fixa dans Athènes, y acheta une propriété, et se fit naturaliser. L'on regardait Athènes comme la capitale littéraire de l'Orient; et c'était pour un sophiste un grand honneur et un grand titre à la considération, que de pouvoir se dire Athénien. Himérius ouvrit d'abord une école particulière; et, sa réputation s'étant accrue, il obtint la place de professeur public, place fort ambitionnée, et que la munificence impé- riale avait rendue très lucrative. Ses le- çons eurent la vogue. Des Galates, des Cappadociens, des Ioniens, des Mysiens, des Bithyniens, des Egyp- tiens, quittaient leur pays pour venir s'asseoir sur les bancs de son *théâtre* (c'était le terme consacré, et il était très bien choisi); et lui-même il com- pare son école à l'oracle de Delphes, rendez-vous célèbre de toutes les na- tions. Il eut l'honneur de compter, parmi ses disciples, Basile et Grégoire de Nazianze. Julien, grand protecteur des sophistes, et sophiste lui-même, le fit venir à sa cour. Himérius obéit : il se rendit à Antioche, où était l'em- pereur; et ayant déclamé devant lui, son succès fut tel, que Julien se l'atta- cha, et l'emmena dans son expédition de Perse. Quoique païen et ami de Julien, il montre, dans ses écrits, beaucoup de modération envers les chrétiens. Photius dit qu'il *adois contre eux à la manière des chiens qui se cachent*; mais, ou Photius exagère, ce qui est fort possible, ou ces passa- ges insolents dont les chrétiens pour- raient se plaindre, sont aujourd'hui perdus. Nous avons de lui un dis- cours prononcé à Constantinople après l'avènement de Julien. C'était une cir- constance bien favorable pour déclamer contre le christianisme, pour insulter ceux qui le professaient, pour user et même abuser du triomphe. « Je veux,

is. Entre tous les personnes même nom, qui fleurirent toutes les époques de la de Carthage, ce qui distingue ci c'est le voyage qu'il dans l'Océan septentrional, un navigateur connu en de la route, ou seulement l'existence aux nations civilisées du monde. Cependant nous ne peu de lumières sur un lui dut être si remarquable temps, et dont les résultats être si importants pour Pline se borne à dire que d'Himilcon fut contempler celle d'Hannon. et proles mêmes motifs, quoiquela dans une direction différente *istor. natur., lib. 11, c. 67*). Ses notions, un peu précises, sont bien defectueuses, que nous ait transmises à ce sujet entièrement dues à Rufusienus, qui, dans son *Ora* (*apud Geograph. Græc.* tom. iv, édit. Hudson), est très incomplet lui-même, et quelques fragments du Péginial d'Himilcon. Ces fragments tellement obscurs et incertains que la plupart des géographes n'y ont fait que peu d'attention même ont absolument négligé de parler. Voici, en substance, ce qu'il trouve dans la relation abrégée du poète latin; et c'est à cela que nous devons se réduire les notions du navigateur carthaginois. Au-delà des colonnes d'Hercule s'élève un promontoire qu'on appelait jadis *OEstrymnis*. Toute la côte de ce grand promontoire s'étend vers le midi. A ses pieds, il y a un golfe que les habitants appellent *OEstrymnicus*. Dans ce golfe se voient les îles *OEstrymnides*,

qui s'étendent au loin, et qui abondent en étain et en plomb. Les peuples de ces îles sont courageux, altiers, industrieux et fort adonnés aux soins du commerce: ils franchissent, dans des barques, les abîmes de l'Océan et le détroit qui les sépare des autres terres. Ils ne construisent pas leurs bateaux avec le pin, l'érable ou le sapin, mais avec des peaux qu'ils cousent ensemble. Au moyen de ces barques, ils parcourent souvent de grands espaces de mer, et se rendent en deux jours dans l'île Sacrée: c'est le nom que donnaient les anciens à l'île habitée par la grande nation des *Hiberni*. Cette île est voisine de celle des *Albioni*. Les Tartariens avaient coutume de venir négocier sur les côtes du pays des *OEstrymnii*; les Carthaginois y venaient aussi, en passant les colonnes d'Hercule. Himilcon rapporte qu'il a employé près de quatre mois pour arriver à ces îles, parce que, dans ces parages, les vents n'ont point de force, et que la mer y est presque immobile. Il ajoute que, dans beaucoup d'endroits, elle est peu profonde, et remplie d'herbes dans lesquelles la poupe du vaisseau s'engage et s'arrête. Voilà la première notion que nous ayons sur les îles de notre Océan septentrional; et l'on s'aperçoit aisément, d'après l'embarras et l'obscurité qui règnent dans cette description, qu'Avienus n'avait pu se faire une idée nette et précise de la forme, de l'étendue, de l'éloignement des îles et du rivage dont il parlait: c'est que, suivant la judicieuse observation du savant géographe dont j'ai emprunté plus haut la traduction, M. Gosselin (*Recherches sur la géographie des anciens*, tom. iv, pag. 162-163), les

nter aux documents que nous
ésentés sur cette double ques-
article d'HANNON, nous reu-
nos lecteurs à cet article.

R.—R.

H. CON, général et sénateur
nois, de la faction Barcine,
Hannon, chef du parti op-
i plein sénat, à l'occasion de
re de Cannes, et insista forte-
ur qu'on accordât les secours
andait Annibal (Voy. HAN-
IX, 380). Envoyé lui-même
avec une armée, pour se-
Syracuse, que bloquait Mar-
il débarqua au port d'Héra-
prît, sur les Romains, Agri-
plusieurs autres villes; mais il
rop tard devant Syracuse, et
Marcellus maître de deux quar-
cette ville. Himilcon attaqua,
u coup de vigueur, les retran-
ts des Romains, mais sans
uccès. La peste étant venue
son camp, il perdit la plupart
soldats, fut atteint lui-même
ntagion, et en mourut devant
e l'an 215 avant l'ère chré-
—HIMILCON, surnommé *Pha-*
général de la cavalerie, dé-
abord avec beaucoup de va-
approches de Carthage, as-
par les Romains; mais à la
ane entrevue secrète avec Sci-
l passa du côté de l'ennemi,
corps de deux mille chevaux,
ribua, par sa trahison et son
i, à la destruction de Carthage,
7 avant J.-C. Himilcon accom-
nsuite Scipion Emilien à Rome,
recevoir les récompenses que
de la république le service
ut qu'il venait de rendre aux
is, en leur sacrifiant son hon-
sa patrie.

B—P.

CKELMANN (ABRAHAM), sa-
entaliste et théologien protes-

tant, naquit en 1652, à Döbeln, en
Misnie. Son père, riche apothicaire
de cette ville, lui fit commencer ses
études, qu'il continua à Freiberg et à
Wittenberg. A peine sorti de dessus
les bancs, on le nomma recteur de
l'école de Gardelichen; et trois ans
après, il passa avec le même titre au
gymnase de Lubeck, où il demeura
onze années. Il accepta ensuite le pas-
torat de l'église St.-Nicolas de Ham-
bourg; mais il n'occupa ce poste que
peu de temps. Le landgrave de Hesse-
Darmstadt, charmé de son mérite,
l'appela à sa cour, le fit son prédicateur,
surintendant-général de ses églises,
et professeur honoraire de l'académie
de Giessen. Il revint à Hambourg en
1688, pour prendre la direction de
l'église Ste.-Catherine. La publication
d'un ouvrage mystique de Voiret di-
visa tous ses confrères. Les partisans
d'Horbius qui en était l'éditeur, défen-
dirent les principes établis dans cet
ouvrage, avec autant de chaleur que
ses adversaires en mettaient à les at-
taquer. Hinckelmann, d'un caractère
doux et pacifique, ne voulut prendre
aucune part à cette querelle; mais, loin
de lui savoir gré de sa modération,
tous se réunirent pour l'accabler d'in-
jures et de dégoûts. Il dévora en silence
les chagrins qu'il ressentait; mais en-
fin un dernier pamphlet, dont on
accusa un partisan d'Horbius d'être
l'auteur, lui porta un coup mortel.
Il fut frappé d'apoplexie en le lisant,
et mourut quelques jours après, le
11 février 1695, âgé de quarante-
trois ans. Sa bibliothèque, nombreuse
et riche en manuscrits orientaux,
fut vendue publiquement. Hinckel-
mann est principalement connu par
son édition du *Koran*, la première
qui ait été publiée en arabe (1);

(1) On croit que c'est la première édition de ce
livre qui ait paru dans sa langue originale. C.

elle parut à Hambourg en 1694, in-4°. de 560 pages : elle est assez rare, et a été bien surpassée par celle qui parut quatre ans après à Padoue (*Voy. MARRACCI*). C'est à tort qu'on dit, dans le *Dictionnaire de Moreri*, qu'elle est accompagnée d'une version latine; et que l'on confond le *Koran* avec le *Testament de Mahomet*, publié par Hinckelmann (Hambourg, 1690, in-4°. de 34 pag.), accompagnée d'une traduction latine (1). On a encore de lui une traduction allemande de l'*Apologetique* et du *Livre de la patience*, par Tertullien; des *Considérations chrétiennes sur la purification par le sang du Christ*; des *Sermons*; plusieurs écrits contre Jacques Böhm, etc.; des *Dissertations théologiques* en latin et en allemand. Les principaux ouvrages d'Hinckelmann ont été traduits en suédois. Il laissa en manuscrit un Catalogue des écrivains botanistes arabes, et un *Lexicon Coranicum*, sur le plan de celui que Pasor a donné du *Nouveau-Testament*; mais sa mort précipitée l'empêcha de l'exécuter. On peut consulter, pour plus de détails, Walchius, *Biblioth. theologica*; les *Memoriæ theolog. clarissimor.* de Henri Piping; les *Éléments* (Grundlage) d'une *histoire des écrivains et littérateurs hessois*, par Strieder (Cassel), 1786; et enfin le *Dict.* de Chauffepié, où cet écrivain a un article très-étendu. W—s.

pendant il paraît certain, malgré tout ce qu'a écrit Langius contre l'édition de ce même livre donnée vers 1510 (ou plutôt avant 1509) à Venise, par Paganini de Brescia, que cette édition a réellement existé, et qu'il en est échappé quelques exemplaires aux recherches de ceux qui furent chargés par le pape de les faire tous brûler. Voyez la lettre du cardinal Quirini à Savius, rapportée par Argelati, à la fin du tome II de la *Biblioth. medietor.* Voyez aussi la *Biblioth. arab.* de M. Schaurer, n°. 36, pag. 402 de l'édition in-8°.

(1) Le Catalogue de la foire de Leipzig annonçait en effet, en octobre 1694, une nouvelle édition de ce *Libro de Alcoran*, avec une version latine des principaux chapitres, par Erpenius, Gollas, Hinckelmann, etc.; mais cette édition n'a jamais paru. (*Voy. BRYAN.*)

HINCMAR, trente-deuxième évêque de Reims, savoir son temps, et alors l'un de ments de l'église de France, commencement du ix^e. siècle issu d'une illustre famille, et de Bernard II, comte de T Mis dans son enfance à l'ab St.-Denis, pour y être élevé lettres et formé à la piété pour maître Hilduin, abbé de nastère, et y prit l'habit de cl Appelé, au sortir de ses études cour de Louis-le-Débonnaire distingua par la culture de son par ses talents, et eut le d'obtenir les bonnes grâces de que. Le premier usage qui fut de demander à Louis la du monastère de St.-Denis dans le relâchement; et de règle y fut rétablie, il alla y l'habit monastique, et s'y toutes les austérités de la discipline. L'empereur l'ayant sa cour, il y demeura jusqu' de ce prince, et y fut de nouveau employé sous Charles-le-Chauve. un concile des deux métros Reims et de Sens s'étant as Beauvais, on y jugea qu'il était saire de pourvoir au siège d vacant depuis dix ans par la tion de son dernier archevêq EBBON). Hincmar fut élu par et le peuple de Reims d'un suffrage, agréé par le roi Cl ordonné le 3 mai de la même par Rhotade, évêque de So premier suffragant de la Benoît III et Nicolas I app cette élection : elle fut enco mée par le concile de Meaux C'est l'année suivante que c le différend entre Hincmar calc, bénédictin de l'abbaye diocèse de Soissons, au sujet

iations. Ce religieux avait condamné au concile de , et renvoyé à Hincmar, son itain. Dans un concile de bques, assemblés au château i eu Picardie, le malheureux : fut examiné sur sa doctrine nce de Charles-le-Chauve, é une seconde fois, et mis cachot, où il resta jusqu'à la s jours (*Voy. GOTESCALC*). ient ne reçut point la sanc- de approbation générale. De : saints personnages, Loup, Ferrières, S. Prudence le vèque de Troyes, le savant e, et même l'église de Lyon, rent la sévérité. Ce ne fut pas igement rendu par Hincmar mprouvé; il eut la mortifica- oir le pape Nicolas maintenir ion de Vulfade et d'autres 'il avait déposés, parce qu'ils té ordonnés par Ebbon, son seur. Hincmar ne fut pas plus dans le jugement qu'il porta othade, évêque de Soissons, rophe ordinaire. Pour sa- un mécontentement particu- l'avait fait déposer et relé- as un monastère, parce que ue avait puni suivant les n de ses prêtres, convaincu ne capital: ce jugement fut r le même Nicolas, à qui Ro- av. it appelé. Enfin la con- il tint à l'égard d'Hincmar sou malgré les torts très réels de l'est pas exempt de reproche é et même de cruauté. Il ser- cette occasion, peut-être un en courtisan, le ressentiment qu'il eût pu, et qu'en sa qua- ele et d'évêque il eût dû adou- n le voit avec peine juge dans ille cause. Malgré cela, Hinc- uit point dépourvu des vertus

épiscopales. On n'a rien à reprocher à sa sollicitude pastorale. Il sut main- tenir la discipline dans son diocèse, soutenir l'honneur des écoles de Reims, et le goût des études ecclésiastiques parmi son clergé : il enrichit considé- rablement la bibliothèque de son église. Ebbon avait commencé à rebâter la cathédrale; Hincmar l'acheva et l'orna magnifiquement : il étendit ses soins bienfaisants et sa munificence sur le monastère de St.-Remi, dont il était abbé. Il avait assisté à presque tous les conciles de son temps. Devenu ar- chevêque, il continua de vivre en reli- gieux; et fidèle à la règle de S. Be- noît, il garda toute sa vie l'abstinence qu'elle prescrit. Les Normands ayant fait une irruption en Champagne, Hincmar fut obligé de quitter Reims, ville sans défense. Il se retira dans Epernay, emportant avec lui le corps de S. Remi, auquel il avait une grande dévotion : il y mourut dans de vifs sentiments de piété, en 882, après trente-sept années d'épiscopat. Il est auteur de nombreux ouvrages, parmi lesquels on cite : I. *Un Traité sur la prédestination contre Gotescalc*. II. *Un Écrit sur le divorce du roi Lothaire et de la reine Thielberge*. III. *Un Recueil de capitulaires*. Le reste consiste dans une grande quantité d'opuscules, dont on trouvera le détail avec une analyse assez étendue de chacun, dans le v^e. tome de l'*Histoire littéraire de France*. Les Oeuvres d'Hincmar ont eu plusieurs éditions : la meilleure est celle du père Sirmond, jésuite, Paris, 1645, 2 vol. in-fol.; le père Cellot en ajouta un troi- sième en 1688. Divers écrits d'Hincmar, découverts depuis, ont été insérés dans la collection du père Labbe, et dans les actes du concile de Douzy, — HINCMAH, neveu du précédent par sa mère, et vingt-deuxième évêque de

Laon, fut élevé dans l'église de Reims, sous les yeux et par les soins de son oncle. Dès ses jeunes ans il laissa apercevoir dans son caractère une obstination qui, dans la suite, fut pour lui la source de bien des malheurs. Cela n'empêcha point son oncle de le produire et de le faire élire évêque de Laon, quoiqu'en ayant pas encore l'âge prescrit par les canons. On n'a pas la date précise de son ordination ; mais elle eut lieu avant le mois de mars 858, puisqu'à cette époque il assista en qualité d'évêque à l'assemblée de Quierci. Le crédit de son oncle lui valut la faveur de Charles-le-Chauve, et quelques missions honorables. A l'assemblée de Metz en 859, il fut un des députés envoyés à Louis-le-Germanique au sujet de ses démêlés avec son frère. On le voit encore, en 868, assister à une autre assemblée tenue dans la même ville pour l'accord entre ces deux princes. Il figura aussi dans différents conciles pendant l'intervalle qui sépare ces deux époques : il obtint même une abbaye et l'administration d'une maison royale. C'est peu de temps après la dernière assemblée de Metz, que son caractère peu flexible lui suscita de fâcheuses affaires. Soit inquiétude d'esprit, soit qu'il s'y crût obligé par devoir, il entreprit de faire rentrer son église dans quelques domaines dont jouissaient des serviteurs du roi, et ne sut point user des ménagements qu'il devait à son prince. Charles ayant envoyé un religieux de St.-Denis à St.-Vincent de Laon pour y être supérieur, non-seulement Hincmar le refusa, mais il lança contre lui des censures qu'il ne voulut point révoquer, quoique son oncle l'en priât. Il usa de la même violence envers d'autres courtisans. Il excommunia son clergé tout entier, et, si l'on en

croit Velly, le roi lui-même (1) et des étranges déportements à citer devant un concile tenu à rrie, composé de vingt-neuf pr présidé par Hincmar son oncle accusé et condamné. Il en app pape, et demanda la permissi ler à Rome suivre son appel : ne l'obtint pas. Il parvint néa à rentrer en grâce; et tout eût blié si, l'année suivante, solli qu'à six fois desouscrire la con tion des fauteurs de la rebel Carloman, il ne s'y fût consta refusé. Cité de nouveau au co Douzy en 871, il y fut dépo en prison, et l'on nomma u évêque à sa place. A ce trait qu'il avait incontestablement on en joignit un qui n'admet po cuse. On eut la barbarie de lu les yeux. Il n'est pas certain ce que son oncle ait eu part à cetté. Jean VIII confirma le j qui déposait Hincmar. Ce pa moins étant venu à Troyes, F se présenta devant lui, et, dans rangue touchante, lui dépeij malheurs. Jean en eut pitié, e tenant sur le siège de Laon H qui avait été nommé à cet ev réhabilita Hincmar, lui attrib son entretien une partie des épiscopaux, et lui permit de dres ses fonctions pontificales. É le revêtirent aussitôt des man sa dignité; et, après l'avoir pape, ils le conduisirent à l'É il bénit le peuple. On ignore l de sa mort : mais on sait qu' céda celle de son oncle. Hinc Laon est auteur de plusieurs ges, dont peu sont parvenus nous. Le père Cellot a écrit toire, et l'a insérée au tome

(1) *Hist. de France*, tom. II, p. 6.

édition des *Conciles* du père Labbe. L'oncle y est exalté aux dépens du neveu. L—y.

HINOIOSA (PEDRO DE), gentilhomme de la chambre, et favori de Gonzale Pizarre, frère du conquérant du Pérou, l'excita à la révolte, fut nommé son amiral en 1545, parut devant Panama avec onze vaisseaux et des troupes de débarquement, s'ouvrit les portes de la ville par une négociation adroite, s'empara de Nombre de Dios, de l'autre côté de l'isthme, et rendit Gonzale maître de la mer du Sud. Mais gagné l'année suivante par le licencié P. de la Gasca, envoyé par Charles-Quint, il abandonna Gonzale, livra la flotte, et fut récompensé de sa défection par l'emploi de général de terre et de mer. Après la défaite de Gonzale, en 1548, Hinoiosa eut en partage le département d'Indiens qui avait appartenu à ce chef, et qui rapportait plus de cent mille ducats de rente. Nommé, en 1552, capitaine-général de la province de la Plata, il y fut massacré, l'année suivante, par ses propres soldats, auxquels son humeur altière, sa vanité insupportable et son avarice sordide l'avaient rendu odieux. B—P.

HIPPARCHIA, native de Maronée, ville de Thrace, florissait sous le règne d'Alexandre-le-Grand. Issue d'une famille honnête, et douée de quelques charmes, elle se vit rechercher par plus d'un parti distingué. Mais ayant entendu plusieurs fois les discours du philosophe Cratès (*Voy. CRATÈS*), elle se prit, pour ce cynique, d'une passion que rien ne put détruire. Ses parents firent de vains efforts pour la détourner d'une union aussi ridicule. Ils recoururent à Cratès lui-même. Le philosophe, pour plaire à la famille, déploya devant Hipparchia toute son éloquence. Il lui

montra sa bosse ; car il était difforme : il lui peignit sa misère ; et, mettant à terre son manteau, sa besace et son bâton : « Voilà, dit-il, tout mon avoir, et les seuls biens que vous aurez en partage. — Que m'importe, reprit la jeune fille ! je méprise l'opulence ; c'est Cratès que je veux. Je ne trouverai jamais d'époux plus beau, ni plus riche que lui. » Cela dit, elle prend le costume des Cyniques, et s'unit à Cratès. Celui-ci la conduisit sous le portique (on veut que ce soit le Poécile) ; et, dans ce lieu, le mariage fut consommé, *coram luce clarissima*, dit Apulée. Un ami de Cratès les couvrit de son manteau, pour dérober leurs amours aux regards des curieux. On aurait peine à croire un tel excès d'impudence, si l'on ne connaissait l'opinion des Cyniques sur ce qu'ils appellent les préjugés sociaux. Ces derniers furent tellement édifiés du dévouement d'Hipparchia, qu'ils instituèrent, en mémoire de son mariage, une fête que l'on nomma Cynogamie, et que l'on célébrait au Poécile. Pierre Petit a fait un poème latin sur ce sujet (1). Hipparchia, conformément aux usages des Cyniques, accompagnait Cratès en tous lieux, et le suivait dans les festins. Se trouvant un jour, chez Lysimaque, avec Théodore l'athée : « Ce que tu fais sans blesser les lois, dit-elle à ce dernier, est une action irrépréhensible ; je puis donc également le faire. Or, il t'est permis de te battre toi-même ; donc je puis te battre aussi. » Théodore, pour toute réponse, se jeta sur elle, et lui arracha son manteau. Hipparchia composa

(1) *Cynogamia, sive de Cratete et Hipparchia amoribus*, Paris, 1677, in-8°, et dans le recueil des *Précis* de Petit. Nous avons aussi un roman sans titre, intitulé *Asiagraphik* (anagramme d'*Hipparchia*), *Histoire grecque*, Paris, 1748, in-12.

plusieurs ouvrages qui ne nous sont point parvenus. Suidas lui attribue des *Questions* à Théodore, des *Hypothèses* philosophiques, et *Epichremata quædam*. Ménage, corrigeant un passage de Diogène Laërce, dit qu'elle publia des *Lettres* adressées à son mari, dont le style ressemblait à celui de Platon, et qu'elle composa des tragédies. Hipparchia avait un frère nommé Métoctes, qui fut disciple de Cratès : elle eut de ce dernier un fils appelé Pasieès. D. L.

HIPPARQUE, le plus grand astronome de l'antiquité, sans aucun doute et sans aucune comparaison, était de Nicée en Bithynie (1). On ignore la date précise de sa naissance et celle de sa mort. Ptolémée nous dit expressément qu'il observait à Rhodes, dans les années 619 et 620 de Nabonassar, c'est-à-dire l'an 128 et l'an 127 avant notre ère. Théon, dans son commentaire sur la *Syntaxe mathématique*, ajoute que Ptolémée calcule tous ses exemples pour le parallèle de Rhodes, parce qu'Hipparque a fait, dans cette ville, une longue suite d'observations. Aucun auteur ancien n'a dit qu'il ait été à Alexandrie, ni qu'il y ait fait le moindre séjour. L'anonyme Alexandrin, qui, dans une note sur le livre des *Levers* et des *couchers* de Ptolémée, explique en quels lieux ont été faites les observations diverses rapportées dans cette espèce d'almanach, nous apprend que celles qui sont d'Hipparque ont été faites en Bithynie; et l'on voit qu'elles doivent être de sa jeunesse. Flamsteed a écrit, et tous les astronomes ont répété sans examen, qu'Hipparque observait à Alexandrie. Cette

erreur, assez indifférente, a été causée par un passage de l'*Astronomie* de Ptolémée, dans lequel on voit une liste d'équinoxes exactement observés par Hipparque, et dont il s'était servi pour trouver la longueur de l'année. A l'un de ces équinoxes qu'il déclare si exacts, et qui s'accordent si bien entre eux, il ajoute cette note : qu'en cette année, le cercle qui est à Alexandrie, avait paru tout entier dans l'ombre, deux fois dans la même journée, ce qui laisse une incertitude de cinq heures sur l'instant précis de l'équinoxe. Cette observation d'Alexandrie ne peut donc être classée parmi celles dont on peut faire usage. Ce n'est pas celle qu'Hipparque a calculée comme incertaine, lui qui rejette les observations des solstices, parce qu'on peut s'y tromper de six heures. D'ailleurs Hipparque, en parlant du cercle d'Alexandrie, s'exprime en homme qui ne l'a jamais vu, et qui ne le juge que d'après des observations qui lui ont été communiquées. Au reste, cette question n'est d'aucun intérêt véritable pour l'astronomie. Rhodes et Alexandrie étaient supposées sous le même méridien : les heures y devaient être les mêmes ; et si, dans deux occasions, Ptolémée nous avertit expressément qu'Hipparque observait à Rhodes, c'est que le calcul de ces deux observations employait la hauteur du pôle, qui était de 36° à Rhodes, et qui n'était que de 31° environ à Alexandrie. Le Commentaire sur Aratus ne fait mention que de Rhodes ; c'est pour cette ville ou pour Athènes qu'Hipparque fait tous ses calculs. Dans tout ce qui nous reste de lui, on ne voit rien qui exige la connaissance du lieu qu'il habitait. Ses observations des déclinaisons des étoiles, qui seules auraient pu décider la question, sont malheureusement perdues ; et ce n'est

(1) Suidas lui donne le surnom de *Nicéen* ; lui-même, dans son Commentaire sur Aratus, prend celui de *Bithynien*. Plus l'appelle *Rhodien*, parce qu'il eut son séjour à Rhodes, et qu'il y composa la plupart de ses ouvrages.

ir cette raison que nous devons regretter. Elles nous auraient donc éclairées plus certaines sur la cause de la précession dans ces siècles. Hipparque est le promoteur de cette remarque fondamentale. Le premier, il s'aperçut que toutes les étoiles paraissaient avoir un mouvement parallèle à l'écliptique : il s'en fit même une idée exacte que ses successeurs ; car il n'attribuait pas aux étoiles qu'il attribuait ce mouvement, mais à l'équateur. On se comptait toutes les longitudes. Il avait établi cette doctrine dans son ouvrage qui est perdu, et avait intitulé *De la rétrogradation des points équinoxiaux*. Pour mesurer la quantité de ce mouvement, il n'avait que les observations de Moëchris et d'Aristille qu'il put comparer à celles qu'il avait faites lui-même. Toutes ces observations étaient trop peu précises, et l'interférence les séparait trop peu consistamment, pour qu'il pût s'en promettre une certaine exactitude. Ami du vrai et de la vérité (c'est le témoignage que rend de lui Ptolémée), il ne put déterminer la quantité précise de la précession ; il se contenta de dire qu'elle n'était pas au-dessous de 1° par an. Dans le fait, ce qui a été conservé des déclinaisons de Moëchris et de celles d'Hipparque nous donnerait de 48 à 50" de mouvement, qui, réellement, est de 50 : on ne voit pas bien d'ailleurs que Ptolémée a pu se autoriser à le réduire à 36. Toutes les fois qu'il nous a transmis, sont exactes, ou prouveraient à lui. Une découverte aussi importante aurait suffi pour immortaliser son auteur ; mais il a bien d'autres à notre admiration. Il fut le véritable fondateur de l'astronomie ma-

thématique. Avant lui, l'art d'observer était tout-à-fait dans l'enfance ; l'art du calcul n'était pas né. Euclide, Archimède et Apollonius, ignoraient les principes les plus élémentaires de la trigonométrie. Hipparque fit un ouvrage en douze livres, où il exposa la manière de construire la table des cordes sans lesquelles tout calcul trigonométrique est impossible. Nous avons la preuve qu'Hipparque a exécuté des opérations très longues et très compliquées, qui supposent la trigonométrie rectiligne toute entière. Il nous donne lui-même, dans son commentaire, la solution d'un problème d'astronomie, qui exige une trigonométrie sphérique bien complète. Il ajoute qu'il en a démontré géométriquement les principes dans son ouvrage des *Levers et couchers des étoiles*. Toutes ses règles nous ont été conservées par Ptolémée, qui refait tous ces mêmes calculs d'après les méthodes d'Hipparque. Il est l'inventeur de la projection que les modernes ont appelée stéréographique, c'est-à-dire de l'art qui enseigne à représenter par des cercles, et sur un plan, tous les cercles de la sphère, et qui nous sert encore aujourd'hui à tracer nos mappemondes et nos grandes cartes géographiques. Cette représentation de la sphère lui servait à déterminer l'heure de la nuit par l'observation de quelque belle étoile, et généralement à résoudre sans calcul tous les problèmes de l'astronomie sphérique. Quoiqu'il eût d'ailleurs des règles bien géométriques pour tous les calculs de ce genre, les opérations à faire étaient d'une excessive longueur, et n'ont pu être abrégées que par l'invention moderne des logarithmes. Hipparque fut encore le premier qui reconnut et donna les moyens de déterminer l'inégalité des

mouvements du soleil, ou ce qu'on appelle l'excentricité apparente de l'orbite solaire et le lieu de son apogée. S'il fit cette excentricité un peu trop forte, on ne peut s'en prendre qu'au peu de précision des observations qu'il était forcé d'employer. Il a remarqué lui-même que l'une de ces observations, celle du solstice, peut être en erreur d'un quart de jour; et il n'en faut guère davantage pour expliquer l'erreur qu'il a commise, et qui n'a été rectifiée que mille ans plus tard par les arabes. On lui doit les premières tables des mouvements du soleil et de ceux de la lune. Par trois éclipses, choisies dans des circonstances favorables, il sut déterminer l'excentricité de l'orbite lunaire, avec une précision à laquelle on n'a presque rien ajouté. Il a donné les règles du calcul des éclipses tant de la lune que du soleil. Il a déterminé, avec une précision remarquable pour le temps, la distance de la lune à la terre, ou, ce qui revient au même, sa parallaxe. Celle du soleil est trop petite pour qu'on pût la déterminer avec les instruments qu'on avait alors: il reconnut qu'on pouvait la faire aussi petite qu'on voudrait, ou tout-à-fait insensible. Mais pour ne pas s'écarter sans raison suffisante de quelques idées reçues, il se contenta de la faire dix-neuf fois plus petite que la parallaxe lunaire, parce qu'Aristarque croyait avoir démontré que la distance du soleil à la terre était dix-neuf fois environ aussi grande que celle de la lune. Cette erreur subsistait encore au temps de Copernic, de Tycho, et même de Kepler. Ce dernier est le seul qui manifeste quelque doute à cet égard; et il s'exprime à-peu-près dans les mêmes termes qu'Hipparque. Ce père de l'astronomie avait aussi remarqué que l'excentricité de la lune, indiquée

par les éclipses, devenait insuffisant surtout dans les quadratures ou les quartiers, lorsque la lune est chotome, c'est-à-dire moitié ob et moitié éclairée. Il avait entrepris une longue suite d'observations des diverses positions de la lune, tâcher de découvrir les inégalités de son cours; mais ces inégalités étaient trop nombreuses: il n'en put reconnaître la loi. Ptolémée, plus habile et moins scrupuleux, établit sa loi sur trois observations d'Hipparque et détermina, avec un rare bon sens, la principale de ces inégalités, double de ce qu'on appelle aujourd'hui l'évection. Hipparque avait encore terminé les révolutions et les mouvements des planètes; mais trouvant pas dans les observations de ses prédécesseurs ce qui eût été nécessaire pour établir une théorie complète de tous les mouvements, n'en construisit de tables, il s'adonna du moins à les observer dans les constances les plus propres à faciliter cette recherche aux astronomes qui viendraient après lui. C'est Ptolémée qui lui rend ce nouveau témoignage et qui nous dit « qu'après tant de » reux travaux, Hipparque sentit » même qu'il lui convenait peu » de s'arrêter des hypothèses incertaines » et de ne pas faire beaucoup » que tant d'astronomes auxquels » s'était montré si supérieur. » Il ne quia du moins les moyens qui avaient seuls conduit à la solution de ce problème. Ptolémée recueillit ce précieux héritage; il suivit le plan d'Hipparque, et calcula les premières tables des cinq planètes. On est tout étonné qu'il n'y emploie aucune de ces observations nombreuses que nous dit lui-même qu'Hipparque avait faites et rangées dans un ordre méthodique: il ne se sert que de ses

ervations, et ne nous en trans-
le nombre strictement néces-
ur fonder ses théories. Pline
e qu'avec enthousiasme des
de notre grand astronome :
rédit, pour six cents ans, le
des deux astres (le soleil et la
; il a marqué les mois, les
les heures et la position des
où l'on pourrait observer les
mènes; il a pris les siècles à
n; il a parlé en confident et
terprète de la nature. » Le
plus naturel qu'on puisse don-
passage, c'est qu'Hipparque,
voir fait les tables du soleil et
ne, et trouvé sa méthode des
, avait aussi composé des
rides de ces mouvements et
éclipses pour six cents ans; et
yons en effet, par un passage
le Théon, que les astronomes
t des almanachs où l'on an-
, pour chaque jour, les posi-
soleil, des planètes, et de la
s phases, les éclipses, les as-
les configurations, et tout ce
s aspects pouvaient presager
eux ou de favorable. Ces éphé-
s grecques ne ressemblaient
à celles qu'on faisait en Eu-
mes les ^{xiv}^e, ^{xv}^e, et ^{xvi}^e sié-
ais nous n'avons aucun indice
parque ait accordé la moindre
ce aux rêveries astologiques
aldéens ou des Egyptiens. Nous
vous pas en dire autant de Pto-
Pour en revenir à Pline, nous
fierons que son style poétique
rauber son traducteur dans une
assez plaisante. En parlant des
s annoncés par Hipparque,
se sert du mot *præcinit* (il
té d'avance, c'est-à-dire il a
). Le traducteur a pris son an-
mot, et il s'est imaginé qu'Hip-
avait écrit en vers. « Hip-

» parque, jamais assez loué (c'est tou-
» jours Plin^e qui nous parle), aperçut
» une étoile qui s'était formée de son
» temps; et soupçonnant qu'il pouvait
» s'en former souvent de semblables,
» il osa entreprendre un ouvrage qui
» n'eût pas été sans difficulté, même
» pour un dieu (*rem Deo improbam*),
» c'est-à-dire la description des étoi-
» les. Il imagina des instruments pour
» en déterminer les positions et les
» grandeurs, afin que l'on pût cons-
» tater si les étoiles naissent ou meu-
» rent, si elles croissent ou diminuent,
» laissant ainsi le ciel en héritage à
» celui qui saurait l'imiter. » Pline ne
dit pas si cette étoile, née du temps
d'Hipparque, était restée au ciel, ou si
elle s'était éteinte peu de temps après.
La chose est possible; et nous en avons
deux exemples célèbres dans les étoi-
les de Cassiopée et du Serpenteire,
qui ont été décrites par Tycho et
Képler, et qui ont eu une existence
si brillante et si passagère. Ptolémée
n'en fait aucune mention, pas même
dans le chapitre où il nous transmet
les alignements observés par Hippar-
que, dans la vue de prouver que les
positions des étoiles entre elles sont
invariables : c'était le lieu de nous
dire que, si elles occupaient constam-
ment les mêmes places dans le ciel, le
nombre n'en était pas absolument dé-
terminé, et qu'il en paraissait quel-
quefois de nouvelles qui ne brillaient
qu'un temps assez court. Nous igno-
rons absolument où Pline a pu puiser
cette anecdote : en la supposant vraie,
nous en concluons que l'étoile d'Hip-
parque a disparu comme celles de Ty-
cho et de Képler ; car elle devait être
très brillante, pour attirer l'attention
dans un temps où l'on n'avait aucune
description du ciel. Or, dans le cata-
logue de Ptolémée, qui n'est autre que
celui d'Hipparque, nous ne voyons

aucune étoile brillante qui ne fût connue anciennement, puisqu'on ne la donne pas comme nouvelle. En parlant de quelques changements faits par Hipparque aux constellations anciennes, Ptolémée n'eût pas manqué de nous désigner l'étoile à l'occasion de laquelle avait été entrepris un ouvrage si important et si nouveau. Ce travail était surtout devenu nécessaire depuis la découverte de la rétrogradation des points équinoxiaux. Par ce mouvement, les étoiles s'approchaient ou s'éloignaient des pôles du mouvement diurne; les phénomènes des levers et des couchers, des apparitions et disparitions des étoiles, changeaient continuellement; un globe céleste, dessiné pour une époque, cessait d'être exact en moins de cent ans. On n'avait aucune règle directe ou assez sûre pour calculer ces changements: mais les étoiles conservaient toujours la même position par rapport à l'écliptique. Il en résultait la nécessité d'un changement de système. Au lieu d'observer des ascensions droites et des déclinaisons, comme on avait fait jusqu'alors, et pour s'épargner des calculs immenses, Hipparque voulut observer directement les longitudes et les latitudes: c'était le seul moyen de faire un ouvrage durable et commode. Il fallait des instruments nouveaux: Hipparque imagina l'astrolabe pour rapporter les positions des étoiles à l'écliptique. Nous avons encore quelques-unes des observations qu'Hipparque a faites avec cet instrument, dont on ne trouve aucune mention avant lui, et que ses successeurs ont imité. Plin nous dit, en effet, qu'il inventa des instruments pour déterminer les positions et les grandeurs. L'astrolabe donne les positions. Quant aux grandeurs, les étoiles ont un si petit diamètre, qu'aujourd'hui même nous n'avons aucun

moyen assez délicat pour les mesurer. Hipparque inventa la dioptré. Théon nous a laissé la description, mais elle ne servait qu'à mesurer plutôt à comparer les diamètres de la lune et du soleil. De tous les ouvrages d'Hipparque, il ne nous reste son Commentaire sur le poëme d'Aratus; c'est le moins important, mais c'est une production de sa jeunesse au moins d'un temps où il n'avait pas encore changé sa manière de servir, parce qu'il ignorait l'usage de l'équateur et des points équinoxiaux. Aratus avait déjà d'une fois, été commenté, par des auteurs qui, pour la plupart, n'étaient ni géomètres, ni astronomes. Hipparque, voyant que ses observations ne s'accordaient ni avec le poëte, ni avec les notes de Ptolemée, crut qu'il serait utile de lever les erreurs des uns et des autres. Quelques juges, fort incompétents en ces matières, en ont pris occasion de l'accuser d'être un censeur et jaloux: il proteste, en contestant, qu'il n'a pas la prétention de chercher à convaincre les auteurs fautes qu'ils ont pu commettre, qu'il n'a eu en vue que l'intérêt de la science et celui de la vérité. On apprend qu'Aratus n'avait pas mis en vers deux ouvrages de Ptolemée, et qu'on ne peut le rendre responsable des erreurs de son Commentaire. Souvent il défend Aratus et l'accuse contre leurs critiques: quand on lui fait raison, il met à démontrer leur inutilité, le même soin qu'il apporte à prouver leurs erreurs quand ils sont trompés. En aucun endroit on ne voit cette aigreur qu'a cru remarquer Plin, qui ne le lit pas dans sa bibliothèque, on ne voit qu'une critique modérée, toujours douce et modérée. Il est loin de pro-

es avantages ; et plus tard il bien d'autres reproches à faire à l'auteur originaire, après avoir créé l'astronomie véritable ; Hipparque donna la première fois un système exact et complet de géographie. Il montra qu'on ne pouvait déterminer les positions respectives des villes, des provinces, des îles et de leurs limites, qu'en parcourant le globe de la terre en tous sens semblables et correspondant à ceux de la sphère céleste, que par les hauteurs au pôle ou à l'équateur, et les différences des méridiens. Il avait déjà quelques idées confuses sur les divisions. Pythéas avait employé le gnomon à déterminer la hauteur du pôle dans les divers lieux qu'il avait visités ; mais le gnomon ne donnait que des latitudes trop faibles, au quart de degré : pour les avoir plus exactes, il fallait employer les instruments qui servent en astronomie à mesurer les déclinaisons des étoiles. On avait bien remarqué grossièrement que les éclipses de lune n'arrivaient pas exactement aux mêmes lieux à Babylone, en Grèce ou en Italie ; mais on n'avait aucun moyen de mesurer ces différences. La trigonométrie d'Hipparque donna des méthodes plus sûres pour déterminer la hauteur dans les lieux divers où la lune serait observée. Ses observations de la lune et du soleil pouvaient suppléer à l'observation qui n'avait pu être faite dans un lieu con-
nu ; un voyageur qui aurait rapporté la hauteur de la lune et une hauteur du soleil avec une hauteur d'un astre à l'instant de la plus grande éclipse, pouvait remettre ces données à un astronome, qui en concluait la position véritable du lieu de l'observation : et c'est ainsi que le temps, la géographie de-

venait acquiescer quelque certitude. A la vérité, ces moyens étaient loin encore de la précision qu'ils ont acquise par l'invention des lunettes et des horloges : mais ils étaient les plus exacts ou plutôt les seuls qu'on eût alors. Si l'on pouvait se tromper d'un quart de degré sur la latitude, il était comme impossible, à moins d'un heureux hasard, de ne pas se tromper de plusieurs degrés sur les longitudes. On ne pouvait donc avoir aucune géographie réelle : tout au plus pouvait-on se procurer quelques cartes topographiques un peu passables. On pouvait mesurer assez exactement le chemin qu'on avait fait pour se rendre d'un lieu dans un autre ; on pouvait estimer à peu près la direction du chemin par rapport à la méridienne ; on pouvait combiner entre elles ces distances et ces directions ; les rectifier un peu les unes par les autres : mais la grande géographie était une science purement conjecturale. Telle avait été nécessairement la géographie d'Ératosthène ; telles devaient être aussi les remarques qu'Hipparque s'était permises sur cette géographie. Ni l'un, ni l'autre, n'avaient pu visiter les lieux qu'ils décrivaient d'après les mémoires des voyageurs : et parmi ces voyageurs, combien pouvait-on compter d'astronomes ? Combien de positions pouvait-on supposer déterminées par des observations astronomiques ? Strabon, venu après Ératosthène et après Hipparque, a voulu se constituer juge entre ces deux astronomes ; et l'on voit qu'il n'avait lui-même aucune idée de mathématiques. Il montre une grande partialité pour Ératosthène ; et cependant il est obligé de lui donner tort en beaucoup d'occasions, et de se ranger à l'avis d'Hipparque, auquel il reproche plus d'une fois de parler trop sou-

vent en géomètre ; aujourd'hui , ce reproche serait plus que singulier , ou plutôt son auteur n'oserait le hasarder : mais en se reportant même à l'époque où vivait Strabon , en jugeant les objections qu'il fait à Hipparque d'après les connaissances d'alors , on ne pourra s'empêcher de plaindre le critique , et de regretter qu'il n'ait pas employé à étudier Hipparque , une partie du temps qu'il a perdu à le combattre. Le commentaire d'Hipparque sur Aratus parut en grec , avec la traduction d'Hildéric , in-folio , à Florence , chez les Juntas , en 1567 ; il fut réimprimé par Pétau dans son *Uranologion* , en 1650 et 1705. Les titres de ses ouvrages perdus sont : *Description du ciel étoilé ; Des grandeurs et des distances du soleil et de la lune ; Des ascensions des douze signes ; Du mouvement de la lune en latitude ; Du mois lunaire ; De la longueur de l'année ; De la rétrogradation des points équinoxiaux et solstitiaux ; Critique de la géographie d'Ératosthène* (Plin en parle avec beaucoup d'estime) ; *Représentation de la sphère sur un plan* (on peut soupçonner que le planisphère de Ptolémée n'en est qu'une copie ou qu'une nouvelle édition) ; *Tables des cordes du cercle* , en douze livres ; *Traité des levers et des couchers des étoiles*. C'est dans ce dernier ouvrage qu'Hipparque avait démontré ses principes de trigonométrie sphérique , science alors entièrement nouvelle et sans laquelle il n'y a point d'astronomie.

D—L—E.

HIPPPIAS et HIPPARQUE , fils de Pisistrate , succédèrent à la souveraineté d'Athènes , l'an 528 avant J.-C. Sages dans leur gouvernement , et faciles dans leurs mœurs , ils avaient ces vertus obscures que l'envie pardonne , et ces vices aimables qui

échappent à la haine. Eurent-ils transmis le sceptre à la postérité sans un événement ? termina un autre ordre de choses. Hipparque , insulté par Hippias , Athénien plein de courage , s'en vengea par un affront qu'il fit à la sœur de ce despotisme , la rage dans le combat avec Aristogiton , son rival , racheter le jour au tyran . Le jour de l'exécution à la fête des Panathénées , ils se rendirent au lieu des funérailles ; Hipparque tomba sous leurs coups avant J.-C.) : mais son frère échappa. Heureux cependant , partagé la même destinée ! Aristogiton , présenté à la torture , avoua les plus chers amis , qui les livra sur-le-champ aux bourreaux. L'amitié offrit un spectacle terrible aux mânes d'Harmodius , sacré par les gardes du tyran : ce moment , Hippias , dédaignant le pouvoir des biens faits sur les hommes , ne voulut plus devoir sa couronne à sa barbarie. Athènes se vit envahie par les proscriptions ; les tourmens cruels furent mis en usage , mais s'y distinguèrent par une constance héroïque. Les citoyens , vis par la tyrannie se hâtaient de quitter en foule une patrie livrée à la mort. Bientôt ils sollicitèrent hors les puissances voisines , pour être rétablis dans leurs propriétés ; ils firent parler l'intérêt de la république , celui d'un peuple opprimé. Les démocrates prirent enfin leur parti , et leur faveur. D'abord repoussés par les Athéniens , un hasard leur ouvrit la suite la victoire. Les ennemis d'Hippias étant tombés entre les mains de celui-ci , père avant que d'être tyran , consentit , pour les racheter , de leur laisser sa puissance et à quitter

'Attique (510 avant J.-C.) Il est de remarque de voir un tyran ar un trait dont bien peu d'hongens seraient capables. Les Lacédiens, qui en s'armant pour les é n'avaient eu d'autre vue que aparrer de l'Attique, voyant leurs nces déçues, voulurent rétablir trône celui qu'ils en avaient. La réinstallation du tyran nes, proposée par les Spartiates seil amphictyonique, en fut re-vec indignation; et le malheulippias se retira alors à la cour trape Ariapherne, où bientôt, irant les armes du grand roi sa patrie, il ne fit que conso- République qu'il prétendait ren-. C'est un des premiers princes escendu du rang des monarques mble condition de particulier, ses malheurs de contrée en e. Il mourut aux champs de bon, en cherchant à recouvrer ronne avec l'appui et le secours rses.

B—P.

HIPPOCRATE, surnommé avec le prince des médecins, le fon- de l'art de guérir, le père de lecine, naquit à Cos, île de la gée, consacrée à Esculape, qui t un temple fameux. Les ren- ments qui nous sont parvenus vie d'Hippocrate, se réduisent de chose. Ses contemporains beaucoup loué pour son pro- savoir et son expérience con- ée, mais ne nous ont presque vissé sur les circonstances de sa lippocrate lui-même, dans ceux écrits dont personne ne con- l'authenticité, nous donne fort le détail sur les actions dont sa e et honorable carrière dut être. L'auteur grec et incertain qui, enom de Soranus, nous a trans- quelques fragments biographiques

sur Hippocrate, nous apprend que le père de ce médecin se nommait Héraclide, et tirait, par une longue suite de descendants, son origine d'Esculape. Du côté de sa mère, qui s'appelait Praxithé, Hippocrate descendait d'Hercule. Il était donc de cette famille des Asclépiades, qui, de temps immémorial, s'était vouée exclusivement au culte du dieu de la médecine (*Voy. ESCULAPE*, t. XIII, p. 305). On voit par la table de Meibomius (*Comment. in Hipp. jusjur.*), qu'il était le dix-septième des descendants d'Esculape, dont son aïeul, appelé Hippocrate I, était le quinzième. La naissance d'Hippocrate II, ou le *Grand*, est fixée par Soranus à la première année de la quatre-vingtième olympiade, époque qui coïncide avec l'an 460 avant Jésus-Christ : conséquemment il fut contemporain de Socrate et de Platon, un peu plus jeune que le premier, un peu plus âgé que le second, qui le cite souvent avec éloge; et son nom commença à devenir illustre pendant la guerre du Péloponnèse, qui, comme on sait, dura depuis l'an 431 jusqu'à 404 avant J.-C. Après avoir reçu à Cos sa première instruction de son père Héraclide, qui probablement lui enseigna l'art de traiter les maladies dans les temples, à la manière des Asclépiades, Hippocrate alla étudier à Athènes sous Hérodius de Selymbre. Il eut aussi pour maître le sophiste Gorgias. Quelques auteurs prétendent qu'il fut, en outre, disciple de Démocrite : on ajoute même qu'il avait conçu pour ce philosophe une si haute estime, que, pour la lui témoigner, il écrivit ses ouvrages en dialecte ionique, quoiqu'il fût né Dorien. Mais s'il apprit quelque chose de Démocrite, ce fut sans doute par les entretiens qu'il eut avec lui dans une circonstance dont nous parlerons

plus bas. Ces entretiens, d'ailleurs, ne déterminèrent nullement Hippocrate en faveur de la doctrine du philosophe d'Abdère, puisqu'il lui préféra celle d'Héraclite, comme on le voit par la lecture de ses ouvrages. Au reste, Hippocrate n'était pas moins instruit en philosophie qu'en médecine. L'étendue de ces deux sciences, ou plutôt l'abus qu'on faisait déjà de la première, le porta, non pas à l'abandonner entièrement, mais à n'en réserver que ce qu'il crut nécessaire à la justesse du raisonnement dans la science médicale. Après la mort de son père, il voyagea beaucoup, suivant l'usage des médecins et des philosophes de son temps; et il finit par se fixer en Thessalie, ce qui l'a fait quelquefois appeler *Thessalien*. Soranus rapporte qu'Hippocrate vécut à la cour de Perdicas, roi de Macédoine, et qu'il le guérit d'une consommation causée par l'amour malheureux de ce prince pour sa belle-mère Phila. Ce fait n'est point en contradiction avec la chronologie; mais ce qui le rend un peu suspect, c'est que l'histoire en rapporte un autre absolument semblable, arrivé à la cour de Séleucus Nicator (*V. ERASISTRATE*). Il se pourrait néanmoins qu'Hippocrate eût passé quelque temps auprès de Perdicas; car il assure avoir observé plusieurs maladies dans les villes de Pella, d'Olynthe et d'Acanthe, situées en Macédoine. Il paraît aussi avoir séjourné long-temps dans la Thrace; car il cite fréquemment, dans ses relations de maladies épidémiques, les villes thraciennes d'Abdère, de Datus, de Dorisque, d'Oënus, de Cardie, et l'île de Thasos. Il est également vraisemblable qu'il voyagea dans la Scythie et dans les pays limitrophes du royaume de Pont et des Palus-Méotides, parce que la description qu'il donne des

mœurs et du genre de vie des Scythes, est extrêmement exacte et fidèle. D'après Soranus, les villes d'Athènes, d'Abdère et l'Illyrie, durent à Hippocrate le bienfait d'être délivrées d'une peste qui y causait de grands ravages. Il est douteux qu'il soit ici question de l'affreuse épidémie qui dévola la ville d'Athènes pendant la guerre du Péloponnèse, et qui a été si bien décrite par Thucydide; car cet historien, qui en fut témoin oculaire, ne fait aucune mention d'Hippocrate. Quoi qu'il en soit, les Athéniens, reconnaissants des services que leur avait rendus cet illustre médecin, soit en les délivrant du fléau pestilentiel, soit en publiant de bons ouvrages sur l'art de conserver les hommes, soit en se refusant aux sollicitations des ennemis de la Grèce, décrétèrent qu'il serait publiquement initié aux mystères de Cères, que sa tête serait ornée d'une couronne d'or, qu'il jouirait du droit de citoyen, qu'il serait entretenu toute sa vie aux frais du gouvernement dans le Prytanée, enfin que tous les enfants nés dans la patrie d'Hippocrate, pourraient venir passer leur jeunesse à Athènes, où ils seraient traités comme ceux des habitants mêmes de la ville. Suivant Galien, ce fut en faisant allumer de grands feux et brûler partout des substances aromatiques, qu'Hippocrate parvint à arrêter la peste d'Athènes. Cependant la réputation du médecin de Cos s'étendait au loin: l'éminence de ses talents, l'éclat de ses succès, sa rare sagacité, son entier et continuél dévouement pour ses semblables, inspiraient la confiance générale, même parmi les peuples étrangers à la Grèce. On assure qu'appelé à la cour d'Artaxerce Longue-main, pour s'opposer aux ravages d'une épidémie qui moissonnait les ar-

ce prince, Hippocrate repoussés magnifiques par lesquelles il le séduire , et fit cette ré- a satrape Hystane , gouver- : l'Hellespont , chargé de la d'Artaxerce : « Dites à votre : que j'ai de quoi vivre , me et me loger ; que l'honneur feroit d'accepter les présents eses , et de secourir des bar- qui sont les ennemis des . » (1) Artaxerce, irrité, or- ux habitants de Cos de lui li- pocrate , et les menaça , s'ils aient , de mettre leur ville à sang ; mais les citoyens de avant les menaces de ce roi , lui répondirent que , pleins ince dans la justice des Dieux , aient sous leur protection , préféraient la mort la plus u déshonneur de sacrifier leur compatriote à la colère d'un tout aussi mortel que les hommes. Quoique la corres- établie à ce sujet entre Hip- et le satrape Hystane , ne soit nt authentique , il paraît ce- qu'on ajoutait foi à cette , dont Galien et Plutarque tion. Stobée la rapporte aus- en commettant un anachro- une faute d'écriture ; car , du nom d'Artaxerce , il cite Xercès , et Hippocrate ne monde qu'après la mort de er. Parmi les cures les plus es du médecin de Cos , on surtout celle de Démocrite , reprit à la prière des habitants

d'Abdère , aux yeux desquels ce phi- losophe paraissait avoir perdu la rai- son. Pénétrés de reconnaissance , les Abdéritains offrirent à Hippocrate dix talents, qu'il refusa , en les remerciant de lui avoir procuré l'occasion de connaître , au lieu d'un fou , le plus sage des hommes. La correspondance attribuée à Hippocrate , contient plu- sieurs lettres , évidemment supposées , dans lesquelles cette entrevue des deux philosophes est rapportée avec des épisodes qui , à cause de leur in- vraisemblance , doivent être relégués au rang des fables , sans infirmer néanmoins la vérité du fait principal. Certains auteurs arabes assurent que , dans le cours de ses voyages , Hippo- crate séjourna quelque temps à Da- mas : ces auteurs n'ont pu admettre cette assertion que par conjecture ; car elle est dénuée de toute probabilité. Un certain Andréas , ou Andron , qui vivait sous Ptolémée Philopator , et qui fut disciple d'Hérophile , s'avi- sa , près de trois siècles après la mort d'Hippocrate , de supposer aux voya- ges de ce grand homme le prétexte le plus ignominieux , et de publier , dans son livre *De Artis medicæ origine* , qu'Hippocrate avait été obligé de pren- dre la fuite , pour avoir mis le feu à la bibliothèque de Cnide , après avoir eu soin de copier les meilleurs frag- ments de médecine qu'elle contenait. Tzetzes , d'accord sur l'accusation , dit que ce fut la bibliothèque de Cos qui devint la proie des flammes ; et Pline , sans charger Hippocrate de ce fait odieux , et sans parler de bibliothè- que , réduit la perte à des tablettes votives qui furent incendiées avec le temple. Ainsi , la seule discordance de ceux qui rapportent le fait , décèle la fausseté de l'accusation. L'histoire du temps n'aurait-elle pas conservé le souvenir d'un crime qui aurait en

anecdote a fourni à l'un de nos pre- tres , M. Girardet , le sujet d'un beau vil compus à Rome en 1793 , et qu'il a été à la faculté de médecine de Paris , ir les dernières institutions de M. Trin- ere adoptif. Ce tableau , qui représente e refusant les dons d'Artaxerce , a vec un talent très distingué , par R. U. qui a dédié son ouvrage à la même fa- ulté.

un tel éclat ? Platon, contemporain d'Hippocrate, lui aurait-il témoigné tant d'estime, si le médecin de Cos se fût déshonoré par une action aussi infame ? Comment d'ailleurs concevoir qu'Athènes, Argos, la Thessalie, la Grèce entière si superstitieuse, eussent, comme à l'envi l'une de l'autre, accordé un asile et rendu des honneurs extraordinaires à un sacrilège ? Sied-il bien enfin à cet Andréas de faire d'Hippocrate un plagiaire, lorsque lui-même est accusé par Eratosthène de s'être approprié les écrits des autres ? Le nom d'Hippocrate est encore aujourd'hui en vénération dans l'île de Cos (actuellement nommée par corruption *Stan - Co*), où l'on montre même, comme un monument précieux, une petite maison qu'il a, dit-on, habitée. Tout soupçon injurieux doit donc céder aux témoignages éclatants que l'antiquité lui a rendus. Si d'ailleurs l'homme se peint dans ses écrits, ceux d'Hippocrate ne laissent pas percevoir que le meilleur citoyen, le philosophe social et sans faste, le médecin plein d'humanité, passionné pour l'étude et l'exercice de son art, consolateur, enfin l'homme religieux sans superstition. Toutes ses réflexions respirent la candeur, l'honnêteté, la justice, le désintéressement et l'amour de l'ordre. Voici les principales qualités qu'il exige du vrai médecin :

« On le connaît, dit Hippocrate, à son extérieur simple, décent et modeste. Il doit avoir de la gravité dans le maintien, de la réserve avec les femmes, de l'affabilité et de la douceur pour tout le monde. La patience, la sobriété, l'intégrité, la prudence, l'habileté dans son art, sont ses attributs essentiels. » (*Lib. De decenti habitu.*) Ne croit-on pas voir Hippocrate lui-même dans ce portrait ? Les conseils qu'il donne ailleurs

aux médecins, devraient être cesse présents à leur mémoire :

« cherchez, leur dit-il, ni les richesses, ni les superfluités de la vie ; ne suivez quelquefois gratuitement, le seul espoir de la reconnaissance de l'estime des autres. Secouez l'occasion s'en présente, l'air est pur et l'étranger ; car, si vous avez des hommes, vous aimerez votre pays. Lorsque vous êtes invité à diagnostiquer sur une maladie, par les assistants, n'usez point de grands mots ; ne discutez point les discours étudiés et pompeux ; ne décelez plus l'incapacité ; ne imitez le vain bourdonnement du frelon. Dans une maladie que vous choisissez plusieurs moyens de guérison, le plus simple et le plus commun est celui que doit prendre un médecin éclairé, qui ne veut point enfreindre la loi. » Tous les écrits d'Hippocrate sont pleins de pareilles maximes de supériorité de ses lumières ne jamais dédaigner les consultations qui déjà étaient établies de son temps. Il applaudit même à cet usage que l'homme le plus habile peut commettre quelque erreur. Mais, en choisissant des opinions, il recommande d'éviter ces scènes ridicules, injustes et scandaleuses, qui tournent toujours au désavantage des malades au déshonneur des médecins. Hippocrate passa les dernières années de sa vie en Thessalie, à Larisse, et ainsi qu'à Craon, à Phères, à Méliboea, comme le prouvent plusieurs observations qu'il fit sur les malades de ces différentes villes. Il assure même qu'il parvint à armer les Thessaliens en faveur de leurs compatriotes, lorsque les Athéniens déclarèrent la guerre aux habitants de Cos et les attaquèrent. On ne saurait précisément en quelle année, et à quel âge mourut Hippocrate. A

ranos, c'est à Larisse qu'il longue et brillante carrière, à tre-vingt-cinquième ou soixantième année, suivant les uns quatre ans, suivant les autres, quelques-uns prétendent une longévité de cent ans lui échoit, entre Gyrton et un tombeau, que l'on montra du temps de l'historien de la Grèce vulgaire, qui ne veut voir nourrir les grands hommes d'une terre commune, trouva mer-veilleux un essaim d'abeilles fût sur son miel sur le tombeau d'Hippocrate, et que les nourrices rencontrèrent, dans l'application d'un remède pour les aphtes. Cette sorte d'enthousiasme continuant chez un peuple qui aime les bienfaiteurs, Hippocrate avait plus de droit à ce que celui qui consacra sa vie entière à l'utilité de ses semblables. Hippocrate eut un grand nombre de disciples, qu'il initia libéralement aux principes de son art. Il leur fit prêter un serment, qui est un trop remarquable pour n'en être que les principales dispositions. Il leur fit jurer, leur faisait-il dire, par Esculape, par les autres dieux et déesses, de tenir religieusement une promesse solennelle à la science, de ne s'engager. Je regarderai mon propre père celui qui m'a instruit dans l'art de guérir. Je n'enseignerai ma reconnaissance qu'à tous ses besoins. Je traiterai ses enfants comme les miens et leur enseignerai gratuitement la médecine, s'ils ont le dessein d'embrasser cette profession.

Et Eckhel parle (vol. II, pag. 399) frappée en l'honneur d'Hippocrate, à être fautive.

» J'agirai de même envers ceux qui
 » se seront engagés par le serment
 » que je prête. Jamais je ne me laisserai
 » séduire pour administrer, à qui
 » que ce soit, un médicament mortel,
 » ni pour exciter l'avortement. . . .
 » Mon unique but sera de soulager
 » et de guérir les malades, de répon-
 » dre à leur confiance, et d'éviter
 » jusqu'au soupçon d'en avoir abusé,
 » spécialement à l'égard des femmes.
 » Dans quelque position que je me
 » trouve, je garderai le silence sur les
 » choses que j'aurai jugé devoir rester
 » secrètes. Puissé-je, religieux obser-
 » vateur de mon serment, recueillir
 » le fruit de mes travaux, et mener
 » une vie heureuse, sans cesse em-
 » bellie par l'estime générale ! Que le
 » contraire m'arrive, si je deviens
 » parjure ! » Ce morceau suffirait
 pour faire aimer Hippocrate, et lui
 mériter l'honorable surnom de *Divin*
vieillard, que les anciens lui ont
 décerné d'une voix unanime. Recon-
 naissant la nécessité d'une religion,
 il rendait à la Divinité le culte qu'a-
 vait établi la sagesse des législateurs
 de la Grèce, en blâmant toutefois et
 repoussant avec force certaines opi-
 nions superstitieuses qui régnaient de
 son temps. Il paraît avoir pensé,
 comme la plupart des philosophes de
 l'antiquité, que Dieu est dans l'univers
 ce que l'âme est dans l'homme. Faussement
 accusé d'athéisme chez les modernes par
 un de ses commentateurs (Gundling),
 Hippocrate a été facilement défendu par
 Gœticke et Triller de cette odieuse imputation.
 Sa passion pour la vérité lui faisait
 dédaigner la gloire et les honneurs ;
 et il n'estimait les biens de la fortune
 qu'autant qu'ils peuvent servir à exer-
 cer la bienfaisance. Les écrits du vieil-
 lard de Cos, dont le nombre s'é-
 lève à plus de soixante, contiennent

tant de faits intéressants et portent l'empreinte d'un génie si élevé, que beaucoup de médecins, après les avoir approfondis, doutent encore aujourd'hui que, pour l'époque où ils ont été composés, un seul homme ait pu en être l'auteur. On compte en effet, dans la famille d'Hippocrate, sept médecins de ce nom, savoir : HIPPOCRATE I, qui fut contemporain de Thémistocle et de Miltiade, et auquel on attribue le traité des articulations, celui des fractures et une partie des prénotions coaques. — HIPPOCRATE II, surnommé le *Grand*, parce que c'est lui qui, par la supériorité de son génie, est considéré avec raison comme le créateur de l'art de guérir. — HIPPOCRATE III, petit-fils du précédent, composa plusieurs ouvrages, parmi lesquels les uns rangent les livres des maladies, et les autres la seconde partie du livre de la nature humaine. — HIPPOCRATE IV, médecin de la cour de Macédoine, se rendit célèbre par la guérison de Roxane, veuve d'Alexandre-le-Grand : il passe pour être l'auteur du v^e livre des épidémies. On ne cite rien de particulier des trois autres HIPPOCRATES, qui cependant ont été des hommes distingués, et qui probablement ont aussi composé des ouvrages sur la médecine. Cette famille compte, en outre, parmi ses membres, Thessalus et Draccon, tous deux fils du grand Hippocrate, Polybe, son gendre, et neuf ou dix autres personnages non moins recommandables. De cette longue filiation de médecins célèbres de la même famille, résultent, d'un côté, l'opinion bien fondée que plusieurs d'entre eux ne sont point étrangers aux ouvrages attribués à un seul, et, de l'autre, la difficulté de distinguer exactement quels sont les livres qui appartiennent à chacun d'eux en par-

ticulier. Quelques amateurs radoxes, choqués ou embarassés par cette sorte de confusion, ont parti de nier l'existence même d'Hippocrate. M. J. B. J. Boule, autres, a soutenu, en 1818, sa thèse de faculté de médecine de Paris, dans laquelle il a établi que le temps où a vécu le médecin de Cos est incertain, qu'il ignore également le lieu de sa naissance et sa généalogie, que sa vie est toute de fables : il pousse le doute jusqu'à croire qu'*Hippocrate* n'est point d'homme, mais probablement d'une collection de livres et de pensées, en outre, que quelques-uns de ces livres sont d'une antiquité plus reculée que l'auteur qu'on les attribue ; enfin il prétend tout ce qu'on a écrit sur ce personnage est purement conjecture et doit rentrer dans le domaine des inventions mythologiques qui tant d'attrait pour les Grecs. Les preuves sur lesquelles s'appuie Boule, sont plus spéculatives que solides ; il a soin de glisser sur les points les plus contestés son opinion, qui, malgré l'autorité dont elle est étayée, n'est celle de personne, et qui a été complètement réfutée par les lois. Tout ce qu'on peut dire en réponse à ces objections, soit par l'attente des écrits d'Hippocrate, c'est que, d'une part, ces écrits n'ont pas tous été composés par l'Héraclide, et que, d'autre part, nous ne sommes parvenus qu'à un texte qui a subi de nombreuses altérations, auxquelles on peut assigner plus d'une cause. D'abord on doit s'étonner d'un genre tel qu'Hippocrate : fréquemment en contradiction avec lui-même : première preuve

le ses écrits. En second lieu, r, ou *papyrus* d'Égypte, et rare de son temps, Hip-écrivit ses observations en s concis sur des tablettes en- le cire, ou sur des peaux ix. Plusieurs de ces recueils, destinait point au public, lsifiés par ses fils et son gen- quels, selon Galien, y firent polations dans la vue d'ex- des passages obscurs. Cette u des œuvres d'Hippocrate e à son comble, lorsque les e, voulant former une bi- e plus riche que celles des Pergame, prirent sans exa- s les livres que leur offraient e de gens avides. C'est ainsi rtain Mnémon, de Pamphy- ta plusieurs écrits d'Hippo- alexandrie, et les vendit à la que avec les corrections et ons qu'il y avait faites. Comme, emps même, on doutait de icité des livres attribués au mé-

Cos, les savants d'Alexan- pliquèrent à les vérifier; ils aient avec beaucoup de soin i parurent les plus authenti- les placèrent sur une tablette ère, en sorte que les véritables s d'Hippocrate portaient à ric le nom d'*Écrits de la pe- ette*. Il paraît qu'Érotien tira lparti des travaux des Alexan- orsqu'il s'occupa de la vérifi- les écrits d'Hippocrate. Un Artemidore Capito, et son pa- scorde, qui vivaient sous le Adrien, furent ceux qui mu- e plus les ouvrages du philo- et Cos. Non contents de rejeter essions tombées en désuétude ir en substituer de plus mo- ils firent des interpolations texte, et supprimèrent arbi-

trairement tout ce qui ne leur convint pas. Heureusement Galien, de qui nous tenons ces divers renseignements, pouvait encore, de son temps, dis- tinguer les écrits authentiques d'Hip- pocrate d'avec les douteux, quelque- fois même les fautes des copistes d'avec les changements introduits à dessein: car il avait sous les yeux plusieurs versions; et toujours, dans ses Commentaires sur Hippocrate, il accorde la préférence à la plus an- cienne. Nous devons donc nous en rapporter en grande partie à son ju- gement, sans néanmoins l'adopter aveuglément dans tous les points, parce que le médecin de Pergame s'exprime souvent d'une manière très différente et parfois même contradic- toire. Tous les ouvrages d'Hippocrate sont écrits en dialecte ionien, avec un grand nombre d'expressions attiques. Ils se distinguent par un laconisme quelquefois voisin de l'obscurité. Hip- pocrate évite, en effet, toute discussion superflue, toute répétition déplacée, et ne dit que ce qui lui paraît abso- lument indispensable. C'est cette ex- trême concision qui sert le plus à ca- ractériser ses véritables écrits, et qui les distingue d'avec les œuvres apo- cryphes, dont le style est ordinaire- ment plein d'expressions pompeuses et recherchées. Cependant, comme on a tenté d'imiter cette concision hip- pocratique, il faut s'attacher à une autre épreuve, pour découvrir quels sont les ouvrages dont Hippocrate est véritablement l'auteur. Cette épreuve consiste à examiner les découvertes et les opinions qui étaient connues avant lui, ou qui ne le furent qu'après sa mort. Ainsi, d'abord, les principes du platonisme, du péripatétisme, du stoïcisme et de l'épicurisme ne doi- vent se trouver que dans les écrits qui lui sont faussement attribués, de même

que les découvertes anatomiques faites à Alexandrie ne doivent pas se rencontrer dans les ouvrages qui sont réellement de sa composition. Un dernier moyen d'arriver à la vérité; c'est de s'assurer si tel ou tel écrit qui porte le nom d'Hippocrate, se fait remarquer par un vrai talent d'observation. Mais on ne peut prononcer un jugement aussi délicat, sans être soi-même un observateur très distingué. Pour se faire une idée des services qu'Hippocrate a rendus à la science, il faut se rappeler que, lorsque ce grand homme parut, l'art médical était à peine dégagé des jongleries mystiques et des pratiques superstitieuses dont les prêtres se servaient habilement pour satisfaire leur cupidité et conserver leur empire sur le peuple, et que cet art commençait seulement à se rapprocher de sa véritable destination, en secouant le joug des hypothèses, des théories spéculatives des diverses sectes philosophiques, et en s'appuyant sur les bases solides de l'expérience et de l'observation des faits. L'initiative de cette heureuse réforme était due aux ancêtres d'Hippocrate, à ces Asclépiades, qui, voulant assurer à jamais les progrès de l'art de guérir, s'attachèrent à découvrir les vérités les plus utiles, et divulgèrent leurs connaissances avec une noble candeur. Comme toutes les révolutions qui envahissent le domaine des sciences, celle-ci s'opéra graduellement. Elle fut d'abord favorisée par ces nombreuses inscriptions votives, qui retraçaient le tableau fidèle des maladies observées dans les temples depuis une longue suite d'années. De plus, les tentatives faites par les philosophes, dans la vue de perfectionner la théorie de la médecine, et les relations qu'ils entretenaient avec les As-

clépiades sous les portiques des temples d'Esculape, forcèrent les prêtres du dieu à déchirer le voile qui couvrait leurs mystères, et à redoubler de zèle et d'étude, n'étant point inférieurs à leurs contemporains. Les temples de Cos et de Cnide, les premiers où la médecine pouilla des pratiques absurdes, avaient jusqu'alors profané l'art. Hippocrate eut la gloire d'accomplir la révolution commencée par ses prédécesseurs. Les progrès immenses de l'art de guérir lui est redevable de ce qu'il a fait partager l'immortalité à ses disciples, qui donnèrent tant à l'heureux siècle pendant lequel les sciences et les arts arrivèrent à leur plus haut point de splendeur. « Tandis que la médecine, par ses méthodes, s'enrichissait de la multitude de vérités utiles et non de l'aimable philosophie de la médecine, démontrait que le bonheur est séparé de la sagesse; Euclide, Aristophane composaient ce que la postérité devait considérer comme le chef-d'œuvre de la philosophie; Thucydide retraçait les événements de la guerre de Péloponèse dans un ouvrage digne du génie de l'histoire; Phidias sculptait le marbre; Zeuxis et Parrhasius réussissaient à peindre la beauté; et les Grâces elles-mêmes semblaient conduire le pin de Parrhasius. » Telle est l'opinion de Curt Sprengel (*Hist. de la médecine*) nous donne du beau siècle de Hippocrate. L'histoire ne doit tout s'attacher à rechercher les découvertes que l'art de guérir a faites, et quelle est la trine qui en a été le résultat. Les premiers philosophes de ce siècle, doués du jugement le plus

pénétration rare et d'un savoir d, Hippocrate dut bientôt en- que, dans toutes les sciences, hode expérimentale est la plus onr hâter leurs progrès, et que s raisonnements qui ne reposent sur elle sont faux et arbitraires. é de cette vérité, il disait « qu'il s'en rapporter au témoignage de sens, et non aux opinions des es; que, pour faire de nouvelles uvertes, on doit suivre la route 'expérience, et que, si l'on veut cher la vérité par une autre mé- le, on marchera d'erreurs en urs. » Sa philosophie se distin- onc d'avec celle des autres Grecs i temps, en ce qu'il ne hasar- icune conclusion qu'après avoir lli une quantité suffisante de ien observés. De ce qu'il prit mier l'expérience pour guide, ipiriques conclurent qu'il était leurs sectateurs, mais à tort; ppocrate ne s'attachait à l'exacte vation des faits, que pour en des résultats généraux, que lier leur vaste ensemble par pprochements simples qui pus- onner des bases solides à la e. D'un autre côté, comme il aucoup de recherches sur les ions des organes et sur la cause aine des maladies, les dog- nes prétendirent qu'il apparte- leur école : mais leurs préten- n'étaient pas mieux fondées, u'Hippocrate ne part jamais de ipes admis d'avance, et q'il suit urs la méthode expérimentale. lui qui, après avoir fait la part philosophie et de la médecine, mut la nécessité d'introduire l'une l'autre, afin qu'elles se prêtent s deux un mutuel secours; car, , un médecin philosophe est réel- nt un homme divin : ἑστὶν ὁ θεὸς ὁ γὰρ

φιλόσοφος ἰσθόσιος. Hippocrate mérite le titre de philosophe, bien plus à cause de la méthode qu'il suivait dans ses observations, que par ses dogmes scolastiques, dont on trouve en effet fort peu de traces dans ses écrits. Le livre *De la nature de l'homme* est celui qui renferme le plus de ces dogmes; mais il ne paraît pas être tout entier de la composition d'Hippocrate. L'auteur y réfute l'opinion de Xénophane sur l'unité de la matière primitive de tous les corps. Ceux-ci, dit-il, ne sont pas produits seulement par le feu, par l'air ou par l'eau; mais ils résultent de la combinaison des quatre éléments. L'homme, en particulier, n'est pas un, c'est-à-dire composé d'un seul élément; car, alors, il n'éprouverait point la douleur, et ne serait sujet à aucune affection. Hippocrate admet donc dans la nature quatre éléments, et dans le corps animal quatre humeurs, le sang, le phlegme, la bile et l'atrabile. Les maladies dérivent, selon lui, du défaut de proportion de ces humeurs; et le rétablissement de l'équilibre qui doit régner entre elles, ramène la santé. Mais, comme si Hippocrate craignait de tomber dans de vains sophismes, il abandonne le champ des hypothèses à ceux qui s'occupent de raisonner plutôt d'après leur imagination que d'après les faits. L'auteur du livre *De la nature de l'homme* fut incontestablement le premier qui introduisit dans la physiologie la théorie des éléments; et c'est ainsi qu'il posa les fondements du système des humoristes. Relativement à la structure du corps humain, Hippocrate ne paraît pas en avoir acquis la connaissance par des dissections régulières. La chose d'ailleurs était comme impossible à une époque où régnait encore l'usage d'enterfer les morts avec la plus grande

célérité. Il paraît donc très probable qu'à l'exemple de Démocrite, il se contenta de disséquer des animaux. Ses écrits les plus authentiques démontrent, en effet, qu'à l'exception d'une ostéologie assez exacte, il ignorait presque tout le reste de l'anatomie, ou n'avait au moins qu'une connaissance très vague de l'organisation humaine. Son livre *Des fractures* prouve qu'il avait des notions assez étendues sur la forme des os et des articulations, et sur les différences que présentent dans leur direction les sutures du crâne. Il donne le sage conseil de ne point confondre ces dernières avec des fêlures de la boîte crânienne dans les cas de blessures à la tête, et il avoue être tombé lui-même une fois dans cette erreur; aveu qui a été regardé avec raison comme une preuve évidente de sa franchise et de sa loyauté. Quant à la myologie, il ne s'en était pas formé une idée bien nette; car, lorsqu'il veut parler des muscles, il se sert toujours du mot *chair*. Hippocrate a eu quelques notions, mais incorrectes, du système vasculaire: il n'établissait point de différence entre les artères et les veines; il désigne les unes et les autres par un nom collectif, et ne se doutait point de leur origine. C'est donc à tort que, dans plusieurs passages de ses écrits, on a cru retrouver l'indice de la circulation du sang. Hippocrate a connu, à la vérité, le mouvement de ce fluide; mais il se le représentait comme un flux et un reflux qui se fait dans les mêmes vaisseaux. Ses idées sur le système nerveux sont fort obscures; il confond presque toujours les nerfs avec les tendons, les ligaments, et même avec les veines: il a donc méconnu la fonction qui est essentiellement propre aux nerfs, celle de sentir. Au milieu de

beaucoup d'erreurs sur la splologie ou la description des viscéres, des organes des sensations, Hte a rencontré quelques vérités; mais, en d'autres, il n'a rien décrit avec d'exactitude que le cœur, si *Decorde* est réellement de lui. Il a de fortes raisons pour croire que son livre lui est postérieur, et qu'il est composé par Erasistrate ou Jrophile. Du reste, Hippocrate ne saisisait la connaissance des viscères, non seulement d'après l'inspection de ceux des animaux, mais encore dans les occasions fugitives où de larges blessures mettaient en évidence quelques-uns des organes dans les grandes cavités du crâne et du thorax. Relativement à la théorie de la génération, elle est entièrement conforme à l'esprit du siècle d'Hippocrate. La preuve la plus certaine qu'il ne disséqua jamais d'autres humains, c'est qu'il n'admettait l'existence des cotylédons dans le fœtus. Il croyait que les garçons naissent dans le côté droit, et les filles dans le côté gauche; erreur qu'un accoucheur moderne a tenté inutilement de prouver fautive. Si nous passons à la pathologie, voyons qu'Hippocrate s'est livré à peu d'écarts pour expliquer les causes de plusieurs maladies. Il consacre toute son attention aux causes morbifiques générales, principalement à l'influence de l'air, des vents, des eaux, des saisons. C'est lui qui le premier a défini la fièvre, et a terminé ce qu'on appelle la crise annuelle; il recommande d'être attentif avec soin les maladies qui paraissent au caractère de cette constitution, et regarde les différentes variations atmosphériques comme la cause la plus fréquente d'une foule d'affections. Si nous passons à chaque époque de l'année, nous voyons que, si les principes qu'il déduit

ses générales ne trouvent plus application chez nous , il faut se rappeler que le climat de la Thessalie et de la Thrace, où il vivait, diffère de celui des contrées plus méridionales. Hippocrate est surtout utile lorsqu'il traite des signes prodromiques. Il a le premier assigné à ces signes trois périodes générales : l'incubation, la coction et la crise ; il a remarqué que celle-ci ne peut se déterminer qu'après un certain laps de temps d'élaboration produite par les efforts salutaires de la nature. C'est lui qui est le véritable inventeur de l'art de pronostiquer l'issue des maladies, art qui ne peut être porté à sa perfection dans une infinité de cas, que par les plus grands hommes de l'esprit humain. Il avait observé que la nature est soumise à certains périodes dans les affections simples, et que la plupart des affections, en particulier, présentent des périodes où se faisait la solution de continuité. Ces jours, qu'il nommait jours critiques, étaient principalement le premier, le septième, le onzième, le quinzième et le vingtième. S'il remarquait qu'une maladie plus souvent que les autres voyons aujourd'hui, cela était le signe d'un soin extrême qu'il apportait à ses observations, à la douceur de son régime, à la frugalité de son régime, à la rareté des comestibles, et à la simplicité des méthodes thérapeutiques. Mais on ne doit pas confondre sa doctrine à ce sujet, qu'il ait remarqué les propriétés des nombres, inspirées par les nouveaux pythagoriciens, dont le système n'avait pas été imaginé. Observateur très attentif des mouvements de la nature, il a écrit beaucoup sur ses forces médicales ; ce qui lui fit souvent adopter une méthode expectante dans le traitement des maladies. Il observait

leurs crises d'une infinité de manières différentes, faisait beaucoup d'attention à toutes les espèces d'excrétions, et déterminait très soigneusement les indices d'une terminaison favorable ou funeste. Il appréciait avec une grande exactitude les signes que pouvaient lui fournir l'état de la respiration, celui des facultés intellectuelles, l'habitude extérieure du corps, sa couleur, sa température, l'augmentation ou la diminution de son volume, en un mot, toutes les fonctions de l'économie humaine. Cependant il ne tirait point parti du pouls : il parle seulement des pulsations plus ou moins violentes qu'il remarquait, soit aux vaisseaux du cou, soit à la région des tempes, soit à celle des hypocondres, etc. ; et le mot *σφυγμός* n'a pas d'autre signification. Tous ces signes sont exposés avec une précision étonnante, quoiqu'ils ne soient pas toujours susceptibles d'une application générale, et qu'ils exigent souvent une détermination plus exacte. La diététique, cette branche de la médecine, qui contribue si efficacement au maintien de la santé et à la guérison des maladies, était fort négligée des anciens, d'après le témoignage de Platon et d'Hippocrate lui-même. C'est encore le médecin de Cos qui en est l'inventeur ; car, avant lui, on n'avait écrit sur le régime rien qui mérite d'être rapporté. Ses préceptes, à ce sujet, décèlent un profond observateur et un médecin consommé. Il recommande, entre autres choses, de respecter les anciennes habitudes, lorsqu'elles ne sont pas absolument nuisibles, ou au moins de n'y renoncer que peu à peu. Il conseille aux personnes bien portantes de s'abstenir de tout médicament : ennemi des excès, il regardait néanmoins un régime trop sévère com-

me plus nuisible qu'un genre de vie moins régulier, parce que, dans le premier cas, le moindre oubli des lois qu'on s'est imposées peut entraîner des suites fâcheuses. Ses règles diététiques, applicables aux maladies aiguës, méritent encore aujourd'hui le suffrage des vrais médecins. Si nous abordons la thérapeutique, nous trouvons de nouveau Hippocrate inventeur ; nous voyons son génie tracer les indications curatives d'après lesquelles on détermine les changements salutaires qui peuvent être opérés dans les maladies. Il fondait ces indications ou règles, non sur la considération des causes prochaines ou hypothétiques, mais sur les symptômes essentiels et sur les causes les plus manifestes. L'occupation du praticien doit être, suivant lui, d'observer avec soin et d'imiter la marche de la nature. Une telle doctrine est certes bien suffisante pour empêcher de confondre son auteur avec les empiriques. On a prétendu aussi qu'il n'avait pas joint l'exemple au précepte, et qu'il n'avait pas su appliquer ses excellentes règles thérapeutiques, parce qu'un grand nombre de maladies décrites dans les *Livres des épidémies* ont eu une issue mortelle. Mais ceux qui lui ont fait ce reproche, n'ont pas réfléchi que d'abord Hippocrate avait à combattre des maladies excessivement graves, et qu'ensuite un homme de génie ne se dégrade jamais en avouant avec candeur le non-succès des moyens qu'il a tentés. Certes il ne tenait qu'à Hippocrate d'ensevelir dans un éternel oubli les résultats fâcheux de sa pratique ; mais il voulait dire la vérité toute entière ; il voulait, par l'ingénuité de ses aveux, faire sentir à ses successeurs le besoin d'acquiescer de nouvelles connaissances ; il voulait

enfin que ses erreurs même de d'utiles leçons. Dans toutes les occasions, il observait avec un très-soin l'état des forces vitales, stimuler ou les modérer su besoin ; jamais il ne troublait les efforts salutaires de la nature cherchait au contraire à les protéger, à les favoriser, à les compléter tout son pouvoir. Il pratiquait généralement la saignée dans les maladies aiguës très-intenses, au début, et lorsque le sujet était robuste ; il recommandait de faire le plus près possible de la tige affectée, et règle sur la nature des accidents la quantité de saigner ; quelquefois même il ordonnait des saignées assez copieuses pour tomber le malade en syncope, avec le même discernement qu'il employait dans la mesure des autres espèces de saignées. Excepté un petit nombre de préparations minérales, il n'employait le plus souvent que des médicaments végétaux ; car, à cette époque, la pharmacie était encore à l'enfance, et la chimie ne devait que six ou sept siècles plus tard. Dans toutes ses méthodes curatives, il prenait en considération le climat, la saison, la constitution atmosphérique, l'âge, le sexe, etc. La chirurgie doit aussi un grand coup à Hippocrate, qui l'a enrichie d'un grand nombre de faits nouveaux et de plusieurs opérations. Il faisait une fréquente application du feu dans les maladies internes. « Ce qu'on ne guérit point avec les médicaments, dit-il, on le guérit avec le fer, le feu, ou ce qui résiste au fer, cède au feu, ou le mal est incurable. » Il avait une grande répugnance à la lithotomie ; il faisait même ses disciples de renoncer à ca-

larce que probablement ses
n'avait pas été heureuses.
est encore le premier qui
les règles de l'art d'appli-
bandages dans les cas de
graves, de déviation des
, de luxations et de frac-
nfin il a lié étroitement la
et la chirurgie, dont l'en-
n'aurait jamais dû cesser
commun. On peut dire que nul
ne peut entrer en parallèle
Hippocrate, considéré comme in-
Homère à un second dans
Démosthènes dans Cicéron :
n'a point de second ; car
qui lui est supérieur comme
n'a été que son commen-
dans les autres parties de la
et Sydenham, qu'on a pom-
ment décoré du surnom d'*Hip-
anglais*, ne mérite sous au-
port l'insigne honneur d'être
au vicillard de Cos. Syden-
ham, a négligé l'anatomie,
et, conséquemment la lec-
bons observateurs ; sa prati-
insuffisante et defectueuse dans
de cas ; enfin il n'a rien in-
et tout son mérite se borne à
eux décrit que ses contem-
certains genres de maladies,
la petite vérole et la goutte.
m d'ailleurs devrait passer
rès Baillou, médecin français
siècle, dont la doctrine et
ité d'observation se rappro-
aucoup plus du génie hippo-
et qui, comme dit Bartholin,
être le plus grand des méde-
modernes. » Si nous voulions
une bibliographie complète de
ses éditions soit générales, soit
des œuvres d'Hippocrate,
toute de pages suffirait à peine :
épandamment d'éditions grec-
latines très multipliées, presque

tous les idiomes modernes se sont en-
richis de la traduction des divers trai-
tés particuliers du médecin grec. Le
nombre des éditions spéciales de ses
principaux écrits est prodigieux. Ain-
si, par exemple, on en compte plus de
trente pour le *Serment*, autant pour
le livre *De la Nature de l'homme* ;
ainsi que pour celui *Des airs, des
eaux et des lieux* : cinquante au moins
sont consacrées aux *Livres des épidé-
mies*, et plus de soixante-dix aux
Pronostics ; enfin les *Aphorismes*,
ce chef-d'œuvre de l'esprit humain,
ont eu au-delà de trois cents éditions
et presque autant de commentaires
dans toutes les langues. Ce dernier
ouvrage a subi, en outre, une ving-
taine de métamorphoses sous la plu-
me d'autant de médecins - poètes
de diverses nations. Nous ne citerons
point non plus les nombreux recueils
qui ne renferment qu'une partie des
œuvres d'Hippocrate, et qui ont été
publiés par Gorris, Morel, deux des
Zwinger, Opsopœus, Duret, Heur-
nius, Maniudus, S. Champier, F.
Calvo, Rabelais, J. Cornarius, Guido
Guidi, Kasario, Aubry, Lefebvre de
Villebrune, Bosquillon, Coray, Pa-
riset, etc. Nous sommes également for-
cés de passer sous silence les détails
qui seraient nécessaires pour fixer
l'authenticité ou la supposition de tel
ou tel livre. Nous nous bornerons donc
à indiquer les collections complètes
des œuvres d'Hippocrate. En compo-
sant ces collections, les divers écrivains
et commentateurs n'ont point adopté le
même ordre : les uns, tels que Mer-
curiali et Haller, ont commencé ce
recueil par les livres reconnus pour
authentiques, et le terminent par ceux
qu'ils regardent comme imparfaits,
apocryphes ou supposés ; les autres,
repoussant cette distinction, rendent
en effet fort difficile par la multitude

qu'ont suivie plusieurs écrits, ont établi leur distribution en réunissant ceux qui traitent de sujets analogues. Cette dernière classification, fondée d'abord par Erotien, le plus ancien glossateur d'Hippocrate, adoptée et perfectionnée par Foës, est sans contredit, la meilleure. I. *Éditions grecques*, Venise, 1526, in-fol., par Alde et André Asulanus, 1^{re} édit.; Bâle, Froben, 1558, in-fol., par les soins de Jan. Cornarius, édition plus complète et plus exacte que la précédente. II. *Éditions grecques latines*, Venise, chez les Juntas, 1588, in-fol., par les soins de J. Mercuriali, qui a ajouté de savantes notes à chaque livre, mais dont la version ne répond pas toujours au texte; Francfort, chez les héritiers de Wechel, 1595; *ibid.*, 1621, 1624, 1645, in-fol.; Genève, 1657, 2 vol. in-fol. Cette édition qui passe pour la meilleure de toutes, est devenue vraiment classique (*Voy.* Foës, t. XV, p. 122); Leyde, 1665, 2 vol. in-8°; c'est la jolie édition de Van der Linden, qui, par la commodité de son format, entre dans la collection des *Variorum*, mais qui peut-être ne méritait pas cet honneur, parce que, d'une part, Van der Linden s'est permis trop de licence dans la correction du texte, et qu'ensuite il a fait choix d'une version peu exacte, celle de Cornarius, que Triller et Gruner regardent comme la plus mauvaise de toutes; cette même édition a paru à Venise, 1757, 2 vol. in-4°, et à Naples, 1754, 2 vol. in-4°: avec les œuvres de Galien, Paris, 1659-1679, 13 vol. in-fol., collection unique et précieuse, d'autant plus honorable pour Chartier, son auteur, qu'il y dépensa toute sa fortune (*Voy.* CHARTIER, tome VIII, page 254). Nous devons encore citer l'édition grecque-latine, commencée par Etienne Mack,

Vienne, 1743-1749, 2 vol. i. On regrette que l'éditeur n'ait publié les autres volumes; néan Triller prétend que la valeur sèque de ce livre, ne répond sa beauté extérieure. III. *Éditions* : la première est celle de Fab. Ca vo, qui l'entreprit à mande du pape Clément VII, il la dédia, Rome, 1525, *ibid.*, 1549, 1610, 1619, in-Bâle, 1526, in-folio; la vers J. Cornarius, Venise, 1545, malgré ses imperfections, a eue breuses réimpressions; la mension augmentée, 1^{re} par J. Cal Bâle, 1558, in-fol.; 2^{re} par J. Ma Venise, 1575, in fol., édition sique, mais excessivement rap par J. B. Paitoni, Venise, 1737 3 vol. in-fol.; 4^{re} par Haller, L ne, 1769, 4 vol. in-8°, q partie des *Artis medicæ princi* version latine de Foës, pa Francfort en 1596, in-8°, même que celle qui accompagn tion grecque: enfin c'est sur cet nière version, si bien accuei médecins et si favorablement par le savant Huet, qu'a été f cemment la belle édition d'Alter 1806, 3 vol. in-8°, par les J. Fréd. Pierer, qui l'a enrichi bord d'une dissertation très sur l'état de la médecine avai pocrate, et ensuite d'une Vi grand homme, et d'une bibliq complète de ses écrits; qui, d a placé un sommaire à la chaque livre, et a joint, au tr volume, un *index* contenant cation des termes difficiles connus qui se rencontrent version de Foës. IV. *Édition g française*; Paris, 1811-1815 in-12, ouvrage non terminé, continue son auteur, M. de

rrêté par plusieurs critiques fondées. V. *Editions françaises*, 1667, 2 vol. in-4°, idy, qui a rendu Hippocrate sale; Paris, 1697, 2 vol. r A. Dacier, qui y a joint ques, et une vie d'Hippocrate ou desirerait une critique; la version en est châtée, manque plusieurs traités : 1801, 4 vol. in 8°. (Voy. l'édition de J. F. C. Grimm nd, et celle d'A. Picquer el, sont incomplètes. Pour liquer les termes dont s'est ocrate, plusieurs hellénistes modernes ont composé des ort utiles. Ainsi nous avons naires d'Erotien, de Galien, e Lycien (Voy. HÉRONORE, not.), d'Henri Etienne, de : Foës, de Pinus, de Baillou, ch. Nous possédons encore nombre de Biographies ate, parmi lesquelles on peut celles de Soranus, de Suiarbičius, de Castellanus, de de Dacier, de Le Clerc, de , de Gruner, de Grimm, de d'A. Kermann, de Pierer, etc. te que la mort ait empêché Goulin de publier celle qu'il anuscrute. Et fin les éloges, ges, les introductions, les les comparaisons, les abrégé-ntroverives, les commentai- is à Hippocrate et à sa doc-nt tellement multipliés, et si peu nécessaires aujourd- i gloire de l'homme admi-en est l'objet, que nous re- en indiquer les auteurs et R—D—N.

OCRATE, de Chio, célèbre , florissant dans le v^e. siècle . Aristote en parle comme me très borné, excepté pour

les mathématiques. Dans sa jeunesse il s'était appliqué au commerce : mais dupe d'une ruse des receveurs des droits de Byzance, il vit toutes ses marchandises confisquées; et il se rendit à Athènes pour y chercher des ressources. Le hasard le fit entrer un jour dans l'école d'un mathématicien; et l'ayant entendu expliquer à ses élèves quelques problèmes de géométrie, il renouça aux affaires pour se livrer entièrement à cette science. Ses progrès furent rapides; et après avoir suivi quelque temps les leçons des maîtres les plus célèbres, il ouvrit une école qui fut très fréquentée. Simplicius rapporte qu'Hippocrate fut exclu d'une assemblée de pythagoriciens, par la raison qu'il recevait une rétribution de ses élèves : mais le motif de cet affront ne paraît guère probable, puisqu'on sait que les philosophes trouvaient, dans l'enseignement, des moyens de vivre honorables. Ce géomètre est particulièrement connu par la découverte de la quadrature de la lunule qui porte son nom. Ce premier pas lui fit espérer de trouver la quadrature du cercle même; et il en montrait la possibilité par des raisonnements très spécieux. Il fut aussi le premier à faire voir que le problème de la duplication du cube tenait à l'invention de deux moyennes proportionnelles entre deux lignes données. Montucla a analysé les découvertes de ce géomètre avec beaucoup d'exactitude dans son *Histoire des mathématiques*. (tom. 1^{er}, pages 152 et suiv.) J. Phil. Heine, académicien de Berlin (mort en 1775), a soutenu, d'après un passage de Proclus, que la découverte de la quadrature de la lunule devait être attribuée à Oenopide de Chio, si Oenopide (mot qui signifie marchand de vin) n'était pas un surnom d'Hip-

pocrate ; mais Castillon a réfuté ce sentiment, en prouvant qu'OEnopide était antérieur à Hippocrate, et qu'il y avait une altération dans le passage où Proclus attribue la même invention à ces deux géomètres. (Voy. les *Mémoires de l'académie de Berlin*, années 1748 et 1749, et *Montucla*, tom. 1^{re}, pag. 154.) W—s.

HIPPOLYTE (St.), évêque et martyr, vivait dans le III^e siècle : le lieu de sa naissance est inconnu. Les auteurs de l'*Hist. littér. de France* le font naître dans les Gaules ; et ils appuient cette conjecture sur ce qu'il a été disciple de S. Irénée. Il fut fait évêque d'une ville dont S. Jérôme avoue qu'il n'a pu découvrir le nom. Des critiques modernes plus hardis pensent que c'est Aden en Arabie, que son commerce rendait alors florissante ; mais d'autres soutiennent que cette ville n'a jamais été le siège d'un évêque. Il souffrit le martyre vers l'an 240, peut-être à Porto (*Portus Augusti*) dans la campagne de Rome ; ce qui expliquerait le surnom de *Portuensis*, qu'on lui donne quelquefois, à moins qu'il ne désigne un autre martyr. L'Eglise célèbre sa fête le 22 août. Ce Père avait composé plus de trente ouvrages : la plupart sont perdus ; mais ceux qu'on a conservés suffisent pour prouver qu'il joignit à une vaste érudition une dialectique forte et convaincante. On convient que son style est grave, vif, concis et d'une aimable simplicité : mais Photius le trouve incorrect ; et il lui reproche aussi de s'être laissé entraîner à des écarts singuliers dans ses explications des Saintes-Ecritures. Il nous reste de S. Hippolyte : I. *Canon Paschalis* ; c'est une table qui servait à déterminer le jour de la fête de Pâques. C'est, sinon la première qui ait été faite, du moins la plus ancienne que nous ayons, puisqu'elle précède celle

d'Ensebe. Elle comprend un de cent douze ans, divisés en cycles ou périodes de seize à depuis l'avènement de l'em Alexandre-Sévère en 222 jusqu'au 252. On découvrit en 1551, dans de les près de Tivoli, la statue en d'un évêque assis, qu'on juge celle de S. Hippolyte, parce que Canon paschal était gravé au côtés de la chaise. Ce monument est conservé dans une de du Vatican. Il a été gravé en d pour l'*Hist. littér. de France*. Scaliger publia le premier le de S. Hippolyte, dans son *Tr Emendatione temporum*, 1583, in-fol. ; et avec un Comm Leyde, 1595, in-4°. Le P Boucher en inséra une trad avec des notes dans sa *Collecti cycles de Pâques*, 1654 : le tau, Cassini, Etienne LeMoine chini, Vignoli, gardes de la theque du Vatican, en ont fait de savantes dissertations. II. *L christoliber*, publié en grec par Gudian, Paris, 1661, in-8°. ; latin par le P. Combefis, et avec des notes dans le *xxviii^e*. la *Biblioth. Patrum*. III. *De naé et Daniele*, trad. en latin par Combefis, à la suite du précédent publié avec le texte grec par F. L'Histoire de Susanne y est ex d'une manière mystique. Sui Père, Susanne est la figure de l' et les deux vieillards représen juifs et les gentils. IV. *Demor adversus judæos*, publ. en la Fr. Turrian, et insér. par Po dans son *Apparatus sacer*. Cet ouvrage n'est pas entier. *Deo trino et uno, et de myste carnationis contra hæresim* publié par G. r. Vossius, en gr latin avec des notes, Maïence,

C'est une homélie qui faisait l'un recueil plus étendu. VI. *ragments d'un commentaire Genèse* et de quelques autres conservés par S. Jérôme, Theodoret, Photius et Nicé-Fabricsius a recueilli et publié textes de S. Hippolyte, Ham-1716-18, 2 vol. in-fol. Cette est très estimée. Le savant éditeur a réuni aux ouvrages authentiques qui sont reconnus pour apocryphes : il a publié pour la première fois de plusieurs morceaux, mais ceux qui ne l'avaient pas été, a corrigé les anciennes éditions, et enfin a éclairci par des passages obscurs. Jean Mill formé, avant Fabricius, le projet de publier les œuvres de S. Hippolyte, il mourut avant d'avoir pu terminer. Son travail fut remis à Jean-Jacques Jan, professeur de l'académie de Wittemberg (mort en 1725), et point tenu l'engagement qu'il prit d'en faire jouir le public. se célèbre la fête de trois autres du nom d'Hippolyte, le 3 février, août et le 2 décembre. W—s. HIPONAX, poète célèbre, florissant la 60^e olympiade, l'an 540 J.-C. Chassé d'Ephèse, sa patrie, par les tyrans qui la gouvernaient, il alla s'établir à Clazomènes, où il passa le reste de ses jours. Il était difforme : les deux sculpteurs Phrygus et Bupalus l'ayant représenté pour l'exposer à la risée publique, il se vengea d'eux par des vers satiriques (V. ANTHERMUS). Il exerça également son talent en ce genre ; et employait le vers choliambique à lui attribuer l'invention. Théodoret cependant qu'il n'exerçait sa satire que contre les méchants. Il ne reste de lui qu'un petit nombre d'écrits. C—n.

HIPPONICUS. Il y a eu plusieurs personnages de ce nom, qui ont eu quelque célébrité dans l'histoire d'Athènes. Le plus ancien était ami de Solon. Instruit du projet qu'avait ce législateur d'abolir les dettes, il se hâta d'emprunter des sommes considérables, et d'acheter des biens-fonds. Il y a quelque apparence qu'il maria sa fille à Callias ; et de ce mariage naquit HIPPONICUS surnommé *Ammon*, qui augmenta la fortune que ses ancêtres lui avaient laissée. — Callias II, son fils, fut père d'un troisième HIPPONICUS surnommé *Laccoploutos*, ce qui peut se traduire, *puits d'or*. Il avait six cents esclaves occupés aux mines de Laurium ; ce qui lui rapportait une mine (90 francs) par jour de bénéfice net. Il amassa plus de 200 talents (environ 1,200,000 francs), et passait pour le particulier, de toute la Grèce, le plus riche en argent comptant. Il donna une de ses filles en mariage à Alcibiade. Il fut tué l'an 424 avant J.-C., à la bataille de Délium, où il était l'un des généraux des Athéniens. — Un quatrième HIPPONICUS, petit-fils de celui-ci, et fils de Callias le *Riche*, épousa la fille d'Alcibiade, son oncle maternel. Ayant découvert qu'elle avait un commerce incestueux avec Alcibiade le jeune, son propre frère, il la répudia. Il est le dernier de cette famille qui nous soit connu. On trouvera un Mémoire sur cette famille, dans le 3^e volume des nouveaux Mémoires de la 3^e classe de l'Institut de France. C—n.

HIRE (PHILIPPE DE LA) Voy. LA HIRE.

HIRSCHING (FREDÉRIC-CHARLES - GUTTLOB), savant et laborieux professeur allemand, naquit à Uffenheim, le 21 décembre 1762, et mourut à Erlang, le 11 mars 1800, n'ayant pas encore trente-

huit ans accomplis. Il avait été nommé professeur surnuméraire de philosophie dans cette ville ; mais il n'y exerça point de fonctions. Il possédait des connaissances distinguées en botanique et en économie rurale. Il est, au reste, plus connu par ses travaux historiques et géographiques. Compilateur exact et soigneux, il manque souvent de goût et de critique ; c'est ce que l'on peut remarquer dans les ouvrages suivants : I. *Description des principales bibliothèques de l'Allemagne*, 4 vol. in-8., Erlang, 1786, ouvrage curieux et assez recherché. II. *Notice des tableaux et recueils d'estampe les plus curieux*, ibid., 6 vol. in-8°. III. *Dictionnaire des personnages célèbres et mémorables du XVIII^e siècle*, continué par J. H. M. Ernesti, etc., à Cobourg. Ce continuateur et ses collègues ont travaillé sur un plan plus étendu que celui d'Hirsching. Dans les cinq premiers tomes que l'auteur a donnés, il avait déjà traité plus de la moitié de l'alphabet ; et l'ouvrage entier se compose maintenant de 16 volumes, chacun d'environ huit cents pages ; le tome xv publié en 1813, se termine par l'article Wasse, et ce qui restait de l'alphabet devait bien fournir encore la matière d'un volume, vu que la lettre W commence un si grand nombre de noms allemands, anglais ou hollandais, et que c'est surtout dans ces trois nations que se trouve la plus grande partie des articles nouveaux ou peu connus dont se compose cet ouvrage. L'édition qui a paru à Leipzig, en 1794 et années suivantes, laisse à désirer sous le rapport de la netteté typographique. Les noms indicatifs des articles n'étant pas imprimés en majuscules, il en résulte une confusion qui nuit beaucoup à la facilité des recherches. Ce

défaut est d'autant plus à regretter, que l'ouvrage est utile à consulter, nous le disons parce que l'on y trouve la biographie de personnages que l'on chercherait vainement dans d'autres dictionnaires de ce genre, mais encore parce que l'auteur indique avec soin les sources auxquelles on peut recourir. — Guillaume-Simon-Christien HIRSCHING, père du précédent, était né, le 6 février 1726, à Windsheim. Il pratiqua la médecine à Auspach, et y cultiva avec succès la chimie et l'histoire naturelle. Il mourut à Uffenheim, le 18 mai 1770. Il a déposé d'utiles observations dans l'ouvrage suivant : *Essai physico-chimique sur la transmutation des métaux, considérée comme panacée universelle*, etc., 1 vol. in-8°, de près de 680 pages, Leipzig, 1754.

S—v—s.

HIRT (JEAN-FRÉDÉRIC), docteur et professeur en théologie à Wittenberg, naquit, en 1719, à Apolda en Thuringe. Après avoir obtenu, en 1748, la place de correcteur du collège de Weimar, il devint, en 1758, professeur extraordinaire en philosophie à Iéna, puis professeur en théologie, et surintendant en 1761. En 1775, il retourna à Wittenberg, où il avait été appelé aux mêmes fonctions, et y mourut le 29 juillet 1783. Ce savant a publié un grand nombre d'ouvrages, dont les bibliographes allemands donnent la nomenclature, et qui prouvent son goût pour le travail, et la variété de ses connaissances en critique sacrée et dans les langues de l'Orient. Nous indiquerons les principaux : I. *Comment. de coronis apud Ebraeos nuptialibus*, Iéna, 1748, in-4°. II. *Comment. de chaldaismo biblico*, ibid., 1751, in-4°. III. *Biblia hebræa analytica*, ibid., 1753 et 1769. IV. *Tractatus plu-*

*Sol. in quo doctrina de formis mixtis. verborum completè traditur, veritas illarum contra cel. Schultensium defenditur, et earum usus hermeneuticus in emphasibus eruendis ostenditur, ibid., 1756. V. Bibl. analyt. pars Chaldaica, ibid., 1754. VI. De imperatorum ante Constantinum Magnum erga christianos favore, 1758, in-4°. VII. Institutiones arabice lingue; adjecta est chrestomathia arabica, ibid., 1770, in-8°. Hirt suit ici la méthode de Danz. Sa Chrestomathie ne contient rien qui n'eût été publié précédemment, à l'exception néanmoins d'un morceau que lui avait communiqué le célèbre Reiske, intitulé: *Specimen commentarii Ibn Nobatah ad Epistolam Ibn. Walidi, cum versione et notis Reiskii*. VIII. *Syntagma observationum philologico-criticarum ad ling. sacram N. T. pertinentium*, 1771, in-8°. IX. *Orientalische und exegetische Bibliothek*, 8 cahiers, 1772. X. *Anthologia arabica complexum variorum textuum arabicorum selectorum partim ineditorum sistens*, 1774, in-8°. Hirt avait publié cette Anthologie pour faciliter aux commençants l'étude de la langue arabe; mais la manière fautive dont il donne les textes déjà publiés et les traduit en voulant les corriger, prouve qu'il avait entrepris une tâche au-dessus de ses forces. Le premier *specimen* de la 1^{re} partie offre la vie abrégée de Mahomet, tirée d'Aboul-Faradj, et peut offrir une idée des connaissances de Hirt en grammair arabe. C'est encore à l'amitié de Reiske, que l'auteur devait tout ce qui est inédit dans cette chrestomathie. XI. *Wittenbergische orientalische und exegetische Bibliothek*, ibid., 1776. XII. *Paria sacra in primitiis academicis Wittenbergensibus**

maximam partem exhibita, Wittenberg et Léna, 1776. J—n.

HIRTIUS (AULUS), d'une illustre famille romaine, s'appliqua dans sa jeunesse à l'étude de la rhétorique, et porta la parole avec succès dans plusieurs occasions. Il suivit César dans la guerre contre les Gaulois, et mérita l'estime de ce grand capitaine. A son retour de cette expédition, il rechercha avec beaucoup d'empressement l'amitié de Cicéron et l'accompagna dans sa retraite de Tusculum. Il s'y exerçait à la déclamation, sous les yeux de cet illustre orateur, qui parle avec éloge de ses talents dans plusieurs de ses lettres. (*Voy. surtout la xxxiv^e. du viii^e. livre, adressée à Volumnius.*) Cicéron envoya Hirtius au-devant de César, revenant vainqueur de l'Afrique, et le chargea de faire sa paix avec le dictateur, qu'avait offensé la liberté de ses discours. Hirtius, soit affection, soit reconnaissance, fut toujours attaché au parti de César; mais, après la mort de ce dictateur, il se déclara contre Antoine. Désigné consul avec C. Vibius Pansa, il tomba malade, aussitôt après son élection; et Cicéron nous apprend (*Philipp. 1^{re}. , paragr. xxxvii*) que le peuple lui donna les marques du plus vif intérêt. Hirtius était à peine rétabli, qu'il partit avec son collègue pour attaquer Antoine, qui assiégeait Brutus dans Modène. Ils remportèrent sur lui une victoire, près de cette ville, l'an 711 de Rome, 43 avant J.-C.; mais Hirtius périt dans le combat, et Pansa mourut quelques jours après de ses blessures. Le bruit courut qu'Octave avait fait assassiner les deux consuls, afin de jouir seul de la gloire de cette journée (*V. Suétone, Vie d'Auguste*). On ne peut pas affirmer qu'Aulus Hirtius soit l'auteur

de la continuation des *Commentaires* de César. Du temps de Suétone, il y avait déjà, à cet égard, beaucoup d'incertitude; les uns, dit-il, l'attribuent à Oppius et d'autres à Hirtius: le dernier sentiment a prévalu. Cette continuation forme le VIII^e livre de la *Guerre des Gaules*. L'auteur l'adresse à Balbus (1) par une lettre dans laquelle il s'excuse d'avoir osé entreprendre de terminer un ouvrage tellement parfait que César semble y avoir eu pour but, moins de rassembler des matériaux, que de laisser un modèle aux historiens. On apprend par la même lettre, que le livre de la *Guerre d'Alexandrie* et celui de la *Guerre d'Afrique* sont sortis de la même plume; et ces trois ouvrages, écrits d'un style simple et élégant, ne paraissent point indignes de l'ami de César et de Cicéron. Mais on a encore, sous le nom d'Hirtius, un livre de la *Guerre d'Espagne*, si inférieur aux premiers, que des critiques judicieux le regardent comme le journal d'un soldat, témoin oculaire des événements qu'il raconte. (Voy. la *Bibl. chois.* de Leclerc, tome xxvi, page 145 et suiv.) Dodwell pense que Jul. Celsus Constantinus a intercalé plusieurs passages dans les différents livres qu'on trouve réunis aux *Commentaires* de César. (Voy. pour les édit., l'art. CÉSAR à la fin.) W—s.

HIRZEL (JEAN-GASPARD), ancien sénateur, premier médecin de la ville de Zurich et président de la société physique, naquit dans cette ville en 1725. C'est à son zèle et à son activité que sa patrie est redevable de plusieurs établissements de police médicale et d'éducation publique. Il s'y chargea long-temps et gratuitement de l'instruction des sages-

femmes, donna plusieurs cours de médecine théorique et pratique, et fut l'un des principaux fondateurs de la société helvétique, créée en 1762, et qui, pendant une trentaine d'années, a réuni presque tout ce qu'il y avait en Suisse d'hommes zélés pour le bien public. Contemporain de Haller et de Gesner, Hirzel, après avoir traduit les ouvrages de Tissot, publia un *Traité d'économie rurale*. Son goût pour l'agriculture lui faisait rechercher l'occasion d'acquérir, dans cet art, des connaissances positives. M. Vœgeli le conduisit chez un cultivateur nommé Jacques Gujer (on prononce Gonyer), natif de Wermelschweil dans la paroisse d'Uster, canton de Zurich. C'était un philosophe praticien, uniquement livré aux travaux de l'économie rurale et domestique, et s'en occupant en observateur qui se propose de contribuer aux progrès de la science agronomique. On ne l'appelait dans le pays que *Klyiogg* (Petit Jacques). Le spectacle qu'offrit sa famille au médecin Hirzel, lui inspira l'idée de recueillir et de publier une série de faits et d'expériences sur les diverses branches de l'agriculture. La conduite de Jacques Gouyer, ses principes, ses essais, ses procédés, tels sont les objets décrits dans l'ouvrage auquel l'auteur donna le titre de *Socrate rustique*, trouvant quelque conformité entre la philosophie du sage d'Athènes et celle du paysan suisse. Ce livre a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe: en anglais, par Arthur Young; en français, par Frey Deslandres, officier dans un régiment suisse au service de France, sous ce titre: *Le Socrate rustique, ou Description de la conduite économique et morale d'un paysan philosophe, dédié à l'Ami des hommes*, 1763, in-12.

(1) Sans doute Lucius Cornélius Balbus, l'un des amis les plus intimes de César.

des dernières éditions, on trouve correspondance entre le traducteur. M. le marquis de Mirabeau mourut subitement, le 19 février 1803, d'une attaque d'apoplexie, au milieu de quelques amis qui étaient venus passer la soirée chez lui dans le moment où il leur lisait ses lettres de son ami, le docteur Hoadly, mort depuis long-temps. Les nombreux chagrins que la vieillesse lui causa sur la fin de sa vie, il conserva, jusqu'à près de soixante ans, toute l'activité de l'imagination. Outre le *Socrate anglais*, le plus connu de ses ouvrages, Hirdel a publié quelques histoires, et des *Entretiens sur la religion et la tolérance*, adressés au célèbre Meister. D—M—T.

HOADLY (BENJAMIN), célèbre théologien anglais, né en 1676 à Westwell, dans le comté de Kent, commença à se faire connaître, en 1706, par quelques écrits contre le docteur Atterbury. Une discussion s'éleva entre eux en 1709, sur la doctrine de la non-résistance, occasionnée d'un ouvrage d'Hoadly, intitulé *Mesure de l'obéissance*. Le talent et le talent qu'il montra dans cette controverse, lui méritèrent la reconnaissance de la chambre des communes qui, dans une adresse présentée, représenta les services qu'il avait rendus à la cause de la liberté civile et religieuse; mais ces qualités déchaînèrent contre sa violence des partis, tellement qu'en 1715 à l'évêché de Bangor il n'osa jamais en prendre possession, et continua de prêcher à la Haye en faveur de ses opinions. Ce fut ce temps qu'il prononça un sermon sur ces paroles de Jésus-Christ, *voilà mon aume n'est pas de ce monde* qui provoqua la fameuse

controverse appelée *bangorienne*, qui occupa la presse pendant plusieurs années. Le sens qu'il donnait au texte, était que le clergé ne pouvait avoir aucune juridiction temporelle. Le docteur Snape y répondit avec beaucoup de véhémence; et, dans le cours du débat, l'argument passa insensiblement des droits du clergé à celui des rois dans le gouvernement de l'église. Hoadly soutint avec vigueur les prétentions des rois, mais trouva un victorieux antagoniste dans le docteur William Law. Il eut une autre discussion avec le docteur Hare sur la nature de la prière. Sherlock et Potter écrivirent aussi contre lui. Hoadly publia en 1735 son *Exposé du sacrement de la Cène*, où il achève de dépouiller ce sacrement du peu qu'il avait laissé Calvin: il n'y voyait qu'une cérémonie extérieure et une formule. Partisan de la plus grande liberté civile et religieuse, il peut être regardé, avec son ami Clarke, comme le chef d'une école dont le système religieux est très voisin du déisme. L'évêché de Bangor fut transféré à l'évêché de Hereford en 1721, à celui de Salisbury en 1725, et enfin en 1734 à l'évêché de Winchester, qu'il occupa plus de vingt-six ans. Il mourut en 1761, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Comme écrivain, son style est clair et énergique; mais il donne à ses périodes une longueur désagréable. « Swift, » dit Pope, écrit d'un style serré; » Hoadly fait des phrases d'un mille. » Akenside lui a adressé une ode fort admirée par les anglais. Sa vie a été écrite par son fils cadet, qui donna, en 1773, une édition complète de ses ouvrages théologiques en 3 vol. in-fol.

L.

HOADLY (BENJAMIN), médecin anglais, fils aîné du précédent, naquit à Londres en 1706. Élevé à l'un-

niversité de Cambridge, il fut le plus distingué des élèves du professeur aveugle Samuderson. La société royale de Londres le reçut fort jeune dans son sein (1726); et le docteur Clarke le fit plus généralement connaître dans le monde savant, en lui adressant une lettre imprimée à l'occasion de la controverse qui s'était élevée parmi les mathématiciens, concernant la proportion de vitesse et de force dans les corps en mouvement. Il fut greffier de Hереford, pendant l'épiscopat de son père, fut nommé médecin de la maison du roi en 1742, et de la maison du prince de Galles en 1745. Ce prince lui donna en cette occasion des marques d'une bienveillance particulière. Hoadly exerça ces deux emplois pendant plusieurs années, dans un temps où les deux branches de la famille royale vivaient en assez mauvaise intelligence; ce qui est un témoignage bien honorable en sa faveur. Il mourut à Chelsea, le 10 août 1757. Ses ouvrages sont : I. *Trois lettres sur les organes de la respiration*, lues au collège des médecins de Londres, en 1757, avec un appendix, 1740, in-4°. II. *Oratio anniversaria in theatro coll. medicorum Londinensium, ex Harveyi instituto habita die 18 octob. A. D., 1742*. III. *Le mari soupçonneux*, 1747, l'une des plus agréables comédies du théâtre anglais, et qui continue d'y être jouée avec beaucoup de succès. Il est rare d'allier ainsi des talents aussi divers. IV. *Observations sur une suite d'expériences électriques*, par Hoadly et Wilson, 1756, in-4°. Il eut aussi part à l'*Analyse de la beauté*, de la composition du peintre Hogarth (Voy. HOGARTH). L.

HOADLY (JOHN), frère du précédent, naquit à Londres en 1711, fut nommé chancelier de Winchester en 1755, et, étant entré dans les ordres,

devint chapelain de la maison du prince de Galles, et ensuite de celle de la princesse douairière. Après avoir occupé divers bénéfices, il mourut le 16 mars 1776, âgé des soixante-quatre ans. On ne parle point de ses sermons; mais on cite de lui plusieurs pièces de théâtre médiocres : il avait même de l'inclination pour l'état de comédien. On rappelle, dans une notice sur sa vie, l'anecdote suivante. Jouant un jour, avec Hogarth et Garrick, une parodie de la scène de *Julius-César* de Shakspeare, où l'ombre apparaît à Brutus, Hogarth était chargé de représenter le spectre; mais sa mémoire était si ingrate, que bien que ce qu'il avait à dire se réduisit à quelques lignes, il ne put venir à bout de les apprendre par cœur. On lui suggéra, pour se tirer d'affaire, d'écrire son rôle, en gros caractères, sur le papier illuminé d'une lanterne qu'il devait avoir à la main, en entrant en scène. On a conservé ce morceau d'écriture d'Hogarth, qu'il avait travaillé avec soin, les Anglais mettant un grand prix à tout ce qui est sorti du crayon de cet artiste célèbre. Les pièces de théâtre de John Hoadly sont : 1°. *Le contraste*, comédie représentée en 1751, mais non imprimée. — 2°. *La vengeance de l'amour*, pastorale, 1757. — 3°. *Phébé*, autre pastorale, 1748. — 4°. *Jephthé*, oratorio, 1757. — 5°. *La force de la vérité*, oratorio, 1764; et quelques autres productions du même genre. Il a publié le recueil des ouvrages théologiques de son père, en trois volumes in-folio; et quelques-unes de ses poésies se retrouvent dans le recueil de Dodsley. L.

HOANG-TI, dont le nom propre était *Houan-youan*, et le surnom *Yeu-hioung*, empereur de la Chine, est du nombre de ces princes dont

mée est attestée par la tradition, mais dont l'histoire appartient à des incertains qui se sont écoulés Fou-li et le déluge de Yao. Il monta sur le trône l'an 2698 avant J. C. Parmi tous les événements qu'on rapporte à son règne, il en est beaucoup qui doivent être rangés parmi les fables; d'autres semblent offrir un souvenir de faits réels, enveloppés de circonstances fabuleuses. Comme les princes de la même époque, Hoang-ti passe pour avoir été l'inventeur de tous les arts et de toutes les sciences; et c'est déjà une circonstance capable d'éveiller le scepticisme à lui voir attribuer une foule de vertus qui n'ont certainement pas eu lieu dans le même temps, et le résultat des méditations d'un homme. Quoi qu'il en soit, sans entrer ici dans ces questions obscures, suivons, en l'abrégeant, le récit que nous ont transmis les Pères de l'histoire, Gaubil, Amiot et Mailla. Si on en rapporte à ces savants missionnaires, Hoang-ti était fils de Fou-pao, issu d'une des familles qui se partagent alors le gouvernement de la Chine; il n'avait que onze ans lorsque ses parents de l'Etat le choisirent pour succéder à son père. Il fixa sa résidence à Tchen, dans la province de Pe-ly. Il y fit construire un temple, au Chang-ti, c'est-à-dire au ciel suprême; mais il continua cependant à sacrifier dans les campagnes à l'usage établi. Il eut bientôt à défendre contre Tchi-yeou, chef de la race de Chin-nong; il vainquit ce rebelle, et, après avoir vaincu dans trois combats, ce dernier se soumit. Suivant une tradition on lui mérita d'être examiné, dans cette circonstance que Hoang-ti inventa la boussole. Il s'oc-

cupa ensuite de policer les peuples de son vaste empire; il en divisa les habitants en différentes classes ou tribus qu'il distingua par les couleurs, réservant le jaune pour la famille royale, parce que c'est la couleur de l'élément terrestre, sous l'influence duquel il régnait. De-là, vint le nom de Hoang-ti, qui signifie *Empereur jaune*. Il partagea ses états en dix provinces, dont chacune se composait de dix *tou* ou cantons. Chaque canton renfermait dix villes, et chaque ville était formée de cinq *li* ou rues. Ces divisions et subdivisions sont restées le modèle de tous les systèmes postérieurs; mais on peut bien croire qu'une si grande régularité n'a jamais été suivie à la rigueur. Ce fut sous le règne de Hoang-ti que l'astronome Ta-nao imagina le cycle ou période de soixante ans, par lequel on compte encore à la Chine. Ce qui est plus important à remarquer, c'est que la série de ces périodes dont la 75^e. est actuellement courante, est fixée par les meilleurs chronologistes à la 61^e. année du règne de Hoang-ti, c'est-à-dire suivant le calcul le plus accrédité, à l'an 2637 avant J. C. (1) Si l'on s'en rapportait aux Chinois, Hoang-ti lui-même aurait été très-habile astronome; il chargea ceux de ses officiers qui avaient le plus de connaissances en ce genre, d'observer, les uns, le cours du soleil; d'autres celui de la lune; et leurs observations comparées servirent à démontrer que douze révolutions de la lune n'égalent pas une révolution du soleil, découverte faite 2300 ans après par Méton, et qui a suffi pour l'immortaliser (Voy. MÉTON). Mais les titres qu'on attribue à tous ces

(1) De Guignes s'est trompé de soixante ans, en faisant remonter le premier cycle chinois à l'an 2697. *Hist. des Chinois*, tom. 1, p. 711, p. 2142.

officiers, leur nombre et leurs fonctions sont dans des rapports trop marqués avec les différentes parties du système astronomique des Chinois pour qu'on ne soit pas tenté de révoquer en doute leur existence humaine : d'autres savants sur le compte desquels il est permis d'avoir les mêmes soupçons, créèrent, si l'on en croit les Chinois, le système des poids et des mesures qui est encore en usage. On inventa aussi des armes plus commodes que celles dont on s'était servi jusqu'alors. C'est encore au règne d'Hoang-ti que les Chinois font remonter l'invention de l'arc, des filets, des chars, de la navigation, de la monnaie, et des caractères de l'écriture : mais il ne faut pas oublier que la plupart de ces inventions sont attribuées par les mêmes écrivains à d'autres princes antérieurs ou postérieurs à Hoang-ti ; ce qui peut faire conclure, avec quelque apparence de raison, que ces inventions sont très-anciennes à la Chine, mais que l'origine en est inconnue. Les historiens disent encore qu'il fit fondre douze cloches de cuivre, correspondant aux douze lunes, et qui servirent à indiquer les saisons, les mois et les heures : on le regarde aussi comme l'inventeur de la musique et de plusieurs instruments, dont ailleurs on attribue l'honneur à Fou-hi (*Voyez* Fou-hi, tom. XV, pag. 558). Hoangti imagina un instrument composé de douze chalumeaux de différentes grandeurs, et cette idée le conduisit à la découverte de l'octave. (*Voyez* Montucla, *Histoire des mathémat.*, tome 1^{er}, page 476.) Dans sa vieillesse, il créa un conseil de six ministres, pour l'aider à supporter les fatigues du gouvernement. Il apaisa avec leur secours plusieurs révoltes, et continua à faire jouir ses sujets des

bienfaits de son administration. Ce prince, toujours occupé du bonheur des hommes, ayant ordonné que la plupart mouraient jeunes, s'appliqua à rechercher les causes des maladies dominantes ; il composa un traité sur leurs signes (1), et ordonna à ses médecins de déterminer les remèdes les plus propres à les guérir. Hoang-ti parvint à un âge très-avancé, puisqu'il mourut, dit-on, à 111 ans (l'an 2577, avant J.-C.), et fut enterré dans la montagne King-chan, dans le Ho-nan, où il fut inhumé. Il eut de quatre femmes vingt-cinq enfants, dont les fondateurs des trois premières dynasties se disaient descendre depuis attribué la même origine à la famille de Confucius, et à plusieurs autres familles de princes qui ont justifié leurs usurpations par ces loges imaginaires. Chao-ti, le 11^e Hionan-hiao, son successeur, fut le fils de sa principale épouse Lo, princesse dont le nom est en vénération à la Chine. Ce fut sous son règne qu'on enseigna l'art d'élever les vers à soie, et d'employer la matière des vers à fabriquer des étoffes. Cette invention, qu'on doit peut-être rapporter à un autre prince, n'est pas sur le même côté de celles qu'on attribue à son époux, a valu à Loui-tse une place au rang des divinités, sous le nom d'*Esprit des mûriers vers à soie*. W.

HOBBE (HOBBE),
HOBBE (MINARD),
paysagiste hollandais, du 17^e siècle, originaire de la Frise, se distingua dans son genre ; et le succès de son pinceau son- ches et payés à l'égal de Ruisdaal, dont il paraît a

(1) Nous avons encore le traité de cette question, ou du moins un ouvrage de même titre. Il est même à la bibliothèque de la ville de Paris. Mais je doute qu'aucun Chinois instru- sse faire remonter la composition au temps

l'émule. Il est à regretter
rmi les biographes des pein-
un ne nous ait rien laissé
ie de ce grand artiste. Sa cou-
it Lebrun dans sa *Galerie*
des flamands et hollandais)
e et harmonieuse : il s'est plu
enter des forêts, des moulins
etc. On a substitué assez sou-
France le nom plus connu de
l à celui d'Hobbema. M—ON.
BES (THOMAS), célèbre phi-
anglais, naquit à Malmesbu-
1588. Son père était ministre.
e, effrayée par la nouvelle de
tion si infructueusement ten-
l'Espagne à l'aide de la *flotte*
ble, le mit au monde avant ter-
conscience qui n'a pas empêché
de pousser sa carrière jusqu'à
année, et d'y déployer une
énergie de facultés intellectu-
vie de ce philosophe explique
ie ses opinions. Jeune encore, il
a de si heureuses dispositions,
ut de quitter l'école de Malmes-
l traduisit, en vers latins, la
d'Euripide. Envoyé à l'univ-
d'Oxford, il y étudia pendant
as la philosophie d'Aristote.
a Caveudish, baron d'Hard-
ensuite comte de Devonshire,
auprès de lui, pour l'éduca-
son fils; et Hobbes resta toute
attaché à cette famille. Il accom-
on élève en France et en Italie,
e voyage à profit, pour se lier
s savants les plus distingués,
er les hommes, et étendre le
le ses connaissances. De retour
leterre, il conçut un dégoût
pour la littérature moderne,
ouvait trop peu utile pour la
e de la vie : il se livra à l'étude
iens, et de préférence à celle
toriens et des philosophes. Il
senté à Bacon, et admis dans

son commerce, alors que cet illustre philosophe s'entourait de gens de lettres et s'aidait de leur secours dans ses travaux. En 1628, Hobbes publia à Londres, une traduction latine de Thucydide, précédée d'une dissertation sur la vie et les écrits de l'historien grec; il l'accompagna de tables et de cartes géographiques. On accusa ce traducteur d'avoir souvent interprété trop librement le texte : Hobbes, dans cette publication, avait eu la pensée d'opposer l'autorité des exemples de l'histoire aux mouvements politiques qui commençaient à agiter l'Angleterre; et cette intention n'échappa point au public. Cependant il avait perdu et son élève, et son protecteur dans le père de son élève. Il fit, en accompagnant le fils de Gervais Clifton, seigneur anglais, un deuxième voyage en France et en Italie, et commença des-lors à suivre avec ardeur l'étude des mathématiques. En 1631, la veuve du comte de Devonshire le rappela pour lui confier un autre de ses fils, que Hobbes accompagna de même en France. Ce fut à ce troisième voyage qu'il se lia d'une étroite amitié avec le P. Mersenne et Gassendi; et, bientôt après, il connut, admira et fréquenta Galilée, à Pise. Vers 1637, revenant à Londres, il trouva sa patrie livrée aux agitations qui préparèrent la chute momentanée du trône; son dévouement à la famille Devonshire, autant que son penchant naturel, lui firent embrasser la cause de la couronne : à chaleur avec laquelle il la soutint, se convertit en une indignation violente contre les opinions démocratiques, et même en une aversion profonde pour toutes les doctrines libérales. Aussi, bientôt, il ne se crut plus en sûreté en Angleterre; et, en 1640, il vint chercher en France un asile qui lui

offrait l'avantage de continuer ses travaux en paix, de les publier en liberté, et où il devait rencontrer une réunion de savants distingués dans tous les genres. Le P. Mersenne le mit en rapport avec Descartes, qui le consulta d'abord sur ses méditations, mais qui bientôt repoussa plutôt qu'il ne dissenta ses nombreuses objections, et évita de lui en fournir des occasions nouvelles. Le prince de Galles était alors à Paris; Hobbes fut appelé à lui donner des leçons de philosophie et de mathématiques. En 1642, il fit imprimer son *Traité De Cive*, qu'il méditait depuis long-temps, et n'en fit tirer qu'un petit nombre d'exemplaires pour ses amis. Cinq ans après, lorsqu'il eut mis la dernière main à cet ouvrage, Soubière, se rendant en Hollande, et partageant la haute estime que professaient pour ce *Traité* le P. Mersenne et Gassendi, l'y fit imprimer, et l'année suivante, 1648, en publia une traduction française, à Amsterdam. Des discussions fort animées qu'eut Hobbes, en 1646, avec l'évêque Bramhall, donnèrent lieu aux écrits polémiques qu'il réunit sous le titre de *Quæstiones de libertate, necessitate et casu, contra Bramhallum episcopum Derriensem*, et qui furent publiés à Londres en 1656. En 1653, une maladie grave le mit aux portes du tombeau; le P. Mersenne fit, auprès de lui, sans succès, une tentative pour le gagner à la religion catholique : Hobbes voulut être administré suivant les rites de l'église anglicane. L'année suivante, il publia, en anglais, son *Traité sur la nature humaine et le corps politique*, en tête duquel Wend, depuis évêque de Salisbury, mit une préface : Hobbes y jetait les fondemens du système qu'il développa bientôt dans son fameux *Leviathan*; nom sous lequel il désignait, comme

on sait, le pouvoir populaire. Ce ouvrage arma contre lui tous les bigens, même ceux de sa propre union; il le rendit suspect aux royalistes, et le roi lui-même sentit sa défaveur. Plusieurs circonstances autorisent à croire qu'il se méfiait de lui, et qu'il se méfiait de son propre parti, avait cherché, par quelques maximes, sinon à s'attirer les bonnes grâces du parti qui triomphait en Angleterre, du moins à en éviter les inimitiés, et à se ménager la possibilité d'un retour en Angleterre, qu'il exécuta en effet vers 1657, et qu'il retira de nouveau dans la fin de l'année 1658, et continuant ses travaux, il donna, en 1656, le premier de ses éléments de philosophie le titre de *De Corpore*, et ses *Sex lectiones ad professores mathematicos*. Il compléta successivement le premier de ces deux ouvrages, le second livre de *De Homine*, et le troisième de *De Civitate*; essaya d'embrasser le corps entier des principes des doctrines humaines, leçons mathématiques, contre toutes les maximes et toutes les méthodes reçues, lui attirèrent un nouveau genre de contestations, vives qu'opiniâtres, dans lesquelles parut avec peu d'avantage; et ces contestations, qui commencèrent par une discussion avec le docteur Wallis, ne se terminèrent qu'avec l'année 1660 vit rétablir le roi Charles II rentrer en Angleterre, se trouvant à Londres sur l'avis du roi, fut appelé par lui avec bonté, et reçut une pension de 100 liv. st.; mais, quoiqu'il eût abordé plusieurs fois le prince, une sorte de familiarité secrète continua de vivre retiré, et l'envie ne l'ayant pu obtenir de sa

en Angleterre la collection en ses œuvres, il en fit faire à Amsterdam, en 1668, deux volumes in-4°. Il composa sur le *municipal* ou les lois anglaises, un commentaire, qui, au dire du biographe, obtint le suffrage des plus distingués, et fut conservé par eux en manuscrit. Chaque jour réveillait les discussions qui s'étaient formées contre lui. Un étudiant de l'université de Cambridge, ayant entrepris dans une bibliothèque de soutenir les principes de Hobbes sur le droit naturel contre leur exagération et leur abus, fut non seulement chassé du décret du corps académique, mais sévèrement puni. Antoine Moreau ayant voulu insérer un éloge de Hobbes en vers latins, dans les *Actes d'Oxford*, le clergé exigea la plupart des louanges qui lui étaient données fussent ou supprimées ou restreintes, il quitta Londres en 1668 et se retira à la campagne. Dans sa vieillesse, quoique avancée, il ne fut point oisive; il traduisit Horace, en vers anglais: cette traduction, qui parut en 1675, n'a pas sans mérite, quoique dépourvue de chaleur; il la fit précéder d'une préface sur les conditions du *hérosisme*. En 1676, Hobbes publia sa doctrine sur la liberté, et se revêtit qu'il avait eues à ce sujet. L'abbé de Laney, évêque d'Ély. En 1677, il donna son *Decameron philosophique*, en anglais, accompagné d'une dissertation sur la rhétorique. Il écrivit une *Histoire des lois civiles d'Angleterre*: il l'offrit, sollicita de lui la permission de la faire imprimer, et ne put l'obtenir. Un de ses amis la publia sans lui; Hobbes tremblait d'a-

voir, par l'effet de cette indiscretion, encouru le mécontentement du roi, lorsque la mort le frappa le 4 octobre 1679, habitant encore sous le toit des comtes de Devonshire. Peu de philosophes ont eu une vie aussi agitée; et nul homme cependant n'aspira plus constamment à la tranquillité. Si les circonstances troublèrent souvent sa destinée, lui-même appela sur lui des haines violentes par son caractère et par la direction de ses doctrines. Comme homme privé, il avait des qualités estimables; il était bon ami, bon parent, officieux, désintéressé, charitable même, attaché à sa patrie, fidèle à son prince. Quoiqu'il eût aimé dans sa jeunesse le vin et les femmes, il vécut dans la modération; il resta célibataire pour conserver une liberté plus entière dans ses études. Dans la carrière philosophique et littéraire, il montra un orgueil intolérable: se jetant dans les opinions extrêmes, il affirmait d'un ton impérieux, repoussait la contradiction avec aigreur, dédaignait tout ce qui l'avait précédé, versait le sarcasme et le mépris sur les doctrines, sur les traditions, sur les institutions mêmes; et le clergé anglican n'eut pas moins à se plaindre de ses attaques, que le clergé catholique. Il portait en quelque sorte, dans le domaine de l'opinion, le même despotisme et le même esprit de personnalité, qu'il conseillait à la puissance civile qu'il voulait légitimer, dans le domaine politique et religieux. Il faisait peu de cas de la lecture, se confiant exclusivement aux forces de la méditation; et relativement au cercle immense de ses travaux, il avait peu lu: il avait surtout mal lu. Il n'admettait pas qu'on trouve rien d'utile dans les écrivains antérieurs, anciens ou modernes; il étendait même cette proscription aux qu-

vrages des géomètres; mais on reconnaît facilement qu'il avait souvent peu compris et les uns et les autres. Ce qu'il nous a donné sur l'histoire de la philosophie, n'est presque qu'une suite d'erreurs, sous la forme de sentences. Les mathématiques qu'il n'avait commencé d'étudier qu'à quarante ans, et qu'il avait prétendu créer le premier et fonder sur leurs seules bases véritables, ne l'ont point reconnu comme leur législateur : dans cette science, où l'épreuve des innovations est facile et sûre, il obtint peu de partisans pour ses systèmes. Hobbes parut à une époque où tous les hommes vraiment distingués et qui avaient la conscience de leur génie, sentaient le vice des doctrines de l'école, éprouvaient le besoin de réformer la marche de l'esprit humain, aspiraient à l'indépendance, et cherchaient à se frayer des routes nouvelles. L'esprit audacieux de Hobbes, en s'associant à ce mouvement, y porta une impétuosité passionnée et une aveugle exagération. Ses liaisons avec Bacon et avec Galilée auraient dû le mettre sur la bonne route; mais il ne sut point profiter de ces grands exemples : il voulut être lui-même, et s'égarait. Il substitua des hypothèses nouvelles aux hypothèses anciennes, des principes absolus de sa création à ceux que la tradition avait consacrés. Repoussant le flambeau de l'expérience, même dans les sciences physiques, il s'attacha à la synthèse, si favorable aux esprits systématiques. Par un faux emploi des méthodes mathématiques, il s'empara de principes abstraits, en suivit les conséquences avec une extrême rigueur, du moins dans les formes; et comme les maximes absolues, surtout lorsqu'elles sont hasardées, sont ordinairement l'expression de

vues incomplètes, on ne doit s'étonner qu'il fut si souvent entêté de résultats absurdes, et que traitant les mêmes idées sous une face, dans une autre série de déductions, il tombât souvent en contradiction avec lui-même. Il se contentait dans ce langage sententieux de sectionner les esprits affirmatifs; abusent si facilement les esprits qui imposent presque toujours à leurs superficiels et à la foule. Il atteignit à des expressions hardies, quelquefois à des expressions fautes; mais une raison sévère ne vit qu'une logique incertaine et un appareil si dogmatique et si étroit. Les systèmes de Hobbes sont tenus pour qu'il soit nécessaire de donner aujourd'hui une exposition taillée. Ils se rapportent à une seule principale : c'est la doctrine de la force. Toute la philosophie de Hobbes est employée à légitimer la force, à la diviser même, à la justifier par la force seule. Ce ressort régit seul le monde moral, et toutes les sphères qu'il compose; seul est le principe de la loi, l'âme de la conscience. La justice que la puissance; la loi n'est que la volonté du plus fort; le droit est l'obéissance du faible. La divinité même peut justement punir l'homme d'une nécessité de se gouverner par la force, et même les déterminer des créatures raisonnables. La loi commence par le droit de tout sur toutes choses, et par la guerre, qui est le choix de la force; le pouvoir naît de la nécessité de la paix, qui ne peut venir qu'en soumettant ces choses à un seul arbitre. Cependant Hobbes en certaines occasions, contre tout qu'il ne modifie ces doctrines, se trouve forcé d'admettre de

lois naturelles. Comment il pas matérialisé l'intellectuel, puisqu'il matérialise l'intelligence ? Aussi ne s'échappé aux reproches. Toutefois il ne faut pas son matérialisme dans le sens

Sa matière est une dénomination de la réalité, qui n'est qu'une fausse définition de la nature. Hobbes a cité le vrai précepte de Spinoza. Ce dernier lui a emprunté le germe de l'âme, quoique, averti par des censures qui avaient son prédécesseur, il ait cherché à s'environner de précautions et à s'envelopper de nuages. Mais, certes, pas s'étonner si les idées de Hobbes ont soulevé d'indignation, non seulement le clergé, les religieux, les partisans des doctrines maximes, les amis de la monarchie, mais les défenseurs éclairés des institutions monarchiques, et les philosophes, dont les sentiments étaient toujours en accord avec les gens de bien : car, en les traitant à plaisir, il serait impossible de concevoir des doctrines plus lugubres, plus désespérées, disons le mot, plus épouvantables. Machiavel avait servi le mal en lui fournissant des insinuations avec une odieuse habileté ; mais il est bien autrement coupable ; il a consacré le despotisme en consacrant les droits. L'un met à l'aise la conscience de l'oppressé ; l'autre lui fait la conscience des peuples. On ne peut être sujet de s'étonner que l'un ait pu obtenir le suffrage et l'admiration d'hommes aussi éclairés (1) : mais, à

cette époque, où l'attention et l'émulation des esprits distingués se dirigeaient essentiellement vers la réforme des études existantes, vers les tentatives nouvelles, où les systèmes jouissaient d'une faveur presque assurée, par cela seul qu'ils étaient une création ; plusieurs s'occupaient moins de prévoir les conséquences, que d'applaudir à la hardiesse des efforts : une témérité condamnable pouvait ne se présenter que comme une preuve d'énergie ; et ceux-là surtout étaient disposés à cette indulgence qu'un commerce habituel avec l'auteur avait mis à portée de reconnaître des intentions peut-être louables sous des hypothèses funestes. Par un heureux concours de circonstances, les opinions de Hobbes n'eurent point, de son temps, l'influence fatale qu'on en eût pu redouter. La forme sous laquelle elles étaient produites, ne leur permettait pas d'entrer dans une région populaire : elles ne purent agir que sur le monde philosophique. Là, elles causèrent une commotion prodigieuse, mais plutôt favorable aux maximes salutaires qu'elles tendaient à combattre : elles mirent dans la nécessité de défendre ces vérités avec des armes nouvelles, d'en mieux examiner les fondements ; elles ne furent que des objections inattendues et pressantes, des problèmes profonds et étonnants : elles donnèrent ainsi l'occasion et le besoin de fonder sur de bons principes la théorie du droit naturel et des sciences sociales. Il est des vues neuves et profondes sans être justes. Hobbes en a rencontré un grand nombre dans ses recherches audacieuses : elles ont paru comme de brillants et singuliers météores ;

(1) notamment des juristes et des hommes d'état qui applaudirent à la théorie de la souveraineté absolue, et qui reçurent des témoignages de leur approbation.

guarir d'ératants d'estime du grand-duc de Toscane, Cosme de Médicis, fils de Ferdinand II, et de Charles-Louis, électeur palatin.

elles ont éveillée l'attention et exercé la méditation de tous les hommes supérieurs de son siècle. Nous souscrivons donc au jugement du grand Leibnitz ; nous dirons que les erreurs de Hobbes ont servi aux progrès de la science : peu d'hommes ont autant remué , en les étonnant , les esprits de leurs contemporains. On a , du reste , excusé Hobbes , en remarquant avec vérité que l'horreur des discordes civiles et des désordres enfantés par l'anarchie , que le zèle pour les intérêts de la monarchie auxquels le salut de l'État lui paraissait uni , lui ont fait chercher dans ses systèmes plutôt la défense d'une cause que l'investigation de la vérité , lui ont fait illusion sur la tendance de ses opinions ; qu'en avocat passionné , il a appelé l'exagération à son secours ; qu'il a calomnié la nature humaine , parce qu'il avait vu les hommes sur un théâtre peu favorable , et parce qu'il en avait beaucoup souffert. Nous ne refuserons point d'admettre ces excuses : mais nous dirons qu'il est fâcheux pour un philosophe de penser et d'écrire sous l'empire des circonstances , et de couvrir en théories absolues des impressions locales et momentanées. En accordant à la mémoire de l'homme une impartialité indulgente , nous croyons qu'il est du devoir de la saine philosophie de flétrir à jamais des systèmes qui dégradent la nature humaine , et tendent à anéantir à-la-fois et la morale publique et la morale privée , c'est-à-dire le premier ressort des bons gouvernements , comme le plus précieux trésor de tous les hommes. On peut voir , dans Chaufepié et dans Chalmers , la liste de tous les ouvrages de Hobbes , au nombre de 42. Celle qu'avait donnée Nicéron est très incomplète. Outre ceux dont on a par-

lé dans le cours de cet article , nous citerons seulement son traité *De duplicacione cubi*, Londres , 1661 , in-4° ; et sa propre vie (*Vita Thomæ Hobbes*) , en vers latins , Londres , décembre 1679 , in-4° , traduite en vers anglais par un autre auteur , 1680 , in-fol. Le latin a été réimprimé à la suite du *Vitaë Hobbiæ auctarium* , qui est précédé de *Vita Thomæ Hobbes* , écrite par lui-même en prose , Carapolis (Londres) , 1681 , in-8° , 1682 , in-4°. La plupart des ouvrages de Hobbes , à l'exception du traité *De cive* , ont été réunis sous le titre de *Moral and political Works*, Londres , 1750 , in-fol. Ceux qui ont été traduits en français sont : I. *Eléments philosophiques du citoyen* (par S. Sorbière) , 1649 , in-8°. II. *Le corps politique , ou les éléments de la loi morale et civile* , 1652 , in-12 ; 1653 , in-12. III. *De la nature humaine* (par le baron d'Holbach) , 1772 , in-12. Ce sont ces trois ouvrages qui forment les deux volumes publiés sous le titre de *Œuvres philosophiques et politiques de Th. Hobbes* , Neuchâtel (Paris) , 1787 , 2 vol. in-8°. D. G—o.

HOCÉIN, fils d'Aly et de Fatimch fille de Mahomet , est regardé par la secte musulmane des Chytes (*Foy. l'art. ALI*, tome I, p. 571) comme le troisième imam ou chef légitime de la religion , ayant succédé à Haçan son frère. Ce personnage s'était retiré à Médine , et y vivait dans le repos. Mais Yézyd , fils et successeur de Moawyah , l'ayant pressé de le reconnaître pour khalyfe , Hocéin et sa famille se retirèrent à la Mekke. Dans le même temps , le peuple de Koufah , qui avait toujours été affectionné pour Ali , fit un mouvement en faveur de son fils , et l'invita à se rendre dans la ville , promettant de le saluer khalyfe , et de

es armes pour sa défense. Ces dispositions changèrent par l'habileté d'Obeïd-allah, fils de Koufah pour Yézyd. Hocéïn dût peu compter sur le inconstant et sans résolution déterminée, il n'en s moins la Mekke, et se mit pour Koufah. Les troupes allah le rencontrèrent dans de Kербелâ : il n'avait pour ite qu'une centaine de per- Le lieutenant de Yézyd, bien our Hocéïn, le ménagea ainsi siens, et l'aurait volontiers ore de retourner à la Mekke oulu reconnaître Yézyd. Mais Aly, préférant la mort à cette : soumission, résolut de ven- rement ses jours ; et, après gtemps résisté aux troupes allah, il succomba, ainsi que siens. Sa tête ayant été portée , celui-ci la chargea d'injures , t avec peine qu'on l'enterrât à l'ou elle fut ensuite transportée te, sous les khalifes fatimites, léposèrent au Caire dans une e appelée *Mocched Hocéïn ure d'Hocéïn*). Son corps fut dans la plaine même de Ker- u Adhad - eddoulah, sultan , lui fit élever un somptueux ent, que les Chytes visitent en- e une grande dévotion. Hocéïn 10 de moharrem 61 de l'hég. tobre 680, de J.-C.); et cette est parmi les Chytes un jour de de larmes. On trouve dans et d'autres voyageurs les dé- cette célèbre commémoration , pratique fidèlement observée re à entretenir la haine reli- qui règne entre les Turcs et les

J—N.

ÉIN, surnommé *Alwaéz*, icateur, *Alkachéfy*, parce

qu'il est l'auteur d'un commentaire persan sur l'Alcoran, n'avait point d'égal, selon Khondémir, dans l'art d'écrire et dans l'astrologie. Il peut, en effet, être regardé comme l'un de écrivains les plus élégants et les plus purs qu'ait produits la Perse. Hocéïn Wadz était à-la-fois éloquent, doué d'un bel organe, et habile à interpréter le Coran; aussi jouit-il d'une grande renommée, comme prédicateur, dans la ville de Hérat, où il habitait. Cet écrivain y mourut en 910 de l'hégire. On lui doit : I. Un célèbre commentaire sur l'Alcoran, intitulé, les *Pierres précieuses de l'explication*, et composé pour l'Émir Aly-Chyr. Il est précédé de prologomènes, dans lesquels l'auteur traite de la science du *Tefsyr* (interprétation). II. *Roudheh el chouadâ* (*Jardins des martyrs*), ouvrage religieux. III. *Anwar Sohahili* (*Les lumières de Canop*). Hocéïn publia sous ce titre une nouvelle rédaction persane du livre célèbre de Calilah et de Dimnah. Son but principal était de rajeunir la version persane, précédemment publiée par Nasr-allah. « Mais » il ne s'est pas contenté, dit M. Sil- » vestre de Sacy, de supprimer ou » de changer tout ce qui pouvait ar- » rêter un grand nombre de lecteurs ; » il a encore ajouté au mérite primitif » de l'ouvrage, en y insérant un grand » nombre de vers empruntés des di- » vers poètes, et en employant ce » style mesuré et cadencé, ce paral- » lélisme des expressions, qui, joint » à la rime, constitue la prose poé- » tique des Orientaux, et qui, ajou- » tant un charme inexprimable aux » pensées justes et solides, diminue » beaucoup ce que les idées plus ingé- » nieuses que vraies, les métaphores » outrées, les hyperboles extrava- » gantes, trop fréquentes dans les

» écrits des Persans , ont de rebu-
 » tant et de ridicule pour le goût
 » sévère et délicat des Européens.
 » Quoique le style de Hocéin ne soit
 » pas exempt de ce défaut, on lit et
 » on relit avec un plaisir toujours
 » nouveau son ouvrage, comme le
 » Gulistan de Sady. » Hocéin a fait
 subir plusieurs changements au livre
 de Calilah et de Dimnah : il lui donna
 un nouveau titre par lequel il faisait
 allusion au nom d'Amed Sohaili, visir
 d'Aboul Hocéin Béhâdur - Kan. Cet
 excellent ouvrage a été imprimé à
 Calcutta, en 1805, in-fol. IV. *Akh-
 lac Mohsénî (Mœurs de Mohsen)* ;
 traité de morale ainsi intitulé, parce
 qu'il est dédié à Mirza Mohsen, ben
 Hosséin, ben Bécara. M. Lumsden
 en a donné des fragments dans ses
Persian selections. J—N.

HOCHE (LAZARE), général fran-
 çais, ne dut qu'à lui-même son éléva-
 tion, et, sous ce rapport, fut un des
 hommes les plus étonnants de la ré-
 volution française. Il naquit, le 24
 février 1768, à Montreuil, près Ver-
 sailles, d'un garde du chenil de Louis
 XV, et entra, à quatorze ans, comme
 palfrenier surnuméraire aux écuries
 du roi. Resté presque aussitôt sans res-
 sources par la perte de ses parents, il
 ne trouva quelques secours qu'auprès
 d'une tante, fruitière à Versailles, qui,
 de temps en temps, lui donnait de l'ar-
 gent pour acheter des livres : le jeune
 homme les dévorait. Porté par son in-
 clination à l'art militaire, il s'engagea,
 à seize ans, dans le régiment des gar-
 des françaises. On le vit dès-lors mon-
 ter des gardes, et se livrer à toute es-
 pèce de travaux pendant le jour, afin
 de pouvoir se former, du fruit de ses
 peines, une petite bibliothèque, au
 milieu de laquelle il passait une par-
 tie des nuits, sans négliger toutefois
 l'exercice des armes, auquel le ren-

daient très propre sa belle
 sa vigueur naturelle. S'étant
 duel, en décembre 1788
 carrières de Montmartre, a
 poral, il reçut au visage u
 sabre, dont la cicatrice, qu
 va toute sa vie, faisait resso
 tige son air martial. L'année
 il fut entraîné par son arde
 défection des gardes frança
 se mêlant au peuple de Pa
 nèrent à la révolution l'ap
 force armée. Hoche passa e
 la garde soldée de la capital
 forma quatre régiments : i
 du quatrième; et s'étant fi
 quer par sa bonne tenue e
 instruction, il parvint rapid
 grade d'adjudant - sous - o
 1792, il obtint, du ministre
 brevet de lieutenant dans l
 de Rouergue. Il étudia dès-
 beaucoup de soin la tactique
 se distingua au siège de Th
 passa ensuite dans la divis
 vateur, qui le prit pour se
 camp. Hoche était avec ce g
 bataille de Neuwinde, et il
 Paris après la défection du
 riz. Là, il se présenta au
 salut public, où l'assuran
 maintien et la précision de
 de campagne qu'il savait tr
 poser, frappèrent les mem
 mité. Ils lui donnèrent le g
 dant-général, et lui confièr
 fense de Dunkerque, men
 duc d'York. Hoche, par se
 et par son exemple, enfla
 les esprits, mit, par un can
 ché, la ville à l'abri de tou
 et repoussa toutes les attaq
 à Hondscote, les Anglais fi
 traints de lever le siège. L
 de Dunkerque appela Hoche
 miers grades militaires. No
 tôt général de brigade et

division, il se rendit de Fumes, et fut moins heurté devant Nieupoort. Il désirait désespérément un commandement en chef; il obtint celui de l'armée de la Moselle. Hoche n'avait alors que vingt-quatre ans. La fortune, l'éducation, la naissance, n'avaient rien fait pour lui. En deux campagnes, il venait de passer par tous les grades; et chacun avait été le prix d'une action d'éclat. L'armée dont il devenait le chef, avait languie jusqu'alors. Hoche lui inspira son ardeur guerrière, et lui imprima un mouvement rapide et décisif. Son but était de faire lever le blocus de Landau, et de rejeter les Prussiens hors de l'Alsace. Mais il avait à combattre les troupes les plus manœuvrières de l'Europe, commandées par le duc de Brunswick. Hoche luttait dans la position de Kaiserslautern : après avoir fait pendant trois jours bien des efforts inutiles, et perdu beaucoup de monde, il fut repoussé jusque sur la Sarre. Dès cette époque, la perte des hommes comptait pour peu de chose : de nouvelles troupes vinrent remplacer celles qui avaient péri. Hoche proposa un autre plan; et, en moins de quinze jours, il reprit l'offensive. Laisant une division sur la Sarre pour observer les Prussiens et masquer son mouvement, il se porta à travers les Vosges, par un temps et des chemins affreux, sur l'extrême droite de l'armée autrichienne du général Wurmser, qui avait envahi le Bas Rhin, tandis que Pichegru, manœuvrant de concert, agissait contre la gauche et le centre de l'ennemi. Cette opération, en isolant les Prussiens, réunit la masse des deux armées françaises contre la seule armée autrichienne. Hoche commença son mouvement le 13; et, le 23 décembre, Wurmser, pris en flanc par l'armée de la Moselle, fut contraint de

reculer. Le 26, Hoche, ayant pris le commandement en chef des deux armées réunies, attaque et bat Wurmser, près de Weissembourg; et, deux jours après, il débloque Landau, s'empare de Gernsheim, Spire, Worms, et vient à bout de chasser les Autrichiens de toute l'Alsace. Fier d'un tel succès, Hoche prit, dans sa correspondance avec les comités, le ton le plus tranchant; et il chercha à déprimer Pichegru, son rival de gloire, que Saint-Just protégeait. Sa brusque franchise, et son mépris pour le métier de courtisan, déplurent à Saint-Just, le plus despotique des députés en mission. Ce procureur lui fit ôter le commandement de l'armée, et le relégua à Nice. A peine Hoche fut-il en route, qu'on l'arrêta par ordre des décevirs. Il fut d'abord conduit à Paris, dans la prison des Carmes, puis transféré à la conciergerie, d'où il eût monté à l'échafaud sans la révolution du 9 thermidor (27 juillet 1794). Hoche recouvra sa liberté aussitôt après la chute de ses persécuteurs. Il avait employé le temps de sa captivité à s'instruire, travaillant avec une nouvelle ardeur, et faisant, durant ce court espace, de grands progrès dans l'étude des lettres et dans l'art de la guerre. Il parvint aussi à maîtriser son caractère impétueux; il devint réservé, taciturne, et choisit lui-même cette devise : *Des choses et non des mots*. La Convention l'ayant appelé au commandement de l'armée des côtes de Brest, il s'y prépara à combattre les royalistes de l'Ouest, dont les forces étaient encore redoutables. Ce fut dans cette guerre qu'il déploya les talents du guerrier et de l'homme d'état. Successeur de tant de généraux par lesquels cette guerre civile n'avait fait que s'aggraver et s'étendre, il jugea que c'était à l'adresse plutôt qu'à la force qu'il ap-

partenait de la terminer. Ses proclamations aux royalistes furent modérées. Alliant la fermeté à la douceur, il employa contre eux des moyens conciliatoires, avant même que la Convention eût songé à pacifier ces contrées ; mais son commandement était encore trop borné pour qu'il pût y exercer une influence décisive. Deux autres armées étaient employées contre les royalistes ; et Hoche, subordonné aux délégués de la Convention, commandait la plus faible. Toutefois il se hâta de réprimer les désordres, et de rétablir la discipline. Il substitua au système des cantonnements celui des camps retranchés. Ces innovations et la justesse de ses vues décidèrent le comité de salut public à le porter au commandement des deux armées réunies des côtes de Brest et de Cherbourg, qui occupaient le pays depuis la Somme jusqu'à la Loire. Hoche, après avoir conféré avec divers chefs royalistes, et préparé la première pacification, ne trouva dans les délégués conventionnels que des maîtres absolus, dont les opérations contradictoires le jetaient dans une continuelle indécision. Il s'éleva contre les conditions de la paix, qu'il considérait comme impolitiques ; et pénétrant les projets des royalistes, il demanda contre eux des mesures vigoureuses : mais les délégués ne virent en lui qu'un ambitieux qui cherchait à dominer par la guerre ; il fut au moment d'être rappelé. Cependant le comité de salut public sentit qu'il avait encore besoin de Hoche. La guerre s'étant rallumée comme celui-ci l'avait prévu, il mit ses troupes en mouvement, et, par des dispositions énergiques, déconcerta les plans des royalistes de Bretagne. Au moment de la descente d'un corps d'émigrés à Quiberon (juin 1793), il conserva seul, au milieu du trouble général, le sang-

froid qui maîtrise les événements. Il réunit, avec une grande rapidité, ses cantonnements épars ; et, voyant les royalistes stationnaires, il emporta la position d'Auray, et les enferma dans la presqu'île. Le 16 juillet, il repoussa l'attaque du comte d'Hervilly (Voy. HERVILLY). Des transfuges étant venus, dans la nuit du 21, lui proposer de s'emparer du fort Penthièvre par surprise, il assemble un conseil de guerre, et dit aux officiers qui regardaient l'assaut comme téméraire : « Que sont les règles de l'art dans » cette circonstance ? Il nous faut de » l'audace ; l'armée manque de tout ; » l'insurrection s'étend : si on hésite, » je ne réponds plus de mes trou- » pes. » Le fort Penthièvre est enlevé l'épée à la main ; et les royalistes, acculés à la mer, sont forcés de parlementer. Hoche, dans les pourparlers, avait refusé à M. de Sombreuil de permettre le rembarquement des royalistes ; mais d'autres généraux avaient promis qu'on épargnerait tout ce qui mettrait bas les armes. Prenant d'abord la défense des chouans prisonniers, Hoche écrivit au comité de salut public qu'il serait cruel et impolitique de songer à détruire six à sept mille familles entraînées à Quiberon. Quant aux émigrés, il fut d'avis de ne sacrifier que les chefs : c'était aussi le vœu de son armée. Sans y avoir égard, la Convention ordonna le massacre général. Hoche, indigné, remit le commandement du Morbihan au général Lemoine, et se porta, avec le reste de ses troupes, vers Saint-Malo. Il encourut le juste reproche de n'avoir pas protesté publiquement contre cette violation de la loi jurée. Le gouvernement directorial ayant été établi peu de temps après, Hoche fut chargé de réduire Charette et toute la Vendée. Le vainqueur de Quiberon venait d'y

passer avec quatorze mille hommes. Vers la fin de décembre, le directoire lui conféra le commandement des trois armées de l'Ouest, réunies sous le nom d'armée de l'Océan. Hoche, investi de pouvoirs illimités, assujettit tous les départements de l'Ouest à l'état de siège et à la police militaire. Aucun général, depuis la révolution, n'avait eu autant de puissance dans l'intérieur. Hoche s'empara de tous les points militaires de la Vendée; il rassura les habitants des campagnes par le maintien de la discipline; il ménagea et flatta les prêtres, affaiblit et désunit les royalistes, employant contre eux, avec beaucoup d'art, les colonnes mobiles qui, ne traînant à leur suite ni bagages, ni canons, achevèrent de soumettre les insurgés, en empruntant, pour les vaincre, leur propre tactique: mais il eut à lutter contre l'envie et contre son propre parti. Une puissante et sourde intrigue fut à la veille de lui arracher le commandement. « Je puis braver les boulets, » écrivit-il au directoire, mais non » l'intrigue; je demande à me retirer, » et vous prie de me nommer promptement un successeur. » Le directoire maintint son général, qui n'espérait dompter la Vendée que lorsqu'il aurait Charette en son pouvoir. Il mit tout en œuvre pour s'emparer de cet intrépide chef; il l'isola d'abord de Stofflet: ce dernier ayant voulu reprendre les armes, fut pris et fusillé. Charette eut bientôt le même sort; et, des-lors, la Vendée fut éteinte. Hoche s'empressa d'affranchir ce pays du joug militaire; et, voulant mériter le titre de pacificateur, il y établit le régime constitutionnel. Tournant ensuite ses regards vers l'Anjou et la Bretagne, il passe la Loire avec quinze mille hommes d'élite; et, employant les mêmes moyens qui avaient assuré ses succès

sur la rive gauche, il séduisit les uns, désarma les autres, expulsa les émigrés, et pacifia en même temps l'Anjou, le Maine, la Bretagne et la Normandie. Le 15 juillet 1796, un décret déclara que lui et son armée avaient bien mérité de la patrie. Hoche avait conçu le grand dessein de porter au sein de l'Angleterre la guerre civile, que son gouvernement alimentait en France, et de lui arracher l'Irlande. Ce fut au milieu de ces nouveaux projets que, déjà menacé du poison, il se vit sur le point de périr assassiné. Le 17 octobre, le nommé Guillaumot tira sur lui, à la sortie du spectacle de Rennes, un pistolet chargé de plusieurs balles: le coup, mal assuré, trompa l'espoir de l'assassin. Au milieu du trouble occasionné par cette tentative, Hoche conserva seul sa sérénité, et vint au secours de l'indigente et malheureuse famille de Guillaumot: mais ni le fer, ni le poison, ne pouvaient intimider son aine altière. A Brest, il presse l'expédition d'Irlande, surmonte une multitude d'obstacles, apaise l'insubordination des troupes de terre et de mer, et, le 15 décembre, met à la voile avec une armée expéditionnaire. Il trompe d'abord la vigilance de la flotte anglaise; mais, séparé de son escadre par la tempête, il arrive seul sur les côtes d'Irlande, et n'y trouve plus ni sa flotte, ni ses soldats. Sans lui les chefs de l'escadre n'avaient rien osé entreprendre. Hoche, le désespoir dans l'âme, se vit contraint de regagner les ports de France: il n'y aborda qu'après avoir échappé comme par miracle aux croiseurs anglais et aux plus affreuses tempêtes. Inconsolable du mauvais succès de son expédition, il en rejeta le blâme sur les principaux chefs de l'escadre. L'expédition avait été préparée et exécutée dans le plus grand se-

cret. Le gouvernement anglais avoua n'en avoir eu aucune connaissance; et Pitt en caractérisa l'audace téméraire, en disant, pour se justifier, que le général qui l'avait conçue, *s'était mis sous la protection des tempêtes*. Les efforts que firent les Irlandais pour se soustraire à la domination anglaise, attestent que, dans cette circonstance, ce fut plutôt le gouvernement anglais qui lut protégé par les tempêtes. Hoche, à son retour à Paris, reçut, du directoire exécutif, le commandement en chef de l'armée de Sambre et-Meuse, la plus belle qu'ait jamais eue la république française; elle était de quatre-vingt mille hommes, et abondamment pourvue. Il ouvrit la campagne de 1797, par le hardi passage du Rhin, en présence de l'ennemi, et gagna successivement, sur le général Werneck, les batailles de Newwied, d'Ukerath, d'Altenkirchen et de Diedorff, poussant encore l'ennemi à Kleinmister, et s'emparant de Weizlar au moment où Werneck le croyait encore très éloigné. L'armée autrichienne, forcée dans toutes ses positions, avait perdu huit mille prisonniers et trente pièces de canon. Hoche la poursuivait avec une incroyable activité. En quatre jours, il avait fait faire trente-cinq lieues à son armée, et il avait été victorieux dans trois batailles et dans cinq combats. Rien ne pouvait plus s'opposer à sa marche triomphante au sein des états héréditaires. Il ne fut arrêté à Gies-sen, sur les bords de la Nidda, que par la nouvelle inopinée de l'armistice conclu entre l'archiduc Charles et Buonaparte. Hoche posa aussitôt les armes, s'arrêtant lui-même au milieu de ses triomphes. La fin de la guerre étrangère sembla donner une nouvelle activité aux dissensions intérieures. Une lutte s'était engagée entre

le directoire et les conseils, c'est-à-dire entre les révolutionnaires et les partisans secrets de la monarchie. Hoche, qui n'avait point abjuré les principes de la révolution, avait souvent témoigné néanmoins son éloignement pour ses excès, et son horreur pour l'anarchie. Il jugeait, depuis long-temps, que la France avait besoin d'un gouvernement capable de comprimer les factieux, et de trouver sa sécurité future dans la stabilité; mais, soit qu'il craignît une contre-révolution complète, soit qu'il lui parût plus facile de ramener l'ordre par ceux qui avaient l'autorité en main qu'avec l'aide du corps législatif, il pencha pour le pouvoir exécutif dans sa lutte contre les conseils, qui étaient dirigés d'ailleurs par Pichegru, son ancien émule de gloire, et son ennemi personnel. Le directoire, se croyant en péril, forma le projet de donner un grand pouvoir à Hoche, en le chargeant de soumettre un parti redoutable. Lorsque les directeurs eurent réclamé son appui, on l'entendit dire : « Je vaincrai les ennemis de la » république; et quand j'aurai sauvé » ma patrie, je briserai mon épée. » Ayant accepté la direction du mouvement que méditait le directoire, il fit filer, vers Paris, quelques corps de son armée; ce qui lui attira des dénonciations violentes de la part des conseils. Le général Willot demanda formellement la mise en accusation de Hoche; mais déjà le directoire, à qui on avait inspiré des alarmes sur la docilité de ce général et sur l'usage qu'il ferait du pouvoir qu'on allait lui confier, faisant rétrograder les troupes, et prétendant qu'elles étaient destinées à une expédition maritime. Indigné de la faiblesse ou de la versatilité du directoire, Hoche publia plusieurs lettres pour établir qu'il n'avait agi que

ordres du gouvernement : il proposa lui-même l'examen de sa conduite, et sa mise en jugement. On sait ce qu'il fut écarté par les instances de Buonaparte, qui, ne voyant qu'un rival redoutable prêt à se faire maître du gouvernement et à braver de vitesse, fit déférer à Buonaparte la commission de renverser le des conseils. Hoche, abreuvé de succès, se retira à Wetzlar, où il prit le commandement de son artillerie ; tout-à-coup il fut atteint de douleurs violentes, cracha le sang, perdit l'appétit ; et consumé d'un feu que rien n'avait éteint, il dit à ses amis : « Je suis donc vêtu de la robe empoisonnée de Nessus ? » Le 15 septembre 1797, il cessa de vivre : sa mort fut généralement attribuée au choléra. L'ouverture du cadavre fit en découvrir des traces d'une mort violente ; et les soupçons se portèrent sur le directoire même, à qui il appartenait de porter ombrage depuis longtemps. On l'honora de deux pompes funèbres, l'une vers le Rhin, l'autre vers l'Italie. Un monument à sa gloire a été élevé à Weissenthurn. Ses restes furent d'abord transportés de Coblenz à Coblenz ; partout les soldats autrichiens rendirent à son corps les plus grands honneurs : ses restes furent mêlées ensuite à celles du grand-duc à Pétersberg. Mais ce fut à Paris, au Champ-de-Mars, que, par le décret du directoire, on décerna à ce héros les obèques les plus magnifiques. De toutes les cérémonies renouvelées des anciens, ce fut celle où l'on célébra le plus heureusement les pompes grecques et romaines. Le parti républicain parut donner à la mémoire de Hoche de véritables regrets. Né général en chef à vingt-quatre ans, Hoche, en cinq années, parcourut une carrière pleine de gloire : c'é-

tait un de ces hommes dont parle Montesquieu, qui, dans les temps de révolution, se font jour à travers la foule, et sont portés au premier rang par leur supériorité naturelle. Fier et ambitieux comme César, il fut souvent comme lui grand et généreux. Sa mort soudaine, en facilitant l'usurpation de Buonaparte, changea les destinées de la France. Sa vie a été écrite en deux vol. in-8°, d'une manière ampoulée et diffuse, par Rousselin ; les réimpressions, en un vol. in-12, ne contiennent pas la correspondance de Hoche. B—r.

HOCHMUTH. Voy. GILLES.

HODGSON (BERNARD), théologien anglais, principal du collège de Hertford à l'université d'Oxford, mort le 28 mai 1805, a publié les traductions suivantes de Salomon : I. *Le Cantique des cantiques*, 1785. II. *L'Ecclesiaste*, 1788. III. *Les Proverbes*, 1791, le tout in-4°. I.

HODIerna ou Adierna (JEAN-BAPTISTE), célèbre astronome, naquit en 1597 à Raguse en Sicile. Après avoir terminé ses études avec une rare distinction, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu de l'archiprêtrise de Palma. Il consacra dès lors ses loisirs aux sciences, et y fit des progrès si rapides que son nom fut bientôt répandu dans toute l'Italie. Convaincu que les connaissances humaines ne peuvent avoir d'autre base que l'observation, il employa ses talents pour la mécanique à fabriquer des instruments plus parfaits que ceux qu'il avait pu se procurer. Il vérifia ensuite la position des étoiles fixes, et détermina celle de plusieurs qui n'avaient point encore été signalées. A la demande du grand-duc de Toscane, il entreprit la rédaction d'éphémérides astronomiques d'après un nouveau plan, et y consigna le résultat

tat de sa découverte de la marche des satellites de Jupiter. La noblesse de son caractère lui mérita des amis, et la protection du duc de Palma, qui le nomma son mathématicien. La vie de ce savant fut tranquille et heureuse. Il mourut à Palma, le 6 avril 1660, universellement regretté. On doit à Hodierna une foule d'observations intéressantes et curieuses. Ce fut lui qui analysa le premier l'œil de la mouche; ce qui le conduisit à reconnaître la forme singulière de cet organe dans les insectes: il décrit aussi la dent rétractile de la vipère, laquelle lui sert, comme on sait, à introduire une liqueur corrosive dans ses morsures. Il reconnut que la reine des abeilles pond seule tous les œufs: enfin s'il n'a point précédé Newton dans l'analyse de la lumière, ainsi que les Siciliens le prétendent, il est certain du moins qu'il a connu l'usage du prisme. Les ouvrages d'Hodierna sont très nombreux; on se contentera de citer les plus importants: I. *Universæ facultatis directorium physico-theoricum opus astronomicum, in quo de promissorum ad significatores progressionibus physice agitur*, Palerme, 1639, in-4°. II. *Thaumantiæ miraculuni, seu de causis quibus obiecta singula per trigoni vitrei transparentiam substantiam visa, elegantissimâ colorum varietate ornata cernuntur*, ibid., 1652, in-4°. C'est un Traité d'optique, et le premier où soient décrits le prisme et une partie de ses propriétés. III. *Medicæorum ephemerides nunquàm apud mortales editæ*, ibid., 1656, 4 part. in-4°. Ce sont des tables des satellites de Jupiter, appelés alors, comme on sait, Astres de Médicis. IV. *De systemate orthæ cometici deque admirandis cæli characteribus*, ibid., 1656, in-4°. V.

Protei cælestis vertigines seu systema, ibid., 1657, in-4°. VI. *Tis in viperâ virulenti an*, ibid., 1646, in-4°. VII. *La della mosca, discorso fisico*, 1644, in-4°, réimprimé l'année dans un Recueil d'op d'Hodierna, et inséré dans *seo de Boccone*. VIII. *Arc redivivo con la statera d*, *mento dove s'insegna il m*, *scoprir le fraudi nella fabri*, *dell' oro e dell' argento*, 1644, in-4°. Il a laissé écrit plusieurs ouvrages qui conservés dans sa famille, et trouvera la liste dans la *Bibliot* de Mongitore.—La ressemblance des noms l'a fait confondre avec Baptiste HODIerna, juriconsulte à Naples, son contemporain, et auteur de *Controversiæ forenses de dis nuptiis*, Naples, 1653; (1677, in-fol., et des additions au Recueil publié par Surdus ou Sor Decisions du conseil de Man

W
HODIZ, comte allemand, remarquable par ses goûts singuliers, mort en 1778 à Potsdam, où le roi de Prusse, son ami, lui donna un asile. Hodiz avait, dès sa jeunesse, voyagé et même séjourné quelque temps en Italie: il perfectionna son goût naturel pour les arts, surtout pour la poésie et la musique. Il connaissait la plupart des langues de l'Europe, composa des vers, et s'était plu, dans sa jeunesse, à susciter les jeux et les plaisirs de la vallée de Tempe. Cette nouveauté, qu'il avait créée vers 1740, qu'il n'avait cessé d'embellir, lui valut des sites charmants et variés, des bergeries, des forêts, des vallées, des bois, des vallons, des ri-

bestres, des bergers, des mu-
et des acteurs. Jouissant d'en-
3,000 liv. de rente, le seigneur
valde s'était plu à faire de sa
une sorte de féerie, et à s'en-
des délices de la ville et des
: il est inconcevable qu'avec
tune assez bornée, il eût opéré
merveilles. Sa seconde imagi-
créait sans cesse, et sans cesse
esoins d'occupation et de jouis-
Il employait tout ce qui était
à dépendance à seconder ses
Ses vassaux, ses domestiques
ses architectes, ses décorateurs,
eurs, ses danseurs, ses musiciens,
idiens, ses druides, ses ermites.
e, assis sur un lit antique, cou-
de roses, servi par des nymphes
antes, il rappelait, autant par
stume et ses goûts que par le
profil de sa tête grecque, Ana-
chantant, la lyre à la main, le
s belles et la volupté. On faisait
valde une chère exquise; on y
it à la représentation des meil-
pièces des théâtres allemand,
et français, dans leur langue ori-
; on parcourait délicieusement
les eaux d'un canal de plusieurs
sur une flotille de gondoles,
quelques unes portaient des mu-
s et des chanteurs; on s'égarait
enchanteant dans les bosquets,
mes, les vallons, habités par de
bergères et des bergers aimés;
on visitait des collections curi-
s de livres, de tableaux, d'estam-
pes, statues, d'armures antiques,
ts d'histoire naturelle; on con-
t dans des jardins et des villa-
ariés et très pittoresques; une
e partie des nuits était même
lement occupée par les bal-
les danses et la musique. La
belle fête qui ait eu lieu à Ros-
fut celle que le comte Hodiz

donna au grand Frédéric, qui la trou-
va merveilleuse. En effet, rien n'a-
vait été négligé pour recevoir digne-
ment le héros de la Prusse, qui fut
surtout enchanté d'une promenade
nocturne sur le canal: des Sirènes et
des Tritons, dans toute la sévérité du
costume, poussaient les gondoles, en
faisant retentir les airs de leurs chants
en l'honneur du monarque; la musique
était au loin répétée par les échos;
l'éclat des lampions se multipliait à
l'infini dans les ondes constamment
agitées par les gondoles et les nageurs.
Une petite ville que, bien entendu, on
appelait Lilliput, défendue par plus
de cent petits enfants, soutenait un
siège contre des géants, qui prirent la
suite à l'aspect de Frédéric. Ces jeux
et beaucoup d'autres l'amusèrent, et
même lui inspirèrent de l'attachement
pour un vieillard aimable, qui avait
tiré un si grand parti d'une fortune
médiocre, en comparaison de ce qu'il
avait fait, et qui charmait avec tant
de grâce les douleurs de la goutte et
de la pierre. Le roi-poète adressa à
Hodiz une épître qui commence par
ces vers :

O singulier Hodiz, vous qui, né pour la cour,
Avez lui, jeune encore, ce dangereux séjour,
Libre des préjugés qui trompent le vulgaire, etc.

On trouve dans cette épître des détails
bien rendus sur les créations et les
amusements de l'Arcadie de Roswalde.
Hodiz avait perdu depuis longtemps
une margrave de Bareith qu'il avait
épousée, et qui ne lui donna point
d'enfants. Peu de temps avant sa mort,
sa fortune éprouva un échec fâcheux.
Frédéric vint à son secours: il lui pro-
cura un asile honorable à Potsdam,
où, toujours fidèle à ses goûts, et ne
pouvant d'ailleurs supporter d'autre
manière de voyager, le moderne Ana-
créon arriva, avec quelques uns de ses
compagnons, sur un de ces bateaux

élégants qui avaient sillonné tant de fois les ondes de Roswalde. Le roi le reçut comme un ancien et fidèle ami, lui monta une maison digne de tous deux, et lui fournit les moyens d'achever sa carrière sans rien changer à ses goûts. Ce fut là que le comte mourut comme il avait vécu, au milieu des souffrances de la pierre et de la goutte, adoucies par les jeux, les chants, les ris, la musique, tous les arts et tous les plaisirs qui font illusion et trompent la douleur. Ces détails sont tirés en partie d'une lettre de Sulzer, de quelques notes d'un Anglais, et d'un article inséré en 1780 dans un journal français.

D—B—S.

HODY (HUMPHRED), en latin *Hodius*, naquit le 1^{er} janvier 1659, à Oldcomb, où son père était recteur de l'église paroissiale. En 1676, il entra dans l'université d'Oxford; et, ayant été, en 1684, nommé associé du collège de Wadham, il donna au public, comme essai et preuve de ses études, une dissertation latine où sont réfutées victorieusement les fables ridicules d'Aristée sur la version des Septante. Ce travail fut loué par les savants les plus distingués. Mais Isaac Vossius, qui voyait avec quelque chagrin un si jeune homme attaquer et détruire ses opinions favorites, répondit, et, au lieu de bonnes raisons qui lui manquaient, employa l'épigramme et presque les injures. Dans la préface de cette dissertation, Hody promettait deux ouvrages, l'un sur les textes hébraïque et grec de l'ancien Testament, l'autre sur l'Histoire et la Chronologie des Ptolémées d'Égypte. Le premier a paru avec une seconde édition de la dissertation sur Aristée, sous ce titre : *De bibliorum textibus originalibus*, Oxford, 1705, in-fol. : l'autre, qu'il se proposait d'étendre jusqu'à en faire un *Tre* sor des

antiquités civiles et ecclési d'Alexandrie, n'a jamais vu le jour. Chilméad était mort en 1649, avoir mis la dernière main à l'édition de Malela qu'il avait préparée avec des curateurs de l'imprimerie d'Oxford, prièrent Hody d'y ajouter les Prologomènes qui manquaient : il bien se charger de ce soin ; et parut en 1691, ornée d'une préface de Hody, et d'une lettre plus savante et tout autrement saine de Bentley au docteur Hody, dans ces Prologomènes, nonne comme achevées deux éditions latines ; l'une sur divers grecs tant profanes qu'ecclésiastiques, l'autre sur les écrivains des siècles de l'Égypte : mais elles sont restées inédites. Dans cette même année il mit au jour un traité grec sur le me qu'il crut pouvoir attribuer à Nicéphore Calliste ; il y joignit la traduction latine, et il en publia rément une autre en anglais. C'est qui roule sur une question ecclésiastique, à pour objet de lever qu'un évêque dépossédé injustement, ne doit pas se séparer de la communion de son successeur : son successeur n'est pas hérétique, et ne peut toucher une question importante qui alors divisait l'Angleterre fut vivement attaqué ; le célèbre *we'l* (*Voy. DODWELL*) se mêla dans cette controverse : nous ne querons pas les ouvrages qu'il a publiés de part et d'autre ; mais nous bats tout aujourd'hui d'un ton intéressant, et l'on nous saurait gré de nous y arrêter davantage. Hody, évêque de Cantorbéry, qui avait succédé à Sancroft, se séda comme *non juror*, se reconnaissant du zèle que Hody avait mis à soutenir la cause des évêques, et il le nomma son

fait en 1694 : cette année vit une dissertation anglaise de *sur la résurrection du même*. Il y soutenait, contre le sentiment de Tertullien, que le corps ne était point, et que l'âme seule était éternelle et punie. Cette doctrine fut soutenue avec autant d'érudition que de sens, par Nicolas Bear, dans un ouvrage publié en 1699. Trois ans après, Tenison, successeur de Gibson au siège de Cantorbery, fit Hody dans une autre querelle avec Perkins et Friend, condamnés à mort pour avoir conspiré contre Guillaume, avaient été absous du supplice, quoiqu'ils ne fussent pas repentis de leurs crimes. Trois ecclésiastiques non jureurs, déclaration des prélats rétractés, condamna cette absolution comme irrégulière; Collier, l'un des trois ecclésiastiques, écrivit pour défendre : Hody, par l'ordre de Tenison, réfuta Collier, et fut à son tour vement réfuté. En 1698, Hody nommé professeur royal de grec à l'université d'Oxford; et pour encourager l'étude du grec et de l'hébreu, y fonda, au collège Wadham, deux chaires pour chacune de ces deux langues. Il composa pour ses leçons *De græcis illustribus litterarumque humaniorum restauratoribus*, qui est assés son meilleur ouvrage, quoiqu'il ait reproché une exactitude trop minutieuse : ce traité ne fut publié qu'en 1742, long-temps après la mort de l'auteur, arrivée le 24 avril 1706. Le docteur Jebb, qui donna l'édition, y a joint une notice fort étendue sur la vie et les ouvrages de Hody. B—ss.

HOEGSTROEM (PIERRE), écrivain suédois, fut d'abord, vers 1740, à Gellivara, dans le Lulco-

Lappmark, par-delà le soixante-septième degré de latitude boréale, par conséquent au-delà du cercle polaire. Il profita de sa position pour parcourir la Laponie, et observer les mœurs de ses habitants. Transféré ensuite à la cure de Skelesteo, située deux degrés plus au Sud, sur les bords du golfe de Botnie, la température de ce lieu lui sembla propre à donner des productions qu'on n'en avait pas exigées jusqu'alors. Il planta deux jardins d'arbres fruitiers, sema des pepins, et, suivant le témoignage de quelques auteurs suédois, parvint à obtenir des fruits. Mais ce phénomène, trop en opposition avec les lois de la nature, ne dut être qu'éphémère. M. de Buch, qui a parcouru les mêmes lieux en 1807, nous apprend dans sa relation, qu'à cette époque il n'existait plus la moindre trace du jardin d'Hoegstroem, et que le souvenir en était tellement effacé que l'on révoquait le fait en doute. Hoegstroem fut admis à l'académie des sciences de Suède en 1747, et mourut le 14 juillet 1784. On a de lui en suédois : I. *Description de la Laponie suédoise*, Stockholm, 1747, un vol. in-8°, carte. Cet ouvrage fait connaître la singulière nation qui en est l'objet, beaucoup mieux que tous ceux qui l'avaient précédé. Hoegstroem voit bien les choses, et ne les embellit pas. Il compâtit aux maux qu'un climat rigoureux accumule sur les Lapons, et propose les moyens d'améliorer leur sort. Ce livre a été traduit en allemand, Stockholm, Copenhague, Leipzig, 1748, 1 vol. in-12, carte. Il y en a un extrait en français dans le tome XIX de l'*Histoire générale des voyages*. II. Plusieurs Mémoires, dans le *Recueil de l'académie des sciences de Suède*; ils traitent de l'histoire naturelle ou de l'économie rurale. E—s.

HOEL I^{er}, fils de Budic, duc de Bretagne, se retira en Angleterre, en 509, après le massacre de son père, ordonné par Clovis. Il revint, en 513, revendiquer les états de Budic, avec des troupes que lui avait fournies Arthur roi de la Grande-Bretagne, et parvint à chasser les Frisons, qui étaient maîtres du pays. Clotaire, apprenant ses succès, l'invite à venir à Paris. Hoel s'y rend, mais n'y est traité qu'en qualité de comte. De retour dans ses états en 541, il fonda, dans la ville d'Aleth, un évêché dont le premier évêque fut St.-Malo, qui, depuis, a donné son nom à la ville. Il mourut en 545, et eut pour successeur son fils aîné. — **HOEL II**, fils et successeur de Hoel I^{er}, était déjà assez âgé lors des conquêtes de son père pour y avoir eu beaucoup de part; mais il fut inhumain et sans religion. Il persécuta St.-Malo en 546, et fut tué en 547 dans une partie de chasse, par Cador son frère. — **HOEL III**, d'abord comte de Cornouailles, succéda en 594 ou environ, à Judicaël, son père, et prit même par la suite le titre de roi; il mourut en 612, à cinquante-deux ans. — **HOEL IV**, comte de Nantes, était fils naturel d'Alain IV, au fils duquel il succéda en 953. Il fut tué en 980 dans une partie de chasse. — **HOEL V**, duc de Bretagne, eut ce titre dès 1066, et mourut le 15 avril 1084. — **HOEL VI**, reconnu duc de Bretagne en 1148, par les habitants de Nantes et de Quimper, fut, en 1154, battu par Eudes, comte de Porhoet, son concurrent, et en 1156 chassé par les Nantais. C'est la dernière fois qu'il paraît dans l'histoire. Z.

HOEPKEN (ANDRÉ-JEAN, comte DE), sénateur de Suède, mort en 1789, entra dans le sénat en 1746, n'étant âgé que d'environ trente-cinq

ans, et y resta jusqu'en 1761. Pendant cet espace de temps, il eut part à toutes les affaires publiques, et s'occupa surtout par la fermeté de sa conduite, par la sagesse de ses conseils, et par son zèle pour le progrès de toutes les institutions utiles. Il donna sa démission en 1761, et eut dans la retraite jusqu'en 1774 4 décembre de cette année, il fut élu au sénat à la sollicitation de Gustave III, qui voulait profiter de ses lumières et de son expérience. Le roi Hoepken fut consulté par le sénat sur la réforme des lois, sur les améliorations que demandaient l'agriculture et le commerce, sur les moyens à prendre pour donner une plus grande extension aux connaissances. Après avoir consacré encore ses loisirs à des travaux importants, il quitta de nouveau le sénat, et se consacra uniquement à l'étude. Les sciences des lettres et des arts, avaient toujours fait le charme principal de ses loisirs. Il connaissait à fond l'histoire, la littérature ancienne et la philosophie. Il fut lui qui, avec Linné et quelques autres savants, fonda l'académie des sciences de Stockholm; et il se occupa même pendant plusieurs années des fonctions de secrétaire. Le comte de Hoepken fut un des premiers à former la langue de son pays sur les modèles de la Grèce, de Rome, de France, de l'Angleterre, et il donna de la pureté, de la précision, de l'élégance et de la force. Toutes les qualités se trouvent réunies dans l'Eloge historique du comte de Hoepken dans celui du comte d'Ekeblad dans plusieurs discours qu'il prononça aux assemblées publiques de l'académie des sciences. Toutes les sociétés savantes et littéraires de Suède et plusieurs académies étrangères comptaient parmi leurs mem-

it souvent à sa table les sages hommes de lettres, les arts, Stockholm; et il était lié de la plus intime avec le savant ne Wargentin. C—au.

SCHEL (DAVID), savant helnaquit à Augsbourg en 1556, des pauvres; mais ses heureuses ions intéressèrent en sa faveur Velsers, protecteur éclairé des qui se chargea des frais de son on. Il justifia par ses progrès les espérances de son bienfaiteur, après avoir terminé ses il fut pourvu d'une chaire au de Lavingen. Il en prit possession un discours en langue grecque dont le sujet était la *Chute du sage homme*, et qui réunit les applaudissements de son auditoire. Il céda aux vœux de ses amis en livrant à l'impression cet ouvrage, qu'il dédia à Velsers une épître dans laquelle il remercia quelques autres personnes ayant reçu des secours. Il resta jusqu'en 1581, à Augsbourg, occuper la cause de l'humanité que lui avait procuré son ancien maître; et mourut en 1593, qu'il succéda à Simon Fabricius, dans l'enseignement de la langue grecque. Il fut nommé conservateur de la bibliothèque publique, et quelque temps directeur du collège de Ste. Anne. Son emploi partagea tous ses loisirs; il enrichit la bibliothèque à ses soins d'un grand nombre de manuscrits précieux: il mourut lamentablement regretté, le 29 octobre 1617. Jacques Bruker a publié une lettre: *De meritis in rem publicam præcipue græcam viricem mi D. Hoeschelii*, dans le *Journal du Tempe helvetica*. Nicolson a consacré un article dans le XVIII^e de ses *Mémoires*. Il faut consulter les deux recueils pour avoir

la liste complète de ses ouvrages. On lui doit: I. *Catalogus codicum græcorum qui sunt in biblioth. reipubl. August. Vindelicorum*, Augsbourg, 1595, in-4°. Il rédigea ce catalogue à la sollicitation de Velsers, qui avait fait don de sa bibliothèque à la ville d'Augsbourg. Colomiez dit que, de son temps, il n'existait pas de catalogue de manuscrits plus docte ni mieux digéré (*V. Henricas*). II. Les premières éditions de la *Bibliothèque* de Photius; de plusieurs *Opusculs* de Philon; de quelques *Homélies* de S. Basile, de S. Grégoire de Nysse, de S. Grégoire de Nazianze, de S. Jean Chrysostome et de S. Jean Damascène; de l'*Illyrique* d'Appien; des *Petits géographes*; des *livres* d'Origène contre Celse; des *Histoires* de Procope et d'Anne Comnène. III. Quelques *Trad. latines*, entre autres de la *Vie de S. Antoine, ermite*, par S. Athanasie. Huet lui reproche de substituer quelquefois sa pensée à celle de l'auteur: sans ce défaut, ajoute cet illustre critique, Hoeschel aurait effacé tous les autres traducteurs par son talent à reproduire les beautés et jusqu'aux finesses de style de ses originaux. IV. Des *Additions* au dict. grec et latin de Ruland. W—s.

HOEST (GZORCH), voyageur danois, né en 1734 à Aarhus en Jutland, entra de bonne heure dans la compagnie d'Afrique, et fut, en 1760, nommé consul à Mogador dans le royaume de Maroc. En 1768, il alla remplir d'autres emplois à Ste.-Croix dans les Antilles, et revint en 1776 à Copenhague, où il devint conseiller-d'état, et fut revêtu de l'emploi de secrétaire des affaires étrangères. On a de lui en danois: I. *Relations de Maroc et de Fez recueillies dans le pays*, de 1760 à 1768, Copenhague, 1779, un volume in-4°. avec

une carte et des figures. Ce livre, un des meilleurs que l'on ait écrits sur l'empire de Maroc, traite dans le plus grand détail de tout ce qui le concerne. On y trouve beaucoup de choses nouvelles. A une connaissance profonde de la langue arabe, l'auteur joignait un esprit observateur qui l'avait mis à même de bien décrire les mœurs et les usages des habitants, et de donner des notions exactes sur le gouvernement ainsi que sur la géographie et l'histoire naturelle du pays. On doit regretter que ce livre n'ait pas été traduit en français. Il l'a été en allemand par Sussmilch, Copenhague, 1781, in-4°, avec fig. Cette version contient de nombreuses inexactitudes, surtout dans l'orthographe des noms arabes. On trouve un abrégé de la relation de Hoest, dans le tome XXIII de la collection de voyages imprimée en allemand à Berlin. II. *Hist. de Mahomet-Ben Abdallah, empereur de Maroc*, Copenhague, 1791, in-8°. Cet ouvrage a été composé sur la correspondance des consuls danois. Il renferme des particularités curieuses: Hoest avait d'ailleurs connu cet empereur, qu'il représente comme moins cruel que ses prédécesseurs: celui-ci était né vers 1718, et mourut le 11 avril 1790, dans une expédition guerrière. III. *Mémoires sur l'île de St. Thomas et ses gouverneurs, composés dans l'île depuis 1769 jusqu'en 1776*, Copenhague, 1791, in-8°. Ce livre, fait avec soin, offre des détails précieux sur cette île, l'une des Petites-Antilles.

E—u.

HOFER (JEAN), naquit à Mulhausen en Alsace, l'an 1697, et y mourut en 1781. Après avoir étudié la médecine, il exerça pendant quelque temps son art à Bâle, et depuis dans sa ville natale, dont il devint bourgeois-mestre. On trouve de ses mémoires

anatomiques et botaniques, dans les *Actes de la Société ne vétique à Bâle*. En 1779, il fit paraître un *Manuale pharmaceuticum*. — Josué HOFER, de la même famille que le précédent, jurisconsulte et syndic de la ville et république de Mulhausen, y naquit en 1721. Il fit ses études à l'académie de Leipzig, et fut élu syndic en 1748. Envoyé fort souvent en qualité d'ambassadeur à la diète helvétique, il y jouissait d'une grande réputation comme politique. Pendant la révolution française, il fut député deux fois à Paris, pour obtenir des arrangements et un traité de commerce pour la ville de Mulhausen, enclavée dans le territoire de la France. Cette ville ayant été contrainte, en 1798, de voter sa réunion, cet événement parut accélérer la mort de Hofer, qui termina sa carrière en 1799.

Z.

HOFER (ANDRÉ), chef des insurgés tyroliens, était né à Passeyer en 1765. Il tenait une auberge dans cette petite ville (située à 3 lieues au nord de Méran); et il faisait en même temps un commerce assez considérable en blé, vin et bétail. La paix de Presbourg avait donné le Tyrol au roi de Bavière; mais la guerre s'étant rallumée en 1809, les habitants de ce pays se levèrent en masse pour chasser les Bavaois, et retourner sous la domination de l'Autriche. La richesse d'André Hofer, ses relations habituelles avec les principaux montagnards, sa haute stature, ses formes athlétiques et sa longue barbe, tout concourut à fixer l'attention sur lui, lorsque les insurgés s'élevèrent un chef. Hofer possédait une connaissance parfaite du pays: elle lui procura plusieurs avantages importants sur les Bavaois qui, d'ailleurs, étaient en trop petit nombre pour résister. Après la paix de Vienne, qui assurait de nouveau le Tyrol à

re, Hofer mit bas les armes. distingué, dans toutes les mees, par sa modération et nanité; et il crut avoir d'au- ins à craindre pour sa per- ue Buonaparte avait solennel- promis qu'il ne serait exercé poursuite contre les insurgés . Mais apprenant bientôt que es étaient donnés pour l'arrê- bergiste de Passeyer se réfugia montagnes. Buonaparte mit prix, et le malheureux Hofer ivré : on le trouva au milieu es sur un pic presque inac- Conduit à Mantoue, il parut forme devant un conseil de qui avait reçu l'injonction de usiller. Il mourut avec la plus lermeté. On a voulu comparer ux plus illustres héros de ée : il est loin de mériter cet . Jamais il n'alla au feu ; et, us, jamais il ne livra un com- ersonne. Son esprit était sans comme son cœur sans ambi- t la politique lui était aussi e que la science des armes. Il : commun avec les chefs ven- qu'un zèle ardent pour la reli- s compatriotes le regardaient un saint ; et, depuis sa mort tra- ls le révèrent comme un mar- travaille au mausolée que les as élèvent à Hofer. Outre ce ent, une pyramide sera placée net de la montagne sur laquelle tuée la caverne où il s'était avec son secrétaire, Joseph ti, étudiant bohémien, et où ix furent surpris par les émis- e Buonaparte. Cette pyramide orée d'une inscription latine. ital, bâti sur la montagne, et ce même qu'occupait la ca- servira de refuge à seize pau-

HOFFMANN (GASPAR), médecin allemand, naquit à Gotha en 1572. La modicité de sa fortune l'aurait empêché de continuer les études qu'il avait commencées à Strasbourg, si Mathias Schiller, notaire de Nuremberg, n'eût pourvu pendant sept années aux frais de son instruction. Il consacra tout ce temps à l'étude de la médecine dans l'université d'Altorf, où il fit de si grands progrès, qu'il obtint la pension que la faculté accordait aux étudiants distingués par leur mérite. A Padoue, il étudia sous Fabrice d'Aquapendente. Il se rendit ensuite à Bâle, y reçut le bonnet de docteur, en 1605, et, l'année suivante, se fit agréger au collège de médecine à Nuremberg. En 1607, il devint professeur de médecine théorique à l'université d'Altorf, et remplit ces fonctions jusqu'à sa mort, arrivée le 3 novembre 1648. Hoffmann fut un savant helléniste; mais il se montra trop attaché aux opinions des anciens, et surtout à celles d'Aristote. Quoiqu'il aimât les ouvrages de Galien, il se déchâna souvent avec aigreur contre ce médecin, et se fit toujours un malin plaisir de relever ses fautes les plus légères. Le nombre de ses écrits prouve sa grande facilité. Les volumes se succédaient rapidement, et toutes les matières étaient de son ressort. Parmi les vingt-six ouvrages d'Hoffmann dont les bibliographes nous ont laissé la notice, on cite celui qui a pour titre : *Apologia apologiæ pro Germanis contra Galenum*, Amberg, 1626, in-4°. L'auteur y discute, entre autres points, dans quelles maladies on doit préférer la saignée à la purgation. Dans son commentaire *De Thorace ejusque partibus*, Francfort, 1627, in-fol., son principal objet est de concilier les sentiments d'Aristote avec ceux de Galien; mais

sa partialité l'emporte toujours. On remarque, en général, que les ouvrages de ce médecin lui donnent un air d'érudition qu'il ne doit qu'aux fruits de ses lectures : car, de même qu'il a porté d'anatomie sans avoir manié le scalpel, il a beaucoup écrit sur la pratique, quoiqu'il n'ait guère vu de malades. Tel est du moins le jugement qu'en porte le célèbre Haller. D—v—L.

HOFFMANN (MAURICE), médecin allemand, naquit en 1622, à Furstentwald en Brundelbourg. Sa vocation ne s'occupa ses premières années : mais, en 1658, ayant perdu son père et sa mère, il entra chez son oncle Noëssler, qui professait la médecine dans la ville d'Altorf. Il y fit rapidement ses humanités, et se rendit ensuite à Padoue : il y cultiva principalement l'anatomie et la botanique. Thomas Bartholin lui attribue la découverte du canal pancréatique. Hoffmann, s'amusant à disséquer un coq-d'inde, trouva le conduit du pancréas, qu'on ne connaissait point encore. Il le fit voir à Wissungus, anatomiste de Padoue, chez lequel il demeura : celui-ci chercha ce conduit chez l'homme, et l'ayant découvert, il en donna la démonstration publique ; et c'est de là que cette partie a reçu le nom de *canal de Wissungus*. En 1645, Hoffmann prit le bonnet de docteur dans l'académie d'Altorf ; et, en 1648, il obtint la chaire d'anatomie et de chirurgie. C'est à ses soins que l'université d'Altorf doit la création d'un jardin botanique, d'un laboratoire chimique, et d'un amphithéâtre anatomique. En 1665, Hoffmann fit ses premières démonstrations d'anatomie en public. Malgré ses divers emplois, il eut une pratique fort étendue ; et plusieurs princes d'Allemagne le choisirent pour médecin. Il mourut d'apoplexie le 20 avril 1698. On connaît treize

ouvrages de cet auteur, trois sur l'anatomie, trois sur la médecine sept sur la botanique. Le plus intéressant a pour titre : *Floræ Altord. Deliciæ sylvestres*, Altorf, 1 in-4°. — Son fils, Jean-Matthias Hoffmann, né en 1653, dans la petite ville d'Altorf, s'y fit recevoir docteur-médecin en 1675. En 1681 l'académie des curieux de la nature se l'agrégea sous le nom d'*Hellre I*, et il y monta, en 1721, au rang de directeur. La réputation d'Hoffmann comme praticien s'éleva si loin qu'il se vit recherché par des personnes du premier rang. Il son séjour à Anspach, où il mourut le 31 octobre 1727. Ce médecin a laissé sept ouvrages : il a continué *Deliciæ hortenses Altordffinae* (son père, Altorf, 1705, in-8°. On trouve parmi ses papiers un manuscrit paru, à J.H. Schultze, un abrégé de médecine pour qu'il soit de le faire imprimer, en 1 in-8°. D—v—

HOFFMANN (JEAN-JACQUES) philologue, naquit à Bâle en 1701. Son père, professeur en droit à Bâle de cette ville, lui inspira bonne heure le goût du travail, dirigea dans ses premières études. Le jeune Hoffmann fit ses cours de philosophie et de théologie avec coup de distinction, et fut promu à un saint ministère. La faiblesse de sa santé ne lui permettant pas de suivre cette carrière, il se consacra à l'enseignement ; et après avoir enseigné pendant plusieurs années des langues particulières, il fut pourvu, en 1731, de la chaire de grec à l'académie ; il obtint celle d'histoire en 1734, et la remplit avec un zèle infatigable ; et mourut de marasme le 10 novembre 1706, sans avoir jamais quitté sa patrie. Le plus connu de tous ses

est le *Lexicon universale, historico-geographico-chronologico-co-philologicum*, Bâle, 1677, 1. in-fol.; supplément, 1683, 2 vol. Ce livre eut peu de succès dans le principe. Hoffmann ne put déterminer son libraire à en faire une seconde édition avant que la première fût épuisée, traita avec Haug, qui en publia une nouvelle édition, 1698, 4 vol. in-fol.), dans laquelle les suppléments furent refondus et augmentés. Le libraire de Bâle, ayant par-là une perte considérable, poursuivit Hoffmann, qui lui offrit, pour le dédommager, de lui donner le profit d'une troisième édition qu'il projetait; mais elle n'a point paru. Ce dictionnaire est dressé sur un plan très étendu; mais toutes les parties laissent à désirer. Les articles de géographie ancienne passent pour les meilleurs. Le titre du livre annonce diverses synonymies des noms géographiques tirés de vingt langues différentes. Les articles d'histoire sont officiels et inexacts. L'auteur ne peut échapper aucune occasion de parler contre la religion catholique et contre la France. On a en d'Hoffmann : I. Des *Thèses* en grand nombre, mais sur des matières peu intéressantes. II. Un recueil de vers (*Poëmata*), Bâle, 1711, in-12. III. *Epitome metrica viæ universalis civilis et sacrae urbe condito*, ibid., 1686, in-12. Les vers sont médiocres. Chaque vers est suivie d'une explication en latin. IV. *Historia paparum*, 1687, 1. in-12 : elle est écrite avec peu de modération. V. Deux *Mémoires* des *Miscellanea Berolinensia*.

W—s.

HOFFMANN (CHRÉTIEN - GODEFROY), savant juriconsulte, naquit

en 1692 à Lauban, ville de Lusace, où son père remplissait les fonctions de recteur du gymnase. Le moyen le plus sûr de l'apaiser dans son enfance, était de lui mettre un livre entre les mains; et ses parents en tirèrent un heureux augure pour la suite. A l'âge de cinq ans, il fut placé sous la direction de Christ.-Jacob Gunther, habile maître, qui lui fit faire de rapides progrès dans les langues anciennes. Il suivit son père, nommé recteur à Zittau, et continua ses études en cette ville avec un grand succès. Quoique fort jeune encore, on le chargea de mettre en ordre la bibliothèque publique, négligée depuis longtemps; et il s'acquitta de cette commission de manière à mériter les éloges du conseil. Il se rendit en 1711 à Leipzig, pour faire son cours de droit; et à la fin de l'année scolaire, il y prononça un discours très savant : *De senio eruditorum*. Il avait le projet de visiter les écoles les plus célèbres de l'Europe; mais la mort de son père l'obligea de changer de dessein. Il se chargea d'accompagner en Hollande les princes de Galitzin; et il profita de cette circonstance pour entendre les leçons des plus habiles juriconsultes. Il prit ses degrés à Halle en 1716, et revint à Leipzig, où il professa le droit naturel avec beaucoup de réputation. Il succéda en 1719 à Henri de Cocceii, professeur à l'université de Francfort-sur-l'Oder, se montra digne de marcher sur les traces de son illustre devancier, et mourut, à quarante-trois ans, le 1^{er} septembre 1735. Son frère Jean-Guill. Hoffmann prononça son éloge public. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages en latin et en allemand. On se contentera de citer les principaux : I. *De utilitate ex lectione epistolarum virorum doctorem hauriendi*,

Bâle, 1716, in-8°. Cette Dissertation précède le Recueil des lettres choisies de Christ. Weiss. II. *Scriptores rerum Lusaticarum antiqui et recentiores*, Leipzig, 1719, 2 vol. in-fol. Cette collection renferme des pièces assez curieuses, et devenues rares ; elle est estimée. III. *Historia juris Romano-Justinianeae chronologica*, ibid., 1720 ; tom. II, 1724, in-4°. On a réimprimé le 1^{er}. volume en 1734, avec des additions considérables. IV. *Commentatio juris canonici de cæmeteriis ex urbibus tollendis*, ibid., 1729, in-8° ; nouvelle édition, publiée par Jean-Louis Uhl, Francfort, 1775, in-8°. V. *Nova scriptorum ac monumentorum partim rarissimorum, partim ineditorum collectio*, ibid., 1731-33, 2 vol. in-4°. VI. *Bibliotheca juris publici Germanici, secundum materiarum argumenta*, Francfort, 1734, in-8°. Il y a des exemplaires de format in-4°. Ce n'est point ici, dit Struvius, un catalogue dressé d'après d'autres ouvrages du même genre. Hoffmann ne parle que de livres qu'il avait lus et examinés : il détaille les pièces qu'on trouve dans les grandes collections, indique les auteurs anonymes qu'il est parvenu à découvrir, et ajoute à chaque article des notes littéraires et bibliographiques qui en augmentent l'intérêt. On doit regretter qu'il n'ait pu terminer cet utile travail. Le premier volume ne contient que l'indication des ouvrages qui traitent du droit public de l'Allemagne, des lois fondamentales de l'empire, et de l'élection des empereurs. On doit encore à Hoffmann une excellente édition des *Traité de Pancirole* et d'autres auteurs, *De claris legum interpretibus*, Leipzig, 1711, in-4°. (Foy. FICHARD), et de nombreuses *Dissertations* sur dif-

férentes questions de droit. On consultera pour plus de détails *Eloge* dans les *Acta eruditorum* anno 1736, pag. 255 et suiv. dans la *Bibliothèque Germanica* tom. XXXIV, pag. 216. W—

HOFFMANN (Tychon), biographe né en Danemark, dans le x^e siècle, parvint au poste important de secrétaire-garde-des-sceaux. Il fut membre de la société royale de Londres. On a de lui : *Portraits historiques des hommes illustres du Danemark, remarquables par leur mérite, leurs charges et leur blesse, avec leurs tables généalogiques*, 1746, six parties en : in-4°. Ce recueil rare et recherché est enrichi de gravures des plus habiles artistes de Paris, de Londres, de Hollande et de Leipzig. Le premier, dont on s'est servi pour les différentes parties, n'est ni de la même grandeur, ni de la même qualité ; ce qui fait que l'on ne peut pas étudier les mêmes dans la même ville, ni à la même époque. On doit trouver, dans le second volume, un cahier paré, intitulé : *Mémoires du ci-devant grand-chancelier de Danemark, comte de Griffensfeld, de l'archevêque Adeler et du vice-amiral Torvald*, trois hommes qui, de la plus humble, s'élevèrent par leurs services aux premiers emplois de leur patrie. L'ouvrage d'Hoffmann est traduit en danois, Copenhague, 1799, 3 vol. in-4°. Cette édition, dans une langue peu répandue, a l'avantage de contenir de nombreuses additions ; mais elle lui est inférieure sous le rapport des gravures, de l'épave ne peuvent qu'être tristes.

W—
HOFFMANN (FRÉDÉRIC), médecin de l'université de Halle, naquit dans cette ville en 1711.

lui firent apprendre les sciences; et c'est à cette science qu'il attribua ses progrès rapides en médecine. En 1739, il vint à Erfurt pour y étudier sous Gasp. Cramer; et avant d'être reçu médecin, il se livra à des études académiques, il se consacra tout entier au travail du cabinet. Un de ses premiers essais fut le traité *De vitæ ratione*, qu'il mit au jour en 1745, in-12, fonda sa réputation de chimiste, qu'il acquiesça en professant la chimie publique à l'école de l'école. C'est à lui qu'on doit la préparation si connue de *Liqueur anodine*, remède placé au nombre des meilleurs calmants. Frédéric-les-Auxiliateurs de Brandebourg, élu à l'université de Halle en 1745, fut nommé professeur, et rédigea seul les statuts de la faculté de médecine. Cette école se répandit bientôt en Allemagne, et de là en Angleterre. L'académie des sciences de Berlin, et la société de Londres, l'aggrégèrent à eux. Pendant sa résidence à Berlin, il partagea tout son temps entre l'enseignement, la clinique et la chimie; mais il interrompit plus ses travaux par les voyages qu'il fit en plusieurs cours d'Allemagne. Ses succès lui procurèrent plusieurs titres et de grandes honneurs. Sollicité par le roi de Prusse de se fixer à Berlin, il préféra, où il mourut le 12 novembre 1742. Hoffmann entreprit, à Berlin, son grand ouvrage intitulé *medicina rationalis systema*, Halle, 1750, 9 volumes in-8, par Bruhier d'Ablancourt a

donné la traduction sous le titre de *Médecine raisonnée d'Hoffmann*, 1759, 9 vol. in-12. Le même médecin a traduit, du latin d'Hoffmann, un *Traité des fièvres*, Paris, 1746, 3 vol. in-12; — la *Politique du médecin*, ibid., 1751, in-12; — et des *Observations sur la cure de la goutte et du rhumatisme*. L'édition complète de ses Oeuvres a été publiée, avec une Vie de l'auteur, sous ce titre : *Hoffmanni Opera omnia medico-phsica cum supplementis*, Genève, Detournes, 1740 à 1755, onze parties in-folio. On trouve des observations intéressantes dans cette énorme compilation, où l'on a recueilli fort inconsidérément des thèses académiques et jusqu'à des consultations. Hoffmann était d'un caractère doux et modéré. Ses disputes littéraires avec Stahl, autrefois son ami, et depuis son émule, ne le firent jamais sortir des bornes de la politesse. Il soutint hautement la doctrine du mécanisme, que n'approuvait pas son adversaire; mais il la soutint avec cette aménité qui devrait toujours régner parmi les gens de lettres. On lui reproche d'avoir un style lâche et diffus, d'exposer fort longuement des choses triviales, et d'être sujet à se répéter, même dans les traités dont il a dirigé l'impression. Malgré ces défauts, Hoffmann mérite, jusqu'à certain point, la réputation qu'il a obtenue. Il connaissait à fond la médecine; et de plus, il était grand praticien. On doit lui savoir beaucoup de gré de ses avis en faveur des remèdes simples et domestiques. « J'affirme avec serment, dit-il, que dans ma jeunesse je courais avec ardeur après les remèdes chimiques; mais, avec l'âge, j'ai été convaincu que fort peu de remèdes, bien choisis, tirés même des subs-

» tances les plus viles en apparence ,
 » soulagent plus promptement et plus
 » efficacement les malades, que toutes
 » les préparations chimiques les plus
 » rares et les plus recherchées. »
 Lorsqu'il était consulté par ces personnes inquiètes qui se médicamentent pour éviter des maladies , il leur disait : *Voulez-vous conserver votre santé ? Fuyez les médecins et les remèdes.* D—v—L.

HOFFMANN (CHRISTOPHE-LOUIS), né, en 1721, à Rhéda, en Westphalie, d'abord médecin de l'évêque de Munster et de l'électeur de Cologne, passa, en 1787, dans la même qualité, auprès de l'électeur de Bavière. Ce prince lui confia la direction du collège de médecine. Lorsque l'électorat eut cessé d'exister, Hoffmann se retira dans la petite ville d'Eltviel sur le Rhin, où il mourut le 28 juillet 1807. Il a laissé plusieurs écrits qui jouissent, en Allemagne, de l'estime des sayants. Le système qu'il cherche à y établir est d'autant plus remarquable, qu'il s'écarte presque entièrement de ceux de Boerhaave, de Stahl et de Frédéric Hoffmann. Une de ses idées favorites était de former un tout de la réunion de la pathologie humorale et de la pathologie nerveale. Il prit pour base de son système la sensibilité et l'irritabilité des parties solides, et la corruption des humeurs comme principe d'irritation. Il voyait dans la fermentation ou la putridité des humeurs, la source de la plupart des affections morbifiques. La putridité, principalement, est, selon ce médecin, la cause première de toutes les fièvres malignes et même inflammatoires; c'est elle qui attaque les entrailles dans l'hypocondrie, les os dans le scorbut, et les articulations dans la goutte. Les gens de l'art trouveront d'amples développements du

système d'Hoffmann dans :
 » vrages, écrits presque tous
 » mand : I. *De la sensibilité et*
ritation des parties malades
scorbut et de la maladie vén-
 III. *Des vertus médicales*
 cure. IV. *Traité de la petite*
 2 vol. in-8°. V. *Le magnétise*
magnetist), Francfort, 17
 4°. On trouve encore diverses
 tations de Christophe Hoffma
 les Mémoires du collège de m
 de Munster (en latin). S—v

HOGARTH (WILLIAM),
 peintre et graveur anglais du
 siècle, naquit à Londres en 1
 eut pour père un prote d'imp
 qui s'occupa peu de lui don
 éducation lettrée, mais qui,
 quant son goût pour le dessin
 en apprentissage chez un gra
 métaux. Un jour que le je
 garth se promenait avec son
 guon de travail, il vit, dans u
 deux buveurs dont l'un port
 tête de l'autre, un coup violent
 à-bière; l'horrible grimace qu
 le visage sanglant du blessé
 lieu à Hogarth de représenter,
 croquis ressemblant, le por
 deusement risible qu'il avait
 yeux. Ce fut le premier indic
 lent de peindre les passions.
 la nature l'avait destiné. Aussi
 dant le modèle à l'académie
 tin's-lane, fit-il peu de progr
 l'art d'imiter les traits de la nat
 te ou sans mouvement. Les pri
 ne laissa pas de retirer de son
 tissage, furent plus utiles à s
 qu'à lui-même. Devenu son n
 lutta d'abord contre le besoin
 menté pour 20 shellings par l
 chez laquelle il logeait, il fit d
 caricature piquante, qui ne le
 de l'obscurité. Il se mit à pei
 enseignes pour les marchands

âmes, qui faisaient alors décorer leurs boutiques, comme aujourd'hui ceux de Paris, par des mains habiles. Depuis, il a reproduit plusieurs de ces enseignes dans les parties locales ou accessoires de ses tableaux. Il grava aussi, pour les marchands, des cartes d'adresses, des armes parlantes; et, pour les libraires, des frontispices de comédies, et des fleurons dans le goût des grotesques de Callot, tous objets qui décelaient l'imagination gaie et plaisante d'Hogarth, mais qui se trouvaient perdus dans la foule des sujets insignifiants du même genre. Les figures qu'il peignit et grava en 1726 pour l'édition d'*Hudibras* avec le portrait de Butler, furent le premier ouvrage qui fit remarquer le génie de l'artiste, non moins original que celui du poète : elles furent copiées dans l'édition donnée par Grey en 1744, et dans la traduction française de ce poème, publiée en 1757. Leur succès le détermina à prendre des sujets comiques. Porté par goût à représenter des scènes de caractères et de mœurs, et s'attachant à réunir tout ce qui pouvait en faire ressortir l'expression, il fit des portraits peu flattés, mais ressemblants par le jeu de la physionomie. Dans sa peinture d'une scène de l'*Opera des gueux*, dont la pièce eut tant de vogue, on remarquait, parmi les assistants, des ducs, des majors, des miss, que chacun nommait; et l'on voyait figurer, derrière le directeur Rich, satisfait de son spectacle, le poète Gay, enflé du succès de sa pièce, qui, suivant le calembourg qui courut alors, avait fait Gay riche et Rich gai. Mais le génie malin d'Hogarth ne tarda pas à déguiser ses traits sous le voile ingénieux et parfois obscur de l'allégorie, qui consistait plus, il est vrai, dans les accessoires que dans les figures principales,

toujours reconnaissables malgré leur charge. Il n'avait point encore atteint ce comique vrai et moral, qui n'est ni la critique grossière, ni la satire mordante. Hogarth venait d'épouser, en 1730, la fille de James Thornhill, peintre du roi, auquel l'architecte Kent fut préféré pour prendre une maison royale, par lord Burlington, dont Pope avait loué le goût aux dépens du duc de Chandos. Ce fut le sujet d'une gravure burlesque et satirique, où Hogarth représenta Pope en maçon, occupé, avec le lord qui lui sert de manœuvre, à plâtrer l'architecture de Kent, en éclaboussant le carosse du duc. Peu de temps après son mariage, Hogarth s'établit avec le directeur du Waux-hall de Spring-garden, y peignit les *Quatre parties du jour*, dont Cowper a décrit le matin dans son poème. Cédant moins à une impression particulière dans l'image caractéristique des occupations et des plaisirs vains et rapides de la journée, il y remplit le but de cette devise qu'on lit entre le cadran d'une horloge et la vapeur qui s'élève d'une cheminée : *Sic transit gloria mundi*. Mais ce qui manifeste surtout le véritable talent d'Hogarth, et dans lequel il n'a eu ni maîtres ni rivaux, c'est la représentation morale des actions successives d'un même personnage dans une suite de tableaux. Les gravures qu'il donna en 1733 et 1734 de ses peintures (au nombre de six) de la *Vie d'une fille publique*, conduite, par toutes les vicissitudes des événements, du coche d'Yorkshire dans une auberge de Londres, d'un hôtel superbe dans un galetas, d'un lieu de débauche dans une maison de force, et enfin de l'hôpital au cercueil, eurent un succès extraordinaire et un débit prodigieux. La ressemblance parfaite d'un magistrat en fonctions, y fit sous-

crire tous les lords de la trésorerie. Cibber en mit les diverses scènes en pantomimes : la mode les figura sur les éventails ; et Nichols assure qu'on les peignit à la Chine sur des vases de porcelaine. La *Vie du Libertin*, en huit planches, le pendant de l'ouvrage précédent, offrait une nouveauté moins piquante, malgré des traits nombreux de satire ; mais l'allégorie qui les couvrait, et les accessoires multipliés dont les allusions avaient dès-lors besoin d'être expliquées, en rendirent le succès moins général. La *Conversation moderne à minuit* ; ou les *Buveurs de punch*, représentant avec la vérité de la nature, sans bassesse ni exagération, les scènes variées de l'ivresse dans une orgie où figurent de doctes personnages des *quatre facultés*, parmi lesquels on croyait voir des portraits frappants, entre autres celui de l'orateur Henley, eurent un succès tel, que les copies s'en répandirent de toutes parts : on en orna gaîment des frontispices de poèmes ; on en fit des scènes de comédie ; on en modela des figures en cire, qui, proménées de bourg en bourg, attirèrent la curiosité publique. Le nombre de ces copies contrefaites fut l'occasion d'un privilège accordé, par un acte de la huitième année de George II, aux artistes, pour les productions du dessin et de la gravure, à la sollicitation d'Hogarth, et continué en particulier après la mort de l'auteur à sa veuve, pendant vingt ans. A l'époque de sa plus grande gaîté comique, celle où il peignit ses *Comédiennes ambulantes*, il dessina d'après nature et grava une suite nombreuse de *caractères*, aussi vrais que variés, et qu'on doit bien distinguer des *caricatures*. Lavater semble les avoir confondus, malgré l'explication que donne Fielding de

leur différence. Cependant ce sont autant d'études pour la physiognomonie ; et le philosophe de Zurich n'a pas laissé d'en faire beaucoup usage. Cette planche servit de billet de souscription pour la suite de gravures qu'Hogarth donna, en six pièces, du *Mariage à la mode*, en 1745. On lui avait reproché de ne représenter le plus souvent que des scènes comiques tirées de la vie commune : il traita cette fois un sujet plus grave, pris dans les rangs élevés de la société. Le but moral est la peinture vive et forte des scènes de désordre et de terreur de la vie de deux époux, l'un noble, l'autre riche, dont l'union mal assortie et la conduite irrégulière les entraînent tous deux à une fin tragique. Le *Mariage à la mode* a fourni le sujet d'un roman et d'une comédie. Hogarth avait le projet de donner, pour pendant, le *Mariage heureux* : mais il ne fit que l'ébaucher ; et de premières esquisses coloriées furent tout ce qu'il produisit. Peut-être ce sujet convenait-il peu au peintre des mœurs d'une grande ville ; et quoique, dans un autre genre, son *Moïse conduit devant la fille de Pharaon*, sujet bien fait pour l'hospice des enfants-trouvés dont Hogarth fut l'un des fondateurs, ne manque point d'une certaine grâce, un pinceau facétieux eût-il pu, même dans une scène champêtre, rendre avec l'expression aimable de Greuze le tableau naïf de l'*Accordée de village* ? Le vif et sensible Hogarth était plus propre à peindre les horreurs du vice que les charmes de la vertu. Ses *Scènes de cruauté* où il s'est montré avec tant d'intérêt l'avocat des animaux, ont été célébrées par Delille dans le poème de la *Pitié*. On rapporte qu'un passant, dans une rue de Londres, voyant un charretier frapper rudement un de ses chevaux, s'écria : *Malheureux !*

En n'as donc pas vu le tableau d'Hogarth ? Dans ses compositions morales où l'artiste introduit la vertu en opposition avec le vice qu'il fronde, comme dans la suite des 12 planches allégoriques représentant l'*Industrie* et la *Paresse*, figurées par la vie opposée de deux artisans dont l'un devient lord-maire de Londres, et l'autre est pendu à Tyburn, il a moins de cette gaité piquante (*humour*), de ce *vis comica* qui le caractérise, et qui en eût fait, à beaucoup d'égards, le Molière de la peinture, s'il n'en eût été quelquefois l'Aristophane. Après la paix d'Aix-la-Chapelle, Hogarth s'étant rendu en France, y dessina la porte de Calais : on l'arrêta comme espion, et il fut reconduit en mer à trois lieues de la côte. Il eut du ressentiment de cette aventure, dont il fit une peinture outrée; et on le vit, dans deux caricatures satiriques (*La France et l'Angleterre*), opposer ridiculement l'*urbanité*, la gaité, et la bonne mine du peuple anglais à la *grossièreté* triste et maigre de la nation française. Cependant il n'a pas épargné John Bull dans ses quatre scènes d'une *Élection parlementaire*, et dans son *Combat de coqs*, qui en est l'image. Il n'attaque pas moins librement les sectes anglaises dans sa gravure satirique, la *Créduité*, le *Fanatisme*, et la *Superstition*. Il n'épargne point non plus l'anglomanie des arts, dans ses *Cinq ordres de perruques* ou la critique grotesque des *Antiquités d'Athènes* mesurées par Stuart, qu'il affuble d'une énorme coiffure composite surmontée d'un compas. Quoi qu'en ait dit Walpole, Hogarth est tombé quelquefois dans le comique burlesque : le peintre des ridicules, en voulant trop analyser, va jusqu'à perdre le sentiment des convenances. Hogarth, devenu jaloux

du grave Josuah Reynolds, voulut aussi être auteur. Il composa, aidé d'une main amie (le docteur B. Hoadly), son *Analyse de la beauté*, qu'il publia en 1755. Dans cet ouvrage, l'écrivain ne pouvait décrire avec la plume ce que l'artiste n'avait pu dépeindre avec son burin. Il fait, de la ligne *ondoyante* figurée par un S, la ligne de la beauté; et néanmoins il semble s'arrêter à la ligne *serpentine*, qu'il désigne par un trait moins simple, et dont il forme la ligne de la grâce; ce qui rappelle ce vers de la Psyché de Lafontaine :

Et la grâce, plus belle encor que la beauté.

Il en résulte que ni l'une ni l'autre ligne ne saurait exprimer par une détermination précise cette variété toujours une, ou cette unité toujours variée, qui fait le beau et le gracieux. La beauté que veut analyser Hogarth lui échappe : il montre moins ce qu'elle est, que ce qui n'est pas elle, dans la figure qu'il donne de la contredanse grotesque de personnages de sexe et d'âges différents, qui termine l'ouvrage. Aussi son livre, comme les tableaux d'histoire qu'il fit étant devenu peintre du roi par la démission de son beau-frère (1) en 1757, lui attirèrent une nuée de critiques et de pamphlets, quoiqu'il eût un but moral et des vues bienfaisantes et utiles. Le généreux, mais trop sensible Hogarth, y répondit par des gravures ou même par des vers satiriques. Fielding et Garrick, excellant dans des genres comiques par des moyens différents du sien, restèrent ses amis (2); mais il se brouilla avec Wilkes

(1) Jansen se trompe en attribuant cette démission au beau-père, qui était mort en 1732.

(2) On a dit qu'il avait peint le premier sur la pantomime du second. Voy. GARRICK, XVI, 498; mais peut-on se persuader qu'un peintre comme Hogarth eût eu besoin de recourir à la figure de Garrick pour se représenter les traits de son ami?

et Churchill, dont il attaqua par son burin hardi les opinions politiques. Ils repliquèrent par des diatribes. Ces traits, les plus sensibles de tous pour un caractère aussi irritable, quoique repoussés avec gaieté, mais non sans humeur, aigriront son naturel et altérèrent sa santé. Le dernier ouvrage qu'il peignit en 1764, fut ce qu'il nomma la *Fin de toutes choses*, où la figure du Temps couché et assoupi sur des débris de colonnes, semble avoir inspiré ce vers d'une ode de Gilbert :

Sur les mondes détruits le Temps dort immobile.

Quand Hogarth eut achevé ce tableau, on rapporte qu'il brisa sa palette, et s'écria : *J'ai fini*. En effet, il cessa de travailler, et mourut peu de temps après d'un anévrisme, le 26 octobre 1764, à l'âge de soixante sept ans. On lui éleva une pyramide à Christchurch : sur l'une des faces est sculpté un masque comique, avec une inscription en vers, composée par Garrick. Hogarth s'est représenté lui-même peignant la *Muse de la Comédie*, avec une palette où est figurée la ligne serpentine. L'œuvre de cet artiste se compose d'environ deux cent cinquante pièces, dont il a peint et gravé une grande partie. L'édition la plus ample qui en ait été publiée, est celle de Londres, 1808, 2 vol. in-4°, avec 160 pl., gravées par Cook, et les explications par J. Nichols et G. Steevens. Hogarth a eu plusieurs biographies ; et ses ouvrages, chargés d'accessoires et d'allégories relatifs à l'histoire, aux usages et aux mœurs du temps, ont eu beaucoup d'interprètes. Ses biographies principales sont celles d'Horace Walpole (1771), et de Nichols (1782), en anglais. Les notices explicatives les meilleures, ou les plus pittoresques, sont, celle de John Ireland, en anglais, Londres

1791, 3 vol. de texte in-8° et 2 vol. de planches, et celle du professeur Lichtenberg en allemand, Göttingue, 1776, 6 vol. in-12. et 44 planches in-fol. L'*Analyse de la beauté*, d'Hogarth, dont il existe une traduction allemande par Mylius, et une version italienne, Livourne 1761, a aussi été traduite en français, par Jansen, avec une vie d'Hogarth, et une notice chronologique, historique et critique de ses ouvrages de peinture et de gravure, Paris, 2 vol. in-8°, an xii (1805). G—CL.

HOGUETTE (PIERRE FORTIN DE LA), né en 1582, était fils d'un président de l'élection de Falaise, anobli par Henri IV, pour le dévouement qu'il avait montré à la cause royale, pendant les troubles de la Ligue. Son père lui inspira des sentiments de piété, dont il ne s'écarta jamais dans le cours d'une vie longue et traversée de mille accidents. Il embrassa la profession des armes, et servit comme volontaire en Hollande, et ensuite dans les guerres de Guinée, où il se fit remarquer, moins par sa valeur que par son humanité, son désintéressement et sa fidélité à ses devoirs. Il commandait la place de Blaye en 1636. Gaston de France jugeant utile à ses projets de se rendre maître d'un point aussi important, dépêcha vers La Hoguette le comte de Gramont, qui était chargé de lui promettre de l'avancement s'il voulait entrer dans le parti des princes : mais le commandant rejeta cette proposition ; et s'il n'eût été touché de la jeunesse du comte de Gramont, il l'aurait fait arrêter et punir suivant la rigueur des lois. La Hoguette n'avait de ressource que son traitement ; il refusa cependant la gratification que les agents des fermes avaient accordée à ses prédécesseurs : « étant

« chose honteuse, dit-il, qu'un officier du roi reçût une autre paye que la sienne. » On lui offrit, quelque temps après, le grade de lieutenant-colonel dans le régiment de Saint-Luc : mais l'affaiblissement de sa santé l'empêcha de l'accepter, et il quitta le service avec la modique pension de capitaine. Le cardinal de Richelieu y ajouta une gratification annuelle sur les revenus des sels de Brouage ; et il se trouva bientôt, par ses économies, en état d'acheter une terre, où il alla fixer son domicile. Il avait près de soixante ans lorsqu'il épousa (1640) la sœur de Hardouin de Péréfixe, depuis, archevêque de Paris, dont la famille se composait de trois fils et de deux filles. Il fit entrer de bonne heure l'aîné dans un régiment des gardes, et confia l'éducation des deux autres à un précepteur, qui ne remplit pas son attente. Il se chargea alors lui-même de les instruire : « Et ainsi, dit-il, je devins, en l'âge de » soixante-neuf ans, le pédant abécédaire de deux enfants, dont le » plus âgé n'avait que dix ans et de » mi. » Sa tendresse pour ses fils l'engagea à composer pour eux un recueil des préceptes les plus propres à les diriger dans les différentes circonstances de la vie. Cet ouvrage, intitulé, *Testament, ou Conseils d'un père à ses enfants*, parut en 1655, in-12, et reçut un accueil très favorable. Les éditions s'en multiplièrent, tant en France qu'en Hollande, avec une rapidité extraordinaire. Ce recueil est divisé en trois parties, dans lesquelles l'auteur examine tour-à-tour, les devoirs de l'homme envers Dieu, envers soi-même et envers ses semblables. C'est un excellent cours de morale pratique ; et la lecture en est même très agréable pour quiconque fait plus de cas du fonds

des choses que de la manière dont elles sont présentées. — Hardouin FORTIN DE LA HOGUETTE, son second fils, né en 1643, embrassa, par ses conseils, l'état ecclésiastique, fut pourvu successivement des évêchés de St.-Brieuc et de Poitiers, et désigné pour l'archevêché de Sens en 1685. Il ne reçut ses bulles de confirmation qu'en 1692, et tint, la même année, un synode, dans lequel il publia les statuts de Henri de Gondrin, son prédécesseur, avec un supplément. Louis XIV voulut honorer ce prélat de l'ordre du St.-Esprit ; mais l'évêque s'en excusa sur son défaut de naissance : il céda cependant aux instances du roi, en acceptant la place que Bossuet laissait vacante, fut fait conseiller d'état, et mourut, en 1715, âgé de soixante-douze ans, emportant les regrets de son clergé et des pauvres, dont il avait été le père. Il donna de nouvelles éditions, supérieures aux précédentes, des livres à l'usage des églises de son diocèse de Sens. W—s.

HOHLFELD, ingénieux mécanicien de Berlin. Nous avons dit, à l'article ENGRAMELLE, qu'en 1757, ce moine inventa une mécanique, au moyen de laquelle les pièces de musique exécutées sur un clavecin ou un forté-piano se trouvaient lisiblement notées sur du papier, lorsque l'exécution était finie. Nous avons aussi parlé d'une semblable invention du conseiller Unger et de M. Gattey ; mais nous pensions que la priorité appartenait au P. Engramelle : nous étions dans l'erreur. Creed imagina le premier une semblable machine à Londres, en 1747. L'invention de Unger, publiée à Einbeck, remonte à l'an 1751. Enfin, en 1752, Hohlfeld présenta à l'académie de Berlin une mécanique pareille ; et il paraît qu'il fut le premier qui sut passer de l'invention à l'exécution,

C'était Enler qui lui en avait fourni l'idée. La description de cette machine prouve que celle du P. Engramelle était presque entièrement semblable. L'académie de Berlin fit délivrer vingt-cinq écus à Hohfeld à titre de récompense; mais elle regarda le procédé comme trop pénible, et l'on n'en fit aucun usage. Depuis, la machine fut brûlée, en 1757, dans un incendie. On doit encore à Hohfeld l'invention d'un forté-piano à archet, qu'il présenta au roi de Prusse en 1754. Les cordes en étaient de boyau, et l'archet mu par une roue. Le mécanicien Smith, établi maintenant à Paris, rue du Pont de Lodi, a construit un instrument semblable, qu'il a porté à sa plus grande perfection, et dont sa femme sait tirer les accords les plus enchanteurs.

D. L.

HOKANSON (OLOF), orateur de l'ordre des paysans en Suède, et paysan lui-même de la province de Blekingie, naquit en 1695 dans le village de By, et reçut une éducation analogue à son état : il apprit seulement à lire et à écrire. Mais ses dispositions naturelles suppléèrent au défaut d'instruction; et dès l'âge de vingt ans il était consulté par les habitants de son canton dans toutes les circonstances importantes. Ce fut en 1726, qu'il parut pour la première fois à la diète comme député de son ordre : il montra tant de sagesse et de patriotisme, qu'il gagna la confiance générale, et qu'il fut député à toutes les diètes qui s'assemblèrent depuis 1731 jusqu'en 1769. Son talent pour la parole, et la dignité de sa conduite, le firent nommer huit fois orateur; et il eut part à toutes les délibérations publiques pendant un demi-siècle. Son influence se manifesta surtout en 1743 : l'ordre des paysans avait témoigné du mécontentement lorsqu'on

eut nommé Adolphe-Frédéric pour succéder au trône, et il s'était formé contre ce prince un parti qui comptait sur l'appui des paysans. Hokanson, qui avait mieux saisi les intérêts de son pays, et qui voulait maintenir l'union pour assurer la prospérité générale, parla en faveur d'Adolphe - Frédéric avec tant d'énergie et de fermeté, qu'il entraîna les suffrages, et prévint un schisme dans les ordres représentant la nation. Son grand âge ne l'empêcha point de se rendre à la diète importante de 1769, qui commença ses délibérations à Norkoepping, et qui les continua à Stockholm. Hokanson y fut encore nommé orateur; mais il touchait au terme de sa carrière, et une mort subite l'enleva à Stockholm, le 18 novembre 1769. La plupart des députés des quatre ordres accompagnèrent son convoi funèbre, et son corps fut déposé dans le tombeau des comtes de Fersen. Ce respectable citoyen conserva toujours la simplicité de mœurs qu'il avait héritée de ses pères; et après avoir discuté dans les assemblées nationales les objets les plus importants, après avoir paru dans les cercles de la cour et des grands du royaume, il retournait dans son village pour reprendre les travaux rustiques, et partager les plaisirs simples et modestes d'une famille estimable. Le roi Frédéric, faisant un voyage dans les provinces méridionales du royaume, se rendit chez Hokanson, dina sous le toit de ce laboureur, et s'entre tint plusieurs heures avec lui.

C—AU.

HOLAGOU. F. HOULAGOU.

HOLBACH (PAUL THYRY, baron d'), membre des académies de Pétersbourg, de Mannheim et de Berlin, naquit à Heideisheim dans le Palatinat, vers le commencement de 1723. Elevé presque dès son enfance à Pa-

ris, il y passa la plus grande partie de sa vie; et il y mourut le 21 janvier 1789, âgé de soixante-six ans. Fort jeune encore lorsqu'il perdit sa première femme, la cour de Rome lui permit d'en épouser la sœur, qui lui a survécu (1). Il a laissé deux fils (l'aîné, conseiller au parlement, le plus jeune, capitaine de dragons); et deux filles, dont l'une a épousé le marquis de Châtenay, l'autre, le comte de Nolivos. Peu de jours après la mort du baron d'Holbach, Naigeon, qui avait vécu vingt-quatre ans dans l'intimité la plus étroite avec lui, fit insérer (le 9 fév.) dans le *Journal de Paris*, une lettre sur l'ami qu'il venait de perdre. Suivant ce véritable panégyrique, l'homme qui en est l'objet, offrait « la pratique constante de toutes » les vertus qui font le plus d'honneur à la nature humaine... Il avait » cultivé toutes les sciences, et reculé les bornes de plusieurs, telles » que la philosophie, la politique, la morale, etc... Il a contribué, par ses » traductions, aux progrès rapides » de l'histoire naturelle et de la chimie..... A une extrême justesse » d'esprit, il joignait une simplicité de » mœurs tout-à-fait antique et patriarcale. » Naigeon prétend que c'était du baron d'Holbach que madame Geoffrin disait, avec ce bon sens original qui lui était propre: « Je n'ai » jamais vu d'homme plus simplement » simple. » Mais Grimm assure que c'était à M. de Malesherbes qu'elle appliquait ces expressions. Avant de consacrer un panégyrique à la mémoire de celui qu'il aimait, respectait et pleurait comme son père, Naigeon lui avait déjà payé, en 1778, un tribut d'admiration, dans l'avertissement des œuvres de Sénèque, tra-

duites par Lagrange, précepteur des jeunes d'Holbach. C'est dans ces éloges fastueux, dictés par l'enthousiasme et plus encore peut-être par l'esprit de secte, que les dictionnaires ont copié les traits de bienfaisance et les bons mots qu'ils rapportent d'Holbach. Grimm lui-même s'est contenté de transcrire plusieurs passages de ces éloges (*Correspondance*, 3^e partie, tome 5^e); mais on entrevoit qu'il ne les adopte pas dans toute leur exagération. En effet, d'Holbach aimait beaucoup les femmes et la table; il accueillait les nouvelles de gazettes et de cafés avec une crédulité puérile. Les mots que l'on cite de lui, ne sont pas tous également heureux; on peut en juger par quelques-uns des plus saillants: « Une » grande aisance, disait-il, n'est qu'un » instrument de plus pour rendre le » bien durable, pour l'embaumer. » Voici comment il s'exprimait à l'égard des ingrats: « Je me contente du rôle » sec de bienfaiteur, quand on m'y » réduit; je ne cours pas après mon » argent; mais un peu de reconnaissance me fait plaisir, quand ce ne » serait que pour trouver les autres » tels que je les desirer. » Un homme célèbre (Turgot sans doute) n'ayant pu se plier à l'empire des circonstances dans un poste éminent, il lui parlait ainsi de son inflexible droiture: « Vous meniez très bien votre » charrette; mais vous aviez oublié » la petite boîte de sain-doux pour » graisser les essieux. » La comtesse de Houdetot avait placé dans son jardin le buste de l'auteur de *Télémaque*, et se proposait de mettre au bas l'inscription suivante: *Fuis, méchant, Fénelon te voit.* « Madame, » lui dit très judicieusement le baron d'Holbach, Fénelon ne devait pas » faire fuir le méchant; il devait le » ramener. » Quoique l'imagination

(1. Charlotte-Suzanne d'Aine, morte le 15 juin 14, âgée de 81 ans.

de J.-J. Rousseau l'aît plusieurs fois égaré dans ses jugements, l'impartialité nous défend d'omettre son témoignage, surtout lorsqu'il articule des faits. Loin d'accorder à d'Holbach cette *habituelle sérénité de l'âme*, vantée par ses partisans, il se plaint d'en avoir essuyé, sans aucun motif de sa part, les grossièretés les plus brutales. Il ajoute que Diderot, pour excuser les outrages dont le baron s'était rendu coupable en sa présence, se bornait à dire : « Il faut lui pardonner un ton » qu'il prend avec tout le monde, et » dont ses amis ont plus à souffrir » que personne. » Si l'on peut former des doutes sur la douceur du caractère d'Holbach, sur les agréments de son commerce, on ne saurait contester ni l'étendue de sa mémoire, ni la variété de son érudition, puisque J. J. lui-même continue en ces termes : « C'était un fils de par- » venu, qui jouissait d'une assez grande » fortune dont il usait noblement, » recevant chez lui des gens de lettres, » et, par son savoir et ses connais- » sances, tenant bien sa place au » milieu d'eux » (*Confessions*, liv. VIII). La société du baron d'Holbach se composait en général des têtes que madame Geoffrin trouvait trop hardies pour être admises à ses dîners et pour vivre sous sa discipline : le circonspect d'Alembert s'en tint éloigné ; Buffon s'en retira par une noble réserve ; l'ardent et sensible J. J. Rousseau rompit ouvertement. Marmontel atteste toutefois que jamais, au moins devant lui, *Dieu, la vertu, les saintes lois de la morale*, n'y furent soumis au débat des opinions. (*Mémoires*, liv. VII.) Ce qui paraît certain, c'est que les convives y firent une excellente chère, tous les dimanches, pendant l'espace d'environ quarante ans. Le joyeux abbé Ga-

liani écrivant de Naples (7 avril 1778) au Mécène de la société, lui adresse cette question : « La philosophie, dont » vous êtes le premier maître-d'hôtel, » mange-t-elle toujours d'un aussi » bon appétit ? » Une note de la *Correspondance* de Grimm nous apprend que le *premier maître-d'hôtel* perdit un peu de sa faveur, lorsque l'établissement de ses enfants l'eut forcé de restreindre la dépense de son cuisinier. D'Holbach n'ayant pas avoué publiquement la plupart de ses productions, nous avons cru devoir en chercher la liste dans le *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*. La voici, d'après l'ordre chronologique : I. *Arrêt rendu à l'amphithéâtre, contre la musique française*, 1752, in-8°. II. *Lettre à une dame d'un certain âge, sur l'état présent de l'opéra*, 1752, in-12. III. *Chimie métallurgique, dans laquelle on trouvera la théorie et la pratique de cet art*, traduite de l'allemand de Gellert, Paris, 1758, 2 vol. in-12. IV. *Minéralogie, ou Description générale des substances du règne minéral*, traduite de l'allemand de Wallerius, Paris, 1759, 2 vol. in-12. V. *L'Antiquité dévoilée*, refaite sur le manuscrit original, 1766, in-4°. et 3 vol. in-12. (V. BOULANGER.) *Le Christianisme dévoilé, ou Examen des principes et des effets de la religion chrétienne*, Londres (Nanci, le Clerc), 1767, in-12. Cet ouvrage, mis au jour sous le nom emprunté de Boulanger, est attribué à d'Holbach, par M. Buber ; mais Laharpe dit positivement qu'il fut rédigé par Damilaville, soit d'après les conversations, soit sous la dictée de Diderot. (*Cours de littérature*, tom. 16 ; Voyez aussi les articles BOULANGER et DAMILAVILLE.) VI. *La Contagion sacrée, ou Histoire naturelle*

superstition, Londres, 1767, 1. D'Holbach, auteur de cet ouvrage, annonce, dans l'avertissement, qu'il a traduit de l'anglais de Jean Richard et de Thomas Gordon. Ce livre, condamné le 8 août 1767, par arrêt du parlement, il s'attache à montrer la révélation comme instrument fatal, dont l'ambition a servi pour opprimer la terre. *Contagion sacrée* a été réimprimée en l'an v (1797), in-8°, et est le premier volume d'une *Bibliothèque philosophique*, dont le deuxième volume est encore à paraître. VII. *Esprit du clergé*, ou *Le christianisme primitif vengé des invraisemblances et des excès de nos prêtres modernes*, traduit de l'anglais de Jean Richard et de Thomas Gordon (écrit en partie par d'Holbach), 2 tomes, 1767, 2 volumes in-12. VIII. *De l'imposture sacerdotale, ou Recueil de pièces sur le clergé*, traduit de l'anglais, Londres, 1767, in-12. IX. *David, ou L'histoire de ce prince selon le cœur de Dieu*, traduit de l'anglais, 1768, in-12. *Dernier chapitre du militaire philosophe*, ou *Difficultés sur la religion, proposées au P. Malebranch*, 1768, in-12. XI. *Examen critique des prophéties qui servent de fondement à la religion chrétienne*, traduit de l'anglais de Collins, Londres, 1768, in-12. XII. *Histoire ancienne de la Russie*, par Lomonosow, traduite en français par M. de Holbach, 1768, in-8°; livre présenté par le jour qu'il répand sur des notions très obscures. XIII. *Lettres à l'usage de la jeunesse*, ou *Préservatif contre les erreurs*, 1768, 2 vol. in-12. Ces lettres sont faussement attribuées à Fréret, d'une impiété mise à la portée de la plupart des lecteurs. M. Barbier

dit que Naigeon en a fait l'avertissement et les notes. XIV. *Lettres philosophiques sur l'origine des préjugés, du dogme de l'immortalité de l'âme, de l'idolâtrie*, traduites de l'anglais (de Toland), avec des notes de Naigeon, Londres, 1768, in-12. XV. *Les plaisirs de l'imagination*, poème en trois chants, par Akenside, traduit de l'anglais, Amsterdam et Paris, 1759, in-12. Ce poème, trop vanté, est sans liaison dans ses parties; la traduction et les notes qui l'accompagnent sont d'une égale médiocrité. XVI. *Les prêtres démasqués*, ou *Les intrigues du clergé chrétien*, traduit de l'anglais, et refait en grande partie, 1768, in-12. XVII. *Théologie portative*, ou *Dictionnaire abrégé de la religion chrétienne*, publié sous le nom de l'abbé Bernier, 1768, in-12. XVIII. *De la cruauté religieuse*, traduit de l'anglais, Londres, 1769, in-8°. XIX. *L'enfer détruit*, ou *Examen raisonné du dogme de l'éternité des peines*, traduit de l'anglais, Londres, 1769, in-12. XX. *L'intolérance convaincue de crime et de folie*, traduit de l'anglais, Londres, 1769. (Voyez CRELLIUS.) XXI. *L'esprit du judaïsme*, ou *Examen raisonné de la loi de Moïse, et de son influence sur la religion chrétienne*, traduit de l'anglais de Collins, 1770, in-12. XXII. *Essai sur les préjugés, ou De l'influence des opinions sur les mœurs et sur le bonheur des hommes*, par M. Du M***; Londres, 1770, in-8°. Cet Essai, dont M. Barbier attribue les notes à Naigeon, fut compris en 1797, avec d'autres opuscules irreligieux, dans les œuvres de Dumarçais, publiées par MM. D*** et M***. (Duchosal et Millon), qui reprochèrent à Laharpe d'avoir affirmé le 13 mai, dans le journal in-

titulé, la *Quotidienne*, que ce célèbre grammairien n'avait pas vomé de pareils blasphèmes. (Voyez l'article DUMARSAIS.) XXIII. *Examen critique de la vie et des ouvrages de Saint Paul*, Londres, 1770, in-12. (Voyez BOULANGER.) XXIV. *Histoire critique de Jésus-Christ*, ou *Analyse raisonnée des évangiles*, sans date (vers 1770), petit in-8°. avec l'épigraphie *Ecce homo*. XXV. *Recueil philosophique*, ou *Mélange de pièces sur la religion et la morale*, par différents auteurs (publié par Naigeon), Londres, 1770, 2 vol. in-12. D'Holbach a fourni, dans le 1^{er}. volume, des *Reflexions sur les craintes de la mort*; et, dans le second, les quatre articles suivants : 1°. *Problème important : La religion est-elle nécessaire à la morale et utile à la politique ?* par Mirabaud ; — 2°. *Dissertation sur l'immortalité de l'ame*, traduite de l'anglais (de Hume); — 3°. *Dissertation sur le suicide*, traduite du même; — 4°. Extrait d'un livre anglais de Tindal, intitulé : *Le christianisme aussi ancien que le monde*. XXVI. *Système de la nature*, ou *Des lois du monde physique et moral*, par M. Mirabaud, secrétaire perpétuel et l'un des quarante de l'académie française, 1770, Londres, 2 vol. in-8°. L'*Avis de l'éditeur* est de Naigeon; quelques exemplaires ont un *Discours préliminaire* de l'auteur, imprimé réellement à Londres, par les soins du même Naigeon, six mois après la publication de l'ouvrage. « Puisque les philosophes eux-mêmes n'ont pas cru devoir rendre authentiquement cet infâme livre à son auteur, je me crois, dit Laharpe, obligé à la même retenue, par respect pour sa famille que j'honore... » (*Cours de littérature*, tome XVI).

Grimm s'en explique, au contraire, sans détour, de la manière suivante (*Correspondance*, août 1789): « Il n'y a plus d'indiscrétion à dire » que M. d'Holbach est l'auteur du » livre qui fit tant de bruit en Europe, » du fameux *Système de la nature*. » Tout l'éclat dont jouit cet ouvrage, » ne put séduire un instant son » amour-propre; et s'il eut longtemps le bonheur d'être à l'abri » même du soupçon, sa modestie le » servit encore mieux à cet égard » que toute la prudence de ses amis... » Il s'était fait l'apôtre de ce système » avec une pureté d'intention, avec » une abnégation de soi-même qui eût » honoré, aux yeux de la foi, les » apôtres de la plus sainte de toutes » les religions.... Il règne en général » dans ce livre, dit encore Grimm, » un ton d'enthousiasme, de philosophie et d'éloquence assez imposant : il y a des pages entières, et il y en a un grand nombre, où l'on » reconnaît aisément la plume d'un » écrivain supérieur; et cela est fort » simple, car ces pages sont de Diderot. » Cependant Voltaire crut devoir s'élever hautement contre le *Système de la nature*. Il y combattit non seulement des *maximes execrables en morale*, d'autres, *absurdes en physique* (édition in-8°. de Beaumarchais, *Dict. philos.*, art. *Dieu*); mais il fit la critique de la diction, et trouva « dans ce livre confus, quatre fois trop de paroles » (*Dict. philos.*, art. *Style*). A la vérité, il s'excuse auprès de Grimm d'avoir osé prendre tant de liberté. « Il a fallu faire ce » que j'ai fait, lui écrivit-il (1^{er}. novembre 1770); et si l'on pesait bien » mes expressions, on verrait qu'elles » ne doivent déplaire à personne. » A cela Grimm objecte, sans pudeur, que « le patriarche ne veut pas se

rtir de son *rémunérateur* ven-
... ; qu'il raisonne là - dessus
ne un enfant, mais comme un
enfant qu'il est. » Frédéric, au
de ses trophées, ne vit pas
armes le danger qui menaçait
étés. Il voulut les défendre
l'invasion de principes auda-
dont il avait jusque-là favorisé
loppement avec une complai-
seu digne de son génie. Il ré-
Système de la nature ; et der-
rs, les écarts de la nouvelle
phie n'excitèrent que ses dé-
comme le prouvent ses OEu-
stumes (V. l'art. HELVÉTIUS,
On ne lira pas sans intérêt ,
inistres pressentiments de nos
es semblèrent , en 1770, dic-
avocat-général Séguier son ré-
re contre ce Code des athées.
piété, disait-il, ne borne pas
projets d'innovation à dominer
es esprits, et à arracher de
œurs tout sentiment de la Di-
é. Son génie inquiet, entrepre-
t ennemi de toute dépendance,
e à bouleverser toutes les cons-
ons politiques. Ses vœux ne se-
remplis, que lorsqu'elle aura
it cette inégalité nécessaire de
et de condition ; lorsqu'elle
avili la majesté des rois, ren-
r autorité précaire et subor-
ée aux caprices d'une foule
le, et lorsqu'enfin, à la fa-
de ces étranges changements,
ura précipité le monde entier
l'anarchie, et dans tous les
qui en seront inséparables.
être même, dans le trouble et
nfusion où ils auront jeté les
ns, ces prétendus philosophes
oposent-ils de s'élever au-des-
lu vulgaire, et de dire aux
es que ceux qui ont su l'éclai-
ont seuls en état de le gouver-
r.

ner. » Jamais personne n'a pro-
fessé l'athéisme avec autant d'appareil
et d'inconséquence, que l'auteur du
Système de la nature. Il invoque l'ex-
périence, et il la contredit sans cesse ;
il consulte la raison, et il ferme l'o-
reille à sa voix : avec plus de fiel que
de talent, plus d'arrogance que de
profondeur, il dément les principes
solennels de la plus saine philosophie ;
il érige en faits les suppositions les
plus hasardées, en axiomes les asser-
tions les plus monstrueuses. L'er-
reur et la vérité, le vice et la vertu
se heurtent sous sa plume ; il n'offre,
dans une diction inégale, mais le plus
souvent pesante et diffuse, que des
contradictions et des déclamations re-
pétées jusqu'au dégoût. On sent bien
que, suivant lui, tout est *matière*,
tout est l'effet d'une aveugle *nécessité*.
A la place de *Dieu*, qu'il affirme avoir
été inventé par les *théologiens*, il met
la *nature* qu'il regarde comme l'*as-
semblage de tous les êtres et de leurs
différents mouvements*. Cet ouvrage
a été réfuté victorieusement et avec
le plus grand détail, par Bergier,
dans son *Examen du matérialisme*,
1771, deux volumes in-12. Il l'a aussi
été par Duvoisin, Holland, Roche-
fort, etc. (1) XXVII. *Tableau des
Saints*, ou *Examen de l'esprit et des
personnages que le christianisme
propose pour modèles*, Londres,
1770, 2 vol. in-12. XXVIII. *De
la nature humaine*, ou *Exposition
des facultés, des actions et des pas-
sions de l'ame, et de leurs causes*,
traduite de l'anglais, de Hobbes,

(1) Ce fut en partie pour combattre le *Système de la nature*, que le fameux spiritualiste Saint-Martin écrivit son premier ouvrage, le *livre des Erreurs et de la Vérité*, 1775, un vol. in-8°. On ne doit pas confondre avec ce livre la *Suite des Erreurs et de la Vérité*, qui, loin d'être du même auteur, ou de son école, est sortie au contraire de l'école d'Holbach, de cet atelier du matérialisme, dont le *Philosophe inconnu* avait osé attaquer l'œuvre impie.

1772, in-12. XXIX. *Le bon sens, ou Idées naturelles opposées aux idées surnaturelles*, Londres, 1772, in-12. C'est un abrégé du *Système de la nature*, dépouillé d'idées abstraites, et dont le style clair, facile et précis, est proportionné à l'intelligence de l'esprit le moins cultivé. XXX. *La politique naturelle*, ou *Discours sur les vrais principes du gouvernement*, par un ancien magistrat, 1773, 2 vol. in-8°. XXXI. *Système social*, ou *Principes naturels de la morale et de la politique, avec un examen de l'influence du gouvernement sur les mœurs*, Londres, 1775, 2 vol. in-8°, et 3 vol. in-12. XXXII. *L'agriculture réduite à ses vrais principes*, par J.-G. Wallerius, traduit en français sur la version latine; on y a joint un grand nombre de notes tirées de la version allemande, Paris, 1774, in-12, an II, in-8°. XXXIII. *L'Éthocratie*, ou *Le gouvernement fondé sur la morale*, Amsterdam, 1776, in-8°. XXXIV. *La morale universelle*, ou *Les devoirs de l'homme fondés sur la nature*, Amsterdam, 1776, in-4°, ou 5 vol. in-8°. Dans cet ouvrage, qui a plusieurs fois obtenu les honneurs de la réimpression, dans l'*Essai sur les préjugés*, dans la *Politique naturelle*, le *Système social*, l'*Éthocratie*, etc., l'auteur veut procurer aux empires, par le moyen des lois et des lumières, toute la durée et tout le bonheur dont ils sont susceptibles, sans recourir à l'appui d'aucun culte : chimère déplorable qui prouve mieux son ignorance du cœur humain, que son amour de l'humanité. Ce sont toujours les mêmes emportements, les mêmes lieux-communs, presque les mêmes phrases, contre toutes les institutions existantes. Hobbes et Spinoza, plus clairs-voiants, ou, si l'on veut, plus sincères que nos sophistes, reconnaissent

sent que la morale de l'athée pas d'autres règles que la forcupidité. Outre les nombreuses productions dont nous venons de D'Holbach a publié : XXXV. *de la verrerie de Néri*. M. Kunckel, 1752, in-4°. XXXVI. *Introduction à la minéralogie*, 2 vol. in-12. XXXVII. *Essai d'histoire naturelle des couchettes*, traduit de Lehmann, in-12. XXXVIII. *L'Art des* traduit du même, 1759. XXXIX. *Traité de physique* du même, 1759, 3 vol. (On y trouve les deux ouvrages précédents). XL. *Oeuvres mélangées*, traduites d'Orschall, 1712. XLI. *Oeuvres de Hencdrites* de l'allemand (en société Charas, et revues par Roux), 2 vol. in-4°. (Voy. HENCKES). *Recueil des mémoires de c d'histoire naturelle des académies d'Upsal et de Stockholm*, traduit de l'allemand, etc. (avec Roux), 2 vol. in-12. M. Ersch lui encore les quatre ouvrages suivants. XLII. *Traité du soufre*, traduit de l'allemand de Stahl, 1766. XLIII. *Observations sur la des délits et des peines*, Amsterdam, 1767, in-8°. XLIV. *Principes de législation universelle*, Amsterdam, 1776, 2 vol. in-8°. XLV. *Essai de la politique*, Londres, 1776, in-8°. Il serait possible que deux derniers ouvrages fussent quelques-uns de ceux que l'on a cités ci-dessus, reproduits sous des titres différents. XLVI. Un nombre d'*Articles d'histoire naturelle, de politique et de philosophie* dans la première *Encyclopédie*. *Prononciation des langues* a fourni au *Dictionnaire de l'En*

Rhodique, est le morceau le plus et le plus complet qu'on eût enlonné en français sur cette matière. On trouve dans les *Variétés littéraires*, sous le nom du baron d'Holbach, la traduction en prose d'un poème au soleil et d'une Ode sur la semaine. Dans ces deux pièces, la première passe pour être de composition, des idées communes, les images usées ne sont point relevées par les charmes de l'expression. En 1790, parurent les *Éléments de la morale universelle*, par le baron d'Holbach, etc., Paris, de Bure, in-18. Dans ce petit *écchisme de la nature*, imprimant l'avertissement du libraire, sur le manuscrit de l'auteur déposé en 1765, il règne une pureté, une netteté, une concision qui contrastent avec l'ennuyeuse étendue de la plupart des livres dont nous avons fait l'énumération. C'est le même de mêmes principes ; du moins on ne s'y livre pas aux baveries : la religion et ses ministres ont même pas nommés. Quand on verrait que d'Holbach avait des disciples pour la composition de ses ouvrages, la multitude de volumes qu'il a mis au jour, et quelquefois la diversité des styles, ne laisseraient de doute à cet égard. Peu d'hommes eussent admis à sa confiance. « J'ai souvent entendu dire à M. Naigeon, comme M. Barbier, que les personnes mêmes qui fréquentaient la maison du baron d'Holbach ignoraient qu'il fût l'auteur des ouvrages philosophiques sortis des presses de Hollande. Il confiait ses manuscrits à M. Naigeon, qui les faisait passer par une voie sûre à M. de Michel Rey : celui-ci envoyait en France les ouvrages imprimés ; et souvent M. D'Hol-

bach en entendait parler à sa table, avant d'avoir pu s'en procurer un seul exemplaire. » (*Supplément à la correspondance littéraire de messieurs Grimm et Diderot* (1)). Comment un homme qui, par un meilleur usage de sa fortune et de son instruction, pouvait aspirer à une considération durable, s'est-il condamné à vivre au milieu des inquiétudes, uniquement pour répandre les doctrines les plus pernicieuses ? Comment s'est-il permis de les propager, sous de faux noms, sans respect pour la cendre de ceux auxquels il les attribuait après leur mort ? C'est que ce précepteur de la tolérance, cet ennemi du fanatisme religieux, était lui-même un fanatique dans un genre opposé. Ebloui par les brillantes conversations de Diderot, il embrassa ses opinions avec la confiance de la jeunesse. Il s'indignait contre les abus inévitables du pouvoir, et ne prévoyait pas les horreurs de la licence. Grimm ne dissimule pas que D'Holbach, en parlant des prêtres, « s'irritait malgré lui, et qu'alors sa bonhomie devenait amère et provoquante. » Quoiqu'il détestât les jésuites, on assure pourtant que lorsqu'ils furent expulsés de France, il ne vit plus en eux que des infortunés, et qu'il leur donna les secours qui étaient en son pouvoir. ST. S.—N.

HOLBEIN (JEAN), célèbre peintre, l'un des fondateurs de l'école allemande, naquit à Bâle vers 1495. Quoiqu'il n'eût jamais reçu d'autres leçons dans son art que celles de son père, artiste médiocre, originaire

(1) L'abbé Barruel parle d'un complot qui se réunissait à l'hôtel d'Holbach ; il en désigne les membres, et publie des révélations faites à ce sujet, en 1793, par lequel qu'il assure en avoir été le secrétaire. Comme il ne nomme pas ses auteurs, nous nous contenterons de renvoyer à ses *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, tome 1, pag. 309.

d'Augsbourg, ses heureuses dispositions y suppléèrent; et déjà, fort jeune encore, il avait acquis, non seulement du talent, mais même de la réputation. Le fameux Erasme, avec lequel il s'était lié d'amitié, l'ayant sollicité de passer en Angleterre, Holbein s'y détermina d'autant plus facilement, que l'humeur acariâtre de sa femme lui rendait le séjour de Bâle désagréable. Arrivé à Londres avec des lettres de recommandation pour le chancelier Thomas More, et avec le portrait d'Erasme leur ami commun, il fut reçu dans la maison de ce ministre avec beaucoup de distinction. Henri VIII, fort amateur de peinture, étant venu à une fête chez son chancelier, et ayant eu occasion d'admirer les tableaux de notre artiste, il l'attacha à son service. Holbein exécuta pour le roi plusieurs beaux tableaux, dont ce prince fut tellement satisfait, qu'il le prit dans la plus grande affection, et lui en donna souvent des marques. Un jour qu'Holbein s'était enfermé seul dans son atelier, pour exécuter un tableau auquel il mettait le plus grand soin, l'un des premiers seigneurs de la cour voulut forcer sa porte pour le voir travailler: Holbein après avoir épuisé tous les moyens que la politesse lui prescrivait, ayant été obligé d'employer la force pour se délivrer de ses importunités, ce seigneur fut renversé au bas des degrés, et se blessa. L'artiste, pour se soustraire à ses poursuites et à celles des gens de sa maison, fut obligé de se mettre sous la protection du roi. Ce prince, voyant que rien ne pouvait calmer l'animosité du gentilhomme, lui dit: « Monsieur, je vous défends, sur » votre vie, d'attenter à celle de mon » peintre; la différence qu'il y a entre » vous deux est si grande, que de » sept paysans je puis faire sept

« comtes comme vous, mais d' » comtes, je ne pourrais jamais » un Holbein. » Ayant de plus obtenu la faveur de la cour, Holbein fut chargé, non seulement de faire le portrait du roi, ainsi que celui des princes et des princesses, mais celui de tous les grands du royaume. Son talent ne se bornait pas au portrait; on a de lui beaucoup de tableaux d'histoire: nous citerons entre autres une *Danse de village*, la poissonnerie de Bâle, une *des morts* (1), ainsi que plusieurs tableaux pour la maison commune, on distingue encore deux tableaux représentant, l'un la *Richesse*, l'autre la *Pauvreté*, qu'il a fait pour la maison d'Orient, à Londres qu'un autre, destiné pour les chirurgiens, où l'on voit Henri VIII assis sur son trône, avec aux chefs de ce corps des prières qu'ils reçoivent à genoux. Plusieurs personnes pensent que ce tableau d'une grande dimension, n'était entièrement fini lors de la mort de l'artiste, a été terminé par une autre main. Holbein mourut de la peste à Londres, en 1554: il était extrêmement fort prodigue, et n'avait laissé de fortune, quoiqu'il eût gagné beaucoup d'argent. On a de sa Vie (par Gui Patin), ainsi qu'une liste de ses ouvrages, dans l'éloge de l'*Encomium moriæ* d'Erasmus avec les commentaires de Li-

(1) La *Danse des morts*, peinte en 1525 sur les murs d'un cimetière de Bâle, n'est pas d'Holbein. Ses dessins sous le même titre, qui ont été gravés plusieurs fois, sont à St.-Petersbourg. La première édition fait partie de l'œuvre de J. Holbein, par Chr. de Meibom, Bâle, 1780, 4 vol. in-fol. Ce sujet bizarre avait été traité en latin, vers 1480, par P. Desper, de Trois-près les vers allemands d'un poète incertain, Fabricius (*Bibl. lat. med. ævi*) nomme J. et ces peintures sont souvent citées du dixième siècle sous le nom de *Dance* (Voyez la Dissert. de M. G. M. Raynoullot sur ce sujet, dans le *Magan. encyclop.*, 1814, t. 1).

n'avait aucun des défauts de l'Allemagne : ses portraits sont d'une grande vérité (1), sans sécheresse ; son coloris est assez vigoureux ; ses compositions sont grandes , et elle exécution ; ses figures ont un relief de relief. Il peignait de la gauche comme de la droite , avec un égal succès , l'huile , l'aquarelle , la gouache , et dessinait bien au crayon qu'à la plume. Ses œuvres en général ne sont pas sans mérite. Mariette attribuait à cet artiste les dessins du chapelet en l'honneur de Henri VIII, qui représente le Christ : pelet , remarquable par la délicatesse avec laquelle il est sculpté , et qui a été donné par un archevêque à un père La Chaise ; il passa , lors de la destruction des Jésuites , dans la bibliothèque de l'abbé Brotier , connu par sa belle édition de Tacite.

P — X.

HOLBERG (Louis, baron DE), né en 1684 , à Bergen en Norvège. Les Danois voient en lui le père de leur théâtre , et , à nos yeux , le père de leur littérature moderne. Sa vie , d'abord obscure , a été décrite par lui-même dans plusieurs lettres , modèle de simplicité et de gaîté philosophique : nous pouvons en donner ici qu'un échantillon. Son père s'était élevé à la valeur chevaleresque du grade de colonel. Sa mère appartenait à une famille distinguée. Destiné à la carrière militaire , et inscrit à l'âge de quinze ans comme caporal dans un régiment , le jeune Holberg montra un si grand talent si décidé pour l'étude , que ses parents se résignèrent à le

laisser suivre la carrière ordinaire des ecclésiastiques luthériens : il prit ses degrés à l'université de Copenhague , et passa ensuite quelques années en Norvège dans les humbles fonctions de vicaire-prédicateur et de précepteur d'enfants. La mort prématurée des auteurs de ses jours , et la perte de leur fortune , ne lui laissaient d'autre perspective que de végéter comme ministre dans quelque village : mais la vivacité de son esprit l'entraîna dans un projet romanesque , qui fit changer sa destinée. Charmé par la lecture d'un journal de voyage , il entreprit de visiter les pays étrangers , sans autre ressource qu'une connaissance superficielle de français et de quelques autres langues modernes qu'il prétendait enseigner. L'accueil glacé que les banquiers et les armateurs d'Amsterdam firent à notre jeune savant , ne le découragea point ; mais parvenu jusques à Aix-la-Chapelle , la misère l'obligea de retourner en Norvège , où cette course aventureuse lui valut une réputation. Devenu le maître de langue le plus en vogue dans la ville de Christiansand , il se livra avec ardeur à l'étude des littératures française , anglaise et italienne , alors inconnues dans le Nord , où régnaient exclusivement la théologie , la jurisprudence et l'érudition classique. Ayant ramassé une petite somme , Holberg entreprit un nouveau voyage ; l'Angleterre , et particulièrement Oxford , en fut le but : il passa quinze mois dans cette ville à donner des leçons de musique , et à étudier les meilleurs historiens modernes. Ce fut là qu'il forma sa philosophie sur le modèle de celle des Anglais , et qu'il prit cette manière de penser libre mais honnête , élevée mais prudente , qui respire dans tous ses écrits. De retour à Copenhague , il fut , en qualité de gouverneur d'un jeune

(1) collection de ces portraits , au nombre de vingt-quatre , tous gravés par Bartolozzi (à son de quatre) , a été publiée à Londres , en 2 vol. gr. in-fol. , avec des notes liées par John Chamberlain.

seigneur, un voyage en Allemagne, où la pédanterie des professeurs et la ridicule emphase des comédiens exercèrent sa verve satirique. Une Introduction à l'histoire générale et un Essai sur l'histoire des rois Christian IV et Frédéric III lui valurent la protection du gouvernement danois : il fut nommé professeur extraordinaire à l'université de Copenhague en 1714; mais les émoluments de cette place étant à peu près nuls, il obtint une légère pension avec la commission de visiter les universités protestantes. Au lieu de suivre cette destination, peu conforme à ses goûts littéraires, il se rendit à Paris, où il passa les années 1714 et 1715. Également assidu le matin aux bibliothèques, et le soir aux théâtres, il assistait assez régulièrement aux causes célèbres, et allait disputer avec les théologiens à St.-Sulpice, et avec les beaux-esprits au café Marion : il fit des progrès dans la langue française, et parvint à l'écrire d'une manière passable; il se pénétra de l'esprit de notre littérature comique et satirique. Montaigne, Scarron, Boileau et Molière, étaient ses auteurs favoris; mais il avoue qu'il ne put jamais goûter le Télémaque. Malgré la modicité de ses ressources, il entreprit le voyage de Rome par Marseille, et faillit être pris par des corsaires algériens. Après avoir pendant six mois bien fouillé dans les bibliothèques et les ruines de Rome, il revint à Paris, en faisant presque toute la route à pied. De retour à Copenhague en 1716, il lui fallut attendre deux ans avant d'obtenir par ordre d'ancienneté une place de professeur ordinaire. C'est là que finissent ses infortunes et ses aventures. Pendant tout le reste de sa vie, il n'eut, dit-il, à lutter que contre le mauvais goût, les pédants et les tartuffes. Cette triple opposition n'empêcha pas Holberg,

sous les auspices de Frédéric : se livrer à la composition d'ou d'esprit, dont avant lui on n'avait d'idée parmi les Danois modernes. Les satires, première connue de sa verve, furent suivies de *Pierre Pors*, poème épi-comique avec enthousiasme par les danois, et dénigré par les autres comme d'un grave professeur. Les écoles des métaphysiciens, les dévots, citèrent des querelles dont il vainqueur. Encouragé par quelques courtisans éclairés, aidé par les diens français Montaigne et Pascal, parvint à fonder un théâtre à Copenhague, et à l'enrichir l'espace de trois ans (1722-23) d'une vingtaine de pièces, par lesquelles on distingue plus d'un ouvrage du premier ordre. Épuisé par tant de travaux, Holberg partit en 1725 pour Aix-la-Chapelle, et revint à Paris; il passa l'hiver 1726 dans cette capitale, où il digna de trouver les comédies françaises passées de mode, et livrées aux parodies et aux séries. Il eut entre autres des conférences avec Riccoboni, directeur de la comédie des Italiens, que des considérations particulières empêchèrent de lui faire représenter le *Potier*, *l'homme d'état*, traduit par lui. On craignit que plusieurs grands hommes parvenus ne fussent tentés de s'y reconnaître. De retour de son quatrième voyage, Holberg perdit tout en Frédéric IV le protecteur de sa muse comique. Christian V ennemi des plaisirs. Les satires de Holberg, sont devenus sérieux. Il sut prendre le caractère du danois et chercher un asile dans les

Une suite de grands ouvrages, l'*Histoire de Danemark*, l'*État politique et géographique de la monarchie danoise*, *re ecclésiastique*, l'*Histoire des* et la *Traduction d'Héroclès* eurent bientôt le joyeux élève ière au rang des savants les considérés. L'université n'eut point d'un auteur de tant de quarto; elle l'eut pour recteur en 1715, et pour trésorier depuis. Cependant la muse comique n'eut toujours un commerce clandestin avec son ancien favori, qui, au lieu de ses graves fonctions, et le par une censure assez rigoureuse encore du loisir pour le *Voyage imaginaires* de et une dizaine de comédies, en peu inférieures à ses premières. La mort de Christian VI, en rendit plus de liberté aux esprits. Holberg aurait pu, au théâtre tant par ses soins, jouir de tout l'un triomphe complet, si le mauvais goût de Destouches et de La Fontaine, répandu de Paris à Copenhague, n'avait, à cette époque, divisé le public. Holberg était alors devenu une pièce de grand seigneur. Le nombre de ses écrits, très considérable dans un pays aussi peu étendu que le Danemark, l'ordre avec lequel il tirait les revenus de sa chaire, son extrême frugalité, lui avaient permis d'amasser une grande fortune. Il fit l'emploi le plus noble. Il acheta sa bibliothèque, et une terre d'une valeur de 35,000 francs, à une lieue noble de Soroe; il consacra ses rentes annuelles d'un capital de 10,000 francs à la dotation de quelques écoles honnêtes et pauvres. Il fut créé baron le 6 mars 1747; mourut le 27 janvier 1754. Holberg était d'une complexion maigre et

d'une santé délicate; il ne dut sa longue carrière qu'à une extrême sobriété, qu'il poussa quelquefois jusqu'à peser exactement tous ses aliments et à se contenter d'eau pour toute boisson. Il assure lui-même qu'une infirmité héréditaire, en changeant de siège, faisait totalement changer ses goûts et ses talents; de sorte que souvent, pendant des années entières, il parut un autre homme. A une époque, il ne pouvait supporter d'autre lecture que celle de l'histoire; dans un autre temps, il n'avait plus de mémoire, et ne rêvait que poésie: mais, à tous les moments de sa vie, il fut ennemi de la pédanterie, de la théologie polémique et de la métaphysique scolastique. Devenu à tour de rôle professeur de métaphysique, il publia un pompeux éloge de cette science; mais cet éloge n'était au fond qu'une ironie amère. Parmi les singularités de sa conduite privée, on remarque l'habitude qu'il conserva toujours de passer une grande partie de son temps dans la société des femmes, quoiqu'à aucune époque de sa vie il n'ait eu de penchant pour le sexe. Il trouvait la conversation des femmes plus piquante et plus naturelle que celle des hommes. « Parmi les hommes, disait-il, je serais obligé d'écouter de la politique et de boire du vin: parmi les femmes je n'ai à redouter que des caquets et du thé. » Anglais par son caractère, Holberg était Français par son esprit et ses manières; il conserva toujours un costume recherché, une politesse aisée et une humeur joviale: il avoue franchement qu'il eut des doutes sur la vérité de la religion chrétienne; mais il ajoute que la lecture des ouvrages apologistes d'Abadie suffit pour le ramener à la croyance commune. Les nombreux écrits de ce génie fécond peuvent se

ranger en quatre classes; commençons par son théâtre, dont nous indiquerons les pièces par ordre chronologique : I. *Le Potier d'étain, homme d'état*, comédie en cinq actes et en prose; c'est une satire de la manie des petits bourgeois de perdre leur temps à discuter la politique de l'Europe, et de se croire capables de gouverner le monde, parce qu'ils ont lu quelques pamphlets. La conception et la conduite de cette pièce sont admirables : quelques détails de mœurs ont vieilli; mais elle est toujours vue avec plaisir au théâtre de Copenhague, et elle est encore souvent jouée en Allemagne, où elle eut autrefois un succès si prodigieux, que les mots *potier d'étain* sont restés dans la langue comme synonymes d'*homme d'état imaginaire*. On a même créé la locution, *faire des pots d'étain*, pour dire, *radoter sur la politique*. En 1806, le parti de la guerre à Berlin avait fait d'une réplique un peu détournée du Potier un signal d'applaudissements frénétiques, sans réfléchir au ridicule qu'un semblable patron donnait même à la meilleure cause. Outre un grand nombre de traductions, il en existe plusieurs imitations, par exemple : *Le Charron politique*, en allemand, Vienne, 1769; — *Le Chaudronnier homme d'état imaginaire*, par M. Etienne, 1801; — *Le Luthier de Lubeck*, 1816. Mais à l'exception de M. Etienne, ces imitateurs ont plus ou moins gâté la pièce, en voulant, par un contresens évident, ennoblir l'artisan politique, et introduire une intrigue régulière à la place de la petite mystification qui sert à Holberg pour développer parfaitement le caractère principal (1). II. *La Capricieuse*,

d'abord en cinq actes, mais réduit l'auteur à trois, et qui même, après réduction, a toujours paru eun et invraisemblable au théâtre. Il assure qu'en l'écrivant il ne comptait pas l'*Irrésolu* de Destouches, que cette pièce fût antérieure sienne. En effet, ce qu'il y a de comique dans la pièce d'Holberg n'est pas emprunté à la comédie française. III. *Jean de France*, comédie en cinq actes; satire des jeunes gens de Paris, qui, de retour d'un voyage à Paris, ont à peine appris à écrire français, affichent un insolent pour la langue et les mœurs de leur patrie. Le caractère principal tombe la caricature; et malgré quelques pleines de verve, la pièce n'a obtenu un succès éclatant à Copenhague. IV. *Jeppe du Mont* ou *Le paysan métamorphosé en seigneur* comédie en cinq actes. C'est l'histoire d'un seigneur qui fait traiter dans son château un paysan et lui fait accroire qu'il a changé de condition; ce qui n'empêche le paysan de montrer toute la bassesse, l'insolence et la brutalité de son caractère. Le jésuite Masenius avait traité ce sujet dans une pièce intitulée *Rusticus imperans*, qui se trouve dans son ouvrage intitulé *Palaestra eloquentiæ dramaticæ*, Copenhague, 1657. Parmi d'autres écrivains anglais, Shakespeare avait esquissé ce sujet dans son Chaudronnier métamorphosé, qui forme le prologue du drame *The Merchant of Venice*. Holberg a principalement profité d'un conte dans l'*Utopia* de Bidermann; mais il s'est rendu le sujet propre par un dialogue plein de sel et de verve d'heureuses combinaisons de scène et par une peinture des mœurs du paysan danois, qui est un chef-d'œuvre de bas-comique. M. de Kotzebue

(1) C'est à tort que plusieurs littérateurs ont indiqué la pièce de St.-Evremont, *Sir Politicus* pour la source du *Potier d'étain*; il n'y a guère de rapport qu'entre les titres.

cellente comédie dans une imitation allemande où l'original est mutilé. V. *Le Babillard* ou *Mairard, le barbier*, comédie entée, refondue en un acte par : VI. *Le Onze juin*, comédie es; le sujet a beaucoup de rapport avec le *bourreau*. M. de Kotzebue de cette pièce très intéressante, imitation plus froide, plus décolorée que celle du Paysan métamorphosé. VII. *L'Accouchée*, comédie en cinq actes. VIII. *La Poudre*, comédie en un acte; satire des chimistes et des chercheurs de la pierre philosophale. Le sujet est pris dans l'*Utopia* de Bidermann. IX. *Les innocents* ou *la Veillée de farce* en un acte. Cette pièce, très amusante, reproduit, dans le cadre original, les caractères de l'orgueilleux Dandin; mais, depuis une dizaine d'années, des scrupules de bienséance en ont fait défendre la représentation. X. *La Mascarade*, comédie en trois actes, sujet galant; imbroglia; genre espagnol. Cette pièce, d'origine, a été traduite dans presque toutes les langues. XI. *Le Rodo* ou *Jacques de Thye*, comédie en quatre actes; imitation localisée du *gloriosus* de Plaute, mais sur le type de Thrason dans l'Eunuque de Térence. Cette pièce, long-temps méconnue, est aujourd'hui jouée avec succès. XII. *Lyse, prince d'Ithaque*, parodramatique héroïque allemande où l'original, les mœurs, et les trois actes étaient violés. Ces monstrueuses introductions avaient été introduites dans l'original par un certain M. Quotien, directeur d'un théâtre allemand, en même temps que Holberg et des artistes français s'efforçaient de créer le théâtre danois, où l'on jouait alternativement les pièces de Holberg et les siennes. XIII. *Le*

Voyage au Parc, comédie en trois actes, imitée d'une pièce du théâtre italien de Gherardi, les *Bains de la Porte Saint-Bernard*, ainsi que de l'*Amour médecin*, etc., etc. XIV. *Melampe*, tragi-comédie en cinq actes. C'est une parodie du style tragique des pièces allemandes: le héros est un petit chien, objet de contestation entre deux sœurs, qui sont sur le point de faire battre en duel leurs deux amants lorsque leur frère vient à propos éteindre la vie à l'intéressant animal. XV. *Sans tête ni queue*, ou *Les Frères antipodes*, comédie en quatre actes, avec un prologue. L'un des frères est superstitieux; l'autre est incrédule: un philosophe modéré veut les guérir de leurs folies; ils changent, il est vrai, mais c'est toujours pour passer d'un extrême à l'autre opposé. « Cette » pièce, dit l'auteur lui-même, est plus » faite pour être lue que pour être représentée. » XVI. *Le Fanfaron* ou *Diderik la-Terreur*, comédie en un acte. Le faux brave se croit en bonne fortune, et finit par faire la conquête de sa propre femme, qui le châtie et le ramène chez lui: l'intrigue offre un mélange du *Pseudolus* et du *Curculio* de Plaute; l'action est pleine et rapide. XVII. *Henri et Pétronille*, comédie en trois actes. C'est le sujet du conte de Cervantes, le *Mariage trompeur*; d'un épisode dans la pièce, *How to rule a wife*, de Beaumont et Fletcher, enfin de la *Double épreuve* de Legrand: mais le dialogue et le détail des mœurs offrent beaucoup d'originalité. Un auteur français, vivant, en a donné, à un des petits théâtres, une imitation heureuse. XVIII. *Le jeune Paysan mis en gage*, ou *Le faux Prince*, comédie en trois actes: sujet romanesque, pris dans l'*Utopia* de Bidermann, liv. 4, chap. 45-51. XIX. *L'Otisif effrayé*

ou *L'Homme qui n'a jamais le temps*, comédie en trois actes. C'est, selon les critiques danois, le chef-d'œuvre de Holberg. Le caractère principal est bien plus fortement conçu que celui de la pièce anglaise *The Busy Body* par mistress Centlivre, où Holberg paraît avoir puisé la première idée de sa comédie, et d'où M. Picard a également tiré son *Musard*. L'affaire de Holberg est un musard systématique; il y voit son honneur, son devoir. L'auteur le place, à chaque scène, dans une nouvelle situation; et toutes ces situations, extrêmement comiques, aident le caractère à se développer avec une nouvelle force, jusqu'au dernier moment où, ayant marié sa fille sans y penser, cet homme sort encore en ne rêvant qu'à ses prétendues occupations. XX. *Petronille*, ou *La soubrette prise pour la maîtresse*, comédie en trois actes. L'intrigue, qui est conduite avec une singulière adresse, rappelle un peu le *Faux instinct* de Dufresny. XXI. *Erasmus montanus*, ou *Le jeune Savant*, comédie en cinq actes. Un jeune étudiant, fier de quelques connaissances superficielles, dédaigne le bon sens de ses parents, dispute contre tout le monde, finit par être la dupe d'un recruteur, qui, après l'avoir enrôlé, le rend à sa famille. La conception est très forte; mais le comique roule trop dans la sphère des collèges. XXII. *Les invisibles*, comédie en trois actes, tirée, quant au fond, du *Roman comique* de Scarron, tome 1^{er}, chapitre 9. XXIII. *L'honnête ambition*, comédie en trois actes: c'est une des meilleures pièces modernes; et, si le caractère principal n'était pas imité du *Bourgeois gentilhomme*, une intrigue mieux conduite, l'absence de la cérémonie burlesque, et plusieurs traits de satire originaux, pourraient ici faire rester la

balance en suspens entre Molière et Holberg. Il n'y a point chez ce danois de marquis qui se dégrade; c'est un vieux et fidèle serviteur qui prend pour guérir la manie de son maître pour les titres et les charges, la pièce valut à l'auteur beaucoup de railleries personnelles, après qu'il lui-même obtenu le titre de baron, cite entre autres l'épigramme suivante composée en français par le baron de Bar :

Philosophe moqueur, comique atrabilaire,
Il mori et divertit tour-à-tour son peuple.
Des Danois cependant il serait le Molière,
S'il n'en était pas le Jourdain.

Mais en obtenant un titre très honorable à un grand propriétaire &c. Holberg avait bien moins considérée la vanité que l'honneur et l'intérêt des gens de lettres. XXIV. *L'Heure du naufrage*, comédie en cinq actes. C'est encore une excellente comédie de caractère : l'auteur y fait connaître deux hommes de lettres; l'un sincère, franc, généreux, mais il est décrié par des satires, il a composé des comédies; l'autre, fourbe, intrigant et haï, se fait aimer par ses panégyriques épithalames et ses humbles dédicaces. Le dénouement ressemble à celui de *Femmes savantes*; mais il est rendu plus intéressant par un coup de théâtre plus simple et plus amusant. XXV. *Les Sorcières*, ou *La Fausse alarme*, comédie en cinq actes. Des comédiens voyant qu'ils sont pris pour des sorcières, se défont en justice. Il y a des scènes excellentes, où l'utilité de la comédie est défendue, et où l'auteur passe en revue les principaux caractères du théâtre. XXVI. *Don Ramiro*, ou *Colibrados*, comédie en cinq actes. Cette pièce où Holberg tourne en ridicule l'orgueil d'un gentilhomme pauvre, qui ne veut marier sa fille qu'à un prince, passe pour avoir été écrite au moins une douzaine

nt qu'elle fût imprimée en ais elle paraît avoir été tenue de sorte secrète par l'auteur , nait d'offenser la noblesse. Mæbue l'a imitée; et des trois il a empruntées à Holberg, seule qu'il n'ait pas gâtée. *Plutus, ou Le Procès entre la et la pauvreté*, allégorie mo-actes. L'idée en est prise d'A-; mais les détails sont pour t de l'invention de l'auteur : scènes sont imitées de Lucien. ouvrage philosophique d'un trite. XXVIII. *Voyage de lle au pays des philosophes*, e. Les froides plaisanteries, ans cette bluette, sentent la de l'auteur. XXIX. *Abraca-u Le Revenant*, comédie en s. C'est le sujet de la *Mostel-lu Ratour imprévu*. La pièce gaie, mieux ordonnée que Regnard, et en tout digne du temps de Holberg. XXX. *Le ie imaginaire*, comédie en s : pièce généralement faible. XXXI. *La République*, al- trois actes. Cette satire des de projets, offre peu de quants; l'idée en est prise *Hollande malade*, de Pois-III. *Le Marié métamorpho-* e en un acte, insignifiante, rien dire de pis. Holberg est , après Molière, le plus grand ique moderne : mais diver-stances l'ont empêché de e poli à ses ouvrages. Une n vigoureuse de caractères, nance sage et souvent ingé-urtout dans les dénouements, leentente de la scène, un dik-in de naturel, de verve et de s mœurs locales d'une vérité : une imagination riche et dans les plaisanteries, une

philosophie hardie et profonde dans les réflexions : voilà ses bonnes qualités. Des exagérations burlesques , quelques fables sans intérêt ou sans vraisemblance , plusieurs négligences dans l'arrangement des petits détails, une extrême licence dans les expressions qui va quelquefois jusqu'à l'obscénité, un langage impur et incorrect, comme on le parlait de son temps, voilà les défauts que les bons critiques danois lui reprochent. Du reste, il fut le Plaute de son pays. Le théâtre de Holberg a eu beaucoup d'éditions. Lui-même en a donné une en trois volumes, et une autre en cinq, qui, toutes les deux, ont été réimprimées plusieurs fois. Il en a paru une traduction française à Copenhague, par M. Färmann, 1745, comprenant environ vingt-cinq pièces : elle est pitoyable. Celle que M. Laub a donnée en allemand (Augsbourg, 1744), est meilleure; mais elle ne comprend que dix-huit pièces. Il y en a une traduction allemande complète, publiée à Copenhague en cinq volumes; mais elle affaiblit le sel de l'original. Les Hollandais et les Suédois ont également traduit tout, ou du moins presque tout ce théâtre. Jusque vers l'an 1770, Holberg dominait sur la scène allemande; et lorsqu'il en fut banni par le goût moderne, ce fut de compagnie avec Molière et Regnard. Passons aux ouvrages poétiques de Holberg; nous n'indiquerons que les principaux : 1. *Pierre Pors*, poème épi-comique, en quatorze chants et en vers alexandrins. Le naufrage et les courses aventureuses d'un épicier de la petite ville de Callundborg, qui traverse le Belt, pour voir sa future à Aarhus dans le Jutland, tel est le sujet de cette épopée; mais l'auteur a su y rattacher une suite de tableaux de mœurs et de réflexions satiriques, où,

sous des masques choisis dans le bas peuple, il châtie les vices, les ridicules et les travers de ses contemporains : c'est une galerie d'Ostade et de Teniers. L'admiration, dont ce poème n'a cessé d'être l'objet, non seulement parmi les Danois, mais encore en Suède, où l'on est si peu ami du Danemark, prouve qu'il possède un mérite réel : cependant les trop longues réflexions, les éternels parodies de l'Eneide et les équivoques licencieuses nous paraissent difficiles à excuser ; la versification et la diction sont remplies de négligences, qu'aujourd'hui on ne pardonne plus à Copenhague, même à ces prétendus grands hommes qui, depuis quelques années, ont essayé de ramener la langue danoise à la barbarie, d'où les bons écrivains du règne de Christian VII l'avaient tirée. Ce poème parut d'abord par fragments imprimés comme les chansons des rues, avec la date : *imprimé cette année* ; mais il est prouvé que la première partie a dû être publiée en 1719. Avant la fin de 1720, il en parut trois éditions complètes ; ce qui jusqu'à présent n'était jamais arrivé à un livre danois. On en a donné, en 1790 ou 1791, une belle édition in-4^o avec gravures. *Pierre Pors* a été traduit en allemand par Scheibe, 1750 ; et il l'a aussi été en suédois. II. *Satires en vers* ; la première paraît avoir été composée en 1718. L'auteur imite plutôt Horace et Boileau que Juvénal. III. *Les métamorphoses*, poème satirique, 1726. L'auteur y fait changer les animaux et les plantes en hommes de diverses professions. IV. *Voyage souterrain de Nicolas Klim*, roman satirique en prose. La première édition, publiée en 1741, est en latin. L'auteur n'osa pas, sous le règne bigot de Christian VI, publier ce roman en langue danoise. Ce n'est qu'en 1739

qu'il en parut une bonne traduction danoise, par M. Baggesen. Coque, in 4^o, avec figures. Ce dans le genre de Lucien et de do, rempli de traits d'une philosophie très indépendante, a été traductivement en allemand, en fin en hollandais, en anglais, en hongrois, et probablement toutes les langues européennes paraissent cependant que ce n'est pas des ouvrages de Holberg ou et son imagination se montre leur plus grande force. La censure l'a forcé à couvrir ses d'un voile allégorique, et pas toujours assez diaphane. Les inventions sont plutôt bizarres que génieuses. Mais le style est gracieux et de chaleur. Ce roman singulier d'être pris pour une histoire véritable par un réaliste allemand, qui l'a cité avec mépris, à l'appui de ses géologiques (1). Parmi les philosophiques de Holberg, *flexions morales*, 1744, traduits en français par Parthenay, 1755 deux volumes in-12, et *lettres*, 1749, méritent d'être cités : on y trouve plus de ce qui est comparable aux meilleurs mémoires du *Spectateur*. Outre les traits de mœurs et des raisonnements philosophiques, on y remarque des essais de critique historique et grand mérite : le cardinal de Louis XIV et Grégoire VII défendus contre les préjugés des historiens allemands ; le cardinal Cromwell y est parfaitement dépeint ; et les grandes qualités de XII n'ont, peut-être, jamais été aussi bien appréciées. On

(1) Ab Imbigne, *Traité philosophique sur divers objets*, Rotterdam, 1750, pag. 228, 229.

per dans cette classe les trois *un grand seigneur*, publiées en 1727, 1737 et dans lesquelles Holberg a détaillé ses voyages. Ce sont en sorte ses confessions. On y entre autres un parallèle des Français, qui a été traduits, il y a huit à dix ans, déplairait pas à Paris. Les *torales* de Holberg n'ont métenu aucun succès. Son *Droit* *sture et des gens*, dont il y a 3 éditions en 1714, 1734 et est remarquable que comme ive de la flexibilité de son ous n'indiquerons pas même : autres ouvrages élémentaires : *verses dissertations* par les-Holberg a voulu payer son mme professeur. Il a écrit des : *polémiques* pour la comanoise des Indes, qui ne l'ensa que par des actions de plennelles. Nous arrivons à : *ages historiques* ; nous n'en que les plus importants : *ire du royaume de Da-*, depuis les temps les plus usques et compris le règne de III, ou jusqu'à l'an 1670, mes in-4^e, Copenhague, 1735 ; souvent réimprimée. es du paganisme et du moyen ont traités fort légèrement ; n'estimait guère les antiquiorait la langue islandaise ou ve ; et d'ailleurs, les grandes es de Shæning, de Suhm, n'avaient pas encore éclairgines de la Scandinavie : mais toire des temps modernes, lans celle des derniers règnes, y appuyé sur des documents x et authentiques, mérite grande confiance. Son style, naturel, comme celui de Vol-

taire, ne conserve pas toujours la gravité historique. II. *État politique, ecclésiastique, géographique, de la monarchie danoise*. Ce tableau statistique, mêlé de beaucoup de détails historiques, parut d'abord en abrégé, sous le titre de *Description*, en 1729, et ensuite dans une forme plus complète, en 1749. III. *Histoire ecclésiastique universelle*, depuis Jésus-Christ jusqu'à Luther, 2 volumes in-4^e. IV. *Histoire générale des Juifs*, 2 volumes in-4^e. Ces deux ouvrages, quoiqu'ils ne soient pas, dans toutes leurs parties, appuyés sur des recherches d'érudition bien profondes, méritent beaucoup d'éloge sous le rapport de la composition et du style : il y règne un esprit de tolérance et de critique, remarquable pour un protestant, surtout à l'époque où ils furent publiés. V. *Vies parallèles de quelques hommes illustres*, 2 vol., 1739. VI. *Vies parallèles de quelques femmes illustres*, 2 volumes ; 1745. C'est de tous les ouvrages historiques de l'auteur, le mieux écrit : les agréments d'une diction animée, élégante et naturelle, y sont relevés par de grands aperçus philosophiques ; mais ces aperçus, moins graves que ceux de Plutarque, ont plus souvent pour objet la faiblesse que la grandeur de la nature humaine : le génie comique prédominait chez Holberg, même lorsqu'il consacrait sa plume aux matières graves. VII. *Description historique et topographique de la ville de Bergen*. Nous regrettons d'avoir à dire que Holberg, affaibli par l'âge, eut le tort de vouloir combattre à armes inégales l'illustre Montesquieu ; il expira, pour ainsi dire, en écrivant ses *Conjecturas sur les vraies causes de la grandeur des Romains*, Leipzig, 1753. Ce petit écrit fut composé

en langue française. Les Danois ont beaucoup écrit sur Holberg. On estime surtout sa *Vie* par M. Wandall, et *Holberg considéré comme poète comique*, par M. le chevalier Rahbeck, professeur à Copenhague. Ce savant littérateur a donné une bonne édition critique des *Oeuvres choisies de Holberg*, en 21 volumes in-8°, Copenhague, 1806-1814. Le théâtre s'y trouve complet, ainsi que les poèmes, l'histoire de Danemark et la plupart des Vies parallèles. Le célèbre historiographe et mécène des lettres danoises, M. de Suhm, a noblement expié quelques jugements sévères que, dans sa jeunesse, il avait hasarés contre Holberg, en retraçant, dans un éloge ingénieux, le caractère de ce fécond et spirituel écrivain.

M. B.—N.

HOLCROFT (THOMAS), auteur dramatique anglais, romancier et traducteur, naquit à Londres, le 22 décembre 1744. Son père était cordonnier, et ne prit aucun soin de son éducation. Le jeune Holcroft commença par exercer la profession paternelle. Il fut ensuite palfrenier chez un M. Vernon. Le soin des chevaux de course lui fut confié; et il devint assez habile en hippiatrice: mais son goût pour l'étude, et ses heureuses dispositions, triomphèrent des obstacles que la fortune lui opposait. Il apprit avec facilité les langues française, allemande et italienne. A l'âge de vingt-cinq ans, s'étant passionné pour le théâtre, il joua d'abord en Irlande, et ensuite sur un des théâtres de Londres, mais toujours avec peu de succès. Il renonça à la profession d'acteur en 1781, après la réussite de sa première comédie, intitulée *Duplicité*. Depuis ce temps il a composé plus de trente pièces, jouées sur différents théâtres de Londres, ou imprimées sans avoir

été jouées. Presque aucune n s'établit au théâtre. Holcroft a aussi les romans suivants, on trouve plus d'imagination que de *Alwyns*, 1780; *Anna-St.*, 1792; *Hugh Trevor*, 6 vol., *Brian - Perdue*, 1807; trad français par Bertin, sous ce *Le fils perverti par son père*, 4 vol. in-12. Il a traduit la *Vie de Voltaire*, in-12; les *moires du baron de Trenck*, in-12; *l'Histoire secrète de l de Berlin*, par Mirabeau, 2 vol. les *Veillées du château*, de M Genlis, 5 vol. in-12; les *Ouv posthumes de Frédéric II, Prusse*, 13 vol. in-8°; un *de Lavater sur la Physiogn*, 3 vol. in-8°. Holcroft avait les principes de la révolution gaise; et en 1794 il fut sur l d'être mis en accusation comm pable de haute trahison. Sa d production fut ses *Voyages en magne et en France*, 2 vol. Cet ouvrage, dit un biograp glais, comme quelques autres spéculations, lui profita plu son libraire. En 1782 il av blié un poème intitulé le *Scep* ou *Bonheur de l'homme*, remarquable par le talent poe que par les sentiments irreligie manifeste l'auteur. Holcroft f dans son incrédulité durant t cours de sa vie; mais il se rét sa mort, qui eut lieu le 25 1809. On a publié récemment, i dres, ses *Mémoires*, écrits en par lui-même, 3 vol. in-12, av portrait.

W—
HOLDER (WILLIAM), eccl tique anglais du xvii^e siècle, n le comté de Nottingham, fut no en 1642, recteur de Blechin dans le comté d'Oxford. Ce

559 il acquit : grande célébrité en enseignant à un jeune homme de distinguer le sourd et le muet de naissance. C'était la première fois qu'on était heureux de ce genre ; mais ce jeune homme, nommé *Alexandre*, et fils d'un amiral, ayant ensuite, loin de son maître, ce qu'il avait appris, fut mis entre les mains du docteur Wallis, qui lui rendit de la parole. Ce fut le sujet d'une dispute littéraire entre ces deux savants, tous deux s'attribuant la découverte de l'entreprise. Holder mourut à Londres, le 24 janvier 1697. Il n'était non seulement très instruit, mais qu'on appelle un grand virtuose aussi habile dans la pratique qu'éclairé dans la théorie de la musique. Ses ouvrages sont : I. *Eléments de discours*, ou *Essai de recherches sur la production naturelle des sons, avec un Appendix contre les sourds et muets*, 1669. Cet ouvrage est spécialement recommandé, par le docteur Burney, pour les études lyriques et aux compositions musicales vocales, auxquels l'audition des combinaisons de lettres et de syllabes, si dures et si discordantes, par la difficulté de les prononcer, elles arrêtent ou altèrent la langue dans son passage. C'est dans cet ouvrage, qu'il expose la méthode qu'il avait imaginée pour apprendre à parler aux sourds-muets. II. *Supplément aux Transcendens philosophiques de juillet*, avec des *Reflexions sur une lettre du docteur Wallis qui y est contenue*, 1678, in-4°. III. *Traité des éléments naturels et des principes de l'harmonie*, 1694, in-8° ; ce qu'on dit écrit avec beaucoup d'art. IV. *Discours sur le son*, avec l'application du jour et de la nuit, du mois lunaire et du soleil, etc. 1694, in-8°.

L'auteur y signalait l'imperfection du calendrier Julien dont on faisait encore usage en Angleterre (Voy. GABRIEL XIII). Holder eut beaucoup de part à la première éducation du célèbre architecte sir Christophe Wren, dont il avait épousé la sœur. L.

HOLLAR (WENCESLAS), dessinateur et graveur, naquit à Prague en 1607, d'une famille noble, qui avait perdu toutes ses possessions lors des troubles de la Bohême, et pendant la guerre de trente ans. Il quitta sa patrie pour aller s'établir à Francfort-sur-le-Mein, où il perfectionna son talent sous la direction de Mérian. Destiné à mener une vie errante, et à lutter sans cesse contre la fortune, Hollar suivit en Angleterre le célèbre comte d'Arundel, qui le recommanda au roi Charles I^{er}. Il s'occupait alors de graver plusieurs pièces du cabinet de son protecteur, lorsqu'ayant été arrêté comme royaliste à l'époque des troubles arrivés en Angleterre, et s'étant échappé avec peine, il alla rejoindre le comte d'Arundel à Anvers : mais ce seigneur ayant quitté les Pays-Bas pour voyager en Italie, Hollar se trouva dans un grand dénûment, et fut forcé, pour subsister, de travailler pour les libraires et les marchands d'estampes, qui, profitant de sa détresse, lui payaient ses ouvrages le moins cher possible. Cependant, après la mort d'Ol. Cromwell et l'abdication de Richard, Charles II ayant été rappelé, Hollar retourna en Angleterre, où il espérait qu'on lui tiendrait compte de son dévouement à la cause royale : mais son attente fut trompée. Livré de nouveau à la cupidité des libraires et des marchands d'estampes de Londres, il gagnait à peine de quoi vivre. Pierre Sirut n'eut pas de honte de lui donner trente shillings

pour le dessin et la gravure de la Vue de Greenwich, en deux grandes planches. Hollar termina sa carrière à Londres en 1677. Il eut le sort de beaucoup d'autres grands artistes : il vécut et mourut dans la misère ; et, après sa mort, ses estampes se vendirent souvent plus cher que ses planches n'avaient été payées. Cet artiste est peut-être le graveur qui est parvenu avec la pointe seule à donner le plus de fini et d'effet à ses ouvrages. Il excella dans le talent d'exprimer la finesse du poil des animaux, les insectes, les fourmures, les coquilles, même le paysage. Il a gravé un grand nombre de portraits, en général fort estimés, entre autres celui d'Albert Durer. Ses morceaux d'histoire, en grand, le sont beaucoup moins ; on y remarque des incorrections, et surtout de la rondeur dans les extrémités. Ses vues et ses paysages sont traités avec beaucoup de goût et de finesse. L'œuvre de ce maître est considérable ; on le fait monter à 2400 pièces. P—E.

HOLLEBECK (EWALD), théologien hollandais, qui, de l'académie de Groningue, fut appelé à l'université de Leyde en 1762, a fait époque en Hollande, par la part qu'il a eue au changement de la méthode de prêcher que l'on y a suivie depuis la réformation. C'était une méthode exégétique, dogmatique, polémique, que réprouvaient également les progrès de la raison et ceux du goût : mais on craignait de toucher à l'arche sainte ; et quand le respectable Hollebeck osa le premier faire soutenir des thèses en faveur d'une méthode, meilleure sans doute que la méthode anglaise, sans être encore la bonne, ce fut un scandale universel ; l'on voyait déjà les portes de l'enfer s'ouvrir contre l'Eglise. Hollebeck soutint le choc avec calme et courage.

L'ancienne méthode de prêcher est aujourd'hui généralement abandonnée ; et l'on est allé, à coup sûr, au-delà du perfectionnement ambitionné par le digne professeur auquel nous consacrons cet article. Sans le vouloir, (car on n'unissait pas plus de modestie à plus de mérite), il s'était peint lui-même dans sa harangue inaugurale, *De theologo non veri orthodoxo nisi verè pio* (cela encore était paradoxal pour beaucoup de gens), Leyde, 1765, in-4°. Nommé recteur de l'université en 1764 et en 1780, il prononça, la première fois, un discours, *De divinæ revelationis in Belgio contemptu, atque causis ejus præcipuis* ; — la 2°. *De utilitate ex incredulorum contra sacras litteras conaminibus in religionem christianam redundante*. Hollebeck mourut à Leyde, le 24 octobre 1796.

M—ON.

HOLLIS (THOMAS), né à Londres en 1720, voyagea dans une partie de l'Europe. Sa passion pour la liberté était extrême. Il avait sept portraits de Milton, et quelques uns de ses meubles qu'il gardait comme des reliques. Ce n'était pas au poète qu'il adressait ces hommages, c'était à l'enfant de l'infortuné Charles I^{er}. Il dépensa beaucoup pour l'intérêt de la cause des Anglo-Américains. Quoique né avec une fortune médiocre, son économie lui donna le moyen de faire de grandes libéralités. Il mourut en 1784, âgé de soixante-quatre ans. On a de lui, des *Mémoires* de sa vie, imprimés à Londres, 1780, 2 vol. in-4°, avec de belles gravures de Bartolozzi. On y trouve les portraits de plusieurs hommes obscurs, mais zélés défenseurs de la liberté. Au-dessous, on voit toujours le bonnet de la liberté ; et le plus souvent ce bonnet est entre deux poignards. Z.

KIOLD (THÉODORE DE), naturaliste danois, fut d'abord chirurgien et ensuite de médecine à l'académie à la faveur de la reine douairière-Marie, lui ouvrit les honneurs; il fut anobli, conseiller des conférences, Danebrog, grand-maître de la reine douairière, etc. Il doit passer à la postérité, par un magnifique ouvrage sur les champignons, pour lequel il a rassemblé des matériaux pendant toute sa vie, qui n'a été tiré qu'à un petit nombre d'exemplaires, sous le titre: *Beata ruris otia fungis pensata à Th. Holmskiold*, in-folio. Le premier volume par l'auteur en 1790, les *clavariae* et les *ramariae*. Holmskiold voulait réunir ce volume de *coryphaei*. Le second volume, publié après la mort de l'auteur, en 1799, par un autre savant naturaliste, renferme des espèces, *nidularia*, *pezizaria*, *merulinus*, *boletus*, *lytaria* et *agaricus*. Les planches, au nombre de 32 dans le premier volume et de 42 dans le deuxième, sont d'une exécution qui plait à tout le monde. Les champignons y sont représentés dans toutes les phases de leur développement, depuis le plus petit bouton jusqu'à l'état de mort. Le texte latin est plein de recherches et d'intéressants: on y trouve, à l'article *Clavaria militaria*, la description du prétendu insecte sur lequel Torrubbia, Hill, Edwards et autres, ont tant fait faire à M. Pinkerton, et qui n'est si singulière. C'est tout un champignon qui croît sur les bords de quelques mouches,

et qui se trouve même en Suède: Holmskiold, dont le nom patronymique était Holm, mourut en 1793.

M. B.—N.

HOLMSTROEM (ISAAC), poète suédois, secrétaire de Charles XII et conseiller de guerre, accompagna ce héros en Pologne, et l'amusa par ses saillies. Charles lui dit un jour; qu'il ne valait rien pour être officier: « Je pourrais cependant, répondit Holmstroem, trembler dans une paire de grosses bottes, aussi bien qu'un certain général de notre con naissance. » Ce général était un favori; mais le roi pardonna la plaisanterie du poète, et passa à un autre sujet. Holmstroem mourut en 1708, en Lithuanie. Parmi ses vers, qui la plupart sont pleins d'esprit et de grâce, on distingue l'épithaphe du chien favori de Charles XII, nommé Pompo ou Pompée. Cette épithaphe a été traduite en latin, de la manière suivante:

Regalis lecti catalus qui parte receptus
Pompas, Augusti cura fidelis erat.
Ecce tamen scio fractus, laqueoque viarum,
Effertur regis mortuus ante pedes.
Optarent multae sic vivere posse puellae;
Herodes multi sic potuisse mori.

C.—AV.

HOLOBOLUS (MANUEL) vivait dans le treizième siècle, sous Michel Paléologue et Andronic son fils. Il fut grand protosyncelle, et orateur ou rhéteur de l'église de Ste-Sophie. La fonction de l'orateur, comme nous l'avons déjà dit à l'article EUSTATHE, était d'expliquer l'Écriture sainte. Il paraît qu'Holobolus se délassait de ses graves devoirs dans le commerce des Muses. On a de lui des vers adressés à l'empereur Michel et à son fils (ils sont encore inédits); et des scholies sur le second *Autel* de Dosidas. Valckenaer les a publiées le premier dans le douzième chapitre de sa *Dialectique*; et depuis, M. Jacobs les a réimprimées dans son commentaire

sur les *Analectes* de Brunck. Ces scholies sont fort utiles pour l'intelligence de ce poème obscur ; et, comme il est presque impossible qu'un ecclésiastique grec du treizième siècle, ait en assez d'érudition pour les composer, on peut, sans trop craindre de se tromper, admettre l'idée de Valckenaer, qui suppose qu'Holobolus a copié quelque ancien manuscrit. Is. Vossius a prétendu que Saumaise, dont il existe un commentaire sur Dosiadas, avait dérobé à Holobolus tout ce qu'il y a de passable dans ses remarques. Il ne faut pas se presser de croire Vossius, homme téméraire et passionné ; mais il est juste pourtant d'observer que Fabricius l'a fort mal réfuté. « Il est très vrai, » dit-il dans sa Bibliothèque grecque » (tom. III, page 812), que Saumaise n'a point nommé Holobolus ; » mais il parle sans-cesse des scholies grecques : il avoue qu'elles lui ont été utiles ; et même assez fréquemment il en cite le texte. » Le fait est que Saumaise, dans ses notes sur le second *Autel*, ne fait aucune espèce de mention, ni directe ni indirecte, des scholies grecques. On doit conclure de ce silence, non pas qu'il ait voulu se les approprier, mais qu'il ne les connaissait pas. Un savant tel que Saumaise n'avait pas besoin de voler quelques explications à un chétif grammairien ; et pouvait bien de lui-même trouver ce qu'un Holobolus avait su découvrir. B—ss.

HOLOPHERNE. Voy. JUDITH.

HOLOPHIRA, épouse d'Orchan, est célèbre dans l'histoire des Ottomans, par l'événement qui la fit entrer dans la famille du fondateur de leur empire, à-peu-près comme les Sabines devinrent mères du peuple romain. Un gouverneur grec de Bilejiki, en Natolie, était père d'Holophi-

ra, et se préparait à célébrer ses noces avec un jeune homme de sa nation. Othman, la tige des Sultans, souverain encore faible, mais brave, entreprenant, objet de jalousie et de crainte pour les gouverneurs grecs, dont les territoires étaient mêlés avec ses possessions concédées ou usurpées, Othman fut invité à la fête solennelle qui devait signaler ce mariage. Un commandant grec, dont il avait acquis la bienveillance, l'avertit qu'en l'invitant, ses voisins n'avaient cherché qu'à le surprendre, et à le faire tomber dans un piège où il devait laisser la vie. Othman opposa la ruse à la ruse, et pria le commandant grec de recevoir en dépôt dans le château de Bilejiki, ses femmes et ses trésors, affectant de craindre une invasion hostile, pendant qu'il serait absent de ses propres domaines. Les fêtes nuptiales devaient se passer en pleine campagne : Othman envoya à Bilejiki ses chariots couverts, qui étaient censés contenir ses effets les plus précieux, mais qui ne renfermaient que des armes et des flambeaux : sur les chariots se trouvaient quarante personnes cachées sous de longs voiles ; ces prétendues femmes étaient des soldats déguisés. Tout ce convoi ne fut pas plutôt introduit dans le château de Bilejiki, qu'Othman parut accompagné de peu de gens ; mais, près du lieu de la fête, il avait disposé en embuscade cent hommes déterminés, prêts à paraître au premier signal. Les soldats déguisés jetèrent leurs voiles, et saisissant leurs flambeaux et leurs armes, ils incendièrent le château et égorgèrent la garnison sans défense : à la vue de l'embrasement, l'embuscade se montra ; Othman, à la tête de ses soldats, fondit sur tous les convives, dont il ne permettait que la perfidie : le gouverneur

li fut tué; la belle Holophira, tomba au pouvoir d'Othman, et mourut sur-le-champ pour épouse de l'Orchan. Holophira devint la femme du prince Soliman, qui passa le reste de sa vie en Europe, et d'Orchan qui fut le premier. Cet événement eut lieu vers l'an de l'hégire 11209 de J.-C. S—r.

STEIN, l'une des plus illustres figures de l'Allemagne, a donné des lois au Danemark, à la Suède, à la Russie (Voy. l'*Art de vérifier les dates*, tom. III, p. 475 et suiv.) — Frédéric, duc de HOLSTEIN-RODE, neveu de Charles XII, roi de Suède, né à Stockholm le 9 août 1680, succéda à son père Frédéric IV, tué d'un coup de canon à la bataille de Clinow, en 1702. Le duc était depuis long-temps gouverneur commun par ses ducs et par ses rois de Danemark : Christian III, ainsi réglé, lors de son élection de Danemark; mais ce traité, dicté par l'amour fraternel, devint le théâtre de guerres dont les ducs de Holstein furent presque constamment les victimes. Charles XII mit beaucoup de peine à défendre les états échus au duc; mais accablé lui-même de la fortune, il ne put les garantir d'un ravissement général. Le traité de Stockholm, en 1720, détacha le Holstein le Sleswig, pour le réunir au Danemark. Le jeune duc vit avec beaucoup d'arrangement; et appuyé de la cour de Russie, qui lui destinait sa fille, il réclama contre l'union: mais la mort de Pierre le Grand ne lui permit pas de faire valoir ses droits par les armes. L'impératrice prit à son tour la défense du duc de Holstein; et le roi de Danemark s'obligea, en 1752, à lui payer un million de rixdales pour l'indemnité du duché de Sleswig. Char-

les - Frédéric refusa d'accepter cette condition, espérant que des circonstances plus favorables le mettraient à même de recouvrer ses états; mais il mourut dans l'intervalle, le 18 juin 1759. Il laissa de son mariage avec Anne, fille de Pierre-le-Grand, un fils nommé Charles-Pierre Ulric, qui succéda à sa tante Elisabeth sur le trône de Russie, sous le nom de Pierre III. (Voy. PIERRE III.) W—s.

HOLSTEIN (JEAN-LOUIS DE), comte de Lethrabourg, ministre d'état en Danemark, naquit, en 1694, d'une famille très-ancienne, originaire du Mecklembourg. Après avoir fait de bonnes études, d'abord à Hambourg, sous le savant J. Alb. Fabricius, puis à l'université de Kiel, il acheva de développer dans ses voyages le goût naturel qu'il avait pour les sciences et pour les lettres. De retour dans son pays, il y occupa successivement les postes les plus importants et les plus honorables, mérita la confiance des rois Frédéric IV, Christian VI, Frédéric V, jouit de l'estime de ses concitoyens, et se montra, dans tous ses emplois, le protecteur éclairé autant que zélé des sciences, de l'instruction publique, de la religion. Il eut, avec le célèbre Gram (Voy. ce nom), une grande part à la fondation de la société royale des sciences de Copenhague, en 1742; et il en fut le premier président. Il établit, à Copenhague pour le Groënland, et à Drontheim pour la Laponie, des écoles de missionnaires destinés à porter dans ces pays sauvages les bienfaits du christianisme. On publia, sous ses auspices, des dictionnaires et des grammaires de ces deux langues. Il possédait, à quelques lieues de Copenhague, la belle terre de Lethrabourg, lieu fameux dans l'histoire du pays: ce lieu fut, au temps du paganisme, la résidence des rois, sous

le nom de *Leire*; et il conserve encore quelques vestiges de cette ancienne époque. C'est là que le comte de Holstein avait rassemblé une bibliothèque considérable, des collections de cartes géographiques, de médailles, etc. etc.; et, dans ses jardins, des statues, des inscriptions, des monuments, disposés avec intelligence, qui retraçaient successivement à la mémoire les principaux événements de l'histoire du Nord. Il a laissé, en manuscrit, une traduction de Tacite, et des Mémoires français sur la vie de son père Jean-George de Holstein, et sur la sienne propre, jusqu'à l'année 1727. Il mourut d'une maladie aiguë, le 29 janvier 1763.

M—N—D.

HOLSTENIUS (Luc), dont le nom allemand était *Holste*, et non *Holstein*, naquit en 1596. Quand il eut achevé ses études dans le gymnase de Hambourg, sa patrie, il se rendit à Leyde. Vossius, Meursius, Heinsius, Scrivérius, faisaient alors l'ornement de l'université de cette ville. Il suivit exactement leurs leçons; et, après avoir été leur disciple, il devint leur ami. Vers le même temps, il se lia avec le célèbre Cluvier, qui le prit pour son compagnon de voyage, lorsque, vers 1618, il parcourut à pied l'Italie et la Sicile. Ce voyage fini, Holsténius revint à Leyde, où il reprit le cours de ses études; et, pour suppléer à son peu de fortune, il se chargea d'une éducation particulière. Une plus belle carrière sembla, peu de temps après, s'offrir à ses talents. Une place vaquait dans le gymnase de Hambourg; il la demanda: son mérite était incontestablement plus grand que celui de ses concurrents; d'ailleurs ils étaient étrangers, et l'on ne doutait pas que le sénat ne s'empressât, pour l'honneur et l'avantage de l'école, de favoriser Holsténius, ou

plutôt de lui rendre justice. Mais fut autrement. On le rejeta, et préféra un homme inconnu, dément sensible à ce déplaisir, Holsténius renonça dès-lors pour sa patrie, et résolut de consacrer à des étrangers des talents qu'elle eût pu lui donner. Ses liaisons avec Cluvier avaient inspiré le goût de la philie savante; et il avait formé le projet de donner un recueil de tous les *petits* géographes latins. En 1622, il passa en terre, avec l'intention d'y aller dans les bibliothèques publiques particulières, des matériaux pour l'exécution de son travail. Après deux ans de Londres et à Oxford, il se rendit à Paris, où il fut bientôt admis à la société des frères Dupuy, tous les hommes distingués de la nation. Le président de Mesmeché de son mérite, lui confia de sa bibliothèque: emploi commode, qui le mettait au milieu des livres qu'il aimait. C'est vers cette époque qu'il faut placer sa conversion à la religion catholique. Les biographes ont attribué son changement de communion au ressentiment qu'il avait conservé de l'inférence donnée à ses concitoyens par le sénat de Hambourg. Cet événement était déjà trop ancien pour que Holsténius pût en garder un souvenir bien vif. Mais il prétendit qu'il ne s'était fait ce changement que pour avoir un libre accès dans les bibliothèques d'Italie, qu'il voulait aller visiter. Ce motif plus chrétien, ni plus vrai que l'autre. Les bibliothèques n'étaient pas plus alors qu'elles ne le sont maintenant fermées aux protestants; et il n'était pas plus aisé d'y entrer, ni de soutenir sa confession. Il vaut mieux

Holsténius lui-même, sur les motifs de sa conversion. « Depuis le moment, » écrit-il à Peiresc, où je commençai, » fort jeune encore, à goûter la philosophie platonicienne, dans les » ouvrages de Maxime de Tyr, de » Chalcidius et d'Hieroclès, je sentis naître en mon ame un vif » désir, d'abord d'approfondir, puis » d'éclaircir et de propager, autant » qu'il serait en moi, cette divine méthode de philosophie. L'utilité infinie que je retirai bientôt de ces » recherches, me confirma singulièrement dans cette pensée. En effet, » voyant que Bessaiion, Steuchus, et » d'autres philosophes, confirmaient, » par les écrits des Pères, la doctrine » de Platon, je m'enfonçai tout entier dans la lecture des ouvrages » où ils ont traité, soit en grec, soit » en latin, de cette théologie contemplative et mystique, par laquelle » l'ame s'élève vers Dieu. Cette lecture me conduisit à admirer de toute mon ame la manière solide et » divine dont les Pères philosophent; » et je me vis placé, à mon insu, » presque dans le sein de l'église catholique. St. Augustin, dans ses » confessions, fait de lui-même un semblable récit. Ces contemplations » divines élevèrent tellement mon » ame à la connaissance de la vérité, » l'affermirent tellement, que désormais elle ne se traîna plus autour » de ces petites questions, et de ces » minutieuses difficultés, dont les novateurs ont coutume d'embarrasser » l'affaire de la foi. » On a dit que les Jésuites, et particulièrement le P. Sirmond, avaient eu une grande part à la conversion de Holsténius, et que la Société fit beaucoup d'efforts pour se l'attacher. Cela est avancé sur des indices qui ne sont pas des preuves. Nous avons quelques lettres de Hol-

ténius au P. Sirmond; mais elles sont très postérieures à l'époque dont il s'agit, et il n'y est parlé que de littérature. « J'ai toujours évité avec le » plus grand soin, écrit-il à Peiresc, » d'offenser en rien quelqu'un de cette » Société, qui change en causes publiques les causes particulières; mais » je la cultive avec toute sorte d'honnêtetés et de bons offices, et je reconnais que je ne lui ai pas de médiocres obligations. » Cette lettre est de 1634, huit ans environ après la conversion de Holsténius; et les obligations dont il y est question, peuvent s'entendre des démarches que le général de la Société faisait alors auprès du cardinal Barberini, pour faire obtenir à Holsténius quelque place stable et lucrative. Au reste, si nous avons remarqué qu'il n'est pas bien prouvé que les Jésuites aient opéré le changement de religion de Holsténius, ni qu'ils aient voulu lui faire prendre leur habit, c'est uniquement par esprit d'exactitude : car il serait fort vraisemblable et fort naturel qu'ils eussent tâché de gagner à la communion catholique et à leur Société un homme de ce mérite. Les frères Dupuy avaient inspiré au célèbre Peiresc une grande estime pour le jeune Holsténius. Peiresc, qui fut toujours plein d'un zèle ardent pour les lettres et les littérateurs, le recommanda fortement au cardinal François Barberini, qui, à cette époque, était en France, avec le titre de nonce du pape Urbain VIII, son oncle. En 1627, Holsténius partit pour Rome, et il vécut dans le palais du cardinal, qu'il appelle justement son Mécène, son patron, son bienfaiteur. Il fut bientôt lié avec les hommes les plus distingués par leur rang dans les lettres et dans le monde : on le recherchait, on allait au-devant de lui. Enfin,

il ne réussit pas moins en Italie, qu'il ne l'avait fait en Angleterre et en France. La bibliothèque du Vatican lui offrit beaucoup de secours pour son projet favori d'une édition des *petits géographes*. Il se plaignit souvent des obstacles que lui opposait le peu de complaisance du gardien, qu'il compare au dragon des Hespérides. C'était alors Contiloro qui exerçait cette fonction. A Contiloro succéda Horace Giustiniani, dont il n'eut pas à se louer davantage, et dont il se plaint aussi, quoiqu'avec moins d'amertume. L'étude des Platoniciens, qu'il avait toujours aimés, le détournait un peu de ses géographes. Peiresc lui avait fait présent de plusieurs ouvrages inédits de lamblique, de Proclus, d'Olympiodore, d'Heimias, de Damascius, de Théon, de Psellus; et, dans son zèle, Holsténius rêvait qu'il pourrait donner au monde savant le recueil de tous ces philosophes traduits et commentés. A ces deux grands desseins, il joignait celui d'une collection considérable d'homélies inédites de Pères grecs, recueillies par ses soins dans les différentes bibliothèques des pays qu'il avait successivement habités. Il avait même déjà, en 1627, contribué utilement à l'édition de St. Athanase, publiée par les libraires de Paris. Il était en même temps fort occupé de géographie positive. Il avait fait, pour son cardinal, une carte de tout le territoire de Rome, qui avait eu beaucoup de succès, et qui devint pour lui l'occasion et la cause de travaux très considérables sur les voies romaines, et sur les provinces appelées *Suburbicaires*. Il méditait un ouvrage, où il aurait consigné ses recherches, redressé les nombreuses erreurs de Cluvier, et où il aurait, d'après les passages des auteurs étudiés soigneusement sur le terrain et

la mesure à la main, établi les véritables positions des lieux. Cet ouvrage n'a point paru; mais il reste quelques-unes de ses observations dans des notes sur Cluvier, que nous indiquerons plus bas, et dans les cartes de la galerie géographique du Vatican, qui fut, en 1632, restaurée sous sa direction. A cette époque, l'existence d'Holsténius n'était pas encore fort brillante. Il est vrai que son cardinal lui avait obtenu la prévôté de l'église de Hambourg; deux canonicats, l'un dans l'église de Brème, l'autre dans celle de Eutin; une prebende et deux bénéfices simples dans celle de Lubeck. Mais la guerre de trente ans, qui désolait alors l'Allemagne, ne lui permettait pas d'en prendre possession; et plus tard, la paix, en confirmant les droits des Luthériens, lui ôta, de ce côté, tout espoir de fortune. Il semble au reste, qu'il était, vers le même temps, chanoine de Cambrai et de Cologne; et ces deux bénéfices n'étaient pas, comme les autres, au pouvoir des protestants. Il fut, en 1629, chargé d'une mission qui lui fut très avantageuse. Le pape l'envoya porter à Varsovie le chapeau de cardinal au nonce Santa-Croce, qui lui fit un présent considérable, et dont il sequit l'estime et la bienveillance. Il revint à Rome, ayant encore augmenté ses collections littéraires; car il avait, dans toutes les villes, visité les bibliothèques, et recueilli partout des matériaux et des secours pour les grands travaux qui l'occupaient, et qu'il ne terminait pas, parce qu'il attendait toujours quelque pièce importante qu'il manquait (Denys de Byzance, par exemple, dont P. Gilles avait en un manuscrit que l'on ne pouvait retrouver); ou parce qu'il ne pouvait jamais réussir à se contenter; peut-être aussi parce qu'il craignait les jugements du

et surtout parce qu'il était, à l'air, de ces esprits laborieux, paresseux, qui aiment à l'occupation, à passer d'une œuvre à une autre, et qui, commençant des ouvrages immenses, finissent par laisser que des recueils et des brouillons de ses projets, déjà si vastes, pour en oigner bientôt un autre, celui de recueillir de tous les monuments, et les actes qui concernent l'histoire des papes. Une lecture critique de l'histoire du bibliothécaire, écrivain utile et trop négligé, l'avait jeté sur cette nouvelle étude. Il s'aperçut qu'Alph. Chacon, Panvinio, et les autres biographes des saints pontifes, laissaient beaucoup à désirer; et, s'étant mis à chercher dans les bibliothèques de Rome, trouva un nombre immense de documents inédits de la plus grande importance : mais il recueillit, et ne rien. La critique de la *Bible*, les monuments anciens l'occupèrent. Il collationna des manuscrits de l'ancien Testament; il fit un recueil considérable d'inscriptions. Ses travaux furent, ainsi que les autres, perdus pour le public. Dans une lettre à l'abbé Bouquet, il a critiqué agréablement cette méthode de Holsténius, d'amasser tout et de ne rien publier, ou de ne publier que de très courts morceaux. Le comte de Bouchard vivait à Rome, en l'amitié de Holsténius. « Je ne le voyais point, lui dit Balzac, des richesses de M. Holsténius; je me plaisais seulement de son ménage. Que sert l'abondance de la libéralité?... Il faudrait qu'il en eût un peu, ou qu'il donnât quelque chose. Et quoique je sache qu'il ne s'occupe que pour la postérité, et qu'il ne s'occupe que pour nos neveux, il me semble qu'il ne devrait pas cependant nous

à déshériter, ni garder la meilleure partie de sa gloire pour un avenir qu'il ne verra point. » En 1636, le cardinal s'attacha plus particulièrement Holsténius : il lui confia la garde de sa bibliothèque, que quittait Suarès, promu à l'évêché de Vaison; et l'ayant fortement recommandé au pape Urbain VIII, il obtint, pour son protégé, un canonicat du Vatican. Le successeur d'Urbain, Innocent X, ne témoigna pas moins de bienveillance à Holsténius; il le fit garde de la bibliothèque du Vatican, et avait même l'intention de lui donner le chapeau, en reconnaissance du zèle avec lequel il s'était employé pour accommoder les différends qui existaient entre lui et les Barberini. Holsténius fut aussi dans la faveur d'Alexandre VII, qui porta la tiare après Innocent. Alexandre le fit son commensal; il le chargea de plusieurs grandes affaires. Ce fut Holsténius qui fut envoyé à Inspruck, auprès de la reine Christine, pour recevoir son abjuration, et l'admettre dans la communion catholique. Cette distinction tenait très probablement au même motif qui l'avait fait choisir pour le voyage de Pologne, à sa connaissance de la langue allemande, que personne, à la cour de Rome, n'entendait et ne parlait. C'est ainsi qu'il avait été employé à la conversion de Frédéric, landgrave de Darmstadt, qui se fit catholique en 1637. Depuis, il employa son éloquence, avec un égal succès, à la conversion d'un grand seigneur danois, nommé Ranzau. Quoique catholique très zélé, Holsténius s'opposait, autant qu'il fut en lui, à la censure, souvent trop rigoureuse, que la congrégation de l'*Index* exerçait contre les ouvrages des réformés. Il obtint que le livre de Grotius, *Sur la liberté de la mer*, pût se vendre

publiquement à Rome. Il défendit aussi l'*Aristarque sacré* de Dan. Heinsius, auprès de son cardinal. A cette occasion, nous traduirons un passage d'une de ses lettres : « Un » des cardinaux les plus distingués, » qui se croit et à qui beaucoup de » gens croient un esprit peu com- » mun, se trouvait, il n'y a pas long- » temps, à la congrégation de la cen- » sure des livres, où il était question » d'*expurger* la Bibliothèque de Ges- » ner; et, comme les noms de tant » d'écrivains lui donnaient de l'impa- » tience, il dit tout haut que, s'il en » était le maître, il brûlerait la plus » grande partie des livres, et, parti- » culièrement jusqu'au dernier, ceux » qui traitent de littérature et d'érudi- » tion littéraire; en un mot, qu'il ne » conserverait qu'un petit nombre de » théologiens et de jurisconsultes. » Le savant bibliothécaire avoue qu'il n'osa pas prendre en ce moment la défense des lettres contre un si injuste préjugé; mais il témoigna suffisamment ce qu'il en pensait, en s'abste- » nant, dès ce jour, de paraître aux as- » semblées de cette congrégation. Ce qu'il faut encore remarquer et louer dans le caractère de Holsténius, c'est un extrême éloignement pour certaines minutieuses difficultés qui embar- » rassent la théologie, et ont pro- » duit bien des schismes. Dans une congrégation qui eut lieu en 1639, pour le rapprochement des Grecs et des Latins, il ne craignit pas de dire que cette déplorable dissension qui sépare l'Eglise d'Orient de celle d'Occident, doit être principalement attribuée à ces hommes qui, par un vain amour de dispute, mettent tout en controverse; qui jugent avec témérité de choses qu'ils connaissent mal, et qui, au lieu de citer l'Ecriture, les conciles ou les Pères, n'ont à pré-

senter que de frivoles et faibles argumens. Dans l'été de 1659, Holsténius fut attaqué d'un mal de reins fort grave; et après diverses altérations de santé et de rechutes, il mourut, le 2 février 1661, à l'âge de soixante-cinq ans. Il institua le cardinal Barberini son légataire universel; et dans la distribution de différents legs particuliers, il n'oublia pas la ville de Hambourg, à laquelle il fit présent d'un assez grand nombre de manuscrits grecs. Mais son neveu Lambecius fut oublié. Le caractère de Lambecius lui avait beaucoup déplu, et il avait même eu à lui reprocher un tort très grave. Lambecius, qu'il avait pendant deux ans traité à Rome, moins comme un neveu que comme un fils, avait eu le projet de lui dérober plusieurs manuscrits. Son oncle en fut instruit, et ne lui pardonna jamais cette ingratitude et cette bassesse de cœur. Pour ne pas enfler cet article, déjà bien long, de détails peu importants, et que l'on peut voir d'ailleurs dans la *Cimbria litterata* de Moller, nous passerons à l'indication rapide des ouvrages de Holsténius. On trouve dans le *Proclus* d'Elmenhorst, publié à Leyde en 1617, une petite pièce de vers iambiques adressés par Holsténius à l'éditeur. C'est, à ce qu'il semble, la première fois que son nom parut en public. Il fit imprimer, dans la même année, une *Élégie* latine sur la mort d'Eric Sandmann, fils d'un médecin de Hambourg; et en 1627, époque de son arrivée à Rome, il célébra, par un épithalame en vers phaléaques, le mariage de Taddéo Barberini et d'Anna Colonna. Malgré la gravité de ses études, Holsténius aima toujours la poésie latine, et la cultiva même avec succès. On trouve dans ses *Lettres* (pag. 80, 461) quelques vers qui ont du mérite

icilité. Il en avait fait d'autres, perdus, ou que du moins nous pu trouver. Nous avons, par , inutilement cherché ceux posa, à la demande de Peir la mort de l'orientaliste d. En 1621, il avait fait per l'Institution péripatétique esius. Il contribua utilement, nous l'avons déjà dit, par la on latine de sept homélies, on de saint Athanase don- ris en 1627. Il ne fut pas tile à celle d'Eusèbe, que le r publia en 1628, en corri- ar un manuscrit de la biblio- lu Roi, le traité contre Hié- et en y joignant de bonnes es. Elles ont été réimprimées rius, qui a placé ce traité d'E- suite de la Vie d'Apollonius ostrate. Un ouvrage plus im- c'est l'édition grecque et latine ma à Rome, en 1630, de la *Vie* agore et du traité de l'*Antre* mphes par Porphyre. Il y ne Dissertation sur la vie et e de Porphyre, que l'on peut un chef-d'œuvre de critique titude. Holsténius, dit Ruhn- u commencement de sa *Vie* zin, « Holsténius, homme grande et profonde érudition, é de la Vie, des études et des ges de Porphyre, avec une *diligence*, qu'il a laissé un e de la manière d'écrire la bio- ie savante. » Les différents de Porphyre ont réimprimé l de Holsténius; et Fabricius la Vie de Porphyre dans le me de sa Bibliothèque grec- st un des morceaux que l'on retter de ne pas trouver dans de Harles. Holsténius mit au 1638, les Pensées de Dé- , de Démophile et de Secun-

us, en grec et en latin. Ces courts et minces opuscules n'avaient pas en- core été imprimés. Gale les a redon- nés depuis dans ses *Opuscula my- thologica*; et il a conservé les petites notes du premier éditeur. Dans la mê- me année, Naudé donna le *Traité* de Sallustius, sur les dieux et le monde, traduit par Leo Allatius, avec des re- marques que Holsténius lui avait com- muniquées. On les trouve aussi dans le recueil de Gale, que nous venons de citer. En 1641, Holsténius envoya à Elzevir quelques notes sur Apollon- ius de Rhode. Il les avait extraites des marges de son exemplaire. Elze- vir les mit à la fin de l'Apollonius de Hölztlin, où elles ne remplissent pas tout-à-fait six pages, et valent peut-être autant que les 360 pages du commentaire de Hölztlin. Cramoisy imprima en 1644, à Paris, le *Traité de la chasse* d'Arrien, avec la traduc- tion latine de Holsténius; Sarrau la trouvait fort mauvaise. « Qui pourrait, » écrit-il à Saumaise, soupçonner » qu'il y ait tant de fautes dans une » traduction faite par un si habile » homme? » Blancard, dans sa col- lection des *Opuscules* d'Arrien, a con- servé la version de Holsténius, mais en y faisant quelques corrections. En 1655, Holsténius fut l'éditeur des *Antiquités de Préneste* par Suarès. En 1660, il voulut publier à Rome un recueil d'actes pontificaux, connu sous le titre de *Liber diurnus ponti- ficum Romanorum*. L'ouvrage fut supprimé sur-le-champ par le pape Alexandre VII; mais, vingtans après, le P. Garnier l'imprima librement à Paris. En 1661, année de la mort de Holsténius, parut à Rome, son édition des Règles données par les anciens Pères aux moines et aux religieuses. Il n'eut pas le temps de mettre la der- nière main à ce recueil (*Codex regu-*

larum, etc.), qui reparut à Paris trois ans après. Le cardinal Barberini, héritier de ses manuscrits, fit paraître, à Rome, en 1662, une collection de synodes et autres monuments ecclésiastiques, dont Holsténius avait commencé l'impression. L'année suivante, la Passion de St. Boniface, et celle de sainte Perpétue et de sainte Félicité, et des Remarques importantes sur le martyrologe de Baronius, furent publiées à Rome d'après ses manuscrits. H. de Valois joignit, en 1675, à son édition de l'histoire d'Evagre, trois dissertations sur des matières ecclésiastiques, que Holsténius avait composées autrefois pour l'académie Basilienne. On appelait aussi une réunion littéraire, fondée par le cardinal Barberini, et dont les assemblées se tenaient dans le couvent de saint Basile. C'est peut-être aussi pour cette académie qu'il composa la description d'un *Nymphæum*, la dissertation *De Pila Staffilari*, et une Remarque sur le Milliaire d'or, que Grævinus a insérées dans le 4^e. volume de son *Trésor des antiquités romaines*, et que Rickius avait déjà imprimées à la suite des notes de Holsténius sur Étienne de Byzance. Ces notes, l'un des plus importants ouvrages de Holsténius, et celui qui donne la plus haute idée de son érudition géographique, furent mises en ordre, et publiées, en 1679, par Rickius, à qui le cardinal Barberini les avait remises. Il y joignit un éloge de Borée, badinage que Holsténius avait composé pour l'académie des Humoristes, et qu'il eût peut-être mieux valu ne pas tirer de l'oubli. Le cardinal Barberini rendit un meilleur service à la mémoire de Holsténius et à l'érudition, en se chargeant lui-même de publier de nombreuses remarques sur la Géographie sacrée du P. Charles de

St. Paul, sur l'Italie de Clavier et le Trésor d'Ortelius, que Holsténius avait en mourant confiées à ses soins, et qui sont le résultat de travaux considérables et d'une lecture infinie. Ces Remarques furent publiées à Rome, en 1666, à part, et sans le texte des auteurs; ce que nous remarquons, parce que l'on a dit, à l'article de CHARLES DE S.-PAUL, que sa Géographie avait paru à Rome, cette même année, avec les notes de Holsténius, ce qui n'est pas exact. On a tout récemment publié (Paris, 1817, in-8°.) un recueil assez considérable de lettres de Holsténius, adressées à Peiresac, Doni, Nicolas Heinsius, Lambecius, Sirmoud, Dupuy, et autres savants hommes de ce temps. Elles sont au nombre de 114, dont 48 étaient inédites. Presque toutes sont intéressantes, et contiennent, sur la Vie de Holsténius, sur ses travaux, et sur l'histoire littéraire de cette époque, des renseignements que l'on chercherait vainement ailleurs. B—ss.

HOLTY (LOUIS-HENRI-CHARLOTTE), poète allemand, naquit à Mariensee, dans l'électorat d'Hanovre, le 21 décembre 1748. Ses heureuses dispositions furent secondées par son père, auquel il dut sa première instruction: à 17 ans, il se rendit à l'école de Celle pour y achever ses études; et à 20 ans, il se rendit à Gœttingue pour y étudier la théologie et acquérir toutes les connaissances nécessaires aux fonctions de pasteur, auxquelles il se destinait. Mais son goût dominant le ramenant vers les belles-lettres, il se livra en même temps avec plus d'ardeur à l'étude des anciens, et acheva d'apprendre les langues modernes. Gœttingue vit se former alors une société littéraire, dont les membres principaux étaient Hölty, Voss, Burger, et les deux comtes de Stolberg. Ces

poètes se réunissaient tous les s, pour s'entretenir d'objets de nre et juger leurs travaux res-
 Hölty, dont le père ne pouvait ir aux frais de son entretien à gue, se mit à donner à des ers des leçons de grec et d'an- et à traduire des ouvrages de ernière langue. Mais sa cons- naturellement faible ne résista ses travaux multipliés; et il t d'une phthisie pulmonaire, le ptembre 1776, à l'âge de 28 l'ôty était d'une douceur inal- dans le commerce ordinaire de d'une grande simplicité, très t, et enclin à la mélancolie. Les riantes de la nature et de la vie ètre, les sombres forêts et les ères, le retour du printemps, r, l'instabilité des choses hu- , la mort, inspirèrent alternat- nt à sa muse des chants tristes ieux. Une grande sensibilité dausses ouvrages; et l'on y reu- partout les sentiments d'un e vertueux. Il a souvent la sim- d'Anacréon, et quelquefois la ophie d'Horace, dont il n'atteint s rarement l'élevation. Son style ingue en général par la facilité et été, ainsi que par l'abondance ages. Toutefois le volume qui ren- ses œuvres, composées d'idylles, , de chansons et de ballades, pu être réduit, plusieurs de ses étant peu remarquables pour le t même pour le style. Ses bal- sont loin de valoir les modèles genre qui existent dans la litté- alicmande. Il réussit mal à e les vices des hommes et les es de la société, et il manie sans l'arme de la plaisanterie; mais est pas moins, dans son genre, te classique et national. Vingt- e ses pièces ont été recueillies

dans l'*Anthologie lyrique* de Matthis- son; et dix-huit ont été mises en musique par Reichhardt: enfin plu- sieurs sont devenues des chansons po- pulaires. La dernière et la meilleure édition de ses œuvres, est celle qui a été revue par son ami Voss, sous le titre de *Poésies de L. H. C. Hölty*, Hambourg, 1814, in-8°. Hölty a aussi traduit de l'anglais les ouvrages sui- vants: I. *Le Connaisseur*, feuille heb- domadaire par Towe, Leipzig, 1775, in-8°, dont il a retranché tout ce qui était d'un intérêt purement local et national. II. *Dialogues politiques et moraux*, de Hurd, Leipzig, 1775, in-8°. III. *Oeuvres philosophiques du comte de Shaftesbury*, 1^{er}. volume, Leipzig, 1776, in-8°. Les 2^e. et 3^e. vol. furent traduits par Voss, après la mort de Hölty. D—u.

HOLWELL (JEAN-SOPHRONIE), écrivain anglais, et membre de la so- ciété royale de Londres, naquit à Dublin en 1711; mais il reçut son éducation en Angleterre. Son père, qui le destinait au commerce, l'envoya en Hollande: un travail excessif causa au jeune homme une maladie, dont il ne guérit que par les conseils de Boerhaave, et qui lui inspira un dé- goût insurmontable pour les affaires mercantiles. Alors son père le plaça, comme élève, chez un chirurgien de Londres. Holwell, après avoir exer- cé son art dans les hôpitaux, s'em- barqua pour le Bengale en 1752. Des voyages qu'il fit aux golfes Persique et Arabe, lui fournirent l'occasion d'apprendre l'arabe; et, à Calcutta, il étudia l'hindoustani et les divers jargons en usage dans les Indes. Après plu- sieurs courses dans l'intérieur du pays en qualité de chirurgien de régiment, il fut nommé dans la même qualité au comptoir de Dacca. Rendu à une vie sédentaire, il commença ses recherches

ches sur la théologie des Indous. Il passa ensuite à Calcutta comme médecin et chirurgien principal de cette résidence, et parvint au rang de maire. Sa mauvaise santé le força de revenir en Angleterre en 1749. Il obtint l'approbation des directeurs de la compagnie pour divers plans de réforme ; et, à son retour au Bengale, en 1751, il les mit à exécution. Les directeurs furent si satisfaits de sa conduite, qu'ils l'élevèrent à une place supérieure dans le conseil. En 1756, il en était la septième personne. Au mois de juin, Séradjé-éd-Doulah, nabab du Bengale, vint attaquer Calcutta. Le gouverneur et les anciens du conseil avaient abandonné cette ville : les membres restants, les habitants et les troupes, déferèrent unanimement le commandement à Holwell. Il se montra digne de leur confiance ; car il soutint courageusement le siège, jusqu'à la dernière extrémité, avec une garnison faible et une place mal fortifiée, contre un ennemi implacable. Cette résistance irrita tellement le nabab, qu'au mépris de la parole donnée à Holwell, dans la capitulation pour sa sûreté personnelle, il le fit jeter, avec cent quarante-six autres personnes, dans un cachot de dix-huit pieds carrés, qui ne recevait l'air que par deux soupiraux placés à une extrémité. Ces malheureux demeurèrent enfermés une nuit entière dans ce souterrain devenu fameux, sous le nom de *Trou noir* (*Black hole*). Le lendemain il n'en restait que vingt-trois en vie. Holwell a, dans un écrit simple et touchant, raconté l'agonie de ses compagnons d'infortune. Au sortir de ce cachot, il fut envoyé, chargé de fers à Mourchédabad. Le 31 juillet, la Begoum obtint du nabab, qui était son petit fils, la liberté d'Holwell, sur le témoignage favorable

qui fut rendu de la douceur et qu'il avait montrées envers les Indous, quand il présidait des Zéminars. Bientôt Holwell joignit les débris de la colonie en décembre, les Anglais reprirent Calcutta. La secousse que sa santé d'éprouver, le força de une seconde fois en Angleterre services éminents et ses talents firent désigner pour succéder comme gouverneur du Bengale ce ne fut qu'en 1759 que ce lui remit le gouvernement. Il le remplit d'une manière honorable pour lui, et avantageuse pour la compagnie. Vers la fin de 1760, il arriva son successeur : au 1^{er} février suivant, il se démit de ses emplois, et, en mars, il partit pour l'Angleterre où il eut beaucoup de peine à rétablir sa santé. Il passa le reste de ses jours dans la retraite, jouissant tranquillement d'une fortune considérable qu'il avait acquise par de longs travaux, et, comme on le remarquait, sans avoir donné aucun reproche. Il consacra son temps à l'étude, et mourut, le 1^{er} novembre 1798, à Pinner dans le comté de Middlesex. Holwell a été le premier Européen qui ait étudié les antiquités de l'Indoustan. Mais il ne savait pas le sanscrit, et il en a commis des erreurs : il n'en a pas le mérite d'avoir indiqué la source à ceux qui l'ont suivi. La prise de Calcutta lui fit perdre beaucoup de manuscrits indous, entre autres, dix-huit des *schastras*, et une traduction d'une partie considérable d'un livre, à laquelle il avait consacré dix-huit mois. Il recouvra quelques uns de ces manuscrits qui le mit en état de reprendre ses travaux. On a de lui, en 1761, *Relation de la mort de*

: et autres personnes sur
le Trou noir du fort
Calcutta, dans le royaume,
la nuit du 20 au 21

Londres, 1757, 1 vol.
ture de cet écrit fait frisson-
neur. Holwell dut la vie à
compagnons qui lui sur-
li l'avait laissé approcher
il pour respirer. II. *Di-*
sur l'Inde, Londres,
ol. in-4°. Ils sont relatifs
de la compagnie. Holwell,
, n'eut pas à se louer des
qui ne firent pas pour lui
rvoirs semblaient exiger :
létaires écrivirent contre
répondit. La relation pré-
réimprimée dans ce re-
Evénements historiques
relatifs au Bengale et
an, suivis de la Mytho-
ntous, et d'une disserta-
a métempsyose, ibid.,
, 3 vol. in-8°, fig. Les 2
omes ont été traduits en
aris, 1768, 2 vol. in-8°.
ge contient l'histoire de
, depuis la mort d'Aureng-
n 1750; on y trouve plu-
curieux : mais on y desire
plus d'ordre. L'auteur ex-
e les dogmes des Gentous
les *schastras*, donne l'his-
livres, celle de la création
s, etc., mais il se laissa
uper par les pandits, et il
p d'autorité aux *schastras*.
s *sur la manière d'inocu-*
le vérole dans l'Indous-
, 1767, in-8°. Ces détails
ssants. V. *Nouveaux es-*
manière de prévenir les
d., 1786, in-8°. Le moyen
se l'auteur consiste princi-
i établir des récompenses
onnes actions. VI. *Disser-*

tations sur l'origine, la nature, et
les occupations des êtres intellec-
tuels, sur la divine providence, la
religion et le culte, ibid., 1787,
un vol. in-8°. Ce dernier ouvrage
offre des opinions bizarres; par exem-
ple : les anges créés par Dieu ayant
failli, les moins mauvais sont devenus
hommes, chiens, chevaux; les plus
méchants ont été changés en lions,
tigres et autres bêtes féroces. Il paraît
que la doctrine de la métempsyose
avait fini par s'emparer de la tête
de l'auteur. On a mal-à-propos attri-
bué à Holwell l'édition anglaise du ro-
man chinois *Haô Kiéou tchouén*, tra-
duit de l'anglais en français (par Ei-
dous) sous le titre d'*Haukiou choaan*.
Ce curieux ouvrage, qui donne une
idée plus exacte des mœurs chi-
noises qu'aucune relation de voya-
geurs, a été traduit en anglais et pu-
blié par le révérend Thomas Percy,
évêque de Dromore, d'après une
version portugaise faite par un mis-
sionnaire. E—s.

HOLZBAUER (IGNACE), habile com-
positeur de musique, et conseiller de
la chambre des finances de l'électeur
Palatin, naquit à Vienne en 1718: il
y reçut les premières leçons du célèbre
Fuchs. Il se rendit ensuite à Venise,
puis revint à Vienne. L'amour de son
art le rappela bientôt en Italie; il sé-
journa deux ans à Milan. En 1745, il
fut nommé directeur du théâtre de la
cour de Vienne, et se fit connaître
avantageusement par un grand nom-
bre de compositions de différents gen-
res. Il s'attacha depuis au duc de Wür-
temberg, qui l'appela à Stuttgart, et
le fit son maître de chapelle. Il le fut
ensuite à Mannheim. En 1756, Holz-
bauer fit un troisième voyage en
Italie, et visita Bologne, Florence et
Venise. Il mourut à Mannheim, le 7
avril 1783. Ses opéras ont joui d'une

année, fut le *Théâtre de la guerre en Italie* : elle obtint le plus grand succès, et dès-lors Homann ne cessa d'en publier de nouvelles. Comme il avait joint l'étude de l'astronomie à celle de la géographie, elles offraient un degré d'exactitude peu connu jusqu'alors, et que l'on ne trouvait guère que dans les cartes de Delisle. Il s'efforçait sans cesse de se procurer des matériaux nouveaux ; mais quoiqu'il ne négligeât rien pour donner la plus grande correction à son travail, ses cartes laissent encore beaucoup à désirer. Il en grava plus de deux cents, dont il forma un recueil universel sous le titre d'*Atlas*, auquel il joignit une introduction de Doppelmayr. Il publia ce recueil en 1716, et continua ensuite jusqu'à sa mort à produire de nouvelles cartes pour le compléter. Il faisait aussi des sphères, des globes, en un mot tout ce qui tenait à la géographie. Il avait formé le projet, de concert avec Doppelmayr, de publier un *Atlas astronomique* : il n'eut pas le temps de l'achever, étant mort le 1^{er} juillet 1724. Ses travaux lui avaient valu, en 1715, son admission à l'académie des sciences de Berlin. L'empereur Charles VI l'honora du titre de son géographe, et lui fit présent d'une chaîne et d'une médaille en or. En 1722, le czar Pierre 1^{er} le nomma son agent, et le gratifia aussi d'une chaîne et de deux médailles en or. Indépendamment de l'*Atlas* cité plus haut, on en doit à Homann un autre, intitulé : *Atlas methodicus explorandis juvenum profectibus in studio geographico ad methodum Hubnerianam accommodatus*, Nuremberg, 1719, in-fol. Cet *Atlas*, composé de dix-neuf cartes, est précédé d'une introduction explicative en quatre feuilles. Les noms ne sont indiqués sur les cartes que par leurs lettres initiales, afin que les élèves s'ha-

bituent à les reconnaître d'après position. Ils sont écrits tout à dans l'introduction. Doppelmayr bîa l'*Atlas astronomique* compar Homann. (Voy. DOPPELMAYR tome XI, p. 566.) — Jean-Christoph HOMANN, son fils, né à Nuremberg le 22 août 1703, étudia la médecine et prit ses degrés à l'université d'Halle. Il fut nommé médecin à sa ville natale, et n'en continua moins le commerce de son père : nombreuses occupations et ses études l'engagèrent à prendre pour l'aider. Il lui légua son fonds et mourut le 22 novembre 1751. (FRANZ, tome XV, p. 532.)

HOMBERG (GUILLAUME) chimiste, né à Batavia le 1^{er} janvier 1652, était fils d'un gentilhomme saxon, employé au service de la compagnie hollandaise des Indes-orientales : son père le destinait à l'éclat ; mais les circonstances déterminées à repasser à Amsterdam avec sa famille, Homberg entre refaire entièrement son éducation avait été fort négligée. Après avoir rapidement ses premières études, il alla étudier le droit aux universités de Jéna et de Leipzig fit recevoir, en 1674, avocat à Hambourg, ville qui devait aux sciences physiques d'Otto de Guericke un nouveau genre de célébrité. qu'il fût alors sérieusement occupé aux affaires de son cabinet, il ne laissait pas de rassembler plantes pour en examiner les caractères, et de passer une partie de son temps à observer le cours des astres. ainsi, dit Fontenelle, qu'il devint tant chimiste et astronome, sans y penser et en quelque manière malgré lui. bruit des découvertes d'Otto de Guericke lui fit rechercher son ami et il fut bientôt lié avec cet habile

ni révéla ses secrets, ou du
ut les dérober à sa pénétra-
pôt pour les sciences natu-
roissait chaque jour, et fi-
tourner de ses occupations.
oulurent l'y ramener, en le
se marier : il échappa à
ortunités en partant pour
otudia à Padoue la méde-
tomie et la botanique; à Bo-
ravailla sur la pierre phos-
qui porte le nom de cette
une, il apprit de Marc Ant.
mécanicien, à fabriquer de
rres de lunettes. Riche de
ouvelles connaissances, il
ance; mais il ne s'y arrêta
ies mois, et passa en Angle-
entendre l'illustre Boyle.
en Hollande, il suivit les le-
raaf, savant anatomiste, et
nsuite à Wittenberg, où il
voir docteur en médecine.
lui écrivit alors pour l'en-
lonner entièrement à l'exer-
profession; mais cet arran-
ement point dans ses vues :
ait, plus il se sentait tour-
desir d'apprendre. Il reprit
cours de ses voyages, et vi-
nagne, la Hongrie, la Bo-
Suède, recherchant par-
iété des savants, et s'instrui-
es propres observations. Il
nsuite la Hollande, et revint
e, où Colbert, informé de
, le fixa par des offres avan-
1682). Homberg perdit peu
protecteur, et encourut la dis-
on père pour être rentré dans
l'église romaine. Ce double
ui fut d'autant plus sensible
ait jamais songé à s'assurer
ence indépendante. Il était
situation, lorsqu'un alchi-
es amis, voulant le convain-
possibilité de faire de l'or, lui

fit présent d'un lingot qu'il prétendait
avoir fabriqué lui-même; et Homberg
avait que cette tromperie lui avait
été faite assez à propos. Il eut quatre
cents francs de ce lingot; et cette
somme lui servit pour retourner à
Rome (1685), où il pratiqua la mé-
decine avec beaucoup de succès. L'ab-
bé Bignon le rappela en 1691 à Pa-
ris, et le fit agréer à l'académie des
sciences, nouvellement organisée.
Homberg était alors connu par ses
phosphores, par une machine pneu-
matique plus parfaite que celle de Gué-
ricke, par ses microscopes et par une
foule de découvertes en chimie. Sa ré-
putation le fit choisir en 1702, par le
duc d'Orléans, pour lui enseigner la
physique; et, deux ans après, ce prince
le nomma son premier médecin, avec
un traitement considérable. Homberg
épousa, en 1708, la fille du médecin
Dodart, qu'une conformité singulière
de goût et d'humeur lui avait rendu
chère; aussi son mariage ne ralentit
point son ardeur pour l'étude. Une
dysenterie à laquelle il était sujet de-
puis quelques années, et qu'il se con-
tentait de guérir sans en détruire la
cause, l'emporta au milieu de ses tra-
vaux, le 24 septembre 1715. « Jamais,
dit Fontenelle, on n'a eu des mœurs
plus douces ni plus sociables. Une
philosophie saine et paisible le dispo-
sait à recevoir sans trouble les diffé-
rents événements de la vie. A cette
tranquillité d'ame tiennent nécessaire-
ment la probité et la droiture. « Hom-
berg n'a point publié de corps d'ou-
vrages; mais il a inséré dans le *Recueil
de l'académie des sciences*, années
1692 et suivantes, quarante-huit mé-
moires, tous singuliers, curieux et in-
téressants. On se contentera de citer
les principaux : I. *Manière de faire le
phosphore brûlant de Kunckel*, an-
née 1692. C'est le phosphore d'urine

aujourd'hui généralement connu. II. *Diverses expériences du phosphore*, ib. III. *Réflexions sur l'expérience des larmes de verre qui se brisent dans le vide*, ib. IV. *Expériences sur la germination des plantes*, ann. 1693. V. *Essais de chimie*, années 1702, 1705, 1709. On en trouva la suite dans ses manuscrits. VI. *Observations faites par le miroir ardent*, 1702. VII. *Analyse du soufre commun*, 1703. VIII. *Découverte d'une liqueur qui dissout le verre*, 1703. IX. *Observations sur les araignées*, 1707. X. *Mémoires touchant les végétations artificielles*, 1710. XI. *Manière de copier sur le verre coloré les pierres gravées*, 1712. C'est à Homberg qu'on doit cette branche d'industrie, et la multiplication d'un grand nombre de morceaux précieux. XII. *Observ. sur une séparation de l'or d'avec l'argent, par la fonte*, 1713. XIII. *Sur différentes végétations métalliques*, 1692. — Sur les *Dissolvants du mercure*, 1700. — Sur la *Génération du fer*, 1705. — Sur la *Vitrification de l'or*, 1707. Homberg s'était beaucoup occupé des métaux, et n'était pas éloigné de croire à la pierre philosophale. On peut consulter, pour plus de détails, Chaussepîé et le P. Nicéron. W—s.

HOME (DAVID), ecclésiastique protestant, issu d'une famille distinguée d'Ecosse, fut élevé en France où il passa la plus grande partie de sa vie. Jacques 1^{er}. l'employa à concilier les différends qui s'étaient élevés entre Dumoulin et Tilenus, au sujet de la *justification*, ainsi qu'à amener tous les protestants de l'Europe à une seule forme de doctrine; ce qui fut reconnu impraticable. Outre quelques morceaux insérés dans les *Delicæ poetarum Scotorum*, et l'*Apologia basilica, seu Machiavelli ingenium examina-*

tum, 1626, in-4^o, qui est son principal ouvrage, on lui attribue les ouvrages suivants, écrits en français. I. *Le contr'assassin*, ou *Rép. l'Apologie des jésuites*, Gen. 1612, in-8^o. II. *L'assassin, roi*, ou *Maximes du vieil de la tagne, pratiquées en la personne d'un Henri-le-Grand*, in-8^o.

HOME (HENRI), lord K Écossais également distingué, jurisconsulte et comme écrivain, en 1696, à Kames dans le comté de Berwick. Le défaut presque absolu de fortune fut un aiguillon pour pousser à rechercher l'instruction; avocat en 1724, il publia plusieurs ouvrages estimables sur la jurisprudence. Bientôt il eut une nombreuse clientèle. Il se délassait en se livrant à l'agriculture; et il est le premier qui ait introduit en Ecosse les améliorations de l'agriculture anglaise. Élu, en 1752, un des juges de la haute cour de session, et parut en 1767, avec une grande qualité, dans la fameuse cause de *glas*. Il devint, en 1763, un des juges du justicier, tribunal criminel d'Ecosse. Il mourut, le 27 décembre 1782, à l'âge de quatre-vingt ans, regretté pour ses talents, ses qualités sociales et ses vertus. Sa vie a été passée alternativement dans le barreau où il brillait par sa conversation, dans son cabinet où il faisait su- sa littérature aux sciences les plus utiles, et dans les tribunaux, où aucun incident remarquable ne troublait l'ordre de ses lettres, de l'agriculture et des arts utiles, il a écrit un grand nombre d'ouvrages; voici les principaux. I. *Décisions remarquables de la haute cour de session*, de 1716 à 1728, 10 vol. in-fol., 1728. II. *Essais sur les principes de jurisprudence*, 1730, 3 vol. in-8^o. III. *Décision de l*

de session depuis sa première institution jusqu'à l'année 1740, abrégées et rédigées sous des titres convenables, en forme de dictionnaire, 2 vol. in-fol., 1741. IV. *Essais sur divers sujets concernant les antiquités britanniques*, 1747, 1 vol. in-8°. V. *Essais sur les principes de morale et de religion naturelle*, 1751; c'est celui de ses ouvrages dont on a le plus parlé, et qui lui fait peut être le moins d'honneur. C'est un exposé trop clair de la doctrine appelée depuis, *Nécessité philosophique*; doctrine qui n'avait rien d'étonnant sous la plume de Hobbes, de Collins et de David Hume, mais qui devait exciter un cri d'indignation, étant adoptée par un écrivain jusqu'alors connu par d'excellents principes de morale. On l'attaqua dans divers écrits : dans une subéquente édition de ses *Essais*, il changea les endroits qui avaient donné lieu à la censure, mais n'en conserva pas moins jusqu'à la mort sa façon de penser. D'un autre côté, quelques personnes, même parmi celles qui avaient de l'instruction, confondant la nécessité avec la prédestination, complurent lord Kames sur sa belle défense de la foi établie; et un professeur, dans un collège de *dissenters*, alla jusqu'à reconnaître à ses élèves les *Essais sur la morale et la religion naturelle*, comme contenant une justification complète de la doctrine de Calvin : aussi ce professeur fut-il destitué de ses fonctions, et exclu de la communion de sa secte. VI. *La loi parlementaire (le droit commun) d'Ecosse, abrégée, avec des notes historiques*, un volume in-8°, 1757. VII. *Traité de droit historique*, 1 vol. in-8°, 1759. VIII. *Les principes de l'équité*, 1760. IX. *Introduction à l'art de penser*, 1 vol.

in-12, 1761. C'est un recueil de maximes tirées de la Rochefoucauld et d'autres auteurs, auxquelles lord Kames a ajouté des traits d'histoire, des fables et des anecdotes. X. *Éléments de critique*, 1762, 3 vol. in-8°, où l'on démontre pour la première fois que l'art de la critique est fondé sur les principes de la nature humaine. L'ouvrage, écrit avec un intérêt dont le sujet ne paraissait pas susceptible, fit aussitôt oublier le *Traité des études*, de Rollin, jusqu'alors généralement adopté en Angleterre. Ces *Éléments* n'eurent cependant pas le don de plaire à Voltaire, qui les a traités fort lestement dans l'article de ses *Mélanges littéraires* intitulé : *A un journaliste*, 1766. Il appelle l'auteur le lord Makaim, au lieu de lord Kames. XI. *Décisions remarquables de la cour de session, de 1730 à 1752*, 1766, un volume in-fol. XII. *Le gentilhomme fermier, ou Essais pour perfectionner l'agriculture en lui soumettant à l'épreuve des principes rationnels*, 1776, un volume in-8°; imprimé pour la 6^e. fois, en 1814, in-8°. XIII. *Esquisses de l'histoire de l'homme*, 2 vol. in-4°, 1773. XIV. *Eclaircissements concernant le droit commun et statut d'Ecosse*, 1 vol. in-8°, 1777. XV. *Décisions choisies de la cour de session, de 1752 à 1768*. XVI. *Quelques idées sur l'éducation, concernant principalement la culture du cœur*, 1 vol. in-8°, 1781. C'est le dernier ouvrage de l'auteur, qui avait alors quatre vingt-cinq ans. On a de lui, en outre, quelques écrits insérés dans les *Essais physiques et littéraires*, publiés par une société d'Édimbourg. Entre plusieurs opinions singulières, le lord Kames soutenait que la guerre était une bonne chose en ce qu'elle donnait lieu à beaucoup

de traits de valeur et de vertu. Cela faisait sourire le docteur Johnson. « On » pourrait également, dit-il, regarder » un incendie comme une bonne chose ; » on y voit le courage et l'adresse des » pompiers qui sont occupés à l'éteindre : que d'humanité pour sauver la » vie et les propriétés des pauvres victimes ! Après tout, cependant, qui » pourrait dire qu'un incendie est une » bonne chose ? » Lord Woodhouse-Lee a publié, en 1807, 2 vol. in-4°, les *Mémoires de la vie et des écrits de H. Home de Kames*. L.

HOMÉ (FRANÇOIS), célèbre médecin anglais du XVIII^e siècle, était professeur de médecine et de matière médicale à l'université d'Edimbourg. Il se fit connaître par une excellente dissertation intitulée : *De febre remittente*, Edimbourg, 1750, in-4°. Home publia successivement : I. *On the contents and virtues of danse-spaw*, Edimb., 1751, in-8°. II. *Principia medicinarum*, 1758, in-8°. Ce livre obtint beaucoup de succès ; il a été traduit en français par M. Gastellier, Paris, 1771, in-8°. III. *The principles of agriculture and vegetation*, Edimbourg, 1758, in-8° ; traduit en français, 1761, in-8°. IV. *Medical facts and experiments*, Londres, 1758, in-8°. V. *Inquiry into the nature, cause, and cure of the croup*, 1765, in-fol. Cet ouvrage est l'un des premiers traités, *ex professo*, qui aient été composés sur la nature, les causes et le traitement du croup. Home habitant l'Ecosse, où le croup est commun, a pu observer cette maladie assez fréquemment pour répandre dans ses recherches cet intérêt qui les fait étudier encore de nos jours, quoique nous possédions beaucoup d'ouvrages sur le même sujet. VI. *Clinical experiments, histories and dissections*, Londres, 1781, in-8°. F—A.

HOMÉ (JOHN), écrivain écossais, né en 1724 dans le comté de Roxburgh, mort près d'Edimbourg le 4 septembre 1808, occupa une cure dans l'église d'Ecosse, et s'y fit d'abord généralement estimer ; mais s'étant hasardé à faire représenter à Edimbourg, en 1750, une tragédie qui eut du succès, dans un temps où l'esprit du puritanisme regardait comme un crime dans un ecclésiastique la lecture même d'une pièce de théâtre, il s'attira l'animadversion de ses confrères, et se vit obligé de résigner sa cure. Cette tragédie, intitulée *Douglas*, devint une arme de parti, et fut représentée à Londres sur le théâtre de Covent-Garden en 1757 : c'est le meilleur ouvrage de Home (1). Il en composa plusieurs autres, *Agis*, *le Siège d'Aquilée*, *la Fatale découverte*, etc., et *Alonso* : on y trouve aussi du talent, mais elles n'eurent point de succès au théâtre. On a de lui, en outre, une *Histoire de la rébellion de 1745-1746*, in-4°, publiée seulement en 1802, ornée du portrait du prince Charles-Edouard Stuart : elle est écrite avec vigueur et remplie de faits curieux. Home, qui passait pour Tory, s'était montré zélé Whig dans cette guerre, et, s'étant réuni à l'armée du général Cope, avait été fait prisonnier à Falkirk ; mais la victoire de Culloden lui rendit la liberté. Lord Bute lui procura une pension, et Home occupa quelques emplois. Avec une fortune très bornée, il trouva le moyen d'encourager puissamment les lettres. C'est aux frais de Home, de Robertson et de Blair, que Macpherson parcourut

(1) On raconte qu'un Ecossais se trouvant au parterre de Drury-lane pendant qu'on représentait *Douglas*, s'écria, dans la chaleur de son enthousiasme national : « On est maintenant votre Shakspeare ! » La *Mérose* de Maffei est la véritable mère de *Douglas*, selon l'expression d'un critique anglais, on y trouve beaucoup de vers et plusieurs situations imitées de *l'Idylle* de Voltaire.

Les montagnes de l'Écosse, pour y recueillir les poèmes d'Ossian. Macpherson n'oublia pas son premier protecteur : il lui laissa en mourant 2000 livres sterling, comme un témoignage de reconnaissance pour le bien qu'il en avait reçu dans sa jeunesse.

HOMÈRE, le plus grand et peut-être le moins connu de tous les poètes. Après tant de siècles tous les détails de sa vie sont encore un objet de doute, et son existence même est un problème. Les uns le font naître en Égypte, et lui donnent pour père Damagoras, et Echras pour mère : sa nourrice, fille d'Orus, prêtre d'Isis, est une prophétesse. Il joue dans son lit avec neuf tourterelles ; et les premiers accents de sa voix ressemblent au ramage de neuf espèces d'oiseaux. Les autres lui accordent une origine plus illustre encore ; mais tandis que ses partisans lui composent ces brillantes généalogies, et le font descendre d'Apollon même en droite ligne, ses detracteurs ne voient en lui qu'un misérable, qui mendie de vi le en ville ; un plagiaire, qui parcourt le monde, pour rechercher les auteurs qui avaient écrit avant lui sur la guerre de Troie ; un esprit médiocre, facilement vaincu dans sa lutte poétique avec Hésiode, etc. La plus célèbre et la moins ridicule de ces histoires prétendues, est celle que l'on a continué d'attribuer à Hérodote, malgré les doutes et les conjectures de plusieurs savants ; mais on a trouvé piquant, sans doute, que le père de l'histoire eût écrit la vie du père de la poésie, et les choses en sont restées là. Quoi qu'il en soit, puisque Strabon n'a pas dédaigné de se faire une autorité de ce roman historique, ni le savant Larcher de le traduire (*Œuvres d'Hérodote* p. 285),

nous croyons devoir en donner ici une analyse rapide. Un certain Ménalippe, Athénien d'origine, établi à Cumès en Ionie, eut une fille nommée Critheïs, qui, après la mort de ses parents, passa sous la tutelle de Cleanax, ami de son père. Ce Cleanax abusa du dépôt qui lui était confié ; et la grossesse de Critheïs s'étant manifestée, il la fit passer à Smyrne, où elle donna le jour à Homère, et fut réduite à filer de la laine pour subsister. Phémios, qui tenait à Smyrne une école très accréditée de belles-lettres et de musique, conçut de l'amour pour elle, l'épousa, et adopta son enfant. Devenu orphelin, le jeune Homère succéda aux biens et à l'école de son père adoptif, et ils'acquit bientôt une grande réputation. Mais un patron de vaisseau, appelé Mentès, lui persuada de le suivre dans ses voyages. Homère, qui déjà méditait l'*Iliade*, et qui voulait acquérir par lui-même la connaissance des hommes et des lieux, ne laissa point échapper une si favorable occasion. Après avoir vu l'Italie et l'Espagne, il descendit à l'île d'Ithaque, où il apprit sur Ulysse beaucoup de particularités. Il voulut ensuite retourner à Smyrne, où il termina son *Iliade*. Mais la faveur publique l'avait abandonné. Il quitta de nouveau cette terre ingrate, et erra dans plusieurs villes de l'Asie-Mineure, en récitant ses vers et en éprouvant tour-à-tour la bonne et la mauvaise fortune. Enfin il s'établit à Chio, où il ouvrit une école, acquit du bien, se maria, devint aveugle et père de deux filles. C'est dans cette retraite qu'il composa l'*Odyssée* ; mais ayant voulu passer en Grèce, pour faire briller sa gloire sur un plus grand théâtre, il mourut dans la traversée, à l'île d'Ios, une des Sporades, dont les habitants lui élevèrent un

tombeau sur le bord de la mer. Si rien de tout cela n'est vrai, comme il est permis de le penser, rien du moins ne choque dans ce récit; et si ce n'est, en effet, qu'un roman, il a du moins un certain degré de vraisemblance. De toutes les villes qui se sont disputé le berceau d'Homère (1), Smyrne et Chio sont celles qui ont appuyé leurs prétentions des preuves les plus plausibles en apparence. Les citoyens de Chio se vantaient de posséder, dans la famille des *Homérides* (2), les descendants de ce poète illustre, et avaient frappé en son honneur une médaille qui représentait Homère et le fleuve Méès sur les bords duquel on le disait né: de là, le surnom de *Melésigène*. Ce qu'il y a de plus probable, au milieu de tant d'opinions différentes, c'est qu'Homère avait vu le jour près de Smyrne; que sa vie fut errante, comme celle des poètes de son temps; qu'il visita, dans de fréquents voyages (3), les différentes villes grecques, composant des hymnes pour les fêtes des dieux, et récitant ses poèmes dans les assemblées religieuses et solennelles; qu'il perdit la vue; qu'il vécut pendant quelque temps à Chio, et qu'il mourut assez âgé, dans la petite île d'Ios. Mais s'il fut réduit à l'indigence, et obligé même quelquefois de mendier un asile pendant sa vie, les Smyrniens, Ptolémée Philopator, et d'au-

tres, lui consacèrent des temples après sa mort; et les Argiens lui dirent des honneurs divins. L'endroit où naquit ce grand poète, n'est moins obscure. Si l'on en croit quelques écrivains grecs, il fut contemporain du siège de Troie, et avait par conséquent le qu'il a eu d'autres placant sa naissance époque plus rapprochée de nous quatre-vingts, de cent, et même plus de trois cents ans. Vellei Paterculus, qui écrivait sur la fin du règne de Tibère, vers l'an 37 de J. C., dit que neuf cent cinquante ans se sont écoulés depuis Homère jusqu'à lui. Pline et Juvénal, qui fleurissent sous Vespasien et Domitien, comptent près de mille; et Solinus, avec une sorte d'assurance, l'époque de la mort d'Homère, fixant à la soixante-douzième année qui suivit la prise de Troie. Dans ce conflit, ou plutôt dans ce chaos d'opinions diverses, le savant Lartion, dont l'avis raisonné est une autorité en matière chronologique, a fait un calcul en vertu duquel notre poète doit être né 884 ans avant notre ère, et cette époque paraît en effet conciliable avec les détails de sa vie brillants et somptueux d'un luxe raffiné, qu'il nous retrace quelquefois et qui semblent peu compatible avec la grossièreté d'un siècle plus rapproché du temps de la guerre de Troie. Néanmoins l'embarras ou l'insécurité reconnue d'avoir rien de positif à cet égard, a jeté quelques écrivains dans l'extrémité contraire, et tandis que les uns donnaient des bases certaines, selon eux, à la chronologie homérique, d'autres quiaient en doute jusqu'à l'existence d'Homère, et appuyaient, comme raison, leur sentiment d'autorité sur des *contestables*, et de raisonne-

(1) Varron en compte sept, dans un distique qu'Aulu-Gelle nous a conservé, lib. III, c. 2.

(2) Leo Allatius les distingue des *homéristes*, espèce de chanteurs ambulants, qui récitaient les vers d'Homère en public; mais c'est une vaine dispute de mots, et Allatius cède trop évidemment ici à la petite prétention d'assurer à Chio, sa patrie originelle, la prérogative sur les autres villes de la Grèce.

(3) C'est dans ses voyages que le génie observateur d'Homère puisa ces connaissances des mœurs des peuples qu'il peint à grands traits, et cette précision dans les détails qu'il décrit avec précision, et dont Strabon s'est efforcé de démontrer l'exactitude. G.—ca.

sans réplique. Le plus singulièrement hardi de ces paradoxes, est celui du docteur Bryant, qui ne nie pas l'existence d'Homère, mais qui le fait naître dans la Thèbes d'Égypte. C'était, dit-il, un poète superstitieux, qui, après avoir vieilli sur les bords du Nil, déroba les poèmes de l'ingénieuse *Phantasia*, dans les archives du temple d'Isis. Les événements de l'Iliade et de l'Odyssée étaient, dans l'original, des réminiscences des annales égyptiennes: l'adroit plagiaire transporta la scène dans la Troade, et déguisa, sous des noms grecs, les dieux et les héros de la monarchie des Pharaons. Un docte Hollandais (Cræsius) a vu, dans l'*Odyssée*, l'histoire des Israélites sous les patriarches; et la prise de Jéricho, dans l'*Iliade*. Un autre est allé plus loin encore, et a cru sérieusement Homère et Hésio le originaux de la Belgique. (Voy. GRAYE, tom. XVIII, p. 341.) Il n'en est pas de même du savant M. Wolf; et le poids d'un pareil nom commande une attention sérieuse. M. Wolf, à qui nous devons sans contredit la meilleure édition d'Homère qui ait encore paru, s'efforce dans ses prolégomènes, de prouver que l'auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* est un être imaginaire; il ne voit, dans Homère, qu'un *rhapsode* par excellence, qui a jeté les fondements d'une pyramide que ses successeurs ont lentement conduite de siècle en siècle, jusqu'à sa dernière assise. Ce paradoxe n'avait pas le mérite de la nouveauté; mais, jusqu'alors, il n'avait fait qu'une sensation médiocre: les uns avaient crié au blasphème, les autres au scandale; et l'on avait à peine songé à le réfuter sérieusement. Il n'en fut pas de même lorsqu'il emprunta, du talent et de l'érudition de M. Wolf, toute l'auto-

rité nécessaire pour exciter beaucoup de bruit, et appeler la sévérité de l'examen. Si l'on en croit ce savant et justement célèbre helléniste, Homère n'avait point écrit, mais chanté ou récité ses vers, fidèlement conservés pendant plusieurs siècles dans la mémoire des *rhapsodes*. Cette opinion, que partagèrent également Wood, de Mérian, et en dernier lieu M. Ilgen, est fondée surtout sur ce qu'Homère ne fait aucune mention de l'art d'écrire dans ses ouvrages; d'où ils concluent que cet art n'était pas connu de son temps. On leur a répondu, il est vrai, que si Homère n'a point parlé de l'écriture, c'est qu'observateur scrupuleux, et peintre exact des mœurs qu'il décrit, il n'a point dû faire mention d'un art ignoré dans les temps purement héroïques. Mais M. Wolf va bien plus loin; et frappé également de l'analogie et des disparates qu'il croit remarquer entre les diverses parties dont se composent l'*Iliade* et l'*Odyssée*, il n'hésite pas à les regarder comme une suite d'ouvrages de différents auteurs, et ne laisse, comme on voit, à Homère, que la gloire de l'idée principale, et le mérite tout au plus d'une partie des vers. Cette hypothèse, établie et développée avec tout l'art et l'esprit possibles, fut accueillie favorablement de quelques littérateurs, mais trouva aussi de redoutables antagonistes, parmi lesquels se distinguèrent Larcher, Sainte-Croix, Césarotti, et plus récemment encore, M. Payne Knight, dans les prolégomènes de son édition d'Homère. A l'analyse succincte de ces différentes opinions sur la personne d'Homère, succède naturellement l'histoire critique de ses ouvrages: il en avait composé, ou les anciens lui en attribuaient du moins, un assez grand nombre, dont on

leur et d'entraînement, lente comme son héros ; *Odyssée* nous retrace , dans l'été de leurs charmes , des vicilles mœurs , les usages et paisibles du bon-tique. Le mérite et les beaux ouvrages ont exercé et tant de critiques dis-solvent les jugements sont espèces de lois , qu'il est inutile de rien ajouter à nous pensons seulement n'ont assez rendu justice à on dirait que l'admiration , cette foule de beautés du dire qui étincellent dans est plus même de la jus-selle passe à l'*Odyssée*. ont ainsi qu'en jugeait Ho-a belle épître à Lollius , morales du poète sont si exposées ; où il démontre chacun de ces poèmes et développement d'une ée philosophique , d'une ale dans son application, iples comme pour les sou-on en croit Elien et Plu-fut Lycurgue , le célèbre les Lacédémoniens , qui , recueillit , dit-on , en Ionie , fragments épars des poè-re , les réunit en un corps et les introduisit dans le : mais la gloire de les dis-l'ordre où ils nous sont tait réservée à Pisistrate , orta dans Athènes ; et àarque , qui ordonna qu'ils es tous les ans à la fête nées. Ce fait , rapporté arque , dialogue trop légè-t-ère attribué à Platon , onfirmé par l'autorité de si laisse à Pisistrate , se-ète philosophe. So'on ,

le mérite d'avoir mis l'ordre dans la confusion où devaient se trouver les vers d'Homère. Après l'édition d'Hip-parque , il faut mentionner celle qu'Aristote revit par le conseil d'A-lexandre , et que ce prince , ami éclairé des lettres , enferma dans le coffre précieux qu'il avait trouvé dans le trésor du roi des Perses. Cepen-dant , malgré l'autorité de Plutarque , qui eut quelquefois trop de confiance dans des mémoires évidemment sus-pects , cette fameuse édition de la *Cas-sette* aurait été , suivant Strabon , revue par Callisthène et Anaxarque , et seu-lement présentée au prince par son illustre instituteur. Mais ce n'était probablement qu'une seconde révision faite sous les yeux d'Alexandre , et en-richie des propres remarques du phi-losophe. Avant Aristote , Cynethus de Chio , Stésimbrote , Théagènes , et Antimaque de Colophon , avaient déjà entrepris de commenter le texte d'Ho-mère. Les scholies de Venise , pu-bliées par notre célèbre Villoison , ne laissent aucun doute à cet égard. On n'a pas la même certitude sur les édi-tions de Cassandre , roi de Macé-doine , et du roi d'Egypte , Ptolémée Evergète II , quoi qu'en aient dit Athé-née , Casaubon son savant interprète , et Burmann second. Mais c'est de l'é-colé d'Alexandrie que commencèrent à dater les éditions vraiment clas-siques des œuvres d'Homère : Zéno-dote d'Ephèse , Aristophane de By-zance , Aristarque et Cratès , s'occu-pèrent non seulement de la révision , mais de la critique et de l'explication du texte ; ce fut même Aristarque qui partagea le premier , dit-on , l'*I-liade* et l'*Odyssée* , chacune en vingt-quatre chants , division qui parut si naturelle et si judicieuse , qu'elle a été constamment adoptée depuis , telle qu'il l'avait d'abord indiquée. C'est

d'adversaires que de partisans, quoiqu'elle explique fort bien comment certaines syllabes, brèves de leur nature, deviennent longues à la fin d'un mot, quand le suivant commence par une voyelle, et qu'elle fasse disparaître les hiatus, si fréquents dans les vers de ce grand poète. Nous trouvons Homère traduit en vers et en prose, dès le commencement ou vers le milieu du **xvi^e** siècle, chez les Italiens, les Anglais, les Français, les Espagnols, etc. Nous ne nous arrêterons qu'à celles de ces traductions qui tiennent en littérature un rang plus ou moins distingué. On estime, chez les premiers, celle de Salvini, qui a traduit tout ce qui nous reste d'Homère; celles de Cerutti, de Cesarotti et de Monti, mais ils n'ont donné que l'*Iliade*. La traduction de Pope, chez les Anglais, a fait oublier Chapmann, Ogyvie et Hobbes: mais quelques-uns lui préfèrent encore celle de Cowper, comme plus exacte et conservant mieux la couleur simple et naturelle de l'original. Les Français ont en prose, madame Dacier, Bitubé, MM. Lebrun et Dugas-Montbel, qui se distinguent tous par un genre de mérite particulier. Deux de nos traductions en vers méritent seulement d'être citées: celles de Rochefort et de M. Aignan. Les Allemands font beaucoup de cas des versions de Bodmer, du comte de Stolberg, digne frère du traducteur de Sophocle, et de M. Voss: tous les trois ont traduit Homère en vers hexamètres, système de versification qui a prévalu dans cette école, et dont elle a fait aux anciens une application qu'il ne nous appartient pas de juger. La littérature espagnole ne nous offre que quelques traducteurs obscurs ou ignorés dans leur propre pays. Le plus récent et le plus estimé est D. Saverio Malo, employé à la bibliothèque

de Madrid. Nous nous étendro sur le mérite littéraire du *prin poètes*. Il est trop généralement trop bien senti, pour avoir les nos éloges. Que pourrions-nous ter, d'ailleurs, au magnifique de Pope *sur la vie et les écrits mère*; au *Discours prélimin* Rochefort; et surtout à l'éloquet d'Homère, placé par l'abbé I lemy dans la bouche du Scyth charsis? Les dissertations mê Lamotte sont, dans leur gen hommage d'autant plus flatter lon nous, pour l'auteur de l et de l'*Odyssée*, que le nomb sévérité des critiques y donne louange un caractère plus s moins équivoque. Noble et p autorité du génie! Celui d'Homi side, depuis trente siècles, au nées de toutes les littératur monde. C'est là, c'est dans c répertoire de toutes les connai utiles ou agréables, que les E les Sophocle, les Euripide, ou non seulement les sujets de leur dies, mais l'esprit, les sen qui les animent, et les charme de ce style dont Homère avai cret, et leur a laissé le modè au génie de ce grand homme, q seulement les poètes épiques t Virgile et Le Tasse, ont d beautés les plus sublimes, m les plus grands artistes, dans quité et chez les modernes, c prunté leurs plus belles conc Les uns et les autres se son plus élevés qu'ils ont appro vantage de leur modèle; et d qu'Homère a été appelé le l'expression de beautés *homé* pas-ée en proverbe, est deve tous les peuples lettrés, le n excellence, du grand et du br tique. A—B

HOMMEL (CHARLES - FERDINAND), savant jurisconsulte, et inciseur, naquit à Leipzig le 1722. Nommé professeur ordinaire de droit en 1750, il donna ses cours par une curieuse dissertation, *De meritis jurisconsultorum bonas litteras*, qui fit presqu'unanimité, que son esprit, remuant, ne séparerait jamais des de la jurisprudence, les fleurs de la littérature. En 1752, il fut élu à la chaire de droit féodal, et, en 1754, à celle d'institutes civiles, d'où il fut appelé à la chaire de droit canonique. Il fut aussi honoré de diverses fonctions de magistrature, et mourut d'apoplexie, le 16 mai 1784. Hommel a eu la plus grande part à l'élaboration du code pénal, et à la suppression de la torture dans l'électorat de Saxe. Voici la liste de ses principaux ouvrages : I. *Oblectamenta juris civilis, seu grammaticæ observationes rei clientelariæ et antiqui-hermanicas variè illustrantes*, 1755, in-4°. II. *Skeleton civilis, seu jurisprudentia universalis tabulis delineata*, 4°, 1767, ibid. ; réimprimé à Leipzig, 1784, 6 feuilles in-fol. III. *Jurisconsultorum in indicem alphabetico de tous les jurisconsultes dont il avait pu recueillir les traits gravés, avec l'indication du graveur, et de la colonne où ils se trouvent, terminée par la description de 67 médaillons pour des jurisconsultes. La suite de ce livre contient des observations curieuses*. IV. *Litteratura juris*, ibid., 1761, in-8° ; idem, 2°, totalement refondue, ibid., 1779, avec figures : ouvrage fort pieux et plein de recherches. Il est divisé en deux parties, l'une biblio-

graphique, l'autre purement biographique : la première se compose de notices sur les ouvrages classiques les plus importants, et sur quelques autres peu connus et qui mériteraient d'être davantage : on peut y remarquer un morceau fort intéressant sur les controverses entre les jurisconsultes. Dans la deuxième partie, Hommel, sans s'astreindre à aucun ordre positif, traite tour-à-tour des jurisconsultes poètes, des homonymes, des femmes qui ont étudié le droit ou l'ont professé, des biographies de droit, etc. : un tableau, dans lequel les jurisconsultes sont classés à la date de leur mort depuis l'an 1408 jusques et compris l'année 1760, termine l'ouvrage. Ce livre, unique dans ce genre, est écrit avec une rare facilité et une élégance tout-à-fait exempte de recherches : Hommel y manie souvent la plaisanterie avec une grâce dont on n'eût jamais cru que de pareilles matières pussent être susceptibles ; ce qui donne en même temps la plus heureuse idée de son esprit. V. *Bibliotheca jurisrabbinica et Saracenorum arabica*, ibid., 1752, in-8°. VI. *Jurisprudentia numismatibus illustrata, necnon sigillis, gemmis, aliisque picturis vetustis variè exornata*, ibid., 1763, in-8°. Le conseiller Klotz y a donné une suite (*Auctarium*), ibid., 1765, in-8°. VII. *Le Flavius allemand, ou Introduction complète à la pratique judiciaire, civile et criminelle*, Bayreuth, 1763, in-8°. (en allemand) ; 4°. édition très augmentée, ibid., 1800, 2 vol. in-8° : ouvrage devenu classique en Allemagne, et rempli d'une érudition non moins curieuse que variée. Hommel s'y est efforcé de substituer au style barbare des tribunaux, la correction de langage qu'il avait coutume de mettre dans ses leçons et dans ses

livres. VIII. *Rhapsodia quæstionum in foro quotidie obvenientium, neque tamen legibus decisarum*. Le 1^{er}. volume de cette collection parut d'abord à Leipzig, en 1765, in-4°. La 3. édition, Bayreuth, 1766, 79, 5 vol. in 4°, fut interrompue par la mort de l'auteur. Son gendre, le docteur Roessig, professeur à Leipzig, en donna une 4^e., 1782-87, in-4°, augmentée d'un 6^e. volume de remarques, et d'un 7^e. qui contient des Tables, une Vie d'Hommel par l'éditeur, une autre Vie qu'Hommel avait fournie lui-même à Weidlich pour ses Notices biographiques des jurisconsultes vivants, enfin l'Éloge composé par Aug. Guill. Ernesti, et intitulé *Memoria Hommelii*, et qui se trouve aussi dans les *Opuscula oratorio-philologica* d'Ernesti, Leipzig, 1794, in-8°. (Voy. A.-G. ERNESTI). Ce recueil est précieux par la nature et la diversité des questions qu'Hommel développe et traite successivement, tantôt en jurisconsulte consommé, tantôt en écrivain habile et ingénieux : on y rencontre même des dissertations sur des matières purement littéraires. IX. *Corpus juris civilis cum notis variorum*, Leipzig, 1767, in-8°. Il n'y a point de notes ; ce ne sont que de simples indications faites sur chaque paragraphe et chaque loi du corps de droit, et qui renvoient aux auteurs qui les ont expliqués : ceux-ci sont au nombre de 215. On reproche, avec raison, à Hommel d'avoir apporté quelque négligence à un travail qui, fait avec soin, aurait été très utile, et de s'en être rapporté trop souvent à ces tables qui sont placées à la fin des auteurs de droit, sans avoir pris la peine de vérifier par lui-même l'exactitude de la citation. Ces critiques l'ont sans doute empêché de publier le 2^e. volume qui devait compléter le corps

de droit et renfermer le ce nouvelles et les livres des siel qu'il en soit, l'idée d'Hommel bonne en elle-même ; et elle valu un ouvrage fort précieux : *A. Schulting notæ ad seu Pandectas ; edidit atque a versiones suas adjecit N. S burg, Leyde, 1804 et 1807 in-8°*. M. Smalendurg a enfin ce qu'Hommel n'avait fait qu' au lieu d'une indication sèche gue, il donne une citation dé positive, renvoyant seulement celles qui exigeraient un tr développement. Il est fâcheux travail n'embrasse que les c miers livres du Digeste. M. lenburg avait publié, comme son travail, en 1799, ses celles de Schulting sur les ti *Verborum significatione et I lis juris*, Leyde, in-8°. X. *I nesia librorum juris veteru Pandectarum loca integra dum indicis Labiiti et Wieli lis exposita et ab exempla relli florentino accuratissi cripta*, ibid., 1767-68, 3 vol. Déjà d'autres jurisconsultes Hommel, avaient formé le pre traire du Digeste les fragmen des jurisconsultes romains, et réunir pour les présenter dan où ils devaient se trouver da ouvrages. Cujas avait, en sorte, exécuté ce plan sur traités de Paul et de Papinien man, sur *Alfenus Varus*, et BRENKMANN : Freymon, I Ant. Augustin avaient publii sans plus ou moins heureux était réservé à Ab. Wieling d ter un travail complet dans *prudentia restituta* (Voy. W Amsterdam, 1727, 2 vol. u pendant comme cet ouvrage

pue de simples renvois, Hommel put le projet de présenter, au lieu des citations, le texte même des lois romaines, afin d'éviter, de feuilleter tout le corps de Malheureusement, comme ses collègues ne lui permettaient pas de le faire lui-même l'exécution de ce projet, il en chargea un certain Kronk, qui, par l'incurie qu'il y apporta, détruisit les espérances que ce projet avait fait concevoir : le texte en fut d'incorrections et d'omissions nombreuses. Quelques jurisconsultes allemands, entre autres Walch et *Hermen. jur.*, p. 391), ont essayé de débiter ces ouvrages ; mais ils ont été réfutés, avec succès, par Gr. Hugo (*in Ind. font. corp. juris*, Berlin, 1795, p. 215), Secker (*in Not. lit. corp. juris. 1. ed. Corp. jur. in chrestomathia*, p. 16), et surtout par L. Koch (*in Auct. tert. tract. de ab. intestato prim. edit.*) *Epitome sacri juris*, ibid., in - 8°. La première édition publiée sous le nom de Curtius, avait pour titre : *Epitome canonici*, ibid., 1768, environ 300 pages. XII. *La vie des peuples du Nord, ou par l'explication du cor.*, ibid., 1769, in - 8°. avec (en allemand). XIII. *Sur les mœurs et les peines dans la nation des Turcs*, ibid., 1770, in - 8°. XIV. *Promptuarium Bertochianum ad modernum lexicum practicum ex recentiorum conscriptorum scriptis*, ibid., 2 vol. in - 8° ; nouvelle édition de ce titre, Bertochii promptuarium juris post C. F. Hommelium

curavit C. A. Günther, Leipzig, 1788, 2 vol. in - 8°. J. A. Carjzov avait publié, en 1727 et 1728, à Leipzig et Zittau, la première édition de ce dictionnaire dont l'auteur primitif est inconnu. J. G. Bertoch, magistrat à Zittau, s'en empara, et en fit paraître, en 1740, in - 4°, une nouvelle édition fort augmentée, et à laquelle un professeur de Leipzig (Abr. Kaestner, père du célèbre mathématicien), donna, en 1744, un supplément in - 8°. Ce fut en cet état qu'il passa entre les mains d'Hommel qui y ajouta de nouveaux extraits tirés principalement de ses ouvrages : l'édition de M. Günther peut être plus utile pour les Allemands qui font de cet ouvrage l'usage que nous faisons en France du Dictionnaire de Ferrière ; mais elle doit être moins recherchée par nous que celle d'Hommel, attendu que M. Günther a jugé à propos d'en retrancher tout ce qu'Hommel y avait ajouté sur le droit naturel, l'histoire et les antiquités du droit civil. XV. *Pensées philosophiques sur le droit criminel* (en allemand), Breslau, 1784, in - 8°, avec des notes de C. G. Rössig, qui en fut l'éditeur. C'est un développement de la préface qu'Hommel avait mise à la tête de la traduction allemande du *Traité des délits et des peines* (de Beccaria), ibid., 1778, in - 8°. XVI. *Opuscula juris universi et imprimis elegantioris selecta*, pars 1^a, ibid., 1785, in - 8° ; publiée de même par Rössig. C'est un choix de quelques dissertations académiques d'Hommel, avec les notes manuscrites dont il avait chargé son exemplaire. XVII. *De jure arlequinizante, seu de legibus ridiculis aut histrionicis jurisprudentiæ*, Bayreuth, 1761, in - 8°. Il prononça ce discours à Leipzig pour la réception d'un doc-

voir dans Fabricius (*Bibl. antiq.*, p. 877), les auteurs qui ont écrit sur ce curieux et d'antiquité scandinave.

capitale; et là il attendu grand-maître. Ce prince, ne s'étant pas acquiescé de ce devoir, par oubli, de sentiment de sa dignité, et toute la disgrâce de vainqueur; et il lui donna l'occasion ou un prétexte avec la dernière en vain que le faible comble à son ignominie au citoyen Buonaparte de sa prévenance: il l'assura et mis un grand emballer lui offrir l'excuse de reconnaissance « si, atesse qui n'avait pour ne rien faire qui pût Maltais sa personne gouvernement, il ne finit à éviter toute démonstration en public. » Et ne put lui faire

Buonaparte ordonna détruire partout les statues de l'ordre; ce qui dans le palais et jusque du grand-maître: on en sa présence le buste cet illustre prédécesseur lui rappeler alors tant d'émulations. Le troisième maître fut embarqué sur une galère, qui fut voilée pour donner cent mille écus, on argentierie, qui fut les vaisseaux français. pareille somme lui fut donnée le premier terme n'ont jamais été payées. Il fut acquiescé une soumission illustre, et l'une des plus redoutables qui, qui devait rester si dans les mains de ceux de s'en emparer avec

tant de facilité! Arrivé à Trieste, Hompesch déchira les traités qu'il avait reçus; et il fit d'inutiles protestations contre une capitulation qu'il n'avait ni stipulée ni ratifiée, mais à laquelle il n'avait pas eu le courage de s'opposer. Quelques mois plus tard, se voyant pressé par la cour de Vienne, qui cédait elle-même aux instances de la Russie, il signa une abdication en faveur de Paul I^{er}; et il vécut en Allemagne dans l'obscurité et assiégé par les plus urgents besoins. Enfin assailli par de nombreux créanciers, il se rendit à Montpellier, et réclama auprès du gouvernement français les arrérages d'une pension qu'il avait d'abord refusée. Il lui était dû près de deux millions; on lui donna une provision de 15,000 francs! Cette faible somme lui avait à peine été comptée, qu'une mort précipitée termina sa carrière en 1805. M—n j.

HONAIN (ABOU-YEZYD), fils d'Ishac, naquit à Hyrah, ville de la Mésopotamie, et appartenait à la tribu des Obadites, qui professaient le nestorianisme. Il eut pour maître en médecine Jean, fils de Massowich, et, en grammaire arabe, le célèbre Khalyf-ibn-Ahmed. Comme il joignait à la connaissance de cette langue celle du grec, il fut choisi par les premiers khalifes abbassides pour traduire en arabe les ouvrages scientifiques des Grecs; et il fut l'un des traducteurs les plus actifs de cette époque. On dit même qu'il voyagea en Grèce de la part des khalifes, et y fit une ample moisson de livres sur toutes les parties de la philosophie. On lui doit des versions de la plupart des ouvrages d'Hippocrate et de Galien, d'Euclide, de l'Almageste de Ptolémée, etc. Outre ses traductions, il a composé un grand nombre de Traités sur la médecine et la dialectique.

tique. Casiri en donne la nomenclature (*Bibl. ar. hisp.*, tom. 1, p. 286). On rapporte que le khalife Motéwekkel ayant conçu quelques doutes sur ses rapports avec les Grecs, et craignant une trahison, le fit venir en sa présence, revêtir d'une robe brillante et combler de présents; ensuite il lui demanda un poison violent et assez secret pour donner la mort sans qu'on pût le découvrir. Honaiïn lui répondit : « Prince des croyants, je n'ai appris à connaître que des médicaments utiles, et je ne pensais pas que vous m'en demandassiez d'autres : toutefois, si vous le permettez, j'en ferai la recherche. » Motéwekkel y consentit; et au bout d'un an il adressa la même demande, et reçut cette réponse : « Prince des croyants, je n'ai pu connaître que des médicaments utiles. » Alors le khalife, touché de sa probité, lui avoua le motif secret de sa demande, et mettant une confiance sans bornes dans son médecin, il le combla de nouveaux bienfaits. Honaiïn mourut en 260 de l'hég. (874 de J.C.) J—N.

HONDIUS (Josse), chef d'une famille de graveurs distingués, a joui long-temps d'une réputation assez étendue, et qu'il devait à la supériorité de ses cartes géographiques sur celles de ses prédécesseurs. Il naquit, en 1546 (1), à Wackène, bourg de Flandre, et, à l'âge de deux ans, fut amené par ses parents à Gand, circonstance qui a fait conjecturer qu'il était né dans cette ville. Il ne tarda pas à annoncer des dispositions très remarquables pour les arts du dessin; et l'on assure

qu'à huit ans il gravait et peignait sur ivoire de petits son invention. Il n'avait ce point encore eu de maître : ensuite dans l'atelier d'un peintre effaça bientôt par la rapidité de son progrès, quoiqu'il donnât une partie de son temps à l'étude des lettres de la littérature anciennes. Orléans le *Dictionn.* de Moréri, qui de Parme fit venir Hondius camp devant Anvers, et qu'il y posa de le suivre à Rome, chargeait du soin de sa fortune une erreur : Hondius s'était en Angleterre à l'approche des Français et il se fit connaître avantageusement à Londres par son talent pour la construction des instruments mathématiques et pour la fonte des caractères d'imprimerie. De retour en patrie, il s'établit à Amsterdam et publia de nouvelles cartes géographiques qui eurent beaucoup de succès. Il fit paraître, en 1597, *l'atlas de la construction des géographes hollandais*, et donna succès à de nouvelles éditions du *Globe* de Gérard Mercator, augmenté plus d'un tiers; — un *Abbrégé* intitulé *d'Atlas minor*, in-4°. souvent réimprimé; — le *savant* Pontanus, *Des globes et leur usage*, enrichi de planches nombreuses observations, etc. encore à ce géographie, les planches de la *Description de la Guiane*, par Walt. Ralciplberg, 1599, in-4°. — et des *cartes du monde*, de Drakewendish. Ses estampes, nombreuses, sont marquées du H. Il mourut à Amsterdam, âgé de soixante-cinq ans, laissant deux fils : — Henri **HOND** *Vieux*, né à Gand, en 1601, à la Haye en 1610, eut p

(1) Moréri et d'autres biographes placent la naissance de Hondius en 1561; mais il n'aurait eu que dix ans en 1573, époque de la naissance de Henri son fils aîné, et dix-sept à la naissance de son second fils. Cette raison nous a déterminés à suivre l'opinion de l'auteur des *Notices sur les Graveurs* (Beaune, 1807, 2 vol. in-8°), qui fait naître Josse Hondius en 1546.

ria, dont il prit la manière d'imiter jusqu'à ses défauts. Il est laborieux; et il a laissé une quantité d'estampes, et une 144 portraits d'artistes, la flamands. Cet artiste a gravé Albert Durer, Holbein, Zucbreughel, etc. — Henri Honert le Jeune, né à Londres, fut supérieur à son frère. Il est ferme et piquante. Il a plusieurs morceaux de sa com- et d'autres d'après les meilleurs flamands. On ignore précise de sa mort: mais son de l'Uylenspiegel, d'après Leyde, est datée de 1644; on croit qu'il a vécu peu de cette époque. On a de lui: *antissimorum aliquot theoprotestantium effigies æri* la Haye, 1602, in-fol. II. *m honoris in quo pictorum signiorum imagines*, etc., am, 1618, in-fol. III. *Pomiris Caroli V imp. Bruxelrata*, la Haye, 1619, in-fol. *stitution en la perspective*, nd (traduite en français par), la Haye, 1625, ouvrage faisait cas, mais qui a été depuis. — Guillaume Honert fils, né à la Haye en 1601, son père les principes du s'établit à Dantzic, et s'aparticulièrement à graver le On estime surtout ceux qu'il d'après Van Dyck. Cet ar- de beaucoup d'intelligence, nature avec une grande vé- W—s.

ERT, ou HONART (Roch), chevalier, né à Dordrecht au xvi^e siècle, remplit, ottrie, les premières charges atives et diplomatiques, et lement considérer par la no-

blesse de son caractère et par l'étendue de ses connaissances. Envoyé, en 1627, comme ambassadeur dans le Nord, pour travailler à le pacifier, il a publié le journal de cette ambassade dans un volume in-4^e de format oblong, enrichi de gravures d'Abraham Bost, Utrecht, 1632. Hooft, à mesure qu'il avançait dans son travail, lui soumettait les cahiers de son Histoire; et il est difficile de rien imaginer de plus honorable que cette confiance. Honert cultivait aussi avec distinction la poésie latine; et il a laissé deux tragédies dans cette langue, savoir: I. *Thamar*, Leyde, 1611. II. *Moïse brisant les tables de la loi (Moses momoclastes)*, ibid. Il mourut le 30 janvier 1638, âgé de près de soixante-six ans. — Jean, et Taco-Hajo Honert, théologiens protestants, de la même famille, et professeurs à l'université de Leyde, morts l'un en 1740, l'autre en 1758, ont laissé de nombreux écrits dans le genre polémique. M—ow.

HONORAT (St.), treizième évêque d'Arles, issu d'une famille illustre originaire de Rome, et qui avait donné des consuls à l'empire, naquit, peu après la première moitié du iv^e siècle, probablement vers les confins de la Lorraine et de la Champagne. St. Loup, qui depuis fut son disciple et devint évêque de Troyes, avait épousé sa sœur. Honorat reçut une éducation conforme à sa naissance, et fut instruit dans les lettres humaines. Quoique né d'un père païen, il se sentit de l'attrait pour les vérités de l'Évangile et reçut le baptême. Il résolut même de renoncer au monde; et Venance, son frère aîné, partagea ce pieux dessein. Après avoir vendu leurs biens, et en avoir distribué le prix aux pauvres, tous deux partirent pour Marseille,

où ils s'embarquèrent avec un saint vieillard nommé Caprais qu'ils prirent pour leur directeur. Ayant abordé en Arché après une navigation fatigante, Venance mourut à Methone, aujourd'hui Modon, dans la Morée. De retour dans les Gaules, les deux voyageurs s'arrêtèrent quelque temps près de Frejus, et, de l'avis de Léonce, évêque de cette ville, allèrent s'établir à Lérins, île alors déserte et remplie de bêtes venimeuses. Ils y fondèrent un monastère, depuis devenu fameux. On fixe l'époque de cette fondation entre les années 400 et 410. Peu de temps après, Honorat fut ordonné prêtre. Cependant le monastère florissait ; et de nombreux disciples, parmi lesquels on compte St. Hilaire d'Arles, y affluaient. Honorat leur donna une règle, en partie tirée de celle de St. Paroime, et dont les auteurs du temps louent la sagesse. Il y avait trente-cinq ans qu'Honorat gouvernait cet établissement en qualité d'abbé, lorsque le clergé et le peuple d'Arles le demandèrent pour évêque. Ce ne fut qu'avec répugnance qu'il se rendit à leur vœu. Il n'occupa ce siège qu'un peu plus de deux ans, étant mort en 429, le 14 ou le 15 de janvier. Le martyrologe romain marque sa fête le 16 du même mois. En 1591 ses reliques furent transportées à Lérins. Il ne nous reste rien de ses écrits, quoiqu'on ait lieu de présumer qu'ils étaient nombreux. St. Hilaire, qui lui succéda sur le siège d'Arles, et qui a composé sa Vie, parle de ses lettres de manière à en faire regretter la perte. Cassien lui avait adressé sept de ses Conférences. — Saint HONORAT, septième évêque de Marseille, né vers l'an 420 ou 425, était disciple de St. Hilaire d'Arles. Quelques-uns reculent son épiscopat jusqu'en 485. On ne sait de lui que ce qui en est écrit dans

le 10^e. chapitre des *Hommes illustres* de Gennade, si toutefois c'est à Gennade qu'il faut attribuer ce chapitre. Honorat y est peint comme un grand et saint évêque, parlant avec une extrême facilité des choses de Dieu, rompant le pain de la parole, non seulement aux ouailles qui lui étaient confiées, mais encore aux habitants des villes voisines et à de nombreux auditeurs qui venaient de loin pour l'entendre. Sa bouche, suivant l'expression de l'auteur, était comme un vaste magasin de toutes les richesses contenues dans les divines Écritures ; *Os suum quasi armarium Scripturarum*. Le pape Gelase I l'avait en grande estime, tant pour la pureté de sa foi que pour son éloquence ; et qu'il lui témoignait en lui adressant une rescrit honorable. Ainsi ce saint évêque vivait encore du temps de Gélase, c'est-à-dire de 492 à 496. De beaucoup d'homélies et de vies de Saints qu'il avait composées, il ne nous reste que la Vie de St. Hilaire son maître. Le P. Quesnel l'a fait imprimer à la fin du 1^{er}. volume des Œuvres de St. Leon. L—Z.

HONORÉ, pape. Voy. HONORIUS.

HONORÉ DE SAINTE-MARIE

(BLAISE VANZELLE, plus connu sous le nom de *Père*), religieux carme déchaussé, naquit à Limoges en 1651. Il embrassa la vie monastique à Toulouse, et fut chargé par ses supérieurs d'enseigner aux novices la théologie et la philosophie. Son zèle pour la propagation de la foi lui faisait désirer vivement d'être employé dans les missions du Levant ; et il reçut, avec une joie inexprimable, l'ordre de s'y rendre. Il demeura plusieurs années à l'île de Malte, fut promu, à son retour, à différents emplois, et mourut à Lille, en 1729, âgé de soixante-dix-huit ans. C'était un homme d'

et laborieux. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, dont on trouvera le détail dans la *Bibliothèque armée*. On se contentera de citer les principaux : I. *Traité des innoances et du jubilé*, Bordeaux, in-12 ; troisième édition augmentée, Malines, 1725, in-12. II. *Idem proposé touchant les livres lués à St. Denys l'aréopagite*, 1708, in-8°. Le Journal des Arts le cite avec éloge. III. *Traité des pères et des auteurs ecclésiastiques sur la contemplation*, Paris, 1708, 2 vol. in-8° ; traduit en français et en espagnol. IV. *Des motifs de la pratique de l'amour de Dieu*, 1713, in-8°. Ce volume fait à l'ouvrage précédent. V. *Règles sur les règles et sur l'usage critique, touchant l'histoire de l'Eglise, les ouvrages des Pères, les vies des anciens martyrs, les vies des Saints*, etc., Paris, 1712, 3 vol. in-4°. C'est l'ouvrage le plus important du P. Honoré, et qui a eu le plus de succès. Il a été traduit en latin, en italien et en espagnol. L'auteur y établit les règles d'une saine critique, également éloignée de la faiblesse qui craint d'examiner, et de l'audace qui ose attaquer les choses les plus respectables : mais on trouve qu'il n'a pas toujours su faire lui-même une sage application des règles qu'il avait tracées. VI. *Dissertations critiques et critiques sur la chevalerie ancienne et moderne, séculière et régulière*, Paris, 1718, in-8°, avec figures. Il y a de l'érudition et des recherches curieuses dans cet ouvrage. VII. *La Vie de St. Jean le Baptiste*, Tournay, 1727 ; elle fut lue à l'occasion de la canonisation de Saint-Jean, par le pape Benoît XIII. VIII. *Observations sur l'Histoire ecclésiastique de Fleury* (Malines),

1726-27-29, in-12. Les autres écrits du P. Honoré sont relatifs au jansénisme et à la bulle *Unigenitus* ; et par conséquent n'offrent presque aucun intérêt aujourd'hui. Il préparait une édition des *Vies des patriarches de l'Orient*, par Flodoard ; et il a laissé en manuscrit quelques autres ouvrages que l'on conservait dans la bibliothèque de son couvent à Lille. W—m.

HONORIA (JUSTA-GRATA), fille de l'empereur Constance et de Placidie, naquit à Ravenne en 417. Elle n'avait que trois ans lorsque son père mourut ; et elle demeura sous la tutelle de Placidie, femme vaine et ambitieuse, plus occupée d'intrigues et de plaisirs, que de l'éducation de sa fille. Honoria était douée d'une rare beauté ; mais son titre d'*Augusta* était aux jeunes gens qui l'entouraient, l'espoir d'obtenir sa main. Elle se crut condamnée au célibat, et se donna au penchant qu'elle ressentait pour Eugène, l'un des chambellans de l'empereur. L'imprudence de Placidie instruisit le public de la honte de sa fille. Honoria fut envoyée à Constantinople, où elle passa quatorze ans ; sous la garde des sœurs de l'empereur Théodose, uniquement occupées de pratiques religieuses, et tellement surveillées, qu'aucune de ses démarches ne pouvait être secrète. L'ennui qui la consumait, lui fit prendre une résolution bien extraordinaire : instruite des succès d'Attila, et quoique ce barbare ne lui inspirât que de l'horreur, elle osa solliciter sa protection pour sortir de la captivité où elle gémissait. Elle lui fit remettre, par un eunuque, une bague pour gage de sa foi, et l'invita à la réclamer comme son épouse. (Voy. ATTILA.) Sa correspondance avec le roi des Huns ayant été découverte, Honoria fut enlevée de Constantinople, mariée à

un particulier obscur , et reléguée au fond de l'Italie , où elle achève dans un cloître une vie , dit tribbon , qui aurait peut-être été exempte de crimes et de malheurs , si elle ne fût pas née la fille d'un monarque. On ignore la date précise de sa mort ; mais elle ne doit être placée qu'après l'année 453. Il existe une médaille d'or frappée en l'honneur de cette princesse ; elle porte au revers le monogramme du Christ , avec cette légende : *Salus rei publicæ*. W—s.

HONORIUS I, élu pape, le 14 mai 626, six mois et dix-huit jours après la mort de Boniface V, auquel il succédait, était originaire de Campanie, et fils du consul Pétrone. L'église était affligée alors par l'hérésie du monothéisme, dont les sectaires ne voulaient attribuer qu'une opération et une volonté à J. C., quoiqu'ils reconnussent en lui deux natures. C'était détruire le mystère de l'Incarnation. Sergius, patriarche de Constantinople, était le chef de cette doctrine. Il l'exposa dans une lettre qu'il écrivit à Honorius, en lui faisant observer que cette opinion avait rallié beaucoup de schismatiques, surtout parmi les Eutychéens, qui s'empresaient de rentrer dans le sein de l'Eglise. L'empereur Héraclius favorisait aussi cette opinion : le pape se laissa séduire, et donna son approbation à Sergius. Le moine Saint-Sophronie, qui fut depuis évêque d'Alexandrie, écrivit avec force pour combattre cette erreur. Sergius revint à la charge, et Honorius persista dans les mêmes sentiments. Le sixième concile de Constantinople, tenu en 680, condamna cette doctrine, et anathématisa la mémoire d'Honorius. Cette sentence fut confirmée, en 707, par le second concile de Nicée. Honorius mourut en 658, la même année que

le roi Dagobert, et à l'époque où la puissance de Mahomet commençait à devenir redoutable. Son pontificat avait duré douze ans et près de cinq mois. Le pape Jean IV et Saint-Maxime entreprirent son apologie. Si c'est vrai qu'à parler rigoureusement il fût coupable d'erreur, il paraît qu'il eut aussi des qualités estimables : il fit des largesses considérables aux églises, en bâtit quelques-unes, en répara beaucoup d'autres, et renouvela tous les vases de Saint-Pierre. Il contribua avec zèle à la conversion d'Edwin, roi de Northumberland. On trouve de ses lettres dans la Collection des conciles, dans la Bibliothèque des Pères, et dans Ughelli. Il eut pour successeur Severin. D—s.

HONORIUS II, élu pape le 21 décembre 1124, succéda à Calixte II : il se nommait Lambert de Fagnan, et il eut dans une condition médiocre, au comté de Bologne, dont il avait été archidiacre. On lui avait reconnu de l'instruction ; et le pape Pascal lui avait donné l'évêché d'Ostie. Son élection fut assez vivement disputée. Une partie des évêques et des cardinaux avait déjà élu et revêtu de la chape rouge Thibaud, cardinal-prêtre du titre de Sainte-Anastasie, lorsque Robert Frangipane et les gens de sa faction se mirent à crier : *Lambert, évêque d'Ostie, pape !* et le revêtirent des ornements pontificaux. Le tumulte fut d'abord assez considérable ; mais Thibaud, qui avait déjà pris le nom de Célestin, se démit volontairement. C'est cet anti-pape d'un jour que Lenglet-Dufresnoy a nommé mal-à-propos Calixte. Honorius fut, à son tour, du scrupule sur la validité de son élection. Il se dépoûla des marques de sa dignité : mais les cardinaux le réhabilitèrent soigneusement, et la paix fut réta-

blie entre les partis. Honorius voulut méconnaître les droits de Roger, comte de Sicile et duc de Pouille et de Calabre, sous prétexte qu'il n'avait pas reçu de lui l'investiture. Il lui opposa Robert, prince de Capoue, et fit la guerre à Roger ; mais celui-ci, plus habile guerrier que son compétiteur, fut enfin reconnu par le pape. Honorius prit part à la querelle de l'évêque de Paris, contre lequel son clergé s'était révolté, à cause de la réforme qu'il voulait y introduire. Louis VI s'était laissé prévenir contre l'évêque ; et celui-ci, inquiet des dangers dont il était menacé, avait mis les terres du roi en interdit. Honorius avait d'abord annulé les actes de l'évêque ; mais St.-Bernard prit avec chaleur son parti, et le pape changea d'opinion. L'évêque de Paris triompha. Honorius favorisa la conversion de la Poméranie, entreprise par St.-Othon, évêque de Bamberg, et sollicitée par le duc de Pologne, Boleslas. Il donna aussi, de concert avec le patriarche Étienne, l'habit blanc aux Templiers, dont l'ordre venait d'être nouvellement établi. On trouve plusieurs lettres de ce pape dans la Collection des conciles, et dans le Recueil de D. Martène, d'Achery et d'Ughelli. Honorius mourut au monastère de St.-André, le 14 février 1130, et fut enterré dans l'église de Latran, après un pontificat de cinq ans et deux mois. Il eut pour successeur Innocent II.

D—s.

HONORIUS III fut élu pape à Pérouse, le 18 juillet 1216, deux jours après la mort d'Innocent III, auquel il succédait. Le nouveau pontife s'appelait Cencio Siveili. Il était Romain de naissance : sa capacité dans les affaires l'avait fait distinguer dès le temps de Clément III, qui l'avait nommé camérier de l'église romaine.

Il s'était élevé peu-à-peu jusqu'à la pourpre, et était devenu successivement cardinal-diacre du titre de St.-Luce, et depuis cardinal-prêtre du titre de St.-Jean et de St.-Paul. Son premier soin fut d'écrire au roi de Jérusalem, pour l'assurer de son zèle en faveur des croisés, ensuite aux évêques de France, pour relever le courage des pèlerins ; puis à l'empereur de Constantinople, pour lui promettre son appui contre les schismatiques et les Grecs ; enfin, au patriarche latin, en l'exhortant à conserver l'union avec l'empereur, sans préjudice des droits de l'Eglise. Honorius s'occupa ensuite de l'élection de Pierre de Courtenay, qu'il couronna empereur d'Orient, et qui fut pris bientôt après par Théodore Comnène, et jeté en prison, où il mourut. Les affaires d'Angleterre exigèrent bientôt toute l'attention du pape. Jean Sans-Terre était mort, et laissait à son successeur, Henri III, le fardeau d'une guerre contre le prince Louis, fils de Philippe Auguste, qui prétendait à la couronne, et soutenait son parti à la tête d'une armée. Ce prince s'était jeté en Angleterre, comptant sur la protection d'Innocent III, qui avait d'abord persécuté le roi Jean, et lui avait depuis rendu son amitié. Honorius, animé des dernières pensées de son prédécesseur, négocia avec le prince français. Il employa tour-à-tour les prières et les menaces, écrivit aux barons et aux évêques anglais, que la mort de Jean leur était tout prétexte de révolte, exhorta dans le même sens l'archevêque de Bordeaux, et les seigneurs de Guienne, à rentrer dans leur devoir de sujets fidèles, et parvint enfin à susciter contre le fils du roi de France, un parti auquel ce prince dut céder. La croisade de Palestine occupait en-

core tous les esprits. Honorius y mettait tout son zèle. Il avait engagé le roi de Hongrie à joindre ses forces à celles des croisés. Mais le Portugal et l'Espagne étaient éiolés par les armes des Maures. Des divisions de familles s'étaient élevées pour la succession aux trônes de Castille et de Léon. Le midi de la France était affligé de la guerre contre les Albigeois. Honorius chercha à triompher de toutes ces difficultés, en intervenant dans toutes ces querelles, où il mettait toute l'ardeur de son caractère et le poids de son autorité. Son but principal était de donner un chef suprême à la croisade ; et ce fut dans cette vue qu'Honorius couronna empereur d'Allemagne, Frédéric II, qu'Innocent III avait déjà reconnu comme roi des Romains. Ce prince, qui devait être tourmenté si cruellement par les successeurs d'Honorius, était roi de Sicile, et rendit en cette qualité hommage au pape. Le nouvel empereur promit avec serment de se transporter, sous deux ans au plus tard, en Palestine, et le pape reçut cette promesse avec joie. Cette bonne intelligence fut cependant altérée dans la suite par quelques prétentions d'Honorius, qui blessaient l'autorité du roi, relativement à la nomination des évêques, que le pape voulait instituer comme seigneur suzerain du royaume de Sicile ; et ce fut là le germe de ces fatales divisions, qui éclatèrent sous les pontificats de Grégoire IX et d'Innocent IV. En France, les relations du pape eurent pour objet principal la guerre contre les Albigeois. Honorius, qui protégeait la maison de Montfort contre les comtes de Toulouse, avait plus d'une fois pressé Philippe-Auguste de prendre part dans cette querelle et de soutenir Simon de Mont-

fort. Le pape renouvela les mêmes instances auprès de Louis VIII, successeur de Philippe. Louis était occupé alors à poursuivre en Poitou le recouvrement des provinces conquises sur le roi Jean, père du roi d'Angleterre Henri III, à cause du meurtre d'Arthur. Le pape essaya de le détourner de cette entreprise, en l'exhortant à se croiser contre les Albigeois. Louis soutint la justice de son droit ; mais enfin il céda, laissa respirer Henri, et alla mourir au siège d'Avignon. C'est ainsi que les papes prétendaient se rendre les arbitres des querelles des souverains, changer leurs guerres politiques en guerres religieuses sous le prétexte que la plupart des guerres étant injustes et par conséquent autant de péchés, le chef de l'église avait le droit d'en juger les motifs et d'en interdire l'exécution. Ce système avait été inventé depuis la naissance des croisades. On ne voyait qu'armements de cette espèce. Outre la croisade de la Syrie, il y en avait contre les Vandois et les Albigeois : on en avait vu une d'enfants sous Innocent III ; et sous Honorius, des croisés tournèrent leurs armes contre les païens de la Prusse et de la Livonie. Tous les peuples étaient croisés, même ceux de l'Asie qui étaient dans la communion de Rome. La reine de Géorgie députa des ambassadeurs à Honorius, pour lui témoigner son impatience d'envoyer ses soldats à la Terre-sainte, dans l'espoir d'obtenir les secours des chrétiens contre les Tartares, qui ravageaient l'Asie sous la conduite du terrible Gengis-Kan. Cependant la puissance des papes commençait à décliner. Malgré les instances et les menaces d'Honorius, le comte de Schwerin s'empara de la personne du roi de Danemark ;

II, et le retint en prison six ans. Grégoire VII eût obéi. Après avoir écrit de Frédéric pour lui reprocher à acquitter la prole avait faite de porter ses la Palestine (1), Honorius, le 18 mars 1227, pontificat de dix ans et huit pour successeur Grégoire grande partie des lettres ont été publiées à Toulouse ent Ciron, sous le titre de *mpilatio decretal.*, 1645, e des notes de l'éditeur. On aussi dans la Collection des laus les Recueils de Baluze, ing, de D. Martène, de d'Ughelli, etc. Enfin on a s le nom de ce pape une psodie intitulée *Grimoire honorius* : c'est une de ces compilations, fruits de et du charlatanisme, nehiridion du pape Léon, du grand Albert, etc. La une édition indiquée par afresnoy (*Recueil sur les is*, 2, 2, 255), est inti- *D. Honorii Papæ III ad- ebrarum principem et ejus njurationes ; extractæ ex Romæ servato, anno 1629.*

D—s.

RIUS IV, du pape le 2 avril cédait à Martin IV. Il s'appuyes Savelli, noble romain, ardual du titre de Sainte-la nomination d'Urbain IV. qui l'incommodait vivement et aux maus, lui rendait le la célébration de la messe, il était obligé de se servir de instruments. Sa nomination

eut lieu à Pérouse. Dans la circulaire où il l'annonce, il observe qu'elle s'était faite librement, et sans que les cardinaux fussent enfermés, comme cela se pratiquait depuis la constitution de Grégoire X. Honorius IV confirma les décimes accordées par son prédécesseur au roi de France Philippe-le-Hardi, pour faire la guerre à Pierre d'Aragon, qui retenait en prison Charles II, roi de Sicile, et neveu de S. Louis : le pape, fidèle au système de ses prédécesseurs, favorisait ouvertement la maison de France. C'est dans cette vue qu'il rédigea pour la Sicile, une constitution que Martin IV avait déjà commencée, et sur laquelle Charles II s'en était entièrement rapporté à la volonté du pape, qui ne manqua pas de profiter de cette occasion pour accroître son autorité. Le St.-Siège se réservait, entre autres choses, la disposition des évêchés de Sicile, tant que la guerre durerait. Honorius persista à soutenir le parti français contre Jacques d'Aragon et son frère Alphonse, tous deux héritiers de Pierre. Il fulmina des censures contre les Vénitiens et contre Henri de Castille, qui s'étaient déclarés contre Charles ; mais il en accorda assez facilement les absolutions. Il ne put cependant réussir à procurer la liberté à ce prince. Honorius mourut, le 3 avril 1287, au palais qu'il avait fait bâtir près de Ste. Sabine : il fut enterré à St.-Pierre. On a dans les *Annales* de Wadding, et dans l'*Italia* d'Ughelli, quelques lettres de ce pape, en qui l'on reconnaissait de la sagesse et de la douceur, mais qui fut peut-être un peu trop libéral envers ses proches. Il eut pour successeur Nicolas IV.

D—s.

HONORIUS (FLAVIUS), empereur d'Occident, fils de Théodose et de Flaccile, naquit à Constantinople, le

tre est de 1206, et rapportée toute Notice et Extraits des manuscrits heque du B., tom. ar.

9 septembre 384, et reçut à 9 ans le titre d'Auguste en présence de l'armée. Dès l'âge de deux ans, il avait été revêtu du consulat; car, en l'an 386, on le trouve collègue d'Évodius, dans les *Fastes consulaires*, avec le titre de *nobilissimus puer*. Frère puîné d'Arcadius, il était le second héritier de l'empire. Théodose, qui le chérissait, lui déclara, au lit de la mort, qu'il le mettait en possession de l'Occident, laissant Arcadius maître de l'Orient. Le génie de Rome disparut à la mort de Théodose : ses fils ne possédaient aucune de ses vertus; ils ne furent protégés quelque temps que par le souvenir de sa gloire. La faiblesse de ces deux empereurs enfants, la corruption de leur cœur, la dépravation générale, l'ascendant que prirent les barbares, attaquant l'empire de toutes parts, furent les signes de décadence qui éclatèrent en Orient et en Occident. De cette époque date le déclin de la puissance romaine. A son avènement au trône (en 395), Honorius touchait à sa onzième année: il l'emportait sur son frère par les grâces de l'extérieur; mais il fit bientôt voir dans sa conduite la même incapacité et la même indolence. Avec un tel caractère, il devait être asservi à son principal ministre. En effet, Stilicon, chargé de sa tutelle et de la défense de l'empire, se regarda comme souverain; il gouverna au nom d'Honorius, qui, toujours enfant, ne fit que ramper sur le trône. On l'amusait à Rome par des fêtes et par des louanges, tandis que les désordres de l'empire frayaient le chemin aux barbares. Il fallut abandonner le séjour de Rome pour résider à Milan. Là Honorius donna au peuple le spectacle d'un combat de léopards qu'on lui avait envoyés de Libye. Cependant Alaric, à la tête des Goths, pénétrait en Italie, et venait attaquer

le cœur de l'empire. Comme celui-ci approchait, en 403, du palais de Milan, Honorius chercha une retraite, avec sa cour, dans les fortifications d'Asti sur les bords du Tanaro. Le roi des Goths forma immédiatement, et pressa sans relâche le siège d'une place qui contenait une si riche proie. Stilicon, resté à la tête de l'armée, vint au secours d'Honorius, qu'il délivra par la bataille de Pollentia, livrée le 11 avril. Honorius entra dans Rome en triomphe. Dans les jeux qu'il célébra en cette occasion, le sang des gladiateurs souilla pour la dernière fois l'amphithéâtre de la capitale du monde. Rome ni Milan n'étaient plus un séjour assuré pour la cour, le siège du gouvernement fut transporté à Ravenne sur les côtes de la mer Adriatique, où l'on avait moins à craindre les entreprises des barbares. Alaric s'était retiré vers la Norique à la faveur d'une pacification. Mais Radagaise menaçait l'empire à son tour; il fut défait en 405. De nouveaux essaims suivaient toujours les premiers; et l'Occident était inondé de ces peuples qui, semblables aux flots, se renversaient les uns sur les autres. Les Aïains, les Vandales, les Suèves et les Goths, furent les premiers qui détruisirent les barrières de l'empire. La Gaule et l'Espagne étaient envahies. Cependant l'attachement d'Honorius pour Stilicon s'était changé en crainte, en soupçons et en haine. Maître de l'esprit de l'empereur, le courtisan Olympius résolut de se débarrasser de ce puissant rival, et détermina Honorius à s'en défaire. Le meurtre des partisans de Stilicon s'était ordonné, et exécuté par une soldatesque soudoyée; lui-même, condamné à mort comme traître au prince et à la patrie, est égorgé par Héraclien en 408. Olympius s'empare de l'administration, et

recommence la guerre: il vient à Rome et la force de se racheter. Honorius approuva le traité. L'empire d'Occident se détruisait sans ressource. La Grande-Bretagne était abandonnée; la Gaule envahie par un usurpateur (Voy. CONSTANTIN III, tyran, X, pag. 474); l'Espagne presque entièrement perdue. L'Italie même plus au pouvoir d'Honorius. Il campait en Toscane. Il revint à Rome, et obligea les habitants à recevoir Attale, préfet de la ville pour empereur. Renfermé dans le palais, et serré de près par Alaric, Honorius se disposait à prendre le parti de sa flotte, quand il vit un secours d'Orient. Mais il ne put échapper aux barbares: elle fut dévastée et pillée par Alaric, tandis qu'Honorius tremblait à Ravenne. Il ne rentra dans Rome qu'après la mort de ce redoutable adversaire, fit réparer la ville, et revint ensuite à Ravenne. L'Italie toute couverte de ruines: on y voyait partout les traces fumantes des incendes. Tranquille à Ravenne, manquant de courage ou de force, incapable d'agir, de ménager la paix ou de la guerre, Honorius languissait dans une oisiveté déplorable, donnant tour-à-tour ses ministres et ne pouvant s'en passer. Il mourut d'hydropisie, à Ravenne, le 25 août 423, âgé de 38 ans, sans laisser de postérité, quoiqu'il eût été deux fois, à Marie et à Thérèse, filles de Sabin. Son caractère et son gouvernement avaient fort peu de mérite. Il était et son règne fut souillé par des crimes; il ne respirait que la paix, et l'indifférence fut dégoûtée par d'horribles crimes; il aimait sa famille, et tous ses parents qui vécurent sous son règne furent ou mis à mort ou

bannis; ses lois ne tendaient qu'au soulagement de ses sujets, et ses sujets furent accablés. Sa faiblesse produisit tous ces maux: prince timide, il n'osa rien entreprendre, ne sut former aucun dessein et n'en put comprendre ni exécuter aucun. Toujours gouverné, il ne fit que prêter son nom aux affaires; et son incapacité laissa ébranler les fondements de la puissance romaine. Pendant un règne de 28 ans, il vécut toujours en inimitié avec son frère Arcadius et avec son successeur. De même qu'Arcadius, il publia une multitude d'ordonnances, et renouvela presque toutes les anciennes lois: signe de l'inquiétude de ceux qui gouvernent, et du besoin de soutenir l'édifice de l'état qui s'écroule. Il eut pour successeur Valentinien III. B—r.

HONORIUS (JULIUS). V. ETIENNE (XIII, 426).

HONORIUS D'AUTUN, écrivain ecclésiastique, florissait dans le XII^e siècle. C'est par erreur que quelques critiques modernes ont prétendu qu'il occupa le siège épiscopal de sa patrie. Cette assertion est démentie par le titre de *Solitaire*, qu'il se donne lui-même dans la suscription de quelques-uns de ses ouvrages. Il est plus vraisemblable qu'il avait embrassé la vie religieuse: mais on ne sait à quel ordre il appartenait. Il enseigna la théologie et la métaphysique avec assez de succès pour s'attirer des ennemis; mais il ne se défend pas toujours de leurs reproches avec la mesure convenable à un homme de son état. Après s'être démis de la charge de *scholastique* d'Autun, il se retira dans les terres du duc d'Autriche; et c'est ce qui a fait conjecturer à l'abbé Lebeuf, qu'il était né en Allemagne. On ignore la date de sa mort; mais les savants auteurs de l'*Hist. littér. de France* prouvent très bien

qu'elle doit être placée sous le pontificat d'Innocent II, c'est-à-dire, de 1130 à 1143. Honorius ne fut point supérieur à son siècle; mais il réunissait des connaissances assez étendues dans toutes les sciences qu'on cultivait alors, les mathématiques, la métaphysique et la théologie. Son style manque de correction, et ses ouvrages de méthode. Il a composé un grand nombre d'écrits, dont on citera les principaux: I. *Elucidarium*; c'est un abrégé de toute la théologie, divisé en trois livres. On l'a, pendant long-temps, attribué à S. Anselme: d'autres en ont fait honneur à Abailard, à Guibert de Nogent, ou à Guill. de Coventry: il a été traduit en prose française par Geoffroi de Waterford, dominicain, et en vers par un anonyme. Il en existe aussi une version allemande qu'on croit du commencement du xiv^e. siècle, et une italieime, imprimée deux à trois fois dans le xv^e. (Voy. l'*Index libror.* du P. Laité.) Cet ouvrage a été inséré dans les différentes éditions des œuvres de S. Anselme, et imprimé séparément sous le nom de ce saint docteur, Paris, 1560; et Liège, 1566, in-8°. II. *Expositio in Cantica canticorum Salomonis*; dans la *Bibl. des Pères*. III. *Sigillum S. Mariæ*, Cologne, 1540, in-8°, et dans la *Bibl. des Pères*. C'est une suite de l'explication allégorique que l'auteur avait donnée du Cantique des cantiques. D. Martène en a inséré le prologue dans son *Thesaur. anecdotor.*, tome 1^{er}. Martin Delrio fuisait un si grand cas de ces deux opuscules, qu'il les a copiés presque entièrement dans les notes de son Commentaire sur le même livre. IV. *De prædestinatione et libero arbitrio Dialogus qui inevitabili dicitur*, publié par George Cassander,

Bâle, 1552, in-8°; plus correctement par Jean Corren, Prémontré, Anvers, 1620, et dans la *Bibl. des Pères*. V. *Gemma animæ*, Leipzig, 1514, in-4°, et réimprimée dans différents recueils. C'est une somme liturgique; elle renferme des détails curieux sur les usages et les cérémonies de l'Eglise dans le moyen âge. VI. *Sacramentarium, sive Decausi et significati mystico rituum*, inséré par le P. Perz dans son *Thesaur. anecdot.*, tome II. VII. *Hexameron seu Neocasmus de primis sex diebus*. C'est un commentaire sur le premier chapitre de la Genèse. VIII. *Eucharisticon*; ce traité, divisé en deux chapitres, contient une exposition fidèle de la croyance de l'Eglise catholique touchant le dogme de l'Eucharistie. Ces deux ouvrages ont été publiés par Perz. IX. *Cognitio vite de Deo et æternæ vitæ*. On a inséré ce traité dans l'*Appendix* à l'édition des œuvres de S. Augustin, donnée par les Bénédictins. C'est, dit un critique, de tous les ouvrages d'Honorius le plus châtié, tant pour la justesse des pensées que pour la méthode et l'élocution. X. *Imago mundi de dispositione orbis*. C'est un abrégé de Cosmographie tel qu'on peut l'attendre d'un écrivain de cette époque. Il a été imprimé plusieurs fois dans le xv^e. et le xvi^e. siècles, et inséré dans la *Bibl. des Pères*. On en conserve une traduction italienne parmi les manuscrits de la bibliothèque du Roi. XI. *De luminaribus Ecclesiæ liber*. Ce n'est guère qu'un extrait des catalogues des écrivains ecclésiastiques, par S. Jérôme, Gennade, Isidore et Bède. Imprimé, pour la première fois, avec d'autres ouvrages d'Honorius, Bâle, 1544, il a été inséré dans les collections d'écrits du même genre, publiées par Safford

Petri, Aubert le Mre et Fabricius, et dans le tome xx de la *Bibl. des Pères*, où l'on trouve aussi les principaux ouvrages d'Honorius. On renvoie, pour plus de détails, au *Recueil de dissertations* de l'abbé Lebeuf, Paris, 1738, tome 1^{er}., et à l'*Histoire littéraire de France*, tome xii, pag. 165-184. W—s.

HONTAN (N. baron DE LA), voyageur français, né vers 1666 en Gascogne près de Mont-de-Marsan, perdit de bonne heure son père, conseiller honoraire au parlement de Pau, qui s'était ruiné à des travaux pour améliorer le cours des eaux du Béarn. À l'âge de seize ans, la Hontan s'embarqua pour le Canada : il y arriva en novembre 1683, et servit d'abord comme simple soldat. Il fut ensuite avancé, commanda des forts dans l'intérieur du pays, et le parcourut jusqu'au-delà des grands lacs dans l'Ouest. Il entreprit, le premier, une course lointaine de ce côté, revint en France en 1691, et chercha inutilement à rentrer dans les biens de sa famille. Après un second voyage, il fut nommé lieutenant-de-roi, à Terre-Neuve. Il y arriva le 20 juin 1693, et ne tarda pas à se brouiller avec le gouverneur de l'île, qu'il représente comme un concussionnaire. La Hontan, instruit que le gouverneur voulait le faire arrêter, s'échappa furtivement sur un navire marchand, qui le mit à terre, en janvier 1694, près de Viane en Portugal. Il alla s'embarquer à Lisbonne pour Amsterdam, d'où il gagna Copenhague. L'ambassadeur de France lui donna des lettres de recommandation pour différentes personnes de la cour de Versailles : celles-ci employèrent en vain leurs efforts pour obtenir du ministre, que la Hontan justifiait la conduite qu'il avait tenue à Terre-Neuve. Il quitta donc Paris, et

s'en alla dans sa province. Ayant appris que des ordres étaient donnés pour l'arrêter, il passa en Espagne. Après la paix de Ry-swick, il essaya de rentrer au service de France, et finit ensuite par se retirer dans le Hanovre où il vivait encore en 1710. On a de lui : I. *Nouveaux Voyages dans l'Amérique septentrionale, qui comprennent plusieurs relations des différents peuples qui l'habitent, la nature de leur gouvernement, leur commerce, leurs coutumes, leur religion, et leur manière de faire la guerre*, etc., la Haye, 1703, 2 vol. in-12 ; ibid. 1705, cartes et figures. II. *Suite du Voyage de l'Amérique, ou Dialogue de M. le baron de la Hontan et d'un sauvage de l'Amérique, contenant une description exacte des mœurs et des coutumes de ces peuples sauvages, avec les voyages du même, en Portugal et en Danemark*, Amsterdam, 1704, un vol. in-12. Les deux ouvrages ont été réimprimés ensemble, Amsterdam, 1728, 3 vol. in-12 (V. GUEUDEVILLE) ; ibid. 1731, 3 vol. in-12, cartes et fig. Outre les objets annoncés dans le titre de ce livre, on y trouve la relation de la course de la Hontan à l'ouest. Il la commença le 24 septembre 1688, avec quelques soldats de sa compagnie et cinq chasseurs outagamis. Il partit de Michillimakinac, gagna le Mississipi par l'Ouisconsin, en suivant la même route que Carver. (Voy. CANVEA.) Il entra ensuite, le 7 novembre, dans une rivière qu'il nomma la *rivière Longue* : ce ne peut être, d'après le volume des eaux, que la rivière St-Pierre. Il la remonta, vit diverses peuplades, telles que les Es-sénapés et les Guesitars, dont les noms ont été entièrement inconnus aux autres voyageurs. Il planta, chez ces derniers, un poteau aux armes de

France : ils lui dessinèrent une carte, sur laquelle étaient marqués le cours de la rivière Longue, et celui d'un fleuve qui prenait sa source dans la même chaîne de montagnes, et qui coulait à l'ouest. Le 26 janvier 1689, la Hontan quitta les Gnaccitares, entra, le 2 mars, dans le Mississipi, qu'il descendit jusqu'à l'Onabiche ou l'Ohio. Le 9 avril, il arriva à l'embouchure de la rivière des Illinois, et revint, par le lac Michigan, à Michillimakinac. Charlevoix n'hésite pas à décider que ce voyage de la Hontan, à la rivière Longue, n'est qu'une pure fiction : mais, en mettant à part toute prévention, l'on ne trouve pas de motif plausible pour en nier la réalité. Quoiqu'il y ait des erreurs dans les noms des peuplades sauvages, et dans la position des lieux, cependant la fidélité de cette relation est garantie par autant de témoins qu'il y avait de Français à la suite du voyageur ; et jamais celui-ci n'a été accusé d'imposture sur ce point. Si les inexactitudes d'un ancien voyageur devaient le faire accuser de fourberie, combien s'en trouverait-il qui pussent être justifiés ? Le tort de la Hontan est d'avoir attribué aux sauvages des idées raffinées et des sentiments subtils, et d'avoir énoncé des opinions peu d'accord avec l'ordre de choses établi chez les nations civilisées. Il ne voyait que les injustices qu'il avait éprouvées : son esprit ulcéré enveloppa dès-lors dans la même proscription les sociétés et leurs institutions civiles et religieuses. Son livre porte pour frontispice, un sauvage armé d'un arc et d'une flèche, un pied posé sur un Code de lois, l'autre sur une couronne et un sceptre. A l'entour, on lit cette inscription : *Et leges et sceptrum terit* ; elle annonce le fond des raisonnements de l'auteur, quand il fait parler les sauvages. Au

reste, il décrit bien leurs mœurs : il donne de bonnes notions sur le Canada ; et ce qu'il dit de la mauvaise gestion des affaires dans ce pays, contient des vérités. Charlevoix n'a pu oublier le jugement que porte l'auteur sur la conduite politique des Jésuites : cependant jamais la pureté de leurs mœurs n'est attaquée par la Hontan. On peut encore trouver des choses instructives dans le livre de ce voyageur ; car il n'est pas difficile, en le lisant, de démêler le vrai de l'imaginaire : c'est ce qu'ont fait les auteurs qui l'ont mis à contribution. Le Voyage en Portugal et en Danemark est peu de chose. Le style de la Hontan est dur et désagréable ; il a été corrigé dans les dernières éditions. Ses cartes sont pitoyables. Les Voyages de la Hontan ont été traduits en allemand et en hollandais.

III. *Réponse à la Lettre d'un particulier opposée au manifeste de S. M. de la Grande-Bretagne contre la Suède.* Ce pamphlet fut publié en 1716. par Leibnitz. E—s.

HONTHEIM (JEAN NICOLAS DE), évêque (*in partibus*) de Myriophite, suffragant de l'évêque de Trèves, doyen du chapitre de St.-Siméon, conseiller d'état et chancelier de l'université, était né à Trèves, le 27 janvier 1701, et fut fait évêque le 2 décembre 1748. Il est principalement connu par l'ouvrage intitulé : *Justini Fehronii jurisconsulti, de statuto praesenti ecclesiarum et legitimis potestatis romani pontificis, liber singularis, ad reunien dos dissidentes in religione christianus compositus*, dont la première édition parut à Bouillon, chez Evrard, 1761, en 1 vo. in-4. La latinité n'en est pas très élégante, comme on en peut juger par ce titre seul. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans l'ouvrage, ce sont les principes que professe l'auteur, et la

lont il les soutient. Il s'était dit-il, de ramener l'union lise ; et il semble plutôt y une pomme de discorde. n effet, un singulier moyen r l'Eglise, que de déclamer on chef, d'inspirer, à des une défiance inquiète et ja- ir leur père commun, et de r, d'un ton aigre, des hos- tinnuelles contre le Siège, l'unité. Le *Febronius*, di- udicieux abbé Bergier, ne ire impression sur des hom- ruits. Ce que l'auteur dit de emprunté des théologiens et particulièrement de Bos- qu'il dit de faux et d'erroné, s protestants, des jansénistes, anonistes qui cherchaient à r la cour de Rome dans des troubles. Ces divers maté- ni n'étaient pas faits pour al- nble, ont été compilés assez tement par le préiendu Fe- Il rapproche des matériaux redétruisent ; il tombe conti- nt en contradiction ; il nie endroit ce qu'il affirme dans e. Il suffirait de comparer t les titres des chapitres et ions de son ouvrage, pour r persuadé qu'il ne s'entend qu'il n'est pas d'accord avec e. L'abbé Bergier en donnait s exemples : il finissait par er que ce n'était pas connat- entiments du clergé de Fran- de supposer qu'il approu- principes du *Febronius* ; et libertés de l'Eglise gallicane t rien de commun avec un calqué sur les écrits des ap- français, ou même des pro- étrangers. Un appelant lui- ouvenait que Febronius était p loin, et lui reprochait de

montrer peu de délicatesse sur l'arti- cle de la sincérité. Il aurait pu aussi reprocher à cet auteur le ton de mé- pris avec lequel il parle des moines : ce n'était pas à un évêque qu'il convenait de copier, sur ce sujet, les plaintes ou les plaisanteries des ennemis de l'Eglise romaine. Mais ce qu'il y a de plus curieux dans le *Febronius*, c'est le troisième et dernier chapitre, où l'a- teur s'occupe sérieusement de tracer la manière de faire un schisme, et a la bonté d'entrer à ce sujet dans les plus grands détails. On jugera quelle reconnaissance on lui doit pour une si officieuse sollicitude. Quant à la forme du *Febronius*, la première édi- tion est en 656 pages, et comprend une épître dédicatoire aux papes, aux évêques et aux princes, où l'auteur expose son plan et son système ; le corps de l'ouvrage, divisé en neuf chapitres, et des extraits de trois dis- sertations de Barthel, professeur de droit canonique à Wurtzbourg. En 1765, l'auteur en donna une deuxième édition augmentée de trois *Appendix*, où il prétendait répondre aux écrits publiés contre lui : il s'appuyait prin- cipalement des suffrages de Barthel, d'Oberhauser, de Zallwein, canonis- tes contemporains. Il modifia, dans cette édition, une ou deux assertions que ses meilleurs amis avaient blâ- mées dans la première ; mais il laissa subsister le fond de ses principes et la couleur de son livre. Il avait rencon- tré cependant une opposition qui au- rait pu effrayer un homme moins déterminé. Clément XIII, dans un bref du 14 mars 1764, adressé au prince Clément de Saxe, alors évêque de Ratisbonne, se plaignit que Febo- nius eût semblé prendre à tâche de copier les déclamations des protestants et des ennemis déclarés du Saint-Siège. Nous ne parlerons pas des décrets de

l'Index, des 27 février 1764, 5 février 1766 et 3 mars 1775, contre différentes éditions du *Febronius*. L'archevêque de Cologne, les évêques de Constance, d'Augsbourg, de Liège, de Ratisbonne, de Wurtzbourg, publièrent la censure du pape, ou se prononcèrent d'une autre manière contre l'ouvrage. Joseph Kleiner, jésuite, professeur de théologie à Heidelberg, l'attaqua dans une thèse du 13 août 1764, et publia ensuite des observations dans le même sens. L'année suivante, l'université de Cologne porta, sur le livre, un jugement académique conforme à celui du pape; et Kauffmans, docteur de cette université, appuya ce jugement par des dissertations. Zech, jésuite, professeur de droit canon à Ingolstadt, inséra dans son *Traité des jugements ecclésiastiques*, en 1766, une digression contre Febronius. Celui-ci fut encore attaqué dans une lettre imprimée à Sienne, sous le nom de Ladislas, et dans divers écrits d'un abbé régulier de Suisse, et d'ecclésiastiques ou de religieux allemands. En 1768, l'infatigable Ziccardia publia en italien l'*Antifebronio*, 2 vol. in-4°, et en 1772, il fit paraître l'*Antifebronius vindicatus*, 4 vol. in-8°, où il réfutait à la-fois l'auteur principal, et un de ses défenseurs qui s'était caché sous le nom de *Theodorus à Palude*. Plus tard, le savant Mamachi fit paraître des lettres à Febronius, sous ce titre: *De ratione regendæ christianæ reipublicæ, deque legitimæ romani pontificis auctoritate*, 1776, 2 vol., où il réfutait les principes de l'auteur allemand. D'un autre côté, le *Febronius* obtenait de nombreux suffrages, et plaisait à un parti qui parut, à compter de cette époque, se fortifier et s'étendre davantage. Les mêmes sentiments qui avaient inspiré l'ou-

vrage, commençaient à dominer à Vienne et ailleurs; et les efforts de l'auteur, pour changer l'enseignement et la discipline, concouraient avec ceux de Stoch, d'Oberhauser, et d'autres canonistes allemands, imbus des mêmes idées. C'était le même système qu'un prince entreprenant devait appuyer quelques années après de toute l'ardeur de son caractère et de tout le poids de son autorité. On répandit donc le *Febronius* avec zèle; et il s'en fit successivement plusieurs éditions: les unes avouées par l'auteur, les autres en contrefaçon. L'ouvrage, beaucoup augmenté, fut porté enfin jusqu'à 5 vol. in-4°; il pénétra bientôt hors de l'Allemagne. On en fit paraître à Venise, une traduction italienne; et il y en eut aussi une traduction française qui portait le titre de Venise, chez Remondi, 1767. La même année, on en donna une analyse en français, sous ce titre: *De l'état de l'église, et de la puissance légitime du pontife romain*, 2 vol. in-12. Le livre est dit imprimé à Wurtzbourg et à Amsterdam; mais il y a toute apparence qu'il le fut en France: l'éditeur anonyme était Jean-Remade Lissoire, Prémontré, qui a figuré depuis dans l'église constitutionnelle. Le *Febronius* fut encore imprimé en Portugal, où l'on était alors brouillé avec la cour de Rome, et où l'on n'était pas fâché de saisir cette occasion de la mortifier. Ce fut peut-être par le même motif que M. de Campomans en fit l'éloge dans son *Jugement impartial* sur le bref contre le duc de Parme. Au milieu de ce conflit de censures, de critiques et d'éloges, le nom de l'auteur n'était pas resté long-temps inconnu; et quoique M. de Bouillon eût pris d'abord quelque soin de le cacher, le secret n'avait pu en être gardé, et le prélat lui-même n'avait

arn fâché que l'on sût qu'on lui devable de cette compilation. is, couvert des éloges d'un il était difficile qu'il se crût ment sûr de son fait, et qu'il pas frappé de toutes les consé- s qui découlaient de son sys- Le prince Clément de Saxe, électeur de Trèves, cherchait ner son suffragant à de meil- sentiments. Voyant que l'au- : prévalait du témoignage et torité du clergé de France, il , en 1775, à M. de Beaumont, èque de Paris, pour savoir ce pensait en France du *Febro-* l'assemblée du clergé se tenait et l'archevêque de Paris lui niqua la lettre de l'électeur. libéra; et l'assemblée déclara, rembre, que l'ouvrage, à peine en France, loin d'y avoir au- autorité, y passait pour favori- opinions nouvelles, pour être sur des objets de la plus haute ance, et pour s'écarter du lan- de l'Église gallicane sur la pri- d'honneur et de juridiction du in pontife. L'extrait du pro- bal fut envoyé à l'électeur de . La même année, l'abbé Ber- onsuite apparemment sur le sujet par le duc Louis-Eugène rtemberg, écrivit à ce prince que une lettre, où il présentait ncipaux défauts de l'ouvrage. ette lettre dont nous avons cité elle est datée du 12 octobre et fut assez bien connaître l'es- u *Febronius*. Peut-être ces s commencèrent-elles à faire empression sur un homme qui retenue ne suivre que la doc- du clergé de France, et qui que des idées très fausses de rtés. D'un autre côté, on s'était

occupé à Rome de son livre : le pape avait nommé pour cette affaire une congrégation présidée par les cardi- naux Boschi et Antonelli. L'avis de cette congrégation fut appuyé par les instances de l'électeur de Trèves; et enfin, en 1778, M. de Hontheim pa- rut disposé à revenir sur ses pas. On dit qu'il dressa, au mois de juillet de cette année, une première déclaration, qui ne fut pas jugée suffisante à Rome, et qu'il fut invité à donner un acte plus précis et plus opposé encore à la doctrine de son livre. Il signa donc, le 1^{er} novembre 1778, une rétra- ctation conçue en dix-sept articles. Il y avouait qu'il était tombé dans l'er- reur, et il reconnaissait les droits du Saint-Siège, qu'il avait précédemment contestés ou méconnus; il s'exprimait d'une manière assez nette, et ne dis- simulait pas ses torts. Pie VI crut devoir donner quelque éclat à cette rétractation : il tint pour cela, le 25 dé- cembre suivant, un consistoire, où elle fut lue; et il félicita l'évêque d'une démarche qu'il regardait comme aussi consolante pour l'église qu'honorable pour le prélat. Les actes de ce consis- toire furent imprimés, et envoyés en Allemagne et ailleurs, afin d'effacer par cet acte solennel, l'impression que le *Febronius* avait pu faire. Le 3 février 1779, M. de Hontheim adres- sa sa rétractation, avec les actes du consistoire, au clergé et aux fideles du diocèse de Trèves, par une lettre pastorale, où il avoua qu'il s'était lais- sé entraîner dans des opinions dange- reuses, et où il les rétractait de nouveau. Il annonçait même qu'il se proposait de réfuter son livre. Comme on répandit que la rétractation lui avait été ar- rachée par séduction et par menaces, il déclara, par un acte du 2 avril 1780, qui fut imprimé dans plusieurs jour- naux, que cette démarche avait été

entièrement volontaire, et qu'il espérait la justifier par un ouvrage déjà commencé. Cet ouvrage vit en effet le jour en 1781, avec ce titre : *Justini Febronii, jurisconsulti, commentarius in suam retractationem Pio VI, pont. max. kal. nov. submissam*, Francfort, in-4°. L'auteur y développe sa rétractation en trente-huit propositions, qu'il confirme de nouveau quant au fond, mais à quelques-unes desquelles il donne des interprétations et des modifications que plusieurs ont jugées contraires à l'acte du 1^{er} novembre 1778. Il y a en effet, dans ce commentaire, bien des endroits où l'on remarque l'embarras et les détours d'un écrivain qui ne voudrait pas abandonner tout-à-fait ses premières assertions, qui cherche à retenir d'une main ce qu'il accorde de l'autre, et qui élucive, par des restrictions partielles, les aveux qu'il fait et les principes auxquels il semble revenir. On y trouve cependant aussi des propositions qui peuvent recevoir un sens favorable. Il fit insérer, à la fin des actes du consistoire, du 25 décembre 1778, le bref que lui avait adressé le pape, la lettre pastorale qu'il avait publiée lui-même, et un extrait du livre de Zaccaria, où l'on soutenait la sincérité de sa rétractation. On aime à croire en effet que cette démarche était sincère : sans cela, que faudrait-il penser de l'inconstance et des variations d'un vieillard, qui aurait joué ainsi tous les rôles, et qui aurait cherché à tromper tout le monde par des explications sophistiques, et des protestations simulées ? M. de Hontheim mourut le 2 septembre 1790, dans son château de Montquin, au duché de Luxembourg, à l'âge de près de 90 ans. Feller, lui-même, loue son caractère, sa douceur, et son zèle à remplir les

fonctions de sa place. Voici la liste des autres ouvrages : I. *Decas illustrium*, Trèves, 1736, in-11. II. *Historia Trevirensis dogmæ et pragmaticæ, exhibens ordines Trevericæ Gallo-Belgicæ, Germanicæ, Francicæ, etc., juxta particulare archiepiscopatus et capitulatus Trevirensis, sed et hinc civilem et ecclesiasticam*, Augsbourg, 1745, 3 vol. in-fol. ; Augsbourg, 1757, 2 vol. in-fol. : ouvrage utile, et le plus complet qui existe sur l'histoire de l'évêché de Trèves. III. *Nova agenda pro archiepiscopatu Trevirensi*, Augsbourg. On trouve une notice sur ce prélat dans le *crologe* de Schlichtegroll, 1790, part., pag. 359. P—

HONTHORST (GÉRARD) peintre flamand, connu en Italie sous le nom de *Gerhardo della Natta*, parce qu'il excellait surtout de sujets de nuit, naquit à Utrecht en 1592. Élève de Blomaert, il vint d'abord à Rome ; il alla ensuite en Angleterre, où il fit pour plusieurs tableaux d'histoire peindre aussi les portraits du roi Charles - Louis, électeur palatin de Rhénanie, duc de Comberland, et de son frère. Sa manière est belle, son dessin correct : à beaucoup d'égards, on le compare aux Caravages ; son coloris est même plus chaud que le leur. On voit à Rome plusieurs tableaux de Honthorst, qui sont d'un effet très remarquable. On ne connaît pas l'époque de sa mort ; mais il vivait encore en 1662. — Son frère Guillaume était aussi peintre, et se distingua dans le portrait. Il en a fait un pour la cour de Berlin. Il mourut en 1685. D

HONTIVEROS (BERNARD) cité parmi les théologiens

s de l'Espagne, était de l'ordre de Saint-Benoît, et professa la théologie à l'université d'Oviédo. Ses succès, sa conduite, le firent passer au poste de général de sa province, et ensuite à la dignité de Calzorra. Son *Traité des casuistes relâchés* est très estimé; il est écrit en latin, et a pour titre *Lacrymæ militantis ecclesiæ*. Il mourut en 1662.

G—D.

D (SAMUEL), amiral anglais, 755, a Butleigh, paroisse du Somerset, dont son père était, est mort en 1816. La sœur de son village, près de laquelle sa vocation; et il s'engage dès l'âge le plus tendre, à un vaisseau de guerre, comme mousse de marine. Au commencement de la guerre de sept ans, il fut promu à l'école de capitaine, et obtint, après, le commandement de la frégate *de la Bellone*, de 52 canons, après avoir quitté Portsmouth sous les ordres de l'amiral, il s'empara de la frégate *de la Bellone*, le 15 février à la suite d'un combat de 4

Il fut présenté au roi George lord Anson, alors à la tête de la flotte, qui lui fit donner, comme récompense, le commandement *en chef* de la guerre d'Amérique, ayant à la tête de la station de la mer du Nord ; nommé baronnet et amiral, il combattit avec succès, le 1^{er} de Grasse en février 1781 ; ne put cependant empêcher la prise de St.-Christophe, l'esp. Bougainville, l'amiral Hood commandait en chef, sous son George Brydges, lord Rodney, au combat même que celui-ci livra, le 13 avril 1782, au comte de Grasse, qui fut

fait prisonnier (*Voy. GRASSE*). Dans son rapport à l'amirauté, sir George Brydges fit connaître tout ce qu'il devait au talent et à la bravoure de sir Samuel Hood, qui avait forcé l'amiral français à se rendre à lui. Sir Samuel Hood, qui, d'après les ordres de lord Rodney, avait été envoyé au passage de Mona, pour intercepter les bâtimens ennemis, s'empara, le 29 avril 1782, de deux vaisseaux de guerre et d'autant de frégates; il alla ensuite croiser devant le Cap-François, île Saint-Domingue, avec tous les vaisseaux de guerre capables de tenir la mer. La paix de 1785 vint mettre un terme à ses travaux. Il fut alors créé pair d'Irlande, mais ne put se faire nommer, malgré ses desirs, député par la ville de Westminster : il fut plus heureux en 1784. Il ne fut point réélu en 1788, à cause de sa nomination à la place de lord de l'amirauté, et de son attachement au ministère; ce qui ne l'empêcha pas de représenter encore Westminster en 1790, et au parlement suivant. A peine la guerre se renouvela-t-elle avec la France, que les yeux de la nation se fixèrent sur l'amiral Hood. Il fut envoyé dans la Méditerranée, pour coopérer au rétablissement de la monarchie en France, de concert avec les royalistes du midi, avec l'aide desquels il s'empara de Toulon, qu'il occupa pendant quelques mois: mais le gouvernement républicain, ayant fait de grands efforts, envoya les généraux Doppet et Dugommier à la tête de forces imposantes; ce dernier occupa les hauteurs qui avoisinent la ville, et seconda par Ricord, Fréron, Barras et Robespierre le jeune, aidés par Buonaparte, alors simple officier d'artillerie, il eut bientôt rendu la place non tenable. Dans ces circonstances

Hollande. Depuis sa première production poétique, qui parut en 1601 ou 1605, Hooft ne cessa de marquer sa carrière par de nombreux ouvrages, soit en prose ou en vers, dont nous allons offrir à nos lecteurs l'énumération succincte. Il mourut à La Haye, où il s'était rendu pour les obsèques du stathouder Frédéric-Henri, le 21 mai 1647. Le 27, un immense cortège déposa son corps dans la tombe de ses pères, au chœur de l'église neuve d'Amsterdam, où il avait été transporté : mais l'on regrette qu'aucun monument n'ait été érigé à sa mémoire. Le lendemain des obsèques, le Roscius de la scène hollandaise, Adam Van Sjermees, prononça, en plein théâtre, une Oraison funèbre de Hooft, composée par Gérard Brandt ; après quoi l'on donna une représentation de sa tragédie de *Gerard de Velsen* ; hommage d'un nouveau genre, et qui, peut-être, n'a pas été renouvelé depuis. Nous rangerons ses ouvrages, tous hollandais, en deux classes, prose et vers. 1. Hooft a écrit en prose : 1°. *La vie de Henri le Grand, roi de France et de Navarre*, Amsterdam, 1627, in-fol. ; l'auteur l'avait commencée dès 1618. Louis XIII l'en récompensa par des lettres de noblesse, et la décoration de l'ordre de St.-Michel. — 2°. *L'Histoire de Hollande, depuis que la souveraineté en fut dévolue à Charles-Quint, jusqu'à la fin de l'administration du comte de Leicester* (Robert Dudley), Amsterdam, 1677, in-fol. Cette édition, qui est la troisième, mais la première complète, est en 27 livres. L'auteur y travailla pendant dix-neuf ans : il voulait pousser cette histoire jusqu'à la trêve de 1609 ; mais, prévenu par la mort, il ne put remplir ce projet. En 1641, on mit sous presse les 20 premiers livres, allant

jusqu'à la mort de Guillaume I^{er}, et ils parurent l'année suivante, dédiés au stathouder Frédéric-Henri : les sept autres sont posthumes. L'exactitude et la véracité se réunissent dans cet ouvrage à la pureté de la diction, et au mérite du style dont le caractère est la concision et la rapidité. L'auteur s'était formé sur Tacite, et il a mérité le surnom de *Tacite hollandais*. Il a conservé l'usage des barbaries, dans le goût des anciens, et il aime à y donner l'essor à son éloquence. Son langage a dû vieillir jusqu'à un certain point : cependant il est toujours en Hollande, ainsi que celui du poète contemporain Vondel, le type du perisme. — 5°. *Les vicissitudes de l'élévation de la maison de Médicis* ; tableau également riche par les réflexions et les faits, et non moins recommandable par la couleur et le style, Amsterdam, 1649, in-fol. — 4°. *Les Œuvres de Tacite, traduites en hollandais*. Pour mieux s'identifier avec son modèle, Hooft l'avait lu jusqu'à cinquante-deux fois. Gérard Brandt publia cette traduction en 1684, in-fol., avec figures. — 5°. *Lettres*. Dans le deuxième volume de l'édition de ses œuvres, il n'en avait guère paru plus de deux cents. Le savant Gérard Van Papenboeck en recueillit jusqu'à huit cents, que Balthasar Huidecoper a publiées en 1758. Elles offrent un grand intérêt pour l'histoire du temps, et pour les détails de la vie privée de Hooft. M. Scudoma les a bien appréciées, sous ce point de vue, et en a donné la quintessence dans un opuscule qu'il a publié à Amsterdam, en 1807, in-8°. 11. Les ouvrages en vers, sortis de la plume de Hooft, sont de plusieurs genres. M. Siegenbeek, dans une espèce d'Anthologie hollandaise, qu'il a publiée à Leyde, en 1806, in-

le titre d'*Echantillons de llandaise du XVII^e. siècle* page 14), le représente ix comme Euripide, majes-
me Virgile, sublime comme gracieux comme Anacréon, nme Pétrarque. 1^o. Ses piè-
tâtre sont : *Granida* ; il n'a
qualifier de tragédie, mais
le nom générique de drame :
espèce de tragi-comédie, mé-
mes pastorales ; le sujet est
tion de l'auteur : la pièce est
parties, et elle date de l'an
1605. — *Gérard de Velsen*,
en 5 actes : le sujet est tiré
ire de Hollande. Gérard de
en 1296, assassina le comte
nde, Florent V : la scène se
château de Muiden, qu'habi-
l. La pièce a quelque rapport
nélodrame, ou plutôt avec la
lyrique, par les personnages
ues qui y figurent ; tels que
orde, accompagnée d'Inno-
le Fidélité ; la Discorde, ayant
ellites Dol et Violence : elle
un long monologue du fleuve
it, renfermant une magnifi-
fiction de la future grandeur
rdam. — *Bato*, tragédie en cinq
héros passe pour être le fon-
de la Batavie : le sujet est de
tion ; il y a des scènes de mas-
s, d'esprits infernaux, etc.
afflictionnait comme son chef-
; il l'avait commencée en 1617 :
arut qu'en 1628. Toutes ces
sont beaucoup plus calquées
modèle de la tragédie grecque,
celui de Sénèque le tragique,
n'essembent à nos tragédies ;
nt accompagnées de chœurs
rdinairement, ne sont pas la
moins brillante de l'ouvrage :
pas encore cessé de jouer ces
Le mérite de l'auteur fait pas-

ser sur la réputation du langage : Il y a
encore une pièce intitulée : *Le juge-
ment de Paris* : ce ne sont que quel-
ques scènes dialoguées sur ce fameux
procès. On a imprimé à Leyde, en
1739 : *Anciennes pièces de théâ-
tre de Hooft*. Il paraît qu'il avait
commencé à s'essayer sur les sujets
d'*Achille et Polixène*, et de *Thé-
sée et Ariane*. Enfin Hooft a fait
pour la scène, *Warenar met de Pot* ;
c'est l'*Aulularia* de Plaute, nationa-
lisée : elle est restée au théâtre. —
2^o. Les autres ouvrages, en vers, de
Hooft, recueillis avec ses pièces de
théâtre, sous le titre de *Poésies mé-
lées*, par Jacques Vander Burg, en
1656, in-12, consistent en pièces
érotiques ou amoureuses ; son ta-
lent s'y est éminemment distingué, et
Poot seul a rivalisé depuis avec lui : on
cantates, qui peuvent être assimilées
aux beaux chœurs de ses tragédies : en
épigrammes ou inscriptions, sonnets,
choix de psaumes, etc. Le secret de
l'activité de Hooft se trouve dans cette
devise, tirée de Lucain, qu'il avait
adoptée, et que présente encore au-
jourd'hui la cheminée du salon de sa
résidence de Muiden : *Noctui dis-
serre paratis*. Les manuscrits auto-
graphes ou authentiques des œuvres
de Hooft, ainsi que sa correspondance,
sont religieusement conservés dans
la bibliothèque de l'académie, dite
l'*Athénée illustré*, d'Amsterdam.
L'éloge de Hooft ayant été, en dernier
lieu, le sujet d'un concours littéraire
en Hollande, le prix a été remporté
par M. Jean de Knyff, de Leyde,
dont nous regrettons de ne pas avoir
connu l'ouvrage. Hooft a été bien ap-
précié comme restaurateur de la lan-
gue hollandaise, dans l'intéressante
Histoire de cette langue, qu'a publiée,
à Utrecht, en 1812, M^r. A. Tey,
pag. 445 - 474. — Gérard Hooft

ou HOOFT, d'une famille patricienne d'Amsterdam, se consacra, dès sa plus tendre adolescence, aux muses latines, sous les auspices de Pierre Burman le second. En 1767, il publia, avec trois de ses camarades (Zacharie-Henri Conderc, Laurent van Santen et Lambert Schepfer), un recueil de *Juvenilia* : il fut enlevé par une mort prématurée le 18 décembre 1768 ; et, en 1770, Jérôme de Bosch a publié, séparément, ses poésies latines posthumes, accompagnées de sa vie et de son portrait, Amsterdam, in-8°. Sa jeunesse ne l'avait pas empêché d'être déjà nommé secrétaire de sa ville natale. M—ON.

HOOGE, ou HOOGHE (ROMAIN DE), dessinateur et graveur, naquit à la Haye vers le milieu du xviii^e siècle. On connaît peu les circonstances de sa vie. Le roi de Pologne lui accorda des lettres de noblesse en 1675 ; et le roi d'Angleterre Guillaume III lui donna en 1689 le titre de commissaire-inspecteur des mines et douanes du comté de Lingén. On croit qu'il mourut entre 1720 et 1750. Dans ses gravures, son prénom est ordinairement écrit *Romeyn* ou *Romyn*. Les ouvrages de cet artiste décèlent une imagination riche, une grande facilité dénuée de correction, des idées gigantesques et peu adaptées au sujet. Il s'est exercé surtout dans le genre allégorique. On a de lui beaucoup de compositions satiriques, dans lesquelles il n'a pas toujours gardé les convenances. Parmi le grand nombre d'estampes qu'il a produites, on distingue le *Massacre des deux frères de Witt* ; — l'*Entrée de Louis XIV dans Dunkerque* ; — le *Pillage de Rodégrave* ; — la *Foire d'Arnheim* ; — les *Fêtes données en Hollande à Guillaume II, roi d'Angleterre* ; — la *Synagogue des Juifs portugais à*

Amsterdam ; — *Charles II, roi d'Espagne, descendant de son carrosse pour rendre hommage au Saint-Sacrement, et y faire entrer le prêtre qui le porte*, composition connue sous le nom du carrosse de Romain de Hooge ; — la suite, en neuf pièces, des *Rejouissances, Feux d'artifice, et Fêtes publiques* faites à Bruxelles en l'honneur de l'empereur Léopold après la prise de Bude ; — cent estampes pour l'édition des *Cent Nouvelles-Nouvelles* de la reine de Navarre ; — différents sujets et diverses suites de batailles, sièges, sujets historiques, costumes, fables, etc., ainsi qu'un grand nombre de vignettes et estampes pour diverses éditions. On peut citer encore l'*Académie de l'art admirable de la lutte*, représentée en 71 figures, avec des instructions claires et familières, in-4°, Leyde, 1712 : l'édition originale, Amsterdam, 1674, a le texte en hollandais. P—Z.

HOOGERS (GOUVIN, ou THÉOPHILE), professeur de droit, d'éloquence et d'histoire à Deventer, où il fut le successeur de Gravius en 1661, a laissé un petit volume de Poésies et de Harangues latines, qui caractérisent fortement l'opinion politique qu'il professait, en même temps qu'elles portent l'empreinte d'un véritable talent. Deux de ses discours surtout sont des espèces de philippiques contre le système politique de l'Angleterre et les partisans que cette puissance trouvait en Hollande. Un autre discours a pour objet de prouver la tyrannie de Jules-César, et de faire ainsi l'apologie de la conduite de Brutus et de Cassius. Hoogers paraît avoir voyagé dans les principales parties de l'Europe avant de se vouer à l'enseignement académique. Il séjourna pendant plusieurs mois à Carn,

rés lié avec Bochart, Huet, de Grentemesnil, etc. La que prirent les affaires en ayant amené sa destitution, e ses concitoyens l'appela, ions professorales, à celles uemestre ; mais il mourut quarantième année, le 14 6. Aux *Poëmata Juvenilia* hile Hoogers, et aux trois dont nous avons parlé, on dans le même volume les a (*Poëmata*) de Jean Hoo-frère, qui était ministre du ingile ; ainsi que le *Funus Salmasii* et le *Iter Sueci-* huet, Amsterdam, Elzevier, -12. Après la mort de Rabo-Schele, Théophile Hoogers ur de deux de ses produc-*bertas publica*, et *De jure* cette dernière est dirigée : principes de la *Defensio* Saumaise. M—on.

EVEEN (HENRI), habile , naquit à Leyde à la fin de 712, de parents extrême- vres. Sa mère voulait qu'il métier ; mais son père, qui sentiments plus élevés, de- reçût une éducation litté- e fit entrer au gymnase de endant trois ans, le jeune n ne répondit aux bontés s que par une application e et une ardeur de travail ve qu'elle pensa lui coûter ais ses efforts étaient sans oit que la misère cût ar- développement de ses facul- que l'extrême sévérité du il le dirigea dans ses pre- asses eût étouffé ses moyens abrutit son intelligence, il ntr de la dernière place. ré en troisième, et confié à plus humain, tout-à-coup

il montra une facilité qu'on ne lui soupçonnait pas ; et à la fin de l'an- née il avait surpassé presque tous ses condisciples, et ne le cédait qu'à Burmann second. Ses progrès al- lèrent toujours croissant ; et son nom fut bientôt si honorablement connu, qu'en 1732 il fut nommé co-recteur de l'école de Gorinchem, et, neuf mois après, appelé à Woerden pour pren- dre la direction du gymnase qui ve- nait d'y être fondé. C'était, pour un jeune homme de vingt ans, une tâche un peu forte que de conduire un éta- blissement où tout était à créer : mais le succès couronna son zèle et son habileté ; et lorsqu'en 1739, les ma- gistrats de Culembourg lui offri- ent à des conditions très avantageuses la place de recteur de leur gymnase, il laissa celui de Woerden dans l'état le plus florissant. En 1745 il quitta Culembourg pour le rectorat de Bre- da ; puis, au bout de seize ans, celui de Breda pour celui de Dordrecht, d'où il fut en quelque sorte arraché par les magistrats de Delft, qui le mirent à la tête de leur école. Il mou- rut dans cette dernière ville en 1791, avec la réputation de grammairien con- sommé que lui avaient justement ac- quise ses Remarques sur les Idiotismes grecs de Vigier, tant de fois réimpri- mées, et son grand *Traité des parti- cules grecques* (Leyde, 1769, deux vol. in-4°.) Ce dernier ouvrage est tellement étendu, tellement chargé de détails, que c'est un service à ren- dre aux lecteurs que de leur dire qu'il en existe un excellent abrégé par M. Schutz. Hoogevern, quoique grammairien, avait de la facilité, peut-être même du talent pour la poésie. Il a composé, pour les solennités aca- démiques, beaucoup de vers latins, des odes, des éléges, dont Saxius donne les titres et les dates. B—ss.

HOOGSTRAATEN (SAMUEL VAN), né à Dordrecht en 1627, a laissé un bon ouvrage sur la théorie de la peinture, écrit en hollandais. Il célébra, à vingt-trois ans, dans un recueil de poésies érotiques hollandaises, sa passion pour la *belle Rosalie*. L'année suivante, 1651, il voyagea en Italie, et fit quelque séjour à Rome, d'où il passa en Angleterre : il avait été antérieurement à Vienne. Houbraken, son élève, lui a consacré un article assez étendu, dans ses *Vies des peintres flamands et hollandais*, tome II, pages 155-170. Samuel était lui-même élève de son père Didéric ou Thierri, peintre et graveur, né à Anvers, en 1596, mort, en 1640, à Dordrecht, où il s'était retiré à cause des troubles religieux de la Belgique. — Didéric avait un autre fils, peintre, du nom de Jean, frère puîné de Samuel. (V. sur ces trois artistes, DESCAMPS, *Vies des peintres*, tom. I, pag. 411-415; tom. II, pag. 383-386; ibid., pag. 407 et 408.) M—ON.

HOOGSTRAATEN (JACQUES VAN), ainsi nommé de sa commune natale, située dans les environs de Bréda, fut religieux de l'ordre de S. Dominique, et reçu maître-ès-arts, dans l'université de Louvain, en 1485. Créé prieur des dominicains de Cologne, docteur et professeur en théologie, il se montra l'un des premiers antagonistes de la réformation, et engagea avec Reuchlin une querelle, dont il ne retira ni honneur, ni profit, ni satisfaction. Burigny en donne les principaux détails dans sa *Vie d'Érasme*, tom. I, pag. 229-255. Érasme, qui avait conseillé de la prudence à Hoogstraaten des leçons de modération. Il n'en fallut pas davantage pour s'en faire un ennemi déclaré, et le compte

comme tel dans sa lettre à Jean de Lasco (Lettres d'Érasme, XIX, 15). Ce fut cette affaire de Reuchlin, qui donna naissance au fameux livre intitulé : *Epistolæ obscurorum virorum* (V. HUTTEN). Hoogstraaten n'y est point menagé : on y lit son épithète faite de son vivant ; car il ne mourut que plusieurs années après qu'eut paru cette ingénieuse satire. Il trouva le terme de sa carrière agitée, à Cologne, le 21 janvier 1527. Ses ouvrages sont très profondément oubliés aujourd'hui, et ne méritent pas d'être exhumés. Les curieux pourront en voir la liste dans *Foppens* (*Bibliotheca belgica*, tom. I, pag. 517), et d'une manière plus détaillée dans la *Bibliotheca prædicatorum*, des pères Quétif et Echard. M—ON.

HOOGSTRAATEN (DAVID VAN), littérateur hollandais, né à Rotterdam en 1658, fit ses humanités à l'école Érasmiennne de cette ville, et manifesta, dès le premier âge, du goût pour la poésie hollandaise, que, dans le genre moral et religieux, son père, François Van Hoogstraaten, libraire, cultivait avec assez de succès. Il avait le même exemple dans son oncle Samuel Van Hoogstraaten, peintre. L'université de Leyde vit le jeune David au nombre de ses étudiants en médecine. Créé docteur en cette science, il s'établit à Dordrecht, où il paraît que son père avait transporté son domicile. Mais le goût des belles-lettres finit par l'emporter chez David sur celui de l'art médical. Les langues anciennes et sa langue maternelle l'occupaient de prédilection : et nommé d'abord précepteur de basse classe à l'école latine d'Amsterdam, il ne tarda pas à y arriver au correctorat. Une maladie grave lui occasionna une surdité, qui le renda incapable de remplir ses fonctions

secolaires. L'estime générale qu'il avait su se concilier, lui valut, en 1722, son éméritat, avec conservation de ses appointements : mais il ne jouit pas long-temps de sa retraite. Le 15 novembre 1724, un brouillard épais fut cause qu'il tomba dans un des canaux de la ville ; et il mourut, huit jours après, des suites de ce funeste accident. On a de lui : I. *Dissertatio de hodierno medicinae statu*, Dordrecht, 1685, in-8°. II. Des éditions estimées de Cornelius Népos, de Phèdre et de Térence. III. Quelques traductions de classiques latins en langue hollandaise : on distingue celles en vers des *Fables* de Phèdre et de F.érne. IV. Un nouveau *Dictionnaire hollandais et latin*, Amsterdam, 1704, in-4°. V. *Grand Dictionnaire historique universel*, sur le modèle de ceux de Moréri, de Bayle et de Buddeus, et en partie tiré tout d'après eux, Amsterdam, 1755, 7 vol. in-fol. Hoogstraaten en fut le principal entrepreneur, en société avec Jean Louis Schuur ; mais sa mort l'a empêché d'y contribuer plus loin qu'à la seconde lettre de l'alphabet, qui fut partie du 2^e volume. VI. *Poëmata*, en onze livres, Rotterdam, 1710, in-8°. Les poésies latines de Hoogstraaten ne manquent ni d'élégance ni de pureté. VII. Un volume in-4^e de poésies hollandaises. L'auteur était un grand partisan de sa langue maternelle : il l'avait étudiée dans les bonnes sources, et l'a surtout prouvé par son ouvrage. VIII. *Sur les genres des substantifs hollandais*. Le genre, moins facile à fixer dans cette langue qu'en d'autres, et trop souvent variable dans le langage familier, a été soigneusement recherché et déterminé, d'après les meilleurs auteurs, dans cette liste alphabétique. Il est peu de livres par lesquels on

ait mieux mérité de cet idiome. Adrien Kluit a donné, de cet excellent livre, deux nouvelles éditions, successivement fort enrichies de ses remarques. IX. Une *Rhétorique hollandaise* posthume. X. Quelques bonnes Biographies de poètes hollandais. XI. On lui doit la belle édition des *Jani Brouckhusii poemata*, Amsterdam, 1711, in-4°. — Jean Van Hoogstraaten, poète hollandais, partagea les goûts littéraires de sa famille. Il a laissé en hollandais : I. Un Recueil de poésies, 1726. II. *Triomphe de l'amour divin*, 1727. III. Et quelques pièces de théâtre. M—ON.

HOOGVLIET (ARNOLD), poète hollandais, né à Vlaardingen, près Rotterdam, le 5 juillet 1687, est surtout connu au Parnasse hollandais par son poème intitulé : *Abraham le patriarche*. Ce poème a la prétention d'être épique ; et l'on a beaucoup écrit en hollandais pour lui assigner son rang, comme tel, à côté des plus célèbres épopées anciennes et modernes. Si un goût sévère peut éprouver des scrupules à cet égard, on ne peut disconvenir de la beauté de la versification, du mérite du style, de la richesse des descriptions et des images. L'ouvrage est en douze chants, et il parut pour la première fois en 1727, in-4°. (1) Lors de la composition du dixième chant, le poète, épuisé par son travail, tomba dans un état de faiblesse qui l'obligea de l'interrompre ; mais le repos et des soins l'ayant rendu à lui-même, il acheva son ouvrage, qui eut un succès sans exemple et constamment soutenu depuis. Il n'est pas dans la littérature hollandaise de livre honoré (pour ainsi

(1) Le format in-4^e, était adopté pour les ouvrages poétiques hollandais, pendant le dixième siècle. L'in-8^e, l'est aujourd'hui.

dire) d'une adoption nationale plus prononcée. La première éducation de Hoogvliet ne fut point littéraire : sa destination purement commerciale l'avait laissé étranger à l'étude des langues savantes. Mais , à l'âge de vingt ans , il avait reconnu ce vide ; et, dès 1719 il donna une preuve de ses progrès peu communs dans la connaissance de la langue de l'ancienne Rome par sa traduction en vers des *Fastes d'Ovide*, in-4°. Il était alors employé au mont-de-piété à Dordrecht. On lui fit espérer une place plus avantageuse à Amsterdam. Il céda à cet appât ; mais l'événement ayant frustré son attente, il retourna dans sa petite ville natale, et s'y fit caissier, emploi de finance commerciale très considéré en Hollande. La deuxième édition des *Fastes* parut en 1750. La vogue prodigieuse de son *Abraham* fut pour Hoogvliet un motif pressant de former une nouvelle entreprise poétique. Il s'occupa d'une *Messiale*. Il avait presque achevé l'impression du 1^{er} volume ; mais continuellement découragé par la difficulté du sujet, par le combat qu'il éprouvait entre ses devoirs de l'historien et les droits du poète, il résolut de l'abandonner, et ne conserva de son travail que des morceaux détachés, sous le titre de *Choix de mélanges évangéliques*, insérés dans le 1^{er} volume de ses *Poésies mêlées*. Ce dernier Recueil, composé de deux volumes in-4°, offre un grand nombre de pièces qui font également honneur à l'homme, au poète, au chrétien. Il y a surtout un poème assez étendu sous le titre de *Zydelalen* ; c'est la description pittoresque d'une maison de campagne de ce nom, située près d'Utrecht (1),

(1) La littérature hollandaise est riche en poèmes descriptifs de ce genre. Les belles mai-

et que possédait un ami de l'auteur, David Van Mollem. Celui-ci récompensa le poète par une médaille d'argent du poids d'une livre et demie, qu'il fit frapper en son honneur. Elle présentait d'un côté le buste du poète, avec ces mots : ARNOLD HOOGVLIET, æt. LII. MDCCXXXIX ; et au revers, des armes allégoriques, avec cette devise : *Candidè et Venustè*, et six vers signés S. F. (Sibrand Feitama.) F. l'art. FEITAMA.) L'estimable Hoogvliet termina sa paisible carrière à Vlaardingén, dans sa maison natale, le 17 octobre 1765. Sa mémoire a été célébrée dans un volume de Chants funèbres. Une société littéraire hollandaise ayant demandé, il y a quelques années, une biographie de Hoogvliet, celle qu'avait présentée M. Jean de Kruyff, obtint la préférence au concours ; elle nous a fourni les matériaux de cet article. — Nicolas HOOGVLIET, pasteur et professeur à Leyde, y prit possession d'une chaire de théologie en 1770, par un discours *De oratoris sacri, in rescellendis revelationis divinæ contentoribus, prudentiâ*. On a de lui un autre discours *De latine legit publicâ, non unico revelatæ religionis documento*. Il devait prononcer ce discours, en résignant le rectorat de l'université de Leyde en 1777 ; mais la mort le prévint le 29 avril de cette année. Le discours a été imprimé, quoique non prononcé. L'un et l'autre sont in-4°. M—on.

HOOKE (ROBERT), célèbre mé-

sons de campagne qui convrent le sol hollandais ont été célébrées, soit par leurs propriétaires, et par d'autres poètes, dans des ouvrages en un plus ou moins étendus : témoin le *Zorgvliet*, de Gals ; le *Hofwyck*, de Constantin Haigens ; l'*Ulenburg*, de Westerbaan ; l'*Engeldyck*, de Van der Pol. Ainsi Pierre Burman a chanté au bout vers latins son *Statertinum* ; Pierre Burman le second, son *Santhorinum*, et M. David Jean Van Leenep, actuellement professeur à Amsterdam, sa *Rusticatio Marpadica*.

nicien et mathématicien , naquit le 18 juillet 1635 , à Frishwater dans l'île de Wight. Fils de ministre , et destiné au ministère , il reçut une éducation soignée. Mais la faiblesse de sa constitution , et la fréquence des maux de tête auxquels il était sujet , l'obligerent de suspendre ses études. Pour charmer ses ennuis , il faisait de petits ouvrages en bois , imitant tout ce qu'il voyait. Il fabriqua seul une horloge en bois , et un petit vaisseau garni de ses mâts et cordages. Il avait surtout une vocation particulière pour le dessin. Hooke perdit son père en 1648 , et se plaça pendant quelque temps chez le peintre Lely. Il suivit ensuite l'école de Westminster , et s'adonna particulièrement à l'étude des mathématiques et des langues savantes. En 1653 , il entra au collège de Christ-Church à Oxford , où il fut écolier servant de Goodman. La son génie inventif ne tarda guère à se développer. Il imagina , nous dit il , trente manières différentes de voler dans les airs , ou de se donner sur terre et dans l'eau un mouvement très rapide. Il en fit l'essai sur lui-même ; mais il ne nous est parvenu aucune trace de son mécanisme. Une autre machine de son invention , pourvue d'ailes qui se mouvaient obliquement au moyen d'une vis , s'élevait et se soutenait dans les airs , comme la colombe d'Architas , par la seule force des ressorts. Convaincu que c'est la faiblesse de nos muscles qui s'oppose à ce que nous puissions voler à l'aide d'ailes , il voulut fabriquer des muscles artificiels ; mais il paraît que cette tentative ne lui réussit pas. Les ailes qu'il avait adoptées étaient de la forme de celles des chauve-souris ; et ce sont en effet les seules qui puissent être employées avec avantage pour soutenir en l'air un corps aussi pesant que celui de

l'homme. Hooke suspendit bientôt ses ingénieuses tentatives , pour s'appliquer sérieusement à l'étude de l'astronomie. L'imperfection des pendules , et l'inégale action des poids qui leur servaient de moteur , le frappèrent vivement. Il crut pouvoir remédier à cette inégalité , par l'application d'un ressort à l'arbre du balancier (Voy. HAUTEFEUILLE et HUYGENS). Hooke fait remonter sa découverte à l'an 1653. Il fut en marche , l'année suivante , pour vendre son secret. En 1654 , il donna des leçons publiques sur ce sujet , au collège de Gresham. Son invention est mentionnée dans les *Transactions philosophiques* de 1666. C'était alors Oldembourg qui tenait la plume pour la société royale. Hooke l'accusa d'avoir communiqué sa découverte à Huygens. Oldembourg se défendit , en 1675 , en disant que Hooke n'avait fait que des essais informes , et que Huygens seul avait perfectionné ; qu'au surplus , Hooke n'ayant publié aucune description de son invention , il était impossible de s'en former une juste idée. Ce fut seulement la même année que la société royale consigna dans ses *Mémoires* la découverte d'Huygens. Au reste , Ferdinand Berthoud , dans son *Histoire de la mesure du temps par les horloges* , pense que les ressorts imaginés en France par Hautefeuille , et en Angleterre , par Hooke , pour régulariser le mouvement du balancier , furent d'abord des ressorts droits , n'agissant que par une de leurs extrémités ; que l'application du spiral appartient en propre à Huygens , et que cette nouvelle invention ne tarda pas à être universellement répandue. On doit aussi à Hooke l'échappement à ancre et celui à double balancier ; mais l'opinion qui lui attribue l'invention du pendule cycloïde ,

n'est pas fondée. Trop promptement persuadé d'avoir porté les montres et les pendules à un degré de régularité qu'elles étaient loin d'avoir atteint, Hooke ne tarda pas à publier qu'il avait trouvé le secret des longitudes. Il sollicita, pour cette nouvelle découverte, une patente qui lui assurât les bénéfices considérables qui devaient nécessairement en résulter. Boyle, Robert Murray, Brouncker, s'entre-mirent dans cette négociation. Mais des difficultés interminables contrainquirent Hooke à renoncer à ses projets. Du reste, jamais il n'a divulgué son secret ; ce qui a fait penser à beaucoup de gens que sa découverte était chimérique. Pendant son séjour à Oxford, Hooke avait beaucoup aidé Boyle et Thomas Willis dans leurs opérations chimiques. En 1658, il fabriqua plusieurs nouveaux instruments astronomiques. Il tenta de déterminer la parallaxe annuelle des fixes, avec plus d'exactitude que ne l'avait fait Galilée, et fut un de ceux qui, avant Newton, s'exprima le plus clairement sur les principes de la gravitation universelle. Il fit des observations sur les planètes de Jupiter et de Saturne, et sur celle de Mars, où il crut reconnaître des taches mobiles. Il pensait qu'on pouvait fabriquer des lunettes de dix mille pieds, avec lesquelles on verrait des animaux dans la lune. Hooke dirigea ensuite ses travaux vers différentes parties de la physique. Il lut successivement, à la société royale, dont il avait été reçu membre en 1662, divers Mémoires sur la forme des molécules de l'eau, sur la pression de ces molécules l'une sur l'autre ; sur les figures formées par la gelée, la neige et la glace ; sur la rarefaction de l'air, son élasticité, sa condensation, sa pesanteur ; sur

la différence de poids de l'eau froide et de l'eau chaude ; sur celle des corps solides à mesure qu'on les élève de terre ; sur le moyen de mesurer la chute des graves ; sur la réfraction de la glace ; sur les divers usages de la machine pneumatique. On a prétendu qu'il avait construit un récipient capable de contenir un homme, et qu'il avait fait sur lui-même quelques expériences pneumatiques. Il s'occupait ensuite de la condensation de l'esprit-de-vin, de l'extraction de l'air contenu dans l'eau, de l'anatomie de la vipère, de l'*hydrocantisterium novum* de Cavalleri, d'un effet singulier du tonnerre. Hooke examina aussi le rapport du nombre de vibrations des cordes avec leurs divers tons, en supposant à la corde *ut* deux cent soixante-douze vibrations par seconde. Il imagina une nouvelle éprouvette, un quart-de-cercle à aire mobile, dont il publia la description en 1674, et un quartier de réflexion, ou octant, pour observer les astres en mer, malgré le roulis du vaisseau, instrument qui fut depuis perfectionné par Newton (Voy. HADLEY). Il proposa une mesure universelle tirée de la longueur du pendule, et prouva, par une expérience ingénieuse, que le mouvement circulaire est composé de deux autres, l'effort direct par la tangente, et un autre effort vers le centre, ces deux forces étant égales. Si ces cessent d'être, le mouvement devient elliptique. En fixant à l'extrémité inférieure du grand pendule un fil plus court, terminé par une boule, et donnant à ce dernier un mouvement circulaire tandis que l'autre tourne, il expliquait le mouvement de la lune autour de la terre. Il s'occupait aussi d'un système de signaux ou espèce de télégraphie. On lui doit encore une lampe conservant toujours l'huile à

ateur, un instrument unistracer toutes sortes de caniveau, un instrument pour lever l'eau par le moyen d'un horloge barométrographe, un instrument pour mesurer la pluie, un instrument pour mesurer la vitesse du vent, un compas pour décrire des courbes, une boussole, un nouveau moulinet, une sonde sans corde, qui sert à l'échantillon du terrain et au sondage de la mer. Hooke a inventé : *Nuntii inanimati abissi emissarii*. inventions, au reste, qu'il a mises à plus de cent, sont l'être parfaitement constant peut souvent appliquer à reproche que nous avons l'abbé Hautefeuille. A tous que nous avons fait connaître joignait encore celui d'architecte. En 1666, la ville de Londres ayant été presque entièrement détruite par un incendie, Hooke fut chargé par le lord maire de la reconstruire, un plan très-bien goûté. Le lord maire et les aldermen le préférèrent à tous les autres, et le lord maire fut nommé sur ce plan que Hooke avait fait. Ce fut à Hooke d'être, par acte de la ville, nommé l'un de ces ingénieurs pour reconnaître les terrains et à chacun des incendiés, lui procura l'occasion d'acquiescer à de grands biens. On lui doit comme architecte, les plans du Bethléem de Londres, l'hôtel de Hoxton, de l'hôtel de la ville, du collège des médecins, l'école qui y est contigu. Nous ne pouvons que Hooke fut admis, en 1662, parmi les membres de la so-

ciété royale. Il ne tarda pas à être spécialement chargé de diriger les expériences ordonnées par cette société ; et, après le décès d'Oldenbourg, il le remplaça dans l'emploi de secrétaire. Il se fit aussi recevoir maître-ès-arts, docteur en médecine en 1661. En 1663, Jean Cutler, patriote zélé pour le progrès des sciences, avait fondé une chaire de mécanique, et assigné à Hooke une pension viagère, sous la condition de faire des lectures ou leçons publiques sur les diverses parties de la physique ; ce dont Hooke s'acquitta de la manière la plus honorable. Il fut aussi professeur de géométrie au collège de Gresham. Le peu de temps qu'il donnait au sommeil, et la vie extrêmement laborieuse qu'il menait, ruinèrent insensiblement sa santé : il perdit la vue, fut long-temps valétudinaire, et mourut, le 3 mars 1703, âgé de soixante-sept ans. Hooke était bossu, pâle, maigre, plus que négligé dans sa personne, défiant, jaloux, d'une humeur mélancolique, qu'avaient singulièrement aigri les tracasseries suscitées par ses rivaux. Mais ces défauts furent plus que compensés par ses grands talents, par ses connaissances presque universelles. Par suite de sa défiance et du mauvais esprit de son siècle, il annonçait toutes ses découvertes par des énigmes indéchiffrables. On a de lui les ouvrages suivants, tous en anglais : I. *Essai pour expliquer les phénomènes d'une expérience de Robert Boyle*, Londres, 1660. II. *Discours sur un instrument inventé pour faire des observations astronomiques plus exactes*, Londres, 1661, in-4°. III. *Observations sur la comète de 1664*. IV. *Méthode pour mesurer la terre*, 1665. V. *Réponse aux considérations d'André Broussin, contenue dans une lettre écrite*,

à l'auteur des *Transactions philosophiques*, traduite de l'anglais, Paris, 1665, in-4°. VI. *Micrographie*, ou *Description physiologique des plus petits corps*, Londres, 1665-1667, in-fol. avec figures. Les planches de cet ouvrage, au nombre de 38, ont été reproduites par Henti Baker, en 1745, avec une nouvelle explication. VII. *Tentative pour prouver le mouvement de la terre*, 1674; traduit en latin par Guillaume Nicolson, Londres, 1679, in-4°. VIII. *Remarques sur la première partie de la Machina Coelestis*, 1674. IX. *Traité des hélioscopes*, Londres, 1676; il y donne la description d'un télescope par réflexion. X. *Lectiones Cultrianae*, etc., 1678-1679, in-4°. Hooke traite de la nature et du mouvement de la lumière, de la mémoire artificielle, du magnétisme, de la gravitation, du mouvement de la terre, de la philosophie, de l'action des ressorts (*potentia restitutiva*), etc. XI. *Lampas*, ou *Description de quelques perfectionnements mécaniques sur les lampes et les poids à peser l'eau*, 1677, in-4°. XII. *Oeuvres posthumes*, etc., Londres, 1705, in-fol.; recueilli par Richard Waller, et précédé de la Vie de Hooke par l'éditeur. Dans ces œuvres se trouve un système bizarre sur la manière dont l'âme perçoit et transmet les idées. Hooke avait prétendu calculer le nombre d'idées dont l'esprit humain est susceptible, et l'avait évalué à 5.155,760,000. On trouve en outre, dans ces œuvres, un tableau de l'état actuel de la physique, des leçons sur la lumière, sur l'astronomie, sur la navigation, des discours sur les tremblements de terre, dont il attribue la cause aux montagnes, etc. XIII. *Expériences et observations philosophiques*; autre re-

cueil qui ne fut publié qu'en 1726, Londres, in-8°. Hooke y rend compte des plus nouvelles observations sur l'anatomie et la chimie. On y trouve aussi un discours sur la Tour de Babel, et une explication des Métamorphoses d'Ovide. D. L.

HOOLE (JEAN), littérateur anglais, né vers 1727, à Tonderden, dans le comté de Kent, s'est fait de la réputation par ses traductions en vers de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, 2 vol. in-8°, 1762; du *Roland furieux* de l'Arioste, 5 vol. in-8°, 1773, 1785; et d'une partie du Théâtre de Métastase, 2 vol. in-12, 1767; 3 vol. in-8°, 1800. C'est aussi de ce dernier qu'il tira les sujets de deux tragédies qui eurent du succès : *Cyrus*, 1768, *Timanthe*, 1770. Une autre tragédie qu'il donna au théâtre, *Cléonice, princesse de Babylone*, 1775, ne réussit point, mais ce lui fut une occasion de déployer sa générosité, en renvoyant une grande partie de l'argent qu'il avait reçu du libraire pour le manuscrit; parce qu'il présumait qu'elle n'aurait pas plus de succès à la lecture qu'elle n'en avait eu sur la scène. Ses traductions se distinguent par le goût, la correction et l'élégance; mais on y trouve peu de poésie. On a aussi de lui une *Élégie sur la mort de mistress Woffington*, et une édition des *Critical essays* de John Scott, avec une notice sur la vie et les écrits de l'auteur, in-8°, 1785. Hoole était auditeur de la compagnie des Indes orientales; mais il se retira, sur la fin de sa vie, avec une pension. Il mourut à Dorking, dans le comté de Surrey, le 2 août 1803, âgé de 76 ans. — Son fils, le révérend Richard HOOLE, est auteur de quelques poésies. L.

HOORN VAN VLOOSWYCK (PIERRE-NICOLAS, baron DE), noble

e l'académie de Cortone
s antiquités de Cassel,
erdam le 27 mars 1742.
une fortune immense,
llement appelé aux pre-
es de sa république. Il
ord commis de la ban-
dam; mais son goût dé-
arts, et les désagréments
une passion réprochée
es, l'obligeant de quitter
Il dirigea ses pas vers
ome et Florence fixèrent
ent son attention. Le fa-
vivait alors: Van Hoorn
prit, dans le commerce
, le goût particulier qu'il
lepuis pour la dactyliolo-
galement avec le célèbre
vec les cardinaux Borgia
i illustres protecteurs des
constamment honoré de
nce du grand-duc Léon-
t borné par aucune con-
cuniaire, Van Hoorn ne
de l'acquisition des pier-
es plus parfaites. En peu
en renmit huit cent cin-
grecques qu'égyptiennes,
ersanes, etc., parmi les-
ouvaient le *génie d'Acra-*
rait du chevalier Vettori,
hilosophe connue sous le
de Scipion, ainsi que le
e décrit par Caylus, et
une scène comique.
uit pas long - temps d'une
se collection: elle lui fut
is d'octobre 1789 par son
mbre. Cette perte irrépa-
pour toujours sur sa santé.
l apprend que son infi-
tique se trouve à Amster-
rend avec une somme im-
ète du volcur lui - même
de ses pierres (c'était tout
estait), et ne poursuit pas

sa vengeance. Fixé depuis à Paris,
Hoorn passa le reste de sa vie à for-
mer le cabinet, précieux dans tous les
genres, que tous les amateurs ont
connu, et dont Lebrun a fait la vente
en novembre 1809. Van Hoorn était
mort le 5 janvier de la même année.
Trois parties composent ce Catalo-
gue: 1°. celui des *objets rares et*
curieux, décrits par Lebrun; 2°. ce-
lui des *pierres gravées*, par Dubois,
et 3°. un *Recueil gravé d'inscriptions*
camées antiques, publié aussi par
Dubois. Dans la première partie, on
distingue plusieurs bustes de rouge an-
tique de grandeur naturelle, des co-
lonnes de porphyre de grand anti-
que, des vases des matières les plus
précieuses, des tables de mosaïque
antiques ou de Florence, des urnes
cinéraires, un Germanicus antique en
bronze avec des yeux d'argent, une
suite considérable d'idoles chinoises,
indiennes, japonaises, thibetaines;
plusieurs lingams; un vase égyptien
en basalte vert, de dix-neuf pouces;
un vase étrusque, monument unique,
entièrement recouvert de madrépores
pétrifiés, résultat du séjour de ce
vase au fond de la mer, d'où il fut
retiré près de Gènes il y a soixante
ans; un autre vase de cette terre in-
dienne que l'on dit être digestible.
Un physicien connu, M. F..., mon-
trant chez de Hoorn ce vase à des
dames, se permit d'en rompre un
fragment pour le leur offrir à man-
ger. La pièce la plus importante de
cette collection était un buste de Sé-
rapis en basalte vert, et d'une exécu-
tion si parfaite que Hoorn ne crai-
gnait pas d'en faire honneur à Praxi-
tèle. Parmi ses pierres gravées, on
distinguait une tête d'Isis du vieux
style, une pierre étrusque, le seul
monument connu qui représente le
poète Tyrtée, une Leda, une Méduse

d'un travail admirable, un camée à trois couches, représentant un mine bouffon, qu'il refusa constamment aux instances réitérées de Joséphine, première femme de Buonaparte. Hoorn était sans politesse, et avait peu d'instruction. La rudesse de son caractère avait été fortifiée par cette indépendance que peuvent seules donner la philosophie ou l'extrême richesse. Un jour d'hiver rigoureux, il se mit en fureur contre une très belle chienne qu'il avait, parce qu'elle s'opposait, par ses mouvements et par ses cris, à ce qu'on la revêtît d'un habit qu'il lui avait fait faire, persuadé qu'elle devait avoir froid. Du reste, il était bienfaisant, et protecteur zélé des artistes. Une des clauses de son testament portait que son baguier ne serait vendu qu'à Londres, après la paix générale. D. L.

HOPITAL (DE L'). Voy. L'HOPITAL.

HOPKINS (DAVID), chirurgien anglais, attaché à la compagnie anglaise du Bengale, résida quelque temps à Bhagulpoore, comme agent de la compagnie, et fut ensuite surintendant-général des forêts de Tek (bois de construction pour la marine), dans l'île de Java, où il mourut à Samarang, en 1814. On a de lui les *Dangers que l'Inde anglaise peut avoir à craindre de l'invasion et des établissements de missions françaises*, in-8°, 1809. Il y annonce l'intention de publier une *Histoire générale de l'Inde* en 4 vol. in-8°, et un *Vocabulaire persan, arabe et anglais*, abrégé de l'édition du Dictionnaire de Richardson, donnée par le docteur Wilkins. L.

HOPPERS (JOACHIM), en latin *Hopperus*, homme d'état et jurisconsulte hollandais, également distingué sous ces deux rapports, naquit d'une

très ancienne famille, à Sneek, en Frise, le 11 novembre 1523. Envoyé à 17 ans à l'université de Louvain, il acheva son cours de droit à Orléans et à Paris, d'où il allait passer en Italie, quand un de ses amis le rappela à Louvain, pour y occuper une chaire honoraire de professeur en droit: il ne tarda pas à y être appelé au même enseignement, par les états du Brabant, avec des appointements proportionnés à son mérite. Loin de se trainer dans l'ornière scolastique de la chicane, Hoppers signalait ses leçons par une méthode également littéraire et philosophique. La salle ordinaire de cette classe ne pouvant plus contenir ses nombreux auditeurs, il transporta ses cours dans le vestibule de son hôtel; et il y expliquait entre autres le *Timée* de Platon, philosophie dont il regardait la doctrine comme singulièrement propre à former des hommes d'état. Vers la fin de 1554, la gouvernante des Pays-Bas, Marguerite, infante d'Espagne, transféra Hoppers de Louvain à Malines, et des fonctions de l'enseignement académique à celles de l'administration. En 1561, de membre du grand-conseil de Malines, il devint membre du conseil secret de Bruxelles. Granvelle, Viglius ab Ayta et lui, partageaient alors dans les Pays-Bas toute la confiance du gouvernement espagnol. Des considérations moitié religieuses, moitié politiques, ayant engagé celui-ci à former une université à Douai, Hoppers fut chargé de cette tâche, et il s'en acquitta honorablement. Quand Charles Tisenach, qui administrait les affaires des Pays-Bas auprès de la cour d'Espagne, eut demandé et obtenu son rappel, en 1566, Hoppers fut nommé à sa place. Il partit pour Madrid, le 2 avril, trois jours seulement avant la fameuse sup-

nobles, qui préluda à l'af-
fament de la Batavie. Philippe
ec beaucoup de distinction,
la de titres et de faveurs.
passa ainsi en Espagne neuf
loux de se rendre, au milieu
stances les plus difficiles,
recommandable auprès de
utile à sa patrie. Il mourut
, des suites d'une maladie
mption, le 25 décembre
on lui fit de pompeuses ob-
e roi donna les témoignages
es plus flatteurs à sa veuve (1)
ept enfants. Si Hoppers, au-
tant de déflections, continua
r toujours sous la même ban-
itique et religieuse, il n'en
conclure qu'il fut partisan de
ion et des abus: mais la ré-
lui sembla un remède pire
il. Il n'avait pas désespéré de
sprits ramenés par la douceur:
s ce sens qu'il applaudit au
ment du sanguinaire duc
ar dou Louis de Requesens.
ration et sa tolérance en mac-
culée sont attestées par une
il écrivit, le 12 octobre 1562,
Cassander sur son livre *De*
vi hominis in hoc religionis
: il y regrette que le concile de
eût pas appelé dans son sein
un nombre d'hommes animés
e esprit que Cassander. « Cela
dit-il, eût pu assurer le salut
épublique chrétienne, » qu'il
comme très compromis par
système. Hoppers a écrit: I. *De*

stine Bertolf, fille d'un président de la
siale de Brabant: elle concourut avec
repandre dans les Pays-Bas le goût de
ne. D'ailleurs lui a rendu cette justice
face de son *Histoire des Planters*. C'est
et à sa femme que l'on doit la connais-
sance de l'histoire des *Planters*. C'est
du Peron, et aujourd'hui si commun
réins. Voyez *Discours sur l'état ancien*
de l'agriculture et de la botanique
des Pays-Bas, par M. Van Halthem, Goud,
1717, pag. 16.

juris arte libri tres, Louvain, 1553,
in-fol. II. *Ad Justinianum de obli-*
gationibus περὶ τῶν libri v., ibid.,
1555, in-fol. III. *Dispositio in libros*
IV Institutionum. — *Dispositio in li-*
bros Pandectarum, Cologne, 1557
et 1558, in-8°. IV. *Isagoge in veram*
jurisprudentiam, libris VIII, ibid.
1580, in-8°. V. *Seduardus, sive de*
vera jurisprudentia, en douze livres,
dont quatre traitent de la législation,
quatre du droit public, et quatre du
droit civil. Cet ouvrage est une espèce
de drame qui se passe à bord d'un
vaisseau, et où figurent comme inter-
locuteurs les quatre fils de l'auteur (1).
Il est dédié à Philippe II, par les
fils de l'auteur, Grégoire et Cajus-
Antoine: la préface, assez étendue, est
de la main du premier. Conring, édi-
teur de ce livre à Brunswick, 1656,
in-4°, l'a réuni à deux autres pro-
ductions de Hoppers, antérieurement
publiées; savoir, sa *Thémis hyperbo-*
rea, sive De tabulâ regum Frisiae, et
son *Ferdinandus, sive De institu-*
tione principis. VI. Une paraphrase
latine en prose des psaumes de David,
accompagnée d'un petit traité *De usu*
psalmorum, Anvers, 1590, in-8°. VII. *Recueil et mémorial des trou-*
bles des Pays-Bas. Ce morceau his-
torique, qu'Hoppers écrivit en fran-
çais, a été publié par Hoyneck van
Papendrecht, dans ses *Analecta Bel-*
gica, tome IV, pages 17-118. VIII.
Le même a placé dans le tome II
du même recueil, *Figlii ab Ayta*
Zuichemii epistolæ ad Joachimum
Hopperum: elles remplissent tout
le volume. La première lettre est
du 9 février 1566; la dernière
du 19 avril 1576. Simon Albes

(1) L'aîné mourut avant la publication de l'ou-
vrage; et le nom même du livre est un monogramme
de la tendresse paternelle. Ce fils s'appelait en
frison *Sjaerd*, ce qui répond au latin *Seduardus*.

Gabbema les avait déjà publiées , mais d'une manière incomplète et informe , à Leeuward , en 1661 . Les lettres écrites par Hoppers en réponse à Viglius , existaient entre les mains de M. de Nelis , évêque d'Anvers : il en promit la publication dans son *Liber prodromus rerum Belgicarum* , imprimé à Parme chez Bodoni , 1795 , in-8° , et elle a eu lieu depuis . Cette correspondance , ainsi complète , est d'un grand intérêt pour les affaires du temps . IX . On trouve cinq lettres de Hoppers dans les *Illustrium virorum epistolæ selectiores , vel à Belgis , vel ad Belgas scriptæ* , Leyde , 1617 , in-4° . Les *Commentaria de antiquâ Frisiorum republicâ* , qu'avait promis Hoppers , n'ont jamais paru . C'est par erreur que Morhoff , dans son *Polyhistor* , 1 , 4 , 8 , 5 , a fait de notre Hoppers un des collaborateurs du *Lexicon græcum VII auctorum* , Bâle , 1560 , in-fol . Il a confondu Joachim Hoppers avec Marc Hopper , jurisconsulte et littérateur bâlois , mort à Bâle en 1564 , et de qui l'on a encore , 1° . *Andree presbyteri concio de salute angelicâ* , traduite du grec , et 2° . une édition des œuvres d'*Eneas Sylvius* (Piccolomini) , pape sous le nom de Pie II .

M—ON.

HORACE (QUINTUS HORATIUS FLACCUS) naquit à Venouse , ville frontière de la Lucanie et de la Pouille , le 8 décembre de l'an de Rome 688 , selon la chronologie de Varron (66 ans avant J. C.) Son père , simple affranchi , s'était acquis une fortune honnête dans l'emploi d'huissier aux ventes publiques , et s'en servit pour lui donner la meilleure éducation . Au lieu de se borner à lui faire fréquenter les écoles de sa ville natale , il le conduisit à Rome , et lui servit lui-même de gouverneur . Le jeune Horace s'y forma d'abord sous les maîtres les plus habiles ,

et entre autres sous un certain Orilius , dont Suétone a écrit la vie , et qui , d'après le témoignage de notre poète , ne ménageait point les châtimens à ses écoliers . De là , son père l'envoya terminer dans Athènes une éducation toute semblable à celle que les sénateurs et les chevaliers romains donnaient à leurs fils . Ces détails nous sont fournis par Horace lui-même , qui s'est complu à marquer sa reconnaissance envers l'estimable auteur de ses jours . Il paraît , quoiqu'il ne le dise point , que ce fut pendant ce séjour dans la ville de Minerve , qu'il fit connaissance avec Brutus : il paraît aussi qu'il se développa entre eux une grande conformité d'opinions et de sentiments , puis-que , la guerre civile s'étant déclarée , Horace suivit le parti de la république , et fut fait tribun d'une légion dans l'armée qui combattit à Philippes sous Brutus et Cassins . Après leur déclin et leur mort , Horace profita de l'amnistie accordée par les vainqueurs à ceux qui déposeraient les armes , et repassa en Italie ; mais il y revint dépouillé de son patrimoine , qui avait été enveloppé dans la confiscation . Alors il acheta , pour subsister , une charge de secrétaire du trésor (*scriptum quaestorium*) ; et le desir de se faire connaître , plus encore que celui d'échapper à la pauvreté , quoiqu'un dernier motif soit celui qu'il nous indique , lui inspira ses premiers vers . Il débuta par des satires , et par quelques odes où il cherchait à imiter les poètes employés par les Grecs ; et quoiqu'il ne montrât aucun empressement à produire , et qu'il ne récitât point ses vers en public , il fut bientôt connu de Varius , de Virgile , et de quelques personnages éminents . L'aimable et sensible Virgile eut le premier l'idée de le recommander à Mécène , et fut secondé par Varius . Horace , présent

l'Auguste, parla de lui-même modestie, avec embarras ; et au bout de neuf mois que redemanda pour l'admettre de ses amis et de ses convièvements remarquable dans notre poète, doit se rapporter Rome 714, trois ans après de Philippiques. Deux ans en (en 716), il accompagna un voyage à Brindes qui eut de réconcilier Antoine, sur le point de rallumer la guerre, et dont il nous a donné

On doit croire que dès-lors ait gagné les bonnes grâces ; car c'est probablement après ce voyage, et certainement avant l'an de Rome 720, ne lui fit présent de cette ; environs de Tibur, qu'il fut célébrée dans ses ouvrages de son patron, et son épitaphe, lui acquiescent bientôt les personnages les plus illustres poètes les plus distingués.

premiers, nous devons rappeler Grippa et Pollion, parmi les amis et Tibulle. De ce moment, Horace embrassa sincèrement d'Auguste : celui de la république existait plus ; car on ne pouvait naître pour tel celui que dit Auguste Pompée. Antoine n'était l'humble adorateur d'une étrangère. La cause d'Auguste fut celle des Romains : de là nos odes où notre poète vint Mécène à l'armée qu'Auguste faisait contre son compétiteur : prêtre ou célèbre sa victoire l'indigne contre ses ennemis de Actium, qui rendit le monde romain, assura aussi la gloire du poète. A partir de ce moment, sa vie n'offre plus d'événement. Jeune, il avait eu du pa-

triotisme ; mais il n'eut jamais d'ambition. Auguste voulut en vain se l'attacher, et le prendre pour son secrétaire intime : Horace refusa ; et Auguste, loin de s'en irriter, ne cessa point de lui faire les avances les plus amicales. Horace y répondit, non en se rapprochant davantage de sa personne et de sa cour, mais en célébrant sa gloire à chaque occasion qui se présentait, en secondant, autant qu'il le pouvait, comme poète, son plan de réforme pour les mœurs des Romains. Ce fut par l'ordre d'Auguste qu'il composa le poème séculaire, l'an de Rome 736, et qu'il célébra quelques années plus tard les victoires de Tibère et de Drusus sur les Vindéliciens et sur les Rètes. Au reste, il nous donne lui-même tous les détails que l'on peut désirer sur sa vie habituelle, qui fut celle d'un homme de bonne compagnie bien plus que d'un auteur de profession. Loin d'avoir jamais appartenu à aucune coterie littéraire, il les tournait en ridicule, quoique déjà nombreuses et assez puissantes de son temps. L'amitié de Mécène, l'aisance dont il lui était redevable, son rang même (car quoique fils d'affranchi il siégeait au spectacle auprès de Mécène parmi les chevaliers romains), assuraient son indépendance : il était, comme il le dit lui-même, le dernier parmi les premiers, le premier parmi les derniers. L'étude n'était point la grande affaire de sa vie ; mais elle occupait ses loisirs. On peut consulter, sur toutes ces particularités, la sixième satire de son premier livre ; on y trouvera la division exacte de sa journée, et jusqu'au menu de son dîner, dont la frugalité est remarquable. Cependant il était souvent invité chez Mécène, et ne pouvait refuser l'invitation. Il paraît même que pendant longtemps il se crut obligé de le suivre

dans ses excursions à la campagne : mais en avançant en âge, il s'affranchit peu à peu de cet assujettissement ; il abrégea même de plus en plus le temps de son séjour à Rome, et finit par vivre le plus souvent dans sa retraite de Tibur. Ce goût pour la retraite et la solitude est assez général parmi les poètes, et il est très vraisemblable qu'Horace y était porté naturellement ; mais il n'en est pas moins bon d'observer qu'en cela son penchant naturel s'accordait fort bien avec les convenances de sa situation. Ses opinions politiques avaient été les mêmes que celles des hommes les plus estimables de son temps. Comme Caton et Cicéron, il avait préféré le parti du sénat et le gouvernement légitime de sa patrie à ce parti populaire qui servit alors, comme dans tous les temps, d'instrument et de prétexte aux ambitieux, pour établir la tyrannie sur les ruines de l'ancienne constitution. Non seulement il avait professé ces opinions, mais il avait combattu pour elles. Après la chute de son parti, n'ayant que le choix entre deux maîtres, il se décida pour celui dont la république asservie avait le moins à craindre et le plus à espérer : mais jamais il ne fut infidèle à ses premiers sentiments ; jamais il ne les dissimula : il ne craignit, ni de rappeler ses liaisons avec Brutus, ni de louer les derniers appuis de la république expirante. Deux fois il rendit le plus noble hommage à l'inflexibilité et à la mort de Caton ; et lorsqu'il eut à célébrer le vengeur de Crassus, ce fut à la gloire de Régulus qu'il consacra son ode presque entière. Sans doute, et nous l'avons déjà observé, il chanta les louanges d'Auguste ; il crut pouvoir le servir de son talent en louant et secondant ce que cet empereur faisait de bien : mais il ne le servit pas de

sa personne ; il refusa d'être admis dans son intimité, et il ne pouvait guère motiver un pareil refus que par son goût pour la retraite et l'indépendance. Sa conduite étant expliquée et développée de cette manière, il paraîtra sans doute assez étrange que ses commentateurs, ses admirateurs même parmi les modernes, l'aient fait passer pour un adroit courtisan, pour un vil flatteur. Quel autre à sa place aurait pu refuser à Auguste le tribut d'éloges qu'il lui paya ? Que pouvait faire de moins le proscrit de Philippi qui ne voulait point prendre part au nouveau gouvernement ? Remarquons encore qu'il ne donna presque jamais à Auguste que des louanges méritées ; qu'en général l'enthousiasme lyrique peut du moins leur servir d'excuse lorsqu'on y trouve de l'exagération ; qu'une fois seulement, dans l'épître I du livre II (*Cum tot sustineas*), l'exagération est trop forte et le ton du poète trop grave pour que cette excuse soit admise : mais l'examen des circonstances auxquelles nous devons cette épître, lui en fournira bientôt une autre qu'il serait bien sévère de repousser. Horace n'avait point encore adressé d'épître à Auguste. Ce despote en fut offensé. « Sachez, écrivit-il à notre poète, » que je suis en colère contre vous de » ce que vous ne vous adressez pas le » plus souvent à moi dans les vers » de ce genre. Craignez-vous de vous » déshonorer aux yeux de la posterité » en montrant que vous êtes de nos » amis ? » Ainsi parlait la conscience alarmée de l'usurpateur. Horace connaissait trop les hommes pour ne pas pouvoir à son repos, en lui adresser l'épître déjà citée. Le reproche de peitrounerie qu'on a fait si souvent à notre poète n'est pas mieux fondé. On a cru pouvoir l'établir sur un aven qu'il a poétiquement consigné dans son odyssée.

s Varus : il abandonna, dit on, lier à Philppes ; il avoue lui-même qu'il n'a pas bien fait (*non bene*). Juger équitablement, il faut que le passage, Horace prit la mesure de la valeur, la vertu même s'empaignons, fut abattue, lorsqu'on vint naguère menaçants ordu la poussière. Quand la chose perdue, c'est ce qui arrive souvent ; et cependant Horace ne se vante : un poltron n'en eût rien dit, j'aurais nié⁽¹⁾. Au reste, la poltronie s'allie rarement avec cette lance de caractère dont Horace a tant de preuves : mais ce n'est que sous ce point de vue qu'on l'a méconnu. Tout atteste, ses épîtres, la simplicité de ses manières ; tout y annonce la modestie : et cependant, en le lisant, après quelques odes, on a pu se laisser aller à un amour-propre excessif. Il faut songer que là c'est le poète lyrique qui parle. On ne peut remarquer encore que quel-que chose de brillant qu'il promet à ses amis les épilogues du second livre. Dans le premier livre, ces promesses sont surpassées par la réalité. Et dans ses épîtres principales, il faut le juger comme il est : c'est là qu'il est tout-à-fait simple ; et s'il est vrai que dans le premier livre, il faut en constater, d'apprécier sa valeur méritée avec cette noblesse qui sied si bien au vrai poète, on voit aussi dans la suivante, à son livre même, que, loin de se mettre des succès constants, il se contente au bout de quelques années d'être exilé dans les provinces, et d'avoir la pâture des vers. Deux

autres traits de son caractère lui feront un éternel honneur : sa profonde vénération pour la mémoire de son père (Voy. la sixième satire du livre premier) ; la chaleur et la constance de ses amitiés : jamais ce sentiment ne s'exprima mieux que dans ses odes à Pompeius Varus, à Septimius, à Virgile. Nous ne parlons pas de sa reconnaissance envers Mécène ; elle égala au moins le bienfait. Les mœurs d'Horace ont été attaquées aussi vivement que son caractère ; et l'apologiste le plus zélé de notre poète doit faire à ce sujet quelques concessions. Sans doute Horace eut des maîtresses ; jeune, il aima la table et le bon vin : à supposer même que Lyciscus et Ligurinus ne soient que des personnages imaginaires, on ne peut nier qu'il n'ait traité avec trop de légèreté et d'indifférence (si même il ne le partagea point) un vice alors trop commun parmi les Romains. Il ne faut pourtant pas s'imaginer qu'il n'y eût pas plus d'une Iris en fait parmi les maîtresses qu'il a célébrées : l'auteur de cet article l'a vengé ailleurs du reproche d'avoir insulté dans le déclin de leurs appas les femmes qu'il avait aimées. Enfin ce n'est point d'après notre morale actuelle, mais d'après celle de son temps, qu'il faut le juger. Dans la satire seconde du premier livre, où d'ailleurs il développe des principes que nous trouvons très relâchés, il s'attache principalement à décréditer, à ridiculiser l'adultère, qu'il proscriit dans ses odes si sévèrement. On lui a encore fait un crime d'avoir quelquefois parlé un langage obscène. Voltaire lui-même (qui le croirait !) ne le lui pardonne pas. Les pièces qui lui ont attiré ce reproche se bornent à ses deux odes contre des vieilles ; mauvaises plaisanteries de sa jeunesse qui ne furent pas publiées de son vivant ;

⁽¹⁾ Comment j'explique tout ce passage sur cette ode, tom. I de ma traduction, page 262.

à deux satires, dont l'une est encore un de ses premiers ouvrages, tandis que dans l'autre c'est un esclave qu'il fait parler; et à un seul mot d'une troisième. Avouons que c'est bien peu pour un poète dont la langue permettait ce que la nôtre défend. Disons le mot : c'est Horace qui a fourni très innocemment à ses détracteurs leurs plus fortes armes, en introduisant dans une des satires déjà citées (*Jam dudum ausculto*) un de ses esclaves qui lui reproche toutes sortes de vices, d'après le dire d'un autre esclave, portier d'un mauvais déclamateur nommé Crispinus, qu'il avait cent fois ridiculisé. C'était un moyen assez plaisant de censurer indirectement ces vices dans les autres; et notre poète ne prévoyait pas qu'après tant de siècles, il aurait des commentateurs assez innocents pour le prendre au mot. Au reste, si la jeunesse d'Horace fut dissipée, il en répara bien les torts dans l'âge mûr et dans la vieillesse, qu'il voua entièrement à la retraite, à la méditation, à la philosophie. Il ne s'attacha pourtant à aucune secte; et l'on s'est trompé en le rangeant parmi les Épicuriens. Ce fut dans les bosquets de l'Académie qu'il chercha la vérité pendant son séjour à Athènes. Ses liaisons avec Brutus ne permettent pas de le ranger parmi les antagonistes déclarés des stoïciens. Il est vrai que ses premiers ouvrages, écrits dans l'âge des passions, se ressentent de la doctrine des Épicuriens; il est vrai qu'il a tourné plus d'une fois les stoïciens en ridicule dans ses satires; mais on sait que l'Académie ne ménageait point le Portique. Horace parvenu à l'âge mûr, loin de suivre les opinions d'Épicure, reconnut formellement une providence, puisque dans l'épître 18^e du premier livre, il lui demande les biens de la fortune,

l'abondance et la santé, et ne diffère des moralistes chrétiens, qu'en ce qu'il s'en repose sur lui-même pour les biens de l'âme, la modération et la vertu. N'étant point philosophe de profession et n'ayant adopté les systèmes d'aucun maître,

Nullius addictus jurare in verba magistri,

il pût, sans conséquence, passer d'une école à l'autre pour tout ce qui tenait à la spéculation. Sa morale fut plus constante: quoiqu'il ait chanté le plaisir dans sa jeunesse, il enseigna toujours la vertu. Il s'élève dans ses odes à tout ce que le stoïcisme offre de plus sublime: il y chante l'amour de la patrie, la persévérance dans la justice, la patience dans la pauvreté, le mépris de la mort. Dans ses satires, il fait la guerre à tous les vices. Dans ses épîtres, il ne cesse de recommander le désintéressement, l'indépendance du caractère, le détachement des biens de la fortune, l'étude de soi-même et de la vertu. Dès ses premières satires, on le voit pratiquant ce qu'il recommande, travaillant sans cesse à perfectionner son caractère, à se corriger de ses défauts (liv. 1, sat. 4), et faisant, à la manière des Pythagoriciens, une sorte d'examen de conscience. Quand on l'étudie avec soin, on n'est plus étonné que J. Bond, l'un de ses commentateurs les plus connus, se récrie souvent sur la ressemblance de sa morale avec celle du christianisme. On pardonnera sans doute à l'auteur de cet article, à un admirateur d'Horace, à l'un de ses traducteurs, d'avoir donné autant d'étendue à son apologie: elle était nécessaire à un poète dont le caractère a été si longtemps et si généralement méconnu. On a rendu plus de justice à ses ouvrages; et nous en parlerons moins longuement. C'est avec un petit volume

contient pas dix mille vers, ce a fait parvenir son nom à l'immortalité la plus reculée; et c'est dans l'espace de plus de trente ans qu'il a composé ce petit volume. Rien n'a été écrit, n'a été perdu. Ses contemporains, sans doute, ne lui auraient pas prédit un pareil succès. Au second siècle, et quelques autres, ne le regardaient que comme un poète médiocre; mais il eut d'ennemis que d'admirateurs de sa vie. On trouve peu d'éloges de lui chez les premiers poètes romains; mais après lui, Ovide ne lui a rendu que deux vers; et les louant, lui donne Quintilien, content à peine aujourd'hui le poète médiocre. « Horace, dit-il, est le seul de nos lyriques qui s'est fait lire; car il s'élève quelquefois, il est plein d'agrément et de son audace est très heureuse; ses figures et dans les mots. » Ensuite, l'admiration qu'inspirent ses vers fit que s'accroître de siècle en siècle tous les poètes latins, on ne lui oppose que Virgile. Il laisse à tous les autres par le mérite de leurs compositions poétiques et par leur variété. Nous avons de lui : I. livres d'*Odes*. Il y prend tous les tons, depuis le plus sérieux jusqu'au plus enjoué. De là on a voulu retrouver en lui l'imitation d'Anacréon; mais aucun de nos poètes ne fut son modèle. Il n'aurait pu atteindre Pindare, et ne le fut jamais : pour Anacréon, à en juger par les poésies qu'on lui attribue, il diffère entièrement d'Horace par son ton, par la manière, et par le but dont il s'est servi. Il paraît avoir pour but d'Horace, comme lyrique, fut d'adapter à ses différents mètres des lyriques. Ses Odes nous montrent l'exception de ceux d'Anacréon

et de Pindare, il les a presque tous essayés. Archiloque, Alcée et Sapho furent les modèles qu'il affectionna. L'éloge de ses Odes serait aujourd'hui superflu ; le plus grand nombre est gravé dans la mémoire de tous les amateurs de la poésie latine. Nous avons parlé plus haut des sentiments qu'elles respirent : il faut seulement avertir les lecteurs peu familiers avec le goût de l'antiquité, qu'on ne doit point les apprécier d'après les principes du goût moderne. La plupart ne sont point des ouvrages en forme, mais le fruit d'un moment d'inspiration : quelques-unes ne sont que des billets de circonstance. Le désordre lyrique y règne souvent beaucoup plus que notre sévérité ne le permet. On doit surtout se garder de juger ses strophes comme des couplets toujours aiguisés par la pointe. Ce n'est ni pour la fin de chaque strophe, ni pour celle de chaque ode, qu'Horace garde le mouvement le plus poétique ou le trait le plus saillant. C'est de l'ensemble de chacune qu'il en attend l'effet, et non de tel ou tel passage. Dans quelques-unes, le lecteur moderne est surpris de ne point trouver de pensées saillantes, ni ce qu'on nomme des traits d'esprit. Mais que l'on y fasse attention, et l'on sera amplement dédommagé en y reconnaissant quelque tableau brillant des plus vives couleurs de la poésie. II. Un livre d'*Épodes*. On a prouvé ailleurs (1) qu'Horace ne le publia point de son vivant. Ce n'est pas qu'il ne renferme quelques morceaux du premier mérite : mais d'autres sont écrits dans le mètre et l'esprit d'Archiloque, et dictés par des haines personnelles ; d'autres rappellent des sentiments de sa jeunesse, quel'ami de Mécène et le pro-

(i) Voyez ma traduction des odes d'Horace, tom. II, pag. 549.

tégé d'Auguste ne devait pas désavouer sans doute, mais auxquels il ne pouvait donner en les recueillant une nouvelle publicité. III. Le *Poème séculaire*. IV. Deux livres de *Satires*. Horace n'avait en, en ce genre, de prédécesseur que Lucilius. Il le laissa bien loin derrière lui pour la pureté, pour l'élégance du style, pour les grâces, la finesse et l'urbanité. Il n'a point ce ton sententieux qu'affecta Perse, son imitateur, ni le fiel que Juvénal répandit sur les vices de son siècle. Ce fut plutôt par le ridicule, qu'Horace essaya de corriger le sien. Un mérite de ses *Satires*, que l'on n'a point assez remarqué, c'est qu'il y a reproduit les formes et l'esprit de la vieille comédie grecque. La satire troisième du second livre, la cinquième, où Ulysse consulte Tiresias, la septième, où Davus fait la leçon à son maître, sont des modèles de bon comique. V. Deux livres d'*Épîtres*, qui sont peut-être ce qu'il nous a laissé de plus précieux. C'est là surtout, nous le répétons, qu'il faut étudier Horace; c'est là qu'il s'est peint lui-même, et qu'il a déployé la plus profonde connaissance du cœur humain. Pour le style et la manière, elles ont tant de ressemblance avec les satires, qu'au premier aspect on serait tenté de les réunir sous le titre commun de *Sermones*. Voici en quoi elles diffèrent. Horace composa les *Satires* pour se faire connaître; elles sont l'ouvrage de l'auteur: les *Épîtres*, au contraire, sont l'ouvrage de l'homme. Il ne les écrivit point pour écrire; elles sont toutes nées de l'occasion. Les *Satires* ne sont adressées à personne, à l'exception de deux dans lesquelles il parle à Merline; et de ces deux, la première aurait pu porter également un autre nom. Aucune épître, au contraire, ne pourrait convenir à un

autre personnage que celui auquel il l'adresse. La morale des *Satires* est d'une application générale: dans les *Épîtres* elle convient en particulier à l'ami pour lequel il écrit. Leur mérite est parfaitement apprécié dans ces deux vers de Perse:

Omne vafer vitium videnti Flaccus amico
Tangit, et admissus circum prœcordia laedit.

« L'adroit Horace touche légèrement » tous les défauts de l'ami qu'il fait » rire, et s'insinue, en se jouant, » jusque dans son cœur. » Un talent qu'Horace possède au plus haut degré, et qu'il déploie également dans les *Épîtres* et dans les *Satires*, c'est celui de la narration. Il suffit de citer la fable des deux rats dans la sixième satire du 11^e livre, et le conte de Vulteius et de Philippe dans l'épître sept du livre 1^{er}. Peut-être le style est-il plus soutenu et plus soigné dans les *Épîtres*. Cela paraît vrai, surtout de celles du 11^e livre, qui n'en renferme que deux: la première est celle qu'Auguste lui demanda. Horace n'y traite que de littérature; et c'est encore de ce sujet qu'il s'occupe dans la seconde, adressée à Julius Florus. C'est pour cela, sans doute, que quelques éditeurs ont fait entrer dans ce livre l'*Épître aux Pisons* connue aussi improprement sous le nom d'*Art poétique*. En effet on y trouve d'excellents préceptes de goût, une histoire abrégée de la poésie, et même quelques règles de versification; mais tout cela est présenté avec si peu d'ordre, et il y manque tant de choses pour former un traité complet, que l'ingénieux Wieland en a conclu qu'au lieu de vouloir donner des leçons de poésie à Pison et à ses fils, Horace, à la prière du père, cherche à détourner ses enfants de la manie de faire des vers. Mais ce n'est pas ici le lieu de développer cette hy-

pothèse, qui a beaucoup de probabilité. Quel qu'ait été le but d'Horace, qu'il ait voulu écrire une simple épître ou un traité, son Art poétique, comme on l'appelle, n'en sera pas moins, pour la poésie, le code éternel de la raison et du goût. Horace était de petite stature et d'une constitution délicate: il fut chassieux dès sa jeunesse; ses cheveux blanchirent avant le temps, et il devint assez replet. Il mourut le 27 novembre de l'an de Rome 745, âgé de cinquante-sept ans. Parlons maintenant des éditions de notre poète. Sa réputation, à la renaissance des lettres, paraît avoir eu le même sort que dans l'antiquité. Les éditions de ses œuvres furent rares dans le xv^e siècle; elles se sont si prodigieusement multipliées depuis, qu'on en compterait peut-être aujourd'hui plus de huit cents. Les éditeurs se contentèrent d'abord d'imprimer son texte d'après les premiers manuscrits qui leur tombèrent sous la main: ces éditions décorées du nom de *Princeps*, quoique très recherchées, ont par conséquent très peu de mérite. Landinus, et après lui Mancinellus, furent les premiers qui joignirent au texte un commentaire de leur façon; on s'était borné, avant eux, à imprimer ceux des anciens scholiastes. Au commencement du xvi^e siècle, Alde l'ancien s'occupa de la critique du texte, de la recherche et de la collation des manuscrits. Les Estiennes suivirent son exemple, aussi bien que Muret, George Fabricius, Théodore Pulmann, etc. Cependant à cette époque, où les manuscrits étaient communs, on n'y attachait point encore assez d'importance; on ne les indiquait que vaguement, et Pulmann fut le premier qui les désigna d'une manière précise. Lambin, qui le suivit de près, eut l'hon-

neur de donner la première édition d'Horace qui mérite le nom d'édition critique. Cruquius lui succéda; Torrentius vint après lui, et leurs travaux épurèrent le texte à un tel point, qu'il parut presque inutile d'y revenir, et que, dans le siècle suivant, on s'occupa beaucoup plus de l'interprétation que de la critique. Ce siècle fut celui des deux Heinsius, de Lefèvre, de J. Bond, de Minellius et de tant d'autres, auxquels nous pouvons joindre Dacier, qui parut à son tour avoir épuisé l'interprétation, et qui ne fit rien pour la critique. Au commencement du xviii^e siècle, la critique reprit faveur. Les Anglais donnèrent l'exemple. Sans parler même de Baxter et de Talbot, Bentley revit et corrigea le texte entier sur de nombreux manuscrits; et Cuninghame bouleversa presque entièrement ses corrections et en imagina de nouvelles. En France, le P. Saa-don se porta en quelque sorte pour médiateur entre les deux Anglais, mais sans profiter des manuscrits qu'il avait à sa portée, plus que n'avait fait Dacier. Depuis, d'autres manuscrits ont encore été consultés en Angleterre, en Italie, en Allemagne, en France. L'auteur de cet article a donné lui-même une nouvelle réimpression des Odes d'après dix-huit manuscrits de la bibliothèque du Roi, Paris, Schoell, 1812 et 13. Enfin il a paru à Rome, en 1811, une dernière édition critique des œuvres complètes, donnée par M. Carlo Fea. L'interprétation a fait aussi de grands progrès dans le dernier siècle, et depuis le commencement de celui-ci. On y porta, non pas peut-être plus d'érudition, mais plus de connaissance de l'esprit de l'antiquité, du caractère de notre poète, et de celui de ses contemporains. Au reste, il serait im-

possible de nombrer tous les commentateurs d'Horace. On en compte déjà quarante dans l'édition donnée à Bâle en 1580. Nous nous contenterons d'indiquer comme excellentes pour l'usage, l'édition de Baxter, revue par Gessner et Zeune, Leipzig, 1802, et celle de M. Wetzel, Liguitz, 1799, qui renferment les œuvres complètes. Les poésies lyriques seules ont été très bien commentées par Jani et M. Mitscherlich, Leipzig, 1800. Enfin le célèbre Wieland a traduit et interprété les Satires et les Épîtres en savant, en homme du monde, en poète; et personne n'a connu Horace mieux que lui. Voici maintenant les éditions que les bibliomanes et les curieux ne nous pardonneraient pas d'avoir oubliées : 1°. Une édition sans date in 4°. (Milan), que l'on croit être la première, et dont la bibliothèque du Roi possède un exemplaire en mauvais état. — 2°. Quatre éditions du x^{ve}. siècle avec date, Milan, 1474, in-4°; Ferrare, 1474, in-4°; Naples, même date et même format; Venise, 1478, in-fol. — 3°. Les éditions aldines de 1501, 1509, 1519. — 4°. L'édition de Sedan, Jannon, 1627, in-32. — 5°. Les deux éditions données par les Élévirs, savoir celle de D. Heinsius, 1629, 3 vol. in-16, dont le premier doit avoir trois titres; deux (l'un gravé et l'autre imprimé) à la tête du volume, et le 5°. , après les pièces préliminaires; et l'édition de 1676, in-12, avec les notes de J. Bond. — 6°. Les deux éditions de Desprez, l'une in-4°. , Paris, 1691, pour la collection dite *Ad usum*; l'autre, in-8°. , pour la collection dite *Variorum*, Amsterdam, 1695. — 7°. La belle édition toute gravée, donnée par J. Pine, Londres, 1733-37. — 8°. Plusieurs éditions anglaises du xviii^e.

siècle, savoir celles de Glasgow, Foulis, 1744, in-12; de Londres, Sandby, 1749, 2 vol. in-8°.; de Birmingham, Baskerville, 1762, in-12; de Wakefield, 1794, 2 vol. in-8°.; et de Combe, Londres, 1792-93, 2 vol. in-4°. — 9°. Enfin les magnifiques éditions in-fol. données à Parme, par Bodoni, en 1791; et à Paris, par M. Didot l'aîné, en 1799, véritables chefs-d'œuvre de typographie. Les poésies d'Horace ont été traduites dans presque toutes les langues de l'Europe moderne; et ses Odes l'ont même été en grec ancien par un médecin de Saumur. En italien, en anglais, en allemand, les traductions, tant en prose qu'en vers, sont très nombreuses. Elles le sont plus encore peut-être en français; mais ce n'est point à l'auteur de cet article d'en apprécier le mérite littéraire. Qu'on nous permette d'indiquer seulement la traduction de M. Daru, comme la seule en vers qui soit complète, et de rappeler, moins pour la traduction que pour les commentaires, l'édition d'Amsterdam, 1755, 8 vol. in-12, où l'on a réuni le travail de Dacier à celui du P. Sanadon, et qui est très recherchée. La Vie d'Horace a été écrite en latin par Masson, Leyde, 1708, in-8°. Capmartin de Chaupy a publié, en 1767, la *Découverte de la maison de campagne d'Horace*, Rome, 3 vol. in-8°. avec figures.

V—G.

HORANYI (FRANÇOIS - JOSEPH-ALEXIS), piariste, né à Bude le 15 février 1756, est mort à Pest le 11 septembre 1809. Il consacra sa vie à l'étude de l'histoire, et publia les ouvrages suivants : 1. Une Traduction hongroise de l'ouvrage attribué au comte François Nadasdi, et intitulé : *Mausoleum potentiss. ac gloriosiss. regni apostolici regum et ducum*, Bude, 1771, in-

moriam Hungarorum et prom scriptis editis notorum, 1775-1777, trois vol. in-8°. Laszky donne à l'ouvrage la date de 1770, et dit qu'il a été imprimé à Presbourg, de Vienne, que nous avons vu d'ailleurs ne différer de 1770 que par le frontispice : on y a tout rangé par ordre de leurs noms. Le travail est estimable ; Walz fait un grand éloge, et loue, avec raison, de remarquer dans un tel son état, la tolérance de III. *Johannis Bethlemii Transilvanica*, Vienne, 1 vol. in-12. IV. *M. Simoneza chronicon hungaricum*, 1782, in-8° ; réimprimé à Vienne, 1808 ; Simon de Keza vivait au 12^e siècle. En publiant sa *Chronica* paraissait pour la première fois y ajouta quelques notes. *Regis episcopi Paradinen- cellarii Ferdinandi primi Hungarie sui temporis com- missarius duodecim*, Pres- bourg, 1788, in-8°. Ces mémoires couvrent de 1540 à 1585 : l'éditeur a joint une dissertation sur la vie de VI. *Nova Memoria Hungar- provincialis*, Pest, 1792, c'est un supplément au *Me- morialis* ci-dessus. Cette pre- mière (la seule qui ait paru) est des trois premières lettres abet. VII. *Scriptores piarum in liberaliumque artium*, Bude, 1808, deux parties, Schœdus, professeur à Pest, avec une préface, avec une notice de l'auteur. Nous citons cet ouvrage d'après le Dictionnaire his- torique (allemand) de Samuel Baur.

A. B.—r.

TIUS. Voyez COULÈS.

HORMISDAS, du pape le 28 novembre 514, succédait à Symmaque : il était né à Frosinone, dans la cam- pagne de Rome, et fort instruit dans l'étude des lettres. Ses vertus répon- dirent à ses talents, et lui méritèrent les honneurs de l'élection. Anastase était alors sur le trône d'Orient, et protégeait les sectateurs d'Eutychès. Son compétiteur à l'empire, Vita- lien, après avoir obtenu des succès militaires contre Anastase, appuyait au contraire le parti catholique, et voulait qu'on assemblât un concile pour faire juger le différend. Anastase, ayant été obligé d'y consentir, reçut des légats d'Hormisdas, qui désirait aussi la réunion, mais à condition qu'on accepterait en Orient le concile de Chalcédoine, et surtout qu'on pro- noncerait la condamnation de la mé- moire d'Acace, ce patriarche de Con- stantinople, qui avait été l'un des pre- miers à protéger l'hétérodoxie. Anas- tase se refusa à ce dernier point ; et le pape n'aurait pas insisté si le sénat de Rome n'eût écrit que, sans cette condition, il n'y avait point de réu- nion à espérer entre les deux Eglises. Ainsi les légats du pape revinrent sans avoir rien obtenu. Hormisdas ne se rebuta point, et renvoya de nouveaux ambassadeurs à Constantinople. Le re- fus d'Anastase et de ses évêques étant toujours le même, la persécution exer- cée par les moines eutychiens de Syrie contre les moines catholiques du pape devint plus violente. Anastase était résolu de se porter aux dernières ex- trémités ; mais S. Sabas et S. Théo- dore vinrent à Constantinople, à la tête de près de dix mille moines, pré- senter une requête, dans laquelle ils renouvelaient les demandes de la cour de Rome, et déclaraient qu'ils étaient attachés aux quatre conciles comme aux quatre Evangiles. Dès ce mo-

ment l'empereur resta en repos, et les choses demeurèrent indecises jusqu'à sa mort, arrivée en 518. Justin, son successeur, et le patriarche Jean, se montrèrent plus favorables aux demandes d'Hormisdas, et déclarèrent y consentir pour le lieu de la paix et la réunion des Eglises. Ainsi le nom d'Acace fut rayé des dyptiques, et par conséquent de la communion des fidèles. Jusque-là on loue le zèle, la prudence et la fermeté du pape; mais beaucoup de gens ont blâmé sa sévérité lorsqu'il exigea pareillement la radiation des noms d'Euphème et de Macédonius, successeurs d'Acace, dont toute la vie avait été exemplaire, et qui n'avaient eu d'autre tort que d'obéir à la nécessité de ne point troubler la tranquillité de l'Orient, en se soumettant à l'opinion publique. Hormisdas déploya le même zèle pour entretenir la foi et la discipline dans les Eglises d'Occident. C'est ce qui résulte de ses instructions adressées à St. Avit dans la Gaule narbonnaise, à Jean de Tarragone et à Saluste de Séville dans les Espagnes. Sa conduite intérieure ne fut pas moins louable. Il donna des exemples édifiants de modestie, de pénitence, de charité, prit un très grand soin du culte extérieur de la religion, instruisit le clergé dans la psalmodie, et fit orner plusieurs églises dans la ville. Il mourut le 6 août 523, après neuf ans et dix mois de pontificat. On a quatre-vingts *Lettres* environ de ce pape dans la collection des conciles. Il eut pour successeur St. Jean I^{er}. D—s.

HORMISDAS I (en ancien persan *Aouhrmazdai*, en persan moderne *Aourmezd* et *Hormouz*, en arménien *Ormizt*), troisième roi de Perse de la dynastie des Sassanides, était fils de Schahpour I et petit-fils

d'Artichair I, fondateur de la nouvelle monarchie persane (*Voy. ANDECHYR et CHAPOUR I*). Il monta sur le trône en l'an 271, et mourut en 272, après un règne de quatorze mois: son fils Bahram I lui succéda. On raconte de ce prince que, du temps de son père, il avait été gouverneur du Khorasân: ses ennemis répandirent le bruit qu'il levait une armée pour détrôner Schahpour. Quand Hormisdas en fut informé, il se fit couper la main, et l'envoya enfermée dans une boîte, pour lui prouver qu'il n'avait aucune intention de lui ravir l'empire; car chez les Persans il était d'usage qu'un prince mutilé ne pouvait monter sur le trône. Cet acte d'héroïsme augmenta l'amitié que son père avait pour lui, et décida ce monarque à en faire son successeur. L'histoire ne nous a pas conservé le souvenir des événements qui arrivèrent pendant la courte durée de son règne. Nous savons seulement qu'il perinit à l'hérésiarque Manès, qui avait été banni par son père dans la Transoxiane, de rester dans la Perse, et d'y prêcher sa doctrine, dont il favorisa la propagation, en lui donnant pour résidence le château royal de Daskerch dans le Sedjestan. — **HORMISDAS II**, fils et successeur de Narsès, huitième roi de la dynastie des Sassanides, monta sur le trône en l'an 303, et mourut en l'an 311, après un règne de sept ans et cinq mois. Il laissa en mourant la reine Mah-Afrid, sa femme, enceinte; et elle accoucha, quelques jours après, d'un fils qu'on appela Schahpour et qui fut aussitôt proclamé roi (*Voy. CHAPOUR II*). Hormisdas avait d'autres enfants, qui furent sans doute exclus de la succession parce qu'ils étaient nés de quelques concubines; nous en connaissons trois: Hormisdas, qui se retira chez les Ro-

et qui accompagna Julien l'Aflans son expédition contre les ; Narsès, que son frère Schahbata plusieurs fois de faire roi suie ; et Ardeschir , qui lui a sur le trône de Perse. — Hoar III , seizième roi de Perse , ace des Sassanides , fils d'Iezl II , lui succéda au préju : son frère aîné Firouz , qui fut de se contenter du Sedjestan upaage. Hormisdas commen- eguer en l'an 457 : son frère , pouvait pas oublier l'injustice avait commise à son égard , fit alliance avec les Huns Ephtha- ou Hayathelites , qui lui four- une grande armée , et l'aidèrent ndre maître de la Perse , à cou- qu'il leur céderait la ville de Ter- la plus grande partie du Kho- Hormisdas fut vaincu et pris , 460 ; et Firouz le fit massa- ec trois autres de ses frères , qu'il ne restât plus aucun pré- t à l'empire. S. M—r.

HORMISDAS IV , 21^e. roi de , de la dynastie des Sassanides , grand Chosroës I , ou *Khos- rouschrewan* , selon les Per- fut aussi nommé *Turk Zad* (une Turque) , parce que sa- tait fille du Khakan des Turks. : règne de son père , l'empire de- était parvenu au plus haut degré endeur ; les Romains , après de- s guerres , avaient été forcés donner la plus belle partie de opotamie : la grande Arménie , e , l'Albanie et presque tous les- renfermés dans le mont Cau- faisaient partie de l'empire. en et la plus grande partie de- se étaient régis par des gou- vers persans ; les tribus arabes ,- ples du Dilem étaient soumis : s de Hira , des Khazares et des

Alains fournissaient des troupes auxi- liaires , et reconnaissaient la suprema- tie du grand roi , qui possédait encore une partie de l'Inde et de la Transoxia- ne ; enfin on voyait en même temps à Madaïn ou Ctésiphon , sa résidence royale , des ambassadeurs turks , hun- s , khazares , tibétains , indiens , arabes , éthiopiens et romains. Les armées du roi de Perse , presque toujours victo- rieuses sous des généraux habiles , avaient répandu la terreur de son nom dans toute la partie de l'Asie ; et un ministre célèbre dans l'Orient par ses grands talents et sa profonde sagesse , Bouzourdj-Mibir avait mis l'intérieur du royaume dans l'état le plus florissant. Hormisdas , en mon- tant sur le trône , possédait l'empire le plus puissant , le plus riche et le mieux administré de l'Asie ; et il eût pu , en marchant sur les traces de son père , en être long-temps le pai- sible possesseur. Son origine double- ment royale qui l'avait fait préférer à plusieurs de ses frères plus âgés que lui , et les preuves de courage qu'il avait données dans la dernière guerre que son père avait eue à soutenir contre les Turks , faisaient croire qu'il saurait égaler dans les combats la gloire de ses aïeux , et qu'il ne serait pas moins habile qu'eux dans l'art de gou- verner ; car il était disciple du grand Bouzourdj-Mibir , qui conservait en- core l'administration des affaires. Mais malgré le courage et les talents qu'on ne pouvait lui contester , Hormisdas avait , dans son caractère , un fond d'orgueil et de cruauté qui fit bientôt disparaître toutes ses bonnes quali- tés , le rendit l'objet de la haine universelle , et le précipita dans un abîme de malheurs , dont la Perse ressentit long temps les effets. Il monta sur le trône en l'an 579 : les Per- sans soutenaient alors depuis huit ans ,

avec des succès divers , la guerre contre les Romains ; les deux peuples épuisés désiraient la paix ; des négociations étaient déjà entamées quand Chosroës mourut : ce prince avait consenti à rendre aux Romains l'importante forteresse de Dara en Mésopotamie , qu'ils réclamaient depuis longtemps ; et l'empereur Tibère lui céda la grande Arménie , l'Ibérie , l'Albanie et l'Arzanène , en demandant seulement que les chrétiens qui habitaient ces régions eussent la liberté de religion. Les choses en étaient là quand Hormisdas fut couronné roi. Malgré un usage établi depuis longtemps entre les deux peuples , il ne daigna pas faire notifier son avènement à la cour de Constantinople. Tibère ne fit pas d'attention à ce manque de procédé ; il voulut continuer les négociations , et il envoya à Ctésiphon ses ambassadeurs Zacharie et Théodore , pour conclure la paix sur les bases déjà arrêtées. Après beaucoup de délais , Hormisdas lui répondit enfin , avec hauteur , que Chosroës avait bien pu céder Dara , qui était sa conquête ; mais que , quant à lui , il n'abandonnerait aucune partie de l'héritage de son père : il exigeait en outre le paiement d'une somme égale à cinquante années d'un subside annuel que par le dernier traité les Romains s'étaient engagés à payer aux Persans , et qu'ils n'avaient fourni que pendant sept années. L'empereur rappela ses ambassadeurs , et envoya en Mésopotamie une puissante armée , sous le commandement de Maurice , qui fut son successeur à l'empire , et d'un Arménien nommé Narsès , qui s'était distingué en Italie , et qui était issu d'une branche de la famille royale des Arsacides de Perse , établie en Arménie sous le nom de Gamsaragane. Ces généraux ayant passé le Tigre , ravagè-

rent l'Assyrie et la Médie ; mais , trop faibles pour se maintenir pendant l'hiver au-delà de l'Euphrate , ils revinrent camper dans la Cappadoce. Au printemps de l'année suivante , 580 , ils descendirent par la Syrie , dans le dessein de passer l'Euphrate à Cirsium ou Karkisiah , et , en longeant ce fleuve , de pénétrer par le désert d'Arabie , jusqu'à la capitale de l'empire. Mondar , prince des Arabes , qui était auxiliaire des Romains , les trahit , et donna secrètement avis de leur marche et de leur plan au roi de Perse , qui envoya le général Adarman , pour passer l'Euphrate derrière eux , leur couper la retraite , et ravager la Syrie sans défense. Adarman s'était déjà emparé d'Edesse , et était arrivé à Callinicus , se préparant à passer le fleuve , quand Maurice informé de sa marche abandonna son projet contre Ctésiphon , brûla les barques qui l'accompagnaient , et revint sur ses pas attaquer Adarman , qui ne s'attendait pas à son approche. La plus grande partie des barbares qui servaient dans l'armée romaine , effrayés par la manière de combattre des Arabes alliés des Persans , prirent la fuite ; et Maurice se trouva réduit à la cruelle nécessité de combattre et de vaincre avec une très petite partie de ses soldats. Adarman vaincu fut contraint de chercher un asile au-delà du Tigre , et d'abandonner la Mésopotamie ; une autre armée persane , qui , du côté du nord , était entrée dans l'Arménie romaine , y avait aussi été détruite par Kours , qui y commandait. Tibère , quoique vainqueur , n'en voulait pas moins conclure la paix avec Hormisdas ; il lui renvoya Zacharie pour traiter en pourparler : mais le roi de Perse , qui , au fond , ne voulait pas d'accommodement , profita du repê-

donnaient ces négociations ,
 ver de nouvelles troupes , dont
 a le commandement à Ten-
 1 , ou Tamchosroès , l'un des
 autres généraux de son père :
 rentra dans la Mésopotamie ,
 camper sous les murs de Ni-
 où peu après il vint attaquer
 e devant Constantine. Les Per-
 guère tant de fois vainqueurs
 mains , brûlaient de réparer
 onneur et de venger l'affront
 avaient essuyé sous les ordres
 nan ; ils attaquèrent Maurice
 dernière fureur ; mais tous
 forts furent vaincus ; les Romains
 rent en déroute , et le vieux
 persan désespéré de ce res-
 ne voulant pas survivre à sa
 , se précipita dans les rangs
 is , où il trouva une mort glo-
 Maurice , après cette éclatante
 , alla recevoir à Constantinople
 récompense de ses services ;
 nt en mariage ; en 582 la
 son souverain , dont il de-
 successeur dans la même an-
 endant que les armées d'Hori-
 étaient vaincues dans la Mésop-
 e , et que les plus habiles gé-
 de son père voyaient ternir
 ire de leurs armes , ce prince
 it , par sa conduite tyrannique ,
 ur de ses sujets. Il n'avait plus
 e guider le sage Bonzourdj-
 , qui était mort dix-huit mois
 son avènement au trône , char-
 is et de gloire. La présence de
 respectable ministre , qui avait ele-
 enfance , l'avait contenu pen-
 quelque temps ; mais , après sa
 il ne connut plus aucun frein :
 de ses courtisans , infatigable de
 voir , il suspendit tous les tri-
 x , et voulut seul rendre la jus-
 pour imprimer plus de respect
 euples , il dictait lui-même ses

ix.

arrêts dans des assemblées solennelles
 des grands de l'Etat ; et il paraissait
 revêtu de tous les ornemens royaux
 et la couronne sur la tête , ce qui lui
 fit donner par dérision le surnom de
Tadj-Dar (porte-couronné.) Tour-
 menté par le souvenir d'une prédic-
 tion qu'on lui avait faite dans sa jeu-
 nesse , et qui le menaçait de perdre la
 couronne par la révolte de ses sujets ;
 il les craignait et se défiait de chacun
 d'eux ; il n'osait ni sortir de sa capi-
 tale , ni se montrer à la tête de ses
 armées , qui sous le règne de son
 père étaient accoutumées à voir leur
 souverain les guider lui-même au mi-
 lieu des combats , et partager leurs fa-
 tiques et leurs dangers. Enfermé dans
 son palais , en proie à des perpétuelles
 craintes , Hormisdas changeait conti-
 nuellement ses généraux ; et il prodigait
 avec la plus froide indifférence
 le sang de ses soldats , dans des ex-
 péditions insensées. Les nobles , qui
 étaient ceux de ses sujets qu'il devait
 le plus redouter , en cas de rébellion ;
 furent surtout victimes de sa cruauté :
 leur sang coula par torrents ; les
 yeux du Tigre furent couverts de
 leurs cadavres ; et le château de
 l'Oubli , dans la Susiane , dont ce
 nom seul indique la triste destina-
 tion , regorgea de prisonniers. Les
 gens de lettres et les hommes d'é-
 tude , dont il croyait surpasser le sa-
 voir et les connaissances , furent ,
 par suite d'une haine jalouse , aussi
 exposés que ses généraux : Mehboud
 Ferisayad , Simarah-Berzin , Iend-
 Goschasp , Babram Ader-Mébran et
 tout ce qui restait des conseillers de
 son père , furent payés de leurs longs
 services par d'affreux supplices ; le
 chef des prêtres , ou *Moudalan-Mo-
 bed* , que ses fonctions devaient mettre
 plus qu'un autre à l'abri , fut aussi vic-
 time de ses fureurs. La Perse , si glo-

riissante trois ans avant cette époque, devint un théâtre horrible de proscriptions ; et ce fils d'un roi encore après douze siècles l'objet de la vénération des Orientaux, qui le décorèrent du surnom de *Juste*, mérita, par sa tyrannie, l'exécration de ses peuples. Les habitants de l'Hyrcanie et du Dilem, ainsi que leurs voisins les Cadusiens, se revoltèrent, et soutinrent contre ses généraux des guerres longues et sanglantes qui lui attirèrent plus de haine, que leur châtiment n'inspira d'horreur pour la rébellion. Au milieu de ces calamités, les Persans conservèrent un certain sentiment d'honneur ; et le souvenir de leurs anciens exploits les portait toujours à combattre avec le même courage les étrangers qui, de toutes parts, menaçaient d'envahir l'empire. Peu après le départ de Maurice, Hormisdas avait envoyé dans la Mésopotamie une nouvelle armée, qui s'en était euparée presque sans coup férir : Maurice, devenu empereur, donna ordre à Mouschegh Mamigonean, prince de Daron et duc d'Arménie, de réunir ses troupes à celles de Cours et du lombard Ariulphus, pour chasser les Persans de cette province. Leurs armées réunies vinrent attaquer ces derniers, vers les lieux où le fleuve Nymphius se joint au Tigre, au nord d'Amid. Cours, jaloux de la préférence que l'empereur avait donnée à un prince arménien, ne seconda pas comme il le devait, son général ; l'armée romaine fut vaincue, et obligée de laisser la Mésopotamie entre les mains des Persans, qui n'osèrent cependant pas profiter de leurs avantages, ni passer le Nymphius, où les deux peuples restèrent sur la défensive pendant environ une année. Enfin, l'empereur Maurice voulut pousser la guerre avec

vigueur, et donna, en l'an 584, le commandement de l'armée d'Arménie à son beau-frère Philippique. Ce général arriva bientôt sur les bords du Tigre, d'où il vint forcer les passages du mont Izala entre Amid et Nisibe, et il entra en Mésopotamie : mais voyant qu'il était trop faible pour tenir dans les vastes plaines de ce pays, contre la nombreuse et excellente cavalerie des Persans, il prit le parti de se replier sur l'Euphrate, après une campagne qui ne répondit pas à l'idée qu'on s'était formée de ses talents. Mais trompé par ses guides, au lieu d'aller vers le fleuve, il se dirigea vers Théodosiopolis en Arménie, où il passa l'hiver. L'année suivante, il entra en campagne : mais tous ses exploits se bornèrent à ravager l'Arzanène ; car il fut long-temps retenu par une maladie dangereuse dans les murs de Martyropolis : au commencement de l'hiver, il ramena ses troupes, et gagna Constantinople. En l'an 586, Philippique vint à Amid prendre le commandement de son armée, et il allait commencer les hostilités avec une nouvelle vigueur, lorsqu'il reçut, de la part d'Hormisdas, une ambassade dont le chef était un certain Melibond, ou Melbodes, qui avait été déjà chargé de beaucoup de négociations sous le règne de Chosroës : mais les propositions d'Hormisdas étaient si déraisonnables, et elles excitèrent une telle indignation parmi les Romains, que Philippique renvoya les ambassadeurs avec mépris, et commença la guerre. Hormisdas avait été déterminé à cette démarche, si opposée à son caractère d'orgueil et d'obstination, par l'invasion des Khazars, qui avaient franchi les gorges du Caucase, et étaient entrés dans l'Arménie, et par leurs ravages jusque dans la ; tandis que,

Orient, Saweh, khakan des avait passé l'Oxus ou Djyvec quatre cent mille hommes, et s'avancait dans l'intérieur de l'Asie, où il était maître déjà du nord et des villes de Badghiz et Hormisdas ne fut point effrayé de ce contre-temps. Après avoir levé une de ses armées par le nord, il en envoya une autre, et donna le commandement à Tchoubin ou Tchoubineh, gouverneur de l'Arménie, qui, sous le règne de Chosroès, s'était acquis une grande réputation militaire, et qui était d'un illustre général nommé par la famille Mibrauéaue, la race royale des Arsacides. Tchoubin vint à Ctésiphon prendre les ordres d'Hormisdas et le commandement de l'armée : le roi lui remit en main, comme un gage assuré de la victoire, un étendard qui passait pour appartenir à l'ancien héros Rousguerrier se mit en marche vers le Khorasan, pour aller à la rencontre des Turks; mais avant d'entrer dans leurs mains, il envoya Khouradadbe pour les engager à faire la paix. Cette démarche fut inutile, il fallut combattre. Bahram leva un corps de douze mille hommes, et vint attaquer les Turks dans les environs de Merou. Dans une grande bataille, il tua de sa main le roi des Turks, dont il envoya la tête à Ctésiphon. Poursuivant le cours de sa victoire, il passa le Djyhoun, et entra dans la Transoxiane, où il fut plusieurs fois vaincu par Bezroudeh, roi des Turks, qui avait rassemblée les débris de l'armée de son père. Il fut enfin obligé de se retirer dans la ville d'Awizeh, où le persan vint l'assiéger, et le vainquit après un long siège, de se faire prisonnier. Bahram le fit con-

duire à Ctésiphon, et se rendit maître du reste de ses états. Le roi de Perse traita son captif avec les plus grands honneurs, plutôt par ostentation, et pour lui montrer sa puissance, que pour adoucir son malheur. Au bout d'un mois, les deux princes firent la paix; ils réglèrent que le Djyhoun formerait la limite des deux états, et que le prince turk ferait hommage de son royaume au monarque persan. Après cet accommodement, Bezroudeh revint dans la Transoxiane; les troupes persanes repassèrent le Djyhoun; et Bahram, élevé à la dignité de généralissime des armées, fut chargé du gouvernement du Khorasan. Hormisdas, délivré ainsi, par l'habileté de son général, d'un ennemi formidable, et croyant n'avoir plus rien à redouter, devint plus cruel et plus orgueilleux qu'auparavant; mais les Romains et Philippique leur général, après avoir renvoyé les ambassadeurs d'Hormisdas, attaquèrent son armée avec vigueur du côté de l'Occident. Ils eurent bientôt passé le fleuve Arzamon, et traversé les défilés du mont Izala, où ils rencontrèrent les Persans qui voulaient défendre l'entrée de la Mésopotamie, et qui, après une résistance opiniâtre, furent défaits avec un horrible carnage dans un lieu nommé Solacon. Les vainqueurs les poursuivirent jusque sous les murs de Dara, passèrent ensuite le Tigre, et ravagèrent l'Arzanène, dont ils se rendirent maîtres; mais Philippique ne put s'y maintenir: les Persans revenus avec de nouvelles forces, le contraignirent de repasser le fleuve Nymphius, et de se fortifier sur le mont Izala. Un seul corps d'armée, commandé par le général Héraclius, dont le fils, du même nom, parvint à l'empire, soutint l'honneur des armes romaines, passa le Tigre, re-

vagea plusieurs provinces de Perse, et revint à Throdosio polis en traversant l'Arménie, chargé d'un immense butin. La guerre, pendant l'année suivante (587), traîna en longueur : Philippique malade avait confié le commandement à Héraclius, dont les opérations se bornèrent à repousser les attaques des Persans et à se tenir sur la défensive. Philippique quitta ensuite le commandement de l'armée, qu'il laissa sous les ordres d'Héraclius, et revint à Constantinople. L'armée ne voulut point reconnaître Priscus qui vint le remplacer : elle se choisit elle-même un nouveau chef, et fut agitée par de grands troubles jusqu'à ce que Philippique, en 589, eût été réintégré dans le commandement. Les Persans profitèrent de ces dissensions pour s'emparer de l'importante ville de Martyropolis. Philippique s'avança pour la reprendre ; il rencontra l'armée ennemie commandée par Mébodès, qui fut vaincu et tué : mais le général romain ne put pas pousser plus loin ses avantages, ni reprendre Martyropolis ; et l'empereur, fatigué de sa lenteur, envoya, en 591, Cométiolus pour le remplacer. Ce nouveau chef se hâta de marcher contre les Persans, qu'il vainquit par la valeur d'Héraclius, sous les murs du fort de Sisarbane, dans le voisinage de Nisibe : leur général Aphrahates fut tué, et Cométiolus alla aussitôt mettre le siège devant Martyropolis. Pendant que tous ces événements se passaient dans la Mésopotamie et l'Arménie méridionale, Hormisdas envoya vers le mont Ciucas le général Bahram Nikhordjès, fils de Siawesch, que les écrivains byzantins ont confondu avec Bahram Tchoubin. Il était chargé de repousser les invasions des Khazars et des Alains, de soumettre les princes du nord de l'Arménie, de la Siou-

nie, de la Gougarie, de l'Albanie et de l'Ibérie, qui avaient secoué le joug persan, et de pénétrer par la Souanie jusqu'à la Colchide et au Pont-Euxin. Bahram, sortit de l'Atropatène, et passa l'Araxe avec une nombreuse armée. Maurice fit alors partir Romain, gouverneur de la Colchide, qui s'avança jusque dans l'Albanie à la rencontre de Bahram : celui-ci, pour attirer son ennemi dans l'intérieur de la Perse, repassa l'Araxe, et se retira vers Gandsak ou Tauriz dans l'Atropatène ; mais n'ayant pu l'attirer sur ses traces, il revint vers le fleuve, et trouva l'armée romaine campée sur la rive opposée. Après être demeuré quelques jours en observation, Bahram envoya offrir la bataille au général ennemi, lui proposant de lui laisser passer le fleuve, ou, s'il l'aimait mieux, de le traverser lui-même pour décider d'un seul coup le sort de la campagne. Romain, qui était de moitié moins fort que les Persans, préféra les attendre dans son camp : alors Bahram passa l'Araxe, et fut complètement défait quoiqu'il déployât beaucoup de courage et de talents. Hormisdas fut transporté de fureur en apprenant ce revers : il dépouilla Bahram Nikhordjès du commandement, et accompagna sa déposition, d'une lettre outrageante qui lui donnait lieu d'appréhender avec raison le ressentiment du roi. Bahram, ne voyant de salut que dans une rébellion ouverte, supposa des lettres qui menaçaient de la mort les principaux chefs de l'armée, et qui annonçaient qu'on allait retrancher aux soldats une partie de leur paye pour les punir de leur défaite : il les fit connaître à l'armée, qui fut toute entière saisie d'indignation ; et quand Saram arriva chargé des ordres du roi, on se jeta sur lui, et on le fit écraser

sous les pieds d'un éléphant; puis, à l'exemple de Bahram Tchoubin, qui s'était aussi révolté dans l'Orient, le général disposa son armée pour venir attaquer Hormisdas dans sa capitale. Il descendit donc à travers les montagnes des Curdes, dans l'Assyrie, où il vint camper sur les bords du Zab ou Lycus, qui se jette dans le Tigre au-dessous de Ninive : il y fut joint par l'armée qui avait été vaincue devant Nisibe, et qui, redoutant la vengeance du roi, s'était aussi révoltée. Bahram envoya du lieu où il était campé, à Hormisdas, une caisse remplie de sabres, pour lui faire connaître ses sinistres projets : le roi, irrité de cette audace, fit briser ces armes, le menaçant de lui faire éprouver bientôt un sort semblable. Pendant que les armées d'Arménie et de Mésopotamie se révoltaient contre le cruel Hormisdas, son injustice et son ingratitude avaient forcé, comme on l'a dit, Bahram Tchoubin de se soulever aussi dans l'Orient. Cette rébellion, qui entraîna la perte du roi, fut causée par la perfidie et les calomnies du vizir Yezdan-Bakhsch et des généraux Khourad - Beizin et Ayin - Goschasp, ennemis de l'illustre Bahram. Ils l'accusèrent de s'être approprié la plus grande partie des trésors enlevés chez les Turks; et ces derniers, qui l'avaient accompagné dans son expédition, assurèrent que, par sa lâcheté et sa perfidie, il avait compromis les intérêts de son souverain. Hormisdas, trompé par ces calomnies, envoya dans le premier mouvement de sa colère, à Bahram, des vêtements de femme et un fuseau. Piqué d'une telle insulte, Bahram fit assembler ses soldats, et parut devant eux revêtu de cet ignominieux accoutrement. Toute l'armée, qui adorait son général, fut pénétrée

d'indignation, en voyant l'outrage dont on la couvrait dans la personne de son chef, et jura devant lui, par les plus terribles serments, de laver cet affront dans le sang de l'injuste monarque. Bahram, sûr du dévouement de l'armée, leva l'étendard de la révolte, et écrivit à Hormisdas une lettre, où il le qualifiait de fille de Chosroès. En vain sa sœur Gourdieh, aussi célèbre dans l'histoire de Perse par sa beauté que par ses exploits guerriers, voulut le dissuader de prendre un parti extrême : Bahram connaissait trop bien le caractère implacable d'Hormisdas, pour reculer après avoir manifesté si hautement le dessein de se venger. Soutenu par les avis de deux de ses plus chers compagnons d'armes, Yelan - Sineh et Sayar, il envoya des ambassadeurs dans la Transoxiane, pour contracter alliance avec le khakan Bezmowdeh, et partit bientôt de Balkh avec toute son armée, pour venir attaquer Hormisdas dans sa capitale. La haine des peuples contre le roi grossit considérablement ses forces, et favorisa tellement sa marche, qu'il eut bientôt atteint l'extrémité de la Médie, où il arriva devant Ecbatane ou Hamadan. Pour rendre ses succès plus faciles et augmenter le trouble qui était déjà dans l'empire, Bahram fit frapper des monnaies au nom de Chosroès, fils d'Hormisdas; et il feignit de ne s'être révolté que pour chasser le tyran, et placer sur le trône le légitime héritier, qui n'avait eu aucune part à ses cruautés. Il n'avait d'autre but, en agissant ainsi, que d'armer le père contre le fils, et il réussit complètement. Le tyran, trop assuré de la haine que ses sujets lui portaient, et croyant que son fils trempait dans les complots des rebelles, voulut s'assurer de sa personne : mais celui-ci, averti à temps, sa

sauva en toute hâte à Ardebil dans l'Atropatène. Le roi, irrité de son évasion, fit alors charger de fers Bestam-Kestehem et Bindouieh, oncles maternels du jeune prince, ainsi que toutes les personnes qui pouvaient lui être attachées. Apprenant alors que Bahram Tchoubin, joint aux rebelles d'Arménie et de Mésopotamie, s'avancait du côté d'Ecbatane, il rassembla des troupes dont il donna le commandement à Ayin-Goschasp, ennemi particulier de Bahram, qui se mit aussitôt en marche, et fut poignardé dans sa tente au bout de quelques jours, par des officiers qui entraînèrent, aussitôt après, sous les drapeaux de Bahram, une partie de l'armée royale. Hormisdas n'apprit qu'après cinq jours ce nouveau malheur : il rassembla ce qui lui restait de soldats fidèles de l'armée d'Ayin-Goschasp, et revint en fuyant chercher un asile dans Ctésiphon, décidé à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Cette armée était sa dernière espérance. Quand le peuple qui le redoutait, vit qu'il était hors d'état de se venger, il se souleva ouvertement : le peu de soldats qui restait dans la capitale, imita leur exemple ; on alla briser les portes des prisons, et on délivra les oncles de Chosroès, qui se mirent à la tête des insurgés, et se portèrent au palais pour se rendre maîtres de la personne du roi. Apprenant ce tumulte, Hormisdas voulut signaler le dernier jour de sa puissance par une conduite vraiment royale : il se revêtit de toutes les marques de sa dignité, se plaça sur son trône, environné de ses gardes et de ses courtisans, et, dans cet appareil, attendit les révoltés. Dès qu'il aperçut Bindouieh, le plus furieux de tous, « Par quel ordre es-tu sorti de la prison, » lui dit-il, pourquoi cette audace ? » que signifie cette troupe avec la-

» quelle tu oses paraître à mes yeux ? » Bindouieh ne lui répond que par des outrages : Hormisdas indigné se tourne vers ses gardes, qui restent muets à ses côtés ; mais se voyant tout-à-fait abandonné : « Quoi donc, s'écria-t-il, n'y a-t-il ici que des complices de ce traître ? » Bindouieh profitant de la terreur qu'il avait inspirée aux courtisans d'Hormisdas, s'élance vers son trône, l'en précipite, l'accable d'outrages et de coups, lui arrache sa couronne et le fait charger de fers. Il s'empare ensuite de l'autorité, et fait proclamer roi le jeune Chosroès. Le lendemain de ce jour désastreux, Hormisdas fit prier les grands de l'état d'examiner sa conduite. Ils s'assemblèrent dans le palais du roi, et firent venir en leur présence leur souverain enchaîné et couvert d'opprobres : « Témoins moins et auteurs de mes maux, leur dit-il, votre prisonnier est votre roi. » Je ne vois que l'insulte, dans ces regards où je voyais naguère le respect et la crainte. Adoré jusqu'à ce jour, revêtu de la pourpre la plus éclatante, maître du plus puissant empire qu'éclaire le soleil, le dieu suprême de la Perse, me voilà chargé de fers, réduit à la plus affreuse misère ! Je vous suis odieux, et votre haine vous persuade que je mérite ces horribles traitements. Mais qu'ont mérité mes ancêtres, ces monarques victorieux, fondateurs de cet empire, qui ont transmis à leur postérité les droits qu'ils ont acquis à vos respects par leurs actions immortelles ? Les outrages dont vous m'accablez retombent sur eux ; oui, tous les Sassanides gémissent avec moi dans un cachot ténébreux. » Enfin il les supplia d'apaiser le feu de la rebellion, leur faisant craindre de devenir eux-mêmes les victimes des troubles qu'ils avaient provoqués, et

de périr par la fureur du peuple : il les exhorta même à se hâter d'écraser Bahram avant qu'il eût pu augmenter ses forces, les avertissant que s'il était vainqueur ils devaient redouter son caractère dur et violent ; il leur conseilla enfin, puisqu'ils étaient las de son gouvernement, de choisir un nouveau roi, pourvu que ce ne fût pas son fils aîné Chosroès, dont ils apprendraient trop tard à connaître l'orgueil et la cruauté. Il termina son discours par leur proposer pour souverain le dernier de ses fils. Bindouieh, qui était présent à cette assemblée, et qui non seulement par intérêt, mais encore par les liens du sang, tenait à Chosroès, prit la parole pour détruire l'impression que les paroles du malheureux Hormisdas avaient faite sur quelques-uns des assistants. Il l'accabla de nouveaux reproches et de nouvelles injures, fit un tableau de tous ses crimes, et porta au dernier degré d'exaltation la fureur des grands et du peuple. Hormisdas est bientôt exposé à d'autres outrages : on court chercher celui de ses fils pour lequel il avait demandé la couronne ; on l'amène au milieu des factieux avec sa mère, que l'on traîne par les cheveux ; on égorge son fils en sa présence, et dans le même lieu on fait scier la mère par le milieu du corps ; et après avoir forcé Hormisdas d'être témoin de cet horrible spectacle, on lui crève les yeux avec une aiguille brillante, et on le fait reconduire en prison. On envoya aussitôt des messagers à Ardebil, auprès de Chosroès, pour le prier de venir prendre les rênes du gouvernement. Ce prince, en arrivant à Ctésiphon, désavoua hautement la conduite de ses oncles et des grands de l'état ; s'empessa d'aller visiter son père dans sa prison, le fit rentrer dans le palais, et lui donna un ap-

partement auprès du sien. Hormisdas, en se réconciliant avec son fils, ne lui demanda que de venir chaque jour passer quelques instants avec lui, de lui procurer un homme instruit pour lecteur, et de disgracier ses deux oncles Bindouieh et Bestam, auteurs de tous ses maux. Chosroès ne put accorder à son infortuné père cette dernière grâce ; car il redoutait beaucoup l'audace de ces deux hommes, qui disposaient à leur gré du peuple et des soldats. Quelques jours après, il envoya de riches présents à Bahram Tchoubin, et lui écrivit pour l'engager à se soumettre, lui promettant la première dignité du royaume après lui. Bahram, qui était déjà maître de presque tout l'empire, et qui n'était qu'à une petite distance de la capitale, répondit avec insolence qu'après la manière dont Chosroès s'était emparé de la couronne, il ne pouvait être considéré comme roi ; que s'il résistait, il éprouverait le sort d'Hormisdas, mais que s'il voulait se soumettre à son empire, il pourrait bien recevoir de lui le gouvernement d'une province. Chosroès, n'ayant plus d'espoir d'accommodement, rassembla ce qui lui restait de troupes fidèles, et alla, avec des forces bien inférieures, à la rencontre de Bahram, qui était campé à Neharwan, sur une rivière du même nom qui se jette dans le Tigre au nord de Ctésiphon. Le cours de la rivière séparait les deux armées. Chosroès fit proposer à son rival une entrevue, qui eut lieu en présence de leurs principaux capitaines, mais qui, après des bravades réciproques, se termina sans résultat. Le prince Sassanide résolut alors d'en venir aux mains ; il donna le commandement de son aile droite à Saran, le centre à Zamindès, et la gauche à Bindouieh, et il vint présenter la bataille

à Bahram, qui, vaillamment secondé par Seyyar, Yelan-Sinch et sa sœur Gourdiyeh, mit l'armée royale dans une déroute complète, et en fit pendant dix heures un horrible massacre. Chosroës n'eut que le temps de s'enfuir à Ctésiphon, où il assembla son conseil pour savoir ce qu'il devait faire dans un moment aussi difficile : les uns voulaient qu'il se retirât chez les Turks, les autres qu'il cherchât un asile dans le Caucase ; mais d'après l'avis de son père Hormisdas, il résolut de se retirer chez les Romains, pour y solliciter les moyens de remonter sur son trône. Suivi d'un petit nombre des siens, et de ses deux oncles, il abandonna secrètement la capitale, traversa le désert de Mésopotamie, gagna le fleuve Khabour, d'où il se rendit à Circesium, première ville romaine, déclarant qu'il était le roi de Perse, fugitif, qui venait se mettre sous la protection de l'empereur Maurice. Pendant que Chosroës fuyait vers les Romains, ses oncles qui redoutaient toujours Hormisdas vivant, le quittèrent sous un vain prétexte, revinrent secrètement à Ctésiphon et y massacrèrent le malheureux roi ; puis ils sortirent par une autre route, et se retirèrent en Arménie, auprès de Mouschegh - Mamigonéan, prince de Daron. C'est ainsi qu'Hormisdas trouva enfin le terme de ses malheurs et de ses souffrances, en 592, dix mois après avoir été privé de la vue et dépossédé de la couronne. Il avait occupé le trône pendant environ douze ans. S M—N.

HORN, ou HORNES (PHILIPPE II DE MONTMORENCI - NIVELLE, comte de), l'une des plus illustres victimes que la politique de Philippe II, roi d'Espagne, eut devoir sacrifier à son zèle pour le maintien de la foi catholique dans les Pays-Bas, était arrière-

petit-fils de ce Jean de Nivelles qui, ayant quitté le parti de Louis XI pour s'attacher au duc de Bourgogne, fut deshérité par son père (Jean II), et vit passer la baronnie et les fiefs paternels à son troisième frère Guillaume père du fameux connétable Anne de Montmorenci, mort en 1567. Anne d'Egmond, mère de Philippe, sujet de cet article, était cousine au troisième degré du célèbre Lamoral d'Egmond, par leur bisaïeul commun, Guillaume I d'Egmond, mort en 1483. Ayant perdu, en 1530, son mari, Joseph de Nivelles, elle épousa Jean, comte de Horn, qui, n'en ayant point eu de postérité, laissa toute sa fortune aux enfants de sa femme, à la charge de porter son nom. Philippe de Horn, né en 1522, se trouva ainsi le plus riche seigneur des Pays-Bas. Souverain des comtes de Horn, d'Altena, de Mœurs et de Veert, il faisait battre des monnaies d'or et d'argent dans cette dernière ville. Il était chevalier de la Toison-d'or, chambellan et capitaine de la garde flamande du roi d'Espagne, chef des finances et du conseil-d'état des Pays-Bas, amiral des mers de Flandre, et gouverneur des pays de Gueldre et de Zutphen. Il s'était distingué à la bataille de S.-Quentin, et avait eu la plus grande part au gain de celle de Gravelines. Les liens du sang qui l'attachaient au comte d'Egmond, lui avaient fait partager l'opinion de ce seigneur sur le système de tolérance qu'ils croyaient le plus propre à maintenir la paix dans leur patrie : mais leur liaison avec le prince d'Orange les perdit l'un et l'autre. Ils étaient tous deux cependant d'approuver sa résistance à l'autorité royale ; et ce fut en vain que dans la conférence de Villebroeck (1567), le prince déploya toute son éloquence pour les gagner au parti des

en leur représentant qu'actère connu du roi d'Espagne avait aucun ménagement et qu'à moins de se sacrifier ses meilleurs amis sous les moindres volontés de l'impitoyable, il n'y avait de salut que sous l'étendard de la république. Ils furent inébranlables d'infidélité à leur souverain : ils purent réussir à ramener l'Orange, quoiqu'ils lui rendent que ses biens seraient confisqués : *Adieu*, leur dit-ils, *terre*, lui dirent-ils, en gage de lui : *Adieu*, comtes leur répondit-il ; et sa préférence fut trop vraie. Le duc de Brabant fit un exemple sur les seigneurs qui, par leur dévouement sans cesse à modérer de rigueur qu'il avait employé, les fit arrêter par Bruxelles, le 10 septembre fit faire leur procès, et ils furent exécutés le 4 juin 1568 (Voy. tom. XII, pag. 577). Le comte de Horn fut enterré à la Haye le Brabant. Ce seigneur avait quarante-six ans, et ne laissait d'enfants de sa femme, le Nieuenae (1), qui mourut. — Son frère, Floris de Horn, qui avait, de même distinction dans les Pays-Bas, fut décapité à Simancas en 1568, lui finit la branche de la maison de Horn.

C. M. P.

probablement de la même famille Hermann de Nieuenae (en latin *in novâ aquilâ*), prévôt de l'église et à la diète d'Ansbach en 1560, ou par son *Epistola obsecrans* (Voy. HETTER, mais plus connu par son ouvrage sur la Vie de Charlemagne (Cologne, 1561, in-4°), et du traité *De origine et sedibus nationum*, Bâle, 1562, in-4°), dont il combattit le système généralement adopté, suivant lequel les Français descendent de Noé ou d'Adam, de la même

HORN (Gronovius), en latin *Hornius*, historien allemand, naquit en 1620 à Greussen, dans le Haut-Palatinate. La guerre de Bohême força ses parents à se retirer en Franconie, où il fit ses études; il les acheva en Hollande, alla en Angleterre avec un jeune anglais dont il était précepteur, et embrassa le presbytérianisme. Comme il s'était déjà fait connaître par quelques écrits, l'université d'Harderwyk en Gueldre l'appela pour remplir les chaires d'histoire, de géographie et de droit public; il passa ensuite à l'université de Leyde, et mourut en 1670. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, tous écrits en latin; voici les principaux: I. *Rerum Britannicarum libri VII, quibus res in Angliâ, Scotia et Hiberniâ, annis 1645, 46 et 47 bello gesta exponuntur*, Leyde, 1648, vol. in-8°. II. *De originibus Americanis libri IV*, la Haye, 1652, vol. in-12. Ce livre fut écrit à la demande de Jean de Laët, qui avait déjà réfuté l'opinion de Grotius sur ce sujet: Horn combat aussi les autres écrivains qui l'avaient traité; mais il établit son propre système sur des conjectures peu solides. Il fait d'abord peupler l'Amérique par les Phéniciens, les anciens Cantabres, et d'autres peuples de l'Occident, et plus tard par les Chinois, les Huns, et d'autres nations de l'Orient. Il y a beaucoup d'érudition dans ce livre; mais elle y est mal digérée, et l'auteur fait souvent des excursions étrangères à son sujet. III. *Historiæ philosophicæ libri VII, quibus de origine, sectis et vitâ philosophorum ab orbe condito ad nostram aetatem agitur*, Leyde, 1655, vol. in-4°. IV. *Dissertationes historicae et politicae*, ibid. 1655, vol. in-12. Ce sont des sujets d'exercices académiques proposés aux élèves de l'université d'Harderwyk. La plupart

sont relatifs à l'histoire de la Gueldre et de l'Over-Yssel; d'autres à l'histoire de divers pays; d'autres enfin à la politique générale. L'on y trouve des principes très sages, et parfois des choses curieuses et singulières. V. *De verâ ætate mundi*, ibid. 1659, vol. in-4°. Horn soutient contre Vossius la supputation du texte hébreu; celui-ci lui répondit: Horn répliqua la même année par son *Auctarium defensionis pro verâ ætate mundi*, ibid. vol. in-4°. VI. *Historia ecclesiastica et politica*, ibid., 1665, vol. in-12; réimprimée à Leyde en 1687, et à Francfort en 1704, avec des continuations jusqu'à ces années-là. On a ajouté à ces éditions des renvois aux auteurs principaux qui s'y trouvent cités. Cette histoire commence avec le monde. Horn a, depuis l'époque de la réformation, suivi la manière de voir des protestants. Il expose les faits avec clarté, et donne des détails instructifs. Il y en a une traduction française, Rotterdam, 1700, 2 vol. in-12. VII. *Arca Noë sive historia imperiorum et regnorum à condito orbe ad nostra tempora*, Leyde, 1666, vol. in-12; assez bien précis d'histoire universelle. On y trouve du savoir et des recherches sur l'origine des monarchies, et passablement de détails sur l'histoire des pays situés hors de l'Europe; mais il y règne un peu de confusion. VIII. *Accuratissima orbis delineatio, sive Geographia vetus sacra et prophana, exhibens quidquid imperiorum, regnorum, principatuum, rerumpublicarum ab initio rerum ad præsertim usque mundi statum*, ibid. 1667, vol. in-fol. C'est une espèce d'atlas historique composé de cartes de différents auteurs, et de celle de Peutinger. Horn, à la prière du libraire Jansson, y ajouta une introduction pour éclaircir

les migrations et les origines des différents peuples. IX. *Orbis politicus imperiorum, regnorum, principatuum, rerumpublicarum, cum memorabilium historiis et geographiâ veteri ac recenti*, ibid. 1668, ibid., 1669, vol. in-12. Ce livre fait suite à l'*Arca Noë*; il donne un tableau des divers pays, cite les traits mémorables de leur histoire, et enfin tout ce qui concerne leur géographie. X. *Orbis imperans*, ibid. 1668, vol. in-12. C'est l'histoire des treize principaux états de l'ancien continent, à l'époque de la publication du livre. XI. *Arca Moïs, sive Historia mundi quæ complectitur primordia rerum naturalium, omnium artium et scientiarum*, ibid. 1668, vol. in-12. Horn pense que dans le premier chapitre de la Genèse, l'on trouve les principes de toutes les connaissances humaines. Son livre est un espèce de traité de physique, de chimie, d'anatomie et de matière médicale suivant les idées du temps. XII. *Ulysses, sive studiosus peregrinus omnia lustrans littora*, ibid. 1671, vol. in-12. Cet ouvrage posthume contient une géographie politique et historique, des extraits d'itinéraires et de l'histoire des découvertes géographiques, enfin une traduction du voyage de Benjamin de Tudele et de celui de Josaphat Barbaro. XIII. Divers traités politiques insérés dans différents recueils; des Observations sur les Institutions politiques de Boxhorn; une édition de Sulpice Sévère, publiée en 1648. XIV. Une Traduction latine de l'Ambassade des Hollandais à la Chine, Amsterdam, 1608, vol. in-fol. fig. Horn jouissait de la réputation d'homme éloquent, instruit et studieux; mais il lui arriva souvent d'écrire de mémoire en fumant sa pipe, et de ne pas consulter les sources, de sorte qu'il a commis des erreurs. Sur la fin de sa

et sujet à des absences d'esprit; ibua cet accident au chagrin été la dupe d'un alchymiste avait escroqué 5000 florins. La tête se déranger au point qu'il une fois tout nu dans les rues de, en s'écriant : *An tu unvidisti hominem paradisiam Ego sum Adam*. Ses accès de comme on le voit, ne lui faisaient blier son latin. E—s.

HN (GUSTAVE comte de), sé-et connétable de Suède, fut l'un os suédois qui eurent le plus de x exploits de Gustave Adolphe, après la mort de ce prince, sou-la gloire des armes de leur pays. uit en 1592, et fut envoyé à : seize ans en Allemagne pour y : études. Après avoir assisté, son retour, à une campagne les Russes, il entreprit un : en Hollande, en France, et ie, pour connaître ces pays sous pports politiques et militaires. 1599, il fut chargé de négocier, n, le mariage de Gustave-Adol-ec Marie-Eléonor, fille de l'é-Jean Sigismond. Peu après, il asion de déployer ses talents res en Pologne, en Livonie et es frontières du Danemark. re-Adolphe fut si satisfait de sa te, qu'il le créa chevalier en ce des états du royaume, et le même temps entrer dans le sé- guerred'Allemagne ayant com-, Horn combattit à côté de Gus- la bataille de Leipzig, il com- l'aile gauche de l'armée sué-et son courage contribua beau- l'aviation. Après cette bataille, il le roi en Franconie, et s'en- un grand nombre de villes et de -fortes. Gustave-Adolphe ayant é à Lutzen, Horn marcha en e avec une portion de l'armée, et

se joignit aux troupes commandées par le duc de Weimar. Il avait remporté plusieurs avantages, lorsque les Autrichiens se présentèrent avec une armée considérable près de Noringen en 1634. La situation des Suédois devint plus critique qu'elle n'avait encore été dans aucune autre circonstance. Horn fut d'avis de ne point livrer bataille, avant qu'on eût pris toutes les mesures qu'exigeait la prudence dans ce moment difficile; mais Weimar, soit qu'il fût entraîné par l'impétuosité de son caractère, soit qu'un orgueil jaloux l'eût irrité contre le général suédois, fut d'un avis différent, et proposa de combattre aussitôt. Horn céda; la bataille fut donnée, et l'armée suédoise éprouva une défaite, qui eut les suites les plus malheureuses. Horn, fait prisonnier lui-même, resta enfermé à Ingolstadt et Burghausen, pendant huit années. On l'échangea enfin, en 1642, contre trois généraux; et il retourna en Suède par la Suisse, la France et la Hollande, recevant partout des témoignages flatteurs d'estime et de considération. Christine, rendant justice à son mérite, lui confia le commandement en chef des troupes suédoises qui furent envoyées contre le Danemark. Ce général conduisit cette guerre avec tant de bravoure et d'intelligence, que les Danois furent obligés peu après de signer un traité qui procurait aux Suédois les avantages les plus importants. Retourné en Suède, Horn fut élevé par la reine à la dignité de connétable, avec le titre de comte. Après avoir eu le gouvernement général de Livonie et de Scanie pendant quelques années, il mourut en 1657. On lui attribue un ouvrage latin intitulé, *Ducis perfecti munus*, qu'il doit avoir composé pendant sa captivité en Bavière.

HORN (ARVID L'ERNARD COMTE DE), sénateur de Suède, de la même famille que le précédent, naquit en 1664, et entra très jeune dans la carrière des armes, où il se distingua, tant en Allemagne et en Hongrie, qu'en Suède. Mais il se rendit surtout remarquable, par l'influence qu'il eut sur les destinées politiques de la Suède, après la mort de Charles XII. Ce fut lui qui dirigea principalement la révolution de 1719, et qui, en 1720, étant à la tête de la diète, engagea les états à élever sur le trône Frédéric de Hesse-Cassel. Deux partis s'étant formés, le comte de Horn devint le chef de celui qui reçut le nom de parti des *bonnets*, qui favorisait l'Angleterre et la Russie, et qui domina jusqu'en 1758 : mais pendant la diète assemblée cette année il succomba sous celui des *chapeaux*, qui entraînait dans les vues de la France, et qui avait des plans d'administration entièrement différents. Ne pouvant plus jouer le premier rôle, le comte de Horn se retira du sénat et des affaires, et mourut, en 1742, dans son château d'Ekebyholm. C—AU.

HORN (JEAN-VAN), docteur en médecine, et premier médecin du roi de Suède, né à Stockholm, en 1662, de parents hollandais, fit ses études à Leyde, et séjourna ensuite à Paris, pour y étudier l'art des accouchements. Étant retourné en Suède, il devint membre du conseil de médecine de Stockholm, fit des cours publics d'anatomie, et fut chargé par le gouvernement de régler tout ce qui concernait l'établissement des sages-femmes. En 1720, il fut nommé premier médecin du roi Frédéric. Il mourut en 1724, laissant plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque son *Traité élémentaire*, en suédois, à l'usage des sages-femmes, et la partie de son cours d'anatomie, en latin, publiée après sa

mort, sous le titre d'*Anatomica, anno 1705, Stockholm, bita lectio tertia*. Ces deux publications firent époque en Suède, et contribuèrent beaucoup à perfectionner la médecine dans ce pays. (C)

HORNE-TOOKE (JOHN), vain politique et philologue, né à Londres en juin 1736, et d'un marchand de volaille, qui, quelque aisance, fit soigner son éducation. Étant encore à l'école de minster, ce jeune homme, qui n'était pas si plein d'activité, ne se paresse jusqu'à faire composer ses devoirs de collège par d'autres élèves. Il exerça d'abord les fonctions de titulaire subalterne. Pour obéir aux vœux de ses parents, il entra dans la carrière ecclésiastique, où il pourvint à un avancement rapide, par la connaissance de ses opinions politiques, qui vint arrêter. Pendant ses études avec un jeune homme dont l'éducation lui était confiée, il copiait à Paris le patriote Wilkes, se lia intimement avec lui, et lui rendit service dans de grands services, quand celui-ci fut élu lord-maire de Londres, qui ne l'empêcha pas qu'ils ne se vissent lorsqu'en 1770 Horne-tooke fut que la société pour le maintien des droits, de laquelle il avait gardé comme le fondateur, s'était trop exclusivement du paiement des dettes de son ami. En 1771 il fit sa une attaque de l'auteur des Lettres de Junius par une imitation d'un style moins brillant, sans que celui de son adversaire, ne lui cédât ni en énergie ni en vigueur de sarcasme. L'impétueux du gouvernement en finon, déconcerté; et l'opinion gagna de cause à J. Horne. La de l'Angleterre avec l'Amérique ouvrit un nouveau champ p

son zèle et ses talents. On a vu qu'il faut bien croire aux passions dont on meurt ; on doit croire à la sincérité des opinions qu'on met au péril de sa liberté et même à sa vie. Horne regardait l'insurrection des Colonies comme une rébellion légale et constitutionnelle à la répression : aussi, à la nouvelle de la mort meurtrière de Lexington, il se leva, et publia dans les journaux, une souscription pour le soulagement de « ces Anglais qui, dit-il, préférant la mort à l'esclavage, ont été, par cette seule raison, inhumainement massacrés par les troupes du roi à Lexington. » En conséquence de cette démarche, plus que hardie, il fut jugé à New-Hall, plaidant lui-même sa cause avec chaleur et talent, mais fut déclaré coupable, et emprisonné pour un temps ; sa conscience resta si tranquille, qu'il consacra les jours de sa détention à des travaux littéraires. C'est à l'occasion de quelques conjonctions et prépositions employées dans l'acte d'accusation (*indictment*) qu'il rédigea les réflexions savantes et ingénieuses qu'il avait faites sur la syntaxe et le sens de ces parties du discours : il les publia en 1778 dans une brochure à M. Dunning sur les *parties anglaises*. Cet écrit a été loué par le docteur Johnson, quoique lui-même n'y fût pas très bien traité. Il se quitta, vers ce temps, la carrière ecclésiastique, et entra dans la chapelle d'Inver-Temple pour y étudier la jurisprudence ; mais lorsqu'il se présenta pour être admis au barreau, il en fut repoussé sous le prétexte qu'il était encore ecclésiastique. Il tourna à la politique, publia en 1780 un pamphlet contre l'administration de lord North, se livra à l'agriculture, mais sans succès, revint à

Londres, écrivit pour la réforme parlementaire en se prononçant contre le droit de suffrage universel. Ayant rendu un service éminent à un riche propriétaire, M. Tooke, celui-ci l'installa son héritier conjointement avec son neveu, en lui prescrivant d'ajouter le nom de Tooke au sien. Ce fut à Purley, maison de campagne de M. Tooke, que Horne composa un ouvrage dont le premier volume parut en 1786, in-8°, sous ce titre : *ΕΠΕΑ ΠΙΣΤΕΟΕΝΤΑ, or the Diversions of Purley*. Ce volume fut réimprimé en 1798, in-4° ; le deuxième parut en 1805. L'ouvrage, rédigé en forme de dialogue, est un des plus importants que l'on ait publiés de nos jours sur la grammaire générale ou philosophique ; et il mérite une analyse un peu détaillée, que nous donnerons à la fin de cet article. Au renouvellement de la chambre des communes en 1790, Horne-Tooke se présenta comme candidat pour la cité de Westminster, mais ne fut point élu. Ses principes connus, et ses liaisons avec les démagogues anglais qui peu de temps après semblèrent donner la main aux révolutionnaires de France, éveillèrent l'attention du gouvernement, qui le fit arrêter en 1794, et juger à Old-Bailey par une commission, comme accusé du crime de haute trahison. Sa santé était fort affaiblie ; mais son courage et son enjouement même ne le quittèrent jamais. Telle était sa gaieté, qu'après avoir été acquitté aux acclamations du peuple, il dit à une personne de sa connaissance que si la chanson qui avait été produite au procès de M. Hardy (jugé avant lui) l'avait été contre lui-même, il eût été prêt à la chanter ; car, ajoutait-il, comme il n'y avait point de trahison dans les paroles, il aurait mis par-là le jury en état de déclarer s'il y en

avait dans la musique. Le rapport de ce procès a été publié en 2 volumes in-8°, par le sténographe Gurney. Horne Tooke fut sur le point d'être élu au parlement en 1796 pour Westminster. Malgré son aversion pour ce qu'on appelle en Angleterre les *Bourgs pourris* (1), il consentit, en 1801, à représenter l'un des plus notés de ces bourgs, Old-Sarum, ou le vieux Salisbury; mais alors sa qualité d'ancien ecclésiastique lui fut objectée avec force comme un motif d'exclusion. Tout ce que son éloquence put gagner, c'est qu'il conserverait son siège pendant cette seule session. Un nouveau bill exclut alors pour l'avenir des élections tout individu admis dans les ordres sacrés. Conservant, malgré ses infirmités, toute la vivacité d'esprit et le talent du sarcasme qui le distinguaient, il mourut à Wimbledon en mars 1812. On remarqua que dans ses dernières années il fréquentait moins les ténés les plus exaltés de son parti: on doit peut-être attribuer cette circonspection à ce qu'il était alors dans l'opulence; car c'est surtout la propriété qui attache les hommes à la stabilité de l'État. Horne Tooke fut appelé dans son parti *le dernier des Romains*. On a beaucoup écrit à son sujet. M. Alex. Stephens a publié ses *Mémoires* en 1815, 2 vol. in-8°. W. Hamilton avait donné d'autres *Mémoires sur sa vie publique*, Londres, 1812, in-8°, de 192 pages. Le trait caractéristique de ses *ENEA HITEPOENTA*, c'est qu'au lieu de vouloir tout expliquer par des abstractions systématiques, qui jamais n'ont pu servir de première base à un langage naissant, il épia la nature de la parole

dans la marche progressive des besoins de l'homme. Voilà pourquoi il n'admet au fond que deux espèces de mots: l'une qui, dans tous les idiomes, tous les âges de l'état social, est indispensable à la plus simple communication de nos pensées, ne comprend que le *nom* et le *verbe*. L'autre espèce, quelque nécessaire qu'elle paraisse actuellement, ne l'est pourtant devenue que plus tard, par le seul désir d'une grande rapidité dans nos communications. Comme il ne s'agissait alors que d'abrégier, et non pas d'exprimer de nouvelles idées, en créant d'autres signes radicaux, on a seulement dû chercher quelques termes qui fussent propres à remplacer d'une manière moins compliquée, ou moins pénible, certaines combinaisons de mots primitifs: c'est par conséquent dans ceux-ci même qu'on a successivement choisi le substitut le plus commode, en raccourcissant l'une ou l'autre de leurs parties constituantes. Les grammairiens n'ont pas su rechercher jusque dans leurs premières sources, la plupart de ces formations tardives, bornées à la simplification des moyens transmis depuis long-temps: trop souvent ils ne leur ont attribué d'autre origine que notre tendance philosophique à généraliser les idées, et l'apparente impossibilité d'y parvenir, sans des signes exclusivement consacrés à un pareil usage. Cette erreur trouve son excuse, d'abord dans la contraction progressive et la corruption finale des mots primitifs, ainsi que de leur assemblage; ensuite dans les transpositions qu'ils ont subies en passant d'une phrase à l'autre. Aussi l'auteur a-t-il choisi pour frontispice de son livre, le dieu de l'éloquence, qui s'attache des ailes; emblème par lequel il indique ces heureuses syncopes de mots, qui, long-temps après, ne pré-

(1) On appelle ainsi d'anciens bourgs tombés en ruine, dont le droit d'être quelques membres pour la chambre des communes se trouve réuni sur la tête d'un petit nombre, et souvent d'un seul particulier.

plus que des relations abstraites, des dénominations vagues de *s*, ou de mots indéclinables, taxés d'obscurité dans leur *olu*; à quoi fait allusion l'épigramme : *Dum brevis esse laboro*, *sic*. D'après lui, quiconque vit assez de persévérance, peut exprimer toutes ses idées de la première classe, quoiqu'il ait avec de fort longs détours; tandis que les enfants et les ignorans non lettrés suivent naïvement cette marche lente des siècles. Dans ce même système restera plus de mot dépourvu d'un sens complet, ou ne ayant qu'une signification purement relative; plus de mot enfin, qui ne serait versatile, au point de servir avec un sens différent, l'un et tantôt à l'autre. de ces occasions, auxquelles les grammairiens se plaisent à fixer des liens sans en trouver toujours d'invariables. Par exemple, que le mot anglais *that*, d'après sa position dans la phrase, passe pour article, nom ou conjonction, jamais il ne peut le même et seul sens priver les Anglo-Saxons y avaient et qui se retrouve encore dans le mot *das*. Il n'en est pas autrement de tout mot que dans une langue on nommera alternativement adverbe, préposition ou conjonction. C'est ainsi que, sans perdre sa propre signification, le latin *quod* est devenu le français *quar*, *car*; le latin *magis* est devenu l'italien *magis* et le portugais *mais*, l'espagnol *mas*, l'italien *mais*; que le latin et l'italien ont devenu le français *chesa*,

chesal, *cheseau*, *chezé*, *chez* (encore aujourd'hui substantif incontestable dans la phrase, un: *chez soi*); enfin, que le latin *foras*, *foris*, est devenu le français *fors*, *hors*, *hormis*. Aussi les mots empruntés à la classe primitive, insensiblement plus ou moins tronqués et peut-être accouplés, pour en former des termes abrégés, ne sauraient être précisément les mêmes chez tous les peuples, soit pour l'origine, soit pour le nombre. De là cette fluctuation dans la manière de les compter, de les classer et de les expliquer. Mais, demandera-t-on, où ce réformateur a-t-il puisé ses preuves? D'abord il n'en peut exister, que d'un genre historique; ensuite ce n'est point à une étymologie aventureuse, mais à la sagacité d'un œil philosophique, qu'il appartient de les rassembler; aussi celles de l'auteur ne doivent se juger que dans leur filiation et leur ensemble. Peu importe même que celui-ci ait été également heureux dans chacune de ses dérivations, pourvu que nous ne puissons plus nous tromper sur la véritable route à suivre. Il semblerait en effet, que celle du langage a été parcourue dans les deux sens contraires: car, si dans le cercle étroit de sons élémentaires, que l'instinct physique a fournis à l'homme, son instinct rationnel sut construire un nombre suffisant de monosyllabes radicaux, et s'il parvint à modifier ceux-ci, à les combiner en polysyllabes, en propositions simples et complexes; il ne s'en est pas moins vu contraint, depuis, à mutiler, à décomposer successivement une partie de son propre ouvrage, pour en faire servir encore les ruines à une jouissance mieux entendue de la masse entière. Au reste, notre ingénieux guide a tellement abusé de la forme du dialogue, il y a mêlé tant de

politique nationale et de satire personnelle, que son ouvrage se prête bien moins à la traduction qu'à un résumé analytique. En attendant qu'un esprit impartial veuille se charger de ce travail, on pourra du moins examiner, dans le cours de langue française de M. Lemare, si la méthode historique n'est pas plus simple et plus franche que l'ancienne méthode des raisonnements abstraits, qui, à force de vouloir, dans toutes les relations possibles, substituer quelque idée générale à chaque mot indéclinable, finit par se perdre dans des sous-divisions trop multipliées et trop délicates. L.

HORNEMANN (FRÉDÉRIC CONRAD), voyageur allemand, naquit à Hildesheim en 1772. Il étudia la théologie à Göttingue, et exerça le ministère à Hanovre. En 1795, il pria M. Blumenbach, professeur d'histoire naturelle à l'université de Göttingue, de le recommander à la société d'Afrique à Londres, pour être employé à faire des découvertes. Le professeur, après avoir pris des informations, écrivit à sir Joseph Banks, et Hornemann fut accepté. Il rédigea aussitôt un plan de voyage, qui fut envoyé à Londres pour être examiné par la société, et il se livra avec ardeur à l'étude de l'histoire naturelle, de l'arabe et des autres langues orientales. En février 1797 il était à Londres; la société lui donna ses instructions: il vint à Paris, où il reçut l'accueil le plus obligeant, et alla s'embarquer à Marseille pour Cypre, d'où il gagna Alexandrie. Depuis quelques mois il résidait au Caire, apprenant le langage des Mameluks ou Arabes occidentaux, lorsqu'à la nouvelle du débarquement des Français en Egypte, il fut, ainsi que tous les Européens, enfermé dans le château pour être mis à l'abri de la première

rage du peuple. A l'arrivée, ils furent relâchés. Le chef, instruit des projets de Hornemann, lui donna des passeports, lui offrit tout ce qui pouvait être nécessaire pour son voyage. Le 15 septembre 1799, Hornemann partit du Caire avec la caravane de 120 personnes. Le 8, il entra dans le désert; le 16, il atteignit Sionah, une ville de l'antiquité, que Brown a découverte, et qui paraît être celle du temple de Jupiter Ammon. Après une route pénible, il atteignit la capitale du Fezzan. Il y resta quelques jours, et fit une excursion à Tripoli, d'où il repartit le 15 septembre 1800. Le 6 avril suivant, il alla partir avec la caravane de Bournou. A cette époque, on n'a pas eu de nouvelles directes de cet intrépide voyageur. Quelques rapports vagues en Europe, n'ont rien ajouté à son compte. Le comité de la société d'Afrique, après le 27 mai 1809 qu'ils ne reçurent plus d'espérance, beaucoup d'espérer que Hornemann ait eu une aventure, finit néanmoins par se résigner, ne s'occupant plus de lui, et ne s'occupant pas tellement de lui qu'on ne puisse encore retrouver ce voyageur. Il se trouve aujourd'hui un laps de temps de sept années ne permet pas de compter sur son retour. Il avait écrit un journal en allemand d'Afrique: elle le fit traduire en français sous ses yeux par un jeune homme, qui le fit paraitre sous ce titre: *voyage de Frédéric Hornemann depuis le Caire jusqu'à Tripoli, en 1797 et 1798*, etc. 1802, in-4°. cartes. L'ouvrage a été traduit en français, et publié par Ch. Hornemann, l'année même à We

relation contient beaucoup de nouveaux sur le pays qui d du Coire au Fezzan, sur ce me, et sur d'autres parties de que. Elle présenta un si grand t à la société, que le major Ren- 7 ajouta des éclaircissements aphiques sur la route de Horne- ; W. Young, des remarques sur scription du pays et des anti- s de Syouah, et W. Marsden observations sur la langue de ah. Il en parut une mauvaise ction française en 1802 : l'édi- vait même supprimé les cartes. t la Baume en publia l'année sui- : une autre traduction : elle fut : sur le texte allemand par M. Lan- à qui cette collation procura orrections importantes. Ce savant outa aussi quelques notes pour uer les passages qui présentaient ue obscurité, et un aperçu de ute de Tripoli de Barbarie à in, communiqué à Venture, in- ète oriental, par un vieux Tri- in qui avait fait le voyage du in. Toutes ces augmentations ent cette édition très précieuse.

E—s.

ORNIUS. Voy. HORN.

ORNSBY (THOMAS), professeur ronomie au collège de Saville, l'université d'Oxford, membre de ciété royale de Londres, et con- teur de la bibliothèque Radcliffe, fait un nom par d'excellentes le- de philosophie naturelle et expé- nte prononcées à Oxford, et encore par l'achèvement du bel rvatoire d'Oxford, dont la partie rieuse est presque la répétition de ur des vents à Athènes. Cet édi- l'un des principaux ornements de versité, est admirablement adapté usages scientifiques. Hornsby est : en 1810, âgé de 76 ans. L.

xx.

HOROLOGIUS. Voy. DONDIS.

HORREBOW (PIZZARE), célèbre astronome danois, né en 1679, an- nonça, dès son enfance, d'heureuses dispositions pour les sciences. Après avoir terminé ses cours d'une manière brillante, il étudia la médecine avec succès, et reçut le bonnet doctoral de la main de Gaspard Bartholin. Il sui- vit ensuite les leçons d'Olaus Roemer, habile mathématicien, et s'appliqua entièrement à l'astronomie. Il succéda, en 1710, à Roemer, dans la place de professeur à l'université de Copenha- gue, et la remplit trente ans avec beau- coup de distinction : il se démit de cet emploi en faveur de son fils Christian, professa ensuite la physique, et mou- rut à Copenhague, le 15 avril 1764, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. On a de lui : I. *Determinatio apparentis diametri solaris*, dans les *Acta eru- dit. Lips.* février 1717. — *ATRIUM KOPLERIANA* *εὐστεινὸς* ib. supplém. tom. vi. II. *Clavis astronomiæ, seu as- tronomiæ pars physica*, Copenhague, 1725, vol. in-4°. Il y détermine la pa- rallaxe du soleil d'une manière plus exacte qu'on ne l'avait encore fait. III. *Copernicus triumphans, sive de pa- rallaxi orbis annui tractatus episto- laris*, ibid. 1727, vol. in-4°. C'est une nouvelle démonstration du mouvement de la terre par la parallaxe annuelle des étoiles fixes ; mais elle n'a point été approuvée des astronomes. (Voyez Montucla, *Hist. des mathém.*) IV. *Atrium astronomiæ sive tractatus de inveniendis refractionibus, obli- quitate eclipticæ atque elevatione poli. Schediasmu de arte interpola- landi*, ibid. 1732, vol. in-4°. V. *Basis astronomiæ sive astronomiæ pars mechanica*, ibid. 1735, vol. in-4°. C'est une suite de l'ouvrage précédent ; elle contient la description d'un ob- servatoire que Roemer fit élever en

pleine campagne, et des observations qu'il y fit pendant trois jours; suivie de la vie de cet Astronome. (*Voy. ROEMER.*) L'incendie de Copenhague retarda la publication de cet ouvrage. VI. *Consilium de novâ methodo paschali ad perfectum statum perducendâ, ac deinceps omnibus christianis commendantâ*, ibid. 1738, vol. in-4°. VII. *Elementa philosophiæ naturalis*, ibid. 1748, vol. in-4°. Les ouvrages de Pierre Horrebow ont été réunis et publiés à Copenhague, 1740-41, 3 vol. in-4°. Cette collection est estimée. — Christian HORREBOW, son fils, mort le 19 septembre 1776, âgé de 58 ans, a publié un traité de trigonométrie sphérique en latin et plusieurs dissertations académiques; nous indiquerons seulement : 1°. *Repetita parallaxeos orbis annui demonstratione ex observationibus ann. 1742 et 1745 deducta*, Copenhague, 1744, vol. in-4°. 2°. *De parallaxi fixarum annuæ et rectascensionibus quam post Roemerum et Parentem demonstrat auctor*, ibid. 1747, in-4°. La vie de Horrebow a été insérée dans le 111°. cahier des *Nouvelles littéraires de divers pays* (par Bernoulli), Berlin 1777, in-8°. W—s.

HORREBOW (NICOLAS), magistrat et voyageur danois, était né à Copenhague en 1712. Il devint assesseur de la cour de justice de cette capitale, et ensuite du tribunal suprême. En 1750 le gouvernement danois l'envoya en Islande, pour prendre connaissance de l'état de cette île. A son retour, en 1751, Horrebow offrit à son souverain le résultat de ses travaux et de ses observations; il mourut en 1760. On a de lui, en danois, *Relation authentiques de l'Islande*, Copenhague, 1750, vol. in-8°, avec carte. Cette description, scrupuleusement exacte, fait bien connaître

l'Islande. L'auteur a eu, en quelque sorte, pour but principal, de réfuter les erreurs qu'Anderson avait accumulées dans son livre (*Voy. J. ANDERSON*). Il le blâme beaucoup, ainsi que Bæfken, et en revanche donne des éloges à Arngnim Jonas, et à Thorlacius. On reproche à Horrebow un style lâche et diffus, et un ton de plaisanterie peu convenable dans un livre historique, mais qu'il a cru peut-être nécessaire pour amuser son lecteur. La carte a été copiée et dressée sur un dessin original fait par les ingénieurs du roi. Horrebow a déterminé la véritable position de l'Islande, d'après les observations qu'il avait faites à Bæsested; et il a reconnu que cette île était située quatre degrés plus à l'est qu'on ne le croyait. L'ouvrage d'Horrebow a été traduit en allemand, Leipzig, 1753, vol. in-8°; en anglais 1758, vol. in-folio. C'est sur la première version, qu'il l'a été en français sous ce titre : *Nouvelle description physique, historique, civile et politique de l'Islande*, Paris, 1764, 2 vol. in-12. On ne sait pas pourquoi le traducteur a fait d'Horrebow un ministre du saint Evangile. E—s.

HORROX (JÉRÉMIE), astronome anglais, naquit vers 1619 à Toxteth, dans le comté de Lancastre, de parents peu aisés, mais qui surent s'imposer des sacrifices pour lui faire faire ses études. Il apprit le latin d'un maître d'école de campagne, et fut ensuite envoyé au collège d'Emanuel, à Cambridge, où il s'appliqua particulièrement à la physique et aux mathématiques. De retour dans sa famille, à l'âge de quatorze ans, Horrox étudia l'astronomie sans maître, et presque sans autre livre que la *Progymnasinata* de Phil. Lansberg, que le hasard avait fait tomber entre ses mains. Malgré sa péné-

tion naturelle, il lui était impossible de reconnaître les erreurs de ce guide trompeur; et il aurait fini par s'égarer sur ses traces, s'il n'avait eu le bonheur de se lier d'amitié avec Guillaume Crabtrée, jeune homme de son âge, et qui partageait son goût pour l'astronomie. Crabtrée, qui habitait Broughton, près de Manchester, lui prêta les ouvrages de Tycho - Brahé et de Képler, dont la lecture agrandit ses idées et les rectifia. Les deux amis entretenaient une correspondance suivie, dans la quelle ils se rendaient un compte mutuel de leurs travaux, et s'encourageaient à les poursuivre. Horrox parvint enfin à se procurer quelques instruments; et il en fit d'abord usage pour rectifier la théorie de la lune, proposée par Képler: mais de toutes ses observations la plus importante fut celle du passage de Vénus sur le disque du soleil, annoncé par les astronomes pour le 4 décembre 1639. Il en rendit compte dans un excellent Traité (*Venus sub sole visa*), auquel il venait de mettre la dernière main, lorsqu'il mourut à Tuxteth en 1641, le 5 janvier, suivant Wallis, et le 15, suivant Montucla: il n'avait que vingt-deux ans, ce qui doit encore augmenter le regret de sa perte. Hévélius ayant reçu d'Huygens une copie de l'ouvrage d'Horrox, le fit imprimer à la suite de son *Mercurius in sole visus* (Dantzic, 1662, in-fol. Voy. HÉVELIUS). Le docteur Wallis, devenu possesseur de ses autres écrits, les publia en 1672, in-4°, à Londres. Cette édition fut reproduite avec de nouveaux frontispices en 1675 et 1678 (1). Ce Recueil con-

tient la défense de Képler contre les attaques de Lansberg; la correspondance d'Horrox avec Crabtrée, et leurs observations; la théorie de la lune rectifiée, et le calcul des mouvements lunaires d'après Horrox par Flamsteed. Les autres manuscrits d'Horrox ont été détruits, soit en Irlande, où son frère les avait transportés, soit dans l'incendie de Londres de 1606. Jérémie Shakerby en avait eu en communication quelques-uns, dont il s'est servi pour dresser ses *Brittish - Tables*, publiées en 1655. Crabtrée survécut peu de temps à son ami. On croit qu'il périt victime des troubles civils qui désolèrent l'Angleterre vers le milieu du xviii^e siècle. W—s.

HORST (GRÉGOIRE), médecin saxon, neveu de Jacques Horst, célèbre par ses talents dans l'exercice de la même profession (1), naquit à Torgau en 1578. Après avoir terminé ses cours à l'université de Wittemberg, il prit ses degrés en philosophie, et alla étudier la médecine à Bâle, où il reçut le bonnet de docteur en 1606. Il fut appelé la même année à Wittemberg pour y enseigner cette science; mais il donna sa démission quelques mois après, et vint se retirer à Saltzwedel dans le Brandebourg, où il se livra entièrement à la pratique et avec beaucoup de succès. Le landgrave de Hesse lui offrit, en 1608, une chaire à l'académie de Giessen, et le nomma, l'année suivante, son premier médecin. Il s'acquitta de ce double emploi, pendant quatorze ans, d'une manière très distinguée. Il céda, en 1622, aux ins-

(1) Dans les exemplaires datés de 1678, la *Theorie de la lune* a été remplacée par quelques pages de Wallis. Voyez la *Bibliographie astronomique* de Laloude, pag. 278.

(1) Jacques Horst a publié un traité qui appartenait à l'histoire du somnambulisme: *De naturâ et causis noctambulorum, seu eorum qui dormientes ambulant*, Leipzig, 1595, in-8°, et un autre traité sur la fameuse dent d'or, *De curâ dentis maxillari parvi Siliisii*, ibid., 1595, in-8°.

tances des magistrats d'Ulm, qui cherchaient depuis long-temps à l'attirer dans cette ville. Il continua de s'y livrer à la pratique de son art, et y mourut, le 9 août 1636. L'estime dont il jouissait était si grande, que ses confrères lui avaient donné le glorieux surnom d'*Esculape de l'Allemagne*. Suivant son panegyriste, il possédait dans un degré supérieur les trois qualités d'un bon médecin, la probité, la doctrine et le bonheur. Ses ouvrages ont été recueillis, Nuremberg, 1660, trois volumes in-fol. Son second fils en donna une édition plus complète, Gouda, 1661, 3 volumes in-4°. On verra, par les titres de quelques uns de ses écrits, qu'il aimait à diriger ses recherches sur des objets singuliers et curieux : I. *Dissertatio de naturâ amoris; additis resolutionibus de curâ furoris amatorii, de philtis atque de pulsu amantium*, Giessen, 1611, in-4°. II. *De tuendâ sanitate studiosorum et litteratorum*, ibid., 1615, in-4°. III. *De causis similitudinis et dissimilitudinis in fœtu, respectu parentum; resolutio questionis de diverso partus tempore, imprimisque quid de septimestri et octimestri partu sentiendum*, ibid., 1629, in-4°. On peut consulter, pour la liste de ses autres ouvrages, Vander Linden et les autres bibliographies médicales. Jean Dan. Dieteric prononça son oraison funèbre, que Witte a insérée dans ses *Memoriæ medicorum*. — Jean Daniel Horst, son fils aîné, né à Giessen en 1627, professa la médecine à Marbourg, et ensuite dans sa patrie, fut honoré du titre de médecin du landgrave de Hesse-Darmstadt, et se retira à Francfort-sur-le-Mein, où il mourut le 27 janvier 1685. Il avait été admis à l'académie des curieux de la nature,

sous le nom de *Phœnix*. Il a laissé plusieurs ouvrages, entre autres : I. *Pharmacopea galeno-chemica catholica*, Francfort, 1651, in-fol.; elle est beaucoup trop prolixe. II. *Decas observationum et epistolarum anatomicarum*, ibid., 1656, in-4°. III. *Physica hippocratica*, ibid., 1683, in-8°. On lui doit, en outre, des éditions très estimées des *Questiones medico-legales* de Paul Zacchias, et des Oeuvres de Lazare Rivière. — Grégoire Horst, son frère, né à Ulm en 1626, fut reçu docteur en médecine à l'université de Padoue, professa l'anatomie à Giessen, et fut appelé à Ulm pour y enseigner la physique. Il mourut en cette ville, le 31 mai 1661, âgé de quarante-cinq ans. On lui est redevable de l'édition la plus complète des Oeuvres de son père; il a publié une dissertation *De Maniâ*, et une autre, *De historia Zibethi*; et, après sa mort, un de ses amis mit au jour ses leçons d'anatomie sous le titre suivant : *Specimen anatomiae practicae in academia Giessensi aliquot philiatris exhibitum; adjecta sunt quaedam de morâ*, Francfort, 1678, in-4°.

W — s.

HORSTIUS (JACQUES MERLO, dit), né vers la fin du xvr^e. siècle à Horst, bourg du pays de Gueldre, fut un docte curé de Cologne. Il partageait son temps entre les études pieuses et ses fonctions pastorales, et il mourut, en 1644, à quarante-sept ans. Il a laissé plusieurs traités ascétiques écrits avec onction et dans un latin élégant; le principal a pour titre : *Paradisus animæ christianæ*, Cologne, 1644, in-12; réimprimé à Louvain, à Bruxelles, etc. Nicolas Fontaine en a donné une traduction française, ou plutôt une paraphrase, sous le nom d'*Heures chrétiennes*,

Paris, 1685 et 1715, 2 vol. in-12. *Ces Heures*, que la Bibliothèque Janséniste accuse d'être calquées sur celles de Port-Royal, furent interdites dans quelques diocèses de France. La même traduction a été retouchée depuis (*Voy. S. J. A. J. JAUFFRET dans la Biographie des hommes vivants*). Horstius a aussi publié, entre autres ouvrages : I. Une édition, avec notes, des *Œuvres de S. Bernard*, Cologne, 1641, deux volumes in-fol.; Paris, de l'imprimerie royale, 1642; et Lyon, 1679, deux volumes in-fol. L'édition donnée par Horstius, la meilleure et la plus ample qui eût paru jusqu'alors, a servi de base à celle de Mabillon, qui l'a revue, enrichie de notes et rendue plus complète, Paris, 1667, et (*secundis curis*) 1690. Les notes d'Horstius sur les *Lettres de S. Bernard* ont été jointes avec les remarques de Mabillon, dans la traduction française de ces Lettres par de Villefore, Paris, 1715, 2 vol. in-8°. II. Une édition des quatre livres *De Imitatione Christi*, suivis de divers opuscules de Thomas à Kempis, avec des notes sommaires, le tout en deux parties, sous le titre de *Viator christianus*, Cologne, 1643, 2 vol. in-12; réimprimé, ibid., 1670, in-24; nouvelle édition, Paris, 1804, in-16, où la partie des opuscules est distribuée, comme un seul traité, par livres et chapitres, d'après M. Jauffret, et intitulée, *De verâ sapientiâ*. C'est Horstius qui, pour mieux fixer l'attention du lecteur sur chacune des maximes de l'ouvrage, et notamment sur celles de l'*Imitation*, a introduit dans le texte, divisé seulement en paragraphes par le jésuite Summalus, la sous-division des mêmes paragraphes en versets, mais sans numéroter ceux-ci à l'instar des premiers, comme l'a fait le béné-

dictin allemand Ehrhard à cause des renvois d'une volumineuse table de concordances. L'objet d'Horstius a été, en particulier, de faciliter, par la distinction mécanique des versets, la correspondance des notes qu'il a mises à la marge, et qui forment le précis et comme la substance des maximes du texte. Il s'était proposé de suivre le même mode pour les œuvres ascétiques de S. Augustin et de S. Bernard; ce qu'il n'a pas exécuté. Le même esprit d'ordre et de piété lui a fait placer comme une introduction utile aux livres de l'*Imitation*, la *Methodus practica librorum de Imitatione Christi*, ouvrage anonyme du jésuite espagnol Martin de Funez (*V. FUNEZ*). Le bénédictin italien Cujétan avait déjà mis cette Méthode à la suite de son édition de l'*Imitation*, mais sans aucune indication d'auteur. Horstius désigne au moins vaguement un auteur anonyme par l'expression de *nonnemo*, que l'abbé de Bellegarde, traducteur ou plutôt abrégiateur des notes d'Horstius, a rendue par *on*, en attribuant néanmoins au dernier cette introduction qu'il a mise en tête de sa version française de l'*Imitation*. Le fait est qu'Horstius a joint à la *Methodus practica* (ainsi que l'avait fait Cujétan pour Gersen) un préambule de sa façon, à la louange de Kempis, qui, dit-il, paraît avoir suivi un ordre méthodique dans les livres qu'il a laissés sous le titre *De Imitatione Christi*. Cette opinion erronée appartenait véritablement à Horstius : car, d'après les *Vindiciæ* même de Rosweyde, que Martin de Funez du moins n'avait pu connaître, Kempis a transcrit ces livres comme autant de traités séparés; et ils ne sont pas disposés suivant l'ordre vulgaire dans le recueil de sa main, qui ne porte aucun titre. G—Ck.

HORTEMELS (FRÉDÉRIC), graveur, né à Paris vers 1688, a gravé, d'une manière libre et moelleuse, plusieurs sujets d'histoire, entre autres, une *Adoration des rois*, et le *Mariage de Ste. Catherine*, d'après Paul Véronèse; la *Naissance de St. Jean-Baptiste*, d'après le Tintoret; la *Vierge en méditation*, d'après le Féli; un *Portement de croix*, d'après le Giorgion; une *Samariitaine*, d'après Garofalo, pour le recueil de Crozat; ainsi que plusieurs autres grands sujets. On lui reproche avec raison d'avoir mis de trop gros points dans ses chairs, ce qui les fait paraître un peu galeuses. P—E.

HORTEMELS (MARIE-MADELEINE), cousine du précédent, née à Utrecht, en 1687, suivant Bazan, et à Paris, en 1690, suivant Huber, épousa C. N. Cochin père, et fut mère de C. N. Cochin fils (*Voy. COCHIN*). Elle peut être mise au nombre des bons graveurs. On a de sa main, entre autres estampes, le *Triomphe de Flore*, d'après le Poussin; la *Franche-Comté conquise*, d'après le Brunn; *Mercurie annonçant la paix aux Muses*; *Pénélope occupée au milieu de ses femmes*; *Aspasie disputant avec les philosophes grecs*, d'après les peintures de Michel Corneille, qui sont dans le salon de la reine à Versailles; le *Portrait du cardinal de Bissy*, et celui du cardinal de Rohan, tous deux d'après Rigaud. Cette artiste est morte à Paris, à l'âge de quatre vingt-sept ans. P—E.

HORTENSIA, fille de l'orateur Q. Hortensius, se montra, dans une circonstance importante, la digne héritière des talents de son père. Les triumvirs Marc-Antoine, Octave et Lépide, voulaient obliger les dames romaines à faire la déclaration de

leurs biens, afin de les taxer pour les frais de la guerre. Les plus distinguées d'entr'elles se réunirent dans le dessein de prévenir l'exécution de cette mesure tyrannique; après plusieurs démarches inutiles, elles se décidèrent enfin à se présenter à l'audience des triumvirs, et chargèrent Hortensia de faire valoir la justice de leurs réclamations. Le discours qu'elle pronouça, fut jugé très beau, et Quintilien le cite avec éloge; mais il ne produisit pas l'effet qu'on en attendait. Irrités de la hardiesse des dames, les triumvirs donnèrent l'ordre de les faire sortir; et les murmures du public empêchèrent seuls qu'on n'usât de violence à leur égard. Cependant ils se relâchèrent de leurs prétentions; et, au lieu de quatorze cents dames, il n'y en eut que quatre cents de soumises à la déclaration et à la taxe. Les auteurs anciens qui rapportent ce fait ne sont point d'accord sur les circonstances; mais Bayle, au milieu de leurs contradictions, paraît avoir su démêler la vérité avec une sagacité rare; *Voyez* dans son Dictionnaire l'article *Hortensia*. W—s.

HORTENSIUS (QUINTUS), orateur célèbre, noble rival du prince de l'éloquence romaine, était fils de L. Hortensius, qui, dans les places importantes de préteur à Rome, et de proconsul en Sicile, se distinguait par son amour pour la justice, et par son attachement aux lois et aux institutions anciennes. Sa mère, Sempronia, était petite-fille de Tuditanus. Il naquit l'an 650 de Rome, huit ans avant Cicéron, d'une illustre et antique famille plebéienne, qui avait donné à la république un tribun du peuple en 551, et un dictateur en 467. Dès sa dix-neuvième année, il parut au barreau avec le plus grand éclat, et, « semblable à une

sortie des mains de Phidias ,
xéron , son génie n'eut qu'à
nter pour enlever tous les
ges. » Il défendit d'abord la
: d'Afrique contre quelques-
es magistrats , et ensuite Ni-
roi de Bithynie ; mais bien-
erre sociale vint fermer les
x. Suivant l'usage ordinaire
nesse romaine , Hortensius
armes , et servit , comme sim-
st , pendant la première cam-
L'année suivante , il fut élevé
le de tribun militaire. Cette
fut terminée en 666 , après
iré trois ans. Alors il passa en
devint lieutenant de Sylla ,
abattait contre Mithridate. A
our à Rome , il trouva la tri-
uve de ses plus illustres ora-
Une maladie avait enlevé Cras-
lques années auparavant ; Q.
s'était donné la mort pour se
aux fureurs de Marius ; Q.
Marc-Antoine , avaient péri
proscriptions. Ses talents n'en
que plus remarquables. Il entre-
avec L. Philippus , orateur
connu , la défense de Pom-
pusé d'avoir profité des exac-
de son père : dans cette lutte ,
sa son adjoint , « et le plus
 , dit Cicéron , obtint le pre-
rang. » Ce fut en 672 qu'il
ontra pour la première fois
nène avec Cicéron , qui plai-
e Quinctius. Ils eurent dans
de plus grands intérêts à di-
Nous ne rappellerons pas l'ac-
n intentée par Cicéron contre
Hortensius , alors consul dé-
defendit ce meci ; mais malgré
ignité , malgré tous les efforts
éloquence , il ne put sauver ce
l'honneur pour ses concussions
crimes. Il fut consul l'année
te ; il avait été édile , six ans au-

paravant , en 678 , et s'était distin-
gué par la magnificence qu'il déploya
dans les jeux publics , et par une dis-
tribution de blé faite au peuple. Il
avait ensuite obtenu la préture. Pen-
dant son consulat , Rome jouit d'une
paix profonde. Elle triomphait en
Asie par les armes de Lucullus. En
quittant la pourpre , Hortensius était
appelé à commander les troupes en-
voyées en Crète pour arrêter quelques
mouvements qui avaient éclaté dans
cette île. Séduit par le repos glorieux
qu'il trouvait à Rome , il céda cette
commission à son collègue Q. Céci-
lius Créticus , pour se livrer à un
noble loisir , à son goût pour une vie
délicate que son opulence lui rendait
facile , sans renoncer cependant à
prendre part , comme sénateur , à
l'administration de la république. Il
fut constamment attaché au parti des
grands ; et la faction populaire le plaça
au nombre de ces hommes illustres
qu'elle appela à cette époque les *sept*
tyrans. Il combattit avec force une
loi somptuaire proposée par Pompée
et Crassus , et résista aux tribuns Ga-
binus et Manilius , qui voulurent suc-
cessivement investir Pompée de pou-
voirs si extraordinaires qu'ils sem-
blaient menacer l'indépendance de
Rome. Mais en s'éloignant de la tri-
bune , Hortensius se relâcha de son
assiduité au travail ; son éloquence en
souffrit , ainsi que sa renommée. La
gloire dont Cicéron se couvrit pen-
dant son consulat , sembla le réveiller.
Malgré leur rivalité , ils avaient été
constamment amis. Quand Clodius se
déchaîna contre Cicéron , et le me-
naga de l'exil , Hortensius parut dans
l'assemblée du peuple en habits du
deuil , et fut attaqué par les satellites
du tribun factieux , qui le laissèrent
pour mort. C'est lui qui introduisit
son rival , revenu d'exil , dans le col-

lège des augures ; et si, en quittant Rome, Cicéron a exhalé quelques plaintes contre lui, elles doivent être attribuées au chagrin qui l'aigrissait alors, même contre ses amis les plus chers. Mais les efforts que fit Hortensius pour reprendre le premier rang au barreau, furent impuissants. Son éloquence fleurie semblait ne plus convenir à son âge. On applaudit cependant à ses plaidoyers pour Messala, son neveu, accusé de brigue, et pour Appius-Claudius. Ce fut là son dernier triomphe. La vivacité qu'il mit dans l'action, lui causa la rupture de quelque vaisseau ; il mourut de cet accident l'an de Rome 704 (cinquante ans avant J.-C.) Aucun de ses ouvrages n'est parvenu jusqu'à nous ; et nous ne pouvons nous former une idée de son éloquence que par ce que nous en ont transmis les anciens : elle était onctueuse, fleurie, tenant de l'abondance asiatique, semée de traits sentencieux, brillants, recherchés, souvent plus agréables que nécessaires. Son style était animé, plein de saillies ; sa composition extrêmement travaillée. Il excellait surtout dans l'art de diviser sa matière, et de résumer les objections de ses adversaires. Tant de belles qualités étaient encore aidées par une mémoire qui tenait du prodige, par la voix la plus sonore et la plus douce, par un geste auquel on ne pouvait reprocher que trop de recherche. Exclusivement voué à l'art oratoire et à la politique, il faisait peu de cas des études philosophiques ; mais il cultiva la poésie avec succès. Il avait composé, sur la manière d'élever les animaux, un petit Poème grec, dont il prit le fonds dans la fable d'Orphée attirant les bêtes sauvages par les sons de sa lyre, et qu'il intitula *Θαρσκόβριον*. Hortensius se maria de très bonne heure

avec Lutatia, fille du célèbre Q. Lutatius Catulus. Il en eut un fils dont la conduite excita son mécontentement, et qui, pendant la guerre du second triumvirat, fut gouverneur de Macédoine, où il reçut Brutus, dont il embrassa le parti. Étant tombé après la bataille de Philippes entre les mains d'Antoine, celui-ci l'immola sur le tombeau de son frère, qu'Hortensius avait fait périr, par ordre de Brutus, pour venger la mort de Cicéron et celle d'un de ses parents ; suite funeste de l'horrible loi des représailles. Notre orateur eut aussi une fille qui se distingua par son esprit ; elle fut mariée avec Valérius Messala. (Voy. HORTENSIA.) Hortensius avait contracté un second mariage avec Marcia, fille de Philippus, et épouse de Caton. Il faut lire dans Plutarque (*Vie de Caton*) les détails très singuliers qu'il nous a transmis à ce sujet. Ami de Caton, Hortensius feignit d'abord de lui demander sa fille en mariage ; mais bientôt, dépouillant tout déguisement, il lui témoigna combien il désirait de s'unir à Marcia, alors enceinte, et déjà mère de deux enfants. (Voy. CATON, VII. 409.) Persuadé qu'en se communiquant ainsi des femmes bien nées, les hommes de bien rendaient la vertu plus commune, Caton se rendit à ses desirs, et n'exigea que le consentement de Philippus. Tels étaient les principes qu'au sein de la ville la plus polie de l'univers professaient et mettaient en pratique les hommes les plus renommés par leurs lumières : exemple mémorable des égarements de la sagesse humaine abandonnée à elle-même, et que pouvait seul ramener et fixer le christianisme. Un buste antique, qu'on voit à la *Villa Albani*, nous a conservé les traits d'Hortensius. On en trouve une gravure dans la nouvelle édition

de Plutarque, publiée par le l. Coray, tom. v, pag. 56 813, in-8°.) Si—D.

O (GARCÍAS AB), ou de la (qui signifie *Dujardin*), botaniste portugais, né dans le 16^e siècle, professait la philosophie à Lisbonne, en 1534 : il accompagna ensuite, en qualité de premier médecin, le comte de Redondo, nommé roi des Indes, et profita de son voyage à Goa, pour former une collection des plantes qui croissent naturellement dans les environs de la ville. Il établit aussi un jardin botanique de Bombay, où il rassembla les plus rares des Indes, et voulut en étudier les caractères et les propriétés. Garcias conclut de ses observations un ouvrage rédigé en forme de dictionnaire, et qui a pour titre : *Colo-
res simples o drogas da India*, 1565, in-4°. Ces di-
cours ont été traduits en latin par
Clusius (*Clusius*), Anvers, 1608, in-8°, plusieurs fois réimprimés
en italien, par Annib. Briganti,
1576, in-4°. et plusieurs
en anglais, Londres, 1684, in-4° ; et en français, par
Colin, apothicaire de Lyon, 1688, in-8°. Jacques Bontius a laissé
l'ouvrage de Garcias de la Huerta,
qui ont été publiées par
1658 (Voy. BONTIUS, tom.
147). On croit que Garcias
reste de sa vie à Goa, où il
mourut dans un âge avancé. W—s.

US (STANISLAS), l'un des
plus grands cardinaux du 17^e siècle,
né en 1504, à Cracovie, de
son père, par une sage économie,
acquit des richesses considéra-
bles par l'administration des do-
mines du roi. Il montra, dès son en-
fance, un grand éloignement pour

les maximes du monde, et se fit re-
marquer entre les jeunes gens de son
âge, par une piété sincère et l'atta-
chement à ses devoirs. Après avoir
terminé ses premières études, il fut
envoyé à Padoue, où il s'unifia d'une
tendre amitié avec le célèbre Renaud
Polus, qui devait être un jour, ainsi
que lui, décoré de la pourpre romaine.
Il se rendit ensuite à Bologne, y prit
ses degrés en droit, et revint à Craco-
vie occuper une place dans la chan-
cellerie royale. Il donna, dans plu-
sieurs occasions, des preuves de zèle
et d'habileté, et parvint ainsi à mé-
riter la confiance entière de son sou-
verain. Hosius, ayant embrassé l'état
ecclésiastique, ne tarda pas à être
pourvu de l'évêché de Culm, d'où il
passa, peu après, sur le siège de
Warmie, l'un des plus riches de Po-
logne. Il mit tous ses soins à remplir
les devoirs que lui imposait sa nouvelle
dignité, fit une visite générale de son
diocèse, prêchant, instruisant les
peuples, et laissant partout des
marques de sa bienfaisance. Il atta-
qua courageusement les principes de
Luther, qui commençaient à se ré-
pandre en Pologne, et publia divers
écrits, lesquels reçurent l'approbation
universelle. Le pape Paul IV voulut le
récompenser des services qu'il avait
rendus à l'Église, en le créant cardi-
nal; mais Hosius refusa cet honneur,
dont il se croyait indigne, et ne se
rendit point aux instances que lui
fit le souverain pontife pour le déter-
miner à l'accepter. Il fut député par
Pie IV vers l'empereur Ferdinand I^{er},
pour lui annoncer la continuation du
concile de Trente, interrompu par les
troubles de l'Allemagne. En 1561, il
reçut à Vienne le chapeau de cardi-
nal, que le pape lui adressait par
deux de ses camerlucis; il fut en même
temps invité à se trouver au concile

en qualité de légat du St. Siège. Etant tombé malade peu de temps après l'ouverture de cette assemblée, il ne cessa point de prendre part aux délibérations, et donna son avis par écrit sur les différentes matières qui y furent discutées. La session terminée, il se retira dans son diocèse, où il s'occupait à revoir ses différents ouvrages, lorsqu'il fut renvoyé à Rome pour y régler quelques affaires relatives à l'église de Pologne. Le pape Grégoire XIII l'y retint, et le nomma son grand pénitencier. Il mourut à Caprarola, le 5 août 1579, âgé de soixante-seize ans. On a plusieurs éditions des ouvrages d'Hosius; la plus complète est celle de Cologne, 1584, 2 vol. in-fol. Ses écrits de controverse en forment la partie la plus considérable et la plus estimée. Bayle dit qu'ils ne le cèdent guère aux milieus qui furent faits dans ce siècle-là; on distingue dans le nombre : I. *Confessio catholica fidei christiane, sive explicatio confessionis à patribus factæ in Synodo provinciali dis habita Petrikov anno 1551*. Mâgence, 1557, in-4.; Rome, Paul Manuce, 1565, in-4°. Cet ouvrage a été imprimé jusqu'à trente fois pendant la vie de l'auteur, et traduit en français, en italien, en allemand, en flamand, en polonois, en anglais, en écossais et même en arménien. II. *De expresso Dei verbo*, Rome, 1559, in-8°. III. *Dialogus, nūc calicem laici et uxores sacerdotibus permitti, ac divina officia vulgari lingua peragere fas sit*, Bilingen, 1556, in-8°; ouvrage curieux et rare de cette édition. IV. *Judicium et censura de jure et ministeriorum Tigurinorum et Heidelbergensium de dogmate contra adorandum Trinitatem in Polonia mihi sparso*, 1564. Il y parle avec beaucoup d'ignorer contre les

Suisses; Bullinger lui a répondu dans la préface du traité de Josias Simler, *De aeterno Dei filio*. On a encore de lui, des *Lettres* imprimées dans le second volume de la collection de ses œuvres: elles sont très curieuses. Stanislas Rezenus a écrit la *Vie* d'Hosius; Petramellacius et Victorel ont écrit son *Éloge*. W—s.

HOSPITAL (MICHEL DE L'). Voy. L'HOPITAL.

HOSSEHIUS (SIDRONIUS), ou de Hosche, célèbre poète latin, naquit, en 1596, à Merckham dans le diocèse d'Ypres, d'un père si pauvre qu'il gardait les troupeaux. Sidronius fit cependant ses études, et fut admis chez les jésuites, où il professa quelque temps les humanités. Il fut ensuite chargé de la direction des novices, emploi qu'il remplit pendant treize ans, avec beaucoup de zèle. Il était doué d'un talent très remarquable pour la poésie; mais il ne la cultivait que par délassement, et il n'attachait aucun prix à ses productions. Cependant il ceda aux instances de ses confrères, en publiant, en 1655, quatre *Élégies* adressées à F. de Montcadet. Le succès en fut complet, et lui mérita la bienveillance de l'archiduc Léopold-Guillaume, gouverneur des Pays-Bas, qui le nomma précepteur de ses pages. Au bout de deux ans, ayant renoncé à ces fonctions, il exerça pendant quelque temps le ministère de la prédication. Il se retira enfin dans l'abbaye de Tongres, et il en mourut supérieur le 4 septembre 1655, regretté comme un bon religieux et un excellent littérateur. Le pape Alexandre VII chargea les poètes de sa pléiade (Voyez FUR-TENBERG) de composer des vers sur sa mort: ils ont été réunis aux *Poésies* d'H. s. schius, publiées par Jacques Wallius, seu

Amers, Balth. Morelus, 12. Ce recueil est divisé en parties ; la première contient des *Élégies* et un de Sylves, etc., trois autres livres d'Épigrammes. Le volume est terminé par un poème du P. Othon Zylius, intitulé *Obsidione liberata* et a donné de très grandes idées à Hosschius : Olaus Borrichius a écrit une Épigramme adressée à Sarbiewski, une pièce divine ; et quelques autres l'ont comparé à Tibulle, à Ovide, avec lequel il a écrit plus d'un trait de ressemblance. On lui trouve de l'élevation

les idées : son style est pur mais il a le défaut de se répéter les mêmes pensées, de les dire sous toutes les formes, et de ne pas quitter qu'après les avoir dites. Ses Poésies ont eu un grand succès : les amateurs précèdent de Paris, Barbou, 1723, 12, dans laquelle on a réuni les Poésies de Guillaume Bécaneus et de Wallius (Voyez BECANEUS). Deslandes, avocat au parlement de Paris, a traduit en vers français ses *Élégies* d'Hosschius sur la mort de J.-C., 1756, in-12. DESLANDES, tom. XI, pag. W—s.

AL (PIERRE DE L'), sieur de Bonne, Sendos et Maucor, personnage singulier sur lequel on a recueilli que des renseignements incomplets. On sait qu'il habita le Béarn au XVI^e siècle, qu'il remplissait la charge de vice-roi de Navarre. Il avait embrassé la réforme de Calvin, dont il n'a jamais de se montrer l'un des zélés partisans. C'était d'un jugement de Scaliger, un homme et un étourdi ; le cardinal de

impertinent qu'il fût possible de trouver ; enfin Bayle le nomme un fou. Il est connu par quelques ouvrages que les amateurs recherchent avec empressement pour leur singularité ; ce sont : I. *Discours philosophiques, desquels est traité de l'essence de l'ame et de la vertu morale*, Paris, 1579, in-8°. II. *Le soldat français*, 1604, 1606, in-8°. Le but de cet écrit est d'engager Henri IV à faire la guerre à l'Espagne, pour l'obliger à rendre la Navarre. On y trouve d'assez bonnes choses, mais mal exprimées et sans ordre : l'auteur étale d'ailleurs une érudition fastueuse et appuie toutes ses raisons sur des citations latines. Cet ouvrage fut vivement critiqué par un ligueur caché sous le nom de M^r. Guillaume (Voy. GUILLAUME, tom. XIX, pag. 155) (1). On peut conjecturer que ce fut

(1) Les curieux nous sauront peut-être quelque chose de chercher à compléter ici la liste des ouvrages publiés sous le nom de ce personnage. I. *Apologie de M^r. de Miquerelle faite par Mathurin entre le soldat français et maître Guillaume*, sans date, in-12. II. *Le Pays-Temps de M. Guillaume*, 1611, in-12. III. *Rencontre de M. Guillaume en l'autre monde*, 1609, in-8°. C'est un dialogue entre Guillaume et Turquant, où l'on trouve des choses intéressantes sur les mondaines. IV. *Le Recueil de M. Guillaume aux bruits de ce temps*, 1614, in-8°. V. *Discours de M. Guillaume et de Jacques Bonhomme, paysan, sur la défiance de trente cinq poulx et le cog, suite en un soupier par trois soldats*, 1614, in-8°. VI. *La nouvelle lune de M. Guillaume sur le retour de M^r. les princes*, 1614, in-8°. VII. *Satire en vers de M. Guillaume contre ceux qui déclarent contre le gouvernement*, 1614, in-8°. Cette pièce a été réimprimée dans le Recueil A. B. C. D., ou 1015. VIII. *L'Almanach de ce temps, composé et diligemment calculé par le scientifique M. Guillaume, avec la pronostication de M. Contin* (1615), in-8°. IX. *Adieu de gros Guillaume sur les affaires de ce temps, avec une remontrance à ceux qui se mêlent de tout*, Paris, 1616, in-8°. X. *La Rencontre de M. Guillaume et M. Ménager de fortune, parlant des affaires de ce temps*, 1616, in-8°. XI. *Songe de M. Guillaume, avec un récit général de tout ce qui s'est passé dans Montauban, 1621, in-8°*. XII. *La Metempsychose, ou deuxième Vie de M. Guillaume, au monde, avec l'Introduit, ou première partie de sa vision*, 1616, in-8°. XIII. *Conversations de M. Guillaume avec la princesse de Conti, aux Champs-Élysées*, Paris, 1617, in-8°. et in-12. C'est une satire contre le cardinal de Richelieu. XIV. *Rencontre de M. Guillaume avec le maréchal d'Effiat*, 1612, in-8°.

l'Hostal lui-même qui répondit par : *La victoire du soldat français contre M^r. Guillaume* (1606, in-12), et *L'Anti-Thersite, ou Réponse à M^r. Guillaume s'adressant au roi*, 1606, in-12. III. *L'avant - victorieux*, Orthez, 1609; Bordeaux, 1610, in-8°. très rare. C'est l'éloge de Henri IV, mais écrit du style le plus extravagant. L'auteur le dédie à la France par un défi à tous les écrivains de son temps : « Fasse mieux qui pourra, » me voici à l'apprès d'abattre l'image » d'un grand roi, pour, en l'image » de ses faits, faire voir au monde » tous ses ennemis combattus... et si » j'ai le vent aussi bon que le cœur, » peu de plumes auront le cœur de se » mettre au vent. Qu'on juge du lion » par l'ongle, et fasse mieux qui pourra. » Le passage suivant, dans lequel il s'excite à redoubler de zèle pour célébrer dignement les vertus de Henri, suffira pour donner une idée de son style et de sa manière : « En l'air, ma plume, en l'air! deux » et trois, trois et quatre, quatre tirades et plus s'il le faut; tirades à » centaines, quintes sur quintes, » éans sur éans, à l'honneur de ce » grand roi! » Et les mots, *en l'air, ma plume! en l'air*, reviennent jusqu'à huit fois dans le morceau le plus court de l'ouvrage. IV. *La Navarre en deuil*, Orthez, 1610, in-12. C'est une plainte sur la mort de Henri IV. Cet ouvrage est rare et recherché.

W—s.

HOSTE (PAUL L'), mathématicien, né. en 1652, à Pont-de-Vesle dans la Bresse, fut admis à l'âge de dix-sept ans chez les jésuites. et, après avoir régenté quelque temps les basses classes, suivant l'usage de l'institut, s'appliqua particulièrement à l'étude des mathématiques. Ses talents le firent connaître d'une manière avan-

tageuse, et lui méritèrent la protection des maréchaux d'Estrées et de Tourville, qu'il accompagna dans plusieurs expéditions navales. Ses réflexions s'étant naturellement tournées sur la construction des vaisseaux, il composa sur ce sujet un traité, et le soumit au jugement de Tourville, qui lui fit différentes objections auxquelles il ne trouva pas de réponses satisfaisantes. Ils convinrent alors de faire construire chacun un vaisseau d'après leurs idées, et de s'en rapporter à la décision des hommes de l'art : le vaisseau exécuté sur les plans de Tourville fut jugé le meilleur, et le P. l'Hoste s'avoua franchement vaincu (1). Ce savant jésuite remplissait alors la place de professeur royal de mathématiques à l'école de Toulon; il mourut en cette ville, le 25 février 1700, à quarante-neuf ans. On a de lui : I. *Recueil des traités de mathématiques les plus nécessaires à un officier*, Paris, 1693, 3 vol. in-12. II. *L'art des armées navales avec le traité de la construction des vaisseaux*, Lyon, 1697, in-fol.; nouvelle édition augmentée, ibid., 1727, 2 tom., in-fol. avec fig. Cet ouvrage est estimé. Louis XIV en accepta la dédicace, et récompensa l'auteur par un présent, auquel il joignit le brevet d'une pension. Les faits y servent toujours de base aux raisonnements; et indépendamment du mérite de cet ouvrage, sous le rapport théorique, on peut le regarder comme une bonne histoire de la marine française dans le XVII^e. siècle, époque de sa plus grande prospérité.

W—s.

HOSTILIEN. (CAIUS - VALENS MESSIUS QUINTUS HOSTILIANUS),

(1) Une lettre de Deslandes, commissaire de la marine, insérée dans les *Mémoires de Trevoux*, mars 1738, contient des détails intéressants sur la dispute du P. l'Hoste et de Tourville.

second fils de l'empereur Dèce, survécut à la défaite de son père, et fut reconnu auguste avec Caius Vibius Trebonianus Gallus, qui s'empara facilement de toute l'autorité. Après un règne de quelques mois, pendant lequel il n'attacha son nom à aucun événement important, le jeune Hostilien fut enlevé par une maladie pestilentielle, en 252. Sa mort devint le signal de nouveaux troubles : on accusa Gallus de l'avoir fait périr ; et ce reproche injuste hâta la catastrophe qui termina son règne (V. GALLUS). Quelques critiques pensent qu'Hostilien n'était point le fils, mais le gendre de Dèce. Banduri a discuté cette opinion dans la préface de ses *Nuismaticæ imperator. romanor.* (1)

W—s.

HOTMAN (FRANÇOIS), célèbre juriconsulte français, naquit à Paris, en 1524, d'une famille originaire de Silésie. Il était l'aîné de onze enfants : son père, qui lui destinait sa charge de conseiller au parlement, l'envoya à quinze ans suivre les cours de Baudouin à l'université d'Orléans : il fréquenta ensuite le barreau ; mais bientôt, dégoûté de toutes les subtilités de la chicane, il se renferma dans l'étude de la littérature et du droit romain, dont il fut en état de donner des leçons publiques à vingt-deux ans. La constance qu'Anne Dubourg montra dans les supplices, toucha, dit-on, le jeune Hotman, et suffit pour le déterminer à embrasser la réforme : il se retira donc à Lyon en 1547 ; mais son père,

irrité de son changement de religion, lui refusa toute espèce de secours, et il se vit obligé, pour subsister, d'aller enseigner les humanités au collège de Lausanne. Il épousa dans cette ville une demoiselle d'Orléans réfugiée ; et le désir de rendre heureuse celle qui n'avait pas craint de partager son sort, accrut son ardeur pour le travail : il eut le bonheur d'être nommé en 1550 professeur en droit à Strasbourg ; et le talent qu'il déploya sur ce nouveau théâtre, étendit sa réputation jusqu'en Angleterre. Décidé à vivre tranquille au milieu de sa famille, il refusa longtemps toutes les places qui lui furent offertes ; mais il ne put résister aux pressantes instances du roi de Navarre qui l'appelait à sa cour. Chargé par ce prince de missions délicates, il s'en acquitta avec succès, et fut récompensé de son zèle par le titre de maître des requêtes. Ce fut vers le même temps qu'Hotman entreprit deux voyages en Allemagne par ordre de Catherine de Médicis, qui faisait également servir à ses vues protestants et catholiques. En 1561, il accepta, à la sollicitation de Jean de Montluc, la chaire de droit de Valence ; et il parvint à rendre à cette université l'ancien éclat qu'elle avait perdu. Trois ans après, il alla occuper la même place à Bourges ; et malgré les grands avantages qu'on lui offrait pour l'y retenir, il préféra rejoindre à Orléans les chefs du parti protestant. Ayant peu de confiance aux dispositions de la cour, il prit le parti de se retirer à Sancerre, pour y attendre la fin des troubles ; et ce fut dans cet asile qu'il composa son excellent traité *De Consolatione à sacris litteris*, dont il envoya des copies à ses amis, mais qu'il ne crut pas devoir rendre public. Il se détermina cependant à reprendre ses fonctions à Bourges ; et il les con-

(1) Il paraît constant qu'Hostilien était fils plutôt que gendre de Trajan Dèce. Ses médailles prouvent qu'il était César sous son règne ; il y est quelquefois appelé, comme Hærennius, autre fils de Dèce, *princeps juventutis*. Quelques-unes nous présentent même la tête de Decius d'un côté avec celles d'Hærenius Étruscillus et de ses deux fils, ce qui pourrait être la quatrième tête qu'offre cette médaille, sinon celle du son fils. Ses médailles en bronze et en argent sont assez communes, mais celles d'or sont fort rares.

tinua jusqu'à la S. Barthélemi, 1572. Informé, quelques jours auparavant, que l'amiral de Coligny avait été blessé en sortant du Louvre, il ne douta pas qu'un tel attentat ne couvrit des projets sinistres : il se tint caché ; et après l'horrible massacre des protestants, il se hâta de fuir la France, résolu de n'y jamais rentrer. Dans le premier moment de son indignation, il publia sa *Franco-Gallia*, ouvrage rempli de maximes séditieuses, et qui fut désavoué par les protestants eux-mêmes : il veut y prouver que la France n'est point un royaume héréditaire, et que les états-généraux, représentant la nation, ont le droit d'appeler à régner celui qu'ils en jugent le plus digne. Vingt-ans après, les ligueurs s'appuyèrent des principes d'Hotman pour exclure du trône le roi de Navarre ; mais l'auteur en avait reconnu lui-même la fausseté, et il combattit son propre ouvrage, en le réfutant avec un zèle qui doit lui faire pardonner ses erreurs. La cour voulut acheter le silence d'Hotman, en lui offrant une place de conseiller à la chambre mi-partie de Montpellier ; mais il ne eut pas les esprits assez calmes pour pouvoir l'accepter sans crainte. En quittant la France, il avait passé à Genève, d'où il se rendit à Bâle ; et il fut si satisfait de l'accueil qu'il y reçut, qu'il résolut de s'y fixer entièrement. La peste l'obligea cependant d'aller demeurer à Montbelliard ; mais ayant eu le malheur d'y perdre sa femme, ce séjour lui devint insupportable, et il revint à Genève, d'où la guerre le chassa encore. Il retourna enfin à Bâle, et y mourut d'hydropisie, le 15 février 1590, âgé de soixante-six ans. Hotman fut toujours pauvre : il dépensa, à la recherche de la pierre philosophale, des sommes considérables ; et plus d'une fois il fut obligé de recourir

à la générosité de ses amis. Son inconduite l'engagea aussi quelquefois à faire trafic de compliments et d'épîtres dédicatoires. Il se brouilla avec Baudouin, son premier maître, et ce fut un tort, sans doute ; mais on ne doit pas ajouter foi aux reproches que lui fait celui-ci dans plusieurs lettres. Hotman était bon mari ; il fut heureux dans son intérieur, malgré les privations qu'il y éprouvait : il avait de la fermeté ; et son attachement aux principes de la réforme fut si constant, qu'il paraît avoir été le résultat d'une entière conviction. A de profondes connaissances en droit, il en joignait de très-grandes en littérature et en antiquités. Il avait achevé la révision de ses ouvrages ; et il en préparait une nouvelle édition, qui parut enfin par les soins de Jacques Lect, Genève, 1599, 5 vol. in-fol. ; elle est précédée de l'*Eloge* de François Hotman, par Nerehl, neveu de Pithou. On renvoie pour le détail des pièces qui composent ce recueil, aux *Mémoires de Nicéron*, tom. XI ; et on se contentera de citer les plus intéressantes : I. *Commentarius in 11 institutionum juris civilis libros*, imprimé plusieurs fois à Bâle, à Venise et à Lyon, in-4°. et in-8°. II. *Commentarius in epistolam Ciceronis ad Quintum fratrem de provinciâ rectè administrandâ*, Lyon, 1564, vol. in-4°. ; Bâle, 1591, in-8°. C'est un excellent ouvrage, plein d'érudition et de remarques intéressantes. Hotman a laissé aussi un *Commentaire* estimé sur vingt-cinq des principaux discours de Cicéron. III. *Franco-gallia, sive Tractatus de regimine regum Gallie et de jure successionis*, Genève, 1575, vol. in-fol. réimprimé avec des changements sous ce titre : *Libellus statum veteris republicæ Gallicæ, deindè à Francis occupatè describens*, Cologne, 1574,

o., augmenté d'un dix-huitième et de six pages à la fin; *ibid.*, 1576, vol. in-8°, é de six nouveaux chapitres, et, 1586, in-8°; traduit en par Simon Goulard, Cologne, vol. in-8°. Cette traduction a été dans le deuxième volume *noires du règne de Charles I*delbourg, 1578, in-8°. L'ortan composa cet ouvrage, la entière accusait Catherine de du massacre des protestants : oposa d'y démontrer que les étant exclus de la couronne oi salique, on n'avait pas dû à une princesse étrangère la du royaume; mais il appuya inion de principes subversifs fondamentales de l'état, lois onnaissait la sagesse, et qu'il t avec vigueur dans l'ouvrage : IV. *Disputatio de controversationis regie inter patrum tem, atque in universum de cessionis regie in regno Gal-*ancfort, 1585, in-8°. Il y étane manière incontestable les de Henri IV à la couronne, les prétentions du cardinal de n, son oncle, que les ligueurs nt placer sur le trône. Les ou-suivants d'Hotman ne font artie de la collection de ses . V. *L'anti tribonian*, ou *Dis-*sur l'étude des lois, 1567, ; traduit en latin, Hm-1647, in-8°. Il l'entreprit à nde du chancelier de l'Hopital, etourner les jeunes gens de la e de Tribonien, et les ramener à e Code. VI. *De furoribus gal-*cedo admiralii Castilonii at-*strium virorum, ab Ernesto*undo Friso, Edimbourg, in-4°, rare; Londres, 1575, Leyde, 1619, in-8°, et enfin

Amsterdam, 1641, in-8°, avec l'*O-rigo et historia Belgicorum tumultuum*. La traduction française, Bâle, 1573, petit in-12, est plus rare que l'original. On a long-temps attribué cette satire violente à Théodore de Bèze ou à Hubert Languet. VII. *Papæ Sixti V, fulmen brutum in Henricum regem Navarrae et Henricum Borbonium principem Condæum vibratum, cujus multiplex nullitas ex protestatione patet*, 1585, 1586, 1602, 1603, in-8°; traduit en français, 1585, in-8°. Hotman y démontre l'injustice et la nullité de la bulle d'excommunication lancée par Sixte V contre Henri IV. Cette pièce est très satirique; il en fut récompensé par un brevet de conseiller d'état. VIII. *Des Lettres latines*, publiées par Jean-Guill. Milius, Amsterdam, 1700, in-4°. Ce recueil en renferme plusieurs de Jean Hotman, son fils.

W—s.

HOTMAN (ANTOINE), frère du précédent, fut un catholique zélé, et joua un rôle assez remarquable dans les troubles de la ligue. Il écrivit en 1585 un libelle pour appuyer les prétentions du cardinal de Bourbon au trône; question dans laquelle il eut son frère pour adversaire. Il fut nommé, en 1591, avocat-général au parlement de Paris, après la mort de Jean le Maire: il revint enfin de ses égarements, soutint avec courage les droits de Henri IV, eut la consolation de voir la capitale ouvrir ses portes à son souverain légitime, et mourut presque subitement en 1596. On a de lui: I. *Traité de la dissolution du mariage pour cause d'impuissance et froideur de l'homme et de la femme*, 1581, in-8°; deuxième édition, Paris, Patisson, 1595, in-8°. avec des additions; *ibid.*, 1610, in-8°. Hotman composa cet ouvrage à la prière

d'Etienne de Bray, son parent, accusé d'impuissance; et il s'y élève avec force contre l'usage du congrès et des enquêtes ordonnées alors en pareil cas par les tribunaux. Etienne Pasquier, avocat de la femme de De Bray, réfuta l'ouvrage d'Hotman par un *Mémoire* dans lequel il prouve que les lois civiles et ecclésiastiques autorisent les femmes à se pourvoir en séparation, dans le cas d'inhabilité de leurs maris, et que par conséquent elles doivent être admises à en fournir la preuve. Un certain Vincent Tagerieu, Angevin, s'appropriâ l'ouvrage d'Hotman, et le publia avec quelques additions sous ce titre : *Discours sur l'impuissance de l'homme et de la femme*, Paris, 1611 et 1612, in-8°. L'illustre président Bouhier, et Boucher d'Argis, ont publié aussi des écrits sur la même matière. (Voyez BOUCHIER, BOUCHER-D'ARGIS, et PASQUIER.) II. *Les droits de l'oncle contre le neveu, en faveur du cardinal de Bourbon*, 1585, in-8°. III. *Traité de la loi Salique*, Paris, 1597, in-4°. Ce dernier ouvrage est la réfutation du précédent. IV. *De veteri ritu nuptiarum*, inséré dans le tome premier des *Œuvres* de François Hotman, et dans le recueil de Brisson : *De ritu nuptiarum et jure connubiorum*. (V. Barn. Brisson.) V. *Dialogus de Barbâ et Comâ*, Anvers, 1586, in-8°; et dans le tome premier des *Œuvres* de François Hotman. VI. *Traité des Droits ecclésiastiques, franchises et libertés de l'Eglise gallicane*, dans le recueil des *Opuscules françaises* de Hotman.— Jean HOTMAN-DE-VILLIERS, fils de François, et non pas d'Antoine, comme on l'a dit dans le *Dictionnaire universel*, fut employé à différentes négociations en Allemagne, pendant les années 1610 et 1611, et s'acquit

la réputation d'un homme d'état prudent et habile; on n'a pu découvrir la date de sa mort. On a de lui : I. *Anti-Chopinus imò potius epistola congratulatoria Mag. Nicodemi Turlupini ad magn. Renatum Chopinum de Chopinis, s. unionis advocatum incomparabilissimum in supremâ carâ parlamenti*, Anvers, 1592, 1593, in-8°. C'est une critique en style burlesque du *Discours* dans lequel Chopin avait cru justifier la conduite de la cour de Rome à l'égard de Henri IV. II. *Traité des devoirs de l'ambassadeur*, Paris, 1602 et 1604, in-8°. III. *L'anti-Colazon*, in-8°. Il s'y justifie, contre le reproche que lui avait fait un gentilhomme de Bretagne nommé Colazon, d'avoir pris dans le *Legatus* de Ch. Paschal, toutes les idées développées dans son *Traité* de l'ambassadeur. IV. *Présent royal de Jacques I^{er}, au prince Henri son fils*, traduit du latin, Paris, 1603, in-8°. V. La *Préface de l'histoire* du président de Thou, traduite en français, Paris, 1604, in-8°. On conserve à la bibliothèque du roi un volume de ses *Lettres et négociations*. Les *Opuscules françaises* de François, Antoine et Jean Hotman, ont été recueillies à Paris, 1616, in-8°.

W—s.

HOTTINGER (JEAN-HENRI), célèbre orientaliste et théologien protestant, naquit à Zurich en 1620 : le succès avec lequel il commença ses études fit juger de ce que les lettres devaient en attendre. Voiklin, professeur de cinquième, sous lequel il étudiait, s'exprimait ainsi à son égard dans une composition de sa classe : *Licet verò statura sit exigua, animi tamen magnitudine et virtute cedit nemini*. Lorsqu'Hottinger eut achevé ses études, les curateurs du gymnase de Zurich résolurent de lui faire parcourir

ersités les plus renommées, il y continuât ses cours académiques. Il quitta Zurich en 1638, enève, où il entendit Frédéric, et accompagna le jurisconsulte Hen. Alting, en France et en Hollande, où fut le lieu qu'il choisit sa résidence. Cette ville comptait ses professeurs Hen. Alting, beaucoup d'autres connaissances celle des langues orientales ne devait être plus agréable

Hottinger, dont le goût était pour ce genre d'études. Il profita des leçons de Math. Pasor, d'arabe. Le fils d'Alting lui, vers le même temps, de se auprès du célèbre Golius, qui était un jeune homme propre à dans ses travaux. Golius gardé comme le plus habile de son temps. Une pareille fortune était une fortune pour : aussi accepta-t-il sans hésitation de se rendre à Leyde en 1639. Il n'était pas un maître habile, une riche bibliothèque, et put en outre profiter de la bibliothèque d'un Mahométan, pour et le turc : c'est sans doute Ibn Ali, dont il parle dans ses ouvrages, et qui était de Maroc. Aucun avantages ne fut négligé ; et pendant quatorze mois de séjour à Leyde, il copia un assez grand nombre de manuscrits pour son usage. En 1641, Guil. Boswell ayant été nommé ambassadeur des états-généraux à Constantinople, quelques personnes, entre autres, lui firent accepter pour chapelain. Golius, par ses heureuses dispositions de son esprit et de son savoir précoce et de son goût, attendait de grands résultats de son séjour parmi les Turcs, soit pour l'histoire et l'état de l'église grecque, soit pour l'acquisition de manuscrits et orientaux. Mais ces pro-

jets s'évanouirent par l'opposition qu'y mit le sénat de Zurich ; et Hottinger revint dans sa patrie, après avoir visité l'Angleterre et la France, où il fréquenta le célèbre J. Usher, J. Selden, Pockoke, Wheloc, Hug. Grotius, etc. etc. L'année suivante, en 1642, il fut nommé professeur d'histoire ecclésiastique, puis de théologie et de langues orientales, en 1648. Ses services et son mérite lui valurent de nouvelles faveurs du sénat de Zurich ; et, en 1653, on lui conféra les chaires de professeur ordinaire de rhétorique et de logique, et de professeur extraordinaire de théologie de l'Ancien Testament et de controverse. Il était à peine en possession de ces emplois, depuis deux années, lorsque l'électeur palatin, voulant donner quelque lustre à l'académie de Heidelberg, obtint, après bien des démarches, que Hottinger vint y passer trois ans. Avant de s'y rendre, notre savant se fit recevoir docteur en théologie, à Bâle. Il professa les langues orientales et la théologie de l'Ancien-Testament, à Heidelberg, et eut la direction du collège de la Sapience que l'électeur venait de rétablir. Son séjour dans le Palatinat se prolongea jusqu'en 1661, époque à laquelle il revint à Zurich, comblé des faveurs du prince, et honoré du titre de son conseiller ecclésiastique. A son retour, il reçut du sénat de nouvelles marques d'estime ; et ayant été élu recteur de l'université, on lui conserva ce titre pendant le reste de sa vie, quoiqu'il ne se donnât que pour deux ans. En 1664, il fit un nouveau voyage en Hollande et en Allemagne. Sa réputation était telle que les plus célèbres académies cherchaient à se l'attacher. En 1667, les états de Hollande lui firent des propositions si avantageuses, qu'il consentit à aller professer à Leyde. Avant son dé-

port, il entreprit un petit voyage pour visiter un lieu qu'il possédait à deux lieues de Zurich, sur les bords de la Linath. Il s'embarqua le 5 juin 1667, avec sa femme, trois de ses enfants, deux amis, et sa servante. A peine le bateau qui les portait avait-il avancé de quelques pas, qu'il alla donner contre un pieu, et chavira. Tous les passagers furent submergés. Hottinger parvint à se sauver ainsi que ses deux amis; mais apercevant sa femme et ses enfants entraînés par les flots et près d'être engloutis, il vint à leur secours avec ses deux amis, et périt victime de son amour: sa fille aînée et la plus jeune, un de ses fils, et un des amis, eurent le même sort. L'autre échappa avec sa femme et sa servante. Malgré la multiplicité de ses emplois et sa mort prématurée, Hottinger a publié un grand nombre d'écrits. Nous n'indiquerons ici que ses principaux ouvrages, dont la liste complète, composée de trente-trois articles, se lit dans les *Mémoires* du père Nicéron, tome viii. I. *Exercitationes anti-Morinianæ de Pentateucho Samaritano ejusque uidentia* AMSTÆDAMI, Zurich, 1644, in-4°. L'auteur combat vivement l'opinion du père Morin, qui défendait l'authenticité du Pentateuque samaritain, et le préférait au texte hébreu. Goliin lui avait procuré le manuscrit même de ce pentateuque dont se servait Louis de Dieu pour réfuter le père Morin. Hottinger profita aussi des notes critiques de Louis de Dieu. II. *Brotematunn linguæ Sanctæ libri duo, cum appendice aphorismorum ad lectionem Bibl. hebrææ*, ibid., 1647. III. *Thesaurus philologicus seu Clavis Script. quæ quidquid ferè Orientalium, Hebræorum maxime et Arabum habent monumenta de religione ejusque variis speciebus,*

judaismo, samaritanismo, muhamedisimo, gentilismo; de theologia et theologis, verbo Dei, etc., breviter et aphoristicè ita reseratur et aperitur, ut multiplex inde ad philologiam et theologiam studiosos fructus redundare possit, ibid., 1649; réimprimé avec des caractères samaritains, hébreux et syriaques, en 1651, par les soins de J. Halicz; 3^e édition, 1656. IV. *Historia ecclesiastica N. T.* Cet ouvrage est divisé en neuf parties qui ont paru successivement, 1^{re}. et 2^e. 1651; 3^e. 1653; 4^e. 1654; 5^e. 1655; 6^e. 1664; 7^e. 1665; 8^e. 1666; 9^e. 1667. Elle commence à Jésus-Christ et s'étend jusqu'à la fin du 16^e siècle. Hottinger donne un texte très bref, où il traite aussi de l'histoire des mahométans et des juifs, et le développe dans de très longues notes, dont le mérite principal consiste dans la multiplicité des citations. Il devait conduire cet ouvrage jusqu'à son temps, et tracer une histoire complète de la réformation, d'après de nombreux matériaux inconnus jusqu'alors; la mort l'empêcha d'achever ce travail. V. *Historia orientalis ex variis monumentis collecta*, ibid., 1651, in-4°. 2^e édition, 1666. Cette histoire se compose de six morceaux ou mémoires; 1^o. du mahométisme, des causes qui l'ont établi, et de celles qui le conservent; 2^o. du sacracénisme ou de la religion des anciens arabes; 3^o. du chaldæisme; 4^o. de l'état des chrétiens et des juifs lors de l'apparition de Mahomet; 5^o. des diverses sectes mahométaines; 6^o. généalogie de Mahomet, tirée du Tarykh benî Adum. VI. *Grammaticæ chaldæo-syriacæ libri duo*, ibid., 1652. VII. *Analectica historico-theologica, octo dissertationibus proposita*. (M huit dissertations traitent de la nécessité de la réformation; des bible

ntes de Paris ; cet opuscule
 ja paru séparément, à Zurich,
 4, in-4°); du jubilé judaïque
 et papal; des opinions des
 et des arabes, touchant les
 ments de terre; de l'usage de
 e hébraïque contre les catholi-
 les anabaptistes; de l'usage de
 e arabe en théologie, en mé-
 en jurisprudence, en philoso-
 en philologie: introduction à
 re des Péres; de l'usage des
 VIII. *Dissertationum miscel-*
pentus : 1°. *de abusu Pa-*
 1°. *Catalogus scriptorum ec-*
icorum suppositiorum; 3°. *en*
philosophiæ historiciæ; 4°. *m*
helveticum; 5°. *Methodus*
historias Helveticas, ibid.,
 in-8°. Des cinq pièces dont se
 ce volume assez rare, les trois
 es offrent peu d'intérêt. La
 est un abrégé, souvent fautif,
 is et de Rivet. La dernière, qui
 la plus grande partie du vo-
 termine par un discours d'Hot-
 dans lequel il célèbre la ville
 ch, sa patrie, et en trace l'his-
 ccincte. IX. *Diss. de subsidiis*
eos sacræ, ubi prolizè de
verborum institutionis cænæ
icæ, ibid., 1654, in-8°. X. *Ju-*
ræorum leges 261, *juxta le-*
saicæ ordinem atque seriem
ipæ, etc. XI. *Smegma orien-*
adibus barbarismi contemptui
im linguarum oriental. op-
 1, Heidelberg, 1657, in-4°. *mp-*
ptuarium, sive Bibliotheca
lis, etc., ibid., 1658. Nous
 ous ces deux ouvrages, parce
 s'en forment réellement qu'un
 risé en 2 tomes. Le *Smegma*
 premier titre est, *De usu lin-*
n orientalium in rebus sacris,
 pose de huit chapitres dans les-
 auteur expose le motif de l'ou-

vrage; il combat l'espèce d'oubli, de
 mépris où restent les langues orien-
 tales, et démonstre l'avantage qu'on
 en peut tirer pour la parfaite intelli-
 gence du texte sacré. Ces langues sont
 l'hébreu, le chaldéen, le syriaque, la
 persan, le copte et l'éthiopien : il exa-
 mine chacune de ces langues en par-
 ticulier, et établit les ressources que
 chacune d'elles peut offrir à la philo-
 logie sacrée. Le huitième chapitre
 plus étendu que les autres, traite de
 l'usage des langues orientales pour la
 théologie historique. Hottinger y donne
 l'histoire des patriarches et des pro-
 phètes jusqu'à Josué, tirée des auteurs
 orientaux. La *Bibliotheca orientalis*
 porte, au haut des pages, ce titre :
Smegmat. lib. III, p. 11, quoique
 les huit chapitres dont nous venons
 de parler, ne composent que le 1^{er}.
 livre du *Smegma*. Peut-être Hottinger
 devait-il remplir cette lacune du 1^{er}.
 livre à la deuxième partie du 1^{er}. par
 quelque ouvrage qui n'aura pas vu
 le jour; ou bien aura-t-il changé de
 dessein, car il travaillait sans avoir
 de plan bien fixe. La *Bibl. orient.* con-
 tient sous divers chapitres un cata-
 logue des ouvrages composés en hé-
 breu, en arabe, en syriaque, en sa-
 maritain, en copte et en éthiopien.
 L'Appendix offre un catalogue incom-
 plet et imprimé très incorrectement
 des manuscrits arabes de la biblio-
 thèque de l'Escurial, et les catalogues
 des manuscrits orientaux légués par
 Scaliger à la bibliothèque de Leyde,
 possédés par Erpenius, et rapportés
 d'Egypte par J. B. Raymundi. XII.
Grammatica 1^{re} ling. hebr. chald.
syr. et arab. harmonica, ibid., 1657,
 in-8°. Hottinger rapporte les principes
 de ces diverses langues à l'hébreu,
 dont il les fait dériver. XIII. *Cippi*
hebraici, etc., ibid., 1659, in-8°. 1661,
 1662. C'est un traité écrit en

hébreu par un anonyme, dont Hottinger publie le texte et la traduction avec des notes. Il y a joint deux dissertations : l'une, *De variis Orientalium, Hebræorum cum primis inscriptionibus* ; l'autre, *De summis orientalium, Judæorum maxime et Muhammedanorum* : l'édition de 1662 contient le catalogue des ouvrages imprimés d'Hottinger. XIV. *Primitiæ Heidelbergenses*, ibid., 1659, in-4°. C'est un recueil de six dissert. prononcées par l'auteur, ou composées pendant son séjour à Heidelberg. La cinquième traite *De sabbatismo judaico, christiano, mariano, muhammedico, gentili*. XV. *Dissert. theolog. philolog. fasciculus*, ibid., 1660. Ces dissertations sont au nombre de quatre : la première a pour objet la résurrection des morts ; la seconde, les signes de l'église visible ; la troisième, les traductions de la bible en langues orientales modernes ; la quatrième, les divers noms de Dieu chez les Orientaux. On trouve, jointes à ce volume, huit autres dissertations déjà publiées séparément. XVI. *Etymologicon orientale, sive Lexicon harmonicum heptaglotton ; cum præfatione de gradibus studii philologici et apologetico brevi contra Abr. Ecchellensem*, ibid., 1661, in-4°. Les sept langues qu'on y compare sont l'hébreu, le chaldéen, le syriaque, l'arabe, le samaritain, l'éthiopien et le rabbinique. Dans l'Apologie, Hottinger réfute Abraham Ecchellensis, qui avait accusé Hottinger, Selden, Louis de Dieu et autres, d'avoir mal compris les langues orientales, et de les avoir faussement appliquées à l'interprétation de l'Écriture. XVII. *Epitome utriusque juris judaici, aphorismis Maïmonides exhibita*, ibid., 1661. XVIII. *Compendium theologiæ christianæ ecclesiarum orientalium,*

Syrorum cum primis, Æthiopum, Arabum et Ægyptiorum. XIX. *Compendium Theatri ismaëlitici sive saracenicici*, ibid., 1662, in-8°. Hottinger parle souvent dans ses ouvrages d'un *Theatrum mohammedicum*, qui devait être un traité complet sur le mahométisme ; il aurait été divisé en cinq parties, dans lesquelles il aurait traité de la *Théologie des musulmans* ; de leur *régime politique*, tant avant qu'après la venue de Mahomet ; de leurs *études* ; de leurs *forces militaires* ; de leurs *mœurs et coutumes*. Ayant été détourné de ce projet par d'autres travaux, il publia ce volume, qui n'est que l'abrégé du grand ouvrage. A ce *Compendium* se trouve jointe une *Topographia ecclesiastica orientalis*, où sont expliqués les noms, les dogmes, et l'état des diverses églises d'Orient. XX. *Bibliothecarius tripartitus*, Zurich, 1664, in-4°. C'est un Traité des fonctions de bibliothécaire, des bibliothèques anciennes et modernes ; de la manière de disposer une bibliothèque et d'en dresser le catalogue. C'est dans cette compilation défectueuse que se trouvent ses Vies de quelques philosophes célèbres, tirées de Léon l'Africain. Outre les livres que nous venons de citer, Hottinger en avait composé plusieurs autres, dont quelques-uns sont restés manuscrits, et existent dans la bibliothèque des Chanoines, à Zurich, avec toute sa correspondance. Hottinger obtint, de son vivant, une réputation prodigieuse et qui paraissait méritée. En effet, il joignait à la connaissance de l'hébreu et de ses dialectes, de l'arabe et des langues anciennes, une immense érudition, fruit d'une heureuse mémoire et de vastes lectures. Pénétré de l'avantage qu'on pouvait tirer, pour la théologie et l'intelligence du texte sacré, de l'étude des

ientales et des monumens de l'Orient, il ne cessa de propager ce genre d'é-
 is son savoir n'était point
 né d'une saine critique. Dans
 use activité, il compila plu-
 ie composa et ne discuta :
 xoit de la précipitation avec
 l'écrivait aux fautes dont
 t ses ouvrages. D'ailleurs il
 beaucoup de matières : il
 grande part aux querelles
 lise avec celle de Rome ; ce
 il permit pas d'approfondir
 sujets qu'il traitait. Sa Bi-
 : et son Histoire orienta-
 erchées à l'époque où elles
 bliées, ne présentent plus
 aujourd'hui que la littérature
 s'est enrichie d'un grand
 e traités sur l'histoire poli-
 téraire de l'Orient. On doit
 en servir avec précaution ;
 es originaux y sont donnés
 nière très fautive, et il faut
 qu'Hottinger eût pu mieux
 iqu'il ne possédât pas une
 ce très approfondie de l'a-
 s jours fussent prolongés,
 ût habité Leyde, peut-être
 nis à profit les ressources
 la bibliothèque de cette ville.
 ne de remarque qu'il a pu
 D'Herbelot l'idée de sa Bi-
 : orientale. Sa grande re-
 et sa vaste correspondance
 onsulter dans les affaires re-
 es plus importantes de son
 : même employer dans les
 olitiques. Il fut chargé de
 sions par le sénat de Zurich,
 1659 auprès du duc de
 erg, et l'autre en 1665, re-
 guerre contre les Turcs ; et
 le collège chargé d'une nou-
 action allemande de la Bible.
 les députés des jansénistes,

lors de leur retour de Rome à Paris,
 vinrent le trouver : le récit des con-
 versations qu'ils eurent avec ce sa-
 vant, rédigé par lui-même et trouvé
 dans ses papiers, a été imprimé à la fin
 de l'*Historia jansenismi* donnée par
 Leydecker. On a une vie de ce savant
 écrite en latin par J. Henr. Heidegger.
 Hottinger avait traduit aussi en arabe
 le catéchisme de la communion hel-
 vétique, et se proposait de le faire im-
 primer. J--N.

HOTTINGER (SALOMON) naquit
 en 1649, et mourut à Zurich en
 1715. Troisième fils de Jean-Henri
 Hottinger, il s'appliqua à la médecine,
 et devint professeur des mathémati-
 ques et de physique à Zurich. Il a pu-
 blié, outre un grand nombre de dis-
 sertations, l'*Analyse* de divers bains
 de sa patrie, de celui d'*Urdorf*, en
 1691, et de celui de *Baden* en 1701.
 — Son neveu, Jean-Henri HOTTIN-
 GER, né en 1680, mourut en 1756.
 Il fut aussi médecin : il a publié une
 dissertation sur les cristaux, une des-
 cription des glaciers, et d'autres ob-
 servations insérées dans les *Miscell.*
acad. nat. curios. — Le frère de
 Jean-Henri, David HOTTINGER, mort
 en 1736, occupa le premier la chaire
 d'histoire suisse à Zurich. Il s'occupa
 de la connaissance des médailles et
 des monnaies de sa patrie. En 1702,
 il a publié une dissertation *De numis*
bracteatis Tigurinis. U—1.

HOTTINGER (JEAN-HENRI), pe-
 tit-fils du théologien du même nom,
 né à Zurich en 1681, mourut à Hei-
 delberg en 1750. Il avait étudié à
 Zurich, à Genève et Amsterdam ; et il
 obtint, en 1702, la chaire de philo-
 sophie et d'antiquités à l'université de
 Marbourg. Savant distingué et versé
 dans la littérature orientale, il professa
 des doctrines mystiques, qui parurent
 dangereuses dans un instituteur de la

jeunesse. Il dut quitter sa place en 1717; et il accepta la cure que lui proposa la paroisse réformée de Frankenthal. En 1721, il obtint une chaire de théologie à l'université de Heidelberg. Nous ne ferons pas l'énumération de la longue série des écrits théologiques qu'il a publiés. U—1.

HOUARD (DAVID), né à Dieppe le 26 février 1725, se fit recevoir avocat à Paris, le 7 mars 1747. Mais ce ne fut pas à la jurisprudence pratique qu'il borna ses études et ses travaux: il voulut connaître l'origine de nos anciennes lois et coutumes; et les connaissances qu'il acquit le firent admettre en 1785 à l'académie des inscriptions et belles-lettres en qualité d'associé. Le délabrement de sa santé le détermina, en 1789, à retourner dans sa ville natale, qu'il quitta depuis pour Abbeville, où il est mort le 15 décembre 1802. On a de lui: I. *Anciennes lois des Français conservées dans les coutumes anglaises, recueillies par LITTLETON*, 1766, 2 vol. in-4°.; id., Rouen, 1779. Houard n'a pas été simple traducteur: au travail de l'auteur anglais, il a joint des observations historiques et critiques. II. *Traité sur les coutumes anglo-normandes, publiées en Angleterre depuis le onzième jusqu'au quatorzième siècle, avec des remarques, etc.*, 1776-81, 4 vol. in-4°. III. *Dictionnaire analytique, historique, étymologique et critique de la coutume de Normandie*, 1780-81, 4 vol. in-4°. Mercier de Saint-Léger en a relevé quelques erreurs dans le *Journal des savants*. IV. *Mémoire sur les antiquités galloises* (dans le tome 2. des *Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres*). Un autre mémoire qui y faisait suite avait été fourni à l'académie; mais le manuscrit a été perdu pendant la révolution. A.B—T.

HOUBIGANT (CHARLES-FRANÇOIS), prêtre de l'Oratoire, né à Paris en 1686, fit ses humanités au collège des Quatre-Nations, sa rhétorique à celui de Louis-le-Grand, son cours de philosophie à Juilly, et entra, en 1704, dans la congrégation de l'Oratoire. Ses supérieurs ne tardèrent pas à reconnaître en lui les plus heureuses dispositions pour les différentes parties de l'enseignement public: ils le destinèrent à en remplir les fonctions dans les plus célèbres établissements de la congrégation. Il professa successivement, avec le plus grand succès, les belles-lettres à Juilly, la rhétorique à Marseille et la philosophie à Soissons. Il était supérieur du collège de Vendôme, lorsque le père de Latour, général de l'Oratoire, qui possédait à un degré éminent le don de reconnaître les talents de ses confrères, et de les employer avec discernement, l'appela en 1722 à Paris, dans le dessein de lui confier les conférences de St-Magloire, qui jusqu'alors n'avaient été faites que par des hommes d'un rare mérite. Ces conférences étaient publiques: elles avaient pour objet la discussion et l'éclaircissement des points les plus importants de l'antiquité et de la discipline ecclésiastique. Le père Houbigant, pour s'y préparer, se retira près de Paris, à Notre-Dame-des-Vertus, espèce de séminaire où les jeunes gens de l'Oratoire qui avaient achevé leur cours de régence, se disposaient à la prédication et à l'exercice des diverses autres fonctions du saint ministère. L'excès du travail lui causa une maladie dangereuse, dont la suite fut une surdité absolue. Dans ce triste état, qui a duré jusqu'à sa mort, il se consacra entièrement à l'étude du cabinet, et ne vécut plus, en quelque sorte, qu'avec ses livres. Doué d'une mémoire heureuse, d'un jugement sa-

l'idée et d'un goût épuré, il sut allier à l'étude des siècles savants, les grâces et les fleurs de la littérature moderne. L'étude de l'Écriture sainte dans les textes originaux fixa principalement son choix. Dans celle de la langue hébraïque, il s'attacha de préférence à la méthode de Masclaf, qui consiste à lire l'hébreu sans points. Ce docte chanoine d'Amiens vivait encore : il se glorifia d'avoir un tel disciple, et s'impressa d'entrer en correspondance avec lui. Dès 1732, le père Houbigant publia, en un volume in-8°, les *Racines de la langue hébraïque*, en vers techniques dans le goût des *Racines grecques* de Port-Royal. Elles sont précédées d'une savante préface dans laquelle il démontre, contre les deux Buxtorf et leurs partisans, la nouveauté, l'inutilité et les inconvénients des points-voyelles. C'est un excellent dictionnaire qui, dans un petit volume, offre plus de saine critique et de lumières que beaucoup de vocabulaires d'une immense étendue. Ce savant homme était alors occupé d'une nouvelle édition de la Bible, revue sur les textes originaux et sur les anciennes versions, corrigée d'après des règles dont Louis Cappel avait donné les premiers éléments. Il en fit paraître les prolégomènes en 1746, en 2 vol. in-4°, dont l'objet principal est de prouver qu'il s'est glissé des fautes dans le texte original : mais il a soin de faire observer qu'aucune des variantes qui se trouvent dans les divers exemplaires n'intéresse en rien la pureté du dogme et de la morale ; il prouve seulement que ces fautes introduites par la négligence des copistes, quelque légères qu'elles soient, défigurent néanmoins les livres sacrés, en changeant le sens, en affaiblissent l'énergie, et y produisent des obscurités qui font le désespoir des inter-

prètes. L'auteur donne des règles pour les découvrir et les corriger. Tous les savants firent le plus grand éloge de ces prolégomènes. Le père Berthier, juste appréciateur du mérite de ces sortes d'ouvrages, s'en exprime en ces termes dans le journal de Trévoux : « On sent, à la lecture de cet ouvrage, » que l'auteur est un homme de beaucoup d'esprit, un critique capable » de saisir le vrai et de le dire ; un » écrivain qui n'a point sacrifié les » agréments du style à la multitude » des connaissances ; un savant qui » embrasse et développe en maître » toutes les parties de son sujet. » Les mêmes principes que le père Houbigant avait établis en latin, dans ses prolégomènes, il les reproduisit, en français, dans les *Conférences de Metz*. Ces conférences où les principes de l'auteur sont mis dans un nouveau jour, toujours avec la même force, le même art et la même dialectique, forment six dialogues dont les interlocuteurs sont un juif, un protestant et deux docteurs de Sorbonne. L'auteur suppose dans son *Avertissement*, qu'elles avaient été tenues à Metz, vers l'an 1712. Pour présenter le goût du public sur l'application de ses principes, il avait publié lui-même, en 1743, un *Psautier hébreu*, où ses corrections étaient insérées dans le texte même. C'est dans les mêmes vues, que pour donner une idée de sa traduction latine, il fit imprimer, trois ans après, celle des Psaumes sur une colonne parallèle à la Vulgate. Les cantiques tirés de l'Écriture sainte, qu'on chante à laudes dans les églises, y furent ajoutés dans les éditions postérieures. Dans cette version, il s'est moins éloigné de la Vulgate, et il y a conservé plus d'hébraïsmes que dans celle des autres livres de la Bible, parce que ces cantiques,

étant dans la bouche de tous les fidèles, il a cru ne pas devoir trop dépayser ses lecteurs. Elle a été traduite en français par M. Gracien, confrère de l'auteur, qui l'avait revue, et imprimée à Lyon, en 1767, in-12; elle s'y trouve placée entre l'ancienne et la nouvelle version latine, sur trois colonnes: elle est bien faite, mais l'impression est mal exécutée. Le grand ouvrage du père Houbigant, fruit de vingtans de travail, parut enfin, à Paris, en 1755, en 4 vol. in-fol. L'exécution typographique le rend un chef-d'œuvre en ce genre. Les caractères en ont été gravés exprès par Fournier le jeune, aux frais du régime de l'Oratoire, d'après les plus beaux manuscrits de la bibliothèque de St-Honoré et de celle du Roi. Le tout coûta quarante mille francs à la congrégation de l'Oratoire. L'ouvrage est imprimé sur deux colonnes, l'une en hébreu, sans points-voyelles, conformément à la belle édition d'Athias, revue en 1705 par Van-der-Hooght. Le père Houbigant n'a point inséré ses corrections dans le texte; il s'est contenté de les placer en forme de table à la fin de chaque volume. Dans le Pentateuque, les différences du texte samaritain sont à la marge des pages. La seconde colonne contient la traduction latine faite sur le texte corrigé: elle est imprimée en beaux caractères italiques pour les livres écrits en hébreu, et en caractères romains pour ceux dont il ne nous reste plus que le grec, ou qui n'ont été composés que dans cette langue. Cette traduction est d'une latinité très pure; et quoique simple, elle a de la noblesse. Aucune traduction connue, la Vulgate elle-même que l'auteur préférait à toute autre, n'aurait point convenu à son plan, et n'aurait pu faire connaître les corrections qu'il jugeait nécessaires. A la fin de chaque cha-

pitre, se trouvent des notes critiques destinées à justifier les changements faits dans le texte et dans la version. Outre les prolegomènes, réimprimés au commencement du premier volume, l'auteur a mis des préfaces à la tête de plusieurs livres de l'Écriture, soit pour aplanir les difficultés de la chronologie, concilier entre elles celles du texte hébreu et de la version des Septante, et toutes les deux avec la chronologie profane, soit pour faire sentir l'esprit du livre, soit pour en justifier l'authenticité contre les attaques de ceux qui l'ont contestée. Le père Houbigant termina ses travaux sur la critique sacrée, par un examen du psautier des Pères Capucins, où il représente le système de ces pères et de l'abbé de Vilefroy, leur maître, dans l'explication des psaumes, comme arbitraire, dangereux et diamétralement opposé au génie de toutes les langues, et en particulier de la langue hébraïque. Ils y répondirent sous le masque d'un ancien mousquetaire, et sur un ton analogue à ce titre. Le père Houbigant auquel un tel style était étranger, ne crut pas devoir leur répliquer: il garda le même silence à l'égard du père Fabricy, dominicain provençal, établi à Rome, qui, dans une lettre à l'abbé de Vilefroy, l'avait attaqué sans ménagement. Dans ses notes sur le livre de la Genèse, il avait semé les germes d'un système sur la préexistence de l'âme de J. C.: il le développa plus au long dans une dissertation, sous le titre d'*Introduction*, etc. Ce système avait pour objet d'expliquer ce que disent les anciens Pères, spécialement les Pères grecs, des fréquentes apparitions du fils de Dieu aux patriarches, avec une nature inférieure à la nature divine. Il pensait avec ces anciens Pères que l'âme de J. C. avait été créée dès le commen-

ement du monde , et que lorsque le Verbe a voulu paraître sous une forme sensible, il s'est revêtu de notre chair, et *Verbum caro factum est*. Il croyait encore qu'on ne pouvait expliquer plusieurs passages célèbres de l'Écriture sainte, et surtout des prophètes, sans admettre un état florissant et un règne temporel des Juifs, qui aurait lieu après leur conversion et avant la fin du monde. Ce sentiment ne lui était point particulier; et on sait que Bossuet lui-même, à la suite d'une longue conférence avec l'abbé Duguet, l'avait inséré dans la seconde édition de son Discours sur l'Histoire universelle, en 1682, et dans la 3^e. en 1700. Le père Houbigant avait présenté ce système avec beaucoup de force, et l'avait revêtu de preuves frappantes, à la fin de sa belle préface sur les prophètes. Mais le père de Lavalette, général de l'Oratoire, eucore tout effrayé de la commotion que les affaires du jansénisme avaient donnée à sa congrégation, et craignant que de nouveaux systèmes n'amènassent de nouveaux troubles, le décida à supprimer cette partie de sa préface. Cet endroit s'est conservé dans quelques exemplaires de l'ouvrage, qui étaient déjà imprimés, ce qui les fait rechercher de préférence. La correspondance que le père Houbigant entretenait avec plusieurs Anglais, le porta à apprendre leur langue dans un âge assez avancé: il résulta de ce nouveau travail plusieurs traductions, dont nous parlerons à la fin de cet article. Ce savant homme termina sa carrière dans la maison de la rue Saint-Honoré, le 31 octobre 1785, à l'âge de plus de quatre-vingt dix-sept ans. Quelques années avant sa mort, une chute ayant affaibli les organes de son cerveau, il avait perdu l'usage de ses facultés intellectuelles: on ne lui connaît ses inquiétudes passagères,

et l'on semblait le ramener de ses absences, en lui présentant un livre; la seule vue de ces fidèles consolateurs de sa surdité et de sa vieillesse, lui rendait la paix et presque la raison: il semblait y lire; mais ce n'était plus le même homme: il retombait bientôt après dans un état de mélancolie, et n'avait plus cet air riant, poli, affable, qui le faisait chérir de tous ses confrères. Il était persuadé que la surdité que lui avait laissée sa première maladie, venait de la maladresse des médecins; il forma dès-lors la résolution de ne plus leur donner sa confiance, et leur appliquait ce mot de Pline le naturaliste: *Discunt periculis nostris, et experimenta per mortales agunt*. Pour suppléer au défaut de l'ouïe, il avait imaginé un langage artificiel, au moyen de quelques signes de convention, avec lesquels ses confrères se faisaient entendre de lui. Les étrangers trouvaient sur sa table une grande ardoise sur laquelle ils écrivaient avec du blanc d'Espagne. Sa sagacité prévenante abrégait le travail de ses interlocuteurs: il devinait les mots dans les premières lettres, et les phrases dans les premiers mots. Si l'on trouvait quelquefois de l'embarras dans cette manière de converser avec lui, on en était bien dédommagé par l'agrément de son esprit et par la multitude de ses connaissances; il se plaisait à communiquer ses lumières, et il était accessible à tous les instants. Il était en correspondance de lettres avec un grand nombre de savants français, anglais et allemands. En Angleterre le savant Kennikot, l'évêque Lowth et plusieurs autres hébraïstes, rendirent hommage à ses découvertes. En France, le docteur Hooke, l'abbé Guénée, le père Berthier, jésuite, et l'abbé Ladvocat, s'expriment à son égard sur le

même ton d'estime. Ce dernier, quoiqu'obligé par la fondation de sa chaire en Sorbonne, de se conformer à la méthode des Massorètes, le regardait comme son maître, et n'en parlait jamais qu'avec respect. C'est ce dont on peut se convaincre par la lecture de leur correspondance imprimée, sur l'interprétation du psème *Exurgat*. Le chancelier d'Aguesseau, à qui la langue hébraïque n'était point étrangère, avant prié le P. Houbigant de lui faire passer les feuilles de son ouvrage, à mesure qu'on les imprimait; et il existe une lettre manuscrite de ce célèbre magistrat, dans laquelle il lui témoigne combien il était satisfait de son travail. Benoît XIV, auquel il avait fait présent de sa grande Bible, lui adressa un brevet très-honorable, qu'il accompagna de deux médailles d'or du plus grand module. Les vieux professeurs des universités d'Allemagne élevés à l'école des Buxtorf, attaquèrent fortement ses principes et sa méthode, contre lesquels ils firent soutenir des thèses par leurs disciples; mais M. Bahrdt, savant professeur de Leipzig, qui ne partageait pas leurs préventions, leur répondit, en 2 vol. in-4°, les prolegomènes, les préfaces, et les notes de sa Bible; il les fit imprimer à l'usage de ses disciples, en les leur recommandant comme un des ouvrages les plus propres à les introduire dans l'intelligence des livres saints. Le clergé de France lui assigna une pension de 1200 livres, sans qu'il eût fait la moindre démarche pour l'obtenir. Cette pension donnée à un homme de quatre-vingt-seize ans, qui depuis près de quarante ans passait pour le plus savant hébraïsant de l'Europe, parut un peu tardive. Peut-être même n'y aurait-on jamais pensé, si l'on n'avait cru devoir la faire servir de passe-port à celle qui fut donnée

en même temps au père Berthier, qui d'ailleurs méritait, à tous égards, une pareille distinction. Quoique le père Houbigant fût entièrement sourd, il n'était point triste ni soupçonneux, comme le sont ordinairement ceux qui ont cette infirmité; il avait reçu de la nature un caractère bienveillant, une âme ferme et vigoureuse: il y joignait un fonds de politesse et d'aménité que l'étude la plus sérieuse et ses longs travaux ne purent jamais altérer. Quoiqu'il n'eût qu'une fortune médiocre, il trouva dans son économie un fonds suffisant pour établir, douze ans avant sa mort, au petit village d'Avilly, où il avait une maison de campagne dans le voisinage de Chantilly, une école de jeunes filles, à laquelle il légua une rente annuelle et perpétuelle de 175 livres: il y avait formé une petite imprimerie dont il se servait pendant les vacances pour imprimer quelques-uns de ses ouvrages. Voici la liste de ceux qui ont vu le jour: I. *Racines hébraïques sans points-voyelles*, Paris, 1732, in-8°. II. *Prolegomena in Scripturam sacram*, Paris, 1746, 2 vol. in-4°. III. *Biblia hebraica cum notis criticis et versione latina ad notas criticis facta*, etc., Paris, 1755, 4 vol. in-fol. IV. *Veteris Testamenti versio nova*, etc., Paris, 1753, 5 vol. in-8°. C'est la traduction latine qui se trouve déjà dans la grande Bible, et avec les mêmes caractères. V. *Psalmorum versio vulgata et versio nova ad hebraicam veritatem facta*, Paris, 1746 et 1755, vol. in-16. VI. *Psalmi hebraici mendis quam plurimis expurgati*, vol. in-16 (Leyde, 1748). VII. *Proverbia, Ecclesiastes*, 1763, petit in-12. Après la traduction latine de ces trois livres, on trouve le texte dont il n'y a eu que vingt-huit pages d'imprimées, c'est-à-dire les deux premiers

des Proverbes et quatre chapitre 11. VIII. *Introduction*. 8°. Cette introduction de préface à un ouvrage int paru. Ces trois derniers ont imprimés par lui-même, agne d'Avilly. IX. *Examenier francais des révérends* uicins, Paris, sous la rubrique Haye, 1764, petit in-8°. *ences de Metz*, in-8°, t sans lieu d'impression. XI. *courte et facile contre les les juifs*, etc., traduite de le Lesley sur la 7°. édition, . *Pensées de Forbes sur* a naturelle et révélée, etc., 69, in-8°. Ces deux derniers sont accompagnés de sables qui en rehaussent le mérite. *Sermons du docteur Sheridge de Londres*, Lyon, 1712. Le traducteur a fait e des longueurs et des répétitions, quelques autres défauts dont ançais n'aurait pu s'accommoder ces ouvrages imprimés, laissé un grand nombre de s, dont nous ne ferons cone les plus intéressants : 1°. *tica hebraica*, qu'il aurait , dit-il dans ses prolégomènes, *typographi Parisienses ut ita et laudis cupidi essent.* *anière d'étudier et d'enseigner humanités*. Cet ouvrage, pour diriger les jeunes gens ire, est beaucoup plus étendu *ilio discendi* du père Jounes jugemens sur les auteurs atins y sont plus approfondis; connaître en même temps curs classiques français, à de 1720 où il fut composé. n'y parle que de la manière : il se proposait d'y ajouter e d'enseigner; mais la pu-

blication de l'excellent *Traité des études* de Rollin, l'arrêta dans son projet. La copie la plus exacte et la plus complète de cet écrit existe dans le cabinet de M. Adry. — 3°. *Traduction de l'ouvrage d'Origène contre Celse*. Cet important ouvrage s'égarra entre les mains de l'abbé Chevreuil, censeur royal, soit par négligence, soit pour quelque raison particulière qu'on ne cherchera pas ici à pénétrer. La perte en est d'autant plus fâcheuse que nous n'avons qu'une traduction très médiocre et inexacte de l'original. Celle de Houbigant était fidèle et enrichie de notes savantes qui en augmentaient beaucoup le prix. — 4°. *Vie du cardinal de Berulle, fondateur de la congrégation de l'Oratoire*. M. Lourdou, censeur royal, chargé en 1773, par le vice-chancelier Maupeou, d'examiner l'ouvrage, croyant y apercevoir quelques traits peu favorables aux jésuites, exigea des suppressions et des changements considérables, auxquels l'auteur ne voulut point se soumettre: l'ouvrage ne fut pas imprimé. Le rédacteur de cet article en a beaucoup profité dans l'*Histoire* de ce même cardinal, qu'il vient de publier. — 5°. *Traduction française du texte latin de sa grande Bible*, à laquelle il en avait joint une du *Nouveau-Testament*, le tout accompagné de notes. L'abbé Riballier, syndic de la faculté de théologie de Paris, en avait été nommé censeur: il refusa son approbation par déférence pour M. de Beaumont, archevêque de Paris, sous prétexte qu'il y avait déjà un assez grand nombre de traductions françaises de l'Écriture, et qu'il n'en voulait pas de nouvelles. Le manuscrit de cet ouvrage, appartenant à M. Villiers, ancien procureur-général de la congrégation de l'Oratoire, a dû se trouver dans la bibliothèque de M. Lecoz.

archevêque de Besançon, à la mort de ce prélat. L'abbé Contant de la Molle, qui en avait eu communication, dit, « que cette traduction est faite de main de maître, que le style en est coulant, les termes propres et énergiques, ainsi que ceux de la version latine. » — 6^e. *Traité de la venue d'Elie*, composé pour prouver qu'elle n'est pas aussi prochaine que quelques modernes se le sont imaginé. — 7^e. *Remarques sur le livre* (de M. Astruc) intitulé : *Conjectures sur la Genèse*. M. Adry, ancien bibliothécaire de la maison de St.-Honoré, a publié, dans le *Magasin encyclopédique* du mois de mai 1806, une *Notice sur la vie et les ouvrages*, tant imprimés que manuscrits, du père Houbigant; nous en avons profité pour cet article. T—D.

HOUBRAKEN (ARNOLD), peintre et graveur à l'eau-forte, né à Dordrecht en 1660, fut élève de différents maîtres, entre autres de Hoogstraeten. Amené fort jeune en Angleterre par un homme qui voulait mettre ses talents à profit, et qui s'y ruina, il trouva moyen de se tirer d'affaire par ses ouvrages, entre autres par une collection de portraits qu'il y dessina d'après Van Dyck, et qui furent gravés par Van Gunst. De retour en Hollande il joignit à la peinture la pratique de la gravure à l'eau-forte. Houbraken était instruit; outre son talent pour les arts, il avait beaucoup de goût pour la littérature, et faisait des vers fort estimés à cette époque. On a de lui en hollandais une *Vie des peintres flamands* (dont il a gravé les portraits), Amsterdam, 1718, 5 vol. in-8°. (1) Cet artiste

peignait l'histoire et le portrait. Ses compositions décèlent un homme d'esprit; son dessin est assez correct: quant à sa couleur, elle est trop rouge, et en général peu vraie. Ses fonds sont d'une bonne ordonnance, et ses draperies jetées avec goût. Ses tableaux sont peu connus en France: il y en avait un dans le cabinet du comte de Venue; et l'on a vu au Musée une belle tête de vieillard de la composition de ce peintre. Ses gravures à l'eau-forte sont d'une touche spirituelle. On a beaucoup gravé d'après lui. Il mourut à Amsterdam en 1719. P—L.

HOUBRAKEN (JACQUES), graveur, fils du précédent, né à Dordrecht en 1698, a gravé peu de morceaux d'histoire; mais on a de lui plus de 600 portraits, tous au burin: s'ils ne sont pas également bons, parce qu'il négligeait souvent les parties accessoires, qu'il abandonnait à ses élèves, cependant il y en a plusieurs qui méritent de fixer l'attention des connaisseurs. De ce nombre sont quelques-uns de ceux qui forment la collection des portraits des hommes illustres de la Grande-Bretagne, publiée par Knapton. Nous citerons ceux de George I^{er}, du prince d'Orange, de Jean Kuyper, de Jacob Van Hoorn, de Scha, de Jean Taylor, de Mieris, de Bruine, etc. Il a gravé aussi une planche capitale d'après Rembrandt pour la galerie de Dresde, représentant le Sacrifice de Manuë. Houbraken vint se fixer de bonne heure à Amsterdam, résidence qui lui plaisait tellement qu'il ne voulut pas la quitter malgré toutes les offres avantageuses qui lui furent faites pour aller se fixer à Londres. Cet artiste avait un burin hardi et facile, une grande vigueur de touche, et mettait beaucoup de variété et d'opposition dans ses tra-

(1) Je possède de cet ouvrage une traduction faite en français, mais qui n'a point été imprimée; elle nous fait connaître la venue du célèbre E. Elie, le manuscrit forme deux volumes in-4.

Le général ses portraits sentent le Houbraken, dont le caractère était extrêmement doux et qui est mort à Amsterdam vers un âge très avancé. Tanjé élève.

P—x.

CHARD (Le général JEAN-), né à Forbach, en 1740, maison paternelle à l'âge de ans, pour s'engager dans le t de Royal - allemand cavale-parvint successivement, par mérite, au grade de capitans le régiment de Bourbon. Il avait déjà fait alors la plus partie de la guerre de sept Allemagne; et dès que la paix se, il suivit son régiment en où il reçut à la joue un coup dont il conserva la cicatrice vie. Houchard était lieutenant et chevalier de St.-Louis, au où la révolution éclata. Il en a la cause avec enthousiasme, et la plus grande partie de on appelait alors officiers de, et il obtint bientôt le grade el. Employé, en 1792, sous es de Custine, il se distingua usieurs occasions à la tête d'un t de chasseurs à cheval, de ns la même année, maréchal-), lieutenant-général, et rem-istine dans le commandement iées de la Moselle, du Nord Ardenues. Il y obtint quelccès, et rendit surtout de services à la nouvelle répu-par la victoire qu'il rem-Hondschoote les 8 et 9 sep-1795. Cette victoire obligea ais à lever le siège de Dun-, et fit échouer les projets des our l'envahissement de la : mais les soupçonneux dé-es qui gouvernaient alors ne pas satisfaits d'aussi grands

avantages; ils prétendirent que l'armée anglaise toute entière devait tomber dans les mains des Français, et ils accusèrent Houchard de n'avoir pas suivi les instructions qui lui avaient été envoyées par le comité de salut public. Arrêté et conduit à Paris, il fut traduit devant le redoutable tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort le 17 novembre 1793. Quelques historiens ont dit qu'après avoir dénoncé Custine, son bienfaiteur, afin de le remplacer dans le commandement de l'armée, Houchard avait lui-même été victime d'une délation aussi méprisable; mais cette assertion n'a pas été prouvée. Il a paru à Strasbourg, en 1809, une *Notice historique et justificative sur la vie militaire du général Houchard, par son fils*, in-8°.

M—D L.

HOUDARD. Voy. LAMOTTE.

HOUDETOT (ÉLISABETH-FRANÇOISE-SOPHIE-DE LA LIVRE DE BELLE-GARDE, comtesse d'), née vers 1730, était fille d'un fermier général et belle-sœur de M^{me}. de la Live d'Épinay (Voy. ce mot, tom. XIII, pag. 210). Elle épousa, en 1748, un gentilhomme d'une des plus anciennes maisons de Normandie, qui est mort lieutenant-général, dans un âge fort avancé. M^{me}. d'Houdetot, recommandable par son caractère, distinguée par son esprit; aimant et cultivant les lettres, sans avoir les prétentions de femme-auteur; douée même d'un talent naturel pour la poésie, qu'elle cachait autant qu'elle le pouvait avec cette modestie qui sied si bien à son sexe; enfin ayant mérité d'avoir et ayant eu beaucoup d'amis, aurait échappé à la célébrité qu'elle redoutait, sans l'indiscrétion de Rousseau et l'espèce de publicité de sa liaison avec Saint-Lambert. Elle inspira au ples fameux da

tous les écrivains genevois une passion dont il a (dans la deuxième partie de ses *Confessions*) peint les transports en traits de feu , tels qu'il les avait sentis. L'histoire de cet amour si ardent , et qualifié par lui-même si malheureux ; qui fut , dit-il , le premier et l'unique en toute sa vie , est écrite avec un charme particulier. C'est là qu'on retrouve Rousseau tout entier. Il venait de créer sa Julie , avec une ivresse , un délire qui donnaient l'essor en quelque sorte à ce besoin d'aimer qu'il n'avait pu satisfaire encore (ce sont ses expressions) , et dont il se sentait dévoré. Ce fut alors , dans la vallée de Montmorency , embellie elle-même par le printemps , qu'il connut la jeune belle-sœur de M^{me}. d'Épinay , et qu'il éprouva pour elle une exaltation de sentiment , qu'on doit renoncer à peindre après lui. Dès-lors , voulant penser à sa Julie fantastique , il ne pouvait plus penser qu'à M^{me}. d'Houdetot. Elle n'avait aucun des caractères de la beauté physique ; mais l'imagination de Rousseau prêtait à tout des formes et des couleurs enchanteuses , quand la passion s'en mêlait. Sa composition finie , il lui adressa le manuscrit original de son ouvrage. M^{me}. d'Houdetot avait à Sannois une maison de campagne , ornée sans luxe , et uniquement pour satisfaire ses goûts. Son jardin offrait à chaque pas les bustes des grands hommes qu'elle affectionnait davantage , avec des inscriptions en vers qu'elle avait composées. Marmontel , parlant à-la-fois , dans ses *Mémoires* , de l'amie de Saint-Lambert , et de Saint-Lambert lui-même , qui avait à Eau-bonne une maison peu éloignée de celle de M^{me}. d'Houdetot , appuie de son témoignage l'éloge qu'ont fait tant de contemporains , d'une société où l'esprit , le bon goût , l'amour des let-

tres , toutes les qualités du cœur attachaient et attachaient ceux qui avaient le bonheur d'y être admis , c'est-à-dire l'élite des différentes classes parmi les Français et les étrangers. « Jamais , » dit-il , deux esprits et deux âmes » n'ont formé un plus parfait accord » de sentiments et de pensées... ; aimable empressément à bien recevoir leurs amis... ; politesse libre , aisée , attentive , d'un goût exquis , venant du cœur , allant au cœur , et qui n'est bien connue que des âmes sensibles » (tome III). La douceur de l'existence de M^{me}. d'Houdetot ne fut troublée , s'il faut en croire un autre de ses panégyristes , M. Suard , que dans les dix dernières années de sa vie , et par des contrariétés , des peines passagères : ceux qui l'ont aimée , qui ont été aimés d'elle , doivent jouir de cette pensée. Payant la dette des souvenirs , dans l'âge où il ne reste plus guère autre chose , elle prodigua les soins les plus assidus et les plus généreux au chantre des *Saisons* , qui , tombé dans une sorte d'enfance , ne cessait de se plaindre de cette amie si dévouée et mourut dix ans avant elle. Le temps , qui légitime ou sanctionne tant de choses , fit jusqu'à la fin regarder comme respectable , dans l'opinion du monde , leur attachement mutuel , dont , suivant les mœurs du siècle , on vantait déjà la constance à l'époque où Rousseau écrivait ses *Confessions*. Il fallait un effort pour se persuader que Saint-Lambert n'était pas de la famille de M^{me}. d'Houdetot , et qu'il n'avait dans sa maison que les droits de l'amitié. Elle conserva jusqu'au terme de sa longue carrière , sa bonté , son activité de sentiments et d'imagination , son goût pour les plaisirs de l'esprit , et jusqu'à son talent aimable pour la poésie. On connaît d'elle un

and nombre de petites pièces s , inspirées par les circonstances , et dont plusieurs ont mérité de survivre. Dans toutes on trouve de la grâce , du trait , de la vérité. A ses derniers moments , elle fut entourée de ses nombreux enfants , et mourut sans agonie , le 28 janvier , à l'âge d'environ quatre-vingt-trois. — M^{me}. la vicomtesse d'Hou- (née Perriuet de Faugues) , fille de la précédente , mourut très jeune d'une affection de poitrine. C'est à peu de jours avant sa mort , qu'elle fit la jolie réponse à quelqu'un qui lui demandait : « A quoi rêvez-vous ? » *Je me regrette*. On a d'elle une collection de *Poésies* imprimées à très grand nombre d'exemplaires , chez Didot , 1782 , in-18 de 55 pages. On trouve en tête une Notice sur la personne de l'auteur par M. de Bienne , évêque de Sens. I.—F.—E.

HOUDRY (VINCENT) , jésuite , né en 1651 , à Tours ou aux environs de cette ville , fut destiné d'abord à l'enseignement , et professa l'humanité , la rhétorique et la philosophie ; il s'appliqua ensuite à la prédication , et occupa , trente ans , les chaires des principales villes du royaume. Il partagea le reste de sa vie entre la prière et les travaux littéraires ; parvint à un âge très avancé , sans cesser de jouir de la santé , la plus ferme , avantage qu'il paraît avoir moins dû à la force de sa constitution qu'à la régularité de sa vie ; et mourut à Paris , au col-de-Louis-le-Grand , le 29 mars 1735 , dans sa 84^e. année , avec le respect , dit-on , de ne pas pousser sa vie à un siècle. C'était un homme d'un travail laborieux : il passait les heures de la journée à lire ou à écrire ; et cependant , jamais il ne

se servit de lunettes. Travaillant avec une extrême facilité , il ne retouchait presque jamais ses ouvrages : c'est à dire assez qu'ils sont écrits d'un style lâche et diffus. On a de lui : I. Des *Poésies latines* , parmi lesquelles on cite un *Poème sur l'imprimerie* , et un autre de la *Collation* , où l'on remarque , dit-on , des descriptions très agréables de la fraise , du melon , etc. II. Des *Sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne* , Paris , 1636 et années suivantes , 20 vol. in-12 ; on doit y joindre : *Traité de la manière d'imiter les bons prédicateurs , avec les tables pour les différents usages qu'on peut faire des sermons sur tous les sujets* , etc. , Paris , 1702 , in-12. Ce recueil n'est point estimé. III. *Bibliothèque des prédicateurs* , Lyon , 1712-33 , 29 vol. in-4^e. avec les suppléments. Le traité du P. Gisbert , *De l'éloquence chrétienne dans l'idée et la pratique* , forme le vingt-deuxième volume (V. GISEBERT , tom. XVII , pag. 470). L'édition de Liège , 1716 , 4 vol. in-fol. , ne contient pas les suppléments. Cette vaste compilation a été traduite en allemand , Augsbourg , 1739 , in-fol. M. Brunet en a indiqué la division et l'ordre des volumes dans son excellent *Manuel du libraire*. L'auteur a mis à contribution les grammairiens anciens et modernes ; mais on lui reproche de n'avoir pas montré assez de discernement dans le choix des morceaux qu'il rapporte. L'ouvrage du P. Houdry , malgré ses défauts , est utile aux ecclésiastiques ; mais le *Dictionnaire apostolique* du P. Hyacinthe Montargon , rédigé sur le même plan , peut leur en tenir lieu. W—s.

HOUEL (J. P. L. L.) , peintre et graveur , naquit à Rouen en 1735. Il studia d'abord l'architecture dans

cette ville, et ensuite la peinture chez Descamps. S'étant décidé pour la gravure, il vint à Paris se mettre sous la direction de le Mire; mais son penchant naturel le reportant à l'étude de la peinture, il quitta le Miro pour entrer dans l'atelier de Casanova. Curieux de voir l'Italie, il entreprit le voyage de cette contrée, et parcourut le royaume de Naples, la Sicile, et les îles de Malte et de Lipari, autant en observateur qu'en artiste et en naturaliste. Ce fut dans ce voyage qu'il amassa les matériaux de son grand ouvrage. De retour en France, il se fit agréer à l'Académie de peinture comme peintre de paysage. Jaloux d'exécuter le projet qu'il avait conçu, de publier ses recherches et ses observations, de graver les vues et les sites pittoresques, ainsi que les monuments qu'il avait dessinés, et sentant que le genre de la taille-douce était trop long et trop difficile pour remplir l'objet qu'il se proposait, il résolut de se borner à celui du lavis. Il se servit en partie des procédés de Leprince, auxquels il ajouta quelque chose de son invention, et vint à bout, à force de travail, d'exécuter à lui seul, en ce genre, les 264 planches de cet ouvrage, et d'écrire le texte des 4 volumes in-folio dont il est composé, dans l'espace de six années, c'est-à-dire de 1782 à 1788. Cet ouvrage, sans être supérieurement écrit, renferme un grand nombre d'observations curieuses et intéressantes, tant sur les mœurs et le costume, que sur l'histoire naturelle : la partie des volcans surtout y est fort étendue. Les principaux monuments, les théâtres, cirques, amphithéâtres, aqueducs, vases, statues, bas-reliefs, monnaies, etc., y sont représentés dans le plus grand détail. Houel a publié aussi un extrait in-8°, du

même livre, avec un très petit nombre de planches, intitulé comme le grand : *Voyage pittoresque de Sicile, de Malte et de Lipari*. On a de lui un autre ouvrage grand in-4°, orné de 18 planches dessinées et gravées par lui à l'eau-forte, intitulé : *Histoire naturelle des deux éléphants, mâle et femelle, du musée de Paris*, etc. On y trouve des détails assez intéressants et curieux sur ces animaux. Houel a gravé aussi, toujours pittoresquement, différents sujets analogues aux circonstances. Il se délassait de ses travaux pittoresques par la poésie : il a produit une foule de pièces de vers médiocres qu'il lisait dans les sociétés, mais qui heureusement n'ont point été imprimées. Houel était d'un caractère fort gai, d'un commerce très doux et parfaitement honnête. Il est mort à Paris, le 14 novembre 1815, âgé de soixante-dix-huit ans, regretté de tous ceux qui l'ont connu. P—E.

HOUGHTON (Le major), voyageur anglais, mérite une place dans cette Biographie comme martyr de son zèle pour les progrès de la géographie. Il avait résidé quelque temps chez le consul anglais dans l'empire de Maroc, et ensuite, en 1779, à Gorée, sur la côte d'Afrique, comme major du fort de cette île. La connaissance qu'il avait ainsi acquise des mœurs des Maures et des Nègres, l'engagea en 1789 à offrir ses services à la société d'Afrique qui venait de s'établir à Londres. Le comité le chargea de déterminer le cours du Niger, et, s'il était possible, la source et l'embouchure de ce fleuve mystérieux, de visiter les villes de Tombut et de Houssa, dans l'intérieur du continent, et de revenir ensuite par le désert : mais ce projet était subordonné aux circonstances. Houghton

: 16 octobre 1790, et arriva novembre à l'embouchure de bie. Il remonta le fleuve jus- e distance de 900 milles de , et s'avança ensuite par terre nord est, traversant plusieurs es nègres, tantôt bien, tan- reçu. Le premier septembre il était à Simbing, village sur ière du pays de Bambouc : il é; son domestique nègre ne pas le suivre dans le territoire ures. Cependant Houghton ne pas courage, ainsi que le té- une lettre qu'il écrivit de ce la dernière que l'on ait reçue

Un peu plus loin, à Jarra , ontière du Ludamar, il fit con- ice avec des marchands maures aient acheter du sel à Tisshit, journées plus au nord dans le désert, et leur offrit un fusil et ie pour qu'ils le menassent avec n ignore s'ils le trompèrent sur e à tenir, ou s'ils avaient dessein arer dans le désert : mais au e deux jours, Houghton, soup- it leurs intentions, refusa d'al- us loin ; ils le volèrent, et lonnèrent. Il revint à pied par rt. A son arrivée à Jarra, il pas mangé depuis quelques Plusieurs bruits différents cou- sur sa mort; mais il paraît au- ui certain qu'il mourut d'une erie. Son corps fut traîné dans s; et l'on montra de loin à -Park l'endroit où il était resté épulture. On chercha vaine- recouvrer ses papiers. Sa ca- he a été en partie attribuée à l'avait avec lui un bagage trop érable. Bien fat pour tenter les , et à ce qu'il avait pris sa route u nord. La société d'Afrique fit les lettres d'Houghton, et éra dans le second Numéro de

ses Mémoires, qui parut en 1792, Londres, un vol. in-4°. Il en existe uue traduction française, sous ce ti- tre : *Voyages et Découvertes dans l'intérieur de l'Afrique, par le ma- jor Houghton et Mungo-Park*, Pa- ris, an vi, un vol. in-8°, avec trois cartes. Le traducteur, M. Lallemand, a, comme on le voit, réuni le second et le troisième Mémoire de la société d'Afrique. Celui-ci avait été imprimé en 1798. Les détails fournis par Hough- ton étaient précieux et nouveaux à l'époque où ils furent publiés. E—s.

HOULAGOU, 1^{er}. prince des Mon- gols de Perse, de la race de Djen- ghiz-Khân, était le cinquième fils de Touly, quatrième fils du conquérant Mougol. Sa mère, Souiourkoukini Beghi, était fille de Djakembou, frère d'Awenk ou Wang-Khan, prince des Keraïts. Quand Mangou-Khân monta sur le trône des Mongols, en l'an 1251, il tint un grand *kouriltai*, (assemblée générale de la nation), où se trouvèrent la plupart des princes du sang, des généraux, ou *nouvians*, et des princes feudataires. On y fit le partage de toutes les provinces du vaste empire soumis à la postérité de Djenghiz-Khân; on y régla ce que chacun devait posséder, sous l'auto- rité du grand-Khan, et ce dont on devait encore faire la conquête. Man- gou envoya du côté de l'orient et du midi son frère Koulbi, pour ache- ver de soumettre la Chine et le Tibet (*Voy. CHITSOU*); son autre frère Houlagon, qui était plus jeune, fut destiné à gouverner toute la partie d'Asie située à l'occident du Dyhoun, jusqu'aux frontières de l'Égypte, ou, comme on le lit dans la patente d'in- vestiture, depuis la rivière appelée par les Mongols, Amou-Moran (le Dy- houn), jusqu'au pays des Francs. Ces régions, d'abord conquises en

grande partie par Djenghiz-Khân en personne, avaient été depuis abandonnées, puis occupées de nouveau sous le règne d'Oktai, par le général Tcharmaghoun, et ensuite par Batchou ou Bitchou, qui lui avait succédé, et qui campait alors en Arménie, dans la plaine de Monghan, située au midi de l'Araxes. Mingou donna à son frère une armée très considérable, qu'on avait levée en prenant deux hommes sur dix, dans toutes les tribus de la gauche et de la droite; on y joignit mille Chinois habiles à construire des machines de guerre, à lancer le naphle embrasé, et à se servir de la poudre. Houlagou fut suivi dans son expédition par Sabataï-Oghoul, un de ses frères, par Boulgâi, fils de Sibkan, par Kotir-Oghoul et par Kouly, tous de la race de Batou, fils de Djoudjy, fils aîné de Djenghiz Khân, par Takoular de la postérité de Djaghatay, et enfin par son beau-frère Bouka-Timour, qui menait à sa suite une grande quantité d'Ouïats. Le prince mongol laissa à la cour de son frère, la principale de ses femmes, avec l'enfant qu'il en avait eu, ne prenant avec lui que deux de ses fils, Abaga, l'aîné de tous, et Iaschmout. A son départ, selon la coutume des Mongols, Mangou lui donna en mariage une des femmes de leur père, et cette princesse devint en conséquence la première en rang, parmi les femmes d'Houlagou. Elle se nommait Dokouz-Khatoun, et était fille d'Aïkou, fils de Wang-Khân, roi des K-raïts, nation dans laquelle il y avait beaucoup de chrétiens; elle professait elle-même la religion de J. C., et la soutint de tout son pouvoir; aussi sous le règne d'Houlagou les chrétiens jouirent-ils d'une très grande considération à sa cour;

leurs églises et leurs monastères furent exempts de tributs, et ils eurent même des chapelles et des oratoires jusque dans les campements du prince mongol. Avant qu'Houlagou partit de Karakorum, on envoya des messagers sur toute la route qu'il devait parcourir, pour qu'il pût la suivre sans difficulté avec toute son armée; et Batchou reçut ordre de passer dans l'Asie-Mineure avec les troupes qu'il commandait. Kitoubougha, de la nation des Naimans, fut envoyé en avant avec un corps de douze mille hommes, pour annoncer l'arrivée d'Houlagou; ce prince partit au commencement de l'an 1254, traversa les monts Altaï, la partie méridionale de la Sibirie, passa par Almalik, d'où, au milieu de l'année 1255, il vint camper dans les environs de Samarkand. Il y fut reçu par Masoud-Beg, gouverneur de la Transoxiane et du Turkestan. Scheins-eddin-Kourt, l'un des plus puissants princes musulmans de la Perse, informé de son arrivée, s'empressa de venir lui rendre hommage. Houlagou se rendit ensuite à Kesch, où Arghoun-Aga, gouverneur du Khorasan pour les Mongols, vint lui remettre les pays qu'il administrait: il était accompagné d'un grand nombre de princes de la Perse, de l'Irak, du Khorasan, de l'Aderbeïdjan, de l'Aran, du Schirwan et de la Géorgie; dans ce nombre on distinguait les deux sultans des Seldjoukides de l'Asie-Mineure, Azeïddin et Rokuïddin, ainsi que Saad, fils de l'atabek de Perse, Modhfer-eddin. Suivi de ce brillant cortège, le petit-fils de Djenghiz-Khân, traversa le Djyhoun au commencement de l'année 1256, et vint camper dans les plaines de Schebourghan dans le Khorasan. De là Houlagou tourna le pas du côté du Dilem, pour y sou-

e les Ismaéliens , sectaires rebelles dans des châteaux inexpugnables , qui , par les ravages qu'ils commettent , étaient devenus la terreur des pays environnants (*Voy. Hagan Jabbar*, XIX, 280). Les Mongols leur avaient déjà fait la guerre avec succès; et Kitoubougha les avait vaincus avant l'arrivée d'Houlagou. Le prince mongol força tous leurs chefs les uns après les autres , et finit enfin leur chef Rokn-eddin Arschah , à se remettre à discrétion entre ses mains. Désarmé par sa démission , Houlagou se contenta de raser toutes ses forteresses , traitant d'ailleurs avec beaucoup de modération; et , peu de temps après , il permit d'aller à Karakorum , afin d'obtenir de Mangou-Khân une paix qui le réintégrât dans ses possessions ; mais Khourschah eut encore une querelle avec le général qui fut chargé de le conduire , ce qui causa sa perte ; car ce général se fit tuer devant Mangou , qui le fit pendre , et chargea Houlagou de détruire toute la nation des Ismaéliens sans distinction d'âge ni de sexe. Cet acte barbare fut mis à exécution , en 1257 , dans les plaines entre Abt Kazwin. Houlagou , s'étant rendu ensuite à Hamadan , obligea Baïtchou de quitter les plaines de Moughan , se dirigea vers l'Asie-Mineure ; et même vint fixer sa résidence nouvelle dans la ville de Tauriz , qui pour cette raison , appelée par les Persiens , *Houlavou-Takhd* , c'est-à-dire , *trône d'Houlagou*. Ce fut de cette ville qu'il partit pour venir attaquer Baghdad , et anéantir le khalifat de Batchou et tous les généraux dispersés dans l'Asie-Mineure et dans l'Arménie , furent man- d'œuvre pour prendre part à cette grande entreprise. David Varamoul , roi de

Géorgie , ainsi que tous les petits princes de la Géorgie et de l'Arménie , furent sommés de fournir des troupes auxiliaires. Zacharie , prince d'Aï , Sempad , prince des Orpélians , Scvada , prince de Khatchen , et Thaghiaïun , issu de l'antique race royale des Pakratides , le suivirent en personne. Houlagou descendit avec son armée des montagnes de l'Aderbaïdjan , pour s'approcher de Baghdad , et passa par la route de Hainadan , de Dinewar et de Kirmanschah , afin d'attaquer la ville du côté de l'orient , tandis que Batchou prenait celle de Mousoul , et venait l'attaquer du côté opposé , en suivant les rives occidentales du Tigre. Le premier combat qui se donna devant les murs de Baghdad , fut livré par les troupes de ce corps , le 16 janvier 1258 ; Bateboun fut repoussé par les Musulmans qui avaient fait une sortie. Fiers de cette victoire , ceux-ci voulurent , malgré l'avis de plusieurs de leurs chefs , camper hors des murs ; mais pendant la nuit , les Mongols rompirent un des canaux du Tigre , firent périr un grand nombre de troupes du khalife par une inondation subite , et contraignirent les autres de se réfugier promptement dans la ville. Houlagou arriva bientôt de l'autre côté ; et la ville se trouva serrée de si près , que le khalife Mostasem , convaincu qu'il ne pouvait résister , envoya demander la paix au prince mongol , par son vizir , et par le patriarche des chrétiens jacobites ; ces envoyés étaient chargés de riches présents , et accompagnés des ambassadeurs mongols , qu'on tira de prison. Houlagou refusa d'entendre ces supplications tardives , fit charger de fers les députés , et pressa le siège avec plus de vigueur qu'auparavant : enfin les Tartares entrèrent dans la ville le 2

de février 1258 ; mais ils en furent chassés le même jour par les habitants. Le triomphe de ceux-ci fut de courte durée ; car, le lendemain même, les Mongols rentrèrent dans Bagdad, et y firent un horrible carnage : les chrétiens seuls furent épargnés par la protection de la reine Dekouz Khatoun. Les Géorgiens se signalèrent entre les vainqueurs, par les cruautés qu'ils commirent. Les deux fils du khalife, et ce pontife lui-même, furent pris. Après l'avoir gardé prisonnier pendant sept jours, Houlagou le fit enfermer dans un sac et fouler aux pieds jusqu'à ce qu'on l'eût étouffé. Telle fut la fin du dernier des successeurs de Mahomet. Le roi des Tartares envoya ensuite ses généraux dans le Khouziistan et le reste de l'Irak, pour achever la conquête des pays qui avaient appartenu au khalife ; puis il nomma gouverneur de Bagdad Aly Behadir, et revint passer l'été à M. raghah dans l'Aderbaïdjan, où il reçut le fils de Bedreddin-Loulou, sulthan de Mousoul, qui vint, avec une troupe de mille cavaliers, pour lui offrir ses services. Houlagou le traita fort mal, et le renvoya vers son père, en lui disant que si la victoire s'était déclarée pour le khalife, il ne serait sans doute pas venu le trouver : Bedreddin se rendit alors en personne auprès de lui, pour désarmer sa colère, et il parvint à faire sa paix avec lui. Dans le même temps, Malck-Aschraf, prince de la race des Aïoubites, qui régnait à Misafarekin, attaqua plusieurs petits commandants tartares qui étaient dans le voisinage de ses états, et fit même crucifier un prêtre syrien de Bethlis, qui était venu vers lui comme ambassadeur, avec une lettre du grand Khân qui l'invitait à se soumettre à l'empire des Tar-

tares. Il alla ensuite à Damas, demander des secours à son parent Malek-Naser, et tâcha de l'engager à se joindre à lui, pour combattre les infidèles : mais celui-ci se contenta de le renvoyer avec de vaines promesses. Houlagou fit partir, peu après, son fils Iaschumont, avec une forte armée de Tartares, soutenus par un grand nombre de Géorgiens, pour punir Malek-Aschraf. Celui-ci se renferma dans Misafarekin, et s'y défendit avec tant d'opiniâtreté, que la ville ne put être prise qu'après un siège de deux ans. Houlagou envoya ensuite des ambassadeurs à Malek-Elnasa, pour lui ordonner de venir en personne se soumettre à sa puissance : ce prince, d'après l'avis de ses ministres, ne voulut pas se rendre à cette invitation, et se contenta de faire partir son fils Malek-Alaziz avec de riches présents en l'an 1259. Mais Houlagou le renvoya en lui disant que ce n'était pas lui qu'il demandait, mais son père ; que s'il voulait avoir la paix, celui-ci n'avait qu'à se hâter de venir, et que sans cela il irait bientôt le trouver lui-même. Comme ce prince ne se pressa pas d'obéir aux ordres du conquérant mongol, Houlagou prépara tout pour porter la guerre en Syrie. Avant qu'il se mit en route, les sulthans Seldjoukides, Azz eddin, et Rokn-eddin, qui se disputaient la possession de l'Asie-Mineure, vinrent le trouver à M. raghah : il donna la ville de Sebaste avec son territoire à Rokn-eddin, et à son rival Azze-ddin, celle d'Iconium. Ensuite, dans l'automne de l'an 1260, Houlagou se porta vers la Syrie avec une armée de 400,000 hommes : les habitants de Harran, d'Edesse et de toute la Mésopotamie, se hâtèrent de se soumettre ; tant on redoutait les Tartares. La ville de Saradj, qui n'avait pas envoyé implorer la miséri-

du vainqueur , fut mise à feu et ; Houlagou arriva ensuite sur les bords de l'Euphrate , fit jeter des ponts devant Malathiah , à Kalaah-Er-rah et à Karkesiah , et entra en Syrie avec toute son armée. Et qu'il eut traversé le fleuve , d'Arménie , Hayton I , vint le rejoindre avec ses troupes , pour prendre cette expédition. En passant en retraite , Houlagou eut le soin , d'assurer sa retraite en cas de retraite de laisser de fortes garnisons à , à Kalaah-Djabbar , à Kalaah-Er-rah , et à Rakka , situés sur le fleuve ; dirigea sa marche vers Halep , fut gouvernée au nom de Malek-Khan , sultan de Damas , par Ma-Moastam Touranschah , fils de lui. Après un siège assez court , la ville et la forteresse furent prises , la plupart des habitants passés au fil de l'épée. Les Tartares se répandirent alors dans toute la Syrie , s'emparèrent de Hems , de Hams et de Lattaquié ; de sorte que le sultan Mal-Khan , dépourvu de presque tous ses soldats , songeant à se retirer , avec ce qui restait de troupes , en Egypte , demanda du secours au sultan Boulouk : mais il en fut dissuadé par quelques uns de ses conseillers , et engagea à se joindre au prince Mongols , plutôt qu'à ceux qui voulaient dépeupler sa famille de l'Egypte la plus grande partie de ses possessions. Alors Malek-Elnasa se retira dans le desert , en attendant une occasion favorable de faire la paix avec Houlagou , qui , peu après la prise de Halep et des forteresses du voisinage , repassa l'Euphrate en l'an 648. Il laissa en partant à Kitoubouk le soin de défendre ses conquêtes en Syrie : en rentrant dans ses états , Houlagou reçut la nouvelle de la prise de Hama , après un siège opi-

niâtre de deux ans. Il retourna ensuite à Tauriz sa capitale. Peu après le départ d'Houlagou , le sultan de Damas vint se remettre , avec un grand nombre de princes de sa famille , entre les mains du général qu'il avait laissé en Syrie. Kitoubogha les envoya tous à la cour d'Houlagou , qui les traita fort bien. Quand les Mamlouks d'Egypte apprirent qu'Houlagou avait quitté la Syrie , et qu'il n'y avait laissé que Kitoubogha , avec un corps de troupes trop faible pour le défendre , ils y entrèrent avec une puissante armée , et en chassèrent sans peine les Tartares , dont le général fut vaincu et tué à Aïn-Djalout dans les environs de Damas. Les débris de l'armée mongole se réfugièrent dans les états de Hayton roi d'Arménie , qui était leur allié , et qui leur fournit des vivres et des chevaux pour aller rejoindre leur souverain. Quand Houlagou apprit la destruction de ses troupes , il fut transporté d'une telle fureur , qu'il fit massacrer tous les princes de la famille de Saladin qui étaient à sa cour ; et il jura que bientôt il se mettrait lui-même à la tête d'une nouvelle armée , pour anéantir l'empire et le nom des Musulmans. Ces menaces n'eurent cependant pas un grand effet ; car il fut trop occupé pendant la durée de son règne , pour pouvoir les mettre à exécution. Il se contenta d'ôter leurs possessions aux fils de Bedr-eddin-Loulou , sultan de Mousson , qui avaient fait alliance avec les Egyptiens , après la défaite de Kitoubogha. Houlagou eut dans le même temps à soutenir une guerre contre Berka , fils de Djoudjy , prince des Mongols du Kaptchak , qui avait embrassé l'islamisme et fait alliance avec les Mamlouks d'Egypte. En 1262 , Berka passa le défilé de Derbent à la tête de son armée , et entra dans le Schir-

natale. Il s'y distingua bientôt par ses talents, obtint un petit commandement, et gagna si bien les officiers qui lui étaient subordonnés, qu'en peu de mois il fut en état de se déclarer lui-même chef de parti. Cependant, tout en songeant à se faire un sort indépendant, la reconnaissance qu'il devait à Ko-tseu-bing fit qu'il ne voulut pas l'abandonner sans lui rendre quelque service considérable. Il l'aidera à se rendre maître d'une des villes les plus importantes de ces contrées; et se croyant ensuite quitte envers lui, il s'cmpara de Ho-yang, ville située sur le Kiang, à peu de distance de Nanking, puis de Taï-p'hing, et enfin de la capitale même de cette province, qu'on appelait alors *Kin - ling*. Au lieu d'imiter les autres chefs de révolte en fatiguant continuellement les peuples par des expéditions mal conçues et dépourvues de résultat, il établit dans sa nouvelle capitale une sorte de gouvernement, sur le plan de celui que les lettrés regardent comme le chef-d'œuvre de la politique, et la condition essentielle de toute bonne administration. Ayant su gagner par-là cette classe nombreuse et puissante, il s'inquiéta peu des attaques de ses rivaux; et l'un des plus redoutables, Tchou-yeou-liang, étant venu l'insulter jusque dans le cœur de son petit royaume, il parvint non seulement à le repousser, mais à s'agrandir aux dépens de cet ennemi, en ajoutant à ses propres conquêtes une partie considérable du Kiang-si, et plus de la moitié du Hou-kouang. Ce n'étaient plus dès-lors de simples partisans qui combattaient pour la possession de quelques cantons de peu d'importance, mais des généraux devenus habiles, dont les succès et les revers intéressaient des provinces entières. L'armée que commandait Tchou-

youan-tchang était forte de plus de deux cent mille hommes: il serait aussi long que fatigant de suivre en détail les marches des officiers qui s'étaient attachés à sa fortune, et d'énumérer les villes qu'ils enlevèrent pour lui, soit aux autres rebelles, soit aux Mongols eux-mêmes. Mais il est intéressant de voir ce chef, qui sut mériter sa fortune et faire pardonner ses succès, entrer en vainqueur dans la ville qui lui avait donné naissance. En y arrivant, il s'empressa de témoigner à ses ancêtres son respect et sa reconnaissance, parce que, dans les idées chinoises, c'était à leurs vertus qu'il rapportait la cause de son élévation. Il se prosterna plusieurs fois en frappant la terre du front, devant la *maison de la sépulture*, puis s'y étant assis il dit à ses généraux: « Dans les » premières années de ma vie, n'étant » que le fils d'un pauvre laboureur, » je n'ambitionnais pas d'autre fortune » que celle de mon père. En entrant » au service, je n'avais d'autre désir » que de m'acquitter de mon devoir. » Aurais-je jamais pu espérer d'être » un jour en état de rendre la paix à » l'empire? Après plus de dix ans » d'absence, je reviens avec quelque » gloire dans ma patrie, près des tombeaux de mes ancêtres; j'y retrouve » les vieillards que j'y avais laissés. » Lorsque je quittai la maison de mon » père, pour entrer dans les troupes » en qualité de simple soldat, je vis » les plus braves et les plus estimés » de nos officiers permettre à leurs » soldats d'enlever les femmes et les » enfants du peuple, et de lui ravir » tout ce qu'il possédait. Indigné de ce » brigandage, et pénétré de douleur » à la vue de ces malheureuses victimes, j'osai élever la voix et faire » des reproches à ceux qui l'autorisaient; mais les voyant sourds à mes

présentations, je pris le parti de me séparer d'eux : j'assemblai les officiers qui m'obéissaient; je leur commandai de ne jamais souffrir parmi leurs troupes d'aussi grands désordres, d'épargner en tout le peuple, afin de lui faire connaître que nous n'avions pris les armes que pour le tirer de la misère et lui procurer une paix solide. L'auguste et a sans doute approuvé ma conduite, puisqu'il m'a tiré de l'état abject où j'étais né, et que je suis parvenu à l'honneur d'être votre chef. » Le conquérant qui professait et savait valoir ces sentiments, ne pouvait manquer de l'emporter à la fin ses compétiteurs, qui tenaient, pour la plupart, une conduite tout opposée. Il s'attacha à les détruire les uns après les autres; et eux-mêmes, par leur mauvaise administration, contribuèrent à le faire triompher. De long-temps ses officiers le pressèrent de se déclarer empereur; mais craignant l'infamie attachée au nom de rebelle, et voulant encore garder des relations avec les Mongols, il se borna, pour préparer les esprits par une élévation graduelle, à prendre le titre de prince de 'Ou, suivant l'exemple de la plupart de ceux qui, à la Chine, visent à la souveraineté, et commençant par renouveler le souvenir d'une de ces anciennes dynasties qui, sous la 5^e. dynastie, titulaient le système féodal de l'empire. Il s'empara ensuite successivement, soit par lui-même, soit par ses généraux, des provinces de Kouang-si, de Kouang-si, et de Chan-toung; la dernière était comme le rempart d'une province de Pe-tchi li, où les princes venaient leur cour. Le prince 'Ou la traversa rapidement, et se présenta devant Tchung-tcheou, qu'il força de vive force. Alors l'empereur

mongol, voyant ses affaires désespérées, et ne voulant pas se laisser prendre dans Peking, prit la fuite, et passa en Tartarie. Le conquérant fit son entrée dans la capitale, et y reçut enfin le titre d'empereur. Il donna à sa dynastie le nom de *Ming*, qui signifie *lumière*, tant au propre qu'au figuré, et aux années de son règne celui de *Houng-wou* (1), qu'on peut traduire par *guerre fortunée*, ou plutôt *fortune immense produite par la guerre*. La soumission de la capitale et des principales provinces ne fut pour le nouvel empereur qu'un motif de redoubler d'activité afin d'achever la conquête de l'empire. Tous ses généraux furent envoyés à - la - fois pour réduire ce qui pouvait rester du parti des Mongols, ou des chefs de rebelles, naguère rivaux de Houng-wou. Lui-même, tranquille à Peking sans y être oisif, s'occupa de consolider, par de sages institutions, sa grandeur qui ne reposait encore que sur le succès de ses armes. Ennemi du luxe, comme presque tous ceux qui s'élèvent par leur mérite, et qui veulent se montrer supérieurs à leur fortune, il mit ses soins à réformer toutes les folles dépenses qui avaient rendu la cour tartare odieuse aux peuples. Il fit abattre les tours et les palais somptueux que les Mongols avaient construits à Peking, et remplacer par des ornements de cuivre les figures d'or et d'argent qui brillaient sur les chars et les meubles; et comme un de ses grands lui représentait la perte que ce changement allait produire, et la nécessité de conserver des superfluités qui augmentaient l'éclat extérieur de sa dignité : « La gloire d'un prince, répondit-il, Houng-wou, n'est pas d'avoir des

(1) On voit par là quelle impropriété il y a de désigner par ces sortes de noms les empereurs qui les ont fait porter à leurs règnes.

» meubles somptueux et superflus,
 » mais d'être le maître d'un peuple
 » qu'il rende heureux. J'ai tout l'em-
 » pire pour domaine: en serai-je plus
 » pauvre quand je perdrai la façon
 » de quelques meubles inutiles? Si je
 » donne l'exemple du luxe, comment
 » pourrai-je le condamner dans mes
 » sujets? » Houng-wou était doué de
 trop de grandeur d'ame pour oublier
 le rang obscur d'où il était sorti; et
 loin de rougir de sa naissance, il sem-
 blait plutôt en tirer vanité. Tous ses
 discours à ses courtisans, les ins-
 tructions qu'il adressait au peuple,
 les exhortations qu'il faisait à ses ar-
 mées avaient pour objet d'enflammer
 leur ame en leur montrant l'élévation
 où l'avaient fait arriver, disait-il, la
 vertu simple et modeste de ses aïeux
 et son attention à se conformer aux
 intentions bienveillantes du ciel pour
 les hommes. Néanmoins le desir qu'il
 avait de pacifier l'empire ne l'empêcha
 pas d'entreprendre des guerres qui pou-
 vaient le conduire à cet objet. Ses gé-
 néraux, après avoir soumis ou disper-
 sé tout ce qui restait des armées mongo-
 les en-deçà de la grande muraille, sor-
 tirent des limites de l'empire par plu-
 sieurs points, et allèrent attaquer en
 Tartarie les princes de la dynastie fu-
 gitive, dont le retour sur les frontières
 aurait pu inquiéter ou troubler l'em-
 pire. Le Tibet, le Liao-toung, et même
 plusieurs divisions de la nation mon-
 gole, se soumirent à leur tour aux
 armes chinoises; et le prince tartare,
 qui conservait le titre d'empereur, se
 vit contraint de se retirer à Kuako-
 roum, dans le pays même d'où ses
 ancêtres étaient partis pour aller à la
 conquête de l'Asie. Mais dans cet éloi-
 gnement ils ne cessèrent pas de tour-
 menter les Chinois, soit en venant à
 l'improviste fondre sur les frontières,
 soit en harcelant ceux des Tartares qui

avaient reconnu les Ming, et qui ser-
 vaient de boulevard à l'empire. Houng-
 wou ne vit pas la fin de ces guerres,
 qui lui donnaient toujours de l'inquié-
 tude sur la stabilité de sa dynastie. Ce
 ne fut que dans les années Young-lo,
 sous son second successeur, que les
 Chinois, prenant enfin leur revanche
 sur les Mongols, pénétrèrent dans la
 Tartarie, et la réduisirent en province
 chinoise. Mais Houng-wou eut tou-
 jours la gloire d'avoir délivré sa patrie
 du joug que les étrangers lui avaient
 imposé depuis cent ans; d'avoir réuni
 à ses états des pays immenses qui
 avaient été subjugués par les Mongols;
 d'avoir rendu la paix à un vaste em-
 pire, et rétabli l'ordre trouble par les
 révoltes et les guerres; d'avoir enfin
 répandu la terreur et la gloire du nom
 chinois dans des contrées éloignées,
 « d'où un grand nombre d'étrangers
 » vinrent lui payer le tribut, particu-
 » lièrement à ses bienfaits, et admirer son
 » gouvernement : » c'est-à-dire, « le
 langage chinois, que sous son règne
 l'accès de l'intérieur de l'empire fut
 ouvert aux étrangers, et que l'attrait
 du commerce attira en Chine les mar-
 chands de tous les pays de l'Asie; car
 quant à la soumission des contrées
 qui sont situées au-delà du Tibet,
 dans l'Inde, la Perse et la Tartarie,
 on doit la regarder comme une de ces
 exagérations dont les Chinois sont
 assez prodigues, quand il s'agit de
 rehausser l'éclat et d'augmenter la
 splendeur du règne de leurs souve-
 rains. Houng-wou avait d'abord des-
 signé pour son héritier, un de ses fils
 qui promettait d'être un jour le digne
 successeur de son père; mais ce jeune
 prince étant mort à la 4^e. lune de l'an
 1532, l'empereur choisit pour le rem-
 placer, son petit-fils, l'aîné des fils
 de ce prince qu'une mort prématurée
 venait d'enlever. Il ne fut pas long

sans se repentir de cette dis-
 on qui privait de l'empire le
 de Yan, un autre de ses fils,
 e habile et entreprenant, dont
 duite, après la mort de son père,
 les craintes que celui-ci avait
 es. Au commencement de l'an
 , la 31^e. année *Houng-wou*,
 reur fut attaqué de la maladie
 l mourut, le 10^e. jour de la 5^e.
 stercalaire, à l'âge de soixante-
 ns. Il laissa la réputation d'un des
 rands princes que la Chine ait
 avait de belles qualités et point
 fauts essentiels. Persuadé que
 et personnel conduit toujours
 ple, il veillait avec soin à ce que
 jets ne manquassent jamais du
 aire; et cette conduite également
 e sur son discernement et sa
 , lui mérita l'amour des
 is et des étrangers. Sa clémence
 égale à son courage. Maïtilipala,
 ils du dernier empereur mongol
 ombé entre ses mains, les grands
 aiguaient que ce prince ne causât
 ie trouble, demandèrent qu'il
 molé dans la salle des ancêtres
 mille impériale. Ils s'appuyaient
 et acte d'une barbare politique,
 temple d'un des plus illustres
 eurs chinois, de Taï-tsong,
 eur de la dynastie des Thang:
 ais, répondit Houng-wou, que
 prince fit mourir Wang-chi-
 oung dans la salle de ses ancêtres.
 s. S'il eût eu entre ses mains
 qu'un des descendants de la fa-
 e des Souï, à laquelle il faisait
 éder la sienne, je doute qu'il se
 onduît de même. Qu'on mette
 les trésors publics les richesses
 es de Tartarie, pour subvenir
 besoins de l'état. A l'égard du
 ce Maïtilipala, ses ancêtres ont
 es maîtres de l'empire pendant
 de cent ans: les miens ont été

» leurs sujets; et quand même ce se-
 » rait que coutume constante de traiter
 » ainsi les rejetons d'une dynastie
 » qu'on éteint, je ne saurais jamais
 » m'y résoudre. » Il ordonna qu'on
 fit quitter l'habit tartare au prince
 captif, et qu'on le vêtît à la chinoise;
 il le déclara prince du troisième ordre,
 lui assigna un cortège et des appoin-
 tements convenables, et lui fit donner
 un palais pour lui et les princesses ses
 femmes. Peu de temps après même,
 il le renvoya en Tartarie près de son
 père, recommandant à ceux qui étaient
 chargés de le reconduire, de prendre
 bien garde qu'il n'arrivât aucun acci-
 dent à celui qui devait continuer la
 ligne directe de la dynastie mongole.
 La suite fit voir que Houng-wou avait
 su allier dans cette circonstance les
 principes de l'humanité avec ceux
 d'une sage politique. Contemporain de
 Tamerlan, il parvint, par des moyens
 bien différents, à une puissance et à
 une célébrité non moins grandes.
 L'ambition de l'un causa les plus
 grands malheurs à la partie de l'Asie
 qui se trouva exposée à ses ravages:
 l'ambition de Houng-wou tourna toute
 au bonheur des hommes, et sauva sa
 patrie des horreurs de l'anarchie et de
 la guerre civile. Tamerlan voulut,
 dit-on, porter ses armes en Chine,
 pour y venger les princes de la famille
 de Tchinggis-khan (1) dont il était
 l'allié. Les historiens chinois ont pour
 la plupart ignoré ce fait, et n'ont vu
 dans Tamerlan qu'un sujet fidèle de
 l'empereur des Ming, qui reconnut le
 premier l'autorité de Houng-wou, et
 lui envoya, avec le tribut qui marquait
 sa soumission, la lettre la mieux
 écrite qui soit jamais venue des pays
 étrangers. On sait cependant que

(1) Plus généralement connu sous le nom de
 Gengiskhan, mais dont le nom a été altéré de
 beaucoup d'autres manières. (Voy. BROUHA-
 KHAN.)

Houng-wou fut informé des préparatifs que ce prétendu sujet avait dirigés contre lui; car on trouve dans le recueil de ses ordonnances, un décret pour assembler des troupes, fortifier les places et construire des camps sur la route qui conduit de la Perse à la Chine. Si la mort ne fût venue arrêter Tamerlan dans cette expédition, on eût vu si le bonheur qui avait accompagné jusque-là le libérateur de la Chine se serait démenti dans cette occasion, ou si le vainqueur de Bajazet, arrivant à l'extrémité de l'Asie avec des troupes fatiguées, ayant pour auxiliaires ces mêmes Mongols que Houng-wou venait de disperser, eût pu combattre avec avantage toute une nation animée de l'enthousiasme de sa délivrance, et conduite par un chef habile qui ne devait ses succès qu'à ses talents et à sa bravoure personnelle. Sous ce dernier rapport, on peut comparer Houng-wou à Tchinggis, dont il détrôna la postérité. Celui-ci, héritier d'une principauté inconnue en Tartarie, et commandant à quelques cavaliers, ne devait pas plus espérer d'obtenir l'empire de l'Asie que le fils du laboureur de Sse-tcheou ne pouvait prétendre à l'enlever aux descendants de Tchinggis. Tous deux eurent les plus grands obstacles à surmonter, et parvinrent de l'état le plus humble à la puissance la plus vaste. On ne met point ces conquérants orientaux au niveau de César ou d'Alexandre, parce que selon l'opinion commune, nés au milieu de la barbarie, ils n'eurent à combattre et à soumettre que des barbares; mais il faut remarquer que tout est relatif, et que les moyens en pareil cas sont proportionnés à la fin. D'ailleurs l'histoire moderne prouverait, à défaut de l'histoire ancienne, que les nations qui se disent éclairées se soumettent aussi facilement au joug

que celles qu'on traite de barbares. Tchinggis trouva dans la bannière de sa nation et dans son peu avancé, un grand obstacle à ses projets, Houng-wou éprouva peu de difficultés à surmonter les lumières de ses concitoyens était plus aisé de rallier des Tartares, que de subjuguier et de civiliser les esprits batailleurs des Chinois. Les deux entreprises demandaient des talents différents. Tchinggis joua un rôle plus éclatant, Houng-wou mérita le titre de grand homme. Les deux l'un désolèrent deux parties du monde et coûtèrent la vie à des millions d'hommes: les guerres qu'Houng-wou fut obligé de soutenir, eurent pour effet de rétablir l'ordre dans un empire, d'y faire régner la paix et l'abondance, et d'en rendre les dominateurs étrangers. On le nomme Houng-wou un recueil de lois et d'instructions, que le premier empereur des Mandchous a fait publier, et qui sont un beau monument de la sagesse et des sentiments de ce prince. Le père de Mou est servi avec avantage, dans la suite du commencement de l'histoire des Ming (*Hist. gén. de la Chine* tome x).

A. R.

HOUPITAL. Voy. CRI TSOI

HOUSSAYE. Voy. AMELO

HOUSSEAU. Voy. BOUQUET

HOUTEVILLE (CLAUDE-ANTOINETTE), abbé de St-Vincent-du-Mans, et membre de l'académie française, était né à Paris l'an 1688; il fit ses études, et entra dans la compagnie de l'Oratoire à seize ans; il remplit divers emplois, et fit d'autres, à Tours, sur l'histoire ecclésiastique, des conférences, qui lui acquirent quelque réputation. C'est qu'il rassembla les matériaux

e sur la vérité de la religion nue. Le *Dictionnaire* de Mott qu'il resta dix-huit ans dans ire; mais il y a toute apparence que Houteville en sortit plutôt, connaissance avec le cardinal ; alors tout-puissant à la cour ent, et qui se l'attacha comme ire. En 1722 il publia la *Vé- la religion chrétienne prou- les faits*, Paris, in-4°; ou- qui essaya beaucoup de criti- On reprocha à l'auteur le dé- exactitude théologique sur quel- oints de doctrine, et particulie- t sur les miracles. On lui repro- ssi des omissions importantes et le peu assorti à la gravité du su- y eut une espèce d'éclat contre re. L'abbé Houteville essaya de r l'orage par une lettre impru- du 18 mars 1722, où il s'ex- it sur quelques difficultés. Ses ations ne réunirent pas tous les ges. Les *Mémoires de Tré-* publièrent, au mois d'août 1722, tre qui contient de solides ob- nants contre l'ouvrage. Le savant nout (Etienné) en attaqua di- androits dans une lettre sous ce *Lettre de Ismaël Ben Abra- , juif converti, à M. l'abbé eville sur son livre*. Le P. Hou- , jésuite, et l'abbé Desfontaines, parurent en 1722 vingt lettres nent dirigées contre ce livre. Le des dix-huit premières est du e, qui était un des rédacteurs des *oires de Trévoux*: Desfontai- e fit guère qu'en retoucher le ; et il composa seul les deux ères, qui roulent sur le style gique et manière de l'abbé Hou- r. Ces critiques n'empêchèrent l'auteur d'être reçu à l'académie aise, où il entra le 25 février . Le 10 août suivant, il per-

dit son protecteur; mais, à la fin de la même année, il fut nommé à l'abbaye de St.-Vincent-du-Bourg-sur-mer, au diocèse de Bordeaux. En 1728, il fit paraître un *Essai philo- sophique sur la Providence*, qui fut critiqué dans le *Spectateur littéraire* de cette année. Houteville est encore auteur d'un *Eloge historique* de Bos- suet, d'un *Eloge* du maréchal de Villars, et de plusieurs autres Dis- cours prononcés à l'académie. En 1740 il donna une seconde édition de son livre, sous ce titre: *La Religion chré- tienne prouvée par les faits*, Paris, 3 vol. in-4°. Elle est dédiée au duc d'Orléans, fils du régent, qui demeu- rait à Ste.-Geneviève, et qui encourageait les gens de lettres dont les tra- vaux avaient la religion pour objet. Dans cette édition, qui est fort aug- mentée, l'auteur avait profité de plu- sieurs observations qu'on lui avait faites. L'ouvrage commence par un *Discours historique et critique sur la méthode des principaux auteurs qui ont écrit pour et contre le chris- tianisme depuis son origine*. Entrant ensuite en matière, Houteville éta- blit la vérité de la religion par les faits de l'Evangile, qui réunissent tous les caractères de crédibilité et de cer- titude. Il a ajouté dans cette édition la discussion de l'authenticité des Evan- giles. Dans le 2^e volume, il montre l'accomplissement des prophéties en la personne de J.-C. Dans le 3^e, il examine et résout les principales dif- ficultés des incrédules. Il finit par une *Dissertation sur les faux prin- cipes et sur les divers systèmes des incrédules*. Cette Dissertation n'exis- tait pas dans la première édition. L'a-uteur a fortifié plusieurs raisonnements, étendu quelques parties, et rendu l'ou- vrage plus méthodique et mieux lié. Son livre était un des plus complets

Houng-wou fut informé des préparatifs que ce prétendu sujet avait dirigés contre lui; car on trouve dans le recueil de ses ordonnances, un décret pour assembler des troupes, fortifier les places et construire des camps sur la route qui conduit de la Perse à la Chine. Si la mort ne fût venue arrêter Tamerlan dans cette expédition, on eût vu si le bonheur qui avait accompagné jusque-là le libérateur de la Chine se serait démenti dans cette occasion, ou si le vainqueur de Bijzet, arrivant à l'extrémité de l'Asie avec des troupes fatiguées, ayant pour auxiliaires ces mêmes Mongols que Houng-wou venait de disperser, eût pu combattre avec avantage toute une nation animée de l'enthousiasme de sa délivrance, et conduite par un chef habile qui ne devait ses succès qu'à ses talents et à sa bravoure personnelle. Sous ce dernier rapport, on peut comparer Houng-wou à Tchिंगgis, dont il détrôna la postérité. Celui-ci, héritier d'une principauté inconnue en Tartarie, et commandant à quelques cavaliers, ne devait pas plus espérer d'obtenir l'empire de l'Asie que le fils du laboureur de Sse-tcheou ne pouvait prétendre à l'enlever aux descendants de Tchिंगgis. Tous deux eurent les plus grands obstacles à surmonter, et parvinrent de l'état le plus humble à la puissance la plus vaste. On ne met point ces conquérants orientaux au niveau de César ou d'Alexandre, parce que selon l'opinion commune, nés au milieu de la barbarie, ils n'eurent à combattre et à soumettre que des barbares; mais il faut remarquer que tout est relatif, et que les moyens en pareil cas sont proportionnés à la fin. D'ailleurs l'histoire moderne prouverait, à défaut de l'histoire ancienne, que les nations qui se disent éclairées se soumettent aussi facilement au joug

que celles qu'on traite de barbares. Si Tchिंगgis trouva dans la barbarie même de sa nation et dans son état peu avancé, un grand obstacle à ses projets, Houng-wou éprouva peut-être plus de difficultés à surmonter dans les lumières de ses concitoyens; car il était plus aisé de rallier des cavaliers tartares, que de subjuguier et de se concilier les esprits hautains des lettrés chinois. Les deux entreprises demandaient des talents différents. Mais si Tchिंगgis joua un rôle plus éclatant en apparence, Houng-wou mérita mieux le titre de grand homme. Les fureurs de l'un désolèrent deux parties du monde et coûtèrent la vie à des millions d'hommes: les guerres qu'Houng-wou fut obligé de soutenir, eurent pour effet de rétablir l'ordre dans un grand empire, d'y faire régner les lois, la paix et l'abondance, et d'en chasser des dominateurs étrangers. On a sous le nom de Houng-wou un recueil de lois et d'instructions, que le premier empereur des Mandchous a fait traduire, et qui sont un beau monument de la sagesse et des sentiments élevés de ce prince. Le père de Mailla s'en est servi avec avantage, dans la rédaction du commencement de l'histoire des Ming (*Hist. gén. de la Chine*, tome x).

A. R.—T.

HOUPILAI. Voy. CHI TSOU.

HOUSSAYE. Voy. AMELOT.

HOUSSEAU. Voy. BOUQUET.

HOUTEVILLE (CLAUDE-FRANÇOIS), abbé de St.-Vincent-du-Bourg, et membre de l'académie française, était né à Paris l'an 1688; il y fit ses études, et entra dans la congrégation de l'Oratoire à seize ans: il y remplit divers emplois, et fit entre autres, à Tours, sur l'histoire ecclésiastique, des conférences, qui lui acquièrent quelque réputation. C'est alors qu'il rassembla les matériaux de sa

sur la vérité de la religion
ue. Le *Dictionnaire* de Mo-
qu'il resta dix-huit ans dans
re; mais il y a toute apparence
bé Houteville en sortit plutôt.
onnaissance avec le cardinal
, alors tout-puissant à la cour
nt, et qui se l'attacha comme
re. En 1722 il publia la *Vé-
la religion chrétienne prou-
les faits*, Paris, in-4°. ou-
ni essuya beaucoup de criti-
On reprocha à l'auteur le dé-
sexactitude théologique sur quel-
oints de doctrine, et particulie-
sur les miracles. On lui repro-
si des omissions importantes et
e peu assorti à la gravité du su-
y eut une espèce d'éclat contre
re. L'abbé Houteville essaya de
l'orage par une lettre impru-
du 18 mars 1722, où il s'ex-
t sur quelques difficultés. Ses
tions ne réunirent pas tous les
es. Les *Mémoires de Tré-
ublièrent*, au mois d'août 1722,
tre qui contient de solides ob-
s sur l'ouvrage. Le savant
ont (Etienne) en attaqua di-
droits dans une lettre sous ce
*Lettre de Ismaël Ben Abra-
juif converti, à M. l'abbé
ville sur son livre*. Le P. Hou-
, jésuite, et l'abbé Desfontaines,
paraître en 1722 vingt lettres
ent dirigées contre ce livre. Le
des dix-huit premières est du
, qui était un des rédacteurs des
pièces de Trévoux: Desfontai-
ne fit guère qu'en retoucher le
et il composa seul les deux
res, qui roulent sur le style
tique et manière de l'abbé Hou-
. Ces critiques n'empêchèrent
auteur d'être reçu à l'académie
ise, où il entra le 25 février
. Le 10 août suivant, il per-

dit son protecteur; mais, à la fin
de la même année, il fut nommé à
l'abbaye de St.-Vincent-du-Bourg-
sur-mer, au diocèse de Bordeaux. En
1728, il fit paraître un *Essai philo-
sophique sur la Providence*, qui fut
critiqué dans le *Spectateur littéraire*
de cette année. Houteville est encore
auteur d'un *Eloge historique* de Bos-
suet, d'un *Eloge* du maréchal de
Villars, et de plusieurs autres Dis-
cours prononcés à l'académie. En 1740
il donna une seconde édition de son
livre, sous ce titre: *La Religion chré-
tienne prouvée par les faits*, Paris,
3 vol. in-4°. Elle est dédiée au duc
d'Orléans, fils du régent, qui demeura
à Ste.-Geneviève, et qui encouragea
les gens de lettres dont les tra-
vaux avaient la religion pour objet.
Dans cette édition, qui est fort aug-
mentée, l'auteur avait profité de plu-
sieurs observations qu'on lui avait
faites. L'ouvrage commence par un
*Discours historique et critique sur
la méthode des principaux auteurs
qui ont écrit pour et contre le chris-
tianisme depuis son origine*. Entrant
ensuite en matière, Houteville éta-
blit la vérité de la religion par les
faits de l'Evangile, qui réunissent tous
les caractères de crédibilité et de cer-
titude. Il a ajouté dans cette édition la
discussion de l'authenticité des Evan-
giles. Dans le 2°. volume, il montre
l'accomplissement des prophéties en
la personne de J.-C. Dans le 3°. il
examine et résout les principales dif-
ficultés des incrédules. Il finit par
une *Dissertation sur les faux prin-
cipes et sur les divers systèmes des
incrédulés*. Cette Dissertation n'exis-
tait pas dans la première édition. L'au-
teur a fortifié plusieurs raisonnements,
étendu quelques parties, et rendu l'ou-
vrage plus méthodique et mieux lié.
Son livre était un des plus complets

pour l'époque où il a paru ; et quoi-
qu'il ait précédé les grands assauts
livrés au christianisme, on y trouve
repoussés d'avance en grande partie
les efforts et les objections qui ont
été accumulés par tant d'écrivains
contre les faits qui servent de base à
la religion. L'abbé Houteville survé-
cut peu à la publication de son ouvrage.
Il mourut à Paris le 8 novembre
1742 ; il avait été élu, le 27 février
précédent, secrétaire perpétuel de l'aca-
démie après la mort de l'abbé Dubos.
Il parut en 1749 une autre édition
de son livre, en 4 vol. in-12. On
trouve, dans le premier volume des
Mémoires de littérature du P. Des-
molets, deux Dissertations de l'abbé
Houteville, l'une sur la préférence à
donner à Hérodote sur Ctésias ; l'autre
sur la religion de Chalcédius, commen-
tateur du *Timée*, et, dans le second
volume des mêmes *Mémoires*, une ré-
ponse à la réfutation qu'on avait faite
de cette Dissertation. P—C—T.

HOUTMAN (CORNEILLE), voya-
geur hollandais, le fondateur du com-
merce de sa patrie dans les Indes-
Orientales, était né à Gouda. Conduit
par ses affaires à Lisbonne sur la fin
du xvi^e. siècle, il fit, d'abord par pure
curiosité, des questions sur le com-
merce des Indes, qui enrichissait alors
exclusivement le Portugal, et sur les
routes qu'il fallait tenir pour aller dans
ces régions éloignées : il ne tarda pas
à reconnaître quel avantage immense
ses compatriotes pouvaient retirer
d'une navigation qui leur était inter-
dite, surtout comme ennemis du roi
d'Espagne, alors souverain du Por-
tugal. Mais ces enquêtes étaient dé-
fendues sévèrement aux étrangers :
Houtman emporté par son zèle, y
mettait si peu de circonspection, qu'il
éveilla les soupçons ; il fut donc em-
prisonné et condamné à une grosse

amende. Ne pouvant la payer, il
da aux négociants d'Amsterdam
s'ils voulaient le tirer de peine,
découvrirait tout ce qui concernait
routes et le commerce de l'Inde.
Ils lui accordèrent l'objet de sa de-
mande. De retour dans sa patrie, en-
fin il tint sa promesse : les négoc-
iants formèrent une association qu'ils
appelèrent le nom de compagnie des pay-
sains. Elle équipa quatre vais-
seaux. Houtman en fut nommé sub-
sistant. On partit le 2 avril 1595
à l'attitude près du cap de Bonne-
Espérance et à Madagascar, où l'on
fut deux reprises, un long séjour :
le 1^{er} juin 1596, les Hollandais eurent
connaissance de Sumatra ; le 2
septembre ils mouillèrent devant Bantam,
dans le Java. Ils furent d'abord bien
accueillis par les habitants ; mais les
Portugais, alarmés de l'arrivée des
Hollandais, parvinrent à les brouiller
avec les Javanais. Houtman fut arrêté
par l'ordre du roi de Bantam, qui ne
voulait pas lâcher que pour une forte rançon
les hostilités fussent commises, et
se fit que peu de commerce. Les
Hollandais quittèrent enfin la rade
de Bantam, le 6 décembre. A l'Inde
ils ne vécurent pas en meilleure
intelligence avec les insulaires : ils
continuèrent à naviguer à l'est, et
allèrent aux îles de Libon et de
Sumbawa où ils furent mieux accueillis.
Ils avaient déjà été forcés de brûler
leurs vaisseaux. Houtman voulait
suivre sa route vers les Moluques,
mais les équipages se mutinèrent. En
part de Hollande, ils étaient forts de
cent quarante neuf hommes ; ils
n'en avaient plus que quatre-vingt.
Ils partirent donc le 26 février
1597 pour retourner en Europe ; et
en août, ils entrèrent dans le port d'Am-
sterdam. Quoique ce premier voyage
n'eût donné peu de profit, son

agés néanmoins à en entre-
 vus d'autres. De nouvelles asso-
 ciations se formèrent, tant à Amster-
 dam que dans différentes autres villes
 des Provinces-Unies. La
 crainte de se nuire réciproquement
 porta ensuite à se réunir en une
 compagnie, sous le nom de compagnie
 des-Orientales, enleva le com-
 merce aux Portugais, les chassa de la
 plupart de leurs possessions, devint
 le maître du commerce de ces mers
 orientales, et le garda exclusivement
 jusqu'à la fin du XVIII^e. siècle.
 Houtman fut nommé commandant de
 vaisseaux équipés, en 1598,
 par les négociants de Middelbourg.
 Davis (*Voy. Davis*) était pilote
 de cette expédition ; elle partit le
 1^{er} mars : la navigation fut heureuse.
 Houtman eut à avoir touché à Madagascar, aux
 Maldives, à Cochin, où il mouilla
 le 21 juin devant Achem
 l'île de Sumatra. Après avoir été
 accueilli d'abord par le roi, Hout-
 man fut arrêté, dans un festin, avec
 plusieurs de ses compatriotes : d'au-
 tres furent tués. Les vaisseaux, qui
 étaient déjà chargés du poivre, se
 rendirent à Malacca, puis allèrent aux
 Molles et à Nicobar et à Ceylan, et ren-
 trèrent à Middelbourg le 29 juillet.
 On avait cru Houtman tué ;
 le 31 décembre de la même an-
 née on le vit venir avec trois mate-
 lots à bord d'un vaisseau hollandais,
 mouillé dans la rade d'Achem, et com-
 mandé par Paul Van-Caerden. Il dé-
 clara qu'il ne voulait pas se soustraire
 à la justice, de crainte d'attirer de fâ-
 cheuses affaires à ses compatriotes ;
 mais qu'il ne désespérait pas d'ob-
 tenir sa liberté et celle de ses gens,
 si le roi comptait bien faire conclure
 avec lui un traité avantageux pour le
 commerce des Hollandais. Le roi avait
 déjà montré des dispositions favora-

bles : mais céda aux suggestions des
 Portugais, il renvoya dans l'intérieur
 du pays, Houtman, qui finit ses jours
 parmi les insulaires. Dix de ses com-
 pagnons d'infortune furent relâchés,
 entre autres son frère, Frédéric Hout-
 man, qui était en 1607 gouverneur
 d'Amboine, dont il a donné une
 bonne description, et auquel on a
 un dictionnaire malai et malgache
 (*Spraakende woord-boek in de mal-
 leische ende madagarsche talen met
 vele arabische en turksche woorden*,
 Amsterdam, 1603, in-4^e), et quel-
 ques observations d'étoiles employées
 par Blaeu dans son globe céleste. La
 relation du premier voyage des Hol-
 landais aux Indes, fut publiée dans
 la langue du pays, à Amsterdam et à
 Middelbourg, 1598, in-fol. fig. La
 même année, il en parut un supplé-
 ment, *ibid.*, fig., et une traduction
 latine sous ce titre : *Diarium nauti-
 cum itineris Batavorum in Indiam
 Orientalem, annis 1595-1597*,
 Amsterdam, in-fol. ; Arnheim, in-4^e,
 fig. Il y en a une traduction française
 intitulée : *Premier livre de l'histoire
 de la navigation aux Indes Orien-
 tales par les Hollandais, et des
 choses à eux advenues*, etc., Am-
 sterdam, 1606, in-fol. fig. et car-
 tes. Un second livre imprimé dans la
 même ville et sous la même date con-
 tient la seconde expédition. Celles-là
 et celles qui suivirent jusque vers le
 milieu du XVII^e. siècle furent réunies
 en un corps d'ouvrage, en hollandais,
 intitulé : *Histoire du commencement
 et des progrès de la compagnie
 des Indes des Provinces-Unies des
 Pays-Bas, contenant les principaux
 voyages*, Amsterdam, 1646, in-
 fol., ou 2 volumes in-4^e, avec fig.
 C'est cet ouvrage qui a donné nais-
 sance au suivant : *Recueil des voya-
 ges qui ont servi à l'établissement et*

aux progrès de la compagnie des Indes Orientales, formée dans les Provinces-Unies des Pays-Bas, Amsterdam, 1702-1706, 5 vol. in-12, fig.; *ibid.*, 1707, 1710, 5 vol. in-12; nouvelle édition revue et augmentée de plusieurs pièces, *ibid.*, 1725, 7 vol. in-12, fig.; Rouen, 1725, 10 vol. in-12, fig.; nouvelle édition, avec les voyages de Gantier Schouten, *ibid.*, 1727, 12 vol. in-12; 1728, 12 vol. in-12. Les éditions de Hollande sont plus belles que celles de Rouen. Ce recueil, trop dédaigné aujourd'hui, contient les premières bonnes notions que l'on ait eues sur les îles de la Sonde, les Moluques, Formose, le commerce du Japon, etc.; le cap de Bonne-Espérance, Madagascar, etc. On y trouve aussi les navigations au Nord, entreprises par les Hollandais, et leurs voyages autour du monde. Le même motif qui avait excité les Portugais à cacher leurs découvertes, la défiance, finit par agir aussi sur les Hollandais. Après l'an 1646, ils ne publièrent plus rien de leurs navigations. Mais, auparavant même, tout ce qui pouvait servir à faire connaître les pays et les parages à l'est et au sud des Moluques, avait été enseveli dans les archives de la compagnie; ce n'est que par une espèce de hasard que l'on apprit les découvertes de quelques-uns de leurs navigateurs : elles furent consignées sur des cartes géographiques; mais l'on ne connut pas les détails de leurs travaux (Foy. TASMAN). Quelques-unes des expéditions qui composent le recueil des voyages aux Indes, offrent des particularités curieuses. (Foy. BONTIKOE.) E—s.

HOWARD (CHARLES), comte de Nottingham, grand-amiral d'Angleterre, était fils de Guillaume, comte d'Edlingham, titre qu'il porta d'abord,

et petit-fils de Thomas second, duc de Norfolk. Il naquit en 1536. Dès 1559, il fut chargé par Elisabeth d'aller complimenter François II, roi de France, sur son avènement au trône. Il fut ensuite membre du parlement pour le comté de Surrey; et plus tard il commanda un corps de cavalerie sous le comte de Warwick, contre les comtes de Northumberland et de Cumberland, qui s'étaient révoltés. Pour récompenser ses services, la reine le nomma chevalier de la Jarretière et grand-amiral. Connaissant sa bravoure et ses talents, elle lui confia en 1588 le commandement de sa flotte contre la fameuse *Armada invincible*. Aidé par Drake, Hawkins, Frobisher et autres marins habiles, Howard dispersa ou détruisit la plupart des vaisseaux de l'expédition espagnole. (Foy. ELISABETH, tome XIII, pag. 51.) Huit ans après, on craignait une nouvelle attaque : il partit avec une flotte de cent soixante-dix vaisseaux. Cadix fut pris; la flotte espagnole fut brûlée dans le port. Le comte d'Essex commandait les troupes de terre dans cette expédition. (Foy. ESSEX, tome XIII, pag. 542.) A son retour, Howard fut créé comte de Nottingham. Cette distinction, et les expressions flatteuses employées dans les lettres-patentes qui l'accordaient, excitèrent la jalousie d'Essex, qui prétendit qu'à lui seul était dû le succès de l'entreprise; il offrit même de soutenir cette prétention en combat singulier. On conçoit que ces bravades durent piquer vivement Nottingham; mais son profond respect pour sa souveraine prévint l'explosion de son ressentiment contre le favori. Toujours empressé à donner des preuves de sa fidélité, Howard concourut à pacifier l'Irlande, soulevée par les manœuvres d'Essex. Lorsque cet imprudent se

attiré la colère d'Elisabeth, qui avait si long-temps haine, lui donna l'essor en et sa femme de remettre à la neau qui aurait sauvé la vie. Quand Elisabeth était mou-ottingham fut un des trois du conseil députés vers elle maître ses dernières volon-ues I^{er}. le confirma dans em- p- lois, quoiqu'il eût figuré i juges de sa mère; et, en le nomma son ambassadeur ne pour aller ratifier la paix lippe III. La magnificence ation et la bonne mine des rappèrent de surprise les Es- qui, trompés par les rap- moines, croyaient, disent riens, que ces insulaires peine figure humaine. Note se retira du service en 1618, t en 1624, laissant un grand e mince fortune. Il avait sou- ré de grosses sommes pour e de sa patrie. E—s.

ARD. *Voy.* NORFOLK, NOR- n., et SURREY.

ARD (CHARLES), comte de homme d'état, naquit en e vers 1650. Ses premiers la vie publique furent mar- son zèle à concourir au réta- it de Charles II sur le trône cêtres. Ce monarque le re- e de sa fidélité en le nom- e ambassadeur en Russie, e. Le motif de cette mission giger le tzar à rendre aux ants anglais les immunités vait été accordés en 1555, rascellor vint en Russie pour e fois (*Voy.* CHANCELLOR, II, page 35), mais dont les rés Alexis Mikulovitch, en it la mort violente de Char- ambassade et un magnifique,

et composée de plus de cent vingt personnes. Carlisle essaya plusieurs désagréments durant son voyage, qui ne se fit qu'avec une lenteur extraor- dinaire; car il avait mis à la voile le 14 juillet 1663, et l'entrée so- lennelle à Moscou n'eut lieu que le 6 février 1664. Le jour où il obtint son audience publique du tzar, les Anglais, qui ne se faisaient pas une idée de la cour de ce prince, furent surpris de l'éclat et du faste qui frap- pèrent leurs yeux; mais l'issue des négociations ne répondit pas aux de- sirs de Carlisle; elles traînaient en longueur, lorsqu'il obtint une au- dience particulière: malgré l'élo- quence de ses discours, elle ne pro- duisit rien. Il quitta donc Moscou le 24 janvier 1665: arrivés sur la fron- tière suédoise, les Anglais furent si bien accueillis qu'ils se félicitèrent de se retrouver parmi des chrétiens. Car- lisle partit de Riga par mer, le 18 août, sur un vaisseau de guerre sué- dois. Il visita, conformément à ses ins- tructions, les cours de Stockholm et de Copenhague, où, malgré la bonne réception qu'on lui fit, il ne put ef- fectuer une triple alliance entre l'An- gleterre et les royaumes de Suède et de Danemark, parce que ceux-ci étaient brouillés. L'ambassadeur re- vint incognito par le Holstein, la Basse-Saxe, la Westphalie, la Bel- gique et Calais. Avant qu'il fût de re- tour, il était arrivé à Londres un am- bassadeur russe, envoyé exprès pour porter des plaintes contre lui. Carlisle se justifia par un mémoire. Charles II donna ensuite le gouvernement de la Jamaïque à Carlisle, qui mourut en 1686. Guy Miège, qui l'avait accom- pagné à Moscou, rédigea, d'après ses papiers et sous ses yeux, la relation de cette ambassade. Elle parut sous ce titre ou anglais: *Relation des trois*

ambassades du comte de Carlisle, etc. , Londres , 1669 , in.8° ; on la trouve aussi dans le tom. 1 de la *Collection des voyages*, par Harris.— Miège en publia une traduction intitulée : la *Relation des trois ambassades de la part du roi de la Grande-Bretagne*, Charles II, vers Alexis Michaelowitz Tzar, Charles XI, roi de Suède, et Frédéric III, roi de Danemark, en l'an 1665, et finie en 1665, Amsterdam, 1670, un vol in-12. Mais ce n'est pas une simple version du texte anglais : Miège annonce qu'il a refait le livre presque en entier ; qu'il l'a rendu plus détaillé et plus exact. La Relation anglaise avait été publiée à la hâte pour satisfaire la curiosité du public, et justifier l'ambassadeur du mauvais succès de sa mission. Ainsi, dit-il, cette traduction doit être regardée comme l'ouvrage original. Miège en donna, en 1672, une nouvelle édition, qui diffère encore beaucoup de la précédente, et qui est réellement bien meilleure. Elle fut réimprimée à Rouen la même année, et à Amsterdam en 1700 ; enfin traduite en allemand, Francfort, un vol. in-12, 1701. Quoique ce livre ne contienne pas de grands détails géographiques sur la Russie, on y trouve néanmoins des particularités curieuses sur l'état de ce pays à l'époque de l'ambassade de Carlisle. Il paraît que le ton hautain de ce diplomate et son ignorance des usages choquèrent les Russes. Ceux-ci étaient jaloux des grands avantages que les Anglais retiraient de leur commerce à Archangel ; et leurs commissaires l'exprimèrent assez hautement dans les conférences qu'ils eurent avec Carlisle, ajoutant que les Russes n'y trouvaient aucun profit. Cette Relation, écrite avec esprit et avec un ton de vérité, offre beaucoup de traits satiriques contre les

Moscovites. Rousset a inséré, dans le tom II de son *Corps diplomatique*, mais en l'abrégeant et en mettant de côté les sarcasmes, tout ce qui concerne la réception de Carlisle à la cour du tzar : cet envoyé avait donné à ce prince le titre d'empereur, imitant en cela l'exemple de son compatriote Guillaume Prideaux, que Cromwell avait expédié, mais sans succès, vers Alexis pour le même objet. Ce fut sur l'exemple du comte de Carlisle que les ministres russes s'appuyèrent, lorsque dans les conférences tenues à Vienne, ils demandèrent que la cour impériale reconnût le titre d'empereur que Pierre I^{er}. avait pris. E—2.

HOWARD (JOHN), célèbre philanthrope anglais, né à Harkney en 1726, était fils d'un tapissier, et fut d'abord mis en apprentissage chez un épicier : mais son père étant mort en lui laissant à partager avec sa sœur une fortune indépendante, Howard renonça à une profession trop pénible pour sa frêle constitution, et fit un voyage en France et en Italie. A son retour, il éprouva de la part d'une femme veuve, chez laquelle il avait pris un logement, tant de prévenance et de soins, qu'il résolut de l'épouser, et l'épousa en effet en 1752, quoiqu'elle eût plus de vingt ans de plus que lui. Il paraît qu'il était déjà connu alors comme un homme instruit, puisqu'en 1755 la société royale de Londres l'admit au nombre de ses membres. Desirant de voir Lisbonne, après le terrible bouleversement que cette ville venait d'essuyer, il s'embarqua, en 1756, sur la frégate l'*Hanoire* ; mais cette frégate ayant été capturée par un bâtiment français, il fut mis en prison, et y demeura quelque temps : ce furent à ce qu'on croit, les désagréments qu'il souffrit pendant cette détention, qui éveillèrent sa pitié en faveur de

aux prisonniers. Il revint en terre par l'Italie, se maria pour onde fois en 1758, et s'établit, 1765, à Cardington près de rd, où il fit beaucoup de bien auvres, en leur procurant du l, en leur faisant bâtir des es, etc. Sa seconde femme était en couches d'un fils unique, l'éducation occupait une grande de son temps, mais qui ne pro- oint de ses instructions et dont it même se dérangea par la suite. omme si sensible, si bienveillant des étrangers, était, dit-on, son fils comme pour lui-même, sévérité excessive, peu faite pour r un jeune cœur. Les fonctions eriff, qu'il exerça en 1773, érent encore plus d'activité à sa assion pour les malheureux qui saient dans les prisons. Il s'oc- t autant de leurs mœurs que de santé corporelle. Il fut examiné, 1774, devant la chambre des com- s, relativement aux plans qu'il onçus à ce sujet, et en reçut des rciments pour ses efforts. Il vi- uccessivement, non seulement les ns de l'Angleterre, mais celles ays étrangers; il fit de 1775 à irois voyages en France, quatre emagne, cinq en Hollande, deux talie, un en Espagne et en Por- , dans les contrées septentrio- et en Turquie. Pendant son sé- à Vienne, l'empereur Joseph II ima le desir de le voir: Howard ndit auprès de S. M., mais s'ex- d'une manière polie de ne pas ir le genou, conformément à l'é- tte qui existait alors. L'empereur son excuse, et supprima même cérémonie par un édit, six se- es après le départ d'Howard. urent un entretien de plusieurs es. Le philanthrope avoua au sou-

verain que les hôpitaux de Vienne lui paraissaient mal administrés, et énon- ça surtout son opinion contre quelques donjons pratiqués dans les prisons de cette ville. Joseph II lui dit: « Quoi, » monsieur, vous vous plaignez de » mes donjons? Et en Angleterre, » ne pendez-vous pas vos malfaiteurs » par douzaines? » — « Sire, répondit » Howard, j'aimerais mieux être pen- » du en Angleterre que de vivre dans » un de vos donjons. » Lorsqu'il fut sorti, l'empereur dit à un compa- triote d'Howard, qui se trouvait près de lui: « En vérité, ce petit Anglais » n'est pas flatteur. » Sa sœur lui lais- sa en mourant une assez grande for- tune qu'il fit servir à étendre ses bien- faits. Il publia en même temps dans plusieurs ouvrages les résultats de ses excursions et de ses recherches. Ses travaux avaient tellement attiré l'at- tention publique, qu'une souscrip- tion considérable fut levée à son insu dans le dessein de lui ériger une sta- tue. Il paraît qu'il était alors éloigné de sa patrie: lorsqu'il eut connais- sance du projet, il écrivit aux sous- cripteurs pour les en détourner. « N'ai-je donc pas un ami en Angle- » terre, disait-il, qui s'oppose à une » pareille entreprise? » Mais cet hon- neur ne fut qu'ajourné, et lui fut ren- du après sa mort, survenue le 20- janvier 1790, et causée par une fiè- vre maligne qu'il avait prise à Cher- son, en visitant un malade. Son monu- ment dans l'église de St-Paul est l'ou- vrage du sculpteur Bacon, qui l'a re- présenté sous l'habit romain, tenant un rouleau de plans de bienfaisance dans une main et une clef dans l'autre, et foulant aux pieds des chaînes. Howard menait la vie la plus sobre et la plus austère. Il ne se nourris- sait que de pommes de terre, de pain, de beurre et de thé, fuyait les plais-

sirs du monde, et ne se mêlait jamais dans ce qu'on appelle la société. Il passa, dit-il, trente années sans goûter même de vin, et s'abstint longtemps de manger de la chair d'animaux. Il aimait surtout les fruits, et c'était la seule chose où il mit du choix. Lorsqu'il était en Turquie, ayant été assez heureux pour guérir, de quelque maladie, un homme riche, celui-ci lui offrit une bourse de deux mille séquins. Howard les refusa, et lui demanda seulement la permission d'envoyer de temps en temps chercher dans son jardin quelques grappes de raisin et quelques oranges pour son déjeuner. Le Turc lui envoya dès ce jour, chaque matin, un grand panier rempli des plus beaux fruits qu'il pouvait recueillir. Dans toutes les villes où il sejourrait, il s'était fait une règle de sortir de sa chambre, chaque matin, exprès pour acheter chez différents boulangers de petits pains du même prix, afin de les comparer entre eux. Il les donnait ensuite aux pauvres. Le prince Henri de Prusse lui demanda un jour s'il n'allait jamais dans quelque endroit public le soir, pour se distraire des soins de la journée: « Jamais, répondit-il; je trouve, à faire mon devoir, plus de plaisir que tous les divertissements du monde ne pourraient m'en procurer. » On rapporte qu'il préférait se servir de draps, de linge et de vêtements humides, et qu'avant de se mettre dans son lit, comme en le quittant, il s'enveloppait de toile grossière, trempée dans l'eau la plus froide qu'il pût trouver. Il restait ainsi une demi-heure, et se sentait, dit-il, alors une vigueur extraordinaire. C'était probablement par l'effet de cette méthode d'endurcissement physique qu'il était capable de braver l'air contagieux des prisons qu'il visi-

taut (V. HENDERSON); ce qui pécha pas néanmoins d'être vu son zèle. Son humanité s'étendait sur les animaux. Il avait destiné, pour la traite de ses chevaux invalides, un terrain où ils trouvaient du foin abris contre le mauvais temps. voyageur, M. Pratt, auteur d'un ouvrage agréable, intitulé: *Gleanures dans le pays de Galles, la Hollande et la Phalgie*), a vu à-la-fois une partie de ces quadrupèdes pensionnés. Il dit que l'hôpital de Chelsea n'est mieux administré. Il est inutile d'insister ici sur l'utilité des d'Howard, qui ont provoqué une forme si essentielle dans l'organisation des prisons. L'Angleterre première recueillit les fruits; et les nations étrangères en ont reçu la douce influence. Voici les titres des ouvrages qu'il a publiés: I. *États des prisons en Angleterre et dans les pays de Galles, avec des observations préliminaires et un catalogue de quelques prisons étrangères*, 1777, in-4°; trad. en français, 2 vol. in-8°. II. *Supplément aux voyages précédents, avec le récit des voyages de l'auteur en 1778, 1780; réimprimé, en 1780, ses voyages en d'autres pays*. III. *Histoire des principaux lieux de l'Europe, avec divers éclaircissements à la peste, des observations nouvelles sur quelques prisons, et des remarques additionnelles sur l'état actuel de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*, 1789; traduit en français par Bertin, 1801, in-8°: le tra y a joint le *Traité de Mead sur la peste*. IV. *Tableau de la ville de Florence, traduit du français, par Le Nouveau code de lois penales de Toscane, avec une*

nisé, 1789. Edm. Burke, discours prononcé à Bristol, 1780, a fait un éloge de Hoquent et digne de tous deux. ingénieusement les voyages antrope des voyages de dé. John Aikin a donné un *Ta-caractère et des services* : J. Howard, 1791, in-8°; te une traduction française, re de *Vie de J. Howard*, I. H. B. (Boulard), Paris, 1812. Howard était parent de bread.

L.
E (RICHARD, comte), cé-in anglais, naquit en 1722, u service dès l'âge de qua-. Le grade de capitaine de qu'il obtint en 1746, fut la ise de plusieurs actions bril- continua pendant la paix à es preuves de son habileté; : les hostilités eurent recom- contribua sous lord Hawke de l'île d'Aix, en 1757 : il la l'expédition qui détruisit e Cherbourg, et échoua en- t-Cast. Par son sang-froid il te occasion le bonheur de vie à un grand nombre de et de soldats. Son frère aîné, it en Amérique, fut tué en is une affaire contre les Fran- si succéda dans son titre de rlande. En 1750, il fut nome- e amiral de la Bleue et com- en-chef dans la Méditerran- ait vice-amiral lorsqu'on l'en- 1756, sur les côtes de l'A- septentrionale. Il y agit sou- me commissaire du roi, et s efforts à ceux de son frère , commandant des troupes et de Clinton son succes- ir maintenir les Anglais dans sion de Philadelphie : tout . Il alla ensuite mouiller à

Sandy-Hook, en avant de New-York, où l'armée s'était retirée. Ses bonnes dispositions l'empêchèrent d'être attaqué par le comte d'Estaing qui, arrivé trop tard pour le surprendre dans la Delaware, était venu le chercher. Celui-ci se porta sur Rhode-Island : Howe l'y suivit. Ils allaient se livrer bataille, lorsqu'une tempête épouvantable sépara les deux flottes. D'Estaing s'était retiré à Boston pour se réparer : Howe, après s'être aussi refait, entra dans la baie pour le combattre ; mais il le trouva posté si avantageusement qu'il se retira. Il alla mettre Rhode-Island en sûreté ; et voyant le danger passé sur ce point, il remit le commandement de l'armée navale à Byron, et revint en Angleterre. Il resta en repos jusqu'en 1782. Gibraltar, bloqué par les armées de France et d'Espagne, avait reponssé leurs attaques, mais commençait à souffrir de la famine. Howe partit de Plymouth au mois de septembre, avec une flotte et un convoi, pour aller ravitailler cette place. Long-temps contrarié par les vents, il ne put entrer dans le détroit que le 11 octobre. Il effectua son entreprise avec le plus grand succès ; favorisé par le temps, il sortit, le 20, du détroit, offrit le combat, qui ne fut pas accepté, et continua sa route pour l'Angleterre, où l'on sut bien apprécier l'important service qu'il venait de rendre. Durant la paix qui suivit, Howe fut nommé premier lord de l'amirauté : il quitta cette place en 1788, et fut élevé au rang de comte de la Grande-Bretagne. La guerre qui éclata en 1793, le rappela aux combats, dont son âge semblait devoir l'éloigner. Il était alors amiral de la Blanche. On lui confia le commandement de l'escadre de la Manche. Il bloquait la rade de Brest, et guettait en même temps l'arrivée

d'un convoi français venant des Antilles et de l'Amérique du Nord. Comme il s'était éloigné de l'entrée de la rade, l'escadre française, forte de vingt-sept vaisseaux de ligne, en sortit, vers le milieu de mai 1794, pour aller à la rencontre du convoi. Howe la poursuivit, avec vingt-cinq vaisseaux : le 28, il l'aperçut ; le 1^{er} juin, il parvint à engager le combat : sa victoire fut chèrement achetée, mais complète. Il prit six vaisseaux qu'il conduisit à Portsmouth ; un septième, le *Vengeur*, fut englouti dans les flots. La nouvelle de ce combat causa la joie la plus vive en Angleterre ; car on y envoyait les victoires des Français sur le continent. Le roi vint en personne à Portsmouth, avec la reine et trois des princesses ses filles, et tint un lever à bord du vaisseau de Howe, qu'il gratifia d'une épée d'or enrichie de diamants, et d'une médaille avec une chaîne aussi en or. Toute la nation s'empressa de suivre l'exemple du souverain, en comblant Howe de marques d'honneur. Ayant été nommé, l'année suivante, général des troupes de la marine, puis chevalier de la Jarretière, il quitta le commandement de la flotte en 1797 ; et bientôt un événement affligeant lui fournit une nouvelle occasion de servir sa patrie. Une révolte sérieuse s'était manifestée à bord des flottes à Portsmouth et à Plymouth, et causait de justes alarmes. Howe était, de tous les amiraux, celui pour lequel les matelots avaient le plus d'attachement ; il courut à Portsmouth : ses discours et les assurances qu'il donna satisfirent les esprits les plus ombrageux ; tout rentra dans le devoir. Un accès de goutte mit fin à sa vie le 5 août 1799. Son courage tranquille et sa fermeté lui avaient acquis l'estime générale. Parmi les marins, son teint très brun

l'avait fait surnommer *Dick-le* ; il faisait sévèrement observer la discipline ; ce qui ne l'empêchait pas d'être chéri de ses subalternes, bien connus de sa stricte équité. Il ressemblait beaucoup à George I^{er}, dont la mère était fille naturelle. Comme tel, il ne brillait pas au parhys et un écrivain contemporain le sentait comme s'effaçant d'une manière si obscure et si ambiguë qu'il était presque impossible de prendre ce qu'il voulait dire. Pour héritière de son titre de comte d'Anglais, sa fille aînée. — Son fils Guillaume Howz, hérita de sa place d'Irlande. Celui-ci, général d'armée, avait succédé, en 1758, à Gage dans le commandement des troupes anglaises ; il était débarrassé de Boston avec Clinton et Burges ; commandait à l'affaire de Bunker Hill, et y fut un moment laissé seul. Étroitement serré pendant la bataille, il fut réduit à la disette ; la tempête l'empêcha d'attaquer les Français ; il évacua Boston, et se retira dans le port de Halifax. Impatient d'y attendre des renforts, il en partit en 1776, et vint à l'île des États de New-York, où son frère le joignit. Bientôt celui-ci fit notifier au parlementaire les pouvoirs du gouvernement anglais à l'investi lui et son frère, pour obtenir un pardon illimité à tous les soldats qui se soumettraient. Le comte ne put pas rester en arrière ; il écrivit ses lettres et ses proclamations dans les feuilles publiques, et donna des notes. Son frère lord Howe, ayant ensuite expédié à Washington une lettre sur l'adresse de la comtesse, ne le qualifiait pas de général ; celui-ci refusa de l'ouvrir : quand il

né cette qualité, Washington à traiter avec lui pour l'échange des prisonniers. Le 22 août, le général, aidé de Clinton, battit les Indiens sur Long-Island, près de New-York : le 15 août, il prit cette ville, et eut ensuite d'autres succès, sans rester maître du New-Jersey. Il ne mit pas assez de vivacité dans sa conduite. Beaucoup d'actions partielles, de mouvements inutiles pour enfoncer Washington à une affaire générale, obligé de se replier, fit, de juin 1777, toutes ses dispositions pour embarquer son armée dans les États ; il en partit le 23 août et le 25 août arriva au fond du golfe de Chesapeake. Le 23 septembre il marcha sur Philadelphie, et le 26 septembre Brandywine les Américains anéantirent au secours de cette ville. Cornwallis y entra le 25 septembre. Attaqué à Germantown, Howe vainquit les Américains. Se voyant par Washington, il fit tout ce qu'il put pour se maintenir à Philadelphie, où il passa l'hiver de mai 1778, il fut rembarqué par Clinton, qui vint prendre le commandement en chef, et il partit au large avec ses officiers et des soldats. Il ne fut employé depuis cette époque, et en 1814.

E.—.

VELL (JAMES), écrivain anglais, né en 1594, dans le comté de Devon, vint à Londres vers 1615, sans fortune, mais avec des talents et beaucoup de goût pour la vie active. Il fut d'abord voyageur d'une verrerie ; ce qui lui procura l'avantage de visiter les principales villes de Hollande, d'Espagne et d'Italie. Il vint à Londres en 1621, possédant une certaine connaissance des lan-

gues classiques qu'il avait étudiées à Oxford, une grande facilité pour les langues modernes. « Grâce à Dieu, » dit-il dans ses lettres, j'ai recueilli un fruit de mes voyages, c'est de pouvoir le prier chaque jour de la semaine dans une langue différente, et en sept langues le dimanche. » Revenu en Angleterre en 1624, il fut successivement secrétaire de lord Scrope, membre du parlement, pour la corporation de Richmond, en 1627 ; secrétaire de Robert, comte de Leicester, ambassadeur en Danemark, en 1632, et clerc du conseil en 1640. Il fut mis dans la prison *the Fleet* en 1645, soit pour dettes, soit pour des raisons politiques. Ce fut alors principalement qu'il composa la plupart des nombreux ouvrages qu'il a laissés, tant originaux que traduits. Il ne recouvra sa liberté que quelque temps après la mort de Charles I^{er}. Les flatteries qu'il adressa au protecteur Cromwell, n'empêchèrent pas Charles II de l'honorer de sa faveur. Ce fut même pour le lui témoigner, que ce prince créa la place d'historiographe royal d'Angleterre. Il mourut en novembre 1666. C'était un homme d'un esprit vif et d'une imagination féconde, dont l'adversité ne put jamais étouffer l'enjouement. Ses ouvrages sont malheureusement déparés par des jeux de mots, quelquefois révoltants. Nous ne donnerons point la liste de tous ses écrits, un nombre de près de cinquante, et dont la plupart sont fort peu lus aujourd'hui. Voici les principaux : I. *Dendrologia*, ou *la Forêt de Dodone*, ou *les Arbres parlants* ; car on l'a réimprimé sous ces différents titres ; et il a été traduit en français par Baudouin. II. *Instructions pour voyager dans l'étranger*, Londres, 1640, in-4^o ; traduites en français, Paris,

1648-52, in-4°. : c'est un ouvrage allégorique sur l'histoire du commencement du xvii^e siècle, où l'on démontre par quelle voie et en combien de temps on peut prendre un tableau exact des royaumes et états de la chrétienté, et parvenir à la connaissance pratique des langues ; 1642 et 1650, avec des additions. III. *Epistole Hoeliane* (*Lettres familières domestiques et étrangères*) , 1645 ; une 2^e partie parut en 1647, et toutes deux furent réimprimées avec une 3^e en 1650. C'est ce que l'auteur a fait de mieux, malgré les jeux de mots qui déshonorent sa plume. On y trouve en grande partie l'histoire du période trop intéressant où il vécut, et des faits instructifs et piquants. Ce recueil a eu beaucoup d'éditions, notamment une onzième en 1754, in-8°. IV. *Lustra Ludovici*, ou la *Vie de Louis XIII*. V. *Bella Scot-Anglica*, *Précis de toutes les batailles entre l'Angleterre et l'Ecosse*, etc., 1648. VI. *Abrégé des guerres de Jérusalem*. VII. *Purthenopeia*, ou *Histoire de Naples*, 1654. VIII. *Lexicon tetraglotton* (*Dictionnaire anglais, français, italien, espagnol, etc.*), Londres, 1660, in-fol. IX. *Grammaire française, et Dialogue contenant tous les gallicismes, avec un Recueil des meilleurs Proverbes*, x. édit., Londres, 1675, in-fol. X. *La Conférence des animaux*, 1660. XI. *Nouvelle Grammaire anglaise pour les étrangers, avec une Grammaire des langues espagnole et castillane, et des Remarques particulières sur le dialecte portugais*, 1662, in-8°. XII. *Des Poésies*, recueillies et publiées par Payne Fisher. James Howell est moins con-

nu aujourd'hui pour ses nombreux ouvrages, que pour avoir été l'auteur de la cure la plus étonnante mieux constatée que le chevalier l'ait opérée avec sa poudre de sythie. Blessé grièvement aux mains, et ne recevant aucun secours des chirurgiens, qui étaient si point d'en venir à une cruelle amputation pour prévenir la gangrène, eut recours à Digby, qui, en ses pansements, non sur le mal mais sur un linge imprégné du suc de la blessure, la guérit radicalement avec une promptitude incroyablement Jacques, le duc de Buckingham dont Howell était secrétaire, de decins et des savants examina toutes les circonstances de cette guérison, et furent convaincus de la réalité : Bacon lui-même en fit comme digne de la plus grande attention. Digby donna au roi un secret de la composition de sa poudre qui n'était que du vitriol calciné, il en expliquant les effets, par la philosophie corpusculaire. Kachier ring et autres savants du xvii^e siècle nient ces guérisons, ou les attribuent à l'opération du diable. Les chimistes modernes qui prétendent nier aussi quelquefois des guérisons à distance, y voient un effet magique auquel la volonté forte du guérisseur a une grande part ; ce qui explique pourquoi cette poudre de sythie est demeurée inefficace entre les mains de ceux qui ne lui attribuaient qu'une propriété purement physique. à cet égard un curieux article de M. Deleuze dans les *Annales du magnétisme animal*, n^o. 10, tome III, pag. 150.

HOZIER (D'). Voy. D'Hozier





2
100



100

101

102

103

104

105

106

107

108

109

110

111

112

113

114

LEDOX LIBRARY



Bancroft Collection
Purchased in 1893

